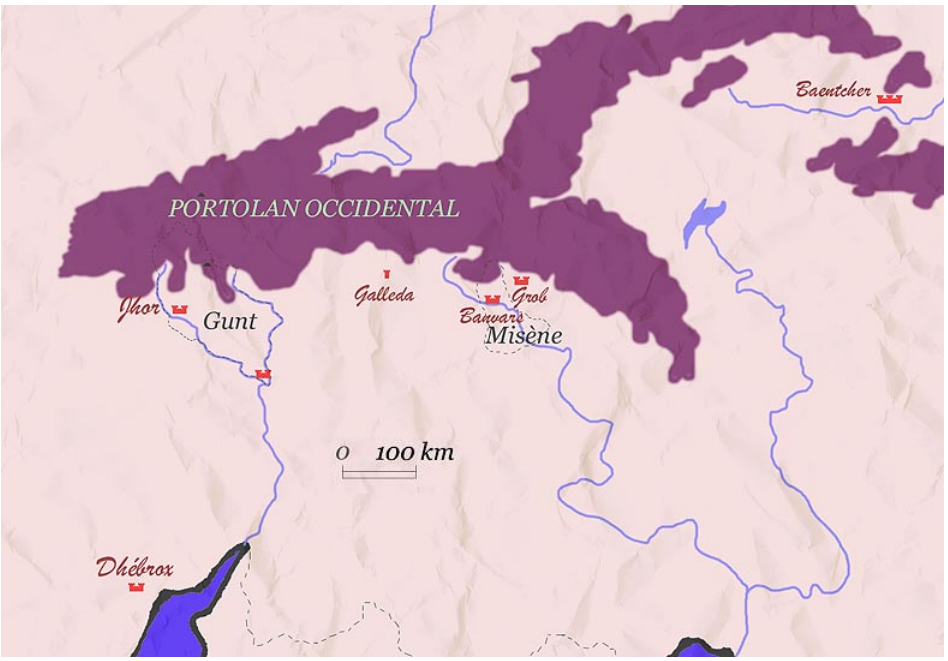
Les Fantastiques Aventures de Morgoth

Il s'appelle Morgoth l'Empaleur. Il est nécromancien.
Déjà, d'entrée, ça part mal.

par Asp Explorer
http://mapage.noos.fr/aspexpl/kalonbrw.htm

Le monde de Morgoth



Vous constaterez qu'il s'agit d'un sous-ensemble du monde de Kalon.

Chapitre I

Lansquenets & fariboles

Il est bien difficile d'échapper au sort que vous ont choisi les dieux. Certains sont destinés à devenir rois, d'autre manants, certains au berceau sont promis à la sainteté, d'autres à la noirceur de la damnation, pour certains il est écrit qu'ils chevaucheront, le glaive au poing, dans les steppes glacées, portant mort et consternation parmi leurs ennemis, d'autres deviendront ingénieurs d'étude en informatique de gestion. Et quand on s'appelle Morgoth l'Empaleur et qu'on est nécromancien, c'est franchement *très* dur d'échapper à son destin.

I.1 Les plus grands voyages commencent par un petit pas

C'est à l'âge de quinze ans que Morgoth l'Empaleur claqua la porte de l'école de magie du Cygne Anémique pour découvrir le vaste monde et ses merveilles. À l'époque, ses possessions et domaines se résumaient à sa robe de mage en authentiques haillons d'époque lointaine, ses babouches plus adaptées pour arpenter les bibliothèques que pour les randonnées sur les grands chemins, une dague sacrificielle si émoussée qu'elle ne pouvait pas même servir comme coupe-papier, une amulette magique en or représentant deux poissons enlacés, dont l'unique propriété magique semblait être de faire du vert-de-gris (chose rare venant d'un objet réputé être en or), trois sandwiches au pâté, deux rouleaux de parchemin contenant les sortilèges « chute de plume » et « langage des animaux » (qu'il avait mis des semaines à confectionner lui-même, la nuit, dans les scriptorium de la bibliothèque), ainsi qu'un livre de magie que lui avait légué, sur son lit de mort, son vieux maître Hégésippe Ciremolle, qui avait été si bon avec lui. Enfin, bon, c'est beaucoup dire, disons qu'il l'avait battu avec économie et qu'il n'avait sur sa personne aucune visée qui dépassât le cadre de la relation normale entre un maître et son élève. On ne pouvait en dire autant de son successeur Théfouin Machebert, homme d'une grande raideur morale entre sept heures du matin et neuf heures du soir et d'une grande raideur physique le reste du temps, et dont Morgoth avait bientôt eu à repousser les pressantes avances, ce qui l'avait, entre autres choses, décidé à prendre ses distances avec les études universitaires.

Il n'avait pas fait trente pas que, comme de juste, il se mit à pleuvoir bien dru. Il s'arrêta donc, ne sachant que faire, considéra avec désolation la morne lande qui s'étendait alentour, et vint à la conclusion que le seul abri qui se présentait était l'école de magie. Il fit donc demi-tour au petit trot et, tâchant de se donner quelque contenance, souleva le heurtoir en forme de chauve-souris avant de l'abattre avec un bruit qu'il aurait voulu plus affirmé.

— Qui va là ?

La voix avait des inflexions déplaisantes, celles de la moquerie.

— C'est moi, Morgoth, ouvre vite, je suis trempé.
— Qui ?
— Morgoth, enfin, je viens juste de sortir.
— En quoi ça te donne le droit de rentrer ?

Des rires étouffés parvinrent jusqu'aux oreilles du jeune sorcier, dont le cœur se serra alors d'appréhension. La voix, il la reconnaissait maintenant, nasillarde et assurée. Celle de Samo Taton, le triste sire dont il était le souffre-douleur depuis si longtemps.

— Eh, déconnez pas les mecs, laissez-moi rentrer !

Les rires redoublèrent. Un projectile magique mineur vint frapper le sol devant Morgoth, qui fit un bond disgracieux autant que tardif pour l'éviter.

— À la niche, Morgoth, sorcier mouillu, sorcier foutu, ah ah ah !
— Mais... mais...
— Mémémé dégage, minable, ça nous fera des vacances.

C'était Azemias Pinulle, dit « le pin's », souffre-douleur en second de la petite bande, qui venait de parler. Il ne se doutait pas encore, l'imbécile, de la peu enviable promotion qui l'attendait. Tout autre que Morgoth, en telle situation, aurait persévéré, crié, pleurniché et fait le siège du bâtiment jusqu'à ce qu'une autorité de l'école le remarque et fasse cesser les brimades de ses indignes compagnons. Mais notre malheureux héros, qui avait plus d'orgueil

que de raison, ne put s'y résoudre. Il tourna alors simplement les talons, partit d'un pas qui se voulait digne, ignorant les quolibets et les insultes, et lorsqu'il estima être suffisamment loin, se retourna, pris d'une haine incommensurable, leva le poing et hurla de la voix tonitruante qu'il savait parfois prendre lorsque la situation s'y prêtait.

— Je reviendrai, et ma vengeance sera terrible !

Ce qu'il fit. Mais beaucoup plus tard. Et c'est une autre histoire.

I.2 Esbaudissons le manant

On dit que ce qui sépare la civilisation de la barbarie, c'est trois bons repas. Morgoth avait vite fini ses tartines et de drôles d'idées commençaient à lui trotter dans la tête, comme des envies de pagne en fourrure de yack des steppes et de pillages de contrées lointaines, lorsqu'il parvint devant les remparts de Galleda, la plus riche et la plus puissante cité de la contrée. Enfin, remparts, c'est un bien grand mot. Car la contrée était petite, et pauvre, et en outre, présentait un intérêt stratégique que l'on peut qualifier de nul sans grande crainte d'être démenti par l'histoire, ce qui fait qu'en guise de fortification, on avait relié entre eux les bâtiments bordant la ville par des ouvrages de maçonnerie, et aménagé un vague chemin de ronde courant sur les toits, et puis basta, ça ira bien. Ce genre de citadelle n'aurait pas retardé cinq minutes une armée en marche, mais pour tenir en respect les bandes de rôdeurs des alentours, c'était bien suffisant.

Trois jours plus tôt, Sterbin Colophyle, exploitant agricole dans la région, avait été surpris un soir de beuverie en train d'uriner dans la fontaine municipale de la grande place, ce qui constituait un délit, et la justice expéditive mais bonnasse du baron de Galleda l'avait condamné à deux semaines de travaux d'intérêt général. On l'avait donc revêtu d'une livrée pourpre et bouffante (bouffante aux mites auraient dit certains), de chaussures ridicules, d'un bouclier qui ne couvrait même pas son avant-bras et d'une pertuisane de cinq coudées de long impossible à manier (il avait essayé). Et il était stipendié (très symboliquement) pour garder la porte ouest, ce qui le réjouissait assez modérément.

— Holà maraud, que viens-tu faire en notre bonne ville de Galleda ?
— Je suis sorcier et je viens tenter de trouver un engagement quelconque.
— N'as-tu pas une lettre de recommandation ?
— Non, je suis désolé.
— C'est que nous sommes très pointilleux ici, à Galleda. Nous ne laissons pas entrer parmi nous n'importe quel gringalet qui se présente. Tu pourrais être un bandit déguisé en sorcier, ou bien un ennemi du baron déguisé en sorcier. Ou bien un ennemi du baron déguisé en bandit grimé en sorcier pour tromper notre vigilance. Ou bien un sorcier ennemi du baron maladroitement déguisé en bandit.
— Je vous assure monsieur que je suis un vrai sorcier, et que je ne suis ni ennemi, ni malandrin.
— Parce que des fois, il y en a qui abusent, tu vois. Comment puis-je reconnaître un vrai sorcier d'un vrai voleur ?
— Le sorcier sera habillé en sorcier, alors que le voleur sera habillé en voleur, quelle que puisse être la tenue de cette congrégation.
— Bien sûr que non, mon ami, tu imagines bien que non. Un voleur, par définition, se déguise, sinon on l'attrape.
— Et bien, je suppose qu'un voleur… serait moins bien habillé qu'un sorcier… car s'il a

besoin de voler, c'est qu'il est pauvre.
— Hmmm... ce que tu dis est doublement idiot. Tout d'abord, tu es encore plus mal habillé que moi, ce qui fait que selon tes propres critères, tu es extrêmement suspect. Mais d'un autre côté, seul un sorcier qui n'est jamais sorti de sa tour peut croire que les voleurs sont pauvres. Les voleurs ne volent pas parce qu'ils sont pauvres, les voleurs sont riches parce qu'ils volent.
— J'avoue en avoir peu fréquenté.
— On le dirait bien. À moins que tu ne sois un voleur particulièrement rusé.
— Ce qui nous ramène au point de départ.
— C'est ça. Note bien que ça me navre de devoir t'interdire l'accès à la ville, car tu as l'air sympathique. Ne pourrais-tu pas me donner une preuve de ta condition ?
— Je pourrais vous réciter le serment de fidélité à l'Ordre de Phsax, que tous les sorciers connaissent par cœur.
— Mais tu pourrais l'inventer, car moi, je ne le connais pas. Allez, un peu d'imagination, que diable...

Morgoth nota alors que le garde faisait avec les mains un geste semblable à celui de tirer rapidement une nappe de la table, mais à l'envers. Il le regarda avec incompréhension, avant qu'un éclair d'inspiration ne lui vienne :

— Vous voulez que je lance un sort ?
— Ah, ben voilà, par exemple. Allez, zou, un petit truc sympa. Que j'aie pas perdu ma journée.
— Bon.

Les mécanismes mentaux de Morgoth se mirent en marche, sa pensée empruntant les chemins tant de fois parcourus, et sans peine aucune, il réjouit Sterbin d'un Phosphène Élémentaire. C'était le sortilège le plus basique qui soit, un sortilège méprisable pour tout dire, que nul magicien n'ignorait, mais Morgoth se fit un devoir d'en produire un de fort belle facture, faisant apparaître dans l'air une douzaine de délicieuses lueurs pulsantes dérivant mollement au gré des courants de flux mystique.

— Oooooh !

Sterbin et Morgoth étaient ébahis l'un comme l'autre, le premier par le sortilège en lui-même, le second par l'effet qu'il semblait produire sur le garde. C'est que Morgoth, qui avait été élevé à l'école et n'en était pour ainsi dire jamais sorti, avait toujours considéré la magie comme un allant de soi, un élément du décor quotidien. Certes pas un sujet d'ébahissement, en tout cas pas à un aussi misérable niveau d'expertise.

Il était perdu dans ses réflexions lorsque Sterbin l'empoigna par la manche et le tira à l'intérieur de la ville, franchissant les douves [1] par le pont-levis, le traînant par les rues à la géométrie fort rurale de la bourgade. Bien vite – mais il était difficile de faire un long trajet dans Galleda – ils arrivèrent à un bâtiment qui, à la surprise de Morgoth, n'était pas une prison, ou alors il s'était fait une vision fallacieuse du monde carcéral. Par exemple, il était à peu près certain que dans une prison bien tenue, on ne joue pas de la musique, on ne danse pas la giboulette avec des jeunes filles girondes, on ne boit pas des chopes monumentales de breuvage moussu et très probablement alcoolisé par tablées de quatre en échangeant des propos paillards et des claques dans le dos, et les gardiens de prison typiques ne sont pas des

1. Pour être exact, les douves en question consistaient en une ornière boueuse qui s'était formée devant la porte au fil du temps et au gré du piétinement des passants, et sur laquelle la municipalité avait obligeamment fait jeter une large et forte planche de bois pour éviter les accidents.

petits gars chauves d'un certain âge, ventripotents, joviaux et occupés à essuyer des verres. Ce dernier détail incita notre héros à penser qu'il se trouvait dans un de ces lieux dont ses condisciples, pendant les soirées du dortoir, entre deux douches à l'eau froide à minuit, lui avaient tant fait l'éloge : une auberge.

— Eh, voilà Sterbin-la-fontaine !
— Sterbin, pisseur d'élite du Baron, hourra pour Sterbin !
— Arrêtez de vous foutre de moi, bande d'ivrognes, et regardez plutôt ce que je vous ai trouvé : un sorcier ! Un vrai ! C'est pas banal ça, hein ?
— Il a pas l'air bien vieux, ton sorcier.
— Tout miteux oui.
— Sterbin au sorcier piteux, voilà comment on va t'appeler.
— Montre-leur, sorcier, montre tes pouvoirs comme tu as fait tout à l'heure !

Et devant cette assistance populaire et attentive, Morgoth dévoila son art. Et jusqu'à tard dans la soirée, il passa en revue une bonne partie des sorts qu'il avait appris, constatant avec étonnement que les plus difficiles n'étaient pas forcément les plus applaudis. Ces gens simples, évidemment, n'avaient que faire des Cinq Conjurations Métastatiques, ni de la Rune Contournée du Levant, ni de toutes les complexes variations du Mot de Thenos, car la beauté de tout ceci n'aurait pu apparaître qu'aux yeux d'autres sorciers. En revanche, utiliser sans grande finesse un simple Bruitage pour faire parler un tonneau, illuminer la salle, faire fleurir une table, hypnotiser une serveuse, changer la couleur du chat, et tous ces maigres miracles avaient le don de provoquer l'hilarité ou l'émerveillement, et surtout, de susciter le jet de maintes piécettes de cuivre qui tintaient joliment en tombant à ses pieds. La nuit était bien avancée lorsque la fatigue rattrapa Morgoth. La journée avait été longue, et les sortilèges, lancés en grand nombre, épuisaient leur homme. En outre, l'aubergiste lui avait offert – ce qui l'avait bien étonné car pour autant qu'il sache, ces établissements n'avaient aucune vocation philanthropique – un copieux repas ainsi que de nombreuses pintes d'un breuvage noir, amer et mousseux, que notre jeune ami supposa être de la bière, et qui bientôt émoussa la précision de ses psalmodies. Il se trouva alors une main secourable pour le mener à la salle commune et le recouvrir d'une couverture épaisse.

I.3 L'associée

La ville était déjà au travail lorsque Morgoth s'éveilla, pâteux. Il se livra à quelques ablutions matinales dans la salle commune qu'une servante s'occupait à débarrasser, se sécha le visage avec l'ample manche de sa robe de mage et commença à ranger ses affaires afin d'aller musarder en ville lorsqu'il s'aperçut qu'on l'observait. Dans la pénombre, il était difficile de déceler mieux qu'une silhouette, mais il était à peu près sûr qu'il s'agissait d'une femme, d'autant qu'il se flattait de bien connaître l'anatomie féminine [2]. Un peu irrité de cette attention, il ignora l'importune et se concentra sur le rapide inventaire de sa fortune.

— Paix, mon panon, pendant que tu ventilais la paillasse, je louchais que les béjaunes te dévissaient pas le jonc.

Interdit, Morgoth considéra la demoiselle, ne sachant quel parti prendre. Elle s'approchait d'un pas qui se voulait nonchalant, gardant néanmoins ses distances, comme si elle cherchait à apprivoiser un chat inconnu tout en se gardant de ses griffes. Elle reprit.

2. Car il avait beaucoup lu sur le sujet, et avait même eu 16/20 à l'examen, c'est dire s'il s'y connaissait.

— Je suis panette, pas comme tous ces crotteux. On est peu d'la rape ici, c'est un bouse.
— Euh... sûrement. Et vous parlez notre langue ?
— Quoi, t'entraves pas l'arguche des... Ah non, visiblement. Dis-moi, tu es bien le magicien dont on parle en ville ?
— Je suis le sorcier Morgoth (il plaça dans ces mots son peu de fierté professionnelle). Que dit-on...
— Je pensais que tous les sorciers comprenaient le Patois d'Aventure, c'est étrange.

Son attitude s'était subtilement modifiée, devenant plus formelle, impersonnelle.

— Le Patois d'Aventure, dis-tu ? C'est la première fois que j'en entends parler.
— C'est encore plus étrange. Sache que tous les aventuriers, je parle des vrais, pas de ces ivrognes que l'on trouve dans les tavernes et passent leur temps à se vanter d'exploits imaginaires dans des contrées improbables en exhibant leurs cicatrices de disputes ménagères comme s'ils les avaient eues à la guerre, tous les aventuriers donc connaissent le Patois.
— Tout s'explique alors, je ne suis pas un aventurier. Pour être franc, j'ignore ce qu'est exactement un aventurier.

Durant ce dialogue, elle avait poursuivi son approche prudente, de telle sorte que ses traits étaient maintenant discernables. Sa chevelure noire et lisse ne tombait pas plus loin que sa nuque, formant comme un casque épais entourant une face large et claire, aux petits yeux noirs, aux lèvres serrées et au petit nez curieusement arrondi, et à laquelle on pouvait si l'on ne voulait pas se tromper, donner un âge compris entre quinze et quarante ans. Un observateur plus réceptif (Morgoth lui-même n'étant guère au fait de ces choses) aurait noté comme sa simple robe marron de paysanne était mal assortie à ses mouvements souples et précis ainsi qu'à son anatomie élancée. La rudesse des travaux manuels n'avaient en effet nullement posé sa marque sur son corps ni sur son visage, en outre, elle était plus grande que la plupart des hommes de Galleda, et si le sommet de son crâne arrivait au menton du sorcier, c'est uniquement parce que celui-ci atteignait une taille exceptionnelle dans ces contrées.

— Pas un aventurier hein ? Pourtant, tu es un sorcier, je t'ai vu hier soir. Mais peu importe. Ainsi, tu gagnes ta vie en donnant des spectacles de sorcellerie ? Est-ce un métier lucratif ?
— Métier, c'est un bien grand mot, c'est la première fois que je fais ça. Pour ce qui est de gagner de l'argent, je crois que je ne suis pas trop à plaindre. J'ai compté trente-deux sous, deux oignons bien gras, et une sorte de lacet en cuir... je pense que c'est bien plus que le salaire ordinaire d'un ouvrier agricole.
— Hummm... oui, sûrement. Enfin, ça dépend de quel point de vue... ce que je veux dire, c'est que tu as raison de voir le côté positif des choses.

Elle avait pris un air un peu désolé qui n'échappa pas à la sagacité de notre héros.

— Je ne pense pas faire ça toute ma vie, tu sais. Jusqu'à ce que je trouve un engagement plus digne de moi, ça peut me permettre d'éviter la famine. Mais d'un autre côté, je te le concède, ce n'est pas encore la fortune.
— Et bien, puisque tu abordes toi-même la question... c'est vrai que tu ne vas pas être écrasé sous le poids du butin. Et puis il faut être honnête, ton spectacle était distrayant pour ces... comment dire... pour les gens d'ici, mais ils n'ont pas grand chose à te donner. En plus, dès qu'ils auront vu tes sorts deux ou trois fois, ils se lasseront et tu ne recevras plus rien. Galleda est une petite ville, une toute petite ville. Il faudrait que tu t'ouvres à un public plus... euh...
— Réceptif ?
— Fortuné, surtout.
— J'ai entendu parler d'un certain Baron...

— Oui, c'est un bon début. Il donne parfois des réceptions, et lorsqu'il est satisfait, il sait remercier ceux qui l'ont distrait. Il appelle « l'action de promotion culturelle ». Mais il te faudrait améliorer un peu le contenu de ta prestation si tu veux leur plaire.
— Tu veux dire, lancer des sortilèges plus complexes ?
— Pas nécessairement, mais modifier l'habillage… comment te dire… Tu sais, les quelques chevaliers et bons bourgeois qui partagent habituellement la table du Baron ne voient pas de la magie tous les jours, loin de là, mais ils savent au moins ce que c'est et ne seront guère impressionnés par le seul spectacle d'un sortilège. Il faudrait construire autour toute une histoire, un conte merveilleux, avec des décors, des costumes, bref, toute une mise en scène qui mettrait ton art en valeur.
— Ah, comme du théâtre, quoi !
— Voilà, du théâtre.
— Oui mais voilà, je n'y connais rien.
— Je m'en doute, on apprend rarement l'art ancien de la comédie et de la tragédie dans les écoles de magie, me suis-je laissé dire. C'est pourquoi j'avais pensé que l'on pourrait s'associer, sur la base d'une égalité dans le partage des gains. Il se trouve qu'un paysan des environs me doit un service, il nous laissera sans doute sa grange pour coucher et pour répéter. Comme j'ai un peu d'argent, nous pourrons acheter de quoi confectionner des décors et des costumes, engager un musicien passable… puis nous tournerons dans les tavernes de la ville pour roder notre affaire. Dans onze jours, c'est la fête du solstice, le Baron se fera une joie de nous inviter, et nous serons prêts à l'amuser, lui et ses convives. Qu'en dis-tu, sorcier ?
— Tu as déjà fait ça ?
— Oh ouiiii… oulalah, souvent.
— Tu m'as l'air honnête et sûre de ton fait. En outre, je connais peu les usages du monde, et seul, je crains de rencontrer des gens peu scrupuleux qui profiteraient de mon ignorance pour me dépouiller. J'accepte donc ta proposition avec d'autant plus de plaisir que je n'ai pas d'autre projet. Quel est ton nom, partenaire ?
— Vertu Lancyent, et ne t'avise pas de moquer mon nom. Et toi ?
— Et bien, Morgoth, comme je te l'ai dit.
— Morgoth… ?
— Oui, Morgoth. C'est un prénom du pays vantonnois, assez commun.
— Morgoth tout court ?
— … bon, puisque nous sommes associés, je peux bien te le dire, je suis Morgoth l'Empaleur.

Elle recula d'un bon, surprise.

— Mon dieu, mais c'est terrible ! Qu'as-tu donc fait pour mériter un surnom si peu flatteur ?
— Ah, c'est le drame de ma vie. Ce n'est pas un surnom, c'est un nom de famille. Il y a des l'Empaleur dans le Vantonnois depuis le Troisième Âge, très vieille famille.
— Oh. Un nom difficile à porter, je suppose.
— Un peu.

Il appuya soigneusement sur la litote, soupira, avisa un moment ses babouches, puis lâcha mécaniquement, ne sachant que dire d'autre.

— Certains disent que nous sommes apparentés à l'archi-liche Wlach l'Empaleur, qui ravagea la Postonie à la tête de ses légions de morts-vivants, voici huit siècles. D'autres pensent plus prosaïquement que nous descendons d'un certain « l'Emballeur » qui était docker dans le port de Shmacksa, et dont le nom a changé au fil des générations.
— Ta vie n'a pas été facile tous les jours, pas vrai ?

I.4 Interlude

Il a été dit bien plus tard dans les livres interdits, il a été chanté dans les sagas et narré dans les légendes que nul homme de son temps n'égalait en force et en adresse aux armes le sinistre Chevalier Noir. Il a été dit que nul n'avait plus effroyable réputation de brutalité, que nul n'avait plus donné la mort et répandu la souffrance, et que nul n'en avait conçu si peu de remords. Bien des explications avaient été données sur l'origine de cette âme tourmentée, morte avant le trépas, bien des histoires avaient couru au sujet de ce sombre serviteur des dieux du mal. Il a été dit, mais bien après que son souvenir terrifiant eut commencé de s'affadir dans la mémoire des hommes, que sur le passage de sa noire monture à l'œil fou et au naseau frémissant, la terre meurtrie, elle-même, se tordait de douleur tandis que les femmes, les enfants et même les hommes les plus courageux fuyaient à perdre haleine, maudissant le sort qui les avaient fait croiser le chemin du paladin de la mort. Nombreux furent les chroniqueurs qui décrivirent les cicatrices qui défiguraient son corps et sa face et inspiraient la plus profonde répugnance, bien des ménestrels rendirent compte de sa voix qui bien que posée et sans émotion, résonnait à cent pas à la ronde, et nul n'oubliait de citer ses yeux couleur de sang, si ardents de haine que quiconque croisait son regard était hanté jusqu'à son dernier jour par d'horribles cauchemars.

Ben, c'était exagéré.

I.5 Les préparatifs

L'ami de Vertu s'appelait Koïlindon. De face, il avait une bonne figure d'ahuri des campagnes, encore jeune et, comme on dit pudiquement, bien brave. De profil toutefois, son faciès proéminent, son menton en galoche et son front fuyant incitaient à la méfiance, d'autant plus que ses manières, peut-être un peu trop précieuses pour un simple exploitant agricole, avaient un je-ne-sais-quoi d'irritant. Il vivait seul en compagnie de son neveu, ou prétendu tel, un grand dadais blond d'une quinzaine d'années nommé Thérand, maigre comme un clou, dont certaines habitudes laissaient à penser qu'il n'avait appris que très récemment les rudiments de l'hygiène et dont le regard bas hésitait sans cesse entre lueur de défi et hésitation apeurée. Tous deux partageaient une grande ferme à une demi-heure de Galleda, dont ils n'occupaient en fait qu'une petite partie, et dont, comme Vertu l'avait prévu, ils concédèrent bien volontiers l'usufruit de la grange.

Si grand fut d'ailleurs leur enthousiasme pour la jeune troupe que les deux hommes se proposèrent de les aider pour les costumes et les décors, de telle sorte que ces ouvrages furent vite terminés. Il faut dire que les travaux des champs ne demandait pas trop d'effort à Thérand et Koïlindon, jamais plus de deux heures par jour, et encore ne se tuaient-ils pas à la tâche. Morgoth nota d'ailleurs distraitement que d'autres paysans se chargeaient de cultiver les terres alentours, sans doute Koïlindon avait-il donné l'essentiel de son domaine en fermage. Le soir, après avoir partagé une bonne soupe en leur compagnie, qui n'était pas si désagréable finalement, ils allaient coucher dans la grange, chacun soigneusement dans son coin, bien sûr.

On avait vu des sorciers plus mauvais comédiens que Morgoth, qui avait gardé un plutôt bon souvenir de sa première prestation et envisageait sans trop d'appréhension de remonter sur les planches. Deux jours durant, il s'entraîna à enchaîner ses sortilèges, s'appliquant à des petits détails auxquels les mages sérieux n'accordent habituellement aucune importance, comme la

qualité artistique, la visibilité de loin dans une salle enfumée ou l'éventuelle portée philosophique. De son coté, Vertu, avec un acharnement louable et force déploiements de jurons et ratures, écrivait une saynète intitulée « Lansquenets & Fariboles : pastourelle burlesque en un acte ».

Il se trouvait par quelque bonne fortune que Koïlindon maniait pas trop mal la vielle à roue, et que de son côté, Thérand n'était pas foncièrement opposé à la perspective de faire ses débuts sur les planches moyennant une modeste stipendiation, de telle sorte que la compagnie théâtrale fut vite au complet.

Le patron du « Crüchon Nouer », l'établissement qui avait vu les débuts de Morgoth, connaissait son intérêt et offrit le couvert gratis à la troupe pour payer leur spectacle. Il fit même savoir en ville et dans les alentours qu'une représentation de théâtre magique aurait bientôt dans ses murs car il encourageait les arts et la culture, et que chez lui il faisait chaud et que la bière était bonne, contrairement à ce qui se passait dans d'autres établissements de moindre qualité qu'il ne s'abaisserait pas à nommer. Donc ce soir-là, l'assistance était nombreuse, une centaine de personnes au bas mot, et il fallut pousser les tables pour que chacun puisse apercevoir la petite scène composée de planches posées sur quatre tonneaux. Fallait avoir l'œil habitué à l'abstraction formelle, ou bien un peu embrumé par la boisson, pour reconnaître dans le drap peinturluré qui séparait la scène des coulisses les formes d'une forêt et d'un chemin menant à un château, le décor où se situait l'intrigue. Grimé en page, Thérand monta sur la scène, l'air auguste, et de son bâton, frappa trois coups vigoureux sur les planches, dans le but de chasser un rat qui mâchouillait le décor. L'assistance se tut. La représentation commença.

I.6 Texte intégral de la pièce

Lansquenets & Fariboles

pastourelle burlesque en un acte

de Mlle

Vertu Lancyent

Musique de M.

Koïlindon Tranchepagne

Distribution

Le mage noir : Morgoth l'enchanteur	La princesse : Vertu Lancyent
Le page : Thérand de Malappry	Le ménestrel : Koïlindon Tranchepagne

La scène est dans le pays magique, à la nuit tombée.

Le ménestrel *(jouant un air de vielle à roue)*

Oyez, mes bons seigneurs l'épopée héroïque
Du gentil ménestrel amant d'une princesse
Objet des tours pendables du sorcier maléfique
Il triompha sans succomber à la détresse

Scène un

Le page — Holà, mon maître, sommes-nous bientôt rendus ?

Le ménestrel — Si fait, mon jeune ami, car voici que j'aperçois au loin les lumières du château. Pressons le pas, j'ai hâte de revoir le doux et blanc visage de la princesse, qui remplit mon cœur d'une amère allégresse.

Le page — Vous m'en fîtes tant d'éloge que j'ai l'impression de la connaître mieux que moi-même. Combien bonne et charmante doit être sa compagnie pour inspirer tant de passion. Que disiez-vous tantôt de ses tendres mamelles et de son doux giron ?

Le ménestrel — Plus bas, mon gentil page, car voici sa fenêtre. Prenons garde que nos paroles ne parviennent point à ses chastes oreilles. Préparons-nous plutôt à lui chanter la sérénade. Éloigne-toi quelque peu, ces moments ne peuvent se partager qu'à deux.

Le page — Sage politique, mon maître, je vous attends à la clairière, là-bas.

Le mage *(apparaissant côté forêt, une fiole à la main)* — Enfin nous y voici, le fruit de mes efforts est enfin dans ma main, un puissant philtre d'amour qui ravira le cœur de la princesse, afin que le mien soit apaisé. Ce soir, j'en fais le serment, elle sera mienne. Ah, mais qu'est-ce là, à sa fenêtre ? Quel est donc ce bélître à la mine avenante d'un séducteur ? Parbleu, un galant ! Et voici ce malotru qui s'apprête à donner la sérénade. Voici un maléfice qui devrait lui ôter tout attrait, n'en doutons pas. Par Moltar et par Demogorgon, par les mânes du Tartare et les dieux sans noms, je te maudis, importun personnage, et te condamne céans à arborer à jamais la face contrefaite d'un crapaud répugnant. *(il jette un sortilège d'illusion)*

Le ménestrel *(s'accompagnant de la vielle)*

Tends l'oreille au gai rossignol, le messager de nos secrets
Tends la main au doux campagnol apaisant nos âmes troublées
Dans la cage de ton amour un matin mon cœur est entré
Tendre cage tendue de velours, jamais n'en ressortirai

(verdissant à vue d'œil)

Holà, mais que m'arrive-t-il ? Voici que la disgrâce me frappe, voici qu'un sort contraire m'inflige laideur et difformité. Malheur à moi, ma cause est perdue ! Mais voici que ma belle paraît à la fenêtre, quelle honte, quelle infamie, je ne puis me montrer de la sorte, surtout à elle. Vite, fuyons au bois parmi les bêtes sauvages, telle est ma place à présent. *(il s'en va côté forêt, en sautillant)*

La princesse *(ouvrant la fenêtre)* — Gentil ménestrel ? Mon bel amant à la voix de miel ? N'est-ce pas toi que j'entendis ? Montre-toi, doux ami. *(soupir)* Hélas, encore une fois, l'amour m'a inspiré un songe doux et cruel. Quand reverrai-je ton minois joli et ta fesse dodue ? *(elle referme la fenêtre)*

Scène deux

Le ménestrel — Tantôt galant et envié, ma verve et mon instrument m'assuraient fortune, réputation et bonne compagnie. Et voici que ce soir, mon seul public sont tritons et araignées, dans les tréfonds de cet humide sous-bois à l'obscurité complice. Voyez ma détresse, entendez mes lamentations, moi qui fut le plus joyeux des humains, me voici le plus piteux des batraciens qui rampent sous les vases de cette terre. Mais qu'ouïs-je ? Le pas décidé d'un de mes anciens

congénères se dirigeant par ici, il ne faut pas qu'il me voie, il pourrait s'effrayer de mon apparence et me donner la chasse comme à quelque chimère.

Le page — Maître, maître ? Où êtes-vous ?

Le ménestrel *(en aparté)* — Mon page, il ne m'a donc pas oublié, le brave garçon.

Le page — Maître, montrez-vous. Dissimulé à l'orée du bois, j'ai été témoin du sort cruel qui fut le vôtre, et j'ai trouvé moyen de vous aider !

Le ménestrel *(sortant de l'ombre)* — Est-ce vrai ? Je n'ose y croire. Dis-moi vite, quel espoir ai-je de retrouver peau de pêche et teint d'albâtre ?

Le page — Ah, je vous retrouve enfin. Oui, voyant le sombre complot dont vous fûtes victime, j'ai couru aussitôt dans un lieu parmi les bois, chez une femme que je connais, et à qui j'ai décrit le sortilège. Elle m'a donné pour vous cette potion, qui vous redonnera forme humaine.

Le ménestrel — Quelle est donc cette diablerie ? Tu fréquentes donc les sorcières ?

Le page — Point de sorcière, mon maître, juste une femme très ancienne et très sage, bonne avec les hommes comme avec la nature. Buvez sans crainte pour votre âme.

Le ménestrel — De tout autre que toi, mon ami, je refuserais, mais nous avons tant voyagé ensemble que je te fais confiance. Je bois donc ton breuvage. *(il boit, lancement d'une dissipation des illusions)*

Le page — Enfin, vous voici redevenu vous-même !

Le ménestrel — Mes mains, mes bras... Que les dieux soient loués, c'est pourtant vrai ! Merci à ta bonne matrone, ainsi qu'à toi, mon fidèle page ! Ma vie sera trop courte pour te remercier assez. J'ai recouvré mon allant et ma fière apparence. Vite, retournons au château retrouver la belle et lui conter fleurette. L'aventure m'a mis en appétit de bien des façons.

Le page — Prenez garde, maître, car l'aventure est périlleuse. J'ai vu le perfide nécromant qui vous a traité de façon si indigne, sa magie maléfique est redoutable, et nul doute que vous en serez de nouveau victime si vous retournez au château.

Le ménestrel — Ma raison abonde de ton côté, mon ami, mais mon cœur me dit de retourner auprès de ma bien-aimée. Quel genre d'homme serais-je si je laissais ma mie esseulée tandis que devant son logis rôde le suppôt du mal ?

Le page — Je reconnais bien là votre valeureux caractère. Voici, pour vous protéger, une amulette sacrée. Son pouvoir, peut-être, vous protégera-t-il. Portez-la, je vous en conjure.

Le ménestrel — Soit, ami, ta sollicitude me touche. Ainsi protégé, je ne crains plus les manœuvres de ce fourbe. Hardi, sus au sorcier.

Scène trois

Le ménestrel — Mon aimée, soleil de mes nuits, êtes-vous là ?

La princesse *(apparaissant à la fenêtre)* — Mon beau ménestrel, je n'ose y croire ! C'était donc vous que j'entendis tantôt ! Mais pourquoi m'avoir abandonnée, pourquoi jouer avec mon cœur ?

Le ménestrel — Hélas, je fus le jouet d'un être pervers et malfaisant, qui j'en ai peur en a après votre vertu, et je viens vous en protéger.

La princesse — Oh, mon hardi paladin, quel âme noble et grande est la vôtre. Quoique, vous en souvienne, ma vertu...

Le mage *(apparaissant soudain)* — Ah ah, te revoilà, maroufle ! Tu oses reparaître ici, sur ce lieu même où voici peu tu bondissais, désemparé et verdâtre ! Tu ne manques ni de courage, ni de sottise. Prépare-toi à subir la colère de mes sortilèges. Que le pouvoir de l'éclair te foudroie *(sortilège d'illusion, et bruitage).*

Le ménestrel — Tu ne peux rien contre moi, suppôt du mal, car mon amulette magique me protège !

Le mage — J'enrage, tu dis vrai. J'ignore d'où te vient cette protection, mais peu importe, la princesse sera mienne. Si je ne peux te faire passer de vie à trépas, du moins puis-je m'enfuir avec l'objet de ma convoitise. Par Nenioch et Ochebed, disparais ! *(sortilège d'invisibilité).*

La princesse *(disparaissant)* — Î !

Le ménestrel — Quoi, tu oses ! Mais ta vilenie est donc sans limite, émanation des enfers. Viens donc que je t'escogne et te fasse rendre gorge.

Le mage — Sans façon, il faut que j'aille changer la caisse du chat. Adieu donc, bélître de basse extraction *(sortilège d'invisibilité).*

Le ménestrel — L'ignoble individu, me voici refait. Je le jure sur ma foi, j'irai jusqu'en enfer pour délivrer ma douce des mains grasses et velues de ce répugnant personnage.

Le page — Mon maître, mon bon maître, quelle terrible épreuve vous frappe. Le nécromant est vraiment sans pitié. Lançons-nous à sa recherche.

Le ménestrel — Mais hélas, où aller ? Le sinistre individu a disparu sans nous dire où il allait.

Le page — Peut-être le triste sire a-t-il laissé quelque indice derrière lui.

Le ménestrel — Tu as raison, voyons voir où se tenait cette crapule. La terre souillée par ses pas porte peut-être les stigmates de sa souillure. Oh, vois, le sort nous est propice. Vois ce dépôt blanchâtre là où sa botte s'est enfoncée dans la tourbe.

Le page — On dirait quelque craie, à n'en pas douter.

Le ménestrel — C'en est, mon ami, le fourbe s'est trahi. Il n'y a en effet dans la région qu'un seul lieu où l'on trouve de la craie, une ancienne carrière ou j'allais souvent jouer, étant enfant, et qui, je m'en aperçois maintenant, ferait une cache parfaite pour un scélérat de son espèce. Vite, courons à la carrière !

Le page — Tout doux, maître, il sait que vous êtes protégé contre sa magie, nulle doute qu'il va affûter ses armes et vous frapper des plus terribles malédictions, contre lesquelles le pouvoir de l'amulette sera sans effet. Voici en revanche un bâton magique, fait de l'âme d'un chêne très ancien planté le jour du solstice d'hiver et abattu par la tempête lors du solstice d'été, dont le bois a été trempé dans les eaux du Léthé, fleuve d'oubli, qui a été taillé par le divin Celebrinbrin Kivashie, le plus habile forgeron elfe (qui faisait aussi un peu d'ébénisterie à ses heures), qui a été gravé de runes ancienne par la magicienne Shybrenstok, qui porte incrusté dans son pommeau l'un des célestes joyaux de la couronne de Viredbor et qui est +4 contre les araignées géantes. Nul doute que cette sainte relique elfique vous aidera dans votre

sainte quête, n'hésitez pas à l'utiliser pour contrer les maléfices du nécromant, frappez le sol avec force pour dissiper la magie noire.

Le ménestrel — Euh… merci. Mais ne crains-tu pas que les elfes ne viennent me réclamer un si puissant bâton à coup de flèches barbelées ?

Le page — Non point, car j'ai eu, pour vous le confier, l'aval du grand conseil des elfes. Car je suis moi-même un elfe, et d'ailleurs je dois vous quitter pour rejoindre mon peuple. Adieu mon maître *(sort d'invisibilité).*

Le ménestrel — Euh… ben… Bon, au boulot.

Scène quatre *(dans l'antre putride du mage)*

Le mage — Par la malepeste, ce coquin m'a surpris avec ses sortilèges de bas étage, mais je ne m'y laisserai plus prendre. Je vais méditer longuement, et préparer mes malédictions les plus virulentes à son encontre.

Le ménestrel *(faisant son entrée, superbe)* — Ton règne de terreur touche à son terme, vil félon ! Rends-moi la princesse, et je jure de t'épargner.

Le mage — Quoi ? Toi ici ! Ton impudence n'a donc aucune limite ! Je ne te laisserai pas la princesse, faquin, mais je puis t'organiser un rendez-vous avec une autre maîtresse moins docile. Prépare-toi à rencontrer cette mort qu'apparemment tu désires tant.

Le ménestrel — Je t'attends, droit comme la justice qui bientôt te frappera.

Le mage — Scolopendres et mols orvets, que pestilence et bubons frappent la chair infecte de ce piteux justicier *(sortilège de brume)*

Le ménestrel *(tousse, puis se reprend et frappe du bâton sur le sol)* — Hors de ma vue, brumes infectieuses, rien ne m'empêchera de corriger ce sorcier. *(rafale de vent)*

Le mage — Tu résistes ? Tiens, voici un sort bien pire encore. Que ta chair consume ta chair, que tes os consument tes os, que la famine ravage tes entrailles et t'infligent mille morts. *(sortilège de bruitage, on entend des ossements cliqueter)*

Le ménestrel *(met un genou en terre, puis se relève, et frappe du bâton sur le sol)* — Je ne permettrai pas que tu profanes de tes sortilèges impies cette chair tant aimée de ma mie. Éloigne-toi de moi, sortilège de mort, et disparais dans le néant. *(fin du sortilège)*

Le mage — Tu te joues encore de moi ? Ma face ricanante sera la dernière chose que tu verras en ce monde, chien. Par Otus Diabolus et par Solem Invictus, que tes yeux soient dorénavant scellés et morts. *(sortilège de lumière sur les yeux du ménestrel)*

Le ménestrel *(crie, s'égare, puis se reprend)* — Où te caches-tu, mauvais homme, lâche que tu es ! Je ne te vois point, mais ton odeur méphitique te trahit. Que la puissance de ce bâton me libère du maléfice. *(il frappe du bâton sur le sol, dissipation de la magie)*

Le mage — Ta ténacité est grande, ménestrel, et je t'ai mésestimé. Mais ce sortilège que je te réserve te condamnera à un éternel repos. La lassitude t'envahit, le découragement te gagne, tu te détournes de ta tâche, et ton corps fatigué réclame le repos. Je te le dis, manant, te voilà exténué. *(sortilège d'illusion, il semble que son âme quitte le corps du ménestrel)*

Le ménestrel *(s'écroulant au sol, puis se relevant au prix d'efforts surhumains, et frappant enfin du bâton sur le sol)* — Ta folie t'égare, mon ennemi. Vois comme je dissipe sans peine ton maléfice. *(l'âme regagne le corps)*

Le mage — Voilà qui dépasse tout, ce sont les dieux qui te protègent. Mon ultime malédiction te terrassera, j'en suis certain. Par les monts, les collines et les lits des ruisseaux, par les écueils de la mer, par les parois de cette grotte ancienne, forces de la roche, je vous conjure, que la peau de ce mécréant se change en pierre sur-le-champ. *(sortilège de peau de pierre)*

Le ménestrel *(ralentit, puis faisant des efforts considérables, frappe de nouveau le sol du bâton)* — Voici pour ta pauvre magie, fou que tu es. *(sortilège de fracassement)*

Le mage — Par Azathoth et par Belial, mais quel est ce prodige ? Tu devrais être à ma merci, mais te voici libre ! D'où vient donc la puissance de ce bâton ?

Le ménestrel — Oui, je suis libre, et la puissance de ce bâton, tu vas la sentir tout de suite sur tes côtes ! Tiens, tiens et tiens, voici pour m'avoir changé en crapaud *(lui donnant une rude bastonnade).*

Le mage — Ah ! Non ! Par les dieux, épargnez-moi !

Le ménestrel — Et voici pour les malédictions que tu m'as lancées, un coup par sortilège, tiens, tiens, tiens, tiens et tiens !

Le mage — Je n'en puis plus, grâce gentil troubadour, grâce !

Le ménestrel *(menaçant)* — Et maintenant, vas-tu me dire ce que tu as fait de la princesse ?

Le mage — La voici, je te la rends. *(il jette un sortilège et dissipe l'invisibilité, la princesse apparaît au milieu de la scène)*

La princesse — Ah, mon aimé, enfin...

Le ménestrel — Oh, ma tendre mie, épousons-nous vite, je n'en puis plus.

Le mage — Ah, quel fou j'ai été de me mettre en travers d'un amour comme le vôtre.

Le ménestrel — Te voici enfin revenu à la raison, maraud.

Le mage — Hélas, la beauté sans égale de la princesse m'avait égaré, et j'avais conçu des projets sans espoir, voilà mon crime. Bien amère est ma peine, bien sot j'ai été.

Le ménestrel — Puisque te voilà repentant, je te pardonne, mage. Va-t'en de par les routes et mets donc ta science au service du bien et du droit.

Le mage — Merci, mon maître, vous me montrez maintenant ma voie avec clarté, et c'est la sagesse même qui parle par votre bouche. Je me mets en chemin sur l'heure, bien des bénédictions vous accompagnent.

Le ménestrel — Et voici comment, en fin de compte, la vérité et la justice triomphent.

(rideau)

I.7 La gloire

La représentation se passa fort bien, car Vertu avait tenu à ce qu'on fasse de nombreuses répétitions et que les délicats enchaînements de sorts de la quatrième scène, notamment,

soient parfaitement synchronisés avec les allées et venues des comédiens. Tous y avaient mis beaucoup du leur, et le résultat fut, donc, parfait. Trois jours plus tard, la compagnie se produisit à l'auberge de la « Truye Farçeuse », à l'autre bout de la ville, dont le patron avait fait clamer haut et fort à qui voulait l'entendre que chez lui la vue était excellente sur la scène, l'ambiance bon enfant, et qu'on n'y avait jamais vu de rats dans la salle commune, contrairement à ce qui pouvait se trouver dans d'autres établissements qu'il ne citerait pas (il n'y avait toutefois que deux auberges à Galleda).

Il se pressa presque autant de monde à la seconde représentation, et Morgoth observa que l'assistance était globalement mieux habillée que la première fois, sans doute la clientèle de la Truye était-elle un peu plus huppée, ou bien la modeste bourgeoisie locale avait-elle entendu parler en bien du spectacle. En tout cas on voyait moins de petites-gens et plus de gras laboureurs, ce qui toutefois n'augmenta pas significativement le volume de la quête. Vertu lui en expliqua la raison, tout en lui enseignant une utile leçon de vie.

— Il existe essentiellement trois catégories d'individus, qui sont les pauvres, les riches et les parvenus. Les pauvres partagent volontiers le peu qu'ils possèdent car ils savent ce que c'est que de n'avoir rien, et le bien que procure à celui qui le reçoit un quignon de pain ou une modeste obole. Les riches sont eux aussi partageurs, non qu'ils soient foncièrement bons, mais comme ils ignorent la valeur de l'argent et la peine qu'il y a à le gagner, il est aisé de faire en sorte qu'ils s'en dessaisissent en votre faveur. En revanche, le parvenu est toujours un mauvais client. Il compte chaque sou, en mesure longuement l'utilité et ne s'en défait qu'à contrecœur, avec une grimace sur le visage. Tous ceux qui ce soir ont mis au pot, n'en doute pas, ont mûrement pesé le pour et le contre, et n'ont versé leur écot à notre entreprise qu'après avoir constaté que les gens modestes le faisaient, et que la honte rejaillirait sur leur maison s'ils n'en montraient pas autant. Les flatter dans les statuts, préséances et subtiles hiérarchies qu'ils se croient avoir les uns par rapport aux autres, voilà bien le seul moyen de leur soutirer un peu.
— Étrange philosophie.
— Constatation, simple constatation, répondit Vertu en faisant tristement tinter le contenu du chapeau.
— Hum hum !

Un petit personnage moustachu et dégarni avait fait très discrètement irruption dans les coulisses, dérangeant le démaquillage des comédiens. Il était vêtu d'une surprenante tunique pourpre et or aux manches bouffantes, ornée de brandebourgs, d'une fourragère, d'une aiguillette, d'un petit écusson d'argent sur le bras gauche et d'une crête rouge pendant dans le dos. Sa culotte de soie bleue bordée de dentelle rose, pas du tout assortie au reste de la tenue, lui descendait jusqu'au-dessous du genou, où commençaient des bas de velours vert du plus bel effet. Des poulaines surélevées en daim à grosses boucles de cuivre lui permettaient d'adopter une certaine stature, complétées en cela par un tricorne dont, lorsqu'il le portait, les plumes de paon et de coq de bruyère le rehaussaient de quelques centimètres. Après un instant de flottement, Vertu intervint :

— Vous n'êtes pas marchand de costumes, au moins ?
— Le très respecté Sire Andalfo Alphabetius, Échanson de Galleda et Maître des Festes & Banquets du Baron, vous prie de vous entretenir avec lui pour une affaire d'importance.
— Ah, voici une bonne nouvelle. Va dire à ton maître que nous passerons demain à la première heure lui présenter nos civilités. Où peut-on le trouver ?
— C'est-à-dire que c'est de moi qu'il s'agit.
— . . . ah. Bien. Mes respects du soir, donc, messire. Puis-je m'enquérir de la raison de votre

visite ?
— Sans doute avez-vous entendu le plus grand bien d'une prestigieuse manifestation culturelle intitulée « Corygées du Solstice », qui se donne au château chaque année. On y célèbre le noble art dramatique lors de représentations durant lesquelles s'illustrent les meilleures troupes théâtrales de la baronnie, le vainqueur recevant alors en récompense un superbe objet d'art.
— Voilà une intéressante perspective !
— Il se trouve que votre spectacle a retenu l'attention du jury de présélection composé de moi-même, et que de ce fait, vous avez l'honneur insigne d'être conviés à y participer après-demain soir.
— Quel honneur, en effet, je n'osais en rêver. Entendez-vous mes compagnons, nous allons jouer devant le Baron en personne ! Ah, mille merci, puissant édile, de donner à notre modeste troupe une chance de briller parmi l'élite intellectuelle de Galleda.
— En effet. Je vous laisse vous préparer, tâchez d'être ponctuels.

Lorsqu'il fut parti, Vertu échangea des signes de victoire avec Koïlindon, sous le regard placide de Thérand. Toutefois Morgoth, plus circonspect, s'interrogea tout haut.

— J'ignorais que nous serions mis en concurrence, voilà qui change tout. Comment une troupe aussi nouvellement formée que la nôtre pourrait-elle rivaliser avec les meilleures compagnies de Galleda ?
— Ah, soupira Koïlindon d'un air léger, je vois que tu t'es laissé prendre par les grands airs de Sire Andolfo, comme il aime à se faire appeler. Ne te tourmente donc pas pour l'adversité qu'il t'a promise, et sache que nous faisons forcément partie des meilleures compagnies de Galleda, vu que nous sommes la seule de toute la région. L'an passé, Andolfo a du payer de sa bourse les garçons d'écurie du château pour qu'ils daignent produire un spectacle de danse folklorique assez navrant au demeurant, mais qui fut sans concurrence à la fête. Avec notre saynète, nul doute que nous ferons sensation !

I.8 Des gens de qualité

Deux jours plus tard.

Ce soir-là, sous les gonfanons bouffants et les candélabres ancestraux, la Grand-Salle des Audiences du Palais de Galleda était pleine de monde, ce qui ne menait pas très loin vu sa superficie. Morgoth et ses amis passaient après « Les Fols Trouvères de Galleda », qui étaient effectivement des garçons d'écurie que sire Andolfo avait cette année encore trouvés à motiver. Il avait d'ailleurs changé de tactique, voyant que l'or ne suffisait plus, et avait promis que ceux qui participeraient à la manifestation recevraient comme récompense le privilège de ne point être pendus aux murs du château.

Est-ce que ça suffirait pour l'année prochaine, ça, par contre...

En tout cas, Vertu avait mis à profit le numéro des trouvères pour observer l'élite économique et culturelle de la région. Ça volait pas haut.

Un individu d'un certain âge boursouflé et rougeaud, négociant en vins et spiritueux comme en témoignait son fumet bachique, tâchait à force de ronds de jambes de convaincre son voisin, un austère prêtre de Hegan, d'un certain âge aussi mais pas le même, que son industrie n'était nullement attentatoire aux Saints-Préceptes & Écritures, mais qu'au contraire, les fidèles pris par l'amour de la boisson seraient moins enclins à mettre en cause la doctrine de la Foi,

non plus que la destination de la dîme sacerdotale. Ces viles considérations eurent le don de raidir encore l'attitude du prélat, laquelle s'adoucit toutefois lorsque le vinassier aborda la question du don spontané qu'il comptait faire aux œuvres de la paroisse. Dans un recoin discret, un noble désargenté à la pauvreté encore élégante discutait ferme, sans apparemment en tirer grande fierté, avec un paysan enrichi gras, vieillissant et à l'œil pervers. L'objet de la tractation semblait être une fille aux cheveux clairs, maigre mais point laide, à peine sortie de l'enfance, que sa mère ou plus probablement sa nourrice tenait soigneusement éloignée de l'affaire. La pauvrette ne semblait pas se douter de la mésalliance répugnante qui l'attendait. Debout devant le buffet, quatre chevaliers fraîchement adoubés dévoraient voracement menues volailles et mignardises, tout en comparant à grand renfort d'éclats de voix la solidité, la taille et le tranchant de leurs épées respectives, se réjouissant de comparaisons grivoises dont la subtilité n'était pas le trait le plus éminent. Pendant ce temps, Sire Andalfo, qui était aussi intendant du Palais, passait son irritation sur les valets chargés du service, lesquels acceptaient ces remontrances avec la résignation que confère l'habitude. Le Baron, qui était bien sénile et qu'il fallait parfois conduire à côté quelques instant pour éviter qu'il ne se soulage dans ses belles chausses de soie jaunes et vertes, était entouré d'une dizaine de courtisans serviles, de tous âges et de tous sexes, qui voletaient autour de lui comme des mouches et dont on eût dit qu'ils se seraient jetés dans la boue aux pieds de leur suzerain caduc pour lui éviter de mouiller ses bottines, et qu'ils auraient dit merci en plus. Aucun de ces flatteurs ne semblait pouvoir être utilement employé à autre chose qu'à cirer des bottes, de préférence au sens figuré car nul doute qu'au propre, ça aurait fait du joli. La famille régnante de Galleda, une collection de louchons prognathes, semblait se diviser en deux branches, celle des idiots et celle des vicieux, les deux races semblant se mêler chez plusieurs de ces aristocrates. C'était notamment le cas du fils héritier, un ahuri d'un mètre cinquante pour plus de cent kilos qui avait dépassé la cinquantaine et avait quelques difficultés à dissimuler son énervement et son impatience.

— Eh oh ?

— Um ?

— C'est à nous.

Toute à ses pensées, Vertu en avait oublié son affaire. Les piteux trouvères avaient terminé leur numéro, à la satisfaction générale, Andolfo avait présenté la compagnie en prenant grand soin de bien faire comprendre à tout le monde que c'était lui l'organisateur, car il était intelligent et compétent et diligent et dévoué, que rien ne se ferait au château s'il n'était pas là (ce qui n'était pas faux) et tout ce qui s'ensuit, et déjà, Koïlindon et Thérand faisaient leur entrée sur scène. Vertu chaussa donc rapidement son blanc hennin, ajusta sa robe de princesse à deux sous et se prépara à faire son petit numéro.

I.9 Masques, bergamasques & maintes billevesées

La pièce était maintenant rodée, et dans l'atmosphère propice de la salle du trône, les petits tours de Morgoth prenaient un relief particulier. La première scène fut très applaudie, et la métamorphose fit sincèrement frémir l'auditoire féminin tandis que, sans trop vouloir laisser paraître, ces messieurs étaient impressionnés par le spectacle. Lors de la seconde scène, le retour de Koïlindon à son état naturel arracha sans peine des soupirs de soulagement ainsi que quelques vivats, puis des encouragements à aller retrouver la belle. La scène trois frappa l'assistance de son intensité dramatique, et la disparition de Vertu plongea les Galleliens dans

une profonde affliction, et quelques menus projectiles alimentaires volèrent même en direction du nécromant haï.

En fait, le seul incident technique eut lieu à la scène quatre. Il se trouvait que, lorsque Koïlindon entra sur scène, il se prit les pieds dans une marche et se rattrapa avec le bâton prétendu magique qui lui servait d'accessoire. Les spectateurs n'en virent rien, tout absorbés qu'ils étaient à conspuer Morgoth, mais le large clou de fer qui terminait le bâton, destiné à rendre les coups plus sonores, se détacha et se perdit. Nul n'en vit rien, pas même Koïlindon.

On m'objectera que la chose était de peu d'importance, et qu'un tel détail ne nuisait en rien à la compréhension de la pièce. Et de fait, bien au contraire, l'absence de cette extrémité métallique permit de révéler toute la signification de la saynète de Vertu.

Donc, lorsqu'il frappa du sol la première fois, Koïlindon était très occupé à jouer avec ferveur, bien décidé à capter l'attention des spectateurs. De même au second coup, sa concentration était tournée tout entière sur son jeu. Ce n'est qu'au troisième coup de bâton qu'il perçut un problème, sans toutefois pouvoir en préciser la nature exacte. Au quatrième coup, il eut un doute. Ce n'est qu'après le cinquième et dernier coup qu'il comprit que son vacarme n'avait pas été aussi puissant qu'à l'accoutumé, sans toutefois en tirer toutes les conséquences pratiques.

Donc, à grands cris, ils entamèrent le dialogue final ponctué de coups de bâtons bien sentis (il avait fallu presque autant de temps pour mettre au point une bastonnade réaliste que pour les sortilèges), puis Morgoth lança le dernier sortilège, de dissipation de l'invisibilité.

Le silence se fit dans la salle. Point de princesse sur la scène.

Interloqués, les deux comédiens d'occasion se regardèrent un long moment, tandis que les spectateurs, devinant que quelque chose n'allait pas, étaient plongés dans la plus grande confusion.

— Là ! Regardez !

Un spectateur plus alerte que les autres avait repéré, sur le balcon qui surplombait la grande salle et qui donnait sur les appartements du Baron, Thérand et Vertu. Le premier portait sur son dos un lourd sac de jute contenant un lourd bric-à-brac, l'autre glissait sous son blanc hennin un collier de perles ainsi que quelques bijoux d'or et d'argent. Tous deux s'étaient déchaussés et marchaient sur la pointe des pieds, courbés en avant, arborant une mine du dernier suspect. Une indicible terreur, mêlée toutefois d'une certaine lassitude, se peignit sur leurs visages lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils n'étaient plus du tout invisibles.

— Des voleurs ! Aux voleurs !

Aussitôt, une nuée de gens d'armes firent leur apparition dans la pièce, les nobles présents tirant leurs épées, les marchands portant fièrement la main à la bourse, les duègnes protégeant les jeunes filles, et une certaine confusion s'empara de l'assistance. Deux groupes d'hommes grimpèrent aux escaliers, encerclant Vertu et Thérand, qui tentèrent une sortie en se balançant au grand lustre de fer pour ensuite sauter sur le rideau en ralentissant leur chute avec leurs dagues, puis à passer à travers le vitrail pour sauter dans les douves. Malheureusement, le luminaire était prévu pour qu'une seule personne s'y balance, et nos malandrins allèrent s'écraser parmi les barriques de vin. Koïlindon tenta de s'esquiver par derrière tandis que tout le monde avait les yeux levés, mais alors qu'il allait emprunter la poterne menant au sellier, il heurta un considérable malabar qui venait de se matérialiser, jambes écartées, bras croisés et regard ombrageux, et qui l'attrapa par le col, sourd à ses dénégations et à ses protestations d'innocence.

Malgré son affolement et sa totale incompréhension de la situation, Morgoth put constater que pas grand monde ne faisait mine de vouloir se saisir de sa personne. C'est-à-dire que dans la sagesse populaire, contrarier un sorcier ne passait pas pour une petite affaire, et la race galledienne ne s'était jamais caractérisée pour son penchant pour l'héroïsme guerrier, de telle sorte que, lorsque le jeune homme incanta finalement un nouveau sortilège d'invisibilité et prit ses jambes à son cou, il suscita plus de soulagement que de frustration, et il se trouva même qu'un providentiel passage se dégagea entre la scène et la grande porte, que notre héros s'empressa d'emprunter.

I.10 La méchanceté du monde

Ce soir-là donc, Morgoth, en proie à la plus grande confusion, quitta le château de Galleda, sortit en courant de la ville par la même porte qu'il avait empruntée pour y entrer, et s'en fut à travers les champs et les bosquets, à la lumière des étoiles. Il se trouva un abri dans une cabane de jardinier qui sentait bon la sauge et le lilas, et entre une fourche et quelques pots de terre, il s'accroupit et succomba à de sombres pensées.

Plus il songeait à l'enchaînement des événements, plus il découvrait à quel point il avait été la dupe d'un parti de tristes sires, des compères sans foi ni loi qui avaient profité de ses talents et de sa naïveté pour se livrer à de vils larcins que seul un heureux hasard avait pu contrarier. Il se sentait le plus misérable des hommes, la plus stupide des créatures. Toutes ces tromperies, tous ces mensonges, tous ces jours durant… ah, qu'ils avaient donc dû rire de sa bêtise. Mais ce qui le plongeait dans la plus grande affliction c'est que jamais, pendant tout ce temps, il n'avait réellement été l'un des leurs.

Ces pensées le tourmentèrent des heures durant, et lorsque le sommeil vint l'en délivrer, il commençait à faire jour. Nul ne le dérangea dans son humble retraite, et comme il était exténué par l'exercice et l'émotion, sa journée fut presque entièrement consacrée à un sommeil apaisant. Lorsqu'il s'éveilla, le soleil était déjà bas sur l'horizon, et il médita quelques temps sur la méchanceté des hommes, l'imperfection du monde et la vacuité de son système digestif, qui criait famine. Il était encore plus dénué que lors de son départ de l'école, son maigre bagage était resté à la ferme de Koïlindon, qu'il jugea peu sage d'approcher car elle risquait d'être gardée par la soldatesque du Baron. Puis il se souvint qu'il était sorcier, et c'est donc sous le couvert de l'invisibilité qu'il retrouva la ferme familière. Contrairement à ce qu'il avait pu craindre, elle était vide, mais malheureusement, tout avait été emporté. Sans doute la police seigneuriale avait-elle recherché les reliefs de précédentes rapines dans la tanière des marauds, ou bien les voisins de Koïlindon, instruits de sa disgrâce, avaient-ils profité de l'aubaine pour faire main basse sur tout ce qui dans la ferme avait de la valeur. Toujours est-il que son maigre baluchon avait disparu, et il ne se fit pas d'illusions sur ses perspectives de le recouvrer.

Il sortit. L'heure des chouettes et des renards était venue. Il était au monde, seul, sans but ni espoir particulier, et assez curieusement, il se surprit à trouver de l'agrément à sa situation, en tout cas il se sentait empli d'une énergie inhabituelle.

C'est alors qu'il lui vint l'impérieux désir d'obtenir quelques explications de la part de ses indignes camarades.

I.11 Conversation à travers les barreaux

Fidèle à sa conduite furtive, Morgoth se faufila derechef parmi les ruelles de Galleda, sans un regard pour les chaumines alentour, et monta jusqu'à la butte où était juchée le castel. Le baron, ou plus probablement son intendant, avait sagement fait doubler la garde (ils étaient maintenant quatre à se relayer) et barrer les issues. Toutefois, il fallait bien que la garde fût relevée de temps en temps, et c'est à la faveur d'un de ces exercices que notre sorcier se glissa à la suite des bruyants soudards censés protéger la demeure seigneuriale. Il erra quelques temps dans le château avant de trouver la porte qui conduisait aux cachots, au sous-sol.

En fait de cachots, il s'agissait plutôt de caves, six fortes et vieilles portes de chêne de chaque côté d'un couloir étroit. On avait déménagé les bouteilles de deux caves mitoyennes et séparées par des barreaux de fer, pour leur donner un aspect plus carcéral, et dans un souci de bienséance morale, on avait enfermé Vertu dans une cellule, Thérand et Koïlindon dans l'autre. Assis sur une chaise, son casque tombant sur son nez et sa lance s'inclinant vers l'avant, un garde avait été posté. Bien qu'il n'eût visiblement pas besoin de tant de soins, Morgoth lui lança quand même un sortilège de sommeil, puis s'approcha de la porte de Vertu.

— Hélà !
— Quoi ? Morgoth ? Eh, panons, c'est l'magot ! Eh, Morgoth, prends-lui les clés !
— Oui, voilà. Pour quoi faire ?
— Et bien, euh... pour nous, euh... faire sortir, pas vrai ? Hein ?
— Non, pas vraiment, voleurs. Je suis juste venu entendre vos explications sur votre conduite. Votre comportement a été des plus vils. Vous m'avez menti, trahi, bafoué, vous avez abusé de mon sincère désir de bien faire. Et pire que tout, vous m'avez entraîné dans vos brigandages, malhonnêtes gens que vous êtes. Savez-vous seulement combien il est pénible de se faire dérober ce que l'on possède ?

La froide détermination de Morgoth, son profond courroux, s'entendaient sans peine, et brisèrent net les espoirs des malandrins.

— Bien sûr que nous le savons, lui répondit Vertu, acerbe. Est-ce qu'on ne vient pas de nous dérober notre liberté ?
— Ce n'est que justice. Et je gage que ce n'était pas votre premier larcin, avouez !
— Oui, tu as raison.
— Mais n'avez-vous donc pas une seule once de remords ! Vous n'êtes que des coquins, des fripons. Vous méritez bien de croupir en prison quelques temps, j'espère que ça vous remettra sur le bon chemin.
— Hum... la prison, tu sais, je pense qu'on n'y restera pas assez longtemps pour en tirer grande philosophie, pour autant que quiconque ait jamais trouvé dans ces lieux matière à inciter à l'honnêteté.
— Quoi, vous allez déjà être relâchés ?
— Tu es mignon tu sais. Oui, avec de la chance, nous allons être relâchés avec une main en moins. Mais si j'en crois les coups de marteau que j'ai entendus aujourd'hui en provenance de la grand-place, nous ne devons pas compter sur une telle mansuétude.
— De quoi parles-tu ?
— Nous serons pendus demain matin. N'as-tu pas vu monter le gibet ?
— Quoi ? Tu déraisonnes, on ne pend pas les gens pour un vol.
— Tu veux parier ? Quoique à la réflexion, j'aurais du mal à encaisser mes gains à ce pari idiot.

— J'ai peine à le croire. Qu'est-ce qui peut pousser quelqu'un à risquer la mort pour quelques pièces d'or ?
— C'est le destin des voleurs.

La digne résignation de Vertu toucha le cœur de Morgoth, mais moins que sa voix blanche, qui un instant avait défailli.

— Mais... mais pourquoi as-tu fait cela, Vertu ? Pourquoi ce vol, pourquoi ces tromperies ?
— Et bien Morgoth, parce que...

Vertu allait se lancer dans une amère diatribe philosophico-sociale à propos des spoliations légales opérés par les nantis à l'encontre des manants, de son enfance malheureuse, de la difficulté d'être une femme dans un monde d'homme et de l'utilité de l'action militante, mais elle s'arrêta net en considérant que la voix de Morgoth avait subtilement changé. Le magicien ne cherchait plus une justification quelconque à la duperie dont il avait été l'objet, non point. Il cherchait maintenant une raison de la libérer.

— Parce qu'ils m'ont forcée ! Ces deux ignobles individus (elle désigna Thérand et Koïlindon, stupéfaits) m'ont réduite à leur merci et, par la contrainte, m'ont obligée à partager leur vie de débauche et de corruption. Ah, que n'ai-je dû endurer comme souillures sur mon âme durant ces années passées à leurs côtés, que n'ai-je accompli comme indignes besognes sous leur férule implacable.
— Quoi ? Est-ce vrai ? Répondez, maudits !

À travers les grilles, une muette prière, un échange de regards. À quoi servirait-il d'être trois à monter à la potence ? Koïlindon parla.

— Oui, c'est vrai, nous l'avons enlevée toute jeune à l'affection de ses parents, et nous l'avons initiée au mal et aux sombres voies de l'illégalité.
— Je m'en doutais ! Le vice ne peut corrompre durablement un noble cœur. Venez, Vertu, retrouvons l'air pur, et laissons ce sinistre cachot aux rats qui le peuplent, et laissons derrière nous cette médiocre cité à la bassesse confondante.

Et les trois voleurs se séparèrent à jamais sur un échange de regards profondément consternés.

Ainsi donc, Morgoth et Vertu quittèrent Galleda et sa région, profitant des dernières heures d'obscurité pour s'éloigner des remparts de cette ville qui leur serait, désormais, interdite. Ils empruntèrent les chemins de traverse, les petits vals, crapahutèrent aux flancs des collines pelées et dans les sous-bois, vivant de fruits et de champignons, et bientôt, ils purent considérer qu'ils étaient hors de la juridiction du Baron. Ils mirent alors le cap sur le royaume de Misène, où Vertu avait, à ce qu'elle disait, des amis. Le sorcier n'insista pas trop pour savoir ce qu'elle appelait des « amis » ni ce qu'ils faisaient pour gagner leur pitance.

De cette première aventure, Morgoth tira maints enseignements qui lui furent utiles tout au long de son existence, et en premier lieu qu'il faut se méfier de qui vous offre ses service avec un grand sourire. Il commença aussi à soupçonner que le monde était plus complexe que ce qu'il avait pu en lire dans les livres, et pas mal dangereux aussi, et qu'il aurait donc tout intérêt à rester (quelques temps du moins) dans les pas de Vertu, personnage certes trouble mais apparemment instruite en bien des domaines où son ignorance était grande.

Vertu, pour sa part, savait quel intérêt il y avait à s'attacher la compagnie d'un sorcier, tant pour soulager les croquants de leurs deniers que pour tenir à distance les jaloux et les malhonnêtes gens. Tant que ce grand dadais ne se rendait pas compte du prix de ses pouvoirs, se disait-elle, la fortune lui sourirait assurément et le succès couronnerait ses entreprises, quelles qu'elles puissent être. Elle avait déjà des idées plein la tête.

Morgoth sera derrière bientôt dans théâtre à côté dans :

Sur la route de Misène

Chapitre II

Sur la route de Misène

Morgoth, jeune sorcier sans expérience aucune de la vie, se retrouve en pays hostile,
accompagné d'une personne ayant bien plus d'expérience de la vie,
mais apparemment bien moins de scrupules moraux.

Les voici donc sur les routes, fort démunis,
tâchant de gagner la cité de Banvars, capitale du royaume de Misène.

II.1 Au Basilic-de-Guingois

Entre les royaumes Gunt et de Misène s'étendait une contrée vallonnée, venteuse et peu fertile nommée Thalassie, et qui était livrée au chaos. Un épais tapis de forêt infesté de brigands et de diverses créatures pas plus amicales recouvrait le pays, troué çà et là par des villages fortifiés peuplés de paysans apeurés et souvent dégénérés. Jadis, un puissant royaume y avait étendu son administration, son commerce, sa glorieuse civilisation. Ces hommes étaient d'une race fière, des bâtisseurs, des entrepreneurs, des ingénieurs opiniâtres et décidés à tirer de leur terre le meilleur de ce qu'elle pouvait donner, mais hélas le temps avait fait son œuvre, les forces du mal étaient venues à bout des anciens souverains dont les noms s'étaient perdus dans les brumes de l'histoire. Bien peu de choses subsistaient de cette époque, quelques ruines perdues au loin parmi les chênes centenaires, quelques malédictions ancestrales et maintenant sans objet, des monuments incompréhensibles élevés à des dieux oubliés, lieux de sabbats naïfs pour de vieilles radoteuses, quelques proverbes, des légendes, des chansons.

Et la route.

La route avait résisté à tout. Le temps n'avait pas de prise sur elle. Ni les rigueurs du climat, ni les roues cerclées de fer n'avaient jamais entamé le parement de calcaire blanc, plat et poli qui la recouvraient. Si les coulées de boues, le limon des inondations ou les immondices déversées par les voyageurs indélicats la recouvraient parfois par endroits, quelques jours suffisaient pour que toute trace de souillure disparaisse de sa chaussée. Elle était bien assez large pour que deux quadriges se croisent sans ralentir, sa chaussée surplombait la lande environnante de près d'un demi-mètre, et son tracé courait dans la campagne droit comme un I, sans se soucier le moins du monde du relief. On ignorait, bien sûr, quelle étrange magie présidait à la préservation d'une telle perfection de génie civil que les indigènes n'avaient ni l'envie ni les moyens d'entretenir, mais les voyageurs de toutes les contrées ne pouvaient que se réjouir de ce merveilleux legs des anciens, seule voie de communication de la région. Le long de la route, quelques baronnies s'étaient constituées, tâchant de survivre à la misère et aux multiples périls qui les assiégeaient, imposant un semblant d'ordre sur un territoire plus ou moins étendu autour du castel seigneurial. En dehors de ces zones de relative sécurité, à intervalle régulier correspondant à une demi-journée de marche, des étapes étaient aménagées sous forme d'auberges sans grâce et lourdement fortifiées.

Or le jour déclinait, et nos héros n'étaient pas téméraires, voici pourquoi, bien qu'ils eussent pu poursuivre leur périple quelques heures, ils avaient préféré goûter à la chaleur d'un de ces providentiels établissements, « le Basilic-de-guingois ». Nos héros consistaient en :

1. Morgoth l'Empaleur, nécromancien de sexe masculin âgé de 15 ans, 1m93, 78 kg, sans domicile connu.
2. Vertu Lancyent, « personne qui sait se débrouiller, enfin on s'comprend » de sexe féminin, 1m74, 61 kg, plus âgée mais guère plus domiciliée que le précédent.

Et c'est tout.

Donc ils avaient passé le grand portail sous le regard soupçonneux d'un homme d'armes, traversé la cour où hennissaient quelques montures au regard soupçonneux, fait un salut amical quoiqu'un peu forcé au forgeron qui les dévisageait d'un œil soupçonneux, passé la porte du bâtiment principal et affronté les mines soupçonneuses des clients, ainsi que du patron.

Celui-ci était un homme osseux aux pommettes saillantes d'une quarantaine d'années, nommé Olipar. Il arborait une impressionnante moustache noire comme le jais, ainsi qu'une longue cicatrice qui courait sur la moitié droite de son visage et se perdait dans son cuir chevelu en un sillon glabre. Il avait gagné cette virile distinction, ainsi que quelques autres, lors de ses jeunes années où, embrassant un temps la prestigieuse carrière d'aventurier, il avait couru la région accompagné de quelques compagnons afin d'occire monstres et fourbes sorciers. L'affaire s'était du reste mal terminée face à un grand basilic qui, avant de rendre l'âme, avait eu le temps de pétrifier et de briser en petits graviers deux des compagnons d'Olipar. Le choc causé par cette tragique mésaventure lui fit perdre ses illusions et gagner en sagesse, et comme il avait eu le temps d'amasser quelques richesses, il se retira de la carrière et racheta le relais, dont il décora l'entrée avec la tête du basilic sus-cité.

— Et donc ce sera pour ces messieurs-dames ?

— Bonsoir à vous, industrieux aubergiste, et que ma bénédiction accompagne vos entreprises. Mais je vois que mes bénédictions vous sont inutiles, car à dire vrai, vous avez là un établissement de tout premier ordre, situé par ailleurs sur un excellent emplacement, et l'abondance de votre clientèle suffit à m'indiquer quelle bonne fortune est la vôtre.

— Muf, 'peut pas s'plaindre. Ce sera ?

— Et bien, le couvert et le gîte pour la nuit, tout bonnement. Et en outre, il m'a semblé voir dans votre cour quelques chevaux, je suppose que nous pourrions arriver à un arrangement...

— Oui ?

— Je suis Vertu Lancevent et voici Morgoth l'Enchanteur. Mon jeune collègue et moi-même sommes des baladins actuellement sans emploi, et suite à quelques revers de fortune, nous voilà quelque peu désargentés. Rassurez-vous, nous avons de quoi payer notre passage dans ces murs, mais pas assez toutefois pour vous acheter une paire de montures, et comme le pays est peu sûr pour des piétons, la situation n'est pas à notre avantage. Ce que nous vous proposons est un marché dont vous comprendrez tout de suite le grand intérêt. Nous envisageons de produire devant vos clients notre spectacle, qui est rare et de qualité, car il s'agit d'un spectacle de sorcellerie d'une grande tenue morale. Attirés par le surcroît de renommée de votre établissement, un plus grand nombre de clients viendra s'y abriter, et passeront en notre compagnie une soirée agréable durant laquelle ils ripailleront et boiront à merci, oublieux de toute économie. Votre commerce s'en trouverait ainsi considérablement renforcé, votre bourse bien remplie, et vos concurrents à la fois envieux et penauds.

— Ah ? Et vous allez sûrement me demander le gîte et le couvert gratuits, c'est ça ?

— Même pas ! Nous nous faisons forts de nous acquitter honnêtement de ce que nous vous devrons durant la semaine que durera notre entreprise. Pour tout paiement, nous vous demandons, vous allez rire, deux de ces pauvres rosses qui encombrent votre écurie, afin de poursuivre notre chemin. Voyez comme tout ce marché est raisonnable et honnête, et contentera les deux parties...

— Vous voulez que je vous offre deux chevaux contre une semaine de singeries ? Effectivement, c'est risible. Je ne sais pas si votre spectacle est comique, mais vous vous l'êtes assurément.

— J'ai dit une semaine ? Je plaisantais bien sûr, je voulais dire deux semaines, deux semaines complètes d'enchantement et de joie quotidienne qui...

— La durée de votre escroquerie, madame, m'importe peu, vous n'aurez pas mes chevaux avant de les avoir payés en bel et bon argent.

— Quoi ? Quelle goujaterie, moi qui pensais avoir affaire à un ami des arts... Peut-être ferions-nous mieux d'aller proposer nos services à un autre aubergiste mieux disposé à notre endroit

et sachant discerner son intérêt.
— Et bien bonne chance. Mon collègue le plus proche est le vieux Nuriel, de l'Antre des Sept Rocs Rouges, que vous trouverez douze lieues plus loin. Tel que je le connais, il vous dira comme moi, et en plus, comme il n'est pas homme de cœur comme moi-même, il vous mettra dehors à coups de bâtons. Mais je ne suis pas un tel sauvage, alors voici mon offre : vous pourrez faire vos tours chez moi aussi longtemps que vous pourrez payer votre chambre et votre pitance, je vous offre en effet, et gratuitement, l'usufruit de ma salle. Si votre spectacle est aussi bon que vous le dites et si les clients sont généreux avec vous, vous réunirez bientôt assez d'argent pour m'acheter les chevaux qui vous font envie, aux honnêtes conditions que je vous offrirai. Attention, si les clients sont mécontents et s'il y a de la casse, ce sera pour vous.
— Ah, monsieur, je suis bien déçue de tant de défiance, mais comme nous n'avons guère le choix, je suis contrainte d'accepter votre proposition. Viens Morgoth, allons nous installer.

L'installation fut rapide, car ni l'un ni l'autre ne transportaient des tonnes de bagages. En effet, leur départ de Galleda avait été un peu précipité suite à une méchante affaire, qui leur avait valu une condamnation à la peine capitale dans cette province, qu'ils avaient fuie dans le plus grand dénuement. Depuis, ils avaient erré à travers monts et vaux, la ruse de Vertu et les sortilèges de Morgoth leur ayant permis d'échapper à divers périls dont l'énumération ne présenterait aucun intérêt pour la bonne intelligence du récit, avant d'arriver enfin à la fameuse route menant à Misène, leur destination, où mademoiselle Lancyent se vantait de connaître du monde. Toujours est-il qu'en route, ils n'avaient guère eu l'occasion d'amasser des fortunes. Et peu après, assis au coin du feu dans un coin de la salle, Morgoth fit part de son désappointement à Vertu, qui s'occupait à dévisager discrètement chacun des convives.

— Et bien, nous voilà coincés ici pour un bout de temps dirait-on. Quel vilain grippe-sou que cet aubergiste.
— Ne médis donc pas de lui, c'est au contraire un homme avisé. Regarde la clientèle, crois-tu que ces gens soient venus ici par agrément, pour la cuisine ou pour la bonne mine du serveur ? Bien sûr que non, ils sont ici parce que c'est la seule auberge à des lieues à la ronde, sur la seule route de la région. On ne passe dans les parages que contraint et forcé, et on ne fait qu'y passer. Dans ces conditions, qu'on y donne ou non un spectacle n'aurait rien changé à la fréquentation de l'auberge, et ce croquant le sait très bien, il a donc eu raison de refuser mon offre.
— Ah ? Oui, ça semble logique, mais dans ce cas pourquoi faire cette proposition ?
— Qui demande beaucoup reçoit peu, qui demande peu reçoit quedalle. Comme tu l'as entendu, il nous donne sa salle pour rien, alors qu'il aurait été légitimement fondé à se faire payer, c'était tout ce que j'espérais. Et puis on ne sait jamais, des fois on tombe sur des imbéciles qui boivent vos belles paroles.
— Mais c'est malhonnête de profiter ainsi de l'infériorité des gens crédules !
— Au contraire, je dirais que c'est pédagogique. Explique cent fois une mauvais tour à un bourgeois, il n'en retiendra rien. Gruge-le une fois, même de peu, et jamais plus on ne l'y reprendra. L'expérience est toujours la meilleure des écoles, dont le filou est le professeur. N'est-il pas légitime, dans ces conditions, de faire payer son enseignement ?
— Euh... si tu le dis. Tu as vraiment une curieuse vision des choses.
— Pour en revenir à notre situation qui semble t'inquiéter, elle est moins mauvaise qu'il n'y paraît. Nous sommes ici au chaud, en relative sécurité et avec un moyen de subsistance. En outre, il y a beaucoup de passage par ici, beaucoup de gens qui circulent, et donc beaucoup

d'occasions de s'enrichir. Il suffit d'attendre notre heure.

II.2 L'affaire se conclut

C'était maintenant le quatrième soir que les comédiens de fortune passaient à l'auberge, qui s'était révélée une halte agréable. Ils avaient pris l'habitude de donner deux représentations par soir, une pour les lève-tôt, une pour les couche-tard, et ils avaient noté que certains voyageurs donnaient aux deux représentations. Cependant, la modicité de la quête ne leur permettrait pas de quitter les lieux avant longtemps, d'autant que Vertu s'était mise en tête d'acheter tout un bric-à-brac de sacs, selles, vêtements de rechange, cordes, armes et armures qu'elle estimait indispensables à leur voyage, mais qui se rajoutait au prix des canassons. Le spectacle qu'ils présentaient était une version allégée de Lansquenets & Fariboles, la pièce qui leur avait valu leurs ennuis à Galleda. La sorcellerie étant éprouvante pour celui qui la pratique, Morgoth terminait la deuxième séance bien fatigué, il allait se coucher tout de suite après, laissant seule Vertu, qui était plus nocturne. Nous en étions précisément à ce stade de la soirée quand, alors qu'elle discutait ses affaires avec un négociant en poteries balnais, Olipar vint la trouver.

— Très intéressante représentation, comme d'habitude, Vertu. On ne s'en lasse pas.
— Mais tout le mérite en revient à Morgoth.
— On dirait que c'est un sorcier fort capable, malgré son jeune âge.
— Oh oui, certainement.
— J'ai moi-même fait un peu la route, dans mon jeune temps, l'épée à la main, et en ces temps-là j'ai pu apprécier tous les bienfaits que l'on peut tirer de la présence d'un mage à ses côtés. Nous étions jeunes alors... Et vous-même, je n'ai pas l'impression que vous soyez guerrière, et encore moins prêtresse, mais il est possible que je me trompe...

Vertu se raidit. Olipar venait implicitement de la traiter de voleuse, ce qui dans l'absolu n'était pas faux, bien sûr, mais quand même.

— Je ne suis qu'une femme célibataire qui essaie de survivre dans ce monde âpre et barbare.
— Oui, on va dire ça. Bon, puisqu'on est entre aventuriers je vais être franc, il y a cet après-midi un homme qui est venu à l'auberge, et qui cherchait des personnes capables de remplir une mission délicate contre « une certaine somme ». Alors j'ai pensé à vous, comme vous êtes apparemment en manque de fonds.
— Mais, c'est très intéressant ce que vous me dites là. Et que s'agissait-il de faire au juste ?
— Il m'a parlé de convoyer un certain objet à un certain endroit, mais sans plus de précisions.
— Et... la somme ?
— J'ignore le montant, je ne suis qu'un intermédiaire. Il n'avait pas l'air dans le besoin, c'est tout ce que je peux vous dire, il m'a réglé ma commission en bel or tiré d'une bourse bien pleine.
— Et cet homme, de quoi avait-il l'air ?
— Oh, le donneur d'ordre typique, taille moyenne, cheveux gris et barbe du même poil, âgé mais encore vigoureux, sévère, plutôt sec, pas bien aimable. Et bien sûr, revêtu d'un grand manteau noir, comme le veut la coutume.
— Comme le veut la coutume. Tout ça m'a l'air conforme aux usages et aux Normes, je vais en parler à mon camarade.

Morgoth n'avait pas d'objection majeure à quitter le Basilic, pressé qu'il était de regagner des

contrées plus civilisées, et par conséquent il accueillit avec un certain plaisir la perspective d'un prochain engagement lorsque au réveil, Vertu lui en fit part. Le commanditaire se montra à l'heure où le coq commençait à fatiguer, et vint s'attabler avec Olipar et nos deux compagnons, à l'abri d'oreilles indiscrètes qui n'étaient pas là, vu que la salle était vide en cette heure matinale.

L'homme présentait, en effet, toutes les apparences d'un commanditaire d'aventuriers des plus ordinaires, en tout point semblable à la description qu'en avait donné l'aubergiste. On aurait pu ajouter au tableau une légère claudication, une voix cassée et, si l'on prêtait attention à ce qui se cachait sous le noir manteau, des effets luxueux sous lesquels jouait une musculature qui n'avait rien de sénile.

— Je suis Arcelor Niucco, Second Nautonier des Gougiers de Banvars, et j'ai besoin de l'aide de gens décidés et habiles pour transporter rapidement un certain objet jusqu'à un certain lieu.
— Mon nom est Vertu Lancette, aventurière en quête de reconnaissance, et mon jeune compagnon Morgoth, qui est mage, est dans le même cas. Je connais un peu, de réputation, votre guilde marchande et ce serait pour nous un honneur que de vous venir en aide.
— Si vous connaissez les Gougiers, vous savez quels bienfaits on peut tirer de notre alliance. Vous savez aussi, je pense, que nous émargeons à l'Honorable Société de Banvars.
— Une sage précaution par les temps qui courent.
— En effet. Maintenant que les choses sont claires, passons à la mission.
— Avant de poursuivre plus avant dans les pourparlers, je souhaiterai tout d'abord connaître les aspects légaux de l'affaire. Nous sommes étrangers dans la région, et nous ne souhaiterions pas contrevenir à quelque loi, fût-ce à notre insu. Nous sommes des aventuriers honnêtes.
— Vous avez raison de soulever ce point, et vous pouvez apaiser vos légitimes inquiétudes, je ne vous demande rien qui ne soit contraire ni à la loi, ni à l'usage, ni à la moralité. En revanche, pour des raisons que vous comprendrez bien vite, je devrai vous demander, avant de vous exposer l'affaire, une totale discrétion, et ce même si vous n'acceptez pas mon offre.
— Excellente chose, vous pouvez compter sur notre silence.
— Alors voici l'affaire. Nous avons un comptoir dans les collines de Tibasri, une sorte de fortin perdu au milieu de la forêt, dans un lieu-dit « Valcambray ». Cette place sert de base à l'exploitation forestière, car la région regorge de bois précieux. Je devais me rendre à Valcambray pour donner des instructions au chef de l'exploitation, mais des événements imprévus m'appellent ailleurs, voici pourquoi j'ai besoin de messagers de confiance pour porter là-bas un parchemin contenant des informations importantes. Je ne vous cacherai pas que ces informations sont recherchées par plusieurs de nos concurrents, c'est pourquoi vous devrez faire preuve de rapidité et de discrétion dans votre voyage. En outre, la contrée n'est pas des plus calmes, vous le savez bien, voici pourquoi j'ai besoin de gens de votre sorte, à la fois peu voyants et capables de se sortir de situations imprévues.
— Jusque-là, c'est dans nos cordes. Est-il loin, ce Valcambray ?
— Trois jours de cheval, peut-être plus en cas d'intempérie. Vous suivrez la Route vers l'est pendant cinq heures jusqu'à croiser une rivière large de dix pas nommée Cipangre, longée par un chemin de peu d'importance. Vous remonterez à travers les collines et la forêt de Pringeois jusqu'à une vallée qui ira en se rétrécissant. Lorsque vous verrez, au nord, une falaise blanche en demi-lune percée de quelques grottes, quittez la route, le fortin est juste aux pieds des éboulis. Ce n'est pas bien loin à vol d'oiseau, mais la route est mauvaise. En ce qui concerne votre rémunération, vous serez payés cent vingt ducats d'or par le chevalier d'Olanza, qui est

le chef du camp et qui sera au courant de l'arrangement...
— Cent vingt ducats, c'est une somme honnête. Toutefois, nous sommes actuellement sans équipement adéquat. Nous avons amassé de quoi acheter des armes, des provisions et des vêtements adaptés à ces randonnées, toutefois il nous manque encore de quoi faire l'acquisition de deux montures, soient une vingtaine de ducats, si je ne m'abuse. Voici pourquoi nous avons besoin, en sus, d'une petite avance pour remplir cette mission, avance sans laquelle, hélas, nous ne pourrons quitter cette auberge.
— Cet arrangement me semble approprié. Soit, je vous compterai vos vingt ducats. L'affaire est faite ?
— Pour moi l'affaire est faite, si Morgoth n'y trouve rien à redire.
— Hein ? Pardon ? Ah, euh, oui, comme bon vous semble.
— Splendide (l'homme tira de sa bourse, qui faisait un joli bruit, vingt pièces d'or toutes neuves). Voici donc pour vos chevaux. Je vous confie aussi ma chevalière, que vous montrerez à Olanza pour prouver l'identité de celui qui vous envoie. J'aurais aimé trinquer avec vous à la réussite de notre affaire, mais je dois vous quitter sans plus attendre. Que Hegan vous guide et couronne votre voyage de succès.

Et il partit aussitôt. Olipar, satisfait, retourna à son comptoir, mais Vertu le suivit, imitée par Morgoth.

— Dites-moi, Olipar, vous m'avez bien dit avoir été aventurier, avant que ne vous vienne la vocation de bistrotier. Peut-être vous reste-t-il deux ou trois choses utiles dont vous désireriez vous dessaisir...
— Ah ah ah ! Vous savez, ça fait treize ans que je tiens cette auberge, et il y a longtemps que ma vieille épée, mon écu de guerre et ma cotte de mailles se sont couverts de rouille et de sang sur le dos d'un autre à qui je les avais vendus. Voyez-vous, cet établissement est ainsi placé qu'il est une halte quasiment obligée pour quiconque désire partir à l'aventure vers le sud, qui est riche d'or et de périls de toutes sortes. C'est d'ailleurs pour cette raison que je tiens aussi, en plus de mon activité d'aubergiste, un modeste dépôt d'armes et de matériels divers, pour dépanner, le cas échéant, voyez-vous.
— Tiens donc. Et peut-on voir ce que vous avez dans votre modeste dépôt ?
— Mais bien sûr, aidez-moi à soulever la trappe là... oui, ne descendez pas dans le noir, c'est un coup à se tuer, attendez que j'allume ma torche. Voilà, attention à la tête, et prenez garde aux marches, aussi, il faudra que je les brique un jour, voire que je les fasse retailler. Nous y sommes, bienvenue dans mon humble échoppe.
— Bitechaton ! s'exclama Vertu.
— Ton ton ton... fit l'écho.

II.3 Les préparatifs de l'aventure

— Voilà, je vous laisse regarder ce qui est à votre goût et dans vos moyens. Notez comme tous les articles sont étiquetés et soigneusement décrits. Les prix indiqués sont fermes et d'ailleurs si modiques que ce serait déshonorant de vouloir les marchander. Tous ces articles ont été acquis légalement, la maison vous fournira du reste des certificats qui en attesteront auprès des autorités, si d'aventure on vous en faisait reproche. Si vous avez des questions, je suis là pour y répondre.
— Oh, une chaîne de combat vantonienne !

— Notez le travail de la boule, qui dénote d'une fabrication soignée. Elle a servi quelques semaines seulement à l'entraînement d'une compagnie de gladiateurs qui plus tard a fait faillite, j'ai eu la chance d'en faire l'acquisition lors de la vente aux enchères. Sept ducats, le prix d'une arme d'occasion pour un matériel quasi-neuf.
— Et celle-là...
— Vous avez l'œil, c'est un espadon fort ancien qui a appartenu à une noble famille de la région, qui a malheureusement subi quelques revers de fortune et s'en est dessaisie à condition que je ne révèle pas son origine. Ce sont des choses qui arrivent. Une arme alliant puissance, efficacité et beauté, comme vous le voyez à l'éclat particulier de l'acier. Je la vends à quarante-cinq ducats en raison de sa valeur historique, toutefois je ne vous la conseillerai pas pour votre affaire, c'est plus, si je puis me permettre, l'arme d'un robuste chevalier que celle d'une femme élégante.
— Tout à fait, tout à fait, je me contentais d'admirer. Et ce petit bouclier, c'est quoi ?
— Une targe légère en bois recouvert d'acier fort, de forme démodée mais en excellent état. Elle a appartenu à un aventurier qui a trouvé la mort non loin d'ici, le paysan qui l'a trouvé lui a payé des funérailles dignes et religieuses, il s'est donc senti en droit de réclamer le produit de la vente de l'équipement à titre de compensation. Notez comme sa forme bombée et sa faible surface permettent à un défenseur habile de parer un coup de taille ou d'estoc, voire une flèche, tout en permettant le maniement d'une pique, d'un bâton, d'un arc ou de toute autre arme nécessitant d'avoir ses deux mains. Deux ducats pour ce petit article bien pratique.
— Ce truc m'intéresse bien. À propos d'arc...
— C'est dans cette allée, là. On m'a raconté l'histoire d'une troupe de jeunes aventuriers qui étaient partis occire je ne sais quel troupe de brigands, et qui se sont fait massacrer sans avoir seulement blessé un seul de leurs ennemis. Ils avaient fait l'erreur de n'emporter aucune arme de jet, les sots, et ils étaient tombés dans une embuscade tendue par des gens qui, eux, avaient des arcs. Un seul guerrier avait survécu à la mésaventure, tellement criblé de flèches que par la suite on l'a appelé « le poreux chevalier ». Mais je vois que vous n'êtes pas de cette trempe. Cet arc vous tente ? Trois cent vingt ducats.
— Combien ?
— Trois cent vingt, et ce n'est pas cher en vérité, car il s'agit d'un arc elfique taillé dans la branche d'un chêne sacré. Ces armes étaient – et sont peut-être toujours – utilisées par les sentinelles gardant les cités sylvestres des elfes. Leur conception particulière permet à quiconque en a l'habitude de tirer avec une précision accrue et avec une vitesse stupéfiante.
— Umm... si c'est vrai, le prix est justifié, mais c'est pour l'instant hors de notre portée.
— Celui-ci peut-être... Il ne coûte que huit ducats et c'est une arme neuve. Comme manifestement vous connaissez les armes, vous aurez noté la facture très particulière de cet arc, composé de multiples couches de plusieurs bois différents assemblées avec art de manière à accroître la puissance du tir, et donc la portée, sans sacrifier la précision. Ce type d'armes est très en vogue dans le sud, mais malgré sa supériorité sur l'arc classique, il a du mal à s'imposer dans nos contrées car beaucoup de gens d'armes ont une vision traditionaliste, voire rétrograde de leur métier. D'où la promotion.
— Ah oui, c'est plus dans mes cordes, si j'ose dire. Je crois que je vais le prendre.
— Et un carquois, je suppose, d'une douzaine de flèches... deux douzaines, sage précaution. On arrive à onze ducats pour l'archerie.
— J'aimerais assez qu'on revienne aux épées, c'est par là je crois...
— Exactement. Je vois que vous vous intéressez aux rapières, qui sont à mon sens des armes plus adaptées au sport, aux duels courtois et aux escarmouches citadines qu'au combat en

plein air, mais chacun a sa religion sur ces choses. Celle que vous regardez est toutefois une arme efficace, mise en gage chez moi par un aventurier qui venait de la trouver dieu seul sait où. Elle est équipée d'un enchantement qui la fait luire dans l'obscurité, comme vous voyez, et qui lui confère sans doute diverses propriétés dont, pour tout vous dire, j'ignore le détail. Je la mets en vente pour deux cents ducats, elle vaut peut-être plus, peut-être moins, allez savoir...
— De toute façon, ce n'est pas dans nos moyens. Peut-être, dans l'avenir... Non, ce qu'il me faut, c'est une bonne épée classique. Tiens, mais quel drôle de bâton courbe ! Je l'avais pris pour un arc, mais il a une sorte de garde...
— Houlà, oui, je l'avais oublié celui-là. Et bien, ça ne nous rajeunit pas ! Oui, si mes souvenirs sont bons, c'est une arme qu'un client portait lorsqu'il est venu dans mon auberge, un vieil ivrogne qui radotait des histoires bizarres. Il avait, à ce qu'il disait, voyagé vers l'est, par-delà les monts du Shegann, dans les lointaines contrées situées par-delà le mythique Shedung, et y avait vécu des aventures totalement loufoques. En tout cas, il est mort une nuit dans son sommeil, et je me suis dit que la vente de ce bâton me rembourserait de son ardoise. Et puis je l'ai oublié dans ce coin.
— Il me plaît bien. Un demi-ducat ? Le prix est encore valable ? Je pense que je vais le prendre, il me servira de sabre de bois, pour m'entraîner. Et puis je prendrai aussi cette épée-là, qui convient à l'usage que je veux en faire.
— Excellent choix, c'est une épée Pygienne, de l'armée de la condottiere Malvina. Une arme de soldat ayant un peu servi, que je vous propose donc à cinq ducats.
— Cochon qui s'en dédit. Et... ah, où avais-je la tête, il me faut aussi une armure.
— Nous avons un lot de cottes de mailles...
— Trop lourd, trop bruyant, et sûrement trop cher. Non, je pensais plutôt à ce pourpoint matelassé. Ce n'est pas donné dites-moi, vingt-cinq ducats.
— Ah, mais ce n'est pas un pourpoint matelassé ordinaire. L'intérieur est doublé en cuir d'auroch rouge, matière très résistante au percement qui protège donc des coups d'estoc. L'extérieur est quant à lui recouvert d'un velours noir et mat, et vous voyez que ce vêtement dispose d'une ample cagoule et d'une sorte de longue jupe faite de la même matière, et qui se déploient en un tournemain. Je n'ai nul besoin de vous expliquer plus avant l'intérêt de cette particularité, ni celle des multiples et discrètes poches intérieures que vous voyez ici, ici, ici... En outre, et je suis sûr que cet argument emportera votre adhésion, cette armure a été conçue pour une anatomie féminine.
— Ah ! Effectivement, c'est bon marché dans ces conditions. Je le prends. Il nous faudra aussi une dague pour le jeune homme, ainsi que du petit matériel, des sacs à dos, torches, cordes...
— Je vous arrête tout de suite pour attirer votre attention sur le pack « premier donjon » que voici. Pour cinq ducats pièce, vous aurez un attirail complet et de qualité, un matériel sans fioriture, mais fiable.
— Comme c'est astucieux. Décidément votre établissement est plein d'attraits. Donc vous nous en mettrez deux, ce qui nous met l'affaire à...
— Alors, deux packs nous font donc dix ducats, plus le pourpoint nous font trente-cinq, plus l'épée ce qui nous fait quarante, et le bâton, quarante et demi.
— Et la targe.
— Et la targe, en effet, quarante-deux ducats et demi. Eh bien, ça fait quand même une somme, n'est-ce pas...
— Bah, sachons vivre.

Et tandis que Morgoth peinait à ramener tout l'attirail à la surface, Vertu paya son compte à l'aubergiste médusé, tirant pléthores de monnaies d'une bourse bien lourde.

— Suis-je bête, j'allais oublier les trois chevaux.
— Trois ?
— Si nous sommes suivis, nous pourrons toujours épargner une bête sur les trois, ce qui nous permettra de distancer un cavalier n'ayant pas pris ce genre de précaution.
— C'est bien vu. Je vous propose les trois montures que vous voyez sous la tonnelle pour trente ducats, avec selles et fontes.
— Quoi, ces canassons agonisants ? Vous plaisantez je suppose.
— Certes, certes, ce ne sont pas des étalons de l'année, je suis prêt à descendre jusqu'à huit par tête...
— Je ne vois pas ce que j'en ferais, j'ai besoin de montures robustes et fiables, peu m'importe le prix que je paye ces rosses grisâtres, elles ne me seront d'aucune utilité. Et pourquoi ne me proposez-vous pas ces autres chevaux que vous cachez dans l'écurie, là ?
— Je ne les cache pas, je les préserve des intempéries, car ils sont plus chers. Pas moins de quinze ducats chacun.
— Vendu.

Et derechef, Vertu tira sa bourse et aligna quarante-cinq ducats sur le comptoir.

— Mais c'est un plaisir de faire des affaires avec vous, ajouta Olipar en s'empressant d'encaisser.
— Pensez-vous, c'est si rare de pouvoir commercer avec d'honnêtes gens de nos jours. Allons à l'écurie choisir nos bêtes, le temps nous presse quelque peu.
— Quoi ? s'étonna Morgoth. Tu veux partir tout de suite ?
— Séance tenante, en effet. Plus vite nous partirons, plus vite nous arriverons, et plus vite nous toucherons notre argent.
— Si tu le dis...
— Allez, hardi, l'aventure nous appelle !

Et joignant le geste à la parole, Vertu revêtit son pourpoint noir.

II.4 La sagesse particulière de Vertu

La voleuse se retourna à plusieurs reprises pour voir l'auberge diminuer de taille, au loin. Morgoth ne s'en aperçut pas, tout occupé qu'il était à rester en selle [1]. Une fois que l'édifice eut définitivement disparu derrière une colline, Vertu vint deviser gaiement avec son compagnon, et chanta quelques chansons héroïques. Ils déjeunèrent sans démonter, un peu avant le pont enjambant la rivière Cipangre, et suivirent l'itinéraire prescrit, cheminant au creux d'une sente bucolique. Parfois, ils croisaient quelque groupe de paysans vaquant à leurs occupations, toujours armés et peu amènes, mais qui leur indiquèrent néanmoins le chemin, confirmant les dires du mystérieux Arcelor Niucco. À plusieurs reprises, comme Vertu l'avait expliqué, ils avaient changé de chevaux pour les ménager, sans prendre la moindre halte pour ce faire, tant et si bien qu'ils progressaient à vive allure. Lentement, les ombres s'allongèrent, et le ciel s'assombrit, en même temps que l'humeur de Morgoth, qui souffrait l'embarrassant martyre

1. Il avait prétendu s'y connaître en chevaux, car il en avait disséqués plusieurs durant ses études. Il se rendait maintenant douloureusement compte du gouffre séparant la théorie de la pratique.

du cavalier novice. Lorsque le crépuscule eut commencé à s'installer, Vertu vint donc le voir pour lui changer les idées.

— Puisque tu m'as demandé de t'apprendre un peu la vie et de t'instruire du métier d'aventurier, as-tu retenu quelque chose d'utile de nos petites affaires matinales à l'auberge ?
— Oui, tout à fait. J'ai remarqué que tu avais dépensé près de quatre-vingt-dix ducats pour accomplir un travail qui doit nous en rapporter, si tout se passe bien, cent quarante. Outre le fait que le bénéfice de l'opération est assez médiocre, j'ignorais que la quête avait rapporté de telles sommes.
— Ce n'est pas à ça que je pensais mais tu as néanmoins raison de soulever ce point. Il est vrai que les dépenses que j'ai effectuées sont démesurées par rapport à la solde qui nous a été proposée, mais il s'agit d'un investissement qui nous servira, je l'espère, longtemps et en de multiples occasions. En outre, ces sommes sont importantes en soi, mais ridicules comparées aux gains que j'espère tirer de toute cette histoire.
— Je ne te suis pas.
— La somme offerte par un commanditaire pour partir à l'aventure est rarement une justification suffisante pour les risques pris. À telle enseigne que bien souvent, il n'y a pas besoin du tout de commanditaire pour partir arpenter les contrées sauvages, car d'habitude, l'essentiel du bénéfice se fait au cours même de l'aventure, en récupérant l'équipement, les armes et les richesses des ennemis tués, ou bien en s'emparant des trésors qui traînent. Qu'importe dans ces conditions de dépenser cent pièces d'or pour une histoire qui peut nous en rapporter mille ?
— Tu as parlé d'ennemis ? Mais de quels ennemis parles-tu ? Tu sais quelque chose que j'ignore ?
— Le terme « ennemis » recouvre tout ce qui est susceptible de se mettre sur notre chemin pour nous empêcher de réussir notre coup. Il peut s'agir de bandits de grands chemins, de bestioles malfaisantes qui vivent dans la forêt, de quelqu'un qui aurait une vieille rancune contre l'un de nous, d'hommes de mains d'un quelconque ennemi de notre commanditaire, voire de notre commanditaire lui-même, ce qui en l'occurrence ne m'étonnerait pas plus que ça.
— Il m'a pourtant eu l'air sincère.
— C'est à ça qu'on reconnaît les bons menteurs. Je vais te raconter une histoire : voici plus de trois siècles, dans le lointain pays de Khôrn, vivait Noobir le Chanceux, un aventurier qui louait sa lame à qui pouvait la payer. Un beau jour, un homme mystérieux et pressé vint à lui, et lui promit de l'or s'il accomplissait une mission qui consistait à délivrer une jeune fille enlevée par des marchands d'esclaves. Noobir accepta, il courut par monts et par vaux à la poursuite des esclavagistes, leur expliqua sa façon de voir les choses, délivra la jeune fille, et la ramena à son commanditaire, qui le paya.
— Et alors ?
— Et alors ce fut à ma connaissance la dernière fois qu'un commanditaire a donné à un aventurier une mission sans malhonnêteté, sans arrière-pensées, sans mensonges ni tromperie sur la personne. Un commanditaire a toujours quelque chose à cacher, toujours.
— Oh, je suis sûr que tu exagères. Peut-être pas celui-là, son histoire se tenait...
— Oui, son histoire se tenait, sauf que manque de bol, je connais un peu les Gougiers de Banvars, et je sais pertinemment qu'il n'y a pas de Second Nautonier nommé Arcelor Niucco, et quand bien même, un Second Nautonier, c'est un personnage important, un notable, pas un croquant qui se risquerait sans escorte dans un pays hostile. Et puis, pour un haut dirigeant

de guilde marchande, je ne l'ai pas trouvé très dur en affaires. Son physique, sa manière de se déplacer et de se comporter, tout trahit au contraire une éducation militaire. Bref ce type est aussi marchand que je suis moniale de Miaris.
— Alors là tu m'impressionnes.
— Tout ça pour dire que notre mission ne sera pas de tout repos, qu'elle risque de nous apporter beaucoup d'or, mais aussi beaucoup de combats. Ce qui me fait penser que sommes bien faibles et que si l'on nous attaque par surprise, ta magie sera aussi inefficace que mon baratin. L'idéal pour être protégés, ce serait de recruter un guerrier.
— Un guerrier ?
— Une espèce de malabar sans cervelle et qui aime la bagarre.
— Oui, je vois bien le concept de guerrier, mais où est-ce qu'on va bien pouvoir trouver ça ?
— La région grouille de mercenaires si avides d'aventure qu'ils chargeraient le dragon sabre au clair contre la promesse d'une part de butin. La providence y pourvoira, sois sans crainte. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas de ça que je voulais te parler, mais de nos achats d'armes et de matériels divers. Tu n'as rien remarqué ?
— Et bien, hormis le fait que la modeste échoppe d'Olipar aurait pu équiper une armée, tout m'a semblé à peu près normal, mais je t'avoue que je n'ai pas ton expérience des armes.
— Tu me flattes, je n'y connais pas grand chose en fait, j'ai juste vu certains de mes compagnons se battre, jadis, et j'ai un peu essayé de les imiter, en fait si j'ai pris toutes ces armes, c'est surtout pour impressionner d'éventuels brigands, comme ces paysans que nous avons croisés et qui nous auraient détroussés sans coup férir si nous avions eu moins d'allure. Crois-moi, le gueux a beau crever de faim, il reculera toujours devant un cavalier fer-vêtu portant flamberge et gonfanon, c'est sûrement un instinct hérité de la sélection naturelle.
— Ah, donc c'est pour ça que tu as pris l'épée et l'arc.
— Non, l'arc je sais m'en servir, un peu. Et l'armure est réellement une très belle pièce. Mais tout ça ne vaut pas l'excellente affaire que j'ai faite avec ceci !

Et elle brandit fièrement le bâton encore poussiéreux, qu'elle essuya avec minutie et respect.

— Ah, le pauvre Olipar, le brave, le gentil, l'innocent Olipar.
— Quel tour lui as-tu donc joué pour être de si riante humeur ?
— Si cet honnête benêt avait eu deux sous de culture, ou ne serait-ce que deux sous de curiosité, il aurait défait le nœud de cette cordelette, ici, près de la garde, vois-tu ?
— Je vois.
— Et en tirant là comme je le fais, il aurait pu ainsi découvrir que cette lame en bois dur n'est en réalité qu'un fourreau de bois pour une lame en bel acier.

Swish, fit la lame en tranchant l'air vespéral. Même le rougeoiement du couchant ne parvenait à altérer sa profonde teinte bleue étincelante. Même Vertu resta, un instant, muette devant le spectacle irréel de cet exemple parfait de travail du métal, cet engin de mort si simple, et beau.

— Et voici comment on achète pour un demi-ducat un authentique katana oriental dont aucun marchand sensé ne se débarrasserait à moins de deux cents. Décidément, il faudra que je retourne dans cette boutique, ah ah ah !
— Quoi ? Tu as escroqué ce pauvre Olipar ? Mais tu n'as donc aucune honte de ce que tu as fait ? Tu savais la valeur d'un bien que tu achetais et pourtant tu l'as eu à vil prix, c'est proprement scandaleux, c'est...

Vertu sortit de sa fonte un rouleau de papier.

— Tu sais ce qu'il y a marqué là ? Il y a marqué que le dénommé Olipar m'a cédé, librement,

de son plein gré, et moyennant un paiement qui lui a été intégralement crédité, un objet que voici. Et le dénommé Olipar a apposé son sceau ici en bas, là.
— Mais c'est immoral !
— En tant que commerçant, il est tenu de connaître la qualité des marchandises qu'il vend. S'il l'ignore, il fait mal son travail, c'est tout. Suppose que la situation soit inversée et qu'au lieu de me vendre un article supérieur à vil prix, il m'ait vendu très cher une camelote, il serait évidemment coupable de négligence criminelle, car une telle erreur pourrait m'être fatale au moment du combat. Et bien dans le cas qui nous intéresse, il est tout aussi coupable.
— On ne m'ôtera pas de l'idée que tu aurais pu le détromper, puisque apparemment, tu as vu du premier coup d'œil à quoi tu avais affaire. Moi, c'est ce que j'aurais fait.
— Et tu aurais eu grand tort ! Ce n'est pas à toi, client, de déterminer la qualité d'un bien, c'est au marchand. S'il n'a pas les compétences requises, il doit mander les services d'un expert qui se fera payer pour cela. Or expert, c'est un métier ! En donnant gratuitement ta science à un marchand, non seulement tu vas à l'encontre de tes intérêts – ce qui est ton affaire – mais en plus tu ôtes le pain de la bouche d'un honnête professionnel ! Et c'est ainsi qu'en croyant te comporter comme un homme de bien, tu réduis à la famine et à la mendicité une famille de braves gens. C'est ça ta conception du bien ?
— Aeuhhh... ben non évidemment. Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle.
— Bien sûr, et c'est normal, tu es encore jeune et ignorant. Le monde est complexe, les individus sont multiples, leurs intérêts et leurs aspirations sont aussi divers qu'entremêlés au sein de la société. Voici pourquoi, avant d'agir, il convient toujours de peser le pour et le contre, savoir à qui on va bénéficier et à qui on va faire du tort, et surtout, il faut se méfier de ses élans naturels. Les bonnes volontés des gens malavisés sont sympathiques, mais font plus de mal que de bien. Bien sûr, à ton âge, on rêve de soulager l'humanité souffrante, de guérir les plaies du monde, d'apaiser les conflits des nations et toutes ces belles utopies, mais après quelques années passées à se frotter aux rudesses de l'existence, on en vient à réduire ses ambitions altruistes à ses amis et à sa famille, dans le meilleur des cas. Sachant que celui qui réduit encore ses ambitions altruistes à faire prospérer sa seule personne n'est pas forcément un mauvais bougre.
— Décidément, tu as des conceptions étranges.
— Ah, nous arrivons.
— Où ? Ce village ?
— Si j'en crois les indications qu'on m'a données, c'est le bourg de Brantemort, où nous pourrons faire étape.
— Aaaaah ! Et c'est pour arriver ici avant la nuit que tu nous as fait presser l'allure.
— Exactement. Je n'avais aucune envie de dormir à la belle étoile. Mais c'est curieux, on dirait qu'il y a une certaine agitation, je n'aime pas ça. Tâchons de nous approcher discrètement pour voir ce qui se passe.
— Sans doute une fête folklorique.
— Espérons-le.

II.5 Le spectre et le pendu

À moins que les traditions locales ne nécessitent l'utilisation d'un gibet et d'une corde, il ne s'agissait pas d'une fête folklorique. Toute la population de Brantemort était assemblée, et aussi probablement celle des hameaux environnants, pour assister à une pendaison. Le

supplicié était un gaillard fort bien bâti d'une trentaine d'années, blond comme les blés, dont le visage aux traits fins était actuellement chargé d'une irritation bien compréhensible. Comme de juste, on lui avait passé la corde au cou et entravé les mains dans le dos. Il y avait aussi, comme toujours dans ce genre de scène, un grand bourreau bien gras avec une jolie cagoule de velours rouge, ainsi qu'un noble vieillard en robe noire, qui devait être une quelconque autorité, et qui lisait un parchemin à la foule.

Dissimulés derrière une meule de foin, Vertu et Morgoth ne perdaient rien du spectacle.

— Mais, par le gonfanon sanglant de Nyshra, je ne me trompe pas, c'est bien Mark que ces gueux s'apprêtent à pendre !
— Tu connais ce malfaiteur ?
— Mais oui, c'est un mien compagnon, Marken-Willnar Von Drakenströhm. Oh le pauvre, il faut le secourir avant qu'il ne se fasse clocher par ces crotteux. Tu as quoi comme sorts ?
— Ben... ce que j'avais préparé pour la représentation de ce soir. Nous sommes partis si vite que je n'ai pas eu le temps de préparer des sorts de combat.
— Illusions, invisibilité, bruitages divers, c'est bien ça ?
— Oui, mais...
— Parfait, ça suffira. Donne-moi cet instrument, là...
— Attends, une minute, dans quoi m'entraînes-tu encore ? Tu voudrais que nous soustrayions un criminel à la justice du pays ? Je suppose que si on s'apprête à le pendre, c'est qu'il y a de bonnes raisons.
— Allons allons, je te croyais au-dessus de ces jugements hâtifs. Tu sais comme moi que la justice en ces contrées est des plus expéditives, généralement rendue au seul bénéfice de l'oligarchie locale, je ne doute pas que le Chevalier soit innocent et de bonne foi, et que seules ses origines ethniques ou religieuses l'ont fait condamner par ces paysans grossiers, sur la foi de lois idiotes et de témoignages inspirés par l'alcool. Crois-moi, c'est un bon camarade, un solide combattant respectant l'honneur des soldats et, même s'il lui arrive d'être un peu impulsif, c'est un joyeux compagnon sur lequel on peut compter. Sans doute aura-t-il contrevenu à quelque coutume grotesque et obscure qui aura cours ici, voilà tout. Est-il juste, dans ces conditions, de le laisser périr pour quelque peccadille ?

— Chevalier noir, vous avez été reconnu coupable de brigandage, vol à main armée, enlèvement et séquestration, homicide au premier et au deuxième degré, viol avec actes de barbarie, usurpation d'identité, de décoration, de qualité et de grade militaire, parjure, blasphème, vol et destruction de matériel religieux, saccage d'édifice religieux, pratiques obscènes et scatologiques dans une enceinte consacrée, injure publique, subornation de témoin, corruption active et passive, tapage nocturne, coups et blessures volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner, braconnage, exhibition publique d'organes génitaux, exercice illégal des professions de médecin, avocat et banquier, contrefaçon de monnaie royale, contrebande d'or, de sel, d'alcool, d'armes, de matériel agricole et de substances stupéfiantes, pratique de la nécromancie, commerce avec le démon, pratique de culte illicite, détournement de mineurs, pédérastie, cruautés envers les animaux, délit de grivèlerie, commercialisation d'aliments avariés, stationnement illicite de véhicule devant un bâtiment officiel, association de malfaiteurs, complot visant à l'évasion de prisonniers, possession et recel d'esclaves, complot contre la sûreté de l'état, tentative de régicide, apologie du suicide, incitation à la haine raciale, port d'armes prohibées, insultes à agents de la force publique dans l'exercice de leurs fonctions, outrage à la cour, atteintes aux bonnes mœurs, fraude fiscale, forfaiture, haute trahison et dégradation de mobilier urbain. C'est donc avec une satisfaction et un soulagement comme

j'en ai peu connus au cours de mes vingt-deux ans de magistrature que je prononce céans votre ordre d'exécution. Avez-vous quelque chose à ajouter ?
— Ta grosse pute de mère a pris son pied à me téter le nœud sale bâtard dégémoumpf mouphouf mouhoumouf mouf...
— Bien. Bourreau, fais ton office.

Mais alors que l'auxiliaire de justice s'avançait, sinistre, pour gagner son pain quotidien, la porte des enfers sembla s'ouvrir dans un fracas de fin du monde, et d'une brume insidieuse et méphitique qui avait envahi le chemin, la Mort surgit au triple galop, montée sur un destrier aux yeux flamboyants et aux naseaux fumants. Les manants de Brantemort s'écartèrent vivement en hurlant des imprécations et en implorant leurs dieux, les femmes sombrant dans l'inconscience ou protégeant leurs enfants, laissant place au spectre noir et à sa sinistre faux. Chevauchant droit vers le gibet, sans prêter attention au destin des petites gens, le quatrième cavalier de l'apocalypse venait en personne prendre l'âme de son serviteur. La faux siffla dans l'air, tranchant la corde et libérant le Chevalier Noir qui, frappé de stupeur, resta coi et immobile face à la forme drapée de noir qui le dominait. Mais le bourreau, homme courageux de par les nécessités de sa profession, ne comptait pas laisser ainsi sa proie s'échapper avant qu'il ne l'ait lui-même expédiée. Il s'avança, empoigna le tissu qui drapait la faucheuse, et le tira vers lui, découvrant ce qui était dessous.

Or il n'y avait rien.

Sous le noir capuchon, il ne vit ni le visage d'un imposteur, ni le crâne grimaçant du passeur des âmes. Il n'y avait rien. Et la mort partit d'un rire glacial qui eut raison de la santé mentale du bourreau, qui s'effondra, puis s'enfuit à quatre pattes, bavant et hurlant des propos sans suites.

Alors, de sa main invisible, la mort empoigna le Chevalier Noir par la corde qui lui serrait le col, et l'emporta au trot vers les noirs abîmes de l'enfer, sous les yeux horrifiés des quelques spectateurs qui avaient eu la force d'âme d'assister jusqu'au bout à ce spectacle de cauchemar.

II.6 Présentations et identifications

Après quelques centaines de mètres de course chaotique, le Chevalier Noir sentit l'étreinte glaciale de la Mort se desserrer, ce qui lui permit de choir à l'envi dans l'herbe haute. Il tenta de reprendre son souffle tout en se tortillant dans un effort futile pour échapper à la grande forme noire. Il nota aussi, non loin, la présence d'un autre individu, et d'un nombre indéterminé de chevaux, mais ce point n'éveilla qu'un intérêt limité dans son esprit. D'un pied vigoureux, la Mort le retourna sur le ventre, puis coupa ses liens de sa lame courbe. Il put alors se remettre sur le dos, mais sa situation n'était guère plus enviable, face au serviteur du néant qui, d'une voix sépulcrale, s'adressa à la forme humaine derrière elle.

— Ah oui, j'oubliais. Morgoth, fais la dissipation avant que notre ami ne meure de saisissement.

Et Morgoth lança son sort de dissipation des illusions. Le cheval retrouva son regard chevalin et son haleine de ruminant imbécile, Vertu redevint visible à qui voulait la voir, et elle retrouva sa voix habituelle.

— ... ssssssshhhhhh fsssssss... fit Marken, gêné qu'il était par le rétrécissement de ses voies respiratoires.

— Monte, tu reprendras ton souffle à cheval. Il faut faire vite, des fois que les bouseux ne se doutent de quelque chose.
— . . . rrrrrrthh. . . eeeeerthu. . .
— Eh oui, c'est moi. Heureusement qu'on est arrivés pas vrai ?

Le chevalier noir se débarrassa de sa corde avec dégoût, puis se massa le cou et fit quelques exercices respiratoires et phonatoires avant de pouvoir mener une conversation intelligible.

— Vertu ! Ma vieille salope, qu'est-ce que je suis content de te voir. . .
— J'imagine. Tout va bien, tu as l'air tout rouge ?
— J'aimerais bien t'y voir, avec la corde au cou. J'ai bien cru que cette fois, j'allais y passer. Et comment va la Guèpe Écarlate ?
— Gentiment, gentiment.
— Quelle Guèpe Écarlate ? s'enquit Morgoth.
— Ben, elle. . .
— C'est un surnom qu'on m'avait donné quand j'étais plus jeune, je ne sais plus trop pourquoi. Sans doute à cause de ma taille fine.
— C'était pas plutôt à cause de tes dagues empoiAÏEUH putain !
— Mais suis-je distraite, je ne vous ai pas présentés. Morgoth, voici donc Marken-Willnar Von Drakenströhm, dit « Le Chevalier Noir ». Mark, voici Morgoth l'Empaleur, nécromancien, dont les illusions m'ont bien aidée à te sauver la vie.
— Bouducon !

Le Chevalier Noir, bien que de nature téméraire et peu impressionnable, ne put s'empêcher de s'essuyer la main avant de serrer celle d'un quidam aussi considérablement intitulé.

— Bien, ajouta Vertu, à l'avenir, nous songerons à éviter cette localité si peu accueillante. Pour l'instant, tâchons de trouver un endroit tranquille et isolé pour y dormir.

Coupant donc par les champs afin d'éviter le village, nos cavaliers trouvèrent vite, à la lueur d'une lune complice, les ruines de quelque chaumine en bordure d'un petit bois. Désertée depuis au moins une génération, le toit n'était plus qu'un souvenir, mais les murs de grosses pierres faisaient encore barrage au vent et dissimuleraient bien encore un feu de camp aux yeux des villageois.

— Mais dis-moi, je ne vois pas ta belle armure noire qui t'avait rendu si célèbre et t'avait valu ton surnom. Tu te l'es fait voler, ou les villageois l'ont-ils confisquée ? demanda Vertu à son vieux camarade.
— Ni l'un ni l'autre, sois sans crainte, je l'ai simplement cachée dans un endroit de confiance. Il se trouve que, comme tu l'as remarqué, cette armure m'avait rendu très célèbre, mais pas forcément très populaire. Pour plus de discrétion, j'ai préféré voyager léger.
— La méthode ne m'a pas eu l'air très efficace.
— Oui, ils m'ont reconnu quand même. C'est ballot tout de même. Et me voilà donc misérable et démuni de tous mes biens, à l'exception notable de ma vie, ce qui suffit toutefois à me contenter.
— Au fait, demanda Morgoth, pour quels motifs vous avaient-ils passé la corde au cou ?
— Allons Morgoth, s'offusqua Vertu, c'est une question inconvenante. . .
— Mais non, mais non, sa curiosité est bien légitime. Je vais répondre, sorcier. Cette région, comme tu le sais peut-être, est le lieu d'une lutte âpre autant que discrète entre plusieurs religions. Le culte de Hegan, l'austère dieu de la Loi, est par ici fort développé, et risque fort dans les années à venir de supplanter les autres religions et de les faire interdire, comme le fait

toujours le clergé de Hegan lorsqu'il obtient la suprématie sur un territoire. Toujours est-il que certains temples de Hegan commencent à exercer un pouvoir considérable sur ces territoires sauvages dont ils sont, bien souvent, la seule autorité crédible. Ils ne se privent pas, dans ces conditions, de rançonner les manants sous forme de taille, dîme, corvée et autres contributions volontaires mais fortement encouragées, pour la plus grande gloire du dieu, ça va de soi. Pour cette raison, il y a dans les parages nombre de temples ayant accumulé beaucoup de richesses très mal défendues. Et donc, j'ai été arrêté lorsque je pillais un de ces temples. Voilà, tu sais tout.
— Tu... tu as pillé un temple ?
— Je suppose que c'était dans le but de redistribuer l'or aux gueux injustement spoliés du fruit de leur labeur par un clergé repu et...

Mais Marken poursuivit, insensible aux clins d'œil et coups de coude de Vertu.

— Ben non, quelle drôle d'idée, l'or était pour moi. Qu'est-ce qui t'arrive, Vertu ?
— Ah, ça y est, j'ai compris ! Tu as attaqué le temple de Hegan afin de rétablir l'équilibre et de préserver la liberté de pratiquer la religion de son choix ! Quelle noble cause, quelle courageuse...
— Mais ma parole, tu as bu ! C'est pas vrai, qu'est-ce qu'il t'est arrivé, tu as fumé un truc pas clair ou... aaaaah, oui oui oui, la liberté de culte, j'ai compris, d'accord. Oui, en effet, j'ai décidé de combattre pour un monde meilleur, toutes ces choses. Ah ah ah, elle est bien bonne celle-là. Donc, voici ce qui m'a conduit à la potence. Et sinon, quel heureux hasard vous a donc mis sur ma route ?

— Une noble quête en vérité ! Enfin, une quête. Mais j'y songe, si tu es sans engagement, tu pourrais te joindre à nous ! C'est médiocrement payé, car une fois déduits les frais engagés, il reste dix-sept ducats et demi pour chacun, mais ce sera sans doute vite fait, et il y aura peut-être des à-côtés sympathiques, sans compter qu'il y aura assurément de la bagarre. Je ne te cacherai pas que nous avons grand besoin d'une épée supplémentaire à nos côtés pour nous seconder.
— Mon épée vous serait acquise si j'en avais une, malheureusement...
— Nous en avons justement une en sus !

Et Vertu sortit la lame Pygienne pour la donner à Marken. Toutefois, ce faisant, elle pâlit, poussa un soupir aigu et tomba à la renverse, laissant choir l'épée dans poussière.

— Oh, mais, que t'arrive-t-il ?
— Je... oh, j'ai eu un vertige...
— Tu n'es pas malade ? demanda Morgoth inquiet.
— Non, non, c'est passé aussi vite que c'était venu. C'est étrange, c'était comme si... je ne sais pas, comme si j'étais soudain aussi faible et maladroite qu'une enfant. Regardez, j'en tremble encore.
— Hum... fit Marken d'un air sombre, c'est arrivé lorsque tu as touché cette épée, peut-être est-elle maudite ! Dis-moi, nécromant, connais-tu ce charme si utile qui permet de faire dire aux objets enchantés ce qui se cache dans leurs tréfonds ?
— C'est sans doute du sort d'identification qu'il est question. Oui, je peux en lancer un, et un seul ce soir, car je suis fatigué. Si vous le souhaitez, je peux le lancer sur l'épée, quoique j'avais plutôt pensé à identifier le parchemin remis par notre commanditaire.
— Le parchemin, nous aurons tout le temps de l'identifier, mais l'épée, nous en aurons peut-être besoin demain, ou même cette nuit si on nous surprend. Non, lance-le sur l'arme.
— C'est sage en effet.

Morgoth portait autour du cou un collier d'argent fin se terminant par un prisme de pur cristal de roche. C'était un legs de son maître Hégésippe Ciremolle, un bijou sans grande valeur pécuniaire, mais le cristal était de taille et de qualité tout à fait adéquates au lancement du sortilège d'identification. Le mage tint donc le prisme entre ses index et avec la plus grande application, prononça la formule très ancienne, et promena le minéral à moins d'un pouce de la lame suspecte. Il n'y eut pas de grand effet visible, si ce n'est que la biréfringence du prisme se brouilla, s'ajusta, et les yeux de Morgoth eurent alors accès aux dimensions secrètes, aux subtils canaux et aux forces mystérieuses qui régissent la magie. Et ainsi, pendant des instants interminables, le sorcier scruta l'arme dans les moindres replis de sa matière, de sa substance, tandis que ses compagnons se tenaient cois et attentifs à tout ce qui pourrait survenir.

— C'est une arme tout à fait ordinaire, trancha soudain Morgoth, faisant sursauter ses camarades.
— Tu es sûr, sorcier ?
— Certain.
— Est-il possible qu'un charme secret soit à l'œuvre, dissimulant le maléfice de l'arme l'expertise des sorciers ? J'ai déjà été témoin de fourberies de ce genre.
— De tels charmes existent en effet, ils auraient pu m'empêcher de connaître précisément les pouvoirs de l'épée, mais ces charmes, en eux-mêmes, j'aurais détecté leur présence. Or là, rien.
— Tu m'as l'air bien sûr de toi pour un si jeune sorcier.

Pour toute réponse, Morgoth empoigna l'épée pour la brandir au-dessus du feu.

— Vois par toi-même, je ne sens rien. Je ne connais rien à l'escrime, mais il me semble bien qu'aucune autre force que le poids du fer ne fait plier mon bras.

Et, d'un geste volontaire, il planta l'épée en terre devant le Chevalier Noir.

— Elle est tienne, si tu oses la prendre.
— Ah ah, tonna le guerrier en saisissant l'arme, il y a de la force en toi, gamin. La bonne fortune t'a doté d'une nature hardie, suis-la sans hésiter. Tu as en toi les qualités pour devenir autre chose qu'un de ces mages asthmatiques et timorés qui fuient le champ de bataille dès que les glaives sont sortis du fourreau. Eh, Vertu, c'est un bon élément que tu nous as ramené là... Vertu ?

Mais lasse de ces démonstrations de fierté virile, Vertu s'était couchée dans un coin et y avait trouvé le sommeil, ce en quoi Morgoth et Marken l'imitèrent bien vite.

II.7 Les mourbellings

Glissons sur une nuit sans histoires et retrouvons nos aventuriers le lendemain matin. Afin de ne pas se faire trop remarquer des indigènes, ils avaient coupé à travers champs et longeaient la route sur les crêtes, ayant observé que les paysans du cru évitaient de trop s'éloigner du fond de la vallée. Or si les locaux évitaient de fréquenter les collines, ce n'était pas parce que la paresse leur interdisait de faire l'ascension, mais par crainte des mourbellings.

Ces humanoïdes contrefaits et boiteux à la peau jaune et grasse s'organisaient en tribus pouvant compter une centaine d'individus, leur intelligence limitée leur interdisant de constituer des colonies plus étendues. Parler de culture à leur propos serait un peu exagéré, mais ils avaient un langage, le gnörtchling, qu'ils partageaient du reste avec plusieurs autres races

d'humanoïdes sauvages, ils vénéraient une déesse mère cruelle du nom de Bymeyay ou Byneyay, et certains étaient assez instruits pour que l'or ait de la valeur à leurs yeux. Aucune tribu de mourbellings n'avait jamais maîtrisé la moindre technique métallurgique, aussi les artisans de ce peuple se contentaient-ils de confectionner des épieux, des lances et des coutelas à pointes de pierre taillée, avec dans certains cas une habileté indéniable. Toutefois, les mourbellings eux-mêmes reconnaissaient la supériorité du fer sur le silex, raison pour laquelle ils faisaient grand cas de toutes les armes et outils en métal, qu'ils convoitaient plus que toute autre chose. Cette passion les amenait parfois à côtoyer l'humanité, soit à l'occasion de razzias, soit pour louer leurs services en tant que mercenaires, seule profession que leur tempérament et leurs aptitudes leur permettait d'exercer. Quelques tribus avaient abandonné la pénombre propice des forêts pour vivre dans les égouts et décharges des villes humaines, où ils étaient rarement bienvenus et où misère et maladies les plongeaient vite dans une déchéance encore pire que leur condition d'origine. Bref, les mourbellings étaient des créatures veules et méprisables, honnies de tous.

— Rititititi !

— Dagobaï ! Znithra dagobaï !

— Et merde, y'a des mourbs', lâcha Marken en tirant son épée, contrarié.

— Vite, s'écria Vertu, à couvert derrière ce muret !

Et tandis qu'une douzaine de créatures grimaçantes et tatouées surgissaient des taillis, brandissant gourdins et javelots et vociférant des dagobaïeries sans suite, les aventuriers se jetèrent à l'abri derrière un empilement vaguement rectiligne de blocs moussus, découvrant au dernier moment le buisson de ronces qu'il dissimulait.

Il faut savoir que les mourbellings, pour sots qu'ils puissent être, n'en sont pas moins dotés d'assez de bon sens pour fomenter des embuscades retorses, car étant craintifs et pas particulièrement costauds, ils ne pouvaient compter que sur la ruse pour triompher de leurs ennemis. Donc, à peine nos héros s'étaient-ils mis à couvert que des cris stridents retentirent depuis les frondaisons des frênes alentours, tandis que des mourbellings dissimulés dans les basses branches arbres sautaient sur leurs malheureuses victimes, tenant entre leurs mains et leurs pieds des épieux dont ils espéraient bien transpercer Morgoth, Vertu et Marken.

Or ce dernier n'était pas homme à rester pétrifié de stupeur devant ce genre d'attaque, et avant même que le premier mourbelling se fût planté en terre à ses pieds, il avait repoussé ses compagnons hors de la trajectoire mortelle des humanoïdes, fait un bond pour éviter celui qui lui était destiné et d'un geste sûr et rapide l'avait décapité. Deux autres venaient de toucher terre et, un peu sonnés par le choc, tiraient l'un son gourdin, l'autre son glaive rouillé pour en découdre, mais Marken s'interposait et faisait mine de prendre à lui seul ses deux adversaires, ce dont il se savait tout à fait capable. Vertu ne se faisait pas non plus de soucis pour son guerrier, et décida de se concentrer sur les autres mourbellings, qui arrivaient maintenant en sautillant au-dessus des buissons. Elle tira alors son arc tout neuf, encocha une flèche et visa l'une des créatures. Ce fut à cet instant que ses forces la trahirent. Une lassitude soudaine envahit ses bras, ses mains se mirent à trembler, ses doigts se relâchèrent et tandis que la flèche partait sans force dans une direction quelconque, elle s'écroula en poussant une plainte aiguë. Morgoth eut le réflexe de lui porter secours, mais se retint, voyant que l'ennemi était maintenant tout près. Remettant à plus tard ses velléités humanitaires, il se leva donc de toute sa taille et de sa voix la plus grave entonna une conjuration de protection qui, il l'espérait, lui offrirait quelque répit.

À la surprise, et à la grande satisfaction, de Morgoth, l'effet fut plus important qu'il ne l'avait

espéré. Pris de terreur, les mourbellings s'arrêtèrent, et avant même que le sortilège n'ait fait son effet, ils reculèrent avec effroi avant de fuir à toutes jambes, à grand renfort de « dagobaïs » stridents. Constatant que Marken en avait fini avec ses clients et qu'il essuyait maintenant le sang qui maculait son arme, le jeune sorcier se pencha sur Vertu qui, assise, les bras ballants, reprenait son souffle. Elle était pâle et choquée, mais semblait indemne.

— Par chance, ces stupides créatures craignent la magie plus que tout. Nous n'aurons plus d'ennuis avec eux maintenant, tous les mourbellings de la région vont se passer le mot et nous fuiront comme la peste. Mais, que lui est-il arrivé ? Elle est blessée ? Je n'ai rien vu...
— Non... je... Tout est devenu si... Comme hier soir, un accès de faiblesse, ça va déjà mieux.
— Ah, encore une diablerie. Morgoth, fais donc quelque chose, c'est pas normal !
— Je pense que c'est une malédiction quelconque qui s'attache à ta personne. Hier tu as ressenti cela lorsque tu as touché le glaive, mais le glaive n'était pas ensorcelé. Aujourd'hui, ça t'es arrivé au moment de tirer avec ton arc. Cette malédiction semble t'empêcher de porter une arme...
— Mais oui, j'ai déjà vu un cas semblable, un malheureux qui avait trouvé une lance maudite qui non seulement le rendait maladroit, mais en plus l'empêchait de se battre avec quoi que ce soit d'autre, il a fallu le faire exorciser par un prêtre.
— Ah, quelle sotte j'ai donc été, ce coquin d'Olipar devait savoir ce qu'il me vendait.
— Tu as été punie par la...
— Oui oui, je sais. Au lieu d'aligner des platitudes, tu ferais mieux de trouver un moyen de me délivrer de cette malédiction, j'aimerais pouvoir me servir de mon arc. J'aurais dû me méfier de cette arme si peu chère chez un marchand réputé à des lieues à la ronde...
— Mais de quoi parlez-vous donc ? demanda Marken.
— Et bien il s'agit de ce sabre que vous voyez ici dans son fourreau. Vertu pensait profiter de la naïveté du marchand en achetant pour presque rien une arme dont il ignorait la qualité, mais c'est elle qui aura été roulée en achetant une arme maudite. Ainsi, la rouerie est punie par...
— Dis, au lieu de tenir une conférence de morale, si tu me désenvoutais ?
— Hélas, ça ne peut pas se faire comme ça. Il faut tout d'abord que je connaisse exactement les propriétés de l'arme maudite, ce qui requiert un rituel plus élaboré que l'identification ordinaire, et qui nécessite d'avoir pas mal de matériel, ce que nous ne trouverons pas dans les parages. Une fois ceci fait, nous ne serions pas plus avancés, car seul un sortilège de délivrance permettrait de te libérer définitivement, et ce sortilège, je rougis de le confesser, est un peu hors de ma portée, je crois... Mais Marken a évoqué à juste titre l'action d'un prêtre, ce serait une bonne solution, je crois savoir en effet que la magie cléricale est plus habile que la mienne dans ce domaine particulier. L'idéal serait à mon avis de trouver rapidement un saint homme qui te bénirait de la manière appropriée.
— Mais les prêtres, ce n'est pas ce qui court les rues dans la région.
— Ah ça...
— Notre choix est donc le suivant : soit nous faisons demi-tour et regagnons la civilisation afin de rechercher le secours d'un prêtre, soit nous poursuivons notre route tant bien que mal vers ce fameux poste de Valcambray, quitte à nous mettre en quête plus tard. Je vous avouerais que la première solution aurait ma préférence, car ma malédiction est peut-être de celles qui s'aggravent avec le temps, et je ne tiens pas à me désagréger en cours de route, alors le plus tôt serait le mieux.
— Je comprends ton inquiétude, intervint Morgoth, mais la mission est urgente.

— Il y a moyen de transiger, proposa Marken. Il se trouve que je connais un monastère non loin d'ici, derrière les collines. Nous pourrions y faire une halte, cela nous dévierait un peu de notre route, mais ne rallongerait notre voyage que de quelques heures.
— Si cela ne nous empêche pas de faire notre devoir, je serais ravi d'aller visiter ce cloître. Allons voir ce que ces bons moines ont à nous proposer.

Et après avoir fouillé les pauvres dépouilles des mourbellings tombés, sans en tirer grand chose on s'en doute, ils obliquèrent donc, en quête du secours de la religion.

II.8 À l'abri d'un cloître accueillant

Un petit val ombragé abritait des cultures gérées avec ordre et méthode par des moines en bure grise, dont quelques-uns s'affairaient encore dans les vergers en cette heure tardive, profitant des derniers rayons du soleil. Le chemin bien entretenu empruntait un petit mais solide pont de bois qui enjambait une rivière calme large de trente pas, avant de déboucher sur une chaussée de pierre qui tout de suite obliquait pour gravir en pente praticable une forte colline surplombant le domaine. C'est en haut qu'était bâti le prieuré de Noorag.

La présence d'une construction si massive dans ces contrées maudites ne pouvait s'expliquer que par l'opiniâtreté du clergé de Hegan – car c'était le dieu qu'on priait en ces lieux – à s'implanter dans la région, pour quelque mystérieuse raison ayant sans doute trait à la doctrine sacrée ou à l'enrichissement de l'église (lesquels coïncidaient souvent, il faut bien l'admettre). Comme ils étaient arrivés par la crête qui surplombe la vallée, nos trois compères avaient eu le loisir de la détailler l'agencement du complexe. Il s'agissait d'une véritable forteresse aux murailles hautes et épaisses, flanquée de six tours de garde monumentales et d'une imposante barbacane. Bien que le chemin de ronde fût exempt de crénelure, Marken avait fait remarquer les trous carrés pratiqués à intervalles réguliers permettant en quelques heures de monter des hourds qui, sans doute, dormaient bien à l'abri dans quelque réserve. L'intérieur s'organisait autour d'une vaste cour délimitée par deux longs corps de bâtiment à deux étages aux toits en croupe recouverts d'ardoise sombre, et débouchait sur un temple typique du culte de Hegan, un large et austère rectangle dont le seul ornement était la colonnade frontale surmontée d'un chapiteau d'albâtre. Il lui était accolé, et la chose était étrange car contraire aux usages couramment admis, un grand beffroi faisant deux fois la hauteur du temple lui-même, et qui devait aussi servir de tour de guet. La place centrale était organisée autour d'un déambulatoire matérialisé par deux rangées de colonnes, qui était présentement parcouru par une petite troupe de moines en rang par deux. Adossés aux murailles, bien à l'écart du lieu sacré, des bâtiments plus bas servaient sans doute aux tâches viles et matérielles telles que l'entretien du linge, l'accueil des animaux de bât, le secours aux malades et aux blessés, le stockage des victuailles et du matériel indispensable à la vie de la communauté.

Bien qu'une poterne latérale fût encore ouverte, par où les moines continuaient à circuler, Vertu trouva plus correct de se présenter devant le lourd portail de fer. Elle descendit de cheval et frappa l'anneau large comme une tête de bœuf contre le heurtoir. Il ne se fallut pas trois secondes pour qu'une petite trappe s'ouvre, par laquelle on pouvait distinguer l'œil inquisiteur de quelque garde austère.
— Qui vive ?
— Je suis Verité Lechenu, et voici mes compagnons Morath l'Enchanteur et Malik le Vaillant. Nous sommes trois aventuriers en quête, recrus de fatigue et rudement frappés par la perfidie

de monstres impies et de noirs sortilèges. Nous désespérions de quitter vivants ces terres désolées lorsque votre monastère nous apparut tel un roc au milieu de la tempête, et c'est avec humilité et recueillement que nous venons quémander, pour nous et nos montures, l'hospitalité du temple de Hegan et les bons soins de son clergé.
— Umpf, répondit mécaniquement le factotum avec mauvaise volonté. Le devoir de Hegan est dû à tous les défenseurs de la Loi.

Un bruit de ferraille se fit entendre, et un battant du grand portail s'ouvrit. Ils entrèrent sous un large porche éclairé par une simple lanterne suspendue au sommet d'une voûte en plein cintre. Une deuxième porte monumentale, en bois épais, barrait l'autre issue. Aucune porte dans les murs latéraux, juste un guichet fermé par un quadrillage de barreaux de fer obliques, derrière lequel s'agitait un petit moine rougeaud, et deux rangées de meurtrières du plus sinistre effet.

— Entrez dans le vestibule, et déposez vos armes et vos sacs auprès du frère armurier.
— C'est que précisément, releva Vertu en se débarrassant de son arc, l'une de ces armes est la cause de nos maux.
— Ah, une malédiction sans doute ?
— Exactement, nous pensons qu'il s'agit de ce sabre.
— Bien, confiez-le-moi, je vais vous introduire auprès du père exorciste dès que vous aurez posé vos autres armes et mis vos chevaux à l'écurie.

Le moine gardien, dont le visage long et sévère cadrait fort bien avec sa fonction, détailla nos trois amis avec la plus extrême attention, s'assurant d'un regard expert du désarmement complet du parti, ce dont nul ne s'offusqua tant ces précautions étaient justifiées dans des contrées infestées de pillards. Lorsque ce fut fait et que l'armurier eut disparu dans sa tanière, le gardien frappa à la porte en bois, un deuxième gardien ouvrit un œilleton pour s'assurer que tout allait bien, et ils purent enfin pénétrer dans le monastère.

Ils se dirigèrent, à la suite du gardien, vers le bâtiment situé à gauche lorsque le carillon du grand beffroi emplit la cour d'une mélodie aussi joyeuse que le permettaient les canons sacerdotaux. Leur guide s'arrêta alors, se tourna vers le temple dont le blanc frontispice se teintait maintenant de violet au jour déclinant, et s'inclina durant tout l'appel, de même que tous les moines présents dans la cour à ce moment. Lorsque les cloches se furent tues, il se retourna vers Vertu.

— Je suis confus, je ne pensais pas qu'il était si tard, c'est déjà l'heure du petit coucher. Vous assisterez à l'office, bien sûr ?
— Ben... fit Vertu.
— Euh... fit Marken.

Nos compagnons n'avaient pas prévu ça, car d'ordinaire, il était strictement interdit que des infidèles, ou en tout cas des gens n'ayant pas été dûment oints et initiés dans les mystères heganites, n'entrent dans l'enceinte consacrée d'un temple. Apparemment, sur ce point précis, la discipline était quelque point relâchée au prieuré de Noorag. Mais Morgoth, intéressé par la chose religieuse, réagit avec enthousiasme.

— Partager la quête spirituelle de votre sainte communauté sera un honneur et un privilège insigne, et je vous remercie de nous en considérer comme dignes, c'est avec joie que nous acceptons votre invitation. Hélas, j'ai passé mon enfance cloîtré dans une école où ne se trouvait aucun adepte de Hegan, je ne connais donc votre dieu que par ouï-dire, et les rites me sont étrangers, je dois bien l'avouer. Mais peut-être avons-nous le temps, avant le début

de l'office, d'en discuter un peu ? Il me fâcherait de contrevenir, fût-ce par ignorance, à un usage quelconque au cours de la cérémonie.
— Tu peux calmer tes craintes, jeune homme, l'office du Petit Coucher ne requiert rien d'autre de la part du fidèle que l'écoute, la méditation et l'attitude simple et franche du repentant. Mais je constate avec plaisir que la fréquentation des mages athées ne t'a pas privé de tout esprit religieux et que tu es animé par une juste curiosité spirituelle. Trop de sorciers sont des païens prompts à déranger le repos des trépassés et à évoquer le démon dans je ne sais quel rituel blasphématoire et contre-nature, ce qui déplaît à Hegan. Il est heureusement d'honorables théurgistes, trop rares hélas, qui mettent leurs talents magiques au service de l'ordre et de la justice, qui défendent la civilisation et soutiennent la mission évangélique que nous menons. Je prierai pour que tu suives toi-même cette voie, puisque ton inspiration semble t'y conduire, et je vais t'instruire quelque peu de la Doctrine, en attendant que les frères se rassemblent.

II.9 La Sainte Doctrine de Hegan

— Or donc, Hegan est le plus grand, le plus noble et le plus puissant des dieux. D'aucuns l'appellent le Dieu de la Loi, ce qui n'est pas faux, mais réducteur. Hegan aime les hommes, et par-dessus tout, il aime les merveilleuses réalisations du génie humain. Il est comme un père veillant sur ses enfants, avec bonté et sévérité, et s'il arrive qu'il punisse les mortels, c'est pour leur propre édification, pour leur bien, ou pour le bien de la communauté. Car si la bonté, l'équité et le souci de justice sont des aspirations naturelles du genre humain, il est dans l'univers nombre de forces maléfiques qui complotent, par ambition ou par jalousie, pour abattre l'œuvre conjointe des hommes et des dieux, et faire plonger notre race dans la barbarie. Ainsi égarés par l'esprit malin sur les chemins tortueux du pêché, nombre de mortels finissent emportés dans les tréfonds abyssaux des enfers pour y être tourmentés d'atroce façon. Le devoir du fidèle de Hegan est d'être toujours attentif aux manifestations du mal, qui peuvent prendre bien des formes, à les débusquer, à les pourchasser. Les prêtres, ensuite, se feront un devoir d'abattre la menace au nom du Vrai Dieu, en employant les moyens appropriés et les pouvoirs mystiques conférés par le Dieu. Comme tu es aventurier, tu as sans doute déjà été confronté à certaines de ces manifestations du mal, les plus évidentes, que sont les monstres et autres aberrations de la nature. Ils font peser sur l'humanité de graves périls, mais ces périls existent depuis l'aube des temps, et nous y avons toujours survécu, grâce au courage, à l'obstination, à la vertu, qui sont des qualités inspirées par les dieux protecteurs. En revanche, d'autres périls existent, plus secrets et, par là, plus dangereux. Au cœur même des sociétés humaines, dans le cœur même de certains hommes, de noires pulsions sont à l'œuvre, inspirées par le démon. Partout l'hérésie, le complot, la déchéance des mœurs menacent les royaumes en apparence les plus prospères ! Ces atteintes sournoises doivent être contrées par tous les moyens. Pour combattre ces visées néfastes, les solutions existent, tu les connais sûrement déjà d'ailleurs, mais c'est le devoir sacré des fidèles de Hegan que de répéter encore et toujours ces vérités simples et pourtant si méconnues. Respecte le roi, les lois, l'Église, et ta parole donnée, car ce n'est qu'ainsi que peut survivre une cité harmonieuse. Honore tes parents et tes professeurs, car tu leur dois ce que tu as de plus précieux au monde, ce que tu es. Obéis à tes supérieurs car nul ne peut prétendre à être obéi s'il a lui-même bafoué ses ordres. Voici ce qui plaît à Hegan.

Le gardien s'arrêta un instant et reprit son souffle, il semblait tout d'un coup fatigué tant

était grande son exaltation. Il sembla à Morgoth que jamais il n'avait vu un homme aussi sincère dans ses convictions, et il en fut très frappé.

— Telle est, en vérité, la Sainte Doctrine de Hegan. À toi maintenant de me dire, quel est ton sentiment là-dessus, jeune homme ?

— Et bien, mais tout ceci me convient ! Que n'ai-je entendu plus tôt ces bonnes paroles. Votre philosophie est empreinte de sagesse et de bon sens, et j'y souscris sans réserve. J'ai peu d'expérience de la vie, le monde jusqu'ici m'avait semblé confus, et j'avais peiné à y trouver un sens quelconque, mais en vous écoutant, voici que tout s'est éclairci ! Toutes les vilenies dont j'ai été témoin ou victime, toutes ces rencontres fâcheuses, toute cette imperfection vérolant la face de la terre, vous venez de m'en indiquer tout à la fois la cause et le remède. Ah, quel heureux hasard a conduit mes pas jusqu'à votre monastère, quelle bonne fortune, dire que j'aurais pu vieillir sans que jamais ces choses ne me viennent à l'idée... Vite, hâtons-nous vers le temple, il me tarde d'assister à cet office !

Tandis que Vertu et Marken échangeaient un regard bien compris, le gardien fit part de sa satisfaction.

— Bravo, quelle fougue, quel entrain ! À mon âge, il est doux de constater que la jeune génération est prête à reprendre le flambeau et à poursuivre la lutte ancestrale. Mais hâtons-nous vers le temple, voilà que nous sommes en retard.

II.10 Pieux recueillement et paix de l'âme

Nos aventuriers n'étaient pas les seuls laïcs de l'assistance, nombre de frères convers, fermiers et autres factotums partageaient l'office du soir avec la congrégation. Le culte de Hegan n'encourageait pas la fantaisie en matière de décoration, et l'intérieur du temple suivait ces consignes de sobriété. À l'entrée, une vasque permettait de se laver les mains et la face, comme le voulait l'usage. L'intérieur du temple, éclairé par des ouvertures sous la base du toit et deux rangées de torchères délimitant une allée centrale, ne présentait aucun siège, car il était de coutume chez les heganites de prier debout. À mi-hauteur de chacune des colonnes qui soutenaient l'édifice étaient placées, dans des niches idoines, les statues de saints et de héros que leurs attributs et postures hiératiques permettaient de reconnaître à coup sûr, pour peu que l'on soit instruit du culte. Il n'y avait pas d'autel dans ce genre de temple, cet attribut rappelant par trop les pratiques sacrificielles de certaines autres religions avec lesquelles les fidèles de la Vraie Foi ne voulaient en aucun cas être confondus. L'allée débouchait sur un lutrin massif et sans luxe superflu, où était posé le Codex, le livre saint, que le père abbé avait déjà commencé à psalmodier. L'ornement le plus remarquable du temple était, au-dessus de l'entrée, la statue colossale d'un noble vieillard debout, ayant sur son épaule un aigle et à ses pieds un loup, tenant dans sa main gauche un bâton et dressant son index vers les cieux en guise d'avertissement. Telle était la représentation traditionnelle de Hegan, dieu de la Loi. Avec le cliquetis des encensoirs agités par deux novices, la voix monocorde du Père Abbé récitant les écrits saints était le seul son que l'on pouvait entendre.

— Et ainsi qu'il était écrit parmi les tables de Pod, le troisième fils prit le chemin de la montagne...

Les rangs près de la porte étant occupés par des fidèles très serrés, nos amis s'avancèrent aussi discrètement que possible dans l'allée, à la suite du gardien. Certains frères leur lancèrent des regards irrités avant de reprendre la méditation.

— Or donc il adressa ses malédictions à la face des idoles assemblées et admonesta les mécréants…

Tandis qu'un souffle de vent frais du soir pénétrait dans le temple par la grand-porte encore ouverte, le gardien désigna à ses invités un espace situé quelques rangs plus loin, où ils pourraient tenir en se serrant un peu. À ce moment, un inquiétant craquement se fit entendre.

— Et sa plainte monta aux cieux : « Hegan, juste Seigneur, éclaire mon chemin, désigne l'esprit maléfique, que justice s'accomplisse par mon bras… »

Le craquement s'amplifia, interrompant le sermon du prêtre, des gravats tombèrent devant la porte du temple en pluie ininterrompue, et les fidèles horrifiés virent que la base de la statue de Hegan s'était fissurée. Et voici maintenant qu'elle basculait vers l'avant, dans l'axe exact de l'allée, provoquant des cris de terreur et, chez ceux qui étaient le plus doté d'instinct de survie, une fuite éperdue vers le fond. Dans un fracas de cauchemar, le colosse s'écroula de tout son long et se brisa, soulevant un nuage de poussière d'albâtre.

Le silence retomba, à peine troublé par les génuflexions tremblotantes et les prières marmonnées. Lorsque la poussière se fut un peu dissipée, tous purent constater que les tronçons de la statue s'étalaient maintenant sur la moitié de la longueur de l'allée, heureusement sans blesser quiconque, mais le plus étrange est que le morceau le plus avancé de la statue, qui avait glissé sur les dalles, était l'avant-bras du dieu Hegan, jadis dirigé vers le ciel, pointant maintenant un index accusateur vers Marken, le Chevalier Noir, à quelques centimètres seulement de ses pieds. Une voix juvénile se fit alors entendre dans l'assistance.

— Ma parole, mais c'est bien lui, je le reconnais maintenant, c'est bien le sinistre guerrier qui a pillé sans vergogne l'oratoire de Saint-Moras à Benoles ! C'est lui qui a égorgé le prêtre et le bedeau avant de prendre la fuite, j'étais parmi ceux qui l'ont dérangé dans son sacrilège.

Un homme de haute stature sortit des rangs du fond et tira une grande épée de sa robe. Il ressemblait à Marken par son aspect, sa blondeur et la mâchoire volontaire, mais son regard était empli d'honneur, de rigueur et de compassion là où celui du Chevalier Noir n'exprimait que calcul et brutalité. Sa prestance et sa carrure le désignaient comme un homme d'armes plus que de prière, et le saint flamboiement de sa lame polie comme un miroir témoignaient de sa qualité de héros Hegan.

— Pitainpitainpitain, fit Marken entre ses dents serrées.

Mais tandis que Morgoth restait bouche bée, jetant des regards affolés autour de lui, Vertu s'était signalée par la promptitude de ses réactions. Profitant de la stupeur qui avait frappé le gardien, elle lui avait arraché le sabre maudit des mains, puis avait sauté d'un bond souple autant que silencieux vers le lutrin et, tirant le Père Abbé par la chasuble, elle lui avait glissé la redoutable lame sous la gorge.

— Tout doux les petits-gris, la prochaine tonsure que je vois bouger, 'faudra vous trouver un autre patron.

Aussitôt, le héros de Hegan s'arrêta dans son œuvre de justice, paralysé qu'il était par le cruel dilemme qui était le sien. Marken ne fit ni une ni deux et recula jusqu'à Vertu, tirant par la manche un Morgoth toujours béant. Tandis que la voleuse tenait en respect l'assemblée scandalisée, il se dirigea d'instinct vers une porte latérale autant que providentielle qu'il ouvrit avant d'y expédier son compère sorcier. Vertu, reculant prudemment avec son prêtre à la main, fut la dernière à se mettre à l'abri, et relâcha son encombrant otage avant de refermer la porte. Elle réussit à la barrer juste avant que ne s'abattent les premiers coups de poing et de bâton. Ils étaient maintenant revenus dans la cour, Marken, traînant toujours Morgoth, était déjà

en train de courir vers l'écurie, et elle le suivit dans cette voie. Ils croisèrent quelques moines retardataires étonnés de tant d'agitation, mais qui ne firent pas mine de s'interposer, et étaient presque arrivés à l'écurie lorsque les premiers fidèles du temple, s'extrayant des décombres de la porte que la statue avait écrasée, donnèrent l'alerte et se mirent à leur courir sus.

Nos pauvres compères débouchèrent dans l'écurie, présentement occupée par un maréchal-ferrand qui fut promptement éjecté avant que Marken ne barricade les portes à l'aide d'un grand tonneau d'eau et d'une enclume. Bien qu'en bois, la bâtisse paraissait suffisamment forte pour résister quelques minutes à la furie des hommes en bure, il faut dire qu'elle avait été assez solidement charpentée pour résister quelques temps à la chute de boulets de catapulte. Vertu secoua Morgoth, encore choqué par la violence des événements.

— Eh, sorcier, sors-nous d'ici !
— Mais...
— Allez quoi, ne reste pas les bras ballants, tu as bien quelque chose à nous proposer.
— Saperlipopette, mais, c'est impossible voyons. Comment comptez-vous aller contre la volonté divine ? J'y vois clair maintenant, Marken a pêché gravement, et il doit être châtié pour ses méfaits.
— Ne me dis pas que tu as gobé toutes les sornettes du moine, pas toi, tout de même, allons... Entends les cris de haine de ces hommes qui s'assemblent dehors, appellent-ils à la justice, appellent-ils à la tempérance ? Non, ils appellent à monter un bûcher pour nous rôtir tout vifs.
— Je... mais la justice...
— Te sens-tu coupable de quelque chose ? Non, tu es innocent. Mais le simple fait d'être en compagnie de quelqu'un qu'on accuse de ressembler à un assassin suffit à les convaincre que tu mérites la mort, ce seul fait devrait te faire douter de la qualité de leur jugement. Ne te fais pas d'illusion, s'ils nous prennent, il n'y aura ni avocat ni procès, nous périrons tous trois dans les flammes, sur l'heure.
— Mais la statue... nous sommes maudits par le plus grand des dieux, ne comprenez-vous pas ?
— Si nous sortons d'ici, nous t'expliquerons deux ou trois choses à propos des dieux, de ceux qui s'en réclament, et du cas particulier de Hegan. En attendant, trouve un moyen de nous extraire de ce bourbier infâme.

On frappa alors trois coups vigoureux à la porte.

— Ouvrez, maudits païens, fit une forte voix à l'entrée (probablement celle du chevalier à la belle épée).
— Je ne pense pas que ce serait à notre avantage, rétorqua Marken. Il est dehors des gens qui prétendent m'occire, peut-être les avez-vous croisés en chemin.
— Je suis Jehan de Garofalo, chevalier au service de la Vraie Foi, et si vous sortez de votre propre chef, je vous donne ma parole d'honneur que vous serez charitablement étranglés avant d'être brûlés.
— Ah, mais c'est que ça m'intéresse tout à fait d'être étranglé, j'y pensais déjà ce matin... Et avant d'accepter votre offre si généreuse, j'aimerais savoir, par pure curiosité, quel est le sort que vous me réservez si nous ne sortons pas ?
— Vous périrez de male mort dans les flammes de l'écurie, que nous comptons bien incendier. Il nous serait pénible de perdre nos bons chevaux pour châtier de vils fripons de votre espèce, mais nous n'hésiterons pas si telle est la volonté de Hegan.
— Et si je vous proposais un duel qui déciderait de mon sort et de celui de mes compagnons ?

Si je vous terrasse, vous nous laisserez…
— Souiller mon honneur et ma flamberge à combattre un lâche assassin ? Je ne vois pas ce qui m'y force. Aucun de vous ne sortira vivant de ce saint lieu que vous avez sali de vos empreintes diaboliques, et d'une manière ou d'une autre, c'est le feu qui purifiera le monastère.
— Finement observé, messire, vous parlez non seulement en preux, mais aussi en sage. En vérité, j'ai sous-estimé votre esprit et votre force de caractère, et je suis confus de vous avoir insulté en vous proposant un marché si sot. Si vous le permettez, je vais me concerter quelques instants avec mes camarades afin que nous choisissions la mort la plus appropriée.

Puisque maintenant nous connaissons le caractère de Marken, nous aurons compris que son verbiage et sa flatterie n'avaient d'autre usage que gagner quelques minutes afin que Vertu et Morgoth puissent mettre sur pied un plan d'évasion.

— Mais je ne puis lancer ce sort sans préparation !
— Tu n'as pas les ingrédients ?
— C'est pas la question, c'est surtout que c'est une magie trop puissante pour que je la lance comme ça, au débotté…
— Essaie quand même, je suis sûre que la gravité de la situation décuplera tes talents.
— Soit, de toute façon, nous n'avons rien à perdre.

Morgoth s'accroupit alors en tailleur face à la muraille du monastère, contre laquelle était adossée l'écurie, et marmonna une incantation. La dernière fois qu'il avait lancé ce sort, il lui avait fallu deux jours de rituel et une sérieuse préparation mentale, là, le temps lui manquait. Bien sûr, il savait que des sorciers particulièrement doués parvenaient à lancer à l'improviste des sorts aussi élaborés, il savait aussi qu'une bonne partie de la préparation de tels sorts était constituée de précautions parfois excessives, et qui n'étaient pas de mise dans l'immédiat. Mais quand même, il ne se sentait pas de taille. Pourtant, le fluide magique commença à irriguer son corps, à parcourir ses nerfs jusqu'à ses doigts qui s'agitaient selon les complexes enchaînements qu'il avait appris longuement quelques années plus tôt. Il n'avait pas la puissance d'un sorcier expérimenté, mais il savait d'instinct trouver les points de moindre résistance, les chemins privilégiés des énergies mystiques, et faisant fi de toutes les habitudes qu'on lui avait enseignées, omit tous les garde-fous qui lui étaient pourtant une seconde nature, et pour la première fois, donna libre cours à sa magie.

Et la pierre fut prise d'un spasme. Une onde molle la parcourut sur quelques dizaines de centimètres, et lentement, un petit cratère se creusa, tandis que par terre suintait une boue grise et liquide. Et le flot se fit plus abondant tandis que se creusait un hémisphère, la pierre se changeait en boue, répondant à quelque ancien pacte élémentaire. Ainsi, Morgoth perça en quelques secondes dans l'épaisse muraille du prieuré de Noorag un tunnel cylindrique large d'une main et qui la transperçait de part en part. Il concentra ses efforts pour élargir le boyau, qui bientôt atteignit deux mains, trois, quatre… il fut alors pris d'un hoquet violent et prit sa tête dans ses mains, ses forces étaient à bout. Il contempla alors son œuvre entre deux gémissements, et vit que le tunnel était maintenant large de cinq paumes.

— Je suis un misérable, j'ai échoué, mon sort…
— Que dis-tu ? Il a très bien fonctionné ton sort, partons vite d'ici.
— Mais les chevaux ? Comment les sortir ?
— C'est bien le moment de se préoccuper du bétail. Profitons de la nuit pour courir la colline, demain matin nous serons loin. Oh mais attends… as-tu encore tout prêt ce sortilège de bruitage que tu avais préparé pour le spectacle de l'auberge ?
— Oui, il m'en reste un…

— Parfait, prépare-toi à le lancer.

Vertu se dirigea vers la porte, et de sa voix la plus décidée, lança aux moines assemblés dehors :

— Holà, les fidèles de Hegan, nous avons réfléchi, pesé le pour et le contre, et nous avons décidé de périr en martyrs pour notre foi. Peu nous chaut que vous nous enfumiez dans cette écurie, vous ne nous empêcherez pas de chanter les louanges de Nyshra notre déesse. Allez mes compagnons, tous ensemble :

> *Nyshra on t'aime*
> *Nyshra tu es joli-ieu*
> *Déesse de la vengea-an-ce*
> *Tu guides nos pas*
> *Par monts z'et par vaaaaaaaux*
> *Nyshra déesse du Chaoooooos*

— Allez, encore une fois !

Et tandis que les moines défaillaient devant l'énormité du blasphème (Nyshra n'était guère populaire en terres Heganiennes, c'est le moins qu'on puisse dire) et couraient partout quérir fagots et bottes de paille pour incinérer convenablement ces horribles païens, Morgoth lançait son sortilège en boucle pour que la chanson dure le plus longtemps possible.

Ainsi donc, après avoir emprunté le boyau, ils coururent à perdre haleine dans la campagne, bien heureux d'être en vie, et c'est avec un plaisir non dissimulé qu'ils virent, depuis le haut des collines, l'écurie qui flambait de la plus belle façon. Vertu se plut à penser que le sortilège était encore actif et que depuis le brasier s'élevait encore et toujours l'ode blasphématoire, frappant de saisissement ces moinillons stupides et bigots.

II.11 Les secrets du sabre maudit

Guidés par Vertu, ils s'éloignèrent de quelques lieues dans la campagne, utilisant les cours d'eau et diverses matières odorantes pour que d'éventuelles meutes de chiens perdent leur trace. Elle avait apparemment une certaine habitude de ces situations, et zigzaguant de bosquet en vallon, elle emmena sa troupe bien vite et bien loin du monastère. Une lune complice éclaira leur périple nocturne durant quelques heures avant de disparaître derrière l'horizon, les laissant sans autre choix que de s'abriter derrière un buisson pour reprendre des forces qui leur faisaient défaut, particulièrement à Morgoth, qui était épuisé. Sans prendre le risque d'allumer un feu ni prendre la précaution d'organiser un tour de garde, ils s'endormirent les uns contre les autres au pied d'un grand arbre.

Le soleil occupait une position assez quelconque au-dessus de l'horizon lorsqu'ils s'éveillèrent, tout courbatus et couverts de fourmis. Aucun petit déjeuner ne s'annonçait, aucune ablution matinale n'était envisageable dans l'immédiat, et aucun linge de corps fraîchement lavé et repassé ne vivait dans le voisinage. Le baroud reprenait, impitoyable, là où les baroudeurs l'avaient laissé. Vertu entama la journée par un petit point de la situation.

— OK les gars, je ne vais pas vous mentir, l'affaire est mal engagée. On n'a plus de chevaux, on n'a quasiment plus d'or, et on a perdu notre équipement et toutes nos armes, sauf celle-ci qui est maudite.

— Sans compter qu'on a les crocs, compléta Marken.

— Exact. À l'heure qu'il est, notre évasion a été découverte, et il y a gros à parier que les moines sont déjà sur nos traces. Ils connaissent le pays, nous pas. Heureusement, ils ne savent pas dans quelle direction nous allons. Le fait que nous soyons pourchassés implique que nous nous méfions des paysans du coin, qui vendraient père et mère pour deux pièces de cuivre. Impensable de leur acheter une poule ou un cochon par exemple. Je pense que notre meilleure chance de sortir de ce merdier est la suivante : on progresse tout doucement jusqu'à trouver un abri sûr, comme une grotte. Là on se repose, Morgoth prépare quelques sortilèges de bataille et d'illusion en attendant la nuit. Et la nuit, on court comme des possédés en direction de Valcambray. On dépose le colis, on prend l'or, on l'échange sur place contre des armes, des vivres et des chevaux, et de là on quitte à tout jamais ce pays de sauvages.

Marken acquiesça silencieusement devant la prudence de son amie. Morgoth intervint.

— Si Marken est meilleur bretteur que Vertu, je pense qu'il aurait avantage à prendre l'épée, qui serait plus efficace entre ses mains.
— Meilleur bretteur que la Lame du Désespoir ? Tu me flattes, sorcier. De toute façon, il y a bien assez d'un maudit dans l'équipe sans que j'aie besoin de m'y mettre. Songe que lorsque nous aurons trouvé une autre arme, moi seul serais en mesure de m'en servir, puisque Vertu a perdu cette faculté. Si à ce moment nous sommes deux à devoir nous battre exclusivement avec un seul sabre oriental, où est l'efficacité ?
— C'est vrai, j'ai parlé sans réfléchir assez. Mais qui est la Lame du Désespoir ?
— Et bien c'est elle. Elle ne t'a jamais parlé du pillage de... Eê-euh tu me marches dessus !
— Excuse-moi, je suis toujours un peu maladroite au réveil. Oui, on m'avait surnommée « Lame du Désespoir » dans mon jeune temps, sûrement parce que je faisais le désespoir de mes maîtres d'armes. Hein Marken ?
— Ah bon ? Aaaaaaah ah oui, ah ouiouioui, c'est ça, les maîtres d'armes, parfaitement. Bon, c'est pas tout ça, mais je vais me confectionner un épieu. Un homme de ressources trouve toujours de quoi se défendre. 'maîtres d'armes...
— Un de ces jours, il faudra que vous me racontiez l'histoire de vos vies, ce doit être passionnant et enrichissant. Eh, mais j'y songe...
— Oui ?
— Ummmmm... ce serait trop beau si ça marchait... Je pensais à l'épée, là, il y a peut-être un moyen détourné pour en apprendre plus sur la malédiction.
— Oh ?
— Oui, il se trouve que je connais un sortilège assez simple qui permet de faire parler les objets inanimés. C'est un sortilège inutile en règle générale, car la faculté de parler n'est rien si elle n'est pas en relation avec la faculté de penser, et les objets inanimés n'ont pas d'âme, ça se saurait. Or il se trouve que nombre d'épées magiques sont douées d'une forme de pensée, d'un fragment de l'âme de leur créateur. Si ton épée est du nombre, et si elle est bien disposée à notre égard, peut-être nous révélera-t-elle le fin mot de l'histoire, la nature exacte de la malédiction, et peut-être même un moyen de la lever !
— Oui, ça vaut le coup d'essayer. Si seulement tu pouvais avoir raison.

Marken fit alors irruption, tout sourire.

— Holà, les filles, vous allez rire, je cherchais un bâton derrière le petit bosquet quand je suis tombé sur une sorte de cabane de berger en pierre, perdue dans un taillis, et qui semble abandonnée depuis belle lurette bien qu'elle soit en bon état. Il faudra sans doute déloger quelques vipères, mais comme la bicoque est quasiment invisible à moins d'avoir le nez dessus, je pense que ça nous tiendra lieu d'abri sûr.

— Bien joué, nous pourrons, l'esprit en paix, y faire chanter cette épée du diable.

Morgoth, assis en tailleur, avait demandé à Vertu de planter la lame verticalement dans la terre meuble de l'abri. Ses compagnons l'observèrent tandis qu'il préparait le rituel, sans se presser. Il confectionna trois semblants de bougies à l'aide de feuilles sèches roulées, et y mit le feu en prononçant la formule dans la langue gutturale de quelque peuplade sauvage oubliée depuis longtemps, et répéta les gestes qu'il savait.

Après quelques minutes, l'atmosphère s'emplit indubitablement de magie, et l'épée s'éleva toute seule dans les airs, lentement, la pointe de la lame à quelques doigts de la terre. L'index de Morgoth traça alors rapidement deux signes à quelques centimètres de l'acier, et chose surprenante, deux lèvres d'une petite bouche se matérialisèrent, surmontées par le pavillon d'une oreille parfaitement formée. Et les lèvres s'agitèrent, commençant par un murmure qui se mua rapidement en cacophonie.

On entendit de prime abord un bruit de fond d'acier résonnant, fort désagréable, puis des voix, des dizaines de voix qui s'apostrophaient, se répondaient, se faisaient écho dans quelque pugilat verbal particulièrement véhément, dont le sujet était malheureusement incompréhensible. Or en tendant l'oreille, on pouvait discerner que seules deux voix distinctes se faisaient entendre, mais par quelque prodige, chaque voix prononçait simultanément plusieurs phrases, tant et si bien qu'on avait l'impression d'une foule agitée.

Puis, Morgoth crut entendre l'une des voix prononcer un « Silence, on nous écoute », et progressivement, les discussions cessèrent, ne laissant que les bruits d'acier.

— Qui donc ose espionner les éternels tourments de Ryunotamago, la lame déchue ?

La voix qui parlait était neutre, sexuellement et émotionnellement, il en émanait comme une force hautaine.

— Je suis Morgoth, sorcier en quête de réponses.
— Nous attendons tes questions, sorcier Morgoth, sois bref et pré...

Tout d'un coup, un rugissement interrompit le dialogue, une deuxième voix, basse et cassée, se fit entendre.

— Raaaaaah ! Qu'il aille donc se faire pendre, cet étranger. Il ne nous est rien, qu'il se taise donc à jamais.
— Paix, Maripans, conserve ton calme quelques instants, voici que se présente une rare occasion d'oublier quelques temps nos contentieux et de nous distraire.
— C'est indigne de nous, pourquoi nous adresser à des paysans incultes ? Mais puisque tu y tiens, vas-y.
— Merci, pose tes questions, sorcier.
— Qui est l'autre voix ?
— Le noble Maripans est un démon enfermé par sa faute dans cette lame.
— Par ma faute ? Par traîtrise oui, par une honteuse traîtrise...
— Mais noble Maripans, n'était-ce pas cette même traîtrise que tu voulais répandre de par le monde en me flétrissant de la sorte ? Pourquoi t'étonnes-tu d'être victime de tes propres actes ?
— Sois maudit, Ryunotamago.
— Oui. Sorcier, tu veux savoir autre chose ?
— Tout ceci est un peu confus à mes yeux, racontez-moi donc votre histoire, s'il vous plaît.
— C'est une histoire longue et douloureuse, je vais toutefois vous la narrer. Dans les lointaines terres de l'Orient se trouve le pays de Danka, dirigé de toute éternité par de puissantes familles

de nobles guerriers. Il est d'usage que les valeurs de probité, de courage et de sacrifice de ces familles soient matérialisées par un sabre, la lame d'honneur, une arme parfaite à tous points de vue...
— On aura tout entendu, fit la voix du démon.
— ... forgée par le meilleur artisan du moment. L'une des familles les plus nobles et des plus anciennes était la maison de Kado, dont j'ai été durant quatre cent trente-sept ans la lame d'honneur. Grâce aux pouvoirs magiques que m'avaient conférés les prêtres qui m'avaient forgée, celui qui me brandissait voyait sa force et son agilité décuplés, et sur le champ de bataille, il faisait la fierté de ses hommes par ses actions d'éclat. Or, les Kado avaient dans la montagne des ennemis héréditaires, les Swaki, une famille fourbe et déshonorée, qu'ils avaient chassés des siècles auparavant.
— Chassés par traîtrise, là encore, rugit l'autre voix.
— Peu importe pour notre histoire de savoir qui a brisé les chaînes de l'honneur le premier. Toujours est-il que les Swaki, réduits à la misère dans leurs terres ingrates, avaient conçu envers les Kado une haine inextinguible, qui leur fit perdre tout sens de la mesure, et qu'ils s'allièrent avec les Onis de la montagne, une race de cruels démons. À mesure que se nouaient les unions contre-nature entre humains et Onis, les Swaki acquirent les attributs des démons, ainsi que leur maléfique force magique.
— Et pas qu'un peu, larbin, pas qu'un peu... commenta la voix cassée, toujours attentive.
— Donc, reprit la voix calme, les Swaki, ayant gagné en puissance et en ruse, ourdirent un complot pour perdre les Kado. Un filou à leur solde du nom de Watanabe, mais peu importe, parvint un jour à se glisser dans l'entourage du seigneur Kado et, à la faveur de la nuit, me subtilisa pour m'emporter. Aussitôt que le vol fut découvert, les meilleurs guerriers des Kado furent mis sur la trace de Watanabe, mais il semblait s'être volatilisé. Les enquêteurs fouillèrent les moindres recoins du fief, les Kado demandèrent à leurs voisins de rechercher eux aussi la précieuse épée, mais rien n'y fit, Watanabe restait introuvable. Les Kado avaient presque perdu tout espoir lorsqu'un paysan leur dit avoir vu Watanabe s'enivrer dans une taverne, non loin des montagnes des Swaki. Aussitôt, Buntaro, fils cadet de Kado, prit la tête de deux cents chevaliers, ils sautèrent sur leurs montures et arrivèrent juste à temps pour voir le voleur s'enfuir avec le sabre. Ils le traquèrent quelques temps, puis un archer l'abattit d'une flèche dans le dos, juste punition pour un traître. Ainsi revins-je à la place d'honneur dans le donjon de la famille Kado.
— Mais ce qu'il ne savait pas, le vieux Kado, eh eh eh...
— Certes. Veux-tu raconter la suite, l'histoire m'est encore douloureuse.
— Et surtout ça évitera à ce sorcier d'entendre trop de sornettes mielleuses. Voilà comment ça s'est passé : en fait, une fois son larcin accompli, Watanabe était venu directement à la forteresse des Swaki, et nous avait apporté Ryunotamago. Et c'est moi, Maripans, le meilleur sorcier parmi les Swaki, qui ai perverti l'épée. J'ai inséré entre les couches d'acier intimement mêlées l'esprit d'un renard magique, une créature maléfique et sournoise. Puis je l'ai rendue à Watanabe, qui était bien surpris. Sous ma forme humaine, je l'ai ensuite accompagné à la taverne et nous avons bu de conserve jusqu'à ce qu'il soit fin saoul. C'est moi qui avais prévenu les Kado qu'ils le trouveraient là, et c'est encore moi qui ai prévenu ce chien de Watanabe quand les cavaliers sont arrivés, il n'a jamais compris ce qui lui arrivait, il est mort comme il avait vécu, en courant ventre à terre et le pantalon sale, ah ah ah ! Donc, le sabre retourna en possession de la famille Kado, ils se réjouirent à grands bruits de cette heureuse nouvelle, mais déjà le mal progressait en Buntaro, le fils Kado qui avait récupéré la lame. L'esprit du renard avait flairé sa proie, et le renard magique ne lâche jamais prise. Au cours des semaines

qui suivirent, Buntaro le cadet obéissant fut pris de jalousie et d'ambition, tant et si bien qu'il tua son aîné en le frappant dans le dos à la chasse, puis complota contre son père pour prendre la tête du clan. Mais ses plans furent découverts au moment où il venait d'empoisonner le vieux seigneur Kado, qui avant de mourir, le maudit et le déshérita. La guerre de succession qui s'ensuivit déshonora de la maison de Kado, qui perdit tout crédit, et les maisons rivales eurent beau jeu de se disputer les terres et les châteaux. Voici quelle fut la vengeance des Swaki.
— Et pourquoi ne lui racontes-tu pas la suite ?
— C'est sans intérêt.
— Alors je vais m'en charger, le sorcier saura notamment comment tu en es venu là. Or donc, durant la bataille qui vit la chute définitive de la maison de Kado, Maripans s'introduisit dans leur forteresse, qui n'était pas gardée car tous les guerriers étaient mobilisés. Il me ramena dans sa forteresse cachée et me conserva là, au cas où il aurait encore besoin de la malédiction hideuse dont il m'avait affligé. Il advint que treize ans plus tard, sept prêtres de Songpa, de saints hommes instruits dans tous les arts de la guerre et ayant vocation d'éliminer les présences démoniaques, s'introduisirent par ruse dans la forteresse des Swaki et tuèrent ceux-ci l'un après l'autre. Voyant la puissance de ces adversaires, et sachant qu'il n'avait aucune échappatoire, Maripans utilisa un stratagème désespéré : il activa une dernière fois sa magie et échangea son esprit avec celui du renard magique qui était dans l'épée. Ainsi, lorsque les moines pénétrèrent dans le laboratoire, ils virent un Oni très désorienté, car l'esprit du renard n'avait pas encore pris la mesure de son nouveau corps, et l'abattirent sans peine. Leur mission terminée, ils emportèrent l'épée jusqu'à leur monastère. Mais les moines de Songpa font vœu de ne jamais porter d'arme, et de ne jamais en toucher, voici pourquoi aucun d'eux ne fut frappé par la malédiction. Ce n'est que trois générations plus tard que le monastère de Songpa fut pillé et que je fus emporté, de fourberie en trahison, jusqu'en Occident. Voici toute l'histoire.
— Hébé, c'est pas gai tout ça.
— Qui parle ?
— Je suis Vertu, c'est moi qui suis présentement maudite.
— J'en suis sincèrement désolé.
— Et moi donc. Existe-t-il un moyen de me désenvoûter ?
— Je n'en connais aucun. Nul possesseur de la lame maudite ne fut jamais libéré de son triste sort autrement que par la mort.
— On m'a dit qu'un prêtre assez puissant pouvait...
— Cela a été tenté par d'autres avant toi, sans succès. Les malédictions ordinaires sont animées par une fraction de la force de celui qui maudit, mais ici, c'est toute la puissance de Maripans qui donne son pouvoir à l'envoûtement.
— C'est exact, mortelle, confirma Maripans. Gaspille ton or auprès de prêtres cupides, ça ne changera rien au sort qui t'est réservé.
— Ne puis-je accomplir une quête quelconque pour te complaire et me libérer de toi ?
— Rien de ce qui me fait envie ne peut m'atteindre maintenant que je suis emprisonné. De toute façon, le sort est jeté, la malédiction est sur toi, je ne peux plus l'annuler, à peine pourrais-je en infléchir le cours quelque peu si l'envie m'en prenait. Et je n'en ai pas envie, alors oublie. Subis ton destin avec résignation.
— Quelle est-elle au juste, cette malédiction, que je sache au moins à quoi m'attendre.
— Oh, elle est terrible, terrible, reprit la voix de Ryunotamago. Sache que celui qui en est frappé, quelle que puisse être sa probité ou sa force d'âme, est condamné à voir flétrir son

caractère, à sombrer dans la corruption. Il devient fourbe, frappe ses ennemis dans le dos, et tout le monde le considère avec mépris. Son nom est traîné dans la boue et il perd ce qu'il a de plus précieux, son honneur.
— Oh, je vois. Hum. Et sinon, il m'est arrivé une chose curieuse tantôt, lorsque j'ai voulu me servir de mon arc ce matin, j'ai été prise de faiblesse...
— Oui, femelle sotte, reprit la voix maléfique de Maripans, tu ne pourras jamais plus te servir d'aucune autre arme que celle-ci. Afin que la déchéance des Kado soit complète, je me suis arrangé pour que leur sabre d'honneur, le symbole même de leur vertu, soit à jamais associé à des actes vils et méprisables. Voici pourquoi ce sabre est maintenant appelé « Ryunotamago, la lame du déshonneur ».
— D'accord, je comprends tout. Mais j'ai quand même eu de la chance dans mon malheur. Ce matin, poussée par la nécessité, j'allais m'abaisser à frapper mes ennemis à distance et par surprise avec l'arme sournoise qu'est l'arc, mais c'est la malédiction du sabre qui m'a rappelée à l'ordre et m'a évité de flétrir ma réputation de loyale combattante. Je t'en remercie donc, bien que tes intentions aient été autres.
— Quoi ? Tu aurais sauvegardé ton honneur grâce à ma malédiction ? Mais ça ne peut pas être, c'est impossible ! Non, il n'en sera pas ainsi, c'est la dernière fois que cela se produit, je te le jure chienne. Même si je dois y consacrer toutes mes forces, la malédiction est encore fraîche, il est encore temps de l'altérer. Ainsi, tu seras frappée de faiblesse et de maladresse lorsque tu voudras user d'une autre arme que celle-ci, sauf dans le cas des armes à distance. Ta malédiction est maintenant complète, porteuse de Ryunotamago, et ne prendra fin qu'à ta mort.
— Soit, puisque je n'ai pas le choix, j'accepte mon destin.
— Ta résignation à ton sort est le lot des faibles dans ton genre. Tu me dégoûtes, toi comme tous les mollusques de ton espèce. Adieu.

Vertu fit signe à Morgoth d'interrompre le sortilège, et les voix se firent de plus en plus faibles, distantes, et le silence enfin retomba.

— Peuvent-ils encore entendre ?
— Non, leurs sens sont différents des nôtres, sans le sortilège ils ne peuvent plus nous comprendre.
— Bien, bien.

Alors Vertu prit l'épée, contempla une seconde la funeste lame de sa damnation, puis rejeta brusquement la tête en arrière et laissa libre cours à son fou rire, bientôt rejointe par Marken.

— Mais Vertu, tu es folle, pourquoi prendre à la légère les paroles du démon ? Ne l'as-tu pas entendu, tu es perdue !
— Ton démon, Morgoth, est un brave couillon, voilà tout ! Je m'en suis joué avec facilité, et il m'a donné ce que je voulais de lui. Je ne peux pas utiliser d'autre arme ? La belle affaire, celle-ci est la meilleure qu'il m'ait été donné de voir, je m'en contenterai bien. Comme l'a dit Ryunotamago lui-même, elle augmente mes forces et tranche mieux que le meilleur des rasoirs. Tout ce qui m'ennuyait, c'était de ne pouvoir utiliser l'arc, mais ce minable sans cervelle a lui-même levé ce pan de la malédiction, me voici donc libre ! Il faudra songer à fêter ça un de ces jours, on s'est vraiment bien débrouillés sur ce coup, oui vraiment, merci Morgoth pour l'excellence de ton sortilège, qui était si à propos.
— Mais enfin tu n'as pas compris quelle était le pouvoir de la lame maudite ? Elle va te dépouiller de ton honneur !
— J'avais déjà entendu dire, et j'en ai la confirmation aujourd'hui, que les gens de Danka

prisaient leur honneur plus que leur vie, et que toute leur société était basée sur ce curieux concept. Qui perd son honneur perd non seulement sa vie, mais aussi celle de ses parents, alliés et descendants, c'est la pire chose qui puisse arriver à quelqu'un. La malédiction est donc très efficace au Danka, mais nous autres en Occident avons une tout autre conception des choses, sache-le. Toute cette histoire n'est donc pas très grave, en fin de compte.
— Hein ?
— Bon, je vais étrenner mon épée sur quelque lapin ou perdreau qui croisera ma route, car j'ai grand-faim. À tout à l'heure les hommes.
— Beuh... ? ? ?

Et donc, poussée par l'impérieux besoin de se défouler, Vertu quitta la place à grands moulinets de son épée maudite.

— Elle est folle, elle ne réalise pas...
— Bah tu sais, les bonnes femmes.
— Mais comment peut-elle se réjouir du sort qui l'attend ? Elle va se muer en être maléfique et répandre le malheur autour d'elle, tu l'as entendu comme moi.
— Oui oui, j'ai entendu. Dis-moi, ça fait longtemps que tu la connais, la Vertu ?
— Ben... non, pas vraiment. Nous nous sommes rencontrés dans une ville de l'est, où elle était le jouet d'une bande de voleurs.
— Une bande de voleurs, hein ?
— Parfaitement, et je l'ai délivrée de cette sinistre coterie. Nous avons pu nous enfuir, et depuis nous tentons de regagner la civilisation.
— Tu ne te souviens pas du nom de cette ville, des fois ?
— Galleda, il me semble.
— Ummm... Et donc ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ?
— Un mois... mettons une quarantaine de jours.
— Ah, alors ça explique tout.
— Quoi donc ?
— L'opinion que tu as de Vertu. Tu sais Morgoth, tu es bien brave.
— Merci, j'essaie de faire de mon mieux dans les...
— Ouiouioui. Bon, je vais finir mon épieu, moi. Si tu as des sortilèges à préparer fais-le, les moments de calme sont rares lorsqu'on part en aventure, il faut savoir en profiter utilement.
— Voilà qui me paraît sage, je vais suivre ton conseil.

II.12 Rencontre au coin d'un bois

Quelles que fussent ses qualités, le sabre oriental n'était pas l'arme idéale pour la chasse, c'est pourquoi Vertu s'en revint des bois sans gibier. Cependant, c'était une femme de ressources experte à reconnaître ce qui pouvait se manger sans risque, et elle rapportait dans un pan de son vêtement des champignons, des racines et des œufs de caille qui servirent à confectionner une sorte d'omelette, qu'elle fit cuire sur une pierre plate chauffée sur un petit feu de bois très sec, pour éviter que la fumée ne se voie. La faim aidant, il parut à Morgoth et Marken que cette humble mixture était digne d'un festin céleste et en firent grand compliment à la voleuse, tandis qu'ils finissaient leur repas en consommant quelques graines et baies juteuses glanées dans les parages. Puis ils digérèrent avec contentement pendant l'après-midi, en faisant la sieste.

Tandis que le soleil disparaissait entre deux montagnes lointaines aux flancs arrondis, ils reprirent leur activité, firent disparaître les reliefs de leurs agapes et se mirent en route avant la venue des étoiles. Ils progressèrent en silence et à marche soutenue durant quelques heures, profitant d'une clarté lunaire persistante. Quelque sens mystérieux semblait indiquer à Vertu l'itinéraire le plus direct pour éviter les obstacles du terrain. Ils croisèrent à plusieurs reprises des chemins campagnards, sans jamais les emprunter plus de quelques mètres. Ils eurent aussi le loisir de passer non loin d'un village, dont quelques lumières jaunes indiquaient encore une activité domestique, mais fidèles à leur résolution, ne s'arrêtèrent pas pour profiter de l'hospitalité douteuse de leurs frères humains. Puis, le pâle luminaire céleste disparut derrière un nuage importun, qui de surcroît entreprit de se délester de son humidité sur les têtes de nos aventuriers démunis. Comme la nuit précédente, ils se trouvèrent un pauvre abri, en bas d'une falaise d'une dizaine de mètres qui faisait, à un endroit, comme un surplomb. Le vent parfois rabattait bien sur eux un pan de bruine, mais ils parvinrent néanmoins à s'endormir, blottis les uns contre les autres. Peut-être auraient-ils dû instaurer un tour de garde.

— Holà les voyageurs, réveillez-vous, et pas de gestes brusques !

Marken fut le premier à ouvrir les yeux, et à constater d'une part qu'il faisait jour, d'autre part qu'une pique était pointée sur sa gorge. Une bande de cinq jeunes pouilleux d'une quinzaine d'années, sans doute des gens du coin, les tenait en respect. Bien que leurs faces soient sales et plutôt contrefaites, ils étaient relativement bien vêtus, et surtout convenablement armés. L'un avait donc une pique, deux autres tenaient le groupe en joue avec des arcs, un quatrième maniait une masse imposante et le dernier portait épée, bouclier et cotte de mailles, son équipement et le fait qu'il parlait au nom des autres le désignaient naturellement comme le chef de la troupe.

— On ne voudrait pas qu'il vous arrive malheur, poursuivit le présumé chef, on préférerait que vous nous donniez ce que vous possédez plutôt que de devoir le prendre sur vos cadavres.
— Bâtard, tu vas...
— Du calme Marken, intervint Vertu, nous ne sommes pas en position de discuter. Vous êtes des bandits alors ? Je vois à vos armes que votre industrie prospère, vous devez être bien habiles.
— Fais gaffe Panterne, souffla un des archers, elle va sûrement essayer de t'entortiller.
— Ouais, Gros-Pol, j'avais compris, fit le chef. Donne donc ton épée, mignonne, lentement.
— Elle est maudite, prévint charitablement la voleuse en s'exécutant.
— C'est ce qu'on verra. Et toi le malabar, cesse de rouler des yeux de roquet enragé. L'or maintenant.
— Mais nous n'avons rien, nous ne sommes que des pèlerins qui avons fait vœu de pauvreté et nous nous sommes mis en quête...
— Des pèlerins vous dites ? À vous voir, j'aurais juré que vous étiez les pilleurs de temples recherchés par le prieuré de Noorag. On promet une belle récompense à quiconque vous ramènera, un travail facile et de l'or vite gagné. Allez, envoyez la monnaie.
— Hélas monsieur, je disais vrai, nous n'avons rien, sinon nous pourquoi irions-nous à pied et dormirions-nous à la belle étoile ? Vous pouvez nous fouiller, vous ne trouverez rien qui vaille d'être volé.
— Ouais ouais, si j'ai pas entendu ça cent fois... Allez, à poil tout le monde, et toi Legris, fouille ces messieurs-dames.

Le dénommé Legris, le plus costaud de la bande, fit jouer sa masse devant Marken qui, furieux, se retint à grand peine de commettre une imprudence. Ils s'exécutèrent à contrecœur. Morgoth,

empreint de sa dignité de sorcier, répugnait fort à se dévêtir ainsi, mais d'un autre côté, il se surprit à trouver quelque agrément à cette mésaventure qui lui permettait de découvrir l'anatomie de Vertu, qui de son côté ne faisait pas trop de manières. Puis il se reprit et chassa cette pensée indigne de lui. Il s'aperçut alors qu'il n'était pas le seul à se passionner pour le physique de sa collègue, les malandrins se réjouissaient en effet les yeux de ce spectacle qui devait leur être rare dans ces contrées, car même si le corps mince et discrètement musclé de la jeune femme n'était pas forcément au goût rustique des indigènes, faute de grive, hein... Alors il vint à Morgoth l'idée que ces tristes sires, portés par leurs instincts bestiaux, allaient peut-être profiter de la situation pour attenter à l'honneur de Vertu, pensée qui lui était insupportable. Il ne pouvait certes pas laisser perpétrer une telle infamie sans rien faire, c'était contraire à l'idée qu'il se faisait du rôle d'un homme. Il se devait d'agir avec détermination et caractère, profitant que l'attention des bandits était attirée ailleurs.

— Fermez les yeux, dit-il calmement à ses compagnons, et il porta la main ouverte devant lui.

Comme nombre de sorciers, Morgoth avait coutume de conserver en permanence un sortilège d'illumination prêt à l'emploi, car c'est un des plus utiles qui soit. D'ordinaire, il sert à éclairer d'une douce lueur un lieu obscur pendant quelques dizaines de minutes, mais cette fois-ci, il en altéra le déclenchement par une technique que ses maîtres lui avaient déconseillé d'utiliser, et le lança de telle sorte que toute la puissance s'échappe en une seule seconde, en un éclair aveuglant. Et de fait, les marauds en furent aveuglés et surpris durant un bref instant, que Vertu et Marken, combattants aguerris, mirent à profit. La première se jeta à une vitesse surnaturelle devant le chef Panterne, ramassa son sabre maudit qu'elle avait jeté à ses pieds et l'en pourfendit aussitôt, puis s'empara de l'épée que le mourant venait de lâcher et la lança à Marken. Celui-ci avait mis Legris hors d'état de nuire d'un coup de genou dans le bas-ventre, et d'un même mouvement avait empoigné la lance qui le menaçait pour la détourner de son cou. Il reçut l'épée avec gratitude avant d'en tuer le lancier d'un coup inélégant mais efficace à la poitrine. Il s'enquit alors des deux archers, qui se tenaient en retrait et s'apprêtaient à tirer. L'épée du chef des malandrins vola une nouvelle fois dans l'air et se planta avec une précision diabolique entre les deux hémisphères cérébraux d'un des archers, dont la flèche partit dans quelque trajectoire lointaine. Le deuxième, jugeant la situation difficile, prit le parti de fuir à toutes jambes. Sans doute aurait-il mieux fait de prendre avec lui son arc, Vertu, sans se presser cette fois, ramassa l'arme abandonnée ainsi qu'une flèche, se posta sur un monticule voisin, droite, jambes écartées, elle prit une ample respiration, tendit son arc d'un geste précis. Le projectile se perdit entre les arbres. Morgoth crut impossible qu'on puisse atteindre sa cible dans de telles conditions, mais un cri étouffé émanant du bosquet lui apprit que Vertu était plus qu'habile à ce sport. Le combat n'avait pas duré dix secondes.

Pendant ce temps, Marken avait récupéré son épée dans le crâne de l'autre archer, puis était retourné auprès du brigand agenouillé qui se tenait les parties, le souffle coupé.

— Patience, coquin, j'arrive pour te soulager.

Mais tandis que le Chevalier Noir s'apprêtait, avec la force de l'habitude, à décapiter le dernier des malandrins, il sentit de nouveau contre sa glotte la désagréable pression d'un acier aiguisé et couvert de sang.

— Laisse-le, dit simplement Vertu. La voleuse ne semblait pas d'humeur à négocier, Marken préféra lui laisser sa victime et recula hors de portée du sabre maudit.

— Merci Mark. Et toi aussi Morgoth, bel esprit d'initiative. Eh toi là, comment t'appelles-tu ?

— uuuuuuh...

— Fais un effort, que diable, tu ne sais pas que la douleur n'est qu'illusion ? Ton nom ou je t'étête.
— Piété.
— Quoi Piété ?
— Mon nom... uuuh...
— J'ai entendu les autres t'appeler Legris...
— Piété... prénom... Legris c'est ma famille.
— Ah d'accord. Legris, c'est un nom courant dans la région ?
— Y'a que moi... que j'connais.
— Tu n'as pas des parents ?
— ...morts... famine y'a quelques années.
— J'en suis désolée.
— Y'a pas de quoi, ces bâtards m'avaient abandonné dès que le pain avait commencé à manquer.
— Tu as survécu, et eux pas, c'est ça ? C'était où ?
— On vivait dans un bled miteux, Bûchefendre, il y avait une tripotée d'autres gosses à la maison, et les vieux ne s'étaient jamais trop demandé comment les nourrir, ils sont sûrement tous morts à l'heure qu'il est. D'ailleurs, je peux m'estimer heureux de n'avoir pas fini dans la marmite cette année-là. Après m'être retrouvé dehors, je suis tombé sur d'autres gamins qui vivaient dans les bois. On était nombreux à l'époque, mais le froid, les maladies, et puis les bêtes... c'est pas facile dans les bois. Maintenant, je suis seul.
— Oh, le malheureux, minauda Marken, écoutez la triste complainte du pauvre brigand poussé par la faim et la misère... Tu n'as que ce que tu mérites, croquant, toi et la vermine de ta sor... euh, Vertu, s'il te plaît, tu pourrais baisser ça ?
— On dit, commenta Vertu sans bouger sa lame d'un millimètre, que la tête d'un décapité peut encore voir et entendre quelques instants après l'exécution, juste assez pour se rendre compte de l'horreur de sa situation. Je me suis souvent demandé si c'était vrai, pas toi ?
— OK, je ferme ma gueule.
— À la bonne heure. Donc, te voilà seul au monde. Dis-moi, si tu étais à notre place, comment ferais-tu pour rejoindre la route ?
— La route ? La grand-route de Misène ? Ben, vous passez au village... Ah oui je vois, vous avez besoin de discrétion.
— Tout juste.
— Alors par la petite vallée qui part vers le nord-ouest derrière cette colline, là. En cette saison, il n'y passe jamais personne, à cause des araignées rouges. Bien sûr, il faut faire attention aux araignées rouges, mais pour vous, ça ne sera sûrement pas un problème.
— Et après ?
— La forêt de Pouïn, vers le nord, assez sûre et peu fréquentée. Normalement vous ne pouvez pas louper la route.
— Voici d'utiles renseignements, merci... Piété c'est ça ?
— Vous allez me tuer, je crois.
— Ben, ça va te surprendre, mais non, on n'est pas des sauvages. File.

Le garçon se releva, jetant des regards incrédules. Puis sans un mot il détala.

— Eh, encore un détail !

Piété, qui avait bien fait vingt mètres, s'immobilisa. Il avait vu ce que Vertu savait faire avec un arc, et espérait qu'elle le ferait vite. Mais elle poursuivit.

— Voleur, c'est un métier comme un autre, et un métier ça s'apprend. Comme tu n'as sûrement rien de mieux à faire, va donc à Banvars, et trouve quelqu'un qui te l'enseignera proprement. Et attrape ça pour prix de ton silence. Si on te questionne, tu ne nous as jamais vus.

Piété, toujours pétrifié, entendit un bruit de chute à ses pieds. Parmi les feuilles mortes, il y avait une petite pièce d'or. Il s'en empara, et reprit sa course folle sans un regard en arrière.

Marken, médusé par tant de mansuétude, et Morgoth, quelque peu confus, considéraient Vertu avec des yeux ronds. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle les rabroua vertement.

— Quoi ? Au lieu de me mater le cul, remettez donc vos zguègues dans vos chausses, on n'est pas dans un muflet. Mark, prends la maille et le bouclier de ce type, et puis un arc, je garderai celui-là. Bon, Morgoth, tu fais quoi là ? Fouille donc les cadavres, ils ont sûrement un peu d'or. Allez, on s'active, si ces bouseux nous ont trouvés, c'est que d'autres peuvent le faire.

II.13 La Sainte Doctrine de Hegan en pratique

Non loin du lieu de l'embuscade, les brigands avaient un feu de camp, où des côtelettes menaçaient de brûler. Nos héros les sauvèrent de ce triste sort et c'est donc la panse pleine qu'ils se remirent en route, à la recherche d'un refuge mieux abrité. Parmi les objets pris aux bandits figuraient une besace de cuir contenant, trésor inestimable, trois torches, un nécessaire à faire du feu, un petit brasero de cuivre permettant de le conserver, une boussole, une bonne gourde d'eau et un couteau de chasse. Marken, le plus robuste de la bande, ne se fit pas prier pour transporter le précieux chargement.

— Nous nous éloignons de la petite vallée que nous a indiqué ce brigand, nota Morgoth après quelques centaines de pas.
— Et pour cause, notre but est toujours d'arriver à Valcambray, ce qui nous éloigne de la route.
— Mais... Le brigand... Ah, je vois, tu lui as fait croire que nous allions vers la route pour qu'éventuellement, il induise en erreur quelqu'un qui l'interrogerait. Mais alors pourquoi avoir payé son silence ?
— Pourquoi pas ? Nous avons trouvé dix-sept ducats d'or et pas mal de monnaie sur les cadavres de ses compagnons, ainsi que des armes et des provisions, ce n'est pas le moment de se montrer mesquins.
— En tout cas, ajouta Morgoth, son histoire de gamin abandonné par des parents indignes me semble un peu trop larmoyante pour être vraie. Je sais qu'il se passe parfois des choses pas très heganites dans ces huttes, mais là, c'était peut-être exagéré.
— Finement observé, sorcier, ajouta Marken, je vois que tu commences à ne plus prendre pour argent comptant tout ce que peuvent te dire untel ou unetelle, la sagesse te vient rapidement. Sache que ces croquants sont prêts à te faire gober n'importe quel conte aux gens de qualité pour leur soutirer leur or durement gagné ou pour justifier toutes les malhonnêtetés qu'ils commettent à notre endroit. Une fois qu'on a pris conscience de cette réalité, on a une vision plus claire de la société et de la place qu'il est bon d'y occuper.
— Le Chevalier Noir se plaint de la malhonnêteté des petites gens ? Voilà qui est singulier. Et pour ce qui est des parents qui abandonnent les enfants, je comprends votre incrédulité, car toi et Morgoth n'êtes pas issus du même milieu social que moi. Pour ma part, ça ne m'étonne pas plus que ça. La vie des gens du commun est dure, particulièrement dans ces collines, et à choisir entre mourir soi-même et laisser mourir ses enfants, bien des gens sacrifieraient leur

progéniture, ne serait-ce que pour avoir l'occasion d'en produire une nouvelle plus tard. De telles atrocités sont courantes, hélas.
— Ce qui n'explique pas ta mansuétude envers ce maraud, qui avait cent fois mérité que je lui tranche la tête. Je ne pense pas que ta pauvre ruse éculée convainque nos poursuivants, et il y avait de toute façon d'autres moyens de les divertir, tout en infligeant au pouilleux un juste châtiment. Et non contente de le laisser partir avec notre or, voici qu'en plus tu lui donnes des conseils utiles pour continuer à vivre et prospérer. Je ne te connaissais pas cette vocation d'assistante sociale.
— Oui, ben ce qui est fait est fait. Pressons le pas, les moines de Hegan sont sûrement sur nos traces. Nos têtes sont mises à prix, à ce que j'ai compris.
— À propos, j'aimerais bien savoir pourquoi ils nous pourchassent avec tellement de constance. Le moine avec lequel j'ai parlé m'avait pourtant semblé un homme raisonnable et très bon, qu'en est-il, n'était-il donc pas représentatif des membres de son ordre ? Si je me souviens bien, vous m'aviez promis de m'expliquer votre point de vue sur le culte de Hegan. Je serais heureux de savoir ce que vous en pensez.
— Hum... c'est un point important que tu soulèves. Sache que la plupart des gens ont un but dans la vie, fonder une famille, amasser l'or, se venger de quelque ennemi particulier, que sais-je encore. Certains de ces buts sont triviaux, et visent à la satisfaction de l'individu, comme par exemple la recherche de l'enrichissement personnel. Mais certaines autres personnes ne se contentent pas de cela, il leur faut plus, il leur faut donner un sens à leur vie, ils estiment devoir s'inscrire dans l'histoire du monde. Ils se trouvent donc une doctrine à défendre, proposant une morale, des valeurs, des modèles de grands hommes à suivre. Que ce soit dans un cadre religieux ou politique, l'enchaînement est le même, on appelle cela avoir de nobles idéaux.
— Oui ? C'est curieux mais dans ta bouche, j'ai l'impression que ça sonne comme une insulte.
— Ne vois-tu pas déjà le danger d'une telle attitude ? Tu dois savoir qu'à partir du moment où tu te livres à un tel parti, tu en viens naturellement à considérer que ta vie vaut moins que la survie de ce parti, et tu en viens au point où tu considères comme normal et bon de mourir pour tes idées. C'est l'esprit de sacrifice.
— Je ne vois là rien que de très admirable.
— Alors mets-toi à la place d'un de ces individus. Ayant épousé la cause, quelle qu'elle soit, il s'en est pénétré, a forcé l'admiration de ses confrères par sa piété et sa constance dans sa foi (puisque nous parlons ici de religion), et l'âge venant, il se sera élevé en autorité et dignité. Sa foi est intacte, et s'est même renforcée, en même temps que son esprit de sacrifice. Maintenant, comment considère-t-il les manants, le commun des hommes, les gens ordinaires qui n'ont pas son abnégation ?
— Je ne vois pas...
— Il les considère avec le plus grand mépris, comme des bêtes. Pis que des bêtes même, car les bêtes n'ont aucun choix moral, alors que les hommes sont censés l'avoir. Et voici notre saint homme qui va se conduire avec morgue et dédain envers ses contemporains. Sache enfin que tout homme accorde plus de prix à son existence qu'à celle d'autrui, c'est humain et bien naturel. Alors, lorsqu'on accorde peu de prix à sa vie, combien en accorde-t-on à celle d'autrui ? De tels fanatiques sont prêts à faire mourir des innocents par milliers s'ils estiment que la cause l'exige. Ne me regarde pas ainsi, le cas s'est déjà produit plus de fois qu'il n'est possible de compter. L'esprit de sacrifice se traduit généralement par le sacrifice des autres. Et encore, je me place là dans l'hypothèse d'un personnage sincèrement convaincu de la justesse de sa foi, mais que dire des hypocrites, des manipulateurs, des fraudeurs, des fainéants, des lâches et des profiteurs que ces causes attirent aussi sûrement que la charogne

attire les mouches. Que reste-t-il alors des idéaux rancis qui fondaient l'Ordre ? Bien peu de chose, en vérité. Mais tel un poulet qu'on décapite, un tel parti peut galoper encore un bon moment avant de s'effondrer.
— Bouh... que tu as une vision noire du monde.
— Pas du tout, je t'explique comment les choses évoluent naturellement. Mark te le confirmera.
— Vertu n'a pas tort, opina le guerrier. J'ai moi-même été témoin direct de telles perversions de l'esprit du bien. Je parle moins bien qu'elle et je ne suis pas philosophe, mais pour abonder dans son sens, je me contenterai de te conter quelques vérités issues de mon observation du culte de Hegan, que j'ai souvent côtoyé. Tout d'abord, le monastère que nous avons visité m'a semblé particulièrement bien tenu et en ordre. J'en ai personnellement fréquenté d'autres où la règle monastique était bien plus relâchée. Parfois, à l'abri de ces murs, les bons moines se livrent entre eux à ces mêmes jeux qu'ils interdisent formellement aux laïcs sous peine de subir les tourments de l'enfer. On dit que dans ces communautés, on recrute les novices pour l'innocence de leur visage, la finesse de leur peau et la juvénile rondeur de leur croupe, je te laisse imaginer à quoi ces qualités peuvent bien être utiles, ce n'est certes pas à la prière.
— Quoi ? Saperlotte, tu veux dire qu'ils se livrent à la pédérastie ?
— C'est cela. Mais tous n'ont pas ces goûts, heureusement.
— Tu me rassures.
— D'autres font sciemment entrer des femmes vénales dans l'enceinte sacrée, la nuit, et échangent des nuits d'amour contre les fruits de leurs vignes et vergers. D'ailleurs, dans les campagnes, tu en trouveras plus d'un pour se dire fils ou fille de moine, alors que bien sûr, le célibat est une règle impérative dans ces ordres. Certains monastères sont si corrompus qu'ils enlèvent des jeunes filles de basse extraction et, après en avoir usé de toutes les façons possibles, étranglent ces malheureuses et se débarrassent des cadavres en les jetant dans la rivière. Je vois à ton visage que tu ne me crois pas, mais une telle affaire a éclaté au grand jour voici quelques années en Setrapie, et si le prieur et ses moines ont échappé au lynchage, c'est uniquement parce que le clergé de Hegan, soucieux du scandale plus que de la justice, avait fait le ménage avant, par le fer et par le feu. Peut-être faut-il aussi que j'évoque les congrégations féminines, où bien souvent les familles bigotes se débarrassent des filles-mères et autres hontes de familles afin d'étouffer les scandales. Ces couvents sont souvent de véritables prisons, entièrement fermées, voire pour certaines, closes, si tu vois ce que je veux dire.
— Pas vraiment.
— Et bien, comme apparemment vous allez à Banvars, si tu souhaites en apprendre plus sur l'art et la manière dont un homme doit se comporter en toutes circonstances, je t'invite à rendre visite au couvent des Sœurs Flagellées de la Génuflexion, dans l'Île-Rousse, muni d'un peu d'argent. Tu pourras y faire la connaissance de jeunes novices qui, à vrai dire, ne le sont pas, ah ah ah, pas du tout !
— Je ne vois pas ce que... Mais... tu veux dire qu'elles se prostituent ?
— Et elles le font avec une remarquable conscience et une organisation des plus efficaces. Une très bonne maison, réputée jusqu'à Baentcher, dit-on. À ce qu'on dit, le petit cimetière qui jouxte le couvent voit certains soirs de bien étranges manèges durant lesquels des ombres en bure, avec la furtivité coupable des assassins, enterrent les minuscules cadavres des nouveaux-nés étranglés dès leur venue au monde, les fruits de ce commerce peu reluisant. On dit d'ailleurs la même chose à propos de bien des couvents.
— Je tombe des nues.
— Il faudrait aussi que je te parle des ordres guerriers qui se réclament de Hegan et qui en son

nom pillent, massacrent, violent et torturent tout leur saoul et avec bonne conscience, puisque c'est pour la plus grande gloire de leur dieu. Et puis il y a la « Congrégation pour l'étude de la Doctrine de la Foi », qui étudie la Doctrine de la Foi en suppliciant et brûlant les vieilles folles sous prétexte de sorcellerie aux quatre coins de l'Occident. Quant au clergé séculier, il ne vaut mieux pas parler de sa corruption et de sa sotte obstination à faire respecter des règles obscures et contradictoires, je t'ai empli la tête avec assez d'horreurs pour alimenter tes cauchemars de la semaine.
— Quelle iniquité, quelle duplicité, j'ai du mal à croire qu'on les laisse faire !
— Mais ces coquins savent avancer masqués ! Lorsqu'ils arrivent dans un nouveau territoire à évangéliser, ils sont tout miel et chattemite, ils distribuent les indulgences ici, soignent les galeux là, font régner l'ordre et soutiennent le pouvoir légal. Ainsi, d'année en année, leur influence et leur popularité grandissent dans la contrée, jusqu'au jour où le Hiérarque de Boon, le chef spirituel de ces fripons, estime que la comédie a assez duré. Alors le clergé de Hegan se dévoile dans toute sa brutalité, le roi du pays est contraint à la conversion ou à l'exil, les autres cultes sont bannis et leurs fidèles pourchassés s'ils ne se prosternent pas devant leurs nouveaux maîtres, le peuple est contraint de subir toutes sortes d'interdits et de brimades, sans compter les impôts sacerdotaux écrasants que le culte lève pour construire ses temples innombrables et entretenir pléthore de bureaucrates paresseux. Heureusement, ceci dure depuis des siècles, et les autres cultes, ainsi que les seigneurs des nations qu'ils convoitent, sont maintenant au courant de ces procédés et combattent donc les prêtres de Hegan dès que ceux-ci deviennent trop puissants et leur font de l'ombre. C'est peut-être pour cette raison que notre prieuré s'est installé dans une région désolée et sans loi comme celle-ci, il n'y a rien par ici qui puisse s'opposer à leurs tristes desseins.
— Quelle déception… Moi qui croyais avoir trouvé une voie sûre pavée de solide moralité, voici qu'elle se dérobe sous mes pas. Mais êtes-vous sûrs de ce que vous dites, puis-je le croire, ou bien est-ce encore une cruelle plaisanterie ?

Vertu reprit, un peu lasse :

— Tu n'es pas forcé de me croire, Morgoth, ni moi ni Marken. Mais lorsque tu voyageras dans les contrées dominées par ces gens, tu pourras voir par toi-même dans quelle servitude vivent les manants sous la coupe de Hegan, et dans quelle opulence vivent ses clercs. Si tu gardes l'esprit alerte et les yeux ouverts, tu comprendras à quel point nous avons raison de nous défier de ces gens, et combien nous te rendons service en te mettant en garde contre eux. Sur ce, je pense qu'il serait intelligent de remettre les leçons de théologie à plus tard et de presser le pas en économisant notre souffle.

II.14 Découverte dans une grotte

Ils cavalèrent donc derechef toute la journée sans épargner leur peine, dînèrent brièvement de quelque pauvre provende glanée en chemin, puis continuèrent sans ralentir une bonne partie de la nuitée avant que de se mettre en quête d'un abri. Les yeux acérés de Vertu repérèrent bien vite un orifice étroit à mi-hauteur d'un escarpement, qui était l'entrée d'une caverne tiède et assez large pour trois. Après s'être assuré qu'aucune bête féroce n'en avait fait sa tanière, Mark sortit, épée au poing, et s'enfonça dans les taillis. On entendit des bruits secs, puis il revint, traînant un petit arbre qu'il venait d'abattre, et qu'il planta entre deux rocs devant l'entrée de l'abri, afin de dissimuler la bouche à la vue d'un éventuel maraud. Ainsi protégés, ils purent enfin jeter un œil au parchemin d'Arcelor, lui lancer le sortilège d'identification, le

lire après que Vertu l'eut décacheté avec art, mais il n'y avait nulle magie, rien qu'une suite de chiffres et de lettres sans logique apparente. Puis, exténués, ils ne se firent pas prier pour s'endormir, satisfaits d'avoir mis quelques bonnes lieues entre eux et leurs poursuivants.

Le Chevalier Noir était un homme d'expérience, que la fatigue ne privait jamais de ses sens ni de son aptitude à la survie. Ainsi, à la mi-journée, il fut éveillé par un courant d'air froid provenant du fond de la caverne et glissant sur sa nuque. Ce détail éveilla sa curiosité, car plus tôt, il s'était assuré que la grotte était en cul-de-sac. La circulation continue de ce flux était suspecte, l'air devait bien venir de quelque part. Il alluma une des torches et examina plus attentivement les parois. Vers le fond, le plafond s'abaissait rapidement jusqu'à ce qu'il faille se courber fortement pour progresser. Là, un éboulis attira son attention. Des blocs de petite taille s'entassaient en effet en un monticule irrégulier, leurs arêtes aiguës attestaient que l'éboulement n'était pas très ancien. Or le plafond de la grotte, au-dessus de l'éboulis, était couvert de concrétions lissées par le temps, probablement plus que centenaires, d'où provenaient donc ces cailloux ? Sans doute un homme ou une bête les avaient amenés là dans un but quelconque. Il approcha la torche de l'éboulis, et constata ainsi que le courant d'air provenait bien de sous le tas de pierres. Pour une raison mystérieuse, quelqu'un avait cherché à dissimuler un boyau.

Intéressant.

Il éveilla Vertu, qui dormait comme une bienheureuse, la joue gauche enfoncée dans la terre molle et rouge qui recouvrait le sol de la caverne.

— Vertu ?
— Mmmmmmmm...
— Vertu, réveille-toi...
— Mmmmm... Ta cruauté est donc sans bornes ?
— Chuis connu pour ça. Sinon je pense que j'ai trouvé un passage secret.
— Hein ? Eh, mais c'est génial, il est où, hein, où ?

Il lui montra, et elle parut vivement intéressée. Tandis que Marken déblayait le tas avec les plus grandes précautions, elle réveilla à son tour Morgoth pour lui faire part de leur découverte. Celui-ci ne parut pas particulièrement enthousiaste.

— Et alors ? Il y a peut-être un passage, peut-être pas, quelle importance ?
— Comprends donc, jeune sorcier, que si quelqu'un s'est donné la peine de boucher cet orifice et de le dissimuler, c'est qu'il y a certainement quelque chose à cacher dessous. Quelque chose qui mérite d'être caché, donc quelque chose qui mérite d'être découvert.
— Oui, ou alors c'est un berger précautionneux qui aura scellé un précipice pour éviter qu'à l'avenir, un de ses moutons n'y tombe. Auquel cas nous ne gagnerons rien à risquer de nous rompre le cou là-dedans, à part peut-être des vieux os de mouton.
— Et bien, on ne peut pas dire que la hardiesse t'étouffe. Techniquement, tu as raison, on ne trouvera peut-être rien là-dessous, mais il est aussi possible que ces quelques pierres dissimulent l'entrée d'un donjon ! Mais oui, plein de joyaux, de secrets, de reliques magiques et d'or.
— Mais tout ceci, je pense, n'a qu'un très lointain rapport avec le but de notre mission. Vous vous souvenez, Valcambray, le parchemin...
— Tsss... Morgoth, que t'ai-je expliqué au début de notre chevauchée ? L'or qui doit nous être payé en fin de mission n'est qu'une partie des revenus que j'attends de cette entreprise. Nous avons déjà perdu beaucoup au monastère, gagné un peu en dépouillant les mourbellings et les croquants de l'autre jour, cela devrait te convaincre qu'au cours d'une aventure, l'or va

et vient dans notre bourse à un rythme qui n'a rien à voir avec celui de la vie ordinaire. Il y a toujours, dans ces affaires, des petits à-côtés qu'il faut savoir apprécier, et il faut saisir les opportunités lorsqu'elles se présentent. Et puis sois honnête, si nous ne descendons pas là-dedans, tu vas te demander toute ta vie si tu es passé à deux doigts de la richesse et de la gloire, ou alors d'une pile de carcasses de moutons. Autant en avoir le cœur net.
— Tu as peut-être raison, mais tu noteras que nous ne sommes que trois, peu armés, peu équipés. Il ne nous reste que deux torches et demie, nous n'avons pas de corde, et pire que tout, nous ignorons ce qui nous attend en bas. N'est-il pas d'usage, lorsqu'on part en campagne, de préparer un plan de bataille tenant compte des points forts et des points faibles de l'ennemi ?

Vertu béa un instant, cherchant ses mots, mais pour une fois, elle resta coite.

— Muf. Je dois avouer que tu n'as pas tout à fait tort. La perspective d'une fortune rapide m'a peut-être fait perdre le sens des réalités. Mais d'un autre côté, tu dois comprendre que nous sommes bien impécunieux, et qu'un apport d'argent frais serait le bienvenu, ne serait-ce que pour semer ceux qui nous poursuivent. On pourrait peut-être trouver un compromis. Je te propose que nous descendions là-dedans, et que s'il y a un monstre, ou un groupe de monstre, nous le combattions pour nous approprier les richesses qu'il garde. Une fois la victoire obtenue, et quoiqu'il puisse y avoir d'autre dans le donjon, nous remonterons à la surface pour reprendre notre route. Un seul combat, ça me semble raisonnable. Et si le parti adverse est trop fort, nous éviterons le combat et tournerons les talons. Tu as raison de nous rappeler à la prudence, nous ne sommes pas équipés pour une expédition au long cours, mais on peut toujours jeter un œil. Hein Mark ?
— Au lieu de papoter, si vous m'aidiez à décoincer cette dalle...

Sous le tas de cailloux se trouvait en effet un boyau aux parois polies par quelque ancien courant d'eau, mais qui pour l'instant était obturé par une pierre large manifestement taillée aux dimensions de l'orifice, dans laquelle on l'avait enfoncée de force. Sur la partie la plus plate, on avait gravé sans grand souci artistique un glyphe représentant un cercle et une sorte de coupe, l'un au-dessus de l'autre. Par les interstices laissés de part et d'autre s'écoulait un vigoureux flux d'air frais.

— On dirait le symbole sacré de Miaris. Sans doute tracé par un prêtre ou un paladin qui aura voulu sceller le passage. Je crois que ça se confirme, c'est sûrement un donjon là-dessous.
— Miaris ?
— Déesse de la charité, et de tous ces trucs. Mais j'y songe, les prêtres gravent souvent des pièges magiques pour interdire l'accès à certains lieux, pourrais-tu détecter de tels pièges ?
— Je ne sais pas, répondit Morgoth, je vais essayer.

Il utilisa son cristal et lança son sortilège, mais sans rien déceler.

— Bon, à l'attaque.

Le Chevalier Noir avait gardé son épieu, et il s'en servit comme levier afin de dégager l'obstacle. Vertu avait reculé et encoché une flèche au cas où quelque chose sortirait brutalement des entrailles de la terre, et Morgoth, dont la curiosité avait eu raison de la crainte, se demandait déjà quels sortilèges il pourrait employer.

Pourtant, rien ne sortit du trou ovale large de deux pieds, si l'on excepte des remugles désagréables de matière en décomposition, de champignons et de poussière humide.

— Hum... ça sent bon le donjon. Qui passe en premier ?
— Ben c'est toi la vol... la... euh... enfin, qui détecte les pièges quoi.
— Ouais, comme d'habitude, les sales boulots c'est pour les femmes. Allez poussez-vous,

pleutres, que je m'y mette.

Et sans plus tergiverser, Vertu, laissant son sac derrière elle mais sans se départir de son épée, se glissa dans le boyau, la tête la première. Morgoth s'émerveilla de son adresse à se faufiler rapidement dans ce passage peu engageant, sans faire plus de bruit qu'un renard ou une taupe. Bientôt, la rusée voleuse fut hors de vue et d'ouïe, et l'attente commença. De longues minutes, les deux compagnons attendirent, le cœur battant, Morgoth se morigénant d'avoir laissé partir son amie. Marken, voyant sa mine déconfite, lui chuchota à mi-voix des paroles rassurantes.

— Elle doit être tapie quelque part, attendant que sa vue s'adapte à l'obscurité. Elle connaît son métier, tu peux lui faire confiance.

Morgoth acquiesça d'un hochement de tête grave. Quelques minutes passèrent encore, avant qu'un grattement ne se fasse entendre. Marken porta la main à son sabre et fit signe à Morgoth de reculer. Mais ce fut bien la main de Vertu, aux doigts fins et habiles, qui émergea du trou, suivie par le reste de sa personne qui était fort boueuse. Elle leur fit part de sa découverte.

— La boule creuse gentil jusqu'à un petit boldo, genre fumette. Sûrement une mélane. J'ai louché un tas-d'moure, deux ballantes et queue de strige. Y'a d'la sauge jusqu'à là, ça fait gris qu'la place est morte.
— Eh ? béa Morgoth, interdit.
— Toi, faudra qu'on t'affranchisse un peu sur le patois d'aventure, sinon tu vas passer pour un béjaune toute ta vie. Je disais donc que ce tunnel descend en pente assez raide jusqu'à une petite pièce, une sorte de cuisine. C'était apparemment un conduit de cheminée. J'ai vu tout un bric-à-brac, deux portes, et rien qui vive. Vu la poussière accumulée, ça fait belle lurette que tout ça n'a pas été utilisé.
— Oui, commenta Marken, ça se confirme, c'est bien un donjon. Des objets de valeur ?
— Difficile à dire, il n'y avait pas de lumière. Je n'ai rien touché, de peur de me faire entendre par des fâcheux.
— Bien bien. Alors je vous propose un plan de marche classique, Vertu d'abord, moi ensuite, Morgoth fermant la marche.
— Allons, s'emporta Morgoth, je ne suis pas un lâche, que ma jeunesse ne te trompe pas. Je suis tout disposé à passer devant si c'est mon tour.
— Ralalalala, mais on ne t'a donc jamais rien dit des donjons ?
— Euh... non, pas grand chose mais...
— Bon, Vertu, explique-lui au moins le début du commencement du métier.
— Ton courage ne fait pas de doute dans notre esprit, Morgoth, et si Mark t'a proposé de fermer la marche, ce n'est pas par fierté virile, mais par souci d'efficacité. En effet, tu n'es pas un combattant, tu n'as pas d'armure, peu d'armes et tu ne saurais de toute façon pas t'en servir, et tu n'as pas la vigueur d'un guerrier qui s'est entraîné toute sa vie, c'est l'évidence même. Si tu passais devant, en cas de danger, tu serais en première ligne, et tu succomberais tout de suite. Or sache que malgré ses faiblesses, le sorcier est souvent le membre le plus redouté des compagnies d'aventuriers, il peut à lui seul transformer une défaite certaine en victoire éclatante ou trouver une échappatoire aux situations les plus désespérées, comme tu nous en as d'ailleurs donné l'illustration au monastère. C'est donc le sorcier, plus que tout autre membre du groupe, qu'il faut protéger, pour le bien de tous. Je pensais qu'on apprenait ces choses-là dans ton école.
— Dit ainsi, ça paraît logique. On apprenait beaucoup de théorie, dans mon école. Je vois maintenant qu'il y a un monde que je n'ai pas exploré, celui de la pratique.

— Sois sans crainte, tu apprendras vite. En tout cas, ne te formalise pas si on te fait passer dans les derniers, c'est une mesure de prudence, non une brimade.
— Bien, tu me rassures. Tu as fait remarquer, à juste titre, que je ne savais pas me battre. Penses-tu que je pourrais apprendre cela aussi ?
— Tu es raisonnablement bien bâti, avec de l'entraînement tu pourrais faire un combattant honorable, mais je ne peux pas te conseiller de t'y consacrer à plein temps. Tu dois savoir que la science des armes est un métier complexe, peut-être autant que celui de la magie. Devenir un guerrier, c'est long et difficile, tu aurais avantage à privilégier le développement de tes dons de sorcier. Mais nous reparlerons de tout ça. Au travail, la richesse nous attend.

II.15 La rape est dans le boulin

Le moins que l'on puisse dire est que Morgoth ne se trouvait pas à son aise. Certes il était plus mince que Marken, qui était passé en premier par l'orifice, mais il n'avait pas l'habitude de ces exercices de souplesse et progressait avec difficulté. Qui plus est, le fait de se retrouver ainsi coincé de toute part entre des parois étroites, compressé par la poigne implacable de la roche, sans visibilité aucune, sans moyen de fuir ni même de faire demi-tour, lui nouait l'estomac de façon déplaisante. Cela faisait des semaines qu'il errait dans la campagne, en compagnie de Vertu puis du Chevalier Noir, et la crainte de rencontrer des créatures hostiles et des périls soudains lui était devenue familière, mais maintenant, il était de plus tenaillé par la terreur que la roche se referme sur lui, le condamnant à une mort lente et anonyme dans les ténèbres. Il se demandait bien quelle mouche l'avait piqué pour accepter de ramper comme un ver dans un tel boyau, et dire qu'il s'était proposé pour passer en premier, le sot ! Maintenant, c'était trop tard, il fallait poursuivre son chemin. Vertu avait dit vrai, le tunnel descendait dans la roche calcaire avec une pente assez marquée, qui pour l'instant facilitait la progression, mais la rendrait d'autant plus difficile au retour. Les parois bosselées s'élargissaient par-ci, s'étrécissaient par là, et partout suintaient d'une humidité malsaine dont profitait quelque espèce de fungus pour se développer. Notre sorcier finit par prendre son parti de sa situation, et faisant preuve de volonté, progressa pouce par pouce, prise par prise, concentré sur son but, sans songer plus qu'il n'était nécessaire au reste du monde. Puis soudain, la pente s'accentua jusqu'à atteindre la quasi-verticale, et sa préoccupation ne fut plus de progresser, mais de s'abstenir de progresser trop vite.

Fort heureusement, Marken et Vertu avaient anticipé la chute de leur compagnon inexpérimenté, et l'avaient saisi avant qu'il ne se fende le crâne par terre.

— Merci...
— Tshhhhh... pas un bruit malheureux.

Il faisait noir comme dans une to... comme dans un four, se dit Morgoth. Au moins n'était-il plus gêné aux entournures, mais il n'osait bouger, ni tâtonner, de peur que sa main ne rencontre la fourrure sale ou la griffe gluante de poison de quelque monstre tapi dans l'obscurité. Lorsque Vertu était descendu en éclaireur, elle n'avait emporté aucun moyen d'éclairage, et il se demandait comment elle avait fait pour voir que la place était sûre, sans doute y avait-il encore un mince filet de lumière qui filtrait par le boyau. En levant la tête, il lui sembla en effet entrevoir une lueur blafarde et fantomatique, mais peut-être s'illusionnait-il. Par souci de discrétion, Marken avait éteint sa torche, mais Vertu avait conservé, dans un petit brasero portatif en cuivre, quelques braises qui en étaient tombées et les avait alimentées en combus-

tible. Elle brandissait maintenant le modeste luminaire, qui était suffisant pour leur dévoiler les contours de la pièce et son mobilier, tout en restant assez discret pour qu'un observateur situé dans une pièce voisine ne remarque pas le rai de lumière filtrant sous la porte. Tout en prenant connaissance de ce qui l'entourait, Morgoth se félicita d'avoir des compagnons aussi expérimentés.

Il se trouvait dans une grande cheminée, les pieds dans un tas de gravats qui étaient logiquement le reste charbonneux d'un feu éteint depuis des lustres. Du manteau de la cheminée, en bois fort, il ne restait qu'un madrier achevant de pourrir sur le sol et quelques clous de bronze ouvragés, qui avaient eu une vertu décorative. La cheminée occupait un coin de cette pièce creusée à même la rocher, et qui mesurait trois pas de large sur cinq de long environ. Les débris d'une table gisaient contre le plus long mur, on aurait dit de prime abord qu'elle avait été brisée en son milieu par le coup de poing de quelque colosse, mais un examen plus attentif montrait que le bois était tordu et mangé, indiquant que le meuble n'avait cédé qu'au passage du temps et à la force de son propre poids. Entre les deux pans de la table qui maintenant formaient un V s'étaient amoncelés des restes de bouteilles et de fioles de contenances et de formes variées, pour la plupart brisées, que la poussière avait fédérés en un amas indistinct. De tels restes de verre, encore plus fragmentés, jonchaient le sol sous le mur situé en face de la table, trois marques horizontales à hauteur d'homme étaient tout ce qui restait des trois étagères superposées qui, elles aussi, avaient succombé à l'humidité et aux larves xylophages. Le mur du fond était occupé par une porte de bois toujours en état, barrée d'un épais madrier, et contre laquelle on avait glissé un lourd coffre ferré qui semblait encore solide. Une deuxième porte, sans madrier ni coffre mais de conception semblable, trônait juste en face de Morgoth. Sur la portion de mur latéral laissée libre par la cheminée, divers instruments de fer rouillaient, sinistres, encore accrochés à leurs clous, d'autres étaient déjà tombés dans la poussière. Morgoth reconnut les instruments en question, et en informa Vertu, qui déjà s'intéressait aux débris de verre par terre.

— Ce n'est pas une cuisine, murmura le sorcier, c'est le laboratoire d'un sorcier ou d'un alchimiste.
— Tu es sûr ? C'est excellent, nous trouverons sans doute des potions et des parchemins à foison.
— Dans ce coffre peut-être ?
— Je le garde pour la fin. Reste bien calmement ici, ne touche à rien, et observe comme nous nous y prenons pour déceler les pièges cachés.

Et tel un apprenti, Morgoth observa, attentif aux gestes de ses maîtres. Mark et Vertu progressaient très lentement, l'arme au poing, piquant soigneusement le sol meuble du bout de leur lame là où ils comptaient poser le pied. Ils se gardaient de toucher quoi que ce soit, s'accroupissant pour examiner à courte distance ce qui attirait leur attention. À un moment, Vertu tira un linge d'une de ses multiples poches et en entoura sa main gauche, qu'elle utilisa pour ôter, un à un, quelques-uns des tessons tombés de la table et les déposer à proximité, triés en deux petits tas bien propres. Elle y parvint sans jamais faire tinter le moindre morceau de verre, et bientôt, les fragments non recouverts par la poussière grise furent mis à jour, reflétant par intermittence les clins d'œil des brandons écarlates. Morgoth nota que l'un des tas regroupait les quelques fioles et cornues qui étaient restées intactes après leur glissade, l'autre les rebuts. De son côté, Marken avait fini de sonder le sol et examinait maintenant les murs avec minutie. Parfois, il pressait le bout de son épée contre quelque irrégularité de la roche qui avait attiré son attention, parfois il tâchait de suivre sur le plafond le cheminement

d'une veine minérale, à la recherche d'une imperfection trahissant la présence d'une éventuelle chausse-trappe.

Mais alors qu'il passait devant Morgoth, qui commençait à s'ennuyer ferme, le Chevalier Noir s'arrêta brusquement. Il examina une portion du mur latéral située à hauteur de hanches, près des instruments suspendus, puis un petit monticule de terre adossé à la paroi rocheuse, juste en dessous. Il tourna alors les talons pour faire signe à Vertu de le suivre, et lui montra le mur. Morgoth s'étant approché, il put voir ce qui avait attiré l'attention du guerrier, une série de marques discrètes, des rainures qu'un observateur peu attentif aurait pu prendre pour de simples coups de burin mal portés. Toutefois, à la lumière du brasero, il voyait maintenant qu'on avait sciemment gravé deux signes avec une pointe quelconque. Le premier figurait un polygone ou un cercle grossier, dont le côté gauche se prolongeait par un long segment de droite vers le haut. Le deuxième hiéroglyphe avait la forme d'un angle droit, au fond duquel était blotti un petit quart de cercle qui en marquait l'ouverture. Tandis que Vertu examinait plus attentivement le mur et le monticule, Marken expliqua sa trouvaille.

— Les aventuriers ont un langage par signes, une écriture secrète et très ancienne qu'ils utilisent généralement pour annoter les cartes et les plans. Le signe de droite signifie une recommandation, un conseil, probablement laissé par un de ceux qui nous ont précédés. Peut-être même celui qui avait fait le tas de pierres, bouché l'entrée et gravé le signe de Miaris. Le signe de gauche nous parle d'un recoin, d'un angle, comme il n'y a pas d'autre précision, nous pensons qu'il s'agit de l'angle le plus proche, celui que fait le mur avec le sol. Regarde le petit tas de terre juste dessous, c'est sûrement ça.

Morgoth opina, jugeant que décidément, il avait bien des choses à apprendre. Vertu estima, pour quelques raisons qui échappèrent au sorcier, que l'éminence ne recelait pas de piège, et elle se mit en devoir de creuser, utilisant pour ce faire une sorte de spatule qu'elle avait décrochée du mur. L'objet qu'elle déterra n'était pas profondément enfoncé dans la couche de terre meuble, tout juste quelques centimètres. De prime abord, c'était long comme un avant-bras, large comme une main les doigts joints, épais d'un pouce, et emmailloté dans un linge noir d'aspect répugnant, et Morgoth craignit un instant qu'il ne recèle quelque macabre relique. Aussi fut-il soulagé lorsqu'elle dévoila une plaque de cuivre courbe. Celui qui avait caché la plaque à leur attention avait pris le soin louable de l'oindre d'huile avant de l'envelopper d'un tissus naphteux, ce qui l'avait plutôt bien protégée de la corrosion, même si çà et là pointaient quelques traces de vert-de-gris. Il devait s'agir d'une pièce ornementale d'armure, dont la face externe représentait un lion rampant, mais c'est l'avers qui intéressa nos héros, une surface polie sur laquelle une bonne âme avait inscrit, en caractères anguleux et sans fioritures calligraphiques, l'avertissement suivant :

« Le Secret des Dieux est interdit aux mortels. Le Divisé a payé cher pour l'apprendre, mes compagnons, plus chanceux, sont morts avant de le comprendre. Toi qui le cherche, fais demi-tour. »

Suivaient deux initiales, C.S., et un nombre en vieux numéraire Stangien, 733.

— C.S. est sûrement l'auteur de ces mots, commenta Vertu à mi-voix, et 733 l'année. Probablement 733 selon le calendrier Miariste, qui n'a plus cours dans ces régions, ça fait donc cent quarante ans environ. À l'époque, la contrée était un peu plus civilisée que maintenant, et le clergé de Miaris était florissant.

— Et ça veut dire quoi ?

— Apparemment, un truc appelé « Secret des Dieux » est caché quelque part dans ce donjon,

et c'est censé attirer les aventuriers. Je crois qu'on est sur un gros coup. C'est quoi à votre avis, le Secret des Dieux ?
— Si je le savais, intervint Mark, je me prélasserais dans l'Olympe avec une nymphe à gros nichons de chaque côté et une coupe d'hydromel à la main [2], je ne me ferais pas chier à ramper dans ce trou merdeux. Moi ce qui m'inquiète, c'est surtout cette histoire de « Divisé ».
— C'était peut-être un compagnon de celui qui a laissé ce mot, ou bien le constructeur du donjon... on trouvera sûrement d'autres indices plus loin, rangeons ceci et poursuivons les fouilles. Viens voir ce que j'ai trouvé et dis-moi ce que tu en penses.

Tandis que Mark reprenait silencieusement son inspection, Morgoth suivit Vertu jusqu'au petit tas d'objets qu'elle avait constitué. Elle prit un flacon de verre constitué d'un bulbe surmonté d'un long col, bouché par de la cire noire, et à demi rempli d'une huile sombre. Avec peine, le sorcier descella la cire, prenant grand soin de n'en faire tomber aucun fragment à l'intérieur du flacon. Puis il huma, sans trop en respirer cependant, l'odeur qui s'échappait, qu'il reconnut immédiatement. Par précaution, il en fit tomber deux gouttes sur le plat de sa main gauche et dessina de son index droit une rune simple qui, miracle, s'évanouit aussitôt qu'elle fut achevée.

— De la Nullencre, utile à confectionner certains parchemins.
— Combien ça vaut ?
— Cher, c'est importé des Îles Boréales. Je dirais dix ducats, vu la quantité.
— Splendide, et ceci ?

Mark, qui avait achevé son inspection, vint bientôt en renfort, ce qui permit de travailler à la chaîne. Il avait déchiré des lanières de sa chemise, et confectionnait des bouchons pour clore les récipients que Vertu ouvrait et que Morgoth examinait. Au total, ils mirent à jour sept fioles, la nullencre donc, du soufre un peu déliquescent « mais c'est pas grave », de la poudre d'argent très fine que Vertu évalua à cinq ducats, un goudron assez liquide dont le Chevalier Noir enduisit ses bouchons (peut-être le même qui avait servi à empaqueter la plaque de cuivre gravée), des petites graines de mellifère, une plante magique à laquelle Morgoth semblait accorder une certaine valeur, un liquide iridescent sur lequel il ne se prononça pas, préférant attendre de le voir à la lumière du jour, enfin qu'une sorte de liqueur translucide qui embauma toute la pièce de sa senteur entêtante dès que la fiole fut ouverte, et qui lui était inconnue.

— Pas de potion de guérison ?
— Je ne pense pas, mais il y a plusieurs formules de potion de guérison, je ne les connais pas toutes. Ah, si j'avais su, j'aurais été plus attentif aux cours d'alchimie.
— Peu importe, c'est déjà bien. Tu vois bien, je disais vrai, ces pauvres richesses nous remboursent déjà près du tiers des dépenses engagées pour l'aventure, et nous n'avons pas fini d'explorer une unique petite pièce sans monstre aucun.
— Tu as raison, l'affaire est d'un très bon rapport. Je commence à saisir l'intérêt des donjons.
— Examinons ce coffre maintenant. C'est ma responsabilité, car je suis entraînée à trouver les pièges et à les désactiver.
— Ben heureusement, commenta le Chevalier Noir, c'est pas mon boulot de trigonder les boudines...
— J'expliquais pour Morgoth. Restez en retrait, et couvrez-moi.

Mark encocha son arc, comme si un ennemi pouvait jaillir de ce coffre où un enfant aurait eu du mal à se glisser. Après l'avoir inspecté sous tous les angles, Vertu sortit de ses poches

2. Mark fredonna alors quelques mesures de « Mister Lovergod – Shabba » pour appuyer son propos.

intérieures plusieurs petits instruments aux formes complexes dont Morgoth ignorait l'existence, et entreprit de crocheter la serrure. Mais là aussi, le temps avait fait son œuvre, et les délicats mécanismes de cette serrure, chef-d'œuvre d'un artisan du temps passé, s'étaient grippés. La voleuse fut donc contrainte de forcer sur ses outils, tant et si bien qu'elle finit par déraper et par donner un violent coup de coude dans le bois. C'en était trop pour la structure fatiguée du meuble, qui céda dans un craquement mou. Vertu se redressa d'un bond, l'arme à la main, mais rien ne vint, et au bout de quelques minutes, elle se résolut à fouiller dans le tas de ferrures oxydées et d'échardes pourries, à la recherche du contenu du coffre. Hélas, la bibliothèque de parchemins de l'ancien occupant des lieux présentait le triste spectacle d'un tas de fragments de rouleaux jaunis et de tomes savants troués par les vers, auxquels l'irruption de Vertu avait donné le coup de grâce.

Elle se retourna alors vers ses compagnons, et haussa les épaules.

— Bah, tant pis. Je crois qu'on a fait le tour de cette pièce, elle est franche, ça nous fera une bonne base d'opération pour la suite de l'exploration. Je suggère qu'on commence par la porte non barrée.
— Une raison particulière ? s'enquit Marken.
— Simple affaire de logique : celui qui a laissé le mot à notre intention nous a mis en garde contre un danger. Tu noteras qu'une seule des deux portes est barrée, et qu'en outre, la position du coffre indique qu'il l'a probablement tiré là pour bloquer la porte. C'est donc de là que le danger en question était censé venir. Comme il a dû passer un certain temps dans cette pièce pour écrire son avertissement, il ne s'est pas enfui en hâte, s'il avait eu le moindre doute sur ce qu'il y a derrière l'autre porte, il aurait pris la précaution de la condamner d'une manière ou d'une autre. On peut logiquement supposer que le danger est moindre derrière la deuxième porte, c'est donc par là qu'il faut commencer. Nous y trouverons peut-être des indices sur la nature de la menace, ou un moyen de nous en protéger, que sais-je.
— À moins, ajouta Morgoth, qu'il soit tout simplement sorti par cette porte, il ne pouvait donc pas la barrer de l'extérieur.
— Mais alors qui a mis la pierre gravée en haut du boyau ?
— Effectivement, très juste, tout ça se tient.
— Mettez-vous contre le mur, Mark devant, puis Morgoth. Je reculerai dans la cheminée dès que j'aurai ouvert la porte, si un monstre bondit pour m'attaquer, il se retrouvera pris entre deux feux, et sous la menace des sortilèges.
— Mauvaise idée, critiqua Mark. S'il te lance un projectile depuis le fond, tu fais quoi ?
— Bien vu, alors j'ouvre, et je me place aux côtés de toi. Allons-y.

Vertu s'approcha de la porte et l'examina avec le soin habituel, cherchant une irrégularité du bois qui pourrait trahir un piège magique, ou une spécificité du verrou. Mais elle ne trouva rien de tel. Elle sortit de sa manche un petit appareil métallique biscornu qu'elle inséra dans la serrure, apparemment pour la fermer, puis emmaillota sa main gauche dans d'épaisses couches de tissus. Elle la posa sur le bouton de la porte, un bouton de cuivre bien rond, ses nerfs tendus, attentifs au moindre signe de danger, et tenta de tourner. Le mécanisme était bien sûr grippé, et elle dut forcer progressivement, de telle sorte que la résistance céda d'un coup, produisant un bruit sec. La discrétion n'était plus de mise, car s'il y avait quelqu'un ou quelque chose à l'affût derrière la porte, il était maintenant au courant qu'on allait pénétrer dans son domaine. La voleuse tira donc la porte vers elle d'un coup, tira son sabre, le planta dans l'ouverture noire d'un mouvement foudroyant, espérant surprendre un fâcheux qui se serait tenu derrière, puis bondit vers l'arrière jusqu'à la place qu'elle avait prévu d'occuper.

Silence.

Elle jeta un œil, puis deux, puis s'avança. Elle posa le brasero sur le seuil de la pièce sans le franchir, puis se contorsionna pour en voir le maximum sans entrer. La nouvelle pièce était plus petite encore, et constituait un cul-de-sac. Divers débris jonchaient le sol, des traces sombres et indistinctes étaient visibles sur les murs. D'un bond, Vertu progressa jusqu'à ce que son pied soit presque à l'intérieur, elle planta son épée verticalement, espérant embrocher un ennemi qui se serait dissimulé au-dessus de la porte, puis elle opéra un ample moulinet, faisant décrire à son arme un cercle complet qui aurait blessé quiconque se serait caché derrière l'embrasure. Mais une fois encore, le fer ne trouva à trancher que l'air humide du donjon. Elle risqua une tête, puis du bout de son arme piqua le sol devant elle, avant de sauter prestement à l'endroit qu'elle avait examiné.

La pièce était plus ou moins carrée, les murs taillés dans la pierre avaient été chaulés, mais des traces d'humidité suintante avaient souillé le revêtement de coulures bariolées, formant des motifs étranges mais entièrement naturels. Le principal ornement de la pièce était un lit de bois précieux, mais hélas vermoulu, dont le baldaquin s'était écroulé depuis longtemps. Le matelas avait disparu, et les planches de bois faisant sommier avaient été fracturées, apparemment à coups de hache, indiquant que l'endroit avait déjà été visité. Un tabouret près du lit avait dû tenir lieu de table de nuit, et dans l'angle opposé au lit, un grand secrétaire à multiples tiroirs avait subi les outrages du temps et des pillards. Voyant l'état de l'endroit, Vertu se détendit, gageant que si pièges il y avait eu, leurs prédécesseurs les avaient déclenchés ou désamorcés voici des lustres. Elle fit venir ses compagnons.

— L'endroit a été fouillé.

— Ils ont peut-être laissé quelque chose, murmura Morgoth, qui commençait à se prendre au jeu.

— Ce serait étonnant, mais on ne sait jamais. Refermons la porte, nous pourrons enfin allumer une torche et y voir plus clair.

Ainsi fut fait, et une clarté plus vive baigna vite toute la zone, éloignant quelque peu les terreurs nées de l'obscurité. Toujours avec prudence, ils se mirent en quête de quelque objet de valeur parmi les débris, avec toutefois plus d'assurance. Morgoth découvrit alors un détail curieux, et demanda l'avis de ses collègues.

— Voyez, derrière la tête du lit, une zone de mur large d'un pied et haute de la moitié, elle présente un aspect différent du reste. Sa forme m'a semblé trop régulière pour être naturelle.

— Tu as raison, opina Mark, on dirait que l'humidité a rongé la chaux différemment à cet endroit.

— Belle trouvaille, renchérit Vertu. Je suppose que si les pillards qui nous ont précédé ne l'ont pas trouvée, c'est parce qu'à l'époque, le mur était neuf et présentait un aspect uni. Tirons vite le lit pour voir quelles surprises nous attendent.

Ils s'attelèrent donc à tirer le lit loin de la paroi, à leur surprise celui-ci ne s'effondra pas sous l'effort et glissa sagement sur la terre meuble. Une fois dégagée, la portion de mur n'en paraissait que plus suspecte. Vertu s'agenouilla devant, porta longuement son oreille contre le mur, palpa l'endroit, toqua alternativement dans le rectangle et au-dehors et parvint à se convaincre que les deux zones rendaient des bruits différents. Du bout de sa lame, elle piqua le centre du rectangle, qui était dur, puis le pourtour, qui était friable. Elle en déduisit qu'une pierre rapportée avait été scellée dans le mur avec du mortier. Mark et Vertu la descellèrent laborieusement, utilisant leurs épées en guise d'outils de carrier, et bientôt elle tomba toute seule, se révélant être une simple plaque de pierre épaisse d'un pouce. Elle cachait

une cavité profonde, protégée de l'humidité, dans laquelle un paquet de cuir attendait depuis des générations qu'on vienne le chercher.

— Méfiance, prévint Vertu, qui était au fait de ces choses. C'est sûrement un objet de valeur sinon on ne se serait pas donné la peine de le dissimuler, mais on a du le protéger d'une manière ou d'une autre. Pas question que je mette la main là-dedans.

Sur ces constatations, elle se releva, regarda autour d'elle, puis avisa une mince planche issue du secrétaire dont elle éprouva la solidité. Elle ramassa ensuite un clou de fer qui traînait, et l'enfonça perpendiculairement à une extrémité de la planche en se servant d'un mur. Elle s'assura que son ouvrage était solide, puis fit signe à ses compagnons de reculer. D'une main assurée, elle glissa la mince planche à l'intérieur de la fente, puis positionna le clou à faible distance d'une des lanières de cuir qui entourait le paquet, sans jamais toucher les parois du réduit de pierre. Retenant son souffle, elle passa le clou sous la lanière, puis s'écarta de devant le trou, et d'un coup sec, tira vers elle l'objet de sa convoitise. Aussitôt, le roulement d'une lourde mécanique bien huilée se fit entendre, en même temps qu'un sifflement bref suivi d'un petit choc sourd dans la porte, derrière eux.

Le silence revint, le parti aux aguets se détendit. Par terre gisait le petit paquet de cuir. Vertu risqua un œil de professionnelle curieuse dans l'orifice, et commenta :

— Incroyable, ce système a fonctionné après être resté si longtemps sans entretien. C'est vraiment un très beau travail ! Voyez, d'épais barreaux de fer sont descendus brutalement d'un logement qui nous était invisible, si je n'avais pas tiré très rapidement le butin en dehors du trou, on aurait été bien en peine de le sortir de là. Et ici, vous pouvez voir une fléchette, probablement empoisonnée, qui a jailli d'un logement du fond. Un piège superbement réalisé, vraiment.

— Le paquet, fit Mark, impatient.

— Oui, voyons le fruit de nos efforts. Ces lanières ont durci avec le temps on dirait, il vaudrait mieux les couper. Voilà, alors, qu'avons-nous là ?

Il y avait maintenant, sur le sol de terre battue, un livre, une bague et une bourse.

II.16 Le mystère s'épaissit

D'instinct, Morgoth prit le livre, un tome épais dont la reliure de cuir noir était renforcée de ferrures à l'aspect terrible. La couverture était gravée d'un signe cursif et contourné, dans lequel on pouvait lire la forme stylisée, au choix, d'un dragon ou d'une araignée (ou d'une chope d'hydromel si l'on était un nain). Il l'ouvrit et jeta un œil aux premières pages, couvertes d'une écriture alternativement composée de lignes cunéiformes verticales et de rangées d'idéogrammes compliqués et délicats rangés sagement en tableaux rectangulaires. Plus loin, l'ouvrage était agrémenté de diagrammes géométriques, d'illustrations présentant des écorchés de créatures diverses mais qu'on avait peu envie de croiser au détour d'un couloir sombre, de symboles astrologiques, cosmogoniques, de pentagrammes, de cercles d'invocation et de listes de noms qui écorchaient assurément la bouche de ceux qui parvenaient à les prononcer.

— Sapristi ! Le Tome d'Argent du Codex Incubus d'Alizabel !

— C'est quoi ça ? s'enquit Mark.

— Le Grand Alizabel était un sombre nécromant, qui fut dit-on apprenti de Skelos l'Innommable avant de se retourner contre lui au cours de la fameuse bataille qui...

— Non, je ne parle pas du bouquin, je parle du juron. Tu crois que tu vas te faire respecter avec un langage pareil ? Sapristi, saperlipopette… Merde alors, c'est pas un langage pour un aventurier. Je ne sais pas moi, trouve-toi des formules bien saignantes, des blasphèmes orduriers. Si tu continues, tu vas nous faire tous passer pour des béjaunes.
— Bon, intervint Vertu, ce n'est pas le moment de se quereller sur ces questions. Combien ça peut valoir ce bouquin ?
— En tout cas c'est très précieux et très rare. Il y en avait un exemplaire dans la bibliothèque de mon école du Cygne Anémique, dans la salle réservée aux ouvrages précieux. Seuls les maîtres avaient l'autorisation de le consulter. Je pense que ça vaut au moins cent ou deux cents ducats d'or. Vois la qualité de ces illustrations, c'est le travail d'un copiste de première force.
— Bon, on verra bien. La suite maintenant.

Elle prit la bourse dans sa main. Et se figea. Le clair tintement de cailloux qu'on entrechoque avait brutalement fait monter son rythme cardiaque. Elle ouvrit de grands yeux et regarda le Chevalier Noir qui, ayant lui aussi reconnu ce son si doux, lui rendit un regard du même genre. Elle s'assit par terre en tailleur, déploya sur la terre un des pans de tissu noir qui faisaient partie de son armure, et vida dessus le contenu du petit sac.

Cinq, dix, quinze, dix-sept, dix-huit.

Dix-huit gemmes, sur le velours noir.

Leurs tailles variaient du simple au triple, leurs formes allaient du brut à la taille grand-elfique à angulaire de double table, leurs natures étaient fort diverses, et bien qu'à la lumière de la torche il soit impossible de déterminer leur qualité exacte, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait de pierres précieuses ou fines, de grand prix. Vertu sourit de toutes ses dents, plissa le nez et émit un petit « Hî ! », prenant une expression infantile que Morgoth ne se souvenait pas de l'avoir vue arborer auparavant. Elle en sautilla sur ses fesses, et le Chevalier Noir ne cacha pas non plus sa satisfaction devant ce spectacle, qui émut même Morgoth.

— Palsembleu, combien cela peut-il valoir ?
— Sûrement plus que ton livre tout pourri, ah ah ! Hum… je vous ferai une estimation plus précise lorsque nous serons revenus à la lumière. Cette aventure était mal engagée, mais la fortune nous sourit finalement ! Comme je te l'avais promis, mon jeune ami, les petits « hors-sujets » de notre mission nous ont déjà rapporté bien plus que les dépenses engagées.
— Hors-sujet ? Je n'en suis pas si sûr, fit Morgoth en faisant rouler la bague entre ses doigts d'un air songeur.
— Comment cela ?
— Observe la bague maintenant, tu ne lui trouves rien de particulier ?
— Non, c'est une bague sigillaire à la mode ancienne. Un anneau magique peut-être, il faudrait… Ah c'est curieux, maintenant que tu me le fais remarquer, le dessin m'en est familier. Mais où diable ai-je vu un anneau pareil ?
— À ton doigt.

Comment diable avait-elle fait pour ne pas le voir ? C'était évident, énorme, ça sautait aux yeux comme des chaussures de clown aux pieds d'un troll. C'était maintenant évident que cet anneau de cuivre et de fer était l'exact jumeau de cette chevalière que Arcelor Niucco leur avait confiée pour preuve de son identité, et que Vertu avait glissée à son annulaire droit avant de l'y oublier. Interloquée, elle considéra les deux bijoux. Sur chacun, un motif était gravé en creux dans un cadre ovale, un griffon issant entouré de six trous coniques, qui sur de

la cire devaient ressortir en pointes. Seule différence, la chevalière confiée par le mystérieux personnage semblait plus vieille, ses motifs étaient patinés, usés, et son fer oxydé par endroits, tandis que curieusement, la bague qui avait passé des décennies dans un trou du donjon était encore en meilleur état.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Comment est-ce possible ?
— Il y a un rapport quelconque entre notre commanditaire et ce donjon, constata Morgoth, mais lequel... Une chose est claire, il ne nous a pas dit toute la vérité, et cette bague est bien autre chose qu'un simple signe de reconnaissance. Tu avais sans doute raison de te méfier de lui, finalement.
— Oui, et il a bien manigancé son coup ce brigand. Je t'ai fait identifier le parchemin qu'il nous avait confié, mais j'avais complètement perdu de vue qu'il nous avait aussi fait transporter cette bague, qui est probablement la seule raison de notre mission. Peux-tu vérifier si ces anneaux sont magiques ?
— J'allais le faire.

Morgoth se mit au travail, et inspecta magiquement ces curieux anneaux, à l'aide du sortilège habituel d'identification.

— Ils sont bien magiques, confirma le sorcier après quelques passes, et parfaitement similaires, mais je n'ai décelé qu'une faible puissance en eux. Pourtant leur enchantement est très pur, très propre, c'est le travail d'un sorcier habile et non d'un apprenti.
— Bien, soupira Mark en se relevant, ça ne nous avance à rien on dirait. Il reste l'autre porte à ouvrir, on en apprendra peut-être plus sur tout ça.

Alors, ils rangèrent leurs nouvelles possessions, éteignirent la torche, ranimèrent le brasero et se dirigèrent vers la dernière porte, avec le sourd pressentiment que la suite des événements serait moins plaisante.

Vertu colla son oreille à la porte, pour déceler un ennemi qui aurait été alerté par le bruit qu'ils avaient fait, ou par un système d'alarme déclenché par le piège du mur, mais encore une fois elle n'entendit pas un bruit. Elle glissa son épée sous un des tenons de fer qui supportaient le madrier de bois, et indiqua à Mark de faire de même sous l'autre tenon. Ils firent levier de conserve, et décollèrent sans trop de difficulté la poutre pourrie et incrustée dans la ferraille, qu'ils purent alors soulever dans un relatif silence, et déposer à côté. La porte n'avait pas de serrure, mais ses gonds étaient rouillés et grippés d'une épaisse couche de poussière, Mark trouva donc avantageux de se munir d'un morceau de ferrure tiré du coffre, de forme recourbée et encore assez résistant, qu'il glissa sous l'embrasure pour faire levier. Un craquement grave résonna, puis un second, il était impossible d'ouvrir sans faire de bruit. Ils prirent donc le parti d'écarter sèchement le vantail, comme Vertu l'avaient déjà fait précédemment. De nouveau, elle employa sa technique pour surprendre les ennemis tapis derrière les portes, avec le même résultat, tout restait d'un calme inquiétant. Un bref coup d'œil lui avait suffi pour voir que la pièce était bien plus grande que la précédente, elle n'était d'ailleurs pas parvenue à apercevoir le mur d'en face. Elle ramassa un petit caillou sur le sol, et le jeta droit devant sans trop de force, un petit son mou et quasiment inaudible répondit. Elle lança un deuxième caillou dans la même direction, mais plus fort, qui cette fois rendit un bruit sec et lointain assorti d'un bref écho. Du bout de son épée, elle éprouva le sol situé immédiatement de l'autre côté de la porte, un plancher de bois peu fiable, puis revint dans le laboratoire, ralluma d'une main assurée la torche qu'ils venaient pourtant d'éteindre, et franchit le seuil de la grande caverne.

II.17 La Caverne du Destin

La porte s'ouvrait à mi-hauteur d'une vaste cuvette de forme plus ou moins ovale, large de vingt pas et longue du double. Des colonnes de concrétions soutenaient la voûte dont le sommet enténébré culminait à une douzaine de mètres au-dessus du point bas. Des artisans du temps jadis avaient aménagé cette cavité naturelle et en avaient fait un lieu praticable en installant des passerelles de bois soutenues par des étais. Une coursive circulaire faisait le tour complet de la grotte en un chemin de ronde dont le seul ornement était une rangée de flambeaux fichés dans le roc à intervalle régulier. Quatre passerelles droites en partaient comme les rayons d'une roue dont le moyeu consistait en une plate-forme circulaire large de cinq pas. En son centre était située la machine. C'était une colonne de bronze à la forme tarabiscotée, dont la base large de dix pieds s'ornait de bulbes multiples, de tubulures, de cannelures, de leviers crantés et de cadrans de cuivre aux multiples aiguilles figées à tout jamais par l'oxydation. La machine s'effilait jusqu'à ne plus présenter qu'une section de trois pieds de diamètre à la hauteur de la plate-forme, puis s'évasait de nouveau comme une monstrueuse fleur métallique dont les trois pétales s'épanouissaient entre les passerelles d'accès, un quatrième pétale semblable s'était quant à lui détaché de la structure principale, était tombé sur la plate-forme dont les planches avaient cédé sous son poids, et les restes de la machinerie gisaient maintenant sur le sol de terre grasse et de gravats mêlés. Les pétales restants supportaient encore vaillament le poids d'appareils réalisés avec soin, des ensembles de fins câbles de cuivre reliant d'épaisses cornues de verre ou de céramique, de tiges de fer et de petites coupelles de bronze assemblées en chapelets. Ces bien curieuses machines avaient pointé vers quatre autres mécaniques de bronze, des sortes de caisses d'aspect sinistre, longues chacune de deux pas et large d'un, ornées des mêmes tubulures et cannelures que la grande colonne. Deux de ces caisses étaient encore à leur place, suspendues à un ou deux mètres sous la voûte par des chaînes et des poulies pendant comme les fils d'une araignée peu soigneuse, et qui avaient dû permettre de les hisser là, au centre exact de l'espace vide entre la plate-forme, les passerelles d'accès et la coursive. Les deux autres caisses s'étaient décrochées, à moins qu'on ne les ait descendues, l'une d'elle avait encore un couvercle entrouvert, rappelant désagréablement un cercueil. Après la fleur, la colonne se poursuivait en hauteur, jusqu'à toucher le plafond, et de là partait un faisceau de câbles et de tubes fixés au plafond, auquel répondait un autre faisceau semblable partant de la base de la machine, courant de conserve dans le sens de plus grande longueur de la caverne, vers un endroit où semblait s'ouvrir une deuxième grotte, dont le sol était cette fois à hauteur de coursive. Il était toutefois difficile de voir la destination finale de ces installations, car dans cette direction, la pierre changeait d'aspect, le calcaire clair et tendre cédant brutalement la place à une pierre beaucoup plus sombre. Dans tout ce lieu sinistre on ne décelait aucune vie, aucune trace d'activité récente, pas un bruit, pas même un souffle de vent. Rien que les reliques nostalgiques et vaguement menaçantes d'un rêve brisé que le temps avait figé à jamais, pitoyable témoignage de la vanité des passions humaines.

— Waoh, fit Mark, ça doit être vachement long à décrire une pièce comme ça.

— Je ne pense pas qu'on ait pu dissimuler des pièges sur ces pontons branlants, prévint Vertu, mais prenez garde aux murs et ne touchez pas à ces flambeaux.

Elle progressa sur le ponton vers la gauche, ouvrant la marche avec précaution de peur de passer la jambe au travers d'une planche pourrie. Certaines étaient, il est vrai, en très mauvais état. Elle emprunta la première passerelle radiale, l'arme au poing, aux aguets, puis fit signe à ses compagnons de la suivre à quelque distance, l'un après l'autre afin de répartir la charge de

leurs poids. Arrivée à mi-chemin de la plate-forme centrale, elle s'arrêta un long moment pour examiner l'un des grands coffres suspendus, puis continua son chemin. Elle parvint jusqu'à un ensemble de cadrans et de leviers regroupés, qui formaient comme un tableau de bord. Sans effleurer la machine une seule seconde, elle l'examina sous toutes les coutures. Étonnée, elle interrogea Morgoth du regard, le sorcier s'approcha des cadrans, en fit le tour, leva le nez en se grattant la tête d'un air perplexe. Puis il se pencha par-dessus le grand trou béant dans le plancher, et désigna les débris de la machine et les deux coffres qui gisaient par terre, trois mètres en contrebas. Ne voyant rien de mieux à faire sur la plate-forme, Vertu acquiesça et fit signe à Mark de rester là, en arrière-garde. Une échelle de bois permettait de descendre jusqu'au niveau du sol, mais elle l'estima peu sûre, et préféra descendre le long de la machine, dont les aspérités permettaient de nombreuses prises. Elle posa finalement le pied sur le sol comme sur une terre étrangère, courbée, l'épée à l'horizontale, prête à bondir. Elle prêtait particulièrement attention aux deux coffres qui pouvaient donner asile à un monstre, et se dirigea vers celui qui était entrouvert, et qui donc présentait le plus de danger. Elle fit une rapide inspection des alentours, puis d'un geste vif pointa sa torche vers le bâillement du panneau de métal percé – elle le découvrit soudain – d'une vitre bombée large d'un pied et que la poussière avait opacifiée. Cependant, l'ouverture n'était pas assez large pour qu'elle puisse deviner ce qui se trouvait dedans, elle se résolut donc à prendre un robuste madrier tombé de la plate-forme, et s'en servit pour ouvrir le récipient à distance respectueuse.

Un crissement, un mouvement, une forme se précipitant hors du caisson.

Les nerfs de Vertu étaient si tendus qu'elle réagit avec une vitesse ahurissante, et porta une attaque foudroyante, clouant le monstre sur place avant qu'il ne sorte de son hébétude.

Elle se rendit toutefois rapidement compte qu'elle n'avait pas eu grand mérite à cette victoire, elle venait d'embrocher un rat, un simple rat. Elle dégagea sa lame du muridé malchanceux, et se dit que sa présence était réconfortante : les rats sont suffisamment intelligents pour ne pas nicher à proximité des monstres, et s'il y avait eu des pièges dans le caisson, depuis le temps, les allées et venues de la gent trotte-menue les auraient déclenchés. Néanmoins, c'est du bout de son sabre qu'elle acheva d'ouvrir le couvercle. Elle ne fut guère surprise de ce qu'elle y trouva, et fit signe à Morgoth de la suivre.

— Quelle horreur !

— Allons, reprends-toi, tu es nécromancien, ce n'est sûrement pas la première fois que tu vois un squelette. Ce qui m'étonne, c'est la forme et la taille de ces restes, regarde, ces membres contrefaits, ce crâne difforme et allongé, cette mâchoire grossière... quel genre de traîtement cet homme a-t-il subi pour prendre un tel aspect ?

— Rassure-toi Vertu, il ne s'agit pas là d'une expérience contre-nature d'altération d'un être humain, ces restes sont ceux d'un troll.

— Un troll ? Mais oui, tu as raison, je reconnais maintenant le faciès répugnant de cette vermine. C'est sans doute l'atmosphère de ce lieu qui trouble mon jugement. Mais les trolls sont bien difficiles à tuer, leurs chairs régénèrent de leurs blessures à un rythme surnaturel, on dit que même décapité, un troll peut faire repousser une nouvelle tête en quelques minutes et ne pas s'en porter plus mal.

— C'est exact, on m'a dit que seul le feu ou l'eau-forte sont de quelque aide pour occire le troll.

— Mais ce squelette est entier et en bon état. Aucune trace de brûlure, vois...

— Tu as raison. Quelqu'un a utilisé un autre moyen pour tuer celui-là. Sans doute est-ce l'effet de la machine.

— As-tu une idée de sa fonction ?
— Non, il faudrait que je l'étudie plus en détail. Par contre, ce caisson m'est familier : ces mécaniques sont généralement utilisées pour emprisonner des créatures et les maintenir dans une sorte de sommeil magique pour de longues périodes, ce sont des coffrets de stase. Ceux-ci sont très perfectionnés, je pense qu'ils ont d'autres fonctionnalités, mais à la base, c'est ça. Regarde ces curieux mécanismes qui tendent vers les deux caissons restant, il y avait sans doute un rayon qui en partait pour faire *quelque chose* aux occupants.
— Voilà qui est intéressant, que se passe-t-il lorsqu'un coffret s'ouvre brutalement ?
— La stase cesse, et la créature se réveille.
— Mais ça n'a pas été le cas pour celui-ci, donc, le troll était mort avant l'ouverture de son coffret.
— Tu as raison, ta logique est impressionnante... et comme il n'y a aucun besoin d'un champ de stase pour maintenir un troll mort, c'est qu'il était vivant lorsqu'on l'a mis là. Il y a de bonnes chances que ce soit la machine qui l'ait tué, que ce soit intentionnellement ou par accident.
— Tout ceci est du dernier suspect. Oh mais regarde cette inscription, sur le couvercle, j'ai failli la manquer. « Ghongor » ou « Ghungor », quelque chose comme ça, ça a une signification pour toi ?
— Um... non, je ne vois pas. C'était peut-être son nom ?
— J'ignorais que les trolls avaient un nom. Voyons l'autre coffret tombé à terre.

Tout comme la première fois, elle s'approcha du second coffret, qui était intact, tenant Morgoth à distance respectueuse. Après une inspection tout aussi minutieuse, elle essuya la vitre et se pencha pour observer le contenu. Ce qu'elle vit sembla l'intriguer beaucoup, et le sorcier la rejoignit bien vite.

II.18 Les elfes ont les oreilles pointues

Il s'agissait d'une femme. De longs cheveux d'or pâle tirant sur le roux crépusculaire, tressés en fines cordelettes mêlées de fils d'argent et de perles, étaient le seul écrin digne d'encadrer son blanc visage aux traits si fins, si délicats qu'ils emplissaient de chaste adoration quiconque les contemplaient. Sous une cape de velours vert, bordé d'or et d'argent, un linge de la soie la plus précieuse décoré de motifs floraux soulignait, plus qu'il ne voilait, sa poitrine menue et ses reins admirables. Peut-être les pillards qui les avaient précédés en ces lieux s'étaient-ils émus de ce spectacle et avaient renoncé à profaner son repos, car elle avait toujours sur elle quelques bijoux qui, pour être discrets, n'en étaient pas moins de grand prix : des boucles d'oreilles argentées incrustées de petis rubis figurant des larmes de sang, des bracelets d'or aux poignets et aux chevilles, sur lesquels se déroulaient les idéogrammes complexes et entrelacés d'une écriture plus ancienne que la culture humaine, et un pendentif d'or représentant un masque féminin arborant un sourire bienveillant quoique légèrement taquin, dont les trois yeux étaient figurés par des tourmalines polies du plus bel effet. Des bagues variées mais de prix habillaient ses doigts fins aux ongles peints d'argent, qui reposaient paisiblement sur son doux ventre.

— La saaaaalloooooope ! Sortez-la de là que je l'attrape et que je te la...

Vertu se retourna vivement en direction de la plate-forme d'où Mark émettait ces commentaires d'un goût discutable. Elle lui lança un regard assassin. Morgoth, que l'apparition sou-

daine de la jeune femme avait bouleversé, se sentit poussé par un instinct homicide qui lui était inconnu et aurait sans doute agoni le Chevalier Noir de ses malédictions les plus honteuses et les plus blasphématoires si la voleuse n'avait pas retenu son bras d'une main ferme.

— Dis donc, au lieu de mater les cadavres, si tu retournais faire le guet ?
— Holà, tout de suite... Mais que je ne vous prenne pas à empalmer les cailloux dans mon dos, on ne me la fait pas à moi.

Il retourna à son poste en bougonnant. Vertu se pencha à l'oreille de Morgoth et chuchota :

— Dis, tu te souviens quand je t'ai parlé de Mark la première fois...
— Bon camarade, joyeux compagnon, honneur des soldats ?
— Oui, c'est cela. Et bien, il est possible que les années ayant passé, j'aie un peu enjolivé les souvenirs que j'en avais.
— Oh, sans blague ?
— Bon, d'accord, c'est une sombre brute. Mais on a besoin de lui, tu comprends...
— Umph. Oui, je comprends. Et plus ça va, plus je comprends.
— Parfait, la souplesse d'esprit est le plus grand profit que l'on puisse tirer de l'expérience. Revenons à notre elfe, là. Qu'en penses-tu ?
— Une elfe ?
— Une telle beauté n'est hélas pas le fait de notre race, et observe ses oreilles, tu vois qu'elles sont pointues. Les elfes ont les oreilles pointues.
— Les elfes ont les oreilles pointues ? C'est étrange, un de mes professeurs m'a au contraire enseigné que les elfes avaient des oreilles ordinaires, il avait bien insisté sur ce point. Il est vrai que ce n'était pas le professeur le plus instruit ni le plus intelligent de l'école. Pour tout dire, il buvait. Il souffrait aussi d'une hygiène corporelle déficiente.
— Les elfes ont les oreilles pointues, et aucun interlocuteur sérieux ne met en doute ce point. Il est vrai que quelques hurluberlus professent une croyance inverse, dans un but qui m'a toujours échappé, mais ce sont en général des gens de peu de jugement et qui parlent de ce qu'ils ignorent. Vois par toi-même, cette elfe a les oreilles pointues, tous les elfes ont les oreilles pointues, ils ont toujours eu les oreilles pointues et jusqu'à ce que cette race s'éteigne, ils auront toujours les oreilles pointues, c'est une vérité première et immuable, quasiment une loi universelle.

Elle reprit sa respiration, elle avait pris une jolie teinte rouge après cette diatribe.

— Bref, qu'en dis-tu ?
— Et bien, je pense que le coffret de stase est toujours intact, ce qui a préservé ses... euh... chairs. Toutefois, je pense qu'elle est morte, ce genre d'équipement ne peut maintenir quelqu'un en vie aussi longtemps, hélas, il n'y a plus rien à faire. Mais s'il est encore possible de venger cette divine créature et de châtier celui qui s'est rendu coupable d'un crime aussi épouvantable, je jure que je m'en chargerai.
— Des sentiments qui t'honorent. Je pense que c'était une prêtresse de Melki, ou Yeshmilaï comme l'appellent les elfes, vois son médaillon, c'est le symbole sacré de cette déesse.
— Je... oui, si tu le dis. Tu peux me rafraîchir la mémoire sur Melki ?
— Décidément la religion, c'est pas ton fort. Melki est la plus douce et la plus pacifique des déesses, protectrice des arts et de la beauté. C'est une des faces de Hima, c'est pourquoi on l'appelle aussi Hima-Melki.
— Le crime n'en est que plus grand !
— Je suis d'accord avec toi. Comment fait-on pour ouvrir le caisson de stase ?
— Ouvrir ? Tu veux profaner ce sarcophage ?

— Hélas, ce caisson cessera de fonctionner un jour ou l'autre, et la nature fera son œuvre de destruction, tu le sais bien. Par ailleurs, il y a peut-être une chance pour qu'on puisse la ranimer. Tu l'as dit toi-même, ces caissons semblent avoir des fonctions que tu ne connais pas, celui-ci permet peut-être de préserver la vie plus longtemps qu'à l'accoutumée...
— Si tu pouvais dire vrai. Et puis je suis un nécromancien après tout ! Oui, tu as raison, il faut ouvrir. Attends, que je me repère dans ce fatras de boutons et de leviers... Voici le compensateur de fluide igné, l'interrupteur doit suivre, juste là, c'est ça... ce cadran indique la charge proximale de désengagement, et celui-ci... non, c'est ici... Alors ce bouton, je le tourne dans le sens des aiguilles d'une montre...et arrivé à la marque rouge... à la marque rouge... et... clac ! Reste plus qu'à déverrouiller ici...

Une plainte sourde émana de la machine, qui s'éteignit progressivement. Le couvercle tressauta et une brume lourde à l'odeur âcre s'en échappa. Vertu ouvrit le sarcophage et balaya la fumée d'un revers de main. Sans l'écran de la vitre sale, l'elfe paraissait encore plus lointaine, splendide et fragile.

— Je ne sens pas son pouls, fit Morgoth, qui s'était précipité pour le prendre. Je ne sens rien... Mais attends, elle est encore... oui, sens, elle est encore tiède, c'est étrange, la chaleur de la vie ne l'a pas encore quittée.
— Alors en bas, qu'est-ce que vous foutez ? Moi on me reproche de mater, mais vous vous tripotez vous n'avez pas honte ?
— Fais le guet, te dis-je !
— Et pour surveiller quoi ? Y'a rien dans cette pièce ! Là y'a rien, là y'a rien, là y'a...

Et tandis qu'il désignait le côté sombre de la caverne où s'ouvrait une autre grotte, Marken-Willnar Von Drakenströhm s'immobilisa, blêmit, puis tira une flèche de son carquois et l'encocha dans son arc.

— On a un gros problème les mecs.

II.19 Le Divisé

En tendant l'oreille, on pouvait déceler les bruits de succion répugnants et les tâtonnements hideux que produisait la chose qui rampait dans les ténèbres. Animal ou végétal, terrestre ou démoniaque, quoi que ce puisse être, ce n'était pas le fruit d'une évolution naturelle. Et plus la créature avançait vers la lumière des torches, plus son anatomie déplaisante se révélait au regard, ou pour être précis, son absence d'anatomie. Car ce qui progressait vers nos héros n'était qu'un amas de chairs palpitantes sous les déchirures d'une peau grasse parsemée de touffes de poils drus, percée d'esquilles d'os suppurantes de mœlle et de glaire. Mais çà et là, on pouvait reconnaître les reliefs cauchemardesques d'êtres humains, un nez, un œil, une bouche distordue aux dents hypertrophiées... oui, c'était certain maintenant, quoi que ce soit aujourd'hui, et aussi déplaisant que cela puisse être, cela avait été, jadis, un homme.
— **Tu ?**
— *Nouuuuuus*
— Ah ah ah... Oooooh...
— Je vois
— ***Nous voyons...***

De multiples voix émanaient des multiples bouches, des voix déformées, mais qui semblaient avoir, à la base, le même timbre. De multiples voix qui exprimaient la folie, l'horreur d'une

conscience éclatée, l'abominable négation de l'identité humaine. Cet être avait été éclaté, multiplié, fondu en une sorte de magma répugnant. Telle avait sans doute été la vision hallucinée de cet aventurier anonyme qui, cent quarante ans plus tôt, avait mis en garde ceux qui suivraient ses traces. Morgoth et ses compagnons comprenaient maintenant pourquoi il avait appelé cette monstrueuse entité « le Divisé ».

Vertu, qui avait mécaniquement tiré son arc, affronta l'abomination du regard, et l'interrogea.

— Qui es-tu ? Que veux-tu ?

Tout en continuant à progresser, le Divisé répondit

— La belle ?
— Tu as ouvert… oui, tu l'as fait
— *Ne le nie pas !*
— ***Nourik va être très mécontent***
— *Je le suis ?*
— *Nous le sommes*
— Nourik ? C'était ton nom ? Mais que veux-tu, créature ?
— *Te manger*
— **Vous manger**
— *Nous manger*
— Et la belle, manger aussi, enfin

Vertu en savait assez pour comprendre qu'il n'y avait pas lieu de raisonner le Divisé, il était fou, plus fou qu'aucun homme ne le deviendrait jamais. Sa flèche partit, suivie par celle de Mark. L'une toucha un œil surdimensionné, l'autre se ficha dans une bouche. Le Divisé ne sembla même pas s'apercevoir de ses blessures. Une autre flèche partit, puis une autre, puis une autre, toujours aussi précises, toujours aussi inefficaces. Un tentacule osseux à la forme irrégulière, incroyablement long sortit du sol devant Vertu, qui jeta son arc et brandit son épée maudite. Un éclair empourpra l'air, la remarquable épée se glissa entre deux cartilages et trancha net le membre répugnant qui tomba au sol, sans toutefois causer grand tort. Un deuxième plus rapide venait déjà à sa rencontre, elle le coupa net. Elle s'aperçut alors avec horreur que le fragment tranché du premier tentacule se débattait encore, et qu'il lui avait poussé des pattes, qui ressemblaient horriblement à des doigts humains. Il progressait tant bien que mal vers l'horrible moignon, et s'y colla avec un bruit mouillé. Les flèches que Mark continuait à lui envoyer s'enfonçaient dans les profondeurs de sa chair qui se refermait tout aussi vite.

— Merde, ça régénère !
— J'ai vu… Morgoth, bordel, tu fous qu…

Morgoth, après un instant de flottement, avait pris la mesure du péril qui menaçait, et avait compris que ni les flèches, ni les lames ne viendraient à bout du Divisé. Il était monté rejoindre le Chevalier Noir sur la plate-forme, puis avait cherché dans ses souvenirs quel sortilège conviendrait le mieux. Maintenant, les bras croisés devant lui, les yeux clos, il marmonnait une conjuration que, si on lui avait posé la question cinq minutes plus tôt, il aurait affirmé être hors de portée de sa science. Mais il avait vu son maître la lancer, et il pensait connaître les tenants et les aboutissants du sortilège et maîtriser le risque dans des limites raisonnables. L'énergie monta de ses pieds jusqu'à sa tête, hérissant ses cheveux, des éclairs bleuirent sa robe de sorcier, et l'espace d'une seconde, il sembla à ses compagnons qu'il était le plus terrible magicien de la terre. Il ouvrit alors ses yeux, étendit son bras, index pointé sans peur vers le

monstre, le visage impassible, et un éclair aveuglant partit droit vers le Divisé. Durant un bref instant, la lumière crue éclaira l'infâme physionomie de l'abomination, avant que l'énergie ne la pénètre, ne la traverse, lui infligeant des tourments épouvantables qui se traduisirent par des spasmes brutaux accompagnés d'une multitude de hurlements à glacer le sang. Morgoth éprouva un vif plaisir à soumettre la créature infecte au supplice, un vif plaisir qui dura environ deux dixièmes de secondes.

Dans la lumière qui accompagnait l'éclair, le sorcier avait en effet vu que la caverne, derrière le monstre, était de dimensions fort réduites, et que l'éclair, en traversant le monstre, risquait de...

— REBONDIR, PLANQUEZ-VOUS ! ! !

Le flux d'énergie bleuté parcourut le monstre de part en part, ressortit de l'autre côté, s'écrasa contre le mur d'obsidienne puis, comme le sorcier l'avait prévu – mais trop tard – fit demi-tour avant de re-traverser le Divisé, qui derechef se mit à hurler à la mort et à battre l'air de ses appendices. Le flux était encore assez vigoureux pour poursuivre sa course folle en direction de Mark et Morgoth, qui n'eurent que le temps de sauter à terre avant que la puissante décharge ne les frôle. Alors, elle s'abattit sur la colonne de bronze et de fer, se divisa, parcourant les anciens canaux à énergie morts depuis des générations, jaillissant en courants désordonnés par les pétales de la structure qui explosa, après avoir dissipé une énergie considérable par les câbles qui couraient le long du plafond et du sol. Dans le réduit d'où était sorti le monstre, quelque chose explosa avec une force démoniaque, projetant des débris de chair calcinée, la chair profanée du Divisé. Et pour parachever cette apocalypse, la machine infernale se brisa en son milieu, et s'effondra sur elle-même, entraînant dans sa chute la plate-forme entière, les passerelles vermoulues et les deux sarcophages encore suspendus au plafond.

Le silence retomba. La succession d'explosions avait laissé dans l'air une odeur âcre de brûlé et d'ozone mélangés. Vertu ralluma sa torche éteinte à un foyer qui avait pris non loin d'elle, puis entreprit de retrouver ses compagnons. Mark fut le plus facile à trouver, il jurait comme un charretier en se tenant la jambe droite, qui était apparemment brisée. Il s'en tirait bien. Morgoth gisait non loin, inconscient mais encore en vie. Elle le secoua par l'épaule, il se releva en sursaut, l'œil fou, et chercha du regard son ennemi en s'écriant :

— Il est où cet enfant de salaud, que je le finisse à la boule de feu ?
— Calme-toi, lui dit Vertu en le ceinturant fermement. Inutile d'en rajouter, il est mort, tu vois, il est mort.

Et faisant écho à ses paroles, des lumières surnaturelles s'épanchèrent par les multiples plaies béantes du Divisé, des volutes magiques, fragiles mais indestructibles, qui se mêlèrent, se condensèrent au-dessus du répugnant cadavre. L'espace d'un instant, Morgoth crut reconnaître des silhouettes humaines, des formes fantomatiques, il lui sembla même, mais il ne l'avoua jamais à quiconque, que l'une d'elle, avant de disparaître dans le néant, se retourna et lui fit de la main un signe d'amitié. Le Divisé, quelles qu'aient pu être son histoire et sa nature, s'était nourri non seulement des corps, mais aussi des âmes des malheureux qui avaient pénétré dans la caverne, et qui maintenant pouvaient reprendre leur chemin vers l'au-delà. Morgoth, Vertu, et même Marken (quoique avec mauvaise conscience) ressentirent alors la satisfaction profonde d'avoir accompli le bien, complètement et sans partage.

Alors s'éleva dans l'air de la grotte un son cristallin, si aigu qu'il était presque inaudible. Une nouvelle lueur venait de naître du fumier infect qu'était maintenant le Divisé, une étoile d'or entourée d'azur. Une seconde s'y joignit bientôt, et une autre, et maintenant beaucoup

d'autres, des lumières belles à pleurer qui répandaient une sainte clarté dans toute cette caverne maudite, et dont le chant s'élevait si haut qu'à travers la roche grossière et l'air souillé de la Terre, il atteignait les cieux.

Soudain, les voix se turent, et les lumières se déversèrent en un torrent jusque dans le sarcophage où gisait l'elfe. Morgoth et Vertu, conscients qu'ils allaient assister à un miracle, s'approchèrent du catafalque de métal. Elle rayonnait maintenant de puissance et de vie, ses chairs commençaient déjà à frémir, à rosir sous l'afflux de sang dans ses veines si longtemps inertes. Ses lèvres s'entrouvrirent sur une rangée de dents sans défaut aucun, un souffle gonfla sa poitrine, un soupir.

Les yeux s'ouvrirent, immenses, d'un vert si profond qu'aucune feuille ne parvint jamais à l'égaler.

II.20 Quelques explications, d'autres mystères

— N'aie pas peur, nous sommes des amis. Je suis Morgoth, voici Vertu, et plus loin, c'est Marken.

Elle ne semblait pas en douter, elle ne semblait d'ailleurs pas avoir peur. Morgoth avait dit ça parce que c'était selon lui le genre de chose à dire dans ces cas-là. Elle porta son regard sur Morgoth, Vertu, Mark qui gémissait plus loin, puis sur les diverses choses qui l'entouraient. Elle n'avait pas l'air étonnée, ni inquiète, pour tout dire, la situation ne paraissait pas la toucher particulièrement.

— Quel est ton nom ? Tu me comprends ?

Elle sembla un peu désarçonnée. Ses sourcils se plissèrent, elle chercha autour d'elle, puis plongea son regard dans celui du sorcier.

— Je te comprends.
— Bien, bien. Et comment t'appelles-tu ?
— Je… ça va sûrement me revenir. C'est sot, je devrais le savoir.
— Comment es-tu arrivée ici ? demanda Vertu.

Haussement d'épaules – jolies épaules – impuissant.

— Tu ne sais pas qui tu es, ni ce que tu fais là. Que sais-tu de Xyixiant'h ?
— Xyixiant'h… oui, un souvenir… petit, loin. Je connais Xyixiant'h. Qui est-ce ?
— Sais-tu lire ? C'est le nom marqué sur cette plaque sur le couvercle du sarcophage, juste derrière ta tête. Je pense que c'est peut-être ton nom.
— Peut-être. Si vous le souhaitez, vous pouvez m'appeler Xyixiant'h. Je pense que c'est un nom approprié.

Elle porta son doigt (petit et gracieux) contre la plaque, et la lut. Elle hocha la tête.

— Tu peux marcher ?

Elle se leva sans peine. Ses muscles avaient conservé toute leur force, ses articulations toute leur souplesse. Elle posa son pied (mignon) dans l'indigne poussière de ce lieu de mort et se leva de toute sa hauteur, qui n'était d'ailleurs pas très élevée. Elle contempla de nouveau le vaste chaos autour d'elle, ainsi que les trois aventuriers couverts de boue, de suie et de sueur qui l'environnaient. Elle dévisagea longuement Morgoth, qui ne savait pas quel parti prendre mais trouvait cela agréable, puis passa à Vertu, qui fut à la fois irritée et curieuse de cette

attention, puis elle fit quelques pas et enjamba divers débris pour observer Mark avec la même attention.

— Au moins, fit celui-ci entre deux halètements, il y a quelqu'un ici qui s'intéresse un peu à moi. Vous savez, ça se fait dans certaines compagnies d'aider les compagnons blessés.
— Que t'est-il arrivé exactement ? demanda Morgoth.
— En suivant TES conseils, j'ai sauté pour éviter TON sortilège, et je me suis mal reçu sur MON tibia, qui est cassé. Et ça fait un mal de chien, outre le fait que je ne peux plus me déplacer et encore moins me battre.
— Ah oui, voyons ça (il déchira de sa dague le pantalon du Chevalier, et considéra sa cuisse tuméfiée et déjà bleuissante). Oh, en effet, ton diagnostic était le bon, c'est bien une fracture du tibia. Mes maîtres m'avaient enseigné que certains hommes originaires de la lointaine Khneb avaient un tibia dans la cuisse au lieu de la jambe, et ça m'avait bien étonné sur le coup, mais je constate que c'était vrai ! Curiosités de la nature... Tu jouis en tout cas de remarquables connaissances en anatomie !
— C'est nécessaire pour un combattant qui veut frapper là où ça fait mal. Peux-tu quelque chose pour moi ? Tu es nécromancien, il paraît.
— Je connais un charme appelé « Emperlement de l'Âme » qui pourrait t'endormir pendant trente jours et trente nuits, le temps que tes os se ressoudent. Maintenant que j'y pense c'est totalement idiot, tu mourrais de faim et de soif. Voyons que je réfléchisse... La Noire Conjonction d'Aznaboth... non, ça c'est pour ressouder les squelettes des gens déjà morts. Ah, j'y songe, il y a la Florescence Coruscative de Joÿlaraht, qui te ferait pousser une troisième jambe, il suffirait alors d'amputer celle qui est cassée... Quoi ? Je cherche, je cherche. Attends, il y a sûrement quelque chose d'intéressant à ce sujet dans le Codex Incubus... Flétrissement, Perversion, Putraillification oculaire...
— Si c'est tout ce que tu as à me proposer, ton bouquin, tu peux te le...
— Ah, fit Vertu, nous avons étés imprudents de nous aventurer là-dedans sans le secours d'un prêtre.

Puis elle se tourna vivement vers celle qu'il convenait d'appeler Xyixiant'h.

— Mais dis donc toi, si tu es une prêtresse de Melki, tu pourrais nous aider.

Xyixiant'h se retourna, cherchant derrière elle la personne à qui on s'adressait, puis désigna sa poitrine d'un doigt perplexe.

— Oui, tu portes le symbole sacré de Melki, et il est en or, comme celui des prêtres de cette déesse, et contrairement à ceux des adeptes qui sont d'argent et généralement de facture plus grossière. Tu n'as aucun souvenir là-dessus ?
— Pas vraiment. Qui est Melki ?
— Il faut donc que je passe ma vie à enseigner la théologie ? Melki, comme je l'ai déjà appris à Morgoth pas plus tard que tout à l'heure, est la déesse protectrice des arts et de la beauté. Sa doctrine est que la faculté de discerner le beau du laid est la manière que les dieux créateurs ont inculqué aux hommes de distinguer le bien du mal.
— Est-ce vrai ?
— C'est en tout cas la doctrine de Melki. Il s'agit d'une déesse bienfaisante et pacifique, dont les prêtres sont partout bien accueillis. Ils répandent la joie, la paix et la compréhension entre les races grâce aux arts qu'ils promeuvent. Tu la connais peut-être mieux sous le nom elfique de Yeshmilaï.
— Oh, comme ça m'a l'air digne d'intérêt !
— Oui, enfin tout ça c'est la théorie. Attends, je vais t'enseigner quelques conjurations clé-

ricales simples, tu pourras ainsi, en te concentrant sur l'image que tu te fais de Melki et en t'aidant de ton symbole sacré, soulager notre pauvre compagnon, qu'en dis-tu ?
— Tu penses vraiment que je pourrais faire une chose pareille ? J'aimerais tant pouvoir aider... euh... machin là...
— Mark. Allez, prends ton symbole dans ta main.
— Oh, comme il est joli. C'est le visage de Melki ?
— C'est en tout cas son symbole, Melki est supposée être d'une beauté incompréhensible aux mortels. Tu tiens ton symbole en direction de la blessure. Dans l'autre sens. Et c'est l'autre jambe.
— Euh, fit Mark un peu inquiet de servir de cobaye, finalement, je crois qu'une bonne vieille attelle...
— Ne prête aucune attention aux protestations de ton patient et concentre-toi sur ta foi en Melki. Laisse-toi envahir par la douce quiétude de l'amour divin.
— D'accord.
— À mesure que tu t'élèves dans la transe, tu te rapproches de la frontière qui sépare le monde physique et grossier du monde mystique, à ce stade, l'énergie vitale doit commencer à irradier de ton symbole, et tu peux la sentir dans tes mains.
— Oui, tu as raison, regarde, ça brille !
— Ne te laisse pas distraire et reste à ce que tu fais. Maintenant, tu vas chanter une ancienne prière pour invoquer l'action purificatrice de la déesse et conjurer les forces destructrices. Répète après moi :

Vertu se mit à entonner un chant aux tonalités inconnues, empreint de mystère. Bien qu'il soit dans une langue inconnue, que peu d'elfes comprenaient encore, on devinait qu'il évoquait avec nostalgie un paradis perdu, un temps ancien que l'homme n'avait pas connu, où la noble race avait vécu en paix avec le monde. La voleuse n'était certes pas la plus mauvaise chanteuse qui soit, et malgré la difficulté des accents et de la rythmique, Xyixiant'h fut bientôt en mesure de le reprendre.

Quels que fussent les talents vocaux de Vertu, ils faisaient pitié en comparaison de ceux dont Xyixiant'h fit montre. Les trois auditeurs furent frappés par ce chant pur, qui les transporta l'espace d'un instant loin de la grotte fétide, loin des maléfices déliquescents du Divisé, dans les terres du rêve.

Puis la voix se tut comme une feuille morte touchant le sol, obligeant les âmes de nos compagnons à regagner le monde lourd des mortels.

— C'est un truc comme ça ?
— Je... hum... oui, plus ou moins, acquiesça Vertu après s'être éclairci la gorge. Oui, c'est tout à fait ça. Regarde, la jambe est guérie, ta magie a réussi !
— Oooooh !

Elle tâta de ses petits doigts la cuisse musculeuse, qui ne présentait plus aucun signe de blessure.

— Bravo fillette, se réjouit le Chevalier Noir, je ne ressens plus aucune douleur.

Il se releva et fit quelques pas prudents avant de reprendre une démarche normale. Très satisfaite d'elle-même, Xyixiant'h s'adressa à Vertu.

— Pendant que je chantais, j'ai senti que c'était quelque chose que je savais faire, c'est curieux non ?
— Sans doute un souvenir de ta vie passée. J'espère que d'autres te reviendront à mesure que

tu prendras des forces, et j'espère aussi que tu nous en feras part, nous pourrons alors t'aider dans ta recherche.
— Moi aussi je l'espère, je suis curieuse de savoir qui je suis.
— Et moi donc. Bon, maintenant que la place est nette, finissons d'explorer cette salle.

Les deux sarcophages restants étaient tombés fort obligeamment du plafond, il fut donc aisé de les ouvrir. L'un contenait les restes d'un humanoïde trapu à l'ossature massive, à la poitrine exceptionnellement large et dont le crâne allongé garni de crocs robustes n'avait rien d'humain. Morgoth compara ce crâne à celui d'un chien, et convainquit ses compagnons qu'il devait s'agir d'un lycanthrope, ou loup-garou. Ils n'oublièrent pas d'inspecter la plaque de cuivre qui lui correspondait, et qui indiquait le nom de Zananfo. L'ultime coffre de bronze abritait un squelette d'aspect plus humain mais qui, après un examen plus attentif, révéla la présence de longues griffes aux mains, et d'une paire de canines particulièrement développées. Prenant le crâne à pleine main, le jeune nécromancien fit remarquer à ses compagnons comment ces canines étaient percées chacune d'un canal, et en déduisit qu'il s'agissait assurément d'un mort-vivant de la variété des vampires. Pour appuyer son exposé, il leur fit aussi remarquer que le nom inscrit sur la dernière plaque, Marakidu, était typique du royaume de Phalyngeste, une contrée pauvre et arriérée située plus à l'est dans les monts du Portolan, et qui avait la réputation d'être infestée depuis des siècles par la lèpre du vampirisme.

Ils fouillèrent les restes de la machine infernale, sans rien y trouver qui vaille la peine de s'en encombrer, puis remontèrent avec précaution jusqu'au recoin ténébreux d'où le Divisé avait fait irruption. Ils pataugèrent avec dégoût dans son cadavre, qui semblait disposé à se décomposer à une vitesse surnaturelle, comme si la mort réclamait son dû avec d'autant plus d'ardeur qu'il lui avait échappé longtemps. Ils parvinrent enfin dans le réduit, une chambre circulaire de cinq pas de diamètre et juste assez haute pour qu'on n'ait pas besoin de se baisser pour progresser, creusé avec une régularité surprenante dans une obsidienne aux reflets roux (mais peut-être était-ce dû aux torches). Le centre était occupé par une autre machine, ou bien une autre pièce de la machine, à laquelle convergeaient les deux faisceaux de câbles encore fumants. Ils découvrirent avec horreur que le Divisé n'était pas seulement un magma humain, mais qu'il s'était aussi fondu intimement dans cette mécanique dont jadis, la partie centrale avait dû être un siège. Morgoth l'étudia, et y trouva la confirmation d'une théorie qu'il élaborait depuis quelques temps déjà.

— Le secret des dieux, l'immortalité, bien sûr. Telle était la quête du Divisé. Cette machine qu'il avait construite, ou fait construire, n'avait qu'un seul but, lui conférer cette immortalité. Pour cela, il avait emprisonné quatre créatures, un vampire immortel parce qu'il est déjà mort, un lycanthrope immortel par sa malédiction, un troll immortel par sa faculté de régénération, et enfin une elfe, dont la longévité est proverbiale. Cette mécanique devait soutirer l'essence vitale de chacun des quatre captifs, les fondre, puis les transmettre à celui qui occupait ce siège. Mais quelque chose n'a pas fonctionné, ou a trop bien fonctionné, peut-être a-t-il présumé de sa science, toujours est-il qu'au lieu de devenir l'égal d'un dieu, il s'est métamorphosé en cette chose hideuse. Oui, il l'a eu, l'immortalité, et il a dû la chercher longtemps, mais je ne pense pas qu'il était prêt à payer ce prix-là.
— Triste destin.

Ils méditèrent quelques secondes, puis reprirent leurs recherches. Le seul autre point d'intérêt était un couloir de section parfaitement circulaire qui continuait à s'enfoncer dans la montagne, en légère montée. Vertu s'y aventura en premier, comme à son habitude, mais estima que si monstre il y avait, le raffut qu'ils avaient fait était suffisant pour les ameuter. La nature

des parois ne permettait pas de dissimuler un piège, aussi fut-elle assez rapide. Arrivée à un obstacle, elle fit signe à ses compagnons qui, pressés d'en finir, arrivèrent au pas de course.

C'était une porte ronde, énorme, dont l'embrasure était alésée afin de s'adapter au mur avec la plus grande précision. Le battant présentait une forêt de pistons et de crémaillères, actionnées par une roue au centre de laquelle trônait un petit loquet à l'air sournois. L'ensemble était entièrement métallique, de l'acier le plus solide, paraissait fort lourd et ne présentait aucune trace de corrosion.

Comme de coutume, Vertu s'agenouilla devant la porte, examina tout ce qu'il y avait à examiner avant d'effleurer quoi que ce soit, et ne trouva rien de notable. Elle porta son oreille et n'entendit pas plus, mais il est vrai que l'obstacle semblait si massif qu'on aurait pu faire fonctionner une forge naine de l'autre côté sans qu'un bruit ne passe.

— Bel ouvrage, commenta Mark, impressionné. Je me demande comment on a fait pour l'amener là.
— Probablement en morceaux, et on l'aura montée ici. Bon, poussez-vous, je vais actionner le loquet.

Ils s'écartèrent du passage, aux aguets, et Vertu poussa la petite pièce métallique du bout de son arme. Elle dut forcer un peu, mais il pivota finalement, dévoilant un mécanisme circulaire long comme le pouce, fait d'un alliage doré, au centre duquel était aménagé un minuscule motif en relief. Vertu sourit.

— Un griffon issant entouré de pointes. Et je parie que la bague d'Arcelor s'y adapte parfaitement. Voilà le mystère éclairci : la bague est une clé !
— Une clé, fit Morgoth, tu veux dire qu'on nous a payés uniquement pour que notre destinataire puisse ouvrir cette porte ? Oui, ça se tient, la bague a des relents magiques qui pourraient tout à fait servir à identifier une clé. Hmm... Dis-moi, vu l'épaisseur et vu la façon, je suppose que ce qui est derrière est de grand prix, il me tarde de savoir ce que c'est.
— Tu raisonnes à l'envers, Morgoth. Réfléchis, le Divisé gardait la porte, comment ceux qui nous payent auraient-ils pu être au courant qu'il y avait une serrure et une clé à trouver sans le combattre et le tuer ? Non, je pense que personne n'est venu ici depuis ces sombres expériences. Notre commanditaire ne souhaite pas ouvrir cette porte pour aller de l'autre côté, mais pour venir ici ! C'est lui que nous trouverons si nous ouvrons la porte, attendant impatiemment sa bague. Il ignore sans doute l'existence de l'entrée que nous avons empruntée.
— Mais oui, tu as sans doute raison, opina le magicien. Encore une fois, ta logique est frappante.
— Sa logique est sotte, objecta Marken. Si notre commanditaire souhaite tant pénétrer dans cette grotte, pourquoi ouvrir la porte ? Il n'a qu'à payer une demi-douzaine de piocheurs et creuser un tunnel pour la contourner. C'est l'affaire d'une journée de boulot, pas plus.
— Je vois que malheureusement tu n'es pas très familier de la géologie. La roche sombre que nous voyons ici n'est pas une pierre vulgaire, c'est de l'obsidienne rubanée. Essaie d'en détacher un fragment, ou simplement d'en rayer la surface de ton épée, tu auras beau essayer, tu n'y parviendras pas. C'est le plus dur des minéraux, et seule une magie puissante a permis de façonner ce couloir et la salle là-bas. Il est impossible de creuser, et je gage qu'il est impossible de défoncer la porte de quelque manière. Comme Morgoth l'a fait remarquer, cette porte est bien épaisse, et ne peut que garder quelque chose de très précieux, comme le secret de l'immortalité. Voilà ce que recherche notre commanditaire, et il est visiblement prêt à y mettre le prix. Maintenant que j'y réfléchis, si ce couloir continue droit dans la même direction, il doit ressortir de l'autre côté de la montagne, ce qui, si mon sens de l'orientation ne me fait

pas défaut et si Arcelor a dit vrai, nous mène droit à Valcambray. Il a évoqué une falaise surmontée de grottes, si tu te souviens bien, Morgoth, ce passage doit déboucher dans l'une d'entre elles.
— Excusez-moi, intervint Xyixiant'h, est-il normal que je ne comprenne pas un traître mot à ce que vous dites ?
— Nous t'expliquerons les tenants et les aboutissants de toute cette affaire, sois sans crainte. En attendant, il faut songer à ce que nous allons faire.
— Et je suppose que tu as déjà une idée ?
— Et bien en fait, il y a deux solutions. La première consiste à ouvrir cette porte pour en avoir le cœur net. Mais comme je vous l'ai expliqué, il est très possible qu'on tombe sur notre commanditaire, ou sur des hommes à sa solde. Ils se demanderont ce qu'on fait ici, pourquoi on a détruit la machine, et toutes ces choses, et... enfin bref, la situation risque de devenir embarrassante. Voici pourquoi ma préférence va à l'attitude suivante : on ressort tranquillement par là d'où on vient, on fait le détour par la vallée pour rejoindre Valcambray, on donne l'anneau et le parchemin comme prévu, on achète ce qui nous manque pour voyager, et de là, on galope à bride abattue jusqu'à Banvars. Si comme je l'espère ils mettent longtemps à ouvrir la porte, à explorer la pièce, à comprendre que le saccage est récent – s'ils le comprennent – et à faire le rapprochement avec nous, il n'y a aucune chance qu'ils nous retrouvent. Et quand bien même, nous avons accompli notre mission, il n'y a pas tromperie de notre part non ?

La proposition reçut l'assentiment général, en partie parce qu'elle impliquait de ressortir au plus tôt de cet endroit pesant. La petite troupe prit donc le chemin du retour.

II.21 Le fabuleux destin du Chevalier Noir

Et donc, après avoir exploré tout ce qu'il y avait à explorer dans l'antre du Divisé, notre groupe d'aventuriers en sortit par le conduit de cheminée, un peu plus nombreux et beaucoup plus riches. Les heures passées dans un donjon sont longues, et la nuit était tombée, depuis peu d'après Morgoth qui connaissait la position des étoiles en cette saison. Ils auraient pu passer une nouvelle nuit dans la grotte surplombant la vallée, qui leur avait déjà fourni un abri sûr, mais ils répugnaient profondément à rester plus longtemps dans le déplaisant voisinage de l'abominable créature qu'ils venaient de tuer. Ils remirent donc dans le trou la pierre gravée aux armes de Miaris, et par-dessus, composèrent un nouveau tas de cailloux semblable à celui qu'ils avaient démantelé pour entrer. Puis, ayant dissimulé leurs traces, ils repartirent nuitamment dans la campagne en quête d'un nouveau campement, en expliquant toute l'histoire à leur nouvelle recrue.

Pour changer, ils jetèrent leur dévolu sur un châtaignier aux branches hautes, qui étaient néanmoins accessibles à un grimpeur du fait qu'il poussait au flanc d'un gros rocher blanc, qu'il était facile d'escalader. Tant bien que mal, ils y trouvèrent un repos bienvenu, hormis Xyixiant'h qui fit le guet, car d'une part elle jouissait du pouvoir d'infravision ce qui en faisait la meilleure sentinelle, et d'autre part elle sortait de cent quarante ans de torpeur, elle n'avait donc pas sommeil.

Le reste du plan de Vertu se déroula sans accroc. Le lendemain, ils se mirent en route dès potron-minet et poursuivirent leur chemin à travers le pays hostile, sans rencontrer d'autre opposition qu'un ours qu'ils évitèrent de froisser. Ils trouvèrent un ruisseau dans lequel ils se baignèrent, car ils étaient tous fort sales. Il plut un peu, aussi. Et ils virent de loin, assis sur

un rocher, un loup blanc qui les regardait avec insistance. Hormis cela, ce fut une randonnée paisible de quelques heures, à l'issue de laquelle ils aperçurent la falaise en demi-lune que leur avait décrite Arcelor Niucco, et repérèrent tout de suite le fortin de Valcambray. Il s'agissait d'un espace carré large de deux cents pas de long enclos d'une palissade solide haute comme deux hommes, plantée dans une assise de pierre. Par deux larges portails défendus par des miradors de bois, des bûcherons s'activaient à rentrer des rondins jusqu'à une zone de stockage, d'autres abrités sous des auvents les débitaient en planches, poutres et cannes plus faciles à transporter, avant de les charger sur de larges gabares qui descendaient ensuite la rivière en direction du sud. La seule habitation semblait être le donjon, vaste bâtiment de bois bâti en retrait, aux pieds d'un éboulis impressionnant descendant de la falaise.

Ils se présentèrent aux hommes d'armes qui gardaient une des entrées, et demandèrent à voir le chevalier d'Olanza (après toutes ces péripéties, Vertu avait failli oublier son nom). On les fit pénétrer, sous bonne escorte, dans le vaste donjon de bois. Ils attendirent quelques temps dans une antichambre austère, avant de pouvoir rencontrer le fameux chevalier, qui était un homme bientôt âgé mais dont la vigueur martiale transparaissait encore sous son allure élégante. Vertu lui remit le parchemin avec cérémonie, et comme elle l'avait prévu, il ne jeta qu'un regard poli au rouleau.

— Et qui me prouve que vous êtes bien envoyés par Arcelor ? demanda le chevalier, soudain nerveux.
— Et bien… fit Vertu, faussement embarrassée… Ah, mais attendez, il nous avait remis – ah, où l'ai-je mise…

Le chevalier blêmit tandis qu'elle faisait mine de chercher la chevalière dans toutes ses poches.

— Ah, voilà ! Il nous avait remis cette bague en témoignage de son identité.
— Merci, donnez-la-moi, je la lui rendrai lorsque l'occasion s'en présentera.
— Mais bien sûr, avec plaisir.

Le maître du fort s'empara de l'anneau, tentant de camoufler son impatience, mais nul doute que l'art de la comédie n'avait pas fait partie de sa formation professionnelle.

— Ah, nous voici bien aise d'avoir accompli notre mission. Nous l'avons accomplie de façon satisfaisante, je l'espère ?
— Hein ? Ah, oui, je pensais à autre chose. Allez trouver maître Anobar, mon comptable, dans l'aile ouest. Il est au courant et vous baillera votre dû.

Et sans plus de cérémonie, le chevalier courut à des affaires qui avaient l'air bien urgentes. Ils trouvèrent donc le dénommé Anobar qui s'acquitta en bon or du montant exact qui était prévu, montant dont ils dépensèrent une bonne partie pour s'offrir quatre chevaux, des provisions, quelques flèches et du menu matériel qui leur faisait défaut, ainsi que des vêtements décents pour Xyixiant'h, qui avait attiré bien des regards en déambulant en bikini dans ce lieu habituellement si peu visité par les femmes. Ils ne se pressèrent pas trop, car Vertu avait calculé, à la vue de la montagne, qu'il devait y avoir deux bons kilomètres de couloir, c'est-à-dire qu'au pire, en comprenant tout de suite et en se pressant beaucoup, il aurait fallu quatre heures à un homme très intelligent et très bon coureur pour faire l'aller-retour entre le fortin et la caverne. Ainsi quittèrent-ils l'exploitation forestière au petit pas du voyageur qui ménage sa monture, heureux, pour une fois, de conclure une affaire sans avoir à tirer l'épée.

Une fois qu'ils eurent quitté les abords du fort, ils pressèrent le pas en coupant à travers champs, pour perdre leurs éventuels poursuivants. Ils virent un deuxième loup blanc (peut-être était-ce le même que le matin), assis sur un autre rocher, qu'ils purent détailler plus avant,

car il était plus près. C'était une belle bête, d'une taille exceptionnelle. Son comportement était un peu curieux, mais après les horreurs dont ils avaient été témoins dans la caverne, ils n'y firent pas trop attention.

Le soir venant, ils trouvèrent une clairière abritée du vent dans un vallon, près d'un ruisseau, et y firent leur feu. Ils devisèrent joyeusement, se racontèrent des histoires pour la plupart inventées, et songèrent tout haut à ce que chacun comptait faire de sa part du butin, dont Vertu avait évalué le montant à huit cents ducats par personne. Elle enseigna aussi à Xyixiant'h quelques prières supplémentaires à adresser à Melki pour attirer ses faveurs, lui parla longuement des rites, des mythes et des temples. Elle avait de ces choses une grande science, qui étonna ses amis, lesquels ne lui savaient pas tant d'intérêt pour la religion, mais ils ne lui en dirent rien.

Ils allaient se coucher pour profiter d'un repos bien mérité, lorsque Xyixiant'h poussa un cri. À l'orée du bois, assis, se trouvait le grand loup blanc. L'apparition fantômatique ne manifestait aucune peur, aucune agitation, il se contentait de considérer le groupe d'humains qui lui faisait face avec des yeux d'un bleu profond. Puis il rejeta la tête en arrière et émit un hurlement glacial, faisant taire tous les autres bruits de la forêt. Morgoth sentit alors ses membres s'engourdir, et il s'aperçut avec horreur que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait plus faire le moindre mouvement. Un deuxième hurlement, ce fut à Vertu de se pétrifier, un troisième et Xyixiant'h se figea à son tour. À ce moment, une cavalcade se fit entendre, un cavalier déboula dans la clairière au triple galop. Sa mise était splendide, son armure de fer plein rutilait d'argent, son heaume au blanc cimier s'ouvrait sur son visage sévère et déterminé, que Marken reconnut : c'était le paladin qu'ils avaient croisé dans le prieuré de Noorag, celui qui se faisait appeler Jehan de Garofalo. Il démonta avec vigueur à une vingtaine de pas du Chevalier Noir, et tira sa grande épée étincelante, sur la lame de laquelle perlaient des éclairs de puissance. Ses intentions étaient évidentes, aussi Mark ne s'embarrassa pas de paroles, et dégaina à son tour son épée.

Le choc des armes explosa dans la nuit. Les deux combattants, sans s'être jamais fréquentés, se connaissaient pourtant intimement. Ils étaient tous deux de noble extraction, avaient le même âge, avaient eu la même formation aux armes, peut-être avaient-ils même fréquenté les mêmes maîtres, les mêmes champs de bataille. Chacun avait cultivé sa force et sa souplesse, pris soin de ses armes et fourbi ses bottes secrètes, chacun avait passé ses nuits à combattre ses ennemis imaginaires. Leurs fureurs de vaincre étaient égales. Seule différence entre eux deux, l'un agissait par soif d'or et de domination, l'autre cherchait la gloire et la sagesse. Était-ce réellement si important ?

Le duel dura une éternité. Le paladin et le brigand portèrent chacun maints coups, et en reçurent autant. Le Chevalier Noir était en armure légère et son arme était quelconque, les chances étaient donc contre lui. Mais nul combat n'est gagné d'avance lorsque deux hommes se battent qui sont de force égale, et c'est ainsi qu'il triompha : le justicier abattit sa lame de toute la force que son bras contenait encore, et Mark para de la sienne, posant sa paume gauche sur le plat de son fer, à l'extrémité. Son arme était vaillante, mais elle n'était pas faite pour supporter ce genre de coups, une fissure se propagea, s'élargit, et la lame se brisa dans une gerbe de fragments d'acier. Le paladin eut un instant d'hésitation devant le développement de l'affaire, qui le favorisait soudain. Mais le Chevalier Noir n'était pas désarmé pour autant, car l'épée avait cédé en biseau, formant une sorte de long stylet. Les deux combattants étaient proches, trop proches, Mark n'hésita pas, lui, et jetant toutes ses forces dans ce coup qu'il savait être décisif, il enfonça ce qu'il lui restait de fer sous le plastron immaculé de son ennemi,

perfora les mailles et le tricot de peau, et remonta jusqu'au cœur.

Combattant expérimenté, il recula pour se mettre à l'abri des derniers coups du paladin, qui resta debout un instant, luttant pour conserver l'équilibre, puis finalement, tomba dans l'herbe, bras en croix, sans lâcher son épée.

Mark considéra avec respect le corps de son adversaire, puis toisa le loup blanc qui attendait toujours, à la lisière de la forêt. Il était las, et souhaitait plus que tout en finir. Une chouette blanche sortit du bois derrière le grand canidé, et se dirigea dans le silence le plus complet vers le combattant épuisé. Arrivée à peu de distance, elle étendit ses ailes, et se transforma en un homme de grande taille, jeune et bien bâti, d'une beauté si stupéfiante que Mark, s'il n'avait été si fatigué et malgré son goût pour les femmes, en aurait été ému. Ses longs cheveux noirs et bouclés tombaient sur sa poitrine blanche en torrents, ses yeux noirs dégageaient une puissance et une chaleur propres à susciter l'adoration. Il portait, dans le dos, deux grandes ailes blanches, et il émanait de toute sa personne une lumière crue qui éclairait la clairière comme en plein jour. D'une voix douce, venue de nulle part, l'ange s'adressa au Chevalier Noir.

— Ton règne de terreur touche à sa fin, créature malfaisante. Hegan le vengeur m'envoie, moi, Azymaël, pour te prendre, ta noirceur d'âme te vaudra les tourments d'une éternelle agonie.
— Alors si tu me prends, il te faudra aussi prendre ce grand coquin qui te sert de maître, ce Hegan qui t'a envoyé.

Le sens de la diplomatie n'était pas la qualité la plus éminente de Marken-Willnar Von Drakenströhm. Du reste, il savait bien que la diplomatie ne lui servirait à rien dans cette affaire.

— Tu ajoutes ainsi le blasphème au sacrilège, rétorqua Azymaël après un instant de surprise. Tu n'améliores pas ton cas.
— Blasphémer ? Je dis ce qui est. Regarde-moi, bougre d'âne emplumé, j'ai pillé, brûlé, massacré tout mon saoul des années durant, j'ai bu et mangé à foison, j'ai pris le pain dans la bouche d'enfants qui criaient famine, violé nonnes et moinillons, passé au fil de mon épée plus de manants que je n'en peux compter, simplement pour le plaisir d'entendre les cris des veuves, j'ai mis à la question ceux qui n'avaient rien à me dire, j'ai brûlé des villages, des cités même, j'ai menti, trahi et assassiné ceux qui me faisaient confiance, et ça a duré des années comme ça. Et je n'ai guère été puni de ma vie de pêcheur, puisque durant toutes ces années de vilenie, j'ai joui des plus grandes richesses et des plus belles femmes, j'ai vécu dans l'or et la soie, j'ai connu toutes sortes de pays dont souvent j'ai côtoyé les princes, je ne me suis pas ennuyé un seul jour, et par-dessus tout j'ai toujours été mon propre maître. Et qu'a-t-il fait, ton noble dieu, pour arrêter mes ravages ? Où était-il lorsque je crevais les yeux des vestales de Miaris, quand j'empalais les bourgeois de Kunob ? Pourquoi t'a-t-il envoyé maintenant pour mettre fin à mes actions, alors qu'il aurait été si simple à ton tout-puissant seigneur de me faire occire par un quelconque de ses serviteurs voici bien des années ? Il n'a rien fait, voilà tout ce que je vois, il m'a laissé agir à ma guise. Et à l'instar d'un quelconque marchand de tapis, il ne s'est réveillé jusqu'au jour où j'ai touché à ses précieuses reliques pleines d'or et de diamants. Retourne donc voir ton maître, laquais, rapporte-lui mes paroles, et demande-lui pourquoi il n'a envoyé personne pour m'arrêter avant ce jour, je suis curieux de savoir ce qu'il a à dire pour sa défense.

Penaud devant tant de verve, l'ange disparut. Quelques instants plus tard, il revint se poser au même endroit, et resta coi. Un homme sortit du bois à sa suite, et le grand loup blanc le suivit. C'était un vieillard au port haut et à l'air peu commode, marchant avec un bâton

alors qu'il n'en avait nul besoin, et portant sur son épaule un aigle blanc. Bien qu'il fût plus discret que l'ange, bien qu'il n'émît aucune aura céleste, Mark comprit immédiatement à qui il avait affaire.

— Est-ce toi, le mortel qui met en cause ma divinité ? Réponds !
— C'est moi, déité bouffie d'orgueil, rétorqua Marken qui savait que le temps n'était pas à la pusillanimité.
— Mes actions à ton endroit te déplaisent, m'a-t-on dit. Quels sont tes griefs ? Parle !
— Je trouve, Hegan, que tu es mal placé pour me donner des leçons de morale, toi qui n'es intervenu en rien pour m'arrêter. Moi, ainsi que tous les scélérats de mon espèce, sommes laissés libres de répandre la douleur et la ruine sur le monde, sans que tu ne fasses rien pour nous en empêcher, car vous autres dieux êtes bien trop absorbés par vos querelles sottes pour vous préoccuper de rendre le monde meilleur. On peut trancher, écraser, éviscérer de toutes les façons sans que ça ne vous émeuve le moins du monde. Par contre, dès qu'on défonce la porte d'une église ou qu'on pisse dans un bénitier, houlala, sacrilège, lèse-divinité, c'est ange de la vengeance, loup blanc, tempête d'éclairs et malédiction jusqu'à la septième génération. Pourriture céleste, dieu fainéant, je t'aurais peut-être respecté, je t'aurais donné le droit de juger mes actions si tu m'avais envoyé un adversaire pour arrêter mon bras, mais en vérité, toi et les tiens, vous n'êtes que des bouffons inutiles, des fantasmes, des profiteurs de crédulité. Retourne donc au néant avec tes lois imbéciles, je te renie !
— J'ai rarement entendu tenir des propos aussi blasphématoires, et jamais on ne me les avait crachés au visage comme tu viens de le faire. Tu mérites un châtiment exemplaire.

Soudain, Marken perdit pied et s'aperçut qu'il était soulevé dans les airs par la puissance du dieu. Il entendit, derrière lui, un craquement végétal, un arbre qui tout à l'heure n'était qu'un hêtre paisible se tordait pour se hérisser d'épines. Et lentement, il dériva, sans rien pouvoir faire pour l'empêcher, se rapprochant lentement de l'arbre torturé, jusqu'à ce que les branches en pointe ne déchirent sa peau. Et il fut transpercé par les membres, le torse et l'abdomen, ses hurlements se couvrirent de hoquets sanglants, et son corps martyrisé fut agité de spasmes telle une poupée de chair.

— Sais-tu, mortel, combien de temps je puis t'infliger ce supplice ? Mon pouvoir est sans limite, et je puis te faire renaître à la vie, puis t'empaler longuement sur cet arbre, et soigner de nouveau tes blessures, et t'empaler encore, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles, pour l'édification des fidèles et ma plus grande gloire.

Et le corps, plus mort que vif, du Chevalier Noir s'éloigna lentement du tronc ensanglanté.

— Sache aussi, mortel, que la douleur que tu viens d'éprouver est bien peu de chose en regard de ce que je puis t'infliger si, par caprice, il me venait l'idée de te rendre plus sensible à la souffrance. Une telle sorcellerie n'est pas dans mes attributs habituels, mais je la connais toutefois. Pour l'instant, je vais te redonner vie.

Une lumière céleste nimba alors Marken, et miraculeusement, ses blessures se refermèrent aussi vite qu'elles étaient apparues. L'étreinte du dieu se desserra, et le Chevalier Noir roula dans la poussière aux pieds de Hegan, haletant, blême, son corps encore perclus de douleur.

— Songe à cette souffrance, subie sans cesse, durant mille fois mille siècles, c'est cette damnation qui est promise aux gens de ta sorte.

Marken, frappé par la puissance divine, ne pouvait plus que gémir et pleurer sur son sort.

— Toutefois, tes paroles emplies de haine m'ont troublé, et il ne sera pas dit que je n'y aurai pas répondu. Peut-être ai-je par trop abandonné les hommes au mal et au chaos. Tu me

reproches de ne pas avoir envoyé de justicier pour réparer les plaies du monde, peut-être as-tu raison. Je vais donc accéder à ta supplique, et envoyer sur cette terre maudite un justicier, un défenseur du bien et du beau, un noble guerrier qui montrera l'exemple par son courage et sa compassion, et qui traquera et combattra sans répit ceux que tu nommes les scélérats. Marken-Willnar Von Drakenströhm, de ce jour, tu es mon paladin. Va, répands la justice et l'amour partout où tes pas te conduiront.

Marken, dans un effort surhumain, releva la tête et interrogea le dieu du regard. Pourquoi, demandait-il, pourquoi me choisir pour cette tâche ?

— Sache, Marken, que ceci est la dernière chance qui te sera offerte d'échapper à ce juste châtiment dont tu viens d'avoir un aperçu. Te voici maintenant mon paladin, et pour le rester, il te faudra agir comme un paladin. Mais gare à toi si d'aventure, par des actes indignes, tu perdais cette qualité, car tu serais alors sans attendre précipité dans la Géhenne.
— Je... je...
— N'oublie pas que désormais, Marken, l'ange Azymaël t'accompagnera en tous lieux. Va sans crainte pourfendre le mal, car toujours je serai avec toi. J'ai l'œil sur toi, Marken, oh oui, j'ai l'œil sur toi.

Et Hegan, dieu de la Loi, disparut progressivement du monde des mortels, ne laissant derrière lui qu'un rire, et l'ange Azymaël, impassible.

II.22 Épilogue

Aussitôt que le dieu eut quitté la clairière, Vertu, Morgoth et Xyixiant'h retrouvèrent leur liberté de mouvement, et se portèrent au secours du Chevalier Noir, plus mort que vif. Ils le réconfortèrent, le soignèrent, on eût dit que son âme avait été brisée. Bien que paralysés, ils n'avaient rien perdu ni du combat, ni de l'intervention divine, et comprenaient que leur compagnon vivait une expérience des plus difficiles. Il finit par sombrer dans le sommeil.

Lorsqu'ils se retournèrent, l'ange avait disparu, sans un bruit. Un hibou blanc, perché sur une branche au-dessus du camp, les contemplait fixement. Bien qu'ils fussent à bon droit suspicieux, ils retournèrent à leurs couvertures et rejoignirent Mark au pays des songes.

Ils dormirent fort longtemps, et lorsqu'ils s'éveillèrent, une brume épaisse voilait les collines alentours, donnant à la scène un air de rêve. Seul le cadavre du paladin allongé dans l'herbe attestait que la scène de la veille n'était pas un cauchemar. Lorsque Mark se leva, sa mine était grise, et il n'avait nulle intention de faire des discours. Un canari blanc se posa sur son épaule, et sembla lui murmurer quelque chose à l'oreille. Il se retourna vers ses compagnons et, entre ses dents serrées, avec dans la voix des accents meurtriers, leur dit :

— Donnons à ce fier combattant de la loi une digne sépulture, gnagnagna.

Comprenant que c'était un commandement divin, ils s'exécutèrent, et enterrèrent Jehan de Garofalo, en armure, au bord du ruisseau, avec une belle pierre dessus. Vertu jugea utile de faire réciter à Xyixiant'h une prière des morts. Mark allait planter l'épée à la tête de la tombe, comme le voulait l'ancienne coutume des guerriers, lorsqu'un gazouillis du petit oiseau retint son bras.

— Quoi ? ! ?
— Cuicui !
— Oh non, merde, quand même pas la Holy Avenger !

— Cui !

Et obéissant à l'injonction, le Chevalier noir prit l'épée de justice, la glissa dans son fourreau, s'assit lourdement les pieds dans l'eau, prit son visage dans ses mains, et sanglota sans retenue. Morgoth, tendant l'oreille aux borborygmes qui émanaient du guerrier abattu, crut entendre :

— Jusqu'à la lie ! Jusqu'à la lie !

Lorsqu'il fut remis, ils reprirent la route. Ils franchirent cols et vaux, bois et rivières, parvinrent sans encombre jusqu'à la route, qu'ils ne quittèrent plus jusqu'à Banvars, capitale et principal attrait du royaume de Misène.

La suite de Morgoth dans :

La tétine et le gonfanon

Chapitre III

La tétine et le gonfanon

Voici enfin nos amis arrivés à Banvars. Et à peine ont-ils le temps de poser leurs baluchons que les voici entraînés dans une nouvelle pelote d'intrigues sournoises et de violentes aventures. Mais avant ça, ils vont faire un peu de tourisme en ville.

III.1 Banvars, enfin

Les murailles blanches et majestueuses de l'antique citadelle de Banvars, pavoisées aux couleurs des nobles barons de Misène, reflétaient avec splendeur la lumière crue de cette après-midi d'automne. Surplombant les créneaux innombrables des barbacanes et des chemins de ronde, un vaste donjon, surmonté de trois beffrois ajourés aux toits aigus d'ardoise noire, proclamait alentour la puissance passée des rois, la prospérité des royaumes et la gloire des armées successives qui avaient eu l'ancienne cité pour capitale. Une enceinte fortifiée, large et haute, aux tours de guet serrées comme des piquiers à la parade, délimitait les contours de la ville basse vers laquelle se dirigeaient un grand nombre de cavaliers, charretiers et piétons désireux de trouver un abri pour la nuit et, peut-être, de conclure quelques affaires avant la venue de l'obscurité. Ils devaient, pour entrer, montrer patte blanche devant la garde, suspicieuse à juste titre envers tout ce qui venait de l'ouest, et glisser une obole à l'octroi.

Une fois délestés de leurs ducats, les voyageurs avaient tout loisir de vaquer à leurs affaires, mais il était rare qu'ils ne passent pas d'abord quelques minutes à flâner sur la Grand-Rue, qui n'était que le prolongement de la fameuse route magique menant au lointain pays de Gunt, et qui avait conduit leurs pas jusqu'ici. C'est que les abords de la Porte du Couchant, quartier étriqué coincé entre la citadelle royale au nord et la gorge abrupte du torrent Khantri, ne manquaient pas d'attraits : nombre de marchands avaient trouvé là un lieu propice à l'établissement de leur commerce, et les échoppes bordant la large voie, hautes et bariolées, indiquaient par leur aspect que le terrain y était rare et précieux, et le prix des marchandises s'en ressentait logiquement. La clientèle des courtisans venus du palais tout proche, ou celle des riches bourgeois établis sur le quartier en forte pente au nord de la Grand-Rue, avait généralement les moyens de fréquenter ces riches boutiques regorgeant de marchandises fines, mais ce n'était certes pas le cas de la population du quartier sud qui, à mesure qu'on se rapprochait du précipice, vivait sous la menace des glissements de terrain et subissait les assauts des embruns malsains du Khantri en contrebas. C'était le royaume des négociants déchus, des spéculateurs ruinés, des nobles en disgrâce, des familles qui n'osaient quitter les abords du palais, bien que personne ne désirât plus les y revoir.

Jouxtant le palais, à l'est, se trouvait la vaste Place Royale, où se tenait, deux fois par semaine, le grand marché. L'autre côté de la place s'ouvrait sur le quartier des artisans et des ouvriers, où s'activait tout un petit peuple industrieux. C'était sous les remparts nord de la ville que l'on pouvait trouver les principaux temples et les couvents, où l'on priait essentiellement la bienfaisante Miaris, l'austère Hegan, le fier Hanhard et la muette Myrna. La route magique s'arrêtait abruptement, après un périple de plusieurs centaines de lieues, au bord du Khantri qui en ce lieu était plus étroit. Un pont fortifié, dont la construction était bien postérieure à celle de la route, l'enjambait ici, et comme c'était le seul lieu de passage possible entre les deux rives à plusieurs jours de marche à la ronde, il était fort encombré et son octroi constituait une des principales ressources de Banvars. De l'autre côté de la rivière, un ancien faubourg avait été fortifié et rattaché à la commune pour former le quartier appelé « la Maruste », où les prêtres de Hazam avaient édifié un de leurs temples imposants, avec son université et sa bibliothèque, comme le voulait l'usage chez ceux qui servent le dieu de la connaissance. Les étudiants n'étaient pas les seuls à fréquenter ce quartier aux loyers modiques, et les habitués pouvaient trouver, dans le maquis des venelles trop étroites pour qu'on y chevauche à l'aise, des marchands bien moins prétentieux que ceux de la Porte du Couchant, de gaies tavernes et des auberges opulentes, des camelots de toutes sortes dont beaucoup oubliaient de bailler les

taxes commerciales à la couronne, des mendiants, des brigands, des baladins au verbe haut et des trouvères à la mine torturée, et évidemment, des aventuriers.

Les banvarois avaient l'habitude de croiser dans les rues de leur cité toutes sortes de mercenaires empestant la sueur et autres rustres à l'air louche, couturés de cicatrices et armés jusqu'aux dents. Ils savaient que nombre d'entre eux étaient violents, et conservaient donc à leur endroit une réserve certes polie, mais une réserve tout de même. En règle générale, ils ne se mêlaient à leurs bruyants hôtes que pour commercer avec eux, ce qui était souvent d'un bon rapport tant il était connu de tous que les aventuriers sont souvent couverts d'or et prompts à s'en défaire sans faire trop d'histoires.

Couverts d'or, c'était plus ou moins le cas des quatre cavaliers qui foulaient ce jour-là le pavé sale de la rue des Gnons, sise dans la Maruste.

En queue du cortège, montée sur un alezan bai trop grand pour elle, venait une silhouette gracile entièrement recouverte d'un grand manteau gris d'où ne dépassaient que deux bottes de cuir fourrées et deux gants assortis, dont l'épaisseur ne parvenait cependant pas à dissimuler la finesse des mains qu'elles recouvraient. Il s'agissait de Xyixiant'h, une elfe d'aspect jeune – ce qui était le cas de la plupart des elfes, compte tenu de leur interminable espérance de vie – et d'une si grande beauté que ses compagnons l'avaient contrainte à dissimuler ses traits, sans quoi elle aurait immédiatement attiré l'attention des foules et par là même toutes sortes d'ennuis. Elle tournait sa tête dans toutes les directions en de petits mouvements vifs et charmants et, de temps à autres, désignait tel ou tel objet ou personnage ayant attiré son attention, en demandant des renseignements à celui qui la précédait.

Morgoth, c'était lui, était bien en peine de répondre. Certes il en savait plus que la jeune fille sur les sociétés humaines, car en plus d'être elfe, elle était amnésique. Mais il était lui-même très jeune, il venait d'avoir seize ans, et il avait passé toute sa vie enfermé dans une lointaine école de magie, qu'il n'avait quittée que récemment. Sa vieille robe de mage, déjà trop petite lorsqu'il avait fui son académie et la méchanceté de ses condisciples, était dans un état navrant après des semaines à crapahuter dans les sous-bois boueux et les souterrains pleins de poussière, ses cheveux noirs étaient devenus trop longs à son goût, et si l'exercice lui avait forgé quelques muscles, il n'en avait pas moins perdu pas mal de kilos, ce qui lui conférait un aspect de vautour déplumé.

Vertu aurait sans doute pu renseigner Xyixiant'h plus efficacement, car elle était plus âgée et avait déjà vécu à Banvars, à ce qu'elle disait. Mais elle était bien trop occupée à observer les allées et venues des passants, à repérer les nouvelles boutiques et à surveiller les miliciens en patrouille. C'était pour elle une habitude, une déformation professionnelle, car Vertu était voleuse. Ce n'était pas un défaut, c'était son métier, bien qu'elle n'aimât pas qu'on le lui dise en face. Elle portait une armure souple qui était très à son goût, un pourpoint matelassé noir avec quelques petites particularités bien pratiques pour l'exercice de son art, et à son côté battait sa possession la plus précieuse, un sabre très puissant, mais aussi très maudit, ce qui ne semblait pas la tracasser beaucoup.

En tête chevauchait Marken, dit « le Chevalier Noir ». C'était un robuste guerrier qui d'ordinaire avait fière allure, avec une face virile et décidée sous une chevelure paille, des mains épaisses et habiles à manier l'épée lourde, et un torse large protégé par une cotte de mailles fatiguée. Cependant, sa mine était sombre, grise, défaite même, et son humeur n'était pas sans rapport avec le canari blanc juché crânement sur la crinière de sa monture. Marken était récemment devenu, par la volonté du dieu Hegan, un paladin, c'est-à-dire un fier défenseur de la loi, de la veuve et de l'orphelin. Ce qui le chiffonnait, c'est que son nouvel état lui

interdisait la pratique de ses passe-temps favoris : entre autres choses le pillage des villages à la tête d'une bande de soudards, le viol, le meurtre, la torture, le blasphème, etc. Et pour s'assurer que son serviteur ne s'éloignerait pas du droit chemin, Hegan lui avait dépêché un ange justicier du nom d'Azymaël, qui avait pris la forme de ce fameux volatile immaculé.

Notre petite troupe était d'assez riante humeur (à l'exception de Marken donc), car ils étaient arrivés en ville quelques heures plus tôt, avaient vaqué quelque temps dans Banvars avant d'en arriver là, et s'étaient débarrassés de deux corvées pénibles. La première avait consisté à rendre visite à un négociant en cuir tenant commerce discret près de la Porte du Couchant, une sorte de gnome chauve et nerveux que Vertu connaissait très bien, et qui connaissait apparemment très bien Vertu. Ils avaient fait un tour dans l'arrière-boutique, et y avaient discuté la valeur des quelques joyaux que nos héros avaient glanés, au péril de leur vie, dans un donjon. L'homme, du nom de Leonis, arrondissait manifestement ses fins de mois en achetant et vendant, loin du contrôle tatillon des autorités, des marchandises dont il ne cherchait guère à connaître la provenance. Il avait fait rouler chacune des dix-huit pierres précieuses dans sa main, les avait toutes longuement jaugées à la lumière, et avait fait mander un garçon qu'il avait présenté comme son neveu, et qui avait selon lui un œil plus jeune. Après quelques calculs et force concertation avec son apprenti, le petit homme avait annoncé le chiffre « seize ». Vertu avait hoché la tête sans marchander, et échangé les pierres contre la somme considérable de mille six cents ducats, répartis en neuf lingots d'or d'une valeur unitaire de cent vingt ducats et le reste en monnaies d'or et d'argent de Banvars, Baentcher et Burzwalla dans quatre bourses de cuir dont leur fit cadeau le receleur. Ils avaient achevé de se délester en vendant quelques potions précieuses trouvées en même temps que les pierres, récoltant une soixantaine de ducats, et avaient procédé à l'estimation d'un livre de magie, Le Tome d'Argent du Codex Incubus d'Alizabel, de la même origine que le reste. Il était assez rare et précieux apparemment, puisqu'ils avaient trouvé un acheteur intéressé à cent soixante ducats. À la suite de quoi ils avaient procédé à la deuxième corvée, l'étape ingrate mais indispensable de l'aventure sur laquelle bien des glorieuses et puissantes compagnies avaient fini dans la discorde et la mesquinerie la plus honteuse : le partage du trésor.

Xyixiant'h avait ouvert les hostilités en revendiquant le quart de l'or trouvé, avec une rapacité qui surprit ses compagnons. Vertu lui avait alors expliqué qu'elle avait peu participé à l'aventure, ce qui lui interdisait le droit à une part importante, mais l'elfe avait répliqué en arguant qu'elle avait tout de même soigné Marken alors qu'il était blessé et ce à deux reprises, et qu'en outre elle ne possédait rien, et qu'elle aurait besoin d'or pour s'équiper en vue de la prochaine aventure. Après quelques chamailleries, elles s'étaient entendues sur la somme de trois vingtièmes du butin pour l'elfe, qui fit mine de bouder, mais très brièvement, comme le nota Vertu. Pendant ce temps, Morgoth était rentré dans la discussion et avait fait valoir son droit de conserver le livre, dont il aurait besoin pour parfaire ses compétences magiques. Marken lui avait rétorqué qu'il était d'usage que tous les objets trouvés soient inclus dans le montant du trésor à se partager, et que s'il voulait conserver le livre, les cent soixante ducats correspondant seraient logiquement défalqués de sa soulte en numéraire. Mais le sorcier ne s'était pas laissé impressionner par le jargon abscons du paladin, et avait fait valoir que ce principe devait valoir pour tous, et qu'il devait donc mettre son épée dans le pot commun, puisqu'ils l'avaient elle aussi trouvée dans l'aventure. Or il s'agissait d'une épée sainte de paladin, dont Marken savait pertinemment qu'elle valait à elle seule plus que tout le reste du trésor, il avait donc préféré transiger sagement, optant pour un dédit symbolique de cinquante ducats pour le livre, et de cent pour l'épée, soient cent cinquante ducats qui furent mis dans

un pot commun pour les petits frais. En fin de compte, Vertu, qui n'avait rien réclamé, avait récolté la plus grosse part avec trois lingots et cent quinze ducats, suivie par Morgoth avec ses trois lingots et soixante-cinq ducats, Marken avec ses deux lingots et cent trente-cinq ducats, et enfin Xyixiant'h avec un lingot et cent cinq ducats.

III.2 À peine posés, déjà engagés

Le partage tant redouté ayant été fait à la satisfaction générale, ces kilos de métaux précieux furent un fardeau bien agréable à transporter. Ils devisaient donc gaiement de choses et d'autres, commentant l'architecture, la mode et les usages du pays.

— Une guilde des voleurs ? À Banvars ? Quelle horreur, jamais de la vie voyons !

Vertu avait pris un air des plus scandalisés, avec cependant une certaine outrance dans l'attitude, qui passa au-dessus de la tête de Morgoth.

— Pourtant, j'ai entendu parler… commença le sorcier.
— Pour ma part, je n'ai jamais eu connaissance de telles choses. Et toi Mark, as-tu jamais eu vent de tels racontars ?
— Oh, il est peut-être venu à mon oreille, sans trop y prêter attention, des ragots, des bruits sans fondement. Sans doute des jaloux ou des aigris, le monde en est plein. Il n'y a jamais eu de guilde des voleurs à Banvars, jamais voyons.
— Meuh non, reprit Vertu, absolument pas, quelle idée bizarre. Non, sois rassuré Morgoth, la loi et l'ordre règnent à Banvars.
— Pourtant, lorsque nous sommes passés dans la rue dite « de la Grande Truanderie » tantôt, j'ai cru remarquer un haut bâtiment aux fenêtres étroites et barrées de fer, et des individus à la mine du dernier suspect semblaient n'avoir rien d'autre à faire que de nous épier d'un air peu amène en se curant les ongles avec leurs couteaux.
— Ah bon ? Je n'ai pas fait attention… Ah, mais tu dois parler de l'Honorable Société de Banvars, aussi appelée « La Prudentielle de Prévoyance-Vie » ! Rien à voir avec une guilde de voleurs, il s'agit d'une compagnie d'assurance, rien de plus.
— Une quoi ?
— Une compagnie d'assurance. Moyennant une petite contribution annuelle, l'Honorable Société assure aux commerçants que si leurs étals et marchandises sont dérobés, saccagés, incendiés ou que sais-je encore, elle leur en remboursera le montant.
— Comme c'est astucieux. Ainsi, ces braves commerçants se retrouvent à l'abri du hasard, ça m'a l'air d'être une excellente chose.
— C'est un service très apprécié en effet, car tous les marchands de la ville cotisent.
— Tous ?
— Oh oui, tous. Même les plus butés finissent par comprendre le bénéfice et la tranquillité d'esprit que l'on retire d'émarger à l'Honorable Société.
— Un bel exemple d'esprit d'entreprise, cette Honorable Société, vraiment.

Puis, Vertu et Marken éclatèrent de rire, dont la raison échappa au jeune sorcier et à l'elfe voilée.

— Tiens, elle a l'air sympathique cette auberge. « Le Chamois Sautillant », hum… j'espère que c'est un extrait du menu ! Reposons nous ici quelques jours, histoire de faire un peu de gras.

— Prenez-moi une chambre, fit le Chevalier Noir, il faut que je fasse une course importante en ville.
— Ah ? C'est quoi ?
— Tu verras bien. Je serai de retour avant la nuit, normalement.
— Que de mystères ! Bon, à tout à l'heure.

Et il s'éloigna au petit trot.

— Tant pis, entrons.

L'auberge était confortable, et sans être de grand luxe, elle était au-dessus des moyens du manant ordinaire. Les quelques clients qui devisaient courtoisement dans la grande salle, sous un imposant candélabre de fer forgé, étaient des paysans enrichis, des négociants ou des nobliaux à en juger par leur mise, mais la clientèle d'aventuriers fortunés ne devait pas être si rare que cela car ils n'éveillèrent qu'un intérêt très passager.

— Bonjour, l'aubergiste, il nous faudrait quatre chambres, lança Vertu au malabar chauve et moustachu qui nettoyait sa vaisselle en sifflotant derrière le comptoir.
— Mais bien sûr messieurs-dames, répondit l'aubergiste, qui s'appelait Sparkan. C'est six sapèques par chambre et par nuit... vous comptez rester...
— Jusqu'à tant qu'on doive partir, fit Vertu d'un air assuré, en comptant deux ducats sur le comptoir, le prix de la première nuitée.
— Vous pouvez prendre les chambres à l'enseigne de l'âne, du hérisson, de l'escargot et du serpent, elles ne sont pas forcément contiguës mais elles sont libres, et toutes au premier.
— Parfait, parfait, nous allons aussi nous installer à la petite table là-bas, dans le coin. Pourriez-vous être assez aimables de nous faire porter quatre chopines de Bièrebouc ?
— Mais certainement, et bienvenue au Chamois Sautillant !

Et donc, ils s'installèrent à la place dite, une table à peine assez grande pour qu'on puisse s'en servir pour faire du spiritisme, dans l'angle le plus sombre, sous l'escalier, à côté d'une panoplie complète d'armes de parade qu'on avait pendues au mur afin de signifier que c'était le coin réservé aux aventuriers en quête de cause à défendre. Une fois qu'ils eurent leurs boissons, Vertu demanda :

— Tiens, Xy, mets donc une quatrième chaise.
— Oui, bien sûr. Mais, Mark a dit qu'il allait revenir dans deux heures, sa bière sera tiède.
— C'est pas pour lui, tu vas voir. Ah, tiens, le voici justement, ne regardez pas avec trop d'insistance.

Un nouveau personnage venait de faire son apparition dans la salle, entrebâillant la porte juste assez pour se glisser, dans une tentative pour se faire discret. Il était de taille moyenne, vêtu d'un manteau noir semblable à celui de Xyixiant'h et dont la capuche dissimulait ses traits, il se déplaçait d'une démarche hésitante. Il échangea deux mots avec l'aubergiste, qui parut amusé par quelque plaisanterie et haussa les épaules. Puis il se dirigea, un peu en biais, vers le coin de la salle où buvaient nos amis.

— Bonsoir, étrangers, excusez-moi de vous importuner, je suppose que vous avez des affaires importantes à traiter... Puis-je me joindre quelques instants ?
— Mais je vous en prie, d'ailleurs nous vous attendions.
— Vous...
— Je suppose que si vous nous suivez depuis que nous avons franchi le pont, c'est parce que vous étiez posté là à attendre les aventuriers qui passent, et que vous avez une mission quelconque à nous proposer. Ce qui tombe bien, nous sommes libres d'engagements. Je vous

écoute monsieur…
— Euh… Paimportes. Je m'appelle Paimportes.

Comme il s'était approché, il était maintenant possible de voir son visage à la peau squameuse, dont le nez allongé et les petits yeux rapprochés évoquaient le museau d'une fouine. On ne lui aurait pas donné plus de vingt ans, ni prêté une grande intelligence. En un mot, il était quelconque.

— Soit, admettons, soupira Vertu d'un air las. Je suis Virette Lagrise, voici Momo le magnifique, et elle c'est mademoiselle X, notre prêtresse. Nous comptons un quatrième membre dans notre équipe, mais il est parti faire une course.
— Je vois que j'ai affaire à des gens d'expérience, je n'irai donc pas par quatre chemins. Je suis envoyé par un commanditaire qui souhaite pour l'instant garder l'anonymat, mais qui est un très puissant personnage. Il a effectivement une mission pour des gens courageux et capables, mais c'est une mission très… délicate… et pour tout dire, mon commanditaire souhaiterait sélectionner lui-même les personnes composant le groupe.
— Ah ? C'est une requête un peu inhabituelle.
— J'en suis bien conscient. Je dois ajouter que mon maître souhaite départager les candidats à cette mission par une épreuve préliminaire, dont je ne connais pas la nature. Toutefois, elle m'a permis de vous dire que chaque candidat recevrait une bourse de cinquante ducats d'or en dédommagement du temps perdu.
— Foutre ! Vous voulez dire, cinquante pour chaque candidat réussissant l'épreuve je suppose ?
— Non non madame, cinquante pour chaque candidat participant à l'épreuve préliminaire, ou ses héritiers si par malheur… enfin, vous savez bien. Oui, je ne vous cacherai pas que l'épreuve préliminaire comportera sans doute quelques risques, d'où la prime.
— Quelle générosité. C'est où et quand, l'épreuve ?
— Vous avez tout le temps de vous préparer. Dans quatre jours, à la tombée de la nuit, les personnes intéressées sont priées de se rassembler dans un lieu-dit « la Tombe-Helyce », dans la forêt qui borde la montagne, un peu au nord-est de la ville.
— Parfait, ma présence vous est assurée. Et vous, mes joyeux compagnons ?
— Je ne sais pas trop, hésita Xyixiant'h. Vous croyez que je devrais participer ?

La voix de l'elfe évoquait par instants le clapotis une source cascadant entre deux rochers au petit matin frais d'un jour de printemps. Celui qui se faisait appeler Paimportes en resta un instant stupéfait et saisi d'une inexplicable nostalgie.

— Je suppose, lui répondit Vertu, que si le simple fait de se porter candidat rapporte cinquante ducats, remplir la mission en rapportera bien plus. Tu n'as rien contre le fait de gagner de l'or ?
— Oh non, j'aime beaucoup l'or, regarde (elle sortit trois ducats de sa bourse, les plaça dans sa main et les contempla fixement après avoir relevé sa capuche pour mieux voir). Vois comme ça brille joliment, ce métal éternel rend des reflets semblables au feu du soleil qu'un dieu aurait congelé et semé en fine pluie sur la terre. N'est-ce pas la plus merveilleuse des choses ?

Morgoth et Paimportes acquiescèrent d'un raclement de gorge, bien qu'ils eussent en cet instant une idée assez différente sur ce qui était la plus merveilleuse des choses. Car même le métal des rois travaillé par le plus habile des orfèvres se rabaissait au rang de vile bourbe si on le comparait à la chevelure ardente qui jaillissait du col de fourrure en torrents bouillonnants pour se répandre en boucles vaporeuses jusque sur la table.

— Et bien toi au moins, tu ne fais pas semblant d'être un pur esprit, coupa Vertu d'un ton acide. Et remets ta capuche, tu vas nous attirer des ennuis.

— Ah ? Ils n'aiment pas les elfes par ici ?
— Si, sûrement, mais c'est surtout que tu nous fais remarquer. Bon, tu viendras ?
— Si tu y vas, j'y vais.
— Bon, Momo ?
— J'ai l'impression que ce petit... concours est plus ou moins réservé aux aventuriers expérimentés... J'ai peur de ne pas être à la hauteur.
— Mais si, mais si, allez comptez-le aussi. Notre compagnon n'est pas là, mais je ne pense pas qu'il rechigne devant la perspective d'une bagarre lucrative, vous pouvez le compter.
— Bien, bien, je crois que nous en avons fini alors... Nous nous reverrons dans quatre jours, d'ici là, n'hésitez pas à visiter notre belle cité, et bonne chance.

Et il repartit, toujours aussi peu assuré, probablement pour reprendre son poste au pont.

— Est-ce vraiment prudent ? Tu crois réellement que je pourrais survivre à une épreuve de ce type, tout seul, là où même des aventuriers... ?
— Ah ? Eh, dis-moi, nous avons déjà vécu deux aventures non ?
— Oui, si on veut.
— Bon, alors il faut que tu saches une chose importante : dans tous les coins d'Occident, et je suis prête à parier que c'est pareil ailleurs, il y a des tavernes, et dans ces tavernes, il y a généralement une ou plusieurs tables telles que celle-ci, qui sont occupées par des gens qui nous ressemblent, et qui comme nous se disent aventuriers. La différence entre eux et nous, c'est que ces gens, pour la plupart, n'ont jamais mis les pieds dans un donjon, n'ont jamais vu un monstre autrement qu'empaillé, et ils seraient bien en peine de sortir la lame du fourreau tant elle a rouillé. Tu es un véritable aventurier si tu as survécu à ta première aventure. Vu que tu as survécu à la deuxième, tu peux à bon droit te flatter d'être expérimenté, et je te conseille d'en profiter pour toiser d'un air méprisant tous les fiers-à-bras que je t'ai décrits, c'est un des petits plaisirs de la vie. Un peu d'assurance, que diable, tu es un mage puissant et j'ai noté que tu savais faire preuve de caractère et d'esprit d'à-propos lorsque la situation le nécessitait.
— Un mage puissant ? Tu te moques de moi, je n'ai même pas mon brevet élémentaire de sorcellerie, j'ai quitté l'école avant la fin de l'année !
— Un type qui transforme la pierre en boue, qui se rend invisible à volonté, qui aveugle ses ennemis, pour moi, c'est un mage puissant. Et je me souviens que dans la grotte du Divisé, tu as projeté un éclair particulièrement meurtrier.
— Oui, et c'est un pur miracle si je ne me suis pas frit la cervelle.
— Ce n'est pas un pur miracle, c'est simplement que tu as les compétences requises pour lancer de tels sortilèges. Tu as à la fois la connaissance et le talent, mais tes professeurs ont réussi à te convaincre que tu étais médiocre, pour des raisons qui sont sans doute de pure mesquinerie. Il faut te défaire de cette influence néfaste et, dorénavant, apprendre la sorcellerie par la pratique, et non plus seulement en prêtant attention à des enseignements que te procurent des gens qui n'auront jamais ton envergure.
— Tu dis cela, Vertu, car tu n'es pas magicienne. Mais je t'assure que certains de mes maîtres étaient de loin supérieurs, par leur puissance et la qualité de leurs sortilèges, à ce que je pourrais jamais devenir. Si tu prends ce sortilège de transformation de pierre en boue qui t'a tant frappée, tu dois bien comprendre que si je l'avais lancé lors d'un examen, j'aurais été la risée de mes camarades. Ainsi mon professeur d'altération minérale, l'honorable Andralphabetus, aurait été capable de faire fondre le mur depuis la base jusqu'au chemin de ronde, là où je n'ai réussi qu'à forer un étroit tunnel !

— Tes maîtres, tout comme toi, sont des hommes, pourquoi devrais-tu leur être inférieur ? Penser ainsi est la marque d'une âme petite, et je te conseille de changer rapidement d'optique. Ne te méprends pas sur le sens de mes paroles, il est bon de respecter ses maîtres, mais ce respect ne doit pas être aveugle. Ton Antrophodlanus là, il était sans doute très fort pour ramollir les cailloux, je n'en disconviens pas, mais l'as-tu souvent vu lancer des sortilèges en dehors de sa discipline de prédilection ?
— Non, jamais, admit Morgoth après un instant de réflexion.
— C'est bien ce que je pensais. Il a sans doute passé des années à se perfectionner dans les quelques sortilèges qu'il maîtrisait le mieux au départ, dans le seul but d'impressionner ses élèves et ses collègues. Et lors de ses leçons, je suis prête à parier qu'il se lamentait à tous propos de la médiocre qualité des étudiants qu'on lui envoyait, et à vanter les extravagantes prouesses de potaches du temps jadis.
— C'est pourtant vrai, à croire que tu l'as connu !
— Lui en particulier non, mais des gens de sa sorte, hélas, j'en ai subis moult. On trouve souvent ce défaut chez ceux qui font profession d'enseigner : exiger qu'un élève qui n'a que quelques semaines d'apprentissage dans une matière particulière fasse aussi bien qu'un professeur qui n'a rien fait d'autre de sa vie qu'étudier ladite matière. Celui qui maîtrise parfaitement une discipline, et rien en dehors d'elle, est plus nuisible encore que l'ignorant qui, sachant au moins qu'il est ignorant, agit en conséquence.
— Ah oui ?
— Supposons un instant qu'au lieu de te compter parmi nous pour cette affaire sur la route de Misène, nous ayons eu à nos côtés ton professeur Angrossephalus. Au prieuré de Noorag, il aurait fait un trou plus grand dans le mur, je n'en disconviens pas, mais quelle importance, grand ou petit, cet orifice nous a sauvés. En revanche, ton vieux sage, aurait-il eu la présence d'esprit d'aveugler les brigands dans la clairière ? Aurait-il réussi à foudroyer le Divisé ? Aurait-il pu lancer ces illusions qui nous ont permis de sauver Mark de la pendaison ? J'en doute si tout ce qu'il sait faire de ses dix doigts, c'est du granit mou. J'ignore quels critères président à l'établissement des hiérarchies dans les académies de magie, mais chez les aventuriers, on ne juge la qualité d'un sorcier qu'à la seule aune de son utilité dans le groupe, ce qui implique d'avoir d'amples facultés d'adaptation. Et à ce titre, tu as largement mérité ta place parmi nous.
— Tes paroles sont agréables à mes oreilles. J'espère que tu ne cherches pas à me flatter ?
— Pas du tout, c'est la vérité. Et je vais t'en donner un exemple : voici quelques années, Mark et moi faisions partie d'une compagnie d'aventuriers qui agissaient dans les terres situées entre l'Argatha et la passe de Dûn-Molzdaar. Nous avions parmi nous une magicienne capable, probablement plus puissante que toi. Or, voilà que par une belle nuit de printemps, nous étions paisiblement en train de pill... de visiter un cimetière en ruine d'une cité abandonnée, quand soudain, notre magicienne, qui était restée à l'arrière, tombe nez à nez avec un vampire, qui tout de go lui saute à la gorge et se met à lui sucer le sang. Alertés par ses cris, nous nous précipitons à son secours et terrassons le mort-vivant avant qu'il ne la tue tout à fait. Grâce aux bons soins de notre prêtresse, nous remettons notre collègue dans un meilleur état et poursuivons notre périple. Or, au moment de nous reposer, elle s'aperçoit avec horreur qu'elle est désormais considérablement diminuée ! Elle ne peut plus lancer que quelques sortilèges élémentaires, et encore en petites quantités. Le vampire lui avait volé l'essentiel de son énergie vitale et de ses facultés magiques.
— Quelle horreur !
— En effet, c'est un sort cruel. Mais que crois-tu qu'elle a fait ? Était-elle du genre à se

lamenter, à s'enfuir et à se cacher dans un trou ? Du tout ! Elle a pris son parti de la situation et lorsque, quelques jours plus tard, il advint qu'un fort sorcier la défia en duel, elle releva bravement le défi.
— C'est du suicide !
— Non, de la confiance en soi. Elle a d'ailleurs triomphé sans employer le moindre sortilège, juste en utilisant la ruse, l'intimidation et en mettant à profit les mauvaises habitudes de son adversaire. Voilà un exemple à suivre, voilà un esprit souple qui va directement au plus important. Mis dans une telle situation, ton vieux professeur serait mort.
— Donc, tu m'encourages à développer tous mes dons, sans passer trop de temps à me spécialiser.
— C'est exactement ça.
— Ce qui rejoint la requête que je t'ai déjà présentée plusieurs fois : m'entraîneras-tu un peu au métier des armes ? Je risque d'en avoir besoin si la semaine prochaine, je dois me retrouver seul face au danger.
— Ah, décidément, tu y tiens. Soit, je t'apprendrai l'escrime à ma manière, nous tâcherons de louer une salle d'armes en ville demain, ou à défaut une grange. D'ailleurs Xy, si le cœur t'en dit...
— Quoi ? Tu veux m'apprendre à me battre ? Tu m'avais dit que Melki était une déesse pacifique.
— C'est vrai, rien ne t'y oblige, c'est à toi de voir. De toute manière, une elfe gracile comme toi n'est pas d'une grande utilité dans un combat.
— Mais pas du tout, c'est totalement faux ! Je peux me battre comme n'importe qui, je n'ai pas peur.
— Bien, nous te compterons donc parmi nous pour notre petite leçon d'escrime.
— Oui, mais l'après-midi alors. J'ai des courses urgentes à faire demain matin.

Et ils discutèrent ainsi de toutes sortes de sujets jusqu'au retour de Mark, qui revint à l'heure. Son humeur s'était de nouveau assombrie. Il portait maintenant sur le dos un grand sac de toile fatigué et informe, dont le contenu était, d'après l'aspect et le son produit, une grande quantité d'objets métalliques brinquebalants, pesants et, vu qu'il jeta le tout sans ménagement devant ses camarades, pas vraiment fragiles.

— Tiens, fit Vertu, tu as fait des courses ?
— Non, juste récupéré des affaires à moi que j'avais laissées dans les environs.
— Bien, très bien. Alors figure-toi que pendant ton absence, on a trouvé un commanditaire.
— Déjà ?

Vertu lui répéta les paroles du mystérieux Paimportes, et ce qu'ils avaient décidé de faire.

— Et bien mes amis, tout ça est très joli, et j'espère sincèrement être parmi vous pour voir de quoi il retourne, malheureusement j'ai un impondérable. Figurez-vous que mû par un sentiment charitable (il jeta un regard sinistre à son canari), je me vois contraint de vous fausser compagnie quelques temps pour accomplir une certaine tâche. Je ne sais pas si je pourrai revenir à temps, je ne sais même pas si je pourrai revenir tout court car je vais au devant d'une bonne occasion de me faire occire, mais c'est un truc que je dois faire, quoi.
— Oh, quel dommage, s'attrista Xyixiant'h. Et que dois-tu faire, au juste ?
— Il faut que j'aille... que je... m'inscrive... enfin, je dois... Oh non, j'ai trop honte pour vous en parler. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je trouve la mort...

Et à la consternation de ses amis, il demanda où était sa chambre et gravit pesamment

l'escalier pour y poser ses affaires. Nos héros désemparés se demandèrent s'ils devraient monter pour aider leur camarade dans la détresse ou au contraire le laisser pudiquement à sa peine solitaire, mais au bout de plusieurs minutes, ils entendirent des pas sourds assortis de cliquetis brefs provenant de l'escalier. C'est lorsqu'il réapparut à leurs yeux que Xyixiant'h et Morgoth découvrirent avec horreur ce que Marken était parti chercher.

L'armure était tout entière d'une matière noire et mate, semblable à un métal fondu dans un moule poreux et qu'on ne se serait jamais donné la peine de polir. Chacune des pièces qui la composaient avait pourtant été ciselée avec un art consommé, selon des courbes complexes et précises qui alliaient la mortelle fonctionnalité à l'esthétique la plus sinistre. Les jointures des plaques étaient protégées par des rebords abrupts, plus prononcés que ne le nécessitait la seule fonction de bloquer une lame rasante, et se prolongeaient par des arêtes et des pointes effilées, qui donnaient à l'ensemble l'aspect d'un noir buisson aux longues épines. Les parties plates des solerets, des gantelets et du plastron s'ornaient de reliefs d'un rouge sombre évoquant le sang séché, et représentant des corps mutilés et des visages horriblement distordus, entremêlés en une macabre sarabande. Par quelque prodige de magie noire sourdait en permanence de toutes les pièces de l'armure une brume sombre et lourde qui s'écoulait jusqu'à terre en volutes malsaines, accompagnées d'un courant d'air glacial qui se faufilait insidieusement autour de nos héros. Nul mortel ne pouvait contempler l'armure maudite sans tressaillir d'horreur, nulle créature n'était à ce point dépourvue de sens qu'elle ne perçoive immédiatement les relents d'épouvante ancienne, les émanations toujours vivaces d'une antique souillure que les peuples avaient préféré enfouir sous les voiles du temps et de l'oubli.

— Bien, reprit le Chevalier Noir, le temps est venu pour moi de repartir sur les routes. Au revoir, mes compagnons d'infortune, et peut-être adieu. Je vous en conjure, ne cherchez pas à me suivre, je préfère que vous ignoriez ma destination afin que, si je venais à périr, vous gardiez une bonne image de moi.

Puis il remit son heaume, qui surpassait en hideur tout le reste de l'armure, fit un petit geste triste de la main et sortit, sous les regards hagards des rares clients qui osaient encore sortir la tête de sous les tables.

— Wah ! fit Morgoth une fois qu'il eut cessé de trembler. Mais pourquoi diable est-il allé acheter cette armure si peu engageante ?
— Il ne l'a pas achetée, lui répondit Vertu, elle est à lui depuis des années. Pourquoi crois-tu qu'on l'appelle « le chevalier noir » ? Je suppose qu'il l'avait cachée quelque part à Banvars avant de partir vers les campagnes de l'ouest, où nous l'avons trouvé.
— Ah, bon. Et tu sais où il va ?
— Aucune idée, mais je donnerais cher pour le savoir.

La soirée n'ayant présenté que peu d'intérêt [1], je vous propose de passer directement au récit des événements du lendemain.

III.3 La quête du Chevalier Noir

C'est un fait que peu de gens contestent, que l'homme est facilement enclin à embrasser la cause du mal, à promouvoir l'égoïsme, la haine et le chaos, à sombrer dans une cruauté lais-

1. Ah, un détail tout de même : Morgoth trouva un prétexte quelconque pour frapper à la porte de Xyixiant'h. Celle-ci trouva un prétexte quelconque pour l'y faire entrer et le retenir la nuit durant.

sant bien loin derrière elle la férocité des bêtes les plus sauvages. Il faut cependant porter au crédit de notre espèce qu'apparaissent parfois, en petit nombre, des hommes et des femmes d'exception, animés d'un ardent désir de faire le bien et le beau, exaltés par une inspiration supérieure que les prêtres s'empressent d'attribuer à l'influence divine, dotés d'une exceptionnelle compassion et mus par une détermination farouche à combattre le mal sous toutes ses formes. Ces inflexibles guerriers du bien sont appelés des paladins.

Depuis des temps immémoriaux, l'Ordre Très Saint du Cœur d'Azur rassemblait de tels personnages épris de justice et d'ordre en une vaste confrérie dont les austères forteresses, qui dressaient leurs murailles dans la plupart des nations civilisées, étaient autant de havres de paix et de charité pour les voyageurs en proie aux hasards de la route.

L'une de ces forteresses se dressait justement à une journée de cheval au nord-ouest de Banvars, dernier bastion de la civilisation avant les montagnes glacées et mortelles du Portolan, comme un défi lancé à l'hostilité de la nature. La Commanderie de Banakal, accrochée au sommet d'une crête escarpée et battue par les vents, aux murs bas et épais de schiste sombre conçus pour résister aux plus puissantes machines de siège, aux tours percées de meurtrières impassibles guettant sur les cimes l'improbable survenue d'un ennemi hypothétique, n'était certes pas une coquette villégiature pour dadames à chienchiens.

— Es-tu vraiment sûr que c'est une bonne idée ?
— Cuî !
— 'chier.

Nous étions peu ou prou à midi. N'ayant guère d'espoir de trouver le sommeil, le Chevalier Noir avait galopé toute la nuit, ne s'arrêtant que pour changer de monture à un relais, la sienne étant épuisée. Il chevauchait maintenant un fort étalon noir à la crinière et la queue rousses, dont les naseaux frémissaient d'impatience. Ils s'engagèrent tous deux sur le raidillon qui serpentait le long de la ravine longeant le château, qui était son seul accès.

Nichée dans les tréfonds de cette forteresse, ne recevant jamais la lumière que par trois soupiraux, il était une salle dont l'étendue était le seul ornement, et que l'on nommait « salle des justes ». Une auguste assemblée de personnages vêtus de robes bleu pâle y tenait justement conseil, autour d'une massive table de granit dont le polissage de la circonférence témoignait de l'usage répété qu'on en avait fait depuis des siècles. Vingt fauteuils de bois vernissé, étroits et hauts de dossier, l'entouraient, mais seuls seize étaient occupés à cette heure. Les seize témoins et protagonistes de la scène curieuse qui va suivre avaient tous dans l'Ordre Très Saint du Cœur d'Azur un grade au moins égal à celui de Protecteur, car selon les actes fondateurs de l'Ordre, seuls les Protecteurs avaient voix au conseil d'une Commanderie. Une affaire d'une certaine importance semblait troubler la quiétude de ces nobles chevaliers.

— Cette situation n'a que trop duré, lança le Comte de Prophyl, un robuste gaillard à la barbe rousse et aux yeux enfiévrés.
— Thébaut a raison, le péril ne cesse de croître d'année en année, et si nous persistons dans notre inaction… Je n'ose songer à ce qui pourrait arriver à nos gens !

Celle qui venait de prendre la parole d'une voix puissante quoique marquée par l'âge était une femme au visage maigre et ridé et aux cheveux gris ramenés en un sévère chignon. C'était la Protectrice Mahaut de Sétoungue, venue voici bien des années des lointaines terres d'Orient. Un homme qui semblait être le plus jeune du groupe, bien qu'une tonsure précoce ait déjà dégarni sa chevelure blonde, prit la parole d'un ton posé, appuyant son discours de gestes apaisants. C'était le chevalier Ban, seigneur de Pahaut, dont la réputation de sagesse

commençait à se répandre dans toutes les commanderies de la région.

— Tempérons nos ardeurs mes amis, je vous prie. Ne prenons-nous pas tout ceci trop à cœur ? Après tout, la situation n'est pas nouvelle, et considérez je vous prie les risques de l'opération que vous proposez, ainsi que son coût !
— Mais trêve de mesquinerie, je vous en conjure ! L'ennemi est à nos portes, voici la cruelle vérité, qu'importe l'or que l'on dépense, c'est quand le péril est là qu'il faut agir, sans attendre !

Le baron de Boncœur, qui venait de prendre la parole, était un quadragénaire au visage carré et aux cheveux courts que sa vitalité emportait parfois, mais que son épouse Thyva, fille du regretté commandeur Pamollo et Protectrice elle-même, se chargeait habituellement de tempérer. Cette fois cependant, elle abonda dans son sens.

— Mezy a raison, d'autant que si, comme c'est à redouter, nos campagnes sont ravagées et nos gens réduits à la famine, cela coûtera bien plus à la Commanderie que les frais qu'implique une prompte riposte.

Le brouhaha menaçait de submerger le débat, si bien que le Parfait Troihais, duc de Fonsinques, qui s'était chargé de présider la réunion, décida sagement de clore l'affaire au plus vite, car ce paladin bientôt âgé, sans un poil sur le crâne et arborant deux cicatrices en diagonale sur son visage basané, n'aimait rien moins que le désordre. Il posa au milieu de la table une grande jarre de marbre bleu, ainsi qu'un baquet contenant vingt cailloux noirs et vingt cailloux blancs.

— Bien, mettons aux voix pour trancher l'affaire : que ceux qui sont pour le lancement d'une campagne planifiée, décisive et de grande ampleur pour l'élimination définitive de l'insidieux péril qui menace notre domaine mettent dans l'urne une pierre blanche, que ceux qui sont contre mettent une pierre noire.

Le vote fut promptement mené, tout aussi promptement dépouillé. Le président annonça les résultats d'une voix solennelle :

— La proposition du Sire Protecteur Ymmavus d'Emmechioth, ci-devant nous présent Maître des Domaines de la Commanderie de Banakal, visant à l'élimination des rats taupiers dans nos champs de choux, choux-fleurs, radis et autres cultures maraîchères est adoptée à la majorité de onze voix pour, quatre contre et une abstention. Passons maintenant au délicat problème soulevé la semaine dernière par le Sire Parfait Thuvient d'Oudoncques, ci-devant nous présent Gentilhomme Architecte de la Commanderie de Banakal, concernant la grave question de la fuite du toit du réfectoire. Nous vous écoutons, Thuvient.
— Merci sire Trohais. C'est le cœur lourd et chargé de sombres pressentiments que je viens présenter devant vous le résultat de mon enquête sur ce mal qui gangrène jusqu'au plus haut niveau de notre ordre, et je ne vous cacherai pas plus longtemps, mes amis, l'étendue du désastre : l'humidité, en effet, a progressé depuis notre dernière entrevue, et menace désormais la maîtresse-poutre qui...

Soudain, les lourdes portes s'ouvrirent et un jeune homme hors d'haleine aux cheveux sombres et raides, revêtu d'une humble tenue de travail, fit irruption dans la pièce.

— Messeigneurs, messeigneurs, c'est... c'est terrible...
— Qu'y a-t-il, Sécant, parle donc ! s'enquit la Protectrice Thyva qui avait reconnu son écuyer, le jeune et très émotif Sécant Tafette.
— Il y a à la porte un chevalier qui souhaite être reçu par vos seigneuries, pour une affaire urgente.

— Et bien alors, s'emporta sire Troihais, qu'il entre donc, où est le problème ? A-t-il dit son nom au fait ?
— C'est que justement messire, gémit le freluquet au bord de l'évanouissement, il s'est présenté sous le nom de « Chevalier Noir » !
— Palsembleu, voilà un bien triste sobriquet. Je gage qu'il s'agit de quelque noble guerrier venu des lointaines contrées du Midi, par-delà la mer Kaltienne et le désert du Naïl, et qu'il doit son surnom à la couleur de sa peau ?

Mais à lire l'expression épouvantée sur le visage du serviteur, le Sire Parfait comprit qu'il faisait fausse route.

— Bien, bien, qu'il entre, voyons ce qu'il veut.

Durant quelques minutes, les Justes de Banakal conversèrent à mi-voix, avant qu'un pas lourd résonnant dans les couloirs glacés de la forteresse n'annonce l'arrivée de leur hôte. Et lorsqu'il passa la porte, ils ne purent s'empêcher de tressaillir à leur tour à la vision du guerrier des ténèbres dont la présence méphitique irradiait de malévolence. Avaient-ils été bien sages d'accepter ainsi la venue de ce puissant étranger dévoué au mal ? Le casque noir émit un rugissement métallique, tout à la fois puissant et lointain, la plainte d'une âme damnée.

— Qui est votre chef ?
— Nous sommes les Conseil des Justes, répondit Mahaut, nous dirigeons la Commanderie. Parle devant nous, que veux-tu ?
— Je viens adhérer à votre ordre.

Marken ôta son casque et montra son visage, qui s'avéra humain et point désagréable, à la satisfaction générale des paladins assemblés, qui imaginaient déjà sa face comme un amas de chairs putréfiées parcourues par des insectes répugnants. Toutefois, s'il appartenait bien au monde des hommes, son expression était irritée, méprisante et on eût dit qu'il était à la limite du haut-le-cœur.

— Hum... fit Troihais, on a dû mal vous renseigner. Ici c'est un poste de l'Ordre Très Saint du Cœur d'Azur.
— Oui, c'est bien ça.
— C'est que nous sommes un ordre de paladins. Nous sommes tous des paladins ici.
— Je suis...

Il semblait faire un effort surhumain, d'un coup, une veine battant à sa tempe trahissait une tension interne, à la limite de la rupture nerveuse. Un ton plus bas, il reprit.

— Je m'appelle Marken, et je suis p... je... Je suis paladin.

L'énormité de cette affirmation laissa les Justes bouche bée, hormis la Protectrice Julie des Colletets, une maîtresse femme encore jeune aux cheveux bruns très courts et aux yeux gris, dont les conquêtes alimentaient la légende, et toutes n'étaient pas militaires.

— Euh... C'est-à-dire que dans nos contrées, on désigne sous le nom de « paladin » un chevalier fier et preux, prompt à mettre sa lame au service du bon droit et à sacrifier son existence à la cause du bien.
— Ouais, répondit Mark, c'est ça. Alors, vous en dites quoi ?

Il y eut un instant de flottement, durant lequel ils se jetèrent avec vigueur leurs regards les plus interrogatifs. Troihais reprit.

— Sire Nicolas, demanda-t-il, que disent les règles de l'Ordre à ce sujet ?

Le marquis d'Eutarthes, Protecteur en charge de tous les problèmes juridiques, héraldiques

et réglementaires à la commanderie, était un quasi-vieillard grand et très maigre, à tel point qu'il semblait douteux qu'il se fût un jour réellement battu les armes à la main.

— La règle est formelle, regretta-t-il d'une petite voix nasillarde, tout paladin qui se présente avec le désir de rejoindre l'Ordre, s'il peut justifier d'un noble lignage, doit être examiné séance tenante par le Conseil des Justes, et mis à la question avec le secours du Blanc-Tétin, afin de savoir s'il est ou non digne de nous rejoindre.
— Tu as entendu, guerrier, tu dois subir l'épreuve du Blanc-Tétin.
— Parfait, qu'on en finisse, cracha Marken.
— Qu'il en soit ainsi. Dame Teppa, allez céans quérir le Blanc-Tétin de Banakal.

Une petite femme un peu grasse, d'une quarantaine d'années, sortit de la pièce sans se faire prier en contournant prudemment le Chevalier Noir. La Protectrice Teppa d'Issy, en charge du respect des usages, coutumes et liturgies propres à l'Ordre, se rendit dans une pièce qui ne devait pas être bien éloignée car elle revint rapidement, portant un coffre cubique large d'une coudée orné du symbole de l'ordre, qu'elle déposa sur la table et ouvrit. Elle en sortit avec le plus grand respect un casque de métal argenté, étincelant à la lumière des torches, ce genre de casque conique à la mode des elfes de jadis, aux pans jugulaires finement gravées de motifs spiralés. Une bande d'or finement ciselée partait depuis le nasal jusqu'au sommet du crâne, où elle se terminait en un cimier composé de trois plumes de coq de bruyère supportant fièrement ce qui, de prime abord, ressemblait fort à une tétine, ma foi, d'une blancheur de craie.

— Couvrez-vous sans peur du Blanc-Tétin, vous qui aspirez à nous rejoindre. Dites les mots de vérité, le Tétin demeurera immaculé, souillez votre langue de mensonge, sa noirceur trahira celle de votre âme.
— Eh ?

Dubitatif, le Chevalier Noir chaussa le casque saint. Un murmure parcourut l'assemblée, qui semblait très étonnée. Troihais reprit.

— Aussi curieux que cela puisse sembler, tu es effectivement un paladin, comme tu le prétends. Le Blanc-Tétin a toujours foudroyé sans coup férir quiconque l'a porté sans avoir la dignité requise. Vérifions cependant qu'il fonctionne encore, cela fait longtemps qu'il n'a pas servi. Dis-nous ton nom, chevalier.
— Je suis Marken-Willnar Von Drakenströhm, que signifie...
— De blanc tétin, annonça la protectrice d'Issy.
— Tu ignores le rituel du Blanc-Tétin ? Soit, je vais t'expliquer, la chose est simple. Si tu dis la vérité, le Cimier du Tétin restera blanc, si tu mens, il deviendra noir. Inutile de chercher à dissimuler ta nature, inutile de chercher à nous tromper.
— Soit, dit Marken, qui réfléchissait maintenant au moyen de se tirer d'affaire.
— Dis-nous un mensonge maintenant, que nous puissions voir si le Blanc-Tétin est encore en état. Comment s'appelle le Magiocrate de Gunt ?
— C'est Athanazargorias Dumblefoot non ? Ah pardon, j'étais distrait, vous vouliez un mensonge. Attendez, oui voilà, le Magiocrate de Gunt s'appelle Mistouflet Balladur, et je suis en ménage avec lui car je suis fou de ses petites cuisses dodues.
— De noir tétin !

Marken ôta le casque pour constater de visu que la tétine était devenue d'un noir de jais. Puis il le remit.

— Bien, tout à l'air en ordre. Commençons je vous prie. Sire Lancelot...

Lancelot d'Étoilette, protecteur inquisiteur en charge d'élucider les crimes et de débusquer le mal sous toutes ses formes, était réputé pour sa sagacité. C'était un homme grand et mince, dont la chevelure noire et assez longue évoquait un corbeau qui se serait posé sur sa tête.

— Marken, parle sans détour et réponds à mes questions. D'où viens-tu ?
— De Khneb, par-delà les monts du portolan, l'Argatha et la mer Thyrénéenne.
— De blanc tétin.
— Es-tu de noble lignage ?
— Certes, la famille des Drakenströhm, de la baronnie du même nom.
— De blanc tétin.
— Ta position dans la famille ?
— Fils aîné de feu le précédent baron, et donc héritier légitime. Mais mon père m'a spolié de mon héritage par amour pour ma marâtre et le fils de celle-ci, c'est ce qui m'a conduit à quitter Khneb voici des années sans espoir de retour.
— De blanc tétin, tirant légèrement sur le blanc cassé néanmoins, mais rien de dramatique...
— Hum... Bien, tu es donc un gentilhomme, c'est déjà ça. Mais, je crois déceler dans ton attitude une réticence à venir parmi nous. Viens-tu de ton propre chef, ou bien envoyé par quelqu'un ?
— Quelle perspicacité. Je viens envoyé par quelqu'un, tu as deviné juste.
— De blanc tétin.
— Ah ah, tu avoues ! Et dis-moi usurpateur, quelque sombre parti t'envoie semer discorde et déshonneur parmi nous ? Parle, je te l'ordonne, qui est ton maître ?
— Hegan.
— He... Hegan ? Tu oses... BLASPHÉMATEUR ! (On l'aura compris, Sire Lancelot était un fervent heganite.)
— Euh... oui, mais de blanc tétin !
— Gargl...

Aymeric d'Esbafes, voisin et grand ami de Lancelot, le retint alors qu'il allait s'emporter, et poursuivit l'interrogatoire. C'était un chevalier expérimenté que peu de choses étonnaient encore.

— Hegan t'envoie tu dis ? S'agit-il bien du dieu Hegan ?
— Lui même.
— De blanc tétin, aussi étonnant que ça puisse paraître.
— Comment cela se peut-il, raconte, je suis curieux d'entendre ton histoire. Et n'oublie pas le cimier qui te coiffe.
— L'histoire est brève, j'ai rencontré Hegan en personne il y a moins d'un mois, alors que je chevauchais dans les contrées à l'ouest d'ici. Il a fait de moi son paladin et m'a envoyé son ange Azymaël pour m'accompagner. C'est cet oiseau que vous voyez là (ils s'aperçurent du coup de la présence du volatile, qui jusque-là n'avait pas attiré leur attention). Et c'est ce même Azymaël qui m'a ordonné de venir me joindre à vous, pour des raisons que j'ignore.
— De blanc tétin.
— Je veux, de blanc tétin, j'aurais pas inventé un fabliau aussi stupide s'il ne m'était réellement arrivé.
— Tu es un envoyé de Hegan ! C'est tout à fait inattendu, tout à fait. Si tel est le cas, comment nous opposer à la volonté du dieu de la Loi ?

Il faut ici savoir que les paladins de l'Ordre Très Saint du Cœur d'Azur (que par souci de commodité et pour nous conformer à l'usage répandu parmi le peuple, nous nommerons

désormais « les chevaliers bleus ») faisaient preuve d'une certaine tolérance religieuse dans leurs rangs, et comptaient donc des fidèles de plusieurs dieux, les plus nombreux priant Miaris, mais le culte de Hegan n'était pas rare, quelques-uns révéraient même Hanhard ou Myrna.

— Oui, s'emporta derechef sire Lancelot, ses origines sont bonnes, c'est très bien, mais il faut encore qu'il puisse se plier sans rechigner à la discipline de l'ordre.
— J'ai déjà été membre d'un ordre de chevalerie, signala Marken.
— Blanc tétin.

Lancelot, écœuré, laissa alors tomber d'un geste las, et l'interrogatoire reprit sous la houlette de sire Jeanvoy de Toucotais, exécuteur de justice de l'ordre.

— Il nous manque encore le plus important pour savoir si le Chevalier Noir est digne de nous rejoindre : la moralité. Voyons donc ce qu'il en est. As-tu déjà causé sciemment du tort à autrui.
— Ah ah ! Souvent, oui, on peut dire ça.
— 'blanc.
— Tué ?

Le Chevalier Noir était présentement tiraillé entre deux aspirations contraires : il devait obéir à Hegan et donc se prêter au jeu des paladins, sous peine d'être immédiatement damné, et il savait par expérience que ce n'était pas très agréable. D'un autre côté, il n'avait aucune envie de devenir membre de l'Ordre, il lui fallait donc rater l'examen de passage. Mais pas trop, il souhaitait simplement être éconduit, et non conduit au gibet. Mais avec des questions aussi directes et cette maudite tétine qui l'empêchait de mentir, il devenait difficile de donner le change.

— Oui, j'ai tué.
— Blanc.
— Volé ?
— Oh oui.
— Blanc.
— Quelles sont selon toi les qualités d'un bon paladin ?
— Les qualités d'un paladin ? Ah, au diable les faux-semblants, les qualités d'un bon paladin, c'est la force, l'adresse aux armes, l'endurance, la vitesse, l'audace, c'est là tout ce qui compte ! Frapper vite et bien pour ne laisser aucune chance à l'ennemi, voilà comment il faut procéder.
— Ah ? Et la tempérance, la charité, l'amour du prochain...
— Les idées c'est bien joli, mais celles qui triomphent, ce sont toujours celles du plus fort. Voici pourquoi j'estime que le premier devoir d'un paladin est de fortifier son bras. Le reste, c'est de la littérature pour jeunes filles sottes.
— Bravo jeune homme ! Bien parlé ! Dans mes bras, mon fils !

Toute la salle avait bondi sur son siège lorsque avait retenti la voix d'un petit vieillard avec barbe et lorgnon qui jusque-là était profondément assoupi (c'était lui qui s'était abstenu au vote). On l'avait oublié, c'était pourtant le plus important personnage de l'assistance, le commandeur de Banakal, le seigneur Barthois de Maroutte, à la gloire ancienne mais pas encore fanée. C'était un des rares fidèles de Hanhard à avoir jamais acquis un poste aussi élevé dans la hiérarchie de l'ordre.

— Non mais c'est vrai, j'en ai plus qu'assez de ces peintres emperlouzés, de ces paladins à fanfreluches qui passent plus de temps agenouillés en toge dans les temples que debout et en armure sur les champs de bataille. Nous sommes un ordre guerrier, pas une compagnie de

ballet classique ! Croyez-m'en, ce monsieur a toutes les qualités pour nous rejoindre.
— Mais Monseigneur, nous devrions...
— Teuteuteu, pas de mais. Encore une question jeune homme, que je juge mieux de votre caractère, quel est le secret du bonheur, selon vous ?
— Le secret du bonheur ? C'est simple : voir mes ennemis gisant à mes pieds dans une mare de sang, entendre leurs gémissements d'agonie et les cris de leurs femmes, voilà qui réjouit l'âme d'un homme digne de ce nom.
— Oh, que vous avez raison (le vieux paladin avait des larmes dans les yeux). Prenez-en de la graine, vous autres, ça c'est un homme, un vrai. Ah, mon ami, mon frère, vous avez bien mérité de faire partie de notre Ordre dès maintenant, mais malheureusement, les textes sont formels : pour que vous soyez accepté parmi nous au grade de Chevalier, il faut que vous accomplissiez une quête pour nous. Voyons, une quête, une quête... Au fait Sethro, ne m'aviez-vous pas parlé d'une affaire bien mystérieuse qui vous tracassait en ce moment ?
— Ah, si. Oh, je ne pense pas que ça puisse constituer une quête acceptable...

C'était le Protecteur comte des Biles-Jemquaces, un quadragénaire à la barbiche élégante, qui avait beaucoup de succès auprès des femmes et qui était en charge des relations avec l'extérieur.

— Mais si, mais si. Expliquez donc à notre jeune ami de quoi il retourne.
— Si telle est votre volonté (il foudroya Marken du regard, lequel Marken lui rendit un petit sourire narquois du dernier goguenard). Il se trouve qu'à Banvars, non loin d'ici, un commanditaire extravagant autant qu'inconnu distribue des fortunes scandaleuses à qui veut bien participer à une épreuve tout aussi mystérieuse que lui-même, qui doit avoir lieu dans quelques jours dans un bois des environs. Il a envoyé des agents dans toute la ville pour recruter tous les aventuriers qui passent, vous n'aurez donc aucun problème à le retrouver. Cette histoire est des plus suspectes, alors découvrez rapidement le fin mot de l'histoire et tâchez de faire au mieux s'il y a des choses à arranger. Comportez-vous de façon satisfaisante, et vous serez fait (il eut une hésitation, ponctuée d'une moue dédaigneuse) Chevalier de l'ordre.
— Si tel est mon devoir, je m'en acquitterai, dit Marken d'un ton neutre, songeant déjà au moyen le plus sûr d'échouer dans sa mission.
— Vous pouvez disposer.

Marken rendit promptement le Blanc-Tétin à dame Teppa, s'inclina bien bas et fit mine de sortir, dissimulant tant qu'il pouvait l'intense soulagement qu'il éprouvait, quand il fut hélé par le commandeur Barthois.

— Holà, mon bon ami, espoir de la chevalerie, ne courez donc pas si vite. Ah, jeunesse... si seulement j'avais vingt ans de moins, je vous accompagnerais bien volontiers sur la route. Vous n'oublierez pas bien sûr de passer à l'économat afin, comme le veut la coutume, d'y percevoir votre gonfanon de quête.
— Mon QUOI ?

III.4 L'escrime à la manière de Vertu

Vertu étant sortie de bon matin, Morgoth et Xyixiant'h se virent donc seuls, et après une toilette rapide, ils sortirent de conserve dans les rues de Banvars. Ils y musardèrent longuement, dans la Maruste tout d'abord, puis dans le reste de la ville, qui était fort agitée car c'était jour

de marché. Xyixiant'h fouinait de tous côtés, s'émerveillant de la moindre chose et ne cessant d'abreuver son compagnon de discours charmants quoique d'intérêt modéré, et le saoulait de questions multiples dont elle n'écoutait que rarement la réponse. La Place Royale était recouverte d'étals. Beaucoup étaient consacrés à la vente de denrées alimentaires, mais il y avait aussi des ferblantiers, des amuseurs publics, des marchands de draps et de menus ustensiles ménagers, et de verroteries, de sellerie, des rempailleurs de chaises, et toutes les autres sortes d'artisans de la ville ou des environs qui, n'ayant pas les moyens d'entretenir une boutique permanente, écoulaient le fruit de leur travail sur la place du marché deux fois par semaine. Puis, comme par magie, ils se retrouvèrent dans le quartier de la Porte du Couchant, là où l'on trouvait les commerces de luxe.

Située à un col du Portolan, cernée de montagnes boisées et sauvages, Banvars faisait une bonne partie de son activité du commerce des fourrures, prélevées en grand nombre par des quantités de trappeurs intrépides que le voisinage de monstres affamés et de ruines gluantes de maléfices anciens n'effrayaient pas. Certaines de ces fourrures étaient exportées en l'état vers d'autres contrées, mais la majorité était transformée sur place en vêtements chauds et élégants, qui faisaient la réputation de la ville depuis l'Argatha jusqu'aux pays balnais. Bien sûr, on trouvait facilement à en acheter sur place. Or, Morgoth était quasiment en guenilles, et Xyixiant'h portait un manteau léger, grossier et bien peu à son goût. En outre, l'hiver approchait à grands pas, et il était rude dans la région. Profitant donc du fait qu'ils étaient exceptionnellement en fonds, nos compères mirent donc le cap vers le magasin de sire Melliflus, coquette boutique à la devanture de bois sombre et précieux et aux larges fenêtres en croisillons de verre multicolores. Ils y firent l'acquisition d'effets plus dignes d'eux, à savoir pour Morgoth une paire de bottes fortes en pied-de-buffle, un pantalon de velours rouge « très à la mode, j'ai vendu le même au prince Soulak », une robe de magicien habillée pour le soir, en zibeline « gris d'argent » légère, une autre robe plus robuste en cuir noir de mouflon, bordée d'élégants liserés en plumes de cou rouges de coq sanglant, et pour finir un grand manteau en grizzli bestial du Jolobal, au cuir rigide et à la fourrure tellement épaisse que lorsqu'il l'essaya, il lui sembla qu'il était obèse. Xyixiant'h pour sa part mit deux heures avant de trouver la plus belle robe du magasin (pour le soir, disait-elle), une autre pour la journée que Morgoth trouva tout aussi belle (« tu n'y connais rien », s'était-il entendu répondre), un ensemble chemise-tunique-pantalon-chapeau-à-plumes-petits-mocassins-mignons, le tout dans les tons verts et évoquant la culture elfique, ou du moins l'idée qu'on s'en faisait dans les villes humaines, une cape en raie argentée de la mer des cyclopes (pour l'été) et un manteau gris en « vigilant des greniers », ce qui était, comme ils l'apprirent plus tard, la désignation commerciale de la fourrure de chat.

Cent soixante-treize ducats !

— Oh Morgoth, dit-elle en s'accrochant à son bras et en penchant la tête, dis, tu me l'offres ?
— Mais bien sûr mon aimée, acquiesça le sorcier à la vive satisfaction de l'elfe.

Puis il paya la totalité de la commande, et c'est en alignant son lingot et ses pièces qu'il s'aperçut du montant déraisonnable que cela représentait. Mais elle semblait si heureuse...

Bref, ils s'en revinrent à l'auberge bien après que le beffroi de la Maruste eut piqué midi, et y retrouvèrent Vertu, d'assez mauvaise humeur, devant trois assiettes, dont une vide (la sienne) et deux froides (les leurs). Comme les Banvarois ignoraient l'usage du petit-déjeuner [2],

2. Les lois du royaume de Misène prévoyaient l'écartèlement pour quiconque était surpris en train de pratiquer la profession de nutritionniste. Et s'il m'est permis ici d'exprimer mon point de vue, les misènais

ils déjeunaient, en général, assez tôt, et le service de l'auberge était terminé. Tandis qu'ils se restauraient, elle les chapitra d'un ton assez aigre sur le fait que l'or est fait pour acquérir des armes et du matériel, pour payer des informateurs ou des employés utiles, et pas pour acheter des fanfreluches. Morgoth et Xyixiant'h, voyant la mine peu amène de leur aînée, jugèrent plus prudent de ne pas lui parler des récents développements de leur amitié, et firent donc comme si de rien n'était. Vertu leur apprit qu'au lieu de faire du tourisme, elle s'était occupé utilement en louant les trois prochaines après-midi d'une salle d'armes située non loin de là, et qu'ils devaient se dépêcher de manger, car l'heure trottait.

Il s'agissait d'un vaste espace, haut de plafond et bien éclairé par de larges fenêtres, que l'on avait récemment aménagé en réunissant les combles de deux immeubles mitoyens. Les hauteurs de plancher des deux bâtisses ne correspondant que très imparfaitement, trois marches séparaient les deux moitiés de la salle, dont on avait assuré la sécurité par une solide rambarde de bois. L'endroit était décoré avec sobriété : deux tentures martiales un peu passées aux extrémités (retraçant pour l'une la bataille des Numerléens, pour l'autre le roi Fulbert X le belliqueux passant ses troupes en revue) et des luminaires en quantité suffisante pour l'entraînement nocturne. La voleuse avait visité plusieurs salles avant de se décider, et ce qui avait emporté son adhésion (et incité à oublier le tarif honteux de trois ducats par demi-journée que demandait le propriétaire de la salle), c'était surtout la splendide collection d'armes et de boucliers qui tapissait un des murs de la salle, un matériel très varié qu'elle comptait bien utiliser pour sa pédagogie.

— Vous êtes prêts, on peut commencer ?

— Euh, oui, répondit Morgoth, que la proximité de tant de ferraille tranchante mettait tout d'un coup mal à l'aise.

— Vous voulez donc que je vous enseigne l'art noble, ancien et ô combien utile de l'escrime ? Commençons donc par la théorie, ce n'est pas bien compliqué, vous allez voir. Voici (elle tira son sabre maudit) une épée. Certains spécialistes font de subtiles distinctions entre sabres, fleurets, espadons, gauchères, sabres, braquemarts, bâtardes, estocs et que sais-je encore, mais tout ce que vous avez à savoir c'est que l'épée comporte deux parties utiles, qui sont le bout pointu et la poignée. La poignée est ainsi appelée parce qu'on doit l'empoigner. Le bout pointu se trouve à l'autre extrémité de l'épée, ici vous voyez. Si vous savez distinguer les deux bouts l'un de l'autre, vous savez la moitié de ce qu'il y a à savoir sur le sujet. Pour le reste, apprenez que toute l'escrime se résume à ce seul enseignement : le but du jeu est de placer le bout pointu dans la cage thoracique de votre ennemi – ou à défaut dans toute autre partie sensible de sa personne. Vous avez le droit et le devoir d'employer tous les moyens à votre disposition pour arriver à ce résultat. En règle générale, les combattants que vous rencontrerez tenteront de vous empêcher de parvenir à votre but, voire de vous occire, c'est pourquoi il est intelligent de raccourcir le combat en faisant preuve de subtilité dans l'approche. Comme vous avez tous deux quelques notions d'anatomie, il ne vous aura pas échappé que l'être humain possède deux faces, qui sont l'avant et l'arrière, l'avant étant mieux défendu de par la position des bras et des yeux. Partant de ce constat, la méthode que je préconise est la suivante : faire pénétrer la lame par l'arrière, en profitant du fait que l'ennemi ne peut pas vous voir pour le surprendre. C'est le point crucial de mon enseignement : le coup dans le dos, aussi appelé coup du traître. Un autre point important à connaître est l'avantage considérable de celui qui frappe le premier, tout simplement parce qu'il y a une chance non négligeable pour que l'autre n'ait pas l'occasion de riposter. Si vous pouvez le tuer avant qu'il ne réagisse, ou si vous

avaient bien raison.

pouvez le blesser suffisamment pour qu'il cesse d'être une menace pour la suite du combat, faites-le sans hésiter.

Xyixiant'h ouvrait de grands yeux effrayés. Morgoth, qui commençait à connaître un peu Vertu, parut moins étonné.

— Diable, voici un enseignement bien brutal ! Mais si je faisais de telles choses, nul doute que mon nom serait maudit, on me traiterait comme un renégat, mes adversaires me...
— Comme toi, beaucoup de combattants qualifient la personne en face d'adversaire, et c'est une erreur, je t'engage à bannir ce mot de ton vocabulaire. Celui qui te fait face, c'est ton ennemi, voici le terme correct. Beaucoup de jouvenceaux estiment prouver leur virilité en participant à des duels pour l'honneur et autres joutes courtoises. Tu ne dois avoir que mépris pour une telle attitude, laisse ce genre de sport à ceux qui aiment risquer leur santé sans espoir de profit. Si tu tires la lame, ce doit toujours être dans le but de tuer un homme. Lorsque tu tiens ton épée en main, tes nerfs, tes muscles et tes pensées doivent être tournés vers un seul objectif qui doit devenir une obsession : pourfendre ton ennemi. Tu auras tout le temps du monde pour te lamenter et geindre lorsque son cadavre gésira à tes pieds. Enfin, sois convaincu que parmi ceux que tu combattras, beaucoup auront sur ces questions la même philosophie que moi, donc pas de pitié et pas d'états d'âme. Oublie donc la notion d'honneur, c'est une conception sotte que les classes nanties ont inculquée aux faibles pour les tenir en servitude. Celui qui survit à un duel est toujours le vainqueur, celui qui périt est toujours le vaincu, peu importe la manière dont cela s'est produit. Et surtout ne t'inquiète pas de la réputation qu'on te fait, celui qui gagne cent combats par traîtrise sera toujours mieux prisé que le preux imbécile que son attitude chevaleresque aura conduit à finir ses jours estropié. « Se battre pour la réputation, c'est se battre contre des fantômes », chantait à juste titre le barde Tchil.
— Mais j'ai souvent entendu parler de code de chevalerie, d'honneur des combattants, de parole de soldat, ce n'était donc que vaines paroles ?
— Ce sont, en effet, des billevesées qu'on raconte aux jeunes gens pour les attirer vers le métier des armes, ou des calembredaines destinées aux manants afin qu'ils croient que leurs seigneurs sont animés d'une force d'âme et d'une vertu morale hors de leur portée. Mais la réalité est tout autre, et ceux qui survivent à leurs premières batailles comprennent bien vite combien on a cherché à les tromper, et combien ces sornettes sont sans utilité ni véracité historique. Ils deviennent alors plus avisés, plus attentifs à leurs propres intérêts, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils sont dignes du beau nom de guerrier. Acquérir cet état d'esprit est important pour tous les combattants, mais particulièrement crucial dans ton cas précis, car tu es un sorcier. Si tu fais l'erreur de te battre bravement, face à face, contre un guerrier émérite, selon les bons usages de la chevalerie, ce combat n'aura de loyal que le nom et ne sera honnête que du point de vue du guerrier, car toi, tu n'as ni la vigueur de celui qui s'est entraîné sans relâche toute sa vie pour devenir combattant, ni sa science de l'épée, ni son armure. Aller ainsi au combat, c'est une folie. En revanche, tu peux terrasser le plus puissant des fer-vêtus en le frappant dans le dos, comme je le préconise. En outre, tu dois garder à l'esprit que se battre au corps à corps est un choix dangereux, à ne faire que dans des situations désespérées. Je t'apprendrai, dans les jours qui viennent, quelques bottes qui te permettront de surprendre tes ennemis, et à mesure que grandira ton habileté à les réaliser, tu auras peut-être la sensation de devenir invincible. C'est bien sûr faux. Nombre de guerriers apprennent cette dure leçon en perdant un œil ou une main, je souhaite que pour ta part, ta sagesse te garde de ce penchant fatal. De par ta profession, tu jouis de la redoutable faculté d'abattre tes ennemis à distance,

de les frapper de stupeur, de maladie, de les emprisonner dans quelque piège magique, de les tromper ou de les faire mourir de terreur. C'est une grande chance que de disposer de tels dons, et je t'engage à les chérir, à les cultiver et à les employer à chaque fois que tu le peux lorsque tu dois défaire un parti adverse. L'enseignement que je vais te prodiguer te sauvera peut-être la vie un jour, mais tu ne devras l'utiliser qu'en dernière extrémité.
— C'est bien ainsi que je l'entendais.
— Parfait. Passons maintenant à la pratique. Nous allons prendre chacun un fleuret. C'est ce genre d'armes-là... Voilà, maintenant, faites très exactement comme moi. Oh...
— Est-ce qu'on doit pâlir, s'effondrer par terre et se rouler en boule en poussant des petits gémissements pitoyables ? demanda Xyixiant'h ingénument.
— Aide-moi plutôt, fit Morgoth qui s'était précipité au secours de Vertu.
— Qu'est-ce qu'elle a ?
— Je me souviens maintenant, la malédiction... Elle ne peut plus toucher d'autre arme que son sabre, alors quand elle a pris le fleuret...
— ... oublié... cracha la voleuse entre deux convulsions.
— Ce n'est rien, tu te sentiras mieux dans quelques minutes.

Effectivement, elle recouvra bientôt assez de forces pour se tenir assise par terre et tenir des propos intelligibles.

— Ah, ça m'ennuie cette affaire.
— Ce n'est pas grave, tu nous apprendras avec ton sabre.
— Tu n'y penses pas, il est trop puissant. Un faux mouvement et je te tranche une main. Je crois que j'ai quand même une solution : je vais le garder dans le fourreau, ça fera comme un sabre de bois.
— Riche idée.

Ils firent ainsi. L'après-midi se poursuivit donc sur un mode martial, Vertu initiant ses compagnons à divers tours et manigances peu sportives mais qui, à l'en croire, permettaient de mettre en difficulté un adversaire plus puissant. Il apparut que Morgoth ne manquait ni d'adresse ni de vigueur, et qu'il avait quelques chances de faire un jour un épéiste passable. Xyixiant'h pour sa part se montra fort empotée au début, mais progressa très vite, à telle enseigne que Vertu la soupçonna d'avoir déjà manié la rapière. L'elfe ne put le confirmer, car elle n'en avait aucun souvenir, mais elle semblait avoir d'instinct les parades et les attitudes d'une combattante qui, sans atteindre la meurtrière expertise de la voleuse, n'était certes pas une débutante. La chose était d'ailleurs assez logique : les elfes sont généralement élevés dans les arts du combat depuis le plus jeune âge, il n'y avait aucune raison que Xyidiant'h dérogeât à la règle.

Le jour commençait à décliner lorsque, fourbus et affamés, ils commencèrent à envisager de plier bagage. Tandis qu'il rangeait l'épée qui lui avait servi, l'œil de Morgoth fut attiré par une arme bien étrange, qui évoqua en lui des souvenirs enfouis.

— J'ai quitté mes parents lorsque j'étais très jeune, mais il me semble que mon père avait une telle arme. Je suppose qu'il s'agit bien d'une arme ?

C'était une chaîne faite de maillons d'acier grands comme un poing. Il pendait à une extrémité une lourde boule cabossée propre à fendre le crâne d'un homme, à l'autre une pièce de métal portant deux lames recourbées comme celle d'une faux, et présentant une pointe dans l'axe. Les maillons situés côté boule étaient lisses, mais ceux du côté lame présentaient de petites pointes d'aspect fort cruel, jusqu'à une coudée de l'extrémité. Dépliée, l'arme mesurait près

de quatre pas et pesait une trentaine de livres.

— En effet, ceci est une chaîne de combat vantonienne, une arme redoutable, certains prétendent que c'est la meilleure qui soit car elle peut frapper un ennemi éloigné, en projetant l'une ou l'autre des extrémités comme ceci, mais aussi, et en cela elle est supérieure aux lances et piques, elle permet aussi de combattre un ennemi tout proche, dans un espace restreint. Elle permet l'attaque, mais aussi la défense, c'est réellement une arme excellente. Mais elle est difficile à manier. Tu m'as dit être originaire du Vantonois, non ?

— C'est tout à fait ça, mais j'étais petit lorsque j'ai quitté mon pays, j'en ai peu de souvenirs.

— Une race de robustes montagnards. J'ai eu l'occasion d'en fréquenter quelques-uns, et je n'ai pas jamais eu matière à m'en plaindre. On dit qu'un Vantonien normalement constitué et maniant une telle chaîne peut tenir en respect ces grands ours noirs qui infestent les forêts de là-bas.

— Tu pourrais m'apprendre ?

— Quoi, tu veux manier la chaîne ? C'est une arme un peu lourde pour un magicien tu ne trouves pas ? Note, tu es robuste pour ta profession. Si tu tiens absolument à manier une telle arme, il te faudra trouver un autre professeur que moi, car ma compétence en matière d'armes ne va pas jusque-là.

— Il me semble que tu m'as déjà tenu un discours semblable voici quelques temps, tu as même prétendu avec un certain affront ne pas savoir te battre. J'ai eu l'occasion de constater que tu pêchais quelque peu par excès de modestie.

— Soit, je t'avais un peu menti sur mes capacités d'escrimeuse. Mais pour ce qui est de la chaîne, tu peux constater par toi-même que ce n'est pas l'arme idéale pour une femme de mon gabarit. C'est pourquoi je n'ai jamais jugé utile d'étudier son maniement complexe. Cependant, j'ai observé quelques guerriers à l'exercice. Tiens, je vais te guider pour quelques passes, puisque tu sembles t'y intéresser. Tu observeras que certains maillons sont plus allongés, griffés de stries et dépourvus de pointes, on les appelle les maniques. Ce sont, tu l'as compris, ces maillons que tu dois empoigner pour manier la chaîne, à l'exception de tous les autres. Glisser les mains rapidement de manique en manique permet de varier les configurations de combat, de désorienter un adversaire, de passer d'une posture défensive à une attaque foudroyante, puis en un éclair de revenir à la défense. Seuls les combattants expérimentés parviennent à un tel résultat, et il faut bien des heures d'entraînement pour y arriver. Commence par faire tournoyer la boule, elle permet de tenir en respect un ennemi, et elle est assez lourde pour que son choc à pleine vitesse assomme un homme robuste, même s'il porte un casque. Tu peux la faire tourner en cercle au-dessus de ta tête, comme ceci, ou bien faire des huit devant toi, là, voilà. Garde un rythme soutenu afin que la boule te fasse une protection réellement dissuasive. Bien sûr, plus tes moulinets sont vigoureux, plus ton bras fatigue vite, et il ne faut pas que ton adversaire le devine, alors arrête la boule. Bien, c'est une manière de procéder peu orthodoxe mais efficace. Lorsque tu seras plus expérimenté, tu maîtriseras d'autres techniques pour bloquer le retour de ton arme que de la coincer avec ton entrejambe. Xy, tu peux le soigner pendant que je range la chaîne ?

III.5 Le retour d'une connaissance

Le soir, après un solide repas fort reconstituant pris à l'auberge, Vertu amena ses compagnons étrenner leurs nouvelles tenues au théâtre. Le théâtre municipal de Banvars consistait en un mur semi-circulaire adossé à l'enceinte nord. Des gradins en forte pente permettaient à un

demi-millier de personnes d'avoir une vue convenable sur la scène, qui était très petite, en forme de demi-lune et dépourvue de coulisses. Cette dernière particularité obligeait les décorateurs à prévoir quelque meuble imposant au milieu des planches, derrière lequel chutaient sans coup férir tous les personnages que les aléas de l'intrigue destinaient au trépas, qui pouvaient disparaître providentiellement à la vue des spectateurs avant de s'éclipser par une trappe qui se trouvait là, pour rejoindre les loges situées sous les fesses des spectateurs (qui pour la plupart ignoraient ce détail). En été, la salle était à ciel ouvert, mais comme les mauvais jours approchaient, on venait de tendre un velum fait d'une toile que l'on espérait imperméable, ce qui conférait à l'endroit une atmosphère plus confinée et intime, et plus agréable lorsque les vents froids envahissaient les rues.

Morgoth n'avait jamais assisté à une représentation de ce genre, mais il pensait néanmoins pouvoir apprécier tout l'art de la troupe, car pour être lui-même monté sur les planches quelques fois, il savait toute la difficulté du métier d'acteur. Ignorant les horaires, ils étaient arrivés en avance, ce qui lui avait donné l'occasion de détailler les divers types de Banvarois et d'essayer d'en deviner les rangs, fortunes et utilités respectifs. Il n'était d'ailleurs guère besoin d'être grand clerc pour identifier les forestiers descendus de leurs montagnes, ils étaient tous rougeauds, arboraient généralement une barbe fraîchement coupée et des vêtements de fourrure très épais qui alourdissaient encore leurs silhouettes massives, et qu'ils avaient probablement confectionnés eux-mêmes au cours des longues soirées passées à leurs campements. Sans doute ne venaient-ils en ville qu'une ou deux fois l'an pour vendre leurs peaux, leur bois ou leur charbon, et éventuellement trouver femme, aussi s'étaient-ils tous fait soigner par le barbier afin d'affiner quelque peu leur rugueuse apparence. Les plus prospères arboraient qui une amulette d'argent, qui des bracelets d'or, qui des bagues indiquant ostensiblement leur bonne fortune. Ils venaient manifestement ici pour trouver une compagne ou se rappeler au souvenir d'un partenaire commercial, et à ceux qui reviendraient bredouille resterait le souvenir d'un bon spectacle qu'ils se feraient un devoir de raconter encore et encore, toute l'année prochaine, aux camarades restés là-haut. Nombre de serviteurs, de journaliers, d'artisans et de commerçants modestes, formant le petit peuple de Banvars, occupaient les sièges latéraux, là où les places étaient moins chères. Beaucoup ne s'étaient pas donné la peine de se changer après leur travail, ils formaient une populace bigarrée et bruyante, s'interpellant souvent d'un bout à l'autre de la salle, un public facile venu ici dans l'humble but de se distraire. Ce n'est que plus tard qu'arriva la belle société, qui ce soir-là n'était pas très nombreuse car nous étions un jour de semaine quelconque. Tous portaient soie, brocards et gros boutons de nacre, la mode actuelle était manifestement au rouge pour les dames comme pour les gentilshommes, et bien qu'officiellement on fût encore à la saison chaude, la fourrure faisait déjà son apparition, sous forme d'étoles de renard gris, capelines de vison et manchons de ventrechaton. Il était difficile de distinguer le noble de plein droit du bourgeois enrichi, et ils ignoraient d'un élan commun la présence des autres spectateurs de rang moins élevé, et affichaient un souverain mépris pour les aventuriers grossiers (mais heureusement peu nombreux) qui tâchaient de se mêler à leurs rangs. Il y a un trait assez répandu chez les aventuriers, qui consiste à faire ostensiblement étalage, par sa mine et son costume, de l'emploi exact que l'on prétend tenir. Ainsi, Morgoth reconnut dans la foule deux robes de magiciens en plus de la sienne, une bonne douzaine de guerriers plus ou moins civilisés, dont un qui devait être un paladin, qui tous portaient une arme de guerre bien en évidence, et quelques prêtres sévères en chasuble et tonsure, arborant fièrement les symboles de leurs dieux sur la poitrine. Morgoth promena son regard curieux sur l'assistance, et ne trouva point de voleurs, ou, comme Vertu préférait dire,

de « gens qui se débrouillent, les circonstances sont parfois telles que… » Peut-être étaient-ils si discrets qu'ils ne se montraient pas en public, ou bien se mêlaient-ils à la foule sous quelque déguisement. Oh mais, peut-être ce jeune costaud aux cheveux noirs qui se rapprochait, l'air de rien, d'un bourgeois à la bourse imprudemment sortie… Mais au fait, il le connaissait, ce pendard !

— Vertu, regarde ce malabar, à quatre rangs devant nous, n'est-ce pas ce brigand que nous avions rencontré dans les forêts, et que tu avais laissé s'échapper ?
— Piété Legris ! Mais ma parole tu as raison, c'est bien lui. On dirait qu'il a suivi mes conseils et qu'il est venu à Banvars. Malheureusement il a l'air d'un piètre tire-laine, il va se faire avoir par un armandier. Suis-moi discrètement, nous allons le tirer de cette situation fâcheuse.

Sans demander plus avant ce qu'était un armandier, il suivit Vertu et, conformément à ses indications, se colla contre son flanc droit. Ils se déplacèrent assez rapidement jusqu'à arriver derrière le malandrin, et Vertu finit par tirer son épée du fourreau, sans que les autres spectateurs ne puissent s'en apercevoir, puisque Morgoth la couvrait.

— Ne te retourne pas, murmura-t-elle en lui piquant assez vigoureusement l'épine dorsale.

Il se figea sagement.

— Maintenant tu vas reculer gentiment avec nous.

Il opina doucement et, toujours sans se retourner, remonta les quelques rangées de spectateurs. Ce manège n'éveilla guère l'attention des autres spectateurs, car l'allée était fort encombrée et bruissait de mille vivats tandis que les comédiens faisaient leur apparition sur scène (la coutume locale voulait que la troupe se présentât à son public avant la représentation). Ils retournèrent auprès de Xyixiant'h, un peu étonnée de ce nouveau jeu.

— Je vous assure, madame, que mes intentions étaient…
— Dis-moi maraud, ça fait deux fois que tu me dois la vie.

Il se retourna, tandis que Vertu tâchait de ranger son appareil sans éveiller les soupçons, et en la reconnaissant, arbora une mine des plus interloquées.

— N'avais-tu pas vu la mine suspecte de ce bourgeois ? Cette manière provocante d'arborer sa bourse ? C'est un armandier, assurément. Nul doute que si tu avais pris son or, ta vie se serait achevée ce soir au fond d'une ruelle, la gorge ouverte.
— Mais c'est quoi, un armandier, finit par demander Morgoth.
— C'est une variété de voleur, quoique ce terme soit impropre, car ils ne volent pas. En fait, il s'agit de filous, stipendiés par une guilde des voleurs pour faire régner l'ordre, en quelque sorte. Ils sont surtout chargés de débusquer les voleurs indépendants agissant pour leur propre compte. Il arrive souvent qu'ils se griment ainsi en bourgeois pour attirer les larcins, je me doute qu'il y a dans les parages un observateur quelconque qui le surveille… peut-être cette femme laide qui nous regarde d'un air mauvais, comme une hyène qui aurait perdu sa proie ce soir.
— Oh, madame ! Comme je suis heureux de vous voir… Si vous dites vrai, vous m'avez en effet évité un sort détestable.
— Un sort dont j'aurais été en partie responsable, car c'est moi qui t'ai indiqué le chemin de Banvars et le métier que tu pourrais y tenir. Mais je vois maintenant que tu n'as pas les qualités d'un vide-gousset. Ta carrure est propre à impressionner, mais pas à se dissimuler, ce qui est le propre du voleur. Tu devrais trouver un emploi de soldat, de garde, tu aurais sans doute plus d'occasions d'y faire valoir tes qualités physiques.
— J'avais moi-même pensé devenir mercenaire.

— C'est un travail qui a ses attraits, mais ce n'est pas le métier d'une vie. Tu pourrais y parfaire ta pratique des armes, mais il te faudrait ensuite te trouver un emploi moins aventureux et de meilleur rapport auprès de quelque seigneur dans une campagne bien tranquille. Voilà un sage projet pour un guerrier.
— Encore une fois madame, vous me donnez des conseils sages. Hélas, je ne les mérite pas. J'ai passé de bien mauvaises nuits depuis notre rencontre, hanté par le souvenir de vous avoir trahie, vous qui avez été si bonne avec moi.
— Trahie ? Diable, comment ?
— Après avoir pris la pièce d'or que vous m'aviez donnée pour mon silence, je n'ai rien trouvé de mieux que de manquer à ma parole, et j'ai indiqué à qui vous cherchait la route de Misène, que vous m'aviez dit vouloir prendre. Mais comment aurais-je pu résister à ce paladin en armure qui semblait si ardent, moi, un pauvre bon-à-rien ?
— Sois sans crainte, tu ne m'as pas trahie. Je t'avais indiqué un chemin, mais j'en ai finalement emprunté un autre, je pensais ainsi – à juste titre – que tu mettrais nos poursuivants sur une fausse piste. Mais je vois à ta mine interloquée que cette idée ne t'avait pas effleuré l'esprit, tu n'as décidément pas la rouerie d'un voleur.
— Non, je dois le dire, c'est une qualité qui me fait défaut.
— Nous ne nous ressemblons guère, à l'évidence.
— Je suis en tout cas heureux que vous ayez pu échapper au paladin.
— Échapper n'est pas le mot juste, nous l'avons défait.
— Quel exploit ! Mais ça ne me surprend pas, j'ai vu votre force à l'œuvre, c'était impressionnant. Et les cavaliers noirs, ils ne vous ont pas posé de problèmes ?
— Les cavaliers noirs ?
— Trois guerriers répugnants portant des armures sinistres, parlant d'une voix d'outre-tombe et empestant le mal à trois lieues ?
— Le seul que nous ayons vu qui corresponde à cette description est notre compagnon Marken, mais tu l'as rencontré, c'est celui qui a failli t'occire. Nous n'avons pas vus ceux dont tu parles.
— Et bien, c'est heureux pour vous, lorsqu'ils m'ont interrogé, j'ai cru avoir affaire à des spectres, des ombres... je n'avais jamais eu si peur de ma vie, et j'espère bien ne jamais les revoir.
— Ton histoire m'inquiète, ils en avaient après nous tu dis ? Quelles ont été leurs paroles exactes ?
— Paroles ? Mais c'est ça le pire, ils n'ont même pas prononcé la moindre parole ! Ils se sont penchés sur moi, sans démonter, j'ai su ce qu'ils cherchaient, et au même moment j'ai su qu'ils pouvaient lire en moi le secret de votre destination. Je leur ai indiqué le chemin que vous aviez pris, ou en tout cas, le chemin que je pensais que vous aviez pris.
— Tout ceci est bien étrange, ami Piété, mais je suis heureux que nous nous soyons rencontrés pour en discuter. Où loges-tu, que nous puissions faire plus ample connaissance ?
— Euh... précisément, je ne loge pas. C'est qu'il est dur de trouver un emploi ici pour un étranger, et l'or que vous m'avez donné n'a guère duré... en fait, je suis à la rue, voilà tout. J'ai dépensé mes dernières sapèques pour payer l'entrée du théâtre, dans l'espoir de détrousser un bon bourgeois dont l'or me ferait la semaine. Mais dans quatre jours, je serais plus en fonds, figurez-vous que j'ai trouvé un moyen de gagner cinquante ducats d'un coup. Mais je ne dois rien dire, alors permettez-moi de rester discret sur cette affaire.
— Ah, cinquante ducats ! Belle somme en effet. Et je suppose que ça ne te dit rien de particulier si j'évoque devant toi une « Tombe-Helyce ».
— Parbleu ! Mais vous savez donc tout ! Avez-vous par hasard la moindre idée du fin mot de

cette histoire ?
— J'ai l'impression qu'on nous a fait la même proposition, et je n'en sais pas plus que toi. Bah, nous verrons bien. Quoi qu'il en soit, ta situation est préoccupante, mais nous allons y remédier : ce soir, tu coucheras à l'auberge avec nous, vu que notre compagnon Marken n'a toujours pas reparu et que de ce fait, sa chambre est libre. Demain matin, je te mènerai chez des gens que je connais, et qui auront sans doute un emploi dans tes cordes. Ceci te permettra de survivre jusqu'à ces fameuses épreuves.
— Madame, vous me sauvez encore ! Vous êtes sans doute une sainte femme pour venir ainsi en aide à un moins que rien sans éducation.
— Sans doute, sans doute. En attendant, profitons de la pièce, je vois que notre conversation commence à irriter les autres spectateurs.

Mais en fait, il n'en était rien. Il est vrai qu'une certaine agitation régnait aux alentours, et que l'attention du public s'était concentrée sur leurs gradins plutôt que sur la scène, mais ce n'était pas du tout en raison de leur discussion, qui n'intéressait qu'eux.

— Xy ?
— Oui ?
— Remets ta capuche.
— Mais j'ai chaud...
— T'es pas la seule on dirait. Remets ça te dis-je, tout le monde nous regarde.
— Oh, t'es pas marrante, maugréa l'elfe tout en obtempérant. Ses traits disparurent dans l'ombre, mais elle laissa toutefois couler sur sa poitrine, à dessein, une longue mèche de ses admirables cheveux.
— Il n'y a plus qu'à espérer que cette affaire ne nous cause pas trop de problèmes.

III.6 Méandres administratifs & mesquine revanche

Le Nouvel Obséquieux
Le quotidien indépendant de la capitale

Douzième jours après la Vêpre Pourpre, an dix-septième
de l'heureux règne de notre bien-aimé souverain le
majestueux Fulbert le Quatorzième (édition du matin)
Prix public: 1 maravédus [3]

Emoi considérable au théâtre
(par Niklos de Saint-Flan)

La reprise par la fameuse compagnie Amphitrite du chef d'œuvre de Jabus Ramen «La geste de Palathée», hier soir au théâtre municipal, aurait dû être l'événement culturel et mondain de la semaine si le début de la représentation n'avait été troublé par la présence, dans le public, d'une mystérieuse jeune fille de race elfique. Il ne nous fut malheureusement possible de contempler ses traits que de trop brefs instants, toutefois, de

3. Il faut quatre maravédis de bronze pour faire une sapèque d'argent, douze sapèques pour faire un ducat d'or. Il existe aussi une monnaie d'électrum d'un demi-ducat. Cinq ducats font un quint, grosse pièce de prestige peu utilisée en dehors des transferts de fonds. Six quints font une palette (improprement appelé demi-lingot), quatre palettes font un lingot.

l'avis unanime des témoins dont votre serviteur eut le privilège de faire partie, il irradiait de l'immortelle créature une inoubliable aura de bienveillante majesté qui inspira une profonde nostalgie jusqu'aux cœurs des hommes les plus rudes. (Lire à ce propos: p. 3 l'article complet de N. de St-F., pp. 7-9 les témoignages recueillis par nos reporters, p. 11 les commentaires vestimentaires de Maître Melliflus, p. 12 le précieux éclairage de l'honorable Docteur Shandrasekhar, Professeur Emérite de culture des races humanoïdes à l'université de Baentcher, p. 21 les réactions des autorités politiques)

— Si ça se fait, c'est pas de moi que ça parle.
— Oh oui, persifla Vertu, ça peut être n'importe quelle elfe de l'assistance. En tout cas, moi qui voulais passer inaperçue à Banvars, c'est raté.
— Mais dis-moi, Vertu, s'enquit Morgoth, pour quelle raison tenais-tu tant à ton anonymat ?
— J'ai vécu quelques temps à Banvars avant de te connaître, je m'y suis fait quelques amis, et aussi quelques ennemis que j'aurais aimé éviter. Par ailleurs je te rappelle qu'au cours de notre dernière expédition, nous nous sommes aliénés un monastère entier, les chasseurs de trésor de Valcambray, sans parler de ces mystérieux cavaliers noirs dont Piété nous a parlé. Autant de raisons d'éviter la publicité. Bien, je suppose que la vedette et toi avez à faire en ville, pour ma part je vais accompagner Piété pour lui trouver un travail, je ne pense pas que ça vous intéresse au premier chef. Amusez-vous bien.
— Amuser je ne pense pas, j'ai quelques formalités à remplir, l'administration royale est bien dans ces hauts bâtiments du quartier nord aux fenêtres barrées jusqu'au dernier étage ?
— C'est ça. Euh, les fonctionnaires royaux ont des usages... enfin, tu verras par toi-même. Tâche d'être diplomate et prudent. Tu y vas pourquoi au juste ?
— Sois sans crainte, c'est juste une bricole sans importance à régler.

La neige était tombé pendant la nuit, la première de la saison. Nos héros s'étant levés tôt, le piétinement des gens et des bêtes n'avait pas encore totalement changé en boue la mince couche blanche qui, dans les ruelles encaissées de la Maruste, étouffait encore l'écho des voix et des pas d'une façon bien plaisante. Morgoth et Xyixiant'h traversèrent de nouveau le pont et se dirigèrent vers les quartier du nord, attentifs aux allées et venues des petites gens de Banvars vaquant à leurs affaires. Les bâtiments de l'administration royale occupaient tout un quartier de la ville, s'étalant en bâtisses sans grâce chargées d'une ornementation pompeuse. Ils tournèrent une demi-heure dans les rues larges et grises livrées au vent glacé, cherchant un providentiel panonceau ou un passant aimable qui leur indiquerait le chemin, sous l'œil vigilant des gardes royaux postés en nombre dans les parages, et finirent par aviser un bâtiment idoine dans lequel ils pénétrèrent respectueusement.

— Mille excuses, messire, fit le sorcier d'un air hésitant en s'adressant à un gris factotum d'âge incertain absorbé dans la lecture du « Nouvel Obséquieux », derrière un bureau bizarrement intitulé « Accueil ».
— ... roumph... Oui ?
— L'état-civil, s'il vous plaît ?
— La queue, comme tout le monde.

La queue occupait les deux tiers de la longueur du couloir, empruntait l'escalier en colimaçon et se prolongeait probablement à l'étage. Ils prirent place, quelque peu désabusés.

— Tous ces gens vont passer avant nous ?

— Je le crains, mon aimée.
— Pfff...

Quinze minutes plus tard, un quidam hilare descendit les escaliers quatre à quatre, fourbu mais ravi, tenant à la main un minuscule formulaire couvert de cases et de pattes de mouche qui, selon toute vraisemblance, était pour lui le plus précieux trésor de la terre. Il disparut, hors d'haleine. On entendit une voix féminine et désagréable hurler « suivant ! » Deux minutes plus tard, la queue avança de trente centimètres.

— Pfff... émit derechef Xyixiant'h.
— Je crains, ma douce amie, que nous ne soyons ici pour plus longtemps que je ne l'avais prévu.
— On dirait, en effet.
— Il est inutile que nous soyons deux à périr d'ennui. Va t'amuser en ville, nous nous retrouverons pour la leçon d'escrime.
— Quoi ? T'abandonner dans ce lieu sinistre ? Comment le pourrais-je ?
— J'y songe maintenant, hier, j'ai totalement oublié d'acheter des gants. Avec les frimas qui arrivent, il ne faudrait pas que je souffre d'engelures. Pourrais-tu aller m'en acheter une paire ?

Xyixiant'h, qui avait oublié d'être sotte, comprit bien que Morgoth lui fournissait un prétexte pour lui épargner cette corvée administrative, et elle saisit ce prétexte car entre une interminable queue et une visite chez maître Melliflus, son choix était vite fait. Après force effusion et démonstration d'affection, elle sortit du bâtiment, prit une grande respiration, satisfaite, gambada jusqu'à la Porte du Couchant.

Morgoth, satisfait d'avoir évité une telle épreuve à sa compagne, se préparait à une interminable course de lenteur en compagnie d'une cinquantaine de banvarois fatalistes lorsque au bout d'une demi-heure, un événement imprévu eut lieu : une porte dérobée s'ouvrit à quelques pas devant lui, une tête rondouillarde en sortit, contempla la queue d'un air myope et peu amène, puis une main rondouillarde accrocha à un clou, jouxtant le chambranle, une pancarte « État-Civil, Bureau n° 2, ouvert ». Aussitôt, un murmure parcourut la foule, la queue se réorganisa, et d'autorité, Morgoth prit la troisième place dans la file nouvellement créée, place qu'on ne lui contesta pas car il arborait les insignes de sa profession (quel que soit son âge, un sorcier impressionne toujours les manants). Ainsi, vingt minutes plus tard, il fut admis en présence du Fonctionnaire Royal.

— Bonjour monsieur, le bureau d'état-civil ?
— Vous y êtes monsieur, que puis-je pour vous ?
— Et bien voilà, je voulais connaître les formalités pour changer de nom...
— Vous êtes monsieur ?
— Morgoth l'Empaleur.
— Ah oui, ça urge. Il vous faut remplir ce formulaire en trois exemplaires, produire un parchemin d'identité ou un passeport en cours de validité, ainsi qu'un timbre fiscal à deux ducats et un timbre BRAC de trois ducats.
— BRAC ?
— Bureau des Rétributions Administratives Complémentaires.
— Qu'est-ce donc là ?
— Vous êtes étranger hein ? Et bien sachez que traditionnellement à Misène, les fonctionnaires sont mal payés.
— C'est navrant.

— À qui le dites-vous. Voici pourquoi au cours des siècles, s'est mis en place un système permettant à l'administré de contribuer directement à la rétribution des fonctionnaires, au prorata des actes produits.
— Ah ? Diable, mais on dirait que c'est de la corruption, ça...
— C'est ce que disent souvent les étrangers. En fait, ça fait longtemps que nous avons dépassé ce stade. Il y a une administration spéciale qui organise ce système, le fameux BRAC, et qui émet les timbres éponymes. Il est bien sûr possible qu'il y ait de la corruption dans l'administration. Par exemple, supposons qu'un quidam pressé ait omis de se munir des timbres requis et ne souhaite pas refaire la queue, il est possible qu'il ait la chance de trouver un fonctionnaire qui, moyennant une légère commission bien sûr, se chargerait de lui procurer ultérieurement les pièces en question.
— Une légère commission ?
— De deux ducats, se rajoutant aux frais de timbre, soient, par exemple, sept ducats dans le cas d'un changement de nom.
— Par exemple
— Voilà voilà. Une fois ces formalités accomplies, il ne vous restera plus qu'à choisir parmi la liste de noms disponibles actuellement, dans ce livre.
— Comment ça les « noms disponibles » ?
— Oui, en fait, pour des problèmes techniques et réglementaires, il nous est administrativement impossible de créer de nouveaux noms. Vous devrez donc choisir votre nouveau nom parmi ceux qui sont vacants, car leurs précédents titulaires s'en sont dessaisis. Allez-y, choisissez librement.
— Argcoth Enfantnumérodeux, Baba Oreste, Bâtonmerdeux Ludivine, Bindpackage Armaturemétallique, Destructeur-des-mondes Anselme, Filsdejoseph Jesus, Fellation Jacques, Gloirasatan Léonce, Kaskapointe Julie, Kobold Rodolphe, Le Gynécide Elric, Leknout Schlage, Menupoil Zorgan-le-ravageur, Palindrome Ava, Pisquependre Jules, Rejetondumalin Damien, Renicus Johnny, Rkimuss Zelda, Siegheil Benito, Sucerdesqueues Jaime, Troischatonsfloconneuxenformedetétines Sigismon-Théodule. Mais c'est quoi ça ?
— Ben, je suppose que si tous ces gens ont abandonné leur nom, c'est qu'il y avait une raison, pas vrai.

Voyant ça, Morgoth jugea que son or pourrait être employé plus utilement ailleurs, et déclinant l'offre de l'officier d'état-civil, repartit dans la cité, contrarié d'avoir ainsi perdu son temps et égaré sa mie. Il s'en retourna donc, d'un pas vif, jusqu'à la Porte du Couchant, gageant avec raison qu'il y trouverait son elfe dans une quelconque boutique de luxe. Il marchait sur la Grand-Rue, guettant la forme délicieusement emmitouflée de Xyixiant'h, quand il fut hélé en ces termes :

— Par la chouette de Hazam, mais c'est le petit Morgoth ! Regarde ça Roman, c'est bien lui.
— Mais oui Chalabi ! Eh, gringalet, viens ici génuflexer devant tes aînés, comme le veut la coutume des Compagnons du Falanchon !

Morgoth se retourna lentement, fort dépité, espérant ne pas se retrouver face à ses deux anciens condisciples de l'école du Cygne Anémique, Roman et Chalabi, qui l'avaient tourmenté de longues années durant sous le prétexte qu'il était plus jeune, solitaire et d'extraction modeste. Il n'y eut pas de miracle, c'était bien eux. Notre héros résista à l'envie de rentrer sa tête dans ses épaules et attendit patiemment qu'ils traversent la rue pour venir à lui. À sa grande surprise, ils se montrèrent bien plus chaleureux que dans ses souvenirs.

— Bonjour Chalabi, Roman, ça fait longtemps hein ?

— Et oui, plus d'un an on dirait, répondit Roman, le plus rond des deux, un rouquin à la face large originaire des marches de Khneb, qui arborait déjà un soupçon de couperose alcoolique.
— Après votre départ, vous m'avez bien manqué, mentit Morgoth en se remémorant les techniques de Vertu.
— Et oui, reprit Chalabi, qui était brun, un peu plus grand mais plus mince que son inséparable comparse, et affligé depuis toujours d'une acné déplaisante. Mais que veux-tu, notre diplôme en poche, on n'avait pas trop envie de passer encore cinq ans à faire une spécialité en léchant le cul de je ne sais lequel de ces vieux birbes du Cygne, on a préféré partir sur les chemins, profiter de la vie et de notre jeunesse.
— C'était une sage décision, approuva Morgoth, qui pour sa part n'avait pas trop eu à se plaindre de la tournure des événements depuis sa propre fuite de l'école.
— Surtout quand on voit ce qui s'est passé par la suite, reprit Roman. Je constate qu'au moins toi, tu as pu t'échapper, je croyais qu'il n'y avait eu aucun survivant ?
— Pardon ?
— Et bien, tu sais, l'attaque... On m'a dit que le Cygne Anémique avait été rasé.
— Oh ?

Les trois sorciers se regardèrent, mutuellement surpris.

— Tu n'étais pas au courant ? On ne parle plus que de ça dans le métier.
— Ben... non, enfin... j'ai quitté le Cygne il y a deux mois et demi, si je compte bien, il n'y avait rien à signaler...
— Holà... Et bien toi on peut dire que tu es un veinard. Figure-toi qu'après ton départ, la vieille tour a été attaquée. Il court les bruits les plus étranges sur ce qui s'est exactement passé, on ignore qui a fait le coup et pourquoi, toujours est-il que ni les défenses magiques ni les professeurs n'ont pu repousser l'attaque. À l'aube, les villageois de Melokko ont vu une colonne de fumée s'élever de derrière la colline, ils sont accourus et tout ce qu'ils ont vu, c'est la tour livrée à l'incendie, et les cadavres épars de nos camarades. Aucun survivant, comme je te l'ai dit.
— Texto, confirma Chalabi, la mine sombre.
— Quelle horreur !
— Oui. Notre jeunesse qui s'envole. Tous nos compagnons...
— Je ne peux le croire... Mais quelle puissance aurait... C'était un lieu d'étude, de paix, nous n'avions rien d'assez précieux pour qu'on tue pour nous le prendre.
— C'est vrai, pour autant qu'on sache.
— Et on ne sait pas qui a fait ça ?
— Non, personne n'a rien vu, ni rien entendu. Mais si tu veux en savoir plus, il y a un type qui vend des petits objets en buis, un colporteur, il était à Melokko lorsque c'est arrivé, il pourra te raconter ça de première main. Je crois qu'en ce moment, il tient un étal sur la place du marché. Un certain Bobal, ou Babal, je ne sais quoi...
— Je vais aller trouver ce marchand, il faut tirer cette affaire au clair. Nos professeurs et nos compagnons doivent être vengés. Viendrez-vous avec moi, mes amis ?
— Houlà, où tu vas toi ? C'est un boulot pour des aventuriers ça, pas pour de pauvres débutants en magie comme nous.
— Note bien, reprit Chalabi, bientôt on pourra, ça fait un an que nous sommes à Banvars et nous intéressons une compagnie d'aventuriers. Le sorcier du groupe a dit qu'il consentirait peut-être à prendre l'un d'entre nous comme apprenti ! Et après ça, la fortune, la gloire... Nous pourrons peut-être convaincre nos compagnons d'élucider ce mystère.

Chalabi se rengorgea, rouge de contentement. Les yeux de Roman s'étaient aussi mis à luire à l'évocation de la fière existence des aventuriers. Quant à Morgoth, il cherchait le meilleur angle pour placer son coup, mais soudain, il reconnut une silhouette dans l'assistance.

— Tiens, une amie à moi, il faut que je vous présente. Xy ! Par ici. Xy, voici des camarades de classe Roman et Chalabi. Mes amis, voici Xyixiant'h, ma douce compagne.
— Non, sans blague, tu t'es trouvé une nénette ? Enchanté madame, c'est un plaisir de...
— Chérie, relève donc ta capuche, que ces messieurs n'aient pas l'impression que tu veuilles te cacher.
— Mais Vertu...
— Que Vertu aille au diable.
— Bon.

Xyixiant'h se montra. Elle avait acheté de nouvelles boucles d'oreilles en or et saphir, ainsi qu'une chaînette en or soufflé très finement ciselée par des artisans qui n'étaient certainement pas les malhabiles orfèvres locaux. Elle tendit une main menue (avec une bague en plus, nota Morgoth), que les sorciers confus baisèrent en se prosternant tout bas, tant ils étaient confus. Morgoth passa une main dans la fourrure grise qui gainait la taille de sa bien aimée, et lui lança un grand sourire auquel elle répondit à grand renfort d'yeux humides. Puis il enfonça le clou.

— Xyixiant'h est la prêtresse de notre compagnie d'aventuriers. Au fait je ne vous ai pas dit, j'appartiens à une compagnie d'aventuriers.
— Quoi ? Tu as réussi à te faire prendre en apprentissage ?
— Non voyons, bien sûr que non.
— Ah.
— Je suis un compagnon, titulaire et sorcier de plein droit.
— Arkh ! gémit Chalabi.
— Tu... Tu te fous de notre gueule ! C'est impossible que tu sois... enfin, tu es Morgoth ! Rien que Morgoth, comment tu pourrais... et nous...
— Ces gens vous font des ennuis ?

Les deux sorciers se retournèrent, une vision d'apocalypse s'offrait à eux, celle d'un épouvantable cavalier en armure noire chevauchant un étalon nerveux de même couleur, penché sur eux avec un air menaçant.

— Ah, Mark, te voici de retour, quelle joie. Non, ces deux messieurs sont des amis à moi, Chalabi et Roman, deux sorciers avec qui j'ai étudié, dans mon jeune temps. Messieurs, voici sire Marken-Willnar Von Drakenströhm, dit « le Chevalier Noir » pour d'évidentes raisons. C'est notre paladin.
— Ghhh ! fit Roman.
— Et donc sur ces entrefaites, messieurs, vous voudrez bien m'excuser d'abréger ces retrouvailles, mais nous devons retrouver une compagne afin de discuter d'une affaire de la plus haute importance. Je vous salue bien bas, au plaisir, Chalabi et Roman.

Et, laissant les deux sorciers béer tout leur saoul, Morgoth, suivi de ses deux compagnons, mit le cap vers la Maruste en sifflotant un air entraînant, puis en entonnant sans gêne « La Voie du Roy » :

Il avait fière allure sur son cheval de guerre
Au blanc carapaçon, à la cuisse légère,
Son nom était Camard le Chevalier Sans-Terre,

Regard d'un bleu d'azur, corps tout vêtu de fer.

(refrain)

C'est sur la Voie du Roy
Qu'ils s'en allaient chercher la gloire,
Au bout d'la Voie du Roy
Étaient tous leurs espoirs.

Derrière suivait Sango, saint homme sans façon
Grand-diacre de Hanhard portant haut son blason
Démons et infidèles, à croire les chansons,
Il avait renvoyés en enfer à foison.

(refrain)

À sa suite venait, de pourpre revêtu
Le très sage Anphorion, mage aux grandes vertus
Au savoir sans égal et, lorsqu'il avait bu,
Amateur de garçonnets, c'est souvent tu.

(refrain)

Zorgam, fils de Hamak, chevauchait à son flanc.
C'était un Héborien, de peau et cheveux blancs,
Un barbare albinos, vigoureux cependant,
Brandissant à la guerre l'épée à deux tranchants.

(refrain)

Le filou nommé Xalamish venait alors
Prompt à prendre la fuite comme à donner la mort...

— Dis-moi Morgoth, interrompit Marken qui savait la chanson interminable (car la Compagnie de la Voie du Roy comptait dix-sept compagnons, quarante et un suivants, une centaine d'hommes d'armes et une trentaine de serviteurs, tous nommés et décrits dans le lai ci-dessus esquissé), te voilà d'une bien charmante humeur que je ne te connaissais pas jusqu'ici.
— C'est que vois-tu, ami Marken, je viens de vivre un moment d'intense jubilation en faisant mourir de honte et de jalousie ces deux crétins que je t'ai présentés. Tu ne peux imaginer les tourments dont j'ai été victime, durant mon enfance, de la part de ces malfaisants et de leurs semblables. Et je vois qu'aujourd'hui, me voici dans l'opulence, et eux dans la précarité, d'où mon contentement.
— N'est-ce pas un peu mesquin ?
— Si, totalement. Et j'assume.
— Bravo, saine attitude.
— Je n'attendais pas moins de compréhension de ta part. Pressons le pas maintenant, il faut trouver Vertu, j'ai des éléments intéressants à porter à sa connaissance, et j'ai besoin de son éclairage sur ces questions.

III.7 La leçon & sa mise en pratique

Vertu leur sut gré d'être à l'heure pour le déjeuner et fut ravie de revoir Marken. Elle s'était débarrassée de Piété d'une manière qu'elle n'explicita pas, et écouta avec intérêt le récit que lui fit Morgoth à propos de l'attaque et de la destruction de l'école du Cygne Anémique.

— Mais dis-moi, les élèves et les professeurs de ton école avaient les moyens de se défendre, je suppose.
— Assurément, personne de sensé n'attaquerait une académie de magie.
— Et tu dis qu'il n'y avait rien à voler dans ton école ?
— Bien sûr, il y avait des livres précieux, quelques ingrédients magiques rares, du matériel de recherche... mais rien qui justifie les risques. Je veux dire que si quelqu'un est assez puissant pour s'en prendre à une académie de magie, il peut se procurer tout cela légalement, aucun besoin de se battre.
— C'est curieux en effet. Je doute que nous puissions tirer cette affaire au clair avant l'épreuve pour laquelle nous nous sommes engagés, mais nous avons quelques jours pour progresser dans la connaissance de ce mystère. Demain matin, nous devrions tenter de chercher ce monsieur Bouboule, pour qu'il nous en dise plus.
— Je pensais y aller dès cette après-midi.
— N'as-tu pas oublié nos leçons d'escrime ?
— Ah c'est vrai, tu as raison.
— Leçon d'escrime ? s'étonna Mark, qui finissait son plat sans rien perdre de la conversation.
— Morgoth tient absolument à pouvoir manier l'épée. Ah mais au fait, tu ne voulais pas faire un peu de chaîne vantonienne ? Mark, on s'était dit que tu pourrais lui apprendre quelques passes.
— Tu veux apprendre la chaîne ? C'est pas banal ça. Bon, si tu veux, je vais t'apprendre les bases que je connais, mais je te préviens, je ne suis pas un spécialiste.
— Qu'à cela ne tienne, je souhaite juste ne pas me ridiculiser.
— Alors soit, je t'apprendrai. En fait, le plus difficile est de bloquer la chaîne en fin de course, plus d'un ahuri s'est pris la boule dans les glaouïs comme ça, mais une fois qu'on a pris le coup...
— Ah oui ?

Et donc, restaurés en contents, ils retournèrent tous les quatre à la salle d'armes, et s'y défoulèrent à l'envi, les filles à l'épée, les garçons à la chaîne. En passant, Morgoth s'en était achetée une, suivant les conseils de Marken, et la manipulait avec une évidente fierté. Les premières heures d'apprentissage furent difficiles, mais notre héros s'obstina, et vers la fin de la journée, il commença à obtenir quelques résultats encourageants. Xyixiant'h, pour sa part, compensait par l'audace et la souplesse la force et la technique qui lui faisaient défaut, et s'enhardissait de plus en plus à la rapière, à tel point que Vertu devait parfois la calmer pour éviter que le jeu en devienne trop sérieux. Ils étaient tous fort satisfaits du résultat lorsque, le soir et la fatigue venant, ils sortirent dans la petite rue. Pour changer, ils décidèrent d'aller visiter une de ces tavernes dont on leur avait vanté les douteux mérites, près de la Porte d'Airain.

Là, blottie sous les deux tours d'une hauteur impressionnante (quoique inutile du strict point de vue défensif) qui encadraient le grand portail de chêne plaqué et cloué de bronze, on pouvait trouver un établissement intitulé « les Crocs de Lembar », largement implanté et haut de trois étages. Les Banvarois l'évitaient autant que possible, c'était un lieu pour les étrangers,

les voleurs et les gens de mauvaise vie, pas pour les chargés de famille ayant une activité honorable. Bien des gens du pays avaient passé leur vie à Banvars sans pénétrer jamais dans ce lieu pourtant connu de tous, et il circulait à ce sujet bien des histoires parlant de sang, de sexe et d'or, qui pour certaines étaient véridiques. C'était bien plus qu'une taverne, car outre réjouir son palais, on pouvait aussi y écouter des musiciens, y voir des spectacles, y acheter certaines marchandises dont la clientèle pourrait avoir besoin, et y vendre éventuellement son surplus, y monnayer les faveurs de femmes lascives, s'y enivrer de ce qui se boit, se mange ou se fume et vous mène au-delà des horizons les plus lointains l'espace d'une soirée. On y trouvait aussi, mais uniquement si l'on cherchait, une chapelle de Myrna, où l'on pouvait déposer une obole pour s'attirer la chance avant de faire une affaire ou de partir en quête. La Salle Carrée, avec son vaste parterre et ses trois rambardes de bois, pouvait sans peine accueillir plus de spectateurs que le théâtre municipal autour d'une scène à peine mieux conçue. Les trois douzaines de tables carrées étaient noires de monde, des convives qui se toisaient, se hélaient de loin en loin. Il sembla à Morgoth que tous les peuples du septentrion s'étaient donné rendez-vous dans cet unique endroit pour ripailler, et tous mettaient un point d'honneur à arborer les habits traditionnels de leur tribu, caste, race ou religion. Il vit sans surprise Roman et Chalabi qui vaquaient là à leurs affaires de peu d'envergure, et les salua avec un grand signe de la main et un grand sourire parfaitement hypocrite, tout en glissant entre ses dents serrées un « non mais regardez-moi ces deux grandes andouilles. » Il salua aussi d'un air grave quelques autres collègues sorciers plus âgés, qui lui rendirent son salut avec autant de gravité, non sans observer d'un air légèrement intrigué la chaîne qu'il avait nouée autour de ses reins et de ses épaules, à la manière vantonienne comme lui avait appris Marken pas plus tard que cette après-midi. Pourtant chacun ici avait au côté la dague, l'épée ou le gourdin clouté, à telle enseigne qu'il paraissait malséant de se présenter les mains nues.

Adossé à la rambarde du premier balcon, indifférent au va-et-vient des ivrognes et des catins comme au tumulte ambiant, il y avait un personnage qui observait la scène. Il était entièrement revêtu d'un long manteau à capuchon, tout d'une lourde étoffe noire, à l'exception d'un motif compliqué, mêlant courbes et saillies, sans signification immédiatement compréhensible, cousu de satin violet sombre qu'on avait peine à distinguer dans la pénombre. Ni son comportement ni sa mise n'étaient de nature à attirer l'attention, tant les inconnus peu bavards vêtus de la sorte faisaient partie du quotidien des aventuriers. Pourtant, personne n'aurait eu l'audace d'aller lui offrir à boire ou lui chercher querelle, car à chaque regard que vous lui consacriez, à chaque fois que vous l'approchiez, vous étiez pris d'un malaise, d'une sensation que l'on ne pouvait définir autrement qu'en disant qu'elle était déplaisante, sans cependant pouvoir apporter plus de précision. Il était sans doute là depuis des heures, peut-être des jours, l'établissement ne fermait jamais, mais soudain, il s'éloigna de la balustrade, hésita un instant, puis descendit dans la salle. Souple tel un spectre, il se fraya sans peine un passage parmi la foule et se dirigea vers l'immense comptoir, où pas moins de cinq barmen n'étaient pas de trop pour étancher la soif de l'assemblée, et avisa un jeune Ambrin perdu dans ses pensées, probablement éméché. Il l'aborda, lui paya une chope, discuta avec lui quelques minutes, se retournant parfois d'un air sinistre vers la salle. Mais dans l'agitation du lieu, ce manège passa totalement inaperçu aux yeux de nos héros, venus ici pour se distraire.

— Et moi je prendrai un pâté de canard sauvage dans son petit pain de campagne croustillant, suivi du coulis de bœuf aux airelles farci au gésier d'âne, servi sur sa garniture forestière. Et un pichet de cidre.

— Doux ou brut ? demanda la serveuse.

— Euh... brut.
— C'est drôle, dit Mark, on m'avait dit que les elfes étaient végétariens.
— Ah oui ? fit distraitement Xyixiant'h. Les pauvres...
— Voici donc où étaient passés tous les aventuriers de la ville, s'exclama Morgoth en examinant les dorures passées et les rideaux maculés qui ornaient ce lieu festif.
— On aurait peut-être dû venir plus tôt, convint Vertu. Mais il y a moins d'ambiance qu'avant, je trouve. Ah, si tu avais connu les Crocs de mon temps, ces rixes, ces beuveries... un vrai coupe-gorge, ah ça oui ! On dirait que ça s'est assagi.
— Le propriétaire doit être un des hommes les plus riches de la ville, j'imagine.
— À vrai dire, personne ne sait qui possède cette taverne. Certains prétendent que c'est la propriété de la Prudentielle de Prévoyance-Vie, mais je sais pour ma part, et de source sûre, que ce n'est pas le cas. D'autres prétendent que plus prosaïquement, elle appartiendrait à une holding de droit balnais cotée à la bourse de Dhébrox. En tout cas, c'est une affaire rentable, c'est sûr.
— Toi morveux, j'aime pas ta tronche.

C'était un individu dégingandé à la face allongée, la trentaine environ, qui s'adressait à Morgoth. Son costume était des plus curieux, entièrement fait de bandes de cuir rouge zébré de jaune, probablement du grand-serpent de neige, qui prenait cette teinte une fois tannée. De larges portions de peau restaient à nu, il devait donc se réchauffer par une grande cape teinte elle aussi de rouge, des cuissardes fourrées et une curieuse toque allongée d'avant en arrière, de la même couleur, complétaient la panoplie. Il avait l'œil dans le vague, manifestement il avait bu.

— Je suis désolé de vous déplaire monsieur, répondit le sorcier avec diplomatie, et si vous explicitiez vos griefs, je me mettrais en devoir de me corriger séance tenante.
— J'aime pas ta voix non plus. Et j'aime pas les petits merdeux qui se prennent pour des sorciers.
— Je vous assure monsieur, que je suis désolé de vous inspirer tant de... Ah, mais j'y suis, vous cherchez la bagarre ! Je suis navré de devoir refuser, je ne prise guère la violence...

La brute planta brusquement son arme dans la table, entre les doigts de Morgoth. C'était un stylet, intermédiaire entre une dague et une rapière. Il l'avait sorti si vite que le sorcier n'avait rien vu venir.

— Si tu cherches la merde ducon, intervint Mark, la main sur le pommeau...
— J't'ai pas causé à toi. C'est lui et moi, dans l'arène, dans cinq minutes !
— Non Morgoth, s'écria Vertu, rien ne te force à relever le défi, ce n'est qu'un ivrogne.
— Vous avez bu, monsieur, plus que de raison, et je vous engage à faire preuve de retenue...
— Mais j'avais pas vu, y'a papa et maman ! Ah excuse-moi gamin, je t'avais pris pour un adulte ! Ah ah ah !
— Très bien monsieur le bélître, dans l'arène, pas plus tard que tout de suite.
— Ouais, enfin, monsieur Sang-de-Navet se trouve un peu de fierté virile. Prépare-toi au duel, je te laisse le temps de faire une dernière prière et de dire adieu à tes amis, p'tit bonhomme.

Et il repartit vers le fond de la salle, encouragé par la salle qui n'avait rien perdu de l'échange et se réjouissait à l'idée d'un sanglant combat.

— Morgoth, demanda Xyixiant'h, plus blanche encore qu'à l'accoutumée, tu ne vas pas vraiment te battre non ?

Le cœur du sorcier se serra dans sa poitrine. Il savait s'être engagé inconsidérément, il savait

avoir fait une sottise, il savait aussi qu'il n'était plus temps de reculer, qu'il déchoirait devant ses compagnons et l'élue de son cœur si, maintenant, il reculait. Vertu l'attrapa par la manche.

— Mais tu as totalement perdu la raison ! N'as-tu pas vu qu'il s'agissait d'un Ambrin ?

— Un Ambrin, tu veux dire, un adepte de l'école du Pic-Gaillard ?

— Bien, si tu en as entendu parler, tu connais leur réputation.

Effectivement, même Morgoth, qui n'était pas beaucoup sorti de son école, connaissait l'Ordre Ambrin. Il s'agissait d'une confrérie de magiciens, adeptes du dieu Hanhard, et vivant selon ses préceptes dans une école-citadelle aux confins de la chaîne du Portolan. Mais à l'inverse des autres écoles de magie, qui avaient à cœur d'enrichir la sorcellerie, de conserver le savoir ancestral et d'approfondir les connaissances mystiques, l'école du Pic-Gaillard prodiguait un enseignement pratique, purement versé dans la magie de bataille et l'art du duel. En outre, tous les étudiants, qui vivaient dans des conditions particulièrement éprouvantes, se voyaient infliger un entraînement physique rigoureux et une pratique quotidienne des armes. Ceux qui sortaient vivants du Pic-Gaillard pouvaient par la suite trouver sans peine à s'employer dans les compagnies d'aventuriers ou de mercenaires, chez lesquels ces mages d'élite étaient fort prisés.

— Je suis fichu, résuma Morgoth.

— Souhaites-tu toujours le combattre ?

— Je n'ai pas le choix, j'ai donné ma parole.

— Ah bien sûr, ta parole, ton honneur. Tu n'as visiblement rien retenu de mon enseignement. Bon, alors sache que la situation n'est pas si désespérée. J'ai un peu observé ton adversaire pendant qu'il pérorait, et voici quelques éléments positifs. Tout d'abord, il est fin saoul. Ne compte pas le voir s'écrouler devant toi, il n'en est pas encore à ce point, et l'excitation du combat se chargera de le dégriser assez vite, toutefois même alors, ses réflexes seront un peu plus lents qu'à la normale, sa vision moins aiguë, et son jugement pourra être troublé. Tâche de le mettre en colère, il n'en aura que plus de difficulté à lancer ses sortilèges. En outre, il ne porte aucun insigne de grade, comme aiment à en arborer les Ambrins. À son âge, c'est curieux, sans doute n'est-il pas le meilleur Ambrin qui soit. Enfin, tu as vu son stylet, c'est une arme redoutable, mais de courte portée, et toi tu as une chaîne vantonienne, tu peux donc le tenir à distance quelques temps. Sers-t-en.

— Merci Vertu, tu me remontes un peu le moral.

— Oh pitié Morgoth, implora l'elfe, ne te bats pas avec lui, il va te tuer !

— Il le faut Xy, il le faut. Allons, sachons être brave. Où est cette arène, qu'on en finisse ?

On l'appelait « les Piliers d'Agonie ». On l'avait aménagée au deuxième niveau des sous-sols du bâtiment, sous les caves, à une époque où ce genre de combats était interdit (peut-être était-ce toujours le cas, nul ne le savait). Il s'agissait d'un enclos rectangulaire de vingt pas de long sur quinze de large, creusé quatre pieds sous le niveau général du sol, et ceint d'une balustrade de briques et de pierres taillées ornée de crânes humains innombrables, peut-être ceux des perdants dont les familles n'avaient pas réclamé les corps. Trois rangées de lourds piliers de pierre soutenaient la voûte basse, dont deux sortaient du sol boueux de la fosse. Ces deux piliers qui donnaient son surnom au lieu, on avait pris soin de les protéger des mauvais coups de masse en les habillant de plaques de cuivre bosselé, luisant d'un éclat sanglant à la flamme des torches. Autour de la fosse, le tavernier avait disposé des gradins surélevés sur deux niveaux concentriques, assez mal conçus du reste car les spectateurs debout sur la marche extérieure devaient, s'ils étaient de robuste constitution, se baisser pour ne pas heurter le plafond. Sans perdre une minute, voyant qu'un combat se préparait, le tenancier

avait dépêché un acolyte à la petite buvette qui avait été opportunément aménagée à l'entrée de la salle, et qui faisait pour l'instant des affaires d'or. Quelques filous prenaient déjà les paris tandis que, dans la fosse, le vantard à la livrée rouge n'avait pas attendu son adversaire et esbaudissait l'assistance enthousiaste à grand renfort de lestes passes d'armes et moulinets. Morgoth nota avec un plaisir très mitigé qu'il comptait se battre avec deux stylets, un dans chaque main.

— Morgoth !

— Oui douce Xyixiant'h ?

— Mes larmes ne t'aideront pas, alors reçois ma bénédiction. Puisse Melki te protéger des coups de ton adversaire.

Et la prêtresse posa gravement sa main sur le cœur du magicien, qui s'en trouva empli d'un courage nouveau et d'une vigueur renouvelée qui effaça d'un coup les fatigues de la journée.

— À mon tour gamine, fit Vertu lorsqu'elle eut terminé. Tu voulais de l'action, en voilà ! Garde bien à l'esprit ce que je t'ai appris, protège-toi le plus longtemps possible, et si une ouverture se présente, frappe vite et fort, sois sans pitié, ce type n'a pas l'air du genre à s'arrêter au premier sang.

— Sois sans crainte, je n'ai aucune intention de périr ce soir.

— Bien, bien.

— Pour ma part, intervint Marken, je n'ai pas grand chose à te dire, si ce n'est que l'heure est venue pour toi de devenir un homme. Ou un cadavre, mais au moins un cadavre honnête. Bats toi avec fierté, ne tremble pas, va bravement au devant de la mort car dans cette situation, c'est ta seule chance de l'éviter, toute couardise te perdrait. Allez sorcier, fais-nous honneur !

Pour l'instant, Morgoth entretenait un état d'esprit volontaire et martial, mais il se connaissait et savait que la peur allait venir. Il priait pour qu'à l'instant fatidique, son bras ne reste pas paralysé par la terreur, il priait pour que la force ne lui fasse pas défaut. Il regarda sa main, déjà elle tremblait. Il serra son poing, déplia sa chaîne, puis sans se retourner, sans prêter attention aux clameurs de la foule qu'il traversait, il franchit les piliers qui marquaient l'entrée de l'arène, descendit l'escalier raide qui menait au sol de sable, de boue et de sang, et lorsque la grille de fer forgé ornée de mâchoires humaines descendit derrière lui, malgré le nombreux public aux cris stridents et les encouragements de ses amis, il se retrouva seul face à son provocateur.

Le sorcier rouge se dandinait d'un pied sur l'autre, pointant ses armes en direction de Morgoth, de la gorge de Morgoth pour être précis, tout en arborant une moue à la fois amusée et dédaigneuse. Il sautillait prestement, passant derrière un des piliers, se moquant ouvertement du jeune magicien qui lui faisait face. « Il se fatigue », se dit Morgoth pour se rassurer. Il n'avait, bien sûr, aucune expérience des duels de sorciers. Il avait bien quelques sorts tout prêts à l'emploi, mais n'avait pas prévu de devoir se battre ce soir, tout ça avait été si soudain. Il avait à sa disposition un sortilège d'Eclair, le plus puissant qu'il connaissait, mais il ne pouvait l'employer dans l'espace réduit de l'arène. Il avait aussi tout prêt une Invisibilité, sans utilité car ses empreintes dans le sol meuble trahiraient sa présence, une Dague d'Alozaro qui pourrait lui être utile, une volée d'Étoiles de Mage, un sortilège de Lumière, un Entrelacement... Soudain il vint à Morgoth un plan de bataille qu'il mit en pratique sur-le-champ.

Il entonna entre ses lèvres serrées une mélopée, et de ses mains dessina dans l'air les symboles qu'il connaissait, il s'agissait d'un sortilège de pétrification. À vrai dire, Morgoth ne comptait

pas pétrifier son adversaire, il n'avait de toute façon pas préparé ce sort, il se contenta de mimer le sortilège, de le contrefaire. L'Ambrin, bien sûr, reconnut le sort, et à son tour se lança dans l'incantation que Morgoth attendait de lui, une Protection contre la Pétrification. Or ce dont notre sorcier avait besoin, ce n'était que de temps, et l'incantation de la Protection demandait un bon moment. Sans cesser une seule seconde de brasser l'air en marmonnant, il infléchit le ton de sa voix, donna libre cours à l'énergie magique qui l'animait et s'apprêta à lancer son sortilège d'Entrelacement. Or, l'Ambrin n'était pas né de la dernière pluie, et avait quelques duels derrière lui, certains perdus, d'autres gagnés. Peut-être abandonna-t-il son sortilège en cours, peut-être avait-il anticipé la ruse de Morgoth et mimé lui aussi son sortilège protecteur, on ne le sut jamais, mais d'un coup il changea d'optique et lança un sortilège élémentaire, que tous les sorciers et la plupart des non-sorciers connaissaient, les Étoiles de Mage. Un mot suffit, cinq étincelles de lumière jaillirent de ses cinq doigts et en un instant franchirent l'espace qui séparait les deux combattants, serpentant entre les piliers, et frappèrent Morgoth en pleine poitrine. D'atroces brûlures le crucifièrent sur place, ses jambes tremblèrent, et l'Ambrin se vit le combat gagné.

Mais les vivats de la foule saluèrent le courage de Morgoth, l'exploit surhumain et l'extraordinaire démonstration de volonté et de maîtrise de soi dont ils furent témoins. Car chassant peur et douleur de son esprit, le jeune sorcier un instant troublé parvint à reprendre le fil de son délicat sortilège. Voyant qu'il n'avait plus le temps de lancer un autre sort, l'Ambrin bondit, dagues en avant, avec la ferme intention d'en finir au corps à corps. Il n'en eut pas le temps, car jaillis de la base du pilier dont il était proche, des filaments d'énergie pourpres et or claquèrent dans l'air empuanti de la cave et se mirent à danser dans l'air jusqu'au plafond, accueillis par des cris mi-terrifiés, mi-admiratifs de l'assistance. Le sortilège était parfait, sa puissance était maximale, et sa zone d'effet si étendue qu'elle recouvrit bientôt Morgoth et une bonne partie des spectateurs eux-mêmes. Les filaments dansant dans l'air s'enroulaient autour des chevilles, des torses, des bras de tous ceux qui étaient concernés, en une étreinte qui sans être brutale, n'en était pas moins ferme et gênait quiconque désirait bouger. Impossible dans de telles conditions de lancer un sortilège. Et c'était bien le plan de Morgoth qui, bien qu'entravé à l'égal de son ennemi, se retrouvait maintenant avec un avantage considérable, procuré par l'allonge supérieure de son arme. Il fit avec difficulté un pas vers lui, et lorsqu'il s'estima à distance raisonnable, décocha de toutes ses forces la pointe de son arme. Mais les filaments d'énergie se collèrent autour des maillons et arrêtèrent la course meurtrière de l'arme. Il la retira de l'entrelacs doré, attentif aux mouvements de son adversaire qui tâchait d'atteindre sa botte de sa main gauche. De nouveau, il lança son arme, cette fois-ci en envoyant la lourde boule de fer en avant. Elle frappa l'épaule de l'Ambrin, qui gémit de douleur, mais la force du coup avait été amoindrie là encore par l'action du sortilège, sans quoi il aurait eu la clavicule brisée. L'intention du soudard était maintenant claire, il avait tiré une dague de sa botte et s'apprêtait à la lancer à son adversaire. Il aurait fallu à Morgoth un bouclier pour se protéger efficacement, et il ne pouvait fuir à l'abri, il vit avec horreur le malandrin le viser, lancer le bras… mais il fut retenu au dernier moment par un des filaments enroulé autour de son coude, et le projectile se perdit dans la poussière. L'Ambrin hurlant de rage prit le parti de se rapprocher de Morgoth, qui à son tour recula, déplacement qui eut lieu à une vitesse ridicule tant ils étaient l'un et l'autre handicapés par le sort d'Entrelacement. Notre ami parvint ainsi à conserver une distance de sécurité, et tout arc-bouté qu'il était vers l'arrière, il put encore porter deux attaques, dont l'une atteignit le sorcier rouge à la poitrine avec quelque force.

Il sentit soudain dans son dos un contact ferme et glacé, la pierre humide qui entourait

l'arène, il était adossé au mur. Triste situation, l'autre arrivait avec ses stylets, ivre de colère. Il décida de se décaler vers sa gauche en longeant la paroi, peut-être parviendrait-il à mettre un pilier entre eux deux, ce qui lui offrirait un répit. Mais il fut brutalement arrêté dans ses considérations stratégiques par le brusque arrêt du sortilège d'entrelacement, dont la durée avait expiré et qui venait de se vaporiser comme s'il n'avait jamais existé. Morgoth perdit l'équilibre et trébucha, mais ce fut son adversaire qui, s'étant arc-bouté plus que de raison, se retrouva propulsé vers l'avant et chut mollement par terre. Aussitôt, Morgoth lança ses propres Étoiles de Mage sur l'adversaire qui se redressait, trois étincelles partirent dans un sifflement strident et frappèrent l'Ambrin, ce qui n'eut pas d'autre effet apparent que d'attiser sa furie. Il bondit vers Morgoth, dagues en avant, comme un léopard. Notre sorcier se jeta de côté pour l'éviter, et parvint à mettre la colonne entre lui et les charges meurtrières dont il était victime. Alors il chancela, et sentit un trait de feu déchirer son flanc.

Il croyait avoir évité l'attaque, et c'était en partie vrai, mais en partie seulement. Dans un éclair, la pointe acérée de l'Ambrin avait pénétré la robe de zibeline grise et la chemise du magicien, lui causant une longue et profonde estafilade au côté. Le sang dégouttait maintenant sur le sol de l'arène. Morgoth invoqua son sortilège le plus rapide, la Dague d'Alozaro. Un flamboiement d'énergie jaillit de son poing droit dans le prolongement de son bras, un sortilège simple mais mortel. Il prit sa chaîne dans sa seule main gauche, en deux endroits à la fois, laissant entre les deux une longue et lourde boucle qu'il fit tournoyer autour de sa tête pour se défendre. L'autre, déjà, arrivait, l'écume aux lèvres. Rapide comme le guépard, il feinta sur la droite, puis plongea sur la gauche pour passer sous la chaîne. Morgoth fut plus rapide, encore une fois il plongea, et cette fois il évita bel et bien l'attaque. Il pivota sur son talon droit pour suivre la course de son ennemi, et soudain il vit l'occasion. L'ouverture dont lui avait parlé Vertu, elle était là. Tout était réuni, l'arme dans son poing, l'ennemi sans défense durant une fraction de seconde, tout était soudain clair dans sa tête, tout s'assemblait en une mortelle mécanique. Le sorcier lança la boucle de chaîne qui s'ouvrit dans les airs avant de retomber devant l'Ambrin. Il tira alors de toutes ses forces, les maillons impitoyables se refermèrent sur le cou du sorcier rouge, les pointes cruelles de l'arme faisant jaillir un collier de sang. Morgoth ramena son ennemi à lui d'une main ferme et lui décocha un vigoureux coup de pied dans l'échine, qui le fit tomber à genoux, une main tendue vers les spectateurs, une autre à son col.

Tout était simple maintenant pour Morgoth, l'autre était à sa merci. Il leva son poing droit pour porter le coup de grâce. Il hésita. Le temps s'englua, s'écoulant avec une lenteur prodigieuse, la foule se tut. Était-ce nécessaire ? Peut-être ainsi réduit à l'impuissance, l'Ambrin s'avouerait-il vaincu ? Peut-être non ? Était-il en train de gâcher sottement sa seule chance de gagner le combat ? Pouvait-il prendre un tel risque ? À en croire Vertu, il devait frapper, telle était la loi des combattants. Et il devrait vivre toute sa vie en sachant être un assassin, une telle pensée le remplissait de dégoût.

Il sentit que le sortilège, lentement, décroissait dans son poing.

Son adversaire se débattit avec vigueur.

Et la clameur de la foule éclata.

L'homme à la cape noire serra la rambarde de sa main, puis recula calmement pour se fondre dans l'ombre.

III.8 Une calme journée à Banvars

C'est une fois qu'ils furent revenus à l'auberge du Chamois Sautillant que Morgoth reprit tous ses esprits. Il n'avait que quelques images floues de ce qui s'était passé après la fin du combat. Il avait vaguement le souvenir qu'on l'avait porté en triomphe, que Xyixiant'h l'avait soigné, puis qu'ils étaient rentrés tous quatre dans la nuit glacée. Mais ce n'est qu'une fois attablé avec ses compagnons autour d'un bol de lait chaud aux herbes qu'il redescendit plus ou moins sur terre.

— Je suis un meurtrier, fit-il d'une voix blanche en contemplant ses mains meurtries à force d'avoir serré les maillons de sa chaîne.
— Exact, tu es un meurtrier vivant, et l'autre, c'est un mort, et c'était probablement aussi un meurtrier. Songe bien qu'à tout prendre, il vaut mieux être à ta place qu'à la sienne. En tout cas tu t'es remarquablement comporté au combat, je suis fière de toi. Esprit d'à-propos, rapidité et précision dans l'exécution, c'était remarquable, tu n'as pas volé ta victoire, que tu peux savourer à juste titre. C'est seulement dommage que tu te sois laissé entraîner dans ce duel stupide. À l'avenir, tu devras songer à te maîtriser un peu mieux.
— Sois sans crainte, j'ai pris une bonne leçon. La prochaine fois, je laisserai dire, crois-moi !
— À la bonne heure. Bois ton lait, ça va te calmer.
— Mais au fait, demanda Mark, pourquoi donc ce type voulait-il tant te tuer ?
— Je n'en ai aucune idée, je ne le connaissais même pas.
— Je pense, hasarda Vertu, qu'il voulait te prendre ce que tu possèdes, ton or, tes armes, tes objets magiques... Sans doute, en voyant ton jeune âge, a-t-il cru que ce serait facile pour lui de dépouiller ton cadavre.
— Mais... C'est stupide, vous l'auriez empêché de me voler, n'est-ce pas ?
— Non Morgoth, telle est la coutume. Celui qui survit à un duel prend tout ce que son adversaire malheureux porte sur lui. Un usage aujourd'hui un peu désuet veut qu'avec cet argent, il paye la sépulture du perdant. C'est d'ailleurs ce que nous avons fait en ton nom, après le duel. Nous avons payé l'aubergiste pour qu'il enterre l'Ambrin, et nous avons mis ses affaires dans ce baluchon. Il n'y avait pas grand chose, de toute façon.
— Pauvre homme, je ne savais même pas son nom !
— Oui, il aurait pu avoir la politesse de se présenter. Bah, allons nous coucher, la journée a été riche en émotions, tu y verras plus clair demain.

Ils finirent leurs boissons reconstituantes et montèrent à leurs chambres. Morgoth s'affala sur son lit, qui était agréablement mou et dont il commençait à connaître chaque puce. Il allait s'endormir ainsi sans même se déchausser lorsqu'il fut tiré de son sommeil par un étrange bruit de ferrailles qui s'entrechoquent, provenant de la chambre voisine, que Xyixiant'h occupait. Il se demandait de quoi il était question lorsqu'un grattement discret émana du mur.

— Morgoth ? chuchota l'elfe.
— Oui, aimée ?
— Peux-tu venir deux secondes, si tu n'es pas trop fatigué ?
— Certainement.

Il trouva la force de se relever, entrebâilla la porte pour jeter un œil dans le couloir, livré aux ténèbres les plus profondes et aux ronflements des autres clients. Il éteignit sa chandelle, sortit dans le couloir et à tâtons trouva la porte de sa compagne, qu'il ouvrit.

Elle avait répandu sur le lit une grande quantité de pièces d'or et d'argent luisant d'un éclat discret. Nue, elle s'était allongée sur le métal précieux et s'en était en partie recouverte, les

bras ramenés au-dessus de sa tête exquise, les yeux mi-clos, le plus innocent des sourires sur les lèvres. Jamais ses boucles dorées, qui s'étalaient parmi son trésor en un continuum flou, n'avaient paru aussi abondantes et resplendissantes.

— Viens à moi, mon beau guerrier, toi qui as fait de moi une femme riche.

— Diable, et en quoi ? demanda Morgoth qui, d'un coup, oublia ses scrupules moraux et l'homme qu'il avait tué une heure auparavant.

— Et bien, d'une part, tu es ressorti vivant de l'arène, et ta présence à mes côtés constitue une grande richesse. Et ensuite, j'avais parié tout mon or sur ta victoire, et nous étions peu nombreux dans ce cas ce soir (elle laissa filer entre ses doigts menus une pluie d'or). Cent trente ducats joués à vingt contre un, mon bel ami, fais le calcul toi-même. Ce haut fait vous vaudra, monsieur, une haute récompense.

Marken s'éveilla de bon matin et d'excellente humeur, et après quelques ablutions, descendit dans la salle pour y prendre un petit déjeuner, méprisant par là l'usage local qui voulait qu'on n'en servît point. Il fut bientôt rejoint par Vertu, plus baillante que pimpante, qui l'imita. Puis, comme ils avaient des affaires à régler en ville, notamment retrouver le marchand témoin revenant du Cygne Anémique, le Chevalier Noir remonta à l'étage afin de réveiller ses jeunes compagnons.

— Holà, gladiateur, debout, c'est l'heure de...

Vide.

Perplexe, il sortit voir Xyixiant'h.

— Dis donc Xy, le sorcier n'est pas dans sa piaule, tu n'as rien enten... oups, excusez-moi. Bon, on n'attend que vous en bas.

— Euh... Oui oui, cinq minutes, on arrive.

Puis, hilare, le paladin redescendit et se commanda une chope d'hydromel.

Les jeunes gens descendirent et se restaurèrent avec d'autant plus d'entrain qu'ils avaient omis de le faire la veille au soir. On félicita encore chaleureusement Morgoth de sa victoire, rien dans l'attitude de Vertu n'indiquait qu'elle avait eu connaissance des découvertes de Marken, lequel ne pouvait s'empêcher de glisser de fines remarques du genre « C'est vrai que l'exercice ouvre l'appétit, ah ah ah ! » Toutefois, ils lui surent gré de sa discrétion, et Morgoth s'empressa d'aborder d'autres sujets.

— Donc, nous avions convenu d'employer la matinée à rechercher ce fameux marchand.

— Bonne idée, fit Mark, ça nous fera une petite sortie.

— Euh, dis-moi Xy, ce gros sac-là...

— Oui ?

— Je suppose qu'il s'agit bien de ce dont il s'agit.

— Ben, c'est mon or.

— Oui, c'est bien ça. Tu comptes te le trimballer comme ça toute la journée ?

— Et pourquoi pas ?

— Et bien, d'une part parce que toute la ville sait maintenant que tu es scandaleusement riche et que tout le monde va tenter de te voler, et d'autre part parce que tu vas mourir d'épuisement avant midi, vu que ce sac pèse à vue de nez la moitié de ton poids.

— Oh, tu exagères, je ne suis pas si grosse. Mais que veux-tu que j'en fasse ? Je ne peux pas le laisser dans ma chambre, tout de même.

— Ah non en effet, ce serait encore plus bête. Je pensais que tu pourrais par exemple le confier aux Gougiers.

— Les quoi ? Tu veux dire les Gougiers de Banvars, ces gens louches qui étaient mêlés à notre précédente aventure ?
— Je mettrais la main à couper que le type qui nous a engagés n'a jamais mis les pieds chez les Gougiers, et qu'il s'est prévalu d'eux indûment pour se procurer une couverture prestigieuse. En fait, les Gougiers de Banvars sont une vieille et honorable compagnie marchande, qui a des comptoirs dans de nombreuses villes de Misène et des pays avoisinants.
— C'est bien ça, mais pourquoi leur donner mon or ?
— Et bien parce que c'est plus pratique. Contre ton or, ils te donneront un parchemin certifiant que tu as déposé chez eux la somme en question. Contre ce parchemin, ils pourront te rendre ton or sur simple demande, que ce soit à Banvars ou à n'importe lequel de leurs comptoirs. Et ce parchemin, nul n'a intérêt à te le voler, puisqu'il indiquera ton identité et ta description, et possèdera une marque magique impossible à contrefaire, dont un double te sera confié. De la sorte, tu voyageras en toute confiance.
— Comme c'est astucieux !
— En effet, en outre ton or, confié aux Gougiers, sera à l'abri, puisqu'ils disposent de coffres et de chambres fortes, gardées par des mercenaires compétents, des créatures voraces et des sortilèges dissuasifs. En plus, ils sont très liés avec l'Honorable Société, tu n'as donc rien à craindre.
— Ah je comprends, donc si un voleur dérobe leur or, l'Honorable Société leur rembourse !
— Oui, enfin, en théorie. Dans la pratique ça n'arrivera jamais.
— Pourquoi ?
— Ah là là, jeunesse... Bon, alors je conduis la petite déposer sa fortune, pendant ce temps vous écumez le marché, on fait ça ?

— Donc moi je me suis fait du souci pour ta santé toute la nuit, et pendant ce temps, Monsieur avait le nez dans la touffe !
— Quel langage ! J'ai à son endroit les intentions les plus honorables !
— À son endroit je n'en doute pas, mais à son envers ?
— Non mais je t'en prie, nous parlons de Xyixiant'h, qui est une jeune fille de qualité et non une des catins avinées que tu as l'habitude de fréquenter.
— Allons, ne prends pas la mouche compagnon, de toute façon, pour en avoir visité de toutes les variétés, j'ai eu le loisir de constater que toutes les femmes étaient plus ou moins constituées de la même façon, quels que fussent leurs rang et qualité.
— Peu me chaut ton expérience des filles de mauvaise vie, je compte bien, lorsque notre situation sera assurée, m'établir avec elle comme un honnête homme.
— À ton âge ? Quelle pitié. Cela dit, il est vrai que tu auras du mal à trouver mieux. J'ai moi-même pas mal vécu et erré à droite et à gauche, je croyais savoir ce qu'était la beauté et la grâce féminine, mais je dois confesser que les plus belles princesses de Malachie et les plus douces courtisanes de Pthath font figure de laiderons flétris à côté de ta douce et tendre.
— Oui, c'est vrai qu'elle a jolie figure.
— Ah ça tu peux le dire. Des veinards de première j'en ai connus, mais de là à se fourrer la plus belle fille du Septentrion... Heureux Morgoth. Bon, trouvons notre marchand avant qu'il ne me vienne l'envie de te la piquer.
— Oui, oui. Euh, à part ça, nous avons un peu discuté elle et moi, et nous nous demandions s'il était réellement indispensable de parler de toutes ces choses à Vertu. Tu la connais mieux que moi, quel est ton avis ?
— Mon avis rejoint le tien, ce n'est absolument pas nécessaire. Il est difficile de dire qu'on

connaît jamais quelqu'un comme Vertu, qui est une personnalité complexe, toutefois j'ai dans l'idée que votre liaison ne l'enchanterait guère. C'est plutôt le genre d'individu avec lequel, comment dire, la franchise est rarement payante. Elle se doutera bien de quelque chose un jour ou l'autre, évidemment, mais je te conseillerai plutôt de la laisser découvrir ces choses par elle-même.
— C'est bien ce qu'il me semblait.
— Car vois-tu, au premier abord, on a tendance à considérer que Vertu est une machine à backstab qui aime beaucoup s'écouter parler, mais quand on la fréquente suffisamment longtemps, on s'aperçoit avec surprise qu'au fond, c'est une femme. Tout au fond.
— Oui, et ?
— Une femme qui vient de se rendre compte qu'elle n'était plus toute jeune, et qui apprécie la compagnie des jouvenceaux à la figure avenante, un peu comme toi. Oh ne fais pas cette tête, je ne pense pas qu'elle ait réellement des vues sur toi, mais il est une chose importante à savoir au sujet des femmes, et qui est aussi valable pour les hommes pour autant que j'ai pu en juger, c'est que la jalousie peut naître avant l'amour. Bref, méfie-toi d'elle, à tous points de vue.
— Je ne te connaissais pas cette science des cœurs. Mais pourquoi une telle méfiance à son endroit ? C'est notre amie, elle ne nous a jamais trahis ! Et toi particulièrement, tu lui dois la vie, sans son insistance, nous ne t'aurions pas sauvé de la pendaison, souviens-t-en.
— Décidément, tu l'aimes bien Vertu. Pour ma part, je ne serais pas surpris si elle avait été au courant de ma pendaison bien avant que j'aie la corde au cou, ce qui ne l'a que très peu intéressée, jusqu'au moment où elle s'est rendu compte qu'elle avait besoin d'un guerrier. Dis-moi, n'avait-elle pas pressé le pas plus que de raison ce jour-là ? Vous êtes-vous arrêtés pour manger ?
— Tu... oui, mais comment aurait-elle su que nous allions te trouver sur notre route ?
— Elle a des yeux et des oreilles dans tout le pays, c'est une voleuse de grand renom. Tiens, encore un truc bizarre, quand vous m'avez trouvé, vous aviez une épée en trop à me confier ! Quel hasard !
— Oh.
— Eh oui, Vertu est un être sournois dont j'ignore quasiment tout des motivations, qui ne dit pas le dixième de ce qu'elle sait, et lorsqu'elle parle, c'est uniquement parce que ça sert ses intérêts. J'ai pleinement confiance en elle tant qu'elle a besoin de mon bras et de mon épée, pas plus.
— Compris. Merci de tes conseils.
— À ton service. Mais dis-moi, nous voici arrivés au marché !

Après bien des recherches, il s'avéra que le vendeur d'objets en buis Babal ou Bobal s'appelait Sormonel et vivait du négoce de dés et cartes à jouer. C'était un bonhomme voûté quoiqu'il ne fût âgé que d'une bonne quarantaine d'années, les cheveux gris, de même que son impressionnante moustache qui formait deux rouleaux pendant de part et d'autre de ses lèvres lippues. D'un naturel craintif, Morgoth et Marken n'eurent aucune peine à le faire parler.

— Oh non, je n'étais pas exactement à Melokko le soir où c'est arrivé. Car voyez-vous, les gens de ce village aiment à recevoir les colporteurs durant la journée, mais les trouvent bien importuns dès que la nuit tombe, c'est hélas devenu courant de voir un tel manque d'hospitalité dans les campagnes de l'ouest. Mais j'ai l'habitude de cette vie, voyez-vous, et j'ai trouvé un toit au moins aussi bon que les pauvres chaumières de ce hameau oublié des dieux, dans les basses et larges branches d'un chêne centenaire qui bordait la route.

— Malédiction, le mystère se dérobe à nous. Et vous n'avez rien vu ni rien entendu ?
— Oh mais si, et de mon perchoir, j'en ai même vu bien plus que si j'avais trouvé asile à Melokko ce soir-là.
— Ah oui ? Mais qu'as-tu donc vu ?
— Et bien voilà, les derniers feux du jour s'étaient éloignés depuis deux heures environ, et aux travers des branches nues, sous mes couvertures, je tâchais de lire mon avenir dans les étoiles pour trouver le sommeil. C'est alors que j'entendis une cavalcade venant de la route en contrebas. Au bruit, je sus qu'il s'agissait d'un parti assez nombreux de cavaliers menant leurs montures au grand galop, mais quelles affaires pressantes pouvaient nécessiter une telle hâte ? Je compris alors que j'aurais tout intérêt à me dissimuler et, avant qu'ils ne tournent au coin du chemin, je me cachais en hâte, ne laissant dépasser de ma sombre couverture que mes yeux. Je les vis débouler l'un après l'autre, j'en comptais neuf. Neuf formes humaines noires sur des chevaux noirs, chacune tenant un flambeau crépitant. Je remerciais alors les dieux de m'avoir inspiré des mesures de prudence, car de ces hommes émanait une aura de mal, de violence et de meurtre, sans doute étaient-ils en route pour commettre quelque crime horrible. Je crus un instant qu'ils se dirigeaient vers le village pour se livrer au pillage, mais plus tard, j'aperçus le défilé de leurs flambeaux le long du chemin qui gravissait la colline et qui, à ce qu'on m'avait dit, menait à une école de magie voisine. De toute la nuit, je n'osais faire un mouvement tant j'étais saisi de terreur, et bien sûr je ne trouvais pas le sommeil. Puis le soleil perça, et desserra quelque peu l'étreinte de la peur. Je redescendis alors de mon arbre, je retournais au village en longeant la route car je ne voulais pas croiser la route de ces cavaliers, et une fois arrivé, j'appris qu'effectivement, l'école de magie avait été détruite et ses occupants tués jusqu'au dernier. Inutile de vous dire que je ne me suis pas rendu sur les lieux pour constater les faits, j'ai quitté cette région maudite aussi vite que j'ai pu.
— Et bien, voici qui nous est précieux mon ami. Voici un ducat pour ton histoire, et un autre pour ta discrétion.
— Oh, mais j'y songe, fit le commerçant en voyant que nos compères étaient cousus d'or, il se peut que si cette histoire vous intéresse, vous prêtiez attention à un article s'y rapportant.
— Un... article ?
— En revenant de Melokko, pour n'y jamais retourner j'espère, je suis repassé par la route qu'avaient emprunté ces maudits cavaliers, et j'ai trouvé par terre ce curieux objet métallique. Il n'était pas encore sali de poussière ni enfoncé dans la boue, voici pourquoi je pense qu'il aurait pu échapper à un de ces sinistres personnages.

Sormonel sortit de son sac à malice un objet long de deux tiers de pouce. Un examen plus minutieux permit de voir que le métal avait été très finement ouvragé, sans ornement aucun mais avec une précision de maître-orfèvre. Une armature cubique, de bronze plein à priori, assujettissait étroitement une petite sphère dont l'éclat métallique différait subtilement, et qui ne portait aucune marque visible. En revanche, de petits orifices et des picots garnissaient l'armature.

— J'en demande... cinq ducats, c'est cela.
— Un objet bien curieux. C'est sans doute un indice. Tiens, brave homme, voici la somme que tu demandes.
— Mille mercis, messire, que vos pas soient semés de miel et...

Mark et Morgoth s'éloignèrent bien vite, et à mi-voix, commentèrent ce qu'ils venaient d'apprendre.

— Les cavaliers noirs ! Sans doute ceux que Piété a croisés !

— Eh ?
— Ah, mais on ne t'a peut-être pas raconté tout ça. Alors voici ce qui s'est passé.

(Morgoth relate ici le récit fait par Piété Legris au cours du cinquième chapitre, que je vous épargne.)

— Voilà qui est troublant, acquiesça Marken. Toute cette histoire sent mauvais, très mauvais. En fait, j'ai l'impression que ce que ces cavaliers cherchent, c'est toi, et rien que toi.
— Mais je ne les connais pas ces mecs moi !
— Tu es sûr ? Tu n'as pas une marque de naissance quelconque ?
— Mais non !
— Tu ne te transformes pas en loup quand vient la pleine lune ou un truc du genre ?
— Tu t'en serais aperçu.
— Tu n'as jamais été pris à partie par une vieille bohémienne qui t'aura fait une prophétie ?
— Jamais.
— Tes parents ne sont pas princes d'une lointaine contrée ?
— Je viens d'une famille de drapiers du Vantonnois.
— Tu n'avais pas un vieux truc que t'avait confié un parent sur son lit de mort ?
— Mon amulette en or qui est en cuivre et qui me vient de ma mémé, ma dague de sacrifice que voici, et qui comme tu le vois est impropre au sacrifice de toute créature dotée d'un corps plus résistant que celui d'une méduse. Et c'est tout.
— Et tu n'as pas pris quelque chose de précieux en partant de ton école ?
— J'avais volé trois sandwiches à la cuisine.
— Ouais, un crime impardonnable. Bon, ben je sèche. Enfin c'est pas grave, je parie qu'on les reverra ces encapuchonnés.
— Je n'irai pas jusqu'à dire que je m'en réjouis. Bon, on retourne voir les filles ?

Ils les trouvèrent à l'auberge, en grande conversation avec un individu maquillé et pomponné, portant perruque, collerette bouffante, bas de soie, culotte, chemise à jabot et gilet à clochettes, et je vous fais charitablement grâce des couleurs, qui étaient à l'avenant.

— Oh oui c'est vrai ? Mais quel honneur ! Tu te rends compte Vertu, quelle chance on a !
— Oui oui, je m'en fais toute une joie. Tiens, mais voici nos joyeux compagnons.
— Mais ils sont invités aussi, bien sûr !
— Hein ? fit Mark, dubitatif.
— Sa Très Gracieuse Majesté, l'Auguste Fulbert le Quatorzième, Légitime Souverain de Misène, vous convie au Grand Bal donné pour le Jubilé de Saphir de son règne bienveillant.
— Hein qu'on s'en fait une joie ? demanda Vertu d'un air moyennement enjoué.
— Oh oui, tout à fait, fit Mark sans desserrer les dents.
— À la bonne heure. Je cours prévenir le grand chambellan de votre venue, et vous prie en attendant de bien vouloir croire en son estime.
— Nous n'y manquerons pas.

Et lorsque le factotum se fut éloigné, ils obtinrent de Vertu quelques explications.

— Ce zigue a fait irruption dans la salle en disant vouloir voir « l'elfe divine qui en quelques jours seulement avait enchanté la cité de Banvars de sa grâce. » Évidemment, Xy n'a rien trouvé de mieux à faire que se dénoncer, et voilà comment on se retrouve invités à je ne sais quelle sauterie au Palais Royal. Pas question de refuser, bien sûr.
— On dirait que ça ne te fait pas très plaisir.
— C'est que le Palais Royal de Banvars, plus on en est loin, mieux on se porte. La moitié des

plats qu'on y sert sont assaisonnés à la ciguë, et c'est dague dans le dos à tous les coins de couloir. Enfin, ça nous fera au moins une sortie pour ce soir.

Vertu et Xyixiant'h avaient passé l'après-midi à s'acheter des vêtements pour l'occasion, laissant Marken et Morgoth s'entraîner à la chaîne. Le jeune sorcier y constata avec satisfaction que son combat lui avait été profitable, et qu'il n'y a en la matière de meilleure école que la souffrance, le danger et l'excitation d'un véritable combat. Marken lui fit quelques remarques sur la manière dont le duel s'était déroulé, lui indiqua des passes et des parades utiles que, la veille, il n'aurait pu seulement comprendre. Pour tout dire, il avait l'impression d'avoir franchi une étape importante dans la connaissance des armes. Il prenait maintenant de l'assurance, et avait du plaisir à découvrir et maîtriser des subtilités qui n'étaient pas à la portée d'un débutant.

III.9 Aux marches du Palais

Les filles les rejoignirent en fin de journée, mais n'avaient pas envie de tirer la rapière. Ils partirent plus tôt que les jours précédents, et rejoignirent leur auberge pour y faire un brin de toilette et revêtir des effets en rapport avec la situation.

Morgoth revêtit donc sa robe de mage de soirée, grise et sobre, qui lui convenait fort bien. Marken loua un habit du plus bel effet, tout de satin noir, avec un grand lion issant brodé sur la poitrine au fil d'argent et une cape dans les mêmes teintes, ce qui irrita profondément Vertu, engoncée dans son fourreau (toujours de chez Melliflus) de vison coticé [4] aux manches bordées d'hermine hivernale. Ce qui l'agaçait, c'est que la correspondance des coloris pouvait laisser entendre que Mark et elle entretenaient des rapports intimes. Malgré tout, le vêtement moulait gentiment sa mince silhouette, l'épaisseur de la fourrure dissimulant avec indulgence les endroits de sa personne où saillaient ses muscles et ses os de machine à tuer bien huilée. Xyixiant'h pour sa part était entièrement dissimulée sous son nouveau manteau, d'épaisse fourrure marron bordée de rouge vif, retenu par une ceinture noire piquetée d'or et au col par une broche d'or.

Il faisait déjà nuit noire lorsqu'ils sortirent dans la rue. Ils avaient mandé pour l'occasion les services d'un fiacre, et c'est dans cet équipage qu'ils traversèrent la Maruste, franchirent le pont fortifié, et remontèrent la Grand-Rue avant d'obliquer dans la Rue du Roy qui, comme son nom l'indiquait, menait au grand baldaquin de pierre qui marquait l'entrée du palais, et sous lequel déjà la noria des coches et des palanquins déversait de pleins fourgons de hobereaux, bourgeois, courtisans et autorités diverses en un embouteillage comique, peu digne d'une telle concentration de hauts personnages.

À l'intérieur, un vestibule monumental éclairé par un candélabre de cuivre doré supportant des sphères lumineuses magiques, semblait entièrement rempli par un escalier de marbre roux, lourd et large, déployant deux langues en élégantes courbes jusqu'à un balcon où se pressait la belle société de Banvars, bavardant et médisant avec une joyeuse énergie. Là, un huissier à l'air bovin contrôlait les cartons d'invitation, épaulé par une demi-douzaine de gardes qui pour être chargés de fanfreluches colorées n'en étaient pas moins impressionnants.

Puis ils pénétrèrent dans la Salle du Trône, aménagée pour l'occasion en salle de bal, qui était aux dimensions d'une cathédrale. Trois puissants globes magiques jetaient sur l'assistance des

4. C'est-à-dire en putois.

feux si crus qu'on y voyait comme en plein jour, et faisaient ressortir avec acuité les coloris et les mille nuances des riches toilettes. Les colonnades interminables de marbre noir, aux chapiteaux et aux socles dorés, se perdaient dans la lumière surnaturelle, et on ne pouvait que deviner la voûte et ses fresques glorieuses tant les luminaires étaient aveuglants. D'immenses tentures reproduisant les armes des grandes maisons de Misène cascadaient du second des trois niveaux de balcons, ménageant sur les côtés des espaces de pénombre complice où pouvaient se nouer les intrigues du commerce, du pouvoir ou de l'amour. Un orchestre entièrement composé de musiciens muets – de sorte qu'ils ne puissent trahir les secrets et intrigues qu'ils pourraient glaner en tendant l'oreille – jouait une mélopée languissante, évoquant la boisson, la débauche et la décadence d'une civilisation trop vieille. L'assistance de plus de mille personnes se déplaçaient avec une grâce aristocratique, comme les pièces d'un gigantesque jeu d'échecs sur le sol alternativement dallé de rouge et de noir, sous les regards énigmatiques de ceux qui, depuis la Loge Royale, observaient et calculaient. Là, en haut d'un escalier tout entier recouvert de velours rouge, sur son trône de fer haut et étroit, entouré de ses ministres et conseillers les plus proches, plus impassible que ses statues, le roi Fulbert XIV toisait l'assistance avec dédain, de ses yeux gris et usés enfoncés dans ses orbites osseuse.

— Devons-nous aller présenter nos hommages au roi ? demanda Morgoth, soucieux d'étiquette.
— Tu n'y penses pas voyons, s'outra Vertu, nous n'avons aucunement le rang requis pour nous prosterner devant le trône, d'ailleurs du strict point de vue protocolaire, nous ne sommes autorisés à paraître en Sa présence qu'à titre exceptionnel et tout à fait temporaire. Vois les autres invités, ils évitent soigneusement de trop s'approcher du fond de la salle, et s'ils le font, ils évitent de se faire remarquer, ce en quoi je vous engage à les imiter.
— Promis, fit Xyixiant'h tout en enlevant son manteau et le confiant à un factotum idoine, d'un geste ample et gracieux.

Les conversations se turent. Les yeux se tournèrent en un bel ensemble et convergèrent dans la même direction. Quelques verres se brisèrent à terre. Après de grinçantes fausse notes inspirées par la surprise, l'orchestre fit silence. Et soudain *la chose* se déploya avec ampleur, remplissant jusqu'aux tréfonds reculés de la salle. Nul après l'incident ne trouva les mots pour décrire le phénomène, nul ne put dire précisément de quoi il s'agissait, même parmi les plus érudits des professeurs présents, mais tous en cet instant furent proprement soufflés par la puissante radiance qui émanait de la jeune elfe. Elle s'avança sans crainte parmi la foule, et tous s'écartèrent de son passage sans s'en apercevoir, dégageant une large voie devant ses pieds. Même le baron de Jalol, céciteux depuis sa naissance, sut par quelque mystérieux sens la splendeur de Xyixiant'h, et fit place. De son pas menu et léger, elle s'avança droit vers le trône où le souverain de Misène et ses conseillers, pétrifiés, ne pouvaient s'abstraire une seconde du spectacle. Arrivée devant les marches pourpres, elle s'inclina longuement en une simple et gracieuse révérence.

— Xyixiant'h, pour vous servir Majesté.

Un grand sourire illumina alors la face du vieux roi, une larme perla sur la peau parcheminée de sa joue hâve, il se leva, s'appuyant lourdement sur les accoudoirs du trône ancien, s'avança de deux pas, inclina sa tête ceinte de la couronne d'argent, la main portée à son cœur, et rendit à Xyixiant'h son salut.

Vertu, qui semblait être la seule à ne pas avoir succombé au charme de l'elfe, tira ses deux camarades par la manche sous la colonnade proche en chuchotant :

— Restez pas dans la zone d'effet, bougres d'andouilles !
— La vache, commença Mark, puissant ! Mais comment elle fait ça ?

— C'est… Ah oui, c'est un effet pour le moins étonnant. Sans doute est-ce sa nature elfique qui lui confère un tel ascendant sur les races inférieures telles que la nôtre.
— Ouais, dit Vertu, c'est sans doute un truc du genre. Bon, mieux vaut ne pas traîner en sa compagnie ce soir.
— Tu ne penses pas qu'elle aura besoin de protection ?
— C'est une grande fille. Et puis après son petit numéro, elle ne manquera pas de chevaliers servants qui donneraient leur vie pour la défendre, elle n'aura donc pas besoin de nous. Profitons-en pour visiter, je n'ai jamais eu le loisir de voir toutes les merveilles du palais.

La plupart des gens de qualité étaient dans la salle de bal, aussi ne croisèrent-ils que la valetaille empressée du château, ainsi que quelques officiers et militaires de rang inférieur qui traînassaient dans les couloirs. Si de l'extérieur le bâtiment présentait encore l'aspect vigilant d'une puissante forteresse féodale, des souverains de jadis, plus soucieux de confort que de défense, l'avaient peu à peu transformé en lieu d'art et de plaisante distraction, abattant ici les tours, perçant là de vastes fenêtres, remplaçant les hourds de bois par d'élégants balcons de marbre aux fines colonnades à la mode balnaise.

— Voyez comme nombre de salles sont éclairées par ces globes magiques, pourtant si chers, quel luxe ! Comme vous vous en doutez, ça ne facilite pas vraiment le travail des gardes chargés de la sécurité du Palais, car un ennemi de l'extérieur, voyant de loin la citadelle illuminée de l'intérieur, repèrera sans peine les meurtrières et les merlons, et pourra en déduire l'arrangement de l'intérieur. Néanmoins, quelle splendeur ! Observez ces plafonds peints à la façon bardite, de Phlemnos si je ne m'abuse, les motifs figurés dans cette salle reprennent avec esprit ceux que l'on a déjà vus au plancher du scriptorium, et que je vous avais déjà fait remarquer. Ces panneaux, ici, doivent leur couleur si particulière au bois de chargounier dont ils sont faits. Ils sont très anciens sans doute, je pense que chacun pourrait valoir dans les cinq cents ducats. Oh mais attendez, si je ne me trompe pas, je connais la salle suivante, qui est très intéressante. Mais oui, c'est la fameuse Galerie des Indignes ! C'est ici…

Vertu comptait manifestement faire toute la visite guidée du château, emportée par son amour des belles choses (car un bon voleur se doit naturellement de reconnaître l'objet précieux de la camelote) et des interminables bavardages. Marken avait pour sa part une autre conception d'une soirée intéressante, et après avoir ostensiblement bâillé à plusieurs reprises, finit par abandonner ses amis en marmonnant qu'il avait un truc à faire, et se mit en quête d'une salle de garde dont on lui avait soufflé mot et où, paraît-il, l'on jouait aux dés.

— Bref, reprit Vertu, c'est ici que sont exposés les portraits des souverains de Misène.

Il s'agissait d'une collection interminable de personnages louches et contrefaits, dépeints sans complaisance avachis sur leur trône, se livrant à la débauche ou à la torture.

— Dans l'ordre chronologique, voici Org Ier le Sauvage, fondateur du royaume, Org II l'Iconoclaste, Org III le Méprisable, Pilastre Ier le Traître, Auguste Zéro le Nul dont il est dit que lorsque ses gardes l'annonçaient, ils ne pouvaient s'empêcher de pouffer, Fulbert Ier le Rustre, Fulbert II le Sombre, Alexandre Ier le Fléau de Dieu, Anselme Ier le Bâtard, Pilastre II le Malodorant, Joseph Ier le Pervers, Auguste Ier le Pustuleux, Fulbert III le Maudit, Jacques Ier le Benêt, Jacques II le Nain d'Esprit, Anastasia Ire la Repoussante, Jacques III Porte-Bubons – dont la fille aînée Piedegonde épousa le prince Filibert, futur roi de Brâme, et donna naissance à la lignée des Bubon-Brâme, Fulbert IV le Contrefait, Auguste II l'Avaricieux, Fulbert V le Pitoyable, Anselme II le Bref, qui fut poignardé lors des fêtes données pour son couronnement, Anselme II virgule V le Très Bref, sur lequel il faut s'arrêter quelques instants : il

poignarda son frère aîné pour monter sur le trône, le carreau d'un arbalétrier royal lui fit aussitôt éclater le crâne, de telle sorte que techniquement, son règne dura environ quatre secondes. Anselme II,V est aujourd'hui encore le plus aimé des rois de Misène, car d'une part c'est celui qui dura le moins longtemps, et d'autre part il occit un autre roi de Misène, ce qui assure toujours une vive sympathie parmi le peuple. Joseph II l'Inverti, qui régna moins de six mois, c'est d'ailleurs de cette époque que date l'expression « durer comme les rois de Misène » pour qualifier un mauvais matériau, une piètre étoffe, un bâtiment branlant qui ne tiendra guère. On continue avec Joseph III le Mal Aimé, Gustave Ier le Pieu (ce n'est pas une faute d'orthographe), Azanachias Ier le Mécréant, Fulbert VI le Crétin, Jacques IV l'Incestueux, Anselme III l'Irrécupérable, fils de Jacques IV et de sa mère Evoline dite « La Grand'Folle », Zolthar Ier le Non-Gâté, Pilastre III le Cruel, Alceste Ier l'Insupportable, Zolthar II le Terrible, Enguerrand Ier le Gueux, Alexandre II le Relaps, Noémie Ire la Catin – tu connais peut-être cette chansonnette fameuse : « Homme ou femme, vieillard ou bien petit enfant, qu'il soit né châtelain, gueux, vilain ou manant, en terre de Misène on serait bien en peine, de dénicher quiconque qui n'ait sailli la reine. » (Tetinus, la Chanson de Geste Obscène) Les pèlerins viennent de loin pour se recueillir en la basilique Saint-Théron de Maniche sur son curieux cénotaphe en forme de Y. Le fameux Anthanagoras Ier et Dernier le Boucher[5], on dit qu'à sa mort, la population totale de Misène se montait à 13 personnes, la plupart agonisant dans les cachots. Anastasia II la Fainéante, Fulbert VII le Souffreteux, Fulbert VIII le Taré, Fulbert IX Violeur de Nonnes, Enguerrand II le Piteux, Enguerrand III le Grossier, Jacques V le Consternant, Enguerrand IV l'Animal, François Ier le Moyen, Joseph IV le Sale, Joseph V le Méchant, Fulbert X le Belliqueux – belliqueux mais pas doué : il perdit les trois batailles qu'il mena, et fut d'ailleurs occis au cours de la dernière. Azanachias II le Félon de Makassar, fils indigne du précédent, il renseigna l'ennemi pour que son père perde la bataille et le trône, Azanachias III l'Interminable, souverain doté d'une remarquable constitution, qui accéda au trône à deux ans et périt à cent dix-sept, les conjurés durent le poignarder cinquante-trois fois, le pendre, le noyer, le dépecer et brûler vif ses morceaux pour y parvenir. Son surnom lui fut donné vers la moitié de son règne. Fulbert XI le Sodomite, Auguste III l'Infanticide, Gustave II le Mort, unique mort-vivant à avoir accédé au trône de Misène, Jacques VI le Porc, Jacques VII le Mol, si gros et gras qu'à sa mort, miracle, il se liquéfia, Fulbert XII le Mauvais, Pilastre IV le Bourreau des Manants, Pilastre V le Crémateur, Fulbert XIII le Dégénéré, Fulbert XIV le Tueur d'Amis, Fulbert XV le Gnome Maléfique, Xaleb Ier la Hache, qui aimait tant la justice que non content de la rendre, il la faisait lui-même, et enfin Fulbert XVI le Sinistre, souverain actuel.

— Et bien, soupira Morgoth, quelle belle galerie de...

— ...de nobles rois et reines, en vérité, acheva un homme qui s'était glissé sans bruit derrière eux, attiré par le babil de Vertu.

Sa voix n'était pas très forte, assez monocorde. Son visage bistre et légèrement poupin, auquel on pouvait donner une quarantaine d'années, s'ornait d'un bouc clairsemé et d'un sourire un peu forcé, qu'on aurait pu attribuer à la timidité. Assez corpulent sans toutefois céder à l'obésité, vêtu avec goût mais sans luxe, tout en lui semblait calculé pour détourner les soupçons, pour faire songer à un être médiocre, sans ampleur et inoffensif. Toutefois, il ne pouvait dissimuler le feu de son regard noir et fiévreux, fenêtre ouverte sur une âme torturée, complexe et redoutablement retorse.

— Je ne pense pas avoir eu le plaisir de vous avoir déjà vu au palais monsieur, je suis Jaffar

5. Ce n'était pas un surnom, il tenait effectivement une boucherie.

Cœurnoir de Vilfélon, gonfalonier de Misène, maire du Palais, secrétaire du Ministariat et grand vizir auprès de Sa Majesté.
— Quel honneur d'avoir affaire à un si haut personnage, je suis pour ma part Morgoth l'Empaleur, sorcier et aventurier, et voici mademoiselle Vertu...
— ...Lancyent, mais oui, je croyais bien vous avoir reconnue, bien que je ne vous aie jamais su ce talent d'héraldiste. Je vois avec plaisir que vous prospérez.

Morgoth jeta un œil à Vertu et étouffa un hoquet : elle était grisâtre, la mâchoire serrée, la sueur perlant sur son front, comme sous le coup d'une émotion intense et déplaisante.

— Mais dites-moi, vous m'avez dit être magicien n'est-ce pas ? Nécromancien peut-être ?
— C'est en effet à la nécromancie que je me destinais avant de quitter mon école.
— Voici une noble science, trop souvent dévoyée.
— En effet, je vois que vous êtes un homme ouvert et sans préjugé. Il n'y a hélas que trop de personnes sectaires promptes à condamner sans connaître.
— À qui le dites-vous. Euh... je pense... comment dire sans paraître impoli ? Serait-il possible que je vous emprunte Vertu un instant ? Il faut que nous discutions quelques temps de vieilles affaires qui restent à régler.
— Mais, bien sûr, hasarda le sorcier. Je vous attends ici.

Ils s'éloignèrent hors de portée d'oreille, Vertu suivant humblement Jaffar. Faisant mine de s'intéresser aux étoiles par une fenêtre, Morgoth les observa de loin. Ils échangèrent quelques phrases, sans bouger un cil, Vertu adoptait une attitude de déférence très inhabituelle. Elle finit par acquiescer à quelque propos de son interlocuteur, qui lui donna congé. Estomaqué, Morgoth crut la voir esquisser une génuflexion devant le vizir, qui l'arrêta d'un geste discret. Il la salua, puis prit congé. Vertu resta un moment interdite au milieu du couloir, le sorcier vint la voir pour obtenir quelques explications. Elle tremblait.

— Il m'a l'air bien sympathique, ce Jaffar Cœurnoir de Vilfélon !

Elle se tourna vers lui en ouvrant de grands yeux outrés.

— Toi et tes conneries !
— Ben, qu'est-ce que j'ai dit ?

Le reste de la soirée ne présenta pas d'intérêt particulier. Vertu ne sembla pas spécialement disposée à s'amuser, et tentait de dissimuler sa nervosité sans y parvenir. Ils traînèrent encore un peu dans les coulisses du Palais, puis revinrent dans la Salle de Bal pour danser un peu et boire quelques verres. Xyixiant'h était fort occupée à papillonner de petit groupe en petit groupe, riant à telle plaisanterie, s'étonnant de telle tenue, flattant à droite et à gauche, et recevant à son tour mille compliments. La soirée était déjà fort avancée lorsque Marken fit sa réapparition, ayant manifestement trouvé à boire et à se quereller, et nos héros fatigués jugèrent qu'il était temps de rentrer. Morgoth alla donc trouver son elfe, lui glissa un mot à l'oreille, elle s'excusa alors auprès des convives qui faisaient cercle autour d'elle. L'aura de splendeur qui l'entourait, et qui avait bien pâli depuis son apparition dans la salle, se dissipa soudain comme un rêve. Elle était toujours belle, certes, mais normalement belle.

Les étoiles étaient splendides. En retournant à la Maruste, marchant dans les rues dont la boue et le pavé avaient gelé, ils eurent tout loisir de les admirer. Il régnait un silence étonnant, et une fois qu'ils se furent éloignés des beaux quartiers, ils ne croisèrent plus âme qui vive. Voleurs et assassins étaient partis se coucher, les chiens errants avaient tous trouvé un asile quelconque. La fatigue et le froid n'incitaient pas à la confidence, aussi gardèrent-ils le silence. Ils parvinrent sans encombre à leur auberge, et voyant que Sparkan l'aubergiste

était moyennement disposé à leur servir une boisson chaude, ils montèrent se coucher. Vertu fit une dernière recommandation :

— C'est demain soir que l'épreuve aura lieu, aussi il est inutile que nous nous levions de trop bonne heure. Reposez-vous autant qu'il vous plaira, nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve. Bonne nuit, mes compagnons.

Ils se quittèrent sur ces mots et regagnèrent chacun sa couche.

III.10 La veillée d'armes

Mais Morgoth avait le sommeil léger en ce moment, et c'est peu après le lever du soleil qu'il s'éveilla, le cœur battant. C'était donc le jour de l'épreuve. Il se leva avec d'infinies précautions pour éviter de réveiller sa compagne, et descendit dans la salle. Il avait constaté qu'après avoir bu une tisane d'herbes amères appelée « Khwar », il avait certes envie de vomir, mais surtout son esprit était plus aiguisé, plus apte à se concentrer sur une tâche précise. C'était fort utile, car il comptait bien mettre la matinée à profit pour préparer quelques sortilèges soigneusement choisis, en vue de l'aventure qui l'attendait. Donc, parmi les clients qui s'attardaient au Chamois Sautillant, il commanda son breuvage.

— Et voici jeune homme, de quoi vous réveiller un mort !
— Merci Sparkan (ne dormait-il donc jamais cet aubergiste, se demanda Morgoth). J'en ai grand besoin, car je pars à l'aventure ce soir !
— Ah oui, c'est ce que m'a dit votre amie tout à l'heure.
— Mon amie ? Vertu ?
— Oui, levée avant les poules.
— Ah tiens, c'est curieux. Elle est remontée ?
— Oh, mais vous savez, je n'ai pas l'habitude de vérifier les allées et venues de mes clients. Je crois cependant qu'elle est sortie. Dans sa tenue noire, là, avec un capuchon.
— C'est étrange. Je me demande où elle a bien pu aller.
— Dans le quartier des temples.
— Ah ?
— Enfin, je dis ça, c'est parce qu'un de mes fournisseurs qui est passé tout à l'heure y a croisé quelqu'un correspondant à la description.
— Ouiiii... bien sûr. Et je suppose que vous n'avez aucune idée de ce qu'elle allait faire dans ce quartier non ?
— Aucune. Toutefois on m'a dit qu'elle tournait autour du temple de Hima.
— Hima ? Diable, j'ignorais qu'il y avait un temple de Hima à Banvars.
— Il n'y en a plus, depuis qu'il a été incendié sur ordre du roi Pilastre V, mon père avait votre âge à l'époque, ça ne nous rajeunit pas. Les ruines ont encore de l'allure cependant, et personne n'a encore osé les raser pour bâtir dessus. Le culte de Hima est interdit à Misène, le saviez-vous ?
— Je l'ignorais.
— Cela dit, diverses personnes que j'ai pu entendre au cours de leurs beuveries, ont parlé devant moi d'un culte secret, plus ou moins, qui se perpétuerait dans les catacombes situées sous le temple. Il y aurait, à ce qu'on dit encore, un passage menant à ce temple secret dissimulé dans un lavoir désaffecté, pas très loin.
— Ah oui ?

— Mais ça me fait penser, votre amie, à ce qu'on m'a dit, serait entré dans un lavoir du quartier. Et elle n'en est pas ressortie. C'est curieux non ?
— Tout à fait. Je vous mets un gros pourboire je suppose ?
— Ma foi, ce serait civil.

Il lui versa quelques ducats. Ah, se dit-il, douce Vertu, que diable fais-tu donc dans notre dos ? Les mots de Mark, la veille, lui revenaient maintenant en mémoire. Bien sûr, il se doutait depuis un bon moment que la filoute expérimentée qui l'avait recueilli à Galleda alors qu'il était aux abois ne l'avait pas fait par pure bonté d'âme. Il la savait depuis longtemps prompte à sortir la dague, et il fallait lui rendre cette justice, elle ne faisait nullement mystère de sa philosophie. Mais la discussion qu'il avait eue avec celui qu'il croyait être l'ami intime de la voleuse avait, en quelque sorte, rendu cohérente la vision qu'il avait d'elle. Oui, il devrait s'en méfier. De Mark aussi d'ailleurs, car tout paladin qu'il était maintenant, il n'avait visiblement rien perdu de ses manières de rustre, ni de ses penchants pour la violence. Peut-être faudrait-il qu'il remonte dans sa chambre, qu'il prenne Xyixiant'h par la main, et que tous deux fuient au loin pour s'établir et pratiquer un honnête métier. Après tout, ils en avaient largement la faculté. Oui, mais Xy ? Parviendrait-il jamais à lui rendre sa mémoire perdue ? Parviendrait-il à venger ses maîtres et ses compagnons ? Au fond, souhaitait-il vraiment les venger, ou alors n'était-ce pas plutôt un prétexte pratique pour partir à nouveau à l'aventure ?

Il se rendit compte à ce moment qu'il n'avait aucune intention d'abandonner ses indignes compagnons. Il était aventurier, il resterait avec eux jusqu'à ce que le mystère soit résolu, le bien triomphant et l'architecte du mal terrassé. Ainsi devaient se dérouler les choses.

Au fond du lavoir, un porteur de torche pouvait voir une grille de fer rouillé, dont toutefois les gonds étaient entretenus avec soin. Plus loin, un large escalier voûté menait à une salle circulaire autour d'un large bassin. Cinq arches aveugles, qui pouvaient être des portes murées, étaient disposées autour du bassin. Une seule renfermait un passage secret. Il n'était pas difficile de la trouver d'ailleurs, un panonceau apposé au-dessus annonçait :

Temple Secret de Hima

—

mariages, communions, obsèques
sur demande auprès du Diacre

Offices quotidiens
9:00 – 9:15 Matines
17:00 – 17:30 Vêpres

Le Jour de la Crépinette
11:00 – 12:00 Célébration Solennelle

—

Les fidèles souhaitant communier par le sang
selon le rite Irithyaque Orthodoxe sont invités à
prévenir le Diacre au moins trois jours à l'avance

Vertu connaissait le loquet à débloquer, qui de toute façon n'était pas bien difficile à trou-

ver, elle poussa le panneau de bois peint, pénétra sans hésitation et referma derrière elle. Elle s'enfonça rapidement dans un corridor humide, tournant à gauche à tel coin, à droite à tel embranchement, disparaissant dans telle zone d'ombre pour emprunter un raccourci invisible, sans prêter attention aux piles d'ossements rangés avec soin ni aux crânes entassés qui semblaient sourire à la vue d'un tel sens de l'orientation. Elle déboucha enfin dans une salle souterraine de taille impressionnante, creusée à même la roche à ce qu'il semblait. À la lumière de sa torche, Vertu admira l'entassement de mobilier précieux et d'offrandes somptueuses, les tentures, les grands candélabres pendant du dôme monumental, le tout lui rappelant de cuisants souvenirs. Elle admira surtout comme ces éléments étaient disposés afin de dissimuler autant que possible les sculptures des contreforts et les bas-reliefs qu'ils encadraient, et qui parlaient de tout autre chose que de paix et de beauté. Car lorsque le roi Pilastre, pris de folie mystique, eut l'inspiration funeste de mettre le feu au temple de Hima qui faisait la gloire de Banvars, les prêtres, prévenus en songe par la déesse [6], n'avaient eu que le temps de déménager les objets du culte dans l'oratoire de Nyshra, situé juste en dessous. À la suite de quoi, ils avaient bouché les voies de communication entre les deux temples, et attendu sous terre que la folie du roi se calme. Mais comme il ne fut plus jamais possible après ça de rétablir l'ancien édifice dans sa splendeur passée, il fut décidé que l'ancien oratoire serait aménagé en temple de Hima, à la guerre comme à la guerre.

Des voix étouffées émanaient d'un passage dissimulé derrière une colonne, ainsi qu'un rai de lumière tremblotant. Notre héroïne s'approcha à pas de loup, et jeta un œil. Loin des ors et des splendeurs du grand-temple, il y avait là une modeste dépendance sans ornementation superflue, qui faisait partie des appartements réservés aux prêtres. On avait aménagé la pièce en atelier, entassé les outils les plus divers, comme si l'on avait tenté de monter en hâte un musée de l'artisanat sans y apporter grand souci de cohérence. Autour d'un instrument de fer et de cuivre, trois personnes s'activaient. Deux étaient des enfants, un garçon n'ayant pas dix ans, une fille un peu plus âgée, les deux étant vêtus à l'identique de lourdes robes grises passées et diversement maculées. Un homme, courbé en avant, les observait avec attention s'activer autour d'un appareil de fer et de cuivre, dans lequel ils versaient un liquide translucide à l'aide d'un creuset maintenu par des pinces. Ce dernier personnage était chauve, si l'on exceptait une frange de cheveux gris en fer à cheval qui lui faisaient comme une couronne de laurier. À voir son visage, on lui donnait une quarantaine d'années, ainsi que le bon dieu sans confession. Il portait une sorte de soutane noire, ornée d'une belle ceinture rouge dont les pans flottaient élégamment sur le devant de sa personne. À son cœur, une discrète broche d'or reproduisait les trois mains de Hima, symbole béni du culte.

— Et n'oubliez pas de bien laver et graisser le moule avant de couler la cire, sinon elle colle aux parois, les cierges perdent tout leur lustre, et plus personne ne veut les acheter.
— Hum hum, fit Vertu.

L'homme en noir se retourna, jaugea l'intruse une demi-seconde, puis arbora son plus grand sourire.

— Bienvenue au Temple Secret de Hima, ma fille, et que l'Inspiration te conduise au Divin.
— Et que nul ne l'entrave, car elle provient des cieux, mon père. Excusez-moi, je cherche le père Durganton.
— Hélas, ma fille, voici près d'un an et demi que le père Durganton foule les Jardins du Ciel en compagnie de la Déesse. J'ai été dépêché pour le remplacer, père Noober, de l'Office de

6. À moins que ce ne soit par un des espions qu'ils avaient à la cour.

Baentcher.
— Quelle tristesse ! Mais c'était un juste, il avait bien mérité le repos éternel. Cependant vous pouvez m'aider peut-être.
— Sans doute.
— Voilà, je suis Vertu Lancyent, j'ai été en contact avec votre culte il y a quelques années. J'aimerais discuter un peu… avec vous.
— Je n'ai aucun secret pour mes apprentis.
— Puisque vous êtes le Diacre de Hima pour la Diacréture de Banvars, je suppose que vous avez aussi, euh… d'autres attributions.
— D'autres… Euh, dites les enfants, continuez sans moi, c'est très bien comme ça.

Puis il fit signe à Vertu de le suivre dans son bureau. C'était plus un réduit qu'un bureau d'ailleurs, mais il bénéficiait d'un mince rai de lumière du jour, provenant d'un très long conduit d'aération débouchant dans le caniveau d'une rue voisine. Quelques parchemins y traînaient, pas assez pour qu'on puisse dire que c'était en désordre, mais en quantité suffisante pour qu'on comprenne qu'il y travaillait avec conscience.

— Il va de soi, ma fille, que malgré son histoire, on ne pratique plus ici certains cultes, auxquels on reproche parfois au clergé de Hima de prêter un concours actif. Le culte en question est d'ailleurs interdit.
— Le culte de Hima aussi, je crois.
— C'est vrai que c'est quelque chose qui m'a étonné lorsque je suis arrivé ici, il semble qu'il y ait en quelque sorte des gradations dans l'interdiction.
— Certes, certes. De toute manière, si je souhaitais m'entretenir de Nyshra avec quelqu'un dans cette ville, ce ne serait pas avec vous, nous nous comprenons.

Le sourire du prêtre se figea quelque peu.

— Plus ou moins, répondit-il prudemment.
— En fait, je suis intéressée par le culte de Melki.
— Ah, mais il fallait le dire tout de suite. Je suis ravi de pouvoir m'entretenir de ce sujet avec vous.
— Connaissez-vous bien ce culte ?
— Comme tout prêtre de Hima. Je ne suis pas spécialiste, bien sûr, mais avant de venir ici, j'ai reçu un enseignement concernant la déesse de la beauté, ainsi que certaines prérogatives à titre exceptionnel, car je suis son seul représentant dans la région. Quel misère de devoir exercer son ministère dans de telles conditions, tout de même.
— Bah, avec un peu de zèle missionnaire… En fait, j'avais quelques questions sur l'histoire du culte de Melki.
— Je vous écoute.
— Les prêtres de Melki disposent, je crois, des pouvoirs surnaturels que leur accorde la déesse, comme les prêtres des autres divinités.
— Uniquement les plus méritants, mais oui, en effet.
— Des pouvoirs de guérison, entre autre ?
— Parfaitement, Melki est une déesse bénéfique, qui n'a aucune raison de refuser son aide à ceux qui sont dans le malheur, même si en définitive, ses buts sont plus élevés que d'influer sur le destin de tel ou tel mortel.
— En a-t-il toujours été ainsi ?
— Et bien… ma foi, pour autant que je sache, oui.
— Il n'y a pas eu… comment dire… une interruption de service ?

— Une quoi ?
— Et bien, je ne sais pas, une indisponibilité des pouvoirs conférés par la déesse, qui aurait duré des années.
— Il me semble qu'on s'en serait aperçu.
— Oui, c'est logique.

Le prêtre semblait surpris par les questions, mais Vertu ne trouvait dans son attitude ou dans sa voix nulle trace de dissimulation. À moins que ce ne fût le plus doué des menteurs, il était sincère.

— Vous n'avez pas eu vent d'un événement troublant, une prophétie, un signe divinatoire quelconque ayant rapport avec Melki, et qui aurait eu lieu il y a, disons, environ un mois ?
— J'avoue que je ne vois pas de quoi vous voulez parler... Ah, mais je comprends, vous êtes une aventurière !
— Oui, c'est cela, comment l'avez-vous deviné ?
— Il arrive parfois que des collègues à vous viennent me rendre visite pour me poser des questions du genre « Savez-vous où se trouve l'Orbe Sacrée de Bidule ? » ou « Quel sortilège permet de terrasser telle créature ? » ou bien « Comment peut-on contacter Ravel Puits-de-Machin ? » Je me demande bien pourquoi ils viennent me voir, vous savez, moi, je ne sors quasiment jamais du temple...
— Vous avez raison, c'est une habitude détestable que nous avons, je ne vais pas abuser plus longtemps de votre temps. Oh mais j'y songe, avez-vous ici des archives ? Je cherche une liste de prêtres ayant exercé leur ministère voici plus d'un siècle.
— Les archives, malheureusement, ont brûlé avec le temple en surface. Vous devriez plutôt aller au temple de Baentcher, si cela vous intéresse, je pense qu'ils ont probablement ce que vous cherchez.

Ce fut tout ce que Vertu put tirer du Diacre de Banvars. L'intuition qu'elle avait eu s'était révélée fausse, il ne lui restait plus qu'à laisser un peu au tronc, et à retourner au Chamois Sautillant, légèrement dépitée.

Lorsqu'elle parvint à l'auberge, Morgoth était retourné dans sa chambre pour méditer ses sorts, et les deux autres aventuriers poursuivaient leur somme conformément aux consignes. Elle resta donc seule à ruminer tous ces faits curieux qui s'étaient produits depuis sa fuite de Galleda avec Morgoth. Elle se creusa longuement la cervelle, mais elle eut beau retourner ça dans tous les sens, il lui manquait encore pas mal de pièces pour parvenir à un résultat cohérent. Une chose lui apparaissait acquise cependant, la suite des événements s'annonçait pleine de surprises et de dangers, et pas mal de nuages s'amoncelaient au-dessus de leurs têtes. De leurs têtes ? Mais au fait, à quoi bon rester avec les trois autres ? Elle avait assez d'or pour fuir à bride abattue jusqu'à l'Orient mystérieux, franchir le Portolan pour gagner le sauvage Septentrion, Khneb peut-être, galoper vers le couchant, la Malachie turbulente ou la chaotique Shegann, ou bien encore vers le sud, les nations bardites, la mer Kaltienne, Sembaris, Pthath l'antique... Elle ne manquait pas de ressources, et trouverait partout matière à prospérer. À quoi bon prendre le risque de se mettre à dos les sombres puissances qui rôdaient autour de ses compagnons ?

Mais bien sûr, la curiosité fut la plus forte. Vertu était une aventurière.

Mark se leva peu après. Il fit sa toilette devant le miroir, sans se regarder comme à son habitude. Il se rasa avec son épée sainte-justicière (qui n'avait certes pas été forgée dans ce

but) en évitant son propre regard, s'habilla, puis se pencha, pour une fois, sur son visage. Il fit quelques grimaces, du genre de celles qu'il prenait généralement pour charger un ennemi.

— Paladin de mes couilles, oui !

L'oiseau blanc voleta dans la pièce et se posa sur le bord de l'évier, lui lançant un regard oblique de reproche. Aujourd'hui, c'était une colombe.

— Et arrête de te marrer, volatile stupide.

Bon, foin de billevesées, la journée allait être longue.

Xyixiant'h se leva, ouvrit les volets sur une matinée superbe, s'étira longuement en saluant le soleil, à la grande joie des quelques badauds qui la remarquèrent, puis se vêtit en songeant à cette histoire d'épreuve. Si elle avait bien suivi, c'était ce soir l'instant de vérité. Quelque chose lui soufflait qu'elle ne craignait rien pour elle-même, appelons ça de la confiance en soi, mais quid du jeune Morgoth ? C'est que mine de rien, elle s'y était attachée à son sorcier. Il est vrai qu'en ce monde, elle n'avait plus beaucoup de relations, pour ainsi dire trois, dont deux faisaient montre de qualités morales pour le moins discutables. L'idée de perdre le troisième lui était insupportable. Mais encore pire était la perspective de découvrir qui elle était réellement. Jusqu'à présent, elle avait réussi à faire bonne figure, à dissimuler certaines de ses envies, mais les curieuses idées qui lui traversaient l'esprit, parfois, lui laissaient craindre que la Xyixiant'h d'avant n'était peut-être pas quelqu'un dont elle aurait apprécié d'être l'amie. Que ferait-elle si elle se découvrait un jour une âme sournoise, un cœur noir et un esprit vil ? Elle se regarda encore une fois dans la glace. Elle était belle, il n'y avait pas de doute. Elle se faisait envie. Et elle avait la désagréable impression d'avoir une étrangère en face d'elle.

Ils se rejoignirent de bonne heure pour manger, allèrent s'entraîner un peu à la salle d'armes, puis traînèrent dans la Maruste pour faire quelques emplettes, acheter les menues fournitures des aventuriers, des provisions, des flèches, des torches et toutes ces choses. Ils montèrent ensuite s'habiller et s'armer de pied en cap. De retour dans la grande salle, ils firent leurs adieux à Sparkan, puis rejoignirent les écuries où leurs montures les attendaient. Assurément, ils avaient fière allure en traversant la Maruste dans cet équipage, Marken ouvrait la marche, faisant flotter dans la bise le gonfanon de quête aux armes du Cœur d'Azur, ils firent forte impression. Ils passèrent devant les Crocs de Lembar avec quelque nostalgie, puis sans s'arrêter, franchirent la Porte d'Airain, et prirent la route de l'est.

Et bientôt :

La colline de Grob

Chapitre IV

La colline de Grob

Des elfes, des nains, un anneau maléfique, neuf terribles cavaliers noirs pourchassant neuf héros... Quoi Tolkien ? Non pas Tolkien, c'est bien Morgoth l'Empaleur !

IV.1 Un peu d'agitation à la Tombe-Helyce

Ils ont quitté la grande ville
Et chevauché dans la contrée
Déjà sombre, froide et hostile,
Début d'une morne soirée.

(Ploïnk ploïnk)

Ils étaient plus de vingt, dirais-je,
Rusés filous ou guerriers preux,
Mages aux noirs sortilèges,
Prêtres sages et valeureux.

(Ploïnk ploïynk)

Par petits groupes ils arrivèrent
Là où ils avaient rendez-vous.
Ils firent un feu dans la clairière
Pour éloigner esprits et loups.

(Plonk plonk)

Passèrent les minutes, les heures
Mais nul ne vint à Tombe-Helyce,
Hormis le vent, et puis la peur,
Quelle était donc cette malice ?

(Plink Ploïnk)

Quand viendra donc un messager
Une dryade, un elfe, un faune
Pour m'expliquer ou s'excuser
De m'avoir pris pour un béjaune ?

(Plink plink pliyonk)

— Merci brave Clibanios, tu résumes bien l'opinion générale, mais ne serait-il pas plus utile de nous distraire plutôt que de nous rappeler à notre triste état ? Je ne sais pas, une geste guerrière, une chanson courtoise, quelque chose de ce genre ? Ou bien, même s'il y a des dames parmi nous, une chanson à boire ?

Dans le patois d'aventure, on accorde dédaigneusement le qualificatif de béjaune à un quidam ordinaire, sans talent véritable, en tout cas sans talent qui puisse le rendre utile au cours d'une aventure. Lancé à un autre aventurier, ce terme était une insulte mortelle, il sous-entend en effet que la victime de ce quolibet n'était qu'un vantard, tout juste bon à se gargariser d'exploits imaginaires ou à s'approprier ceux d'autrui pour se faire offrir une chopine par un auditoire crédule, bref, une personne du commun. L'auteur des reproches ci-dessus exprimés n'était certes pas un béjaune, puisqu'il s'agissait de Thomar de Gorlenz, le célèbre magicien albinos. Si la légende disait vrai, il aurait dû avoir plus de cent ans, et pourtant ni son corps ni son visage ne semblaient marqués par la moitié de cet âge. Peut-être était-ce dû aux charmes

mystérieux de sa cape magique, aussi légendaire que lui-même. Ce n'était ni un vantard ni un lâche, et s'il avait prouvé à l'occasion que les scrupules ne l'étouffaient pas, il avait une solide réputation de compétence et de loyauté envers ses camarades.

Le fait est que dans la clairière recouverte par endroits des plaques de la première neige de la saison, autour du grand feu allumé sous l'immense rocher vaguement parallélépipédique rappelant un sarcophage de géant et qu'on avait pour cette raison appelé « Tombe-Helyce », du nom d'un géant légendaire de la région, et bien là donc, on n'en comptait guère des béjaunes. Au contraire, maints éminents personnages, héros et modèles des enfants de tout le septentrion, avaient répondu à l'appel d'un mystérieux et prodigue commanditaire, qui avait en outre promis cinquante ducats d'or – une belle somme – à quiconque participerait à une épreuve dont nul ne savait encore rien. Clibanios le barde avait pêché par modestie, sans doute pour respecter les contraintes de la versification, car il y avait pas loin d'une cinquantaine d'aventuriers rassemblés là, de force et de renommée fort variables, ainsi qu'un nombre équivalent d'écuyers, porteurs de torches, comparses, apprentis et faire-valoir divers. On pouvait voir pas moins de cinq barbares, dont trois étaient en train de se quereller ou de plaisanter, difficile à dire, à propos de leurs armes respectives (respectivement hache double, masse d'armes et marteau de guerre, tout dans la dentelle). Un hallebardier du nom de Binsek, morne et long de figure, se morfondait dans son armure rutilante, sans doute magique, appuyé sur son arme qui devait l'être tout autant. Un moine impassible du nom de Galfo était en grande discussion avec un volubile quadragénaire que certains dans l'assistance avaient appris à connaître et à éviter, un voleur et assassin curieusement appelé Lulu Van Zooïte. Un sorcier pubère depuis peu, une courtisane et un guerrier ogre se passionnaient pour un jeu de cartes animé par un très jeune filou enthousiaste, qui ne manquerait pas de les escroquer avant la fin de la partie. Un prêtre de Miaris et un paladin, debout, à l'écart, devisaient de points d'honneur complexes, un magicien irascible près du feu tentait d'obtenir un peu de silence afin de lire en paix son livre de sorts, à ceci s'ajoutaient les ris et cavalcades des comparses partis chercher du bois ou se livrer à quelque tâche annexe, ainsi que les hennissements des chevaux affolés par la proximité d'un lézard géant du Naïl, qui servait de monture à l'un des guerriers venus du sud.

Tous ces éminents pilleurs de donjons étaient venus isolément ou par petits groupes, à l'exception de quatre d'entre eux, qui étaient les héros de notre aventure. Portant sa terrible armure noire qui faisait bien des jaloux, brandissant sa lame sainte, venait Marken-Willnar Von Drakenströhm, surnommé ici « le Boucher », ailleurs « le Faiseur de Veuves », par endroits même « la Mort qui Marche », et un peu partout « le Chevalier Noir », paladin malgré lui. À son côté se tenait Vertu Lancyent, voleuse, meurtrière, courtisane empoisonneuse, plus discrète mais non moins redoutable que le précédent, dont le sabre maudit brûlait déjà de trancher membres et têtes. Bien que ses traits et sa silhouette fussent masqués par un épais manteau de fourrure grise, Xyixiant'h l'elfe, prêtresse de Melki (du moins le supposait-elle, car elle était frappée d'amnésie), parvenait néanmoins à capter l'attention des hommes par sa seule démarche et la finesse de ses mains gantées. Enfin Morgoth, jeune nécromant encore idéaliste, s'était éloigné de ses compagnons pour discuter avec le fameux Thomar, dont il avait bien sûr entendu moult fois chanter les louanges. Il l'assaillait de compliments ainsi que de questions auxquelles le grand mage, quoiqu'un peu agacé par tant d'empressement, répondait volontiers, vu qu'il n'y avait rien d'autre à faire dans cette forêt, et qu'en outre il était assez vaniteux et ne résistait jamais à la tentation de briller aux yeux d'un jeune collègue.

— Non mais regardez le, si ça continue comme ça il va lui proposer de lui cirer ses bottes.

— Je ne pense pas, rectifia Xyixiant'h, le sorcier porte des bottes en fourrure.
— C'est une expression, expliqua Vertu avec un sourire faux. J'aurais pu aussi dire « lui lécher le cul ».
— Je ne crois pas que Morgoth ait ce genre de goûts, répliqua l'elfe d'un ton pincé qui n'échappa pas à la voleuse.
— C'est aussi une expression. Au fait, et on est bien d'accord que ça n'a aucun rapport, quelqu'un a vu Piété Legris, il m'avait dit qu'il viendrait.
— Non, pas...
— Je suis là, fit une voix basse derrière le groupe.

Ils se retournèrent d'un bond, le grand guerrier était là. Comment avait-il pu se faufiler derrière eux sans qu'ils l'entendent, une voleuse expérimentée, un guerrier surentraîné et une elfe aux fines oreilles ? Brun, la peau hâlée par la vie au grand air, un physique naturellement massif qui s'était encore épaissi ces derniers temps grâce à une meilleure alimentation, après des années de disette. Il s'était procuré une masse à clous, arme bon marché mais redoutable dans les mains d'un homme suffisamment fort, comme c'était son cas, et portait une tunique de peau épaisse et renforcée, offrant quelque protection contre les coups, ainsi qu'un bouclier de bois cerclé de fer couvrant largement son avant-bras.

— Ah, enfin, tu en as mis un temps !
— Pas du tout, dame Vertu, je suis même arrivé le premier dans la clairière, en début d'après-midi. Et j'y ai vu des choses bien graves, voici pourquoi je ne me suis pas montré jusque-là.
— Houlà, tu m'inquiètes ! Raconte, vite.
— Et bien voilà, j'ai quitté Banvars assez tôt et j'ai coupé par les bois pour venir jusqu'ici, comme j'en ai l'habitude. J'étais presque arrivé lorsque j'ai vu descendre de la montagne deux ombres terrifiantes, des cavaliers galopant à une allure surnaturelle en direction d'ici. Je me suis pressé, et depuis l'orée du bois, j'ai été le témoin d'une scène horrible. Il s'agissait de deux de ces cavaliers noirs dont je vous ai déjà parlé.
— Encore !
— Mais ce n'est pas tout, il y avait aussi dans la clairière notre commanditaire, ce Paimportes, ainsi qu'un personnage qui m'a semblé être un elfe habillé richement. Ils discutaient apparemment en bons termes lorsque les cavaliers noirs ont fait irruption. L'elfe a alors tiré un glaive scintillant et attendu l'assaut, l'autre a tenté de s'enfuir. Mais ce lâche n'a pas pu aller bien loin, un des cavaliers a lancé un sortilège, la terre s'est ouverte sous ses pas et l'a englouti jusqu'au cou, ne laissant que sa tête hurlante en dehors. Le courage de l'elfe n'a pas été mieux récompensé, le deuxième cavalier l'a chargé, maniant une lame qui semblait fait de feu pur. Il est tombé, a tenté de se relever, mais le cavalier noir l'a alors mortellement blessé.
— Quelle horreur. Et ça s'est passé ici même, il n'y a que quelques heures ?
— Exactement, mais ce n'est pas fini. Les cavaliers se sont approchés de la tête de Paimportes, qui était juste ici, vous voyez, ce monticule de terre fraîchement retournée.
— Oui, je vois.
— Ils n'ont pas dit un mot, ni fait un geste, mais l'homme semblait souffrir énormément. Jamais je n'ai entendu de cris aussi pitoyables. Je pense qu'ils l'ont interrogé, mais entre les sanglots du supplicié, je n'ai pas entendu ce qu'il leur a dit. Puis, celui des cavaliers qui était magicien a recouvert la tête de pierres et de terre, il l'a enterré vivant, parfaitement !
— C'est épouvantable ! Et l'elfe, qu'en ont-ils fait ?
— L'un des cavaliers a pris son cadavre en croupe, puis ils sont repartis vers la montagne au triple galop. Je l'avoue, j'ai été lâche moi-même, et plutôt que de porter secours à Paimportes,

j'ai attendu que les cavaliers se soient éloignés. Lorsque j'ai osé venir dans la clairière et dégager son visage, il était mort.
— Que Nyshra me tripote, fit Mark, tout ça sent l'entourloupe à plein nez.
— Le guet-apens, oui ! Il ne risquait pas de venir, le Paimportes. J'ignore ce que cherchaient ces cavaliers, mais s'ils ont assassiné notre commanditaire, c'est que la mission qu'il voulait nous confier était d'importance. Ou bien ils recherchent l'un d'entre nous, ou quelque chose que nous possédons, ou que nous savons. En tout cas, nous sommes en danger ici.
— Quoi, fit Marken, tu crois que deux cavaliers attaqueraient cinquante des meilleurs aventuriers de la région ?
— Ils ont bien attaqué et détruit une école de magie entière en une nuit.
— Ah oui, j'oubliais. Je me demandais justement si ce qu'ils recherchent, ce n'est pas notre ami Morgoth, là.
— Mais pourquoi, s'enquit Xy, inquiète ? Il est gentil, Morgoth !
— Il a sûrement un truc que nous ignorons, et qu'il ignore sans doute lui-même, mais que ces gens cherchent. Allons le prévenir, il faut partir d'ici tout de suite, ça sent mauvais toute cette histoire !

Ils se levèrent donc pour héler leur compagnon, toujours en grande conversation avec Thomar, qu'il en était à appeler « maître Thomar », et qui lui narrait les souvenirs de sa lointaine jeunesse.

— ...et donc, c'est ainsi qu'à la tête de mon équipe, je remportais la coupe de squidditch [1] pour la troisième fois consécutive pour l'école de Pwalafrir.
— Incroyable ! Quelle chance vous avez eu, et quelle habileté ! Je me souviens que moi-même, je n'ai jamais pu faire partie de l'équipe de l'école, on me trouvait trop grand. Mais c'était mon rêve de...
— Hum... Morgoth, on peut te parler cinq minutes ?
— Ah, mes amis, venez que je vous présente...
— On le connaît, on le connaît. Enchanté, sire Thomar. Tu viens, il y a un problème.
— Un problème ? Rien de grave j'espère ?
— Rien de grave, sauf qu'on se tire vite fait avant...

Mais ce fut la longue lame bleue de Vertu qui acheva sa phrase en sifflant, tandis que de derrière le grand rocher rectangulaire provenait le bruit d'une cavalcade échevelée. Deux cavaliers, apparemment hors d'haleine autant que leurs montures, apparurent alors à la lumière. L'un était un elfe blond, très grand et particulièrement vigoureux selon les critères de sa race, portant une grande hache et un arc elfique. Ses vêtements étaient ceux d'un elfe des bois, tissés avec soin et goût dans des tons verts, sans sacrifier à l'ornementation inutile. L'autre était un homme longiligne, la trentaine bien passée, ses cheveux longs et noirs retenus par un catogan, son visage osseux et sombre au nez busqué s'ornant d'un bouc soigné. Il portait un uniforme noir à brandebourgs d'argent, ainsi qu'un couvre-chef à larges bords, à la mode Malachienne. À son côté battait une rapière, et dans son dos un long bâton noir. Il s'adressa à l'assistance d'une voix autoritaire :

— Les amis, écoutez-moi ! Nous sommes venus vous mettre en garde, un danger nous menace, des guerriers maléfiques vous ont tendu un piège, ils vont arriver d'un instant à l'autre. Fuyez, tous autant que vous êtes, tant qu'il en est encore temps. La quête que nous voulions vous confier est caduque, notre messager est mort, partez et sauvez vos vies.

1. Jeu de sorciers fort populaire se pratiquant entre deux équipes de six gentlemen, et nécessitant l'utilisation de balais magiques, de battes, de cerceaux et d'un calamar.

— Jamais, fit un paladin dans l'assistance. Si ces guerriers sont de chair et de sang, ils périront de nos lames, s'ils sont du monde des esprits, Miaris nous insufflera la force de les vaincre. Je reste !
— Bien parlé, fit un prêtre, qu'ils viennent, ils verront ce qu'il en coûte de s'en prendre aux aventuriers du Septentrion.

Ces démonstrations reçurent les échos les plus favorables, d'autant plus qu'en ces heures tardives et frisquettes, plus d'un s'était réchauffé d'un bon grog ou d'un hydromel bien senti, et l'alcool développe la témérité, comme le savent tous les officiers.

— Fous que vous êtes, dit l'elfe atterré, suivez-nous donc et trouvez refuge parmi les elfes dans la cité de Sandunalsalennar, qui est non loin d'ici.
— Se réfugier chez les elfes, répondit un nain roux d'un ton dédaigneux, oh, chochotte, les elfounettes, non mais ça va, on n'est pas des pédés, pas vrai les gars ?
— Ouaaaais !
— Fous que vous êtes, oubliez votre fierté, je vous assure que l'adversité est trop forte pour vous, quelle que soit votre vaillance ! Ne sacrifiez pas vos existences en vain, venez, il est encore temps...
— Non Sarlander, répondit alors son compagnon d'une voix blanche, il n'est plus temps, regarde !

À l'autre bout de la clairière, un cavalier noir venait d'apparaître. Il n'était qu'une forme drapée d'une étoffe noire légère dont les lambeaux flottaient dans le mince vent de ce soir funeste, mais il n'avait rien de spectral. Il dégageait une impression de force inflexible, de volonté maléfique, de détermination sans faille pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême. Ses yeux se résumaient à deux points rouges scintillant comme des étoiles mourantes. Sa monture, était-ce un cheval ? Noire était sa robe, rouge étaient ses yeux et ses naseaux fumants, et lorsqu'il retroussait nerveusement ses lèvres humides, le palefroi découvrait non pas les dents plates d'un honnête équidé, mais des crocs semblables à ceux d'un requin ou d'un tigre. Il leva sa main gauche, et silencieux comme des ombres, un nouveau cavalier surgit du bois sur sa droite. Puis il y en eut un autre, et un autre... en tout ils étaient neuf surgis des ténèbres, encerclant la clairière de loin en loin. Sans un mot, les épées sortirent des fourreaux, les parchemins magiques de leurs étuis, d'aucuns invoquèrent leurs dieux, d'autres jurèrent et maudirent, chacun se prépara au combat.

L'un des cavaliers projeta alors sa main en avant, et projeta une boule de feu en plein cœur de la troupe des aventuriers. Au même moment, une rafale violente balaya toute la plaine, couchant le grand feu et se transforma en tornade soulevant poussière et cailloux. Tandis que la boule de feu explosait parmi ceux qui n'avaient pas eu la présence d'esprit de s'écarter, dispersant mort et souffrance, les plus prompts des guerriers avaient réagi, décochant flèches et billes de frondes sur les ennemis toujours impassibles. Aucun projectile ne manqua sa cible, mais aucun ne sembla avoir d'effet. Un jeune sorcier tira son premier projectile magique vers un des hommes sombres, qui le toucha et le fit tressaillir quelque peu. Comme un seul homme, les neuf cavaliers démontèrent simultanément et firent trois pas en resserrant leur étau autour des aventuriers. Deux guerriers se lancèrent, sabre au clair, contre le plus proche de leurs adversaires, tandis qu'un autre de ceux-ci, le premier qui était apparu, levait son bras. Peu nombreux furent ceux qui dans la confusion virent l'éclair bleuté issu de l'un de ses doigts, ainsi que le halo imperceptible qui s'étendit et gonfla comme une bulle, englobant d'un seul coup tout le champ de bataille. Un autre des hommes noirs fit un geste de la main, la terre trembla alors, renversant ceux qui dans la tourmente se tenaient encore debout, la terre se fendit en

de multiples endroits. Plusieurs grands arbres se renversèrent alors, écrasant quelques-uns dans un fracas épouvantable de bois et d'os brisés. On entendit toutefois distinctement les hurlements stridents des deux guerriers qui, avant même d'avoir eu une chance de frapper leur adversaire, s'étaient effondrés sans raison visible, en proie à une souffrance indicible, vomissant et rampant devant leur tortionnaire qui brandissait devant eux un poing fermé au bout de son bras tendu. Morgoth, malgré le tumulte, parvint à lancer une incantation, une immobilisation, mais bien que son sort fût correctement prononcé, il eut la désespérante surprise de constater que l'énergie magique s'échappait en pure perte vers les cieux, sans cohérence aucune. Il n'était pas en faute, car autour de lui, les autres sorciers, Thomar lui-même, étaient dans le même cas, leurs théurgies se dispersaient en vains éclairs et lueurs qui étaient maintenant les seules lumières éclairant le chaos. Partout les corps éperdus s'entremêlaient, les vivants, les morts et les agonisant se perdaient en une folle ronde, des visages grimaçants, ensanglantés sous les casques brisés, se noyaient dans le cataclysme. Vertu décochait ses flèches deux par deux vers celui des mortels guerriers qui semblait être le chef, mais ses flèches ricochaient sans effet sur une cuirasse impénétrable. Xyixiant'h, d'abord épouvantée, avait rejoint le prêtre de Miaris et, chacun invoquant sa déesse, avait lancé avec lui un sortilège de conjuration du mal, mais de même que leurs collègues magiciens, leur sortilège s'évanouit en gerbe d'étincelles, tandis que leur cible avançait vers eux, semant sous ses pas un tapis grouillant et luisant, des carapaces d'insectes, des vers immondes, des essaims bronzinant, une vermine implacable menaçant de les engloutir. Marken, brandissant son épée, se jeta avec bravoure contre lui, remontant l'immonde marée sans souci des piqûres et des morsures empoisonnées, entouré d'une puissante aura de sainteté que lui conférait son état de paladin. Il frappa de haut en bas, d'un coup qui aurait fendu en deux un chêne. Mais en un éclair, l'ennemi au regard de braise sortit de sa cape un trident noir comme la suie, et saisit la lame pure entre ses griffes maléfiques. Mark parvint à se dégager, porta un second coup, qui fut paré comme le premier, avec une force surnaturelle. Morgoth, désemparé, ne pouvait que tenir prête sa chaîne de combat, piètre défense. Derrière lui, la mort faisait son œuvre, les guerriers de la mort se rapprochaient, serrant à chaque instant un peu plus leur étreinte. Chacun avait sa façon de donner la mort, chacun son arme, et parmi les aventuriers et leurs compagnons présents dans la clairière de la Tombe-Helyce, pas un n'avait réussi à blesser un adversaire. Une main s'agrippa à sa cheville, il se retourna. Il peina à reconnaître l'homme qui avait rampé jusqu'à lui.

— Morgoth ! Ou est Morgoth ?

— Maître Thomar !

Le sorcier usant de ses dernières forces lui tendit un paquet d'étoffe, ainsi qu'un parchemin.

— Prends ma cape, qu'elle te soit utile. Couvre-t-en et lis ce parchemin, qu'il t'aide à t'échapper de ce lieu maudit.

— Maître Thomar, lisez-le vous-même et fuyez...

Mais lorsqu'un éclair soudain jeta un feu violet sur le champ de bataille, Morgoth vit que le visage du vieux magicien était entièrement brûlé, ses yeux étaient morts, le reste n'allait pas tarder à suivre.

— Va, sauve ta vie...

Morgoth n'en croyait pas ses yeux, Thomar de Gorlenz, le héros légendaire, venait de périr dans ses bras. Tremblant, il prit la cape du vieux sorcier, s'en recouvrit intégralement et, à genoux sur la terre meurtrie, déroula le parchemin. Bien que l'obscurité fût totale, il pouvait sans peine lire les runes lumineuses, tant la magie était puissante. Le style des glyphes,

leur coloration, leur orientation... Morgoth tressaillit, il reconnut immédiatement le puissant sortilège qu'un mage du temps jadis avait couché sur le vélin. Il doutait de pouvoir maîtriser une altération d'un tel niveau, mais il n'avait pas le choix, et s'il réussissait... oui, Thomar avait dit vrai, il aurait un moyen de s'échapper. Sa voix prononça alors les runes, qui à mesure qu'il les lisait disparaissaient du parchemin, dispersant des volutes de magie qui, au lieu de se déliter, conservaient leur délicate séquence, protégées sans doute par les pouvoirs de la cape magique. Morgoth prononça les derniers mots de ce sortilège que jamais il n'aurait rêvé lancer un jour, fût-ce par l'entremise d'un parchemin. L'onde de magie se propagea en lui, avec une force sans commune mesure avec ce qu'il avait pu connaître jusqu'à présent de la sorcellerie. C'était donc cela, être un archimage ? Le tumulte cessa alors d'un coup, laissant la place à un silence irréel. Morgoth savait qu'il n'avait que quelques poignées de secondes pour agir, moins d'une minute sans doute.

Il sortit de sous la cape, et vit l'étendue du désastre. Plus rien ne bougeait. Assiégés comme assaillants, tous paraissaient gelés en pleine action, l'un levant un bras pour se protéger, l'autre projetant une nouvelle boule de feu qui, curieusement, restait suspendue en l'air comme un lampion, à quelques mètres de sa cible. Un barbare, frappé par le cimeterre d'un des sombres seigneurs, avait sa tête projetée en plein ciel, reliée à son cou par une rangée de perles de sang projetées en un arc sinistre. Une jeune voleuse, à quatre pattes, tentait de fuir, levant dans sa direction un masque de terreur pure. L'épée d'un noir tueur était sur le point de rejoindre son dos, rien ne pouvait la sauver. Au loin, il vit aussi que le moine et l'assassin étaient parvenus à briser l'étreinte des noirs exécuteurs, et se perdaient déjà dans la nuit de la forêt. Et ses compagnons étaient là, à quelques mètres, immobiles eux aussi. Il ne pouvait les emmener, il le savait. Il ne pouvait que fuir, profiter des quelques instants de répit que lui conférait le sortilège avant que le temps ne reprenne son cours funeste. L'ennemi avait repoussé Mark et se jetant en avant, s'apprêtait à harponner... Non, pas elle ! Il ne pouvait la laisser périr ! Comment pourrait-il vivre après ça ? De rage, il conçut un plan désespéré : il se rua sur le cavalier noir, prit le trident entre ses mains, et tira, tira de toutes ses forces. Tenant l'arme maudite tout contre sa poitrine, prenant appui du pied contre la forme mortelle de son ennemi, il tira jusqu'à ce que ses phalanges ploient, que ses bras menacent de rompre, et seulement alors, il parvint à desserrer l'étreinte de fer. Il prit alors la longue arme, incroyablement lourde, retourna les dents acérées contre la cuirasse de l'ennemi, et planta l'autre bout dans la terre avec rage. Puis, hors d'haleine, il rejoignit Xyixiant'h, environnée déjà par la répugnante masse des bêtes grouillantes, il détailla avec passion son visage aux traits faiblement éclairés, qui n'exprimaient aucune crainte, aucune horreur, juste une belle et farouche détermination. Il eut encore le temps de prendre deux grandes respirations.

La bataille reprit, sans qu'elle se fût d'ailleurs arrêtée pour quiconque hormis Morgoth. Un mugissement déchirant emplit les cieux : avec la force de l'élan, l'arme du cavalier noir, retournée contre son porteur, avait percé la cuirasse et s'était enfoncée profondément dans la poitrine, s'il en avait une. Pris de mouvements saccadés, incrédule, il tourna et retourna sur lui-même, tentant d'arracher le fer qui le meurtrissait.

— Fuyons, la voie est libre, hurla Morgoth à l'attention de ceux qui pouvaient l'entendre.

Sans perdre un instant, tous les combattants à proximité immédiate saisirent leur chance, et se précipitèrent dans la brèche ouverte, sans se soucier du blessé maléfique. Ce soir-là, treize aventuriers échappèrent à un trépas certain grâce au courage de Morgoth. Ils s'égayèrent dans la nature, courant à perdre haleine entre les pins, cherchant, une fois n'est pas coutume, le refuge de l'obscurité complice. Sur ces treize-là, quatre partirent de leur côté et poursuivirent

leurs existences, c'est en fait sans importance. Notre récit ne s'intéressera qu'au devenir des neuf autres.

IV.2 La nuit des morts-vivants

Ils couraient maintenant dans la nuit, se heurtant aux troncs, trébuchant sur les souches, sans compter leurs plaies et bosses. Derrière eux, le tumulte diminuait, était-ce la distance qui l'étouffait, ou le combat se terminait-il ? Il était maintenant possible de tendre l'oreille au bruit de la course des autres, de suivre le froissement des buissons, les jurons, les pas. Vite, il fallait continuer, rester sourd aux protestations de ses membres endoloris, à la faiblesse grandissante de ses muscles, fuir sans se retourner, sans une pensée pour ceux qui étaient tombés, fuir jusqu'au bout du monde, jusqu'à la fin des temps si nécessaire.

Le sol changea sous les pieds de Morgoth, se fit amas de pierres irrégulières, puis la pente se fit plus forte, et il buta contre un amoncellement de gros rochers. L'ancienne moraine d'un glacier disparu se dressait face à lui, comme une infranchissable forteresse, qu'il voyait clairement maintenant que ses yeux s'étaient adaptés à la clarté des étoiles. Des rocs nus et blancs, un obstacle redoutable. Le franchirait-il, devrait-il infléchir sa course ? D'autres étaient dans la même situation non loin de là, il entendait l'éboulis des pierres sous leurs pas, que feraient-ils ? Il entendit une voix au loin, la voix d'un homme hors d'haleine, mais encore énergique et plein de ressources :

— Par ici, remontez le long des rochers, il y a des abris sûrs là-haut !

La cavalcade reprit, durant quelques secondes, Morgoth vit distinctement deux autres aventuriers à une vingtaine de pas devant lui, courant comme lui, courant comme des rats. Xy ? Pourvu que ce soit elle, il l'avait perdue dans les ténèbres. Forçant leur nature qui les poussait à fuir dans le sens de la pente, ils remontèrent le long de la moraine, vers la forme menaçante de la montagne qui voilait les étoiles du nord. Quel que fût leur guide, il ne manquait pas de ruse, car les cailloux formant la moraine, s'ils étaient propices aux entorses, avait l'avantage de ne pas conserver les empreintes de pas. À moins que les cavaliers noirs n'aient un odorat de chien, ils auraient du mal à suivre leurs traces.

Une muraille surgit soudain devant lui, une falaise immense, lisse et implacable. Le désespoir l'envahit, il était pris au piège, il avait perdu du temps et de l'énergie en prenant cette direction. Il tenta de se calmer, de raisonner, la panique faisait le jeu de l'ennemi, il le savait bien. Où étaient les autres ? Une pierre roula au bas de la moraine, il regarda en haut de l'éboulis qui formait un cône s'appuyant contre la falaise et vit fugacement une forme sombre ramper le long de la falaise, à mi-hauteur, se glisser à toute allure derrière un rocher et disparaître là. Il se précipita pour escalader à son tour l'éboulis, restant près de la falaise. Oui, il discernait maintenant une corniche large d'un pied, bien assez pour qu'on puisse y marcher. Il l'emprunta tant bien que mal, s'agrippant aux aspérités de la falaise et aux quelques plantes vivaces qui s'y accrochaient, et finit par arriver à une fissure dont le sol était non anguleux, mais poli par l'érosion et d'anciennes concrétions, sans doute la sortie d'un ancien ruisseau souterrain. Il s'y enfonça avec soulagement, puis voyant qu'il pourrait y progresser pour trouver un refuge, il risqua un regard en arrière. En bas, quelque chose s'agitait. L'espace d'un instant, il eut l'impression qu'une grande araignée logée dans sa poitrine resserrait ses pattes autour de son cœur. Mais non, ce n'était pas un des cavaliers noirs, trop petit, trop perdu. C'était un aventurier comme lui, qui l'avait suivi.

— Camarade !

Celui qui était en bas s'immobilisa, il parut chercher d'où venait la voix.

— En haut, grimpe par le côté, dépêche-toi !

Un grognement lui répondit, la forme massive, étrangement malhabile, suivit à son tour le chemin de l'éboulis. Ce n'est que lorsqu'il fut à proximité immédiate que Morgoth comprit à qui il avait affaire, un guerrier nain, suant et jurant dans sa barbe.

— Par les couilles de Burgar, je te reconnais, c'est toi le sorcier qui nous a permis de fuir !
— Euh, je crois.
— Merci.

Sans un mot de plus, le nain disparut dans le boyau étroit. Les tunnels étaient son élément, Morgoth l'y suivit. Passés les premiers mètres, la grotte était humide et tiède, le sol n'était qu'une crevasse et il fallait se tenir aux parois pour progresser. Finalement, après une progression qui ne lui sembla que trop longue, il parvint à un évasement du passage, où les flots avaient patiemment creusé une longue niche. Des respirations se mêlaient, on trébuchait sur des jambes molles et des bras endoloris. Morgoth se fit une place, et entre deux inconnus, sans un mot, s'écroula pour prendre un peu de repos.

De longues minutes s'écoulèrent dans l'obscurité chthonienne la plus totale sans que personne ne prononce une parole. Puis, une voix s'éleva.

— Combien sommes-nous ici ?
— Huit, fit une mélodieuse voix masculine.
— Attends, je fais un peu de lumière.

C'était Marken qui avait parlé, Morgoth l'avait reconnu avec soulagement. Un bruit métallique, une épée sortit du fourreau. La sainte lame du paladin émettait une lumière blanche presque imperceptible en plein jour mais qui, dans le noir absolu, permettait d'illuminer correctement un espace réduit. Il la planta devant lui, et ils se comptèrent. Que tous les dieux soient loués, Xyixiant'h était là, affalée contre Vertu, qui semblait blessée. Il vit aussi Piété Legris, et se souvint alors de la voix qui l'avait guidé vers la falaise. C'était la sienne. L'elfe qui venait de parler était celui qui avait fait irruption dans la clairière pour les prévenir, son compagnon humain, qui avait perdu son chapeau, était là aussi. Il y avait aussi... Horreur, un squelette ! Mais non, il se souvint du barde mort-vivant qui les avait distraits au début de cette triste soirée. Quel était son nom déjà ? Et puis, il y avait le nain. Il détailla ses traits, mais il n'y avait rien à en dire, sinon qu'il était roux, que sa barbe était tressée et maintenue par des attaches d'argent garnies de petits crânes de rats, et qu'il avait une mine renfrognée, comme souvent les nains.

— Erreur, nous sommes neuf à ce que je vois. Je suis Marken. Voici le sorcier Morgoth, qui nous a tous sauvés je crois, ce personnage qui nous a trouvé un abri est Piété Legris, à son côté voici Vertu et Xyixiant'h notre prêtresse. Xyixiant'h qui va se faire une joie de soigner les blessés dès qu'elle se sera décollée de Morgoth. Oh, je te parle !
— Uh ? Ah oui, soigner.
— Moi, poursuivit le nain, c'est Ghibli. Je suis un guerrier, c'est tout ce que vous avez à savoir.
— *Vous le savez déjà, Clibanios est mon nom,*
Je vais par monts et vaux, musicien et chanteur,
Poète, ménestrel, acrobate à mes heures,
Je suis barde, en un mot, et joyeux compagnon.

— Je suis Sarlander, poursuivit l'elfe, et j'ai été envoyé avec mon compagnon par la reine de Sandunalsalennar pour vous prévenir du danger qui nous menaçait. Hélas, nous sommes arrivés trop tard.
— Au moins, poursuivit l'homme vêtu à la Malachienne, quelques-uns ont pu se sauver, tout n'est pas perdu. Je suis le Raul Gomez Sanchez Natchez Villalobos Y Ramirez Vella la Cava del Rio della Plata O'sullivan Monastorio, gentilhomme du San Bubinos, officier dans l'armée de leurs très gracieuses majestés le Roi et la Reine de Malachie, en congé du service commun. Mais vous pouvez m'appeler simplement Commandant Monastorio. Quelqu'un a-t-il une idée de ce qu'il convient de faire maintenant ?
— Et si on continuait dans la caverne, une fois qu'on sera bien reposés, proposa Morgoth.
— Non. La grotte s'arrêtera d'ici cent à deux cents pas, dit Ghibli.
— Tu es déjà venu ici ?
— Non, mais c'est couru d'avance. Nous sommes dans une ancienne diaclase transversale traversant une veine de calcaire karstique de second type selon la classification de Khadûr, qui fait un angle d'environ cinq à dix degrés. La pente du boyau est quant à elle d'environ trois pourcents, ce qui est peu, mais comme la strate sédimentaire est prise en sandwich entre le socle basaltique du Portolan Central et une épaisse couche de grès du domérien formant synclinal, le...

Puis le nain se rendit compte que tout le monde le regardait avec des yeux ronds, et il abrégea sa thèse de géologie.

— Enfin bref, c'est un cul-de-sac.
— Bon, donc il faudra sortir d'ici.

Sarlander, le grand elfe, eut alors une idée.

— Si nous parvenons à rejoindre la Colline de Grob, nous serons sauvés. C'est là que trouve le domaine de Sandunalsalennar, la cité elfique, qui est protégée par de puissants sortilèges que les maléfiques cavaliers noirs ne pourront franchir.

Vertu soupira. La blessure qu'elle avait au mollet s'était refermée grâce à l'action de Xyixiant'h. Elle n'avait pas l'air très convaincue par la proposition.

— La colline de Grob ? J'en ai entendu parler, il paraît que tout ce qui s'en approche se fait aussitôt cribler de flèches par les archers de la reine. Crois-tu que tes collègues elfes nous laisseront entrer ?
— Il est vrai, expliqua Sarlander, que les étrangers ne sont pas les bienvenus à Sandunalsalennar, surtout en ce moment, toutefois, vous êtes autorisés à entrer, vous êtes même attendus. Je me dois de vous expliquer le pourquoi et le comment de ces mystères qui n'ont plus lieu d'être. Le commanditaire qui souhaitait vous offrir une noble quête était la reine elle-même. Elle a chargé le Commandant Monastorio ici présent, qui est son homme de confiance, de prospecter à Banvars et dans la région avoisinante afin de recruter les plus habiles parmi les héros de la contrée. Nous avions prévu de sélectionner ces aventuriers avant de leur dévoiler l'identité de leur commanditaire, car le secret devait être gardé sur toute cette affaire.
— Et je suppose, poursuivit Vertu, que ces cavaliers noirs ne constituaient pas l'épreuve en question.
— Oh non, vous vous doutez bien que la reine de elfes n'emploierait jamais des méthodes aussi viles. Nous suivons avec attention les agissements de ces cavaliers, et il semble qu'ils soient en rapport avec la quête qu'elle souhaitait vous confier. Lorsque nous avons su qu'ils s'intéressaient à la Tombe-Helyce et aux aventuriers que nous y avions conviés, nous avons sauté sur nos coursiers les plus rapides pour vous prévenir.

— Et quelle est cette quête, au juste ?
— Je l'ignore moi-même. Mais la reine vous l'apprendra, si toutefois nous parvenons jusqu'à elle.
— Espérons-le. Dis-moi Piété, tu as l'air de connaître la région, comment rejoint-on la colline de Grob ?
— Moi ? C'est la première fois de ma vie que je viens ici.
— C'est pourtant bien toi qui nous a guidés jusqu'ici, comment connaissais-tu cette grotte ?
— Je ne la connaissais pas. Il se trouve simplement que sur le chemin de la clairière cette après-midi, j'avais repéré de loin la falaise, ainsi que les éboulis, l'allure générale du terrain, et aussi les variétés d'arbres qui indiquent la composition du sol. Je savais rien qu'à voir la manière dont le relief était fait qu'il y avait toutes les chances pour qu'on trouve des grottes par ici, ou en tout cas des escarpements qui ralentissent la marche des chevaux. Il n'y a aucun mystère là-dedans.
— Quel sens de l'observation. La question reste donc entière, où se trouve cette colline de Grob ?
— Malheureusement, nous nous en sommes éloignés. Il faudrait revenir sur nos pas...
— Voilà qui tombe bien, commenta Mark, j'ai dû laisser mon gonfanon de quête sur le champ de bataille et... Oh non, je n'arrive pas à croire que c'est moi qui dis ça.
— Un gonfanon de quête ? Mais alors vous êtes un paladin !
— Oui, oui... Euh, est-ce que quelqu'un monte la garde, maintenant que j'y pense ?
— Euh... non, au fait, répondit Sarlander, un peu gêné. Voulez-vous que je...
— Seuls vous et Xy avez une vision nocturne, résuma Vertu. Et aussi Ghibli, je crois...
— Je veux, maigrichonne.
— Peut-être pourriez-vous accompagner Xy alors ?
— Évidemment, les sales besognes, c'est toujours pour le nain. 'toujours pareil avec ces humains, laisse les grands discuter de la stratégie et reviens quand on aura besoin de ta hache. Mrmble ! Allez, petite, allons prendre notre tour de garde.

L'elfe suivit le nain maugréant, peu rassurée par la proximité de ce nabot trapu, poilu et hachu.

— Bien, reprit Vertu. Quelqu'un a un plan pour retourner à la Tombe-Helyce sans se faire remarquer ?
— Puisque nous comptons parmi nous un éminent sorcier, commença Sarlander, peut-être qu'un sortilège d'invisibilité pourrait nous dissimuler...
— Je crains que vous me surestimiez, messire. Je ne puis lancer qu'un seul sort d'invisibilité, qui ne pourra donc dissimuler qu'une seule personne. Il existe bien un sortilège d'invisibilité de masse, qui nous permettrait de nous cacher, mais il se dissipe en quelques minutes. En outre, ce sort est très au-dessus de mes maigres moyens, je ne suis qu'un apprenti.
— C'est ennuyeux. Mais d'un autre côté, l'invisibilité n'est pas un grand avantage en pleine nuit. Et puis, si ces cavaliers sont doués de vision nocturne, comme les elfes et les nains, ça ne sert strictement à rien, car ils nous verront approcher de fort loin.
— Ouh... dit alors Vertu, qu'une idée venait d'effleurer. Tout ça me rappelle une histoire à propos de la vision nocturne. Tout à l'heure, alors que nous étions encore dans l'obscurité, vous aviez compté que nous étions huit, mais une fois la lumière revenue, il s'est avéré que nous étions neuf.
— C'est exact. Mon erreur est compréhensible, notre ami Clibanios ici présent est... comment dire...

— *On peut dire défunt*
ou alors trépassé,
Mort-vivant, décharné,
C'est au goût de chacun.
— Oui, voilà. Et bien, le fait est que ce gentilhomme ne dégage, de ce fait, plus aucune chaleur. Or c'est précisément cette chaleur qui me permet, dans l'obscurité, de repérer une créature vivante.
— C'est ce que je pensais. Donc, un être qui n'émettrait plus de chaleur serait invisible aux yeux d'un elfe, ou d'un nain, c'est bien cela ?
— Ah, je vois où vous voulez en venir. Oui, dans un tel cas, la vision nocturne est totalement inutile. Si vous trouvez un moyen de dissimuler la chaleur de nos corps, les cavaliers noirs ne pourront plus nous voir dans la nuit. À condition, bien entendu, qu'ils n'aient pas d'autre moyen à leur disposition pour nous repérer, comme un sens magique.
— Il faut savoir prendre quelques risques, nous ne pouvons rester éternellement dans ce trou. Le seul havre véritable, si vous dites vrai, est la colline de Grob. J'ignore si nos ennemis peuvent nous voir la nuit, mais je suis à peu près sûre qu'ils le peuvent le jour, il faut donc agir avant l'aube. Nous avons quelques heures.
— Et par quel moyen comptez-vous nous refroidir ?
— C'est une bonne question. Morgoth, un petit sort ?
— Euh... ça vous dérange si je cherche cinq minutes dans mon livre ?
— Comme tu veux.
— Bien parlé, opina Monastorio. Je propose que l'on mange à satiété et que l'on prenne quelque repos, nous allons en avoir besoin. Clibanios, connaîtrais-tu quelque chant entraînant adapté à la situation, et qui nous remonterait le moral ?

Clibanios opina du crâne, et entonna un air tout à fait de circonstance.

— *J'étais dans mon village à réparer des chaises en bois...*

Et tandis que s'élevait la voix du barde, Morgoth, assis en tailleur devant l'épée lumineuse, feuilletait fébrilement le Tome d'Argent du Codex Incubus d'Alizabel, un précieux recueil de nécromancie dans lequel il mettait tous ses espoirs.

— Alors comme ça, vous êtes un nain.
— Ouais, un vrai de vrai.
— Et ça fait quoi d'être un nain ?
— C'est pourtant vrai ce qu'on dit sur les blondes. Regarde de tous tes yeux au lieu de bavasser.
— Holala... Et pourquoi c'est moi qui regarde alors ?
— Parce que tu as de meilleurs yeux que moi.

Xyixiant'h n'était pas faite pour monter la garde, l'inactivité lui pesait vite, et elle avait du mal à se concentrer plus de quelques minutes sur une tâche particulière. Tout était allé si vite que son esprit avait encore quelques wagons de retard, et elle avait cette irritante sensation d'avoir oublié quelque chose en route. Une sensation qui, maintenant qu'elle y réfléchissait, ne l'avait pas réellement quittée depuis que Morgoth et ses compagnons l'avaient tirée de sa torpeur séculaire. Tiens, quel était ce faible point rouge, là-bas ? Une illusion due à la fatigue visuelle, sans doute ? Mais non, c'était fixe dans le décor... maintenant, ça bougeait, une deuxième lueur bougeait tout à côté... Une forme obscure sortit du bois. En tendant l'oreille, elle put à grand peine percevoir les bruits des sabots. L'horreur la gagna, le doute n'était plus permis,

c'était bien un des cavaliers qui s'avançait, s'insinuait comme un reptile, comme une sangsue. Il était à plus de cent pas, mais même à cette distance, il suintait de mal, Ghibli l'avait senti aussi. Ses mouvements lents et empreints de menace étaient ceux d'un traqueur implacable. L'elfe se figea, car le moindre mouvement pouvait la trahir. Le cavalier noir resta un temps en lisière de l'éboulis, semblant humer quelque piste. Soudain, une cavalcade troubla le silence, et un deuxième guerrier maléfique déboucha auprès de la falaise. Ils parurent se concerter un instant, sans toutefois émettre le moindre son, puis tournèrent casaque et repartirent au triple galop d'où ils étaient venus.

— Que Melki nous protège, ces monstres en ont toujours après nous.
— Ils n'ont pas poursuivi plus loin, c'est l'essentiel. Ils nous ont couru après un moment pour ne pas laisser de témoins, mais je suppose que d'autres affaires plus importantes les appellent ailleurs, ils vont se lasser.
— Puisses-tu dire vrai, nain Ghibli.

— *...J'aurais mieux fait d'rester chez moi*
À faire des chaises en bois.

Dans un claquement soudain, Morgoth referma son tome de nécromancie, un sourire satisfait sur le visage.

— Combien faudrait-il de temps pour rejoindre la Tombe-Helyce en marchant avec précaution ?
— À pied, je dirais un quart d'heure, estima Sarlander.
— Plutôt vingt minutes, corrigea Piété. Nous avons couru à toute allure pour venir ici, ne l'oubliez pas.
— Et de la Tombe-Helyce à la colline de Grob ?
— Le double.
— Dans ce cas, c'est une affaire d'une heure. Nous avons tout juste le temps. J'ai trouvé un sortilège dans ce livre qui pourrait nous aider. Il est assez désagréable, mais pourrait se révéler utile. C'est le Chemin de la Blême. Ce sort permet de métamorphoser une créature vivante en mort-vivant l'espace d'une heure.
— En mort-vivant ? s'offusqua Mark. Tu veux nous transformer en squelettes ?
— Oh non, bien sûr !
— Ah bon.
— Je souhaite nous transformer en zombis.
— Ah, merveilleux, j'aime mieux ça. Et je suppose qu'au bout d'une heure, nous retrouverons notre vie normale comme si de rien n'était.
— Absolument. C'est comme ça que ça se passe.

En général, ajouta-t-il dans sa tête.

On retourna chercher les guetteurs, qui firent leur récit. Les avis divergeaient quant à savoir si l'apparition et le retrait subit de ces guerriers était un bon ou un mauvais signe. On leur expliqua le plan, qu'ils considérèrent unanimement comme des plus douteux, mais comme personne n'en avait d'autre, la compagnie (à l'exception de Clibanios) s'assembla autour de Morgoth pour subir le sortilège.

Il prononça les paroles terribles qui entrouvraient la porte entre le monde des vivants et celui des morts. Leurs joues se creusèrent, les peaux se parcheminèrent et se vidèrent de leur sang, devenant flétries et grises, les muscles se firent douloureux, desséchés, les yeux perdirent la faculté de discerner les couleurs, et le monde pour eux devint mort.

— Bon, tu commences ? demanda Xy, qui avait fermé les yeux par appréhension.
— Malédiction, siffla Morgoth dans sa gorge sèche, ta nature elfique t'immunise contre ma magie ! Sarlander aussi, le sort est un échec. Ah, je me suis laissé emporter bêtement, j'aurais dû réfléchir.

Les morts-vivants se relevèrent, lentement.

— Que faire maintenant, demanda Vertu, sans aucune trace d'émotion dans sa voix.
— Je sais, répondit Morgoth. Sarlander portera la cape que m'a donnée le mage Thomar. Si la légende dit vrai, elle dissimule celui qui la porte à la vue de ses ennemis. Il sera l'avant-garde et nous ouvrira la voie. Xyixiant'h, qui restera décelable, nous suivra à quelque distance.
— Bien, approuva Monastorio sans passion. Faisons vite.

Ils descendirent de la falaise avec difficulté, car ils avaient perdu une partie de leur agilité dans la transformation, dans l'ordre prescrit, et dans le plus grand silence, ils prirent le chemin de la Tombe-Helyce. Le chemin fut plus long que Piété ne l'avait estimé de prime abord, car ils durent s'adapter aux servitudes nouvelles imposées à leurs corps, mais ils parvinrent au bout de quelques minutes à trouver un rythme de progression soutenu. La condition de mort-vivant était éprouvante, et aucun des six transformés ne doutait qu'il vivait un des moments les plus pénibles de son existence, toutefois il y avait quelques avantages. En premier lieu, la fatigue les avait quittés, car les tourments musculaires sont l'apanage des vivants de plein droit. Et surtout, ils avaient perdu la majeure partie des sentiments qui les avaient animés, et en particulier la peur. Ils avançaient bravement, résolus à en finir avec cette histoire et à tenter leur chance, tant pis s'ils périssaient en chemin.

Ils n'étaient plus très loin de la clairière funeste lorsqu'un mouvement derrière un rideau de buissons les fit tressaillir. Ils s'approchèrent, et constatèrent avec soulagement que dans un espace relativement dégagé de la forêt, quelques montures avaient trouvé refuge, loin de la folie des hommes. Les chevaux piaffèrent, surpris de l'irruption de morts-vivants trébuchants dans leur domaine. Sarlander vint les calmer avec art, puis prit pour lui une monture, et aida Ghibli à monter derrière lui. Le nain était curieusement léger, car desséché par le sort, il avait perdu une part importante de sa masse. Monastorio monta avec Vertu, Clibanios avec Piété. Il y avait aussi dans ce haras improvisé le lézard du Naïl que j'ai déjà mentionné, un reptile trapu et nerveux utilisé pour la monte par les indigènes de cette lointaine contrée. La bête vint pousser du museau dans la main de Xyixiant'h, qui s'en était approchée sans crainte. Elle résolut de grimper dessus et de le mener, prenant Morgoth et Mark avec elle.

Ainsi, l'étrange équipage reprit le chemin de la Tombe-Helyce. Comme ils progressaient à plus vive allure, ils prirent le temps de s'approcher de la clairière. Avec une infinie prudence, Sarlander démonta et progressa, silencieux comme un chat, dans l'étendue qu'éclairaient pauvrement les étoiles. Nulle trace de la présence des cavaliers noirs n'était plus visible, mais c'était un triste spectacle qui s'offrait à ses yeux. Plus un gémissement, plus un cri, plus un souffle n'émanait de la langue de terre retournée et meurtrie par le passage des serviteurs de la mort, seulement habitée maintenant par les corps de ceux qui avaient été leurs compagnons d'un soir. Qu'importaient la bravoure, l'habileté ou l'expérience, parmi ceux qui s'étaient dressés contre le mal, pas un n'avait survécu. Par terre, Sarlander avisa le gonfanon du Cœur d'Azur. Il s'en saisit, et le ramena au paladin.

Puis, ils reprirent leur périple parmi le silence et les ténèbres. Sarlander, menant la troupe, connaissait bien la direction de la cité elfique, mais pas trop le chemin meilleur chemin pour s'y rendre, ainsi firent-ils quelques tours et détours, évitant une colline découverte, une combe trop profonde ou un fourré trop épais. Le terrain était par endroits fort accidenté, préfigurant

les escarpements vertigineux du Portolan, et à l'écart des bons chemins, les montures étaient à la peine.

Un air glacial s'insinua alors, les chevaux hennirent et se déportèrent, les deux elfes furent pris de chair de poule, et leurs estomacs se nouèrent. Une frayeur irrépressible s'empara d'eux deux, tandis qu'ils considéraient non loin de là un trou de ténèbres, entre deux rochers, d'un noir plus profond encore que la nuit. Une lueur en sortit, semblable à celle d'une chandelle sur le point de s'éteindre. Puis une deuxième. Un cavalier était là, surpris, à ce qu'il semblait, de la soudaine survenue de ces fuyards. Un hurlement métallique déchira la nuit.

— Fuyons !

Ils lancèrent les montures au triple galop, à la suite de Sarlander. Tandis que résonnait la puissante alarme du cavalier noir, même ceux qui étaient pour l'instant des non-morts ressentirent l'urgence de fuir, sans calcul et sans faux-semblants, fuir au plus vite, simplement, dans la direction opposée.

Ils surgirent hors du bois, dans un vallon qu'en d'autres circonstances, on aurait dit enchanteur. Au fond courait un ru encore fuligineux, dont les rives pentues regorgeaient d'herbe grasse et humide. Ils s'aperçurent alors que l'aurore pointait dans la direction qu'ils suivaient, une aurore porteuse d'espoir.

Le lézard du Naïl peinait à suivre le train des rapides chevaux, car si cette bête était adaptée aux longues randonnées ou aux brèves pointes de vitesse, son souffle ne lui permettait pas de courir bien longtemps. Morgoth, qui le chevauchait en compagnie de Marken et Xyixiant'h, se retourna au moment où trois cavaliers déboulaient hors du bois à leur poursuite. Las, les coursiers noirs étaient plus rapides encore que des chevaux ordinaires, et mus par le désir carnassier de s'abreuver à la gorge du coursier reptilien, ils pressaient encore l'allure, sans que leurs maîtres ne les y forcent. Morgoth, sans perdre son esprit d'à-propos, lança derrière lui un rapide sortilège d'enchevêtrement, conjuration qui recouvrit une vaste portion du vallon d'un tapis de filaments luminescents et collants, que le premier des cavaliers noirs n'eut pas le temps d'éviter. Il plongea dedans tête baissée, son cheval se cabra, pris aux jambes et à l'encolure dans le piège magique. Les deux autres contournèrent par le bois, mais perdirent ainsi quelques secondes. Lorsqu'ils revinrent dans le vallon, Morgoth et ses amis avaient pris un peu d'avance, ils se lancèrent à leur poursuite avec d'autant plus d'ardeur. Le sorcier, de nouveau, lança une conjuration sur le sol qu'ils venaient de fouler et qui, de mou, devint glissant comme un lac gelé sur une bande de terre large de quelques pas. Les deux chevaux trébuchèrent, jetant bas leurs cavaliers qui se répandirent à plat ventre et en silencieuses malédictions. Mais le premier des exécuteurs, qui usant de sa force surnaturelle avait réussi à se dégager, revenait à la charge. Il sauta sans peine la zone où ses compagnons avaient chuté, et leur courut après à bride abattue. Il se rapprochait à grande vitesse, plus que quelques secondes et il faudrait se battre au corps à corps, c'est-à-dire qu'il faudrait mourir. Morgoth vit alors, avec un certain détachement, qu'il n'avait plus grand chose pour l'arrêter.

Xyixiant'h, menant le grand lézard, avait vu au loin les chevaux de ses amis disparaître dans une haute futaie d'où jaillissait le ruisseau, et qui tapissait un massif montagneux aux formes érodées. Elle suivit le même chemin, se perdant de nouveau dans l'obscurité, juste avant que l'ennemi ne les y rejoigne.

Il y eut un grand bruit de tôle froissée.

Elle se retourna, et vit l'espace d'un instant le cavalier noir et son cheval, immobiles, aplatis contre un mur invisible. Puis ils glissèrent tous deux jusqu'au sol avec un bruit de vaisselle

propre qu'on fait crisser du doigt.

Alors, ils se souvinrent des paroles de Sarlander, et de la protection magique qui entourait la Colline de Grob. Ainsi, ils étaient enfin rendus au havre promis.

Marken, mû par un désir impérieux, descendit du lézard géant. Bien qu'il portât encore sur sa figure la marque terrible de la mort-vivance, et bien que son âme fût celle d'un vil assassin, il avait maintenant toute la superbe d'un paladin de Hegan, fier défenseur du droit. Brandissant son gonfanon, il marcha droit vers le cavalier noir qui s'était relevé et, telle une bête féroce, faisait les cent pas en grondant devant la barrière invisible. Avec panache, il s'arrêta à quelques pas de lui, plongeant son regard bleu dans le feu infernal de ses pupilles ardentes. Il le jaugea, puis avec superbe, défit un des lacets de cuir qui maintenaient les pièces de son armure, se défit de sa male coquille, dénoua l'aiguillette de son haut-de-chausse, et brandissant fièrement sa virilité à la face du guerrier démoniaque, lança :

— Tiens ducon, suce ma bite !

IV.3 Arrivée à Sandunalsalennar

Le cavalier noir déclina sans surprise cette invitation, et le groupe reprit donc sa marche, remontant le ruisseau bondissant parmi les boules de granite moussues. D'immenses séquoias poussaient sur la colline de Grob, certains si larges qu'on aurait pu y tailler un navire d'un seul tenant. Ils avaient déposé sur le sol un épais tapis d'épines qui s'enfonçait mollement sous le pas, et sur lequel prospéraient menus buissons, myrtilles et champignons. Ceux qui étaient entrés dans la forêt sous forme de zombis desséchés avaient progressivement repris leurs couleurs alors que pointaient les premiers rais de lumière solaire, le sang de nouveau irriguait leurs artères et c'est sans regret aucun qu'ils quittèrent la condition mort-vivante, avec toutefois une pensée charitable pour leur compagnon Clibanios, qui n'avait pas tant de chance.

Et à mesure qu'ils gravissaient la colline, la forêt se faisait plus luxuriante encore, les grands arbres plus vigoureux, et on découvrait de-ci de-là des pierres vieilles comme le temps, idoles aux barbes de lichen dressées en mémoire des elfes et des hommes de jadis. Il n'était pas rare d'apercevoir dans les fourrés un daim curieux, un lièvre imprudent ou un blaireau rendu téméraire par la rareté des chasses. Nul humain ne s'aventurait jamais sur la colline de Grob, qui était territoire interdit.

Clibanios avait un luth, un instrument étrange sans doute fait pour lui, à partir du crâne allongé et triangulaire d'un grand animal indéfini et de quelques côtes, qui s'accordait en tournant de petits osselets. Comme les cavaliers noirs ne présentaient plus de danger, et que les elfes de Sandunalsalennar étaient sans doute au courant de leur venue, le barde se permit de sortir l'instrument de son étui, et en tira quelques notes s'accordant merveilleusement à l'harmonie qui se dégageait de la contrée. Il s'agissait d'une chanson elfe dont Sarlander connaissait les paroles, et qu'il ne put s'empêcher d'entonner. Bien que nos amis n'y comprennent goutte, ils ne purent s'empêcher d'être émus aux larmes par la profonde nostalgie qui en émanait. La voix d'or de Xyixiant'h, à son tour, et bien que les harmonies de son propre chant aient atteint une perfection que peu d'humains avaient surpassée dans l'histoire de l'art, Sarlander jugea rapidement bienséant de se taire, et d'écouter. La voix de la prêtresse s'éleva parmi la ramure, et les syllabes de la noble et ancienne langue du Beau Peuple se mêlèrent au chant des oiseaux, des menus insectes et du vent sifflant entre les épines. Au

loin furent chassés les cauchemars, les fatigues et les terreurs de la nuit lorsque s'éleva la voix enchanteresse, issue d'un cœur sincère.

— Oh, les tarlouzes, on chante ou on avance, là ?

Ghibli, seul, semblait peu sensible au charme de Xyixiant'h, qui se tut en lui lançant un regard mauvais, l'espace de trois dixième de secondes. Regard que seul le nain reçut, il préféra ne pas insister.

— Quel était ce chant, demanda Morgoth à sa bien aimée ?
— C'est un très ancien chant, je crois, mais je n'ai pas de souvenirs bien précis à ce sujet, il m'est revenu comme ça, en écoutant Sarlander. C'est une chanson d'amour qui... pour être juste, qui m'a semblée adaptée à ma situation. Il s'agit d'une femme si éprise de son amant qu'elle se sent revenir au temps où elle était jeune fille.

Elle se retourna, avec ses immenses yeux gris humides parfaitement irrésistibles.

— Oh Xy... commença le sorcier, saisissant la main de l'elfe.
— Hum... fit Mark, qui était monté juste derrière les deux amoureux.
— Euh, oui, oui. Et ça raconte quoi exactement ?
— Et bien, c'est beau comme ça, la traduction en langage humain fait perdre beaucoup de l'intérêt. Littéralement, ça dit quelque chose du genre « Comme une vierge, touchée pour la première fois, comme une vieeeeeergeu, quand ton cœur bat, prè-eu du mien... » Enfin tu vois ce que c'est, une chanson d'amour, ce n'est jamais très malin quand on y réfléchit.
— Oui, c'est sûr.

Ils poursuivirent leur discussion, de meilleure humeur, jusqu'à ce qu'au détour d'un sentier, ils avisent un elfe assis négligemment sur une grosse racine. C'était un guerrier, un guetteur sans doute, portant un arc elfique et un glaive au fourreau noir et or. Ses longs cheveux noirs flottaient librement dans la brise, ses membres et son visage gardaient une immobilité parfaite, seuls ses yeux bleus considéraient les neuf intrus, l'un après l'autre, avec une certaine arrogance.

— Alors Sarlander, voici donc les héros de la reine. Des bruits couraient sur votre trépas.
— Il s'en est fallu de peu, merci de ta sollicitude.
— Je n'approuve pas tes intentions, Sarlander, pas plus que celles de cet humain qui a l'oreille de sa majesté. Toutefois, puisqu'elle l'ordonne, je dois vous mener à elle.

Monastorio, qui était resté silencieux jusqu'ici, prit ombrage de l'impudence de l'elfe.

— Eliazel, prends garde à tes paroles, car si les elfes sont à l'abri des outrages du temps, ils sont les égaux des hommes pour ce qui est des armes.

L'elfe ouvrit grand ses yeux et porta la main au côté, tandis que Monastorio brandissait son bâton, un éclair de haine dans le regard. Mais la main de Sarlander s'interposa avec force entre les deux.

— Paix, le temps n'est pas au combat. Nous avons entendu tes objections, Eliazel, et quoiqu'il puisse arriver par la suite, il sera dit que tu auras exprimé la voix de la prudence. Escorte-nous à Sandunalsalennar maintenant.
— Soit.

Il siffla sèchement entre ses doigts, et vingt archers elfes sortirent des fourrés. Ils n'avaient pas fait le moindre bruit, malgré leurs armes et leurs armures de guerre. Nos héros en furent particulièrement impressionnés. Ainsi, à tous moments depuis leur arrivée dans la forêt, ils auraient pu se retrouver hérissés de flèches avant d'avoir pu comprendre ce qui leur arrivait.

Ils se mirent en marche. Les elfes, quoiqu'ils fussent à pied, n'avaient aucun mal à précéder la troupe des cavaliers dans la futaie qui leur était chère. Des rais de soleil perçaient maintenant par endroits la ramure selon un angle rasant, comme au travers des verts vitraux d'une cathédrale.

— Que Burgar me détroudeballise, bougonna Ghibli à l'attention de Sarlander, je rêve ou ils ont tous des mailles elfiques ?
— Ce sont les gardes de la reine, expliqua l'elfe avec une certaine fierté. Ils portent tous la cotte de mailles elfique, comme vous l'avez noté si justement, ami nain, et je vous assure que la réputation de ces armures n'est pas usurpée. Leurs casques sont forgés selon les anciennes techniques des forgerons de mon peuple, de façon à les protéger des maléfices et des esprits corrupteurs. Tous ont un poignard d'argent, ainsi qu'un puissant arc elfique, équipé de flèches de la meilleure fabrication. Mais tout ceci n'est pas le plus important, en effet la garde de la reine est un corps d'élite, qui ne compte dans ses membres que les guerriers les plus habiles et les plus courageux. Même sans ces équipements, ils seraient une redoutable force.
— En tout cas, on ne peut pas dire que notre venue déclenche des torrents d'enthousiasme.
— Bah, ne faites pas attention à Eliazel. C'est un guerrier valeureux et fidèle, et c'est le capitaine des gardes de la reine, mais il se laisse parfois emporter par ses sentiments. Je soupçonne qu'il parle ainsi par jalousie, voilà tout.
— Jalousie ?
— C'est un ancien amant. Ah, mais je vois que nous arrivons !
— Beuh ?

Eliazel fit un geste de la main, et aussitôt un frémissement parcourut la nature. Une brise soudaine se leva, emportant des tourbillons de feuilles mortes jusqu'au sommet des arbres, et soudain, à quelques pas seulement, ils virent une muraille stupéfiante. Elle était apparue, surgie de nulle part, dissimulée sans doute par quelque magie de la nature, malgré sa hauteur peu commune. Sa surface était des plus étranges, faite de troncs d'arbres entrelacés, des arbres vivants qui n'avaient pas été amenés là, mais qui y avaient poussé en une longue rangée. Leurs branches s'emmêlaient inextricablement, ne laissant aucune brèche visible, jusqu'au sommet situé à quinze hauteurs d'homme où, sans difficulté apparente, des guerriers elfes patrouillaient parmi la ramure épaisse, comme dans un chemin de ronde. Ils pénétrèrent dans la cité par une porte assez large pour trois chevaux et formant une voûte aux deux tiers de la hauteur totale. Les elfes qui la gardaient la refermèrent aussitôt, par deux panneaux de bronze plus épais qu'eux-mêmes. Les visiteurs eurent alors le loisir d'apprécier l'épaisseur de la muraille, une vingtaine de pas au bas mot, tant et si bien qu'après la porte, le passage formait comme un tunnel. Lorsqu'ils en émergèrent, la première chose qui les frappa fut la tiédeur qui régnait en ces lieux, et qui contrastait agréablement avec le climat déjà hivernal de la contrée. Puis, leurs yeux découvrirent Sandunalsalennar.

De-ci de-là, au bord d'allées au cours capricieux, poussaient des arbres aux formes contournées, qui devaient autant aux désirs des habitants des lieux qu'aux caprices de la nature. Au creux de troncs disjoints, évasés ou expansés, sur d'immenses branches aplaties, ou bien en altitude, aux croisements de bois inclinés, les elfes avaient aménagé leurs demeures végétales, soumettant à leurs désirs la croissance des tissus ligneux. Ces constructions, pour autant qu'on puisse les appeler ainsi, avaient dû demander pour chacune des siècles d'efforts. Des escaliers creusés dans l'écorce, ou bien dressés hardiment entre deux supports en d'élégantes courbes, permettaient de rejoindre le réseau des balcons, passerelles et coursives qui semblait emplir l'espace de la cité, telle la toile de quelque insecte désordonné. Nombre de ces mer-

veilles d'architecture étaient gravées de représentations habiles et minimalistes, ou bien de lignes ondulées de cette merveilleuse écriture des elfes, dont bien peu d'hommes parvenaient jamais à maîtriser les complexes inflexions. À tous niveaux, des elfes vaquaient paisiblement à leurs occupations et songes, certains s'étaient toutefois arrêtés, curieux et pour certains un peu effrayés, pour dévisager les nouveaux arrivants. Les longues branches sommitales recouvraient l'ensemble de la ville d'un dense réseau, servant au déplacement, à la défense contre les ennemis aériens et à la récupération des eaux de pluie. Des nuées d'oiseaux y trouvaient aussi à nicher, parmi lesquels certains étaient si grands qu'ils pouvaient sans peine porter un elfe sur leur dos. Béant à loisir, les nouveaux arrivants eurent tout le temps d'admirer les mille petits détails mystérieux et charmants de la grande cité, les petites tresses de papier pendant aux fenêtres, les mobiles de bois aux formes surprenantes et aux significations obscures, les statues de pierre érodées bornant les carrefours où elfes et animaux se poursuivaient en des jeux innocents. En cette heure matinale, profitant du chant des oiseaux, plus d'un pratiquait la musique dans les habitations, et les rires insouciants se mêlaient aux notes pures des harpes et des flûtes, et aux voix des chanteurs.

Ils arrivèrent alors à une grande place, dont le centre était occupé par le plus grand arbre qu'ils aient jamais vu. Il devait s'agir de quelque chêne plusieurs fois millénaires, dont le tronc fort et droit s'élevait à des altitudes considérables. À l'instar des autres végétaux à feuilles caduques de la cité, il était encore vert malgré l'hiver, et il ne semblait pas qu'il dût perdre sa parure de toute la saison. À sa base, le tronc épais d'une trentaine de pas se perdait dans un fouillis de mottes et de racines apparentes formant des boucles dont quelques-unes étaient sculptées. Des menhirs moussus ornés de runes semblaient avoir poussé dans ce chaos, et des guirlandes de fleurs et des bols d'offrandes posés sur tout le pourtour attestaient d'un culte que l'on rendait régulièrement au puissant végétal dont, notèrent-ils, la ramure était vierge de toute construction.

On orienta la troupe vers un bâtiment construit à ras de terre, en bordure de la place, et qui s'avéra être une écurie où ils furent invités à laisser leurs montures. Puis ils revinrent à pied sur leurs pas où ils purent derechef contempler le grand arbre tandis qu'ils le contournaient. Plusieurs dizaines d'elfes des deux sexes s'étaient massés là et discutaient en les regardant, et il n'était pas difficile de deviner quel sujet alimentait leur conversation. C'est qu'ils faisaient forte impression, en particulier Mark qui, revêtu de sa terrible armure suintant de brume maléfique, attisait les curiosités, surtout les féminines.

Ils continuèrent à remonter dans les rues de la cité légendaire des elfes, le nez en l'air, et notèrent que de-ci de-là, les arbres laissaient place à des constructions de pierre, plus proches de ce que l'homme construisait ou, pour être plus juste, d'une telle habileté et d'une telle finesse que les constructions humaines ne semblaient en être qu'un écho déformé et malhabile. Ces structures minérales ne cédaient en rien à leurs vertes voisines, arborant des parures de vitraux, des murs de céramiques et des moucharabiehs de bronze et de cuivre au lieu de mousses, feuilles et champignons, s'offrant juste le luxe, parfois, d'un rideau de lierre.

Ils débouchèrent alors sur une esplanade semée de menus buissons entretenus dans un savant chaos et de menus édifices de pierre, commémorant sans doute de nobles elfes ou de hauts faits du passé. De l'autre côté se trouvait ce qui de prime abord passait pour un large et haut bosquet, dont on ne voyait que la parure de feuilles d'un vert incroyablement profond, tanguant dans le vent avec une lenteur surnaturelle.

— Voici le palais de la reine, dit Sarlander à l'attention des nouveaux venus, d'un ton strictement informatif.

— Je vais vous annoncer, lâcha Eliazel d'un ton contenu, au travers duquel perçait néanmoins une irritation que Morgoth attribua à l'agacement de voir des non-elfes venir fouler ce domaine sacré.
— Quelle splendeur, s'extasia tout haut le jeune sorcier.
— Oui, si on veut, répondit Sarlander. Je suppose que Sandunalsalennar a pour vous le charme de l'exotisme le plus échevelé.
— N'est-ce donc pas le plus bel endroit de l'univers ?
— Eliazel vous a fait passer par les beaux quartiers pour vous épater, évidemment. Aux touristes, on fait rarement visiter les squats de la cité basse et les banlieues à problème au nord de la ville.
— Oh. Et toi Xy, cet endroit éveille-t-il en toi des souvenirs familiers ? Ta mémoire te revient-elle ?
— Maintenant que tu le dis, il me semble bien... je suis à peu près certaine...

L'elfe observait le voisinage avec la plus extrême attention.

— Oui ?
— Je mettrais la main au feu que je n'ai jamais mis les pieds ici.
— Ah, désolé.

Eliazel revint et d'un signe invita la compagnie à entrer derrière un rideau de lys blancs et jaunes. Dans un vestibule frais et humide constitué autour d'un grand bassin à l'eau transparente, on leur fit abandonner leurs armes à la garde des hommes de la reine, puis il franchirent un seuil, et à la file, montèrent à un escalier de racines vivantes entortillées en colimaçon. Ils débouchèrent alors dans la salle du trône, aux dimensions étonnement modestes, aménagée sous une voûte de branches aux feuilles frémissantes. Une dame de compagnie agenouillée interrompit l'air de harpe exquis qu'elle interprétait, les regards de ses consœurs convergèrent vers les intrus, pleins d'étonnement mais sans crainte aucune. Il n'y avait aucun garde visible, le seul homme dans la pièce était un noble seigneur au port digne, sans doute quelque ministre ou conseiller royal qui, penché aux côtés du trône, se faisait entendre de la souveraine.

Celle-ci, dans son trône sans ornement superflu, les mains paisiblement posées sur les accoudoirs, inspirait le respect de par sa seule présence. Ses mouvements étaient lents, presque imperceptibles. Était-elle belle ? Sans doute, mais la majesté qui émanait de sa longue silhouette éclipsait toute considération triviale de cet ordre. Ses bottines de cuir, sa robe longue et étroite d'étoffe épaisse et luisante, ses mains, sa gorge, son visage et son interminable chevelure, et jusqu'à ses yeux mi-clos et les quelques bijoux d'argent et de diamant, tout en elle n'était que gris, décliné en infinies nuances de teinte et d'éclat. Diaphane et lisse, elle donnait l'impression de n'être plus tout à fait de ce temps ni de ce monde.

Il fallut plusieurs secondes pour qu'elle considère les héros qu'elle avait mandés, un regard balaya l'assistance. Sa voix, douce et basse comme un murmure, parvint pourtant clairement aux oreilles de ceux qui l'écoutaient.

— Voici donc ceux sur qui reposent les espoirs du monde. Approchez-vous de moi, mes amis.

IV.4 La quête de la reine grise

— Les signes avaient annoncé que vous viendriez à moi, mais je me faisais une autre idée de vous. Pourtant vous êtes là, au nombre de neuf, comme nous l'avions auguré. Neuf est aussi

le nombre de vos ennemis, sachez-le. Je vois à vos réactions que vous les avez déjà rencontrés, ai-je tort ?
— Non, ma reine, répondit Sarlander, ils étaient à la Tombe-Helyce, neuf cavaliers noirs. Leurs pouvoirs étaient immenses, et c'est de peu que nous les avons devancés.
— Et bien commandant Monastorio, j'aurais préféré que vous vous trompiez, mais il semble que vos sombres prédictions se réalisent.

L'homme au bouc, jusque-là discret, s'avança d'un pas vers la reine avec assurance.

— L'avenir n'est pas écrit, madame, même s'il s'assombrit dans le lointain. Soyons satisfaits d'avoir été prévenus du péril, et si les dieux nous sont favorables, nous avons une chance d'éviter le mal de se répandre sur le continent.
— Mais de quoi parles-tu, Monastorio, demanda Sarlander ?
— Je vous ai convoqués, reprit la reine, à la requête du commandant Monastorio, comme vous l'avez compris. Mais avant de vous exposer la situation, il faut que je m'assure de votre dévouement à notre cause. La mission que je compte vous confier sera une épreuve comme peu d'hommes ont eu à en vivre. Les périls seront sans nom, l'ennemi pourra se dissimuler sous bien des masques, et vous devez savoir que les cavaliers noirs, malgré leur puissance, ne sont sans doute que ses laquais. Et même si vous parvenez à remplir votre tâche, il est à craindre que plus d'un périra de male mort sur le chemin de la victoire. Vous devez aussi savoir que votre entreprise sera de première importance, que l'échec condamnera cette partie du monde, au moins, à subir le joug du mal durant une ère de ténèbres et de tyrannie dont je ne vois pas comment nous pourrions sortir. Maintenant que voici exposée l'ampleur de la tâche, vous devez me dire si vous y adhérez. Il s'agit d'un engagement sans pareil, du serment d'une vie, je vous demande de dévouer vos existences à un noble but, sans pouvoir garantir une once de gloire pour aucun d'entre vous. Et que nul ne blâme celui qui en restera là, que nul jamais n'évoque sa lâcheté, je ne suis pas en droit d'exiger de vous une telle chose, je ne puis que vous implorer de venir à l'aide du monde que vous aimez.
— Il va de soi, reprit Monastorio dès que la reine eut fini, que je serai des vôtres.
— Mon arc est acquis au service de la reine, posa calmement Sarlander. Où elle m'envoie, je vais. Et moi seul dans la cité connais les usages de l'extérieur, ayant beaucoup voyagé, j'en serai donc.
— Bravo, tonna soudain Marken, je vous félicite de votre loyauté. Tout ça est bien joli, tous ces mystères, mais si vous croyez vraiment que moi, que je vais affronter ces brutes, risquer ma peau dans des batailles obscures contre des monstres dont j'ignore tout, battre la lande comme un gueux des mois durant avec le ventre vide et mal aux pieds, et jouer les héros d'opérette pour sauver le monde, et bien madame sauf votre respect, permettez-moi de vous dire...

Un blanc colibri se posa alors sur l'épaule du Chevalier Noir en un froissement d'ailes, et se mit à lui susurrer divers gazouillis à l'oreille. Le visage du paladin s'amollit soudain, comme pris d'une subite lassitude.

— ... que vous avez parfaitement raison. J'en suis, youkaïdi, joyeux compagnons.
— Ouais, fit Ghibli, dubitatif. Le sort du monde, c'est intéressant, mais moi ce qui me passionne, c'est le mien de sort. Y a-t-il quelque chose à gagner à cette histoire, à part l'admiration des foules ? Non parce que moi je suis mercenaire, et du point de vue déontologie professionnelle, si je dois risquer ma peau, majesté, il va falloir allonger...

La reine avait fait un mouvement du menton, et une dame de compagnie avait sorti d'un renfoncement du mur un coffret aplati long comme l'avant-bras. Un coffret délicatement ou-

vragé, de multiples pièces de bois précieux divers et variés aux couleurs arrangées avec soin. La demoiselle l'ouvrit, et l'inclina pour que le nain puisse en voir le contenu. Sur fond de velours noir, une couche de pierres précieuses épaisse d'un pouce roulait et crissait. Il y avait beaucoup de diamants, mais aussi des rubis, saphirs, émeraudes, tourmalines, topazes, ambres et jades sculptés plus finement qu'aucun orfèvre humain ne le pouvait faire, ainsi que de petits bijoux mêlant divers métaux, à l'usage inconnu mais qui ne devaient pas être donnés.

— . . . la . . . thune. . . articula le nain.
— Vous avez raison d'aborder ce sujet, j'allais oublier que je vous dois déjà un modeste dédommagement. C'était cinq cents pièces d'or je crois ? Cinquante ? Ah, bien, on vous comptera vos cinquante pièces chacun. Ceux qui accepteront la mission en recevront mille de plus pour les menus frais de la mission, et en cas de victoire, chacun recevra un coffret tel que celui ci. Avec son contenu.

C'est-à-dire, calcula Vertu, assez de richesses pour qu'un conspirateur habile puisse se payer un royaume entier, idée qui balaya toutes les préventions qu'elle aurait pu avoir.

— Madame, je ne saurais préjuger de l'attitude de mes compagnons, mais je suis aventurière et en tant que telle, l'idée de braver le danger m'est familière, voici pourquoi vous pouvez me compter parmi la compagnie.
— J'accompagnerai dame Vertu, dit simplement Piété, peu assuré.
— *Je n'ai rien à vous apporter*
Que ma muse et ma pauvre lame,
Mais rien à perdre, aussi, Madame,
Que ma non-vie, c'est peu risquer.
Et si d'aventure les héros
Ceignaient de la gloire les lauriers,
Une ode, il faudra composer
Puissé-je en être le héraut.
— Sept. Il ne reste que ce jeune sorcier et cette petite personne encapuchonnée, qui confèrent depuis cinq minutes. Qu'avez-vous décidé ?
— Nous vous suivrons, Madame. Si l'avenir du monde le nécessite, nous ferons de notre mieux.
— Cette jeune dame craint-elle de se montrer ou de faire entendre sa voix ?

Sarlander fut le seul à remarquer la soudaine tension qui habitait la reine, à déceler l'altération dans la voix qu'il connaissait, à voir la légère crispation des longs doigts gris sur le bois du trône. Toute l'attention de la reine grise était maintenant fixée sur une seule personne.

— Je ne me dissimule nullement, madame, dit Xyixiant'h en se dévoilant.

Morgoth avait maintenant l'habitude des curieuses réactions que cela produisait sur ceux qui n'étaient pas prévenus de la grande beauté de l'elfe, il fut néanmoins surpris de voir la reine grise, jusque-là si placide, bondir hors de son trône, en proie à une vive émotion. Si les elfes étaient ordinairement plus chétifs que les humains, leur souveraine, que ce soit par le fait de l'âge ou de son ascendance, atteignait presque les deux mètres de haut, taille prodigieuse selon les critères de sa race. Sans plus prêter attention au reste de l'assemblée, elle traversa la pièce et prit la jeune compagne du sorcier par les épaules.

— Milzaïa, est-ce toi, ou sont-ce mes yeux encore qui me trompent ? J'ai attendu ton retour tant d'années. . .
— Milzaïa ? Est-ce mon nom ? Vous me connaissez donc ?
— M'aurais-tu oubliée, mon amie ?

— Hélas, l'histoire est cruelle, souhaitez-vous l'entendre ?
— J'en suis impatiente. Mais je ne crois pas utile d'ennuyer nos amis avec nos vieilles histoires, aussi en discuterons-nous plus tard. Voici donc que les neuf ont accepté. Je puis maintenant vous dévoiler le fin mot de l'histoire.

Elle soupira, et reprit lentement sa place. Alors, elle prononça les paroles que sans doute, elle avait bien longtemps répétées dans sa tête.

— À vous au moins, aventuriers, le nom de Skelos est funestement familier. Les millénaires ont passé, mais ni dans le souvenir des elfes, ni même dans celui des humains, l'empire de Skelos ne s'est totalement effacé. Était-il démon ? Était-il dragon ? Était-il le châtiment infligé par les dieux aînés ? Nul ne connut jamais le détail de son avènement, mais tous ceux qui ont vécu les siècles de servitude et d'horreur, tous ceux qui ont subi le meurtre, la torture et la mutilation dans les cachots de son Antre Maudit, les peuples qui ont disparu et ceux qui lui ont survécu, tous ceux, en somme, qui eurent le triste privilège d'être contemporains de cette ère de cauchemar ont pâti de son pouvoir inébranlable. Nombreux furent les héros qui périrent en l'affrontant, lui ou ses serviteurs perdus, certains sont encore loués, d'autres oubliés. Vous le savez sans doute, il fut finalement vaincu au cours de deux héroïques batailles, et périt dans la chute de sa citadelle de Narthur, alors qu'il tentait de rejoindre son antre pour régénérer ses forces. Or le mal était si puissant en Skelos qu'il corrompait tout ce qu'il touchait, que tout ce qui émanait de lui, tout ce qu'il concevait, en était profondément et irrémédiablement marqué. C'est ainsi qu'après la chute du tyran, ses capitaines et ses disciples continuèrent à faire régner la terreur dans le monde, usant des multiples sortilèges et artefacts laissés à leur intention par le Maître déchu. La bête était morte, mais pas son venin, et il fallut des siècles de lutte incessante pour que les peuples libres se débarrassent de l'héritage maudit. Puis, le calme revint, peu à peu, et génération après génération, les manifestations du mal absolu se firent de plus en plus rares. Plus rien ne subsiste de cette lointaine époque, les malédictions ont sombré dans l'oubli, les citadelles sont tombées en poussière, les armes ensorcelées ont été brisées ou fondues. Tout cela est très bien.
— C'est rigolo, intervint Mark, mais j'ai la prémonition que vous allez nous annoncer qu'il est resté *quelque chose*, pas vrai ? C'est sans doute mes pouvoirs de paladin...
— Hum... Et bien, vous avez deviné juste. Le commandant Monastorio est venu me trouver voici plusieurs mois pour me raconter une histoire préoccupante et me demander son aide. Vous êtes mieux placé que moi, je crois que je vais vous laisser parler mon ami.
— Merci, madame. Cette histoire est celle de mon père. Dans sa jeunesse, il avait fait partie de la garde personnelle d'un puissant magicien qui disait s'appeler Thargol. Ensemble, ils avaient sillonné les contrées voisines de la mer Kaltienne. Jamais mon père ni aucun des autres hommes de la garde ne sut exactement ce que cherchait Thargol, et du reste ils étaient assez bien payés pour ne pas poser de question, mais il mettait dans sa quête une ardeur de fanatique. Ils ont fouillé les temples anciens, les ruines cyclopéennes de châteaux sans seigneurs, les cimetières que plus personne ne visitait depuis des siècles, et jusqu'en Orient, les tunnels de l'Antre Maudit de Skelos. Toutefois, c'est dans le désert bien plus au sud que la quête de Thargol prit fin. Là, mon père vit le sorcier faire lever une tempête épouvantable et, lorsque des heures plus tard le vent retomba, il vit qu'une immense dune s'était volatilisée, et qu'à la place était apparue une cité, mais oui, une ancienne cité engloutie dans les sables, presque intacte à ce qu'il m'en a dit. Le sorcier y avait pénétré, ayant donné consigne à son escorte de l'attendre à l'entrée, il y était resté presque toute une journée avant de ressortir en courant, une expression d'intense exaltation sur le visage. Mon père en fut très frappé, jamais,

me racontait-il, n'avait il vu un homme si heureux. Séance tenante, ils tournèrent les talons et rentrèrent jusqu'au port balnais de Dhébrox, la cité des mages. Pendant le voyage du retour, le sorcier Thargol fut pris du mal de mer, et prit une potion qui le fit sombrer dans un profond sommeil. Il se trouve que ce soir-là, c'était mon père qui assurait la garde de sa chambre, et comme il était de nature curieuse, il décida de découvrir pour quelle raison il avait risqué sa vie, il fouilla donc dans les affaires du mage. Il ne trouva rien de bien extraordinaire chez un homme de cette profession, hormis une petite bourse noire, parfaitement insignifiante, que son patron avait laissé dans sa botte. Il l'ouvrit avec précaution, et en sortit un anneau, un simple anneau à peine assez large pour être passé à un doigt, fait de trois tresses de cuivre, d'or et d'argent entrelacées.
— Mildiou de mauvais vin ! s'exclama Morgoth, sur le coup de la surprise.
— Je vois que notre jeune ami a retenu les leçons qu'on lui a données en classe à propos des objets magiques légendaires.
— Oui, et si c'est ce que je crois, nous sommes effectivement dans une situation... Peu importe, poursuivez, je vous prie.
— Bref, mon père était un homme sans fortune ni éducation, mais il était prudent et malin, et doté d'une grande intuition. Dès qu'il sortit l'anneau de sa bourse, il ressentit, ce sont ses propres mots, les vrilles du mal pénétrer son âme. Quelque chose était dans l'anneau, quelque chose qui avait longtemps dormi parmi les sables et qui s'était éveillé depuis peu à la conscience, une volonté supérieure et maléfique. Il sut tout de suite que l'anneau devait regagner sa bourse, sans quoi il serait à jamais perdu. Ce fut, à ce qu'il m'en a dit, l'acte le plus difficile qu'il eût jamais à accomplir, mais il y parvint finalement. Épuisé par tant d'effort, il remit la chambre en place et, par la suite, ne chercha plus jamais à s'approcher de l'anneau maléfique. Une fois arrivé à Dhébrox, il quitta ses compagnons à jamais et, sans attendre, prit le premier bateau en partance pour la Malachie, son pays, sans doute pour mettre un bon bout de mer entre lui et l'objet honni. Mon père était un homme d'origine modeste, sans grande éducation, mais l'aventure qu'il avait vécue lui avait assoupli l'esprit, l'avait rendu riche et lui avait procuré l'amitié de quelques puissants personnages, aussi put-il s'installer comme négociant et prospérer tout à loisir. Mais bien qu'il fût accaparé par ses affaires, il ne se passait pas une journée sans qu'il ne repensât à l'anneau, l'anneau maléfique dont il revoyait l'image chaque soir lorsqu'il fermait les yeux. Il eut deux fils, mon aîné et moi-même, et eut les moyens de nous donner une éducation d'honnêtes gentilshommes, nous taisant l'obsession qui était la sienne. Or l'an dernier, j'étais plongé dans l'étude d'un ouvrage savant de sorcellerie, car telle est ma passion, quand venant derrière moi, mon père défaillit. Il chut à terre, blême et hagard, mais après que je lui eut versé un verre de vin de chez nous, il reprit ses esprits. Il me montra d'un doigt tremblant la page que j'étais en train de lire, entièrement recouverte par le dessin d'un anneau, celui qu'il avait vu, trente ans plus tôt, sur ce navire cinglant vers Dhébrox, et que jamais il n'avait pu oublier. C'était l'Anneau d'Anéantissement.

Monastorio se tut un instant pour jauger les réactions de ses compagnons. Seul Morgoth, par son abattement, semblait se rendre compte de la gravité de la situation. Puis, Clibanios tira quelques notes sinistres de son instrument.

Viendront les temps où mon anneau
Seul témoignera de ma puissante stature.
Le Seigneur du Fléau.

Quand l'Anneau verra la lumière
Naîtra en Occident un être au cœur impur.
Le Seigneur de Misère.

Il sera le sorcier-démon,
Brûlez forêts, tremblez montagnes, tombez les murs.
Le Seigneur des Félons.

Lançant devant lui ses armées
Il portera partout le mal et la souillure.
Le Seigneur Décharné.

Et même les héros les plus grands
Périront de Sa main, laissés sans sépulture.
Le Seigneur des Tyrans.

Maître du temps, gardien des Portes,
Héritier de mon domaine de pourriture.
Le Seigneur sans escorte.

Pleurez, criez quand paraîtront
Ensemble deux étoiles, le masque et la fêlure
L'Anneau et le Démon.

— Telle est en effet la prophétie, commenta gravement Monastorio.

Mais Marken ne s'était pas laissé impressionner par ces vers terribles.

— La prophétie, la prophétie... Moi aussi je peux t'en balancer des radotages de vieilles folles qui parlent de fin du monde et de cieux qui s'ouvrent pour déverser des flots de sang et de feu. Si j'avais reçu dix piastres à chaque fois qu'on m'a conté de telles fadaises...
— C'est ce qui est écrit dans le Livre de Skelos.
— Il y a écrit pas mal de conneries dans le Livre de Skelos, les deux tiers ont été pondus par des ermites cinglés sous l'influence de substances illicites, tout le monde sait ça.
— C'est ce qui est écrit en gros, en rouge et en souligné trois fois, et ces paroles sont réputées avoir été proférées par Skelos lui-même. Il y avait des témoins.
— Ouais, ouais, ouh le vilain Skelos. Et il a quels pouvoirs cet anneau, à part effrayer les gens crédules ?
— Ce n'est pas très clair dans les écrits...
— Tu m'étonnes.
— Je crois, précisa Morgoth, qu'il y a un paragraphe à ce sujet dans les Normes Donjonniques.
— C'est exact, je vois que nous avons affaire à un érudit. C'est dans une annexe peu connue, en effet. L'anneau est décrit comme un « Ring of the Evil Demigod » ce qui, traduit de l'énochien archaïque, signifie à peu près « Anneau du demi-dieu maléfique ». Là encore, ses pouvoirs précis ne sont pas décrits, l'essentiel de l'article est constitué de mises en garde et de précautions à prendre si jamais on tombe sur l'objet. En revanche, dans le Codex Demonicus et Demoniculibus de Rabno Van Kulen, on trouve si on sait lire un passage bien plus intéressant, peut-être l'avez-vous lu ?
— Mais oui, je me souviens maintenant qu'il en était fait mention à propos de la chute de...
— Euh, dites-moi les universitaires, si on poursuivait là...

— Oui, bien. Donc, après avoir identifié formellement l'Anneau d'Anéantissement, j'ai fait de longues recherches à son sujet. J'ai du laisser mon père, bien vieux et fatigué, ainsi que mon frère qui s'occupait des affaires de la famille, et je suis parti à mon tour à la recherche d'informations sur le devenir de l'Anneau. J'ai tâché d'être discret, mais sans doute ne l'ai-je pas été suffisamment, car un jour, j'ai trouvé sur mon chemin l'un de ces cavaliers noirs, auquel je n'ai échappé que d'extrême justesse.
— Les Khazbûrns ! s'exclama Ghibli.
— Les quoi ? s'enquit Xy.
— Khazbûrns. C'est de l'argot nain, ça signifie « ennui récurrent qui te pourrit la vie avec une constance irritante ». Poursuis, humain.
— Oh, il n'y a plus grand chose à en dire, si ce n'est que mon chemin a croisé à plusieurs reprises celui de ces... Khazbûrns. Un nom qui leur sied, à la vérité. D'après ce que j'ai pu reconstituer, leur activité a commencé voici deux ans au pays de Gunt, et c'est toujours la même histoire. En tous lieux, ils poursuivent les sorciers les plus puissants, les plus prometteurs, et la nuit venue, ils les assassinent sans pitié, ni égard pour les innocents alentour. C'est partout le même carnage.
— Mais ils n'ont peut être rien à voir avec l'anneau ? hasarda Morgoth avec espoir.
— C'est à espérer en effet, mais le fait que les neuf cavaliers rôdent ensemble autour de la Colline de Grob au moment même où nous nous préparons à agir est fort préoccupant, je doute qu'il s'agisse d'un hasard.
— Hinhin. Et, notre travail, ça consiste en quoi au juste ?

La reine reprit alors la parole.

— Retrouvez l'Anneau. Prenez-le à celui qui le possède, retrouvez-le avant ce sorcier-démon de la prophétie. Lorsque vous l'aurez, détruisez-le sur place sans attendre, ou si vous n'y parvenez pas, ramenez-le-moi.
— J'ai déjà une piste, précisa Monastorio. Un ancien compagnon de mon père avec qui j'avais pris contact par lettre, et qui vit à Baentcher. Il avait l'oreille du sorcier Thargol, c'était son homme de confiance, si quelqu'un sait quelque chose sur le devenir de l'anneau, c'est lui.
— Bien, fit Vertu. Nous avons un but, des ennemis, et une récompense. Je pense que tout est réuni pour une belle aventure, à la vérité. Je suggère que nous nous retirions, afin de laisser la reine à ses affaires, car je suppose que votre majesté a d'autres soucis en tête que nos radotages d'aventuriers.
— Vous pouvez vous retirer, concéda la souveraine. Vous êtes libres d'aller et venir au sein de ma cité, comme n'importe quel citoyen de Sandunalsalennar. Amusez-vous, reposez-vous, les épreuves qui vous attendent seront rudes. Nous tâcherons de rendre votre séjour parmi nous aussi agréable que possible.
— Ouais madame, et puisque vous nous y invitez, on va foutre un bordel de tous les dieux, assura Ghibli. Pour ça, on ne craint personne, pas vrai les gars !

Le reste de la troupe tâcha de ne pas se formaliser de l'enthousiasme déplacé du nain, et s'apprêta à prendre congé.

— Oh, jeune fille...
— Moi madame ? fit Xy en se désignant de l'index.
— Pouvez-vous rester un instant, je souhaiterais vous entretenir quelques instants en privé.

La reine grise attendit que les huit compagnons se fussent éloignés, puis elle congédia à leur tour ministre, gardes et dames de compagnie. Lorsqu'elle fut seule avec Xyixiant'h, elle la

mena jusqu'à un balcon qui surplombait la cité.

— Je suis étonnée, Milzaïa, et blessée aussi, je le concède. Pourquoi agis-tu avec moi comme avec une étrangère ?
— Hélas madame, je suis toute disposée à croire que nous soyons proches, mais je n'en ai aucun souvenir. Je suis au regret de vous causer des tourments, mais croyez que c'est à mon insu. Voici peu de semaines, j'ai été trouvée en proie à une torpeur de plus d'un siècle, et éveillée à la vie par mes compagnons que vous avez vus, mais j'étais vierge de tout souvenir de ma vie passée. J'ignore qui je suis, ne me souvenant pas même de mon nom. Mes amis m'ayant trouvé près d'une plaque de métal gravée au nom de Xyixiant'h, ils ont supposé que c'était le mien. Mais si vous m'avez connu sous un autre nom, je serai ravie de le reprendre.
— Xyixiant'h dis tu ? Le destin est ironique... Mais oui, c'est bien ton nom, bien plus que Milzaïa en vérité.
— J'ai donc plusieurs noms ?
— Les gens du commun se contentent d'un seul. Tu as tout oublié dis-tu ? Oui, tout ceci me revient maintenant. Où t'a-t-on trouvée ? Raconte-moi les circonstances.
— J'étais dans une sorte de machine métallique, enfermée et préservée du temps, sous la garde d'un monstre hideux, appelé le Divisé. C'était, d'après Morgoth, un sorcier en quête d'immortalité, qui avait cherché à me soustraire la mienne, et dont les ambitions avaient connu un échec cruel. Après que mes compagnons l'eurent tué, les âmes qu'il retenait prisonnières furent libérées, et en particulier la mienne, qui revint dans mon corps, mais hélas sans mes souvenirs. Mais je vous ai trouvée, madame, c'était inespéré. Qui étais-je ? Une prêtresse de Melki, je crois ?
— Melki ? Ah oui, c'est le nom que les humains donnent à la bienveillante Yeshmilaï. Tu étais, en effet, sa prêtresse.
— Merveilleux ! Ainsi, ils avaient deviné juste. Ai-je des parents, des amis encore vivants ? Qui suis-je, ma reine, je vous en conjure, dites-moi tout !

La reine grise plongea un instant son regard dans celui, ardent, de Xyixiant'h, et soupira de lassitude.

— Oui, je pourrais vous en dire beaucoup sur vous-même et votre histoire, bien qu'elle me soit en partie inconnue. Hélas, je ne puis vous en révéler davantage sans rompre le serment que je fis jadis à une amie très chère. Je garderai donc le silence, à regret.
— Mais... je vous en conjure, vous ne pouvez me laisser ainsi dans l'ignorance ! Qui est donc cette amie très chère qui tient tant à me tourmenter de la sorte ? Pourquoi ?
— Elle avait ses raisons, que je comprends. Mais pour que vous ne vous n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi, et que vous ne vous croyiez pas une nouvelle ennemie, je puis vous révéler l'identité de cette amie qui m'a fait jurer de garder le secret. C'est vous-même. Vous qui avez cherché l'oubli, naguère, et il semble que vous l'ayez trouvé. Vous m'avez demandé de prêter serment de vous taire à jamais les raisons de votre plan s'il était couronné de succès, ce que je fis bien que je désapprouvât le projet. Vous fûtes mon amie, douce Milzaïa, et l'êtes encore, je ne puis trahir votre confiance en vous apprenant les circonstances de votre oubli. Rejoignez vos compagnons, maintenant, et ne vous tracassez plus pour ces questions.

IV.5 La joute

Il faut être totalement retors pour se faire effacer volontairement la mémoire, se dit Xyixiant'h lorsqu'elle fut sortie du palais. Je suis donc un être retors.

La rencontre avec la reine grise ne lui avait pas apporté beaucoup de progrès dans sa quête personnelle, aussi tourna-t-elle cent fois dans sa tête le problème et les maigres éléments qu'elle en connaissait. Quelles terribles circonstances l'avaient-elles poussée à de telles extrémités ? Elle redoutait de ne jamais retrouver ses souvenirs, mais redoutait tout autant de découvrir sa vraie nature. Perplexe, elle avança à vive allure dans les rues de Sandunalsalennar, emplies déjà des senteurs délicieuses du repas de midi qu'on préparait un peu partout. La faim qui la tenaillait la distrait alors de ses pensées.

Elle n'eut aucun mal à retrouver ses compagnons, qui n'étaient guère discrets et avaient attiré l'attention de toute la ville. Réunis sur une place au bord d'un plan d'eau alimenté par une belle source claire, assis en rond autour d'un foyer, ils festoyaient de la provende que leur avait octroyée la reine, par le truchement de ses agents. Il y avait toutes sortes de petits pains, aux noix, aux fruits secs, aux herbes, aux racines amères, de grands pains ronds à la croûte épaisse où, une fois coupés en deux, on coulait une soupe brûlante et épaisse qui se mêlait à la mie pour former une pâte savoureuse, des galettes grillées, croustillantes et souples en bouche, des viennoiseries et pâtisseries de multiples sortes, des friandises tendres et si sucrées que vos dents semblaient fondre en quelques instants, et pour arroser tout ça, des liqueurs, vins et cidres aromatisés qui n'avaient rien de commun avec les grossières boissons servies dans les tavernes de Banvars. Clibanios, qui n'avait que faire de tout ce ceci, jouait un petit air léger et sans paroles, pour accompagner la digestion et complaire aux elfes curieux qui s'étaient amassés alentour.

Xy ne tut rien à ses compagnons de ce que lui avait dit la reine. On expliqua à ceux qui l'ignoraient l'origine de la prêtresse et son problème, qui souleva des soupirs compatissants. Mais nul ne trouva d'explications convaincantes à l'acte singulier qui consiste à se faire effacer la mémoire.

— Peut-être, hasarda l'intéressée d'une voix tremblante, suis-je un être immonde et meurtrier, dont les actes m'ont fait si honte que j'ai préféré l'oublier.
— Sois sans crainte, la rassura aussitôt Morgoth, nous qui connaissons ton caractère avons bien vu que tu n'étais rien de tel. Melki t'accorderait-elle ses pouvoirs si c'était le cas ? Et crois-tu que la reine des elfes, qui te connaît, se dirait ton amie ? C'est une noble personne, qui ne se prendrait certainement pas d'affection pour un être méprisable.
— J'espère que tu as raison, je n'aimerais pas me réveiller un jour en me souvenant être quelqu'un dont j'aurais honte. Tiens, mais que se passe-t-il ? Où vont-ils tous comme ça ?

Les elfes en effet commençaient à quitter l'endroit sans hâte, par petits groupes discutant vivement.

— On va leur demander. Holà !

Sarlander interpella un de ses concitoyens, qui lui répondit dans sa langue chantante. Une certaine lassitude ne manqua pas de se peindre sur ses traits.

— Je me souviens maintenant, il y a un grand concours de tir à l'arc.
— Ah chic, fit Xy, ça nous changera les idées !
— Vous voulez y assister ? Bon, si ça vous amuse.
— On dit que les archers elfes sont les plus habiles du monde, dit Piété avec intérêt. Dame

Vertu, n'êtes-vous pas impatiente de les voir à l'œuvre ?
— Si, si... j'aurais préféré que nous mettions sur pied un plan d'action, mais bon, un peu de détente et de repos après la nuit qu'on a passée ne peut pas nous faire de mal.

Ils prirent donc sans se presser le chemin du Pré Festif, où se tenait le tournoi. En chemin, ils ne se lassèrent pas d'admirer les merveilles de l'architecture elfique, dont les subtiles variations indiquaient en un langage secret les attributs, occupations et antécédents des occupants des lieux. Mais les rues étaient largement désertées de leurs habitants, qui s'étaient pour la plupart donné rendez-vous au spectacle. « Ces fainéants n'ont manifestement rien d'autre à foutre de la sainte journée », commenta Sarlander avec aménité, remarque qui fit naître un grand sourire sous la barbe rousse de Ghibli. Ils étaient fort nombreux et bruyants, les supporters qui se massaient sur les gradins bordant le grand pré ou dans les branches des grands arbres avoisinants.

— On m'avait conté que les elfes s'éteignaient doucement, observa Vertu avec surprise. L'opinion communément répandue est que votre race partait lentement par-delà les mers de l'Ouest, dans quelque retraite magique, et que vous n'étiez qu'une poignée à honorer de votre présence le continent Klistien. Mais je constate qu'il n'en est rien ! Sandunalsalennar m'apparaît bien plus vaste que Banvars, et maintenant je vois que sa population assemblée dépasse de loin celle de sa voisine humaine.
— Oui, expliqua Sarlander, les humains sous-estiment généralement notre nombre car nous les accueillons rarement dans nos établissements, et que peu d'entre nous sillonnent les routes du vaste monde. Cependant, il est vrai que nous décroissons lentement depuis des millénaires. Sandunalsalennar est une des plus grandes cités que nous possédions, mais ne peut se comparer à Baentcher, Sembaris ou même Burzwalla. Il y a une poignée de vieilles métropoles telles que celle-ci sur le continent nordique, quelques autres sur le continent méridional, de lointaines colonies dont nous avons peu de nouvelles en Orient et au-delà du Naïl, mais il est vrai que la puissance des elfes est sans commune mesure avec ce qu'elle a été du temps de l'Empire d'Or.
— Quelle tristesse. Et à quoi ce déclin est-il dû ?
— Bien des explications ont été avancées pour justifier notre affaiblissement, la plupart fantaisistes. On a parlé de malédiction, de stérilité, d'abâtardissement de la race, de perte des valeurs morales, de corruption des mœurs ou je ne sais quelles fadaises réactionnaires. J'ai même parfois lu sous la plume d'auteurs médiocres et ignorants qu'il fallait blâmer l'abus de la pratique bardite qui tenait les mâles éloignés de la compagnie féminine, ce qui est totalement sot, car compte tenu de notre espérance de vie, les femelles ont tout loisir de se faire féconder plus souvent qu'à leur tour.
— Mais alors, d'où vient cette décadence ?
— C'est difficile à expliquer à quelqu'un qui n'est pas de notre race... voyez-vous, nous vivons selon un rythme bien différent du votre, un siècle est pour nous peu de chose... Prenez la grande barrière qui ceint la cité, comme vous l'avez peut-être compris, elle n'a pas été construite, mais en quelque sorte cultivée. Sa taille, sa forme, sa croissance ont été minutieusement planifiées par des botanistes de jadis. Mais le temps qu'elle pousse jusqu'à ses dimensions prévues, temps qui pour nous est raisonnable pour une telle entreprise, chez les hommes, des empires, des cultures entières ont émergé, ont prospéré puis ont sombré dans le chaos et l'oubli. Quel aurait été le destin de Sandunalsalennar si, à l'époque, un de ces empires humains avait levé ses armées contre nous tandis que la ville était encore sans défense ? Ainsi ont disparu moult cités elfiques, emportées pour n'avoir pas pris la mesure des changements

du monde. Durant le Cycle de Sang, nombreux furent les Premiers Nés qui tombèrent, surpris sans armes, sans même avoir eu vent de l'avènement de Skelos. J'ajoute que si l'humanité s'est rapidement remise de cette ère de terreur, nous autres du Beau Peuple souffrons encore des pertes subies alors. Je ne puis que louer la reine grise pour son attitude ouverte et son intérêt pour les problèmes du monde extérieur, et nous avons beaucoup de chances d'avoir une telle souveraine alors que le mal ancien rôde de nouveau sur la terre, d'ailleurs je...

Des piaillements l'interrompirent, car des elfes de l'assistance s'étaient assemblés autour de lui aux cris de « Shaïloh, Shaïloh », ce qui visiblement l'embarrassait.

— Que disent-ils, s'enquit Morgoth auprès de Xyixiant'h.
— Traduit librement, ça veut dire quelque chose comme « flèche de mort ». Je suppose que c'est un surnom qu'on lui donne. J'ai l'impression que tout le monde veut le voir concourir au tournoi.
— Sarlander doit être un archer émérite !
— Je suis curieuse de le voir à l'œuvre. Mais dis-moi, Vertu, le concours est peut-être ouvert aux humains ! Tu n'as pas envie d'essayer ?
— J'ignore si ce concours de tir à l'arc concerne les humains, mais je suis à peu près certaine que les concours de bite ne regardent pas les femmes. Qu'ils usent leurs arcs et cassent leurs flèches autant que ça les amuse, je ne suis pas venue là pour ça.
— Une position que je ne peux que comprendre, madame.

Derrière eux venait d'apparaître, fidèle à son habitude de surprendre son monde, Eliazel. Il avait quitté sa cotte de mailles scintillante, mais gardé par-devers lui son arc, comptant visiblement participer à la joute. Si son visage restait impassible, sa voix trahissait le grand dédain dans lequel il tenait la voleuse et ses compagnons.

— Peut-on savoir en quoi ma position vous agrée tant, capitaine ?
— Je ne doute pas de vos qualités d'archère, madame, et je gage qu'elles sont fort prisées par vos... semblables, mais j'ai pour ma part étudié le noble art de l'arc et de la flèche depuis mon plus jeune âge, m'y astreignant chaque jour avec conscience et ardeur, suivant en cela l'exemple de mes pères, et ce depuis une époque où vos aïeux retournaient la terre avec des bâtons pour se nourrir des glands qu'ils pouvaient trouver dans l'humus. En outre, ma race fut dotée par les dieux d'un regard plus perçant et d'une main moins tremblante, c'est notoire. Ainsi, madame, vous ne pouvez en aucun cas rivaliser avec l'un des nôtres, ou bien peut-être avec les malhabiles ou les plus jeunes. Mais compte tenu de votre ancienneté ou de votre handicap, on vous laissera peut-être concourir dans la catégorie « premier bois », avec les enfants de moins de cinquante ans.
— OK Spock, tu veux la merde, tu vas l'avoir. Je vais te montrer ce qu'elle te met au cul, la race inférieure.

Et Vertu, furieuse, de s'inscrire au tournoi.

Il y avait une grosse centaine de participants. Le tir à l'arc était un sport traditionnel très prisé par les elfes de toutes origines, tout le monde savait ça. Un bon tiers des concurrents étaient des militaires, gardes du palais ou de la cité, les autres pratiquaient juste pour le sport. Les femmes n'étaient pas rares, car les elfes ne pratiquent guère la ségrégation des genres, mais Vertu était bien la seule représentante des « hommes mortels destinés au trépas », comme on les appelait ici.

Sarlander lui expliqua le principe de la joute ; il s'agissait d'une succession d'épreuves diverses à accomplir au mieux. On pouvait échouer, et on était éliminé pour les épreuves suivantes,

ou bien réussir, auquel cas on récoltait un certain nombre de points en fonction de la qualité de la prestation fournie. Les points étaient matérialisés par autant de petites perles de bois enfilées délicatement sur un collier (un par épreuve) qu'on vous remettait autour du cou. À la fin, le vainqueur recevait la considération générale, ainsi que le trophée, qui était aujourd'hui un superbe arc elfique chryséléphantin de Plustre.

La première épreuve débuta. Elle était simple, il s'agissait de planter sa flèche dans une large planche de bois haute comme un homme, plantée verticalement à soixante-douze pas. À chaque fois que cinq concurrents étaient passés, l'épreuve était interrompue quelques secondes afin qu'un aide ôte les flèches. Eliazel, qui s'était inscrit juste après Vertu, se trouvait donc à côté d'elle et la toisait d'un air narquois tandis qu'elle bandait son arme. Elle plissa les yeux et encocha sa flèche.

— Peut-être serait-il équitable, puisque votre vision est trouble, que j'aille vous indiquer sa position avec un grand panneau. Mais j'y songe, ce serait sans doute préjudiciable à ma propre sécurité, il vaut mieux que je n'en fasse rien.

Mais il en fallait plus pour troubler l'archère, qui lâcha son projectile et, avant même qu'il n'ait atteint son but, se tourna vers Eliazel.

— Oh ça va, dit-elle avec un grand sourire, je crois que j'ai trouvé la cible, elle est juste au bout de ma flèche.
— Certes, joliment fait compte tenu des circonstances. Bien qu'il ne s'agisse que d'une épreuve sans grand mérite, je ne doute pas qu'à votre échelle, il s'agisse d'un défi relevé avec brio.
— Vous m'avez l'air fort en paroles, mais je ne vous ai pas encore vu tirer, c'est votre tour je crois.
— Bah, ne faisons pas attendre la plèbe.

L'elfe pédant visa à peine, et décocha une flèche distraite qui suivit une trajectoire bien tendue jusqu'à se ficher à une main de celle de Vertu. Les deux adversaires cessèrent leurs moqueries pour un temps. Quelques autres concurrents passèrent, puis une clameur agita la foule. C'était au tour de Sarlander, qui visiblement jouissait d'une grande popularité. Il salua le peuple en brandissant son arc bien haut, puis se mit en devoir d'encocher une flèche. Alors, Vertu vit que les elfes avaient un comportement plus ou moins curieux, ceux du public tentaient de se coucher sous les bancs en une joyeuse plaisanterie, ne laissant dépasser que leurs yeux, tandis que les concurrents se hâtaient de quitter l'arène pour se dissimuler en périphérie derrière les arbres.

Sarlander tendit alors son arc, puis le détendit, le prit dans l'autre main, le retendit, le détendit, encocha une flèche, le retendit. Vertu, voyant ce curieux manège, ne savait à quel saint se vouer, mais une voix derrière elle la héla. Un des concurrents lui fit signe de se baisser, ce qu'elle fit juste à temps. La flèche de Sarlander fusa dans une direction tout à fait quelconque et avec un angle approximatif, ricocha sur un bouclier pendu à un arbre qui ornait la lice, traversa la zone où se trouvait la tête de la voleuse deux secondes plus tôt, rebondit derechef sur un des poteaux qui délimitait la zone de tir, partit bien haut en direction des cimes, coupa une mèche blonde d'une vestale de Theaïhn la déesse des cours d'eau, qui s'était imprudemment avancée hors de sa cachette, puis se perdit parmi les feuilles. Un instant de silence, puis quelques applaudissements. Alors, à l'autre bout de la lice, un pigeon embroché tomba misérablement au sol. Une délirante ovation accueillit la prestation de Sarlander, qui s'inclina bien bas pour saluer son public ravi, avant de quitter la place. Chacun reprit alors une attitude plus digne et les concurrents revinrent à leurs places.

L'épreuve s'acheva lorsque les derniers concurrents eurent tiré, et il advint que comme Eliazel l'avait dit, l'épreuve était des plus simples, seule une poignée d'archers avaient raté leur cible, trahis par leur matériel ou trompés par le vent. On remit les colliers en fonction des mérites respectifs.

— Mais dites-moi Eliazel, on dirait que j'ai trois perles de bois autour du cou ! C'est le maximum pour cette épreuve je crois. Oh mais, excusez-moi de retourner le couteau dans la plaie, je vois que vous n'en avez que deux ! Quel dommage... C'est sans doute que j'ai visé le centre exact de la cible, alors que vous vous contentiez d'un tir imprécis, peut-être voudriez-vous qu'après cette affaire, je vous donne quelques cours, j'ai cru remarquer que votre prise était fébrile.
— Madame, vos sarcasmes ne m'atteignent pas, et vous n'entendez rien à ces choses. Sachez que les épreuves suivantes auront des enjeux plus grands, et que ce n'est sans doute pas le point que vous venez de marquer qui nous séparera.
— Oui oui, on verra.

L'épreuve suivante était plus corsée. Une boule de foin d'un demi-pas de diamètre avait été pendue à une branche haute par une corde tressée de lys et de boutons d'or, de dix pas de long environ. Juché sur ladite branche, un elfe équipé d'une gaffe à crochet faisait se balancer la boule avec une assez grande amplitude. Pour les concurrents situés à cinquante pas, à la difficulté due au mouvement de la cible s'ajoutait sa position, car elle oscillait à vingt pas au-dessus du sol, en net surplomb donc. Le but du jeu était de placer trois flèches dans la boule, le plus perpendiculairement possible.

Cette épreuve dura assez longtemps car peu de tireurs avaient été éliminés au tour précédent, ce qui laissa à nos deux ennemis le temps d'échanger des amabilités bien senties. Comme l'affaire était plus corsée, près de la moitié des archers furent éliminés à l'un des trois tours de jeu. Vertu et Eliazel se comportèrent convenablement, récoltant chacun cinq points, un de moins que le maximum, un score que seuls trois jouteurs dépassèrent.

La troisième épreuve plut beaucoup à Vertu : il s'agissait de se déplacer sur un long chemin de planches. Six d'entre elles, peintes de noir ou de rouge, étaient reliées à des mécanismes faisant surgir, à droite ou à gauche, des cibles de bois circulaires grandes chacune comme une tête d'homme, et qui étaient sans cela dissimulées derrière six panneaux de bois fort. L'apparition des cibles ne durait guère plus de deux secondes, il fallait donc avoir de bons réflexes, et surtout, la vitesse d'exécution de l'épreuve était notée.

Vertu observa que la plupart des elfes s'arrêtaient avant chacune des planches colorées, préférant assurer leur qualification pour la phase suivante, quitte à perdre des points en raison du temps qu'ils prenaient. Malgré tout, une bonne partie d'entre eux ratèrent des cibles, quittant ainsi la compétition. Pour sa part, elle méprisa ces stratégies, et lorsqu'elle se présenta devant le chemin de bois, elle prit une grande inspiration, saisit son arc dans sa main droite, une flèche dans la gauche, et s'élança aussi vite que ses jambes pouvaient la porter. Seul un archer émérite, jouissant d'une excellent coordination et d'une parfaite maîtrise de ses mouvements, pouvait prétendre à réussir un tel exploit, et c'était exactement le cas de Vertu. Elle avait peu fréquenté les écoles d'archerie et ignorait les techniques savantes professées par telle ou telle tradition. Elle avait appris sur le tas, en regardant faire les autres, en essayant, en chassant, en comptant sur ses talents pour assurer sa survie, en triomphant d'adversaires plus forts qu'elle. À ce jeu, elle avait un avantage considérable sur ceux qui n'avaient jamais qu'entendu parler du danger, de la guerre et des embuscades. Elle n'avait que faire du sport, et puisque aujourd'hui sa vie n'était pas en jeu, ce n'en était que plus facile.

Elle parvint au bout du parcours, consciente d'avoir été plus rapide que tous les candidats qui l'avaient précédée, et certaine de n'avoir manqué aucune cible. La vive clameur qui monta de la foule le lui confirma d'ailleurs. Eliazel, piqué au vif, ne pouvait pas se contenter d'une attitude médiocre, car il ne pouvait se laisser distancer aux points. Il emboîta le pas à la voleuse, et sa fierté virile aidant, se montra tout aussi brillant. À lui aussi, l'épreuve plaisait, car il passait sa vie à courir les bois, c'était un homme d'action. Et bien que la tension ait été vive et son soulagement immense d'avoir réussi, il parvint à rester impassible lorsqu'il rejoignit la jeune femme, qui ne fit aucun commentaire, mais esquissa un vague sourire.

Douze points pour chacun des deux concurrents, qu'un seul autre rejoignit. Ils n'étaient plus que trente-six. Tous les spectateurs avaient remarqué Vertu.

L'épreuve suivante était dite « des melons ». Depuis la cime des arbres, on laissait choir un de ces cucurbitacées, qu'une flèche devait traverser avant qu'il ne touche le sol. Le jeu était simple par son dispositif, mais ardu dans son déroulement, car les tireurs étaient tenus à trente pas, et il fallait tenir compte tout à la fois de l'accélération du fruit et de la décélération de la flèche. Comme il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise façon de percer un melon, tous les archers touchant la cible reçurent les douze points de la victoire. Ces archers étaient au nombre de onze, parmi lesquels Vertu et Eliazel, toujours inséparables dans la détestation.

Enfin vint l'heure de la cinquième et dernière épreuve, dite « des cerceaux ». On monta dans les arbres placer avec une précision millimétrique huit anneaux de bronze d'un diamètre avoisinant la longueur d'un avant-bras, pendus chacun par quatre cordes. Vertu nota qu'ils formaient une belle courbe en forme de voûte, et qui était en réalité une parabole. Il s'agissait, leur expliqua-t-on, de tirer une unique flèche qui passerait dans les huit anneaux successivement. Les tireurs étaient libres de se placer où bon leur semblait et de prendre tout le temps du monde.

Le premier des concurrents, qui était une concurrente, s'avança dans la lice et, choisissant avec soin sa position, prit l'inconfortable posture du tireur vertical. La foule était maintenant silencieuse, les choses devenaient sérieuses. Elle décocha son trait avec calme, il décrivit une trajectoire soignée, et traversa les cinq premiers anneaux, mais passa au-dessus des trois autres. Toutefois, l'archère s'estima satisfaite, elle venait de marquer quelques points. L'épreuve n'était pas éliminatoire, et il était fréquent qu'à ce stade, un succès incomplet couronnât le vainqueur de la joute. Il était bien facile pour les concurrents arrivés jusque-là de passer leur trait dans deux anneaux, et on pouvait, selon un angle précis, prétendre à enfiler trois anneaux avec un tir tendu. Mais il était impossible de faire plus de cette manière, seule une trajectoire courbe permettait de faire mieux. Vertu, lorsque ce fut son tour, vit que le problème était complexe. Elle devait poser avec une précision extrême le point de départ de son projectile, son angle vertical et horizontal, mais aussi doser la force à lui donner, ainsi que la vitesse de rotation qui lui permettrait de retomber droit et non à plat, ce qui perturberait la trajectoire. Ses dons étaient réellement à l'épreuve en cet après-midi, sur le Pré Festif.

Elle relâcha la corde. La flèche parti. Un anneau, deux anneaux en plein centre, le troisième un peu bas, le quatrième, cinquième, sixième... l'empennage de la flèche heurta le septième anneau, lui imprimant une course erratique livrée au hasard du vent. Mais le hasard favorisa Vertu, car la flèche parvint tant bien que mal, en une trajectoire oblique, à traverser le huitième anneau. La foule applaudit l'exploit comme il le méritait, et Vertu se prit à la saluer en retour.

Eliazel à son tour vint dans le Pré, et se plaça à l'exact endroit qu'avaient choisi les autres concurrents. Il prit une grande respiration, se concentra avec soin, mais moins longtemps que

ceux qui l'avaient précédé, et tira. Sa flèche tomba à terre après le sixième anneau, ce qui était un bel exploit, mais ne le satisfaisait nullement. Il s'en retourna, rageur, crachant dans l'herbe verte.

— Oooh... Quel dommaaaaaaaaage ! Vous étiez si bien parti...

— Toi, ta gueule.

— Vous avez vu les amis ? Quelle déplorable attitude, on s'éloigne du noble esprit sportif cher au baron Pierre de Coubertin, ça c'est certain.

Il quitta la fête pour n'y plus revenir. Vertu était toute à sa joie, mais elle n'avait pas pour autant gagné. En effet, ayant touché un des anneaux, elle n'avait remporté que quinze des seize points de l'épreuve. Or, un autre elfe qui l'avait précédée avait réussi le bel exploit de passer tous les anneaux sans les toucher, ce qui lui avait valu la note maximale, et en outre, il avait fort bien passé les autres épreuves, tant et si bien qu'il devança Vertu, par quarante-huit points contre quarante-sept.

Le vainqueur était un elfe de belle allure en vérité, vêtu d'une tunique sobre mais de bon goût, et dont la figure pleine de droiture et de sagesse inspirait le respect. Ses longs cheveux d'un noir de jais étaient tressés à la mode des nobles elfes, et retenus par des bagues d'argent. C'était sans doute une célébrité locale, car personne ne s'étonna de sa victoire, en revanche, nombre d'elfes félicitèrent Vertu – ou du moins elle pensa qu'ils la félicitaient, car elle n'entendait rien à leur langue – pour sa deuxième place, qui avait causé la surprise. Elle-même se fichait pas mal, d'ailleurs, de n'avoir pas remporté le trophée, le fait d'avoir triomphé d'Eliazel et de l'avoir publiquement humilié était une récompense bien suffisante pour ses efforts.

Elle retourna donc auprès de ses compagnons éblouis et, comme il commençait à se faire le soir, ils décidèrent d'aller manger un morceau et de passer une bonne soirée de détente à boire et à chanter.

IV.6 Le Coming Out

Sarlander mena la troupe de ses amis dans un quartier qu'il affectionnait, et qu'il qualifiait de « branché ». Il était situé de l'autre côté du lac allongé qui traversait la ville, à l'endroit d'un ancien marais asséché, d'où son nom, « l'Asséché ». Ils y arrivèrent alors que les premières étoiles apparaissaient à l'est, et constatèrent avec plaisir qu'effectivement, l'endroit était des plus animés. Des elfes en grand nombre, dont beaucoup avaient assisté à la joute, déambulaient dans les allées particulièrement encaissées et humides, revêtus des parures les plus extravagantes et les plus malcommodes, maquillés et peignés comme aucune courtisane ne l'oserait. Là plus qu'ailleurs, on avait construit en brique et en pierre plus qu'en arbres, de telle sorte que les humains de la troupe trouvaient à cet Asséché un air familier. Partout, des lanternes magiques dispensaient généreusement une lumière bienvenue, de toutes les fenêtres, de toutes les portes s'écoulait un flot ininterrompu de notes harmonieuses issues d'instruments disparates, et de multiples échoppes et tavernes arboraient des enseignes aux lettres étincelantes, scintillantes et chamarrées, invitant à entrer s'amuser un moment en compagnie d'une population chaleureuse et accueillante. Certaines de ces enseignes étaient, curieusement, écrites en langages humains, sans doute la culture humaine était-elle aussi à la mode ici que la culture elfique était prisée ailleurs. L'énochien archaïque, langue morte depuis des siècles, était bizarrement à l'honneur, mais Morgoth, qui en avait quelques notions, tentait de déchiffrer ces signes pour l'information de ses amis, et peut-être aussi pour les impressionner en

étalant sa culture.

— Alors ce cabaret s'appelle « Lesmos Blue Boy », Lesmos étant un port bardite, et le garçon bleu dont il est fait mention… doit être un quelconque personnage fabuleux de la mythologie bardite. Ici nous avons le Rainbow Flag, qui en effet arbore fièrement une bannière arc-en-ciel, sans doute pour soutenir la cause écologiste si chère au cœur des elfes, n'est-ce-pas ?
— C'est sûrement quelque chose comme ça, soutint mollement Sarlander.
— Bien, bien, je suis content de ne pas m'être trompé. Oh, ça continue dans cette rue, regardez ! Le Pink Club, je suppose que la décoration intérieure est rose.
— En effet, surtout l'arrière-salle.
— Celui-ci s'intitule « la Palestre », mais d'après la taille du lieu et la musique, je doute qu'il s'agisse d'une salle de sport. Probablement, là encore, une allusion à la culture bardite, qui semble être très présente ici. Comme c'est intéressant.
— Si tu le dis.
— Regardez, cet établissement soutient avec un louable civisme la monarchie en place, il s'appelle « Queen », en l'honneur de la reine.
— On va dire ça.
— Et celui-ci, c'est sans doute un rendez-vous de chasseurs ou de trappeurs, comme l'indique son nom, le Bear's Den. Si on entrait cinq minutes…
— À moins que tu ne sois… trappeur, je doute que tu apprécies l'ambiance et les spécialités du lieu.
— Ah oui ?
— Allons plutôt dans une taverne plus calme où j'ai mes habitudes, juste ici.
— Le « Coming Out » ? Quel drôle de nom, je l'aurai plutôt appelé « Coming In » pour inviter les clients à entrer… sans doute une subtilité de la culture elfique qui m'aura échappé.
— Une parmi beaucoup. Holà, ma compagnie, vous venez ?
— Ce quartier me fait une impression bizarre, bougonna Ghibli, mal à l'aise.
— Entrez, entrez, à cette heure nous trouverons facilement une bonne table. C'est un endroit très à la mode, vous savez.

Le nain rentra à la suite de Morgoth et, comme il en avait l'habitude, rugit :

— Aaaah… Mais qu'est-ce que c'est que ce bar de tarl… eh mais… mais… on dirait que c'est… c'est VRAIMENT un bar de tarlouzes !
— Ah oui, fit Sarlander d'un air innocent, qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
— Et bien entre autres, la musique chochotte, la décoration intérieur dans du camaïeu de tons pastels, les serveurs à cheveux courts en petit short et t-shirt moulant, et puis les deux mecs qui se mettent la main aux fesses, là-bas…
— Ah mais oui, salut Jo et Nico, ça va les filles ?
— Groovy, Bob, répondit l'un des deux avant de retourner à ses occupations.
— Mûh ? fit le nain.
— On va s'asseoir là, dans ce coin, on sera tranquilles pour parler de la mission. Oh Michou, tu nous amènes la carte ?
— Tout de suite Bob.
— Bob ? s'étonna Piété, peu à son aise.
— C'est le diminutif de Robert.
— Pourquoi il t'appelle Robert ?
— C'est mon prénom. Robert Sarlander.
— Robert ? Tu t'appelles vraiment Robert ?

— Ben... oui. Où est le problème ?
— C'est que... c'est pas très... à la mode, comme prénom.
— C'était à la mode quand mes parents me l'ont donné, il y a quatre cents ans.
— C'est sans doute ça. Et puis aussi, ça ne fait pas vraiment elfique, Robert.
— Qu'est ce que tu veux dire par là ?
— Je croyais que tous les elfes s'appelaient Étoiledargent ou Elrond-quelque-chose.
— Tu veux dire, comme Jean-Roger Elrond le seigneur de Samaël, ou son neveu Gaston Elrond qui combattit vaillamment à la bataille de Scaph, ou Sigismonde Elrond la fameuse héroïne de Balgo ?
— Et la reine alors ? En laissant traîner une oreille, j'ai cru comprendre qu'elle s'appelait Galadriel. C'est vachement elfique ça, Galadriel.
— Tu as mal entendu, c'est Gabrielle.
— Ah.
— Eh, mais je ne t'ai pas félicitée, sautilla Xyixiant'h.
— Pour quoi, répondit Vertu ?
— Et bien pour ta superbe prestation à l'arc enfin ! C'était vraiment un grand moment, je crois que personne ne t'oubliera à Sandunalsalennar avant quelques siècles.
— C'est vrai, reprit Ghibli, ça faisait plaisir à voir la branlée que tu leur a mise à tous ces merdeux aux oreilles pointues, sans vouloir t'offenser Bob. La queue basse qu'ils sont repartis.
— N'exagérons pas, j'ai fini deuxième.
— Finir deuxième derrière Selmajir, c'est finir premier devant le reste du monde, dit Sarlander avec respect. Votre prestation était en effet digne d'éloges et aurait mérité d'être récompensée, car c'est un des meilleurs archers qui soient que vous avez affronté sur le Pré Festif. Vous n'avez peut-être pas saisi toute la portée de votre victoire, mais sachez que dans les siècles à venir, il ne se trouvera plus un elfe pour prétendre que les humains ne savent pas tenir un arc. Votre nom a déjà circulé dans toute la ville, et bientôt dans toutes les cités du monde elfique.
— Génial. Je savais bien que je n'aurais jamais dû participer à ce concours stupide. Vois Morgoth comment un instant de vanité peut coûter cher, j'espère que tu profiteras de la bonne leçon que je viens de te donner malgré moi.
— Mais je ne comprends pas madame, vous allez acquérir une excellente renommée, et ça n'a pas l'air de vous réjouir !
— C'est que mon cher ami, il existe plusieurs variétés d'aventuriers. Il y a ceux comme les mercenaires, prêtres et autres paladins qui ont avantage à amasser la gloriole qui leur attire l'or et les faveurs des femmes faciles, et il y a les autres pour qui l'exercice de leur... spécialité nécessite, pour plus d'efficacité, une certaine discrétion.
— Aaaah... je vois.
— Résultat des courses, je vais encore devoir changer de nom, alors même que celui-là me plaisait et m'avait valu une certaine clientèle.
— Ah bon ? Ce n'est pas ton vrai nom Vertu Lancyent ? demanda Morgoth.
— Moi ? Un nom aussi grotesque ? Tu plaisantes j'espère.
— Tiens c'est curieux, dit Mark, je t'ai pourtant toujours connue sous ce nom. Accouche, c'est quoi ton blaze, alors ?
— C'est censé rester secret, vois-tu.
— Houlà, la confiance règne.
— *Puisqu'on parle de noms, il en faut trouver un.*
Qui seille et rende hommage à notre faction.
Un titre qui impose respect à l'importun,

Impètre des puissants la considération.
— Tout mort qu'il soit, Clibanios a raison, approuva Monastorio, qui avait été le premier à démêler les fils alambiqués du discours. Il nous faut un nom. Je ne sais pas moi, « Compagnie de l'Anneau » ?
— Déjà pris, fit Vertu. Il faudrait un nom qui claque, qui évoque un haut fait, un nom qui fasse dire « tiens, c'est pas des béjaunes, la Compagnie Machin. » Du genre « Pourfendeurs de Dragons »...
— Oh, pauvres bêtes ! s'indigna Xy. Moi, je suis quasiment sûre de n'avoir jamais tué un dragon.
— Moi non plus, c'était un exemple. De toute façon, c'était tellement bateau... Et puis maintenant que j'y songe, nous n'avons pas vraiment accompli de grandes choses ensemble, à part fuir, nous cacher et survivre.
— Que pensez-vous, proposa Piété, « les Neuf Doigts de la Justice » ?
— J'en pense que d'une part la justice est bancale si elle n'a pas dix doigts, d'autre part ça prête à rire, sur le mode « tu sais ce que j'en fais du Doigt de la Justice ? », et surtout ça implique qu'il faudra changer de nom si notre effectif, pour quelque raison, change.
— Ah oui, c'est très juste.
— « Les Écorcheurs Sanglants » ! s'écria Ghibli en brandissant sa hache.
— J'ai l'impression que tu confonds inspirer le respect et susciter la terreur. Tu t'imagines te présenter devant un roi en disant « voici mes joyeux compagnons, les Écorcheurs Sanglants » ?
— Ah. Alors je suppose que les « Épouvantables Semeurs de Tripaille »...
— Bon, on va pas y passer la nuit. Cherchons un truc autour de nous qui puisse donner son nom à une troupe d'aventuriers.
— « Compagnie du Patron qui Essuie le Bar » ?
— « Compagnie de la Boule à Facettes » ?
— « Compagnie du Serveur Efféminé » ?
— « Compagnie du Backroom enfumé » ?
— « Compagnie du Gonfanon » ?
— Ah, ben voilà, ça c'est un nom qui frappe ! Bravo Xy, je vote pour la Compagnie du Gonfanon !

L'idée fut approuvée à l'unanimité, et après que tout le monde eut commandé de quoi manger, on put passer à la suite des formalités administratives.

— Bien, poursuivit donc Vertu, on a un nom, il nous faut maintenant un chef. Il s'agit d'un brave qui, lorsque nous serons en position de danger, saura donner les ordres appropriés avec rapidité et lucidité, et dont les paroles feront loi, car nous n'aurons pas forcément le temps de palabrer avant d'agir. Sarlander, puisque vous êtes l'aîné, pensez-vous pouvoir assumer cette tâche ?
— Il est vrai que l'âge m'a apporté quelques lumières, et qu'à l'inverse de beaucoup de mes congénères, j'ai voyagé quelques fois parmi le vaste monde, mais si nous devons accomplir notre quête dans la terre des humains, je crains que mon ignorance de vos usages ne soit la cause de notre ruine. Voici pourquoi je dois décliner votre proposition.
— Vous parlez en sage, Sarlander. Commandant Monastorio, vous êtes à l'origine de notre quête, vous avez sans doute des lumières à nous apporter...
— Houlà, pas si vite, répliqua l'intéressé, qui ne l'était pas. Je sais à peine me battre, je suis aventurier par hasard plus que par envie.
— Pourtant, je croyais que vous étiez officier dans l'armée Malachienne...

— Moi ? Ah, euh... pour tout dire, c'est un titre honorifique. Mon père me l'a acheté quand j'avais huit ans. Demandez plutôt au paladin là, ce sont généralement les gens de sa caste qui mènent les groupes tels que le nôtre.
— Ouiiii ! approuva Mark, posant ses bottes sur la table avec un grand sourire.
— Nooon ! répondit Vertu.
— Mais dis donc, c'est quoi cet ostracisme envers un vieux camarade ?
— Je ne pense pas qu'il serait très avisé de remettre nos vies entre les mains d'un individu qui est capable de vendre ses camarades, et qui plus est de les vendre simultanément à trois personnes différentes.
— Quoi, tu ne vas pas me dire que tu m'en veux encore pour cette vieille histoire... De toute façon je disais ça pour te taquiner, tes ambitions étant évidentes. Tout le monde est d'accord pour que Vertu, ou quel que soit son nom, soit le chef ? OK, la question est réglée.
— Eh mais... j'ai rien...
— Bien fait pour toi, ça t'apprendra à l'ouvrir. Alors, maîtresse bien-aimée, quels sont vos ordres ?
— D'abord, enlève tes bottes puantes de la table où je compte manger. Ensuite, j'apprécierais assez que le commandant Monastorio nous éclaire un peu plus au sujet de l'anneau. Que savons-nous de façon sûre à son sujet ? Quelle est l'étendue de son pouvoir, et peut-on le contrer ?
— Je crois vous avoir décrit l'anneau lors de notre entrevue avec la reine ce matin, voici une copie de la page du livre qui fit tressaillir mon père. C'est cela que nous recherchons. Il est écrit ici que l'anneau est d'une facture parfaite, sans rayure, tache ou ternissure, et que sa taille s'adapte à celle du doigt de celui qui le porte. D'après les quelques récits qui ont été faits par ceux qui ont vu l'anneau en action, il confère à celui qui le porte une vigueur, une force, une résistance physique lui permettant d'accomplir des prodiges, de récupérer en quelques secondes de n'importe quelle blessure, de soulever des charges titanesques. Ses sens deviennent affûtés à l'égal de ceux d'un chat, et il jouit en outre d'une sorte de prescience limitée. Mais ceci n'est rien en comparaison du réel pouvoir de l'Anneau : en effet, son porteur acquiert immédiatement une compréhension des forces mystiques que seuls les plus puissants archimages peuvent prétendre égaler après des décennies de recherche et de méditation, et il peut à l'envi puiser dans le gigantesque réservoir de puissance négative qu'est l'Anneau pour lancer toutes les sortes d'épouvantables sortilèges qui lui passeraient en tête.
— Cool, dit sottement Marken, rêveur.
— Pas tant que ça, car le prix à payer pour de tels pouvoirs est immense : l'Anneau d'Anéantissement prend possession de vous, il corrompt immédiatement votre âme, dissout votre volonté et ne laisse subsister de vous qu'un esprit fou dans un corps qui ne lui répond plus. C'est pour cela qu'on le nomme Anneau d'Anéantissement, il broie celui qui le porte aussi sûrement qu'il détruit ceux contre qui sa magie se tourne.
— Pas cool.
— Et donc, reprit Vertu, Skelos a créé l'Anneau, ou bien...
— C'est ce que beaucoup de gens croient, mais j'ai eu la surprise de découvrir au cours de mes recherches qu'il n'en était rien ! Si Skelos fut le plus fameux de ses porteurs, il est fait mention de l'objet funeste dans des écrits bien antérieurs à son avènement. D'après certains sorciers, des civilisations entières auraient été bâties avec pour seule ambition de briser l'Anneau et son possesseur du moment, on dit que l'art de la magie a été donné par les dieux aux créatures intelligentes pour combattre l'Anneau, certains sont même d'avis, mais c'est à mon avis une exagération, que l'Anneau est la source de tout le mal du monde, et qu'en fin de compte,

toute iniquité en découle.
— Pas cool du tout. Et si vous voulez mon avis, même si on arrive à mettre la main sur ce truc, on n'est pas pour autant sortis de l'auberge. Parce que si c'est seulement moitié aussi puissant que vous le dites, je doute qu'on parvienne à le détruire en flanquant un coup de marteau dessus.
— Marken soulève un point intéressant, précisa Monastorio. Nombre de héros ont en effet tenté de briser l'anneau, sans succès. Rien ne dit comment ils s'y sont pris, hélas, ni pourquoi ils ont échoué. Il faudra nous montrer plus malins que nos prédécesseurs.
— Plus ça va, plus ça s'annonce bien cette histoire. Et nos amis les Khazbûrns dans tout ça, qu'est-ce qu'on en fait ? Quelqu'un en sait-il plus sur eux ? Peut-on espérer ne plus les revoir sur notre route ?
— Ah, mais Morgoth a encore ce truc qu'ils avaient semé... Montre-leur, ça leur dira peut-être quelque chose.
— De quoi parles-tu Mark ?
— Cet objet métallique bizarre que tu as acheté à ce marchand, à Banvars. Qu'il avait trouvé après le passage des cavaliers noirs.
— Ah oui ! Ce machin m'était complètement sorti de l'esprit. Attendez que je le retrouve dans mon sac... le voilà. Donc, un marchand ambulant qui a vu passer nos ennemis a trouvé le lendemain matin, là où ils étaient passés, ce bidule en métal. Je n'ai pas eu le temps de l'identifier encore, si ça vous rappelle quelque chose que vous connaissez, même vaguement, n'hésitez pas.
— Ben... c'est une sorte de cube. Avec une boule au milieu.
— *De bizarres reliques j'en vis maintes, mes amis,*
Bâtons, anneaux, armures, ou bien cannes à pêche,
Et bien pour celle-ci nul doute n'est permis
Je l'avoue rouge au front, mes compagnons, je sèche.
— Attendez voir cinq minutes, fit Ghibli en arrachant la chose des mains de Clibanios. Ouais, pas de doute, l'espèce de cadre cubique est en bronze tout ce qu'il y a de normal, mais voyez la boule à l'intérieur, elle n'est pas du tout de la même nature. Elle est fait dans un alliage très particulier et très rare, que seuls quelques forgerons savent encore reproduire. Et surtout, il faut pour le constituer un minerais très spécial, la Thaumine, or les derniers filons d'Occident en sont épuisés depuis longtemps.
— Et à quoi ça pourrait servir ?
— Aucune idée. C'étaient les magiciens qui s'en servaient. Nous autres nains, on l'extrayait, on leur vendait, ce qu'ils en faisaient après... mais c'était il y a des millénaires. Comme je vous l'ai dit, on n'en trouve plus nulle part.
— Bon, un mystère de plus. Au sujet de ce contact qu'on doit trouver à Baentcher, c'est qui au juste ?
— Cet homme s'appelle Jomon, et c'était en fait le capitaine du navire sur lequel mon père et ses compagnons ont navigué en compagnie du sorcier Thargol. Mon père a su qu'ils ont été encore en affaires un temps après être arrivés à Dhébrox, puis que Jomon est parti s'installer à Baentcher.
— C'est mince, mais c'est mieux que rien, en effet. Reste à mettre au point les préparatifs. Avons-nous des achats particulièrement pressants à faire ? Grâce à la générosité de la reine, nous avons mille ducats chacun, de quoi nous équiper avec largesse, mais j'ignore ce qu'on peut acheter à Sandunalsalennar.
— Ouh, il y a le choix, dit Sarlander. Il faut savoir que toutes les richesses du monde convergent

dans les cités des elfes pour n'en repartir que rarement. On dit souvent que l'or est extrait par les nains, utilisé par les hommes et conservé par les elfes. D'ailleurs, la reine vous en a donné un petit aperçu, et ne croyez pas que le prix qu'elle compte nous verser pour notre mission l'appauvrisse le moins du monde, vous n'avez vu qu'une misérable fraction de ses trésors. Bref, il y a ici tout ce que vous pouvez désirer en matière d'armes et d'objets magiques, à condition que vous ayez de quoi les payer. Puisque vous êtes une archère émérite, je vous conseille d'aller visiter quelques petites boutiques que je connais, où l'on vend tout un choix de flèches magiques.
— Puisque vous parlez d'archer émérite, rebondit Mark, j'ai particulièrement apprécié votre splendide prestation au concours. Quelle aisance, quelle élégance ! Vous nous avez époustouflés par vos talents, vraiment. Je suppose que vous aviez vos raisons pour perdre la joute, mais était-ce réellement utile de faire courir tant de risques aux spectateurs ?
— Ils ont insisté pour que je participe, je ne pouvais me dérober, je suis une sorte de célébrité par ici. À tous les concours, je suis plus ou moins contraint de faire ce cirque pour amuser la galerie.
— Il y a sûrement une autre particularité de la culture elfique qui m'échappe, s'étonna Morgoth, mais quelle est la signification de ceci ? Cherchez-vous à démontrer ce que peut faire un mauvais tireur pour faire ressortir le talent des autres ?
— Rien de tout cela, je vous l'assure. Je me suis sincèrement efforcé d'atteindre la cible du mieux que j'ai pu.
— Ah ?

Les compagnons observèrent un silence dubitatif.

— Pour ne rien vous cacher, je ne suis pas forcément le meilleur archer de Sandunalsalennar.
— Non ?
— Je suis même connu comme étant le pire. C'est pour cela qu'on m'appelle « Flèche de Mort », car mes traits sont réputés fatals à ceux de mes amis qui n'ont pas trouvé d'abri. Je dois confesser que je n'ai jamais trouvé grand intérêt à l'étude de l'arc, qui m'a toujours semblé une arme contraignante et peu efficace. Une arme de tarlouze, pour paraphraser notre cher Ghibli.
— Exact ! approuva le nain, sortant la barbe de sa chopine. Mais me paraphrase pas de trop près, avec toi je me méfie.
— Mais alors, sire Sarlander, pour quelles raisons prendre un arc avec vous ?
— Je suis archer. Médiocre, j'en conviens, mais un archer tout de même. Il me faut un arc puisque je suis archer, c'est logique. Je suis issu d'une longue lignée d'archers elfes, je ne peux tout de même pas jeter le déshonneur sur ma famille et cracher sur mon héritage ancestral en rejetant ce qui a fait leur gloire.
— Oui, je vois un peu le genre.
— Cela dit, je suis peu efficace à cette arme, je suis le premier à le reconnaître. C'est pour cette raison, mes amis, que si vous n'y voyez pas d'inconvénients, lorsque viendra l'heure du combat, je préfèrerai si les circonstances s'y prêtent défendre ma vie et les vôtres à l'aide de ceci.

Et il posa lourdement en travers de la table une hache de guerre d'aspect terrible, tout entière d'acier bruni par quelque rouille ancienne. Les deux lames jumelles étaient ornées de reliefs figurant quatre faces distordues et grimaçantes d'horrible façon, les tranchants, grossiers et ébréchés, n'en semblaient pas moins capable de fendre une armure et son homme d'un seul coup. Le manche se prolongeait, aux deux extrémités, par des pointes acérées de section

carrée, conçues pour disjoindre les plaques d'un harnois ou les écailles d'un dragon. Une aura de brutalité émanait de l'objet, que tous considérèrent avec des yeux ronds, et que Sarlander présenta sans chercher à dissimuler sa fierté.

— Voici « La Noire Écorcheuse des Carnages », hache de guerre double sanglante vorpale +4 berserker de disruption des elfes.
— Des elfes ?
— Oui... euh, on raconte qu'en des temps dont l'humanité a perdu le souvenir, Celebrinbrin Kivashié, le légendaire forgeron elfe de Scht'pültz, avait un peu trop tiré sur le chichon le jour où il lança un concours avec un collègue nain... enfin bref, il a laissé deux ou trois bricoles bizarres derrière lui datant de cette époque, dont cette hache.
— Hum. Il avait pas mal baissé sur la fin, non ?
— Ouais, ben vous verrez ça quand on se battra et que les quatre faces entonneront le chant de mort de nos ennemis !
— Bien parlé, l'elfe, approuva Ghibli. Holà, mesdemoiselles, mon verre est vide !

IV.7 Le cadeau

On discuta ensuite un peu d'argent, et on convint de verser chacun deux cents monnaies d'or dans un pot commun destiné à financer les menus frais d'auberge, de pots-de-vin ou de soins aux blessés, c'était un usage fréquent dans les compagnies d'aventuriers. Le reste de la soirée se passa sans qu'on parle trop de stratégie. Les Compagnons du Gonfanon, en fait, festoyèrent de bon cœur, tâchant de se connaître et de s'apprécier avant que de partir au combat. C'est ce que les militaires appellent un stage cohésion. Puis, l'esprit quelque peu embrumé par tant de libations, ils quittèrent le quartier d'assez bonne heure, fort las.

Sandunalsalennar ne recevant guère de visiteurs, la ville ne disposait pas d'hostellerie susceptible de les accueillir. Les gens de la reine avaient dressé, sur une place bordée par un ru frais et cristallin sis non loin du palais, des toiles tendues sur des piquets, formant des sortes de grandes tentes [2], à disposition de nos amis.

Ils venaient d'arriver sur place et commençaient à s'installer pour la nuit lorsqu'un elfe fluet et probablement assez jeune les rejoignit, visiblement pas très à l'aise, et demanda en langue humaine hésitante qui était Vertu. Il s'entretint avec elle quelques temps, lui tendit un parchemin dont elle prit connaissance, puis elle vint prévenir ses camarades en ces termes :

— Cette journée n'en finira donc jamais, j'ai encore des trucs à faire. Reposez-vous bien et ne faites pas de bêtises.
— Tu vas où ? demanda Xy.
— Sauver la princesse Pathezafer du lointain pays de Kwajmemêl.
— Encore une quête ?
— Oui, l'ignoble sorcier Lashmoy compte la sacrifier au dieu maléfique Virtonqu. Allez, soyez sages, maman reviendra peut-être pour vous border.
— Ah là là, ça devient drôlement compliqué cette histoire. Vous y comprenez quelque chose à cette princesse ?

Morgoth lui expliqua deux-trois choses à l'oreille, l'elfe parut très intéressée. Dix minutes après que la voleuse fut partie, Xy se leva et dit :

2. « Et les elfes, ça s'y connaît en tentes », avait commenté Ghibli.

— Ne sentez-vous pas la magie de ce soir si particulier vous envahir ? C'est plus fort que moi, il faut que je rejoigne mes frères les elfes afin de mêler mon chant au leur en une symphonie sylvestre emplie de mélancolie ancestrale... monde perdu... enfin, vous voyez, des trucs d'elfe. Salut, j'y vais.

Et elle partit, en effet. Cinq minutes plus tard, ce fut Morgoth qui se leva.

— Bon, il faut que j'aille étudier les constellations célestes et le mouvement des planètes. Car c'est nécessaire d'être au courant de ces choses pour un sorcier, vous voyez.
— Ah oui, approuva Mark. Tu vas faire des observations astrologiques.
— Exactement !
— C'est sûrement très pratique pour voir les étoiles à travers les arbres qui recouvrent la cité.
— Euh...
— Ouais ouais ouais. Allez, bonne bourre.

Vertu avait été quelque peu surprise de l'invitation de Selmajir à boire le « verre de l'amitié » entre archers, et ignorait à quelle sauce il comptait la manger. Cependant, entre sa méfiance et sa curiosité, c'est le second défaut qui l'emportait généralement de telle sorte que malgré sa fatigue, elle avait suivi le messager.

Sise dans un quartier bien fréquenté proche du palais, la demeure de Selmajir faisait un pont entre les fortes branches de deux séquoias colossaux, à quatre ou cinq hauteurs d'hommes au-dessus d'un très mince ruisseau. Le centre en était une sorte de salon autour duquel s'articulaient toutes les autres pièces, toutes de taille assez modeste, car il est malséant qu'un elfe bien né fasse étalage de sa fortune avec ostentation. Il émanait de l'ensemble une chaleur intime, un confort invitant à la détente mais non à la paresse. Le mobilier était sobre et fonctionnel, mais non dénué de charme, et seule entorse à la rigueur elfique, les murs étaient littéralement recouverts de souvenirs, d'armes, de heaumes, de têtes de créatures naturalisées et de tableaux figurant des scènes guerrières et cynégétiques, dont la plupart avaient été exécutées dans des styles propres aux civilisations humaines. Vertu crût même reconnaître un Sewutchi de toute beauté qui, s'il était authentique, valait largement le coup qu'on le vole.

— Ah, madame, je suis bien aise de vous voir.

Le maître des lieux venait d'entrer, vêtu d'une robe de chambre de soie noire et dorée aussi confortable que précieuse. Ses manières étaient exquises, et il semblait pouvoir discuter en langue humaine sans la moindre difficulté.

— Messire Selmajir, votre invitation m'honore. J'admirais ces merveilleux tableaux que vous avez au mur, votre goût est des plus sûrs, y compris dans le domaine des arts humains. C'est un Sewutchi non ?
— Certes, certes. Une commande que je lui avais faite pour commémorer le sacrifice de nobles amis chers à mon cœur.
— On dirait que ça représente la défense de la citadelle de Dhébrox.
— Tout à fait. Une épouvantable affaire, toute de traîtrise et de vilenie, au cours de laquelle toutefois il advint qu'hommes et elfes combattirent côte à côte avec honneur.
— À vous entendre, je devine que cela vous touche plus intimement qu'un quelconque fait historique du passé.
— Certes, car j'ai moi-même combattu au cours de cette guerre. Je conçois que la chose puisse vous paraître étrange à vous humaine, car c'était il y a huit siècles. C'est plus que le temps d'une vie, même pour un elfe, et pourtant je me souviens encore des noms, des visages et des voix de chacun de mes compagnons qui sont tombés devant la Grande Tharse et sa légion de

fer.
— Ah oui, la Grande Tharse. Je me souviens de cette histoire, qui est chez nous devenue légende. Mais j'y songe, ne seriez-vous pas... Mais oui, je me souviens d'où votre nom m'était familier ! Vous êtes sans doute Selmajir Bras-Puissant, le grand archer qui a finalement terrassé d'une flèche le fameux monstre ! Quelle sotte je suis, je n'avais pas réalisé, c'est un grand honneur d'être accueillie en votre demeure.
— Il faut relativiser l'étendue de cette victoire, la Grande Tharse agonisait déjà sous les coups de mes amis lorsque je l'ai abattue... mais laissons ces vieilles histoires, et buvons ce verre que je vous avais promis.
— Et les autres, on ne les attend pas ?
— Les autres ?
— J'avais cru comprendre que vous inviteriez les autres participants du concours.
— Ah oui, les autres. Non, nous serons seuls, j'aurai tout le temps du monde pour discuter avec tous ces elfes qui sont mes amis depuis des décennies. Mais vous, vous êtes nouvelle et tout à fait intéressante.
— Vous me flattez, Messire.
— Je vous ai invitée pour avoir le plaisir de deviser avec vous, mais aussi pour une affaire qui me tracasse. Vous avez pris votre arc avec vous, je vois. Est-ce celui que vous avez utilisé tantôt ?
— Je n'en ai qu'un.
— Puis-je le voir ?
— Bien sûr. Vous noterez qu'il s'agit d'un arc composite, tel qu'on les fabrique dans les cités balnaises.
— En effet, en effet.

Il tendit l'arc, vérifia son équilibre, fit jouer la corde entre ses doigts.

— Sans vouloir critiquer l'artisanat humain, c'est... assez rudimentaire.
— Une arme simple, conçue pour se montrer efficace à son office.
— Certes, certes. Madame, je suis confus, je me suis comporté comme un homme sans éducation. Cet après-midi, j'étais tout au concours, et j'ai omis de vérifier la qualité de votre arme. L'eussé-je fait que je vous aurais interdit de concourir avec ceci, et je vous aurai prêté un arc elfique plus digne de votre talent. La compétition n'était pas égale, madame, et vous auriez dû gagner.
— Allons, Messire, vos scrupules vous honorent, mais l'arc fait partie de l'archer, et on ne peut juger l'un sans l'autre.
— Vous êtes une dame honorable, mais le fait est que nous ne nous sommes pas mesurés dans les conditions d'équité qui auraient été souhaitables. Le prix vous revient, Madame, sinon de droit, au moins par l'honneur. Prenez cet arc de Plustre, et faites-en bon usage. Il vous sera plus utile qu'à moi.
— Vraiment ? Vous me donnez l'arc ?
— Il est vôtre désormais.
— J'avais méjugé les elfes en me fondant sur l'effet que m'avait fait Eliazel, je constate maintenant avec plaisir qu'il en reste pour qui les valeurs qui ont fait la gloire du Beau Peuple sont encore vivaces. Toutefois, je ne puis accepter un tel cadeau !
— Soyez sans crainte, le prix pour moi est bien peu élevé, car j'ai quelques autres arcs de même qualité dans mes réserves. Prenez-le, je vous en prie.
— Messire... jamais on ne m'avait fait un tel cadeau.

— C'est pourtant un juste hommage à votre talent et votre...

La main du vieil elfe et celle de la jeune femme s'étaient rencontrées sur la poignée de l'arc. Sans s'en rendre compte, Vertu et Selmajir s'étaient rapprochés l'un de l'autre, jusqu'à pouvoir détailler l'iris de leurs yeux. Ils restèrent silencieux un instant, frappés de stupeur.

Laissons-les seuls.

IV.8 Préparatifs et réjouissances

Piété Legris fut le premier à se lever, alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. Il jeta un œil inquiet à ses compagnons, et constata que si Morgoth et Xyixiant'h étaient rentrés, Vertu était encore manquante. Il alla se débarbouiller, et fit un petit tour dans les environs, puis surprit la forme svelte de la voleuse qui se glissait dans le camp... et bien, comme un voleur. Mais après tout, c'était elle le chef, et elle avait sans doute ses raisons de découcher de la sorte.

— Alors ma belle, on a passé une bonne nuit ?

Piété en fut reconnaissant à Ghibli de mettre ainsi les pieds dans le plat. Le nain appuya son propos d'une vigoureuse claque sur les fesses de la dame, qui se retourna lentement et décocha un regard peu amène.

— Ce que je fais de mes nuits n'a que très peu de chances de te concerner un jour, le nain.
— Ce que tu fais de tes nuits me regarde si ça peut nuire à la sécurité du groupe. Par exemple, voler un arc elfique alors que nous sommes dans une cité pleine d'elfes n'est pas prudent. Où as-tu pris celui-là ?
— Là encore, ce ne sont pas tes affaires.
— Vos gueules, y'en a qui dorment ! rugit Mark.

Mais le temps n'était déjà plus au sommeil, et ils se levèrent donc, de plus ou moins bonne grâce.

Sarlander servit de guide à la petite troupe, qui partout où elle passait attirait les curieux. Ils parvinrent dans un quartier situé en bordure de la muraille végétale, et où un certain relâchement dans l'ordonnancement des demeures pouvait s'observer.

Pour être honnête, il y avait du linge elfique qui séchait aux fenêtres, des petits tas de détritus elfiques qui jonchaient certaines allées sombres, et des petites bandes d'elfes qui considéraient les arrivants avec un air elfement louche. Il s'agissait, expliqua Sarlander avec une certaine gêne, d'un quartier « populaire et vivant » dont les habitants adoptaient volontiers une attitude « d'un savant négligé », voire même « bohême ». Rien à voir donc avec la misère commune aux cités humaines, il ne fallait pas confondre, même si en l'occurrence, certains de ces gentlemen arboraient un air torve que n'auraient pas renié les bandes de jeunes vauriens de Banvars ou d'ailleurs. En tout cas, c'était là que se trouvaient les boutiques dont des aventuriers pouvaient avoir l'usage.

Vertu s'acheta trois douzaines de flèches d'excellente facture, enchantées de manière à atteindre leur but avec plus de précision. C'était horriblement cher, cinq cents ducats d'or, mais elle jugea qu'un matériel de bonne qualité en valait la peine. Mark avait débarrassé Vertu de son ancien arc et de ses flèches contre cinq pièces, somme assez symbolique, et s'estimait maintenant équipé de façon aussi complète que possible. Piété était d'avis que sa tunique était une

protection suffisante et que sa masse à clous constituait une arme redoutable (avis que partagea Ghibli), mais il se laissa convaincre d'échanger son bouclier rond « presque neuf » pour un autre, de même taille et forme, mais tout entier d'acier, et à la surface polie de manière à ne donner aucune prise aux coups, même les plus puissants. Clibanios ne s'acheta qu'un habit pour remplacer ses hardes qui devaient dater de son vivant, un équipement qui, nonobstant sa condition physique, lui donnait une belle prestance digne d'un ménestrel. Morgoth considéra avec attention toutes les armes qui passèrent à portée de sa vue, mais rien ne l'inspira, car il comptait sur sa magie et sur sa chaîne vantonienne. Ghibli pour sa part n'eut que dédain pour ce qu'avaient forgé les elfes, et partant de l'avis qu'un bon forgeron est nécessairement un forgeron nain, il garda bourse liée. Monastorio et Sarlander ne firent aucune emplette, car à ce qu'ils disaient, ils avaient tout ce dont ils avaient besoin, tout juste firent-ils l'acquisition du commun de l'aventurier, cordes, grappins, torches et autre petit matériel. Ils firent encore un crochet par les beaux quartiers car Xyixiant'h, qui n'avait fait aucune dépense d'armement, avait jugé absolument indispensable à l'accomplissement de la quête de faire l'acquisition de « sandales pour aller avec sa robe verte », ainsi que de divers bijoux et parfums.

C'est dans les beaux quartiers qu'ils furent rattrapés par une dame de compagnie de la reine, qui les informa que sa Majesté les conviait à un grand banquet donné en leur honneur, au pied du grand arbre. Ils s'y rendirent, non sans avoir déposé leurs achats sous les tentes et changé de vêtements pour d'autres plus en rapport avec les circonstances.

Ils firent bien, car la reine avait fait les choses en grand. Une grande table avait été dressée tout autour du grand arbre, où déjà avaient pris place des dizaines de convives. Alentour, certains elfes donnaient de merveilleux spectacles de jonglerie et de prestidigitation, d'autres réjouissaient les oreilles de leur musique cristalline, on avait même pris soin de monter une petite scène, encore vide, juste devant la place d'honneur qui devait être celle de la reine. Les invités étaient les elfes de la bonne société qui formaient l'entourage de la reine, ils vinrent saluer les neuf héros avec effusion avant de reprendre leurs discussion. Pour tout dire, on attendait que la souveraine veuille bien se donner la peine, aussi nos amis se séparèrent-ils par petits groupes, et se mêlèrent aux jeux et aux ris.

À ce jeu, Xyixiant'h avait sur ses compagnons l'avantage de connaître la langue. Elle considéra un groupe de jeunes femmes apprêtées avec le plus grand soin qui discutaient avec passion, et se mêla avec curiosité à leur conversation.

— Nous parlions, dit l'une d'elle, du destin tragique de Gil Galahad, un fier héros s'il en fut, et un édifiant exemple de vie.

— Gil qui ça ?

— Galahad. Se peut-il que vous ignoriez son histoire ?

— Euh... j'ai quelques lacunes, j'en ai peur.

— Alors, laissez-moi vous narrer toute cette histoire par le menu. Nul elfe n'eut destin plus tragique que le noble roi Gilles Galahad, et nul ne montra, quand monta le vent de mort du Sombre Seigneur et lorsque vint l'heure de disparaître, une noblesse si exemplaire. Il était le fils du barde Nothoriniel, celui dont on disait que lorsqu'il chantait, notre mère Serunéa, la Lune elle-même, versait des larmes de mélancolie sur la terre. De par son auguste père, Galahad était donc rattaché à la maison des Lanthanides, qui se sont fixés dans la forêt de Darachol après avoir quitté la contrée de Séliazer, qu'on a par la suite appelée Conspérie du temps du concordat de Méons, et qui recouvre les actuelles royaumes humains de Gunt et de Stangie. Mais par sa mère, la reine Uliothiel (ce qui signifie « ruisseau » en ancienne langue sacrée), il était un authentique prince de Shanazal, et du reste à en croire les chroniques de l'époque, il

présentait tous les traits de caractère que cela suppose. Par chance, il était lui-même marié de la très belle Anashyla Mythréal, la sœur cadette du grand Senamaël « demi-nain », ainsi appelé, on s'en souvient, en raison de son habileté exceptionnelle à forger les armes, la plus célèbre de ses créations étant bien sûr la légendaire Glanrachel, qui fut brisée par Tharkos au siège de Gul-Wahad. Il est vrai qu'il avait été l'apprenti de Celebrinbrin Kivashié, qui reste à ce jour le seul elfe qu'il n'ait pu surpasser dans son art.
— Mais dis-moi, intervint une amie de la bavarde, une chose m'intrigue dans ton récit, il me semblait qu'Anashyla Mythréal n'était pas l'épouse de Galahad, mais de son cousin, le non moins fameux Lissiam Fanael, qui est plus tard parti pour Meorn-Daruz.
— En effet, elle a épousé Lissiam en secondes noces après le décès de Galahad.
— Aaaah.
— Mais non, s'insurgea une troisième, tu dois confondre, c'était Normi Mythréal l'épouse de Gilles Galahad, je m'en souviens maintenant parce que dans sa jeunesse, elle avait fréquenté un temps un des fils Castanier, et c'est au mariage d'un autre Castanier qu'on m'a raconté cette histoire.
— Castanier ? Mais tu radotes ma vieille, à l'époque, ils vivaient à Khaz-Modam.
— Mais non, pas Castanier de Recoules, Castanier de Ginestous !
— Ah mais pas du tout, d'ailleurs il n'y a pas de Castanier à Ginestous, ma mère est de Ginestous, je le saurais.
— Au fait comment elle va ta mère ? Son opération de la hanche, ça s'est bien passé, tu as des nouvelles ?
— Eh oui, bien, bien, mais elle est un peu fatiguée. Qu'est-ce que tu veux, à son âge... Oh mais tu ne sais pas qui l'a opérée ? La petite Liselotte Thunieal, tu sais la fille de la Sophie-Pétoncule.
— Liselotte ? Non ? Et ben dis donc, ça nous rajeunit pas, j'ai l'impression de l'avoir fait sauter sur mes genoux il y a dix minutes.
— Et bien maintenant il y en a un autre qui la fait sauter sur ses genoux, figure-toi qu'elle vient de se marier, et avec un elfe du sud !
— Non ?
— Mais si, je l'ai rencontré, un Rachid, ou Tarik quelquechose, enfin tu sais, ils ont de drôles de noms. Mais très gentil, très propre.
— Oui, oui. Mais bon, c'est jamais vraiment gens comme nous, il y a toute une culture, tout ça, une mentalité...
— Abdulaziz ! Maintenant ça me revient, il s'appelle Abdulaziz. Ou quelque chose dans ce goût.

Voyant la mine dépitée de Xyixiant'h s'en revenant la tête pleine de ce sot babil, Morgoth, inquiet, vint aux nouvelles.

— Un problème, douce amie ?
— Ben ça y est, je viens de comprendre pourquoi la race des elfes s'éteint. Oh, mais c'est quoi cette agitation là-bas ?

C'était le char de la reine, d'ivoire et d'or, fleuri de lys et d'anémones, qui s'en venait du palais, accompagné des danseuses et des acrobates, des dames de compagnie, et de quelques nobles et éminents courtisans. Les elfes se dirigèrent alors vers la table, où des servantes indiquaient en souriant la place de chacun. Les Compagnons du Gonfanon étant les hôtes d'honneur, ils furent installés à la gauche de la reine, Xy étant invitée à prendre place juste à son côté. Ils échangèrent quelques politesses d'usage, et on commença à servir les plats.

On festoya ainsi avec enthousiasme, la reine se révélant une hôtesse pleine de charme et d'esprit, qui réjouit nos amis d'anecdotes savoureuses concernant des héros de jadis qu'elle avait connus, certains si anciens que les humains mettaient en cause jusqu'à leur existence. Xy tendait l'oreille au moindre propos de la souveraine qui la mettrait sur la voie de son passé, mais ne tira d'elle rien de plus.

Un elfe sortit de l'assemblée, tenant dans ses mains une délicate viole elfique taillée dans le bois d'un gytaon roux de la forêt de Naïs, et lorsqu'il fut à côté du feu, il se pencha pour accorder son instrument. Elfes et autres se turent et l'observèrent. Il était vêtu d'étoffe fine, à la manière des elfes que l'on trouve au sud de la mer Kaltienne, et on lisait sans peine dans ses manières et dans son visage une bonté profonde et chaleureuse, qui n'avait rien de commun avec la majestueuse réserve qu'affichent ordinairement les membres du Beau Peuple en présence d'étrangers à leur race. Quelques accords s'élevèrent à l'unisson des grandes flammes, jusqu'aux frondaisons de la futaie, jusqu'aux étoiles. Et il chanta « Les elfes du Septentrion », sur un air tout à la fois joyeux et nostalgique, suscitant la sympathie et l'amitié.

Meï celemnor
Ozanne ke
Neble ki manka
Lerdekor...

En vérité, tous ceux qui l'écoutèrent ce soir-là, sages ou rustres, nobles ou manants, se sentirent frères l'espace d'un instant.

— Quel est ce chant si beau, demanda Morgoth à Xyixiant'h, t'en souviens-tu ?
— Oh oui, dit-elle au bord des larmes, il éveille en moi bien des échos.
— Parle m'en, aimée, confie-toi.
— C'est un chant fort ancien, vantant la gloire pacifique des elfes perdus du Septentrion. Une race à jamais disparue, dont ne subsiste que le souvenir, qui déjà s'efface.
— Que dit-il exactement ?
— Je doute que l'on puisse donner ne serait-ce qu'une idée de ce qu'est vraiment ce chant si on en fait une traduction, mais littéralement, ça dit : « Les elfes du Septentrion ont dans le cœur le bleu qui manque à leur décor... »

À la suite de quoi, on joua un air empreint de mélancolie, et nombre de couples se levèrent de table pour prendre place dans un espace dégagé en piste de danse autour d'un grand feu, et se mirent à danser une sorte de gracieux menuet. Enfin, une sorte de menuet. Pour être honnête, le manège de ces elfes danseurs évoquait irrésistiblement le comportement des poules dans une basse-cour, marchant à pas mesurés, piquant du bec en saccades, et les poings sur les hanches, mimant la grotesque agitation de moignons d'ailes. Les gloussements confirmèrent que pour une raison qui échappait aux observateurs non-elfiques, le thème de la danse était bien la gent avicole des basses-cours.

Après ce spectacle curieux, on convia une jeune elfe aux cheveux d'or (qui devait être une célébrité locale, car sa seule apparition fut très applaudie) pour chanter une ballade mélancolique emplie de nostalgie envers un monde passé qui jamais ne reviendra. D'après Xy, ça disait « Ma solitude me tue / Et je dois confesser / Je crois encore / Crois encore. »

— Au fait, demanda la reine à l'heure des desserts, quand comptez-vous nous quitter ?
— Majesté, répondit Vertu, nous aimerions pouvoir profiter le plus possible de l'hospitalité que vous nous offrez, toutefois nous avons fait tantôt l'acquisition de tout ce qui pouvait être utile à notre cause, et nous envisagions donc de nous mettre en chemin dès cette après-midi.

— Que de précipitation, ne préférez-vous pas rester un peu ?
— Mais Madame, le temps ne nous fait-il pas défaut ?
— C'est que (la reine baissa d'un ton de manière à n'être entendue que de quelques-uns) j'ai de préoccupantes nouvelles. Mes guetteurs postés en lisière du bois de Grob ont observé les allées et venues de nos ennemis, les cavaliers noirs. Après que vous avez eu trouvé refuge dans notre domaine, ils sont restés alentour, rôdant à votre recherche. Toute la journée, la nuit, et ce matin encore, ils ont été aperçus chevauchant çà et là, patrouillant dans l'évidente intention de vous tuer. Il semble donc qu'ils nous assiègent.
— C'est fâcheux, en effet.
— Or notre domaine n'est pas si grand que neuf guetteurs surnaturels ne puissent en contrôler les entrées et sorties, voici pourquoi, à moins que vous n'ayez à votre disposition un moyen sûr de les affronter, il pourrait être sage de différer votre départ.
— Cette nouvelle est en effet des plus préoccupantes. Hélas, combien de temps durera ce siège ? Nous ignorons combien de temps ils peuvent nous attendre de la sorte. C'est un grave dilemme.
— J'en conviens.
— Peut-être notre sorcier aura-t-il un moyen quelconque de nous dissimuler à la vue de ces tristes sires.
— Vu ce que ça a donné la dernière fois, répondit l'intéressé, je préfère éviter.
— Très juste. Mais Majesté, vous-même, n'avez-vous pas quelque magicien qui pourrait nous venir en aide ? Quelque téléportation, que sais-je ?
— La barrière magique qui protège Sandunalsalennar contre les intrusions magiques est à double sens. Peut-être pourrais-je mettre à votre disposition quelques-uns de ces aigles géants qui nichent dans les hautes branches de la cité et portent mes archers. Bien que vous soyez lourdement équipés, ils sont de force à vous porter sur quelques lieues.
— Malheureusement, un vol de neuf aigles géants ne passerait pas inaperçu. Je gage que sitôt posés, nous verrions les cavaliers noirs fondre sur nous au triple galop. Mais n'avez-vous pas, en revanche, quelque souterrain qui nous permettrait de nous échapper discrètement ? Il serait curieux qu'une ville si ancienne, surtout dans cette région montagneuse au sol percé de trous, il n'y ait pas au moins un boyau permettant une évasion.

La reine s'assombrit.

— J'avoue que j'attendais un peu cette remarque. Il y a bien, en effet, un souterrain. Il s'agissait d'un ancien temple dédié à Molkenaï, le dieu de la terre, dont l'entrée se trouve non loin d'ici. En creusant une nécropole pour leur usage, les prêtres ont un jour découvert un réseau d'anciens souterrains que l'on suppose avoir été créés par les nains, mais ils étaient déserts lorsque nous les avons découverts. Nous autres, elfes, ne nous enfouissons pas volontiers sous terre, c'est un fait connu, aussi avons nous exploré le labyrinthe un temps, puis nous nous en sommes désintéressés. Le culte de Molkenaï ayant sombré dans l'oubli, il s'écoula bien des siècles durant lesquels l'ensemble du complexe fut vide et condamné. Or voici moins d'un siècle, de graves événements secouèrent Sandunalsalennar, et un elfe fou et renégat, un puissant sorcier, retrouva l'entrée du souterrain et en fit son repère d'où il menait ses campagnes de terreur. Pour nous empêcher de parvenir jusqu'à lui, il avait dressé sur notre chemin trois portes, gardées par des monstres à sa solde. Cependant, un de nos guetteurs le vit un jour emprunter une sortie dérobée située de l'autre côté des collines, aux pieds des monts du Portolan, et c'est par ce passage mal gardé que nous pûmes envoyer une troupe de mercenaires courageux, qui mirent un terme aux agissements du triste sire. Il y a donc bien

une sortie. Nous avons fermé les deux accès par des portes magiques dont je dois encore avoir la clé quelque part. Vous devrez hélas passer les trois portes du sorcier, et s'ils ont survécu tout ce temps, vaincre leurs gardiens. J'aimerais qu'il y ait un autre moyen, mais je n'en vois guère.
— C'est tout à fait dans nos cordes, madame. Un bon donjon, voici une perspective qui réjouit le cœur de n'importe quel aventurier. Mais dites-moi, quels sont ces gardiens dont vous nous avez parlé ?
— Je n'en ai aucune idée. Comme je vous l'ai dit, nous avions trouvé un moyen de les contourner, aussi n'avons nous pas cherché à en savoir davantage. Sinon, mes archivistes doivent bien avoir un plan du complexe quelque part, je vous en ferai porter une copie.
— Splendide, et en plus on a le plan. Je vous vois inquiète Madame, mais vous pouvez vous tranquilliser, les os de ces monstres gardiens gisent sans doute depuis des décennies dans la poussière, et nous reverrons bientôt la lumière.
— Puissiez-vous dire vrai. Il faudra aussi que je vous emprunte votre prêtresse quelques minutes, j'ai quelques recommandations à lui faire.
— Mais bien sûr, fit Vertu sans laisser paraître sa perplexité.

Donc, après les agapes et tandis que ses compagnons mettaient la dernière main à leur paquetage, Xyixiant'h suivit la reine des elfes jusqu'à son palais, et seules, elles montèrent jusqu'à la plus haute salle du plus haut des arbres qui dominait l'élégante demeure, la chambre de la reine grise. Il y avait là un coffre assez haut et large pour qu'un homme puisse s'y pelotonner, tout de fer, à la serrure compliquée, comme les nains avaient l'habitude d'en confectionner. La reine l'ouvrit et en tira avec révérence de bien belles choses.

La tunique était une maille d'un argent sans nulle trace de corruption, incrustée des plaques iridescentes polygonales dont la taille variait entre celle d'un doigt et celle d'une main et sur lesquelles les rais de lumière jouaient en arcs-en-ciel changeants. Il y avait un bouclier, un écu léger mais somptueux forgé des mêmes matières, à ceci près qu'une seule plaque était visible sur sa surface, et qu'un symbole sacré, le masque de Melki. Des gantelets articulés et des cnémides, recouverts des mêmes plaques complétaient cette panoplie, mais la merveille des merveilles était le heaume, un casque conique à la manière des elfes, garni de deux grandes protections sur les côtés et, chose étrange, d'une fine maille d'argent pendant devant la visière, dissimulant le visage du combattant, ou plutôt de la combattante, car cette armure était conçue pour l'anatomie féminine.

— Voici qui te revient, petite Milzaïa, que cette armure te protège contre les mauvais coups de tes ennemis.
— Mais Madame, je ne puis accepter un tel cadeau !
— Mais ce n'est pas un cadeau, mon amie, ceci te revient de plein droit. Avant ta mésaventure, tu nous avais confié les matières premières avec lesquelles nous avons forgé cette armure, en paiement d'une dette que nous avions à ton endroit. Essaie-la, tu verras comme elle te va bien, nous l'avons faite spécialement pour toi. Les plus habiles armuriers elfes ont travaillé dix ans pour obtenir cette perfection digne des meilleures réalisations de l'ancien temps.

Xy, que les richesses ne laissaient pas indifférente, ne se le fit pas dire deux fois et enfila cette belle armure tombée du ciel. Ceci fait, elle courut s'admirer, prenant des poses guerrières devant le grand miroir.

— Et maintenant, Milzaïa, je dois te prévenir. Je t'ai caché la vérité sur tes origines car tu me l'avais demandé, et tu y tenais beaucoup. Je ne trahirai pas ton secret, mais sache que bientôt,

il est possible que tu recouvres tous tes esprits et que les brumes du passé se déchirent, en partie par ma faute. N'oublie pas, alors, que je n'avais pas d'autre choix.
— Euh... bon, je tâcherai de m'en souvenir. Vous dites que je vais retrouver la mémoire ?
— C'est possible.
— À cause de ce qui se trouve dans le donjon ?
— C'est possible.
— Chic, j'ai hâte...

La reine n'ajouta rien. Elles se séparèrent après de courtes effusions légèrement embarrassées, et Xyixiant'h partit, somptueusement vêtue, rejoindre ses compagnons.

Chacun parmi les Compagnons du Gonfanon vaquait à ses affaires. D'aucuns polissaient leurs armes et ajustaient leurs armures en songeant aux coups qu'ils infligeraient à d'imaginaires ennemis, d'autres s'éloignaient pour prier quelque dieu des batailles, d'autres encore faisaient prosaïquement l'inventaire de leur paquetage, espérant qu'ils n'avaient rien oublié. Ils emportaient à boire pour trois jours, à manger pour une semaine, ce qui se rajoutait au poids de l'acier transporté et des multiples bricoles telles que l'or. Et comme ils devaient abandonner leurs montures à la cité, ils se retrouvaient chargés comme des mules. Ghibli, assis en tailleur, tressait sa barbe rousse et la baguait avec un soin extrême à l'aide d'anneaux d'argents ornés de runes naines. Il fredonnait un air sinistre.

— Que racontes-tu là, ami nain ? lui demanda Sarlander, curieux.
— En quoi ça t'intéresse ?
— Il est bon de connaître ceux aux côtés de qui on va se battre.
— Les coutumes des nains ne concernent pas les elfes.

Il se détourna un instant avec dédain, laissant Sarlander impassible. Puis, il se reprit à bougonner.

— Je chante la chanson de mort de mon clan. C'est un air sacré que les nains adressent à la déesse Noursha, celle qui attend au seuil des ténèbres. Si mon heure vient tantôt, puisse-t-elle m'accorder la grâce de partir la hache à la main, piétinant les cadavres de mes ennemis et me riant d'eux. C'est la meilleure destinée qu'un nain puisse trouver.
— C'est fascinant. Quelle beauté, quelle noblesse, quelle droiture ! La culture des nains m'a toujours paru bien plus intéressante que celle des elfes.
— Vraiment ? Allez, tu me fais marcher.
— Pas du tout, j'ai même fait ma thèse de doctorat sur « les rites de bienvenue chez les nains du Ponant et du Bas-Quelzac ». C'est après avoir longuement étudié votre culture que j'ai décidé de délaisser quelque peu l'arc, où je n'ai d'ailleurs jamais brillé, pour me consacrer à la hache de combat. Voilà une arme noble et redoutable. Mais dites-moi, votre barbe là, qu'y faites-vous ?
— Ah, ça, et bien je la sertis de bagues consacrées, représentant chacune une vertu naine, ici la bravoure, ici la force, ici l'attachement au clan, ici la résistance à l'alcool...
— N'est-ce pas la coutume des nains de Raban ?
— Alors là tu me troues le cul ! Tu connais mon clan ?
— Une noble lignée en vérité, dont les exploits sont chantés dans d'innombrables sagas. Vous exploitez les mines du Bouclier des Dieux, dit-on, c'est bien loin ça. Vous avez fait un long voyage pour venir.
— Ah, c'est l'histoire de toute une vie. Je me souviens comme si c'était hier de ce petit matin où PUTAIN DE LA CHATTE DE TA MÈRE !!!

Si Ghibli évoquait de façon si imagée l'anatomie intime de madame Sarlader, ce n'était pas qu'il en ait jamais eu connaissance, il avait juste été le premier à voir arriver Xyixiant'h, dont l'aspect était des plus surprenants. Il se leva et, imité par ses compagnons, courut examiner l'armure elfique.

— Vous avez vu ce que la reine m'a donné ? Elle est gentille hein ?
— Ventrebleu ! Oui sans doute, fit Morgoth, examinant sa compagne. C'était la première fois qu'il lui trouvait un air vaguement martial. Il lui prit son bouclier pour le regarder de plus près.
— En fait, c'est pas si lourd que ça. J'ai regardé, c'est un métal très fin.

Ghibli semblait fort impressionné.

— Si je ne savais pas que c'est impossible, je dirais que c'est un alliage de chryséal platiné écroui. Ouais, c'est ça. Double trempe, dirais-je. On jurerait que c'est neuf, pourtant les elfes ont perdu ce savoir-faire depuis longtemps. Elle s'est pas foutu de ta gueule l'aristo.
— On dirait bien que non.
— Je me demande ce que c'est que ces plaques. Vous avez vu, il y a comme des cernes de croissance... Une écaille de quelque bête, sans doute !
— *À leur surface jouent les rayons*
De Phébus, voyez-les alors
Briller de face d'un bleu profond
Et de côté du plus bel or.
Plus de doute, voici la livrée
De quelque race de dragon,
Un spécimen, si j'ai raison,
De la variété mordorée.
— Du mordoré ? Eh, mais on dirait que c'est recouvert d'une sorte de laque. Wah, de la mithrocéramique tricouche !
— J'ajoute, informa Morgoth, que ce bouclier semble être équipé d'un système magique de support vital. Il faudrait que j'examine le tout plus en détail, mais le reste de l'armure doit être du même tonneau.
— Bon, dit Ghibli, si un jour tu veux t'en débarrasser, tu la jettes pas hein, tu me la donnes ! Ah ah ah !

Sarlander et Monastorio étaient passés chacun chez lui, et avaient ramené pour le premier une belle cotte de mailles un peu fatiguée garnie d'épaulières du plus bel effet, pour l'autre une cuirasse de cavalier protégeant son torse et laissant libre ses membres. Une fois que les préparatifs furent terminés, la Compagnie quitta les tentes de la cité des elfes avec un certain pincement au cœur, tant il semblait peu probable qu'ils jouissent avant longtemps d'un confort comparable. Ils remontèrent les grandes allées de la cité de Sandunalsalennar, sous les regards curieux des habitants de la cité qui s'étaient massés sur leur parcours, curieux du spectacle offert par une si redoutable procession. Ils quittèrent la cité par la porte du nord, suivis par une foule considérable, et marchèrent quelques centaines de mètres, jusqu'à une clairière encombrée de blocs de pierre éboulés et de statues auxquelles la corrosion avaient ôté depuis longtemps toute dignité. Il semblait que toute la cité s'était rassemblée en ce jour dans ce lieu étriqué, et l'ambiance était des plus solennelles, si l'on excepte les quelques retardataires ayant pris place aux derniers rangs et qui devaient sauter pour voir quelque chose. La reine grise était là, entourée de toute sa suite en grande tenue d'apparat, devant un dolmen à moitié enfoui sous un cairn qui, à n'en pas douter, devait être l'entrée du donjon.

— Vous qui partez ce soir pour une aventure qui risque d'être longue autant que dangereuse, permettez-moi de vous faire des présents qui, j'en suis sûre, vous seront d'une grande utilité.

Un factotum apporta un coffret plat, long comme l'avant-bras, et l'ouvrit devant les aventuriers. Il y avait huit petits objets identiques, des parallélépipèdes émoussés faits de pierre grise veinée de quartz. Sur une des faces étaient incrustées des rangées de petites perles fines.

— Si jamais un sort funeste vous sépare, ces puissants artefacts magiques pourront peut-être vous rapprocher. Mais prenez garde à ne les point trop utiliser, car de grands dangers planeraient alors sur vous.
— Euh... fit Ghibli. Y'en a huit, et on est neuf, qui c'est qui est puni ?
— J'en ai déjà un, fit Sarlander en agitant un objet similaire (quoique de couleur différente) qu'il avait tiré de sa ceinture.
— Que la bénédiction des dieux vous accompagne, fiers héros du Gonfanon, et puisse votre quête être couronnée de succès.
— Cuî.
— Quoi cuî, fit Mark avec aménité à l'intention de son oiseau perché sur son épaule.
— Cuîîî piyo piyo !
— Oh, tu déconnes là ?
— Pî !
— Et merde. Gnagnagna gnagnerge.
— PÎÎ !
— Ouais, ouais...

Le paladin mit genou en terre, tira sa grande épée luisante de sainteté, la planta devant lui puis, s'appuyant des deux mains sur la garde, proclama à haute voix :

— Beau sire Dieu, bénis ma flamberge !
— Pî.
— Voilà, j'espère que t'es content, je suis ridicule devant tout le monde maintenant.
— Mais non, mais non, fit Ghibli, hilare. Allez les gars, on va pas camper ici toute la nuit, c'est fini les discours et les chansons, place à l'action. On n'est pas des tarlouzes, bordel !

Il se campa fièrement et toisa les elfes des environs, soucieux de ne pas écorner la réputation des nains, avant de préciser :

— Enfin, à 89 %.

Et le premier, il pénétra dans le donjon.

Soon :

Romance & forfaiture

Chapitre V

Romance & forfaiture

Revenons aux fondamentaux : porte, monstre, trésor… Mais oui, voici notre troupe en plein dans un donjon ! Pièges cruels, énigmes subtiles, créatures sournoises, courage, rancœur, astuce et violence, voici le menu de cette cinquième aventure de Morgoth l'Empaleur.

V.1 La méthode Ghibli fait des merveilles

— Voilà, c'est à toi maintenant, n'aie pas peur ! Tu es la plus légère, si nous avons traversé, alors tu peux le faire.
— Mais je n'ai pas peur, répondit Xyixiant'h, agacée.

Et elle s'engagea d'un pas ferme sur ce qu'il faut bien appeler un pont, car il servait à enjamber un précipice. Un pont des plus sommaires, certes. On avait attaché une corde à un pilier de la grande salle, puis lancé le grappin de l'autre côté, de façon à l'enrouler autour d'une des deux statues hiératiques posées depuis des siècles sur la corniche, de l'autre côté. Après avoir vérifié la qualité de sa prise, Vertu avait progressé, suspendue, jusqu'à prendre pied sur la corniche. Là, elle avait soigneusement enroulé la corde autour du piédestal de la statue, puis une deuxième, qu'elle avait autour de sa taille, autour de son cou puissant, l'autre extrémité étant fixée sur la même colonne, mais plus en hauteur. Peu rassurés, les Compagnons du Gonfanon avaient alors emprunté la malcommode passerelle, évitant de trop regarder le minuscule point rougeoyant qui mourait en contrebas, la torche qu'ils avaient lancée plus tôt pour s'enquérir de la profondeur.

La légende dit qu'en des temps si reculés que même les elfes en avaient perdu le souvenir, quelques membres du Beau Peuple pourchassés par les agents du Malin avaient trouvé refuge dans les boyaux courant sous la colline de Grob, sur laquelle la cité de Sandunalsalennar n'avait pas encore été bâtie. Lorsque les démons les y avaient débusqués, désespérés, ils avaient imploré Molkenaï, une divinité tellurique, de leur venir en aide. Et le dieu avait répondu à leurs suppliques, et ouvert devant les pas des démons un gouffre béant dans lequel ils furent engloutis, un gouffre qu'on disait ne finir qu'aux tréfonds des enfers.

En l'occurrence, l'enfer devait donc se trouver soixante-et-quelques mètres plus bas, mais c'est le symbole qui compte, et non la topographie exacte des lieux.

Pour commémorer ce miracle et honorer Molkenaï, la petite communauté d'elfes qui allait donner naissance au peuple de Sandunalsalennar prit pour habitude de se réunir autour du gouffre, puis d'en faire un vaste temple à la gloire du sauveur souterrain.

Vaste était bien le mot. Après avoir pénétré dans le vestibule, nos compagnons avaient traversé un labyrinthe de pièces bien mal en point que Sarlander appela « complexe votif », toutes ornées de bas-reliefs dont on pouvait sincèrement douter qu'ils aient été réellement exécutés par des elfes tant leurs motifs semblaient sombres et emplis d'une violence retenue. Ils avaient ensuite débouché dans la Grande Salle aux parois courbes et au sol irrégulier, avec ses colonnes disposées sans ordre et figurant des troncs d'arbres. Ils crurent un instant marcher parmi une forêt pétrifiée et engloutie tant l'illusion était parfaite, il y avait même, dans les ramures sculptées, des nichées de grandes chauves-souris rousses, sombres reflets des volatiles de l'extérieur. La Grande Salle s'arrêtait net au bord du précipice. Comme ils avaient soigneusement exploré toute la partie en amont sans y trouver rien qui vaille la peine d'être rapporté ici, ils comprenaient que la nécropole des prêtres, qui donnait sur la sortie, devait se trouver de l'autre côté. Un pont de pierre avait bien dû enjamber le trou sans fond, mais il n'en restait que des rogatons soigneusement conchiés par des générations de chiroptères. Au moins indiquaient-ils où se déroulerait la suite de l'aventure.

Je parle, je parle, et voici que Morgoth le sorcier, dernier à passer, arrive à son tour sur la corniche. Il y avait deux statues, comme je l'ai signalé, de guerriers aux traits peu elfiques si l'on excepte les oreilles pointues et la forme des casques. Ils encadraient une double porte

de pierre sous un arc boutant, haute comme deux hommes. La porte était fort peu originale, puisqu'elle portait deux colonnes de texte, formant énigme.

— Quelle surprise ! Sarlander, tu peux me dire ce qu'il y a écrit ?
— Euh... non, désolé, c'est du... euh... très vieux. Ces caractères sont d'une ancienne langue liturgique, et n'ont que peu de rapport avec la langue elfe moderne. Quoi ? Ne me regarde pas comme ça, je suis guerrier, pas linguiste !
— Bon, quelqu'un lit le « très vieux » ?
— *Permettez, dame qui nous mène,*
Qu'ici votre barde intervienne
L'empire des mots est son domaine
Jamais il n'y est à la peine !

Feu Clibanios se pencha alors sur les inscriptions, et sans peine en effet, traduisit le texte.

> *Dans le lointain Naïl, je suis pour certains le rêve le plus fou, le prix de la vie.*
> *Mais en ces terres grasses, je me vends vil prix, même un gueux peut m'avoir.*
> *Ailleurs, des hommes ont tué pour me prendre, ma peau douce invite pourtant à partager !*
> *Ma chair est fraîche, voyageur fatigué, arrête-toi un instant que je te comble.*

— Oh, joie, la belle énigme comme on les aime, commenta Vertu. Creusons-nous la cervelle quelques heures, puisqu'on n'a que ça à foutre.
— Bien, commença Morgoth en se frottant les mains, voyons un peu de quoi il retourne. Je crois qu'il ne s'agit évidemment pas d'une quelconque courtisane, ce serait trop évident. Qu'est-ce qui est donc si prisé dans les terres du Naïl et commun par ici ? L'eau sans doute, car le Naïl est désertique. Toutefois, l'eau n'a pas de peau, et encore moins de chair. On parle d'une peau douce qui invite au partage, c'est sans doute un indice important...
— Laisse tomber l'ami, intervint Sarlander, car j'ai la solution. Sache en effet que les elfes n'ont jamais eu grande imagination dans leurs énigmes, et qu'il n'y a au bas mot qu'une demi-douzaine de solutions communes. Celui qui a enchanté cette porte a utilisé l'un de ces mots de passe.
— Lequel est-ce ?
— Melon.

À ce mot, un cliquetis se fit entendre dans le chambranle, et les panneaux de la porte, très lentement, se retirèrent dans les parois.

— Ah, voici une aventure qui commence sous les meilleurs auspices !
— Bommm...

Un coup bref, accompagné d'un léger tremblement, résonna dans la caverne, en présage à quelque sinistre terrible rencontre. La compagnie se tut, attentive.

— Oulà, c'était quoi ce...
— Bommm...

Un second coup avait résonné dans le souterrain, identique au premier.

— La reine des elfes n'avait-elle pas parlé de trois portes et de trois gardiens ? Qui gardait celle que nous venons d'ouvrir ?
— Bommm...
— On dirait plutôt que l'ouverture de la porte a mis en route quelque machine, dans les tréfonds, renchérit Monastorio, qui cherchait visiblement à se rassurer.

— Il a raison, ajouta Piété, c'est si régulier et si puissant… comme une horloge…
— *Dont le lourd balancier va au pas*
Sans prendre de repos, impavide,
Égrenant, mécanique stupide,
Les instants séparant du trépas.
— Merci de nous remonter le moral, Clibanios.
— Bommm…
— C'est curieux, s'emporta Ghibli que l'inaction irritait, mais j'ignorais m'être engagé dans une compagnie d'architectes paysagistes. On est des aventuriers ou pas ? On est nombreux, on a des armes, on connaît notre boulot, alors on y va et quoi que ce soit, on le démolit !
— Bommm…

Mark, tacticien de maintes batailles, s'inquiétait pour sa part d'un autre détail.

— J'attire votre attention sur le fait que nous sommes sur une étroite corniche, et que nous peinons à nous y maintenir tous les neuf. La position où nous nous trouvons est très malcommode à tenir, je suggère qu'on avance. Puisque notre ami barbu prône l'offensive, peut-être pourrait-il prendre la tête de notre groupe ?
— Lâche, cracha le nain à l'adresse du paladin.
— Et toujours en vie, rétorqua celui-ci. Après vous, mon ami.

Le nain brandit sa hache et passa la porte, avec un certain panache. À la lumière de sa torche, il découvrit un couloir rectiligne taillé avec soin dans la roche, assez large pour que deux guerriers en armes puissent l'emprunter de front. À son côté se plaça Sarlander, tenant lui aussi sa hache. Vertu, une flèche encochée, vint se poster derrière, imitée par Piété, puis vinrent Morgoth et Xyixianth, Monastorio, Clibanios, et enfin Marken formant arrière-garde. Ils progressèrent ainsi à bonne vitesse, la roche n'étant pas propice à la dissimulation de pièges. Ils constatèrent avec déplaisir qu'à mesure qu'ils avançaient, les coups se faisaient plus forts et plus précis, indiquant sans l'ombre d'un doute qu'ils s'approchaient de leur source. Et plus ils se rapprochaient, plus ils avançaient avec circonspection, puis crainte, laissant perler sur leurs fronts, malgré la fraîcheur de l'air, des gouttes de sueur. Une embrasure, un seuil, le couloir s'achevait après une trentaine de pas, donnant sur un espace obscur, une salle dont rien n'était discernable. Une odeur de vieille poussière venait piquer les narines de nos amis, comme si quelque chose venait de se mettre en branle, quelque chose qui avait attendu, immobile, durant de longues décennies.

— Mon… grmbl… montrez-vous !

Ghibli, que la tension excédait, avait décidé d'en finir. Poussant un rugissement peu discret, il fit un pas en avant et, prêt à tout, attendit.

Un nouveau coup lui répondit, plus rapproché, puis un second… on l'avait entendu. Les yeux écarquillés, les mains serrées sur les poignées des armes, leur belle résolution s'évanouissait de seconde en seconde.

Ils virent tous ensemble un mouvement, une forme grise qui venait d'apparaître d'un coup, au bas de l'entrée, accompagnée d'un nouveau coup. Puis un nouveau coup, et une nouvelle forme qui, sortant de la salle noire, se posa violemment au commencement du couloir. Ils pouvaient le voir maintenant, c'était un pied gigantesque, recouvert de fer… était-ce un géant en armure ? Il fit encore un pas, qui résonna comme les précédents dans le couloir dont il touchait presque le plafond. Il avait bien deux bras, deux jambes et une tête, mais ce n'était pas un géant, ni une quelconque créature vivante. Ses gestes puissants ne trahissaient qu'une détermination

mécanique à obéir aux ordres donnés voici des éons par son créateur, aucun regard ne brillait dans ses orbites, aucune volonté ne l'animait.

— Golem de fer, cria Vertu. On décroche !

Mais Ghibli ne l'entendait pas de cette oreille, et brûlant de prouver ses qualités martiales, il courut sus au colosse métallique en hurlant une insulte naine. Se déplaçant avec une légèreté dont on ne l'aurait jamais cru capable, il fit une feinte pour éviter l'étreinte du géant, se détourna au dernier moment et parvint à lui planter dans l'avant-bras gauche sa courte hache magique, dont le tranchant affûté lançait maintenant des éclairs de magie sanglante. Las, le fer dont le géant était fait retint la lame que le nain ne put dégager malgré ses secousses vigoureuses. Le golem agita alors son bras blessé d'avant en arrière, tentant de jeter à bas le guerrier qui s'accrochait toujours à la hache. Sarlander ne voulut pas abandonner son ami, et à son tour donna de la hache, toutefois il retint son bras car il craignait, lors d'un coup malheureux, de blesser Ghibli au lieu du golem. Finalement, il attira l'attention du monstre qui tenta de lui décocher un coup de poing, donnant quelque répit au nain qui s'arc-bouta sur le manche de son arme, et parvint à dégager la lame. Alors, la bouche du golem s'ouvrit, et un mécanisme interne libéra une poche de gaz toxique que le concepteur avait incluse dans sa machine de mort. Une vapeur noire s'en échappa et jaillit soudain, repoussant de son odeur néfaste les deux combattants, provoquant chez eux une violente nausée. Ils se retournèrent alors, et virent que leurs compagnons avaient pris la fuite, ils décidèrent donc de les imiter et rebroussèrent chemin, poursuivis par le monstre dont les longues enjambées compensaient la lenteur du pas. Lorsque Sarlander déboucha, essoufflé, sur la corniche, il vit que les derniers des sept autres compagnons arrivaient de l'autre côté du précipice, et qu'ils avaient mis bien moins de temps à le traverser qu'à l'aller. Il s'apprêta à les imiter, mais au dernier moment, un scrupule le poussa à attendre Ghibli, qui n'était pas taillé pour la course, et dont l'avance sur le terrible adversaire était faible. Pour tout dire, rouge plus que jamais, le nain brinqueballait en émettant sporadiquement une grande variété de jurons et cliquetis d'armure. Il déboucha finalement dans le vaste espace découvert, et à la suite de Sarlander, se jeta sur les cordes qu'il agrippa frénétiquement.

Ils eurent peur un instant que le golem, trop sot pour comprendre que les cordes ne pourraient porter ses tonnes, ne tente de les suivre et les entraîne avec lui dans les ténèbres, mais il resta finalement au bord du précipice, bras ballants, à l'arrêt. Quelques secondes, ils se crurent tirés d'affaire. Puis, mû par quelque impulsion subite, il donna un coup de poing distrait dans la statue à son côté, qu'il pulvérisa sans effort. Aussitôt, les cordes lâchèrent, mais les deux guerriers parvinrent à s'agripper et à survivre au choc qui les secoua lorsqu'ils heurtèrent la paroi opposée. Finalement, ils remontèrent dans la salle des piliers, couverts de poussière et de sueur.

— Merci de votre soutien, gentils compagnons, persifla Ghibli. J'espère qu'on n'a pas trop dérangé votre fuite avec le bruit de notre combat.

— J'avais donné le signal de la retraite, répondit Vertu pour se justifier. Tu as sottement voulu rester pour jouer les héros, tu as failli perdre ta vie et celle de Sarlander, c'est ton choix, assume-le.

— Oh, mais nous avons une experte en tactique militaire je vois ! Et si moi et monsieur oreilles pointues, on avait fui avec vous au lieu d'occuper l'affreux, vous auriez eu le temps de traverser le pont ?

Un silence gêné accueillit ces propos. Effectivement, la traversée du précipice aurait probablement coûté la vie à plus d'un compagnon sans la diversion bienvenue de Ghibli et Sarlander.

— Bon, dit Morgoth pour calmer les passions qui commençaient à monter. Je ne sais pas qui a eu raison ou tort de faire ce qu'il a fait, toujours est-il que nous sommes tous en vie et bien portants, ce qui est l'essentiel. La question dont nous devrions débattre est la suivante : comment fait-on pour passer ?
— On attend qu'il dorme, et on le...
— Xy, on est sérieux là. Ce monstre ne se fatiguera pas, il n'aura besoin ni de manger ni de boire, il va rester là, comme nous le voyons, se contentant de nous empêcher de passer.
— Morgoth a raison, approuva Monastorio, les querelles ne servent à rien, il faut se débarrasser du golem. Qui a une idée ?

Vertu tira de son carquois une de ses flèches elfiques, l'encocha dans son arc neuf qu'elle n'avait pas encore eu le loisir d'essayer, et visa la forme massive et immobile du golem gris et rouille, là-bas, dans la pénombre. Le trait partit, trouva sa trajectoire exacte, puis son objectif. Vertu, à cette distance, ne pouvait manquer une telle cible. Mais le projectile se fracassa en vain sur le crâne d'acier, sans même que l'ennemi ne tressaille.

— Sans surprise. Apparemment, les projectiles ne sont d'aucune utilité contre lui, et je doute que nous puissions nous porter à son contact tant la position qu'il occupe est malcommode pour nous.
— Ouais, grogna Ghibli (avec toutefois un accent de subtile satisfaction dans le grognement), je vais encore devoir me taper le boulot. Regardez-moi bien, au lieu de bailler aux corneilles, et prenez-en de la graine ! Vous allez voir que Ghibli, fils de Grouïn et de Barnabulle, est un véritable aventurier et non un béjaune au pied tremblant et à la main moite ! Voici comment on se débarrasse d'un golem dans les mines de Raban !

Et sans que ses compagnons n'aient le courage de le dissuader, le nain s'avança jusqu'à un pied du précipice, brandit bien haut sa hache, visa le golem au loin, et jeta son arme de toutes ses forces. La hache, qui se révéla équilibrée pour le jet, fendit l'air avec une grâce mortelle et frappa le torse puissant du monstre, où elle resta plantée. Toutefois, le golem avait été blessé – si toutefois ce terme est adéquat à ce genre de créature – et pour quelque raison, il se remit à marcher de long en large, arpentant la corniche, sans songer à ôter l'arme.

— Je vois bien, commenta Mark, comment font les nains des mines de Raban pour se débarrasser de leurs armes. Mais ça ne résout pas notre problème.
— C'est là que tu te trompes, paladin de misère. Uroshnor !

À ce mot, la hache se tortilla dans la plaie ouverte au flanc du golem, s'en extirpa, puis revint tournoyer en sifflant jusqu'à rejoindre la main ouverte du nain Ghibli, qui gratifiait maintenant l'assistance d'un sourire satisfait.

— Et on recommence !

Et il recommença, encore et encore, ratant son coup plusieurs fois, mais en général touchant au but. Le golem aurait facilement pu échapper au mortel déluge de fer dont il était la cible en battant retraite dans le couloir, mais il est vrai que ces gardiens magiques n'ont jamais brillé par l'esprit, aussi resta-t-il sagement à porté de l'arme qui, petit à petit, le démembrait. Au bout d'un quart d'heure, et bien que sa résistance ait été des plus rudes, il gisait en morceaux épars, encore animés par moments de la magie moribonde qui si longtemps lui avait prêté un simulacre de vie.

— Et voilà comment Ghibli ouvre le concours de bourrins des donjons en frappant tout seul un golem de fer.

V.2 Discussions financières & autres trolleries

Par bonheur, il restait une seconde statue qui fournit un point d'ancrage au nouveau pont de corde qui fut lancé, comme le premier, au-dessus du vide. Arrivés de l'autre, côté, Vertu conféra en ces termes avec ses féaux :

— Celui qui a construit ce repaire l'a semé de gardiens à l'épreuve du temps. Seule la plus grande prudence nous permettra de vaincre les prochains, d'autant plus qu'avec le vacarme causé par le golem, nous voilà sans doute privés de l'élément de surprise.
— Dans la pratique, ça veut dire quoi ? demanda le nain.
— Dans la pratique, ça veut dire que je passe en premier et que vous attendez mon signal pour me rejoindre.
— Ah, bien parlé ! Je commençais à me demander si z'oreille et moi on allait se taper le donjon à nous tout seuls. Va, jolie madame, nous t'attendons.
— Oui, mais avant, j'avais pensé à découvrir par avance ce qui nous attend. Dis-moi Mark, tu pourrais faire un scan ?
— Un quoi ?
— Ben un scan. Tu sais, le truc de paladin là... Pour repérer les hostiles.
— Tu veux dire une détection du mal.
— Oui, quelque chose comme ça.
— Murbl. Oui, sans doute, je n'ai jamais essayé. Attends, je brandis bien haut mon gonfanon de quête, comme ça, de manière à avoir l'air con et niais propice à l'exercice de mes pouvoirs divins, je me prosterne devant la puissance de mon dieu, et je lance le machin. Taisez-vous, j'ai besoin de silence.

Ils firent silence. Les yeux clos, Marken se concentrait sur les effluves maléfiques émanant du donjon.

— Bien difficile est de détecter le mal en ces lieux, finit-il par dire. Tout est troublé.
— Ah ? Par quoi ?
— Par le fait que l'essentiel des effluves maléfiques du donjon provient, mais ce n'est pas une surprise pour moi, de la zone qui m'entoure à moins de trois mètres.
— Quoi ? s'insurgea Xy, consternée, tu veux dire qu'il y aurait un être parmi nous qui ne partagerait pas nos idéaux de justice, de paix et d'harmonie entre les peuples ? Un être sans éthique ni morale, animé de l'intention de nuire et de profiter d'autrui sans vergogne ? J'ai peine à le croire, nous sommes les Compagnons du Gonfanon !
— Ben... faut être honnête, il y en a peu parmi nous à être blanc-bleu. Tiens, Vertu par exemple, notre chef bien-aimée, je pourrais t'en raconter de belles à son sujet si elle n'était pas là à m'écouter avec son sabre à portée de main. Piété a l'air bien brave, mais si mes souvenirs sont bons, je l'ai rencontré la première fois alors qu'il faisait la profession de brigand et qu'il cherchait à m'occire. J'ignore quelles circonstances ont conduit Clibanios à la mort-vivance, mais cet état n'est pas réputé pour inciter à la bonté d'âme. Ghibli est, de son propre aveu, un mercenaire, c'est-à-dire une sorte d'assassin de groupe, et il a prouvé pas plus tard que tout à l'heure son penchant pour la violence. Ton gentil Morgoth qui roule des yeux de juge outragé a toujours été un loyal compagnon, mais je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi les Khazbûrns lui courent après avec tant d'acharnement. Je ne connais pas assez bien Sarlander ou Monastorio pour porter un jugement quant à leur probité, mais pour ce qui est de mon cas personnel, jusqu'à une date récente où je suis devenu paladin dans les tristes circonstances que tu connais, j'écumais Septentrion et pays balnais sous le sobriquet

de « Chevalier Noir », que je n'avais pas volé. Et toi-même, douce Xyixiant'h, tu devrais éviter de donner trop hâtivement des leçons de morale, car tu pourrais bien un jour découvrir que tu ne vaux pas mieux que nous.
— Oh...
— Tout ça pour dire qu'à part nous, la principale concentration de mal à ce niveau se trouve à une cinquantaine de pas dans cette direction (il indiquait une zone à l'oblique, à droite du couloir). C'est assez diffus toutefois, je pense qu'il s'agit de plusieurs créatures. Ce qui m'inquiète le plus, c'est que j'ai vu comme des zones d'ombre... comme si quelque chose m'empêchait de détecter...
— Je vois, résistance magique. Je pense que nous allons avoir affaire à de sérieux adversaires.
— On a signé, c'est pour en chier, commenta Ghibli, décidément en verve.

Vertu partit donc seule et disparut, seulement repérable à la lumière d'une braise rouge qui éclairait pauvrement son chemin. Ses compagnons attendirent, anxieux, dans le plus grand silence. C'est fou ce qu'une caverne peut faire comme bruit quand on y prête attention. Le vent siffle, les chauve-souris volettent, les gouttes gouttent, les gorges se raclent... Chacun tentait de tromper l'appréhension en se trouvant une occupation, Morgoth par exemple détaillait Xyixiant'h, qui elle-même examinait le cuir chevelu de Ghibli, qui s'était cogné lors de son combat contre le golem. Clibanios accordait son étrange instrument. Piété Legris, ne sachant à quoi s'occuper maintenant que sa dame s'en était allée, s'approcha du barde.

— C'est un bel instrument que vous avez là, qui s'accorde à son propriétaire. Euh... dites-moi, tout à l'heure, Mark évoquait les circonstances qui vous ont conduit à votre état. Vous allez sûrement trouver ma curiosité mal placée, mais comment êtes-vous... vous voyez...
— ... Trépassé ?

Oh, c'est un triste lai qu'il me faut vous narrer.
Or donc en ces temps-là, joyeux, je divaguais
De val en collines et de campagne en marais,
Vivant, fort mal déjà, de ma lyre féconde,
Sans jamais avoir eu au côté bourse ronde.
Mais un jour, accusé pour le vol d'un poulet,
Dérobé par un tiers je dois le souligner,
On me mit au cachot, privé de liberté,
La peine est sévère pour un gallinacé.
Il advint que les dieux du destin, courroucés
Peut-être des mœurs cruelles de la contrée,
Y firent incontinent déverser les fléaux
Tels que guerres, famines, pestes et impôts
Tant étaient les misères frappant le pays
Que dans son cachot, on oublia le proscrit.
Ainsi, de faim, de froid, aussi de maladie,
Abandonné des hommes, solitaire, je péris.

Il accompagna la fin de son récit d'un accord doux-amer. À voir sa face toujours souriante, il était difficile de discerner ses sentiments à l'évocation de sa dernière expérience d'homme vivant.

Après de longues minutes, Vertu finit par revenir, pas spécialement affolée, et exposa la situation à ses camarades.

— La salle que gardait le golem n'était que l'atelier où il avait été confectionné. Il est vaste, mais vide d'ennemis. Toutefois, j'ai pu déceler la présence d'un passage dérobé que j'ai emprunté et après quelques tours et détours, j'ai entendu des voix indistinctes et sinistres devant moi. Redoublant de prudence, je suis arrivée devant une salle allongée, rappelant un jeu de paume par ses dimensions et sa forme, mais pas par l'odeur. C'était en fait un dépotoir puant, un temple d'immondices, au milieu duquel s'ébattaient les monstres gardant sans doute la seconde porte magique dont la reine des elfes nous a parlé.
— Elle n'avait pas évoqué un gardien par porte ? demanda Morgoth.
— Ses mots exacts étaient « trois portes gardées par des monstres », elle n'a pas précisé leur nombre.
— Bon, on s'en fout des détails, intervint Ghibli. Tout ce qui importe, c'est « quels genres de monstres » et « combien ils sont ».
— Ce sont des trolls, d'horribles trolls. Ils sont six.
— Quoi ? Six trolls ? C'est tout ce qu'il y a ?
— Et un gobelin.
— Je voulais dire, c'est tout ce qu'il y a comme monstres ?
— Ben, c'est déjà pas mal.
— Foutaise, c'est nul !
— Le nain a raison, abonda Mark, six trolls, c'est indigne de nous.
— Attention, dit Piété, le troll est sournois ! C'est un combattant infatigable et sans peur, qui a le don de guérir à vue d'œil de ses blessures. Notre compagnie est de taille à s'en sortir, je n'en doute pas, mais puisque nous avons la chance de connaître notre adversaire avant de l'affronter, peut-être serait-il utile de mettre sur pied un plan d'attaque.

Vertu en tomba d'accord.

— Je vois que malgré son jeune âge et son inexpérience, Piété a acquis une sagesse qui fait défaut à beaucoup d'entre vous. Le troll est fort, mais proverbialement stupide. Je propose que nous profitions de ce fait et de la conformation du terrain pour tendre un piège à ceux qui nous barrent la route. Voici comment nous allons procéder : je vais redescendre seule jusqu'à la salle en question, je m'approcherai d'un des monstres et je le poignarderai. Je doute de pouvoir le tuer d'un coup, mais lui et ses compagnons vont alors me poursuivre dans les couloirs. Une fois arrivée à la corniche, j'obliquerai alors pour me cacher derrière la statue. Les trolls poursuivront leur chemin tout droit, et n'auront pas le temps de s'arrêter avant de choir dans le précipice.
— C'est idiot ton plan, dit Mark. Ces trolls, pour stupides qu'ils soient, doivent savoir qu'il y a un gouffre ici, ils ne tomberont jamais dans un piège aussi grossier.
— Détrompe-toi, je suis certaine qu'ils ignorent tout de ce trou, et ce pour une bonne raison : le golem ! Il était là depuis des siècles, et empêchait quiconque de passer, dans un sens comme dans un autre.
— Oui, possible que tu aies raison. De toute façon, c'est toi qui prends les risques, pas vrai.
— Je te remercie de ton soutien. Ah mais j'y pense, le piège sera encore plus efficace si vous passez une corde à quelques pouces de hauteur, entre la statue intacte et les restes de l'autre. Lorsqu'ils arriveront, vous n'aurez qu'à tirer pour la tendre pour les faire trébucher et nous serons ainsi débarrassés de pas mal de ces bêtes.

Et après avoir exposé son plan, Vertu le mit à exécution. On installa la corde, et la voleuse repartit dans le noir.

— Au fait, chuchota Ghibli à Mark tandis qu'ils s'installaient, bien calés contre la paroi, tu

sembles la connaître depuis un bon moment, Vertu.
— Des années.
— Tu n'as pas l'air d'en avoir une haute opinion.
— Ah mais si, c'est une voleuse tout à fait capable, une aventurière qui connaît parfaitement son boulot, aucun problème de ce côté-là.
— Et tu lui fais confiance ?
— Pour m'abattre dans le dos si jamais elle a un quelconque motif pour ce faire ? Pour vendre nos organes au plus offrant ? Oh oui, je pense que je peux tout à fait lui faire confiance. Vertu est quelqu'un d'admirable, mystérieux et mortel, qui a toujours quelques coups d'avance sur les autres.
— Non mais moi je disais ça, c'est que là, aucun de nous n'a vu ce qu'il y a après la pièce du golem, on est obligés de lui faire confiance.
— Tu crois qu'elle aurait pu discuter avec le gardien, et nous vendre ? J'en doute, sans nous, elle n'aura jamais l'anneau, ni surtout la récompense.
— Je pensais surtout que... ben on a vu une porte, on a vu un monstre, tu connais le dicton... Si jamais il y avait eu un trésor dans la salle du golem, tu crois qu'elle nous aurait appelés pour partager ?
— Bitencul, Ghibli, mais tu as raison ! Je me demandais aussi pourquoi elle mettait tant d'entrain à ouvrir la marche, il faudra lui demander des comptes lorsqu'elle reviendra.

Loin de ces considérations, leur sujet avait progressé dans les couloirs, cette fois parfaitement obscurs, car aucun soupçon de lumière ne devait la trahir. De toute façon, elle avait enregistré la conformation du terrain la première fois, et le connaissait par cœur. Elle s'approchait de la salle en question, dont la puanteur emplissait l'air avec de plus en plus d'insistance. Les trolls étaient là, exactement comme elle les avait décrits, s'affairant stupidement. Des braseros donnaient une lueur rougeoyante à la scène, soulignant les contours anguleux et verruqueux de ces grands monstres redoutés dans toutes les contrées. Elle en avait déjà combattus, et contrairement à Ghibli, s'en méfiait fort. Mais, étaient-ils cinq maintenant ? Où était le dernier ? Elle écarquilla les yeux, à la recherche du bipède manquant. Elle étouffa un cri lorsqu'une grande ombre passa dans l'embrasure de la porte, juste devant elle, d'un pas pesant. Elle se figea, il ne l'avait pas vue. Le troll, armé d'un gourdin trop lourd pour un homme, obliqua, retournant rejoindre ses compagnons au centre de la pièce. Il lui tournait le dos, c'était l'occasion qu'elle attendait. Depuis longtemps, son sabre maudit était sorti du fourreau, elle sortit du couloir obscur pour entrer dans la très relative clarté de l'antre, prenant bien soin de ne marcher que sur les endroits où les dalles étaient encore visibles entre les macules et les excréments divers déposés là depuis des temps immémoriaux. Courbée, elle s'approchait de sa proie qui, non contente de ne pas la voir, la dissimulait de sa haute stature aux yeux de ses congénères. Plus qu'un pas, il fallait qu'elle s'approche encore un peu pour être sûre de son coup. Encore un peu et elle pourrait...

BIDIBIDIBIDI

Un son lisse et aigrelet déchira le silence, Vertu manqua de lâcher Ryunotamago, son sabre, tant la surprise était grande. Le coup de gourdin la cueillit en pleine poitrine. Ç'avait été un réflexe du troll, qui s'il avait eu le temps d'ajuster son coup lui aurait probablement brisé l'échine, toutefois la puissance fut suffisante pour la jeter à plusieurs mètres, non loin de l'entrée de la salle. Le son provenait de son sac, elle en avait la certitude, et il recommençait par intermittence... Mais elle avait autre chose à faire qu'en chercher la provenance exacte, le troll immense s'était approché, ses yeux gris et morts la dévisageaient avec une lueur

maléfique, sa main descendait maintenant vers elle. L'éclair bleu jaillit malgré elle, la main caoutchouteuse de l'humanoïde se détacha, tranchée net par le sabre magique. Le hurlement du troll couvrit sans peine le son strident émanant du paquetage de la voleuse. Du coin de l'œil, elle vit les autres s'approcher à toute vitesse... Bien qu'elle eût le souffle coupé, elle se leva, échappa à un nouveau coup de gourdin, puis courut dans le refuge offert par les ténèbres familières.

Les trolls furieux lui emboîtèrent le pas, émettant des borborygmes dont on pouvait douter qu'ils constituent un langage. Vertu courait vite, qualité appréciable dans sa profession, mais elle était blessée et avait du mal à distancer ses poursuivants. Elle passa en clopinant par l'atelier puis s'engagea dans la dernière ligne droite, le couloir qui remontait jusqu'à la faille, croyant sentir sur ses talons les souffles fétides des géants idiots qui la poursuivaient. Elle déboucha sur la corniche, puis se jeta de côté et se dissimula derrière la statue encore intacte. Souffle coupé, les flancs meurtris, elle n'était pas loin de perdre connaissance, aussi ne vit-elle pas le résultat de son plan, tout juste entendit-elle le fracas des armes mordant les os, les cris de trolls s'éloignant à toute allure, l'écho leur répondant.

Le plan avait fonctionné à merveille, et si deux trolls attardés avaient pu s'arrêter à temps avant de choir dans le précipice, ce ne fut que partie remise et les lames de Ghibli, Mark et Sarlander, ainsi que le gourdin de Piété avaient eu raison de leur résistance, et les avaient envoyés rejoindre leurs frères dans les obscures profondeurs.

— Morgoth, achève-les !

Le sorcier savait quoi faire, car il connaissait la réputation de ces monstres. Son maître de tératologie avait un jour fait une démonstration de la faculté qu'ont les trolls de régénérer, une leçon difficile à oublier. Il savait que la chute pouvait leur broyer les os et les chairs, qu'on pouvait les démembrer, les décapiter, mais que quelle que soit la gravité de la blessure, les morceaux finissaient toujours par ramper les uns vers les autres, et quelques minutes plus tard, c'était un troll tout neuf qui vous poursuivait. Il n'y avait qu'un seul moyen économique de se débarrasser de cette engeance maléfique, tous le savaient. Morgoth se concentra et lança son plus puissant sortilège vers le fond du précipice, dans la direction approximative de la chute. La boule de feu éclaira fugitivement la paroi verticale qu'elle longea, puis explosa, illuminant brièvement les tréfonds jusque-là obscurs.

— Bien ouèj, commenta Marken. En voilà six qui ne reviendront plus nous emmerder. Finalement tu avais raison, c'était un bon plan. Vertu ? Oh putain, elle s'est fait mal. Xy, qu'est-ce qu'elle a ?

La prêtresse ôta avec peine le pourpoint de Vertu, puis sa chemise. Elle nota avec inquiétude qu'une écume sanglante s'écoulait de sa bouche. Un hématome irrégulier s'était développé depuis le nombril jusqu'à l'aisselle, formant la carte d'un pays qui devait forcément exister quelque part dans le multivers.

— C'est pas joli, quatre côtes cassées, une perforation de la plèvre, je me demande comment elle a fait pour remonter. Mais dites-moi, qu'est-ce que vous regardez comme ça ?
— Mais... rien rien, affirma Mark avec aplomb. On profite de l'occasion pour prendre quelques leçons de secourisme, ça peut toujours servir dans notre métier de connaître les gestes qui sauvent. Pas vrai les gars ? C'est absolument pas mon genre d'observer deux nénettes se tripoter les nichons, oh non oh non.
— Vous êtes des pervers.

Et sur cette constatation, elle lança un sortilège de guérison particulièrement puissant, dont

les échos résonnèrent longtemps dans la caverne.

L'hématome disparut aussitôt, mais Vertu n'en mit pas moins plusieurs minutes avant d'être en état de narrer sa mésaventure.

— Et alors ce truc dans mon sac s'est mis à faire bidibidi, je ne sais pas pourquoi.
— Bidibidi ? demanda Sarlader. Alors, je crois j'ai compris, tu n'as pas éteint ton parloin.
— Je n'ai pas éteint quoi ?
— Ton parloin. Tu sais, celui que la reine t'a donné.
— Mais de quoi parles-tu, de ce petit machin-là ?

Elle fouilla dans sa besace, et sortit l'objet mystérieux, dont la reine de Sandunalsalennar avait confié un exemplaire à chacun des membres de la compagnie avant qu'ils n'entrent dans le donjon, un petit objet tenant à l'aise dans une main. La voleuse observa que sur la face portant de petites gemmes ornées de runes mystérieuses, dans le coin d'un espace dégagé, clignotait un petit glyphe mystérieux.

— Observe, fit Sarlander d'un ton doctoral en sortant son propre objet pour faire la démonstration. Tu appuies ici, et deux fois là, et tu peux ainsi déchiffrer le message qui t'est envoyé. Vois, les runes s'assemblent pour former un texte en clair.
— En clair, en clair... je pratique fort peu l'elfique.
— Ah c'est vrai, ce détail est gênant, attends, je vais te traduire. Il est inscrit ici, dans la langue ancienne du Beau Peuple : « Un prélèvement automatique de votre forfait avec report de vos minutes non-consommées d'un mois sur l'autre et un tarif préférentiel sur les appels internationaux ? C'est possible dès aujourd'hui grâce à la formule MODULETTO© d'Elfic Telecom™. Contactez maintenant votre conseiller Elfic Telecom™ en composant le 2622 (0,17 pc/mn). Elfic Telecom™, Now Again It's Time To Playing Into Of The World Of Tomorrow®. »
— C'est quoi cette connerie ?
— Ben... de la pub. C'est vrai qu'on est un peu envahis...
— Tu veux dire que j'ai manqué de me faire bouffer par un troll à cause d'une pub ?
— Tu n'avais qu'à l'éteindre aussi. Tu appuies sur la touche du haut... non, du haut... voilà, et maintenant sur la grosse au centre. Faites tous pareil vous autres, si vous ne voulez pas que la même mésaventure vous échoie. En général, ils arrosent tous leurs clients en même temps. En tout cas je vous assure que c'est vachement pratique, on peut s'appeler à distance...
— Oui oui, sans doute, fit Vertu, peu convaincue.
— Mais dites-moi, Sarlander, ajouta Morgoth, qui était curieux de tout ce qui était magique, on dirait que le vôtre est différent des nôtres... Je suppose qu'il a des propriétés singulières...
— Oh, non, c'est exactement le même modèle, sauf qu'il fait Wap et qu'on peut mettre plus de numéros dans le répertoire. Mais sinon, c'est juste la coque qui change.
— Et cette jeune fille au regard énergique et toutefois mélancolique d'un monde passé qui plus jamais ne reviendra, est-ce votre bonne amie ?
— Ben... non, c'est Buffy. Ah mais c'est vrai que dans le tiers-monde, vous n'avez pas la télé.
— Bon, nous discuterons des raffinements de la civilisation elfique au coin du feu quand nous aurons le temps, pour l'instant on a la porte à ouvrir. Allons, compagnons, le devoir nous...
— Houlà, une minute, intervint Ghibli. Sauver le monde du mal ancestral et toutes ces conneries, c'est bien joli, mais on n'ira nulle part tant qu'on n'aura pas discuté sérieusement d'une question vraiment importante, qui est celle du partage du trésor.
— Et bien... je suppose que comme nous sommes neuf, nous pouvons faire neuf parts égales, telle est la coutume et la manière la plus simple de procéder.

— D'accord. Alors on veut un neuvième de ce que tu as pris dans la salle du golem, s'te plait. Et qu'ça saute.
— Quoi ? Mais je n'ai rien pris ! Tu m'accuses d'avoir volé quelque chose à la compagnie ?
— Je veux, t'es restée toute seule un sacré bon moment, c'était sûrement pas pour cueillir des cerises.
— Tu oses... Mais je te rappelle que je suis ton chef, nain. Ton espèce n'est pourtant pas connue pour trahir et contester l'autorité.
— C'est parce que mon espèce se laisse guider par des guerriers probes et droits et pas par des voleuses.
— Ah et bien bravo, la confiance règne. Vous voulez du trésor ? Et bien, allez-y donc tout seuls, dans la salle du golem. Allez, je vous suis. Et au fait, où je l'aurais mis, le trésor ? Vous m'avez tous vue à poil il y a cinq minutes. Putain, je fais mon possible pour mener ce groupe de brelles, je manque de me faire étendre pour que ces messieurs n'aient pas trop à salir leurs jolies armures, je me fais broyer les os, et voilà comment je suis récompensée, quelle ingratitude, quelle... quelle... ah, vous me dégoûtez tiens. Déçue ! Je suis déçue.
— Allez, Vertu, ne boude pas, je suis sûr qu'il ne pensait...
— Filez, vous dis-je. Ah, j'm'en souviendrai de ce donjon. Compagnie du Gonfanon, tu parles... Tel que c'est parti, si vous arrivez seulement à sortir d'ici, ce sera déjà un miracle, alors pour l'anneau maléfique... Allez vous le faire défoncer, l'anneau, et votre gonfanon, vous pouvez vous le visser dans le...

Mais les huit autres membres de la Compagnie étaient partis, torche au poing, histoire d'explorer enfin cet atelier des golems. Entrant dans la salle qui sentait la poussière humide et très vieille, ils virent tout un bric-à-brac de mobilier de bois moisi effondré en un magma difficilement identifiable, des fioles et des cornues dont les débris jonchaient le sol, un grand four pouvant servir à quelque travail de métallurgie, et dont la cheminée étroite faisait office d'autoroute à taupes, une forge, et une grande table de pierre sur laquelle était allongée, chose intéressante, un deuxième golem, que son créateur n'avait pas eu le temps de terminer. Il y manquait en effet tout le bras gauche, le blindage du droit, et de son cou ne sortait qu'une rotule articulée, comme une grotesque tête réduite. Des machines compliquées achevaient de rouiller, il était impossible d'en deviner l'usage exact. Tout ceci était des plus déprimant.

— Mon dieu, mais où sont donc les coffres éventrés ? Les bourses vidées ? Les cadavres détroussés ? Où diable ai-je bien pu voler ce trésor ?
— Oui, oui, bon, ça va, on a compris...
— Non mais puisqu'on en est là, on va faire les choses équitablement. Moi je me suis farcie les trolls pour empocher un butin sans doute mirifique dans votre dos, alors comme vous êtes de fiers guerriers, je vous laisse affronter le puissant gobelin qui garde dieu sait quelles richesses chatoyantes dans son antre sinistre ! Allez allez, sus à la bête, le passage secret est par là. Et appelez-moi si vous avez besoin d'aide hein, n'hésitez pas !

Ainsi, penauds, ils s'en furent. Vertu les regarda s'éloigner en soupirant, puis, énervée, se mit à mimer Ghibli en arborant une moue dédaigneuse.

— Vertu ci, Vertu ça, et regardez ma grosse hache, et je suis un gros nain bourru, oh oh oh... Mais dites-moi madame Vertu, c'est un beau golem de fer ça, on dirait qu'il est presque terminé hein ! Tiens mais c'est bizarre, je ne vois pas les deux rubis qu'il faut pour faire les yeux, d'une valeur minimale de 5 000 ducats chacun. Oh, sûrement qu'un sorcier qui aurait fait ce golem les aurait cachés quelque part dans les environs... voyons, peut-être dans cette anfractuosité discrète, au ras du plafond, que j'avais repérée à l'aller... Oh tiens, quelle

surprise, ce n'est pas de la pierre mais de la terre séchée qui s'effrite sous les doigts, dévoilant une cache... Mais si j'en crois mes petits doigts boudinés, c'est une bourse, mais oui, avec dedans... Ben ça alors, j'en tombe à la renverse, deux énormes rubis ! Mais dis-moi Vertu, va-t-on partager avec nos indignes compagnons ? Le méritent-ils après être tous passés à côté d'un trésor si mal caché sans même se douter de son existence et après nous avoir traitée de tous les noms ? Oh non oh non, ils ne le méritent sûrement pas, ce sont des idiots.

Et elle glissa doucement la bourse dans un endroit où personne n'aurait l'idée de fouiller [1].

— Enfin je dis ça, eux au moins, ils ne parlent pas tout seuls quand ils sont énervés. Holà, mais ils en font un de ces foins pour un malheureux gobelin, on ne s'entend plus soliloquer !

V.3 Ohé, Tim Bombardier !

— ...Tim Bombardillon, ohé Tim Bombardiééé...
— Courtecuisse et Malebranche, mais qu'est-ce qu'il a, ce gnome ?

Morgoth s'étonnait à juste titre, il y avait en effet de quoi. Dans la salle, au milieu des immondices, s'égayait le gobelin promis par Vertu. S'égayer était le mot juste d'ailleurs, puisque, tout en chantant à tue-tête une chanson assez stupide, il se livrait aux joies de l'onanisme, debout devant une statue dont l'attrait érotique était des plus contestables. Elle représentait Judhurgath, un esprit protecteur des arbres, qui n'était pas de forme humanoïde.

— Ben, ce qu'il fait, ça me semble évident, commenta Piété. J'ai l'impression que ce pauvre gobelin a totalement perdu l'esprit. J'ai eu le loisir d'en observer beaucoup du temps où je vivais dans la forêt, celui-ci n'a pas du tout un comportement normal, c'est sûr. Sans doute a-t-il été capturé par les trolls, qui lui auront fait subir divers sévices, et il en sera devenu fou. Pauvre diable.
— En somme, opina Mark, nous allons lui rendre service. Nous agissons quasiment par charité. On se le fait de loin ? De près ? Allez, la charge héroïque, ça nous changera. Taïaut !
— Taïaut !

Lorsque le gobelin tourna sa face de batracien maladif vers la meute hurlante qui déboulait dans son antre, il ouvrit tout grand ses yeux jaunes bouton d'or. Il y avait de quoi, car huit aventuriers armés et armurés de pied en cap sont une force que nul monstre ne peut impunément ignorer. Sans doute l'humanoïde savait-il qu'il y avait un puissant golem de fer qui gardait la porte précédente, et le fait que malgré cela les fer-vêtus soient passés auraient dû, en toute logique, l'inciter à fuir à toutes jambes.

Or, il n'en fit rien.

Dans la précipitation, il lâcha ce qu'il tenait à la main et se mit en garde, tremblant de peur. Arrêtés par Mark, que ce manège amusait, les compagnons firent halte à dix pas de la créature, qui s'adressa à eux dans leur langue, qu'il maîtrisait fort bien.

— Holà, aventuriers, craignez mon courroux car vous venez de pénétrer dans le domaine du puissant Tim Bombardier, adepte des six disciplines mentales de Goob, héritier de la tradition de la Porte du Nord, disciple des plus grand maîtres d'armes d'Orient et d'Occident.
— Qui ça ?
— Tim Bombardier. C'est moi.
— Et bien, tu ne manques pas d'air, moustique.

1. Dans une poche interne de son pourpoint. Vous avez l'esprit mal tourné vous savez ?

— Quoi ? Tu ne me crois pas ? Prends garde, car je pratique au plus haut niveau le Nin-Tua-Viet-Tao-Dao, ce qui signifie « la Voie du Pied et du Poing dans ta Gueule ». Je peux casser des briques avec ma tête !
— Non ? Sans blague ? Alors tu vas nous faire une petite démonstration, je suis curieux de voir un tel prodige. Tiens, ce mur-là...

Le gobelin eut une mine ennuyée qui réjouit Mark, lequel se plaisait à se jouer de la pauvre créature tremblante.

— Euh... je ne peux pas car... un puissant sorcier a jeté un sortilège sur cet endroit pour m'y tenir prisonnier, et je ne peux pas en détruire les murs. Mais si c'était de la pierre ordinaire, alors là oui, je pourrais la briser, rien qu'à coups de tête.
— Mais oui, bien sûr. Marmotte, papier alu... OK minus, comme tu me plais bien, je te propose un marché. Tu nous dis tout ce que tu sais sur ce donjon, les portes, les gardiens et les trésors, et nous, on te laissera vivre. On va même te donner du travail, on a besoin d'un porteur ! Hein ? On est sympas non ?
— Vous proposez un poste subalterne au grand Tim Bombardier ? Quelle injure ! Je ne me joindrai à vous qu'en tant que chef, pas moins.
— Comme tu veux. Allez, va porter mes salutations au dieu des gobelins.

Et impitoyable, Mark leva son grand espadon béni avant de l'abattre avec force sur l'humanoïde qui fit mine de se protéger avec les bras.

Ce fut comme si le paladin avait frappé une vieille souche. L'onde de choc se propagea douloureusement dans son bras, mais ce qui le sonna réellement, ce fut la surprise de découvrir que le gobelin, frêle et lâche créature, avait bloqué son attaque en immobilisant la lame entre ses mains jointes. Mais quelle était cette étincelle de malice dans l'œil de la bête ?

Poussant un piaillement désagréable, le gobelin arracha l'arme des mains du paladin stupéfait pour la jeter derrière lui, puis lui plaça un coup de pied au mollet droit qui lui fit perdre l'équilibre. Mais avant qu'il ne touche le sol, la petite créature lui asséna une volée de coups puissants au plastron qui à chaque fois le firent reculer de plusieurs dizaines de centimètres, avant de l'achever d'un direct à la mâchoire.

— Et maintenant, mes jeunes amis, je vais vous montrer pourquoi on m'appelle Tim Bombardier !
— Tous dessus, hurla Ghibli.

Mais il n'eut pas le temps de joindre le geste à la parole. Tim Bombardier avait étendu devant lui sa main grande ouverte, et aussitôt nos amis s'étaient sentis soulevés du sol et projetés avec violence vers le fond de la salle. Monastorio, Sarlander et Morgoth perdirent connaissance un instant, Ghibli, sans doute en raison de son centre de gravité, fut le premier à se relever, mais ce fut pour voir fondre sur lui le lutin sautillant qui, un grand sourire sur le visage, le roua de coups de la même façon qu'il avait fait avec Mark. Clibanios entama un air destiné à soutenir le moral des combattants tandis qu'à son côté, Xyixiant'h, un instant hébétée, commença à incanter un sortilège protecteur. Le gobelin ouvrit alors tout grands ses yeux jaunes et globuleux, ses pupilles fendues se dilatèrent jusqu'à devenir presque rondes, il y eut un éclair bref. Xy se retourna pour voir, ce qui lui causa un hoquet de surprise, que le barde squelette avait été pétrifié dans son attitude musicale. Alors, le gobelin lança simultanément deux sortilèges, chose inconcevable selon les lois ordinaires de la magie, et tandis qu'il faisait taire la prêtresse en l'emprisonnant dans un enchevêtrement de ronces magiques qui poussèrent en un instant et s'emparèrent de ses membres, il suscita une violente déflagration parmi le

groupe des guerriers qui ne s'étaient pas encore totalement remis de leur vol plané. Puis il jeta à la malheureuse elfe, qui se débattait sans autre résultat que de s'écorcher de toute part, un nouveau sortilège, une brume soporifique qui la plongea immédiatement dans un profond sommeil. Morgoth, qui venait de se relever, fut témoin de la scène et, légitimement furieux, lança le plus puissant sortilège qui lui restait, un éclair ravageur qui traversa la salle dans un tonnerre assourdissant. Or Tim Bombardier était plein de ressources, et étendant devant lui sa main griffue et sale, il parvint (avec cependant quelque peine, à en croire son expression), à contenir la terrible décharge d'énergie en une boule bleutée, qui se dissipa en quelques secondes. Morgoth, bouche bée, ne put même pas émettre un cri lorsque la créature, à son tour, le changea en statue de pierre. Puis ce fut le tour de Piété, qui avait tenté de contourner le terrible humanoïde pour le surprendre, sans savoir que l'oreille de son adversaire était restée attentive au son de ses pas. Son gourdin levé, tenu des deux mains, c'est ainsi qu'il se figea. Puis, les quatre autres guerriers, l'un après l'autre, subirent le même terrible sort.

Et le silence retomba sur l'antre de Tim Bombardier.

C'est avec insouciance que Vertu pénétra dans la salle, quelques minutes plus tard, croyant y trouver ses compagnons occupés à fouiller la salle et le cadavre du gobelin. La situation n'était pas tout à fait celle à laquelle elle s'attendait, elle était même alarmante. Toutefois, des années d'expériences violentes l'avaient armée pour faire face à l'imprévu. Elle comprit tout de suite que le gobelin qui faisait mine de ne pas l'avoir vue arriver était un redoutable combattant, le gardien de la deuxième porte. C'était logique en y repensant, comment un gobelin ordinaire aurait-il pu survivre parmi six trolls ? Sans doute ses sots camarades avaient-ils sous-estimé la puissance de leur adversaire, une erreur aux conséquences funestes. Mais elle-même valait mieux qu'eux, elle en était convaincue, et là où ils avaient lamentablement échoué en usant de la force, elle se proposait de triompher par la ruse.

— Et bien, messire Gobelin, je vois que vous avez vaincu tous ces pendards. Je n'ai fait qu'entendre le fracas des armes, ça a dû être un combat de toute beauté.

Le gobelin prit un air surpris et effrayé, auquel Vertu ne se laissa pas prendre.

— Pitié, pitié, ne fais pas de mal au pauvre Tim Bombardier !
— Je crois que même si je le voulais, j'en serais bien incapable.

La face du gobelin se modifia, un large sourire plein de dents sales l'illumina et ses yeux se plissèrent de fierté.

— Ah, on ne te la fait pas à toi hein ? Tu m'as l'air d'une autre trempe que ces rigolos. Oui en effet, comme tu l'as deviné, la puissance de Tim Bombardier est incomparablement supérieure à la tienne.
— La puissance, mais aussi la ruse, si j'en crois la scène que vous m'avez jouée tout à l'heure. Je suppose qu'avec mes compagnons aussi, vous avez usé à votre avantage des préjugés que beaucoup ont à l'encontre de votre race pour les surprendre dans une position qui leur était défavorable, c'est remarquable.
— Oh, tu comprends cela ! Comme tu me fais plaisir, je désespérais de rencontrer un jour une personne capable de saisir et d'apprécier la beauté d'une ruse habile.
— L'intelligence tactique est la qualité d'un grand général, qui saura ainsi économiser ses forces.
— Tes compliments me vont droit au cœur. Et puis-je savoir ce qui a conduit tes pas et ceux de tes infortunés amis dans l'antre de Tim Bombardier ? Ils ont été distraits sans doute, ils ne l'ont pas expliqué.

— Nous ne sommes entrés dans ces souterrains, non dans le but de vous nuire ou de vous voler, je vous l'assure, mais pour quitter le bois de Grob sans nous faire remarquer par des forces qui l'assiègent.
— Ah oui... je vois, tu souhaites franchir les trois portes. Tu en as déjà passé une, la seconde est juste derrière moi. J'en suis le gardien, peut-être l'as-tu déjà compris. Cependant, à quoi bon garder cette porte, n'est-ce pas, alors que celui qui m'a confié cette tâche est mort depuis des siècles ? Quelle loyauté dois-je à un trépassé dont le nom est perdu dans la poussière des siècles, et qui n'a pas même songé à me libérer de ma tâche avant de disparaître ?
— Aucune, sans doute. Nul ne vous blâmera en toute bonne foi de nous laisser passer.
— Certes, certes. Voici pourquoi Tim Bombardier consent bien volontiers à ton transit, te souhaite bon voyage et accompagne tes entreprises de ses prières, gente dame.

Et sans même que le gobelin n'ait fait un geste dans sa direction, une grande porte de pierre, jusque-là fondue dans le vieux décor de bas-reliefs, dissimulée dans le mur du fond de la pièce s'ouvrit, dans un silence total.

— Messire gobelin, votre sagesse et votre bonté font honneur à votre race, et s'il advient que je survive à cette aventure, j'irai en tout lieu répandre louanges et flatteries sur votre nom, et nul jamais ne pourra plus insulter la gent gobeline devant moi sans en être vertement chapitré.
— Tim Bombardier s'en trouve heureux, tout est bien qui finit bien donc !
— Certes. Enfin, si bien sûr je survis à cette aventure, comme je vous l'ai dit.
— Tu sembles en douter ?
— Hélas, je ne suis qu'une faible femme, la ruse est mon arme bien plus que l'arc ou le sabre. Que puis-je faire contre les forces aveugles et stupides lancées contre moi par 1'esprit maléfique qui, implacable, me persécute ?
— Triste histoire.
— En effet, car si en votre compagnie je me sens en parfaite sécurité, ma position sera des plus préoccupantes dès que je sortirai. C'est bien pour cela que je m'étais entourée de ces compagnons qui, pour maladroits et impulsifs qu'ils puissent être, me faisaient une escorte passable.

Le gobelin se dandina sur ses courtes jambes arquées et cracha par terre. Il tentait de dissimuler un sourire amusé. Vertu poursuivit.

— Mais j'y songe, peut-être m'est-il permis d'espérer que parmi vos grandes qualités d'âme, dont j'ai eu un inestimable aperçu, vous soyez en outre doté de cette vertu rare qui distingue les grands guerriers, et qui est la magnanimité ?
— La magnanimité ? Ah j'y suis, tu parles de tes compagnons. Mais supposons, je dis bien supposons, que Tim Bombardier ait le pouvoir de les libérer des chaînes qui sont désormais les leurs, je me demande pourquoi il le ferait. Ce n'est pas moi qui suis allé les chercher, ils ont surgi dans cet antre avec l'intention de tuer Tim Bombardier, ils ont bien mérité le sort qui est le leur.
— Certes, certes, vous êtes tout à fait dans votre droit. C'est pourquoi je fais appel non à votre sens de la justice, car mes compagnons sont inexcusables, mais à votre bienveillance. Ce ne sont que des idiots, des brutes sans beaucoup de cervelle comme vous avez pu le constater. Toutefois, peut-être accepteriez-vous de les libérer contre une modeste compensation qui, sans bien sûr égaler le préjudice que vous avez subi, serait en quelque sorte une preuve de bonne foi de ma part, un gage d'attachement et de sincère repentir, pour tout dire un présent.
— Um... continue...
— J'ai ici dans ma besace un joyau précieux, un rubis gros comme le pouce... voyez à la

lumière la pureté de cette pierre splendide qui...
— Oui, oui... Mais Tim Bombardier ne s'intéresse pas à de telles richesses. Il a des aspirations plus nobles et plus élevées. Il recherche non pas la simple valeur vénale des choses, mais leur valeur esthétique. Voyez le triste endroit où je vis depuis si longtemps, quelle pitié, quelle décrépitude... Il me faut, pour l'agrémenter, de jolies choses. Tenez, puisqu'on parle de joyaux, j'ai eu vent d'une certaine breloque...

Nous y voilà, se dit alors Vertu, sans cesser toutefois d'arborer son air niais des grands jours.

— ... J'ai eu autrefois en ma possession un bijou dont j'ai été injustement spolié voici bien des années par le mage qui a bâti ce donjon, puisse son âme pourrir pour l'éternité dans les chaudrons de Nyshra. Après sa chute, les elfes de Sandunalsalennar s'emparèrent du bijou et, à ce qu'on m'a raconté, le conservent depuis lors dans un temple dédié à un de leurs dieux, Ankhénabos, le Père des Os. Le bijou en question est facile à reconnaître, il s'agit d'un simple bracelet fait de petits ossements de rats, incrusté de douze pierres fines. Il n'a pas grande valeur, je le crains, si ce n'est que j'y tiens car il me rappelle l'heureux temps où, libre et heureux, j'errais à la surface de la terre.
— Voilà qui est très légitime. Mais dites-moi, est-il gardé, ce temple ?
— Je le crains. Le bracelet est en outre, toujours d'après ce qu'on m'en a dit, enfermé dans une châsse d'or, gardée dans le saint des saints, une petite crypte dont l'entrée est derrière l'autel. Il y a des pièges, des protections magiques, des gardiens peut-être.
— Ah. C'est ennuyeux. Il y a plusieurs obstacles qui se dressent devant moi. Tout d'abord, nous sommes venus par l'entrée du donjon qui donne à l'extérieur de Sandunalsalennar, et je me vois mal revenir seule à la cité des elfes et frapper à la porte en demandant qu'on m'ouvre pour que je puisse piller un temple.
— Ce problème n'en est pas un. Il se trouve en effet que cette salle est équipée d'un autre passage secret menant à un labyrinthe, dont une issue débouche dans la cité de Sandunalsalennar, précisément dans le quartier voisin du temple.
— Voilà une bonne nouvelle. En revanche, un second point est plus ennuyeux. En effet, je connais un peu l'art de dérober ce qui est précieux, et mon expérience m'incite à penser que ce temple est hors de ma portée si je m'y aventure seule. Il me faudrait m'assurer le concours de mes compagnons pour avoir de bonnes chances de réussite.
— Vraiment ? Je ne serais pas avisé de vous laisser repartir avec vos amis, je crois.
— Alors, avec trois d'entre eux seulement, vous conserveriez ici les autres. J'attire votre attention sur le fait que mon échec dans ce vol ne vous rapporterait rien, alors que ma réussite vous assurerait le retour d'un bien auquel vous tenez.
— Soit, je consens à faire revenir un de tes compagnons pour t'aider, mais un seul. Fais ton choix.
— Voilà une sage décision, Tim Bombardier.

Vertu considéra ses huit compagnons. Lequel serait le plus à même de la seconder ? De quelles capacités avait-elle besoin dans son entreprise ? Le choix fut vite fait.

— Réveillez Morgoth je vous prie, c'est le jeune sorcier. Ses sorts me seront précieux.
— Bien, un choix intéressant, c'est en effet un courageux combattant qui complète merveilleusement tes propres capacités.

Et le gobelin lança une complexe conjuration, déployant autour de lui des volutes de vapeur noire et poisseuse qui, irrésistiblement attirées, s'enroulèrent autour du sorcier pétrifié. Il fallut quelques secondes pour qu'il reprenne ses couleurs et sa molle texture, puis s'effondre, choqué.

— Un malaise qui disparaîtra bien vite. Voici la porte qui mène à la cité des elfes (il désigna un espace noir entre deux colonnes, qu'un promeneur distrait n'aurait sans doute pas remarqué). N'oubliez pas, le temple d'Ankhénabos, la crypte, la châsse, le bracelet, c'est tout ce que je veux pour libérer vos compagnons, sans quoi pour l'éternité, leurs corps resteront inertes, hi hi hi !

Et pour appuyer son propos, il se gratta vigoureusement l'entrejambe.

— Xy !

Le cri de Morgoth, qui laissait peu de doute sur les sentiments qu'il éprouvait pour l'elfe, dont il prit le corps ensanglanté dans ses bras. Elle respirait faiblement, mais ses blessures semblaient sans gravité.

— Elle n'est qu'endormie, jeune homme, le rassura le gobelin. Ne crains pas pour sa santé ni pour celle de tes autres compagnons. Ton amie ici présente t'expliquera par quel moyen tu peux l'éveiller. Pars avec elle maintenant, et remercie tes dieux d'avoir placé à tes côtés une si habile personne pour te guider.

V.4 Le dédale

— Et donc, le blanc chevalier se précipita au chevet de la belle endormie...
— Quoi ? Qu'y a-t-il ?
— Oh je ne te reproche rien, après tout tu es un homme, et Xyixiant'h est une elfe particulièrement jolie. Ne fais donc pas cette tête, j'ai remarqué que tu avais de tendres sentiments à son égard, ne nie pas, ton attitude tout à l'heure était parlante.
— Et bien oui, je l'avoue.
— C'est beau la jeunesse. Tu as raison, profites-en tant que tu peux. Cependant, je voudrais te mettre en garde.
— Contre quoi ?
— Contre les illusions que tu pourrais te faire à son égard. Enfin, tu es bien conscient que ce n'est pas une fille pour toi, n'est-ce pas ?
— Comment cela ?
— Et bien... enfin, elle est trop bien pour toi, pour dire les choses franchement. Que ça ne t'empêche pas d'essayer, ça vaut le coup, mais bon, honnêtement, tes chances sont maigres de... enfin, d'arriver à tes fins avec elle. Qu'est-ce qu'il y a ?
— Kof kof... Rien, j'ai dû attraper froid dans ces couloirs. Dis-moi, pour en revenir à nos moutons, crois-tu qu'on puisse lui faire confiance à ce gobelin ?
— Pas le moins du monde. C'est un salopard de la pire des espèces : celle des balèzes malins. Il va essayer de nous rouler, c'est certain.
— Mais heureusement, tu as un plan.
— Ben... disons, des éléments de plan. Tiens, n'as-tu pas remarqué quelque chose d'étrange dans la manière dont il vous a tous mis hors de course ?
— À part le fait qu'un gobelin aplatisse huit aventuriers en trente secondes ? Je ne vois pas.
— Songes-y, il vous a tous pétrifiés...
— ...Sauf Xy...
— Très juste. Et qu'est-ce qu'elle a donc de particulier, ta Xy ?
— C'est une elfe ?
— Ben ça, ça reste à prouver. D'ailleurs, Sarlander aussi est un elfe, ça ne l'empêche pas

d'orner l'antre du gob de si artistique façon. Non, je pensais à autre chose, en fait, tout ce qu'elle a de particulier, ta copine, c'est son armure. Tu te rends compte, de l'écaille de mordoré ! C'est pas banal.
— Oui, ça protège bien, mais quel rapport ?
— Ah là là, et c'est moi qui suis obligé de t'apprendre ça à toi le sorcier... Sache que l'écaille de dragon mordoré ne se contente pas de protéger celui qui la porte contre les attaques magiques, elle peut aussi, dans une certaine mesure, les réfléchir ! Si ce que tu m'as raconté est vrai, l'attaque pétrifiante de Tim Bombardier est semblable à celle du basilic ou de la méduse, c'est un regard, une sorte de lumière magique.
— Je comprends, et selon toi, il a craint de lancer son attaque sur Xy car il risquait de se la voir renvoyée...
— ...ce qui implique qu'il n'est pas immunisé contre son propre pouvoir !
— Tu as raison, voilà un élément qui peut nous redonner espoir. Mais dis-moi, sais-tu comment un misérable gobelin a pu se retrouver avec une telle puissance ? Ces créatures sont généralement lâches et faibles, et n'attaquent que par surprise et avec un considérable avantage numérique, on ne m'avait jamais parlé de représentants d'une telle puissance.
— C'est vrai, c'est très suspect. Peut-être s'agit-il d'une créature surpuissante, telle qu'un dragon ou un démon, qui aura pris cette forme pour tromper son monde. Ou bien alors tire-t-il sa puissance de quelque...
— Oui ?
— Nyshra Vengeresse, le bracelet ! Voilà pourquoi il y tient tant, c'est sans doute ce bracelet qui lui donne son pouvoir. Et je pense que s'il souhaite tant le retrouver, c'est pour quitter enfin cet endroit qui doit être pour lui une prison. Réfléchis, s'il avait le pouvoir d'en sortir, il serait allé lui-même chercher le bracelet au lieu de nous envoyer faire ses courses. Il s'y intéresse bien plus qu'il n'a bien voulu me le dire, car il savait très bien où se trouvait sa breloque, ce qui implique que d'une manière ou d'une autre, il a cherché à se renseigner. Nous ne sommes que les derniers éléments d'un plan qu'il a dû mûrir de longue date. Les trolls qu'il avait dans son antre étaient bien trop stupides pour faire des voleurs efficaces, il lui fallait des gens comme nous.
— Je ne peux qu'admirer ta logique.
— Toute cette histoire commence à prendre une cohérence. Poursuivons, et nous trouverons peut-être en route un bon moyen de le vaincre et de rendre leur liberté à nos compagnons. Mais... attends, je crois que... Vite, derrière ce rocher !

Une volée de projectiles claqua là où Vertu et Morgoth se trouvaient un instant plus tôt. Ils trouvèrent refuge dans une anfractuosité du tunnel irrégulier qu'ils suivaient depuis quelques minutes.

— Une embuscade, j'aurais dû m'y attendre. Un tel labyrinthe sans monstre, c'était trop beau !
— C'est quoi ?
— Je ne sais pas, ils sont plusieurs... Regarde ce qu'ils nous ont lancé, des cailloux, des flèches sans pointe, ce ne sont pas de vrais projectiles de guerre mais un vague rebut. Je pense que ce n'est pas trop dangereux, mais soyons prudents. Je vais tenter une sortie pour en apprendre plus.

Et avant que Morgoth n'ait pu l'en dissuader, la voleuse, sabre au clair, sortit dans le couloir en opérant un roulé-boulé. Elle se retrouva face à la direction dont étaient venus les traits meurtriers. Il n'y avait rien que le noir le plus absolu. Soudain, une petite créature se laissa

tomber sur elle depuis le plafond où elle s'était tapie, et tenta de la poignarder d'une lame qui n'était plus que rouille et ébréchure. C'est ce moment que choisirent ceux qui étaient embusqués pour sortir à la lumière, avec d'évidentes intentions. La situation serait devenue préoccupante si Morgoth n'avait alors surgi de son réduit. Maniant avec dextérité la lourde boule de sa chaîne de combat, il frappa le crâne osseux de la bête étique qui chut par terre, sans vie. Puis il s'adossa à sa collègue faisant tourner sa chaîne devant lui tandis qu'elle rengainait son sabre pour encocher une flèche. La meute braillante des créatures emplissait maintenant le tunnel, grimpant aux murs, sautant les uns par-dessus les autres dans une pagaille qui aurait été risible en d'autres circonstances. Vertu décocha ses traits aussi vite qu'elle put, car l'ennemi était proche, et soudain on eût dit qu'il pleuvait du bois et du fer sur les premiers rangs de ces répugnantes créatures, qui s'effondrèrent en grand nombre, formant bientôt un monticule sanglant. Voyant cela, les plus avisés de ces humanoïdes se débandèrent, suivis par les autres, qui laissèrent sur le champ de bataille leurs armes et les corps de leurs frères.

— Ben finalement, il est pas mal du tout mon petit arc.
— Tu as tiré tout ça comme flèches ? Bravo, bel exploit. Ce sont aussi des gobelins non ?
— Oui, ça c'est des gobelins comme je connais. Vite, fouillons les cadavres avant que les autres ne rappliquent. Et bien, aide-moi donc, ne reste pas planté là !
— Tu crois qu'ils ont quelque chose qui puisse nous intéresser ?
— Oh ça m'étonnerait, cette engeance accorde plus de valeur à ses excréments qu'à l'or. Il n'y a qu'à voir l'état de leurs pauvres vêtements et de leurs armes. Celui-là rien, celui-là non plus... Tiens, en voilà un qui avait trois pièces d'argent. On dirait de la monnaie elfique... je pense que ces gobs sont en rapport avec Sandunalsalennar, nous sommes sur la bonne voie. Poursuivons. Eh mais... celui-là, il fait le mort ! Viens ici mon petit bonhomme, et raconte-moi un peu ce que tu sais.
— Vrittaï dagobaï ! Ritti ritti ritti !
— Oui, je connais tout ça. Arrête tes singeries et dis-moi où est la sortie de ce labyrinthe.

Le petit gobelin cessa d'agiter ses membres sales et griffus, voyant que ça ne menait à rien, et retrouva un semblant de calme.

— Euh... vous promettez de ne pas me taper ?
— Oui, oui. La sortie, c'est où ?
— Plein plein il y en a, des sorties. Partout. Mais seuls les rusés gobelins les connaissent !
— Et elles donnent où, ces sorties ?
— Dans la forêt, dans les égouts de la cité des elfes... nombreuses les sorties. Mais Nobnob les connaît toutes, c'est certain.
— Et je suppose que c'est toi, Nobnob ? Pas la peine de répondre. Nous cherchons l'issue qui se trouve dans la cité des elfes, non loin du temple d'Ankhénabos, peut-être connais-tu cet endroit ?
— Oh oui, Nobnob y est allé souvent ! Caché, il a observé les elfes, il a discuté avec eux, il a même vu l'intérieur du temple !
— Eh, mais tu m'as l'air d'un débrouillard toi ! Et que dirais-tu d'un marché ?

V.5 Le mal-être d'une jeunesse désœuvrée en manque de repères

La langue des elfes était parlée sur la terre bien avant que l'humanité ne bredouille ses premiers grognements postillonneux, et si elle avait subtilement évolué au cours des millénaires, ce n'était que pour s'approcher toujours un peu plus d'un idéal de pureté du vocabulaire et d'équilibre dans la grammaire, dans le souci d'offrir aux aèdes et aux troubadours le plus doux des outils pour exercer leur art. Dans la nuit sans lune de Sandunalsalennar, assemblés autour d'un carrosse d'or et de bois précieux, trois elfes conféraient en cette langue fleurie aux accents emplis d'une nostalgie évoquant les temps à jamais révolus qui pour les hommes ne sont que rêves et légendes à demi oubliées.

— 'culé, sur la vie d'ma mère, c'est trop une tassepé c'te meuf !
— J'te parle pas d'ça, j'te dis qu'elle est bonne avec son p'tit uc qu'elle s'trimballe, là...
— Eh bouffon, t'as vu sa tronche de biais ? C'est miss thon, j'peux pas sortir avec ce camion, sans dec, c'est trop la tehon !
— Qu'est-ce qu'y m'raconte ce ouf, c'est pas pour te marier avec, tu t'la bouillaves et puis c'est tout ! Qu'est-ce tu t'en fous la gueule ?
— Ben, j'préfère encore la gueule à ma main si c'est juste pour ça.
— Va niquer ta mère, bâââtard !
— Oh, les deux glands, c'est bientôt fini les histoires de grognasses ? On s'la repeint cette caisse oui ou merde ?
— Ah ouais, OK Nothoriel.
— Escuse Nothoriel. Oh putain, ça bouge là-bas ! 22, cassos !
— T'as vu jouer ça où Einstein ? Y z'embauchent pas des gobs chez les condés. Eh, mais c'est le p'tit père Nobnob ! Viens là mon gars, ramène ta fraise.
— Dagobaï !
— Comme tu dis. Alors mec, qu'esse tu racontes ? T'amènes le nouveau lot de champignons gris ? Tu sais, les p'tits champignons, miam miam.
— Oh non, c'est autre chose que je ramène. De l'or, j'en ai pour vous. Cinquante ducats chacun, si ça vous intéresse.
— Un peu ! C'est quoi le plan ?
— Juste un objet à voler, un simple petit objet...
— Où ?
— Dans la crypte du temple d'Ankhénabos.
— Facile ! C'est presque vide la nuit.
— Alors voilà...

À cent pas de là, abrités sous le porche lépreux d'une maison délabrée dont le propriétaire légitime avait depuis longtemps renoncé à percevoir le loyer, Morgoth et Vertu se tenaient dans l'ombre, observant de loin le marché qui se concluait.

— Ah là là, tous les deux, tout seuls, à l'aventure... ça ne te rappelle pas le bon vieux temps ?
— Tu as raison, Galleda, notre petit numéro de théâtre, tout ça, que de souvenirs... j'étais naïf et bien gentil alors. On s'amusait bien mine de rien, c'était la belle époque.
— Oui, tu l'as dit, la belle époque.

Vertu se tut un instant.

— C'était il y a trois mois.

— C'est tout ? Perceventre et pain d'ergot, mais tu as raison… j'ai l'impression d'avoir passé toute une vie sur les routes !
— Et moi qu'est-ce que je devrais dire, ça fait vingt ans que je crapahute de donjon en château et de guilde en auberge.
— Tu as quel âge ?
— J'ai commencé très jeune, répliqua la voleuse sur un ton qui coupait court à la conversation.
— En tout cas, je ne comprends pas pourquoi on n'y va pas nous-mêmes.
— Il se trouve que je ne connais pas les lieux, et que je n'ai pas le temps de faire une reconnaissance. Les cambrioleurs qui partent à l'aveuglette finissent rarement leur carrière les mains au bout des bras, vois-tu. Nobnob prétend que ces types sont parmi les meilleurs voleurs de Sandunalsalennar et qu'ils traînent dans le quartier depuis leur plus jeune âge. Si c'est vrai, ils n'auront aucun mal à ramener le bracelet, et si c'est faux, c'est eux qui se feront prendre et pas nous.
— Je ne pensais pas que tu étais du genre à gaspiller ton or. Quatre cents pièces, c'est une somme !
— Je ne le gaspille pas. J'achète de la sécurité. En outre ce n'est pas mon or, c'est celui des autres imbéciles. Je ne vois pas pourquoi JE devrais payer pour réparer LEURS conneries, je compte donc bien défalquer ces menus frais de leurs parts et pas de la mienne. Faudrait voir à pas trop me prendre pour une conne.
— Et… tu vas peut-être me trouver un peu naïf, mais pourquoi voler ce bracelet ? Nous en avons besoin pour libérer nos amis, je suis sûr que la reine des elfes nous en aurait volontiers fait cadeau si cela pouvait nous aider à accomplir une quête qu'elle nous a confiée.
— Si j'ai bien compris, tu voulais qu'on retourne pleurnicher dans les jupes de la reine moins d'une nuitée après l'avoir quittée, pour lui avouer que notre groupe est essentiellement constitué de pauvres béjaunes qui se sont fait taper par un vilain gob ?
— Euh…
— Je suis sûre que ça l'aurait fait marrer cinq minutes. En revanche, je ne suis pas convaincue que ça l'aurait incitée à nous donner un objet comme ce bracelet, qui est sans doute de quelque valeur puisqu'on le garde dans un temple. Voici pourquoi, pour plus de sûreté, j'ai décidé de le lui emprunter sans lui demander son avis.
— Je comprends. Attention, j'ai l'impression qu'on vient…

En effet, une forme hésitante progressait vers nos héros, pas très droit. Une forme menaçante et contrefaite qui ne cherchait pas à se dissimuler. Ils retinrent leurs souffles et se figèrent, mais trop tard, ils avaient été repérés. La créature vint vers eux, s'arrêta près, trop près, et dans un remugle pestilentiel, émit une série de borborygmes que l'on pourrait ainsi retranscrire :

— Eh… avez pas une petite pièce ? Hein ? Pour bouffer ?
— Non.
— Juste une toute petite pièce ? Allez quoi…
— Non, chuchota Vertu, partez !
— Ben d'accord, enfoirés va…

L'elfe aviné tourna casaque, repartit dans la nuit, fit trois pas, s'arrêta soudain, puis leva au ciel un poing encombré d'une amphore et rugit :

— SALAUDS D'BOURGEOIS !

Nobnob le gobelin revint plus tard en se dandinant, porteur de bonnes nouvelles. Les marauds elfes avaient, selon ses dires, accepté l'affaire pour le prix convenu. Ils allèrent dissimuler sous

quelque bâche le carrosse que, de toute évidence, ils avaient volé dans les quartiers riches, puis se dirigèrent d'un pas extrêmement louche et suspect vers le temple d'Ankhénabos.

Ce quartier de Sandunalsalennar avait pour nom « Coulefleury », appellation toute administrative car ceux qui avaient le contestable privilège d'y être nés, ainsi que ceux qui n'y avaient jamais mis les pieds et faisaient de longs détours pour l'éviter, l'appelaient tous « The Hood » ce qui, en énochien archaïque, signifiait « La Zone ». Dans un vallon ombragé, pour ne pas dire obscur et humide, autour d'une végétation pisseuse et contrefaite, s'étaient assemblés tout ce que la glorieuse cité elfique comptait de laissés pour compte, de miséreux, d'inadaptés sociaux, de fripons de toutes sortes. Il était heureux que la nuit fût noire et l'éclairage public inexistant (les elfes ont une excellente vision nocturne), car cela empêchait nos héros d'avoir un aperçu trop explicite des lieux, du linge troué pendant aux fenêtres, des habitants édentés et sales pataugeant dans la boue, des ordures amassées en monticules autour desquels patrouillaient celles des mouches qui n'étaient pas occupées à butiner la crasse des elfes endormis le long des caniveaux, calés dans les ruelles ou, pour les plus chanceux, occupants d'un tonneau. Tous, ici, ne vivaient pas dans la rue cependant, la majeure partie des habitants du Hood trouvaient à se loger dans les nombreux immeubles de pierre et de mortier du quartier, hauts parfois de cinq ou six étages, entassés les uns contre les autres selon un agencement qui avait plus à voir avec le rendement de l'investissement immobilier qu'avec le bon sens. De l'intérieur, des conditions de vie qu'on y trouvait, de l'insalubrité et de la promiscuité, Vertu et Morgoth ne pouvaient que se faire une vague idée, qu'ils ne s'empressèrent pas de confronter à l'expérience.

Le temple d'Ankhénabos était planté là, sans allée monumentale, sans parvis, sans même une rue qui en fasse le tour, tout juste posé au milieu des immeubles qu'il dominait et qui s'adossaient à ses flancs de granite gris, ouvrant ses trois arches sacrées dans une rue des plus quelconques. Nos aventuriers virent les trois voleurs passer devant l'entrée sans lui prêter attention, puis tourner dans une ruelle voisine. Lorsqu'ils y furent eux-mêmes, ce fut pour apercevoir une porte qui se fermait, celle d'un immeuble particulièrement banal mitoyen de l'édifice consacré.

— Dagobaï ! Ils vont passer par la cave, ça communique.
— J'avais compris. Combien de temps ça va prendre ?
— Au moins une heure. Le chemin est long, il faut le faire lentement pour éviter les nombreux pièges.
— Ben dis donc, tu connais bien les lieux toi, j'ai l'impression. Où leur as-tu donné rendez-vous à tes trois pendards ?
— Devant le temple, devant le temple. Oui, devant les trois portes.
— C'est pas bien malin, mais bon… Tu m'avais parlé d'un fourgue ouvert la nuit, qui vend de tout…
— Oui oui, pas loin…
— Bien, voici cinq pièces d'or. Va le voir, et ramène-moi ce dont nous avions convenu. Tu te souviens ?
— Oh oui madame, Nobnob se souvient. Je pourrai garder la monnaie ?
— Si tu veux. Fais vite, avant que les autres ne sortent.

Et derechef, le gobelin s'en fut dans la nuit, tandis que nos héros attendaient, en silence dans le noir.

Il revint moins d'une demi-heure plus tard, essoufflé, portant sur son dos bossu un objet plat plus haut que lui, emmailloté dans une étoffe grossière. Vertu jeta un œil au contenu, puis

flatta le crâne ridé et chauve de l'humanoïde d'un air satisfait.

Bien que nous fussions à la saison où les nuits commencent à se faire longues, l'aurore commençait à poindre lorsque les trois brigands sortirent de la ruelle et vinrent s'asseoir devant les marches des trois portes. Nobnob partit à leur rencontre. Il les aborda, ils discutèrent brièvement, ils échangèrent quelque chose dans la pénombre. Puis ils se séparèrent, chacun partant de son côté.

— Voici, madame, le bracelet.

Vertu le prit et l'examina. Malgré le peu de lumière, il correspondait à la description de Tim Bombardier.

— Alors, madame est satisfaite ? Nobnob aura sa récompense ?
— Oh oui, répondit-elle d'un air sinistre, je vais te la donner. Tourne-toi, que je délie ma bourse à l'abri de ton regard.
— Oh oui madame.

Sans un bruit, la lame du sabre maudit sortit du fourreau, prête à mordre la chair. Mais Vertu interrompit soudain son geste et empoigna la bourse qui pendait à la ceinture du gobelin, qui était lourde et sonnait bien plein.

— Mais... mais dis donc mon cochon, qu'est-ce que c'est que ça ?
— Euh... Nobnob a toujours un peu de monnaie sur lui.
— Dis-moi pendard, tu as bien donné cent pièces d'or à chacun des trois voleurs comme je te l'avais dit, non ?
— Oh oui madame, oh oui. Quasiment.
— Quasiment ?
— Moins une petite commission servant à couvrir les frais...
— Tu leur as volé combien ?
— Ben... euh... cinquante.
— Cinquante en tout, ou cinquante chacun ?
— Chacun.

Et Vertu, éclatant de rire, rengaina sa lame.

— Tiens, Nobnob le riche, en voici cent de mieux, comme prévu, tu les as bien méritées. Et que je ne revoie plus jamais ton vilain museau de crapaud malhonnête !

V.6 Difficiles négociations

— C'est curieux, je n'ai pas l'impression de t'avoir été très utile dans cette histoire.

Nos héros étaient retournés dans le labyrinthe gobelineux, où cette fois les cousins de Nobnob s'étaient tenus à distance prudente. Ils avaient fait halte à quelque distance du coude après lequel on entrait dans l'antre de Tim Bombardier, afin de se reposer avant la confrontation avec le redoutable gobelin, toutefois l'inaction commençait à peser à Morgoth, que le sort de sa compagne inquiétait fort légitimement.

— C'est normal, lui répondit Vertu. Je n'avais aucun besoin de tes services pour récupérer le bracelet, mais c'est maintenant que tu vas m'être utile.
— En quoi, grands dieux ?
— Tu as toujours ce sort d'invisibilité si pratique ?
— Oui.

— Voilà donc comment on va faire : déballe la marchandise.

Le sorcier défit les linges crasseux qui protégeaient ce que le gobelin était parti acheter un peu plus tôt, et examina l'objet à la lueur de sa torche. Il s'agissait d'un grand miroir ovale, long comme le bras, cerclé de bois sombre.

— Et que veux-tu en faire ?
— Tu vas lancer ton sort sur ce miroir, qui va donc devenir invisible. Je vais passer devant, en le maintenant devant moi à l'aide de ces cordes. Comme ça, si notre ami Bombardier essaie de faire le coup de la statue, il aura une méchante surprise.
— L'idée me semble douteuse. Tu es sûre qu'un miroir invisible renvoie les regards paralysants ?
— Je l'ai déjà fait. C'est toi le sorcier, tu devrais savoir ça non ?
— Je ne suis pas sûr que cet emploi du sortilège d'invisibilité soit inclus dans le contrat de garantie.
— Si tu as un meilleur plan, je t'écoute.
— Murmble.
— C'est bien ce que je pensais. Allez, courage, tâchons de libérer nos pauvres compagnons.

Ils retrouvèrent Tim Bombardier en train de faire les cent pas dans la grande salle pleine de détritus, au milieu de leurs amis pétrifiés. Ils surprirent l'espace d'un instant une expression inquiète sur sa figure, qui laissa place à un grand sourire lorsqu'ils se montrèrent.

— Ah, revoici mes bons aventuriers, quel plaisir de vous revoir ! Notre affaire a-t-elle progressé ?
— Mais oui, réjouissez-vous, car je vous ramène le juste prix que vous demandez pour la libération de nos camarades. Voici le bracelet, si toutefois c'est bien celui dont nous avions convenu.
— Exactement ! C'est lui, je le reconnais !

Tim Bombardier sautillait sur place, très impatient, mais retenu visiblement par une grande crainte. Ses grands yeux jaunes écarquillés allaient frénétiquement du bracelet à Vertu, puis à Morgoth, puis au bracelet. Redoutait-il que quelque chose ne tourne mal à la dernière minute ? Cette attitude conforta Vertu dans l'idée que le Bracelet était réellement quelque chose de très précieux pour le gobelin, et qu'elle était maintenant en position de force.

— Puis-je espérer la libération de mes compagnons, dans ce cas ?
— Certes, certes. Donne-moi le bracelet.
— Oh, messire Bombardier, je ne peux me mesurer à vous en matière de ruse, mais ne me croyez pas pour autant plus bête que je ne suis.
— Sais-tu que je pourrais te le prendre de force ?
— J'en suis consciente, toutefois j'ai soudain l'intuition que vous n'en ferez rien. Il y a quelque chose qui retient votre bras, n'est-ce pas ? Sans quoi il y a longtemps que vous m'auriez tuée.
— Sois maudite !

Brusquement, la face du gobelin avait perdu toute trace d'amitié feinte, elle n'était plus que haine. Sans préavis, le regard paralysant jaillit des yeux jaunes en direction de Vertu qui, d'instinct, tenta de se protéger avec son bras. Toutefois, elle n'en eut pas besoin, car son stratagème se révéla efficace. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ce fut pour voir devant elle la statue grise d'un hideux gobelin aux yeux exorbités, la tête lancée dans sa direction.

— Victoire ! s'écria-t-elle.
— Mais nos compagnons ? Ils sont toujours pétrifiés, nous ne sommes pas plus avancés.

— Mais si nous sommes plus avancés. Réfléchis, nous voilà débarrassés de notre ennemi, nous avons maintenant tout le temps pour étudier le sort dont ils ont été les victimes. En tant que sorcier, tu peux peut-être voir ce qu'il en est, il doit bien exister un contre-sort.
— C'est plus facile à dire qu'à faire, figure-toi. Peut-être pourrai-je réveiller Xy, mais pour les autres... il faudrait que je cherche le sort adéquat dans les livres.
— Sinon, on peut toujours retourner à Sandunalsalennar et voir avec les elfes. Tant pis, on passera pour des cons. Comme tu vois, l'affaire a progressé, la deuxième porte est ouverte, son gardien est hors d'état de... euh... ça dure longtemps, la pétrification ?
— C'est permanent, jusqu'à ce qu'on lance un contresort, pourquoi ?
— Le... le gob là, il bouge...

En effet, l'aspect de Tim Bombardier s'était imperceptiblement modifié. La grise livrée se craquelait par endroits, se colorait à d'autres, et tandis que des cailloux et des cascades de poussière s'échappait de sa masse et tombaient sur le sol. Et effectivement, ses membres commençaient à bouger, tandis que son visage affichait maintenant une grimace de douleur et de haine mêlées.

— Tirons-nous ! Vite, dans le couloir !

Morgoth ne se le fit pas dire deux fois, et emboîta le pas à Vertu, qui avait détalé à une vitesse surprenante. Le jeune sorcier osa jeter un œil derrière lui, pour constater que le nabot maléfique avait recouvré ses vilaines couleurs et qu'après quelques instants de désorientation, il vociférait des imprécations et sautillait de plus belle. Il faillit heurter Vertu, qui avait fait halte quelques pas plus loin, à proximité du tournant derrière lequel elle aurait dû s'abriter, et restait ostensiblement en vue de Tim Bombardier. Il la dépassa, et l'enjoignit de le suivre, mais elle lui fit signe de rester à couvert. Morgoth vit alors qu'elle tenait toujours à la main, bien en évidence, le bracelet d'os et de pierres fines, objet de la convoitise du gobelin.

— Et bien messire Bombardier, on dirait que nous voilà revenus à notre point de départ.
— Pas vraiment, humaine, les affaires de Tim Bombardier s'arrangent. Le bracelet s'est considérablement rapproché de moi, alors que tes amis ne sont pas plus animés qu'avant.
— Plus proche, mais pas assez à votre goût, je crois. J'avais vu juste, ce bijou de pacotille vous est précieux, et vous êtes prêt à payer un bon prix pour l'obtenir. Mais je n'abuserai pas de cette situation, et je me contenterai de réitérer ma demande : honorez votre parole, laissez repartir mes compagnons. Nous ne sommes pas vos ennemis, et pour ma part, ce bracelet ne m'est d'aucune utilité. En outre, vous ne risquez pas grand-chose à me rendre mes amis, votre force est telle que vous pourriez sans peine les vaincre de nouveau si d'aventure nous vous trahissions. Voyez comme le marché vous est propice et combien il vous coûte peu.
— Et si je refusais ? Qu'est-ce qui m'empêche de te paralyser et de prendre le bracelet ? Rends-le-moi, te dis-je, et dans ma mansuétude, je te laisserai vivre.
— Peut-être votre regard pétrifiant peut-il franchir les limites de cette pièce, mais je pense que vous-même en êtes incapable. Quelque sortilège vous emprisonne là, et nous, nous sommes ici, à l'abri. Pétrifiez-moi autant qu'il vous plaira, combien de siècles s'écoulera-t-il avant que quelqu'un ne passe par ici pour prendre le bracelet et, imprudemment, vous le donner ? Sans compter que mon ami sorcier, qui se tient à l'abri, trouvera bien un procédé pour me tirer de cet embarras. Enfin, votre plan a un troisième inconvénient : j'ai déjà renvoyé une fois votre regard paralysant, je puis recommencer. Et cette fois, je me précipiterai pour briser la pierre que sera devenue votre chair avant même que vous ne retrouviez votre mobilité.

Le gobelin, visiblement, ne s'attendait pas à une telle résistance. Il tenta une nouvelle fois d'intimider Vertu.

— Puisque tu parles de briser Tim Bombardier, tu me rappelles que j'ai une autre solution. Peut-être, je dis bien peut-être, que je ne peux pas t'atteindre, mais tu reconnaîtras que je puis faire subir à tes compagnons le sort dont tu me menaces. Allons, par lequel vais-je commencer ?
— Si on en est là, il ne me reste plus qu'à briser le bracelet.
— Non !

Le cri strident avait jailli de la gorge contrefaite du gobelin, qui s'était rapproché du tunnel et se tenait maintenant à deux pas de l'entrée. Il se mordait les lèvres et roulait des yeux fous. Puis, se reprit partiellement, sans toutefois pouvoir dissimuler le tremblement de ses mains.

— Oh, après tout, brise-le ! C'est la clé du sortilège, la seule chose qui me retienne dans cette pièce. Oui, je le voulais pour le détruire, ça t'étonne ? Vas-y, casse-le, et je jure, par le grand Nighur, dieu des gobelins, de te laisser partir avec tes amis. Craché.
— D'accord, cochon qui s'en dédit.

Et la voleuse arma son bras pour écraser le bracelet contre la paroi de pierre humide.

— Non ! Non, ne fais pas ça... Tu as gagné, je vais libérer tes compagnons. Oui, tu es la plus forte, regarde, je les libère, je les libère. Ah là là, pauvre Tim Bombardier, toujours il perd, toujours il est misérable. La chance n'est pas avec lui, oh non.

Et tout en babillant comme un enfant pris le doigt dans le pot de confiture, il dissipa sans effort les sortilèges qui retenaient les membres de la compagnie, qui se retrouvèrent chancelants, mais libres de leurs mouvements.

— Venez, mes camarades, venez nous rejoindre.

Clopin-clopant, sans vraiment comprendre ce qui leur était arrivé, les sept infortunés accoururent auprès de leur chef, ravie de les accueillir.

— À moi maintenant, à moi ! Tim Bombardier a accompli sa part du marché, oh oui, il a droit à son prix ! Le bracelet, s'il te plait, belle dame, le petit bracelet de Tim Bombardier.
— Tu y tiens donc tant, à ton bracelet ? Et pour cause, je pense que sans ton bracelet, tu n'es plus rien, rien qu'un pitoyable gobelin.
— Oh oui, pitoyable, comme tous les gobelins. Pitié, gentille dame, rends-moi mon joli bracelet !
— Désolé Tim, n'y vois rien de personnel.

Et sans hésiter, elle écrasa le bracelet contre la dure pierre, et broya les fins ossements entre ses doigts. Et le hurlement déchirant de Tim Bombardier s'éleva et résonna dans tout le donjon.

— Boooooooh Boooooooooooh !
— Allons, Vertu, était-ce bien nécessaire ? s'enquit Morgoth.
— Que serait-il advenu de nous si je le lui avais donné ? Crois-tu qu'il nous aurait laissé passer ? lui faisais-tu confiance ? Vois, il ne représente plus une menace, ni un obstacle.
— Boooooooooooh Boooooooooooooooooh ! se lamentait le gobelin prostré qui, tout espoir perdu, n'attendait plus que la mort.
— Tu as raison sans doute, Vertu. J'aurais pourtant aimé qu'il y ait un autre moyen.
— Boooh ooh... ooh... Bouh. Eh eh eh. Ah ah. Ah ah aH AH !
— Mais qu'est-ce qu'il a encore, ce gnome.

Et Tim Bombardier se releva. L'affliction avait quitté son visage. Aussi droit que le permettait sa condition gobeline, il toisa Vertu, sans un regard pour les compagnons assemblés, puis, sans subir le moindre désagrément, il franchit avec délectation le seuil du couloir.

— Il y avait tant d'années que j'attendais ce moment…

Il se planta devant la voleuse, dont le visage était devenu livide et le front perlait de gouttes de sueur.

— Mais qu'est-ce qui t'étonne, fillette ? Ne te l'ai-je pas dit, ce bracelet me retenait prisonnier, et sitôt en ma possession, je l'aurais détruit, et vous avec. Il n'est pas né, l'humain qui se jouera de Tim Bombardier, celui dont la rouerie le font craindre des dieux eux-mêmes. Grâce à toi, me voici libre à nouveau. Ne devrais-je pas vous éliminer tous, pour prix de votre bêtise et de votre naïveté ? Sans doute. Non, ne crains rien. Au cours de notre affrontement verbal, j'ai juré devant mon dieu de te laisser passer avec tes compagnons, et par chance pour toi, Tim Bombardier est pieux et respectueux des vœux faits à son créateur. En outre, l'air frais me manque, ainsi que la cruelle lumière du soleil. Je n'ai que trop attendu, et j'ai perdu assez de temps avec vous. Adieu donc, et que je ne revoie jamais plus ta face plate et blafarde sur mon chemin.

Et sans se presser, Tim Bombardier passa devant les neuf compagnons du Gonfanon, avant de disparaître dans le dédale, chantant à tue-tête la chanson qu'il s'était consacré.

V.7 Cloc

Une salle de classe, dans le style communale des années 50, sentant bon « le tour de France par deux enfants », le chiffon crayeux et la leçon de vocabulaire. Figurant notamment aux murs, le tableau noir, une gravure évoquant la vie et l'œuvre du regretté président Carnot, la carte des départements français, Alsace et Lorraine présentés en vert-de-boche. Quarante élèves en culottes courtes et cheveux ras assis à leurs pupitres, dans le silence le plus angoissant, les yeux plongés dans l'étude détaillée de la surface du bois et des graffitis laissés ici par leurs aïeux. Le carreau brisé d'une fenêtre laissant entrer à grands flots l'air glacé d'un sinistre mois d'octobre. La maîtresse, debout devant son estrade, tenant dans sa main droite un ballon de football. Elle attend la réponse à la question « À qui appartient ceci ? »

Vous voyez la scène ?

Vous avez maintenant une idée assez juste de l'ambiance qui régnait dans l'ex-antre de Tim Bombardier tandis que Vertu, l'air peu amène, toisait ses féaux.

— Bon, alors je suppose que je n'ai aucun besoin de vous dire ce que je pense de votre conduite scandaleuse et indigne à mon égard, ni quelle opinion j'ai de votre consternante performance face à, je vous le rappelle, un gobelin. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que vous êtes nuls.

Elle garda le silence plusieurs secondes pour accueillir les protestations. Il n'y en eut pas.

— Ceci étant bien clair entre vous et moi, nous allons passer à la suite du programme. Mark, un scan.
— Oui, tout de suite.

Et le paladin, de nouveau, se mit à prier Hegan, son dieu (qu'il détestait chaque jour un peu plus) afin qu'il lui accorde clairvoyance et qu'il le mette en garde contre les créatures maléfiques qui traîneraient alentours.

— Le mal est présent, dans cette direction. Je ne perçois qu'une seule entité, mais le mal est puissant.
— Mouais. Le dernier gardien.
— Très bien, on y va, et pas de quartier ! On n'est pas des pédés !

— *Hardi compagnons, partons au combat,*
Pour notre patrie et pour notre roi,
Hardi les amis, plus d'un périra,
Mais aucun jamais ne perdra la foi…
— Holà, minute les gars, vous allez où comme ça ? On va se trouver une petite caverne bien tranquille, on va soigner les blessés, récupérer les sorts et dormir un bon coup.

Ainsi exhortés par Vertu, dont la devise était « prudente mais pas téméraire », ils ne firent pas trop de manières pour rebrousser chemin. L'atelier à golems était un excellent endroit pour faire halte, car il était équipé de deux issues, particularité appréciable en cas d'attaque. En outre, il se trouva qu'elle était suffisamment aérée pour permettre d'y faire un petit feu, ce qui permit de réchauffer des provisions. Les bons soins de Xyixiant'h furent prodigués à ceux qui en avaient besoin, puis les compagnons, après avoir convenu d'un tour de garde, prirent quelques heures de sommeil.

Ils ne furent pas dérangés, la zone ayant été convenablement sécurisée, et après ce repos, ils reprirent la route. L'antre de Tim Bombardier, désert, était maintenant sinistre. Tout au fond, la grande porte de pierre s'ouvrait sur des ténèbres peu engageantes.

— À moins qu'un courageux ne se déclare, je suppose que je passe la première, proposa Vertu avec fatalisme.
— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient…
— Oui Piété ?
— Me permettrez-vous de vous accompagner ?
— Toi aussi tu as peur que je barbote le trésor avant tout le monde ?
— Oh non bien sûr, j'ai totalement confiance en vous. C'est simplement que… comment dire, la dernière fois que vous êtes partie en avant-garde, vous avez couru de grands périls. Je n'aime pas trop vous savoir seule face au danger. En cas de problème, je pense que je pourrais vous apporter un soutien précieux, en outre la vie dans les bois m'a appris l'art de me déplacer en silence, je ne serai donc pas une trop grande charge pour vous.
— D'accord, je suis curieuse de voir ce que tu sais faire.

Ils pénétrèrent donc tous deux dans le couloir, qui était très haut de plafond. Bien qu'il portât une armure et qu'il fût d'un beau gabarit, Piété Legris ne faisait effectivement pas plus de bruit que la voleuse, qui s'en trouva bien aise. Les yeux exercés de Vertu étaient à même de déceler, dans l'obscurité presque totale qui régnait dans ce lieu, les reliefs sculptés dans les parois rocheuses, et elle s'en inquiétait fort car de telles sculptures souvent recelaient des pièges mortels. Le sol était dur, dallé sans doute, ce qui n'était pas vraiment à son goût, et le plafond résonnait d'une façon curieuse. Elle en découvrit rapidement la raison : le couloir finissait en biseau, et le plafond descendait selon une pente assez raide, jusqu'à rejoindre le sol, formant un cul-de-sac des plus étranges. Après s'être assurée qu'aucune dalle n'était piégée, et n'ayant observé aucune activité suspecte, Vertu ralluma sa lanterne et éclaira largement la scène.

Les murs latéraux auraient supporté de rester dans l'ombre : ils s'ornaient de serpents enlacés dont les écailles de céramique craquelée luisaient encore de vives couleurs, des motifs déplaisants. Le plafond était pour sa part laissé à la couleur naturelle de la pierre, toutefois les bâtisseurs avaient gravé, profondément et avec grand soin, un assez long texte en gros caractères énochiens, qui évoquaient des griffes et des crocs hérissés de virgules.

— Blablabla… Blablabla when the Age of Darkness blablabla prophecy blabla eternal doom

blablablabla The Chosen One blabla to thus who shall… Merde, y'a des thus… blablabla… Thou, pagan and… Oh putain, y'a des thou maintenant. Eh Morgoth, viens lire ça, y'a des thou et des thus tout plein là-dedans, ça craint.
— Hein ? Que se passe-t-il ?

Le sorcier accourut à toutes jambes, le ton de Vertu n'annonçait rien de bon.

— Non mais regarde-moi ça, y'a des thou et des thus partout. Tiens, là un verbe en « th », je ne te mens pas !
— Et alors ?
— Ben… ça craint, c'est tout. Tout ça ne me dit rien qui vaille, c'est signe d'ancestrale malédiction, un truc de sorciers. En général quand on trouve ça, c'est dragon, démon, liche et tout le merdier. Eh, vous autres, ne touchez à rien.
— C'est bizarre, rêvassa Xyixiant'h tout haut, j'ai comme une impression confuse de déjà vu…
— Xy, laisse ce serpent tranquille.
— Oh, mais regarde, c'est tout doux, ça brille, c'est coloré, ça fait clic quand on appuie dessus. C'est sûrement une sorte de bouton, regarde, clic.
— Clic ?
— Ben oui, quand j'appuie ici, ça fait clic, regarde. Clic clic clic…
— Ah ouais, renchérit Ghibli, c'est rigolo regardez, clic clic cloc. Cloc ?
— …
— Aaaahhhh !!!

V.8 L'autre moitié des deux demis

Par la suite, Morgoth n'eut que de très vagues souvenirs des secondes tumultueuses qui suivirent, qui lui semblèrent se fondre dans un magma de bleus, de bosses, et de cris étouffés. Plus tard, confrontant son expérience à celle des autres, il parvint à comprendre que le sol s'était dérobé sous leurs pas, basculant d'une seule pièce jusqu'à se placer parallèlement au plafond (et donc, pour former une forte pente). Ils avaient donc chu et roulé sur une distance de plusieurs kilomètres (selon ses estimations du moment, une quarantaine de pas selon celles de Ghibli dont les avis en la matière étaient plus réalistes). Ils finirent par atterrir dans une salle qui, à première vue, semblait grande, et avant même d'avoir eu le loisir de se désempiler, ils entendirent :

— Huuuûû… zzzvvvVVBBBBBBRRRRRAAAAA !

C'est une transcription approximative, car la bête qui était responsable de cette cacophonie épouvantable était garnie de plusieurs organes phonatoires, ainsi que d'une étonnante variété d'appendices plus ou moins bruyants qui lui poussaient partout. Elle se leva sur ses multiples pattes aux aspects divers et, de guingois, se mit dans la position qui lui sembla la plus adaptée à la bataille. La chose était d'une taille déraisonnable, longue comme trois éléphants, lourde sans doute comme une douzaine. Son corps bouffi, dont tout un côté adipeux traînait par terre, était recouvert d'un patchwork de touffes d'énormes poils noirs et huileux, de plaques de cuir squameux et d'écailles difformes dont la violente polychromie était par bonheur atténuée par l'éclairage que fournissaient les torches et lanternes de la compagnie. Deux grandes ailes de chauve-souris garnissaient son dos, l'une parfaitement formée, l'autre réduite à un moignon tremblotant. Il y avait aussi une longue queue coudée ornée d'une sorte de voilure semblable

aux nageoires dorsales de certains poissons, qui fouettait l'air avec hostilité. Plusieurs bouches, ornées pour certaines de becs tordus, pour d'autres de rogatons de dents, pour d'autres enfin des deux, s'ouvraient à même son corps répugnant et douloureux, mais les orifices les plus menaçants semblaient être ceux des deux têtes, puisqu'il fallait les appeler ainsi, dont l'abomination pouvait se prévaloir. L'une n'était qu'une masse de chair et d'os, comme un poing garni de crocs triangulaire, aveugle et hurlant, au bout d'un cou trapu et ridé, l'autre, plus grosse, arborait trois yeux d'aspects divers, ainsi qu'une langue bovine qui pendait sur trois pieds de long, un nez busqué à narine unique et un long maquis de cheveux blonds et très sales, comme si quelque dieu taquin avait décidé de singer les traits humains de la plus risible des façons. Plusieurs palpes annelés sortaient du corps difforme et se dirigeaient vers nos héros meurtris, pointant en avant des rangées de pointes suintant d'une huile claire. Les circonstances étaient telles que la conduite à tenir apparut clairement à tous, et la négociation n'était pas à l'ordre du jour.

Ghibli fut le premier à réagir, et sa hache la première à vrombir, mais elle fut dépassée en l'air par la flèche de Vertu qui se perdit dans le corps du monstre avec un bruit mou. En quelques secondes, le projectile disparut dans la masse jusqu'à l'empennage. De même, lorsque le fer de la hache naine mordit la chair torturée, il en jaillit un sang noir chargé de caillots, mais la blessure se referma rapidement et, s'il n'avait rappelé son arme sur-le-champ, il est vraisemblable que le guerrier l'aurait perdue à tout jamais dans les entrailles de la bête. Crânement – mais ils n'avaient guère le choix puisqu'ils étaient acculés – Mark, Sarlander se portèrent à l'assaut du colosse improbable, suivis de Monastorio qui avait troqué sa rapière pour son lourd bâton. Piété allait les imiter lorsque, sur l'injonction de Vertu, il se retint. Sans cesser d'arroser sa cible de ses traits, la voleuse commanda à Xyixiant'h de bénir le jeune guerrier d'un sort protecteur, car son armure était bien moins bonne que celles des autres. Pendant ce temps, Morgoth ne resta pas inactif, car dès qu'il se fut relevé et qu'il eut évalué la situation, il comprit à quoi il avait affaire.

Car la chimère qui lui faisait face ne lui était pas totalement inconnue, son aspect lui évoquait en effet irrésistiblement une autre monstruosité qu'il avait combattue, voici plusieurs semaines, un autre habitant des royaumes souterrains appelé « le Divisé », et qui était sans doute le fruit d'une expérience de nécromancie ayant mal tourné, un amalgame de chairs, d'âmes et de fluides magiques corrompus, tout juste apte à hurler sa souffrance et sa haine. Avec Vertu et Mark, ils l'avaient terrassé, et avaient ainsi libéré Xyixiant'h.

Donc, le sorcier, se prépara à lancer son sortilège d'éclair, car cette tactique avait bien réussi contre le précédent. Monastorio avait atteint le voisinage du monstre, et le frappait avec son bâton qu'il tenait à bout de bras, pour ne pas trop s'approcher. Il ne paraissait pas vraiment habile à cet exercice, mais il y mettait du cœur. Ghibli, voyant qu'il n'obtiendrait pas de résultat avec sa méthode, se décida à rejoindre la mêlée et à user de sa hache au contact. Vertu concentrait ses efforts sur les tentacules, ayant noté que chaque coup au but à cet endroit provoquait un spasme de douleur. Ainsi, elle parvint à écarter ces membres mortels de ses compagnons qui purent se concentrer sur le corps flasque, que, tous unis, ils bûcheronnaient maintenant plus vite qu'il ne se régénérait. Soudain, la tête aux trois yeux jaillit et mordit Mark à la taille, lui infligeant une cruelle blessure malgré son armure noire. Soulevé dans les airs et transpercé par les crocs maladifs, il parvint toutefois à poursuivre le combat et frappa plusieurs coups de sa grande épée contre le long cou du monstre, qui lâcha sa proie. La bête ivre de rage tentait maintenant de piétiner ceux qui lui faisaient face, mais nos guerriers étaient habiles, et parvenaient à éviter les pattes massives et nombreuses, dont les assauts

restaient maladroits. La queue monstrueuse fouetta alors l'air, frappant le nain et le paladin par surprise.

C'est alors que Morgoth lança son sortilège, qui illumina crûment les contours de la grotte et du monstre avant de frappe l'épiderme squameux. Mais si une partie de l'énergie se propagea comme prévu dans le corps de la bête, ravageant sa physiologie et le faisant bondir violemment vers le fond de la caverne, une autre partie du flux électrique fut expulsé par quelque phénomène de résistance magique, et une onde de choc frappa Piété et Monastorio, qui se trouvaient à proximité, et les sonna.

Clibanios, alors, révéla un talent caché. Prenant son luth à un instant où la musique était incongrue, il le retourna, pointant le manche vers le monstre qui déjà recouvrait quelques forces, puis actionna quelque mécanisme dissimulé dans la caisse de résonance en os. Il y eut comme un bref gémissement, et quelque chose d'invisible, impalpable, mais dont tous pouvaient sans peine attester de l'existence, frappa l'adversaire, dont brusquement les mouvements parurent plus gourds, plus lents. Vertu abandonna alors son arc et tira son sabre, elle coupa un tentacule qui la séparait de son ennemi, bondit à sa rencontre, trancha presque la tête aveugle qui expira dans un mugissement grave. À son tour, Xyixiant'h produisit un sortilège d'attaque, un complexe signe divin se forma au-dessus de sa tête, flamboyant, tournoya un instant, puis un mince rayon en sortit et frappa la tête restante en produisant un sifflement suraigu. Un autre rayon, de glace celui-là, sortit de la paume ouverte de Morgoth pour toucher le flanc du monstre qui, blessé, tomba enfin à terre. Vertu s'approcha alors de la tête restante, prenant appui sur un pied au sabot monstrueux, leva son arme pour achever l'abomination.

Un œil énorme s'ouvrit, un bel œil d'un vert profond, et qui la considérait, sans haine. Elle frappa, et le monstre mourut.

Le silence retomba aussi soudainement qu'il avait disparu, seulement troublé par les plaintes des blessés. Sarlander porta secours à Ghibli et Mark, lequel était assez gravement touché. Piété, de constitution robuste, releva Monastorio et entreprit de lui prodiguer quelques soins, car il avait sur lui quelques herbes médicinales et la science des choses naturelles lui permettant de les utiliser. Vertu s'assurait du décès définitif de la créature, quant à Morgoth, il était auprès de Xy, laquelle, bien qu'elle n'ait été touchée en aucune façon, restait prostrée, assise à même le sol, le regard dans le vide.

— Prenez-garde, madame, prévint Piété. Une diablerie sort de la bête ! On dirait des spectres. . .
— Tu te trompes, répondit Morgoth, ce n'est pas un maléfice mais au contraire le triomphe du bien sur le mal. Cette créature malsaine n'a que trop longtemps retenu les âmes immortelles de ses victimes, dont elle se nourrissait. La bête morte, voici les âmes libérées qui s'envolent, rejoignant chacune le lieu de son repos éternel. Ce spectacle magnifique ne t'inspire-t-il pas de mystiques interrogations sur la nature de l'homme, la finalité de son existence et sa place au sein de l'univers ?
— Ben, ça m'inspire surtout l'envie de m'éloigner en courant.
— Ah. Enfin, quoi qu'il en soit, si j'ai raison, nous ne devrions pas tarder à voir surgir de ce corps difforme et pourrissant une lueur plus belle encore, le fragment d'âme qui fut volé jadis à ma chère Xyixiant'h, et qui devrait lui revenir. Vois, ce feu qui commence à s'extraire, il s'élève et hésite, puis trouve le chemin de son enveloppe charnelle. Voici le genre de miracle qui nous dépasse et nous émerveille, nous autres sorciers. Comme je l'avais supposé, il s'agissait bien du Divisé, dont le nom s'explique maintenant logiquement. Tandis qu'une partie de cette pauvre créature moisissait dans le précédent donjon où nous l'avons occise, attachée qu'elle était à la machine qui l'avait vue naître, l'autre partie avait pu s'échapper et, par quelque

procédé, avait rejoint ce lieu. Sans doute le sorcier créateur de cette forteresse souterraine l'avait-il invoqué pour garder la troisième de ses maudites portes.
— Alors c'est une bonne nouvelle, se réjouit le jeune guerrier. Cela signifie que nous avons vaincu les trois gardiens, et que nous sortirons bientôt de ce trou à rats.
— Espérons-le, il ne manque plus qu'à trouver la porte.
— Je suppose, dit Vertu, qu'il s'agit de ce curieux porche en arc brisé où trois hautes marches conduisent à deux battants de pierre ornés de runes, rappelant furieusement les deux précédentes portes. Si la reine des elfes a dit vrai, et force nous est de constater que ça a été le cas jusqu'à présent, nous devrions trouver derrière le repaire du nécromancien auteur de ce donjon.
— Et le trésor, soupira Mark, qui malgré ses blessures parvenait encore à marcher. Au fait, et si quelqu'un me soignait ? Hein ?
— Mais tu vois bien qu'on est en panne de prêtresse, l'informa Vertu, t'as qu'à te finir à la main.
— Hein ?
— Imposition des mains, c'est un pouvoir du paladin, c'est livré dans le pack. Tu aurais dû lire un minimum le manuel avant de t'engager.
— Ah ouais, je suis con. Alors attends, comment on fait déjà ?
— Qui c'est qui veut imposer les nains ? demanda Ghibli, soucieux de ces menaces fiscales.
— Oh, Xy, y'a quelqu'un ?

L'elfe avait repris une partie de ses esprits, et bien que ses mouvements fussent lents, elle parvint à se relever.

— Comment vas-tu ? s'enquit son amant, inquiet.
— ...euh... bien. Bien. J'ai eu un accès de faiblesse, mais ça passe. C'était le Divisé...
— Oui, un autre fragment du Divisé. J'espère bien que c'était le dernier.
— J'ai des souvenirs... il me semble... ils sont encore emmêlés avec ceux du Divisé... quelle horreur que sa vie.
— Et tes souvenirs à toi, ceux de ta vie passée, te reviennent-ils ?
— Certains... oui, je crois que certains reviennent. Comme la reine l'avait prédit.
— À la bonne heure !
— Eh ! Oh !

Ils se retournèrent vers Ghibli, renfrogné.

— Si la dame a retrouvé ses facultés, elle pourrait peut-être voir à soigner les blessés, vu que c'est pour ça qu'on la paye.
— Oh oui, bien sûr, excuse ma distraction, compagnon. Montre tes blessures, et que la bénédiction de Melki les referme.
— Ouais, ouais. Et je vous préviens, le premier percepteur qui s'approche pour me taxer mon or au taux marginal de 52,5 % hors CSG et RDS, je lui fais les tiers provisionnels à la hache, façon naine !
— Ah, tu aimes donc tant l'or ?
— Bien sûr, car je suis un nain. Le nain aime l'or, c'est atavique et tout le monde sait ça. Mais je ne peux espérer que tu comprennes ça, les elfes sont réputés pour aimer d'autres choses dans la vie.
— Oh, mais détrompe-toi, j'aime beaucoup l'or. J'aime l'idée d'en avoir pleinplein et de crouler sous son poids. Lève le bras comme ça...
— Ah, voilà qui est bien parlé ! Je craignais un peu que tu sois de ces elfes gnangnan genre

nostalgie monde perdu machin-bidule.
— Et pourquoi les elfes ne pourraient-ils pas aimer l'or ?

Ce fut Vertu qui répondit.

— Je suis mal placée pour te reprocher ton avidité, ma chère amie. Je suis pour ma part issue du peuple, et je ne crache pas sur les richesses, mais je ne suis qu'une pauvre humaine, ne trouves-tu pas que la cupidité est une passion un peu vulgaire pour un peuple raffiné comme le tien ?
— Et en quoi l'or serait-il vulgaire ? C'est un superbe métal, évoquant la gloire éternelle de l'astre du jour, et dont on fait de merveilleux bijoux. Et puis, l'or est utilisé pour payer les gens, pour récompenser leur travail. Si tout le monde estime que le travail est une noble chose, comment l'or, qui lui est équivalent, serait-il vulgaire ? Saviez-vous que c'étaient les humains qui avaient inventé l'usage de la monnaie ? J'ai toujours considéré que c'était un des principaux titres de gloire de votre race.
— Euh... oui, sans doute. Enfin ça, c'est le point de vue de quelqu'un qui n'en a jamais manqué. Bon, si tout le monde est sur pied, on se la fait cette lourde ?

La lourde donc, que je m'abstiendrai de décrire à nouveau, narguait nos héros de ses deux battants sournois. Vertu s'en approcha avec prudence, torche à la main, cherchant à éloigner quelque petit animal qui aurait pu se cacher dans l'ombre du chambranle. Puis elle s'intéressa à la porte elle-même,

— Morgoth, il y a marqué quoi là ?
— C'est de l'ancienne langue elfique, inscrite dans les caractères vénérables de...
— M'en fous de ta vie, ça raconte quoi ?
— Il est écrit ici que la porte est ouverte à qui veut la franchir. C'est plutôt une bonne nouvelle je trouve.
— Et que penses-tu de ce grand ovale blanc et plat, soigneusement poli, à cheval entre les deux battants ?
— Ben, c'est un... ovale...
— Tsss... mon pauvre Morgoth, pas encore prêt tu n'es. Allez, détecte-moi la magie.
— Tu crois ? Bon...

Il sortit donc son cristal de détection, tous les magiciens en avaient un, qu'en général ils considéraient comme un porte-bonheur, une sorte de fétiche. Celui de Morgoth était sans fioriture, juste retenu par une chaîne et un sertissage de cuivre ouvragé avec retenue. Le sorcier lança son sortilège, puis observa au travers du cristal la surface de la porte.

— Par les rhumatismes du chanoine Bidard ! Tu avais raison de te méfier, il y a un puissant glyphe de protection sur cette porte. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?
— Les rhumatismes de qui ?
— Le chanoine Bidard. Un saint homme qui vivait dans un village non loin de là où je suis né... euh...
— Mais c'est quoi ces jurons ? Tu veux passer pour un couillon toute ta vie ou quoi ?
— Vertu a raison, renchérit Mark, j'ai connu des moniales qui auraient eu honte d'employer un vocabulaire aussi châtié. Mais lâche-toi donc, bougre d'âne, fais-nous des jurons qui aient de la gueule, quoi !
— Mais c'étaient de violents rhumatismes... tous ceux qui en ont été témoins ont été impressionnés...
— Allez, vas-y, jure un bon coup ! Allez, on t'écoute, sois un homme que diable !

— Euh… Tournelait de mauvais-œil ?
— Pfff…
— Charançon et ivraie d'août !
— Na-vrant.
— Vil faraud ! Pendard ! Triste sire !
— Mais merde, parle un peu d'organes génitaux, maudis les dieux, que sais-je !
— Euh… par les… par les…
— Oui ?
— Par les couilles de Nyshra !

Un silence glacé s'abattit sur la pièce. Ghibli jeta un regard inquiet au plafond.

— Bon, alors deux choses. D'une part, Nyshra est une déesse, elle est donc a priori réputée ne pas avoir de couilles. Et deuxièmement, c'est la déesse de la vengeance et de la destruction, et s'il est commun que l'on jure par elle, on évite autant que possible de l'insulter.
— Ah ?
— Laisse tomber, déplombe la porte.

V.9 Joie de la sortie

Derrière la porte se trouvait, comme prévu, le laboratoire du sorcier qui, bien que défunt depuis longtemps, les avait bien éprouvés. Les aventuriers envoyés naguère par la reine des elfes avaient bien fait leur travail, et avaient tout nettoyé. Il ne restait rien, rien de rien. Non seulement tout ce qui avait de la valeur avait disparu, mais les marauds avaient emporté le mobilier, le matériel de laboratoire, et jusqu'aux fresques et bas-reliefs qui avaient orné les murs. Ils avaient même sorti les poubelles.

— Quel navrant panorama. Enfin, il faut voir l'aspect positif des choses, s'il y avait des pièges, ils les ont désamorcés ou déclenchés pour nous.
— Les salauds, ils ont tout piqué.
— À défaut de trésor, ce donjon nous aura été riche d'expériences. Xy ? Qu'est-ce que tu fous plantée là, viens, la sortie est par là. Xy ?

Mais Xy préférait rester plantée là, les yeux écarquillés, au milieu d'une des pièces désertes. C'est que depuis qu'on l'avait réveillée, dans l'autre donjon, aux côtés de l'autre Divisé, elle avait l'impression d'avoir oublié un détail. Bien sûr, elle avait oublié tout un tas de détails, puisqu'elle avait tout oublié de sa vie passée, mais celui-là, elle avait le sentiment diffus autant qu'irritant que c'était quelque chose d'assez important, voire d'assez fondamental.

Or, le détail en question venait de lui revenir, avec tout le reste de ses souvenirs.

Lorsque Morgoth tendit la main pour attraper son bras, elle poussa un cri strident et sortit en courant.

— Attrapez-la, ordonna Vertu, elle va finir par se faire mal.
— Ok, fit Mark laconiquement avant d'étendre Xy en lui pratiquant le « coup de la corde à linge » lorsqu'elle parvint à sa hauteur.
— Mais t'es cinglé ? réalisa soudain Morgoth.
— Ben quoi, je l'ai arrêtée.
— Mon dieu, la pauvre… Vite, faites quelque chose.
— Fais voir ? intervint Vertu. Bah, elle n'a rien, elle est juste un peu sonnée, elle a le cuir épais. Mark va la porter, pour sa peine.

— Pfff…

— Voilà, c'est la dernière porte.
— Regardez, nota Piété, on entrevoit le jour par les interstices.

Tous étaient soulagés de quitter les entrailles de la terre pour retrouver le soleil.

— Voyons la clé de la reine. Préparez-vous, une mauvaise surprise est toujours possible.

La voleuse introduisit la clé dans la serrure et l'actionna. L'ancien mécanisme elfique, empreint de sortilèges subtils, joua sans problème, et la porte s'ouvrit toute grande, sur une scène qui frappa nos héros de surprise et d'horreur.

La porte s'ouvrait sur un panorama grandiose, dans un bosquet alpestre à flanc de colline, qui s'ouvrait largement sur un paysage spectaculaire de moyenne montagne. Dans les feux oranges du soleil se couchant sur les contreforts du Portolan, dont les crocs blancs déchiquetaient au loin les cieux pommelés, une grande forme noire se détachait, fièrement campée sur ses pieds bottés de cuir, à moins d'une dizaine de pas de là. C'était un de ces cavaliers sinistres, un Khazbûrn comme les appelait Ghibli, qui donc, contre un buisson, urinait en sifflotant « la Marche Impériale » (John Williams). Voyant arriver les aventuriers, il ouvrit deux grands yeux rouges et surpris.

Mark fut le premier à réagir et, oublieux de son fardeau, il brandit son épée flamboyante et se jeta sur le sombre ennemi. Les deux adversaires se ressemblaient, et s'il avait eu le temps de chausser son heaume, on aurait eu du mal à distinguer le bon de la brute (on considèrera ici que Mark est le bon). Le coup terrible mordit le bouclier ovale du maléfique cavalier, qui lui fut arraché. Un deuxième coup fut paré par le trident noir de la créature. Les deux combattants restèrent ainsi un bref instant, les armes emmêlées, se jaugeant, puis une flèche de Vertu passa à un pouce de la hanche de Mark pour se planter dans la cuisse de son ennemi. Il recula, un flot de vermine, d'insectes et de vers, jaillit sous ses pas, la hache de Ghibli vrombit et se planta dans le plastron de son armure. Piété et Monastorio se lancèrent en soutien de Mark, mais le trident les tenait à distance tandis que la légion des bestioles remontait le long de leurs jambes. Cependant, Sarlander avait utilisé ses talents d'elfe pour se faufiler rapidement dans les buissons et contourner le combattant à la triste figure. Celui-ci avait arraché l'arme de Ghibli et, maintenant, se battait à deux armes. Il parvint ainsi à parer les coups de Mark et Piété, puis les abattit, l'un après l'autre, de ses coups d'une puissance surnaturelle. Il avançait maintenant sur Monastorio, insensible aux traits que Vertu lui adressait, tandis que Ghibli, désarmé, était réduit à l'impuissance. Le guerrier Malachien vit alors que son bâton ne ferait pas le poids face à un si terrible ennemi. Il recula alors de quelques pas, avec précipitation, dévissa d'un geste sec une bague argentée qui sertissait son long et lourd bâton, puis éjecta ce qui se révéla être un fourreau recouvrant un bon tiers de la longueur, et dégagea ainsi une lame de deux pieds de long, sur laquelle couraient des flammes nerveuses et mortelles. Voyant cela, le cavalier noir eut une hésitation, et c'est à cet instant que Sarlander le frappa par derrière, de toute la puissance dont sa hache hurlante était capable. Le monstre se cabra, et Monastorio en profita pour planter sa lance dans l'abdomen, si fort qu'elle transperça doublement l'armure maléfique et ressortit de l'autre côté d'un bon pied. Très gravement blessé, il recula, trébucha, se releva, emportant les armes de ses ennemis. Sans se presser, Mark arriva et pensa achever le travail, faisant rouler la tête casquée dans l'herbe rase avec un gémissement de bûcheron. Mais le grand guerrier restait obstinément debout, et sans qu'on puisse savoir où il puisait sa force ni comment il s'orientait pour trouver ses proies, mais il continuait à brandir son trident de façon menaçante, et ne manifestait aucune envie de cesser le combat pour trouver le repos

dans la mort.

— Écartez-vous de lui, fit alors Xy, d'une voix blanche.

Elle s'était relevée, éveillée par le fracas des armes, et se dressait maintenant, un peu à l'écart. Les mouvements lents et gracieux qui accompagnaient le lancement de son sortilège exprimaient maintenant une force nouvelle, ainsi qu'une grande lassitude. L'air se chargea progressivement d'une énergie bienfaisante, et toutefois terrible, et soudain, une colonne de feu sembla tomber du ciel et immola le cavalier sans tête, qui sans un cri, mit genou en terre, puis tomba sur le sol, pour ne plus se relever cette fois. Mark fut le premier à oser s'approcher du cadavre fumant, pressé de faire l'inventaire des trésors.

— Ben au moins on est fixés, ils ne sont pas du tout invincibles. Oh, mais regardez tout ce qu'on trouve ici... Quelqu'un a l'usage d'un trident magique ? Je crois que l'armure est irrécupérable hélas, un paysan pourrait en faire un épouvantail... Quelqu'un a retrouvé le bouclier ? Ah oui, le heaume, je suis curieux de savoir quelle tête avait ce monsieur...

Il prit donc le heaume, et le trouva vide. L'armure s'était affaissée, et à l'exception des flots de sang qui avaient irrigué l'herbe verte de la plaine, il n'y avait plus rien pour témoigner qu'un corps de chair l'avait occupée.

— C'est pas banal ça, commenta Ghibli qui avait récupéré le bouclier.
— Son âme torturée a rejoint les enfers, expliqua sentencieusement Sarlander, et notre mère la Terre ne veut plus porter son corps.
— Oh dites donc, il y a un truc qui cliquette dans le gantelet... Eh, venez voir, un anneau magique ! Serait-ce qu'on l'aurait déjà trouvé, ce fameux anneau ? Ah non, il ne correspond pas à la description.
— À quoi tu vois qu'il est magique, demanda Piété ?
— Ben, il est en jade poli orné de runes, il brille, il fait cling... Morgoth, tu peux nous dire ce que fait cet anneau ?
— Il fait cling. Je n'ai plus mon sortilège d'identification, mais vu que ce monsieur le portait au doigt, il est peu probable qu'il soit maudit, n'est-ce pas ?
— C'est l'évidence même.
— Donne, je vais l'essayer.

Un silence respectueux se fit autour de Morgoth, qui allait prendre là un grand risque. Pourquoi le prenait-il ? Rien ne le pressait, il aurait tout aussi bien pu attendre le lendemain, sans doute voulait-il impressionner ses compagnons, en particulier Xyixiant'h. Toujours est-il qu'il mit l'anneau à son majeur droit.

Aussitôt, sa bouche s'emplit d'un goût de fer et il fut pris d'une violente nausée, mais aussi d'un sentiment grisant. D'un coup, tout lui semblait plus facile, ses gestes étaient plus lourds, son cerveau plus rapide, tous ses sens lui paraissaient aussi plus aiguisés. Oh non, il n'était plus ce pitoyable petit sorcier, ce minable dont tous se moquaient, grâce à l'anneau, il savait qu'il pourrait bientôt faire de grandes choses, abattre les obstacles, écarter de sa route ceux qui l'avaient toujours méprisé, écrasé de leur supériorité. Il jeta un regard à ses compagnons, les pauvres compagnons, ils ne comprendraient sans doute pas, ils ne verraient jamais la grandeur, la gloire, la puissance à portée de main. Il fallait les écarter, ça lui apparaissait clairement maintenant, il fallait les sacrifier à l'œuvre pour qu'ensuite, le Maître soit satisfait. Il leva sa main, son cerveau bouillonnait d'une énergie magique bien au-dessus de ce qu'il connaissait jusque-là, ce serait facile...

D'un geste rageur, il arracha l'anneau de son doigt. Pourquoi n'avait-il pas succombé ? Com-

ment avait-il résisté à une tentation qui en avait brisé de plus forts et de plus expérimentés que lui ? Peut-être était-il foncièrement bon et cette étincelle de bonté qui était en lui ne pouvait être éteinte par aucune force mystique. Peut-être sa loyauté envers ses compagnons lui avait-elle insufflé la force nécessaire. Peut-être avait-il réussi un save. Peut-être, simplement, était-il si fondamentalement lassé d'avoir été floué, berné et manipulé toute sa vie durant par des gens sans scrupules qu'il avait acquis une sorte d'immunité naturelle contre les belles promesses du mal.

Toujours est-il qu'en cet instant, Morgoth l'Empaleur accomplit un exploit digne d'admiration, dont lui seul connaissait la valeur, mais dont il tira jusqu'à la fin de sa vie une légitime fierté.

Soon :

La vallée du soleil

Chapitre VI

La vallée du soleil

Et nous voici à Baentcher la rouge, cité pleine de charme et de danger. Nous y découvrirons le merveilleux Temple Noir, les guildes de magiciens et quelques ennemis énervés (à juste titre). Ici, adieu gobelins et brigands de bas étage, on croisera du vampire et du dragon, on voit qu'ils ont gagné des niveaux, nos joyeux pandards.

VI.1 Bienvenue à Baentcher

— Il faut le reconnaître, admit Marken-Willnar Von Drakenströhm (qui sera dans cet ouvrage désigné sous le nom de « Mark », le sobriquet de « Chevalier Noir » ou sa profession « le paladin »), j'ai déjà vu des places moins bien défendues.
— Ça n'a pas trop changé depuis mon époque, on dirait, se réjouit Xyixiant'h avant de regagner la mutité qui avait été son attitude générale ces dernières semaines.
— On prétend, dit Morgoth avec émerveillement, que le temple de Hima est à voir absolument.
— Ben, vois tout ton saoul, il est là, dit Vertu.
— Où ?
— Là. Au bout de mon doigt.
— Je ne vois pas. C'est où par rapport à cette grosse colline en plein milieu de la ville ?

Elle lui jeta son regard le plus consterné.

— Ah ! Ah oui quand même.
— Quelle splendeur ! J'ignorais qu'une ville pouvait être aussi grande, s'étonna Piété, lequel s'était attiré l'admiration de ses compagnons pour leur avoir fait traverser sans encombre le Portolan en plein hiver, ce qui n'était pas un mince exploit.
— Je confirme, fit Ghibli d'un air blasé, ça existe. La capacité de l'humanité à s'empiler en quantités déraisonnables sur une surface minuscule est proverbiale et prête à rire chez toutes les races civilisées. Espérons seulement que notre séjour sera bref, je n'ai pas que de bons souvenirs de mon dernier passage à Baentcher.
— *Célébrez ma splendeur, oriflammes d'azur*
Craignez de ceindre un jour la pourpre de mes murs
C'est à moi que l'on vient en quête d'aventure
D'or, de gloire ou d'amour, parfois de pédicure
— Pas facile les rimes en « ure », hein Clibanios ? demanda le commandant Monastorio, faisant pour l'occasion preuve d'un rare sarcasme. Le barde haussa les épaules, peut-être avec l'équivalent d'un sourire gêné.
— Vous avez vu le nombre de gens qui convergent vers les portes ? nota Sarlander. Quelle ruée, on dirait qu'ils sont pressés.
— Tu m'étonnes, expliqua Vertu, ils n'ont pas envie de rester bloqués dehors toute la nuit, les portes ferment dès le coucher du soleil. C'est tous les soirs le même cirque, les imprévoyants prennent leur temps, lambinent en route, papotent avec les bouseux du coin, résultat, une fois devant la cité, c'est la cavalcade. Quelle bande d'imbéciles.

Un ange passe.

— Oh putain... Cravachez mes couillons, cravachez sec !

Chevauchant à mont, évitant les routes et les villages et usant de détours pour induire leurs poursuivants en erreur, il leur avait fallu plus de deux mois de voyage à nos neuf héros pour franchir les cols du Portolan, les collines de Souphkie et les plaines bordant le Xno. Ainsi, lorsqu'ils avaient dépassé le fort occidental marquant la frontière de la cité-état de Baentcher, les derniers beaux jours d'un automne tardif n'étaient-ils qu'un souvenir pâlissant, qu'avaient remplacé les souffrances quotidiennes d'un hiver montagnard. Toutefois, la vue qu'ils avaient eue soudain de la plus puissante cité du Septentrion récompensait grandement leurs efforts.

La gloire de Baentcher ne résultait pas de la volonté de dynastes mégalomanes, de la foi des prêtres fanatiques, de la supposée nécessité stratégique ou de quelque autre hasard de

l'histoire, elle était le fruit d'une évidence géographique incontournable. Le Portolan, chaîne de hautes montagnes particulièrement escarpées, coupait le continent de Klisto d'est en ouest sur des milliers de lieues. À la belle saison, il était possible à d'intrépides caravanes muletières de pratiquer quelques cols et, moyennant de nombreux lacets et à supposer qu'aucun rocher ne vous choie dessus, il n'était pas déraisonnable d'emprunter un de ces itinéraires pour relier les contrées du grand nord avec les nations bordant la mer Kaltienne. Encore ces expéditions voyageaient-elles léger, n'emportant que de faibles quantités de marchandises, et si possible pas trop précieuses car la contrée était hostile et l'indigène, en plus d'être souvent crétin et goitreux, se faisait volontiers pillard à ses heures. De toutes les façons, dès que le temps se faisait vilain, la pratique de ces sentes relevait plus du cas psychiatrique que du sport d'hiver, même les mouflons y glissaient comme savonnette humide sur poêle Tefal[1]. Bref, à moins de faire un détour de plusieurs milliers de lieues par l'ouest, ce qui pouvait prendre une année, la manière la plus simple de traverser le Portolan consistait à emprunter la passe de Dûn-Molzdaar, ce qui en langage nain signifie « la Vallée du Soleil », ainsi appelée en raison d'un alignement astronomique spectaculaire permettant d'y voir se lever l'astre du jour dans l'axe au voisinage du solstice d'hiver, et qui se trouve être la seule à perforer commodément le massif Portolan. C'est donc à l'endroit le plus étroit de la passe que se trouvait lourdement posée Baentcher la rouge, dont le nom avait exactement la même signification que Dûn-Molzdaar en un idiome humain perdu depuis des lustres. Je vous épargne l'énochien archaïque.

Au cours des millénaires, de grandes quantités de barbares venus du nord (et de petites quantités de barbares venus du sud, pour changer) avaient déboulé dans la plaine en hurlant, toque au vent, cheveux gras, les têtes pourrissantes de leurs ennemis au bout de leurs lances, sur leurs petits chevaux nerveux, le steack sous la selle, tout bien comme il faut. Puis ils avaient vu Baentcher, les murailles de fer dont l'oxydation fournissait à la cité son surnom, ses tours aux merlons pointus. Là, plus d'un Grand Khan s'était gratté la barbe, avant de décider que finalement, ils n'avaient peut-être pas épuisé les charmes du pays qu'ils venaient de piller. Pour être honnête, les murailles de Baentcher n'étaient pas de fer plein, mais de pierre recouverte de plaques de fer boulonnées, de manière à les protéger contre les projectiles de catapultes. On avait poussé le vice jusqu'à utiliser des boulons pointus. Il y avait du mâchicoulis sur toute la circonférence, et le chemin de ronde large de dix pas était protégé des archers, des arbalétriers et même des projectiles de scorpions par un toit de bronze lourd, amovible par endroits, pour permettre le tir de volées de flèches ou de catapultes sur les assaillants qui se seraient aventurés sur le glacis en contrebas. L'enceinte faisait quinze pas de haut, bel édifice donc, et à supposer qu'il soit humainement possible de le franchir, il fallait encore prendre la seconde muraille, monumentale, de vingt-cinq pas de haut, dont les tours en quinconce couvraient les angles morts de la première. L'entreprise était plutôt périlleuse, car l'espace interdit de trente pas séparant les deux murs était tapissé d'une certaine variété de ronces empoisonnées et creusé de fosses de toutes tailles, emplies de longs pieux, et habilement dissimulées selon un plan que seuls connaissaient quelques officiers de la garde, ainsi que les lézards carnivores qu'on laissait patrouiller là pour dissuader les marauds. Pour ce qui est des tours, il y en avait sur les fortifications, certes, mais aussi à l'intérieur de la ville, plus épaisses encore, de véritables forteresses autonomes semées dans le tissu urbain, reliées les unes aux autres par un réseau de passerelles aériennes couvertes, accrochées aux flancs et aux toits des maisons, ainsi que, pouvait-on supposer, par un réseau souterrain de secours.

Ah, mais je les vois nos étourdis bailler l'octroi aux portes de la ville ! Vite vite, rejoignons-les.

1. Inutile de m'écrire pour me demander la recette de la savonnette sautée.

VI.2 Le Singe Aphteux

Tout le monde était de bonne humeur à l'idée de se délasser, de prendre un bon bain et de dormir sous un mol édredon, y compris le Chevalier Noir qui, dès qu'ils eurent passé la Porte du Chaudron, fut envahi par la nostalgie.

— Ah, mes bons amis, je me souviens comme si c'était hier de ce lointain jour de printemps où je franchis cette porte et où je pénétrai dans cette cité grouillante, la découvrant avec émerveillement.
— Tu es donc déjà venu ici ? demanda Piété.
— Holà, que oui, et j'y suis revenu souvent. Du reste je me permets de te mettre en garde, car la ville est littéralement infestée de voleurs, comme en témoigne cette historiette que je m'en vais te narrer par le menu : la première fois donc j'étais comme toi, baillant aux corneilles, le nez en l'air, comme un touriste. Je passe l'octroi du guet, je fais dix pas, et voilà que je me fais déjà dérober ma bourse par un petit vaurien maigre et dépenaillé, de mon âge approximativement quoique de gabarit plus modeste, et qui se sauve en courant. J'ai poursuivi ce filou dans les ruelles adjacentes pendant un bon moment, et j'ai eu toutes les peines du monde à le rattraper et à récupérer mon or.
— Et je gage que tu lui as brisé les reins, pour lui apprendre à vivre.
— Ah ah, tu commences à bien me connaître ! Mais non en fait, lorsque je l'ai rattrapé, et après lui avoir mis tout de même une bonne rossée, je me suis rendu compte que ce voleur était en fait une voleuse. Il se trouve que j'étais nouveau en ville et que j'avais besoin d'un guide, je lui ai donc laissé quelques piécettes ainsi que la vie sauve, erreur que j'eus souventes fois l'occasion de regretter par la suite. Ah, comment s'appelait-elle déjà, cette petite merdeuse... Avec l'âge, je perds un peu la mémoire des noms.
— La question, répondit Vertu, n'est pas de savoir quel était son nom, mais si elle est encore capable de te tirer une flèche dans chaque orbite avant que tu n'aies le temps de sortir ton épée.
— Eh eh eh, le bon vieux temps... Mais dis-moi ma petite Vertu, je te trouve bien emmitouflée ce soir, deviens-tu frileuse ou bien timide ?

Il faut signaler ici qu'il faisait grand froid, car nous étions au plus rigoureux de l'hiver, et que tous s'étaient parés d'épaisse fourrure achetées à Banvars ou en route, y compris Clibanios qui, bien que les rigueurs du climat ne le concernent pas, avait avantage à dissimuler une anatomie un peu surprenante.

— Il se trouve que j'ai quitté Baentcher voici quelques années en y laissant plusieurs amis chers, ainsi que quelques ennemis assez acharnés, et je préférerais à tout prendre contacter les premiers avant de tomber sur les seconds, d'où ma discrétion. À ce propos, si vous pouviez éviter de m'appeler Vertu en public, ce serait approprié.
— On fait quoi, puisque c'est toi le chef ?
— La circonspection s'impose, mes amis, Baentcher a toujours été une cité violente où l'on a vite fait de se faire pourfendre pour un mot de travers, un regard trop appuyé, ou même sans aucune espèce de raison. Nombreux sont ici les guerriers, assassins et sorciers affamés qui louent sans scrupules leurs talents au plus offrant, soyez donc sur vos gardes. Je suggère pour commencer que nous trouvions une grosse auberge pas trop chère et pleine d'étrangers, nous y passerons inaperçus et nous pourrons y oublier les fatigues du voyage.

On conçoit que la proposition reçut un accueil favorable, d'autant qu'en cette saison, on n'avait guère envie de flâner dans les rues particulièrement venteuses de Baentcher. Ils traversèrent

rapidement les quartiers occidentaux de la ville, où se trouvaient concentrés les principaux monuments de prestige, passèrent devant le Temple Noir, qui était grand et joli (et que je décrirai plus en détail un peu plus tard), puis parvinrent aux quartiers industrieux de l'est à cette heure que l'on décrit souvent comme « entre chien et loup ». Puis Vertu fit faire halte en vue d'une auberge.

— Morgoth, dit-elle, va donc réserver nos chambres, nous attirerons moins l'attention si nous arrivons par petits groupes.

Il acquiesça et prit à sa suite Xyixiant'h, Sarlander, Mark et Ghibli. Il entra dans la grande salle et avisa un jeune homme au visage pas du coin, occupé à tenir à jour un registre.

— Bonjour, monsieur.
— Bonzuumesieuuu, répondit le commerçant avec force courbettes et un accent difficilement compréhensible.
— Euh, oui bonjour. Je souhaiterai réserver neuf chambres, s'il vous plaît.
— Neufmesieuuu. Mabala, laneuftablepourmesieuuuu !
— Non non, je ne veux pas neuf tables, je veux neuf chambres. Chambres, ronron, dormir...

Il fallut force palabres et pas mal de gesticulations à Morgoth pour arriver à se faire comprendre de l'homme, qui n'avait visiblement que des rudiments de nécripontissien, mais il parvint à ses fins.

— Lenomdumessieuuuu...
— Hein ?
— Lenomdumessieuuuu... Écirlenomdumessieu.
— Ah, bien sûr. Je suis Morgoth l'Empaleur.
— Aaaahhhh...

Quelles que fussent ses connaissances en nécripontissien, notre homme savait au moins reconnaître un nom peu flatteur, il partit vers l'arrière-salle en hurlant comme un possédé et en abandonnant son registre.

— Et voilà, c'est toujours la même chose. Mais qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour mériter un nom pareil ?
— Mais au fait, eut-l'idée Xy, j'ai une solution à ton problème ! Si ton nom de famille te cause des soucis, tu n'as qu'à prendre le nom de jeune fille de ta mère. C'est quoi la famille de ta mère ?
— Euh... Lenoir.
— Et bien, c'est parfait ça ! C'est répandu, passe-partout, il y en a plein l'annuaire. Imagine, tu arrives dans une auberge, tu te présentes poliment : « Bonjour, je suis Morgoth Lenoir ! »...

Un silence gêné accueillit la proposition de Xyixiant'h, qui perçut la sottise de son propos aussitôt qu'elle le proféra.

— Ah ouais.
— ...les clients fuient, panique, bousculade, vingt morts, commenta le nain.
— Bon, ben n'en rajoute pas. Mais aussi, c'est à cause de ton prénom... C'est quoi ton second prénom ?
— Damodar.
— Ouille. Et ton père, son prénom ?
— Waldemaar. Avec deux a.
— Tu n'as pas des frères et sœurs ?
— Il y a mon frère aîné Iago, ma grande sœur Lucrèce, mes puinés Drako et Néron, qui sont

jumeaux... ah, et aussi le petit Sidious, que je ne connais pas.
— Et tes parents font donc métier de malades mentaux... ajouta Mark.
— Ce sont d'honnêtes commerçants parfaitement équilibrés. D'ailleurs, quand on s'appelle Marken-Willnar Von Drakenströhm, on balaye devant sa porte, n'est-ce pas.
— En ce moment, proposa Sarlander, c'est la mode parmi les Premiers Nés de prendre un nom d'arbre. La communion avec la nature, tout ça... Imagine, « Chêne l'Empaleur ».
— Moi, fit distraitement Ghibli en polissant sa hache, j'ai un cousin qui s'appelle Nguhulburk, ce qui signifie Saule en langage nain (dialecte du nord). C'est joli Saule !
— C'est joli, c'est joli... pour un nain sans doute. Quelle grotesque variété de sorcier voudrait s'appeler Saule ?

Alors arrivèrent les autres, coupant cours à la conversation. L'établissement s'intitulait « Le Singe Aphteux », une insula de quatre étages plus combles, bâtie autour d'une cour carrée par ailleurs non dénuée de charme, et dans l'écurie de laquelle ils avaient eu bien de la peine à loger leurs montures, lesquelles ils s'étaient procurées dans une ferme isolée au bas de la montagne. Il s'agissait d'une de ces grandes auberges populaires des quartiers de l'est, essentiellement fréquentée par de petits marchands et maraîchers venus en ville pour une nuit ou deux, des pèlerins fourbus, des voyageurs vaquant à leurs diverses affaires familiales ou professionnelles. On trouvait aussi quelques barbares des contrées du nord, Phtangiens, Héboriens, Arganthsi, Valkashes, Gardounais et autres brutes à l'épée lourde et à la cervelle légère, venus quérir renommée, fortune, cicatrices, hydromel et maladies glorieuses. Tout ce petit monde s'étalait dans la grande salle en L autour des deux feux sur lesquels deux bonnes cantinières suantes à la large poitrine nue, qui constituaient un des charmes de l'établissement, cuisaient les excellentes grillades qui étaient un autre charme de l'établissement. Le troisième attrait consistait en une cage de cinq pas sur huit, à l'intérieur semé de sciure et de sable, une arène, en somme, où les clients éméchés étaient encouragés à vider leurs querelles à prudente distance de la vaisselle et du mobilier. C'était un étranger qui tenait l'auberge avec sa famille, un oriental au visage triangulaire, aux yeux en amande et aux longs cheveux aile-de-corbeau, d'âge indéfinissable. C'était un de ces nombreux réfugiés venus de l'est ces dernières années, poussés semblait-il par l'avènement d'un énième seigneur du mal, aussi proposait-il une cuisine typique de son lointain pays, qu'après avoir pris un solide dîner reconstituant, nos amis affamés s'empressèrent de goûter.

— À ton avis, demanda Morgoth à Vertu, c'est quoi un « Yakinezu » ?
— Oh oui je m'en souviens, c'est un assortiment de brochettes faites de la viande d'un petit animal typique de la région. C'est ce que l'on appelle aussi la « muridette », c'est pas mauvais, mais pour moi ce sera juste un assortiment de fruits secs, merci.
— Moi je me laisserai bien tenter par le Nekkosoba, fit Piété. Je me demande ce que ça peut être.
— Et moi le Hinu Lamen, annonça Xyixiant'h.
— Et les deux là ils prennent quoi ? Mark, Ghibli, c'est fini ces chamailleries ?

Les deux compagnons étaient déjà aux prises avec le démon de la bière, et conféraient à grand renfort d'exclamations viriles.

— Ce nain prétend que c'est lui le plus gros bourrin du groupe.
— Et alors, laisse-le prétendre.
— Je ne prétends rien, je sais. Je suis un grand guerrier, nul ne m'égale à la hache et ma fureur est légendaire d'ici au Bouclier des Dieux.
— Heureuse de l'entendre.

— Et aucun d'entre vous n'est de taille à se mesurer à moi, aucun.
— C'est merveilleux. Encore une chopine ?
— En vertu de quoi, poursuivit Ghibli, je revendique la direction du groupe, ainsi qu'une double part du butin, selon les lois de la flibuste ! Et si quelqu'un se croit plus fort que ça, qu'il vienne tâter de ma hache !

Allons bon, se dit Vertu. Le comportement du nain ne s'était guère amélioré depuis le donjon de Grob, et il n'avait manqué aucune occasion de saper son autorité, mais là, alcool où pas, la situation devenait plus préoccupante.

— Donc, nonobstant le fait que notre activité n'a qu'un lointain rapport avec la piraterie maritime, tu penses être le plus fort d'entre nous, pas vrai ?
— Je veux.
— Plus fort que Mark ?
— Sûrement.
— Et que Sarlander ?
— Ça m'ferait mal au cul.
— Et que moi ?
— Ah ah ah ! T'es mignonne Vertu, t'as mené le groupe gentiment jusqu'ici, mais c'est le moment de mettre un peu le turbo. Et il n'y a que Ghibli, fils de Grouïn l'Orc, qui puisse nous mener vers la gloire et la fortune !

Il brandit sa hache en signe de défi.

— Tu ne m'as pas répondu, tu te crois plus fort que moi ?
— Tranquille !
— Et bien dans ce cas, je serais ravie de prendre sur-le-champ une petite leçon de ta part, cher maître. Il faudrait juste que nous trouvions un endroit dégagé... oh, regarde, la cage là-bas !
— Hache contre sabre, au premier sang ?
— Exactement.
— Je suis ton nain, guenon à cul rouge.

VI.3 Le duel

Et donc, à la grande joie des spectateurs assemblés, Vertu et Ghibli s'en allèrent quérir le patron afin qu'il ouvre la cage. Tout content, celui-ci arbora un grand sourire (soit, il arborait en permanence un grand sourire, car c'était un oriental), puis se mit à annoncer partout le duel avec force gesticulations, afin d'ameuter les spectateurs. Les premiers paris commencèrent à s'échanger parmi la foule, Mark n'étant pas le dernier à y participer.

— Mais Xy, demanda Morgoth, que fais-tu ?
— Et bien tu vois, je prends des paris. Apparemment on est aux alentours de quatorze vingtièmes pour Ghibli, tu te rends compte ! Ça veut dire que si je mise six pièces d'or, j'en gagne vingt, ce serait criminel de laisser passer une telle occasion.
— Si tu mises sur Vertu, s'entend.
— Évidemment.
— Et si elle gagne.
— Et bien, il faut être honnête, Ghibli est bien gentil mais... tu connais Vertu, elle ne se laisserait jamais entraîner dans un duel si elle n'était pas certaine de gagner.

— Mais… c'est parfaitement immoral de parier sur le combat de deux amis, deux compagnons !
— Morale et argent, amour, ce sont deux choses bien différentes. Tiens, regarde Mark, qui la connaît mieux que nous tous, sur qui crois-tu qu'il parie ? Note bien ça ne veut rien dire, la dernière fois qu'il a parié sur un duel je l'ai plumé de soixante… euh…
— La dernière fois ? Tu veux dire que ce… maroufle de paladin dévoyé a parié CONTRE moi aux piliers d'agonie ?
— Mais oui. Vertu aussi. Et toute la salle. Il n'y a guère que moi qui t'ai fait confiance, car je suis habile à juger de la valeur des hommes. Et à cette occasion, j'en ai gagné pleinplein, encore merci.

C'était la première fois depuis des semaines, depuis qu'elle avait recouvré la mémoire en fait, que Xyixiant'h prononçait tant de paroles d'un coup. Une triste mélancolie avait pris l'elfe après qu'ils eussent défait le Khazbûrn qui gardait la sortie du donjon de Grob, elle n'avait tout d'abord répondu aux questions que par monosyllabes, refusant de s'expliquer sur son expérience, sur ce qu'elle avait appris de sa vie passée, se bornant à confirmer qu'elle s'appelait Xyixiant'h, et qu'elle était prêtresse de Melki. Elle ne s'était guère plus confiée à Morgoth, qui à son grand désespoir l'avait vue s'éloigner de lui, et avait noté que son caractère avait subi quelques altérations, gagnant en sagesse, en assurance et en lassitude. Lors du voyage, elle avait parfois émis des commentaires désabusés qui ne lui ressemblaient guère, et le reste du temps, n'avait proféré que des platitudes soigneusement choisies, telles que « Beau temps pour la saison, pas vrai ? »

— Adieu Ghibli, soupira Mark, il va me manquer. C'était un nain courageux et je lèverai bien volontiers ma chope à sa mémoire.
— Vertu est donc si puissante que ça, s'enquit Monastorio ? Ghibli m'a fait l'effet d'un guerrier capable et robuste, et ce n'est pas l'alcool qui risque de l'émousser, les nains ne sont pas connus pour ça.
— Je pense qu'à nous huit, par derrière et par surprise, on aurait une chance de se la faire, moyennant quelques pertes inévitables bien sûr, mais Ghibli tout seul… À moins que quelqu'un ne fasse des cachotteries, Vertu est la plus puissante combattante du groupe, mais ne le chantez pas trop fort sur les toits, ça pourrait faire baisser la cote.
— Mais tu parles comme si Ghibli allait mourir, s'enquit Morgoth, je les ai pourtant entendus convenir d'un duel au premier sang, et non à outrance.
— Vertu ne t'a-t-elle pas exposé sa philosophie sur le combat et le duel ?
— Du genre « il n'y a pas d'adversaire, il n'y a que des ennemis » ou « frappe le premier et par derrière » ? Je m'en souviens en effet, mais de là à la mettre en pratique sur ses propres compagnons…
— Ce ne serait pas la première fois. Ah tiens, les voilà qui entrent enfin. Je pense qu'on va avoir droit à l'exposé des griefs.

C'était en effet la coutume dans les terres du nord, où le noble usage du duel est encore plus prisé que sur les rives de la mer Kaltienne, que les protagonistes commencent par expliquer leur querelle aux spectateurs, afin que chacun connaisse les tenants et les aboutissants. Certaines de ces déclarations étaient restées fameuses, soient qu'elles aient exalté le caractère viril de leur auteur, soient qu'elles en aient été les dernières paroles. Toutefois, le duel étant ici impromptu, il ne fallait guère s'attendre à des merveilles de rhétorique.

— Cette femme qui guide notre compagnie d'aventuriers est une voleuse, et je ne lui fais plus confiance. Ses talents sont médiocres, et je mérite plus qu'elle d'être le chef de la compagnie,

c'est ce que je compte démontrer par ce duel. Voici pourquoi je revendique ce titre, ainsi qu'une légitime double part des trésors. On va pas se laisser emmerder par les grognasses quand même !
— Ouais ! hurlèrent quelques nains et barbares de l'assistance.
— Ce nain, reprit Vertu, est un valeureux combattant, mais il n'est pas très avisé. Il n'a cessé de contester mon autorité, mettant en péril notre groupe et la réussite de notre mission. En triomphant de lui lors de ce duel, je compte lui enseigner quelques rudiments de discipline, leçon que je vous engage tous à méditer.

Et elle tira le sabre du fourreau.

Ghibli fut le premier à faire parler le fer, portant un coup violent de haut en bas, un de ces coups destinés à tuer net et avec des bavures. Vertu, surprise par la vélocité du nain, eut le temps de reculer et riposta d'un coup de taille qui ne rencontra à mordre que la lame de la hache. Celle-ci, comme mûe d'une vie propre, balaya l'espace à l'horizontale à deux pieds du sol, pour scier les genoux de la voleuse qui, heureusement pour elle, n'étaient plus là : elle avait sauté à une hauteur surhumaine, agrippé un des barreaux formant le toit de la cage, s'était balancée au-dessus de Ghibli, avant de lâcher et de faire demi-tour en l'air. La lame maudite de Ryunotamago partit d'estoc à une vitesse foudroyante, le nain la para en un réflexe qui laissa l'assistance pantoise, puis il tenta d'emprisonner l'acier bleu de son adversaire entre son fer recourbé et sa cognée, mais Vertu fut un peu plus vive à se retirer. Ghibli enchaîna alors deux coups obliques, destinés moins à blesser qu'à faire reculer son opposante jusqu'à l'extrémité de l'arène. Ghibli porta à nouveau un formidable coup vertical, capable de fendre une souche de chêne, et que Vertu para à grand peine, agenouillée, soutenant sa propre lame de sa paume gauche. Elle riposta aussitôt d'un coup de sabre circulaire destiné à trancher une tête, mais que Ghibli esquiva sans peine en se baissant. C'était ce qu'elle attendait, elle disposait maintenant du champ nécessaire à l'exécution de sa manœuvre : elle sauta derechef au-dessus de son adversaire, dessinant un roulé-boulé en l'air. Ghibli se retourna, prêt à frapper Vertu en déséquilibre si d'aventure elle ratait sa réception. La hache du nain chut alors par terre. Il fit un geste pour la rattraper. C'est alors seulement qu'il remarqua le bras dont la poigne serrait encore convulsivement le manche de la poignée, c'est alors qu'il ressentit un déséquilibre dans sa posture, et soudain, avec horreur, il comprit ! Vertu n'avait pas attendu d'être revenue au sol pour porter son attaque, l'acier acéré de Ryunotamago avait jailli alors même qu'elle évoluait dans l'air, fauchant un bras du nain – ç'aurait aussi bien pu être sa tête. Les yeux exorbités, le guerrier furieux s'affaissa par terre, attendant la souffrance qui n'allait pas tarder, il le savait. La faiblesse l'envahissait déjà, à mesure que le sang jaillissait de son moignon.

— Bon, ben je crois que le titre de bourrin du groupe me revient, à moins qu'il n'y ait d'autres amateurs ?
— Mais enfin, s'insurgea Xyixiant'h, vous aviez dit au premier sang !
— Ben quoi, y saigne.
— Vite, sortons-le de là, il faut le soigner. C'est horrible ce que tu lui as fait !
— Oh là là, tu n'as qu'à le soigner un peu, tu lui poses un garrot, et puis on le portera au temple de Myrna, c'est ouvert à toute heure. Il y a, à ce qu'on dit, un prêtre balèze du nom de Mazarachias qui connaît un sort de régénération, il lui fera repousser, son petit bras courtaud. Ce qui m'ennuie c'est que ça va nous coûter bonbon.
— Oui ben ça va, je peux le faire, mais on ne m'empêchera pas de penser que se démembrer, ce ne sont pas des choses qui se font entre compagnons d'armes.

— Comment ça tu vas le faire, tu sais faire la régénération ?
— Eh, quand même, c'est moi. Tu me l'amènes ce nain ?
— Y'a pas d'lézard.

On avait allongé le nain sur une table, inconscient et pâle, couleur Père Noël. La prêtresse de Melki se défit de son lourd manteau de fourrure, dévoilant sa robe blanche et or, sa chevelure interminable, ses mains délicates et son visage dont la seule apparition fit taire immédiatement ceux qui l'aperçurent, ce visage si beau que les rustres nordiques et crasseux de l'assistance se sentirent gênés de le souiller de leurs regards, et rajustèrent leurs toques, moustaches et colifichets de cuivre. Elle ne leur accorda pas un regard, elle était bien loin d'eux, bien loin de ses compagnons aussi, qui s'étaient écartés quelque peu. Seule et majestueuse, elle étendit les mains au-dessus du corps inanimé du nain, psalmodia dans quelque langue plus ancienne que les hommes, plus ancienne que les elfes eux-mêmes, et invoqua le principe divin à un si haut degré que tous ceux qui en furent témoins ce soir-là en furent impressionnés.

— C'est pas une oraison divine du septième cercle, régénération ? se demanda Mark tout haut en revenant de la chambre où il avait déposé Ghibli encore inconscient.
— Il me semble bien que si, répondit Xy qui, ayant achevé son office et empoché le fruit des paris, s'en revenait s'asseoir.
— Hin. Note, j'avais bien dit « à moins que quelqu'un ne fasse des cachotteries. »
— Je ne vois pas de quoi tu parles, paladin.

Puis elle ferma les yeux, rejeta la tête en arrière et posa ses douces mains aux doigts fins comme des anguilles des sables sur son doux visage du genre de ceux qui inspirent les légendes, coupant cours à l'échange. Mais Mark se sentait d'humeur inquisitoriale, sans doute en raison de sa récente obédience.

— Cela dit, j'en connais un autre qui est peut-être plus qu'il n'en laisse paraître.
— Qui donc ? demanda Monastorio tout en lissant sa barbiche.
— Allons, tu te souviens peut-être de ce personnage qui, à la sortie du donjon de Grob, fit forte impression avec sa lance ardente...
— Quoi, moi ? s'insurgea le Malachien qui s'était soudain dressé et, main sur le cœur, offrait l'image de la bonne foi outragée.
— Mais oui, monsieur, toi-même qui, tout en te prétendant guerrier médiocre et officier par hasard, n'as pas moins porté l'estocade fatale (aidé de l'ami Sarlander) à notre redoutable ennemi.
— Un coup heureux, voilà tout.
— Un coup heureux ?
— Critique ×3 sur une réception de charge, c'est des choses qui arrivent...
— Oui, bien sûr... tu calcules tes moyennes de critique de tête et tu ne sais pas te battre. Et tu te trimballes avec une lance magique, tout est normal.
— Je t'ai déjà expliqué qu'il s'agissait de l'arme que mon père ramena de son voyage et qu'il me confia afin que je ne parte pas à l'aventure totalement démuni.
— ... et les petits lutins de la montagne l'ont enchantée pour que tu puisses combattre le sinistre grasmülkeux à poil ras qui ravageait leur champ d'herbe-à-pipe. Bof, après tout, si tu veux garder tes petits secrets...
— Euh... excusez-moi de vous déranger...

Un personnage voûté venait de faire son apparition. Il n'avait pas vraiment cherché à surprendre la Compagnie, mais ils étaient tellement occupés à se chamailler qu'ils ne l'avaient pas vu arriver. Revêtu d'un long manteau noir dont la capuche dissimulait ses traits, se dépla-

çant avec une raideur qui annonçait la sénescence, il avait tout l'air de ce que les aventuriers nomment un commanditaire, c'est-à-dire un de ces importuns qui traînent dans les auberges, promettant or et gloire aux aventuriers qui accompliraient pour lui une quête quelconque.

— Messire ? demanda Vertu, se désignant comme interlocutrice.

— Oh madame, j'ai observé votre combat, c'était remarquable. On voit que vous êtes une femme d'expérience. Et que vous tous êtes des preux que rien n'effraie. Il se trouve justement que je suis à la recherche de quelques intrépides...

— C'est que, nous ne sommes pas vraiment libres.

— Mais madame, c'est bien rémunéré. Et parfaitement licite je vous l'assure, il s'agit d'œuvrer pour le compte du Syndicat des Commerçants du Palantin, afin de purger un nid de vampires situé dans notre beau quartier, et qui fait du tort à nos affaires. Ne me dites pas que cinq cents askenis ne seraient pas bienvenus.

— Je comprends bien votre problème monsieur. Toutefois comme je vous l'ai dit, nous sommes nous-mêmes déjà chargés d'une quête sans rapport avec la vôtre, et nous ne pouvons dévier de notre objectif. Comme vous seriez vous-même désappointé si, après avoir grassement payé un groupe de mercenaire pour accomplir la besogne dont vous me parlez, vous appreniez incidemment que vos pendards, partis pour traquer les suceurs de sang, avaient finalement préféré passer une semaine à courir la liche, le dragon ou toute autre bête, selon l'occasion qui se serait présentée. Souhaiteriez-vous que nous mettions notre propre commanditaire, qui est un puissant personnage, dans une telle situation ? Et vous-même, confieriez-vous une tâche à un parti capable d'une telle légèreté ? Si nous refusons votre offre, ce n'est ni par lâcheté ni par dédain, je vous l'assure, mais simplement par honnêteté.

— Je vois. Je n'insiste donc pas. Que Hanhard vous donne force et vigueur.

— Et puisse Myrna favoriser vos entreprises, gentil bourgeois.

Et après qu'il se fut éclipsé, à la recherche d'un autre parti d'aventuriers, Vertu poursuivit :

— On ne peut pas se reposer cinq minutes sans qu'une quête vous tombe dessus. Vraiment, il y en a qui ne doutent de rien, est-ce qu'on a des têtes à demander l'aumône ? Je me demande si cet ahuri était vraiment sérieux en proposant cinq cents pièces pour une chasse au vampire. À ce tarif, il risque de tourner longtemps avant de trouver des volontaires pour le suicide.

VI.4 Tous au pieu !

La veillée fut brève, chacun étant fatigué par la chevauchée et impatient de rejoindre le pays des songes. Toutefois, plus d'une heure après avoir rejoint sa chambrette, qui était des plus menues, Morgoth était encore éveillé et, à la lueur de sa chandelle, compulsait un livre de sorcellerie. Vint un moment où, sans raison apparente, il le referma, le rangea soigneusement, souffla sa bougie, se leva et ouvrit sa porte avec lenteur calculée. Il sortit dans le couloir, qui n'était éclairé que par une lampe à huile pendue à une poutre à hauteur de tête humaine, ferma la porte derrière lui, puis se retourna pour pousser jusqu'à la chambre de Xyixiant'h, avec qui il souhaitait s'entretenir. Il s'immobilisa soudain, frappé de stupeur : devant lui, à cinq pas tout au plus, se tenait Vertu. Il crut tout d'abord qu'elle l'avait attendu, tapie en embuscade, mais se détrompa lorsqu'il remarqua qu'elle tenait ses bottines à la main, qu'elle avait l'air tout aussi surprise qu'il pouvait l'être, et que tout comme lui, elle s'apprêtait à fermer sa porte derrière elle.

— Et bien, chuchota la voleuse, on somnambulise ?

— Tu es mal placée pour m'en faire le reproche.
— Tu as raison. Dis-moi donc où tu te rends ainsi à pas de loup, avec cet air du dernier suspect, ou plutôt non, ne dis rien, laisse-moi deviner. Tout comme moi tu te déplaces pieds nus, pour plus de discrétion, mais à mon inverse, tu as laissé tes bottes derrière toi, signe que tu n'envisages pas de quitter l'auberge. J'ai raison ?
— ... oui, parvint à dire Morgoth, bien que sa gorge fût soudain sèche.
— J'ai dans l'idée que tu te meus ainsi en tapinois dans le but de satisfaire à quelque envie malséante autant que nocturne qui t'aura soudain prise aux tripes. Avoue, indigne compagnon !
— Et bien oui, tu as deviné juste, il fallait bien que tu le découvres.
— Mais ne prends donc pas cet air de criminel repentant, Morgoth, il n'y a là rien que de très sain ! Tu es un jeune homme de robuste constitution, et tes appétits juvéniles sont parfaitement naturels.
— À la bonne heure ! J'avoue que j'avais un peu peur de ta réaction.
— Et pourquoi donc ? Après tout, tu ne fais rien de mal. Et puis nous payons cet aubergiste assez cher.
— Oui, l'aubergiste... l'aubergiste ?
— Et bien oui, vu ce qu'on lui rapporte, ce n'est pas du vol que de visiter son sellier si une fringale nocturne vous prend.
— ... oui, bien sûr. Sache que j'apprécie ta façon ouverte de voir les choses. Et toi, quel pauvre bourgeois vas-tu dépouiller des ses économies durement acquises ce soir ?
— Oh ces trucs-là, c'est plus de mon âge. Je vais juste faire un petit tour en ville, ni vu ni connu, histoire de voir ce qui a changé, d'aller aux nouvelles, de me renseigner un peu sur ce qui s'est passé en mon absence.
— Est-ce que ça t'arrive de dormir ?
— Le moins souvent possible, car mes nuits ne m'apportent guère de repos. À demain, Monsieur de la Grivèle.
— À demain, créature de l'ombre.

Et tandis qu'elle investissait une chambre vide afin d'emprunter une fenêtre donnant sur la rue, il fit mine de descendre les escaliers proches, attendit là de longues minutes, dans cet état rassurant et exaltant fait d'obscurité, de silence et d'immobilité, puis lorsqu'il eut la certitude que plus rien ne bougeait à l'étage, revint sur ses pas et obliqua jusqu'à la chambre de son elfe.

— Vous êtes bien impudent, jeune homme, de vous aventurer ainsi dans la chambre d'une dame. Certaines personnes à l'esprit mal tourné pourraient même penser que vous cherchez à abuser de ma chaste personne...
— Voilà un beau discours qui aurait été plus convaincant si vous aviez été vêtue d'autre chose que de vos bijoux, madame.

Elle s'alanguit sur la couche, ruisselante d'or et tintante de pierreries, ramena ses bras au-dessus de sa tête, le visage légèrement penché et, sans souci du qu'en-dira-t-on ni du barbarisme, elle souria. Une ombre toutefois voila son regard sur son visage, qui ne fut pas sans inquiéter son amant.

— Tu m'as l'air bien soucieuse.
— Bah, rien de grave, mentit-elle. N'est-ce pas ta voix que j'entendis murmurer dans le couloir voici quelques instants ?
— Tu nous as entendus ? Tu as l'oreille fine, c'est certain. Figure-toi qu'en sortant de ma chambre, j'ai croisé Vertu qui s'en allait vadrouiller, comme d'habitude.

— Ouille.
— Mais j'ai réussi à lui faire avaler que j'allais en tapinois à la cuisine afin de dérober quelque provende à grignoter, voici donc comment j'ai acquis de haute lutte le droit de te rendre cette petite visite au but des plus malhonnêtes, woohoo !
— Bien joué.
— Quelle mine sinistre. Je suis le seul ici à woohoo ?
— Non, non. Il y a woo, et hoo… et oho… et pourquoi maintenant… et… c'est compliqué.
— Pourquoi c'est compliqué ? Tu t'es découverte lesbienne ou bien ?
— Mon pauvre ami, si c'était que ça.
— Je peux t'aider ?
— Non. Enfin si, tu peux me consoler.

Bien qu'elle essayât de ne pas en faire une habitude, il arrivait parfois à Vertu, par lassitude, par oubli des convenances, de ne pas mentir à ses compagnons. Elle avait en effet exposé à Morgoth le but de son escapade avec une relative franchise, et c'est non sans un certain plaisir qu'elle déambulait maintenant dans les rues de Baentcher livrées à un crachin glacial, emmitouflée dans son lourd manteau de yack, l'arc et l'épée pas trop loin de la main, comme elle l'avait fait si souvent au cours de ses jeunes années. Elle aimait l'atmosphère excitante de ces nuits qui maintenaient l'esprit clair, les sens en éveil et les muscles alertes.

Ses pas la menèrent sans qu'elle le voulut devant la Tour du Chantre, établissement qui l'avait prise en pension quelques fois à son corps défendant, d'où s'élevait une plainte dont elle ne put dire si elle venait du désespoir des prisonniers enfermés là ou s'il s'agissait du vent sifflant entre les barreaux d'acier. Un peu plus loin, elle considéra la villa Montaman, qui avait été sa résidence et dont la façade s'était bien décrépite depuis son départ. De fait, au temps de sa splendeur, elle avait toujours laissé l'extérieur dans l'état médiocre où elle l'avait trouvé, se contentant d'aménager l'intérieur avec luxe. Un éclair zébra soudain les cieux, lui permettant de considérer la vilaine situation du toit, elle comprit alors que plus personne n'habitait ici depuis bien longtemps. Elle préféra passer son chemin. Un porche étroit donnant sur un passage semi-couvert lui remit en mémoire l'épisode presque oublié de sa vie qui l'avait eu pour cadre, la folle cavalcade d'une nuit d'été où, avec deux camarades, elle avait semé la milice. Qu'avaient-ils donc volé ce soir-là ? Elle ne put s'en souvenir, pas plus que des noms de ses amis, tous deux morts depuis. Il y avait aussi cette gargote au pied de la colline Bradach'nol, où elle avait bu et mangé bien souvent, et tiré quelques bourses aussi. Le bâtiment avait été rasé et un petit temple de Miaris édifié à la place. Un sort semblable avait atteint l'atelier de ce peintre pour qui elle avait posé nue, et dont plus rien ne subsistait. Elle se souvenait vaguement avoir été très amoureuse.

Elle soupira. Qu'était-elle donc sortie chercher à cette heure ? À mesure qu'elle avait parcouru la ville, le poids des ans avait affaissé ses épaules et ralenti son pas. Elle décida qu'il était temps de retourner à l'auberge.

Tant d'années à côtoyer le danger avaient éveillé chez Vertu une faculté que la plupart des hommes civilisés avaient perdue en s'éloignant de la nature, un état particulier de la conscience qui jamais ne s'endormait et qui emplissait son âme d'un sombre pressentiment quand, dans son environnement immédiat, quelque chose n'était pas à sa place. Elle-même n'aurait pu dire exactement ce qui l'avait alarmée, l'écho d'un pas sur un pavé mouillé, le murmure des gouttes de pluie s'écrasant sur un corps dissimulé, une odeur, un reflet… On la suivait, elle en eut la soudaine certitude. Un homme, souple, fort et sûr de sa force, elle pouvait s'en rendre compte rien qu'au bruit ténu qu'il produisait en se déplaçant. Il se rapprochait. Elle

obliqua au carrefour suivant, il la suivit. L'auberge était encore loin, il aurait cent fois le temps de la rejoindre. Appeler le guet ? Elle eut honte que l'idée lui en fût seulement venue. Elle traversa la rue, et emprunta une venelle particulièrement sombre. L'inconnu l'y suivit, difficile de dire qui tendait un piège à l'autre. Il y eut un violent déplacement d'air, le claquement d'une cape... C'était l'attaque d'un prédateur, une attaque répétée mille et mille fois, chargée de rage animale, une de celles qui auraient surpris même un guerrier averti. Mais l'étreinte de l'agresseur ne rencontra que le vide, Vertu avait éclipsé, elle avait glissé même, frôlant les limites de l'équilibre et de sa propre souplesse corporelle. Sa lame sortit du fourreau en un éclair, elle se retourna et considéra un instant la forme noire son adversaire, qui était plus massif qu'elle ne se l'était figuré. Le sabre plongea droit en pleine poitrine, s'enfonça jusqu'à la garde. Vertu recula d'un bond, car elle savait que parfois, les combattants même mortellement blessés ont assez de détermination pour porter une ultime attaque avec l'énergie du désespoir. Mais, chose hallucinante, l'homme mystérieux ne s'effondra pas, comme il aurait dû. De longues secondes passèrent durant lesquelles l'horreur de Vertu s'accrut tandis que son adversaire empalé, portant lui-même les mains à la poignée du sabre, retirait de sa poitrine le fer qui aurait dû lui être fatal. Elle l'avait pourtant frappé en plein cœur, et même s'il avait fait partie de ces rares hommes à avoir cet organe disposé à droite, elle aurait au moins rompu quelque artère vitale, transpercé la plèvre ou cisaillé un nerf vertébral. Or, l'homme ne semblait éprouver ni gêne ni douleur, et lorsqu'il eut dégagé l'arme de sa personne, il la jeta négligemment derrière lui. Il la nargua alors de sa voix rauque, comme celle d'un malade.

— Eh eh eh... joli coup, jeune dame, tu m'as surpris. Tu es forte, je te sens déborder de vie, je vais te ramener vivante au Maître afin qu'il se repaisse de toi.

Il s'approcha sans manifester de crainte, Vertu savait n'avoir pas assez de champ pour utiliser son arc. En outre, elle s'était sottement laissée acculer dans un recoin servant de point d'eau aux ménagères du quartier, et qui ne présentait aucune issue. Elle trébucha sur un seau abandonné là, sa main rencontra le mauvais mortier du mur, puis le manche d'un balai qui y était appuyé. Elle s'en empara, et frappa de toutes ses forces le triste sire. L'ustensile ménager se brisa, mais la créature fut désarçonnée assez longtemps pour que Vertu tente un contournement, espérant retrouver son sabre. Elle ne fut pas assez rapide cependant, et d'une bourrade puissante, elle fut jetée à terre. L'adversaire se jeta alors sur elle pour l'immobiliser et la neutraliser, mais dans un réflexe, Vertu le poignarda avec le reste du balai qu'elle avait gardé dans la main, faisant pénétrer la partie du manche qui s'était fendue en biseau à l'endroit précis où elle avait blessé son ennemi la première fois.

Aussitôt, il se dispersa en un nuage de poussière qui se condensa et retomba lourdement au sol en petits chatons de suie.

— Mais c'est pourtant vrai qu'il y a du vampire dans le coin.

VI.5 La visite mystérieuse de Vertu au Temple Noir

Comme pour effacer les horreurs de la nuit, le lendemain matin fut aussi radieux que la saison le permettait, toute trace de nuée avait disparu des cieux et la sécheresse soudaine de l'air avait eu raison de l'humidité des rues et des murs de Baentcher. En contrepartie, il faisait extrêmement froid.

— Brr... fait pas chaud, observa Piété (c'est sans doute d'avoir grandi dans la nature qui lui avait conféré un tel sens de l'observation).

— Exact, approuva Vertu, qu'est ce qu'on se les caille, pas vrai Xy ?
— Humhum... Je ne sais pas si c'est le climat ou la nourriture d'hier, mais je me sens un peu malade. Vous ne me trouvez pas un peu gonflée sous les yeux ?
— C'est sûrement l'humidité, commenta Sarlander. Il est dans mon pays une juste maxime qui dit « mieux vaut un bon froid bien sec qu'une petite pluie fine. »
— Oh, mais ça va se couvrir de nouveau, prophétisa Monastorio d'un ton docte, car mes lombaires me lancent.
— *Pingouin dans les champs, hiver méchant*, compléta Clibanios.
— Ouais, grogna Ghibli. Et chez les nains on dit « Nuage à la Saint Aristide, cite un proverbe stupide. » Alors chef, c'est quoi le programme de la journée ?
— Nous sommes venus dans cette ville pour retrouver le sieur Jomon, qui nous sera peut-être de quelque aide dans notre quête, mais nous ne connaissons de lui que son nom, et dans une aussi grande ville, ça va être long de le retrouver. Il vaudrait mieux qu'on se disperse un peu pour activer les recherches et ne pas attirer l'attention. Je vais aller faire un tour dans le quartier du Temple.
— Pour ma part, ajouta Morgoth, je dois aller faire quelques recherches dans une bibliothèque magique, afin de tirer au clair quelques points nébuleux de notre affaire. Quelqu'un veut m'accompagner ?

Il regardait Xyixiant'h avec insistance, mais celle-ci déclina l'invitation.

— Il faut que j'aille au temple de Myrna pour régler quelques petites affaires, ça devrait me prendre la matinée.
— Tu veux dire, au temple de Melki.
— Je veux dire au temple de Myrna.
— Tu n'étais pas censée être une prêtresse de Melki ?
— Je ne vois pas en quoi ça m'interdirait l'accès au temple de Myrna. Du reste je n'y vais pas pour prier mais pour affaires. Poutchi.
— À tes souhaits, répondit Piété. Je peux venir ? J'ai peur de me perdre dans cette ville que je ne connais pas et dont j'ignore les coutumes.
— Tu es le bienvenu, et en chemin, j'en profiterai pour t'expliquer quelles affaires m'occupent et t'enseigner des choses belles, utiles et rentables. D'autres amateurs ?
— Bof, fit Ghibli, ça ou peigner la girafe...
— J'en serai aussi, douce prêtresse, fit Monastorio en feignant l'enthousiasme.
— *On dit que les jardins du temple de Myrna*
Labyrinthe vivant, géographie confuse
Qu'un aveugle amoureux d'une fleur dessina,
Sont propices à l'artiste en quête de sa muse.
— Moi je ne peux pas, j'ai corvée de paladin. Il faut que j'aille au Saint-Ordre Machinchouette pour rendre hommage à je ne sais trop quel vieux birbe... Tradition... Discipline... Bref...
— Bon, reprit Vertu, alors on se donne rendez-vous au Singe Aphteux, à l'heure où pâlit le soleil derrière les monts du Kaalamboor tandis que retentit au loin le carillon des Tranche-Panières et que les novices de Miaris, trois par trois, remontent la rue Sans Retour en entonnant le cantique des Vêpres Tôtives...
— Tu peux pas dire à quatre heures de l'après-midi, comme tout le monde ?

Le Temple Noir de Hima à Baentcher était le cœur politique et spirituel de ce culte influent quoique controversé, et parmi tous les bâtiments érigés par l'homme au cours des millénaires, bien peu pouvaient lui être comparés en taille ou en splendeur. Son nom venait de l'époque

lointaine de sa construction, car sa structure était entièrement constituée d'un basalte aussi dur que léger, importé à grands frais et en quantités considérables d'un lointain volcan éteint du Portolan Oriental. Depuis, et suivant en cela les préceptes sacrés du culte, on l'avait paré, jusqu'à le recouvrir presque entièrement, d'une impressionnante dentelle de sculptures peintes, d'émaux, de bas-reliefs rehaussés d'or, le tout soigneusement entretenu par une légion de sacristains s'affairant aux seaux et aux balais, de telle sorte qu'à toute heure du jour et de la nuit s'écoulaient dans les caniveaux alentours des flots ininterrompus d'eau savonneuse. C'était une nécessité, car d'une part la brume fuligineuse qui enveloppait Baentcher la plupart du temps ternissait assez rapidement toute surface qui n'était pas lessivée en permanence, et d'autre part le Temple Noir était réellement d'une taille cyclopéenne. Une dentelle d'arches et de contreforts festonnés de pendeloques et d'orbes de marbre multicolores portaient six minarets asymétriques jusqu'à une altitude vertigineuse, du haut desquels de rares observateurs privilégiés invités par les prêtres étaient autorisés, après une ascension interminable, à admirer la masse blanche de la colossale coupole qui les surplombait encore, des deux demi-coupoles qui flanquaient celle-ci et des deux nefs qui leur étaient perpendiculaires et dont les pignons acérés évoquaient deux phalanges de lansquenets marchant de conserve.

Même Vertu, qui avait déjà fréquenté les lieux et que peu de choses parvenaient encore à étonner, se surprit à lever le nez comme un quelconque pèlerin lorsqu'elle pénétra dans l'immense édifice par la porte monumentale du Levant. Assaillie par l'étouffante atmosphère chargée d'encens et d'autres épices précieux brûlés en permanence par les fidèles pour louer Hima et ses faces, elle considéra un temps le mobilier chatoyant du temple, les bois précieux couverts d'or et d'argent, les multiples statues, les lointains oriflammes flottant lentement au vent s'écoulant par les jours de la coupole. Puis elle obliqua vers un recoin, passa un porche discret, un couloir relativement sobre, une porte, et se retrouva dans la réserve d'une bibliothèque tout en hauteur, coincée entre le principal mur porteur du grand temple et un bâtiment annexe. Un Ordonnancier d'un certain âge, reconnaissable à sa chasuble mauve et au symbole de grès rouge qu'il portait à son cou, donnait calmement des instructions à quelques subordonnés. Son visage aux tempes grisonnantes exprimait sagesse et ouverture d'esprit, aussi Vertu décida-t-elle de s'adresser à lui, une fois que sa troupe papillonnante se fut dispersée dans les hauteurs.

— Paix et prospérité, bon prêtre.
— Paix sur vous ma fille.
— Je suis en quête du savoir de Hima.
— Voilà une noble quête, mais je crains qu'on ne vous ait mal guidée, notre salle de lecture se trouve juste après le… Ah…

Vertu avait sorti d'une de ses innombrables cachettes un petit objet de fer forgé, plat et de la taille d'une paume d'enfant, qu'elle avait présenté au prêtre, lequel n'avait pu dissimuler une soudaine réticence. Toutefois il se reprit et, redevenu affable, hocha la tête en signe de compréhension.

— Pouvons-nous nous entretenir en privé ?
— J'allais vous en prier, mon bureau est par ici.

Le bureau en question s'agrémentait d'un superbe vitrail reprenant quelque obscure symbolique, et dans laquelle l'artisan avait fort à propos laissé quelques carreaux au naturel, ce qui permettait d'admirer la belle vue qu'on avait sur la cité et les montagnes qui la bordaient. L'Ordonnancier le partageait visiblement avec deux collègues, qui brillaient cependant par leur absence.

— Je vous en prie, dit-il en invitant Vertu à prendre un siège. En quoi puis-je vous être utile ?
— Et bien voilà, je m'intéresse à l'histoire du clergé de Melki. J'aurais aimé consulter, si vous les avez, les registres recensant tous les prêtres Melkites en activité durant ces trois derniers siècles.
— C'est une demande raisonnable, quoiqu'un peu étrange. Vous écrivez un mémoire ?
— Pas vraiment. Pour être franche, j'appartiens à une compagnie d'aventuriers. Il se trouve qu'au cours d'une affaire récente, nous avons entendu parler d'une ancienne prêtresse de Melki du nom de Xyixiant'h, et j'aurais bien aimé en savoir plus à son sujet.
— Il n'y a jamais eu de prêtresse de Melki portant ce nom.
— Vous êtes sûr ?
— Positivement.
— Vous êtes bien fortuné de disposer d'une telle mémoire que vous connaissiez les noms de tous les prêtres de Melki ayant exercé ces derniers siècles.
— Je ne pense pas que quiconque ait ce genre de don, c'est seulement qu'aucun prêtre ne porterait un tel nom, évidemment.
— Et pourquoi ça ?
— Et bien voyons, à cause de la légende. La Protectrice. Enfin, vous savez bien.

Vertu leva un sourcil intéressé.

— On n'enseigne plus la théologie, chez vous ?
— Je n'ai pas vraiment eu le temps de m'y consacrer à l'époque.

Elle s'approcha, posa ses coudes sur le bureau, son menton sur le dos de ses mains, et fit un grand sourire charmeur.

— Mais maintenant, je l'ai !

Le prêtre soupira, se leva, puis se dirigea vers le vitrail pour contempler le levant sur Baentcher. Et tout en essuyant ses lorgnons à l'aide d'un petit chiffon idoine, il entama son récit.

— Or donc, en ces temps-là...

VI.6 Morgoth étudie au Vif Orion

Nombre de cités, lorsqu'elles dépassaient le stade du gros-bourg-où-se-tient-le-marché-aux-bestiaux pour se doter d'une fierté citoyenne et d'une ambition politique, songeaient à accueillir une guilde de magiciens. Elle était toujours facilement reconnaissable, prenant généralement la forme d'une tour plus vertigineuse que ne l'autorisaient les règles normales de l'architecture, implantée dans un quartier aisé de la ville – mais pas trop près des instances dirigeantes, des fois que le voisinage du pouvoir leur inspire de vilaines pensées [2]. Dans ces lieux dédiés à la connaissance et à la pratique quotidienne de la magie, les membres pouvaient à loisir parfaire leurs connaissances dans les mystères de la nature, acquérir divers instruments et ingrédients nécessaires à l'exercice de leur art, et surtout, se retrouver par petits groupes pour dire du mal des autres. S'il était commun, donc, qu'une ville s'enorgueillisse d'accueillir un tel édifice, seules les puissantes métropoles de Thébin et Baentcher partageaient le privilège d'en abriter plusieurs, dans le cas qui nous intéresse, cinq.

Morgoth avait entendu parler de la Société du Vif Orion, dont plusieurs de ses maîtres avaient été membres, et avec laquelle son école de magie était liée par des pactes obscurs autant qu'anciens. Elle avait siège, s'aperçut-il, dans une bâtisse improbable juchée au sommet d'une colline

2. Telles que « Mais au fait, qu'est-ce qui me sépare du trône, à part trois boules de feu ? »

escarpée du sud-est de la ville, guère éloignée de leur auberge. L'édifice se composait de deux cylindres inégaux faits de lourdes pierres bleues et grises alternées en un motif hypnotique. Au sommet d'un des cylindres, large de trente pas, était suspendu à quelques vingt pas au-dessus du sol un jardin dont, de la rue, on ne distinguait que quelques ramures dont le feuillage ne pouvait que surprendre en cette saison. Du sommet de l'autre cylindre, un peu plus large, partait une tour d'une hauteur propre à susciter les problèmes de cervicales, dont les flancs s'ornaient de motifs astrologiques destinés à impressionner les foules, d'autant plus que dès la tombée de la nuit, un enchantement les faisait luire d'un scintillement glacial.

Après s'être acquitté d'une menue contribution à l'entrée, Morgoth pénétra dans le hall, et obliqua sans attendre vers la bibliothèque, qu'un panneau indiquait en lettres lumineuses. L'endroit était fort sombre, seules les hautes meurtrières percées dans l'épais mur circulaire laissaient filtrer quelques rais sur d'impressionnants empilements de rayonnages de bois lustré, où l'on avait soigneusement rangé dans un ordre familier à notre sorcier toutes sortes d'ouvrages qui ne le lui étaient pas moins. D'emblée, l'endroit fit bonne impression à notre héros qui, durant ses études, avait trouvé en la bibliothèque de son école un havre de paix peu fréquenté par ses condisciples plus dissipés que lui. L'odeur du papier, du parchemin et de la poussière des ans lui évoquait ces heures innombrables qu'il avait passées, assis en tailleur, coincé entre deux piles d'incunables, à s'oublier dans la découverte de quelque sortilège subtil que jamais, sans doute, ses professeurs n'aborderaient lors des cours.

Un mouvement attira son attention : il y avait une sorte de gnome vêtu d'une pelisse orange, bizarrement assis de dos sur un rayonnage un peu trop haut pour être atteint avec le bras, qui s'agitait à quelque tâche indistincte, là-haut.

— Bonjour monsieur, je voudrais compulser les Normes Donjonniques, je vous prie.
— Ook.
— Dites donc l'ahuri là, vous ne savez pas faire la différence entre un orang-outang et un bibliothécaire ?

Le revêche personnage chauve et voûté qui descendit d'une échelle branlante à quelque distance, et qui avait tout du vautour à part les ailes, vint se planter devant Morgoth. Bien que ce dernier le dominât de plusieurs têtes, son attitude ne laissait au jeune sorcier aucun doute sur la place qu'il occupait, ou qu'il s'octroyait, dans l'organigramme de la guilde.

— Qu'est-ce qu'il veut ?
— C'était pour consulter les Normes Donjonniques, je suppose que vous avez un exemplaire.
— Plusieurs. Quelle édition ?
— Mais la troisième évidemment, vous me prenez pour un béjaune ?
— Ah, je vois que monsieur est un connaisseur. Vous ne pouvez pas savoir le nombre de jeunes crétins qui se croient aventuriers et qui, par snobisme je suppose, tiennent encore à étudier la seconde, voire la première !
— Ah les sots ! Faut-il être niais tout de même. Tout est pourtant exposé bien plus clairement et abondamment illustré dans la troisième !
— Ils ne comprennent rien à la modernité, ces imbéciles, intervint un bibliothécaire adjoint qui passait par là à la tête d'un petit chariot de codex à ranger. Sous prétexte de fidélité à une tradition par ailleurs des plus contestables, ces nigauds tournent le dos aux bienfaits apportés par les travaux contemporains. Mais que voulez-vous, il faut de tout pour faire un monde, même si à mon sens, la proportion de débiles mentaux est anormalement élevée dans le nôtre.
— C'est bien mon avis, renchérit Morgoth. Rester à la seconde édition lorsqu'on peut disposer

de la troisième dénote d'une inexcusable médiocrité d'esprit.
— Des couillons oui, des couillons ! s'emporta le bibliothécaire rapaciforme. On devrait tous les mettre en rang sur la terrasse tout nus en plein hiver et les fouetter jusqu'à ce qu'ils apprennent les convenances et le respect des anciens. C'est ce que je dis depuis des années, toute une génération perdue à fumer des champignons elfiques et à écouter de la musique pekno[3]. Pas foutus d'aligner trois runes sans faire une faute d'accord, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec ça ? Le niveau de l'école a bien baissé ces dernières années, je ne compte plus les professeurs que je vois pleurer de rage et de découragement à la sortie des cours. Mais je vois avec soulagement que vous n'êtes pas de cette trempe. Vous avez fait vos études ici, je ne vous ai jamais vu ?
— Euh, non, je viens du Cygne Anémique.
— Oh, mon pauvre garçon, nous avons appris pour la destruction de votre établissement. Quel dommage, encore un peu de la noble tradition classique qui disparaît, le goût de l'effort, du savoir et du travail bien fait, la vieille école quoi, rien à voir avec les sornettes pédago-démago qu'on enseigne par facilité à une jeune génération de débraillés au chapeau mou et à l'œil vague. D'ailleurs, ça se voit tout de suite à votre mise que vous avez eu une éducation convenable et que vous avez été initié selon les règles de l'art. Enfin bref, vous trouverez tout ce qu'il faut derrière le troisième pilier, là-bas, troisième étagère en partant du bas. Et laissez bien la petite fiche dans la reliure.

VI.7 L'enseignement de Xyixiant'h aux Changeurs

Un auteur moins rigoureux que moi-même aurait pu sans trop mentir vous informer que le temple de Myrna se situait dans le quartier des Changeurs, toutefois, comme vous êtes présentement en compagnie d'un guide capable et scrupuleux, vous pourrez désormais esbaudir vos amis de vos connaissances encyclopédiques en précisant qu'en fait, c'est le quartier des changeurs qui s'était constitué autour du temple de Myrna. Au temps jadis, ce qui nous mène à loin car Myrna était réputée être la plus ancienne de toutes les divinités, le clergé avait acquis un vaste terrain à quelque distance de Baentcher où ils avaient, illustrant les préceptes sacrés de leur déesse, aménagé un jardin magnifique parsemé de pagodes reliées entre elles par un réseau de murets et de chemins de pierre. Ce n'est que bien plus tard que l'hydre urbaine se répandit autour de l'enceinte sacrée, et à mesure que Baentcher croissait, le temple fut enclos dans les murs.

J'ai à plusieurs reprises évoqué le culte de Myrna, sans toutefois en exposer la doctrine. C'est qu'en réalité, il s'agit d'une nébuleuse de cultes locaux, parfois opposés en tout, ayant pour seul point commun l'image immuable de la Déesse Muette. Elle accompagnait et protégeait l'humanité depuis ses premiers pas, elle l'avait peut-être même enfantée à en croire l'orthodoxie de plusieurs sectes. On l'associait volontiers au cycle immuable de la vie, car elle apportait la fertilité des femmes ainsi que celle des terres. Loin des religions à mystères prisées par les orientaux, Myrna était facile à satisfaire : parmi son troupeau humain, elle récompensait de ses bienfaits l'homme économe, sage et dur à la tâche, qui partageait avec les siens l'excédent de sa moisson. Elle n'avait cependant aucune haine contre l'imprévoyant ou le gaspilleur, elle se contentait de l'abandonner à ses errements coupables, espérant que les néfastes conséquences

3. Variété de musique dérivée des airs folkloriques des paysans bardites (les Peknos), alors à la mode parmi les jeunes cons.

de ses actes lui fassent vite réaliser son égarement. Elle était de loin la divinité la plus populaire dans les campagnes, mais son emprise sur les villes n'était pas négligeable. Dans la plupart des cités d'Occident, en effet, le fidèle trouvait un grand temple bâti, la plupart du temps, sur le modèle de celui de Baentcher. Là, un clergé plus instruit et plus structuré insistait moins sur les vertus agraires de Myrna que sur son titre de déesse de la prospérité, encourageant le marchand entreprenant et l'habile manufacturier, c'est ainsi que dans nombre de foyers, opulents ou modestes, et y compris parmi les fidèles officiels d'autres religions, il n'était pas rare de trouver un petit autel, une statue devant laquelle on venait parfois s'agenouiller et déposer symboliquement quelques provisions, quelques pièces...

Comme elle était protectrice du commerce, c'est à l'ombre de ses temples que les marchands avaient pris coutume de conclure leurs contrats, et bientôt les prêtres offrirent (moyennant une petite donation, comme de juste) d'être témoins et conservateurs de ces documents, faisant ainsi fonction de notaires. Prenant acte notamment des cessions de créances et parts de société, le clergé de Myrna fut amené à en organiser le négoce sous forme d'une criée ayant lieu tous les jours ouvrés dans un recoin du temple qui, de fait, devint très animé. C'est pour cette raison que les banquiers, usuriers, changeurs, peseurs d'or et autres intermédiaires trouvèrent avantage à s'installer dans les parages immédiats de ce lieu destiné initialement à un tout autre usage. Ainsi, la communauté financière se développa dans ce quartier.

Xyixiant'h avait fait un détour par la SEC, la Société Elfique de Crédit, banque où elle avait naguère ouvert un compte, bien avant les circonstances qui l'avaient plongée en léthargie durant cent quarante ans. Cet établissement discret à la clientèle choisie pratiquait des tarifs largement plus élevés que ses concurrents sur la place, en contrepartie de quoi il était le seul à vous assurer la pérennité de vos dépôts durant des périodes plus longues qu'une vie humaine. Elle s'était enquise du montant (qu'elle garda pour elle) de sa fortune, puis s'était fait faire quelques billets à ordre. Alors, se dirigeant vers le temple de Myrna, elle avait exposé à ses compagnons son attitude en matière d'argent. Ceci, j'en suis conscient, n'a qu'un lointain rapport avec la matière de notre récit, et je retranscris ici ses propos pour l'édification des jeunes gens ambitieux et soucieux de leur prospérité, qui y trouveront matière à réfléchir utilement à la conduite future de leurs affaires. Gardez à l'esprit que je l'ai expurgé des éternuements de notre elfe, ainsi que de ses plaintes concernant sa santé chancelante, j'ai aussi rectifié sa prononciation, qui commençait à devenir nasillarde.

— ...et donc, ainsi devenu copropriétaire de la compagnie, tu es légitimement en droit de te faire payer par elle la part de bénéfice qui te revient, si tant est bien sûr que la compagnie dégage un bénéfice. C'est ce qu'on appelle le coupon.
— Et tu veux dire, poursuivit Piété, incrédule, qu'on peut ainsi acheter et vendre à tout moment ses titres au temple de Myrna, sans autre forme de procès et sans en avertir quiconque, avec des frais modiques ?
— C'est tout à fait cela, confirma Xyixiant'h. Comme les négociants s'échangeant des sacs de grain, le processus est exactement le même.
— Mais il est une chose que je ne m'explique pas. Tu dis que le prix de ces titres fluctue, mais selon quels critères ?
— Et bien essentiellement, selon qu'il y a plus ou moins d'acheteurs, et plus ou moins de vendeurs, et selon le prix auquel ils tombent d'accord pour faire la transaction. Supposons qu'à un moment donné, il y ait peu de titres à vendre, car ceux qui les possèdent en espèrent un grand profit et entendent les conserver, et qu'il y ait par ailleurs nombre d'acheteurs potentiels aux poches pleines, tu conviendras aisément que le prix des parts va augmenter en

grandes proportions.
— C'est l'évidence même.
— Si, un autre jour, un désastre quelconque, tel que guerre, mauvaise récolte, épidémie, tremblement de terre ou que sais-je encore venait à ruiner les compagnies, qui sont liées les unes aux autres par la marche commune de leurs affaires, les propriétaires des parts voudront s'en séparer à n'importe quel prix, préférant posséder du bon or plutôt que ce papier bien aléatoire, et comme personne n'en voudra, ou n'aura plus de disponibilités pour les acheter, leur prix va s'effondrer.
— Je vois tout à fait. Mais il y a tout de même une faille dans ton raisonnement.
— Je t'écoute.
— Supposons, je dis bien supposons, qu'un individu s'arrange pour acheter ces fameux titres dans une de ces périodes d'étiage, puis, les beaux jours revenant, les revende lorsque tout le monde est prêt à les payer fort cher. Qu'est-ce qui l'empêche de se mettre la différence dans la poche ?
— L'heureux homme ! Non seulement rien ne l'empêche, mais c'est le but du jeu.
— Il serait donc facile, en procédant ainsi, de faire fortune.
— Je n'en disconviens pas.
— Mais dans ce cas-là, s'il était si aisé de s'enrichir sans peiner, ne crois-tu pas que la chose serait connue de tous, et que chacun viendrait ici se livrer à cette activité si lucrative ? Pourquoi des légions de pauvres gens passeraient-ils leur temps à trimer dans des conditions insalubres pour des salaires leur permettant à peine de survivre ? Pourquoi d'autres battraient-ils la campagne en risquant leur vie pour les quelques pièces et les nombreuses cicatrices qu'on peut glaner dans les donjons et landes sauvages ? Pourquoi voleurs et assassins exerceraient-ils leurs métiers immoraux et dangereux ? À quoi bon tant de peine si tant d'or n'attend ici que quelqu'un pour le prendre ? Acheter à bas prix et revendre cher, n'importe qui en est capable, ça ne peut pas être aussi simple.

Xyixiant'h soupira (puis se moucha) avant d'ajouter :

— Cette question, je me la suis souvent posée, crois-moi, sans trouver d'explication définitive à une telle attitude. Peut-être est-ce que, à ton exemple, la plupart des hommes sont trop complexes ou trop imprégnés par leurs préjugés moraux pour comprendre que personne n'est jamais devenu riche en travaillant. Peut-être les gens du commun, inconsciemment, ne veulent-ils pas réellement améliorer leur condition et se complaisent-ils dans leur fange pour pouvoir à loisir agonir les nantis de leurs jérémiades. Peut-être l'humanité est-elle tout simplement composée de crétins pour qui l'argent est indissociable de la peine qu'il y a à le gagner.
— Mon expérience personnelle me ferait abonder vers la dernière hypothèse, confirma Ghibli en rigolant. Continue donc, ma belle, tu racontes si bien.
— Mais la théorie qui a ma faveur est la suivante : j'ai observé que ceux qui s'intéressent aux affaires dont nous parlons arrivent ici comme toi, imprégnés d'idées simples et justes sur la manière dont on doit s'y prendre. Appliquant ces idées, les voilà qui se mettent à gagner un peu, et voyant leurs succès, s'enhardissent légitimement. Mais ils voient aussi, à côté d'eux, toutes sortes de gens parlant un sabir incompréhensible, évoquant des concepts abstrus, les toisant de haut et se disant experts d'un niveau bien plus élevé qu'eux. Cherchant à imiter ces beaux parleurs qui n'y connaissent rien, nos novices se prennent soudain à rêver de martingales miraculeuses, de combinaisons immanquables, et sur ces considérations bancales, basent leur nouveau comportement. Évidemment, ils ne manquent pas de reperdre leurs gains, puis leur principal, parfois même font-ils des dettes astronomiques, ces sots, et s'en retournent dans

leur province ventre vide, nu-pieds et en robe de bure, jurant qu'on ne les y reprendrait plus.
— Donc, tu dis que les hommes sont trop bêtes pour tirer profit de leur propre invention.
— Ce n'est pas du tout une question d'intelligence, c'est de bon sens que nous parlons, et il s'agit d'une qualité bien différente. La plupart des hommes, même instruits et sur leurs gardes, peuvent se laisser entraîner par les rumeurs qui agitent ce petit milieu, par les vagues d'enthousiasme déraisonnables et par les tempêtes de désespoir tout aussi déraisonnables. Et ces vagues symétriques poussent irrésistiblement les faibles à faire tout le contraire de ce qui serait souhaitable, à savoir acheter ce qui est cher pour le revendre lorsque ça ne vaut plus rien. Seul un bon sens en airain permet de se prémunir contre une si funeste inclination. Tiens, je te montre rapidement en achetant cette publication, qui est un des nombreux opuscules d'experts faisant métier de donner des conseils d'investissement à leurs lecteurs. Les compulser de temps en temps est bien utile, mais pas forcément de la manière qu'on pourrait croire. Qu'y lis-tu ?

Elle donna quelque argent à un jeune portefaix ployant sous des piles de journaux, se procura le dernier numéro des « Rumeurs Fiduciaires » et le tendit à Piété.

— Panique à Baentcher... les principaux supports enfoncés... faillite de la Compagnie des Eaux et Divertissements... capitaux en fuite... suicides de courtiers... faut-il investir dans la pierre... survivre à la crise... l'or monte... ruine et re-faillite... Inflation... Déflation... Valeurs refuges... Négociez votre découvert... vendez ci, vendez ça... Bigre ! Nous sommes dans une méchante situation, on dirait.
— Tout à fait. Et quels enseignements en tires-tu ? Tu as je crois une centaine d'askenis et de ducats à la ceinture, que comptes-tu en faire, maintenant que te voilà informé ?
— Parbleu, il faudrait que je sois fou pour acheter quoi que ce soit dans cette pétaudière en ce moment ! Regarde, ils disent de vendre, ici et ici...

Xy regarda le jeune homme avec un air infiniment las, et lui tapota l'épaule.

— Bien. Maintenant nous sommes fixés, tu n'es pas fait pour aller en bourse.

Les compagnons de Xyixiant'h passèrent un moment à la regarder s'agiter en compagnie de nombreux autres fous dans son genre, échangeant des interjections et des signes de main compliqués, dont l'objet était visiblement de faire changer dans un sens ou dans un autre les chiffres que des employés inscrivaient à toute vitesse sur des tableaux noirs juchés en hauteur, avant de les effacer tout aussi vite pour les remplacer par d'autres à peine plus élevés ou plus bas. L'affaire semblait grave, à en juger par les mines des officiants, mais passablement complexe, et Xy, toute prise au jeu, ne semblait guère disposée à donner des explications. Aussi, ils s'éloignèrent de la haute halle où ce tenait cet étrange manège, et visitèrent les jardins et les multiples édifices sacrés.

Piété étala sa science botanique en citant les vertus réelles ou supposées de toutes les herbes qu'il croisait, agrémentant son récit de moult anecdotes et légendes à la véracité sujette à caution, qui lui assurèrent toutefois l'attention d'un auditoire croissant de fidèles de Myrna, heureux de voir les bienfaits de la nature vantés avec tant de zèle. Tant qu'ils y étaient, et bien qu'ils ne fussent pas des fidèles réguliers, ils se mêlèrent à la foule des pèlerins qui portaient l'offrande à une statue de la déesse légèrement plus grande que la taille humaine, qui était figurée debout, tenant dans sa main ouverte le rat, qui était son animal emblématique. C'était plus l'odeur d'un bistrot que celle d'un temple qui régnait dans l'oratoire, car on avait coutume par ici de verser sur le torse de l'effigie, constellé d'une étonnante grappe de seins, des échantillons de vins de toutes provenances, afin d'assurer la prospérité de ses récoltes. Après

avoir eux-mêmes sacrifié à l'énigmatique divinité sans bouche afin de s'attirer la fortune et la chance dans leur entreprise périlleuse, ils retrouvèrent Xy et se retirèrent. Ainsi passa la journée au temple de Myrna.

VI.8 Retour au Singe Aphteux

— Si je comprends bien, personne ne s'est donné la peine de chercher le petit père Jomon ?

Autour de la table, la compagnie arborait un air penaud.

— Toi non plus si on va par là... hasarda Ghibli.

— J'avais des trucs importants à faire, et en plus, je ne suis pas vraiment libre de me déplacer à ma guise, j'ai des ennemis, comme je vous l'ai dit.

— Moi, s'excusa Morgoth, j'ai fait œuvre utile. J'ai fait des recherches à la bibliothèque de magie, voulez-vous en connaître les résultats ?

— Ah bon ? Mais pourquoi ne le disais-tu pas tout de suite ? Parle donc, nous t'écoutons.

— Et bien, tout d'abord, j'ai cherché à comprendre ce qu'était cet anneau, laissé par le Khazbûrn que nous avons défait à la sortie de notre dernier donjon. En effet, depuis que je l'ai ôté avec peine de mon doigt, me défaisant de haute lutte de son enchantement qui cherchait à triompher de mon âme, l'idée de ce bijou m'obsède et il n'est pas une journée sans que je n'ouvre la bourse où je l'ai rangé pour m'assurer de sa présence et, je l'admets, pour le contempler. C'est assurément un objet de grande magie que nous avons trouvé là, et j'ai donc compulsé les ouvrages savants afin de découvrir l'origine et les pouvoirs de cet artefact intrigant.

— Je t'écoute, ne nous fais pas languir.

— Nada.

— Eh ?

— Rien. J'ai dit que j'avais fait des recherches, pas que j'avais fait des découvertes. Ah si, tant que j'y étais, j'ai cherché un peu dans les Normes s'ils disent quelque chose à propos de Tim Bombardier.

— Tim Bombardier, le gobelin.

— Oui, celui-là. Et bien...

— Tim Bombardier, le gobelin seul et désarmé qui vous a vaincus tous les huit de la façon la plus humiliante, et que si je ne vous avais pas arrangé le coup, vous seriez encore dans son trou à prendre la pose, c'est bien de ce Tim Bombardier que tu parles ?

— Je te remercie de nous remettre cet épisode en mémoire.

— À ton service. Alors ?

— Et bien son nom n'est pas cité dans les Normes, mais à la rubrique « Gobelin », il est fait mention d'une légende bien curieuse comme quoi, aux temps jadis, quand le monde était jeune encore, avant même l'avènement des elfes et tandis que les dragons...

— S'en fout les drags, abrège.

— Et bien à cette époque, la race des gobelins était bien différente de ce que nous connaissons. Ils étaient bien plus intelligents, plus robustes, et bien qu'ils fussent déjà voués au mal, ils avaient fondé une civilisation brillante, dont les fiers guerriers et les mages érudits faisaient toute la gloire. Nombreuses étaient leurs cités en ces temps-là et il est dit dans le Livre de Skelos...

— Hum...

— ...oui, enfin bref, ils ont fini par déplaire aux dieux...

— . . .ça m'aurait étonnée.
— . . .qui les ont châtiés rudement en faisant d'eux les créatures chétives et peureuses que l'on connaît aujourd'hui.
— Bien fait, bravo les dieux. Et il y en a pour dire qu'ils ne servent à rien. . .
— Je n'ai pas fini, poursuivit le sorcier d'un air peu amène. Donc, Nighur, dieu des gobelins, était à juste titre furieux car il se retrouvait d'un seul coup rabaissé au rang de divinité de second ordre, révéré par une légion d'avortons ridicules. Voici pourquoi, à titre de compensation pour son peuple et pour punir les autres, il choisit quinze gobelins au hasard parmi le troupeau, et leur confia tous les pouvoirs qui avaient été ôtés aux autres. Ces quinze héros immortels, bien qu'ayant la même apparence que leurs frères, se retrouvaient ainsi dotés d'une puissance redoutable, propre à protéger les autres gobelins et à les mener efficacement lorsqu'ils combattent les autres races.
— Et tu crois que Tim Bombardier serait l'un d'entre eux ?
— C'est la seule explication logique. D'après « Légendes merveilleuses du pays de Tetynie » de Fandalbert, plusieurs de ces héros gobelins auraient trouvé la mort au cours des siècles, mais rien ne permet de dire qu'il n'en reste pas au moins un. C'est la seule explication logique.
— Passionnant. Je vois que tu n'as pas perdu ta journée. Bien qu'à la vérité, et crois que ça me navre de devoir le souligner, tout ceci n'a RIEN À VOIR avec l'objet de notre quête, bordel ! Mark, ta journée ?

À voir sa figure, elle avait dû être sinistre.

— Comme je vous l'avais dit ce matin, j'étais de corvée de paladin. Je suis allé à l'antenne locale de l'ordre du Cœur d'Azur afin de rendre compte de l'avancée de ma quête. 'paraît que je suis censé faire ce genre de trucs de temps en temps.
— Et ça t'a pris la journée ?
— Non, y'avait aussi une petite fête.
— En quel honneur ?
— Rien, rien, des trucs de paladins, vous pouvez pas comprendre.
— Ah oui ? Oh, la jolie broche que tu portes à la poitrine, ça représente quoi ? Ne dirait-on pas celle que portent les paladins de plein droit dans l'ordre du Cœur d'Azur ?
— De quoi j'me mêle ?
— Eh, il s'est fait adouber ! Il s'est fait adouber ! Ah là là, mon pauvre Mark, n'y aura-t-il donc aucune limite à ta déchéance ?
— Dis donc Vertu, il paraît que ma Holy fait doubles dégâts sur certaines créatures, si tu veux, on peut vérifier dans la cage !
— Ah non, s'insurgea Xyixiant'h, vous n'allez pas recommencer.

Mark, n'avait pas sérieusement envisagé de combattre Vertu, mais la légèreté de la chamaillerie avait échappé à l'elfe qui était encore sous le coup du duel de la veille, et qu'une légère fièvre rendait peu réceptive aux subtilités de la communication humaine.

— Et pourquoi ça, jolie dame ?
— Parce que je vous en empêcherai !
— Tiens donc ? Eh, moucheron, je fais deux têtes de plus que toi et je pèse deux fois ton poids.

Xy resta coite un instant, considérant sans ciller le paladin de Hegan qui, il est vrai, la dominait. Une étincelle fugitive passa au fond de ses yeux verts, mais Mark ne la vit pas, trop occupé à chercher dans l'expression de la prêtresse la peur qu'il avait l'habitude d'inspirer.

— Voilà un argument. . . intéressant. Peut-être aurons-nous l'occasion d'en discuter à nouveau,

si d'aventure les circonstances s'y prêtent.

Et sur ces paroles, elle se rassit. Le patron revenait à ce moment pour ramener les quelques chopes vides (et l'inhalation d'herbes de Xy) qui traînaient sur la table, selon le principe qu'elles n'incitaient pas à la consommation.

— Donc, personne n'a pu retrouver ce mystérieux Jomon. On n'est pas dans la merde, c'est moi qui vous le dis. Je vous rappelle, à toutes fins utiles, que ce monsieur est la seule piste que nous ayons... Oui ?

— Ah meussieujômôn ? Vô travail meussieujômon, bien bien.

L'aubergiste arborait une mine hilare, mais c'était manifestement une habitude chez lui.

— Vous connaissez ce Jomon ?

— Meussieujômôn tout le monde connaît, meussieujômôn venu ici.

— Quand ça ?

— Hiermeussieujômôn, hier hier. Cherche aventuriers meussieujômôn, pour vampires. Vous connaît, vous a vu meussieujômôn !

Et Vertu se frappa le front contre le lourd bois de la table.

VI.9 La Boîte d'Airain

Pour autant que Vertu s'en souvienne, elle avait entendu l'agaçant chasseur de vampires se vanter d'agir pour le compte du Syndicat des Commerçants du Palantin, et lorsqu'elle interrogea l'aubergiste, elle crut comprendre qu'il confirmait la chose, ajoutant qu'il était un représentant d'assez haut rang dans cette honorable organisation. Aussi, ils se précipitèrent hors de l'établissement et coururent dans les rues fraîchissantes afin de rejoindre l'établissement en question avant la fermeture de ses bureaux.

— Ah, mais ma pauvre amie, vous arrivez trop tard, fit un petit clerc de sa voix nasillarde, tout occupé qu'il était à ranger le maigre produit de son travail quotidien dispersé sur son minuscule bureau.

— Quoi, gronda Vertu, vous refusez de consacrer cinq minutes à des aventuriers soucieux d'aider votre organisation dans une quête d'utilité publique ?

— Pas du tout, pas du tout. C'est simplement que messire Jomon, vous l'avez raté de deux bonnes heures. Il a trouvé ce matin une demi-douzaine de mercenaires qu'il a menés lui-même jusqu'à l'antre des vampires. Puissent les dieux veiller sur ces hommes courageux. Saviez-vous que messire Jomon avait été lui-même aventurier dans sa jeunesse ?

— Il paraît. Savez-vous où se trouve ce nid de vampires ?

— Euh... non. C'est messire Jomon qui était personnellement en charge de cette affaire, vous devriez lui demander lorsqu'il rentrera.

— S'il rentre. Merci monsieur, bonne soirée.

— C'est puissant les vampires ? demanda Piété avec une certaine appréhension.

— Assez, répondit Mark. Dans mon jeune temps, Vertu pourra te le confirmer car elle faisait partie de l'expédition, j'étais parti avec un groupe pour explorer quelques ruines, et nous étions tombés sur une communauté de quatre de ces suceurs de sang. Nous avons fini par fuir la zone avec si mes souvenirs sont bons trois morts, une magicienne à plat, et quatre aventuriers en état de se battre. Et je ne parle que des compagnons, pas des porteurs de torches qui se sont tous fait vider par les vampires car nous les avions laissés derrière nous pour les ralen... aïeu, putain, Vertu, fais gaffe où tu marches !

— Désolée, je suis parfois maladroite.
— Oui, enfin bref, pour en revenir à notre affaire, elle s'est terminée de façon peu glorieuse, nous n'avons occis que deux des morts-vivants et nous avons dû quitter la place bredouilles. Il faut dire que nous étions partis mal préparés, on ne s'attendait pas à rencontrer des vampires.
— Ouais, et en plus, eux, ils savaient très bien qu'on arrivait.
— Et ça y est, la théorie du complot. Non, c'est pas parce qu'on se retrouve dans la mouise qu'on a forcément été trahis.
— Ils nous attendaient, te dis-je. Enfin bref, foin de vieilles histoires, tout ce que tu dois savoir sur les vampires, c'est que c'est tuable à condition d'y être préparés et d'emporter ce qu'il faut.
— Et c'est quoi « ce qu'il faut » ?
— L'essentiel, c'est évidemment d'avoir sur soi un pieu en bois, que l'on enfonce dans le cœur du vampire. C'est un des rares moyens de tuer ces morts-vivants, qui sont très résistants aux armes métalliques et récupèrent rapidement de leurs blessures. De l'eau bénite par un bon prêtre leur causera de vives souffrances, quelques flacons nous seraient utiles. De même, il faudrait avoir sur nous des symboles sacrés de quelques divinités protectrices. Et des aulx bien frais.
— Nous n'avons rien de tout ça.
— Nous trouverons. De toute façon Xy est prêtresse.
— Hein ? fit l'intéressée.
— Un bon prêtre bien bourrin, c'est ce qu'il faut contre ces créatures des ténèbres. Je suppose que l'art de repousser les êtres maléfiques ne t'est pas totalement étranger ?
— Tranquille.
— Bon, alors voilà le plan…

En route, chacun s'était muni d'un pieu taillé à la hâte et à la hache dans une planche, et des aulx de seconde main négociés peu cher auprès de l'aubergiste, ainsi équipés, pensaient-ils, ils seraient de taille à affronter leurs ennemis d'outre-tombe. Bien que mitoyen de l'opulent temple de Myrna, le Palantin était un quartier populaire, où il ne faisait pas bon traîner trop tard dans les rues la nuit. Nombre de cabarets, lupanars, bals populaires et autres lieux de perdition collectaient les payes des petites gens, ainsi que les revenus plus conséquents des gens de bonne extraction, qui venaient en masse s'encanailler et se faire plumer par des nuées d'escrocs. Naguère, Vertu avait elle-même pratiqué quelques fois le coup classique intitulé « le baron, l'ingénue ivre et les deux valets querelleurs » dans une taverne appelée « Boîte d'Airain », et elle savait que l'endroit était propice à l'activité vampirique, aussi y amena-t-elle ses amis. Il s'agissait à l'origine d'une fonderie de cloches et de statues ayant fait faillite bien avant la naissance de la voleuse, et dont les vastes surfaces et les hautes voûtes avaient trouvé un nouvel emploi sous la houlette d'un entrepreneur de spectacle que du reste elle connaissait fort bien, mais ceci n'a aucun rapport avec notre histoire. Ils avaient craint tout d'abord de détonner, puis ils comprirent bien vite que leurs armes et armures passeraient inaperçues, la soirée était costumée.

— Quelle curieuse auberge, hurla Piété à l'oreille de Monastorio. On paye pour entrer, on n'y sert rien à manger, il n'y a pas de chambres, et on ne peut même pas discuter tranquilles tellement l'orchestre joue fort.
— C'est ce qu'on appelle un estaminet, expliqua le Malachien dans l'oreille du jeune guerrier. C'était très à la mode dans mon pays.
— Tu crois vraiment qu'on trouvera un vampire ici ? Vertu nous a dit de chercher, mais je ne

sais pas à quoi ça ressemble. Et puis avec cette obscurité...
— Moi non plus je n'en ai jamais vu. Je suppose qu'il faut chercher un individu à la peau livide et au comportement suspect qui tente d'entraîner une jeune fille avec lui à l'extérieur.
— Autant dire la moitié des clients.

Tandis que son équipe s'était dispersée parmi le tumulte de la salle à la recherche d'un prédateur nocturne, Vertu avait trouvé un point d'observation sur une large passerelle surplombant la foule, si haute qu'on pouvait toucher le plafond de la main. Les mains posées sur la rambarde métallique, qui en l'occurrence était en bois, elle considérait l'assistance, plongée dans le labyrinthe obscur et filandreux de ses pensées.

— N'est-ce pas une nuit admirable, une nuit exaltante...

C'était une voix inconnue et masculine qui, dans son dos, prononçait ces paroles, manifestement à son intention, car elle était seule à pouvoir entendre. Vertu resta immobile, il poursuivit.

— J'aime ces nuits d'hiver où, après mes longues errances solitaires dans les rues, je puis partager la chaleur et l'agitation d'un de ces lieux conviviaux. Pourtant, j'y suis solitaire, là encore... et je vous vois dans le même état d'esprit que moi, madame.

Étrangement touchée par la voix jeune quoique basse de l'inconnu, Vertu aurait voulu se retourner, mais ses mains restaient comme soudées à la rambarde. L'homme, mû par une assurance impressionnante, s'était rapproché jusqu'à murmurer à son oreille, et maintenant, il se collait contre elle, la tenant fermement par ses hanches fines, elle put sentir contre elle le torse musclé et ferme de l'inconnu, ainsi que son ardent désir.

— Vous savez ce que je veux de vous, madame, vous l'avez deviné, n'est-ce pas ?
— Hum... j'ai... une vague idée...
— Vous risquez d'avoir un peu mal au début, mais ça fait partie du jeu, n'est-ce pas ?

C'est alors qu'un carreau siffla et frappa l'homme au flanc, le faisant subitement lâcher la voleuse qui se retourna pour enfin voir les courts cheveux blancs et le visage émacié du personnage, sur lequel se peignait une vive surprise. Sa bouche entrouverte était garnie de plein de canines aiguës.

Reprenant soudain ses esprits, Vertu sortit de sa manche le pieu qu'elle s'était confectionné, et le planta rageusement dans la cage thoracique du vampire, visant délibérément le cœur vulnérable du monstre. Mais au lieu de se dissoudre, comme il aurait dû faire, il sourit, prit le poignet de Vertu, agrippa son cou avec une force irrésistible et s'apprêta à se repaître d'elle lorsque Mark fit son apparition à une extrémité de la passerelle, brandissant devant lui son épée scintillante qui illuminait son visage et en faisait ressortir la froide détermination. De l'autre côté de la passerelle, Xyixiant'h avait pris pied et brandissait devant elle le symbole de Melki.

Le vampire hésita un instant, puis éclata de rire, déposa un bref baiser sur le front de Vertu et, après avoir relâché sa terrible emprise, il fit une leste cabriole par-dessus la rambarde et tomba sans dommage au milieu de la salle. Bousculant la turbulente jeunesse, il se fraya alors un passage vers une sortie de secours, pourchassé par les Compagnons du Gonfanon. Mais qui chassait l'autre en vérité ?

Ils sortirent en coup de vent, juste à temps pour voir claquer le manteau de cuir noir de leur proie au coin de la ruelle adjacente, où ils s'engouffrèrent à sa poursuite. Le vampire était rapide, mais blessé, et Piété, très bon coureur peu encombré, parvint à le conserver à

portée de vue jusqu'à ce qu'il escalade un haut portail de fer, sinistre, et ne trouve refuge dans l'esplanade qui s'étendait de l'autre côté, et qui avait été l'ultime destination de bien des citoyens de Baentcher.

— Ben voyons, commenta Vertu lorsqu'elle arriva, hors d'haleine, on aurait dû s'en douter. L'antre des vampires ne pouvait être que dans un cimetière.
— Oui, c'est sûr. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?
— Pardi, on y va et on récupère notre informateur, si par bonheur il est encore vivant.
— Euh... n'est-ce pas un peu risqué de chasser le vampire chez lui et en pleine nuit ?
— Bah, on a ce qui faut. Et puis, on a Xy, pas vrai ?
— J'ai l'impression que tu me prêtes des vertus vampiricides considérables. Je te rappelle que je suis malade. Je pleure des yeux, je coule du nez...
— Et bien, c'est merveilleux, on a une bouffie contre les vampires !

Voilà voilà voilà.

Bien bien.

Bon.

Je vous propose de passer au chapitre suivant.

VI.10 Le combat contre les fils de l'ombre

Les fidèles de Myrna avaient coutume de se faire enterrer dans des caveaux familiaux, contrairement aux adorateurs de Hima et de ses incarnations, qui se faisaient volontiers incinérer. Le cimetière du Palantin n'était pas le plus grand de Baentcher, mais c'était un des plus anciens et sans doute le plus beau, avec ses édifices mortuaires élancés et sévères dont les façades noyées de lierre se dressaient sous les rayons blêmes d'une lune presque ronde, obélisques érigés en sinistre rappel de la vanité des passions humaines et de la brièveté de notre passage sur cette terre. Il y avait longtemps qu'on n'avait enterré personne en ces lieux, et les herbes vivaces avaient envahi les allées, profitant d'une terre fertile pour rendre grâce à Myrna de ses bienfaits. Il ne fut pas difficile à Piété de retrouver l'entrée du sanctuaire des vampires, la porte d'un des plus sinistres caveaux en avait été défoncée, et la végétation alentour y avait été piétinée peu de temps auparavant.

— Bon, nous y voilà, exposa Vertu à ses troupes. Je vous rappelle les fondamentaux du jeu : ces salopards sont en nombre inconnu, ils sont au courant qu'on arrive et ils sont chez eux dans l'obscurité. Inutile d'être discret, torche et pieu pour tout le monde, et surtout on reste groupés. Je ne veux pas entendre parler de « on se sépare pour couvrir plus de terrain. » Quand on tombera sur les vampires, ou quand ils tomberont sur nous ce qui est plus probable, la technique consiste à les pieuter le plus vite possible, dès qu'une ouverture se présente. La décapitation marche aussi, pensez-y. Les combattants formeront un cercle autour des jeteurs de sorts pour les protéger pendant qu'ils font leur boulot. Progression rapide en formation serrée avec couverture mutuelle. Si on tombe sur le décoloré, vous me le laissez. Des questions ? Pas de question ?

Au loin, probablement à plusieurs lieues, un hurlement glacial retentit. Peut-être n'était-ce qu'un loup.

— OK boys, let's go !

Il régnait dans le groupe le sentiment diffus que l'affaire ne s'engageait pas sous les meilleurs auspices, sans doute était-ce l'ambiance générale du lieu qui donnait cette impression. La confiance de Vertu n'était que de façade, et si elle n'avait été le chef de la bande, elle aurait arboré la même mine soucieuse que ses compagnons. L'intérieur du caveau suintait d'une obscurité palpable dont les exhalaisons semblaient descendre en le long de votre dos comme de longs myriapodes aux anneaux glacés.

Ghibli, intrépide, passait en premier, confiant en sa hache. Il pensait à juste titre que même s'il survivait à sa blessure, un vampire constituait une bien moins grande menace lorsqu'on lui avait tranché les jambes. Brandissant sa torche bien haut, il vit l'intérieur du sinistre tombeau, dont les flancs s'ornaient de niches remplies d'ossements secs et poussiéreux. Un cénotaphe avait été dressé au centre de la pièce étroite, dont la pierre tombale avait été ôtée et gisait à terre. Ce n'était pas un cadavre qu'il vit à l'intérieur, mais un puits béant, engageant comme la bouche de l'enfer.

Ils accrochèrent solidement une corde et y descendirent l'un après l'autre, avec les plus grandes précautions. Un impressionnant silence remplissait le vaste espace du tunnel dans lequel il se trouvait, sans doute quelque égout désaffecté, encombré par endroits d'immondices si anciennes que même leur puanteur était morte. L'humeur de la Compagnie s'assombrissait tandis qu'ils progressaient dans les ténèbres à la recherche des non-morts voleurs de sang, les terribles rôdeurs de la nuit qui se glissaient sans bruit à la suite des promeneurs isolés pour les dépouiller sans pitié de leur fluide vital. Anxieux, tous tendaient l'oreille, guettant le moindre frôlement, le moindre souffle d'air, et tandis que...

— Poutchi ! Snif... Pardon.
— Dis-moi, comme tu es prêtresse, tu pourrais peut-être en profiter pour te soigner.
— Oh, pour un rhume...
— Oui, et bien le rhume peut s'avérer mortel lorsqu'il nous fait repérer par tous les monstres du donjon.
— Tu exagères, c'était très discret.
— Ohé, les vampires, on est là, on vient vous tuer !!! Voilà, maintenant les derniers rats sourds de ces égouts ils sont au courant. Soigne-toi donc.
— Bon, si tu y tiens.

Et Xyixiant'h se lança dans une gestuelle complexe accompagnée d'un chant apaisant pour invoquer sur elle les pouvoirs guérisseurs de Melki. Comme à chaque fois que la prêtresse exerçait son art, ses compagnons s'arrêtèrent pour l'observer, scrutant l'hypnotique ballet de ses petites mains blanches au-dessus de sa tête. Et c'est bien sûr à ce moment que les vampires passèrent à l'offensive.

Était-ce un réflexe surhumain, ou bien quelque sixième sens l'avait-il prévenu ? Le commandant Monastorio lança un coup de son lourd bâton vers l'arrière et heurta la cage thoracique d'un des prédateurs qui, sous le couvert de l'obscurité, s'étaient rapprochés. Le vampire déséquilibré recula, et Piété, qui avait son arme en main, le harponna de son trident magique pris au Khazbûrn tué. Par un tour de force impressionnant, il le souleva de terre et le planta dans le mur comme un papillon dans la boîte d'un collectionneur, sans toutefois que ce soit suffisant pour le tuer. Deux nouveaux vampires sortirent des ténèbres en sifflant, leurs faces déformées par la faim et la fureur, et se jetèrent sur le jeune guerrier qui dut reculer à toute vitesse en abandonnant son arme. L'épée sainte du Chevalier Noir flamboyait d'une sinistre lueur, attisée par la proximité du mal ennemi, et dévoilant, à la lisière des ténèbres, plusieurs faces blafardes, semblables à des fantômes avides.

Mais l'embuscade était bien tendue, ils entendaient maintenant les gémissements d'âmes perdues venant de l'arrière, accompagnés d'une odeur infecte, tandis que des pas lourds et maladroits s'y faisaient entendre. Vertu tira de son carquois une flèche spéciale, dont la pointe était entourée d'un linge enduit de poix, elle y mit le feu et la décocha dans la direction dite, et elle illumina un instant un groupe entier de morts-vivants grisâtres aux yeux morts, en loques, qui n'étaient pas des vampires mais, reconnaissables à leur bouche déformée et ronde, des goules. Elle frémit d'horreur en voyant l'avancée de ces morts-vivants, souvent alliés aux vampires, qui contrairement à leurs frères d'outre-Styx, ne s'intéressaient point au sang de leurs victimes, mais à leur chair. La retraite était coupée. La voleuse tira ses projectiles à toute vitesse, interprétant avec son arc magique un air funèbre auquel répondit le luth de Clibanios, qui entonna un chant de guerre propre à soutenir le moral chancelant de ses compagnons. Mais là où une goule tombait, sa chair caoutchouteuse déchiquetée par cinq ou six lourdes flèches, deux autres venaient combler la brèche, piétinant sans gêne aucune le cadavre tombé, ignorant la peur. La hache de Ghibli vrombit aux oreilles de Vertu et se planta dans le torse creux d'une goule, qui ne sembla pas s'en porter plus mal. Le nain, sans se presser, vint se camper aux côtés de la voleuse, rappela sa hache et, d'un rire puissant, défia les forces maléfiques à l'œuvre dans le tunnel. La voleuse recula alors en seconde ligne, laissant Sarlander prendre sa place.

Tout ceci n'avait duré qu'un instant, que Morgoth avait mis à profit pour évoquer l'un de ses sortilèges, un puissant éclair qui passa par-dessus la tête du nain (qui se baissa juste à temps) et fila dans le couloir, dégageant une rangée entière de morts-vivants électrifiés dont les chairs calcinées ajoutèrent à la puanteur sinistre qui régnait désormais. Ces efforts furent insuffisant, toutefois, pour repousser la marée des goules, et bientôt, leurs griffes sales furent à portée des haches de Ghibli et Sarlander.

À l'avant, la situation n'était pas plus brillante. Monastorio et Mark avaient repoussé un temps les vampires, ce qui avait permis à Piété de planter un pieu dans le cœur du vampire qu'il avait crucifié, puis de recouvrer son arme. Mais maintenant, ils devaient reculer, aux prises chacun avec deux ou trois suceurs de sang, indistincts dans la mêlée, dont ils avaient de plus en plus de mal à éviter les crocs avides et les mains griffues. Plus intelligents, ces redoutables combattants se repliaient lorsqu'ils étaient blessés, tenant à leur non-vie, ce qui rendait le combat ardu.

Alors, il sembla qu'on rallumait la lumière, ou qu'on tirait les rideaux pour faire entrer le jour. L'armure de Xyixiant'h, un des plus beaux exemples d'artisanat elfique, scintillait maintenant, de même que le reste de sa personne, illuminée par un rayonnement divin descendant directement vers la prêtresse, comme si les mètres de terre et de pierre qu'elle avait au-dessus de la tête étaient transparents comme les eaux d'un lac de haute montagne. Les mains ouvertes, recevant la sainte aura, elle tourna vers les vampires son regard d'un vert intense. Des rayons lumineux aveuglants en émanèrent soudain, frappant les vampires l'un après l'autre, et chacun, hurlant de douleur, se vaporisa en une poussière qui remplit bientôt le couloir. Pour autant que nos amis puissent compter, une dizaine de morts-vivants disparurent ainsi en quelques secondes, avant que les autres ne comprennent l'étendue du problème et, épouvantés, ne s'enfuient. Puis, la prêtresse de Melki brandit devant elle le visage d'or qui était le symbole sacré de son culte, le tourna en direction des goules qui s'immobilisèrent, puis prononça d'une voix incroyablement belle, et forte, et terrible, la formule traditionnelle d'abjuration.

Vade retro

Une demi-douzaine de goules, les plus proches, furent immédiatement démantibulées par la puissance de Xyixiant'h, les autres prirent leurs jambes à leur cou et fuirent dans le couloir, poussées par l'instinct impérieux qui leur commandait maintenant de courir se cacher au loin, au cœur des ténèbres, à l'abri de Melki et de sa force purificatrice.

Le silence retomba, et les torches et lanternes redevinrent les seules sources de lumière dans le couloir. D'un côté gisaient maints fragments de goules, de l'autre des petits tas de poussière disposés de façon vaguement anthropomorphe sur le sol humide de l'égout, et que bientôt le vent glacé aurait balayés.

— Au fait, demanda Ghibli à Xy, sans indiscrétion, t'es quel niveau ?
— Je suis bloquée.
— Ben mange des pruneaux, ça passera.
— ... oui. Tout va bien, pas de blessés ?
— Ah, tu veux dire bloquée comme... Ah ouais... Ah ouais d'accord...
— Quelqu'un a vu Clibanios, s'enquit Sarlander ?
— La dernière fois, répondit Monastorio, il s'enfuyait vers là en courant (il désigna la direction d'où étaient venus les vampires).
— Quelle drôle d'idée de fuir par là, c'est la suite du donjon...

Vertu s'arrêta. Puis elle lança un regard consterné à Xyixiant'h.

— Ne me dis pas que tu as repoussé notre barde.
— Moi ? Mais je ne... oups... C'est vrai, c'est un mort-vivant, j'avais oublié. Ah ben aussi, moi, quand je vadérétrotte, je ventile...
— Bon, allons le retrouver.

Au loin le bruit d'une lourde, très lourde chaîne se fit entendre.

— C'est... c'est quoi ?
— Bah, on verra bien. Hardi, compagnons, voyons quel nouveau défi excitant nous réserve ce donjon !

VI.11 Thklyx'haz et la chaîne

Ils retrouvèrent Clibanios en bon état, je n'ose écrire « vivant », légèrement hébété, à quelques jets de pierre de là. C'est en ces termes qu'il expliqua sa fuite à ses compagnons :

— *Quand l'elfe à la voix d'or et à l'âme si pure*
Exposa aux manants les preuves de sa foi
S'alluma un brasier au plus profond de moi
Qu'horrifié, je dus fuir pour calmer la brûlure.
C'est notre triste lot, à nous qui, quoique morts
Traînons sur cette terre notre vieille carcasse,
Prie, toi qui es vivant, pour que, si tu trépasses,
Le néant et l'oubli t'apportent réconfort.
C'est un bien triste lot, je te le dis encore,
Que d'être encore en vie lorsqu'on est déjà mort,
Prends donc soin, si tu peux, d'éviter un tel sort.
Il vaut mieux, à choisir, prendre la pourriture
La poussière du temps dans quelque tombe obscure
Car sans espoir d'issue, l'éternité, ça dure...

— À qui le dis-tu, plaignit Xyixiant'h. Oh, je suis si désolée Clibanios. J'avais presque oublié ta condition. C'est promis, la prochaine fois, je fais une frappe plus ciblée.
— Allez allez, on se concentre. On reste groupés, l'arme au poing.

Clibanios s'était arrêté à l'endroit précis où leur tunnel n'était plus praticable, car il débouchait dans une immense salle dont ils ne parvenaient pas à apercevoir les contours à la lumière de leurs torches. En fait, il semblait s'agir d'un immense tunnel dont la section avait la forme d'un ovale coupé à la base, de façon à constituer un fond plat. Les concrétions ne parvenaient pas à masquer la régularité de la voûte, sans nul doute bâtie par quelque conscience agissante et non par la force aveugle de la nature. De même, des millénaires d'immondices accumulées et de ruissellements n'avaient que marginalement affecté la planéité du sol, fait tout d'une pierre mate et rugueuse. Les dimensions, puisqu'il faut les évoquer, étaient tout à fait impressionnantes : large de trente pas et haut d'une quinzaine au bas mot, on aurait sans doute pu y loger un petit village. Un éboulis pouvait faire office d'escalier, que nos héros inquiets empruntèrent avec prudence. La majesté des lieux, en effet, invitait à l'humilité, et ils se sentaient tout petits. Ils avancèrent encore dans la salle, retenant leur souffle. Étaient-ce de grosses chauve-souris, les ombres qui depuis un moment semblaient zébrer le plafond ? Elles évoluaient, en tout cas, dans un silence inquiétant.

Vertu pointa du doigt un passage dans la paroi latérale, un tunnel circulaire qu'en d'autres circonstances, ils auraient qualifié de large. Une herse de fer le barrait, elle semblait avoir servi jusqu'à tout récemment. Ils s'en approchèrent.

Puis, ils s'immobilisèrent.

Un son métallique provenait du fond de la grotte, un raclement… ils se souvinrent alors du bruit de chaîne qu'ils avaient entendu, tantôt… Quelque chose venait, c'était sûr, quelque chose de gros, qui semblait ramper par terre, quelque chose qui, ils pouvaient maintenant l'entendre, respirait avec un grondement sourd, lourd de menaces. Sans qu'ils puissent l'expliquer, leurs cheveux se dressèrent sur les têtes de ceux qui en avaient, et leurs veines s'emplirent soudain d'un poison plus lourd que le plomb, plus froid que les terres du nord qui jamais ne connaissent le dégel. La peur. Ils étaient envahis par une terreur plus ancienne que l'humanité, une terreur venue des temps où les hommes n'avait ni feu, ni fer pour le défendre et où, à la surface de la terre, régnaient sans partage, superbes et mortels…

Vertu eut le courage d'encocher une autre de ses flèche enflammées, et tira en direction du bruit. Ô, combien elle regretta son geste, combien elle eut préféré rester quelques secondes de plus sous le lâche voile du doute. Mais le temps du doute n'était plus.

Sans un mot échangé, ils vinrent tous à la même conclusion, même Clibanios qui n'avait pas même sa vie à perdre, même Ghibli le fanfaron, même le mystérieux Monastorio. Sans se concerter, sans même un regard les uns pour les autres, ils firent demi-tour et se ruèrent en direction de l'entrée, espérant l'atteindre avant…

Distraitement, certains des compagnons entendirent derrière eux une chaîne se tendre sous le coup d'une énergie démesurée, et un hurlement de rage et de douleur remplit alors tout entier la crypte gigantesque, un mugissement dont les accents retentiraient à jamais au cœur de leurs nuits de cauchemar.

Tous les neuf, ils parvinrent à regagner le havre de l'égout qui les avait menés ici et où, peu de temps auparavant, ils avaient affronté les morts-vivants, qui leur semblaient maintenant n'avoir été qu'une futile armée de pantins. La créature était trop grande pour les y suivre, et certains avaient déjà compris qu'elle était prisonnière. Ils reprirent leur souffle, oublieux de

toute précaution.
— C'est curieux, exposa Mark à la cantonade d'un ton étrangement détendu, comme les mots et les faits qu'ils recouvrent suscitent des réactions bien différentes.
— Et que nous vaut ce cours de philologie impromptu ? demanda Vertu.
— Et bien par exemple si je parle d'un dragon, ça m'évoque une fabuleuse créature, noble et farouche, redoutable survivante du monde ancien des légendes. Alors que quand j'en vois un en vrai, et bien du coup, ça m'évoque tout autre chose.
— Et quoi donc ?
— J'ai la vision soudaine d'un trou étroit et profond creusé dans une paroi solide où je pourrais me rouler en boule et y rester caché quelques années.
— Saine attitude.
— Cornebleue, c'était vraiment un dragon ? demanda Morgoth, incrédule.
— Quoi ? Le lézard ailé de quinze mètres qui vient de nous courir après ? C'est la première fois que j'en vois un, mais je crois qu'il remplit aisément tous les critères classiques de la dragonnitude. Il m'a semblé qu'il s'agit d'un spécimen de la race bleue, c'est-à-dire que son arme est la foudre. Ces créatures sont aussi connues pour la promptitude de leurs réflexes. Mais je ne suis pas spécialiste.
— *C'était un bleu, la chose est claire*
Dans ses yeux, j'ai vu des éclairs.
— Je confirme, dit Xy avec dégoût. Un vieux dragon bleu, que quelque esprit vil et sournois aura arraché à l'élément aérien, son domaine, pour l'asservir dans ce trou à rats. Un tel tour de force n'est pas à la porté de n'importe qui, notre ennemi est puissant.
— S'il est vieux, dit Monastorio, ça devrait être plus facile de le vaincre.
— Détrompe-toi l'ami, expliqua Piété. Les dragons, à l'inverse des hommes, ne se décrépissent pas lorsque vient l'âge, au contraire. Ils deviennent plus gros, plus forts, plus intelligents aussi. D'ailleurs je n'ai pas dit vieux mais très vieux, ce qui est différent.
— C'est gai, reprit Mark. Toujours est-il que notre client nous barre la porte du donjon. Je soupçonne d'ailleurs que c'est pour ça qu'on l'a mis là. Souvenez-vous du bruit de chaîne tout à l'heure, les vampires fuyards ont dû donner du mou à la bête, pour qu'il bloque l'accès à la porte.
— Ouais, grogna Ghibli. C'est pas gagné. Un dragon, c'est un bestiau. Si tu sautes dessus bille en tête en hurlant des conneries, c'est que t'es fatigué de la vie. Il faut un plan, des objets magiques spéciaux, des trucs comme ça. Et du temps. Et on n'a rien de tout ça. Notre sorcier a peut-être une idée ?
— Hélas, joyeux compagnon, mes maîtres sont restés muets sur la question d'occire les dragons. Je sais seulement que mon sortilège d'éclair sera sans effet sur ce spécimen, et que mes autres sortilèges... ne seront guère plus efficaces, je le crains. Ah, quelle épouvantable créature, avez-vous vu le regard d'or qu'il nous a lancé ? Ce n'était pas celui d'une bête, ni celui d'aucune créature douée de raison, c'était... c'était plus que cela. Nous n'étions, j'en suis sûr, rien d'autre pour lui que la souris n'est au chat.
— Utile remarque, fit Mark. Quelqu'un d'autre a un plan ?
— Je crois me souvenir, glissa Vertu d'un ton doucereux, que pourfendre les dragons n'est pas traditionnellement l'affaire des sorciers, ni celle des voleurs. Ne crois-tu pas, paladin ?
— Laisse tomber, ma truie, lui répondit l'intéressé avec un grand sourire. Ma profonde foi et mon attachement à la Sainte Doctrine de Hegan m'interdisent de commettre le suicide, aussi éviterai-je d'aller à la mort de la sorte. Alléluia, gloire à notre bon Seigneur !

— Comme c'est pratique. Et je ne suis pas ta truie. Clibanios, que disent tes chansons sur le sujet ?

Si le Grand Ver tu veux chasser,
Suis ces deux étapes, compère,
Tout d'abord, tu laisses tomber,
Ensuite, tu rentres chez ta mère.
Plus d'un preux avant toi partit
Forcer l'antre des grands dragons.
Certains, dit-on, en sont sortis.
C'est pas un boulot pour couillons.
Je ne sais s'ils sont pleins de gemmes,
D'argent, d'or ou bien de joyaux,
Ce qui est sûr, et c'est l'problème,
C'est qu'ils sont pleins de griffes et crocs
Ce trésor à perdre la tête
Tu n'en voleras pas dix sous
Avant d'être par la grand bête
Grillé, gelé ou bien dissous.
Si le hasard un jour te mène
Devant l'antre d'un grand dragon,
Avance sans peur ni sans haine,
Mais dans une autre direction.

— Bon, s'impatienta Xyixiant'h, on ne va pas y passer la soirée. Pourfendre, pourfendre, vous n'avez que ce mot-là à la bouche, à croire qu'il n'y a que ça qui vous intéresse. On peut essayer la négociation non ? On dirait que ça ne vous a même pas traversé l'esprit. Vous êtes des barbares.
— On prétend que naguère, conta Vertu, des héros exceptionnels, particulièrement rusés et incroyablement intrépides ont réussi à négocier avec des dragons. Et à s'en tirer vivants.
— Donc, rien ne nous empêche de faire pareil.
— J'ai dit « naguère », et la nuance de doute dans ma voix t'a échappée, je crois.
— Que de courage, que d'intrépidité ! Décidément, je suis la seule à m'activer utilement dans ce donjon. Et bien donc, j'y vais, mais s'il y a du trésor, vous ne m'en voudrez pas de passer avant vous.

Et sans écouter les protestations de ses compagnons, qui l'exhortaient à abandonner cette idée folle, elle lança un sortilège de protection sur sa propre personne, et prestement, échappa aux mains protectrices de Morgoth pour sauter sur le sol en contrebas. Sans lumière, l'épée au fourreau et le bouclier abaissée, elle s'avança sans crainte apparente, avant de se perdre dans le trou obscur, sous les regards médusés de ses amis. Il ne vint à l'idée de personne de l'accompagner.

Quelques raclements de chaîne eurent lieu, et ce fut tout, pendant de longues minutes. Au moins, se disaient les aventuriers, tant qu'ils ne voyaient pas un petit squelette se dissoudre en une fraction de seconde dans un grand éclair bleu, c'était que leur amie était encore en vie. En tendant l'oreille, ils parvenaient à percevoir l'écho lointain d'un grondement, ce devait être la voix du dragon. C'était rassurant car, à moins que le saurien n'ait eu l'habitude de soliloquer après une collation, la négociation promise avait bien lieu. Puis, Xyixiant'h revint

se présenter à la lumière et héla bruyamment ses collègues.

— Bon, j'ai arrangé le coup, mais il reste un problème. Suivez-moi. Et ben, suivez-moi !

Peu rassurés, ils suivirent jusqu'à l'autre bout de l'immense salle, où s'était replié le dragon. Il leur parut encore plus gros que la fois précédente. Ils purent détailler le monstre reptilien de bien plus près qu'ils ne l'auraient voulu, et voyant danser la flamme sauvage tapie au fond de sa prunelle verticale, ils acquirent la certitude que le titan écailleux n'aurait aucun mal à les rayer tous de la liste des vivants si tel était son bon plaisir. Cependant, il semblait relativement bien disposé, ne se déplaçait qu'avec lenteur pour ne pas effrayer ses hôtes, et dissimulait autant que faire se peut sa collection de dents et de griffes. Assis sur son séant, selon la posture communément pratiquée par les chiens ou les chats, la queue enroulée autour des chevilles, sa large tête triangulaire évoquant celle d'un crocodile aux cornes de buffle dominait la situation depuis une hauteur triple de la stature d'un homme bien bâti. Son poitrail large et profond, protégé par les plus épaisses de ses écailles, se dilatait et se contractait au rythme d'une très lente respiration. Ses immenses ailes, pliées et repliées dans son dos, devaient le handicaper plus qu'autre chose dans cet univers souterrain, mais il aurait été déraisonnable de compter sur ce fait pour espérer le battre à la course. Il portait un lourd collier de métal décoré de motifs géométriques forgés s'emboîtant les uns dans les autres, point de départ d'une lourde chaîne de fer qui se traînait par terre en une parodie serpentine avant de se perdre dans un trou du mur.

— Alors voici le problème : monsieur Thklyx'haz ici présent est, comme vous le constatez, prisonnier. Il a été réduit en esclavage par le Comte Nostro, le chef de la colonie de vampires installée dans cette crypte (elle montrait la sortie qu'ils avaient repérée auparavant). Je lui ai fait part de nos intentions d'en découdre avec ces vampires, ce qui bien sûr arrangerait ses affaires, et il m'a certifié que, pour peu que nous le libérions de sa chaîne, il nous permettrait de passer et, en outre, nous aiderait dans notre entreprise, car il souhaite tirer vengeance des suceurs de sang.

— Splendide, bravo !

— Le seul problème, c'est que la chaîne est magique, elle est faite d'acier ordinaire, mais a été renforcée par quelque enchantement propre à résister à la force d'un dragon. Celui qui brisera la chaîne aura droit à mon admiration et à la gratitude éternelle de sire Thklyx'haz.

Les compagnons considérèrent les maillons épars à leurs pieds. Chacun était trop lourd pour qu'un homme ordinaire le porte, long de près d'un pas, et formait un ovale parfait d'un métal épais comme une main ouverte. Combien de temps le grand dragon s'était-il acharné à les briser, à les user, à les mordre sous tous les angles ? Aucun d'eux ne semblait en avoir été marqué. Si l'on exceptait une oxydation de surface et les bosselures nées sans doute de la forge, rien n'indiquait qu'un d'entre eux fût plus près de céder qu'un autre.

Ghibli, Sarlander, Vertu, Piété et Mark, tous porteurs d'armes magiques puissantes, choisirent chacun l'un des anneaux gisant à terre et frappèrent, frappèrent, frappèrent encore, des manières les plus efficaces qu'ils avaient apprises, mais ils n'obtinrent aucun résultat. Ils conférèrent et choisirent celui des maillons qui se présentait le mieux à leurs yeux, et y portèrent leurs assauts coordonnés. Et tandis que jaillissaient les étincelles, dans le fracas assourdissant de quelque concert impie à la gloire des dieux du fer, ils comprirent peu à peu que leur entreprise était vouée à l'échec. Fourbus, en sueur, ils se penchèrent pour voir le fruit de leurs efforts. À l'endroit précis où ils avaient tous frappé, le métal rougi avait, un instant, laissé transparaître de fines rainures, qu'ils avaient eu à peine le temps d'apercevoir avant qu'elles ne se comblent.

Le dragon poussa un gémissement chargé de désespoir, et de menace aussi. Il s'agita quelque peu, signifiant clairement qu'il n'était guère d'humeur à tolérer des échecs répétés.

— C'est sans espoir, messire Dragon, dit Vertu. Nos armes sont sans effet, comme vous le voyez, mais peut-être notre mage ici présent sera-t-il plus heureux en employant les procédés de la sorcellerie que nous ne le fûmes en employant la force brute.

Xyixiant'h se mit alors à traduire longuement à destination de l'immense créature, en une langue si complexe et aux inflexions si subtiles qu'il semblait douteux qu'un simple humain puisse la maîtriser. Et le grand ver lui répondit, dans la même langue, semblait-il, bien que sa voix n'eût rien de commun avec le doux gazouillis de l'elfe. Sans doute y avait-il des nuances trop hautes ou trop basses pour que l'oreille humaine les perçoive dans ce parler sinueux, où le moindre accent distordait irrémédiablement une phrase vers le grotesque ou la menace. Une fois qu'il eut fini son discours cryptique, le dragon tourna toute son attention vers Morgoth, qui ne s'en réjouit que très modérément, toutefois, encouragé de la main par sa bien-aimée, il se mit à observer les maillons de fer, espérant que leur étude lui apporterait une illumination divine. Comme souvent lorsqu'il séchait, il se tourna vers ses camarades, espérant que leur conversation sotte et profane lui donnerait incidemment une bonne idée.

— Tu pourrais essayer une désintégration, suggéra Mark, docte.
— Effectivement, je pourrais, dans dix ou quinze ans, lorsque je serai de force à m'essayer à de tels sortilèges.
— Moi, je disais ça, c'est pour t'aider.
— Oh, mais attendez, peut-être qu'en combinant mes plus puissants sortilèges offensifs, je parviendrai à un résultat. Xy, dis à ton ami écailleux de reculer jusqu'à s'éloigner de la chaîne.

Après un bref conciliabule, c'est ce qu'il fit. Morgoth fit aussi reculer tous ses amis d'une zone située devant lui, et d'un amas de lourds maillons. Il se concentra, évoqua les puissances magiques élémentaires du feu, et déclencha un de ses puissants sortilèges. Une boule de feu tournoyante apparut devant lui, troublant sa vision, il la projeta avec force en direction de l'endroit en question, et elle y explosa dans une impressionnante gerbe de feu. Puis il fit trois pas, et entreprit de lancer son plus terrible sortilège, qu'il ne maîtrisait que depuis peu. Évoquant cette fois les esprits du givre, il fit jaillir de ses mains un tourbillon glacé qui l'enveloppa un instant, puis le concentra en le guidant par de subtils mouvements de ses doigts, avant de le canaliser en un cône parfait de froid concentré, qui gela sans coup férir la chaîne encore rougie par l'explosion.

— Frappez, mes amis, frappez le fer pendant qu'il est affaibli !

Et de nouveau, les guerriers redoublèrent d'efforts, mais au grand désespoir de Morgoth, il dut se rendre à l'évidence, tous ses espoirs avaient été vains. Pas plus maintenant qu'auparavant, les armes ne parvinrent à causer le moindre dommage à la chaîne tenace. L'idée était bonne, mais l'adversité était trop forte. Le sorcier s'assit, pris d'un instant de découragement, et soupira. Vertu vint le voir, enthousiaste.

— Je pense à un truc, tu pourrais polymorpher le dragon en quelque chose de plus petit, comme un humain. Il pourrait alors glisser sa tête hors du collier, et le tour serait joué.
— Grotesque. Même si j'avais étudié ce sortilège, jamais je ne pourrais l'appliquer à un dragon, ces créatures jouissent d'une grande résistance naturelle à la magie.
— Mais c'est incroyable, se plaignit Mark, tu es nul à chier comme sorcier !
— Si je me souviens bien, ça fait des mois que je me tue à vous le répéter.
— Et tu n'as pas des objets quelconques dans ta besace ? Je ne sais pas moi, des parchemins,

des potions…
— Oh mais oui, j'y pense, j'ai acheté un lot de vieux parchos au poids à la tour du Vif Orion, je ne pensais pas que ça me servirait, mais ce n'était pas très cher. Voyons ce que j'ai là… Invocation des chats… Illumination, comme si tout le monde ne le connaissait pas celui-là… Invocation de monstres, classique… Passage par les arbres, c'est très utile par ici… Ah, mais regardez-moi cette cochonnerie, c'est écrit par un goret, je n'arrive même pas à lire le titre du sort. Épluchette de Rosenberg, inconnu au bataillon… Oh, une boule de feu ! Ah non, c'est Foule de Bœufs, méfiance, il ne faut pas les confondre. Délivrance… Dommage que je n'ai pas fait obstétrique… Mur sanglant, ah tiens, ça a l'air sympa… Invocation d'élémentaire, bien sûr, je vais invoquer un élémentaire d'eau, je vais laisser la chaîne mariner pendant dix ou vingt ans, et quand elle sera rouillée elle cassera toute seule.

Et puis, Morgoth s'arrêta dans son élan défaitiste, car une idée venait de germer en lui. Il se souvint d'une créature qu'il avait étudiée en cours de tératologie, voici une éternité, mais pourrait-il la convoquer ? Le parchemin d'invocation de monstres tombait à point, il l'examina, constata qu'il était en bon état. Il se leva alors, exalté, fit reculer ses compagnons une nouvelle fois, et lut les runes anciennes, presque moisies, tout en se concentrant sur le souvenir confus de cette bête vue jadis.

Alors un grand cercle d'argent se dessina dans le sol, qui se mua en une colonne de lumière, au milieu de laquelle se matérialisa la forme du monstre en question, un curieux animal trapu, dont le corps tordu évoquait celui d'un scolopendre, juché sur quatre pattes grêles d'insecte, dont la longue queue annelée s'ornait d'un ridicule plumeau. Sur sa minuscule tête d'insecte aux petits yeux sournois étaient fixées deux longues antennes articulées, qui étaient ses armes les plus redoutées. L'ensemble devait mesurer la taille d'un très grand chien, et de par les plaques qui le protégeaient, peser le poids d'un homme robuste.

Morgoth désigna alors la chaîne, et il se trouvait que l'ordre correspondait tout à fait au plus cher désir de la bête, qui se précipita sur le maillon le plus proche. Ses antennes palpèrent le métal, et là où se fit le contact, il commença aussitôt à rouiller, et la rouille se propagea à vue d'œil comme une lèpre immonde, dévorant le maillon qui s'effrita, tomba en poussière, et les fragments tombés à terre, le monstre les dévora entre ses mandibules, sous l'œil incrédule de Thklyx'haz, qui bientôt se retrouva libre de ses mouvements.

Soudain, il déploya ses ailes et poussa un hurlement de triomphe, libre enfin, il pourrait bientôt quitter ce souterrain honni et ses vampires immondes. Morgoth et ses compagnons se souvinrent alors qu'ils avaient affaire à un dragon, et reculèrent en désordre, toutefois Xy resta stoïque devant les manifestations de soulagement du vieux saurien, et lorsqu'il pencha vers elle son immense tête lancéolée, ce ne fut que pour lui témoigner sa gratitude et accueillir la flatterie de sa main minuscule sur les écailles de son mufle.

Le mangeur d'acier venait de dissoudre partiellement l'immense collier lorsque, repu, il retourna dans la singulière dimension d'où il avait été tiré. Thklyx'haz se dandina alors vers l'entrée de la crypte, étendit une longue patte griffue vers les grilles closes, et les déchira sans plus d'efforts qu'il ne nous en est nécessaire pour déchirer une toile d'araignée. Il estima la largeur du couloir, puis se tourna vers Xyixiant'h, et lui dit quelque chose d'assez long. Elle opina, répondit brièvement, puis expliqua.

— Voici tout ce qu'il peut faire pour nous, car il ne peut se glisser dans ce couloir trop étroit. Toutefois, il s'engage à rester ici jusqu'à notre sortie, et à couvrir nos arrières au cas où un ennemi chercherait à nous prendre à revers.
— C'est sympa, fit Vertu en tentant de dissimuler sa déception. Mais j'y songe, peut-être

pourrait-il nous renseigner sur ce fameux Comte Nostro et ses vampires, connaître l'ennemi nous donnerait un avantage.

Le dragon en convint, et fit un exposé assez long à Xyixiant'h, qu'elle rapporta en ces termes :

— Voici quatre années, le Comte a usé de ses pouvoirs hypnotiques pour tromper sire Thklyx'haz et l'a enchaîné en ce lieu par traîtrise. Depuis cette époque, il est contraint de garder l'unique issue de son antre, ce qui lui a permis de dénombrer les vampires, il y en aurait trente-quatre en tout, y compris le Comte lui-même et sa bien-aimée. Toutefois, voici plusieurs heures, il a vu certains des vampires partir en chasse et revenir tout de suite après, avec cinq captifs inconscients. Peut-être ont-ils été simplement tués, mais peut-être ont-ils été convertis à la non-vie. Il doit s'agir de Jomon et de ses compagnons, les pauvres. Il signale en outre qu'il a vu les vampires qui nous sont tombés dessus tout à l'heure, et a noté avec satisfaction qu'ils étaient moins nombreux au retour, mais n'a pas pu les dénombrer précisément. Il a aussi précisé quelque chose de très intéressant sur le Comte, c'est qu'il a des pouvoirs bien supérieurs à ceux des vampires ordinaires, il a un ascendant considérable, il peut se jouer des volontés adverses, et il contrôle en partie les esprits du feu. En outre, il ne peut être tué comme les autres vampires, ni la lumière du soleil, ni les pieux de bois, ni les reliques bénites ne semblent lui causer grand dommage. Il s'en vante d'ailleurs imprudemment à qui veut l'entendre, expliquant qu'il tient ces extraordinaires facultés d'un démon dont il a jadis sucé le sang.
— Génial, un vampire-démon, c'est gai tout ça.

Ils firent alors des courbettes et des compliments au dragon, ayant entendu dire que ses semblables aimaient se faire flatter, puis le quittèrent en excellents termes, heureux de s'en être tirés à si bon compte.

VI.12 Le Comte de la crypte

— C'était quoi, cette langue ? demanda Morgoth à Xyixiant'h, une fois qu'ils se furent un peu éloignés.
— Du draconique, bien sûr. Tu ne l'as pas appris durant tes études ?
— Ben... Non.
— Et bien c'est un tort, car c'est le plus ancien de tous les langages, dans lequel ont été écrits d'inestimables témoignages du passé. En tant que sorcier, tu aurais avantage à l'étudier.
— J'ai quand même l'impression que c'est un peu difficile à prononcer.
— Oh non, la prononciation ne pose guère de difficulté par rapport à la grammaire draconique. Qui est elle-même d'accès aisé pour quiconque est parvenu à maîtriser les subtilités du vocabulaire.
— Tu me rassures.
— En revanche, l'écriture est assez simple. Il faut dire que l'essentiel des textes draconiques a été gravé à la griffe sur des murs de pierre, c'est difficile dans ces conditions de faire dans la subtilité calligraphique. En fait, le draconique influença la formation des premières langues elfiques, une théorie en vogue à mon époque prétendait que les elfes auraient en fait formé leur premier langage structuré en se cristallisant autour des éléments syntaxiques préexistants dans...
— Eh, dis donc, le Chomsky du pauvre, on est dans un donj ici. Vampires, pieux, tu te souviens ?

— Holà, ce que tu peux être barbante quand tu t'y mets, je m'en chargerai comme des autres. J'ai encore en réserve un sortilège un peu de la même eau que le précédent, et qui devrait faire merveille.
— Ravie de l'entendre. Cela dit, je ne sais pas si tu as écouté tes propres paroles, mais notre principal problème, c'est le Comte Nostro lui-même. S'il est si invulnérable que ça, il va falloir jouer serré. D'ailleurs, maintenant que j'y repense, ça me rappelle cet incident avec ce vampire blond, à la Boîte d'Airain. Vous vous souvenez sans doute que je l'ai poignardé avec mon pieu, mais qu'il n'a pas semblé en souffrir, sans doute s'agissait-il de notre ennemi en personne. Ce qui expliquerait que je sois restée sans réaction lorsqu'il m'a approchée, j'étais en effet subjuguée par les pouvoirs hypnotiques dont on crédite le Comte Nostro.
— Auquel cas nous sommes rassurés sur un point, souligna Monastorio, car si Clibanios l'a blessé, c'est qu'il n'est pas totalement invulnérable.
— Très juste. Je pense que finalement, avec mon sabre et en tranches fines, je vais me faire une joie de le débiter, le Comte Nostro.

Une salle de torture. Trois guerriers, dépouillés de leurs armes et armures, étaient maintenus dans des cages, de celles dans lesquelles on ne peut s'asseoir, et s'agitaient par instants, bien qu'ils sachent pertinemment la vanité de leurs protestations. Un quatrième gisait, mort, sur un chevalet où il avait visiblement passé un mauvais moment. Sur une table, que l'on qualifiera pudiquement « d'étude », bien qu'on ne puisse guère y étudier que le temps que met un homme à mourir une fois qu'on lui a sorti l'intestin de l'abdomen, était étalé, plus mort que vif, un homme d'âge très mûr, aux traits énergiques peu affectés encore par le relâchement de la peau, et dont la blanche crinière s'ornait désormais de traces de son sang. Son corps, qui avait pris quelque embonpoint avec les ans, était marqué de toutes sortes de sévices auxquels il avait été soumis. Toutefois, ces traitements n'avaient pas ébranlé sa farouche détermination, car l'homme n'était pas du genre à se laisser faire.

— Tu peux me torturer autant que tu veux, monstre, je ne te dirai rien.

Il s'adressait à une femme d'apparence fort jeune, aux longs cheveux noirs coiffés avec goût, quoique selon une mode passée, dont la lividité dermique indiquait son appartenance à la coterie des vampires. Dans sa robe blanche tachée de sang, on aurait dit la parodie sinistre d'un idéal de pureté. Son visage et sa voix reflétaient quelque matière d'innocence, sans rapport avec la sauvagerie coutumière des vampires, et qui n'était que le produit d'un total détachement des choses humaines, et d'un profond mépris pour la vie et la souffrance d'autrui.

— Oh, pauvre, pauvre vieux monsieur, il ne dira rien à la jolie Trucida ?
— Jamais !

Elle tournait autour de la table où était assujettie sa victime, avec une lenteur qui trahissait une grande faiblesse. En regardant ses bras aux attaches délicates, on ne pouvait s'empêcher de la trouver maladive, plus encore que les autres vampires qui ne respiraient déjà pas la santé.

— Mais ce n'est pas grave, reprit-elle. D'ailleurs, je ne t'avais rien demandé. Je veux juste m'amuser avec toi, un peu, que tu me tiennes compagnie. Nostro est si occupé en ce moment. Ah, je me souviens de ces années où nous étions seuls, tous deux... Je te fais mal là ? Dès que j'aurai un peu faim, je boirai ton sang et tous tes soucis s'envoleront, n'est-ce pas merveilleux ?

Malade de corps peut-être, malade d'esprit sûrement, c'était l'opinion de Vertu qui, depuis sa cachette, évaluait l'opposition. Il y avait cinq vampires dans la salle de torture, les quatre autres, nonchalamment dispersés dans la crypte, ne semblaient s'employer à rien d'autre qu'à

observer la dénommée Trucida. D'après le dragon, il y avait trente-quatre vampires avant leur arrivée dans le donjon. Aucun des captifs n'avait manifestement rejoint leur nombre, et ils en avaient déjà tué une douzaine, à un ou deux près. Une fois occis ces cinq-là, il leur resterait encore la moitié des morts-vivants à expédier, dont le fameux Nostro.

Mais Vertu avait trouvé un plan, grâce au hasard heureux qui l'avait fait découvrir, dans le couloir menant à la crypte, un passage dérobé[4]. Ainsi, évitant l'embuscade qui les attendait sans doute un peu plus loin sur l'entrée principale, ils avaient progressé dans un très étroit couloir qui débouchait sur une passerelle de bois surplombant la salle, et d'où ils observaient les agissements de leurs futures victimes.

Cinq, dont une qui ne semblait pas être bien redoutable. Le plan était simple et ne brillait pas par sa subtilité : en premier lieu occire cette poignée de morts-vivants « à la main », ils savaient en être capable rapidement, puis libérer les prisonniers et se replier dans le fond de la salle, à l'opposée des issues. Bien sûr, les autres vampires ameutés par le tapage viendraient aussitôt, mais Vertu comptait sur le fameux sortilège de Xyixiant'h pour se débarrasser rapidement du surnombre. Ne resterait alors plus que Nostro lui-même, qu'à neuf contre un, ils espéraient tout de même pouvoir abattre. Elle donna le signal de l'assaut.

Elle sauta elle-même à terre au travers d'un trou de la rambarde pourrie et, avant même d'atterrir, décapita l'un des vampires avant qu'il n'ait le temps de réagir. Un second fut empêché d'agir par un des guerriers prisonniers des cages, qui l'agrippa par le col au travers de ses barreaux et le maintint assez longtemps pour que Piété, qui avait sauté à la suite de Vertu, ne le pieute sévèrement. Mais les autres aventuriers furent quelque peu retardés par la bousculade qui s'ensuit généralement quand on est nombreux à se précipiter dans un espace restreint, et les deux survivants poussèrent alors Trucida sans ménagement vers la sortie et retardèrent les aventuriers en faisant rempart de leurs corps. Ils se battirent ainsi avec férocité, mais furent vite dépassés par le nombre de leurs assaillants, d'autant que Vertu avait libéré les trois guerriers en cage, qui étaient pressés de se venger. Il fallut les calmer pour qu'ils ne se lancent pas à la poursuite de leur tortionnaire, et on leur fournit les armes pour se défendre, la rapière de Xyixant'h (dont elle n'avait pas grand usage), l'épée de Monastorio (qui se battait au bâton lorsqu'il disposait de l'espace idoine), et le dernier, qui se disait passable à l'arc, prit celui de Sarlander (il ne pouvait, en tout état de cause, pas être pire archer que Sarlander). Pendant ce temps, Vertu détacha le vieil homme.

— C'est bien vous Jomon ?
— Oui… ah, je vous reconnais, les aventuriers du Singe Aphteux. Je ne suis pas mécontent de vous voir, j'ai tout de suite compris, en vous voyant à l'auberge, que vous étiez des preux. Ainsi, vous vous êtes ravisés et avez décidé de nous rejoindre dans notre combat contre les forces obscures.
— Euh… oui, sans doute, bon droit, mal insidieux, tout ça. Mettez-vous dans le fond, vous n'êtes pas en état de vous battre.

Il y eut de petits bruits, comme des griffes crissant rapidement sur la pierre, annonçant l'arrivée des vampires.

L'ordre de bataille avait été astucieusement mis au point. La salle était grande, large de six ou sept pas, quinze en longueur. Si l'on considère que nos héros occupaient le sud (c'est pure convention, la boussole du groupe ne fonctionnait pas en raison de la nature ferrugineuse

4. Ghibli avait fait halte pour soulager sa vessie, et son jet puissant s'était perdu à l'intérieur de la roche, dévoilant l'habile illusion magique qui masquait, donc, le passage.

de la roche), la rambarde occupait le long côté ouest et le nord. Deux issues menaient à ladite rambarde, celle qu'avaient empruntée nos joyeux compères pour surprendre Trucida, aboutissant à mi-chemin de la rambarde, et trop étroite pour livrer passage à deux morts-vivants de front, et un couloir semi-circulaire plus ample, voûté de belles pierres calcaires apportées ici pour faire un parement à la roche nue. Enfin, à hauteur du sol, une simple porte de bois fort, comme on aurait pu en trouver dans n'importe quel bâtiment de Baentcher, cachait soit un simple placard, soit une cellule, soit un passage, il était impossible de le savoir sans l'ouvrir. Donc, le clan des vivants (on me pardonnera d'y compter Clibanios) comptait maintenant douze combattants actifs, ainsi que Jomon, qui peinait déjà à se déplacer. Vertu avait disposé sa troupe ainsi :

En première ligne, Sarlander et Mark étaient côte à côte, flanqués à gauche d'un filou Baentcherien nommé Ghalfir, et à droite d'un barbare de nationalité inconnue du nom de Theogal.

Au second rang avaient été placés les combattants ayant une allonge plus longue, Monastorio à gauche (il avait dévoilé la lame magique de son épieu), Piété et Morgoth au centre, et juché sur une table de torture collée contre le mur est, Saganda, le guerrier qui s'était dit archer.

À l'arrière, Xyixiant'h avait pour consigne de se faire oublier jusqu'au moment où elle pourrait employer son sortilège efficacement, et Clibanios fortifiait les âmes de ses compagnons de ses chants guerriers. Sur la rambarde, un peu en avant des gens du bas, on trouvait Vertu, avec son arc prêt à l'emploi, protégée derrière Ghibli, qui avait commenté : « Surtout, ne t'éloigne pas trop de la sortie ! »

Ils arrivèrent soudain, bien trop tôt au goût des défenseurs. Comme une nuée de cloportes, la piétaille du comte Nostro envahit la passerelle et se laissa choir à terre en une masse fluide. Les érudits prétendaient que les vampires étaient des démons assoiffés de sang, possédant les corps des défunts et reproduisant leur essence maléfique par la morsure. On disait aussi qu'un vampire conservait en lui les souvenirs du trépassé et que, s'il vivait assez longtemps, une volonté humaine en émergeait, qui pouvait, dans une certaine mesure, maîtriser les pulsions démoniaques. Cependant, les faces blêmes marquées d'une expression de pure sauvagerie indiquaient sans conteste qu'aucun des vampires n'avait atteint ce stade. Massés à l'autre bout de la salle, fixant de leurs yeux glaciaux les aventuriers terrifiés, ils sifflaient et tanguaient de conserve, comme mus par une volonté commune, mais ne faisaient pas mine d'attaquer. Ils étaient de tous sexes, de tous âges, de toutes corpulences, mais indistincts, ne semblaient pas avoir de personnalité propre.

Puis le Comte se présenta.

Comme en témoignaient les marques de déférence que lui témoignaient les autres vampires, le grand mort-vivant blond au visage osseux vu plus tôt était bien leur maître, leur seul maître. Vêtu de cuir noir, sa stature était encore rehaussée par sa cape fuligineuse qui, chose étonnante, semblait flotter au vent avec une lenteur hypnotique, comme une très fine tulle dans une brise matinale, alors même que de vent, il n'y en avait pas un souffle. À son bras s'accrochait Trucida, une moue boudeuse à la bouche. Elle pointa un doigt fin à la griffe noire et indiqua :

— C'est eux, là-bas, ils ont été méchants.

— Ne t'inquiète pas chérie, ils vont être bien punis. Alors, aventuriers, je suppose que vous êtes venus pour m'empêcher de mettre en œuvre les plans tortueux que j'ai ourdis dans l'ombre, visant à m'assurer la domination mondiale et à régner depuis mon trône souterrain sur des légions d'esclaves ? Et vous voudriez sans doute que je vous les explique avant de vous tuer ?

— Euh… non, répondit Vertu.
— Ah bon. Tuez-les.

Une partie des créatures de la nuit se rua en désordre vers la ligne des aventuriers qui les attendaient, l'arme au pied. Ils tinrent le premier choc, Mark parvenant à décapiter net l'un des vampires qui l'aspergea d'une poussière sombre. Vertu, qui avait ôté les pointes de ses flèches pour en faire des projectiles mortels dans ce cas de figure, avait tiré l'une d'entre-elles dans le cœur d'un ennemi sur la passerelle, qui avait connu le même sort, quant à Ghibli, il parvenait à repousser les assauts des monstres en produisant de mortels moulinets de sa hache, son arme et sa corpulence étant parfaitement adaptées à la défense de cet espace réduit. Les autres combattants infligèrent quelques blessures aux vampires, parfois impressionnantes, mais qu'ils savaient ne pas être décisives. En contrepartie, il arriva que la griffe impie perçât l'armure, et le sang des vivants coula dans la poussière. Toutefois, tant que les crocs se tenaient éloignés des gorges, la situation était favorable aux humains. De son observatoire, le comte Nostro ne perdait rien de la bataille et, voyant l'opposition plus forte qu'il ne le pensait, donna le signal d'une seconde vague d'assaut afin d'en finir. Cette fois, tous les vampires sautèrent en direction des héros de la crypte, certains s'accrochant brièvement aux parois à l'aide de leurs griffes, on eût dit une nuée de sauterelles. L'arc de Vertu chanta deux fois, les flèches accompagnant la hache du nain dans son voyage mortel, les vampires de la rambarde tombèrent les uns après les autres, mais en bas, elle vit que la situation devenait préoccupante, chaque combattant devant faire face à deux, trois morts-vivants furieux. Mais elle vit aussi que Xyixiant'h avait entamé son incantation, et qu'une lumière rouge et pulsante jaillissait maintenant d'elle, augmentait d'intensité à chaque seconde, virait au rouge, puis presque au blanc, bientôt, la sinistre salle de torture serait emplie d'une lumière qu'elle n'avait jamais connue sans doute, la lumière du plein jour, fatale aux vampires.

Mais Nostro avait vu le manège, et comme il avait été prévenu de l'arrivée d'une puissante prêtresse, il avait prévu une parade adaptée. Prestement, il se débarrassa de sa cape noire et la jeta dans la salle. Mais au lieu de choir par terre, abandonnée à la gravité, elle flotta rapidement dans les airs, s'étendit, se déploya comme un vol de moineaux, et sans hésiter, dépassa les deux rangs de combattants avant de fondre sur Xyixiant'h, la surprenant alors qu'elle achevait son incantation. L'ombre retomba sur la scène de bataille, emportant les espoirs de victoire rapide de Vertu, tandis que la prêtresse tombait au sol, emmitouflée dans son cocon qui lentement se resserrait autour de son corps délicat. Morgoth, on le conçoit, réagit avec violence et, plutôt que de porter immédiatement secours à sa bien-aimée, profita de la configuration favorable du terrain et de l'éloignement de son ennemi pour lancer le plus puissant sortilège d'attaque qui lui restait, un rayon de feu concentré qui partit de sa main et, frôlant les têtes de ses camarades, partit droit en direction du comte.

Or, celui-ci, qui avait prétendu maîtriser le feu, ne s'était pas vanté : il dévia le trait ardent jusqu'à sa propre main tendue, le fit ployer comme un charmeur de serpent maîtrise son animal, et en fin de compte, parvint à l'éteindre avec délectation, se nourrissant manifestement de son fluide magique. Son festin achevé, il écarta les bras et s'écria, extatique :

— Encore, encore ! Donne m'en plus !
— Euh… Nostro…
— Oui Tru ?

Le grand vampire tourna son regard bleu acier vers sa compagne, et la trouva soudain en vilaine situation. Pour commencer, elle avait la lame d'un katana devant la gorge, et les

moires crépitantes qui jouaient à sa surface laissaient peu de doute sur sa faculté à trancher la chair et l'os délicat de Trucida comme du beurre. La tête de Vertu apparut sur le côté, souriant de toutes ses dents. Nostro fit un grand geste de la main en direction de ses féaux.

— Arrêtez !

Aussitôt, les vampires cessèrent leur assaut, reculèrent de trois pas.

— Tu es très astucieuse, mortelle, fit doucement Nostro en fixant son regard dans les yeux bruns de la voleuse. Astucieuse et courageuse, surtout pour quelqu'un qui a encore sa vie à perdre. Je serais ravie de mieux te connaître, sais-tu ? Tu es une personne très intéressante, si... forte...

Mais Vertu, qui s'attendait au coup, interposa sèchement la tête de Trucida entre elle et le regard hypnotique de Nostro.

— Va baratiner ta copine.
— Et merde. Tu veux quoi au juste ?
— Et bien, je veux juste partir avec mes compagnons.
— Quoi, c'est tout ? Si ce n'est que ça, partez, et ne revenez pas. Je ne vous indique pas la sortie.

Après avoir débarrassé Xy de sa cape et s'être assurés que tous pouvaient se déplacer sans aide, les aventuriers montèrent l'échelle qui montait à la passerelle, l'un après l'autre, sans cesser de menacer ostensiblement la marée des vampires qui les considérait de sa multitude d'yeux assoiffés de sang. Nostro, glacial et énervé, les considérait avec morgue, sans cesser de surveiller Trucida, à laquelle il était visiblement très attaché. Vertu fit sortir Jomon et les trois guerriers en premier, puis resta un long moment sur la passerelle à observer les vampires.

— Et bien quoi, tu te plais tant que ça en notre compagnie ? Rends-la-moi et pars.
— Une petite minute, que ceux que nous sommes venus chercher aient le temps de s'enfuir avant que tu ne leur donnes la chasse.
— Oh, tu crois que je pourrais faire une chose pareille, moi ? Hum... d'accord, tu as parfaitement raison. Encore une fois, tu joues bien. Non, sincèrement.
— Merci, j'adore quand un plan se déroule sans accrocs. Allez, on se tire.

La Compagnie du Gonfanon se glissa, membre après membre, dans l'étroit boyau, Vertu la dernière, à reculons, emportant toujours son otage. Puis, lorsqu'elle en fut presque sortie, elle se débarrassa violemment de sa captive en la jetant devant elle, et commença à jeter les multiples aulx en leur possession, précaution qui s'avéra utile. Puis, indifférente à Trucida qui crachait et menaçait sans oser franchir la barrière odorante, elle suivit ses compagnons qui fuyaient dans le tunnel.

Ni Vertu, ni ses compagnons, ne purent s'expliquer pourquoi elle avait épargné le vampire, toujours est-il que cette curieuse compulsion de notre filoute allait avoir des conséquences importantes, comme vous l'allez voir dans le chapitre suivant.

Et voici la scène dont ils furent témoins lorsqu'ils débouchèrent dans l'immense salle où ils avaient brisé la chaîne :

En premier, ils discernèrent les formes des trois guerriers filant sans demander leur reste dans l'égout, ou du moins le pensèrent-ils en voyant leurs trois torches s'éloignant.

Ensuite, ils virent Jomon courant à leur rencontre, les bras écartés, souriant de toutes ses dents tant il était heureux d'être sorti vivant du repaire des vampires.

Enfin, ils virent l'immense tête de Thklyx'haz surgir de l'ombre derrière lui, et le gober d'un coup.

Le grand dragon avala sa proie sans coup férir, provoquant horreur et consternation, puis il jeta un regard satisfait aux aventuriers, leva son pouce en signe de contentement, puis se lança à la poursuite des trois autres guerriers en se dandinant dans l'égout qui était à peine assez large pour lui.

VI.13 Morgoth œuvre au cœur des ténèbres

Ils en restèrent baba quelques instants.

— Ben merde alors, on a fait tout ça pour rien... commenta Piété.
— Foi de Monastorio, ajouta Monastorio, je ferai payer à ce ver félon sa trahison honteuse, aussi vrai que je m'appelle Monastorio.
— Et ben il est parti par là, te gêne pas. Mais pourquoi il a fait ça, se demanda Mark ?
— Et bien... (Xyixiant'h semblait embêtée) En fait, je n'ai pas évoqué le sujet auparavant, mais quand je lui ai parlé, je n'ai pas eu l'impression que Thklyx'haz était le plus intelligent des dragons auxquels j'ai eu affaire. Je suppose qu'il n'aura pas reconnu Jomon et ses soldats et les aura pris pour des vampires. C'est une méprise, sans doute, et non une malice de sa part, sans quoi il nous aurait attaqués.
— Oh le con dragon ! C'est un dracon. Un dratrèscon même.
— Ah là là, tout le monde peut se tromper. Pour eux, tous les humanoïdes se ressemblent plus ou moins.
— Oui, et bien résultat des courses, on peut toujours se gratter pour retrouver notre relique, vu que la seule piste qu'on avait est en train de visiter l'intérieur de Monsieur Cornu. Adieu, les joyaux de la reine...
— Je croyais que les paladins étaient censés se préoccuper de l'objet de leur quête avant de penser aux richesses et à la gloire, s'étonna Nostro.
— Oh ça, c'est très théorique. Dans la pratique, s'il y a d'un côté un pal qui passe sa vie à prier dans la modestie, l'ascèse et la méditation et de l'autre un guerrier balèze qui frappe bien comme il faut les démons sans trop de « dommages collatéraux », le dieu, s'il n'est pas trop con, il préfère toujours le second, fût-il motivé par la soif de l'or, c'est une question d'efficacité.
— Ah oui, vous m'en direz tant ? C'est curieux comme on se fait facilement une fausse idée du paladinat quand on est du mauvais côté de la Holy.
— À qui le dites-vous, figurez-vous qu'il y a pas six mois, j'étais encore...

Un silence de plomb retomba sur le groupe.

— ...vous étiez ?
— J'étais un rejeton du diable dans ton genre, vampire ! Prépare-toi à remourir, cadavre.

Les lames sortirent de nouveau du fourreau, Xyixiant'h se précipita, brandissant le visage d'or de Melki à la face du Comte. Dans l'obscurité qui s'étendait derrière lui, le bruissement d'une multitude se laissait entendre, d'autant plus effrayant qu'il était à la limite de l'audible. Mais Nostro calma le jeu en reculant. Le seigneur vampire s'assit avec nonchalance sur un débris rocheux, tira une pipe coudée de sous sa cape, la bourra soigneusement d'une herbe quelconque et, sans avoir nul besoin de briquet, l'alluma.

— Oui, je sais, c'est mauvais pour la santé. Alors comme ça, ce n'est pas par bonté d'âme

ni habités par une sainte fureur contre la gent vampiresque que vous êtes descendus dans ma crypte pour me casser les burettes, c'était pour récupérer les informations détenues par un de mes prisonniers. Et maintenant qu'il est en train de se faire digérer, vous êtes bien embêtés pour retrouver la quelconque breloque qu'on vous a payés pour retrouver. C'est quoi cette relique au juste ?
— Je ne vois pas en quoi ça te regarde, s'écria Monastorio, en proie à une rage difficilement maîtrisable.
— Voyons, expliqua Vertu avec amusement, ça le regarde en ce sens qu'il a sûrement quelque chose à nous proposer pour nous aider dans notre mission, et qu'en retour, il attend que nous lui rendions un service, qu'il va se faire une joie de nous exposer.
— Ah, quel plaisir de travailler avec des gens d'expérience. Si vous voulez bien me suivre dans mon bureau.

Entourés par les vampires, ils retournèrent donc dans le repaire du Comte, traversèrent les catacombes sinistres où logeaient ses troupes, puis arrivèrent dans sa petite crypte personnelle, son « bureau », décorée avec beaucoup de goût, si l'on admirait la mode vampirique. De façon très classique, un tombeau rectangulaire d'aspect massif en occupait le centre, sur lequel, jambes ballantes et tête penchée, était assise Trucida. Il y avait aussi une vingtaine de chaises pliables alignées sagement sur quatre rangs, faisant face à une estrade et à un tableau noir, sur lequel était tracé un plan sommaire des souterrains avoisinants, avec des croix et des flèches de couleur. Nostro saisit un chiffon et fit place nette avec un sourire d'excuse.

— Prenez un siège, je vous en prie.

Les Compagnons s'assirent, les vampires restèrent debout.

— Alors voilà, vous cherchez un quelconque zinzolin... c'est quoi d'ailleurs ?
— Une très sainte relique, le merveilleux Melthois de Skiter'Gaard, poursuivez.
— Oui, bref... peu importe. Donc, vous avez manifestement perdu sa trace. Seul un devin pourrait vous remettre sur la voie.
— Ou un coup de bol extraordinaire.
— Oui, mais il vaut mieux compter sur un devin. Or, il se trouve que je connais le meilleur de Baentcher, qui se fera une joie de vous aider pour peu que vous ayez sur vous un objet quelconque relié à la fameuse relique, ou à celui qui la possède.

Vertu réfléchit, et se souvint de l'anneau du Khazbûrns qu'ils avaient tué. En espérant que l'apparition des cavaliers noirs soit liée à leur quête de l'Anneau d'Anéantissement, ils pourraient recoller à la piste, et à défaut, ils auraient au moins quelques indications sur leurs mystérieux ennemis.

— Mui... À supposer que ton mage ne soit pas un charlatan, ça peut se faire. Et nous, on te paye en or, en traveller cheques, en jeunes vierges ?
— Les jeunes vierges c'est du folklore, ici on prend plutôt les chatons. Mais en l'occurrence, j'aurais plutôt besoin du secours de la religion. Ce que je veux, c'est un prêtre.
— On a Xy.
— Non, un prêtre particulier, un prêtre du dieu Niemh.
— Le dieu de la Mort.
— De la Mort et des morts, oui.
— Voilà une requête singulière. Des vampires pieux, c'est cocasse !
— C'est consternant. Bon, alors vous me trouvez ce prêtre et vous me le ramenez vivant, c'est tout ce que je vous demande.

— Oui, mais un prêtre de Niemh, ça ne se trouve pas si facilement que ça. C'est plutôt une secte secrète, et s'il y a un temple dans les parages, il doit être caché.

Nostro commença à dessiner un schéma au tableau.

— Ceci est la porte nord de Baentcher. Vous continuez dans ce sens jusqu'à un carrefour situé derrière un petit bosquet, et là, vous tournez à droite et empruntez une sente qui...

Revenant donc dans la salle dite « du dragon », où le reptile nigaud n'était pas revenu (et ne reviendrait jamais, car une fois à l'air libre, il était rentré chez lui à tire d'aile en oubliant toute idée de vengeance), nos héros étaient quelque peu énervés de s'en revenir bredouilles, et Ghibli exprima le sentiment général en ces termes.

— Alors si je comprends bien, après la chasse au vampire, c'est la secte maléfique. Je suppose qu'une fois le prêtre trouvé, il nous aidera en échange d'une offrande, qui sera le cœur noir et ichoreux d'un démon Baa'hnoskaï vert à pois mauves, lequel ne pourra être tué qu'avec l'épée de Shpoutros le Grand, qui est gardée par les géants de la montagne Saint-Bidule, qui ne peuvent être vaincus que par celui qui a bu l'élixir sacré de Népouytonia... bref, on en a pour jusqu'à la retraite.
— *Nous vîmes dragons et vampires*
Sans compter le menu fretin,
Nous pensions avoir fait le pire
Mais nous déchantâmes au matin.
— Quand je pense qu'on avait Jomon sous la main et qu'on l'a laissé filer.
— Hum hum... approuva distraitement Vertu, qui était dans ses pensées.
— À cause de la sottise de notre chef.
— Hum hum...
— Je me marie avec Sarlander, tu veux être ma demoiselle d'honneur ?
— Hum hum...
— OK, cause toujours.
— Hum hum... Xy, dis-moi, tu t'y connais en morts-vivants ?
— Euh... je sais les repousser, les combattre, les détruire, les pulvériser...
— Imagine que par exemple, Clibanios se casse une jambe, tu saurais le soigner ?
— Ben... À vrai dire... Le cas ne s'est jamais présenté, je crois savoir que les sortilèges de guérison habituels sont au mieux sans effet sur les morts-vivants, au pire néfastes. En fait, ils ne sont pas conçus pour ça.
— C'est bien ce que je pensais. Morgoth, toi, tu saurais non ?
— Bien sûr, je suis (il y mit une grande majuscule) Nécromancien. Je connais les conjurations permettant de susciter la résurrection des morts, je sais aussi les régénérer et les fortifier de diverses manières. J'étais assez fort en nécromancie, et c'est du reste le seul brevet que j'ai eu le temps de passer à l'école de magie, car j'étais en avance sur le programme et Maître Joolag, le patron du collège de nécromancie (et du reste l'unique professeur de cette branche) m'avait fait à plusieurs reprises des compliments réconfortants que...
— Trèèès intéressant. Compagnie, halte. Demi-tour droite, han heuuu han heuuu...
— Eh, où tu nous amènes ?
— On retourne voir Nostro.

— Quoi, déjà ? Vous êtes rapides, ça fait pas cinq minutes !
— En fait, j'ai réfléchi en route à votre proposition, et bien que vous ne nous ayez pas exposé vos motifs pour rechercher un prêtre de Niemh, ce que je ne vous reproche pas, je crois les

avoir devinés.
— Je vous écoute.
— Pour quelque raison, vous cherchez auprès de ce prélat, non pas le réconfort de la religion, car vous savez que Niemh n'a cure de ceux qui l'adorent, mais quelqu'un capable de soigner un mort-vivant, l'un d'entre vous, qui serait blessé, malade ou diminué de quelque autre façon. Et comme vous ne semblez tenir qu'à votre chère Trucida, qui est bien pâlichonne et m'a semblé très faible lorsque je l'ai tenue tantôt dans mes bras, je gage que c'est à son profit que vous destinez l'enchantement.
— Remarquable ! Madame, je ne peux que m'incliner devant votre sagacité. Cependant, peu me chaut vos capacités intellectuelles, vous devriez les employer à accomplir la tâche que je vous ai confiée plutôt qu'à épater les vampires qui traînent.
— Oh mais ce n'est pas pour vous charmer de ma subtile conversation que je suis revenue. Il se trouve que chemin faisant, j'ai trouvé un moyen plus simple et plus rapide de vous contenter que d'aller kidnapper un quelconque fanatique dans une ruine croulante. Vous vous souvenez sans doute de notre sorcier, monsieur Morgoth l'Empaleur, ici présent.
— Intéressante raison sociale.
— Mais en fait je ne… commença l'intéressé, vite interrompu.
— Il se trouve que mon collègue est un habile nécromant, connaissant à merveille les multiples charmes se rattachant à la mort-vivance, et je ne doute pas qu'après un bref examen, il ne puisse faire mieux que n'importe lequel des prêtres noirs qui hantent la région.
— Qui, lui ?

Morgoth fit de son mieux pour se donner une contenance, soutenant le regard fixe du grand mort-vivant. En tout cas, il tentait de présenter plus d'assurance qu'il n'en ressentait en réalité, et se morigénait vertement de s'être ainsi vanté devant Vertu.

— Bon, on peut toujours essayer.

Morgoth s'isola dans une petite pièce avec Trucida, qui le considérait de ses grands yeux marrons. La vampire était diablement attirante, elle le savait, c'était ainsi qu'elle attirait ses victimes. Sa gestuelle languide avait le don de l'émouvoir, il ne pouvait détacher son regard de ses lèvres rouge sang entrouvertes sur une dentition légèrement proéminente de prédateur, mais plus que tout, c'était la proximité de la mort qui le troublait, qui ramenait dans sa mémoire des souvenirs de parfums, de saveurs fanées, si anciens qu'il se demanda s'ils provenaient de sa propre vie, où s'ils venaient d'ailleurs, d'une autre existence, plus sombre.

Toutefois, notre héros, comme je l'ai déjà signalé à plusieurs reprises, était doué d'une force d'âme remarquable, aussi résista-t-il au charme de la vampire pour se consacrer entièrement et avec sérieux à son office.

Il avait fait venir Clibanios pour l'assister dans son travail, car la magie n'est pas étrangère aux bardes, et qu'en outre, c'était aussi un mort-vivant, ce qui devait le rendre insensible aux attraits de la démone et lui assurer un allié lucide en cas de débordement. En principe.

— *Belle du temps jadis,*
Pour vous, de profundis,
Belle à perdre la tête,
Et aujourd'hui, squelette,
Vous m'avez tant charmé,
O, tendre décharnée,
Par vos rondeurs menues

À la chair disparue,
Votre sourire rebelle,
Figé dans l'éternel,
Et vos fines mains d'ange
Dont restent les phalanges,
Que du fond du caveau
Ou dorment mes vieux os
Renaît, mélancolique,
Un cœur cadavérique.
— Vivivi. Ben au lieu de dire des conneries, passe-moi donc le trisecteur de French et le drain thoracique.

À l'extérieur, le Comte Nostro faisait les cent pas, tâchant de calmer son inquiétude en tirant des bouffées de sa pipe. C'est Xyixiant'h, poussé sans doute par la curiosité, qui alla l'interroger.

— Alors comme ça, vous tenez vos pouvoirs d'un démon.
— Exactement, un puissant démon au cou duquel je me suis abreuvé, voici comment je suis devenu le puissant maître-vampire que vous voyez.
— C'est étonnant, vous avez sûrement eu du mal à le maîtriser.
— Et bien pour être honnête, ce que j'ai eu du mal à maîtriser, c'est mon étonnement quand ce démon est venu me trouver pour que je vienne lui téter l'artère.
— Vous voulez dire que le démon est venu volontairement à vous ?
— Non seulement il est venu volontairement, mais il m'a forcé la main. Toujours est-il que je n'ai pas eu à le regretter, car après notre brève rencontre, il est reparti de son côté plus faible et moi du mien plus fort.
— Mais pourquoi a-t-il fait ça ?
— C'est curieux hein ? Moi aussi ça m'a étonné, et lorsque je me suis enquis du fin mot de l'histoire il m'a donné l'explication suivante : « Si on te demande, tu diras que tu n'en sais rien. » À mon avis, ça doit être un truc sexuel, les démons ont parfois de curieux fantasmes.
— Ah bon. Je ne suis pas sûre d'avoir bien saisi la morale de cette histoire. Et pour le dragon, comment avez-vous fait ?
— Oh pour ça, j'ai utilisé la ruse. Ce qui n'a pas été très difficile car figurez-vous que ce dragon, il était très fort, mais il était surtout un brin benêt, comme souvent ces bêtes.
— Ah oui ?
— Cette histoire vous intéresse ?
— Oh oui, j'aimerai bien l'entendre.
— Et bien voilà.

Il se dirigea soudain, avec un plaisir évident, vers le tableau noir, l'effaça derechef, puis traça avec application le contour d'une sorte de patate runique.

— Voici l'Orbe de Gharzûl Khan, et là, je figure deux eunuques Stangiens. Il y avait aussi la Tour de Newhalduk, qui comme le dit la fameuse chanson, n'est en réalité pas plus haute que les palmiers environnants. Et bien donc, à cette époque...

Après plusieurs heures d'efforts, Nostro fut bien forcé de convenir que Trucida avait repris, à défaut de couleurs, quelques forces.

— Elle était, expliqua doctement le praticien, infectée par la scrofule moussue, un champignon qui se développe dans le système vasculaire de la plupart des goules, et qui est bénin chez ces

créatures. Toutefois chez le vampire, en raison de son système circulatoire particulier et de l'importance qu'il revêt chez lui, les rares cas d'infection peuvent être très graves.
— Elle est guérie ? s'enquit le Comte, anxieux.
— Tout à fait, qu'elle vide un ou deux mortels et vous verrez qu'elle sera vite guillerette comme avant. Cependant, si vous voulez éviter que cela ne se reproduise, je vous conseillerais d'éviter à l'avenir la fréquentation des goules.
— Je n'y manquerai pas.
— Bon, posa Vertu, et maintenant, où peut-on donc trouver ce devin que vous nous avez promis ?

Avec un grand sourire plein de dents, qui se voulait sans doute sympathique, le Comte désigna sa compagne d'un grand geste de la main, et dit :

— Tadaaa...
— Quoi, c'est elle ?
— Exactement elle voit tout elle sait tout car elle a un verritable don de voyance extra sensoriel qui lui vient de ses ancètres les sorciérs coutumier. Amour et maladie retour de l'ètre aimé réussite aux examens, maîtresse Trucida maraboute et exorcise le mauvais œil. Et maintenant qu'elle a retrouvé la santé, elle peut de nouveau utiliser ses talents. Allez ma chérie, aide donc ces sympathiques aventuriers à récupérer leur... c'est quoi déjà ?
— Le Sceptre Tétineux d'Invocation des Poules. Morgoth, montre-lui l'anneau du Khazbûrn.

Le sorcier s'exécuta, mais découvrit qu'il lui était pénible de se séparer de l'anneau vert pris au doigt du noir exécuteur. Bien qu'il le transportât dans une minuscule bourse de velours noir, supposée faire écran aux charmes néfastes que pouvait exercer un tel objet, il avait dû corrompre sa volonté de quelque façon, sans doute au moment où il l'avait porté à son doigt, et il s'en inquiéta. Cet effet allait-il décroître avec le temps, comme combattu par quelque immunité mentale, ou bien finirait-il par saper sa volonté et par faire de lui un esclave ?

Trucida ne fut pas longue, et ses tristes paroles balayèrent les doutes de nos compères sur ses talents de prophétesse, tant ils résonnaient d'échos désagréables à leurs oreilles.

Les meilleurs sentiments, aux meilleures gens prêtés
Sont souvent au néfaste profit du malin ;
Jhor peut en témoigner, qui abrite en son sein
Le sombre égarement d'un sage dévoyé.

Le fou et fourbe mage s'escrime et s'efforce
Mais il n'est pas de taille à maîtriser l'Anneau.
En trois fut divisé ce qui te fait défaut,
Et en trois fois encore, pour en dompter la force.

Il traque le Démon, mais sa folie l'égare,
Alors que s'acharnent ses guerriers asservis
Contre des innocents, l'autre se rit de lui,
Caché à sa vue par les plus subtils des fards.

Trois partis se disputent l'Anneau, les voici :
La Furie, le Ver Noir et enfin le Démon.
L'un d'entre eux vous servez, volontaires ou non,
Et il est des factions dans chacun des partis.

Trucida se tut alors, car elle n'avait plus rien à dire. Morgoth, qui souhaitait plus de précision car il n'avait pas compris grand chose à ces vers, présenta alors à la pythonisse des défunts le curieux petit cube bimétallique qu'il avait acheté à Banvars, pas mal de temps auparavant, à un marchand qui le lui avait vendu comme ayant appartenu à l'un des cavaliers noirs. Tels furent ses mots :

Deux objets issus de la même volonté
Mais deux mains différentes les auront forgés.
Ils sont tous deux bénins si des leurs séparés,
Réunis, bien fort qui pourrait leur résister.

Puis, elle tourna les talons, et Nostro congédia ses hôtes sans politesse excessive.

VI.14 Les paraboles dites en clair

De retour dans la salle du dragon, nos compères couchèrent sur le papier ce qu'ils avaient entendu, tâchèrent d'en tirer d'utiles enseignements, et le bourrichon bien haut se montèrent.

— C'est marrant, dit gaiement Mark, cette salle me semble vaguement familière. On est déjà venus par là non ?
— Quatre fois, dit Ghibli, insensible au sarcasme. En tout cas c'est officiel, je peux vous affirmer en toute connaissance de cause que moi, les dragons, j'aime pas ça.
— Qui aime ça ? lui répondit le paladin. En plus, celui-là n'avait même pas de trésor.
— J'ai l'impression que tu t'en fais une fausse idée, exposa Xyixiant'h.
— Ah. Mon opinion est que ce sont de gros lézards volants mangeurs d'hommes. Je me trompe ?
— Euh... et bien techniquement, c'est plutôt vrai.
— Ah.
— De même pourrait-on définir le genre humain comme la race des petits singes pelés mangeurs de graines qui pullulent dans les zones tempérées. Ce serait vrai, dans l'absolu, mais un peu réducteur. Les dragons emplissaient les cieux bien avant l'aube de l'humanité, bien avant même la venue des premiers elfes, leurs yeux ont contemplé la naissance des premiers dieux, ils ont engendré la magie de leurs ailes puissantes. Le déclin millénaire de la Grande Race, pour eux, n'a duré qu'un instant, et lorsque les Seigneurs Dragons s'éveilleront de leur profonde torpeur, ébranlant les montagnes, soulevant les océans sous lesquels ils gisent depuis des éons, ils balaieront sans efforts les races inférieures, leurs cités et toutes leurs réalisations, qui tomberont dans l'oubli à jamais, et à nouveau viendra l'âge des dragons.

Elle s'interrompit soudain, voyant l'effet que ses paroles avaient sur son auditoire.

— Enfin, c'est ce que dit la prophétie. J'en connais dix autres qui disent exactement l'inverse.
— Ouais, ben t'auras beau dire, mais moi je suis aventurier, et pour moi, un bon drags, c'est un drags mort.
— Tu es un barbare et un sot.
— Donc, trancha Vertu d'un ton légèrement irrité, s'il y en a qui s'intéressent encore un peu à la quête pour laquelle nous sommes payés, l'interprétation que je fais des paroles de Trucida est la suivante. Pour quelque raison, celui qui au final a eu l'Anneau par-devers lui a cherché à l'utiliser contre un démon, toutefois, il n'a pu maîtriser sa puissance. Il l'a donc fractionné en neuf parties, trois fois trois, qui correspondent à neuf anneaux magiques. Nous

en avons trouvé un sur un des Khazbûrns, et vu qu'il y avait en tout neuf Khazbûrns à notre connaissance, pas besoin d'être très malin pour deviner où sont les huit autres anneaux.
— Il faut qu'on explose les cavaliers noirs, proposa Ghibli.
— Très juste. On parle de guerriers asservis, sans doute leur volonté a-t-elle été brisée par les anneaux qu'ils portent, et qui leur ont conféré en échange leurs impressionnants pouvoirs. Nous savons maintenant d'où vient leur puissance, mais ils ne sont pas invincibles. Si on arrive à les combattre un par un, on a de bonnes chances de réussir. Ne restera plus alors qu'à réunir les neuf anneaux et à ramener le produit à la reine, et à nous les millions.
— Ne reste plus qu'à les trouver, donc.
— Oui, oui. Mais nous avons une indication géographique précieuse : il est dit que Jhor abrite en son sein le nécromant, or le seul Jhor que je connaisse, c'est la grande cité de Gunt, c'est là que notre quête nous mène.
— Tout ceci est encourageant, souligna Piété, mais il y a quand même un point qui m'inquiète un peu, celui des « trois partis ». Il y aurait non pas un ennemi à combattre, mais trois, cherchant à s'emparer de l'Anneau ? C'est alarmant. On parle d'une furie, d'un ver noir et d'un démon.
— N'oublie pas les majuscules, compère, précisa Mark. Je serai bien heureux de n'avoir à affronter qu'un lémure, une mégère et un lombric étrangement teint, mais je gage que les ennemis qu'on nous destine sont d'une tout autre trempe. Je crois même deviner l'identité du « Ver Noir ». Il ne peut s'agir que de Naong.
— Oh ?
— Non ?
— Nous sommes perdus.
— Malédiction...
— Catastrophe !
— Misère...
— Pauvres de nous...
— Qui ça ?
— Naong, pauvre brelle, expliqua Mark, l'air las, à Morgoth. Tu as eu une déplorable éducation religieuse. Naong le Grand Dragon, Dieu de la Tyrannie, Seigneur de la Main Noire, l'œil derrière l'œil, Celui qui ignore la pitié, le Malheur Rampant.
— Tu sais que tu as presque l'air d'un paladin quand tu prends cette voix-là ? Je ne connais pas ce personnage, mais ses titres ne le rendent pas spontanément sympathique. C'est un dieu, dis-tu ? Je ne crois pas avoir jamais entendu parler de lui.
— C'est évidemment un culte secret, mais je le connais un peu pour avoir été un temps approché par certains de ses membres, et je te dirai ce que j'en sais. Et c'est peu encourageant, je te le garantis.
— D'autant, renchérit Xyixiant'h, que si l'une des puissances qui convoite l'Anneau est Naong, ça nous donne une indication précieuse sur une autre de ces puissances, qui ne peut être que Nyshra, son ennemie mortelle. Car là où va l'un, l'autre suit.
— La Furie, comprit le sorcier. Nyshra est la déesse de la vengeance et de la fureur guerrière, s'il m'en souvient.
— Tu as raison. Ne reste que le Démon. Oh, mais j'y songe, ne pourrait-il s'agir de celui de la prophétie ? Celui qui est censé apparaître avec l'Anneau... ça collerait. Oui, on est carrés là.
— Ah, ben sans problème alors, plaisanta Ghibli. Une paire de dieux maléfiques et un démon balèze, je suis rassuré, j'avais eu peur un moment que cette mission soit difficile.

VI.15 L'aube du Êêêê

Ils regagnèrent la lumière du jour, ou en tout cas essayèrent, car quand ils sortirent, il faisait encore nuit noire. Ils avaient pourtant l'impression d'avoir passé un temps infini dans les catacombes de Nostro, mais en vérité, quelques heures seulement s'étaient écoulées, et ils étaient tous bien épuisés. Ils regagnèrent l'auberge à l'heure où la patronne et deux de ses fils partaient au marché de gros faire les courses alimentaires, et regagnèrent chacun leur chambre, à l'exception de Morgoth qui rejoignit sa mie et, trop épuisé pour mieux faire, posa sa lourde tête sur la poitrine tiède de sa compagne songeuse, pour s'y endormir aussitôt.

La Compagnie dormit tout le matin et, dans la grande salle, les couverts tintaient joyeusement à l'appel du repas de midi lorsqu'ils se réveillèrent pour prendre leur petit déjeuner. Puis, Vertu monta dans les étages faire la chasse aux retardataires, car elle avait à faire durant la journée, et souhaitait discuter avec ses collègues.

— Dis donc Xy, tu n'as pas vu Mor...

Non seulement ils étaient nus sous la même couette, mais ils sursautèrent en arborant une mine effarée de larrons pris sur le fait, ce qui leur ôta toute possibilité d'excuses douteuses du genre « Il faisait froid dans ma chambre, et comme je suis somnambule, je me suis dirigé inconsciemment vers la plus proche source de chaleur, et elle n'a pas eu le cœur de me mettre à la porte. » Sur le visage de Vertu se peignit une expression d'incompréhension, puis de profond dégoût, qu'elle parvint à exprimer en ces termes :

— Êh... mais c'est... êêêh... Ah j'ai vu des trucs dégueulasses dans ma vie mais... là c'est vraiment... Êêêêh...

Puis, sans songer à refermer derrière elle, elle repartit d'un petit pas troublé, accompagnée de nombreux « êêêh... » Laissés seuls, les amants se regardèrent, perplexes.

— Bon... Et bien on dirait que c'est fait.
— Et oui.
— Je n'ai pas l'impression qu'elle l'ait super bien pris. Mark avait raison, elle devait avoir des... comment dire, des sympathies particulières pour ma personne.
— Au moins, elle ne s'est pas mise à hurler et à nous poursuivre dans toute l'auberge avec son sabre. C'est un point positif.
— Oui, sans doute, mais je crois qu'elle était trop sonnée pour réagir. As-tu vu son expression dégoûtée ?
— Ah oui, j'ai failli éclater de rire. Elle en fait un peu trop.
— Je n'ai pas ton expérience de ces choses, je le sais, et il est possible que quelque chose m'échappe, mais... ce qu'on fait là, est-ce que c'est inhabituel ? Je ne pensais pas la choquer à ce point.
— Absolument pas, je t'assure qu'on ne fait rien de bien extraordinaire.
— Ah ben merci.
— Je voulais dire, nous n'avons aucune habitude contraire aux usages et aux bonnes mœurs, et que nous ne faisons là rien que des parents responsables ne puissent expliquer sans rougir à leurs enfants lorsque leur âge sera venu de s'intéresser à ces choses. Et puis du reste, quand elle est entrée, nous ne faisions rien du tout.
— Tu as raison. Elle est bien pudibonde, d'un coup.

Vertu était encore verdâtre lorsqu'elle vint s'asseoir à la table de l'auberge qui était à la longue devenue la leur.

— Un sacquet, commanda-t-elle à l'aubergiste. Une pleine chope.
— Diable, s'inquiéta Mark, tu comptes déjà te saoûler ? Que nous valent ces libations déraisonnables autant que matutinales ? Enfin, je sais que c'est midi... bref...
— Ah je viens de voir un truc... Êêêh... La perversion sexuelle des hommes ne connaît donc aucune borne ?
— Bien sûr que non. Vas-y, raconte ce qui motive cette illumination soudaine, maintenant que tu as captivé ton auditoire.
— Ah c'était... Nyshra vengeresse, quelle horreur. Morgoth, il...
— Diable, c'est Morgoth qui te met dans ces états ?
— Oui, c'est Morgoth. Et tu ne devineras jamais où je l'ai trouvé.
— Il n'était pas chez Xy ?
— Tu le savais ?
— Ben, c'est plus ou moins de notoriété.
— Et depuis quand ça dure cette immondice répugnante ?
— Depuis Banvars. Mais je pensais que tu t'en étais aperçue, depuis le temps.

Vertu en tomba des nues.

— Et il n'y a rien qui t'a choqué là-dedans ?
— Si, le fait qu'une fille comme elle se mette avec ce jeune gommeux blafard alors qu'elle pourrait facilement trouver un homme, un vrai, un viril, dans la force de l'âge, jeune encore mais déjà ayant vécu, et bien ça c'est un peu étonnant. Mais bon, c'est de leur âge.
— C'est de l'âge de Morgoth, c'est pas de l'âge de Xy ! Quand je pense que c'est moi qui ai ramené ce petit serpent fielleux à la vie et que maintenant... êêêh... Et pendant que j'avais le dos tourné, l'autre grand nigaud à robe fourrait sa... dans cette espèce de... êêêh... Bon, aubergiste, ça vient ce sacquet, c'est une urgence ! Encore heureux que je n'aie pas encore mangé, j'aurais tout vomi.

Elle avala une bonne partie de sa chopinette d'un coup, suscitant l'admiration de la salle, car le sacquet était un breuvage assez relevé, dans la composition duquel entraient de l'ail, trois piments différents, une variété de champignons poussant dans les mines des trolls de Boloas, l'urine de plusieurs vertébrés, l'écume résiduelle et gélifiée d'une tannerie, des cerises, des pupes de diptères, le jus d'un citron violacé de Belen [5] et divers ingrédients « spéciaux » qui faisaient la renommée de tel ou tel fabricant. On le servait dans de très petits verres, en général à des gens dont on souhaitait la mort.

— Ah, ben les voilà, ces deux porcs, et ils osent encore se montrer en pleine lumière !

Penauds, descendaient Xyixiant'h et Morgoth, sous les regards amusés de la salle, qui n'avait rien perdu de la diatribe.

— Ah, vous me dégoûtez tiens. Bon, revenons au monde normal, celui des monstres, des sortilèges et des assassins. Nous savons vaguement où aller pour poursuivre notre quête, mais c'est bien imprécis. Jhor est une cité de belle taille, quoique plus petite que Baentcher, et je n'y connais personne. Si on y va en demandant partout « On cherche un seigneur du mal, il y en a un d'honnête dans le coin ? » on va passer pour des béjaunes de chez Béjaune, le spécialiste du neuneu de père en fils depuis 1322. Voici pourquoi nous devrions chercher dans l'entourage de ce pauvre Jomon, des fois qu'il ait laissé des traces, qu'il se soit confié à un ami, qu'il ait laissé des lettres, vous voyez...
— On voit, dit Ghibli, et puis en plus, ça fait des mois qu'on galope dans tous les sens, je

5. Fruit tellement acide que, selon la légende, il attaquait les dents rien qu'à le regarder.

pense qu'il est grand temps de s'arrêter quelques jours pour nous reposer, genre opération miaou. Après tout, on n'est pas pressés.
— Effectivement, soupira Vertu à contrecœur, nous pourrions passer quelques temps à faire du tourisme. Mais je vous rappelle la règle d'or, discrétion, furtivité, planquisme.
— Bon, proposa Piété, en attendant que vienne notre repas, si Mark nous racontait un peu ce qu'il sait du culte de Naong. Ce sont sans doute des choses qu'il vaut mieux entendre en plein jour.
— Certes, mon jeune ami, car nous allons entrer au cœur même du mal. Adonc, il est depuis des éons un dieu du nom de Naong, qui a la forme d'un gigantesque dragon noir comme la suie, c'est en tout cas ainsi qu'on se le figure généralement. Mais ne vous méprenez pas, il ne s'agit pas là d'un de ces démons qui œuvrent aveuglément à la perte de l'humanité, par pure malice, par nature, ou par envie de s'amuser, point du tout. Le Dragon Noir est un véritable dieu, qui inculque à ses adeptes une doctrine bien précise, et commande qu'on y obéisse en tout, sous peine de subir les pires tourments. À l'instar de Hegan ou de Miaris, il place au nombre des vertus cardinales l'obéissance à l'autorité, le respect des anciens, de l'honneur et de la parole donnée.
— Tout ça me semble fort bon, intervint Morgoth.
— Tout dépend de ce que tu veux en faire. Ainsi Hegan voit-il en la loi l'essence même de l'homme, ce qui le sépare de la bestialité, c'est une valeur qui doit être défendue pour elle-même. C'est le fondement de la civilisation, et s'il tolère que parfois, des injustices soient commises afin de maintenir cet ordre, ce n'est que dans l'espoir que cet ordre conduise au final à un bien plus grand pour la collectivité. En un mot, il fait passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier.
— Tout ça me semble fort juste, approuva Morgoth.
— Miaris, pour sa part, est une déesse de miséricorde. Pour elle et pour ses fidèles, la loi est importante, mais ce n'est qu'un instrument destiné à borner les mauvais instincts, à donner un cadre à l'action bienfaitrice de la société sur les hommes. Ainsi, ses fidèles sont tenus d'être respectueux de la loi, mais pas jusqu'à perdre tout sens de l'humanité, et si la loi sert la tyrannie, alors ils sont invités à ouvrir leur porte aux persécutés, fût-ce contre la volonté du seigneur de la contrée.
— Tout ça me semble fort à propos, acquiesça Morgoth.
— Comme quoi, tu es une vraie girouette. Pour en revenir à nos moutons, quoique la comparaison avec Naong soit peu à propos, eh bien cette déité ombrageuse a pour principe qu'il n'y a de loi qui ne soit l'émanation de la force, et que seule la discipline, sans faille et portée à un degré extrême, permet de lutter efficacement contre les ennemis de toute vie, qui sont les forces du chaos. Et cette discipline ne peut naître et se renforcer qu'à condition que le fort écrase le faible, afin que, de la multitude maintenue sous le joug, n'émergent que les éléments exceptionnels dignes de servir le Dieu. Il est dit qu'à la fin des temps, c'est Naong lui-même qui mènera, en implacable général, ses troupes d'acier contre les légions innombrables de l'entropie. En attendant ce jour, ses fidèles s'assemblent en secret, complotent, amassent puissance et richesse. Lorsque le Jour sera venu, lorsque l'Appel sera lancé, lorsqu'un gris linceul se sera abattu sur le monde, annonçant l'arrivée du Seigneur Démon, le Dragon se lèvera, et alors... et bien, on ne sait pas trop ce qui arrivera, mais ça ne sera sûrement pas triste.
— Cornebidouille, si ses fidèles en ont vraiment après nous, ça ne va pas être facile tous les jours.
— Ses fidèles, ou bien Naong lui-même, car le Grand Dragon, à l'inverse de la plupart des dieux, aime à interférer directement dans les affaires des mortels, instillant sans fard ses

conseils à ceux qui le servent, et adressant des avertissements sans équivoque à ceux qui le défient. Cependant, si j'étais à ta place, je ne me ferais pas trop de souci à ce sujet, je doute que ce soit notre ennemi le plus acharné, et ce pour deux raisons. La première, c'est que les Cavaliers Noirs ont été suscités par magie, c'est la sorcellerie des anneaux qui les anime, c'est maintenant certain. Or, Naong n'a jamais encouragé ses fidèles à utiliser les arts mystiques, il est plutôt partisan d'une franche et virile confrontation à la pointe de l'épée, ce que je ne peux pas vraiment désapprouver. La seconde raison, c'est que Naong n'a que faire de l'Anneau d'Anéantissement, vu qu'il n'a pas de doigt auquel le porter, et que jamais il ne le confierait à un de ses serviteurs de peur qu'il ne le trahisse. Non, ce qui me fait le plus peur à moi, c'est Nyshra, la déesse de la vengeance.
— Foutaise, intervint Vertu. Nyshra n'est pas connue pour convoiter des breloques du genre de l'Anneau pour son profit personnel, c'est une déesse sauvage qui frappe comme la foudre, et n'a aucun usage d'une telle relique. Est-ce son habitude d'asservir des mortels, comme l'a fait le maître des Khazbûrns ? Non, car c'est une déesse éprise de liberté. Elle tue, certes, mais l'esclavage lui est inconnu. Les facultés corruptrices de l'Anneau ne lui serviraient à rien.
— Reste donc le Démon, celui de la prophétie, dit Morgoth.
— *Quand l'Anneau verra la lumière*
Naîtra en Occident un être au cœur impur.
Le Seigneur de Misère.
— Là encore, ça ne tient pas, poursuivit la voleuse. Imaginez que ce Démon ait possédé l'Anneau, on s'en serait aperçus à deux ou trois indices subtils, tels que la fin du monde. Je pense pour ma part que les choses sont plus complexes encore, et qu'interviennent là-dedans les « factions » dont nous a entretenus Trucida. Mais tout ceci n'est que conjectures sur des propos bien flous d'une morte à moitié folle. En tout cas, je vous propose de poursuivre cette intéressante discussion théologique cette après-midi dans un lieu plus approprié à ces sujets, qui est le fabuleux Temple Noir. Ce serait dommage de passer à Baentcher sans le visiter, c'est une vraie merveille.
— Oui, ben ce sera sans moi, dit Xy, blasée. J'ai à faire à la bourse, il faut que je lève quelques positions à terme sur les contrats négociables au porteur... enfin, peu importe.
— C'est pourtant le temple de ton culte, il me semble.
— Et bien justement, je l'ai déjà visité en long, en large et en travers, et il me sort un peu par les yeux, pour tout dire. Ce n'est qu'un vaste capharnaüm de pierraille grossièrement taillée, rempli à la hâte de tout un rebus pseudo-artistique entassé sans rime ni raison, embrumé d'encens en permanence, tant et si bien qu'on peut à peine y respirer. Ah, mais parlez-moi de la merveilleuse Basilique de Glace, un superbe édifice s'il y en eut jamais sur cette terre ! Elle était de dimension plus modeste que le Temple Noir, qui en comparaison paraît massif et pataud, mais sa flèche vertigineuse s'élançait comme un couteau pointé vers les nuées que souvent elle transperçait, et dominait la contrée environnante de si haut qu'un voyageur arrivant à Baentcher par les montagnes ne pouvait que prendre la ville pour un gigantesque cadran solaire. Et lorsque le soleil d'équinoxe se couchait dans la vallée, c'est tout le temple qui paraissait n'être qu'une gigantesque cascade d'or et de sang, et les quartiers environnants étaient à leur tour illuminés par des éclaboussures lumineuses ! Ah, c'était réellement un spectacle poignant et merveilleux, propre à élever l'âme...
— Il a été détruit par un tremblement de terre, non ? demanda Vertu.
— Hélas, quelle perte.
— Et on a bâti à son emplacement le Temple Noir.
— Tout à fait, à l'endroit précis. D'ailleurs il reste des fragments de l'ancien temple dans le

chœur nord-ouest ainsi que dans la crypte. Mais bien peu de chose.
— On a bâti à son emplacement le Temple Noir il y a mille six cents ans.
— Oui, mais il faut préciser, pour éviter toute impression de consécutivité des deux événements, qu'il s'est en fait écoulé près de trois siècles entre la chute tragique de la Basilique et le début des travaux du Temple.
— Donc, tu viens de nous raconter que tu as été contemporaine d'un édifice disparu depuis dix-neuf siècles.
— Oui... Enfin, non... Qu'est-ce que tu vas imaginer là, je te raconte ça par ouï-dire, j'ai lu ça dans des livres, bien sûr. Je ne suis pas si vieille que ça.
— Ah bon, tu me rassures.

VI.16 Vertu guide ses amis au Temple Noir

En soi, le Temple Noir de Hima était impressionnant, je crois l'avoir déjà signalé, mais ses constructeurs avaient soigneusement choisi leur endroit pour le rendre plus imposant encore, et pour le dégager des nombreux bâtiments profanes qui l'entouraient : en effet, on l'avait bâti au sommet d'une colline, l'entrée principale faisant face à son flanc le plus escarpé. Lorsqu'il avait gravi péniblement les ruelles de l'endroit, Morgoth avait été frappé par les nombreux petits bâtiments qu'on eût dit construits à destination d'une race d'avortons, abritant majoritairement des marchands de bricoles plus ou moins religieuses. Portes, fenêtres, murs et toits, tout semblait fait à petite échelle, et il lui fallut un moment pour comprendre que l'on avait sciemment construit des immeubles menus aux petites ouvertures donnant sur des rues minuscules, de manière à ce qu'en comparaison, et vu de loin, l'édifice paraisse réellement cyclopéen.

— ...et un peu plus loin, vous trouvez le Grand Retable des Marches, qui est en assez mauvais état mais dont les albâtres figurent parmi les plus étonnants témoignages de l'art bardite de l'époque.

Cela faisait un petit moment qu'ils tournaient de jubé en oratoire et de chapelle en scapulaire, et ils commençaient à douter qu'il ait jamais pu exister un édifice plus opulent que le Temple Noir. Le sorcier était fort intéressé par le motif, apparemment inspiré par les jeux sportifs de ces contrées.

— Diable, s'étonna Morgoth. Déjà à l'époque, ils avaient un style très... très fin, en fait, et très imagé. Voyez le rendu des musculatures, c'est criant de vérité.
— Ah oui, ça, pour une belle sculpture de tarlouzes, c'est une belle sculpture de tarlouzes. Eh, Bob, toi qui t'y connais en sculptures, donne nous donc ton avis d'esthète... Bon, on y monte à ce minaret ?
— Certes, certes, mais auparavant, la crypte, c'est par là...
— Ah, une crypte, ça c'est un endroit pour un nain...

Tandis qu'ils détaillaient les albâtres en question, Morgoth se rapprocha de Sarlander.

— Dis-moi, j'aurais quelques questions à te poser... mais c'est peut-être un peu délicat.
— Je t'écoute.
— Et bien, en fait, on m'a conté que si la plupart des hommes recherchent la compagnie des femmes, il en est d'autres qui, à l'inverse, recherchent plutôt celle d'autres hommes.
— C'est tout à fait vrai.

— Et je crois que Ghibli pense, c'est en tout cas ce que j'ai compris de certaines de ses allusions, que tu fais partie du nombre.
— Ce en quoi il a raison.
— Ah.
— Je vois que la chose t'étonne, mais sache que la chose est répandue chez nous autres les elfes et, chez les humains même, elle est plus courante qu'on ne le dit souvent. Nombre de grands hommes étaient dans ce cas, ainsi le général Belbazos de Salamite, ou bien le diacre...
— Oui, oui... je n'en doute pas, mais ce n'est pas ça qui me chiffonne. Vois-tu, ce qui m'étonne, c'est que Ghibli passe son temps à faire des allusions dont la finesse est très discutable, et même si tu es d'une race noble connue pour sa tempérance, à la longue, ce doit être assez fatiguant d'être la cible de ces quolibets incessants. Pourquoi donc ne lui rabats-tu pas son caquet, comme Vertu l'a fait par exemple ? Non parce qu'il est grande gueule, il a bon cœur, mais bon, il est surtout grande gueule.
— Ah, Morgoth, je vois bien là ton ouverture d'esprit qui est la marque d'une grande âme. Tes attentions sont louables, mais sois sans crainte, je sais bien que Ghibli n'est pas mauvais nain. Vois-tu, je suis assez âgé, et j'ai bien fréquenté le monde, aussi suis-je à même de comprendre ce qui n'est pas dit au-delà des paroles que l'on prononce.
— Hein ?
— Je vais t'expliquer. Tu n'as pas, je crois, ces penchants pour les hommes. Ces sculptures d'athlètes à la palestre t'évoquent-elles autre chose que de l'admiration pour un artiste habile du passé ?
— Euh... je vois un peu ce que tu veux dire mais, non, bien sûr.
— À ton pensionnat, avais-tu des pensées étranges vis-à-vis de certains de tes camarades ? Il vous arrivait sans doute de vous laver de conserve non ? La vision de leurs virilités juvéniles éveillait-elle en toi un intérêt esthétique ?
— Mais non !
— Et dans tes rêves, est-ce qu'il t'arrive de te figurer au milieu d'étreintes musclées au milieu d'autres hommes dans des saunas, ou d'autres lieux de ce genre ?
— Non mais dis, pour qui tu me prends ?
— Bien, alors ceci étant posé, quelqu'un qui passe sa vie à penser à des messieurs tout nus, et ne parle quasiment que de ça, c'est quoi ?
— Et bien, je ne sais pas... Oh...
— Voilà.
— Non ?
— Penses-en ce que tu veux, gentil Morgoth, mais Ghibli m'amuse plus qu'il ne m'irrite.
— Alors ça...

Morgoth resta un moment à considérer les paroles de l'elfe, puis l'aborda de nouveau.

— Sinon, et ça n'a aucun rapport, j'aimerai juste connaître un petit détail, combien de temps peut vivre un elfe ?
— Oh, ça dépend. Je suis moi-même, à quatre cents ans, un elfe d'âge mûr, plus jeune sans doute, mais je ne puis pas prétendre à faire entendre ma voix comme un ancien. Tu dois savoir que nous sommes épargnés par le vieillissement physique qui affecte les humains, et que passé un certain âge, les seuls changements qui nous affectent sont ceux du caractère. Nous sommes pris de langueur, devenons lentement plus détachés, moins passionnés par les affaires du monde. Peu à peu, nous perdons goût à la vie, et un jour, de lassitude, nous ne nous éveillons plus. C'est en partie pour éviter un tel sort que j'erre parmi le monde en votre

compagnie, et je déplore que si peu d'entre nous le fassent. Il arrive parfois que des elfes dépassent les mille ans, c'est notamment le cas de la Reine qui n'a pas loin du double, mais ce sont des cas exceptionnels.
— Ah, bien.
— C'est pour ta douce et tendre que tu me poses cette question, n'est-ce pas ?
— Et bien oui. En fait, je m'aperçois que j'ignore tout de sa vie passée, et qu'elle évite soigneusement d'évoquer ce sujet lorsque nous sommes ensemble. J'ignore même son âge, vois-tu. J'aurais aimé que tu me donnes une indication à ce sujet, si ça t'est possible.
— C'est une question que je me suis souvent posée moi-même. Elle agit comme une toute jeune elfe, de façon légère et inconstante, mais on sent qu'il y a derrière ses actes et ses paroles une certaine gravité... qu'il y en aurait plus à dire, et encore plus à taire. Et puis, ce comportement juvénile est incohérent si on considère ce fait troublant : Xyixiant'h est manifestement une proche de la Reine, or nul à Sandunalsalennar ne l'y avait jamais vue. Donc, leur amitié ne peut remonter qu'à une époque antérieure à l'arrivée de la Reine dans notre cité, c'est-à-dire, il y a plus de treize siècles.
— Bouffretétin ! Mais alors, comment peut-elle être aussi âgée ?
— Et bien, ce que je viens de te raconter est valable pour les elfes, mais... Comment te dire, j'en suis venu à me demander si Xyixiant'h était vraiment une elfe, au sens où nous l'entendons.
— Et qu'est-ce qui te fait penser ça, s'il te plait, demanda le sorcier d'un ton pincé ?
— Difficile à dire, mais... ce n'est qu'une impression, bien sûr, il est vrai qu'elle parle à merveille la langue des elfes, qu'elle connaît nos usages et nos manières, mais il est des indices subtils qui vous échappent sans doute à vous humains, des petites choses, des manières de réagir à certaines situations... En fait, j'ai le sentiment qu'elle a longuement étudié nos façons pour les singer, avec talent certes, mais sans que cela ne puisse réellement passer pour sa nature première. On finit toujours par se trahir lorsqu'on se travestit des jours durant.
— Eh, dites donc, compagnons, vous entendez ce que dit Sarlander ? Il me conte une niaise théorie selon laquelle Xy serait autre chose qu'une elfe, n'est-ce pas grotesque ?
— Bof, dit Ghibli, moi je pense que c'est une succube. C'est pas normal d'être aussi mignonne.
— Une succube ? Prêtresse de Melki ?
— Prêtresse de Melki, c'est ce qu'elle raconte. Mais bon...
— Mon petit Ghibli, ton opinion est sotte autant que grenue, s'insurgea mollement Mark.
— Ah, quand même, quelqu'un qui a un peu de jugeotte.
— Je me disais plutôt, poursuivit le paladin, que ce devait être un avatar de Melki. Mais bon, c'est pas moi l'expert, je n'ai pas visité l'intérieur.
— Hein ?
— Ou alors, dit Monastorio, un doppleganger ayant pris la forme d'une elfe, et qui aurait des pouvoirs cléricaux pour quelque raison.
— Ou bien une liche, proposa Piété. Qui se parfume.
— Ou alors un ange plus ou moins déchu.
— Mais... Mais alors, personne parmi vous ne la croit sincère ? Et vous ne m'en avez rien dit ? Et toi Vertu, qu'en penses-tu ?
— J'en pense que tes coucheries répugnantes avec cette espèce de... créature te regardent, et que je ne veux pas y être mêlée, ni en être témoin.
— J'avoue que ton attitude à mon égard m'attriste profondément, Vertu, je te croyais plus ouverte d'esprit que ça.
— Je suis l'ouverture d'esprit personnifiée, mais il y a des limites. Quand je pense que tu vas

foutre ta… ah, rien que d'y penser…
— Quoi, tu es jalouse ?
— Jalouse ? Tu te fais des illusions mon pauvre Morgoth, tu pourrais être mon fils. Encore heureux que ce ne soit pas le cas d'ailleurs.
— Et bien quoi, plaida Mark, ils s'amusent, ils sont jeunes. Enfin, Morgoth est jeune. Venant de toi, ces leçons de morale me semblent un peu déplacées, tu veux que je te rappelle comment tu gagnais ta vie voici quelques années ? Et puis à l'époque où nous allions à l'aventure, je crois que même les amusantes fréquentations de notre compagnon Belam dit « Lou Pastourel », n'ont jamais provoqué une telle réaction chez toi.
— Les mœurs de Belam n'avaient rien à voir. Au moins, les brebis sont des mammifères.
— Si tu as une opinion plus éclairée que nous sur la nature de notre prêtresse, il faut nous en faire profiter.
— Réfléchissez deux secondes, reprit Vertu, et considérez seulement le nom sous lequel nous la connaissons. Est-ce un nom elfique ? Quel genre de créature peut bien se trimballer un nom avec deux X ?
— Un fabricant de photocopieuses ?
— Ghibli, on essaie d'être sérieux là… Ah, tenez, nous arrivons, voici ce que je voulais vous montrer. N'est-ce pas merveilleux la manière dont cette dentelle de pierre a été sculptée ?
— Sans doute, mais revenons à Xyixiant'h…
— Précisément. Regarde un peu derrière toi.

Morgoth se retourna, et vit, dans un coin de la crypte obscure, une niche occupée par une statue haute d'un empan, disposée avec soin parmi un parterre de fruits et de plantes délicatement représentées. Toute trace de polychromie en avait disparu depuis longtemps, et ses yeux étaient aveugles, mais le sorcier n'avait pas besoin de beaucoup d'imagination pour se figurer leur verte couleur, l'or roux de la chevelure ondulée, la carnation pâle de ces petites mains composant un geste apaisant, semblables à celles que tantôt il avait embrassées, l'ovale parfait de ce visage qu'il aurait pu, s'il n'en connaissait le modèle, prendre pour un idéal d'artiste.

Sous la statue, en caractères si anciens qu'ils en étaient à peine reconnaissables, était gravée une légende :

La Sainte Protectrice Xyixiant'h
Maîtresse Architecte
Fondatrice et Protectrice du Temple
Gloire Éternelle lui soit rendue

— … fit alors Morgoth.
— Oui, moi aussi, dit Vertu.
— Alors, Xy aurait non seulement vécu à l'époque de la construction du Temple Noir, mais elle en aurait été l'architecte ?
— Ah non, pas du tout. Si tu regardes la petite étiquette ici, il semble que cette partie du temple soit un vestige du précédent temple, la Basilique de Glace. La statue date de la fondation de cette dernière.
— …, béa-t-il derechef.

VI.17 Le piège

Morgoth fit le reste de la visite dans un demi-coma, désormais peu réceptif aux charmes de l'architecture. C'est qu'à contrecœur, les multiples pièces du puzzle s'étalaient devant ses yeux, et qu'elles avaient une fâcheuse tendance à s'assembler, donnant de sa compagne une image... qu'il préférait éloigner de sa pensée tant qu'il le pouvait encore. Il semblait toutefois en passe d'épuiser ses facultés de refoulement.

Ils revinrent à l'auberge, ayant acheté quelques colifichets aux vendeurs d'articles touristiques qui pullulaient autour de la Colline du Temple, et y retrouvèrent l'objet de leur discussion, qui était toute radieuse, sans doute avait-elle gagné à la bourse. Faisant mine de rien, ils discutèrent de choses et d'autres, mangèrent, jouèrent un peu aux cartes, aux dés et aux fléchettes, chantèrent quelques chansons, se querellèrent sans gravité entre eux et avec d'autres clients. Puis, quand la soirée fut bien avancée et que leur niveau d'alcoolémie eut atteint un niveau respectable, ils partirent se coucher, et c'est sans honte que Morgoth brava le regard noir de Vertu lorsqu'il rejoignit, sans le moins du monde se cacher, la couche semée d'or de sa bonne amie, dont la compagnie eut vite fait de dissiper, pour un temps, ses préventions et ses sombres calculs.

Le lendemain matin, ils faisaient durer leur petit-déjeuner, n'ayant pas vraiment de projet urgent, quand ils aperçurent du coin de l'œil le manège d'un de ces individus qu'on qualifie généralement de « mystérieux personnages ». Il était tout encapuchonné de gris, marchait d'un air louche et voûté, et après être entré dans l'établissement le plus silencieusement possible, ce qui était le plus sûr moyen d'attirer l'attention, il se dirigea en rasant les murs vers le patron, qui se mit à essuyer frénétiquement un verre à l'aide d'un torchon, signe universellement reconnu désignant dans une auberge celui qui est disposé à recevoir des pots-de-vin en échange d'informations.

— Oh putain, s'exclama Vertu à mi-voix, un commanditaire. Vite, ne le regardez pas et faites mine de rien, il s'en ira peut-être...

Las, nos pauvres héros étaient marqués au front du sceau d'un implacable destin, et le patron de l'auberge, sa pièce empochée, les avait désignés du menton. Louvoyant entre les tables, le mystérieux personnage, dans la description duquel je ne compte pas perdre mon temps, vint les aborder en ces terme :

— Héla, gentils compagnons, mais que voici un fort parti d'honnêtes gens qui me semblent bien prompts à prendre l'épée pour quelque or de bon aloi et quelque quête aventureuse semée d'embûches, de périls et de mystères. Il est maintes causes en ce monde méritant qu'on les défende, rôde le malin, tissant ses plans tortueux, mais tant que se dresseront des héros de votre trempe, habiles et rusés, les petites gens opprimés garderont espoir et toujours, au cœur des ténèbres, subsistera une lueur qui...

— On est aventuriers, si c'est ça que vous voulez dire. Et j'ai l'impression que vous vous faites une drôle d'idée du métier. Mais on n'est pas vraiment...

Vertu allait dire « libres », mais elle s'arrêta dans son élan, vu ce que leur avait coûté son dernier refus.

— ... peu importe, poursuivez. Je suppose que vous avez une mission urgente pour nous...

— C'est tout à fait cela, madame, et je vois que j'ai affaire à quelqu'un ayant du métier, je vais donc me passer de tergiversation. Il se trouve que mon maître m'a envoyé quérir les meilleurs aventuriers de la place, afin d'accomplir toutes affaires cessantes une mission périlleuse et

très importante. Bien sûr, vous serez rémunérés en conséquence, sachez en effet que si vous acceptez, vous serez au service, non d'un quelconque intérêt particulier, mais d'une puissante nation aux moyens considérables. Sachez en outre qu'il s'agit de défendre une noble cause, et que la réussite de la mission vous attirera la gratitude éternelle de quelques-uns des plus puissants personnages du continent.
— C'est intéressant. Et peut-on savoir de quelle nation il s'agit ?
— On m'a expressément commandé de vous le celer jusqu'à ce que vous rencontriez mon maître, qui vous en dira plus. Je précise qu'il est inutile de me questionner plus avant, car je ne fais que vous rapporter le message de mon maître, qui ne m'a pas donné plus d'explications que cela.
— Alors, il faut que nous le rencontrions. Où donc cela se peut-ce ?
— À la bonne heure, j'ai craint un instant que vous ne fussiez réticents à le rencontrer. Aujourd'hui, il est pris par ses obligations en dehors de la ville, mais vous pourrez le rencontrer à un bal masqué qui se donne ce soir à la villa de la famille Nerupsh, dans le quartier du Nabol, sur les rives du Xno. J'ai pu avoir deux invitations nominatives aux noms de marchands étrangers dont je sais qu'ils ne viendront pas.
— J'y serai, dit Vertu en prenant les bristols, je suis curieuse de savoir de quoi il retourne.
— Bien, nous nous y retrouverons, et je vous introduirai auprès de lui. Bonne journée, braves pourfendeurs de monstres, et prenez un bon repos avant que l'appel de l'aventure ne vous happe !

Et il repartit de son petit pas de commanditaire niais.

— ...et bien sûr, tu ne mettras pas les pieds à la villa Machin, commenta Mark. Tu sais que c'est les gens comme toi qui donnent une mauvaise image de notre profession ?
— Détrompe-toi, je compte bien rencontrer ce mystérieux commanditaire.
— Ah bon ? Tu crois vraiment qu'on a le temps de courir le bestiöpoilû en ce moment ?
— Non, sans doute, mais quelques éléments me laissent à penser que l'arrivée de ce monsieur n'est pas totalement sans rapport avec l'affaire qui nous occupe présentement. Tout d'abord, si j'ai choisi cette auberge, c'est parce qu'elle n'est pas spécialisée dans les aventuriers. Quelqu'un qui voudrait engager les meilleurs mercenaires de Baentcher ne viendrait pas au Singe Aphteux, mais irait plutôt au Singe Rabougri, au Singe Tétineux, au Singe Bleu, ou même au Singe Normal, afin d'avoir plus de choix. Si ce monsieur est venu ici, c'est parce qu'il nous cherchait nous, la Compagnie du Gonfanon, et aucune autre. Il doit avoir ses raisons. En second lieu, vous aurez peut-être deviné la véritable profession de cet individu, à sa mise et à ses manières.
— Oui, dit Morgoth, j'ai noté que ses doigts étaient fins et habiles, ce ne sont pas ceux d'un travailleur physique. En outre, ils portent quelques taches indélébiles, pourpres et violettes, que je connais bien car elles sont généralement produites par certaines encres magiques, dont le seul usage est l'écriture des parchemins magiques. À n'en pas douter, cet homme est un magicien.
— Tu as raison, approuva Vertu. Mais on pouvait plus simplement lire sa gourmette en argent aux armes de la « Guylde Mystyque de Skhorölla » et son T-shirt « Wizard Power ». En tout cas, ça laisse ouverte la question « Mais qui donc peut bien avoir l'idée farfelue d'envoyer un sorcier pour accomplir une besogne aussi subalterne que de d'inviter quelqu'un à un bal masqué ? » Un simple coursier, un commis, un laquais quelconque aurait pu s'en charger tout aussi bien, alors pourquoi envoyer un magicien ?
— Tu vas nous le dire.

— Parce qu'ils n'ont que ça sous la main. Je gage que la mystérieuse puissance qui souhaite nous engager n'est autre que la Magiocratie de Gunt elle-même. Voici pourquoi, afin d'en avoir le cœur net, j'irai ce soir voir ce dont il retourne.
— Houlà, que ça sent l'entourloupette ça, commenta Ghibli.
— Je flaire le coup fourré, ajouta Monastorio.
— Est-ce que ça ne pourrait pas être un piège ? demanda Piété.
— Ou alors une chausse-trappe, pensa Mark tout haut.
— Je pencherais plutôt pour une embuscade, concéda Vertu, voici pourquoi j'irai avec Morgoth, car d'une part il est un des rares ici à savoir à peu près se tenir en société sans attirer l'attention, et d'autre part, en cas de problème, ses pouvoirs magiques nous sortiront de là vite fait. Pendant ce temps, vous resterez en chat ici.
— En chat ? demanda Piété.
— Patois d'aventure, mon ami, expliqua Mark. C'est une tactique classique qui consiste à rester au coin du feu et à rien foutre.

J'évoquais tantôt le fait que les magiciens d'un royaume pourraient aisément, si la fantaisie leur en prenait soudain, s'y adjuger tout le pouvoir et régner depuis leurs hautes tours, protégés par leurs sortilèges. S'ils ne le font pas, ce n'est pas vraiment parce que l'amour des études les tient éloignés des réalités politiques, ni parce qu'ils manquent d'ambition (c'est plutôt le travers inverse qui s'observerait couramment). C'est qu'en règle générale, le magicien est plutôt individualiste et vaniteux, et dès qu'il commence à gagner quelque pouvoir, le voilà qui se met à comploter contre ses collègues pour leur dérober leurs secrets et leurs biens. Jamais il ne reconnaîtra quiconque comme son maître, jamais il ne se pliera à une discipline ou une hiérarchie, et s'il comprend bien la notion de sacrifice personnel dans l'intérêt général, il ne voit pas trop en quoi ça le concerne. Bref, il est totalement impossible de faire avec les magiciens ce qu'on fait avec les soldats, les paysans ou les marchands, un État.

Le royaume de Gunt faisait toutefois exception à cette règle, pour des raisons que j'expliciterai en temps et en heure.

VI.18 L'émissaire de l'Ouest

Morgoth et Vertu allèrent se louer des déguisements pour la fête, qui était costumée. Cependant, il n'était pas question d'arriver habillé en gros canari orange, en forçat évadé, en officier de Starfleet ou en Xena-mighty-princess-forged-in-the-heat-of-battle. Les Nerupsh, négociants de haute lignée et bonne compagnie, étaient des gens qui s'amusaient avec le plus grand sérieux, les déguisements étaient donc du genre robe à corolle pour les dames, culotte et chemise à jabot pour les messieurs, la fantaisie résidant dans les coloris, les matières, la passementerie et la manière de disposer les perles et les plumes sur le velours des loups. Et s'il l'on dansait, il était plus probable que l'on se livre à quelque exquis menuet qu'à une farandole populaire telle que le « tire-la-queue-du-cochon ». L'alcoolisme se portait mondain, et la locution « c'est extrâ » était la marque d'un enthousiasme débridé.

Bref, après une journée passée à travailler ses sortilèges pour l'un et tourner comme un lion en cage pour l'autre, ils prirent un fiacre et se firent conduire, vêtus de façon totalement grotesque, jusqu'à la villa opulente des Nerupsh. À l'amont de la ville, peu après que le torrent Xno eut franchi les murailles pourpres, on avait bâti une digue submersible afin d'en barrer le flot impétueux, ce qui avait permis de constituer à peu de frais un réservoir d'eau

potable assez vaste pour qu'on puisse le qualifier de plan d'eau navigable. C'est sur ses rives que s'étaient bâties quelques-unes des plus riches demeures de Baentcher, dont le scintillement des lumières sur les eaux plates du lac composaient en cette nuit d'hiver un tableau des plus agréables. Et ils le contemplèrent à loisir puisque, comme ils purent le constater, ils étaient arrivés en avance.

— Mes amis ! Vous êtes venus !

C'était un assez gros homme, à l'orée de la vieillesse mais encore plein d'entrain, qui les abordait sans hésitation. Sous ses yeux plissés, on devinait un esprit habitué à calculer et à influencer. Il vint serrer les mains de Morgoth et Vertu, quelque peu étonnés, les assura qu'il ne se trompait pas de personne puis les invita à le suivre pour admirer le jardin.

— N'est-ce pas un peu frisquet pour la botanique ?
— Justement, expliqua-t-il à mi-voix, nous ne risquons pas d'être dérangés.

Vertu comprit, et ils se dirigèrent vers le jardin, qui était sombre et silencieux à souhait.

— Alors c'est vous la Compagnie du Gonfanon ?
— Oui, c'est bien nous.
— Il est venu à mes oreilles que vous recherchiez activement le sieur Jomon, qui est un de mes amis.
— Qui était, hélas. Nous sommes arrivés trop tard pour le sauver.
— Je vois. Ça devait arriver un jour où l'autre, vous savez. Il y a un âge où un homme a avantage à parcourir le vaste monde et à poursuivre les monstres dans les souterrains, et puis il y a un âge où il faut savoir s'arrêter, profiter de la fortune acquise et de ses souvenirs. Mais Jomon n'était pas un homme très raisonnable, il se croyait encore jeune. Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous entretenir. Il se trouve qu'en effet, j'ai entendu parler de vous car j'ai des yeux et des oreilles d'ici jusqu'à Misène, et je crois avoir deviné le but de votre quête. Il s'agit, si mes suppositions sont exactes, de mettre la main sur un ancien artefact dont je tairai le nom de peur qu'on l'entende, mais dont je dirai seulement qu'il apporterait tout à la fois puissance et ruine à l'imprudent qui s'en emparerait.
— Vous êtes bien renseigné.
— C'est mon métier. Et bien, je souhaite vous appointer pour une mission qui, je crois, n'est pas sans rapport avec celle qui vous occupe déjà, et vous fournir quelques informations qui peut-être vous font défaut pour bien saisir les enjeux du moment.
— Ah oui, ce serait bienvenu, monsieur ?
— Oh, je suis confus, je suis Olipharius Rastampolias, Ambassadeur de Gunt auprès de la Diète de Baentcher.
— J'avais donc deviné juste, Gunt s'intéresse à cette affaire.
— S'il n'y avait que Gunt, madame, vos ennuis seraient terminés. Hélas, mon pays a... comment dire...

Il soupira, considéra un instant le lac qui s'étendait devant ses yeux.

— Voici l'affaire. Depuis plusieurs années déjà, je soupçonne un certain parti d'œuvrer dans l'ombre à la perte de Gunt. Jadis, il se trouvait nombre de sorciers à la fois talentueux et patriotes, de tous âges et de toutes extractions, prêts à mettre leur vie en jeu pour défendre le pays. Ils étaient mes amis, et j'avais la vanité de me compter parmi eux. Toutefois, ces derniers temps, on nous a éloignés l'un après l'autre de Sharaganz, qui est notre capitale au cas où vous auriez des lacunes en géographie. Moi-même, au début, je ne me suis douté de rien, c'est avec gratitude que j'ai accepté cette ambassade prestigieuse qu'on m'avait confiée...

et puis j'ai commencé à recevoir les lettres de mes amis, certains acceptant des nominations à la tête d'écoles renommées autant que lointaines, d'autres étant bannis sous les prétextes les plus divers... d'autres encore sont morts dans des circonstances « accidentelles ». Vous qui êtes sorcier, il vous vient sans doute à l'esprit, sans réfléchir, douze manières d'occire son prochain de façon « accidentelle » lorsqu'on est un homme de l'art. J'ai eu aussi des nouvelles inquiétantes de l'armée, de vilaines affaires qui se trament dans les montagnes... Tout ceci justifiait déjà que je prenne des mesures, mais vous savez ce qu'il en est des choses qui arrivent doucement, on s'habitue, on laisse faire, on dit qu'on agira lorsque les choses passeront la mesure...

— Je vois ce que vous voulez dire.

— Et bien cette fois, les choses ont passé la mesure. Lisez ça.

C'était un rouleau du meilleur parchemin qu'il se puisse acheter, couvert d'une petite écriture à la régularité maniaque, laissant beaucoup de marge et d'interlignes.

Mon vieil Oli,

Quel sot homme j'ai été de ne pas écouter les mises en garde que tu m'as adressées à de nombreuses reprises, et quel fou j'ai été de placer ma confiance dans ces conseillers serviles qui me flattent depuis tant d'années que je n'ai même pas remarqué l'accroissement de leur nombre. Je n'ai pas plus remarqué qu'ils m'entouraient sous prétexte d'affection, m'isolaient sous prétexte d'assurer ma sécurité, et prenaient le pouvoir sous prétexte de soulager mes forces déclinantes. Prisonnier ! Le mot n'est pas trop fort, me voici prisonnier dans ma propre tour, je viens de m'en apercevoir avec effroi, et nul, parmi les esclaves et les gardes qui m'épient et me surveillent, ne semble disposé à m'obéir en rien.

Tes craintes se sont hélas confirmées, et maintenant que mes yeux sont enfin ouverts, je puis voir distinctement quelle main se cache derrière cette tyrannie qui, mois après mois, s'étend sur Gunt, usant à mauvais escient du prestige attaché à mon nom. J'ai surpris les paroles de Marakhter, celui que je considérais comme mon successeur et qui semble disposé à activer les choses : voilà qu'il entend m'exiler à Johr, dans la Tour de Fer qu'il va bientôt terminer. Je comprends maintenant que cet ouvrage de titan, qu'il m'avait décrit comme indispensable à la défense du royaume, n'était destiné qu'à servir ses rêves impériaux. Mais ce pauvre Marakhter n'a jamais été bien malin, pas assez en tout cas pour ourdir un complot d'une telle ampleur, il n'est qu'un pion, le jouet dérisoire d'une volonté supérieure que tu avais percée à jour voici bien des années, déjà.

Tout n'est pas perdu cependant, mais il faut agir promptement. Je sais n'avoir aucun besoin de t'implorer pour que tu fasses ton devoir, alors voici ce que j'attends de toi : rassemble les meilleurs d'entre nous, ceux dont tu es sûr, mène-les dans la Tour de Banaga, cette place forte sera la première marche de notre reconquête. Marakhter croit m'avoir réduit à l'impuissance, mais j'ai encore quelques vieux tours dont ni lui ni personne n'a jamais entendu parler, je compte bien m'évader et vous rejoindre à la Tour, et ensemble, nous soulèverons le peuple contre les forces de l'ombre.

Puisse Hazam, maître des Mystères, voiler nos projets à la vue de nos ennemis.

A.D.

PS : J'apprends que nos ennemis sont aidés dans leurs funestes projets par neuf cavaliers noirs, qu'ils ont envoyés pour assassiner tous les plus puissants magiciens des contrées avoisinantes. J'ignore la raison exacte de ces crimes, je sais seulement que ce sont des êtres

incommensurablement puissants, et je te conjure de t'en garder à tout prix ! Si tu le peux, fuis à leur approche, évite toute confrontation avec eux.

— Houlà, cette histoire, plus ça va et plus ça sent mauvais. Quel est au juste ce parti maléfique qui complote pour prendre le pouvoir à Gunt, j'avais cru comprendre que vous pouviez le nommer ?
— Oh c'est simple, il s'agit ni plus ni moins que de l'Ordre Noir, la secte des adorateurs du dieu Naong.
— Ce sont hélas les tristes paroles que je redoutais d'entendre. Et qui est donc ce A.D. qui a signé ?
— Mais voyons, c'est Athanazargorias Dumblefoot, qui voulez-vous que ce soit ?
— Ah. Je suppose que c'est un homonyme, et que ça ne peut pas être le Athanazargorias Dumblefoot qui est Magiocrate de Gunt ?
— Eh si, c'est bien là le problème.
— Ah. Bon. C'est vrai que votre collègue a parlé de la gratitude éternelle de puissants personnages, mais je ne pensais pas qu'il pouvait s'agir du plus grand magicien du monde.
— Et vous savez qu'il a de quoi récompenser largement votre groupe.
— Oui, largement. Mais dites-moi, il n'a pas vraiment l'air de demander de l'aide dans sa lettre, en quoi pouvons-nous être utiles ?
— C'est que cette lettre a été retrouvée voici deux jours au fond d'un ravin, près du corps d'un messager criblé de carreaux d'arbalète, à peu de distance de la ville. Voyez la date portée sur le cachet, elle a été envoyée il y a deux mois, or Maître Dumblefoot n'a pas donné d'autre signe de vie depuis ! Je crains pour sa vie, je crains même pire encore. Je puis vous fournir des sauf-conduits qui vous permettront de pénétrer dans Jhor, de là, votre mission consistera à retrouver Maître Dumblefoot et à le ramener à la Tour de Banaga, si la chose est encore possible. De là, nous mettrons sur pied une armée pour reprendre Gunt à ceux qui l'assaillent.
— Hum... Une tâche difficile. Mais pourquoi nous la confier ? Il y a d'autres aventuriers à Baentcher, des sorciers à foison...
— C'est que vous êtes déjà sur la voie, je sais que vous êtes en quête de l'Anneau d'Anéantissement. Par bonheur, j'avais croisé la route de Jomon voici quelques années, qui m'avait narré l'étrange aventure qui lui est arrivée durant sa jeunesse, et depuis ce temps, je recherchais moi-même des renseignements sur le tristement fameux Anneau, c'est ainsi que j'ai eu vent de la quête qu'on vous avait confiée. Or depuis peu, Jomon craignait pour sa vie, ayant vu rôder autour de lui trois de ces cavaliers masqués. Je n'ai compris le lien entre l'Anneau et les cavaliers qu'à la lecture de la lettre... Ayant su que vous aviez franchi les montagnes et que vous étiez arrivés en ville, j'ai tout de suite voulu vous rencontrer, mais il fallait le faire discrètement. L'Ordre Noir a ses espions.
— C'est hélas à craindre. Nous ferons de notre mieux, monsieur l'Ambassadeur.

VI.19 Dans la diagonale de la Reine Noire

C'est ainsi que Morgoth et Vertu se retrouvèrent tout étourdis. L'archimage Dumblefoot était un considérable personnage, il avait plus de deux siècles disait-on, pouvait soulever les montagnes, conjurer les démons, discuter avec les dieux, certains doutaient même qu'il existât vraiment, d'autres le croyaient mort depuis longtemps, et on lui attribuait fréquemment les exploits de mages antiques... Quelle que fût la puissance capable de l'emprisonner, il devait

s'agir d'un ennemi de taille. Ils en discutèrent avec l'Ambassadeur, qui fut bientôt rappelé par les devoirs de sa charge, et poursuivirent la discussion dans la salle de bal, une coupe à la main. Pour se vider l'esprit de toutes ces sombres pensées, ils décidèrent de s'amuser un peu parmi les convives, et passèrent dans l'ensemble de bons moments, totalement oublieux de leurs compagnons.

Puis, l'attitude de Vertu changea en une fraction de seconde, et soudain, elle sembla prêter une attention considérable au babillage d'une demi-douzaine d'aristocrates comparant leurs exploits cynégétiques [6], Morgoth la surprit même à émettre de petits rires faux et étouffés, en jetant néanmoins des regards furtifs à droite et à gauche à travers son masque.

Morgoth remarqua aussi le curieux ménage d'une femme qui semblait observer Vertu du coin de l'œil et la contourner pour mieux la voir. Elle contournait beaucoup car, par dieu sait quelle mauvaise fortune, les hasards de la conversation faisaient que Vertu lui tournait constamment le dos. On pouvait encore la dire jeune, car elle prenait grand soin de son apparence et les rudesses des travaux manuels n'avaient guère eu l'occasion de la marquer. Sa peau sombre et la forme particulière de son visage attestaient de son origine étrangère, elle dénotait, même dans une cité cosmopolite telle que Baentcher. Sa mise, en revanche, était parfaitement au goût du lieu, et tout dans son attitude était fait pour aplanir les barrières inconscientes que peuvent poser les différences ethniques. Sa robe était calculée au millimètre, stricte mais élégante, ses bijoux étaient discrets mais, pour qui s'approchait pour mieux voir, de grand prix, et son maquillage était l'œuvre de quelqu'un de particulièrement méticuleux, en l'occurrence elle-même. Son attitude générale était empreinte d'assez de cordialité pour qu'on ne puisse la taxer de froideur, et d'assez de dignité pour créer une certaine distance entre elle et le reste du monde. Tout était calculé chez elle, son sourire, chacun de ses gestes, et bien sûr chacune de ses paroles, et si nombre de sots l'admiraient pour « en être arrivé là », quelques sages déploraient qu'elle ait dû pour cela décaper de sa personne toute trace d'humanité [7].

— Mais… Ma parole, c'est Vertu Lancyent, quelle heureuse surprise !

Elle s'était décidée à l'aborder.

— Condeezza, Condeezza Gowan, tu te souviens ?
— Dizzy, ma chérie (smock smock smock smock), mais comment aurais-je pu t'oublier ? Il ne s'est pas écoulé une heure sans que je n'aie pensé à toi.
— Et c'est réciproque, tu le sais bien. Mais qui est donc ce grand jeune homme qui t'accompagne ? Ton nouveau compagnon peut-être…
— Non, c'est juste Morgoth, un ami.
— Je suis, chère madame, ravi de faire votre connaissance.
— Excellente éducation, c'est un bon point pour vous monsieur Morgoth. Mais ça ne me surprend pas, je sais bien que Vertu sait s'attacher des gens de qualité. J'ai tellement envie de mieux vous connaître. Je vois à votre mise subtile que vous êtes magicien, avez-vous une spécialité ?
— Oui, je suis Nécro…
— Maman, maman, c'est qui la dame ? demanda une fillette d'environ quatre ans, au teint basané, qui ressemblait à Condeezza comme deux gouttes d'eau. Vertu s'accroupit et, avec son plus grand sourire, pinça la joue grassouillette de l'enfant.

6. J'apprendrai ici aux cuistres qu'il n'est pas du tout question de clonage, mais de chasse.
7. Les lecteurs habitués à mes procédés auront compris que si je la décris ainsi en long, en large et en travers, c'est que c'est un personnage important. Les autres en sont maintenant informés.

— Oh, mais regardez comme elle est mignonne ! Tu sais à qui elle me fait penser ? À ta petite Meliati quand elle avait le même âge !
— Oui tu as raison, je m'en souviens très bien. Et puis-je savoir par quel heureux hasard te revoilà de retour à Baentcher ?
— Oh tu sais, les petites affaires de la vie d'aventurier, rien de vraiment passionnant.
— Allons, ne fais pas la modeste (elle jeta un regard approbateur à Morgoth). Tu sais que tout ce qui touche à toi éveille mon intérêt.
— J'en ai autant à ton service, Dizzy. Et je n'oublierai pas de prendre des nouvelles de cette charmante enfant (elle tapota la tête de la gamine, ravie).

Puis Vertu tourna les talons, tirant discrètement Morgoth par la manche.

— On se tire d'ici vite fait, chuchota la voleuse.
— C'est curieux, je te sens un peu tendue. Je pensais pourtant que tu serais ravie de rester un peu avec ton amie Condeezza...
— Oh oui, elle m'est très chère. C'est vrai que ces dernières années, dans mes moments de doute et de tristesse, je me suis souvent consolée en m'imaginant nos retrouvailles. Juste elle, moi... un tisonnier... Vite, prenons ce fiacre !

Ils sautèrent dans le premier véhicule qui se présenta et Vertu glissa un beau pourboire au cocher en lui indiquant de filer à toute allure dans une direction que Morgoth devina quelconque.

— Sommes-nous en danger pour que tu te presses tant ?
— Tout dépend sur quelle échelle tu te places. Disons qu'en ce moment, nous sommes entre « éruption volcanique vue du bord du cratère » et « charge de dragon rouge ancien ». Alors on va oublier cette histoire d'anneau magique, on va quitter Baentcher par la première porte et on va fuir loin et vite. Dizzy était précisément la personne que je ne voulais pas rencontrer, et comme fait exprès... bref, fuyons.
— Dois-je comprendre que Condeezza n'est pas ton amie ?
— Tu dois.
— Tu peux peut-être m'en dire plus, il y a sûrement un terrain d'entente...
— Aucune chance. C'est une longue histoire et le moment est mal choisi pour te la raconter.

Je vais donc le faire à sa place. Enfant illégitime d'un puissant duc de Baentcher et d'une danseuse exotique de haut vol, Condeezza Gowan eut une enfance choyée et heureuse, petite princesse d'un palais plein de domestiques, comblée de jouets, de sucreries et de riches toilettes. Une telle éducation n'arrangea guère son caractère capricieux, ni son intime croyance selon laquelle l'univers lui était dû. Elle avait une dizaine d'années lorsque son père, impliqué dans un complot, fut exécuté pour trahison envers la Cité, ainsi perdit-elle du jour au lendemain opulence et considération. Sa mère mourut peu après, et elle dut se débrouiller seule, apprenant à la dure la flatterie, la diplomatie, ce qu'elle appelait « le calcul des gens ». Un ventre vide est le meilleur des professeurs, dit un proverbe de Baentcher, et au vu des résultats obtenus par Condeezza, on ne peut que s'en convaincre, car après plusieurs années difficiles à faire tous les métiers dans les quartiers bourgeois de la métropole, elle parvint à remonter l'une après l'autre les marches de l'ascension sociale qu'elle avait dévalées si rapidement, usant de son physique plutôt agréable, de sa conversation brillante, de son intelligence supérieure, de sa volonté de fer et de sa totale absence de scrupules moraux. Aujourd'hui, sa situation était paradoxale pour qui ne connaissait pas les mœurs particulières de la Cité Rouge : son sexe lui rendait difficile la conduite d'un négoce de quelque importance ou l'accession à une

charge politique, et sa naissance lui interdisait définitivement tout espoir de noce avantageuse. Malgré cela, elle tissait sa toile, organisait ses réseaux, connaissait chacun, faisait se rencontrer certaines personnes, en faisait se combattre d'autres, favorisait ou ruinait les entreprises de tel parti pour complaire à telle faction et, en un subtil jeu d'influences croisées et d'équilibres improbables, faisait progresser ses petites affaires dans l'ombre, qui lui était propice. Il serait exagéré de dire que Condeezza Gowan dirigeait Baentcher, il y avait plus influent qu'elle, mais bon an mal an, elle s'arrangeait pour que la cité lui profite au maximum, pour y avoir un maximum d'obligés, et pour qu'un maximum d'or finisse dans ses caisses.

Stature élancée, finesse du corps et des manières, ambition brûlante, aptitude fort modérée au pardon et à la charité, intelligence vénéneuse, âme noire voilée sous d'épaisses couches de mensonges, cette description s'appliquait aussi bien à Vertu qu'à Condeezza qui, bien qu'elles fussent d'extractions fort différentes, se ressemblaient en tout. Comment auraient-elles pu s'oublier l'une l'autre, elles qui partageaient tant ? Vertu n'avait pas menti en disant qu'elle avait souvent songé à Condeezza, elles étaient comme deux sœurs, deux jumelles, le reflet et son sujet, unies dans une commune et égale, éternelle, prodigieuse, proverbiale et réciproque exécration. Comme en un coup de foudre démoniaque, les deux fillettes s'étaient haïes au premier regard, et au cours de leur ascension simultanée vers la puissance, l'une sous les lambris des palais et l'autre dans l'ombre des bas-fonds, elles avaient pris soin de cultiver la fleur noire de cette haine, l'arrosant régulièrement de fiel et de méfaits dont la cruauté finit par parvenir aux oreilles des Baentcheriens bien informés, qui en firent une légende, puis une chanson fameuse, « La reine noire et la reine blanche ». Au point culminant de leur lutte, tandis que le Xno rougissait chaque matin du sang et des cadavres des spadassins stipendiés par l'une ou l'autre, il advint même que le peuple fut alarmé par un si grand nombre de dépouilles pourrissant dans les rues et par les récits de vilenies si incroyables qu'elles épouvantaient les moins sensibles des hommes.

— Eh, moins vite, il ne s'agit pas de nous tuer !

Dans le coche ballotté sur les pavés humides, Vertu tentait de rester assise tout en essayant de comprendre le fonctionnement de son Parloin.

— Bon, ça marche comment cet engin du diable ? Oh, mais c'est fini de conduire comme un taré ? Morgoth, dis-lui de ralentir !

Morgoth se pencha et héla le cocher à plusieurs reprises, sans succès.

— Il ne m'entend pas, il a les oreilles bouchées.
— Tu vois ça d'ici ?
— Ben, je vois la hampe de flèche qui entre dans son oreille droite, et la pointe de flèche qui sort de son oreille gauche.
— Oh putain.

Remettant à plus tard son entrée dans le monde merveilleux des télécommunications mobiles, elle risqua à son tour une tête par la portière, et constata que trois cavaliers lancés au triple galop les poursuivaient, dont elle ne voyait que les lames scintillantes, deux à quelque distance, le troisième à quelques enjambées seulement. Aussitôt, elle se glissa hors du véhicule et, évitant de se faire copieusement râper la couenne par un coin de rue, prenant appui sur le coin de la fenêtre, elle parvint à prendre la place de l'infortuné conducteur, dont elle poussa sans ménagement la dépouille à terre. Elle fit faire à ses chevaux une série de virages serrés pour ôter au poursuivant l'envie de la doubler, puis s'engagea dans une venelle qu'elle connaissait, tout juste assez large pour permettre cet exercice. Un carreau d'arbalète transperça la cloison

arrière du fiacre et se planta à quelques pouces de la tête de Morgoth, ce qui le convainquit de rejoindre sa collègue à l'avant. Il eut bien de la peine, sa tenue de soirée n'étant pas faite pour les acrobaties, mais après avoir manqué de choir plusieurs fois sous les roues cerclées de fer, il parvint à ses fins au moment où le plus proche des sicaires, las des manœuvres de Vertu, avait sauté de sa monture pour agripper l'arrière du fiacre, grimpant sur le marchepied destiné initialement à un laquais. Notre voleuse se débarrassa alors des rênes au profit de Morgoth, qui ne savait qu'en faire, et monta sur le toit au moment où l'acrobatique assassin faisait de même. Désarmée, elle considéra un instant son adversaire, dont la dague avait jailli en un éclair. Ils se jaugèrent un instant, suspendus chacun aux mouvements de l'autre...

Puis, Vertu plongea, et le spadassin n'eut que le temps d'apercevoir l'enseigne du « Singe Oxydé » qui lui arrivait dessus à toute vitesse avant de se la prendre dans la figure. Mais notre astucieuse héroïne n'en avait pas fini avec lui : elle avait profité de la stupeur de son opposant pour se jeter à ses bottes et l'avait retenu avant qu'il ne tombe dans la ruelle, puis lui avait dérobé son arc et son carquois. Durant cette scène violente, les deux autres poursuivants s'étaient rapidement rapprochés. Une erreur qu'ils n'eurent jamais plus l'occasion de refaire.

Ils débouchèrent dans l'Avenue du Timon de Cuivre, Vertu fit alors ralentir quelque peu les chevaux, fit sauter Morgoth à terre, puis le suivit, non sans avoir copieusement fouetté les montures qui s'en furent à toute vitesse. Ils se jetèrent dans une ruelle attenante autant qu'obscure où ils purent souffler à leur aise.

— Je vois que les tendres sentiments de Condeezza à mon égard n'ont pas changé.
— Tu es sûre que c'était elle ?
— Certaine. Il faut fuir la ville au plus tôt, prévenons nos amis. C'est quoi déjà le numéro de Sarlander ?

VI.20 Sur la nature du bien et du mal

Le restant de la Compagnie était à ce moment occupé à ouïr, avec un intérêt très modéré, le discours enflammé de Xyixiant'h qui tenait d'expliquer en termes compréhensibles par les simples mortels les beautés secrètes et les mystères insondables de la politique monétaire et de ses implications déterminantes au niveau des marchés obligataires.

— ...consécutif au relèvement des taux d'intérêt sur les bons du trésor à dix ans, ce qui a mécaniquement entraîné un tassement des spreads sur les obligs à haut rendement. En fait, c'est très simple.
— Ah ben oui, bien sûr, expliqué comme ça, c'est limpide, concéda Mark, qui n'en pensait pas un mot mais ne souhaitait pas réellement qu'elle recommence.
— On dit que ce sont les humains qui inventèrent l'usage de la monnaie et l'apprirent aux autres races, voici donc une invention dont vous pouvez vous enorgueillir à juste titre. Ah, l'argent, quelle belle chose.
— Et ta fascination à son égard ne lasse de me surprendre venant d'une personne de qualité telle que toi.
— Il y a pourtant de quoi, car il est porteur d'une magie bien particulière. Regarde attentivement ces quelques pièces d'or.
— Je regarde. D'ailleurs, toute l'auberge les regarde.
— Et qu'y voient-ils, tous ces gens, dans ces pièces ? L'un se figure le fabuleux festin qu'il offrirait à ses amis, l'autre songe à s'enivrer tout un mois durant. Leur donnerais-je, et aussitôt,

qui se ferait faire un bel habit neuf pour courir la gueuse, qui se payerait le voyage pour retourner près des siens qu'il n'a pas revus depuis longtemps, qui offrirait un bijou à sa bien-aimée, qui achèterait une épée pour partir à l'aventure. Tel est le pouvoir de l'or, peu importe où il a été frappé ou comment vous l'obtenez, il peut à volonté se métamorphoser en tout ce qui vous fait envie, pour peu qu'il soit en quantités adéquates. Il révèle ainsi mieux que n'importe quelle confession la nature profonde de celui qui le dépense, ou ne le dépense pas.
— Et j'ai l'impression que toute ces personnes qui observent ton or avec des yeux ronds seraient heureuses de vérifier par elles-mêmes le bien-fondé de ta théorie.
— Ça va pas la tête ?

Bidibidibidi, fit alors la poche intérieure du petit gilet très tendance de Sarlander, qui en sortit son parloin et, selon le terme impropre en vigueur, « décrocha ».

— Robert Sarlander bonsoir... Ah bons... Oui... Oui ils sont là... Ah... Oui, oui... D'accord. Où ça tu dis ? D'accord, on va faire ça. OK, à plus.

Puis il rangea son objet, l'air ennuyé, et expliqua :

— C'était Vertu, on plie les gaules et on s'en va.

Clibanios connaissait un curieux sortilège qui tenait en fait autant de l'art lyrique que de la magie au sens où l'entendent les vrais magiciens, et qui avait l'effet surprenant de faire passer quelqu'un inaperçu aux yeux de celui qui ne le cherchait pas, sans que celui-ci n'ait nullement besoin de se cacher. Il en usa sur lui-même et ses six amis qui, une fois qu'ils eurent rassemblé à la hâte leurs affaires et payé à l'aubergiste ce qu'ils lui devaient, purent donc chevaucher dans les rues de la ville en respectant les consignes de rapidité et de discrétion édictées par leur patronne.

Ils se rendirent ainsi à un lieu que la voleuse leur avait indiqué, une cachette qu'elle avait repérée distraitement la première nuit de leur séjour à Baentcher, à quelques encablures au sud-est du Temple Noir. Jadis, ç'avait été une petite taverne au nom énigmatique, le « Singe Rhombique Étoilé Sans Rapport Aucun Avec Le Beau Métier d'Étameur ». Les étages de bois n'étaient que ruines pourrissantes et décombres livrés au vent, mais le rez-de-chaussée, soutenu par de lourds piliers de pierre sans doute bien plus anciens que le reste du bâtiment, fournissait encore un abri décent, pour autant qu'il ne pleuve pas. C'est là qu'ils retrouvèrent Morgoth et Vertu qui les attendaient, anxieux, autour d'un feu minuscule. Vertu exposa la proposition de l'Ambassadeur de Gunt, puis raconta leur rencontre avec Condeezza et leur fuite éperdue.

— Et bien, se dit Ghibli tout haut, je préfère être à ma place qu'à la tienne. Note bien, c'est toi qu'elle cherche, alors si accidentellement il venait à t'arriver un accident, tel que t'empaler par accident sur une flèche empoisonnée, ça nous débarrasserait du même coup de cette mystérieuse ennemie.
— Oh ça, il ne faut pas y compter, elle ne me tuera pas, je ne me fais pas de souci pour ça. Elle cherchera d'abord à vous assassiner dans des circonstances douloureuses, c'est ce qu'elle fait d'habitude.
— Et bien, elle ne t'aime pas beaucoup, s'étonna Piété.
— C'est le moins qu'on puisse dire. Elle me déteste. Elle me hait. Elle me vomit. Elle m'exècre. Elle m'a en abomination.
— Pourquoi ça ?
— Ah ça, je n'en ai aucune idée !
— Y'a peut-être un vague rapport avec le fait que tu as tué ses enfants, proposa distraitement

Mark.

Vertu s'empourpra, les autres ouvrirent de grands yeux.

— Le premier, c'était un accident, se justifia-t-elle. Et puis elle me détestait de bien avant. Et puis comment tu sais ça au fait ?
— Eh, c'est moi, Marken-Willnar Von Drakenströhm. Vos « exploits » ont tout de même suscité l'admiration des foules dans le petit monde des seigneurs du mal. Tiens, Clibanios, tu peux nous chanter « La reine noire et la reine blanche » ?
— *(plink plink) Oyez la triste chan…*
— Continue et je te tue encore plus.
— *(plink plonk) … s'achève notre histoi-reu.*
— Bien, alors la situation est la suivante : les portes de la cité vont rester fermées jusqu'à l'aube, ce n'est qu'à partir de ce moment-là que nous aurons une chance de nous échapper sans nous faire remarquer. Il vous faudra trouver des déguisements convaincants, et surtout, exfiltrer par petits groupes, car tous ensemble, nous attirons l'attention. Aucune magie, aucune bagarre, pas un mot ! Dès le petit matin, nous quitterons cet endroit les uns après les autres en rasant les murs pour ne pas attirer l'attention, puis nous adopterons les déguisements adéquats. Je ne veux surtout pas savoir en quoi vous serez ! Moins nous en saurons les uns sur les autres, moins nous en dirons sous la torture. Notre point de ralliement sera Banvars, la ville est sûre, pour autant que je sache, et hors de portée de Condeezza. Pour l'instant, prenons du repos, et prions nos dieux respectifs qu'ils nous accordent la grâce de nous revoir. Je sais que certains d'entre nous n'en reviendront pas, et…
— Euh… dis donc, t'en fais pas un peu trop là ? Je veux bien qu'elle t'ait traumatisée dans ta jeunesse, mais tu la surestimes peut-être.
— L'humanité se divise en deux catégories, Ghibli. Il y a ceux qui surestiment Condeezza, et ceux qui ne la connaissent pas. La sélection naturelle a vite fait disparaître ceux qui la sous-estimaient. Dormez, ceux qui le peuvent, demain sera une longue journée, et les jours suivants aussi.

Et ils s'installèrent comme ils le purent parmi leurs sacs, autour du petit feu. Vertu, pour sa part, se tint à l'écart, elle savait n'avoir aucune chance de trouver le sommeil ce soir-là.

— C'est étrange comme on attribue des défauts aux étrangers et comme on accorde facilement des qualités aux gens que l'on côtoie. On se figure que sous des dehors cyniques se cachent des trésors d'humanité, des choses de ce genre.

Vertu se retourna. Elle ne put voir le visage de Morgoth, qui était dans l'ombre.

— Et puis un jour on ouvre les yeux, poursuivit-elle, et on voit… quoi au juste ?
— Un assassin, capable d'exécuter sans remord les enfants de ses ennemis.
— Qu'ai-je donc fait pour que tu me croies pourvue d'un cœur noble et pur ? J'ai tué, supplicié, volé de tout et à tout le monde, j'ai répandu la souffrance et le désespoir en bien des lieux, et bien souvent sans même chercher à en tirer profit. La haine et la vengeance sont pour moi comme le pain et le vin, et c'est une journée perdue qui n'a vu le sang abreuver ma lame. Voilà qui je suis, tiens-le-toi pour dit, mais en la matière, tu es bien prompt à me juger. Tu n'y étais pas, tu ignores tout des circonstances.
— J'ai peine à me figurer les circonstances peuvant justifier un tel crime.
— Je t'assure que placé dans la même situation, plus d'un aurait agi de même, crois-moi. Tu ignores ce que Condeezza… C'est le mal, vois-tu, le mal en personne, et les démons eux-mêmes…

Puis elle se détourna, et poursuivit, un ton plus bas.
— Et puis, le « sans remord » était peut-être de trop.
— Dois-je comprendre qu'il te reste une conscience morale ? Parle-moi sans crainte, je suis curieux de connaître les mécanismes qui animent un esprit maléfique.
— Garde-toi de trop bien connaître ces mécanismes, gentil Morgoth, tu pourrais te retrouver happé entre deux engrenages. Bien des cultes considèrent que le bien est le fruit de la civilisation et ne peut être préservé que par la pratique assidue de la religion, l'observance de la loi et l'introspection morale, et qu'à l'inverse, le mal est l'état naturel de l'homme livré à lui-même. Et bien, sache que rien n'est plus faux. La compulsion à faire le bien est tout aussi naturelle que l'instinct mauvais, et en tout homme les deux cohabitent, seules varient les proportions. Tu conviendras aisément que seuls quelques rares individus accèdent à la sainteté, à l'affranchissement de toute pulsion destructrice. Ils sont si rares qu'une cité grande comme Baentcher qui en verrait naître un tous les siècles pourrait se dire fortunée, si rare qu'on met parfois en doute l'existence de tels êtres illuminés. Et bien, apprends qu'il est tout aussi rare de rencontrer un être qui ne soit que mal, sans qu'aucune trace de compassion ne subsiste en lui. De même que nous tous sur cette terre nous ressentons la faim ou la soif, nous ressentons aussi la souffrance d'autrui, c'est notre lot commun, c'est à juste titre ce que nous appelons « l'humanité », ce qui nous distingue des bêtes – quoique à la réflexion, je sois disposée à croire certains animaux capables d'élans similaires. Et c'est une chose bien logique lorsqu'on y réfléchit, car sans ce penchant à venir en aide au faible, au vieillard, au malade, à l'enfant abandonné, jamais notre race n'aurait survécu plus de quelques générations à l'adversité tant nous sommes physiquement faibles, et notre seule chance d'obtenir un tant soit peu de sécurité en ce bas monde est de vivre en société. Pourquoi crois-tu que l'on dresse les soldats à coups de trique si ce n'est pour qu'ils aient, au moment du combat, la force de surmonter cette pitié ? Pourquoi crois-tu que les bourreaux soient si bien payés et que le métier rencontre cependant si peu de vocations ? Tuer son semblable n'est pas chose facile, tu as eu l'occasion de t'en apercevoir, et si l'habitude permet de s'y endurcir, ça n'est jamais un acte anodin que de donner la mort.
— Voilà une philosophie qui me convient plus que tes paroles habituelles. Et donc, par voie de conséquence, il est toujours possible au pire des hommes de s'amender.
— Si les circonstances s'y prêtent, ces choses-là peuvent arriver. Tu en as d'ailleurs un bel exemple sous les yeux, regarde donc ce grand ahuri qui dort comme un bébé.
— Mark ?
— Il n'est pas meilleur que moi, crois-le, il a commis bien des crimes épouvantables. Et pourtant, c'est aujourd'hui un défenseur du bien.
— Oui, enfin, il y est un peu contraint par son ange observateur.
— En parlant d'observateur, ce n'est pas le sens de l'observation qui t'étouffe, ça fait bien longtemps qu'il s'en est allé, le bel oiseau blanc, ne l'avais-tu pas remarqué ? Cet ahuri de paladin fait encore le difficile et parle de sa charge avec dédain, mais il suffit de voir son regard au moment du combat pour comprendre qu'il est, au fond de lui, bien aise de la malédiction qui l'a frappé, et de cette offre de rédemption faite par Hegan. Je gage que dans les mois et les années qui viennent, il deviendra un si parfait défenseur de la veuve et l'orphelin qu'il sera impossible à quiconque de se le figurer en sinistre seigneur de la guerre, ce qu'il était pourtant. Hegan est un dieu avisé et il n'a pas accordé sa bénédiction au hasard, le pardon est une puissante arme au service des dieux du bien, une arme capable de changer une âme du tout au tout. En fait, plus j'y réfléchis, plus j'en viens à penser que Mark n'était qu'un

égaré que les hasards de la vie avaient jeté sur les voies du mal, et que la condition paladine était sa véritable destinée. Il a eu, finalement, bien de la chance.
— Mais alors peut-être que toi aussi, si on t'y aidait, tu pourrais...
— Il est trop tard pour moi, mon fils.

Une longue phrase de silence se déroula ici.

— Je suis quasiment certain de ne pas être ton fils.
— C'est exact, je suis d'ailleurs nullipare, je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Et puis, il est toujours possible qu'un jour, moi aussi, par quelque grâce divine, j'accède à la paix de l'âme. Même si dans mon cas, j'ai peine à imaginer les étranges et spectaculaires circonstances dans lesquelles cela pourrait se faire.
— On ne sait jamais. Et puis, peut-être que ces circonstances permettront aussi à Condeezza d'oublier ses griefs contre toi, et votre querelle s'apaisera.
— Ah non, ça c'est pas possible. Condeezza fait justement partie des rarissimes individus dont je t'ai parlé, et qui sont purs de toute trace de bien. Dis-moi, connais-tu un peu les enchantements mis en œuvre dans la construction des parloins ?
— Euh... oui, un peu, j'en ai discuté avec Sarlander et c'est assez fascinant. Mais quel rapport...
— Crois-tu qu'il soit possible à un tiers d'espionner ce que deux correspondants se disent ?
— Oh non, bien sûr, c'est quasiment impossible.
— Quasiment ?
— Il faudrait beaucoup trop de moyens.
— Du genre ?
— Et bien, la meilleure façon, ce serait de brancher des dérivations sur les relais répétiteurs et de centraliser les informations sur une machine à congruences, du type de celle d'Olazabal. À supposer qu'on arrive à casser le code d'Elfic Telecom, le décryptage des données serait complexe, mais possible.
— Possible ?
— Évidemment, pour quelqu'un d'extrêmement décidé et ayant plein d'or à mettre dans un tel projet. Je crois même qu'il serait possible de localiser précisément un parloin particulier où qu'il se trouve, pour autant qu'il soit dans la zone couverte par les répétiteurs.
— Ah, d'accord. Je comprends mieux comment Condeezza a pu nous retrouver, regarde un peu ces malabars à l'air sournois qui commencent à s'assembler discrètement à l'extérieur. Allez, réveille les autres en silence, on dégage.

VI.21 Au service de la Reine Noire

Raghor ne débordait ni d'enthousiasme ni de confiance à propos de cette affaire. Cela faisait treize ans qu'il portait les armes, autant dire qu'il était un ancien, et son expérience des louches affaires de Baentcher lui soufflait que cette chasse aux aventuriers improvisée dans les bas quartiers de la cité pourpre n'allait pas être qu'une partie de plaisir. Ils étaient neuf en face, à en croire les renseignements que lui avait fournis son employeur, dont au moins un magicien. Mais de quelle puissance ? Bien sûr, il pouvait compter sur une nombreuse compagnie, des hommes connaissant leur métier, sans attaches et sans scrupules, un redoutable groupe de spadassins. Et puis, la Reine Noire payait bien, et elle pouvait arranger certaines affaires gênantes au cas où lui ou ses hommes se retrouvent dans les ennuis, un confort dont peu d'assassins jouissaient. Mais quand même, il devait être prudent.

— Chef, chef…

C'était Moluka, son vieux sorcier vicieux, banni de toutes les guildes pour ses mauvaises mœurs, mais bien utile cependant. Il tenait entre ses mains tremblantes – elles l'avaient toujours été – le parchemin magique confié par la patronne, qui figurait le plan de la ville.

— Que veux-tu ?

— Regardez, les parloins, ils ont disparu !

Effectivement, il ne restait plus trace des symboles magiques qui évoluaient sur la carte au gré des déplacement de leurs cibles et qui les avaient guidés jusqu'à l'auberge abandonnée.

— Comment c'est possible ?

— Ils ont dû les éteindre.

— Alors, c'est qu'ils ont compris qu'on arrivait. Nous ne pouvons plus attendre les autres, il faut y aller !

Ils étaient vingt-six, l'effectif était loin d'être complet, mais les nécessités du combat imposaient de faire vite, il ne fallait pas qu'ils s'échappent. La Reine Noire n'était guère réputée pour pardonner les échecs.

Les hommes vêtus et maquillés de noir savaient quoi faire, ils se glissèrent le long des rues comme des chats, sans bruit, faisant tours et détours pour éviter les zones éclairées par les lampes à huile. Ils se postèrent tout autour de la vieille auberge, les trois monte-en-l'air escaladèrent les façades lépreuses pour prendre pied à l'étage dévasté. Il leur laissa deux minutes, tendant l'oreille, mais aucun bruit de lutte ne se fit entendre. Alors, il fit un geste sec à l'attention des deux hommes en armure lourde et grand bouclier qui, armés de leurs haches, défoncèrent simultanément les deux portes branlantes et investirent la place, suivis chacun par deux bretteurs et un arbalétrier, selon la tactique brutale dont ils avaient l'habitude.

Mais cette fois, ils ne surprirent personne. Le feu avait été étouffé d'un coup de botte, et agonisait doucement dans une débauche de fumée. Les monte-en-l'air redescendirent, ils n'avaient rien trouvé en haut. La conséquence logique était qu'ils s'étaient enfuis par le bas, comme Raghor l'aurait fait lui-même dans la même situation. Il ne fallut pas longtemps pour découvrir la trappe menant à la cave et pour la défoncer – on l'avait condamnée de l'intérieur en y glissant un madrier.

Sautant promptement sur le sol humide de la cave pleine d'araignées, ils ne dérangèrent que la gent murine qui s'y activait à ses étranges affaires. Ils cherchèrent alors le passage secret réglementaire, que l'on trouvait nécessairement dans toute cave de taverne normalement constituée. En fait de passage secret, il s'agissait d'une grille de fer forgé par laquelle les eaux d'infiltration étaient censées s'évacuer jusqu'à l'égout. Des traces indiquaient qu'elle avait été descellée voici peu, puis remise en place. Jusque-là, on ne pouvait pas dire que leur pisteur avait de grandes difficultés à suivre la trace des fuyards.

L'égout était étroit et ils durent progresser voûtés et à la queue leu leu, en deux files, une sur chacun des trottoirs glissants et larges d'à peine un pied qui encadraient le cours d'eau puant. La position était favorable aux fuyards, Raghor le savait bien pour avoir été un jour à leur place. Le pisteur justifia sa solde, ils étaient remontés vers l'amont. Il fallait se presser, mais trop de précipitation aurait des conséquences néfastes, on résiste difficilement au plaisir de poser un piège ou de tendre une embuscade à ses poursuivants dans de telles circonstances.

Il appela Kraodas trois-et-deux, l'un de ses hommes, qu'il savait être un risque-tout. C'était aussi un veinard, et un beau salaud qui ne manquerait pas au reste du groupe s'il avait un fâcheux accident. Le jeune homme à la barbe bouclée accepta de partir en avant-garde contre

une prime de soixante askenis. Raghor lui confia son Face-de-Lion, son écu pare-feu légendaire ayant servi pas mal de héros augustes avant le guerrier vantard à qui il l'avait volé. Le casse-cou eut aussi droit à une bénédiction de Rolliflas, leur sinistre prêtre, pour le prémunir contre les poisons, il but une utile potion pour aiguiser ses réflexes, tandis que les deux sorciers, Moluka et Shenizer, lui conféraient temporairement la faculté de voir dans le noir et une résistance corporelle hors du commun. Trois-et-deux fanfaronna, se croyant invincible, mais même protégé par tant de sortilèges, il risquait encore sa vie. Il partit donc en avant, bouclier dans une main et dague dans l'autre, et le gros de la troupe le suivit à une vingtaine de pas.

Les fuyards avaient préféré détaler en vitesse plutôt que chercher à couvrir leurs traces, et c'était un tort. Leur piste était facile à suivre, ils avaient semé divers ustensiles sur leur passage, des bricoles tombées des sacs, vêtements, parchemins, couvertures... Une couverture bien épaisse au goût de Kraodas qui, de la pointe de sa dague, la souleva et découvrit une belle bourse grosse comme le poing et à moitié pleine ! Il en trancha le lacet avec dextérité, jeta un œil à l'intérieur, et y découvrit l'éclat de l'or. Puis, une fraction de seconde plus tard, il fut alerté par une étincelle, une flamme bleue sembla courir à l'intérieur du petit sac de cuir... Il n'eut que le temps de ramener devant lui le bouclier, le sac lui explosa à la figure, projetant sur son corps des gouttelettes brûlantes de cet or qu'il avait convoité.

— L'imbécile, il suffit d'un piège et il tombe dedans ! Vite, soignez-le !

Rolliflas arriva aussitôt et entama l'incantation curative. En bon capitaine, Raghor devait montrer de la colère devant la maladresse de ses hommes, mais en fin de compte, c'était plutôt une bonne chose ce qui s'était déroulé là : leurs proies avaient dû passer un bon moment à préparer cette embûche qui, au final, n'avait en rien amenuisé leurs forces. Encore une fois, Kraodas avait eu de la chance, le bouclier l'avait protégé d'un piège à feu qui l'aurait tué sans ça. Les autres n'étaient sûrement pas très loin.

Un cri étouffé derrière lui, une flèche s'était plantée dans la gorge d'un de ses hommes, un deuxième trait jaillit avant que personne n'ait le temps de réagir, et trouva lui aussi sa cible. Non, ils n'étaient décidément pas loin. Leurs ennemis avaient tendu un piège au-dessus du piège, ils étaient là, tapis dans l'obscurité, tandis qu'eux-mêmes s'étaient immobilisés à la lumière des torches, offrant de belles cibles. Il entendit comme une lourde chauve-souris, et entrevit un éclair gris pulsant plusieurs fois, il se rapprochait...

Il leva son bouclier devant lui, aussitôt il ressentit dans ses bras un choc capable de briser l'échine d'un buffle, mais le brave écu résista. Un objet lourd tomba devant lui et coula aussitôt dans l'eau sale, il se pencha pour le rattraper et vit que c'était une hache magique, sans doute d'une grande puissance. Il n'eut pas le loisir d'en profiter, car aussitôt qu'il eut mis la main dessus, l'arme se tortilla de plus en plus violemment, comme un chat qui va au bain, et finit par repartir en sifflant en direction de l'obscurité hostile. Alors seulement, Raghor prêta attention à la psalmodie étouffée qui provenait du sombre couloir, une triste chanson qu'il connaissait bien, même lui qui n'était en rien magicien...

Il courut vers l'avant et fit plusieurs pas avant le départ de la boule de feu qui, brièvement, illumina les faces de ses ennemis. Ils n'avaient pas l'air de béjaunes, hélas. Le feulement du projectile magique emplit tout l'espace sonore, dans un espace aussi réduit, il ne pouvait pas rater son coup, à moins qu'on ne l'intercepte. Raghor se jeta en avant, comptant sur Face-de-Lion pour se protéger, et lorsque la tornade de feu envahit le tunnel, il eut la chance de n'être que superficiellement brûlé aux jambes avant de retomber lourdement dans l'eau certes infecte, mais en l'occurrence salvatrice.

Voyant le courage de leur capitaine, les hommes se ressaisirent et, sur deux rangs, firent chanter les arcs courts et les arbalètes, et leur grêle de projectiles fut si drue qu'elle transperça les défenses adverses et fit taire les armes de leurs ennemis. Aussitôt, Raghor donna l'ordre d'avancer. Les deux lourds guerriers en armure passèrent sur les côtés, courbés derrière leur pavois, lui-même avança dans l'eau, qui lui montait à mi-cuisse et le protégeait partiellement.

À nouveau les flèches se croisèrent et se fracassèrent sur le fer des boucliers, à nouveau la voix du sorcier ennemi se fit entendre, mais ses propres lanceurs de sorts n'étaient pas restés inactifs et tandis que Rolliflas entonnait un sortilège de protection élémentaire destiné à couvrir les combattants du premier rang, Moluka expédiait une boule de lumière qui s'immobilisa à peu de distance de l'ennemi, l'éclairant d'une lumière si crue qu'ils en furent un instant aveuglés. Shenizer évoqua alors un terrible sortilège, un fléau de vermine rampante et volante destinée moins à blesser qu'à empêcher les mages et prêtres de se concentrer sur leurs magies respectives. Mais le jeune magicien qui était en face fut le plus rapide, et projeta dans le couloir une sphère grise d'aspect sec et poussiéreux, tout à fait appropriée à la tristesse des lieux, et qui, en explosant au contact du plafond, libéra une grande quantité de filaments gluants qui barrèrent la totalité du couloir sur une vingtaine de pas de long. Ces soies tenaces avaient la propriété de s'enrouler autour des membres et des armes et, si elles ne présentaient en elle-mêmes aucun danger, elles immobilisaient la compagnie dans une posture peu avantageuse. Shenizer put toutefois expédier son essaim de vermine, et Moluka à son tour dépêcha un nuage putride et suffocant qui s'éleva de la bourbe infecte dans laquelle ils pataugeaient tous pour prendre les neuf aventuriers à la gorge. Ils décidèrent alors de décrocher et de profiter de ce que leurs poursuivants étaient ralentis pour reprendre un peu d'avance.

Mais le capitaine Raghor avait vu où leurs pas menaient maintenant les ennemis de la Reine Noire, il connaissait ce couloir qui n'avait qu'une seule issue, et savait qu'il pouvait maintenant se présenter devant sa maîtresse sans crainte car il avait accompli son devoir. Tout en essayant de se dégager, il prit son parloin et composa le code qu'il connaissait.

— Raghor à QG, envoyez toutes les équipes au Temple Noir, ils sont coincés.

VI.22 Où est définitivement tranchée la question du bourrin du groupe

— Ah, les sales bêtes, j'en ai encore plein mes vêtements, s'écria Morgoth dès qu'il fut sorti des souterrains

— Et voilà, se réjouit Vertu, ma mémoire ne m'avait pas trompée, nous voici revenus au Temple Noir.

— Excellent, dit alors Monastorio, dans ce lieu saint, ils n'oseront pas nous poursuivre.

— Oui, avec un peu de chance, nous avons du temps pour souffler et chercher un moyen de quitter la…

Mais avant qu'elle n'ait le temps de terminer sa phrase, la poterne sud du Temple Noir claqua, troublant l'atmosphère exceptionnellement calme qui y régnait à cette heure tardive. Une grande quantité de combattants fit irruption sous les yeux effarés des fidèles nocturnes et des quelques prêtres de permanence, tandis que par le grand portail, une deuxième colonne de serviteurs de la Reine Noire s'avançait en bousculant les travées aux cris de « tuez-les » ou « ramenez leurs têtes. »

— Vite, montez dans l'escalier, ordonna Vertu avant que les premières flèches ne sifflent.

Ils se précipitèrent dans l'escalier le plus proche, étroit et en colimaçon, qui semblait s'enfoncer dans l'épaisseur de muraille noire. Au loin déjà, les premiers sortilèges commençaient à être marmonnés. Vertu resta en dernier sur le sol du lieu de prière, incrédule devant l'audace effarante de son ennemie, ce qui ne l'empêcha pas de tirer une de ses flèches elfiques par-dessus la tête des guerriers furieux pour abattre l'un des magiciens. En fin de compte, elle détala dans l'escalier, qui était de la sorte de ceux qui s'enroulent en montant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Le détail a son importance car, dans cet espace réduit, ce facteur offrait un avantage à un défenseur : pour peu qu'ils fussent tous deux droitiers, la colonne centrale gênait le bras de l'attaquant. Ainsi, la voleuse parvint à sabrer tout en reculant, et blessa gravement plusieurs de ses poursuivants avant de ressentir la fatigue. Finalement, une occasion de rompre le combat se présenta, qu'elle saisit pour prendre la fuite.

L'escalier était très haut, et lorsqu'elle parvint au sommet, ses jambes étaient devenues faibles, sa tête lui tournait et une bile amère lui venait à la bouche. Toutefois, la fraîcheur de l'air extérieur était bienvenue. Fraîcheur était un euphémisme, il faisait un froid à couper le souffle, et il commençait à neiger. Elle constata que ses compagnons étaient sains et saufs, et qu'ils étaient maintenant juchés sur le toit de l'immense édifice, au pied de l'immense coupole blanche, occupant une terrasse de dix pas de côté. Une fois que leur chef les y eut rejoints, Mark, Piété, Ghibli et Sarlander soulevèrent de conserve, quoique avec peine, lourde dalle de marbre à moitié descellée qu'ils déposèrent par-dessus l'issue de l'escalier.

— Voilà, ça va les amuser un bon moment, résuma Mark. Quelqu'un a-t-il une idée pour nous tirer d'ici ?
— Et il faudrait que ça soit rapide, préconisa Xyixiant'h, nos ennemis vont sûrement tenter d'envoyer des archers nous cribler de flèches depuis les minarets, à moins qu'ils ne passent par l'intérieur de la coupole, qui est creuse, sortent par l'ouverture située près de l'oculus et ne se laissent glisser jusqu'à nous. Notre situation est précaire.

Vertu s'était penchée au-dessus du vide pour juger de l'opportunité d'un plongeon, mais comprit vite la sottise de son élan, il y avait près de cinq cents pieds de dénivelé. En revanche, elle avait une bonne vision de la place de la Rédemption, devant le temple, où un carrosse noir et or venait d'arriver à toute allure. Un personnage en élégante cuirasse en descendit, dit deux mots aux spadassins venus l'attendre, puis leva les yeux.

— Quel honneur, Sa Considérable Saloperie Condeezza Gowan est venue en personne assister à notre exécution !
— C'est elle ? demanda Piété. Elle n'a pas l'air bien terrible.
— Il faudrait qu'on trouve un moyen de filer d'ici dans les plus brefs délais. Morgoth, une idée ?
— Pourquoi toujours moi ?
— D'accord, je vais demander aux autres sorciers du groupe. Réfléchissons, nous ne pouvons pas sauter, ni redescendre par l'escalier...
— Si on se rendait ? proposa Monastorio. Dans certaines circonstances, la reddition est une alternative tout à fait honorable.
— Entre sauter et me rendre à Condeezza, je préfère sauter. Et croyez-moi, je parle en connaissance de cause. Non, ce qui nous faudrait, c'est un moyen de voler loin d'ici, du genre de ces tapis magiques...
— Hélas, répondit Morgoth, ça prend des mois à fabriquer, à supposer que j'aie les ingrédients, le matériel d'étude et les connaissances requises.
— L'idéal, ce serait un genre de coursier volant. Un peu comme un pégase ou un griffon...

mais en plus gros pour pouvoir nous emporter tous.
— Oui, ou alors… Ah oui, je vois un peu ce que tu veux dire. Genre gros, qui vole…
— Voilà voilà voilà.
— Genre.
— Très gros.
— Un peu.

Tous les regards se tournèrent vers Xyixiant'h, qui était fort occupée à compter les minarets, à se curer les ongles et à observer le scintillement des étoiles (qui en fait ne scintillaient guère en cette nuit fort nuageuse).

— N'est-ce pas Xy ?
— Oh oui, sans doute.
— Le genre de gros bestiau volant, tu vois.
— Ah oui, ce serait bien.

Vertu fit une moue agacée et tapota de ses ongles – qu'elle se rongeait du reste – sur la poignée de son arme.

— Bon, ben tout le monde a compris que t'étais un dragon, alors tu te changes, et puis c'est marre, on va pas y passer la nuit.
— Je que hein ? Où ? Mais je t'assure, je ne vois pas du tout ce que tu veux parler…
— Mais c'est qu'elle serait foutue de nous laisser tous crever ici la gueule ouverte cette morue ! Tu veux que je te jette par-dessus bord à coups de botte dans le derrière pour voir si tu sais voler ?
— Mais je ne…

Elle sombra dans un soudain silence, et une triste résignation se peignit sur son doux visage d'elfe.

— Tournez-vous.
— Pourquoi ?
— Parce que j'aime pas qu'on me regarde.
— Oh là là, où va se nicher la pudeur féminine.

La Compagnie du Gonfanon tourna alors le dos à Xyixiant'h. Cela dura de longues secondes, durant lesquelles le silence ne fut troublé que par la bise et la chute des flocons, qui commençaient à former couche. Puis il y eut soudain, derrière eux, quelque chose d'indéfinissable, quelque chose qui écartait le vol des flocons, quelque chose de suffisamment massif pour perturber le cours du vent et la répartition des bruits sur la terrasse.

— Tu nous dis quand tu as fini hein ?

— *J'ai fini*, répondit-elle à Vertu d'une voix qui avait quelque chose de bizarre. Ce n'était pas sa voix en elle-même, ni l'humeur qu'elle exprimait… La voleuse mit le doigt dessus au bout de quelques instants : ce qui n'allait pas dans cette voix, c'était le fait qu'elle lui arrivait directement dans le cerveau en évitant le détour habituel par les oreilles. Alors elle se retourna.

Il faudrait des pages de description pour rendre justice à Xyixiant'h, et je sais que vous êtes comme moi pressés d'arriver au terme de ce long récit, je ferai court et m'en tiendrai aux faits, en éludant les sentiments que sa vision pouvait produire sur les mortels.

C'était un assez grand dragon selon les critères de sa race, légèrement plus grand que Thklyx'haz1 en tout cas, leur seul point de comparaison, du moins leur semblait-il. Là s'arrêtait la similitude entre les deux fabuleuses créatures. Car la robe irisée de Xyixiant'h ne pouvait

en aucun cas être confondue avec les écailles mates, sombres et aiguës du dragon bleu, sa morphologie gracieuse quoique robuste aurait fait passer leur allié de circonstance pour un pachyderme mal dégrossi, et si tous deux étaient taillés pour le vol, on eût dit que l'une était à l'autre ce que le concorde est au 747. Ce qu'ils avaient devant les yeux, ce n'était pas à proprement parler une créature de chair, c'était un mythe auquel bien des gens ne prêtaient aucune réalité, l'élégance portée à son degré le plus élevé, la quintessence de la beauté, la rare créature dont les autres dragons ne sont que des reflets malhabiles et dont peu d'humains vivants avaient alors pu un jour contempler la splendeur, Xyixiant'h était, pour tout dire, un grand dragon mordoré.

Un bon moment, la Compagnie du Gonfanon considéra le saurien. Hormis Morgoth, qui évitait de croiser l'immense regard vert pomme, lequel regard à son tour évitait soigneusement de regarder dans sa direction.

Puis, un fracas épouvantable retentit, et ils purent voir distinctement la grande dalle se soulever derrière eux avant de retomber dans un nuage de poussière et de petits débris.

— Vite, embarquez, ils ne vont pas être longs à…

Un deuxième coup de bélier suivit, qui fracassa leur ultime défense. Surmontant donc leur instinct ancestral qui leur criait depuis l'hippocampe que le plus bel endroit du monde est celui qui se trouve le plus éloigné en moyenne de tous les dragons de la terre, ils montèrent sur le dos de Xyixiant'h, dont d'ailleurs la forme se prêtait assez bien à cet exercice, car elle était garnie de rangées de piquants aiguisés comme des poignards et solides comme l'acier, qui soutenaient un système compliqué de membranes faisant surfaces portantes.

Les premiers guerriers ennemis, au travers des décombres, arrivaient maintenant sur la plate-forme et, jaugeant la situation, pour tout dire, ne se pressaient pas trop pour approcher, ce dont nous ne leur tiendrons pas grief, il est vrai que le regard courroucé du dragon suffisait à tenir à distance ces hommes pourtant rudes.

La Dame Dragon constata que ses huit compagnons étaient solidement accrochés, elle se dirigea alors d'un pas sinueux, sans quitter de l'œil le groupe stupéfait de ses ennemis, vers le rebord vertigineux, étendit démesurément ses ailes translucides en bousculant le flot neigeux de mille tourbillons violents, et bascula dans le vide.

Ils sentirent alors leurs organes internes se mettre en apesanteur, sensation que l'on avait à l'époque rarement l'occasion d'expérimenter et qui donc les surprit fort. Toutefois, n'ayant pas de meilleure option, chacun des compagnons se cramponna comme il put, qui à une épine, qui à une écaille, craignant que le dragon n'ait oublié l'art du vol durant son long sommeil. Mais en fait, la chute libre ne dura que quelques secondes, Xyixiant'h ayant décidé de profiter du surplomb pour prendre le plus de vitesse possible. Elle rasa à toute allure les toits pointus bordant la place de la Rédemption, puis remonta à tire d'aile et prit un virage serré sur la gauche pour survoler le dôme du Temple Noir à deux cents pieds au-dessus de l'oculus, et ce pour deux raisons, la première étant qu'elle comptait se diriger vers le nord-est et qu'il lui fallait donc faire demi-tour, et la seconde qu'elle n'avait pas poussé son cri de dragon depuis une éternité, et que ça la démangeait.

Elle réveilla tout le quartier.

Le temps qu'elle fasse demi-tour, la Reine Noire était arrivée à son tour sur la plate-forme, et exhortait maintenant ses hommes à tirer, toutefois la vitesse et l'altitude du dragon étaient telles que même Vertu, dans de telles conditions, aurait eu bien de la peine à toucher sa cible. Vertu qui, justement, se sentait fort mal. Elle venait d'apercevoir Condeezza en contrebas, et

une vague de douleur l'avait aussitôt submergée, la haine venait de jeter du sel sur d'anciennes plaies qu'elle croyait cicatrisées, et elle sentait pulser, sur son ventre et sur sa poitrine, une longue griffure plus profonde encore. Mais si la douleur était puissante, plus impérieux encore était l'appel qu'elle ressentait dans chaque fibre de son être, l'appel ardent qui la poussait, contre toute logique, à affronter la Reine Noire.

Alors elle lâcha prise, devant le regard incrédule de Mark qui la vit basculer et tomber de plus en plus vite en direction du Temple.

VI.23 La Reine Blanche et la Reine Noire

— Arrête-toi, mais arrête-toi donc !

Mark hurlait autant qu'il pouvait, frappait Xyixiant'h de ses poings gantés de fer, mais il avait autant de chances d'entamer ses écailles que de scier les barreaux d'une prison avec un cure-dent.

— Morgoth, dis-lui de s'arrêter, c'est ta nana !

— Elle n'entend rien, répondit le sorcier.

Il désigna du menton la tête triangulaire du dragon, qui était bien à cinq pas, car Xyixian'h avait un long cou. Il est vrai que même la voix de Morgoth, qui était juste à côté de lui, était difficilement audible, couverte qu'elle était par le sifflement du vent dans leurs oreilles. Mark entreprit alors une action risquée autant que courageuse, consistant à quitter la sécurité toute relative de sa cachette pour glisser en crabe le long du cou reptilien, s'accrochant où il pouvait, et progressant ainsi jusqu'à la tête. Il eut la mauvaise idée de regarder en bas, et vit que la citadelle de Negaton, située bien en aval de la cité, défilait déjà sous eux. Le paladin avala sa salive et poursuivit sa progression, de plus en plus difficile à mesure que les épines devenaient plus petites. Enfin, il parvint à portée de main du crâne gigantesque et triangulaire et hurla à perdre haleine, espérant que les dragons avaient bonne ouïe.

— On a perdu Vertu !

— *Plus fort, j'entends rien avec ce vent.*

— On a perdu Vertu !

Avec horreur, Mark sentit ses prises changer les unes par rapport aux autres, et le long cou se distordre à mesure que Xyixiant'h tournait la tête. Puis elle tourna sa tête de l'autre côté pour bien compter tous ses compagnons. Puis elle émit à la cantonade cet inutile avertissement :

— *Accrochez-vous bien.*

Mark serra les dents, le ventre, les mains et tout ce qu'il pouvait serrer pour ne pas céder à la panique au moment où le dragon plongea à toute vitesse vers le sol. Il entrevit avec grand déplaisir le sol arriver droit vers eux, puis glisser vers le bas au dernier moment. Il y avait plein de sapins, c'était tout ce dont il se rappellerait par la suite, des sapins très rapides et très proches. Xyixiant'h étendit soudain ses grandes ailes qui claquèrent comme des voiles, faisant ressortir toutes les membranes dont elle était garnie pour freiner sa chute, y compris ses trois ailerons de queue, un vertical et deux presque horizontaux, légèrement pointés vers le bas, en dièdre négatif pour employer une terminologie précise. Elle passa ainsi en vol stationnaire en quelques instants et se posa presque à la verticale sur un assez vaste promontoire rocheux entouré de résineux.

Les Compagnons du Gonfanon descendirent alors sans trop de regrets, faisant jouer les douloureuses articulations de leurs mains, et bien heureux d'être encore en vie.

— *C'est arrivé quand ?*
— Elle a sauté au-dessus du temple… je crois qu'elle a fait exprès.

Le grand dragon releva sa tête à une hauteur impressionnante, perplexe, semblant humer l'air à la recherche d'informations.

— *Restez ici, je vais refaire un passage.*

Et avant que quiconque n'ait eu le temps de réagir, elle décolla dans un claquement d'ailes si puissant que le souffle balaya les aventuriers et les fit rouler à trois pas, hormis Ghibli qui s'était éloigné, et que sa trapuosité mettait à l'abri de ces désagréments.

— Ben si vous voulez mon avis, cette fois, y'a personne qui va nous contester le titre de groupe de gros bourrins de leurs mères.

Vertu était concentrée sur son objectif qui se rapprochait en contrebas, plus rien n'existait pour elle que Condeezza et le fait d'être en chute libre n'était qu'un désagrément secondaire. Elle sortit son sabre, pointe en avant, bien décidée à transpercer son ennemie, et le fait qu'il puisse lui en coûter quelque chose, comme par exemple sa vie, était un détail parmi d'autres à la lisière de son esprit. Condeezza, pour sa part, l'avait bien vue, et l'attendait de pied ferme. Son armure dorée aux motifs contournés, relique d'une ancienne et cruelle civilisation, scintilla d'un éclat sinistre à mesure qu'elle concentrait les forces mystiques qui étaient en elle pour les diriger contre sa rivale.

Le choc fut terrible, ébranlant la terrasse, et une vague d'énergie mystique repoussa les guerriers de Condeezza, certains tombèrent même de la terrasse en hurlant. Vertu, repoussée dans son assaut, fit une pirouette en l'air et se rétablit face à Condeezza, à quelques pas seulement. Elles s'observèrent un instant, et cette attente fit monter la haine qui les séparait à des niveaux tels que, d'après le témoignage des gardes encore conscients (dont aucun n'eut l'idée sotte de se mêler à l'affaire), elle était palpable et appesantissait l'air autour d'elles. Vertu revint à la charge avec un enchaînement vertigineux de coups de sabre, que Condeezza para de son arme, un étrange fouet fait de trois lanières rouges, des rubans plutôt, qui semblaient animés d'une vie propre et d'une volonté néfaste. Elles échangèrent des passes d'armes à des vitesses trop élevées pour que le commun des mortels pût en voir le détail, l'une sautant et volant presque tandis que l'autre, quasi-immobile, s'en remettait à la promptitude de son arme pour se protéger et contre-attaquer. Tantôt elles se rapprochaient, tantôt elles s'éloignaient, mais il arrivait que Vertu fût touchée par le fouet de Condeezza, alors que jamais le sabre maudit ne fut à portée.

Bien qu'emportée par la haine, Vertu n'avait pas perdu son sens tactique, et elle comprit que la méthode ne la mènerait à rien. Mais elle savait avoir une autre arme dans sa manche, et bien qu'elle n'eût jamais tenté cette attaque, elle savait que la pure haine qu'elle éprouvait pouvait lui donner la victoire.

Elle prit du champ, se campa de profil devant son adversaire et rangea son arme dans son fourreau. Puis elle étendit lentement sa main devant elle. Son regard avait perdu toute faiblesse humaine, ses yeux n'étaient que des puits de flamme, un halo de flammèches l'entoura soudain, une lueur crépusculaire, on eût dit le soleil de l'enfer.

— Adieu, dit-elle simplement.

Et un train ininterrompu d'éclairs rouges partit brusquement depuis la main tendue de Vertu en direction de Condeezza qui, crucifiée de douleur, tomba à genoux en lâchant le fouet magique. Et plus le hurlement de la Reine Noire emplissait d'aise la Reine Blanche, plus

cette dernière mettait de puissance dans son attaque, découvrant en elle à chaque seconde de nouveaux gisements de ce noir trésor qui irriguait ses veines tout en flétrissant son esprit.

Mais alors que la victoire semblait acquise à Vertu, Condeezza trouva la force de se protéger, levant sa main entourée d'un halo bleu glacial qui, semblait-il, atténuait la puissance de l'attaque. Elle se releva, centimètre par centimètre, et les attaques à chaque seconde plus puissantes de Vertu se brisaient maintenant sur un bouclier d'énergie. Et à son tour, Condeezza porta une attaque, un réseau d'éclairs violacés portés directement au cœur de la Reine Blanche, qui n'eut que le temps de parer d'un bouclier semblable à celui de la Reine Noire. Elles se rapprochèrent alors, pas après pas, comme deux alpinistes luttant contre la mort à ces altitudes où l'air est trop ténu pour entretenir la vie. Pouce par pouce, elles se rapprochèrent, jusqu'au point où la main de l'une enserrait le poing de l'autre, unies en une mortelle étreinte dont il ne devait sortir, au mieux, qu'une survivante. Leurs visages crispés sous l'effort n'étaient plus qu'à quelques pouces ; terrifiés, les hommes de Condeezza sentirent autour d'eux affluer les puissantes énergies mystiques à l'œuvre dans ce duel et tous purent jauger ce soir-là les abîmes béants que la haine peut ouvrir. La détestation réciproque des deux femmes était telle qu'elle souillait l'âme des mortels alentours, elle était aussi l'énergie qui alimentait leurs assauts.

Or, celle de Condeezza était inépuisable, et Vertu eut, l'espace d'un instant, l'ombre d'un doute.

Un sourire fou éclaira le visage de la Reine Noire, qui profita d'un infime instant de faiblesse de son ennemie pour intensifier démesurément la puissance de sa propre attaque, et lacérer cruellement Vertu qui fut violemment projetée, plus morte que vive, au-delà de la terrasse. L'espace d'un instant triomphal, elle crut enfin être débarrassée de son ennemie, la voyant, petite forme pâle, se détacher sur le fond de vide obscur.

Puis, de ce vide obscur, surgit brutalement un grand dragon or et bleu, qui goba d'un coup le petit corps désarticulé.

Xyixiant'h poursuivit alors sur sa lancée, fonça droit sur la Reine Noire que plus rien n'étonnait ni n'effrayait. L'instinct du grand dragon lui commandait d'abattre son ennemie en utilisant son arme la plus puissante, celle sans laquelle les dragons ne seraient pas des dragons, celle qui frappait de terreur toutes les autres créatures. Elle ajusta inconsciemment son tir, sûre de pouvoir désintégrer sa cible avant qu'elle ne riposte, mais elle se ravisa au dernier moment, se souvenant qu'elle avait Vertu entre ses mâchoires et qu'il s'agissait de ramener cette dernière vivante. Elle obliqua donc pour dépasser Condeezza qui hurla de rage et de frustration, sentiments qui soudain l'emplirent d'une énergie bouillonnante. Et la Reine Noire lança une attaque d'une violence inouïe en direction de Xyixiant'h, une foudre démoniaque qui transperça les écailles pourtant robustes du saurien, le blessant cruellement au flanc. Mais si Xyixiant'h était blessée, c'était aussi le cas de Condeezza, qui apprit douloureusement ce soir-là l'étrange propriété des écailles du dragon mordoré, qui toujours renvoient à l'attaquant une partie des agressions qu'elles subissent. Ainsi, la Reine Noire, terrassée par sa propre attaque, vit-elle s'éloigner, cahin-caha, le grand dragon.

— Tiens, on dirait qu'elle revient, nota Mark qui scrutait l'air floconneux depuis un petit moment.
— Ouf, j'ai eu peur un instant, dit Morgoth.
— Boah, je ne vois pas ce qui pourrait lui faire grand mal, le rassura Ghibli.
— Vous ne trouvez pas qu'elle vole bizarre ?

— Mais non, si elle vole en crabe, c'est pour compenser le vent latéral. Ou alors elle cherche à nous épater.
— Tu crois ?
— Mais oui. Et ça je crois que c'est la méthode dite « de l'aile basse ».
— Très basse.
— Holà, poussez-vous…

Il est dit dans le livre de Skelos – pour être honnête, je ne suis pas très sûr que ce soit dans le livre de Skelos, mais j'ai bien dû le lire quelque part – qu'un bon atterrissage, c'est quand le pilote peut descendre de l'avion sans l'aide des secours, et qu'un excellent atterrissage, c'est quand l'appareil peut être réutilisé par la suite. Mais même selon ces critères laxistes, on ne pouvait guère qualifier cet atterrissage de « bon », ni même de « passable ». Ils n'eurent que le temps de sauter à terre et de se cacher, Xyixiant'h toucha terre du bout de l'aile gauche, puis tenta de redresser, se cabra, décrocha, s'étala sur son plastron, puis fit plusieurs tonneaux peu gracieux et faucha une rangée de jeunes sapins en lisière de la forêt avant de s'immobiliser. Les compagnons accoururent alors, inquiets. Elle était encore en vie, quoiqu'en très mauvaise condition. Elle ouvrit grand la gueule, qui était garnie d'une quantité déraisonnable de grandes dents métalliques, et utilisa sa langue pour déglutir Vertu, inconsciente et gluante de mucus translucide, à l'armure en lambeaux et à la peau zébrée de mille blessures. Le dragon grondait et soufflait.

— Je puis soigner un peu Vertu, proposa Piété, j'ai composé une concoction d'herbacées et de champignons des régions de l'ouest…
— Non, d'abord Xy, ordonna Mark avec bon sens. Une fois qu'elle sera rétablie, elle pourra soigner Vertu.

Et joignant le geste à la parole, il apposa lui-même ses mains de paladin sur le côté de l'immense créature, sur la blessure aux bords boursouflés si énorme qu'il aurait pu y loger sa tête s'il avait eu quelque raison de se conduire de la sorte. Et tandis que Piété tentait de faire déglutir la minuscule quantité de potion à l'immense gueule, Mark parvint à réduire quelque peu le mal.

Ce n'est qu'alors que Xyixiant'h, bien qu'encore lourdement blessée, put à nouveau se dresser sur ses quatre pattes, comme doit le faire un dragon. De sa haute stature, elle considéra le groupe devant elle, puis fit un miracle, accomplit une merveille dont seul un dragon mordoré était capable, et l'espace d'un instant, ses écailles brillèrent d'un feu si intense qu'on se serait cru en plein jour sur le promontoire. Et chacun des compagnons ressentit alors dans ses membres un afflux de chaleur, une inondation de vie, et tous leurs maux furent d'un seul coup guéris, et leurs cœurs rassérénés.

Puis, las et silencieux, ils se félicitèrent d'être encore en vie, se reposèrent quelques minutes, et reprirent à tire d'aile leur route dans les terres du Septentrion.

Ainsi s'acheva le bref et violent séjour de la Compagnie du Gonfanon à Baentcher la rouge. Ami lecteur, si tu m'abandonnes ici pour me laisser poursuivre seul la route, je ne t'en voudrai pas, elle n'est pas facile. Surtout pour les esprits timorés qui seraient peu familiers du concept de tétine et de ses multiples implications.

Ma gratitude à tous ceux qui ne m'écriront pas pour me demander quand sort :

Once more, with tétine

Chapitre VII

Once more, with tétine

Nous voici au cœur de l'hiver, et la compagnie se sépare. On apprendra ici tout de la merveilleuse civilisation des nains et sur leur reproduction, un peu aussi sur les dragons, et je vous exposerai ce que je pense des médecins et des montagnards. Nous aurons aussi quelques chansons.

VII.1 Arrêtons-nous cinq minutes pour faire le point

Les elfes l'appelaient Cahlandathil, le Joyau au Cœur des Ténèbres, pour les nains, ses légitimes occupants, c'était B'rszon Herk, la Mère du Sud, pour les humains qui commerçaient avec elle, c'était simplement Dalong Nabong, la mine des nains. Et pour les gobelins, lorsqu'ils n'étaient pas à portée des oreilles des nains, c'était la Noria, ainsi appelée parce que selon eux, un grand nombre d'ânes bâtés s'y activaient en permanence. La cité prospérait en exploitant un filon de mithrouille, une variété inférieure de mithril – une variété qui rouille. La cité vivait du mithrouille. Toute la cité, et uniquement du mithrouille. On disait que par une étrange malédiction qui flottait dans les vallées profondes bordant les entrées de cette cité souterraine, quiconque mettait cette allégation en doute, fût-ce indirectement ou par mégarde, risquait fort d'avoir dans l'heure un accident, comme par exemple se fendre accidentellement la tête sur une hache, ou se pendre accidentellement à l'arbre le plus proche, ou bien rater accidentellement son initiation au benji-sans-élastique depuis le Pont-du-Diable (celui qui surplombe le Gouffre-Hurlant-Dont-Le-Fond-Hérissé-De-Rochers-Pointus-Ne-Vit-Jamais-Le-Jour), ou encore se noyer accidentellement en se baignant dans les eaux noires et glacées du Mahergel'Hnosh Bruzdûr (ce qui en langue naine signifie « le lac noir et glacé plein d'étrangers trop curieux ») avec cent livres de ciment autour des pieds. Le montagnard à l'âme simple est souvent pétri de superstitions enfantines…

Mais pour l'instant, nous étions encore à la surface. Observons le vaste continent du Nord, dit Klisto, et qui le barre en deux, la chaîne du Portolan, dont les cimes acérées sciaient un ciel d'hiver gris de cendre, bourrelé de lourds nuages aux courses nerveuses. La neige avait cessé pour un temps de balayer la corniche étroite qui serpentait à mi-pente d'une immense falaise, rogaton d'une route tracée jadis par une race de titans pour relier deux de leurs cités dont les souvenirs s'étaient à jamais éteints. Rares étaient ceux qui empruntaient la route à la belle saison, et seule la folie ou quelque impérieuse nécessité pouvait pousser des hommes à fréquenter ces lieux au cœur même des frimas. Ils étaient pourtant neuf ce jour-là à défier les dieux, neuf aventuriers, comme en témoignaient leurs allures disparates et leurs armes hétéroclites.

Ouvrait la marche Piété Legris, cheveu noir et peau bronzée, doté malgré son jeune âge d'une robuste constitution que l'on ne trouve habituellement que chez les hommes dans la force de l'âge. Ses yeux perçants scrutaient les parois alentour, ainsi que la piste mince et glissante dont le manteau de neige et de glace pouvait en un instant coûter la vie au randonneur étourdi.

Le suivait Ghibli, fils de Grouïn, personnage qu'un observateur distrait aurait pu décrire comme voûté, mais qui à y regarder de plus près appartenait au noble et ancien peuple des nains. Sa barbe rousse, tressée et ornée avec soin de bagues d'argent témoignait de son attachement aux coutumes ancestrales de sa race, coutumes que nous aurons l'occasion d'étudier plus en détail dans la suite de ce récit. Il ne bougonnait ni ne rouspétait, ni ne se plaignait en aucune façon, il s'abstenait d'entonner des chansons vulgaires, bref, pour quiconque était familier de la psychologie naine, il était évident que son humeur était bien sombre.

Derrière lui venait Marken-Willnar Von Drakenströhm, un étrange paladin à l'armure noire, point encore à l'âge où l'on décline, au physique typique des gens de Khneb, c'est-à-dire grand et fort, blond, au visage carré. Il s'était défait de son paquetage au détriment de ses compagnons car il devait porter sur son dos, et sous sa cape de fourrure, un fardeau précieux.

Il s'agissait de Xyixiant'h, créature ayant tout d'une prêtresse elfe. Son visage de madone

Florentine, dont la beauté aurait été un prétexte tout à fait recevable pour déclencher une guerre (ce qui avait d'ailleurs été le cas, mais là n'est pas le propos de notre récit), était pour l'instant grisâtre et plongé dans un sommeil fiévreux.

Morgoth, sorcier longiligne et juvénile, les suivait de peu, et l'inquiétude qu'il éprouvait au sujet de sa compagne le distrayait du froid et de l'épuisement. Maintes questions se bousculaient dans sa tête depuis des jours et des jours que leur pénible marche s'éternisait, et il ne trouvait ni réponse ni réconfort auprès de ses compagnons.

Clibanios, le barde squelettique, lui emboîtait le pas. Simplement vêtu d'une cape de lin il progressait avec une régularité de métronome, le cliquètement de ses articulations battant la mesure. Les rigueurs du climat ne le concernaient guère, le vent sifflant entre ses côtes éburnéennes sans s'y accrocher ni y causer le moindre dommage. À quoi occupait-il donc ses pensées, le troubadour défunt ? Le mystère restera entier.

Un autre mystère était celui du commandant Monastorio, le sombre Malachien à l'origine de la quête. Un peu plus petit et un peu plus épais que Morgoth, il avait le physique d'un guerrier, et bien qu'il répugnât à l'admettre pour quelque raison, il n'était pas maladroit au maniement de l'espèce de bâton-lance qui était son arme, et dont il ne laissait personne approcher.

Restons parmi les maîtres en cachotteries, et voyons Vertu Lancyent, la voleuse qui tenait lieu de chef à notre coterie. Les quelques rides d'amertume posées au coin de ses lèvres, premier signe de l'âge, étaient bien le dernier de ses soucis, toute occupée qu'elle était à mener à son terme cette aventure qui jusqu'à présent leur avait apporté bien des souffrances et aucun profit.

Enfin venait Sarlander, l'elfe amateur de culture naine, maniant la hache plutôt que l'arc – auquel il était fort médiocre. Bien que de constitution solide, exceptionnellement selon les critères de sa race, il faisait montre dans ses manières et sa conversation d'une douceur bien digne des éléments les plus éminents de son noble peuple. Son visage beau et franc, ainsi que ses cheveux d'or, lui assuraient les faveurs des femmes partout où il passait, ce en quoi la nature était mal faite.

La raison qui poussait nos neuf aventuriers à arpenter le pire endroit du monde pour affronter les pires tempêtes de l'hiver ne brillait certes pas par son originalité, puisqu'il s'agissait d'un anneau maléfique. La reine des elfes avait confié à la Compagnie du Gonfanon – il leur semblait que c'était il y a des siècles – la tâche difficile de retrouver l'Anneau d'Anéantissement, cet artefact antique autant que maudit qui avait semble-t-il émergé de son oubli millénaire voici plusieurs années, exhumé par quelque mystérieux sorcier.

Assiégés par neuf cavaliers noirs dotés de terribles pouvoirs de destruction, les Khazbûrns, ils avaient dû fuir Sandunalsalennar, la cité des elfes, par les souterrains. À l'issue du donjon, ils avaient eu la mauvaise surprise de rencontrer l'un de ces redoutables guerriers, et l'avaient défait à grand peine, prenant sur son cadavre ses armes ainsi qu'un mystérieux anneau de jade.

Ils avaient par la suite chevauché à travers les contrées neigeuses et, déjà, les montagnes du Portolan, jusqu'à la cité de Baentcher, où après maintes aventures violentes, ils apprirent d'une pythonisse vampire que leurs pas devaient les mener à la cité de Jhor, dans le royaume de Gunt, et que l'anneau de jade était l'une des neuf parties de l'Anneau d'Anéantissement, fractionné par un procédé et dans un but qui leur échappait. Incidemment, ils avaient aussi accepté une mission devant les mener jusqu'à Jhor, confiée par l'ambassadeur de Gunt à Baentcher,

consistant à délivrer l'archimage Athanazagorias Dumblefoot retenu prisonnier dans sa propre forteresse par des traîtres adeptes de Naong, le dieu de la tyrannie, et auxquels semblaient liés les Khazbûrns. L'affaire, déjà peu claire, se compliqua encore lorsqu'une vieille ennemie de Vertu se piqua soudain de l'occire, et avec elle ses compagnons, ce qui précipita leur départ.

Accessoirement, il advint aussi que Xyixiant'h se révéla être un dragon. Mettons-nous d'accord sur les termes, il ne s'agissait pas du tout d'un soldat portant cuirasse, mais bel et bien d'une sorte de gros lézard volant. Et sa faculté à voler avait d'ailleurs été bien utile lors de la fuite de la Compagnie, qui s'était effectuée à tire d'aile.

Hélas, ils n'étaient pas allés bien loin. Ils avaient voleté ainsi une bonne partie de la matinée, transis de froid mais émerveillés par le paysage nordique qui défilait sous eux et le Portolan qu'ils laissaient sur leur gauche, mais aux alentours du piètre midi qu'autorisait la saison, Xyixiant'h donna des signes de faiblesse et se dirigea vers une prairie enneigée, non loin de la petite ville de Hamedin, pour s'y poser. De là, ils avaient dû poursuivre leur route à pied dans les chemins de moyenne montagne, croisant peu de monde car à cette époque de l'année le paysan n'a rien à faire dans les champs, s'arrêtant dans les granges abandonnées, les abris de berger et les quelques hameaux trouvés sur la route. Ils avaient tout d'abord attribué le mauvais état de leur prêtresse à la blessure qu'elle avait subie lors de la fuite, mais bien qu'il n'en restât aucune trace sur son corps frêle, elle dépérissait de jour en jour, jusqu'à devenir incapable de marcher. Elle était maintenant plongée dans une torpeur inquiétante.

Malgré ces difficultés, ils espéraient bien franchir le Portolan par la passe de Noral'Chor, située encore à quelque distance, pour arriver au pays de Gunt avant le printemps. Le destin allait en décider autrement.

VII.2 Le riant hameau de Bramentombes

La nuit tombait vite en cette saison, et elle était précisément en train de ce faire lorsque nos héros parvinrent à une sorte de planche horizontale qui dépassait du tapis neigeux. Le vent avait joué tout autour, creusant une élégante dépression devant et déposant un remblais derrière, mais personne n'était d'humeur à en admirer la courbure jolie. Balayant la poudre blanche du plat de sa botte, Piété découvrit ce qui s'avéra être le sommet d'une pancarte de bois, large comme deux hommes et solidement arrimée à deux poteaux de chêne, et qui proclamait avec une improbable fierté :

BRAMENTOMBES

—

65 habitants
(sans compter les femmes et étrangers)
et 240 chèvres !

—

Ici on n'aime pas les étrangers

—

Ami, je suis retenu ici contre mon gré par ces dégénérés, et c'est sous la contrainte que j'écris ces lignes. S'ils ne m'ont pas encore dévoré, par pitié, venez-moi en aide !

Ils crurent tout d'abord que par caprice, un plaisantin avait disposé cette étrange profession de foi en plein désert, mais en considérant l'espace pentu et dégagé qui s'étendait devant eux, ils purent déceler des signes d'activité humaine. C'est que même avec le nez dessus, le village en question était difficilement visible, non qu'il fût intentionnellement dissimulé aux visées de ses ennemis (il est difficile de concevoir un tel état de misère que des bandits en soient réduit à piller d'aussi pauvres contrées), mais parce que l'habitat local se composait de chaumines basses aux murs épais et aux toits presque plats, et lorsqu'un épais manteau de neige se déposait sur la campagne, on n'en voyait émerger que des bosses éparses que l'on aurait pu croire dues au relief naturel. Des paysans en guenilles (épaisses, les guenilles) vaquaient à leurs occupations, qui se bornaient visiblement à récupérer des branches dans le bois en contrebas afin d'alimenter les foyers.

Vertu avisa l'un de ces pauvres diables et le héla en ces termes :

— Holà, beau sire, à voir votre mine, vous devez être le seigneur de ces riantes contrées, n'est-il pas ?

Avec son visage deux fois trop long terminé par une barbe clairsemée et hirsute, son nez cassé et ses yeux singulièrement proéminents, il présentait tous les signes du crétinisme montagnard. Il observa Vertu, puis les autres compagnons, puis encore Vertu, puis lâcha soudain son fardeau forestier et s'écria :

— Aaaaaaahhh

Et ce n'est que lorsqu'il eut fini de pousser son cri qu'il s'en fut à toutes jambes, sans doute parce que son système nerveux rudimentaire ne lui permettait pas de mener de front deux activités aussi complexes. Nos héros ne s'en offusquèrent pas, et allèrent quérir l'avis d'un autre citoyen de Bramentombes au sexe indéterminé, qui semblait plus gras et plus vieux que le précédent, et qui était bossu. Il désigna un monticule un peu plus haut que les autres de la main gauche (car de la droite il tentait maladroitement de se protéger des coups qu'on aurait pu porter à sa tête) et poussa des « hin hin hiiiin » très expressifs.

— C'est sans doute la demeure de l'autorité du village, supposa Vertu en s'abstenant charitablement de tout autre commentaire. Allons nous annoncer.

Ainsi firent-ils. Elle toqua à la minuscule porte de la demeure enfouie, qui aussitôt s'ouvrit. Le personnage qui s'y encadra était fort contrefait. Il était grand, bien que tordu par quelque maladie d'enfance, portait un goitre d'un impressionnant gabarit, un strabisme digne d'un caméléon dont il avait aussi la langue pendante et la variété de coloris cutanés, et encore ce grand menton et ce nez proéminent du premier spécimen. Il tenait à la main un couteau, mais n'avait pas vraiment l'air de savoir s'en servir pour autre chose que pour couper le saucisson (et encore n'aurait-il sans doute pas fait carrière dans la restauration avec un tel bagage).

— Hin ?

— Bonjour, monseigneur. Ai-je l'honneur de parler au sire de ce royaume, ou bien à son noble bourgmestre ?

Il considéra assez longuement Vertu, et toutes sortes de pensées et d'émotions se peignirent de façon très clairement lisibles sur les traits grossiers de son visage. Une intense réflexion lui permit de se remettre en mémoire ce qu'il savait de l'art du langage, et proclama avec quelque hésitation :

— Ici, on aime pas les étrangers.

— Voilà une bien compréhensible prévention, et je retrouve là toute la prévoyance des gens de la montagne. Mais nous ne sommes que d'honnêtes aventuriers perdus dans vos contrées,

et nous cherchons désespérément un gîte où passer la nuit, étant bien entendu, puissant monarque, que nous quitterons vos terres dès que demain.
— Ici, on aime pas les étrangers, étrangers.
— Étant entendu aussi, cela va de soi, que nous vous dédommagerons largement des frais engagés pour nous loger et nous nourrir, c'est la moindre des choses. Vous aimez peut-être l'or des étrangers ?
— Ici, les étrangers, ben, on les aime pas.
— À défaut d'aimer l'or des étrangers, que pensez-vous de l'acier des étrangers ?

L'indigène allait répondre par une cinglante répartie de son cru (sachant que pour lui, l'art oratoire se résumait aux diverses manières de disposer le nom « étranger », le verbe « aimer » et une négation dans une même phrase) quand l'un de ses yeux fut attiré par la main de la voleuse, qu'elle venait de poser sur le pommeau de son épée. Par quelque association d'idée remarquable reliée à un reliquat d'instinct de conservation, il lui vint fugacement à l'esprit un concept se rapprochant assez de ce que les gens normaux appellent la peur, ce qui le poussa à varier quelque peu son répertoire.

— Bienvenue à Bramentombes. Étrangers.

Le logis était humble, mais guère propret. Si le terme « pittoresque » appliqué à l'habitat paysan désigne un taudis humide chauffé par la proximité du bétail logé à côté, alors celui-ci l'était en tout point, pittoresque. La famille du grand gars, dont le seul nom était apparemment « Halobs », se composait d'une demi-douzaines d'individus à son image, qui semblaient entretenir entre eux des relations compliquées de dominance et de sujétion uniquement régies par des taloches, des postures pré-taloches et des échanges verbaux employant un vocabulaire d'une dizaine de mots différents, et nous nous serions fait une joie de les étudier plus en détail si tel avait été un tant soit peu le propos de notre récit. Ils partagèrent la pitance des gueux, et se trouvèrent fort heureux d'avoir dépassé le stade de la fatigue et du froid où l'on fait encore attention à ce que l'on a dans son assiette. Même Xyixiant'h parut prendre quelques couleurs et mangea un peu.

— Ces gentlemen ne me font pas l'effet d'être d'une grande finesse d'esprit, fit remarquer Monastorio d'un ton léger, une fois qu'il se fut assuré que les péquenots ne risquaient pas de le comprendre.
— C'est souvent le cas dans les contrées alpestres, expliqua Vertu. Certains érudits tiennent pour acquis que les mers et océans exhalent en permanence une essence particulière qui se mêle à l'air que nous respirons, et qui est indispensable à la croissance harmonieuse d'un homme ou d'une femme. De très petites quantités sont requises, mais elles sont absolument nécessaires. Or ici, dans ces pays reculés de tout, ces airs bénéfiques ne viennent jamais flatter les narines de ces gens, qui du coup se crétinifient. Voyez à l'occasion, mais ne regardez pas avec trop d'insistance, la protubérance disgracieuse sous leurs cous, c'est la marque indubitable de ce manque, à en croire les médecins. Mais pour ma part, je pense plus simplement que ces gens qui nous hébergent si gentiment sont victimes du faciès caprin des alpages, une forme de dégénérescence que l'on retrouve assez fréquemment parmi les populations ayant une trop grande promiscuité avec les troupeaux de chèvres, et dont je préfère ne pas évoquer l'origine.
— Les pauvres gens ! s'écria Piété avec de sincères accents de commisération. Ne peut-on rien faire pour eux ?
— Hélas, ces malheureux sont à jamais privés d'utilité pour le monde. Nous sommes sans doute les premières personnes dignes de ce nom qui les visitent depuis des mois, des années peut-être ! Si ça se fait, ils ignorent l'usage de l'or, même le percepteur doit éviter cet endroit,

pour autant qu'il se trouve dans la région un roi pour étendre ici sa souveraineté.
— Mais si l'endroit est néfaste à l'homme, ne peut-on pas les déplacer pour les installer ailleurs ?
— Et que feraient-ils ailleurs de mieux qu'ici ? Connaîtrais-tu un genre d'emploi utile à la société qui ne nécessiterait ni vigueur du corps ni souplesse de l'esprit [1] ? Non, je te le dis, le mieux est de laisser cette race s'éteindre d'elle-même.

Ils devisèrent encore un petit moment puis, sans trop faire attention à leurs hôtes, ils s'endormirent à même le sol de la pièce commune, qui n'avait d'autre mobilier que les reliefs des repas précédents.

On dit des elfes qu'entre autres facultés, ils ont le pied léger et peuvent se déplacer sans faire le moindre bruit. C'est ainsi que Xyixiant'h, qui n'était pas réellement une elfe mais en avait tous les attributs, put se glisser hors de l'étable sans se faire remarquer. Elle sortit dans la nuit qui était particulièrement silencieuse et glaciale. Il n'y avait ni vent ni nuage, pas même un croissant de lune, les étoiles seules éclairaient encore le misérable hameau réduit à un ramassis de monticules neigeux aux formes étranges éparpillés au fond de la vallée. Les pointes triangulaires des montagnes paraissaient si nettes que l'on aurait pu les toucher rien qu'en tendant la main, tant l'air était dépourvu d'humidité, de vie. Aucun animal, à cette altitude et en cette saison, ne trouvait matière à pousser un quelconque cri, aussi le crissement de ses petits pas quand elle faisait craquer la couche de neige congelée lui parut capable de résonner à des lieues. Elle avait souvent imaginé ce moment, et en fin de compte, le climat était tout à fait approprié à la circonstance. Depuis des éons, un seul et unique projet avait été son obsession permanente. Sur une durée humainement inconcevable, elle avait ourdi des plans si complexes qu'elle en avait souvent perdu le fil, elle s'était compromise dans des complots qui maintenant lui faisaient honte. Elle eut une sorte d'amer sourire intérieur, forme d'ironie propre aux dragons, à l'idée que jamais sans doute une entreprise de si longue haleine n'avait connu un échec aussi total. Peut-être ce douteux titre de gloire la ferait-elle accéder à une peu flatteuse postérité ?

— Alors, où cours-tu donc comme ça ?

C'est Mark qui la surprit ainsi en pleine fuite. Elle sursauta mais se reprit bien vite. Il vint à elle, émergeant de derrière un rocher. Y montait-il la garde, avait-il eu du mal à trouver le sommeil, ou bien quelque besoin plus trivial l'avait-il entraîné ici à cette heure ? Peu importait, il y était.

— Tu vas mieux on dirait, assez bien en tout cas pour entreprendre une petite randonnée nocturne, avec épée, bouclier et armure.
— Oui, il y a un petit mieux, merci.
— Et donc, tu partais…
— Oui, je partais.
— Où donc ?
— Loin.
— Dois-je comprendre que tu songeais à nous fausser compagnie ?
— Oui.
— Et tu comptais revenir ?
— Non.

1. Il faut signaler ici que notre récit se déroule bien avant l'invention des stations de ski, sans quoi l'esprit logique et exhaustif de Vertu l'aurait poussée à citer les métiers qui se rattachent aux sports d'hiver.

— Ah. Et tu croyais vraiment que j'aillais te laisser filer comme ça, sans explication ?
— Oui. Tu veux m'en empêcher ? Ah mais oui, j'oubliais, tu mesures deux têtes de plus que moi et tu pèses deux fois mon poids.
— Hum, je vois que la santé t'est revenue. Et supposons que j'ameute les compagnons, comme ça, pour voir ce qu'ils en pensent.
— Tu ne ferais pas ça, n'est-ce pas ?

Ce fut si soudain que malgré son âge mûr et son expérience de la vie, les défenses du Chevalier Noir furent submergées en un instant. Le visage blanc de l'elfe, ses immenses yeux verts, ses lèvres pourpres semblèrent occuper tout l'espace, se confondre avec l'univers, et aussitôt, il perdit pied, sa volonté se dissolut dans une ouate confortable, et toute envie de lutter le quitta.

— C'est bien, rentre auprès des autres maintenant, il est tard et il fait froid. Et demain, dis à Morgoth...
— Oui ?
— Dis-lui... tu trouveras bien quelque chose. Adieu, Mark.

Et elle disparut dans les champs de neige, du pas décidé de quelqu'un qui a longuement songé à sa route.

VII.3 Adieux et fibules

— Comment ça elle est partie ?

Les autres s'étaient réveillés tard, car personne n'avait emporté de réveil-matin et les coqs du village avaient le bon sens de ne pas quitter leur poulailler en cette saison, et Cisco, la maîtresse de maison, n'avait jamais entendu parler de cette légende comme quoi à la campagne, on se lève tôt pour aller au travail. Il leur avait fallu un bon moment pour s'apercevoir de l'absence de leur prêtresse, et Morgoth était bien sûr le plus alarmé.

— En agitant ses petites jambes de façon asynchrone, de manière à avancer.
— Et tu n'as pas cherché à la retenir ?
— Je t'ai dit qu'elle m'avait lancé un charme, tu devrais savoir ce que c'est, non ? Et puis de toute manière, seul contre un dragon, je ne vois pas ce que j'aurais pu faire.
— *Cuisse alerte et œil vif, cœur franc et généreux,*
Splendide il s'en allait au devant des païens
Châtiant de l'épée les suppôts du malin
C'était Marken le Grand, paladin valeureux.
Il honorait Hegan, le droit et l'ombrageux,
Et en tous lieux louait son protecteur divin,
Mais avant tout c'était un chaleureux copain,
C'était Marken le Grand, le paladin joyeux.
Il avait bon visage et caractère heureux,
Fort et dur à la tâche, habile de ses mains,
Besognant tard le soir, levé tôt le matin,
C'était Marken le Grand, paladin courageux.
Sa voix mâle et puissante ravivait les peureux,
Toujours en première ligne, escognant le vilain,
Au cœur de la bataille, c'était un gros bourrin,

Ce paladin glorieux, c'était Marken le preux.
— Mais c'est qu'il se fout de ma gueule, le sac d'os ! Tu ne penses pas qu'il est un peu déplacé de critiquer un paladin de Hegan quand on est mort-vivant ?
— *Considérez céans cette caverne obscure,*
Qui requiert sans tarder une illumination.
Vos conseils y seront bienvenus, j'en suis sûr,
Portez-y promptement vos préconisations.
— Attends que je te…
— Oh, c'est fini vos singeries ? Par où est-elle partie ? Tu as bien vu la direction qu'elle a prise ?
— Elle a descendu vers les bois, je suppose qu'elle voulait emprunter l'espèce de passage encaissé, de l'autre côté de la vallée. Mais pour aller où, ça…
— La pauvre, elle va mourir de froid en route… Vite, il faut la rattraper.
— Il est trop tard, Morgoth, il vaut mieux la laisser partir, lui conseilla Vertu.
— Quoi ? Comment peux-tu imaginer que je la laisserai vadrouiller seule en plein hiver, comme ça, sans un mot ?
— Je la comprends. Je pense qu'elle fait au mieux, même si elle aurait pu nous faire ses adieux avant de partir. Elle craignait sans doute que tu ne parviennes à la retenir.
— À juste titre. Mais tu m'as l'air d'être mieux informée que nous là-dessus, dis nous vite ce que tu sais ! Où est-elle partie, et pourquoi, et quel est cette maladie qui la ronge ?
— C'est une maladie très commune, qui nous a été donnée à tous par nos mères le jour de notre naissance. Si ce que j'ai lu est vrai, les dragons mordorés jouissent d'un douteux privilège qu'ils partagent avec nous, celui de la mortalité. Elle a dû partir vers ce lieu mythique que la légende situe non loin d'ici, le cimetière des dragons, afin que d'y périr dans la dignité et la solitude, et tu serais bien inspiré de respecter ses vœux en la matière.
— Comment ? Mais de quoi parles-tu, t'a-t-elle dit quelque chose que j'ignorerais ?
— Non, elle ne m'a rien dit. Mais à Baentcher, lorsque j'ai appris ce qu'elle était en réalité (bien qu'à la vérité, je m'en doutais depuis un moment), je me suis rendue à la bibliothèque du Temple Noir pour compulser un ouvrage traitant des dragons, et en particulier des mordorés. On les dit folâtres, pacifiques et timorés, ce dernier point n'étant guère en rapport avec ce que nous savons de Xyixiant'h, mais je suppose que comme dans toutes les races, il y a des individualités. Ils sont supposés être les plus faibles des dragons, à âge équivalent, et leur croissance est plus lente. Puis un jour, ils ressentent en eux l'appel impérieux de la mort, et alors ils se dirigent vers ce lieu que j'ai évoqué. En ceci, ils diffèrent des autres dragons, qui ne trouvent la mort que dans le combat ou l'accident.
— Tu ne m'en as rien dit ?
— C'était son affaire, pas la mienne. Qui suis-je pour entraver ses desseins ?
— Tu es le chef de son équipe, ton rôle est de veiller sur elle. Allons, nous n'avons que trop tardé, partons sur-le-champ la rejoindre.
— Nous avons une mission, l'as-tu oublié ?
— C'est bien le dernier de mes soucis. J'irai seul s'il le faut.
— Alors ça, ça m'étonnerait.
— Tu comptes m'en empêcher ?
— Certainement. Et ne crois pas pouvoir lancer un de tes sortilèges avant que je ne t'assomme, je suis plus rapide que toi.
— Oh, les menaces maintenant ! Et par quel stratagème comptes-tu me forcer à lancer mes sorts lorsqu'il faudra combattre ?

Vertu et Morgoth s'observèrent un moment, les yeux dans les yeux. Elle vint rapidement à la conclusion qu'il était bien révolu, le temps où elle pouvait à bon compte lui imposer sa volonté. Non, bien sûr, il ne lui obéirait pas, et il avait raison de faire remarquer qu'elle n'avait aucun moyen de le contraindre.

— Piété ! fit-elle, impérieuse.
— Oui ? fit le jeune homme mal à l'aise.
— Tu l'accompagneras.

Sans un mot, ils coururent prendre leurs affaires, puis, bien que le temps pressât, ils se dirent adieu.

— Quel genre d'homme abandonnerait sa bien-aimée à la mort ? demanda Morgoth en guise de justification.
— Pas le genre que je voudrais avoir pour ami, concéda Vertu.

Elle embrassa les deux jeunes gens avec une ardeur dont elle était peu coutumière.

— Soyez prudents et revenez vite.
— Ta quête est vaine, magicien, lui dit Monastorio. Et noble aussi, ton histoire plairait aux gens de mon pays.
— *Pars au combat, ami sorcier,*
Affronter l'ennemi ultime,
Ressors victorieux de l'abîme
Aux côtés de ta bien-aimée.
Ta quête est digne de chanson
Comme l'a dit le Malachien,
Mes conseils ne servent en rien,
Mes vœux t'accompagneront donc.
— Pauvre Morgoth, lui dit Ghibli. Tout ça pour une elfe. Enfin, c'est de ton âge. Puissent les dieux nains vous protéger tous deux.
— Et que Hegan étende son bienveillant bouclier au-dessus de vos têtes, leur dit Mark. Et toutes ces sortes de choses.
— Puissent Sarmelial Jambancotton guider vos pas jusqu'à votre but, Nothoriniel Planquofond vous garder du danger et Sorolman Poulpemitaine vous prémunir contre le froid et le vent, leur souhaita Sarlander, ce qui leur apporta peu de réconfort car ils ne connaissaient aucunes de ces divinités elfiques. Et n'oubliez pas qu'en cas d'extrême urgence, vous pouvez nous appeler à l'aide de vos parloins. J'ignore si l'ennemi peut nous localiser à cette distance, aussi soyez prudents, mais gardez à l'esprit cette possibilité.
— Oh, mais j'y songe, s'exclama Morgoth, j'ai ici quelque chose de plus efficace. Vous vous souvenez sans doute des ces broches de cuivre et d'argent que j'ai achetées au marché de Hamedin voici quelques jours.

Il sortit de sa poche deux broches de peu de prix, grandes comme la moitié d'une paume de main, représentant une sorte pointe de flèche posée sur un ovale. Il s'en était procuré une poignée pour quelques sous à un commerçant insistant lors de leur dernière escale sur un marché civilisé.

— Et sur lesquels tu as lancé des sortilèges divers et variés ? demanda Vertu.
— C'est ça. En fait, les parloins m'ont intrigué et j'en ai étudié le principe de fonctionnement. Je crois avoir bien compris comment nos ennemis nous épient, et il semble n'y avoir aucun moyen de les modifier pour s'en prémunir. Mais j'ai enchanté ces fibules de telle sorte qu'ils

fassent office de parloin sans en avoir les inconvénients. Je n'ai eu le temps d'en enchanter que deux, mais c'est suffisant. Porte celle-ci sur ta poitrine, c'est du plus bel effet et ainsi nous pourrons rester en contact.
— Comment cela marche-t-il ?
— Par modulation de phase induite. J'utilise les troisième et cinquième sous-harmoniques du subespace...
— Tu veux des baffes ?
— Euh... Ah oui attends, je vais te montrer comment on s'en sert...

Et lorsque ce fut fait, les deux aventuriers à peine entrés dans l'âge adulte quittèrent le hameau en direction de la combe lointaine qui les mènerait au cimetière des dragons. Puis, voyant qu'ils n'avaient plus rien à faire à Bramentombes, les six compagnons restants laissèrent une menue obole à la famille qui les avait accueillis à contrecœur, ramassèrent leur baluchon et prirent sans regret le chemin du pays de Gunt.

VII.4 Randonnée paisible dans les alpages enneigés

— J'ai cru voir quelque chose bouger, dit soudain Sarlander. Juste là, derrière le talus.

Cela faisait trois heures qu'ils marchaient et déjà la fatigue se faisait sentir. D'une part parce que la pente était forte, et d'autre part en raison du temps, qui s'était couvert, refroidi et considérablement ventifié. Après avoir longé une corniche dangereuse, ils venaient de déboucher dans un défilé coincé entre deux éboulis de pierraille semés de gros rochers, et c'est derrière l'un d'eux que l'elfe avait aperçu un mouvement.

— Ah, enfin, répondit Vertu. J'avais cru un moment m'être trompée. Ne donnez pas trop l'impression de regarder, continuez votre route comme si de rien n'était mais gardez vos armes à portée de main.
— Tu sais ce que c'est ?
— Vous avez peut-être remarqué que lorsque nous avons quitté Bramentombes, nous n'avons pas croisé un seul des hommes du village, pas même celui qui nous avait hébergés. Comme ce ne sont certes pas les travaux des champs qui les tiennent éloignés du village en cette saison, j'en ai conclu qu'ils avaient décidé de nous précéder pour nous tendre une embuscade dans les montagnes, afin de nous occire et dépouiller. Si vous aviez fait attention, vous auriez remarqué les nombreuses traces qu'ils ont laissées derrière eux.
— Ah, donc on va être attaqués.
— Oui, ça nous donnera une occasion de nous réchauffer un peu.
— Tu crois vraiment qu'ils se cachent là ? demanda Ghibli en désignant d'un coup de barbe un hère mal fichu qui fit quelque pas avant d'être happé à couvert par la main d'un de ses congénères.
— C'est sans doute leur manière de « se cacher ». Je pense qu'ils ne vont pas trop tarder à « se découvrir ».

Effectivement, peu de temps après, un manant fit son apparition au milieu du chemin et, brandissant une hache de bûcheron – sans doute la meilleure arme du village – se mit à beugler des insanités dont le détail se perdit dans le hurlement du vent, pour autant qu'elles aient eu un sens. Ce pauvre diable, qu'ils n'avaient jamais vu auparavant, avait les yeux cagneux et les genoux chassieux, c'était dire s'il était contrefait ! Une troupe d'une vingtaine de brigands du même tonneau, répartis sur les deux versants, lui fit aussitôt écho, vociférant

indistinctement menaces et malédictions. Puis, les plus courageux entreprirent de descendre de leurs perchoirs à l'incitation de leur chef, les autres ramassant des cailloux pour en bombarder les aventuriers.

L'affaire fut vite torchée.

Avant que quiconque n'ait eu le temps de voir ce qui se passait, Vertu avait tiré une flèche dans le front du meneur adverse, faisant éclater son crâne comme une noix de coco. Les pierres commençant à pleuvoir dru, nos combattants ne furent guère incités à la clémence, aussi se portèrent-ils au devant de leurs assaillants qu'ils fauchèrent sans difficulté, maculant la neige gelée de longues traînées de sang tiède. Les vrombissements jumeaux des haches de Sarlander et Ghibli emplirent l'air ténu d'une lugubre prière adressée à Niemh, dieu de la mort, qui fut grandement honoré ce matin-là. Les plus rapides des montagnards n'eurent que le temps d'esquisser un repli avant de périr de male mort, un fer enfoncé dans le dos, tandis que ceux qui étaient restés en retrait, incrédules devant l'ampleur et la rapidité du massacre, s'égayèrent en tous sens à grand renfort d'exclamations inarticulées.

Toutefois, il arrive souvent que le destin capricieux se mêle d'un combat, fût-il gagné d'avance, c'est ce que l'on nomme « les hasards de la guerre ». Ainsi, l'un des caillasseurs s'était enhardi et s'était juché sur un promontoire pour donner plus de portée à ses projectiles. Voyant la direction que prenait la bataille, il avait avec raison opté pour un repli en désordre, mais gêné par le vent et la géométrie accidentée de son poste de tir, il avait trébuché et s'était étalé de tout son long, projetant du même coup le roc qu'il comptait lancer, et qui décrivit une longue parabole avant de se briser sur un gros rocher cinq mètres plus bas. Or, l'un des fragments, gros comme la moitié d'un poing, avait fusé et frappé Vertu à la tempe. Elle s'écroula sans avoir eu le temps de souffrir, ensanglantée, parmi la confusion de la bataille.

Il fallut attendre que le calme fût revenu pour que le reste de la Compagnie s'aperçoive du drame. Mark se précipita, craignant que la mort n'ait sottement frappé sa vieille amie, mais lorsqu'il l'examina, il put constater que seul le cuir chevelu était lésé, et que le crâne de Vertu avait supporté le choc. Il rassura alors ses collègues inquiets, et la soigna en utilisant ses pouvoirs de paladin. La divine intervention de Hegan permit d'arrêter l'hémorragie, mais fut insuffisante à sortir l'aventurière de son coma.

— On n'arrivera à rien de mieux ici, dit Mark. Et si le vent continue à forcir, on va geler sur place. Je reste ici avec Ghibli pour la protéger, vous trois, partez en avant et tâchez de nous trouver un abri, qu'on puisse au moins faire du feu.

Clibanios, Sarlander et Monastorio opinèrent et partirent bien vite en éclaireur dans la direction dite.

— Ne t'inquiète pas, ami nain, je sais que tu tiens beaucoup à Vertu, mais elle a la peau dure, je suis sûr qu'elle s'en sortira.
— Ouais ouais, fous-toi de ma gueule.
— Allons, ne sois pas amer. Et puisque notre capitaine se retrouve blessée et réduite à l'impuissance, il est temps pour nous de prendre nos responsabilités, de nous comporter en compagnons dignes de ce nom et de justifier la confiance qu'elle a placée en nous, comme tout bon aventurier le ferait à notre place.
— On lui fait les poches ?
— Fouille son sac, je regarde ce qu'elle a sur elle.

Et ils s'attelèrent à leur besogne coupable avec fébrilité, jetant de temps à autre des regards furtifs à la tueuse assoupie.

— Oh, regarde, fit Ghibli en feignant l'émerveillement. Du petit linge en dentelle de Skalph, comme c'est mignon. Et une petite fiole, pleine d'un liquide huileux dont je préfère croire qu'il s'agit d'un parfum. Une sorte de gri-gri en pierre… bêh, c'est elfique. Je ne la savais pas superstitieuse, elle a donc tous les défauts de la terre… Oh, un journal… Alors, qu'est-ce qu'elle dit sur nous… Ben, c'est quoi ces pattes de mouche ?
— Je suppose qu'elle écrit ça dans un code quelconque, pour éviter que des indiscrets ne puissent lire. J'ignore pour quelle raison, mais elle est parfois d'un naturel soupçonneux, tu sais. Bon, voyons voir le pourpoint aux merveilles… Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?
— Vu où t'as la main, c'est probablement un téton.
— Nigaud de nain, j'ai trouvé deux belles gemmes. Regarde, de superbes émeraudes… Je me disais bien qu'elle devait cacher quelques babioles de ce genre dans ses poches. Et là… une sorte d'objet pointu, une lettre cachetée, sans doute compromettante pour quelqu'un qui a les moyens de payer… Tiens, une espèce de machin en métal… on dirait bien du fer. Ah !

Il jeta l'objet à terre comme s'il s'était agi d'un scorpion endormi. C'était un cercle de fer forgé large comme une paume de main, noirci d'oxydation par endroits, d'une facture rugueuse et assez grossière. Un S était placé au centre, relié au pourtour par six pattes en lame de faux. Bien qu'il n'y ait jamais été confronté, Mark avait reconnu ce symbole synonyme de terreur dans toutes les contrées d'Occident.

— Horreur, l'hexagramme de Nyshra !
— Ah oui ? fit le nain en levant un sourcil. Ah oui, tu as raison.
— C'est le symbole des prêtres maudits de Nyshra, les Fils du Tigre !
— Ben oui, je sais.
— Les avocats de la vengeance, les bourreaux de l'apocalypse…
— Effectivement, elle a dû voler ce symbole à l'un des prêtres, ce qui à mon avis n'est pas très malin. Mais je suppose qu'elle avait ses raisons. Ah merde, on dirait qu'elle s'agite. Vite, remballons tout avant qu'elle ne se réveille.

Ce qu'ils firent. Et lorsque les trois éclaireurs revinrent, ils s'aperçurent avec satisfaction que Vertu était consciente, et qu'elle avait repris assez de forces pour se tenir assise sans aide.

VII.5 Au chaud

Il était au Shegann un hardi troubadour
Dextre au jeu de l'esprit comme à ceux de l'amour,
Noble de caractère, insolent mais courtois,
Ennemi d'un tyran, un assassin fait roi.
Partout il le défiait, combattait chaque jour,
Ses armes étaient les vers, les chansons et l'humour.
Il méprisait si fort le monarque et ses lois
Que celui-ci promit de le faire mettre en croix.
Un puissant enchanteur, admirant son courage,
Lui fit don d'un instrument propre à son ouvrage,
C'est le luth que voici, le cadeau du bon mage.
Les os d'un basilic servirent à sa façon,
De sorte que, tout en rendant un joli son,
Il ralentisse qui n'aime point ses chansons.

Ainsi sans coup porter ni faire couler le sang,
L'aède bien souvent sema ses poursuivants
Laissés loin derrière lui, pieds lourds et bras ballants.
Ce barde fut mon maître. Quand s'éteignit sa flamme,
Vieux et considéré, entre ses fils et femmes,
J'héritai de son bien, et Melki de son âme.

Clibanios fut grandement applaudi, car ça réchauffait les mains, et il tendit son luth à Sarlander afin qu'il entonne à son tour un air de son pays.

Ce n'était sans doute pas la première fois que les villageois de Bramentombes tendaient une embuscade aux voyageurs de passage, car les brigands avaient aménagé un repaire non loin, au fond d'un défilé, ou plutôt d'une faille qui s'enfonçait dans la paroi de granit, large de cinq pas à son ouverture, et qui allait en se rétrécissant jusqu'à ne plus former qu'une fissure dans laquelle on avait peine à glisser la main. Un pan de roc qui s'était détaché du sommet voici dieu sait combien de siècles s'était retrouvé bloqué dans sa chute juste avant de heurter le lit rocheux, de telle sorte qu'il formait une sorte de toit naturel, que les malandrins avaient complété en entassant, sans grand talent architectural, des monticules branlants de pierres nues en guise de murs. De vagues paillasses, un feu de camp et quelques mauvais ustensiles ménagers constituaient le maigre confort de l'abri, qui valait mieux toutefois que de rester dehors. Réduits d'un tiers et à la disette, avec leur chef blessé de surcroît, les Compagnons du Gonfanon n'avaient pas lieu de se réjouir. Toutefois Mark veillait au moral des troupes, voici pourquoi il les invita subtilement à faire une petite soirée chansons. Clibanios prêta bien volontiers son instrument à qui s'estimait capable d'en tirer trois notes, et bien vite, la muse dissipa les chagrins de la journée et les rires réchauffèrent les corps aussi efficacement que la flamme tremblante. Ainsi Sarlander, l'archer elfe, réjouit-il son auditoire d'airs légers et entraînants, que même Ghibli trouva à son goût.

— Ah mais tu pousses gentiment la chansonnette, l'elfe ! Tu n'as ni la voix d'or de Xyixiant'h, ni l'esprit rimailleur de Clibanios, mais ton air est entraînant et tu l'interprètes d'une façon qui me plaît bien. Tu devrais monter une troupe un jour, si le goût de l'aventure te passe !
— Mais tu ne crois pas si bien dire, j'ai connu un petit succès jadis dans l'art lyrique, avec une formation de jeunes aèdes comme moi. C'était léger et sans prétention, nous nous sommes produits quelques temps de-ci de-là, apportant la joie à nos spectateurs grâce à nos chants, danses et costumes chamarrés. Mais c'était le bon temps, j'étais jeune alors et insouciant alors.
— Superbe, et tu y faisais quoi au juste dans ce groupe ?
— L'indien. Mais dis-moi Monastorio, quel est cette mine sombre sur ta figure ? Tiens, prends donc le luth, et fais-nous découvrir les airs de ton pays.
— Mais enfin, je ne sais guère chanter, et voilà longtemps que je n'ai joué de la musique.
— Donc, tu as su le faire un jour. Il est temps je crois de reprendre les bonnes habitudes, Malachien, sois donc brave et ne crains pas le ridicule, nous t'écoutons.
— Soit, puisque tu insistes.

Il plaqua aussitôt quelques accords rapides, simples mais parfaits, tout à la fois pleins de vie et tragiques, évocateurs des lointaines contrées ensoleillées de son enfance, de la chaude mer Malachienne aux rivages desquels il avait grandi, puis il se mit à chanter d'une voix forte et chaude qui surprit ses auditeurs.

— *Ay ay ay ay ay ay...*
La fientas de pihon...

Ay ay ay ay ay ay ay ay ay ay...
La fientas de pihon
Tombas del azules
Maculados el sombreros
Io soy ridiculos
Ay ay ay ay ay ay ay ay ay aaaaaaaaaay
Olé
— Mais c'est splendide ! s'exclama Mark. Même sans comprendre les paroles, on sent dans ce chant la grande dignité d'un homme dans le malheur. De quoi cela parle-t-il au juste ?
— Et bien jeune homme, c'est très exactement de ce que tu évoques, c'est un homme soudain souillé par un cruel destin, et qui se lamente sur sa fierté blessée...
— Brr... frissonna Vertu. Vous ne trouvez pas qu'il fait bien froid tout à coup ?
— C'est un phénomène naturel, expliqua Ghibli avec l'air du plus grand sérieux. Il est dû à la rotation du Soleil autour de la Terre, qui fait que lorsque le premier passe sous la seconde, il ne nous éclaire plus, ni ne nous réchauffe. J'ai cru observer que ça se produisait environ toutes les vingt-quatre heures dans la région, mais c'est un phénomène temporaire que les gens du coin, dans leur langage simple et pittoresque, appellent « la nuit ».
— Merci de ces précieuses informations.
— À ton service, c'est un plaisir.
— Non, dit Mark, Vertu a raison, le vent a forci tout d'un coup, et la température baisse trop vite.

Monastorio s'était relevé soudain, comme frappé de terreur.

— Entendez ce hurlement mêlé au vent, mes amis, tendez l'oreille et vous le distinguerez. J'espère avoir tort, mais je pense qu'il s'agit du seigneur de la montagne, l'insidieux meurtrier hivernal, hélas. Nombre d'histoires courent sur ces monstres dans les contrées montagneuses, toutes sont effroyables. À les en croire, nous sommes perdus !
— Quelle est cette bête ?
— C'est le plus ignoble, le plus sournois des prédateurs qui hantent ces montagnes. Maître des vents, il a coutume de geler ses proies à distance, il les fait mourir de froid et de terreur, impuissantes, et lorsqu'il se montre enfin, leur résistance est si affaiblie que cette lâche créature n'a aucun mal à en triompher, en un assaut brutal et impitoyable. À l'heure actuelle, il se tapit quelque part, accroché au flanc de la montagne, perché au sommet de la combe, ou peut-être même sur ce rocher qui nous abrite, épiant nos conversations, peut-être patrouille-t-il en volant dans la vallée, dissimulé derrière un tourbillon de neige, se riant de nous... Mais si nous parvenions à le débusquer, nous aurions bien du mal à en triompher, car même sans ses ruses, sa puissance est considérable.
— Et quelle est donc cette créature qui t'effraie tant ?
— Puisqu'il faut le nommer, c'est un dragon des glaces.
— Oye.

Compulsons, je vous prie, les Normes Donjonniques, troisième volume de la section tératologique, page quatre-vingt-sept et suivantes. Tout d'abord, on s'aperçoit que ces pages ont les bords crasseux et usés, car elles ont été étudiées plus souvent qu'à leur tour. C'est curieux cette fixation que font les aventuriers sur les dragons. On apprend en tout cas, au sujet du dragon des glaces, qu'il est censé être le plus faible de toutes les espèces de dragons. Tout ce qui est marqué dans les Normes est vrai, certes, et tous les aventuriers le savent bien, mais il arrive qu'elles omettent certains détails, que certaines précisions manquent. Pour

reprendre l'exemple du dragon des glaces, certes, à âge égal et en rase campagne, il est inférieur, légèrement, à la plupart des autres dragons. Mais là, nous n'étions pas du tout en rase campagne, nous étions sur le terrain même du Grand Ver, et nos amis le savaient fort bien.

— Mais avec un peu de chance, ce n'est que mon imagination, dit Monastorio d'un ton peu rassuré.

Le vent porta à leurs oreilles un grondement sinistre, qui leur parut tout d'abord être un roulement de tonnerre étouffé par la distance, mais s'acheva dans une plainte aiguë, rappelant celle d'un chien quémandant sa pitance.

— Je n'aime pas du tout ça, résuma Vertu, qui tournait et retournait vainement les données du problème dans sa tête.
— Si seulement Morgoth était là...
— On serait un de plus à se faire tuer, acheva le nain. Bon, ne bougez pas, messieurs de la Frousse, Ghibli fils-de-Grouïn va vous sortir d'ici à la manière naine.

Il se dirigea vers le fond de l'abri étroit et, glissant sa main dans une anfractuosité que tout autre qu'un nain aurait pu croire naturelle, il se mit à actionner ses doigts, comme en témoignait l'agitation qui gagnait les tendons de ses avant-bras. Un cliquetis sinistre, assez semblable à celui que faisait Clibanios en courant, émana de l'intérieur même de la pierre, trahissant le fonctionnement d'un mécanisme interne. Puis, le nain s'arc-bouta sur la fissure, et devant les yeux incrédules de ses compagnons, l'élargit peu à peu, faisant rentrer un énorme bloc de granit rond à l'intérieur même de la montagne. Un orifice venait de s'ouvrir, bien assez large pour qu'un homme y puisse ramper, et Ghibli s'y faufila aussitôt, avec une aisance surprenante.

Ses compagnons ne se firent pas prier pour l'y suivre, car malgré la peur de l'inconnu, ils préféraient de loin la fréquentation de la faune familière d'un donjon à l'hostilité de la haute montagne, en particulier si elle devait se manifester sous forme écailleuse.

Ils rampèrent l'un après l'autre, enserrés de tous côtés dans une châsse de pierre, avant de déboucher dans une salle minuscule, un havre pas plus grand que l'abri qu'ils venaient de quitter, et dont même Ghibli pouvait toucher le plafond rien qu'en étendant la main. Un corridor en partait, s'enfonçant dans les tréfonds minéraux du Portolan, mais ils n'étaient pas d'humeur à en entamer l'exploration tout de suite. Après l'interminable et glaciale randonnée à flanc de précipice qui venait de les éprouver, l'atmosphère humide et à peine tiède de la grotte leur fit l'effet d'une jungle torride. Ghibli expliqua à ses amis, sans entrer dans les détails, qu'ils étaient à B'rszon Herk, un immense réseau de galeries qui courait sous les montagnes de la région, habité par une puissante nation de nains, et qu'il convenait d'être prudents car selon lui, lesdits nains étaient « bourrus » et « parfois un peu vifs ». Pour que la chose ait choqué Ghibli, il fallait assurément que ce fussent de vraies brutes.

Quoi qu'il en soit, ils étaient tous très fatigués, ils firent donc halte dans l'abri, halte qui se changea bientôt en bonne nuit de sommeil.

Ghibli fut réveillé par une piqûre insistante sur ses fesses. Il y porta vivement la main, espérant chasser l'insecte importun, mais au lieu de cela, il trouva le fer d'une lance. Aussitôt il s'éveilla et alerta ses compagnons.

Il y avait des nains. Des tas de nains. Les nains semblaient remplir tous les espaces disponibles dans l'angle de la petite pièce, et au bruit, il y en avait bien plus encore dans le corridor. Tous

portaient de lourdes armures, des casques dont ne dépassaient que les barbes tressées avec un soin maniaque, ainsi que des haches de guerre ou, pour les plus efféminés, des marteaux de guerre, et aussi un grand nombre de petites mais puissantes arbalètes prêtes à l'emploi. Il y avait parmi eux un spécimen portant sur son casque un toupet fait d'une douzaine de longues plumes multicolores, et qui s'avança en faisant mine de défier les intrus. Le chef nain au visage congestionné se lança dans une série de grognements et de vociférations, accompagnées de grands mouvements des bras, d'autant plus impressionnants qu'il tenait une hache dans chaque main. Ghibli lui répondit dans le même sabir, lui hurlant et postillonnant au nez tout en brandissant sa propre arme. Ils se répondirent ainsi plusieurs minutes, les autres compagnons n'osant pas bouger car ils étaient sous la menace des nains particulièrement peu amicaux. Finalement, Ghibli vint expliquer.

— J'ai expliqué notre situation à ce gentleman, et il est embêté car il voudrait bien nous rendre service, mais il a reçu consigne expresse du roi de ne laisser entrer personne.
— Ah oui, c'est ennuyeux.
— Nahulzagûrkh ! ajouta le chef.
— Ah oui, il a aussi ajouté qu'à B'rszon Herk, ils exploitaient un riche filon de mithrouille, et qu'ils étaient fiers d'en vivre.
— Voilà qui nous fait une belle jambe. Comment on va faire maintenant, on a un dragon dehors ? Il faudrait qu'on trouve un terrain d'entente quelconque...
— Rââââh ! rugit soudain le chef nain, avant de poursuivre ses vitupérations sur un ton des plus violents. Ghibli lui répondit de même, avant d'expliquer.
— Il jure sur ses ancêtres, dont les os mêlés à la terre sont si durs que la plus dure des pioches se briserait nette si on venait à profaner leurs sépultures, que lui vivant, jamais il ne nous laissera traverser B'rszon Herk contre les ordres du Roi-Sous-La-Montagne, pas même pour vingt ducats, foi de Fourbhi Hache-Cruelle. Je crois que c'est lui, Fourbhi Hache-Cruelle.
— Ah ça y est, je viens de comprendre. Dis lui qu'il en aura trente s'il nous laisse passer, et vingt de plus s'il nous conduit auprès du roi.
— Raâ-Haha ! rugit de nouveau le chef nain, aussitôt suivi par les cris de guerre de ses hommes, avant d'ajouter sur un ton des plus civilisés : « C'est par ici, tâchez de ne pas vous perdre en route. »

VII.6 Da King Da Rulez

Ils furent ainsi conduits à travers la Noria par la patrouille de Fourbhi, et marchèrent des heures, des jours peut-être, ils n'avaient aucun moyen de s'en assurer. Vertu s'étonna tout d'abord qu'on ne leur bande pas les yeux, car les nains sont connus pour leur goût du secret, mais à mesure que se déroulaient les interminables corridors de la nation naine, ses multiples intersections, ses escaliers dérobés et ses salles antique aux ombres trompeuses, elle comprenait combien une telle précaution aurait été inutile, jamais elle ne serait parvenue à retrouver seule le chemin. Parfois, ils faisaient halte, partageant leurs provisions avec leurs guides (la nourriture naine était moins mauvaise que ne le prétendait la rumeur populaire), parfois ils croisaient d'autres nains vaquant à leurs affaires, ou bien d'autres créatures souterraines avec lesquelles ils vivaient en bonne intelligence, et parfois, à l'invitation de leurs hôtes fiers comme des paons, ils s'arrêtaient afin de contempler la pureté de telle veine de quartz, la splendeur de telle salle à la forme spectaculaire, l'habileté de tel artiste qui avait laissé là une sculpture ou une fresque épique, ou bien encore le lieu de quelque bataille mémorable où des

légions de nains aux noms pittoresques avaient trouvé qui une mort glorieuse, qui un triomphe légendaire. Et devant la verve lyrique de leurs guides aux yeux soudain embués de larmes, les quatre humains du groupe n'osèrent faire remarquer que de tout cela, ils ne voyaient que sac de charbon, trou noir et monceaux d'obscurité fuligineuse, n'ayant pas la vision nocturne des elfes ou des nains.

Au bout d'un moment, Monastorio remarqua que parmi tous les nains qu'ils avaient jusqu'ici croisés, ils n'en avaient pas remarqué un seul qui fût de sexe féminin. Il s'en étonna, et posa donc à Ghibli la question fatidique :

— Dis-moi, comment vous faites, vous autres nains, pour vous reproduire, je n'ai pas encore vu de naines.

— Ah, je me disais aussi, ça manquait. Cela fait bien des années que je fréquente les humains, et on m'a souvent posé cette intéressante question. Et la réponse que je fais est la suivante : il se trouve qu'en fait, les nains mâles et les femelles sont fort semblables, en taille, en constitution et en pilosité, de telle sorte qu'il est bien difficile de les distinguer, à moins d'être soi-même un nain (et encore...). Tout s'explique donc, tu le vois, fort simplement : tu as vu des femelles, mais tu ne les as pas reconnues comme telles.

— Aaaaaaaaah... d'accord... Et toi-même donc...

— Si tu veux absolument ma hache dans la gueule, hidalgo, finis ta phrase.

— OK. Oh, regarde, ça s'éclaire devant !

Il s'agissait d'une grande pièce circulaire dont le pourtour était soutenu par deux rangées de colonnes concentriques, supportant des encorbellements compliqués devant sans doute plus à l'ambition d'un architecte désireux de rester à la postérité qu'aux strictes nécessités de la construction des voûtes. Au centre de la salle, il y avait un piédestal carré haut de quatre marches et sur le piédestal, le trône. C'était une sculpture plus qu'un élément de mobilier, une lourde structure de pierre grise incrustée de menus cristaux laiteux, évidée avec art pour figurer un macabre enchevêtrement de racines et d'ossements. L'un de ces crânes, démesuré, faisait de ses dents une parodie de couronne pour l'auguste personnage à la barbe blanche comme la neige qui siégeait, avachi avec un savant négligé, une jambe par-dessus un accoudoir et une main sur son grand marteau. C'était un nain assez prototypique, revêtu d'une armure rouillée et cloutée qui n'avait rien d'un ornement, sur laquelle il laissait négligemment couler une douzaine de lourdes chaînes d'or. Sur son crâne était posée une couronne d'or et d'argent, incrustée de quelques-unes des plus belles pierres d'Occident, et qui le désignait sans conteste comme un grand roi parmi les nains, à l'égal des souverains de la surface. Curieusement, il la portait de guingois, l'avant pointant sur sa tempe droite.

Il accueillit Fourbhi – qui devait être un de ses familiers – en levant une main droite pleine de bagues et fit un signe compliqué des doigts, signe que le guerrier lui rendit avec déférence. Puis le roi vit les aventuriers et rugit, pris d'une violente colère.

— Nahzulgruck !

Ce qui signifiait, dans ce contexte, « pendez-les avec des cordes à piano. » Mais Fourbhi vint lui glisser quelques mots à l'oreille, et le monarque sembla se radoucir quelque peu.

— Soyez les bienvenus, mes amis, dans le domaine de B'rszon Herk. Ah, quel plaisir que de voir des étrangers traverser nos riantes contrées. Venez, venez, profitez de la légendaire hospitalité des nains.

— Moui, dit Vertu en aparté, j'ai dans l'idée qu'il a quelque chose à nous demander.

Le roi portait le nom assez typique de Hachefeu Cognetroll, dit « le bossu », et c'était un nain

pragmatique, aussi, après les échanges de compliments d'usage, il en vint assez vite à expliquer le deal à Vertu, dans un parler humain parfait qui témoignait de ses fréquents contacts avec les gens de la surface.

— En cette saison, il est impossible de franchir le Portolan par les routes de la surface, comme vous l'avez peut-être déjà compris. Mais il existe un passage sous la montagne, à travers l'immense dédale de couloirs creusé par mes ancêtres, et avant eux par d'autres créatures dont il vaut mieux ne pas évoquer le souvenir. Or, si moi et mes féaux contrôlons une partie du trajet, depuis un certain temps, des créatures ont envahi la partie basse et lointaine de la route, que l'on nomme le Nàor Pahy. Nous savons peu de choses de ce parti, sinon qu'il y a tout à la fois des nains et des humains, ainsi que d'autres créatures autrement redoutables. Les espions que j'ai envoyés là-bas ne sont pas revenus, et les expéditions lancées pour châtier les occupants du Nàor Pahy ont dû rebrousser chemin après avoir essuyé de lourdes pertes, pour celles qui ont donné signe de vie.

— Voilà qui est fâcheux.

— Or, il se trouve que nous devons impérativement faire parvenir un précieux chargement à nos commanditaires du pays de Gunt, qui doivent commencer à s'impatienter. Si vous désirez vous joindre à la caravane que Fourbhi va commander, je vous donne bien volontiers ma permission.

— D'autant que six aventuriers lui feront une escorte appréciable.

— Je vois que nous nous comprenons. En outre, si vous parvenez à mener le chargement jusqu'au lieu du rendez-vous, à l'extérieur, vous percevrez un petit défraiement de... allez, mille ducats d'or.

— OK, de toute façon, on n'a pas le choix. Et quand part-elle, cette caravane ?

— Le chargement est presque prêt, il ne reste qu'à rassembler les hommes et les bêtes de somme. Disons, dans cinq tours de sablier.

— Et de quel chargement s'agit-il, au juste ?

— En quoi ça vous concerne, étrangère ?

— Et bien, ça nous concerne de par le fait qu'on ne transporte pas un chargement de verre en cristal avec les mêmes précautions que s'il s'agit de minerais de mithrouille. Nous pouvons, dans le feu de l'action, endommager accidentellement la marchandise si nous ne savons pas de quoi il s'agit.

— Vous avez raison, vous êtes en droit de savoir de quoi il retourne. Et bien il s'agit...

Le roi s'arrêta un instant, en proie à une intense réflexion.

— Il s'agit, vous l'avez d'ailleurs évoqué, d'un chargement de minerais de mithrouille. En effet, c'est la nature exacte du chargement, du minerais de mithrouille, car à B'rszon Herk, notre peuple vit de l'extraction du mithrouille, c'est sa fierté et sa joie quotidienne.

— Ah, bien.

— D'ailleurs, Fourbhi va vous accompagner pour visiter le filon d'où l'on extrait le mithrouille. Fourbhi ! Amène ces gentilshommes visiter le filon de mithrouille, je suis sûr qu'ils sont impatients de découvrir les secrets ancestraux de l'extraction du mithrouille à la manière des nains de B'rszon Herk.

— Oui, sire. Suivez-moi, nous allons voir le mithrouille qu'on extrait.

— Mais je...

— C'est par là, en avant.

Et ils repartirent ainsi dans les couloirs de B'rszon Herk, faisant maints tours et détours, tellement d'ailleurs que Ghibli s'en alarma, et indiqua à Vertu :

— Ils cherchent à nous balader, ces pignoufs. On est déjà passés dans ce couloir deux fois.
— Tu es sûr ?
— Je te rappelle que tu parles à un nain.

Bref, après encore quelques minutes de marche, ils arrivèrent dans un couloir large et circulaire qui se terminait en cul-de-sac. Tout au fond, une demi-douzaine de barbes assis par terre discutaient paresseusement, puis brusquement, s'emparèrent de barres à mines et de pioches pour piquer la roche alentour, qui était noire veinée de brun et semblait fort dure. Et ils se mirent à entonner dans des tons extrêmement graves une chanson empreinte d'une nostalgie d'un monde perdu blabla blabla…

— Que chantent-ils ? s'enquit Monastorio.
— La chanson traditionnelle des mineurs de mithrouille, comme de bien entendu, expliqua Ghibli d'un air las.
— Et ça dit ?
— On perd un peu à la traduction, mais dans l'ensemble, ça dit :

Nous sommes les tristes nains
Qui extraient le mithrouille
Et du soir au matin
Notre chemise on mouille.
On s'écorche les mains
Et nos barbes on souille,
Et ce boulot crétin
Nous emplit parfois d'une bien excusable lassitude.

— Ah…

Sarlander pour sa part s'était approché des nains piocheurs, et observait avec le plus grand intérêt le matériel, qui se composait d'un tout petit wagonnet rouillé au fond duquel on venait d'amasser trois cailloux, et qui ne risquait pas de rouler bien loin vu qu'il n'y avait pas l'ombre d'un rail à portée de vue, une grosse lampe à huile et une cage avec un canari grisâtre. Fourbhi s'écria alors « Nahzulgruck » à l'adresse de l'un de ses coreligionnaires, qui arborait un faciès borné, mais un peu moins que ses camarades. Après une brève hésitation, celui-ci s'approcha de Sarlander, se pencha dans le wagonnet, empoigna un fragment de roche qu'il brandit fièrement devant lui et récita les phrases suivantes sur un ton monocorde :

— Vois, étranger, ceci est du minerais de mithrouille. C'est bien cela que l'on extrait ici et c'est bien ici que l'on extrait cela. Le mithrouille est notre raison de vivre à nous, les nains de B'rszon Herk, et malheur à qui s'avise de dire autrement. Ah ah ah.
— Euh, répondit l'elfe, c'est en effet ce qui était venu à mes oreilles une ou deux fois. Mais il y a toutefois une autre question qui me turlupine.
— Moi pas parler étrangers.
— Oh, comme c'est dommage, moi qui me passionne tant pour la culture naine…

Il y eut un rapide échange de regards entre Fourbhi et le nain au mithrouille, puis ce dernier concéda.

— Toi poser question.
— Ah, chic. En fait, ma question porte sur un sujet qui m'intéresse depuis des années, mais je n'ai jamais réussi à avoir de réponse claire à mes interrogations. C'est pourtant une question simple et de la plus haute importance, celle de la reproduction. En effet, j'ai souvent eu l'hon-

neur de fréquenter des représentants de votre noble peuple au cours de mes pérégrinations, et jamais n'en vis-je de femelle. C'est curieux hein ?
— C'est normal. Nous pas avoir femelles. On fait avec le nanotron.
— Hein ?
— La machine à nains, tout le monde sait ça. Dans la caverne profonde, une grande machine, quand on manque de nains, on en fabrique de nouveaux.
— Bien sûr... le fabuleux nanotron des nains.
— Bon, ben c'était très joli tout ça, dit Vertu, très folklorique. Dites-moi, Fourbhi, ça fait long comme combien, un tour de sablier ?
— Il en faut un peu plus de trois pour faire une journée de la surface.
— Bien, nous avons donc le temps de retourner à votre cité pour nous reposer un peu et faire quelques emplettes. À supposer bien sûr que les nains connaissent l'ancienne tradition du commerce ?
— Autant demander au roi Murujki s'il connaît le supplice du taureau furieux ! Ah ah ah ! Venez mes amis, j'ai un mien cousin qui tient une boutique dans le Dédale, ça devrait vous plaire.

VII.7 La nuit de l'anneau vert

— La nature est mal faite, y'a pas de « H » dans « nain ».
— Ni d'« L » dans avion.
— Ni de « Q » dans pétasse.
— Il n'y a pas de « P » dans la guerre, mais c'est normal.
— Dans le craps y'a pas de « D ».
— On ne compte plus les médecins sans « T ».
— Dans les dragons y'a pas d'« E ».
— Hum...

Et Piété s'en voulut beaucoup, car parler de dragon à Morgoth à ce moment n'était sans doute pas le meilleur moyen de lui remonter le moral. Cela faisait trois jours maintenant [2] qu'ils progressaient dans de vagues sentes de montagne dont seuls les bouquetins avaient encore un usage. Ils s'étaient aperçus qu'en cette saison, le jour était bref, et comme il aurait fallu être fou au dernier degré pour marcher de nuit, ils avaient chaque soirée quelques longues heures à occuper avant que, la fatigue compensant l'inconfort dont ils étaient victimes, ils pussent trouver le sommeil. Donc, pour tuer le temps, Morgoth enseignait à Piété, qui était parfaitement analphabète, l'art de la lecture. S'en suivaient des jeux de mots qui, parfois, permettaient au sorcier d'oublier un instant le triste objet de sa quête.

— Il fait un froid de canard.
— Mon sortilège faiblit, on dirait.
— Ne pourrais-tu pas en lancer un nouveau ? La nuit va être longue et venteuse, et si ça continue, on risque de ne pas se réveiller demain.
— Je suis trop épuisé pour lancer un nouveau sortilège. Ne peut-on pas trouver un nouvel abri ?
— Je ne pense pas qu'on puisse trouver mieux.

2. Et notez au passage que ce n'est pas le respect de la ligne temporelle du récit qui m'étouffe.

En effet, les deux jeunes gens étaient dans une étroite et providentielle anfarctuosité[3] qui coupait le vent glacial. Mais sans le secours du sortilège de Morgoth, qui calmait les fureurs du vent, ils risquaient effectivement d'y rester jusqu'à ce que le printemps ne rende leurs cadavres accessibles aux panthères des neiges. Piété savait en fait qu'il survivrait aux rigueurs du climat, il avait connu pire, mais il avait des craintes pour Morgoth, qui montrait des signes de faiblesse.

— Attends, fit le sorcier après une longue et pénible réflexion, j'ai peut-être une solution.

Il porta la main à la petite bourse noire qu'il portait autour du cou. Il l'entrouvrit et considéra l'anneau de jade pris, il y avait de cela une éternité, à l'un de leurs puissants ennemis. Bien qu'il ne brillât d'aucune lumière surnaturelle, son éclat était par instants discernable au fond du petit sac, on eût dit un minuscule serpent lové dans son trou, invitant la main de l'imprudent par le scintillement de ses yeux verts. S'il était vraiment un fragment de l'Anneau d'Anéantissement, comme Morgoth le supposait depuis les augures de Trucida, il était animé d'une puissance maléfique, mais avait-il le choix ? Avec répugnance, il fit glisser l'objet dans sa paume et le contempla. Il était sans défaut aucun, et sa matière légèrement translucide évoquait les émaux les plus doux. Mais si la vision de l'anneau était un plaisir, son contact était encore plus agréable. Et Morgoth à cet instant apprécia grandement l'idée d'en être le détenteur, le propriétaire. Bien fort qui pourrait lui prendre, se dit-il, il lui suffisait de le passer à son doigt, et sa sorcellerie s'en trouverait immédiatement confortée.

Il balaya ces pensées de son esprit avec dégoût. Il s'était attendu à devoir combattre le pouvoir corrupteur de l'anneau, mais il se rendait compte maintenant qu'il était trop affaibli pour y résister. Aussi rangea-t-il l'artefact maléfique dans sa bourse, qu'il noua avec soin. Il éprouva tout de même une certaine fierté de s'être une nouvelle fois arrêté à temps, d'avoir triomphé de l'influence maléfique, d'avoir frôlé de si près le danger mortel et de s'en être échappé sans dommage. Rasséréné, il s'aperçut alors avec ravissement que quelques forces lui étaient revenues, et put ainsi lancer son sort protecteur.

VII.8 La boutique du cousin de Fourbhi, dans le Dédale

Ils devaient s'y attendre, le Dédale ne ressemblait en rien aux cités humaines. Comme son nom l'indiquait, il s'agissait d'un invraisemblable entrelacs de tunnels contournés, d'escaliers aux marches étroites et de cavernes creusées avec grand soin et étayées de larges colonnes. Nombre d'orifices étroits y débouchaient, circulaires et trop bas pour qu'un nain adulte puisse les emprunter sans se baisser. Chacun était bouché par un panneau de bois, de pierre ou de fer, séparant symboliquement l'espace public des habitations privées. Nombre de fresques, sculptures et bas-reliefs ornaient les couloirs, mais les motifs très stylisés de l'art nain ne permettaient pas à un humain de s'en servir efficacement comme points de repère. Il aurait été impossible de faire une carte fidèle de ce lieu du fait de ses multiples étages entremêlés, et nos compagnons n'avaient aucun moyen d'évaluer la taille de la cité ni sa population car il se trouvait rarement d'espace dégagé assez large pour que le regard porte à plus de quinze pas, ils se contentèrent donc d'observer avec attention le curieux urbanisme du Dédale, et d'en détailler ses habitants. Et à leur grande surprise, ils constatèrent qu'il n'y avait pas que des nains dans la cité, et qu'ils étaient loin d'être les seuls à ne point porter barbe.

3. Une anfarctuosité est une variété d'anfractuosité particulièrement tordue.

Pèle-mêle, s'y croisaient et entrechoquaient des gobelins gambadant par petites bandes sournoises et piallantes, des doobars, créatures taciturnes et solitaires semblables à des hommes extrêmement poilus marchant à quatre pattes, diverses variétés d'araignées géantes, certaines douées d'intelligence, d'autres fort sottes et employées à l'usage réservé aux porcs dans les villes de la surface, des humains de diverses sortes dont peu consentirent à les saluer, des morts-vivants inférieurs esclaves de tâches ingrates, des hommes-serpents, observateurs et silencieux, jamais isolés, et même de rares elfes des profondeurs, que les nains avaient pourtant en abomination de toute éternité.

Un double escalier en colimaçon descendait le long d'un large puits entourant une énorme colonne de calcaire sculptée pour imiter un amoncellement d'os. Sur tout le pourtour régnait une grande agitation, car ce quartier, dit « du Grand-Tibia », était fort commerçant. Les nains ne connaissaient pas le concept de vitrine, mais de part et d'autre de chaque entrée de boutique étaient exposés soit des échantillons des marchandises proposées, soit des peintures réalisées à la fresque sur des panneaux de plâtre, vantant les mérites du commerçant, la qualité de ce qu'il vendait, la modicité de ses tarifs, la provenance garantie de ceci, le kashrout de cela, le tout assorti en général d'un petit couplet sur la barbe soyeuse, les exploits guerriers et la résistance à l'alcool du maître des lieux. Fourbhi les fit arrêter devant une échoppe intitulée : « Le Grand Bazar de Trognefer Hachepoil », où ils entrèrent avec quelque difficulté, car ils étaient encombrés.

Issu d'un milieu modeste, Trognefer Hachepoil, un nain d'âge mûr pour autant qu'on puisse en juger à sa barbe poivre et sel et à son gros nez ridé, n'avait rien hérité de sa famille. Dans son jeune temps, n'ayant pas d'autre projet, il avait vécu du métier des armes, soldat, mercenaire, aventurier, et avait longuement arpenté la surface en quête d'or et de danger. Il avait trouvé des deux, et à foison, mais au cours des années, il avait développé une petite manie, trois fois rien, juste une collection, mais qui avait pris de plus en plus d'importance dans sa vie, à tel point qu'un beau jour, constatant que les premières fatigues de l'âge commençaient à rendre son bras plus lourd et son pas plus lent, il avait décidé d'en faire son métier. Il s'était sagement retiré à B'rszon Herk et, comme il avait fait fortune, avait acheté cette boutique, qu'il avait remplie avec les objets un peu spéciaux glanés au cours de ses voyages, ainsi que du matériel d'aventurier plus classique.

— Soyez les bienvenus, mes panons, dans mon joyeux bazar ! La réputation de ma boutique a largement dépassé les flancs de la montagne, et je suppose que c'est elle qui vous amène, n'est-ce pas ?

— Euh… oui, messire Trognefer, mentit Vertu. Une belle boutique, en effet, et je vois qu'on peut y trouver tout ce dont un aventurier à besoin pour accomplir son office.

— N'est-ce pas ? Et il lui faudra quoi à la petite dame ?

— Et bien, on a eu pas mal de pertes ces derniers temps, du petit matériel classique, sacs neufs, cordes, munitions, quelques pièces de vêtement…

— Ah, je vois, vous voulez voir le matériel ordinaire. Et bien, voyez, tout est là.

Le nain avait l'air un peu dépité, aussi Vertu comprit-elle qu'il espérait autre chose.

— Mais bien sûr, s'il y a du matériel un peu… spécial… je serais ravie d'y jeter un œil. Il ne faut jamais rater une bonne affaire lorsqu'elle se présente.

— Je me disais aussi ! Venez, suivez-moi dans l'arrière-boutique.

En fait, la boutique était une ancienne habitation, et se composait de plusieurs grottes reliées entre elles par des boyaux, des portes, des échelles, creusées en fonction de la tendreté de la roche plus que selon les nécessités d'un commerce, de telle sorte que partout, la marchandise

s'entassait sans rime ni raison, ni le moindre ordre apparent, sous un épais linceul de poussière. À la queue leu leu, les aventuriers suivirent Trognefer jusque dans les tréfonds de son antre, tréfonds qui consistaient en une grotte ovoïde et haute de plafond, plus grande que la moyenne, aux parois flanquées de meubles élégants en bois précieux. Là, point de poussière, c'était la collection privée de Trognefer, et il en prenait grand soin. Derrière des vitres de pur cristal étaient exposés, rehaussés par des reposoirs discrets recouverts de velours noir, des douzaines d'objets tout à fait hétéroclites, dont beaucoup scintillaient dans la pénombre d'une aura manifestement magique. De petits bristols décorés avec soin aux armes du commerçant et calligraphiés d'une exquise façon qu'on eût dit le travail d'un elfe érudit, indiquaient pour chacun des objets son nom, en énochien archaïque, pour faire plus chic.

— Je vous présente mes collaborateurs, monsieur Boom, mon comptable.

— Brrr, crissa le golem de pierre en tapotant de sa massue cerclée de fer dans le creux de sa main.

— Monsieur Zarkias, mon expert en antiquités.

— Ngiââaaa... miaula le troll d'ombre en détaillant nerveusement la Compagnie de ses yeux incandescents.

— Et monsieur Zungo, mon décorateur d'intérieur.

— Mrurfl, souffla le minotaure, yeux mi-clos, en s'appuyant sur sa double hache à deux tranchants.

— Je vois que vous savez choisir vos collaborateurs, monsieur Trognefer.

— Ah, madame, vous savez, dans le commerce moderne, il faut savoir utiliser à son profit les compétences d'autrui, pour se prémunir contre... les imprévus. Ces messieurs sont très forts pour tout ce qui est imprévus.

— Je ne doute pas qu'ils aient les arguments pour empêcher les imprévus de déranger votre commerce.

— Je vois qu'on se comprend. Voilà, tout est là ou presque, vous pouvez fouiner à loisir. Si vous avez des questions, je suis à votre disposition. Je suis honorablement connu pour dire toujours la vérité, et rien que la vérité.

— Tiens, c'est quoi ça, les « Funny Gloves of Alzheimer » ?

— Un article très intéressant, une paire de gants du plus bel effet, en cuir de jeune faon, m'a-t-on dit, et qui jouissent d'un enchantement particulier. En effet, celui qui les porte voit sa dextérité naturelle considérablement modifiée. N'est-ce pas fabuleux ?

— Ah, mais voilà qui pourrait m'être utile, car je suis archère ! Je ne suis pas maladroite, mais plus de précision dans mon tir me...

— Madame ?

— Vous avez bien dit que la dextérité naturelle était modifiée ?

— Ce sont mes propres mots tels qu'ils sont sortis de ma bouche, madame.

— Modifiée dans un sens positif ou dans un sens négatif ?

— Et bien, disons, positif, d'un certain point de vue.

— De quel point de vue ?

— Du point de vue de vos ennemis.

— Ah. Je vois. Bon, passons à la suite... « Helm of blindness and deafness », « Elfic longbow of encumbrance », « Shining armor of papier crépon », « Ancient rod of flashy disco dancing », « Amulet of time stop »... Ah, tiens... ça fait quoi cet article ?

— Une très belle pièce, je vois que vous avez l'œil. Il s'agit d'une fort ancienne amulette retrouvée dans les ruines de l'Antre Maudit de Skelos, mais qui est de facture orientale, comme

en attestent ces curieux idéogrammes sur l'avers. Comme son nom l'indique, son porteur est capable, à volonté, et une fois par jour, d'arrêter totalement le cours du temps.
— Et ?
— Et c'est tout.
— Pas d'effet secondaire ?
— Aucun, ça arrête le temps, c'est tout. Je vous la vends, comme vous êtes des amis de Fourbhi, trois livres d'or.
— Waoh ! C'est cher, mais ça les vaut.

Puis, avant de taper la paume du nain, Vertu se dit « c'est pas possible, il y a forcément une arnaque ». Donc, elle réfléchit de longues secondes à tout ce qu'avait dit le vendeur.

— Dites-moi, imaginons un instant que je porte ce pendentif sur moi, il y a un combat, et je l'active.
— Tout à fait. Le mot de commande est très bref et facile à retenir.
— Et donc, le temps s'arrête.
— Mais oui.
— Combien de « temps » ?
— Entre vingt et quarante secondes, c'est variable.
— Et pendant ce temps, je peux frapper mes ennemis...
— Dans une certaine mesure.
— Ah, nous y voilà, dans une certaine mesure. Je ne peux pas les toucher.
— Oh, rien ne vous en empêcherait...
— Oui ?
— Hormis le petit détail que le temps s'est arrêté pour vous aussi.
— Vous voulez dire que je suis comme paralysée, incapable de bouger, et réduite à observer les autres à l'état de statue.
— Pas tout à fait, le temps se fige pour votre corps, mais comme il se fige aussi pour votre esprit, vous ne vous en apercevrez donc pas...
— Donc, votre bidule fonctionne, mais de mon point de vue, ça ne se voit pas. Si j'ai bien compris, ça ne sert strictement à rien.
— Ah, mais si ! Vous aurez la satisfaction d'avoir arrêté le temps, n'est-ce pas grisant, cette sensation de toute-puissance ?
— Ouais, je vois le genre. Voyons la suite... « Keen scimitar of non-violence ».
— Une arme excellente venue d'Orient ! Je me suis moi-même entraîné avec, et je puis vous dire qu'avec ça en main, on peut fendre une bille de chêne épaisse comme ça d'un seul coup.
— Et dans un vrai combat, vous l'avez essayée ?
— Dans un vrai combat, pas vraiment.
— Elle se comporte comment, cette épée, dans un vrai combat ?
— Ben... je suppose qu'il ne faut pas trop s'étonner si elle devient lourde comme du plomb et tranchante comme un polochon moisi.
— « Greater Belt of the Beaver », je ne veux même pas sav...
— Une excellente ceinture, d'un goût exquis, notez la queue de castor à l'arrière. Avec elle, vous pourrez en un tournemain réaliser n'importe quel type de barrage en bois sur n'importe quelle rivière.
— Voilà qui est d'une grande utilité. « Cloack of annoying advertisement », « Hammer of moisture », « Bag of infinite mice & rats », « Ring of the Fire Mountain »...
— Ah, je me permets d'attirer votre attention sur cet artefact exceptionnel. Forgé au sommet

du mont Zahardûr par le dragon-sorcier Markhyxas, il permet à son porteur, mais une fois par semaine uniquement, de se transporter instantanément dans un lieu sûr. L'inconvénient, c'est qu'il n'assure pas le retour, mais il est des situations où ce genre d'objet peut vous sauver la vie, j'ai été aventurier moi aussi, je sais de quoi je parle.
— Et il me transporte OÙ exactement ?
— Dans le repaire du dragon-sorcier Markhyxas, là où il avait l'habitude de se réfugier lorsqu'il était menacé. Je précise qu'il est mort depuis longtemps, et qu'aux dernières nouvelles, son repaire était abandonné.
— Rafraîchissez-moi la mémoire, il est situé dans quel coin, ce repaire ?
— Sur le mont Zahardûr, bien sûr, là même où l'anneau a été forgé.
— Le mont Zahardûr, c'est le même que le volcan Zahardûr ?
— Je ne connais qu'une seule montagne de ce nom.
— Celui avec le lac de lave ?
— Précisément.
— Et on est censé se matérialiser où par rapport au lac de lave ?
— À proximité.
— Ah ?
— Immédiate.
— ?
— Environ soixante centimètres. Au-dessus de la surface. Approximativement.
— Ben voyons.
— Certes, je conçois que cet objet ne soit pas adapté à toutes les physiologies, tout le monde ne résiste pas aussi bien au magma en fusion qu'un grand drak igné comme Markhyxas.
— Je ne vous le fais pas dire. Et cet autre anneau-là, le « One Ring » ?
— Oh, sans doute la plus belle pièce de ma collection ! Inestimable, vraiment, je vais le sortir pour vous le faire admirer. Voyez comme il est beau, un simple anneau d'or, mais pourtant sa puissance est incroyable. Attention cependant, il tire son pouvoir des forces maléfiques. Vous ressentez cependant sans peine l'aura de séduction qui en émane, la manifestation la plus évidente de ses enchantements qui, je vous le confesserai, m'échappent en grande partie. Un artefact très mystérieux, avec lequel je ne saurais trop vous recommander d'agir avec la plus grande prudence.
— C'était pas la peine de préciser. C'est vrai qu'il a l'air puissant... Oh mais, vous voyez, là, sur le pourtour, on dirait comme une sorte de gribouillis... Mais non, c'est de l'écriture, des caractères elfiques, dirait-on ! Sarlander, mon ami, peux-tu m'aider à déchiffrer ceci ?

L'elfe se pencha et ses yeux scrutèrent avec attention la surface bombée du métal, pour y parcourir les lignes contournées de l'ancienne écriture du Beau Peuple. Il lut les mots suivants, qui résonnèrent aux oreilles de ceux qui l'écoutèrent comme un funeste avertissement.

> *L'anneau de un pour les jets de toucher foirer*
> *L'anneau de un pour les jets de résistance planter*
> *L'anneau de un pour les jets de compétence manquer*
> *Et au fond du donjon se gaufrer.*

— Tout ceci me convainc très moyennement, commenta Vertu. Bon, finalement, je pense qu'on serait bien inspirés de s'en tenir au matériel classique, montrez-moi vos flèches, je vous prie.
— J'ai un superbe lot de flèches boomerang...
— Non, juste les normales.
— Ou alors une flèche de mort, une authentique flèche de mort...

— . . .tueuse d'archer, je parie.
— Ben. . . bon, d'accord, on va voir le petit matériel. Franchement, vous n'êtes pas des clients faciles.

VII.9 À l'article de la mort

Nos deux pauvres héros congelés progressaient maintenant en lisière d'un glacier qui occupait largement le fond d'une vallée étroite aux parois escarpées. L'air était bien trop clair pour leurs yeux, bien trop vif pour leurs poumons, et pourtant ils avançaient. C'était le domaine des dieux, le pays de la mort, et le seul signe de vie qu'ils avaient vu depuis des heures dans ces contrées étaient les deux vautours des neiges qui patrouillaient en cercles au-dessus de la vallée. Plus tôt, ils avaient fait une découverte dont ils ne savaient trop si elle était de bonne ou de mauvaise augure : le petit sac à dos en cuir appartenant à Xyixiant'h abandonné sur le bord du chemin par sa propriétaire, son contenu répandu par terre et couvert du givre de deux nuits. Toute malade qu'elle était, elle prenait de l'avance, mais au moins étaient-ils sur la bonne piste.

Une heure plus tard, un épais nuage déboula de par-dessus le col qui était leur point de mire, et abattit sur eux son mortel souffle blanc. Piété traîna son ami vers un tas de pierres à flanc de vallée, qui s'avéra être un abri rudimentaire, sans doute celui d'un chasseur, car les bergers n'ont rien à faire à ces altitudes. Ils s'y précipitèrent avec soulagement, mais furent très étonnés d'y trouver un habitant, qui les accueillit en ces termes :

— Ah, des patients !

À première vue, on eût dit un vieillard, avec son crâne calvite coiffé d'un petit chapeau conique et comique à bords épais, et sa barbe poivre et sel tombant sur sa longue et étroite robe noire. L'impression était renforcée par le fait qu'il se déplaçait voûté, toutefois, l'étude des traits de son visage indiquait qu'il était prématurément vieilli. Il vivait dans une cahute tout à fait à la mode de cette région, c'est-à-dire particulièrement misérable, encombrée de toutes sortes d'instruments barbares et de fioles entoilées d'arachnéennes tapisseries. Aux murs étaient tendus des parchemins troués dont on pouvait encore par endroits deviner le dessin, en général des planches d'anatomie répugnantes. Outre le petit feu qui brasillait dans la rudimentaire cheminée, une sorte de fanal de cuivre, seul bien de quelque valeur sans doute, dispensait un peu de lumière sur cette scène navrante.

— Salutations, messire, fit Morgoth dès qu'il eut un peu soufflé. Offrirez-vous l'asile à deux pauvres voyageurs jouets d'une nature inclémente ?
— Si fait mon bon, si fait, prenez place autour du feu.
— Vous êtes bien civil, c'est une qualité appréciable dans ces contrées. Je suis Morgoth l'. . . sorcier, et voici mon collègue Piété Legris, homme des bois.
— Ravi de vous connaître, mes amis. Je me nomme Hypocrus Diafoireux, le Docteur Hypocrus Diafoireux pour être précis, et ceci est mon cabinet.

Effectivement, se dirent les deux jeunes gens, le lieu sentait tout à fait le cabinet.

— Mais dites-moi, mon garçon, je n'ai pas bien saisi votre nom de famille.
— Ben. . . c'est l'Empaleur.
— Quoi ! Vous vous appelez Morgoth l'Empaleur ? Ah, mais je comprends maintenant quel heureux hasard a mené vos pas jusqu'à mon cabinet, car vous avez bien besoin d'une consultation maison, vous souffrez en effet d'un mal insidieux et handicapant, qui nécessite des soins

immédiats. Vous êtes en effet, mon pauvre ami, atteint de pathonymie !
— Hein ?
— Exactement, vous êtes pathonyme au dernier degré, ou pour employer une terminologie plus exhaustive, vous souffrez de l'Exeunt Dormituri, ou syndrome de Trzwlsyçszky-Jacob.
— Et ça se guérit ?
— Non, mais ça se soigne. Je crois me souvenir que le Cataplasme de Frater, administré *de recto*, est souverain contre les souffrances morales insoutenables causées par une appellation ridicule ou peu flatteuse. Ah, si seulement j'avais les ingrédients...
— Euh...
— Mais en attendant, je vais vous ausculter. Déshabillez-vous.
— Hein ?
— Allons allons, je suis médecin, pas de pudeur excessive. Vous m'avez l'air bien fatigués, et avec le temps qu'il fait dehors, il ne faudrait pas que vous attrapiez une fluxion, un impétigo ou une fatale nivocution.

Et, par l'aplomb du praticien interloqués, se déloquèrent nos camarades. Ils se laissèrent tâter, examiner, écouter, prendre le pouls, humer la respiration et durent même se délester de quelques liquides surnuméraires dans des fioles que le docteur scruta avec soin et grand sérieux. Puis, l'air soucieux, il déclara.

— Ah, mes pauvres garçons, votre santé est des plus préoccupantes !

Je dois ici interrompre brièvement le récit pour vous expliquer en quelques lignes en quoi consiste la médecine, et mettre en garde ceux qui, comme Piété et Morgoth, ignoreraient tout de la besogne des médecins. Lorsqu'ils sont malades ou blessés de quelque façon, les citoyens fortunés du Septentrion se rendent auprès des prêtres de leur culte, ou plus rarement de magiciens spécialisés en nécromancie curative, car il est bien connu que seuls les moyens surnaturels permettent de soulager efficacement les tourments du corps et de l'esprit et de prolonger quelque peu l'existence. Les moins riches peuvent, selon leurs moyens, compter sur la charité de la religion, ou faire appel à toutes sortes de métiers spécialisés tels qu'arracheurs de dents, rebouteux, apothicaires, shamans, sorcières, matrones, herboristes, chirurgiens, alchimistes et autres. Bien que ces congrégations comptent parmi leurs rangs le même taux d'incompétents que les autres professions (il semble que le taux minimal d'incompétence soit une des constantes fondamentales de la physique), la plupart de leurs praticiens sont d'honnêtes gens fiers à juste titre de leur savoir, utiles à la collectivité, appréciés comme tels de leurs concitoyens et pouvant faire preuve à l'occasion d'un dévouement digne d'éloges.

Mais tel n'est pas le cas des médecins, curieuse corporation d'illuminés prétentieux avec qui on les confond souvent. Les membres de cette triste coterie, après avoir étudié des années durant dans d'obscures académies pour ingurgiter des masses affolantes de connaissances sans utilité, font ensuite payer au monde d'y avoir perdu leur jeunesse en régurgitant lesdites connaissances sous forme d'un salmigourdis contradictoire et diffus dont ils assomment leur auditoire, tout en injuriant leurs malades pour leurs mauvaises mœurs car, et c'était le point crucial de leur discipline, si quelqu'un est malade, c'est forcément de sa faute. Nombre de filous sans éducation font eux aussi profession de soigner les gens, mais au moins apportent-ils à l'agonisant un espoir illusoire, un réconfort à l'ultime moment. Le médecin, pour sa part, n'a que faire d'apaiser le malade, dont les suppliques l'indiffèrent, et bien souvent, ses soins n'ont d'autre résultat que d'aggraver l'état du malheureux qui a eu la faiblesse de faire appel à lui. On comprend que dans ces conditions, les patients et leurs proches, découvrant qu'en plus d'être malpolis, les médecins sont de néfastes ignorants (beaucoup cachant d'ailleurs leur

analphabétisme en gribouillant en public des lignes de glyphes maladroits et sans signification), soient très justement tentés de les lyncher ou, du moins, de les expulser de la cité à coups de pierre pour qu'ils aillent se perdre dans quelque désert où leur impudente nullité aura moins de conséquences fatales. C'était précisément ce qui était arrivé à Diafoireux.

Donc, jeune lecteur, maintenant que te voici instruit des procédés détestables de ces fripons malfaisants, nul doute que tu sauras à l'avenir éviter la société des médecins, te prévenir contre leurs ruses et fuir avec constance les hôpitaux où ils se rassemblent pour tramer leurs complots mortifères. Tu tireras toujours grand profit d'une telle attitude, et t'en trouveras prospère et bien content.

— C'est bien ce que je craignais. Vous êtes tous deux atteints de la phtisie synoviale, ainsi que du pied d'athlète. Toi le gaillard, tu souffres du lupus de Krasnoïarsk et d'une grave hypertension due à une mauvaise alimentation. Manges-tu de la viande ?
— Euh... oui... se hasarda Piété.
— Et bien, c'est un tort, vous devez arrêter immédiatement et vous abstenir de tout régime carné à partir d'aujourd'hui, et ce à tout jamais. Mangez-vous bien vos trente-sept légumes et fruits frais quotidiens ?
— Hein ?
— Ne cherchez pas plus loin la cause des maux qui vous accablent. Les nutritionnistes sont formels, vous devez impérativement consommer trente-sept légumes et fruits frais quotidiens, sans quoi vous risquez le scorbut, la décalcification et l'artériosclérose. Et aussi des laitages, beaucoup de laitages, sauf si c'est du fromage car c'est un aliment salé et le sel est mauvais pour la santé. Pareil pour le pain, les pâtes, la charcuterie. Pas de sucre non plus, car le sucre contient des graisses néfastes et gâte les dents. Et bien sûr pas d'alcool, qui favorise l'apparition du syndrome d'insertion céphalo-rectale. Mais le plus important, c'est les trente-sept légumes et fruits frais quotidiens !
— Mais où voulez-vous donc que je trouve trente-sept fruits et légumes par jour en cette saison ? Et surtout, comment voulez-vous que je mange tout ça ?
— C'est votre problème. En tout cas, vous êtes en bien meilleur état que votre collègue là, qui est à l'article de la mort.
— Qui, moi ? s'enquit Morgoth, inquiet.
— Eh oui, hélas, et j'en suis bien marri. Il va falloir être fort, très fort, j'ai décelé chez vous les symptômes nets du cancer du pied, du SIDA mental, de bilbopathie [4], du syndrome de La Tourette, de l'emphysème purulent, de la peste zboubonique, du prion aphteux, ainsi qu'une maladie de La Peyronie indiquant une inquiétante prédisposition à la pré-éclampsie, ce que je dois confirmer par un frottis cropoplitané. Attendez ici, je vais faire les analyses qui s'imposent et je reviens.

Entendant cela, nos jeunes compères comprirent enfin qu'ils avaient affaire à un plaisantin. Piété profita de l'inattention du personnage pour décrire de petits cercles de l'index autour de sa tempe droite, ce à quoi Morgoth acquiesça. Puis ils convinrent par signe de ramasser discrètement leurs affaires et de quitter le voisinage de ce surprenant aliéné, craignant qu'il ne devienne dangereux, et puisque la tempête s'était enfuie aussi rapidement qu'elle avait survenu, ils suivirent son exemple.

4. Le sujet bilbopathe se reconnaît à son physique rachitique, sa pilosité excessive des extrémités inférieures et sa propension à vivre dans des trous.

VII.10 Partir un jour, sans retour...

— Ah ah, comme vous lui avez rivé son clou à ce grand benêt prétentieux de Trognefer !

Fourbhi semblait se dérider à mesure qu'on le connaissait mieux, et depuis qu'ils étaient sortis du Grand Bazar, il paraissait des plus guillerets. Ils y avaient finalement acheté diverses bricoles utiles et de peu de prix, en évitant soigneusement tout ce qui était magique ou douteux, au grand désespoir de Trognefer.

— Je croyais que c'était votre parent, s'enquit Sarlander.
— Le fait que nous soyons très vaguement apparentés ne l'empêche pas d'être un grand benêt prétentieux.
— Mais alors, si vous le portez si peu dans votre cœur, pourquoi nous avoir amenés chez lui ?
— Oui, et puis pourquoi nous mener dans une boutique d'objets maudits, renchérit Monastorio ? Vous vouliez notre perte ou quoi ?
— Mais non voyons, mais non. Il se trouve simplement que nous partirons bientôt ensemble pour un long et périlleux voyage, et je voulais savoir si vous étiez de vrais aventuriers capables de vous débrouiller, ou bien des béjaunes naïfs prompts à vous faire rouler par le premier beau parleur venu. Parce qu'il faut être honnête, nous autres nains, nous sommes doués pour les secrets, mais pas pour les mensonges, et si vous vous étiez fait avoir par ce vieil escroc de Trognefer et ses manœuvres pitoyables, vous auriez été indignes de me suivre.
— Je vois, acquiesça Vertu, une sorte d'épreuve quoi. C'est effectivement une précaution bien légitime que vous avez prise, on ne sait jamais à quel genre de zozo on a affaire dans ce métier. Tenez, j'ai moi-même connu bien des aventuriers qui croyaient dur comme fer les fables ineptes qu'on raconte sur les nains comme quoi, incapables de se reproduire par leurs propres moyens, ils enlèvent des enfants humains dans les villages alentours, qu'ils mutilent, droguent et modifient par divers procédés magiques pour leur donner l'apparence que l'on connaît. Faut-il être benêt, tout de même.
— Ah bon ? s'étonna Mark. Mais jusqu'où va donc la bêtise humaine des fois... Tout le monde sait pourtant que les nains naissent par génération spontanée dans n'importe quel trou suffisamment profond creusé dans le rocher.
— Ah ah ah ! s'exclama Fourbhi. Oui, je connais ça, la pétrogénèse des nains, ah ah ! Une de ces bêtises qu'on raconte qu'on raconte volontiers aux étrangers pour voir jusqu'où ils sont prêts à gober les salades qu'on leur sert.
— J'avais bien compris que c'était quelque chose comme ça, s'amusa Vertu.
— En fait, la vérité sur la reproduction des nains est bien plus simple : chez nous autres, les organes que vous appelez « génitaux », ne le sont pas, génitaux, ils ne servent qu'à orner fièrement le bas de notre bedaine, à s'amuser entre amis et à soulager notre vessie, voilà tout. Mais en vérité, notre appareil reproducteur n'est autre que notre barbe ! C'est pour cette raison que nous y attachons une telle importance dans notre culture, que nous l'entretenons avec soin et que nous en sommes si fiers.
— Ah, ça alors, quelle chose étonnante, l'encouragea la voleuse, avide d'en entendre plus. Et comment faites-vous, au juste ?
— Oh c'est facile, lorsque l'organe barbesque a atteint un âge et un volume adulte, il suffit au nain de l'arroser régulièrement et copieusement d'hydromel, de bière et de divers autres alcools dans des proportions variables d'une tribu à l'autre, selon la tradition de chacun. Ainsi ensemencée et nourrie, la barbe du nain se met à produire un petit bourgeon qui grossit, grandit, se développe au chaud et à l'abri de la pilosité, et au bout d'un certain temps, il se

détache tout seul pour donner un enfant nain. Voilà toute l'affaire éclaircie.
— Fabuleux !
— N'est-ce pas.
— Bon, assez parlé gaudriole, tâchons de trouver un endroit où nous reposer.

Il est à peu près aussi difficile de trouver une auberge dans une cité naine que de trouver un zombi à Zombitoutplein, le quartier zombi de Malombreuse-sur-Zombi la cité des zombis, capitale du Zombiland, aussi purent-ils sans problème aucun faire relâche dans un bon lit bien chaud, ou plus précisément dans deux lits chacun, car le couchage nain est adapté à la physionomie du bestiau. Après quelques heures de sommeil, qui sans effacer totalement les épreuves des jours précédents n'en fut pas moins réparateur, un des hommes de Fourbhi vint les mander, car l'heure du grand départ approchait. Ils rassemblèrent donc leurs affaires, achetèrent des provisions et mirent le cap vers le lieu du rendez-vous.

C'était dans une vaste caverne en croissant de lune, au sol penché et très humide, bien à l'écart de la cité. Nos compagnons ne s'étaient pas réellement attendus à un tel déploiement de force de la part des nains, Fourbhi avait en effet mis sur pied une véritable petite armée d'une soixantaine de nains, tous des guerriers robustes ayant à leur actif pas mal d'heures de vol, de cicatrices et d'hectolitres de breuvages moussus. Tout ce petit monde avait pour tâche d'accompagner onze mules de très petit gabarit, un genre d'équidé dont ils avaient déjà vu quelques spécimens dans la cité, et qui servait manifestement d'animal de bât bien commode pour arpenter les voies tortueuses du Dédale. Chaque mule était harnachée de deux fontes de cuir soigneusement fermées et arrimées, déjà remplies du fameux chargement. Mais vous frétillez de connaître les noms de tous ces nains courageux, n'est-ce pas ? Alors le détachement nain se composait de Bâtonferré « trois doigts » Tueurdegéants, Foudremarteau « calcaneum » Mineprofonde, Piochediamant « la tremblotte » Pierrenoire, Beaupoitrail « le grossier » Mâchefer, Seaupépite « fignoleur » Forgenoir, Trouvegemme « le beau » Fortecuisse, Fumetorche « grincheux » Cassetroll, Forgeacier « le furet » Filonterreux, Ferdeglace « bosseur » Dentdelion, Enclumairain « lou papet » Barbedetroisjours, Grandpépite « carapace » Crânedefer, Filondor « ma tante » Sansargent, Barbebouc « paume-de-glu » Piècedargent, Cousudor « barbe fleurie » Vingtenconstit, Soufflefeu « le scaphandrier » Quatrebras, Grandmarteau « Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah Ouah » Rochebrise, Largedoigts « atchoum » Cognebrique, Gagnegemme « fRe3w4r3h4kErZ » Pêchecharbon, Brisemurs « cogneur » Brilledor, Lourdepioche « sang-mêlé » Sacdecharbon, Veinedor « gros engin » Creuseprofond, Cartorange « pousse-wagons » Creusencoreplusprofond, Hachedeglace « le boutonneux » Fenduroc, Puissantmarteau « gros nounours » Barbegrise, Hachedemort « cours-y-vite » Grandmarteau, Massedeguerre « l'estranger » Cognefer, Lourdarmure « chef » Ecorcechêne, Cottemaille « l'artiste » Brasdebronze, Tonnerre « bitorange » Sangdebourbe, Forgebronze « Benny B » Fendgranit, Gourdinclouté « le blaireau » Chantdeguerre, Foudreneige « croche-patte » Lingotdor, Cranedepioche « pilastre » Fureurdestructrice, Filondargent « l'allumé » Grisduroc, Forgefeu « slip de maille » Grondemarteau, Mâchegranit « vide-gousset » Fenduroc, Fierabras « pif de clebs » Pechblende, Rougebarbe « palpe-chaton » Sacdegemmes, Massedarme « le prince » Piedtendre, Seaudetourbe « lou ravi » Pierredelune, Fléaudeguerre « la cassette » Barbenoire, Minedargent « grand-nain » Fortdubras, Picdeguerre « philodendron » Minedor, Marteaudeguerre « le nain anciennement connu sous le nom de » Cassemontagne, Grandgosier « le sobre » Cauchemardesgobelins, Verluisant « poulpemitaine » Mangeroc, Grossefourche « fanchonette » Nuitdebataille, Tonnerredacier « le bigleux » Brisemurs, Deuxenclumes « gourdin volant » Largepoitrine, Largebotte « peine-à-pioche » Lancecaillou, Chantdeguerre « le vieux »

Barbedor, Doublebroigne « petit bras » Grossemassue, Hachette « el barto » Nuitdebataille, Hachesanglante « trois n'enfants z'a manjé » Malachite, Hachedefeu « serpolette » Hachedelune, Hachetonnerre « gueule d'amour » Blanchemine, Hachemarteau « rimpotche » Grisou, Hacheroc « le borgne » Cassegobelinets, Deuxhaches « shabba » Troispas et Hachehache « la hache » Hachepleinplein.

Ah, ben c'est malin, le temps que je vous les cite tous, ils sont déjà partis !

Mais ils n'allèrent pas bien loin. Après deux heures de progression, ils avaient atteint les limites des faubourgs de B'rszon Herk, et voilà qu'ils étaient arrêtés devant une porte fortifiée, barrée et grillagée, gardée par un détachement de gardes particulièrement antipathiques dans de lourdes armures, maniant de coûteuses arbalètes à répétition. Il s'agissait d'une des entrées du domaine nain, et il ne faisait nul doute que malgré sa petitesse, la fortification était de taille à résister aux assauts d'une armée entière.

Fourbhi conversa un instant avec le chef des gardes, puis revint, dépité.

— Ça commence bien, expliqua-t-il pour les non-nanophones, la route a été coupée par le débordement d'une rivière souterraine, il va falloir faire un détour. Par les champs.

Puis il se retourna et fit à ses hommes le signe, qui se voulait discret, de se taire.

VII.11 Le Château Blanc

C'est avec une obstination mécanique que les deux voyageurs avaient traversé les cols, les moraines et les lits des torrents gelés, montant toujours plus haut, par des chemins toujours plus raides. L'instinct précieux de Piété leur avait permis d'éviter plusieurs avalanches, bien des coups de vent et nombre de crevasses mortelles, et l'expérience avait autorisé à Morgoth le droit de tirer d'utiles et définitives leçons sur la stupidité qu'il y a à fréquenter la montagne en hiver, tant il est évident pour quiconque ayant deux sous de jugement qu'il s'agit d'un environnement hostile à l'homme, et qu'il ne trouvera aucun profit à fréquenter.

Puis, au sortir d'un défilé si venteux qu'ils avaient dû se pencher en avant pour avancer à petits pas, ils avaient soudain découvert le Château Blanc.

C'était le nom qui leur était venu à l'esprit à tous deux, le nom le plus naturel pour qualifier l'étrange formation qui s'étalait devant leurs yeux ébahis. S'agissait-il d'une formation géologique naturelle, ou de l'œuvre des dieux créateurs ? Seul Ghibli aurait pu répondre à cette question. Il s'agissait d'une colossale montagne, un large cône tronqué noyant dans sa masse les flancs de plusieurs montagnes de belle taille. Elle était hérissée d'aiguilles acérées dont les plus hautes dépassaient les deux cents pas de haut auxquelles s'accrochaient les lambeaux de nuages imprudents, et si la pente de la montagne n'était pas particulièrement escarpée, à regarder de plus près, les deux aventuriers constatèrent avec dépit qu'elle était constituée d'un chaos d'arêtes de glace formant un obstacle décourageant. Les hommes de jadis, ou plus probablement quelque race disposant de moyens surhumains, avaient édifié au flanc de la cyclopéenne structure une monumentale effigie de pierre, figurant la tête d'un dragon épouvantable à la gueule entrouverte, sa langue déployée en volutes minérales sur une esplanade vaste comme une petite ville, et dont le niveau atteignait approximativement le tiers de l'altitude totale de la montagne.

— Voici le cimetière des dragons, fit Piété une fois qu'il fut un peu désahuri.
— Oh ?

— Approchons-nous avec prudence, poursuivit le robuste coureur des bois, qui était imperméable au sarcasme.

C'est ce qu'ils firent dans les heures qui suivirent. Ils dévalèrent les escarpements rocheux jusqu'à la vallée qui longeait le Château Blanc par l'est, et s'approchant jusqu'à son pied, prirent une plus juste mesure de l'épreuve qui les attendait. Le chaos de roc et de givre qui constituait les parois était si inextricable qu'il leur parut impossible de le franchir jusqu'au sommet sans qu'ils aient chacun cent occasions de se rompre le cou au fond d'un abîme. Pis encore, le vent forcissait à mesure que l'on se rapprochait, comme en attestait la course rapide des nuages surplombant le sommet, et brisé entre les multiples piliers rocheux aux tranchants aiguisés, il chantait une chanson de mort, un éternel requiem pour les dragons morts dont il était le gardien.

Ils avancèrent toujours vers l'est, sans trouver dans la muraille menaçante le moindre chemin qui leur parut un peu moins mauvais que les autres. Aucune voie ne s'ouvrait à eux, aussi parvinrent-ils, sans avoir tenté le moindre début d'escalade, jusqu'à l'endroit d'où s'élevaient les contreforts de la plate-forme. L'édifice leur avait paru grand vu de loin, mais maintenant qu'ils étaient dessous, ils pouvaient constater avec ébahissement qu'il était d'une taille réellement prodigieuse. À eux seuls, ces soutènements devaient représenter un volume de pierre supérieur à tout ce que les hommes des civilisations passées avaient jamais bâti de leurs mains, cependant, la taille des blocs employés ici excluait que ceci fût l'œuvre d'une industrie humaine : ils étaient vastes comme des maisons, et devaient peser des milliers de tonnes. Combien de temps avait-il fallu pour que les premiers de ces titans de roc se descellent, se fissurent et tombent dans l'abîme ? Sans doute des millénaires, mais le temps avait fini par triompher, et du sommet, beaucoup avaient déjà chu, comme en attestait l'éboulis impressionnant de débris rocheux en quinconce, étalés au pied du mur cyclopéen.

À mi-longueur du mur, ils trouvèrent une zone où les débris avaient été déblayés. La tranchée laissait le libre accès à un tunnel monumental à voûte semi-circulaire, large de dix pas et haut de quinze, qui s'enfonçait droit dans la masse de lourde pierre. Un courant d'air violent semblait vouloir les aspirer à l'intérieur, ou au moins les inviter, et comme après plusieurs minutes d'observation ils ne décelèrent aucun signe suspect, ils s'avancèrent dans le souterrain. Ils progressèrent lentement, adossés à l'une des parois, Piété ayant une flèche encochée dans la corde de son arc. Après quelques dizaines de mètres, ils durent allumer une torche, et virent alors que plus loin, une marche haute comme la moitié d'un homme barrait tout le passage, amorce d'un escalier fait à la mesure d'une race de titans. Les murs et le plafond étaient recouverts de panneaux gravés, couverts de colonnes d'écriture dont chaque lettre était grosse comme une tête humaine, une langue dont même Morgoth n'avait jamais entendu parler. Elles légendaient sans doute les bas-reliefs tracés dans un style curieux, tout d'élégantes volutes aux inflexions répétitives, parmi lesquelles on reconnaissait facilement des dragons, des elfes, des hommes et diverses autres races, dont certaines avaient dû disparaître depuis, se livrant à toutes sortes d'activités dans toutes sortes de lieux spectaculaires, évoquant parfois à nos compagnons perplexes les vagues souvenirs de mythes lointains et déformés. Ils gravirent la première des marches avec maladresse, et virent que l'escalier montait en une ample spirale. Ils gravirent une autre marche puis une autre…

La progression était pénible, et leurs corps épuisés leur faisaient fréquemment ressentir combien ils étaient maltraités. Toutes les trente ou quarante marches, il leur fallait faire halte, et à l'occasion de ces arrêts, ils avaient loisir d'admirer les fabuleuses créatures du passé qui s'ébattaient sur les bas-reliefs, et de tenter de deviner la signification secrète de toutes ces

scènes. Mais plusieurs vies d'étude auraient été nécessaires à cette tâche, quand bien même auraient-ils lu la langue de ces bâtisseurs.

L'ascension leur fut interminable, et lorsqu'ils parvinrent au sommet, leur victoire ne leur apporta aucun réconfort : il faisait nuit noire, et un vent violent balayait la terrasse, assez puissant pour chasser la neige de l'immense table de pierre glacée. Le souffle court, ils cherchèrent un abri de longues minutes, puis trouvèrent une faille trapézoïdale entre deux grands rocs, assez large pour qu'ils s'y glissent, assez étroite pour faire un abri honorable. Ils s'y coulèrent, s'y calfeutrèrent du mieux qu'ils purent, et tombèrent de sommeil.

VII.12 Au fond du trou

— Oh, mais dites-moi, quelles impressionnantes plantations de champignons nous venons de voir !
— Oui, répondit Gourdinclouté Chantdeguerre, dit le blaireau en raison de la mèche argentée qui zébrait l'avant de sa chevelure noire. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui veut parler, mais comme c'était un des rares nains de la compagnie à pratiquer le langage de la surface, Sarlander poursuivit son interrogatoire.
— Et vous mangez tout ça ?
— Oui. Consommation personnelle de B'rszon Herk. Pas d'exportation.
— Je comprends qu'il faille de grandes surfaces de cultures pour nourrir toute la population de votre noble cité, mais j'étais loin de me douter qu'on pratiquait, sous les montagnes du Portolan, une industrie d'une telle ampleur. C'est remarquable. Humez cet envoûtant fumet fongoïde, il me semble l'avoir déjà senti ailleurs...
— Oui, précisa Vertu d'un air pincé. Il s'en exhale un comparable des paquets transportés par les mules. Dites-moi Gourdinclouté, quelle est donc la nature exacte de ce que nous transportons ?
— Pas tes affaires, répondit le nain, peu amène.
— Ah, pardon. Aurais-je mis le doigt sur un secret sans le faire exprès ?

Gourdinclouté regarda autour de lui d'un air très ennuyé, mais les autres nains de la caravane ne semblaient avoir rien compris de la conversation.

— Pas secret. On transporte...

Il prit plusieurs secondes pour répondre, puis lâcha enfin.

— ...les os sacrés de Saint Naindeguerre, le protecteur de B'rszon Herk. Reliques. Pèlerinage. C'est religieux. Vous pouvez pas comprendre.
— Ah, alors si c'est religieux, ça ne se discute pas. Mais dites-moi, onze mules pour les transporter, il devait avoir beaucoup d'os, Saint Naindeguerre.
— Euh... Il est grand, le mystère de la foi.
— Bien sûr. Et sinon, par curiosité, j'aimerais savoir votre explication sur un autre grand mystère qui me turlupine depuis un petit moment, c'est celui dit de la reproduction des nains. Alors, comment fait-on ?
— Ah ah ! fit le guerrier, soulagé du changement de sujet. C'est facile, on fait pas. Dans les tréfonds de la Grande Mine, tout au fond, là où c'est secret et où les étrangers ne vont pas, il y a une grande caverne, et au milieu, la Grande Reine des Nains de B'rszon Herk. La grande reine, elle pond les œufs de la colonie, depuis toujours. C'est pour ça que tous les nains de B'rszon Herk, ils sont frères.

— Aaaaaah ! D'accord, elle est pas mal celle-là.
— Merci.

C'était l'heure de faire la pause, selon la curieuse horloge biologique des nains. D'après les érudits, si la plupart de ces humanoïdes étaient incapables de vivre à la surface, c'était en raison du décalage de leur rythme circadien, qui les rendait inaptes à suivre la course du soleil. Après avoir traversé les immenses caves champignonnières dans lesquelles s'activaient des centaines de nains soupçonneux, ils avaient franchi un hardi pont fortifié enjambant en sa partie la plus étroite le gouffre impressionnant qui marquait ici la frontière de la cité naine. Puis, après avoir serpenté en descendant selon une pente assez raide dans un tunnel assez fréquenté, ils avaient trouvé un évasement propice à un bivouac, où d'autres voyageurs avaient déjà établi leurs feux.

De bon cœur, nos compères partagèrent le repas des nains, composé d'herbes, racines et viandes dont il valait mieux ignorer l'origine si l'on tenait à en apprécier pleinement le goût. Comme tous les soldats du monde dans ce genre de situation, ils jouèrent de l'argent, se vantèrent de leurs exploits, chantèrent des chansons. L'un des nains, qui s'appelait Grand-marteau Rochebrise, était justement connu de ses compagnons pour ses talents musicaux et donna un petit récital qui enchanta ses coreligionnaires, tout en plongeant les aventuriers dans des abîmes de perplexité. Il faut dire que le rythme saccadé de la mélodie et de la chorégraphie attenante était déroutant pour des oreilles humaines ou elfiques, de même que les signes complexes de la main qu'il adressait à ses compagnons, qui lui répondaient de bon cœur en tordant leurs doigts de la même façon.

— C'est plutôt spécial ce qu'il chante, ton collègue, s'enquit Sarlander auprès de Ghibli.
— Ouais, c'est à la mode parmi les nains du sud, ce genre de musique. Mais c'est pas trop ma tasse de… ma chope d'hydromel.
— Et ça raconte quoi ?
— Oh c'est… l'histoire d'un monde perdu de la nostalgie… jeunesse de la terre… les grands aigles… toutes ces conneries.
— Tu pourrais traduire ?
— Ben, ça y perd beaucoup à la traduction…
— Allez, ne nous fais donc pas languir !
— Bon, bon…

Au fond du trou

« Paroles » et « musique » de Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah Ouah

Moi j'ai grandi au fond du trou, tu sais,
Oui au fond du trou,
Ma mine, c'est pas les beaux filons tu sais,
Au fond du trou,
Ici on flingue, on deale,
Et pas qu'du Mithril, ouais…
Alors prends pas ma tête, baiseur de mère !
Baisant bâtard !
Si tu m'fais chier trou du cul,
Au fond du trou,
J'te mets ma hache dans ta gueule d'elfe,
Au fond du trou,

La vie est courte et c'est une chienne,
C'est la loi dans ma veine,
Alors prends pas ma tête, baiseur de mère !
Baisant bâtard !
J'vais t'baiser ton p'tit cul connard,
Ouais, au fond du trou,
J'vais t'défoncer ton cul,
Tout au fond du trou,
J'te nique et toi tu pleures,
Y'a les baisés et les baiseurs,
Devine où t'es, baiseur de mère !
Baisant bâtard !
Un soir un carreau d'arbalète,
Chtôn, au fond du trou,
Va m'faire sauter la tête,
Chtôn chtôn, au fond du trou,
Mais avant ça, à coups de hache,
J't'aurai explosé, pauv' tache,
Au fond du trou, sanglant baiseur de mère !
Yo !

— Ah oui, c'est spécial quand même.
— Je vous avais prévenu. Pour moi, ce ne sont pas de vraies chansons de nain.
— Quels sont tes critères pour déterminer la nanitude lyrique ?
— D'une part parce ça doit parler de bière. Ensuite ça doit durer au moins deux heures. Et puis, ça doit exalter les vertus traditionnelles de la civilisation naine.
— Le courage, l'honneur et l'amour du travail ?
— Mais non benêt, l'or, la bière et les barbes fournies. Attends, je vais te chanter une VRAIE chanson de nain, tu vas voir la différence :

La geste interminable de Theoberic Bombetorse et de ses descendants sur dix-sept générations

(folklore des nains du Septentrion)

Chant premier : prélude

Dans le pays de Phrange
Le bon roi Eophyle
Avait sept fils vaillants
Qui répondaient aux noms
D'Eocéphale, Eolâtre,
Eophone, Eosolithe,
Eophthaghn, Eomètre,
Et enfin Eotétine...

Au bout de vingt minutes, lorsque Ghibli eut fini d'évoquer les destins des descendants d'Eophyle et des multiples personnages illustres qu'ils avaient croisé sur leur route, il fit une petite pause dramatique, puis prononça ces mots terrifiants : « Fin du préambule. » Vertu parvint

à l'arrêter avant qu'il n'entame le cœur du récit, prétextant qu'ils avaient sommeil, et voyant que leurs compagnons à la courte cuisse avaient organisé un efficace tour de garde auquel ils n'étaient pas conviés, ils s'endormirent de bonne grâce.

VII.13 Petit déjeuner sur la terrasse

À une journée froide et pénible allait succéder à une journée pénible et froide, c'était la seule certitude de Morgoth et Piété, bien que ce dernier fît son possible pour dissimuler sa morne humeur sous des dehors volontaires. Seule la fenêtre de grisaille au-dessus d'eux indiquait que le jour s'était levé, mais ils ignoraient depuis combien de temps. Péniblement et sans un mot, ils se relevèrent, secouèrent la couverture qui leur avait servi de tente pour en ôter la couche de neige givrée, déjeunèrent sans entrain, puis rassemblèrent leurs affaires et remontèrent à la surface.

L'esplanade présentait un spectacle saisissant, un gigantesque tapis plat comme le dos de la main, recouvert d'aiguilles de givre qui craquaient sous les semelles. On eut dit le plateau d'un immense jeu de société dont les joueurs auraient été des dieux, et les pions des mortels. Au loin s'ouvrait la gueule du dragon de pierre, immense et pourtant dérisoire comparé à l'immense montagne contre lequel il s'adossait, et dont les sommets se perdaient dans le mol plafond d'un gris nuage. Derrière eux s'étendait la grande vallée en demi-lune qu'ils avaient empruntée, et ils virent qu'ils avaient été bien inspirés de s'arrêter dans leur trou, car celui-ci était situé à quelques pas seulement de l'abîme vertigineux dans lequel, pris par la tempête, ils auraient fort bien pu faire une chute fatale. Le vent était complètement tombé, le silence était impressionnant. Pas un oiseau, pas un insecte, pas un brin d'herbe, aucun signe de vie n'était visible, à part…

— Tiens, un type vient vers nous.
— Avec un peu de chance, il ne sera pas hostile.
— Il n'a pas l'air pressé.

Effectivement, il semblait marcher au ralenti, mais droit en direction de nos camarades, qui ne cherchaient pas à se cacher. S'il fallait se battre, le moment n'était pas plus mauvais qu'un autre. Il était encore loin, et si la configuration du terrain avait été différente, nul doute qu'ils ne l'auraient pas encore vu. C'était un guerrier, et sans doute pas un béjaune, à en croire son casque cornu, sa cuirasse et son marteau. Mais à mesure qu'il s'approchait, Piété lui trouvait un air de plus en plus bizarre, sans parvenir à définir précisément ce qui n'allait pas chez lui. Ce n'est que quand le bruit lourd de ses pas fut audible qu'il comprit.

— C'est pas un type.
— Ah ? C'est quoi alors ?
— Un géant.

Et en effet, Morgoth se rendit à l'évidence, le panorama dantesque avait faussé leur sens des proportions et, sans point de repère, ils n'avaient pu correctement estimer le gabarit du personnage. Pourtant, la méprise était difficile, il était grand comme cinq hommes ! Sa peau était grise comme la cendre, sa barbe blanche comme la neige, et ses yeux noirs comme le charbon, et fort courroucés.

— Tu crois qu'il veut quoi ?

Le titan pressa le pas, brandit à deux mains l'énorme marteau qu'il portait jusque-là sur son épaule, puis dans s'arrêter, déclara d'une voix qui sonnait comme un orage de montagne :

— Depuis la trahison du félon Kashpo, ces lieux sont interdits aux mortels. Les sacrilèges doivent périr.
— On peut négo…

Mais le géant n'était pas d'humeur à discuter, et faisant montre d'une prestance étonnante pour sa taille, il porta de son marteau un coup circulaire au ras du sol, que nos héros ne purent esquiver que grâce à leur légèreté et à un heureux hasard. L'ennemi leur coupait la route, et le précipice n'était qu'à quelques mètres derrière eux, aussi décidèrent-ils de s'engouffrer dans le seul abri disponible : le trou qui leur avait servi de refuge pour la nuit. Il s'avéra que le géant était bien trop corpulent pour les y suivre, aussi risqua-t-il un bras pour attraper ses proies. Mais l'abri était trop profond, et en outre, Piété était bien placé pour piquer le gardien du bout de son trident magique, ce qui ne le blessa guère, mais lui causa une vive souffrance. Le monstre changea donc de tactique, il s'abaissa, s'arc-bouta contre le sommet du bloc de pierre, et commença à déployer son effort pour le repousser, afin de débusquer ses proies. Morgoth, qui s'était par trop précipité dans sa descente, était mal tombé. Bien qu'il fût encore conscient, il était trop sonné pour lancer un sort, et de toutes les façons, il n'était pas sûr que la magie pût être d'un quelconque secours dans ce cas.

Piété était donc seul pour affronter le géant. Ah, si seulement madame Vertu avait été là, elle aurait su que faire. Quelle ruse sournoise aurait-elle donc bien pu employer ?

Alors, il vint au jeune brigand une idée qui lui parut sotte, mais surtout, qui était la seule à lui traverser la tête…

— Ohé, messire géant ! Ohé, vous m'écoutez ?
— Que veux-tu, sacrilège ?
— Vous êtes le gardien du Cimetière des Dragons, n'est-ce pas ?
— Certes, je suis Gundaar.
— Nous pouvons peut-être nous entendre, messire Gundaar. Vous nous avez débusqués, il serait sot pour nous de vouloir poursuivre notre quête. Aussi, nous vous proposons de nous laisser repartir sains et saufs, et nous serons quittes.
— Non, vous périrez, telle est la loi. Si vous quittiez le Château Blanc, d'autres viendraient, et encore d'autres tels que vous, guidés ici par la soif de richesses. Cela ne se peut.
— Soit, répondit Piété, très excité de voir le géant mordre à son piège. Nous ne pouvons partir, mais peut-être pourrions-nous rester captifs ici ? Nous préférons de loin la servitude à la mort.
— Gundaar n'a que faire d'esclaves.
— Et pourtant, nous pourrions vous rendre la vie plus agréable. Nous savons cuisiner, coudre, ravauder les armures, et prendre soin d'un géant de bien des… hum… façons…
— Euh…
— Et surtout, nous sommes de merveilleux maîtres-danseurs et de joyeux animateurs de ballet ! Car nous sommes connus, on nous appelle en tous lieux « les Fols Trouvères de Galleda ».
— Des quoi ?
— Vous ignorez l'art merveilleux de la danse ? Quel dommage, vous devez avoir une bien triste vie. Il faut de toute urgence que nous vous apprenions ces merveilles.

Piété, voyant le géant intrigué, sortit de sa tanière et se planta devant lui.

— La danse est la plus merveilleuse invention de l'humanité, c'est un art subtil, et pourtant chacun peut en obtenir les bienfaits. La danse réchauffe le corps et ragaillardit l'âme, elle permet d'apprécier la vie et d'en savourer chaque minute, et parfois même, de s'approcher

spirituellement des dieux !
— Non ?
— Mais si ! Attendez, on va faire un essai. Et si vous n'êtes pas immédiatement transporté d'allégresse par la magie de la danse, je veux bien mourir dans l'instant. Allez, observez-moi et faites exactement les mêmes mouvements. Et hun, et deuuu, et hun... Allez, plus haut la jambe, hun... voilà, bien, gardez le rythme, une petite volte maintenant...

Et avec l'entrain que donne la nécessité vitale, voici que Piété Legris se fit maître à danser, compensant par l'enthousiasme sa totale ignorance de la matière qu'il enseignait.

— Alors, ne sentez-vous pas l'extase monter progressivement ?
— Je sens surtout la fatigue, et l'envie de t'écraser.
— C'est que vous ne mettez pas assez d'énergie dans le mouvement. Allons ! Du cœur à l'ouvrage, je vous prie, allez, pas chassé, et sautez, sautez, sautez plus haut. Bien, plus haut, plus haut !

Et c'est alors que, fragilisé par des millénaires d'intempéries, de gel et de séismes, un bloc à l'équilibre précaire finit par céder dans un craquement bref autant que violent sous les ébats approximatifs d'un géant de douze tonnes, le faisant basculer avec une lenteur surréaliste dans l'abîme. Aussitôt, Piété se précipita pour s'assurer de la chute de son ennemi, et il vit avec horreur les deux grosses mains du géant agrippées de tous leurs doigts au rebord de la pierre fracturée, qui offrait de multiples prises. Et voilà maintenant qu'il se hissait avec peine, et que sa face furieuse commençait à émerger.

Alors surgit Morgoth, sinistre, le regard décidé. Il marmonna une brève invocation, leva les bras au ciel, et projeta une sphère incandescente à l'éclat violent contre le visage du titan, et qui y explosa. La tête environnée de flammes, il poussa un rugissement, et sous le coup de la douleur, il lâcha prise, et tomba longtemps, très longtemps, avant que son hurlement puissant ne cesse brutalement, n'en laissant subsister que les échos qui se répercutaient dans toute la vallée.

Lorsque les deux jeunes aventuriers victorieux osèrent regarder par-dessus le rebord de la plate-forme, ils ne purent retenir une moue dégoûtée.

— Bêh... en plein sur les quinconces.
— On dit souvent que plus on est grand, plus on se fait mal en tombant, mais c'est faux. Regarde, lui, il n'a plus mal du tout.
— Ouais. En voilà un qui est plus grand mort que vivant. Vois jusqu'où les bouts ont giclé !

Puis, après avoir moqué leur adversaire défunt, ce qui est le droit imprescriptible du vainqueur, nos amis se retournèrent et contemplèrent, au loin, la gueule béante du dragon de pierre.

VII.14 Le fin mot de l'histoire

La caravane sillonnait encore officiellement le domaine du roi Hachefeu Cognetroll, bien qu'ils fussent depuis longtemps sortis de sa capitale, lorsqu'ils firent les premières rencontres hostiles. Ils ne s'en alarmèrent pas, tant la menace paraissait dérisoire, une douzaine d'araignées géantes égarées, de la variété la plus sotte et guère plus grandes qu'un avant-bras. Les nains s'en étaient chargés avant même que les aventuriers ne se soient rendus compte de l'attaque, et n'avaient pas eu à sortir l'épée.

Après la période de repos, ils avaient poursuivi leur route quelques temps avant de tomber dans un nouveau traquenard, tendu par un parti de gobelins blancs armés de frondes. Ils

avaient gravement blessé l'un des nains de l'avant-garde. Ses camarades, sous la protection de boucliers, avaient alors couru sus aux humanoïdes pour découvrir qu'ils n'étaient qu'une poignée. Ils avaient alors eu un comportement tout à fait curieux pour leur race, en se battant jusqu'à la mort, au lieu de fuir à toutes jambes.

Un peu plus loin, dans un vaste espace dégagé chaotique et plein de recoins ayant jadis servi de décharge, ils avaient été fort surpris de se retrouver assaillis par de grands vers annelés et gris, semblables à des lombrics, mais long chacun comme deux hommes allongés et large comme une cuisse de belle épaisseur. Surgissant les uns après les autres du fumier meuble qui leur servait d'habitat et de nourriture, ces invertébrés les avaient attaqués par vagues, compensant par leur nombre la faiblesse de leurs corps. Dans la confusion de la bataille, l'un des nains périt de bien sotte manière, foudroyé dans le dos par le carreau maladroit d'un de ses frères. Une mule de réserve, qui avait profité de l'agitation pour s'éloigner, fut rattrapée par les vers géants, et vidée de son sang en moins de temps qu'il n'en faut à un plein drakkar de Vikings pour vider un tonneau d'hydromel. Après la bataille, on expliqua aux natifs de la surface qu'il s'était agi de vers gris, une variété généralement pacifique, appréciée pour sa faculté à digérer les déchets qu'on leur jette, et pour cette raison, invités à prospérer dans les décharges. On leur expliqua en outre que pour activer leur prolifération, les éboueurs nains avaient coutume, lorsque les vers avaient atteint une taille respectable, de les couper en deux par le milieu, et que par ce procédé, on parvenait à obtenir deux vers qui, après cicatrisation, s'avéraient parfaitement formés et tout à fait apte à leur humble tâche. On leur expliqua enfin que c'était exactement de la même manière que les nains se reproduisaient, et que c'était pour cette raison qu'ils avaient des haches.

Puis, il y avait eu une vingtaine d'elfes des profondeurs, qui étaient venus à leur rencontre le long d'une rivière souterraine. Ils n'avaient rien fait pour se dissimuler, aussi les nains avaient-ils cru tout d'abord à un groupe de voyageurs paisibles venant en sens contraire, mais ce n'est que quand les cimeterres elfiques furent sortis des fourreaux que l'agression devint manifeste. Un instant avait suffi pour raviver la vieille haine entre les deux peuples, et nos compagnons virent les nains habités d'une fureur qu'ils ne leur connaissaient pas. Vertu n'eut le temps que de tirer deux flèches avant d'être gênée par la masse des guerriers de Fourbhi, mais elle put voir que ses deux projectiles avaient eu peu d'effet sur leur cible, bien qu'ils se soient tous deux fichés dans la peau sombre d'un des assaillants. Au final, ils furent taillés en pièces, et leur sang s'épancha dans le torrent, mêlé à celui de la dizaine de nains qu'ils avaient entraînés avec eux dans la mort. La troupe s'arrêta plusieurs heures afin de célébrer un rite funèbre, puis prit un repos bien mérité.

Le lendemain, ils jouirent en paix de leur voyage. Il y eut une nuitée, puis une nouvelle journée de marche sans incidents notables, mais dans une ambiance tendue, car chacun se demandait d'où viendrait le prochain coup.

Le bivouac suivant eut lieu dans les ruines d'un petit temple dédié à une divinité mystérieuse qui, sans doute, ne tolérait aucune image dans ses lieux de prière, de telle sorte que les architectes avaient été réduits à décorer le moindre pouce de pierre d'une écriture déliée et précise, que plus personne ne comprenait depuis bien longtemps, mais qui semblait revivre sous la lumière dansante des torches. L'endroit était désacralisé de fait depuis longtemps, comme en attestaient les reliefs de multiples campements qui encombraient le sol jadis foulé par les fidèles en prière.

— C'est tout de même curieux ces attaques, vous ne trouvez pas ? demanda Vertu à Fourbhi, quand elle eut trouvé un quelconque prétexte pour l'éloigner loin de sa troupe.

— Oumph… je m'y attendais un peu.

Ayant beaucoup pratiqué l'escroquerie dans son jeune temps, Vertu avait développé une faculté peu commune pour lire dans les expressions du visage, les postures des mains et les inflexions de la voix, les intentions qu'elles cachaient. Le nain, en effet, semblait dissimuler quelque chose, et plus important, il paraissait hésiter à confier ce secret.

— Quel dommage que tous ces nains courageux soient morts. Ah, si seulement nous avions pu savoir que ces elfes nous attendraient, nous aurions pu nous préparer à les affronter. Sauriez-vous par hasard d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient ? J'ai eu l'impression très nette qu'ils ne se conduisaient pas de façon normale, en tout cas pour des elfes des profondeurs, qui sont réputés fourbes et sournois.
— Oui, je pense comme vous, c'est un peu comme si… si on les poussait.
— Seraient-ils sous l'influence d'une volonté supérieure ?
— C'est l'explication la plus logique.
— Il faudrait alors une volonté vachement supérieure. Que l'on puisse par magie dominer l'esprit de gobelins ou de vers, je le conçois, mais des elfes ! Ce n'est sans doute pas à la portée du premier sorcier venu.
— Non, sans doute. Et c'est ça qui m'inquiète. Voyez-vous… Et bien, je ne vous ai pas tout dit sur les périls que nous devions affronter en ces lieux. Voici presque soixante ans maintenant, un nain de haut lignage du nom de Brasdebois Largebarbe, cousin de mon roi, a été banni de B'rszon Herk pour diverses raisons. En dehors du royaume, il n'y a guère de salut pour un nain, mais c'était une brute doublé d'un esprit retors, et ces « qualités » lui permirent de survivre, puis le firent apprécier des créatures qui vivent dans ces régions sauvages. Ainsi, d'années en années, il devint un chef de bande redouté, accumula les allégeances et les amitiés, jusqu'à ce que ses domaines et ses féaux en fassent presque un roi, bien que je rougisse de comparer ce misérable traître et parvenu à mon noble sire. Accédant ainsi à la puissance, il s'ingénia à attaquer les caravanes passant à proximité de ce qu'il considère comme son domaine, et perturba le commerce… du mithrouille.
— Dont vit B'rszon Herk.
— Précisément. Du mithrouille.
— Et pourquoi craignez-vous les troupes de ce personnage ?
— Oh, mais je ne les crains pas. Certes, il a à son service bien des monstres mystérieux et a noué des alliances avec nombre de coteries maléfiques, mais tout ceci ne constitue pas une armée. Il n'y a aucun commandement, aucune organisation, pas une once d'esprit de sacrifice. C'est le goût du lucre qui les motive, et elfes comme gobelins, ils auraient dû se débander à la première blessure, pas de quoi inquiéter une troupe bien organisée comme la nôtre. Or vous l'avez noté, ils ont lutté jusqu'au dernier, sans céder un pouce de terrain, ce qui n'est pas dans leurs habitudes. Et ce n'est sûrement pas Brasdebois Largebarbe qui a pu susciter cet esprit martial. Depuis quelques mois, la route est complètement coupée, et certains de nos clients s'inquiètent…
— Le genre de clients qu'il vaut mieux ne pas inquiéter.
— Ben oui. Mais de toute façon, nous serons bientôt au bout de nos peines, encore une journée de marche si tout va bien et nous quitterons le ventre de notre mère la terre. Holà, mais qu'est-ce que c'est que cette agitation ?

C'était Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah Ouah, accompagné au luth par Clibanios, qui interprétait son grand succès « Un mètre quarante-deux, cent dix-huit kilos ». Ils les rejoignirent et profitèrent de leur dernière veillée dans les souterrains des nains.

VII.15 Parmi les os

La gueule du dragon était vaste comme une cathédrale, et construite du reste selon les mêmes lois. Une cathédrale bien délabrée, dont le toit percé en maints endroits laissait transparaître la lumière de ce pauvre jour. Les anguleuses statues de héros de jadis, alignées en une futile armée, rendirent les honneurs silencieux aux deux jeunes gens qui passèrent parmi eux. Dans les tréfonds de la basilique venteuse, un immense porche hémi-circulaire menait à un tunnel montant en côte légère, bien assez haut pour que deux géants du gabarit de Gundaar montés l'un sur les épaules de l'autre ne puissent en toucher le plafond de la main, et s'enfonçant perpendiculairement dans le ventre de la montagne. Le vent était trop fort pour que la flamme de la torche tienne, mais au loin, une demi-lune grise indiquait le bout du chemin. Suivant la pente, ils s'enfoncèrent dans les entrailles noires de la terre. Morgoth avait pressé le pas, soucieux de ne pas prolonger inutilement l'angoisse qui l'étreignait, aussi se hâtèrent-ils de traverser ce chemin à la symbolique par trop évidente.

Le jour n'était pas assez puissant pour qu'ils fussent éblouis en sortant du tunnel, aussi purent-ils immédiatement contempler, sans fard aucun, le spectacle désolant présenté par le cimetière des dragons. Car ils y étaient bien, hélas, ils ne pouvaient se tromper sur ce point. C'était un vaste cirque dont les contreforts montaient en pente progressive jusqu'aux sommets qui leur étaient maintenant familiers, avec une régularité qu'ils hésitaient à attribuer à l'œuvre de la seule nature. La cuvette s'inclinait, descendant jusqu'à un lac de glace ovale, bordé par une plage en croissant de lune, éclatante de blancheur. De loin, il leur sembla voir des arbres et des arbustes pétrifiés par le gel, mais ils comprirent vite qu'ils voyaient là les os blanchis des grands dragons venus en ces lieux y mourir, et qui s'amoncelaient en quantités prodigieuses. Plus on s'approchait de la rive morte, et plus il devenait rare d'entrevoir le sol originel, tant s'accumulaient les vieux os, les griffes émoussées et les écailles ternies par les âges. C'était une fortune prodigieuse, sans doute le plus grand trésor de la terre, qui jonchait nonchalamment ce lieu, car les nécromants humains recherchaient avec passion ces reliques sauriennes, dont chacune aurait pu être vendue à bon prix. Mais cette mercantile pensée ne traversa pas même l'esprit de nos deux aventuriers, tout à leur triste devoir, et c'était fort bien pour eux. Autour de l'endroit sacré, en effet, vivaient de terribles gardiens, les draconiens. Ainsi appelait-on les rejetons imparfaits, fruits des erreurs de la nature, d'œufs mal fécondés ou empoisonnés, d'unions bâtardes. Ni Piété, ni Morgoth ne virent leurs faces tordues ou leurs silhouettes contrefaites, ils nichaient en grand nombre sur tout le pourtour du cimetière, le gardant fidèlement, liés par quelque pacte terrible et ancien à leur tâche séculaire. Tous depuis leurs tanières virent nos héros, ils suivirent leurs déplacements avec attention, mais ils ne bougèrent pas.

Ils la trouvèrent. Elle s'était abritée du froid dans le crâne d'un de ses congénères. Piété frémit d'horreur en la voyant dans une si pitoyable condition : des veines charriant un sang noir saillaient sous sa peau grise, en certains endroits, des flétrissures suppuraient d'une vilaine humeur jaunâtre. De sa beauté légendaire, il ne subsistait rien. Un de ses yeux était mort déjà, elle commençait à perdre dents et cheveux. Lorsqu'elle vit la figure blanche de Morgoth, elle fit de son mieux pour prendre une mine désolée.

— J'aurais préféré que tu ne me suives pas.

— Je... Que puis-je faire ?

— Rien. J'arrive au bout de mon temps. Ce spectacle qui te répugne, c'est la triste fin des dragons mordorés, qui pourtant prisent tant la beauté. Cela fait une éternité que je repousse

ce moment, j'ai prolongé ma vie par tous les moyens existants, j'en ai même inventé certains. Mais maintenant, je suis trop vieille. Usée. Regarde, je suis même incapable de reprendre ma forme naturelle pour périr dignement.
— Quelqu'un peut sûrement te soigner, je suis sûr qu'il est possible d'intercéder auprès des dieux...
— Non. C'est la malédiction de ma race, et de la tienne aussi. Nous n'y pouvons rien. Pars, Morgoth, rejoins les autres. Vis ta vie, trouve-toi une femme de ton espèce, en m'attachant, je me suis conduite de façon sotte et injuste envers toi, comme avec beaucoup de gens. Laisse-moi mourir.
— Mais...
— Va.

À mesure qu'elle avait parlé, sa voix s'était éraillée, jusqu'à n'être qu'un pénible grondement à peine audible. Elle se roula en boule sous une couverture et retint un vomissement. Morgoth se releva, muet, frappé d'effroi.

Ils quittèrent le cimetière des dragons sans que ses gardiens ne troublent leur peine.

VII.16 Nurang-Nadûr

Incroyablement vaste était Nurang-Nadûr, et bouche bée sont restés bien longtemps Monastorio, Vertu, Mark et Sarlander. Ghibli leur expliqua alors :

— On dit que c'est la magie ancienne des nains aînés qui maintient une voûte aussi haute avec des piliers aussi espacés. Ils savaient, dit-on, parler avec les esprits telluriques, et c'est un pacte avec les forces mystiques de la montagne qui assure la stabilité de cette salle gigantesque.
— Oh, ben ça alors ! s'exclama Sarlander, épaté.
— Selon d'autres sources plus dignes de foi, ils ont utilisé des matériaux composites précontraints.

Les yeux de nos héros s'étaient habitués à se contenter de très maigres sources de lumière, aussi pouvaient-ils apprécier l'immensité de la gigantesque excavation, que l'on ne pouvait en toute conscience qualifier de caverne car elle était manifestement l'œuvre d'une volonté, et non de la nature. En aucun point en effet, les légions d'artisans et d'ouvriers n'avaient laissé affleurer la roche non brute, en aucun point la rectitude géométrique du sol et des piliers n'était altérée. D'après Fourbhi, et Ghibli avait acquiescé, Nurang-Nadûr avait été jadis la puissante capitale d'un empire nain qui s'étendait sous toutes les contrées du Klisto. Abominablement ruinée par les serviteurs de Skelos au cours du Cycle de Sang, hantée par les âmes tourmentées qu'ils avaient laissées, elle n'avait jamais été rebâtie.

— Voyez, ces lumières au loin, sont-ce ces feux follets que vous nous avez décrits ? Les spectres de Nurang-Nadûr, condamnés à hurler à tout jamais leur peine ?

Sarlander, soucieux, s'était ouvert de son inquiétude à Fourbhi.

— Sans doute. N'y prêtez pas trop d'attention, ils ne tourmentent que les voyageurs isolés.
— Ils s'approchent, dirait-on.
— Mais non voyons, ce ne sont de timides reflets nostalgiques d'une époque à jamais révolue...
— Ils font beaucoup de bruit, les timides reflets nostalgiques, s'étonna Vertu. Une série de brinquebalements métalliques accompagnait en effet le déplacement de la masse de lumières qui s'approchait. On pouvait maintenant entendre des cris de rage, des cors de guerre, des tambours de bataille, des armes s'entrechoquant, des bottes ferrées martelant le sol, et toutes

sortes de hurlements inhumains auxquels se mêlaient d'étranges objurgations psalmodiées par...

— Des sorciers !

Une boule de feu avait jailli, éclairant la charge d'une horde impressionnante, composée de centaines de nains en armure lourde, accompagnés d'une multitude de créatures hétéroclites, orks, trolls, clans entiers de gobelins chevauchant des mille-pattes de bataille harnachés à la guerre, elfes, humains de diverses provenances, araignées géantes, chauves-souris malignes, goules, vampires, spectres et autres morts-vivants. Ils s'étalaient en une épouvantable marée de monstres, sans faire mystère de leurs intentions. Mais plus épouvantable encore était la forme se tenant derrière eux, montée sur un char de guerre noir comme la nuit, aux formes indéfinies mais terribles. Sombre lui-même comme son véhicule, tenant d'une main les rênes de ses deux destriers maléfiques, de l'autre un cimeterre enflammé, venait l'un des cavaliers noirs. Derrière lui se tenait un nain, peut-être était-ce Brasdebois lui-même, le nain renégat, qui tenait l'immense bannière pourrissante du puissant seigneur Khazbûrn, dont le motif hideux n'était par bonheur pas visible. La boule de feu qu'il avait lancée, Vertu et les siens l'avaient déjà vue à l'œuvre à la Tombe-Helyce, ils savaient quels épouvantables ravages allait faire ce mortel sortilège.

— Fuyons !

Les courageux nains de Fourbhi ne comprirent pas tout de suite quel parti prendre, et négligèrent d'imiter leurs mules qui avaient sagement décidé de prendre la tangente, en compagnie de nos six héros, qui s'étaient enfuis à toutes jambes. La mortelle sphère incandescente explosa parmi eux, écrasant une douzaine de nains sous un tourbillon de flammes dans une épouvantable odeur de barbe brûlée. Les survivants les moins hébétés décidèrent alors de suivre les Compagnons du Gonfanon dans une direction qu'ils espéraient être la sortie, et qui avait en outre le bon goût de les éloigner de la meute hurlante.

Ils comprenaient maintenant – ou tout au moins, ils auraient compris s'ils n'avaient eu la tête occupée à d'autres problèmes plus urgents – quelle terrible volonté avait uni les créatures souterraines contre le roi de B'rszon Herk, et même s'ils ignoraient les dessins du Khazbûrn et les plans de son mystérieux maître, il était douteux qu'ils visent la béatification ou le Nobel de la paix.

C'est fou ce que ça court vite, une mule, quand ça sent les ennuis arriver. Elles avaient foncé tête baissée vers un mur, puis juste avant de se fracasser dessus, avaient plongé dans un gigantesque trou du sol. Il s'agissait de quelque antique galerie de mine, comme en attestaient la pourriture des étais de bois disposés à la mode naine. À la suite des modestes équidés, nos amis, avantagés par leurs longues jambes, furent les premiers à quitter la salle monumentale. Ghibli, que l'expérience de l'aventure avait rendu plus prudent que ses congénères, avait suivi de peu, accompagné de quelques nains rescapés, sans doute ceux dont l'instinct de survie surpassait la vocation héroïque.

Ils ne s'attardèrent pas à voir ce qu'il advenait des quelques inconscients qui avaient choisi de se battre, au nombre desquels se trouvait le glorieux Fourbhi Hache-Cruelle. Sans se retourner, ils coururent ventre à terre, se heurtant souvent aux parois de la mine, bien heureux d'être au moins débarrassés du char de guerre terrible qu'ils n'avaient fait qu'apercevoir. Mais la horde asservie ne comptait pas laisser filer ses proies, et sans faiblir, les plus véloces parmi les monstres entraient dans le tunnel.

Alors, Ghibli mit à profit son sens de l'à-propos, ainsi que sa grande connaissance de la

pierre. Voyant qu'en un endroit précis du boyau la structure rocheuse était très altérée par l'humidité, il s'arrêta, sortit sa hache magique et entreprit d'abattre un des étais de bois. Deux de ses congénères, comprenant son manège, l'imitèrent en y mettant toutes leurs forces, et sans prêter attention aux piaillements fous des gobelins ivres de sang dont la marée déjà s'annonçait.

Et la montagne, vieille alliée du peuple nain, craqua sur toute la longueur du tunnel, le sol fut secoué de spasmes brefs mais de très mauvais augure, et les pierres commencèrent à dégringoler sur les casques des guerriers nains, qui de nouveau tournèrent casaque. Le brame du vieux roc emporta au diable les hurlements stridents de la gent gobeline, et couvrit jusqu'au rire tonitruant de Ghibli.

VII.17 La destinée du dragon

Elle en était venue à un tel point qu'elle accueillait maintenant avec gratitude la paralysie qui gagnait ses jambes. La mort ne serait plus bien longue à la prendre, ses souffrances tiraient à leur fin. Elle savait n'avoir pas grand chose à attendre de l'au-delà, hormis l'anéantissement, avec de la chance. Elle avait déjà vécu bien plus que son écot, c'était certain, et pourtant, elle éprouvait un profond sentiment d'injustice. Elle avait tant aimé la vie. Plus que nul autre avant elle, peut-être. Pourquoi avait-il donc fallu qu'elle s'attache à ce gamin juste avant de périr ?

Morgoth. Elle n'arrivait pas à croire qu'il fût parvenu à la suivre jusque-là.

D'un coup, il lui revint qu'elle avait des affaires à mettre en ordre. Elle activa son parloin, et composa un numéro. Puis elle concentra ses forces déclinantes pour répondre à la voix juvénile et faussement enthousiaste qui allait s'adresser à elle.

— Société Elfique de Banque, à votre service.
— Xyixiant'h. J'ai un compte chez vous.
— Parfaitement madame (elle entendit le factotum se perdre dans les feuilles qui devaient encombrer son bureau). Que puis-je pour vous ?
— Ouvrir un compte au nom de monsieur Morgoth l'Empaleur.
— Monsieur...
— L'Empaleur, Morgoth. Comme ça se prononce. Oui. Courant. Et faire un virement dessus. La totalité. Et la même chose sur le compte titres. Exactement. Combien ça fait en frais ?
— Trois ducats soixante-quinze.
— Ah, c'est pas cher. Vous n'oublierez pas de lui expédier un avis. C'est ça, bonne journée.

Puis elle éteignit son parloin, ferma les yeux, et se relaxa, bien décidée à mourir.

Puis elle rouvrit les yeux, ralluma son parloin, et appuya sur la touche rappel.

— Société elfique de banque, à votre service.
— Xyixiant'h. Je vous ai eue tout à l'heure. C'est à propos des trois ducats soixante-quinze de frais... c'est vraiment pas beaucoup. Comme vous n'êtes pas un organisme à vocation philanthropique, je me demandais à combien se montent mes avoirs, actuellement ?
— Vous détenez quarante-six ducats sur votre dépôt ordinaire, treize ducats soixante-seize sur votre dépôt à vue, et sur votre compte titres, une action de la compagnie Baentcher Invest, qui cotait hier deux ducats treize seizièmes.
— Mais... j'avais beaucoup plus !

— Euh… attendez… ah, j'ai votre historique ici. Non non, pas d'erreur. Vous êtes passée il y a une semaine pour liquider vos avoirs. Je m'en souviens très bien d'ailleurs, mon chef courait partout en se demandant où il allait trouver cent soixante-huit mille ducats d'or. Pourquoi, il y a un problème ?
— Non… répondit-elle d'une voix blanche, avant de raccrocher.

On l'avait volée. Et pire que tout, il avait fallu qu'elle le sache avant de mourir, quel cruel destin. Mais qui ?

Un doute affreux la prit. Parloin, touche rappel.

— Société Elfique de Banque, à votre service.
— Ouais, c'est encore moi. Dites donc, comme ça, de tête, vous pouvez me dire quels sont les principaux associés de Baentcher Invest ? Deux minutes, oui, j'attends…

Deux minutes plus tard, le hurlement de rage du dragon mordoré explosa dans le Château Blanc, réveillant en sursaut les demi-dragons stupéfaits, déclenchant maintes avalanches et roulant dans les vallées environnantes à des lieues à la ronde.

VII.18 Le mort défunt

Ils coururent encore un bon moment dans le couloir avant de s'arrêter. Les plaintes de la pierre s'étaient tues, et les gémissements des gobelins ensevelis n'étaient plus perceptibles. Un courant d'air glacial annonçait que la sortie était proche, mais pas un rai de lumière solaire ne filtrait, il faisait nuit noire. Tout le monde fit une petite pause pour souffler un peu, hormis Clibanios qui n'en avait pas besoin, aussi fut-il le premier, après les mules, à franchir les antiques grilles de fer qui avaient jadis fidèlement gardé l'entrée du royaume des nains. La bouche de la mine s'ouvrait dans une pente rocailleuse, au flanc d'une grande et belle montagne, au fond d'une vallée où s'écoulait un joli torrent. Le barde squelette folâtra un moment parmi les cailloux, s'inspirant du saisissant panorama nocturne pour composer quelques vers, puis retrouva les mules, au détour d'un sentier. Il retrouva aussi, face à lui, la face héberluée d'un énorme prêtre de Hazam, une sorte de colosse bien éloigné de l'image généralement associée au dieu de la magie.

Ils étaient à deux pas de distance. Ils s'étaient surpris mutuellement.

Clibanios leva la main, amical, prêt à lancer une saillie drolatique de son cru.

Le prêtre fut plus rapide. Il leva devant lui le symbole doré de son dieu, trois cercles entrelacés.

Un éclair blanc, et Clibanios disparut en poussière dans un chuintement sinistre, son luth chut parmi les pierres.

Ses compagnons, horrifiés, avaient suivi la scène à quelque distance. Le prêtre, une fois fait son office, les remarqua et les désigna à la troupe qui le suivait. Il y avait en effet une cinquantaine d'hommes, affairés à fouiller les fontes des mules et à en tirer de mystérieux petits paquets. Ces hommes étaient pour la plupart des archers, comme nos amis purent s'en rendre compte, mais comme il faisait nuit, la première volée de flèches les manqua. Un projectile fusa soudain vers les cieux, et éclata, brillant comme un soleil, les éclairant crûment.

Faisant alors preuve d'un sens tactique assez contestable, ils repartirent dans l'autre sens et se réfugièrent tous dans la grotte qu'ils venaient de quitter, Vertu couvrant la retraite de quelques flèches hâtives, à la vertu surtout dissuasive. Ils fermèrent la grille derrière eux,

comptant que la peur de se faire transpercer tiendrait les archers à l'écart. Mais la situation était mauvaise, et tous le savaient.

— Bon, résuma Mark, on a le choix, soit on... ben...
— Ouais, bien parlé général, approuva Ghibli.
— Peste, grommela Monastorio, nous voici faits comme des rats. Une sortie en force...
— Ah, se lamenta Sarlander, si nous avions Morgoth, nous pourrions tenter une ruse quelconque...
— Oui, mais il n'est pas là, coupa sèchement Vertu. Cessez donc de piailler comme de vieilles femmes et laissez-moi réfléchir.
— Holà, les marauds !

Une voix puissante, que l'on pouvait difficilement qualifier de féminine bien qu'elle fût celle d'une femme, venait de les héler.

— Qui vive ? Prends garde, nous sommes nombreux et puissamment armés.
— Et vous fuyez devant nous pour vous réfugier dans ce pauvre abri ?
— Ah... je vois.
— Je ne suis pas ici pour épancher le sang, même celui de vils gredins tels que vous. Je suis le lieutenant commandeur Denysha Monitaya, de la douane de Gunt. Techniquement, ce souterrain ne fait pas partie de mon pays, vous êtes donc libres d'y rester tant qu'il vous plaira, toutefois, vous vous êtes rendus coupables de trafic de stupéfiant, et je dois m'assurer que vous ne recommencerez pas.
— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, s'insurgea Sarlander.
— Je parle des cinq cents livres de résine de champiboule de première qualité que je viens de saisir sur vos mules, et ne me dites pas que ce n'est pas à vous et que c'est tombé de la poche d'un gars devant vous, ça ne marche plus depuis des siècles.
— Hein ?
— Laisse tomber, lui conseilla Vertu.
— Et comme je connais un peu la situation à B'rszon Herk, poursuivit l'officier, je pense que vous avez peu envie de retourner dans les boyaux.
— La salope... commenta la voleuse, avant de demander : Et vous proposez quoi, officier ?
— Rendez-vous, et vous serez traités conformément au droit de Gunt. Vous aurez droit à un procès équitable devant la cour de Jhor, et bénéficierez de la circonstance atténuante de vous être livrés à la justice.
— Jamouf mouf, s'écria Mark, avant d'être étouffé par Vertu.
— Votre proposition mérite étude, répondit la voleuse. J'aimerais en discuter cinq minutes avec mes camarades.
— On n'est pas pressés, concéda Denysha.
— Tu crois que je vais me rendre à cette radasse ? fit le paladin, écarlate.
— Cette radasse qui veut nous conduire à Jhor.
— À Jhor ou ailleurs...
— Jhor, tu sais, le but de notre voyage...
— Aaaah... Mais, le problème, c'est qu'une fois à Jhor, nous serons en prison, vois-tu, ce qui fait que pour la mission, c'est moins facile.
— Morgoth et Piété sont dehors, ils nous délivreront.
— Mais Gunt est un pays de sorcier, intervint Sarlander à juste titre. Et ses geôles sont sans doute à l'épreuve des sortilèges. S'il était si facile à un sorcier de faire évader des amis de la prison de Jhor, ça se saurait. Et puis, ils sont bien jeunes et inexpérimentés.

— Hum… tu as raison. Il faudrait qu'ils s'attachent les services de quelqu'un de plus… retors. Et déjà, il faut les contacter. Où ai-je mis cette broche qu'il m'avait confiée… Ah, voici. Bon, comment ça marchait déjà cet engin du démon ? Je l'épingle sur ma poitrine, je bombe le torse et je prononce la formule magique… Ah, c'était quoi cette formule qu'il m'avait dit de ne surtout pas oublier ?
— Il avait pris les noms de nos charmants hôtes de Bramentombes, si je me souviens bien.
— Exact. Allez, souhaitez-moi bonne chance.

Elle se campa bien droit sur ses jambes, les pieds solidement arrimés à la terre, porta une main vigoureuse à la broche métallique posée au-dessus de son sein gauche, l'objet émit alors une série de trilles métalliques. Puis elle prononça d'une voix aussi assurée qu'elle le put :

— Cisco-Halobs !

VII.19 Cap au sud

Bip bip bip !

À son tour, Morgoth porta la main à sa poitrine. Cela faisait deux jours qu'il avait quitté le cimetière des dragons, et qu'il avançait sans dire un mot à son compagnon, un pas après l'autre, tout juste préoccupé par la contrainte impérieuse et bénie de sa propre survie. Mais mécaniquement, il répondit :

— Morgoth.
— Bien, ici Vertu. Tu m'entends ?
— Parfaitement.
— Splendide. Bon, je vais avoir besoin de vous. Nous allons être arrêtés par la police de Gunt et conduits à Jhor, aussi il faudra que vous nous délivriez.
— Bien.
— Mais il vous faudra de l'aide, sinon, c'est du suicide.
— Perspective qui ne m'effraie guère.

La voix sépulcrale confirma à Vertu ce qu'elle supposait depuis un moment.

— Xy… vous l'avez trouvée ?
— Tu avais raison, il n'y avait rien à faire.
— Je suis navrée. Ici aussi… on vient de perdre Clibanios.
— Oh. La mort a fini par rattraper la Compagnie, je vois.
— Oui. On ne peut pas avoir de la chance à chaque fois. Piété va bien ?
— Mieux que moi.
— Tant mieux. Bon, alors vous allez filer vers les sud, vers la cité balnaise de Dhébrox, tu en as sans doute entendu parler. Là, vous retrouverez la magicienne dont je t'ai parlé une ou deux fois, celle avec qui Mark et moi sommes allés à l'aventure dans notre jeune temps.
— Celle qui a perdu ses pouvoirs en se faisant sucer par un vampire ?
— Exact. Elle a perdu ses pouvoirs, mais son expérience de ces choses vous sera précieuse, et elle a des appuis à Gunt. Promets-lui une part du butin, n'importe quoi, mais ne reviens pas sans elle.
— Bien. Nous ferons notre possible.
— Tu as un papier-crayon ? Je te donne ses coordonnées…

Lorsque ce fut fait, le sorcier se tourna vers son compère. Ils avaient fait un feu à la lisière

d'une forêt pétrifiée par le givre, et comptaient dormir dans un trou fait entre les racines d'un grand arbre.

— Tu as entendu ?
— Oui.
— Et tu en penses quoi ?
— Ben... On est aventuriers non ?
— Ouais. Donjon, monstre, trésor. On n'est pas là pour en penser quelque chose.

VII.20 Et pis, Log

Il s'était écoulé près d'une semaine. Morgoth avait survécu à l'épreuve, de même que le robuste Piété, mais c'était moins étonnant. Par le froid, la fatigue, la privation et la menace des loups, la montagne avait mortifié leurs corps et leurs âmes. Maintenant, les arêtes se faisaient courbes plus douces, le climat insensiblement se faisait plus humide, tiédissait presque. Ils avaient croisé quelques hameaux en route, mais ne s'y étaient guère arrêtés, préférant la rude hospitalité de la nature à la trompeuse chaleur humaine. Puis un beau jour, juchés sur une crête, ils avaient vu en contrebas le petit village de Log, et l'avaient observé avec répugnance et consternation. Il ne payait pourtant pas de mine, il n'avait rien d'extraordinaire, juste quelques familles de paysans vivant des vaches et des patates.

Il y avait aussi des broos.

Ces monstres à tête de chèvre saccageaient tout. Ils avaient tué les hommes du village ou les avaient mis en fuite. Les femmes, ils les avaient emmenées dans le petit temple de Hegan et enfermées là, attendant qu'elles soient bien affamées et mortes de frayeur pour assouvir en elles leurs désirs immondes, afin que se propage sur une autre génération la race des broos, la malédiction des broos. Nulle créature n'est plus méprisée dans l'univers que le broo, nulle n'est plus vile, si l'on excepte quelques rares démons.

— Ah, fit Morgoth, c'est révoltant.
— Comment les dieux ont-ils osé nous infliger le voisinage de telles créatures ? s'indigna Piété.
— Bêh, c'est des broos, commenta Xyixiant'h.
— J'ai vu, lui répondit Morgoth
— Ben j'aime pas les broos.
— Personne n'aime les broos.
— C'est sale les broos.
— Ben oui.
— Et puis c'est pas beau.
— Ben non.
— Et puis c'est pas bon.
— Ben n... Comment ça c'est pas bon ?
— Tu as l'impression de manger de pleins seaux de punaises vivantes.
— Mais... c'est répugnant, ça ne se mange pas les broos !
— Ben tu m'étonnes, vu ce que c'est dégueulasse.

Morgoth resta un instant à considérer les activités des broos. Puis il vécut un de ces moments où l'on prend la mesure de ce qu'est l'inconscient. Car c'était l'inconscient de Morgoth qui avait arrêté son cœur, qui le faisait maintenant trembler comme une feuille, sans que sa conscience ne puisse l'expliquer. Sa conscience qui ne voulait pas admettre l'impossible. Il

resta pétrifié un bon moment, n'osant tourner la tête, de peur de découvrir qu'il avait rêvé. Mais la poigne énergique et secouante de Piété, qui était bouche bée, le convainquit que s'il perdait la raison, il ne serait pas seul sur les routes de la folie.

Elle était là à leurs côtés, dans son armure dégoulinante de lumière, allongée comme eux par terre, faussement absorbée dans la contemplation du village. Le plus beau joyau que la terre ait jamais porté.

— Xy ?
— Oui ?
— Tu es... vivante ?

Elle se retint à grand peine de répondre ce qui lui venait à l'esprit, comme « c'est d'avoir fait tant d'études qui t'a donné ce sens de l'observation ? », car les sarcasmes n'étaient pas de mise.

— Oui.
— Je te croyais morte. Les dragons mordorés... meurent.
— J'ai failli. En fait, pour être exact, lorsque vient l'âge, les mordorés, comme tous les dragons, muent, et grandissent. Il se trouve que dans notre espèce particulière, l'une de ces mues est si... pénible... que bien peu en réchappent. Un sur cent, peut-être... J'étais convaincue que ma médiocre constitution ne me laissait aucune chance dans cette épreuve, aussi étais-je convaincue de mourir à mon tour.
— Pourtant, te voici.
— Eh oui. J'étais résignée à quitter ce monde, mais au dernier moment, j'ai compris que je ne pouvais y laisser ce que j'avais de plus précieux...
— Oh, ma Xy...
— ... À savoir mon cher argent, que cette ignoble raclure de... hum... bref, j'ai découvert que notre amie Condeezza avait siphonné mon compte en banque profitant que j'avais le dos tourné.
— Ah...
— Elle m'a piqué mon fric cette salope ! J'allais quand même pas lui laisser non ?
— Euh...
— Aussi, ai-je enduré, la rage au cœur, les tourments abominables de ma métamorphose, et là, même si c'est la dernière chose que je fais de ma vie, je vous jure que j'arracherai les yeux de cette morue...
— Euh... fit Piété... les broos, ils nous ont entendus on dirait. Ils arrivent.
— Merveilleux, qu'ils viennent, j'ai besoin de me calmer. Je vais leur montrer à quel point c'est une mauvaise idée de contrarier un dragon mordoré vénérable !

*
* *

Lorsque la nouvelle du désastre vint aux oreilles du roi des nains, il fut frappé d'un abattement profond, et décréta trois jours de deuil dans tout son royaume. Puis, une fois que Fourbhi et ses intrépides guerriers eurent été pleurés avec les honneurs dus à leur courage, une fois qu'un nouveau chapitre de la Chanson de B'rszon Herk eut été écrit pour célébrer leur sacrifice selon la tradition, Hachefeu Cognetroll, dit « Le Bossu », dépêcha une estafette jusqu'au grand nord, un nain robuste, rapide et débrouillard, porteur d'une mission sacrée. Il traversa le Septentrion sur les routes des hommes, sans repos ni distraction, traversa le grand fleuve

Argatha, la lointaine Héboria, la sombre forêt des Pictetés, jusqu'à un lieu que nul humain ne peuplait. Là était le lieu le plus saint de tous pour les nains, le Temple du Renouveau. L'estafette s'engagea dans un boyau dérobé que seul un nain pouvait voir, il trouva les Grands Prêtres, et leur transmit le message de son seigneur. Puis, sa mission accomplie, il repartit aussitôt vers le sud.

Et les prêtres, gardiens des traditions ancestrales du peuple nain, approuvèrent la requête du roi et accédèrent à sa demande. Au cours d'une cérémonie semblable à des milliers et des milliers qui s'étaient déroulées en ces lieux au cours des millénaires, ils descendirent là où l'Éternel Glacier s'enfonce dans les profondeurs de la terre, ils s'approchèrent d'une des formes sombres emprisonnées dans la glace, et armés des Pioches Célestes, seules capables de briser la glace divine, ils dégagèrent avec soin et recueillement le premier des soixante nains qui leur avaient été commandés, soixante braves, soixante preux, soixante guerriers pour remplacer les héros tombés devant l'ennemi. Car il est dit qu'au commencement des siècles, les dieux créateurs avaient engendré tous les nains en une seule fois, et les avaient enfermés dans le blanc manteau de ce glacier sacré. Ainsi, et de cette unique façon, sont engendrés les nains.

En tout cas, c'est ce que m'a raconté un nain de mes amis...

Nos amis trouveront-ils à Dhébrox de loyaux alliés, d'amicaux soutiens et le repos apaisant dans un cadre bucolique ? Vous le saurez dans...

Fourberie à Dhébrox

Chapitre VIII

Fourberie à Dhébrox

Le bien, le mal, l'ombre et la lumière, l'ange et le démon, la saucisse ou la merguez... les choix sont sans fin dans cet univers qui s'ingénie à tendre à nos héros des dilemmes cornéliens. Voici pour Morgoth le temps de trancher dans le vif, de s'engager dans une voie ou dans l'autre. Il va pour l'occasion bénéficier de la sagesse et de l'expérience d'une alliée de circonstance... enfin, sagesse, c'est un bien grand mot.

VIII.1 Ici se fomente quelque ignominie

Avant toute chose, nous tenons à mettre en garde les lecteurs sensibles ou timorés que la matière du présent récit pourrait troubler. En effet, nous nous attèlerons à y mettre en lumière les viles mécaniques de bien affreux complots, ainsi que des maléfices scandaleux dont la divulgation à des âmes non préparées pourrait être de nature à choquer les bonnes mœurs et à horrifier durablement les esprits faibles.

Dans les dernières hauteurs d'une tour en ruine, abandonnée depuis longtemps aux rigueurs du climat, deux silhouettes en longs manteaux noirs conversaient à voix basse. Même la lune avait voilé sa face blafarde de lourds nuages pour ne pas être témoin de leurs tortueux complots, et c'était une sinistre lanterne de fer qui apportait quelque lumière aux conspirateurs.
— Alors, avez-vous compris votre rôle ?
— C'est limpide.
— Parfait. Vous passerez à l'action demain soir. La toile est tendue, la mouche bientôt s'y engluera. Et plus elle se débattra, plus elle s'engluera. C'est le piège parfait, rien ne peut plus le sauver maintenant... à moins d'un imprévu de dernière minute, mais il a peu de chance de se produire, n'est-ce pas ?
— Tout à fait.
— Allons, allons, un peu d'enthousiasme que diable ! Je sais que je vous force un peu la main, mais vous avez beaucoup à gagner dans l'affaire, souvenez-vous en.
— Moins que vous cependant.
— Oui, moins que moi. Bientôt, très bientôt, Dhébrox sera sous mon influence, et ses soi-disant gouvernants ne seront plus que des marionnettes dans mes mains, de petites marionnettes ! Ah ah !
— Si vous le dites.
— Demain je règnerai sur la plus riche cité de l'univers, et après demain...

Sa voix s'était enflée de façon désagréable, pour remplir tout l'espace de la pièce.

— ... Après-demain, je règnerai sur LE MONDE ! AH AH AAAH AH AH ! AH AH ! Ah... ah... Ouuuuh...
— Ça va pas ?
— ... point de côté... ouh... ah... j'déguste... ouh...

VIII.2 Procédure d'approche

Une grande émotion étreignit Morgoth lorsque au loin, embrasée par les feux d'un soleil déjà bas sur l'horizon, il aperçut la mer. Tout d'abord parce que c'était la première fois qu'il la voyait. Et ensuite parce qu'ayant quelques notions de géographie, il comprenait qu'ils venaient de franchir en deux jours une distance que le commun des mortels ne parcourt guère qu'en deux mois, si les conditions sont bonnes. Et encore n'avaient-ils volé qu'à la lumière du soleil, la journée étant encore courte en cette saison, et avaient-ils fait de longues pauses à midi, pour se restaurer et se réchauffer un peu.

Ils volaient en dragon.

Mordoré, le dragon.

Autant dire que malgré leur jeune âge, ni Morgoth l'Empaleur, ni Piété Legris ne pouvaient passer pour des béjaunes. Voler en dragon, ça fait luxe, ça pose son aventurier et ça épate le

manant, et puis le mordoré, c'est tout de suite la classe. Et même pour ceux qui ignoraient tout de leur écailleux véhicule, il suffisait de considérer leurs visages fourbus et la savante économie de leurs mouvements pour comprendre que ces deux hommes-là avaient récemment vécu bien des épreuves, livré bien des combats et vaincu bien des ennemis.

Le dragon s'appelait Xyixiant'h, et c'était une femelle. En tout cas, Morgoth espérait que c'était une femelle, car il entretenait avec elle des relations qui dépassaient le cadre de la virile amitié entre l'homme et sa monture. Quoique ces derniers temps, depuis qu'ils avaient laissé derrière eux le providentiel village de Log qui les avait hébergés quelques temps, la douce Xyixiant'h n'avait pas quitté sa livrée étincelante, et notre héros était un homme probe et droit, pas du tout de ce genre d'individus prêts à transgresser les canons les plus établis de la morale pour épancher leurs bas instincts parmi les surprenants cloaques de la gent reptilienne, à supposer que la chose fût humainement possible.

À Log, ils avaient fait halte deux jours, pour se reposer tout d'abord, et ensuite pour se faire confectionner des tenues en cuir épais doublé de mouton. C'était une précaution utile, car les dragons mordorés volent haut, et vite, et qu'on était en hiver. Morgoth avait noté que sous sa forme native, sa mie avait rapetissé considérablement depuis la première fois qu'il l'avait vue dans cet état, ce à quoi elle avait distraitement répondu que des impératifs de discrétion justifiaient un gabarit plus modeste.

Sous eux s'étaient successivement déroulés les pics acérés du Portolan, les collines de Thalassie, les plaines de Veragye, puis enfin les riches vallées balnaises. Tous les gens qui aimaient l'argent savaient que les pays balnais étaient le cœur économique de la civilisation occidentale, et qu'un esprit entreprenant et désireux de s'enrichir pouvait y faire une profitable escale. La campagne se vallonnait de moult mamelons aux sommets desquels trônaient de pittoresques petits villages fortifiés, dominant une contrée généreuse de ses fruits, qui étaient la vigne, l'olivier, l'orge, la patate douce, la banane plantin, le clou-de-balle, le pis-de-mouche, la ventripète, la brindemolle, la tête-de-cheval, l'objigule maligne, l'ortifouète, la mistouflanche, la rhéostate, il était même des originaux pour se lancer dans la culture du navet. Le climat était doux en hiver et en été, chaud sans excès, en raison de la proximité de la mer Kaltienne. De-ci de-là, les hommes du temps passé avaient trouvé pratique de se rencontrer pour fixer les prix des céréales, ce qui avait fourni le prétexte à l'implantation des premières maisons. Puis, des bâtisses d'importance plus discutable étaient venues se greffer là-dessus, telles que prisons, temples, palais, universités, bains, arènes, palestres... L'aspiration de tout aventurier débutant – en tout cas de tout aventurier débutant dont l'aspiration n'était pas la domination mondiale et l'asservissement des peuples sous sa férule diabolique – était de se retirer fortune faite, après maints combats épiques propres à impressionner les dames, et de monter une petite affaire dans une de ces cité-états à la population enjouée. Ces vieilles et opulentes citadelles regorgeaient de marchandises qu'elles faisaient venir par caravanes ou par navires, et qu'elles s'échangeaient selon des modalités complexes. Elles concentraient donc entre leurs murs des quantités de richesses qui faisaient rêver tout être normalement cupide.

Mais c'était pet de lapin à côté de Dhébrox.

Oh, ce n'était pas la cité la plus peuplée de la Côte du Bouc, ni la plus vieille, ses armées n'avaient jamais porté sa gloire bien loin, ses marchands étaient casaniers, le rayonnement spirituel de son clergé avait déjà du mal à s'étendre dans ses propres rues, et pour tout dire, sa situation géographique était quelconque, sinon malcommode. Et pourtant, les murailles étaient soigneusement ravalées tous les vingt ans, décorées même de jolies mosaïques festives,

ainsi que de gardes en armure de parade, qui étaient payés très correctement et avec régularité. Elles étaient en outre très hautes, très épaisses et pleines de merlons pointus. Les tours en étaient fines et nombreuses, et surmontées de curieuses excroissances de bronze hérissées de pointes, dont il devait être bien ardu de déloger les défenseurs. Et surtout, ces murailles étaient d'une ampleur majestueuse. Car, bien qu'elle ne comptât qu'une soixantaine de milliers d'habitants, Dhébrox s'étendait sur une superficie que les villes ordinaires n'occupent que lorsqu'elles sont cinq fois plus peuplées. Elle suintait la richesse par toutes les bouches de ses égouts, qu'elle avait propres et en ordre. Depuis le ciel, les larges rues, les grandes places, les jardins, canaux et petits lacs de la ville semblaient dessiner un glyphe magique. Et c'était très exactement le cas, d'ailleurs. Sauf que pour s'en apercevoir, il fallait survoler la ville, ce qui était interdit.

Il fallut donc que nos amis se posent à l'aéroport, situé à l'orée de la ville.

Après avoir fait un bel ovale autour du signe de Voor, un glyphe magique géant situé à douze börns dans le prolongement de la piste et servant de point de repère à la circulation aérienne, Xy se présenta dans l'axe à vitesse réduite, et descendit selon un angle précis de trois degrés. Le jour s'achevait, à l'ouest, les derniers feux du couchant coloraient l'atmosphère au-dessus des cent tours de Dhébrox d'un bleu profond à peine différent de la nuit noire. Un alignement de feux magiques indiquait aux voyageurs nocturnes le contour de la piste, elle s'y posa bien sagement sur les numéros, ce en quoi elle n'avait guère de mérite, les dragons mordorés sont réputés pouvoir voler avec une précision millimétrique. Puis elle obliqua et sortit sur le côté de la piste avant de se diriger vers la sortie.

— *Nous sommes arrivés à Dhébrox International, température au sol 8°, vent 6 nëux, temps clair. Nous vous remercions d'avoir fait confiance à Xyixiant'h et souhaitons vous revoir prochainement sur nos lignes. Et merci surtout de ne pas me piétiner les surfaces ailaires en descendant.*
— Euh, hasarda Piété, tu ne pourrais pas nous conduire jusqu'à la ville ?

Elle tourna sa tête de droite à gauche pour balayer la zone, puis lâcha :

— *Excuse-moi, je ne vois pas le bourricot auquel tu parles ?*
— Laisse tomber.

VIII.3 La traîtreuse embuscade

Ils descendirent donc, bien qu'étant fort las, et laissèrent le reptile s'éloigner jusqu'à un espace sis entre deux bâtiments de bois aux grandes portes, qui devaient être des hangars. Elle n'aimait pas se métamorphoser en public, ils en avaient pris l'habitude, et en outre elle était en ce moment d'une humeur fort malcommode, ils ne firent donc pas mine de la suivre. Elle revint bien vite sous sa forme d'elfe, revêtue de son armure dont les écailles, à la faible lueur des feux de piste, se teintaient d'un violet très profond. Morgoth se figurait que ces écailles avaient changé subtilement, dans leur couleur, leur texture et jusque dans leur forme, depuis qu'elle était revenue du cimetière des dragons. Mais il n'en aurait pas mis sa tête à couper, il n'était pas dragonologue.

Il n'y avait plus de fiacre à ces heures tardives, aussi marchaient-ils avec les pieds des jambes, comme des gueux, sur le bout de route conduisant aux portes de Dhébrox, et qui était éclairé de loin en loin par des réverbères à huile. Plusieurs autres badauds badaudaient encore malgré l'heure tardive, profitant de la paisible campagne. Soudain, une cavalcade se fit entendre

derrière eux, et faisant fi du zeugma, ils durent se jeter tout à la fois dans la précipitation et dans le bas-côté. Ils furent dépassés par un coche à deux chevaux, filant à vive allure dans la même direction qu'eux. Un cavalier les dépassa ensuite, dont on ne voyait que l'arbalète et la grande cape flottant au vent. Son trait partit soudain avec un bruit sec de violon qui pète une corde, et se ficha dans le bois du coche, qui s'immobilisa. Le conducteur et unique passager, que nos amis ne purent détailler plus avant, sauta alors à terre et fila dans les buissons alentours sans demander son reste, comptant sur l'obscurité complice pour échapper à son poursuivant.

Nos héros, bien sûr, n'étaient pas restés inactifs, et après un instant de flottement, et tandis que les civils se mettaient prudemment à couvert, ils se lancèrent tous trois à l'assaut du triste sire. Mais l'assassin, qui était lâche en plus d'être fourbe, les vit arriver, et prit la fuite au triple galop. Et non content de les semer, voici que, se dirigeant vers les remparts tout proches, le cheval décolla d'un bond puissant, emportant son cavalier dans les tréfonds d'un ciel noir.

— Maloreille et brie qui coule ! s'exclama Morgoth. Cette fois c'est sûr, nous voici bien dans le domaine de la magie. Voyez ce sortilège, je n'ai jamais entendu parler de quoi que ce soit qui y ressemble, et pourtant j'en connais beaucoup.
— Vite, s'inquiéta Piété, allons rassurer la victime de cet attentat odieux.
— Je vais bien, je vais bien mes amis, fit une voix chevrotante émanant des fourrés.

Le personnage qui sortit des buissons était tout fripé, et pas seulement parce qu'il venait de se vautrer à corps perdu dans la haie, mais aussi parce qu'il n'était plus tout jeune. Il était encore alerte cependant, sans doute pouvait-on dire de lui qu'il « portait beau ». Son large visage au nez busqué et aux joues plates, ceint d'une couronne de cheveux encore bruns, ne manquait pas d'une certaine noblesse, il avait le maintien et le port de mains de celui qui s'est entraîné à plaire et à convaincre, et sa voix, une fois qu'il eut repris son souffle, s'avéra agréable, soigneusement posée et très maîtrisée. Il avait tout du marchand parvenu, en somme.

— Je vous ai vus mettre en fuite ce malfaiteur, quel courage, quelle fougue ! Bravo, jeunes gens, vous m'avez sans doute sauvé de la mort. Votre action méritante vous vaudra une récompense, soyez-en certains.
— Mais monsieur, répondit Morgoth, nous n'avons fait que notre devoir, et je suis du reste confus que nous ayons laissé s'enfuir ce vil maraud, monsieur...
— Mais je suis Amansu Bedilan. Ah, mais je vois, vous devez être étrangers à Dhébrox ! Alors sachez que vous venez de vous faire un utile obligé en ma personne, car je suis, voyez-vous, le ministre du commerce.
— Ah, par exemple ! Vous entendez, un ministre, quel honneur !
— Waaah, s'extasièrent poliment Xyixiant'h (qui avait fréquenté de bien plus considérables personnages) et Piété (qui ignorait ce qu'était au juste un ministre).
— J'espère, reprit le sorcier, que ce répugnant personnage n'a pas eu le temps d'emporter votre bourse.
— Soyez sans crainte, ce n'est pas ma bourse qu'il visait, mais ma gorge. Car ce n'est pas un voleur que vous avez mis en déroute, mais bel et bien un assassin, qui en avait après ma vie.
— Cornefistule ! Alors, on ourdissait un meurtre ! Quelle félonie, quelle ignoble et fourbe complot tramé dans les sombres et tortueuses allées de la fielleuse imagination de quelque malévolent seigneur du mal qui...
— Oui, oui, c'est pas bien, intervint Piété. Vous savez qui pouvait vous en vouloir, des fois ?

— Hélas, j'ai quelques ennemis acharnés. Connaissez-vous un peu la situation politique qui prévaut à Dhébrox ?

Le jeune guerrier dodelina en un signe de parfaite ignorance.

— Eh bien, je vais vous raconter ça en route, si vous me faites l'honneur de partager ma calèche jusqu'à chez moi.

VIII.4 Actualité politique

— Vous devez tout d'abord savoir qu'il y a à Dhébrox une démocratie. Vous savez tous bien sûr de quoi il est question, je ne reviendrai pas dessus.

Ni Morgoth, ni Piété n'avaient d'idées bien claires là-dessus, mais comme Xyixiant'h opinait sous sa capeline, le ministre poursuivit.

— Comme dans toute démocratie, il y a des partis politiques réunis autour d'orateurs tels que, par exemple, moi-même, et il y a aussi des mouvements plus vastes, regroupant les partis en courants d'opinion, au gré des alliances.

Morgoth et Piété béaient maintenant d'incompréhension, mais Xyixiant'h semblait trouver que c'était l'évidence même, ce qui conforta l'édile.

— Depuis quatre siècles, toute la politique de Dhébrox peut sommairement se résumer en un affrontement entre le bloc des Phalanstériens et celui des Séléunes. Il ne s'agit pas d'un affrontement d'hommes, mais d'idées, de conceptions du monde et de la place que Dhébrox doit y occuper. Actuellement, ce sont les Séléunes qui sont au pouvoir...
— Quelle est la différence entre les deux factions ? demanda Morgoth.
— C'est difficile à résumer, disons pour simplifier que les Séléunes sont partisans d'ouvrir Dhébrox au monde, d'impliquer la cité dans ses affaires, de régénérer notre peuple par l'apport de sang étranger. À l'inverse, les Phalanstériens estiment que nous n'aurions rien à gagner à une telle attitude, et qu'il convient avant tout de nous protéger des périls de l'extérieur.
— Les deux optiques peuvent se défendre. Et donc, vous êtes Séléune.
— C'est justement là le nœud de l'affaire. Moi et mes amis avons un parti, l'UBR, qui durant des années a soutenu le camp Séléune, d'où mon ministère. Mais ces derniers temps, le débat politique a pris un tour déplaisant. Si vous vous tenez informés de la situation internationale, vous avez peut-être entendu parler des tensions internes qui agitent la magiocratie de Gunt.
— Vaguement.
— D'après nos informateurs, la situation est très grave là-bas, plusieurs factions se seraient dressées les unes contre les autres, et le magiocrate ne gouvernerait, en fait, plus grand chose, et c'est son second qui régenterait tout dans l'ombre. On le surnomme d'ailleurs « L'usurpateur ». Or, Gunt est une nation opulente, et ses richesses suscitent bien des convoitises. Et ces convoitises risquent d'entraîner Dhébrox dans la tourmente, ce que je souhaite éviter.
— Noble préoccupation.
— Je ne vous le fais pas dire, jeune homme. Au fait, j'ignore vos noms...
— Oh, je suis confus, suis Clark Kent, voici mon épouse Doroté Senjak, et notre valet Smeagol.

Piété se racla la gorge, ce qui fit un drôle de bruit, pour signifier son mécontentement d'être donné pour un laquais, mais ne dit mot pour démentir. On notera ici que Morgoth avait repris à son compte la pratique de son mentor Vertu, qui consistait à toujours donner un faux nom à qui vous le demande, et à en changer souvent.

— Et vous venez à Dhébrox pour affaires je suppose.
— Je viens présenter mes hommages à un condisciple de mon maître, auprès duquel il m'a recommandé dans l'espoir qu'il me procure un emploi. À défaut, le voyage ne serait pas perdu, un séjour à Dhébrox est toujours profitable pour un magicien tel que moi.
— J'aurais dû voir tout de suite que vous étiez du métier, vous portez le bouc sorcier avec une mâle prestance.

J'interromps ici derechef le fil de mon récit pour signaler que l'apparence de notre héros s'était, en effet, quelque peu modifiée. Après avoir erré des jours durant dans les rudes montagnes du Portolan, sans avoir le loisir ni le souci de prendre soin d'eux, Piété et Morgoth en étaient ressortis las, crasseux et hirsutes comme des singes. Dès leur retour à la civilisation, ils avaient fait une bonne toilette, et s'étaient rasés. Toutefois, après s'être ébarbé les joues, notre sorcier s'était vu une belle figure dans la glace, se trouvant quelque ressemblance avec l'élégant Monastorio, et avait décidé de se laisser garnir lèvres et menton d'un noir duvet. C'est une attitude assez commune parmi les jeunes hommes de cet âge que d'affirmer sa virilité en exhibant ainsi ce qu'on a de pilosité, aussi ne tiendrons-nous pas rigueur à Morgoth de cette petite vanité bien excusable.

— Et donc, vous craignez que votre cité ne prenne part à une guerre.
— Oh non, pas directement. Mais nous avons découvert récemment des éléments qui ont semé le trouble dans les esprits. Comme vous le savez, la prospérité de Dhébrox est due au fruit de son industrie, dans nos ateliers naissent les instruments magiques les plus robustes, les plus puissants, les plus sûrs que l'homme ait produits depuis que le savoir de l'Empire d'Or a sombré dans l'oubli. Nous produisons aussi, en plus grand nombre, des objets de facture plus modeste, mais qui sont aussi plus abordables, des amulettes protectrices, des parchemins, des potions... Mais nous avons toujours eu pour principe de ne pas encourager le chaos du monde en exportant des armes. Nous en fabriquons toutefois, mais dans deux cas bien particuliers : soit pour les besoins de notre propre défense, soit pour de très riches amateurs prêts à débourser des fortunes pour acquérir le meilleur de ce que les enchantements modernes peuvent offrir. De telles armes, nous en vendons rarement plus d'une douzaine par an, de telle sorte que notre production ne puisse nullement renverser l'équilibre des pouvoirs dans le monde en équipant une armée.
— Une attitude remarquable de sagesse.
— Sagesse ancienne, à laquelle nous nous sommes toujours tenus, pour notre plus grand bien. Malheureusement, il semble que tout le monde ne partage pas cette optique. Ces dernières années, les éléments les plus radicaux parmi les Séléunes ont gagné en influence, en propageant des idéaux nobles et charmants, mais un peu naïfs à mon goût. Ils prétendent ni plus ni moins que fabriquer des armes qu'ils ne livreraient qu'aux régimes « méritants », pour faire triompher ce qu'ils appellent « le bien et l'équité ».
— En quoi est-ce mal ?
— Qui diable peut décider qu'une nation est moralement supérieure à une autre ? Qui peut dire que la Malachie vaut mieux que Sal Hakdin ? Certainement pas moi, qui n'y ai jamais mis les pieds. De fait, la nature humaine étant ce qu'elle est, on en viendrait vite à une situation où serait considérée comme d'autant plus méritante qu'elle a d'or à nous donner.
— Hum... Je crois que je comprends vos préventions. Il y a quelques mois, j'aurais trouvé vos propos pessimistes, mais sachant ce que je sais aujourd'hui de la politique, je ne peux que vous donner raison.
— Et ce n'est pas tout, car tout ça s'est accéléré récemment, de loi en décret, mois après mois,

ils ont sapé insensiblement les fondements de notre bon principe. Et j'ai fini par découvrir la raison de cette agitation. Il semble que des éléments Séléunes, sans doute corrompus, aient décidé de commencer leur lucratif commerce dans les semaines qui viennent, en armant l'une des factions en conflit dans les événements de Gunt. Mais voyez qu'en plus des inconvénients moraux que j'ai soulevés tout à l'heure, il y aurait un risque mortel pour nous, car si nous armions l'une des armées, et qu'une autre gagne, nous aurions alors à craindre les représailles du vainqueur. Et nous sommes loin d'avoir la moindre chance de leur résister ! Nous avons quelques bons sorciers, mais contre la magiocratie...
— Oui, mais Gunt, c'est quand même pas la porte à côté, alors les représailles.
— Leur frontière est à moins d'une journée de vol, et ils ont tout ce qu'il leur faut pour voler, croyez-moi.
— Ah.
— Non, vraiment, nous n'avons rien à gagner dans cette affaire. Quand je pense qu'ils sont allés jusqu'à essayer de me tuer pour sauvegarder leurs petits intérêts mesquins... En faisant mine de changer de camp s'ils n'infléchissaient pas leur position, j'espérais les forcer à revenir à la raison, mais visiblement, ils ne sont pas prêts à lâcher. On m'avait pourtant prévenu que ces gens étaient dangereux, et moi, naïf... Ah, mais nous arrivons chez moi. Venez, soyez mes hôtes, je vous le dois bien.

VIII.5 L'affaire étrange du ministre

Effectivement, la villa des Bedilan étalait sa considérable surface à l'intérieur des hauts murs blancs qui ceignaient son jardin. Loin des ostensibles peintures et sculptures qui étaient à la mode un peu partout dans le nord, l'édifice était d'une remarquable sobriété, tout en formes pures et uniquement rehaussé de lierres et vignes grimpantes courant obligeamment le long de croisillons de bois. Par égard pour la tradition sorcière plus que par nécessité, on avait édifié une tour surmontée d'un clocheton, qui pour tout dire servait de débarras.

Bedilan, apprirent-ils, était sorcier, comme la plupart des citoyens de Dhébrox. Il n'avait guère eu le choix et avait suivi l'exemple de son père, et du père de son père. Toutefois, il n'avait ni goût ni talent particulier pour les arts mystiques, aussi s'était-il tourné vers la chose publique, se faisant tour à tour avocat, magistrat, élu de quartier, avant d'accéder à des fonctions plus importantes, s'attirant ainsi une considération à laquelle il n'aurait jamais pu prétendre par ses seules compétences magiques. Il vivait avec sa femme, que nos amis trouvèrent discrète quoique spirituelle, dont il avait eu trois fils, aujourd'hui grands et installés. Les domestiques qui s'affairaient étaient en nombre suffisant pour souligner que le ministre n'avait nul besoin de la politique pour vivre, mais point assez pour laisser croire qu'il s'engraissait sur le dos des contribuables. Les meubles étaient sobres et de bon goût, et seuls de fins connaisseurs pouvaient en deviner le prix, qui était assez élevé. La demeure était faite pour recevoir, et s'articulait autour d'une grande salle ornée de trophées de chasse, legs de feu monsieur Bedilan père, d'une seconde pièce contiguë faisant bibliothèque, et d'un atrium dont l'appréciable fraîcheur réjouissait les invités dès le retour de l'été, mais qui était pour l'instant fermé.

Après un copieux repas arrosé du célèbre petit vin de l'arrière-pays, ils suivirent leur hôte à la bibliothèque pour un digestif, assorti d'une conversation à bâtons rompus. Puis, Amansu Bedilan en vint au fait.

— Puisque vous êtes aventuriers, et comme vous êtes déjà plus ou moins rentrés dans l'affaire,

peut-être accepteriez-vous de m'aider ? Moyennant bien sûr une juste récompense, ça va de soi.
— Et bien, hésita Morgoth, ce serait avec plaisir, mais nous sommes déjà...
— On peut toujours essayer, coupa Xyixiant'h. De quoi s'agirait-il ?
— Il faudrait que vous enquêtiez sur cette tentative de meurtre, que vous en trouviez le commanditaire exact, et si possible que vous me rameniez des preuves que je puisse produire devant la justice, et plus important, devant les citoyens. Une telle duplicité ne peut rester impunie.
— Très juste, se demanda Morgoth. Mais pourquoi nous demander ceci à nous ? Nous sommes étrangers, nous ne connaissons pas grand monde à Dhébrox.
— Précisément, vous êtes hors du jeu, et c'est pour cette raison que vous enquêterez sans attirer les soupçons.
— Et puis on est peu suspects d'être en cheville avec vos ennemis.
— Je vois que nous nous comprenons. Vous acceptez ?
— Mais oui bien sûr, ça nous donnera l'occasion de rencontrer un peu de monde dans votre belle cité. Vous avez parlé d'une juste récompense ?
— Cinq cents.
— C'est raisonnable, acquiesça le sorcier, se demandant ce que Vertu en aurait pensé.
— Splendide. Pour fêter ça, rien ne vaut une bonne bouteille. Firmin ! À boire pour ces messieurs-dames.

Alors, une étrange créature entra dans la pièce. Sans doute aurais-je du écrire création plutôt que créature, car c'était manifestement un automate haut comme un homme, tout entier de métal. Ses jambes étaient des tubulures d'acier, son torse un coffre rond d'où sortaient des bras grêles et étrangement délicats, ainsi qu'une tête allongée aux petits yeux inexpressifs, en demi-lune. En cliquetant, il se dandina jusqu'à nos compères et leur versa à boire avec une délicatesse peu commune chez une mécanique.

— Avez-vous quelque indice pour orienter nos recherches ? demanda Morgoth lorsqu'il fut remis de sa surprise.
— Hélas aucun, vous devriez commencer par les cercles Séléunes, ils sont influents à la Faculté.
— Vous êtes sûr de ne rien nous cacher ? Il vous a échappé tout à l'heure qu'on vous avait prévenu, c'est donc que quelqu'un était au courant du complot.
— Eh bien...

Il se tortilla sur sa chaise, en proie à une hésitation visible.

— Pour ne rien vous cacher, effectivement, j'ai été prévenu. Il y a une semaine, un homme est venu me voir. Une fois qu'on a été seuls, il m'a dit sans détour que des Séléunes allaient chercher à m'assassiner. Nous nous sommes revus il y a deux jours, et il m'a confirmé ses propos, en se montrant plus précis. Nous avons discuté assez longuement de toutes les façons dont on pourrait m'atteindre, de la conduite à tenir pour y survivre – je me souviens d'ailleurs que c'est lui qui m'avait conseillé, en cas d'embuscade en voiture, de ne pas chercher à distancer mes ennemis mais de m'arrêter et de m'enfuir si la configuration du terrain s'y prêtait.
— Sage conseil en effet. Et qui était cet ange gardien ?
— En fait, ça m'ennuie de vous le dire. Il se trouve que c'est quelqu'un que je connaissais vaguement parmi les Séléunes, un extrémiste, un de ces personnages un peu troubles. Étant dans la place, il a eu vent du complot, et bien que désapprouvant mes positions, la méthode employée pour me faire taire lui a répugné, aussi m'a-t-il prévenu. Et si je vous dissimule son nom, c'est parce qu'il m'a fait jurer de n'en rien dire à personne. Comprenez qu'il risque sa

vie pour sauver la mienne, je ne peux tout de même pas le trahir...
— Je comprends. Mais pourquoi faire appel à des aventuriers comme nous, plutôt qu'aller voir la milice locale ?
— Ah mais détrompez-vous, je ne compte pas tenir cet incident secret, je vais me rendre à la milice dès demain matin, juste après avoir relaté à la presse l'ignoble attentat dont j'ai été victime. Mais... comment dire, je crains que la milice ne fasse pas de zèle excessif. Mon éminent collègue de la Sûreté Publique n'a jamais été un de mes amis, et c'est aujourd'hui un de mes plus farouches adversaires.
— Tout s'explique.

Ils se couchèrent après une soirée bien arrosée. Piété fit mine de protester quelque peu à l'idée de partager les quartiers des domestiques, mais Morgoth le convainquit d'accepter sans faire d'histoire, arguant que mêlé à la valetaille, il pourrait sans doute bénéficier d'indiscrétions ancillaires. Et de fait, il n'eut pas à s'en plaindre, car une soubrette qui l'avait trouvé à son goût vint se glisser dans son lit, et lui exposa clairement, quoique sans dire un mot, les raisons de sa visite.

De leur côté, Morgoth et Xyixiant'h avaient reçu une coquette chambre d'amis, avec un grand lit. L'alcool, la fatigue et les nécessités de la digestion avaient quelque peu entamé les forces du jeune sorcier, qui néanmoins s'enquit :

— Pourquoi diable as-tu accepté cette nouvelle mission ? Nous devons secourir nos compagnons au plus vite, il faut trouver notre contact, la convaincre, préparer un plan d'action... nous n'avons pas de temps à perdre.
— Oh, répondit-elle en délaçant son corsage, tu connais Vertu. À l'heure qu'il est, elle s'est sûrement déjà évadée, peut-être même est-elle partie avec la caisse de la prison. Et puis, imagine un instant qu'on ne retrouve pas cette magicienne déchue, que ferons-nous ? Nous avons eu la chance de faire la connaissance d'un haut personnage de Dhébrox, autant lui rendre service et nous attirer ses faveurs, il sera par la suite disposé à nous rendre la pareille.
— Tu penses à tout.
— Et ce n'est pas fini, poursuivit-elle tandis que sa longue jupe de fourrure glissait à terre en faisant un soyeux « flop ». Car libérer nos compagnons est une chose, mais notre mission reste de retrouver l'Anneau d'Anéantissement et le Magiocrate de Gunt. Or je ne serais pas étonnée si toutes ces affaires étaient liées. Si nous trouvons qui tire les ficelles de la politique de Dhébrox, nous en apprendrons beaucoup sur les puissances qui s'agitent à Gunt. Donc, en aidant Bedilan, nous progressons dans notre propre quête.
— Voilà qui est puissamment raisonné.

Fidèle à ses petites habitudes, ce n'est qu'alors qu'elle défit sa coiffure, prenant soin de bien faire bouffer ses cheveux, puis elle délaça sa bourse, en versa le contenu d'or et de pierres fines sur les draps du lit et s'y alanguit.

— Alors j'avais pensé qu'on pourrait jouer au jeu de l'ignoble nécromancien et de son innocente jeune captive.
— Innocente ?
— De sa jeune captive.
— Jeune ? Au fait, je ne connais toujours pas ton âge précis...
— Et bien, disons que je suis relativement jeune.
— Relativement à quoi ? Par rapport aux elfes ?
— Euh... non. Mais les elfes vivent moins longtemps qu'on ne se le figure généralement.

— Par rapport aux dragons, alors ?
— Oui, c'est ça. Enfin... non, en fait, on ne peut plus dire en toute honnêteté que je sois encore un jeune dragon.
— Alors par rapport à quoi es-tu jeune ?
— Et bien, il y a certains phénomènes géologiques. Mais quoi qu'il en soit, la jeunesse est une histoire d'attitude face à la vie plus que d'état-civil. Un ami à moi a dit un jour : « Estoy vieillard déjà blanchy le jouvencel à pesne né, qui en son fauteuil avachy, ne point déscolle de télé. »
— C'est de Tharomel de Sphax, ça, non ?
— Ah oui c'est ça, tu le connais ?
— Pas personnellement, je sais juste qu'il est mort il y a six cents ans.

Xy se tut un instant, l'air gênée.

— Ah oui ? C'est dingue, ça file... Bon, on continue la soirée philosophie jusqu'à l'aube ou bien ?
— Ou bien ! Et maintenant, femme, prépare-toi à subir les tourments les plus abominables...
— Wé ! Youpi !

VIII.6 Une précieuse alliance

Morgoth supportait peu l'alcool, et les rudes conditions de ces dernières semaines l'avaient plus éprouvé qu'il ne l'avait cru, aussi fut-il un piètre vil nécromant. Vu qu'il fut impossible de le tirer du lit, Xyixiant'h se résolut à l'y laisser et à accrocha un petit mot à la porte avant de sortir, lui donnant rendez-vous à midi dans une taverne qu'elle connaissait et qui, d'après la bonne, existait toujours.

Il était encore tôt lorsqu'elle sortit avec Piété, qu'elle avait enrôlé dans cette sombre affaire en lui certifiant qu'il s'agissait de commencer les recherches pour lesquelles ils avaient fait tout ce chemin. Dans la pratique, l'elfe débuta son enquête par une rue Piquefil, sise à l'autre bout de la ville. Elle était confrontée à un grave problème. En effet, ayant quitté ses compagnons plusieurs semaines auparavant pour un voyage qu'elle pensait sans retour, elle avait laissé au pittoresque village de Bramentombes l'essentiel de son paquetage et n'emportant que son armure et quelques effets d'hiver. Or, le temps s'était radouci à mesure que les journées avaient rallongé et que la petite troupe avait cheminé vers le sud, de telle sorte qu'elle n'avait rien à se mettre qui fut approprié à la saison. Comble de malheur, le temps à Dhébrox était particulièrement clément en ce moment, tant et si bien qu'elle se trouvait bien ridicule dans ses lourdes fourrures nordiques. En outre, elle s'était aperçue que la mode balnaise était bien différente de celle en vigueur dans le Portolan, et que non contente de crever de chaleur, elle risquait le ridicule ! La coupe longue ne se voyait plus que chez les paysannes, ses bottines étaient d'un autre âge, et les motifs de son pourpoint étaient d'un plouc achevé. Elle aurait encore préféré être nue que de se promener dans cette tenue, mais il semblait que c'était interdit. Bref, elle fit les boutiques, abreuvant de commentaires stylistiques le pauvre Piété, qui avait décroché à « Tiens, ça par exemple, des boutiques de mode ! » et, les bras chargés de paquets, se demandait pourquoi c'était toujours lui qui se coltinait les sales boulots.

Puis, après avoir perdu deux heures et pas mal d'argent, ils aboutirent sur la place de la Périchole, lieu charmant à la géométrie incertaine, bordée de vieux platanes noueux. Les habitants de Dhébrox étaient d'aspect fort divers, et certains comptaient parmi les plus puissants

sorciers de l'univers. Des créatures étranges, dont certaines n'étaient pas de ce monde, en arpentaient les rues, de telle sorte que même Xyixiant'h parvenait, au prix d'un petit effort de discrétion, à passer inaperçue. Perdus dans la foule éparse, ils ne savaient par où commencer leurs recherches.

— Faudrait voir avec un indigène.
— Tâchons de demander à quelqu'un d'inoffensif, suggéra Piété, c'est pas le moment de faire une gaffe.

Il avisa un gamin un peu plus jeune que lui, mal fagoté et roux comme une carotte qui, allongé avec nonchalance sur un banc, était plongé avec un air d'ennui profond dans la lecture du « De Nani Originae » de Nyxl Von Poc. Sans doute s'agjssait-il de l'apprenti de quelque mage des alentours, qui avait son jour de congé.

— Bonjour, mon p'tit gars. Est-ce que tu pourrais m'aider ?

L'individu leva un nez désapprobateur de sa lecture pour considérer les arrivants, son visage juvénile était marqué par moult taches de rousseur, mais point encore par la virile épaisseur des jeunes hommes faits. Il en allait de même de sa voix, désagréable.

— De quoi y veut ? demanda-t-il après un silence hostile.
— Nous sommes en quête d'une magicienne qui vivrait dans cette cité.
— C'est pas ce qui manque.
— Mais c'est une magicienne bien particulière, elle porte le curieux nom de... (il sortit de sa poche un papier sur lequel Morgoth avait griffonné le nom de l'amie de Vertu qu'ils étaient venus chercher, et le déchiffra péniblement) ... Sook. C'est ça, Sook.
— Vous cherchez Sook.
— C'est cela.
— C'est une de vos amies ?
— Oui, exactement, une amie.
— Ouais. Laissez-moi réfléchir... Ah, je crois me souvenir, c'est pas une grande noire athlétique d'une cinquantaine d'années, avec des seins énormes, le crâne rasé avec une crête à l'Iroquoise ?
— Euh... si.
— Avec des scarifications rituelles sur les joues, qui se promène souvent en bottines dorées à plumes, kilt à franges, chemise de cuir bleue et une curieuse coiffe en tulle à paillettes ?
— Oui oui.
— Toujours montée sur un énorme cochon rose et accompagnée d'un singe et deux faucons appelés Pit et Ric ?
— C'est elle tout craché.
— Vous avez de la chance, elle est passée ici y'a pas une demi-heure, elle est partie par la rue Jagreen Lern, sans doute allait-elle au marché.
— Ah, bonne nouvelle ! Tiens, gamin, un demi-ducat pour ta peine !
— Oh, merci mon prince, c'est ma vieille mère qui va être contente, elle n'aura pas besoin de vendre son corps fatigué aux soudards de passage pour nourrir ses douze enfants, ce soir !
— Ravi d'avoir pu aider. Allons Xy, nous avons enfin une piste !

Et ils pressèrent le pas dans la direction dite. Cependant, ils n'étaient pas encore sortis de la piste quand ils furent sifflés par le gavroche, qui s'était élancé à leur poursuite.

— Holà, qu'est-ce que vous lui voulez, au fait, à Sook ? Elle vous doit de l'argent ?
— Ah, non, pas du tout. En fait, c'est une amie à elle qui a besoin d'aide, et qui nous a

envoyés la chercher.
— Une amie ? Quelle amie ?
— Elle s'appelle Vertu, mais...
— Vertu... ah oui, bien sûr. Le terme « amie » est peut-être... Bon, suivez-moi, je vais vous conduire.

Ils suivirent donc l'autochtone dans les rues courbes de la cité. Malgré son plan biscornu, il était difficile de se perdre à Dhébrox, car de presque partout on pouvait apercevoir le clocher du Phalanstère, les trois grandes tours octogonales de la Faculté Chryséine, le pyramidion doré de l'Obélisque Duale, le dôme du temple de Hazam, réplique miniature de celui du Temple Noir de Baentcher, ou tout autre prestigieux point de repère. La ville avait été posée sur un site se prêtant fort peu à un établissement urbain, mais l'ingéniosité de l'homme avait triomphé d'une topographie contrariante grâce à une débauche de ponts, d'escaliers, de rues à étages, bâtis dans les styles les plus divers, et qui, pour rendre la déambulation fatigante, n'en faisaient pas moins de Dhébrox une ville pleine de charme. Elle n'avait dans son histoire que peu de glorieux généraux, guère de hauts faits guerriers, la population n'était pas spécialement portée sur la religion et la vieille tradition républicaine jetait la suspicion sur quiconque faisait mine de s'élever au-dessus de la masse des citoyens, aussi les nombreuses statues abordaient-elles des sujets plus originaux qu'ailleurs, allant des scènes animalières à l'abstraction cubiste, avec notamment « Gloire et honneur à Ephran Cochram » érigée rue des Archivistes, « Trois Chatons Floconneux en Forme de Tétine » le long de l'avenue Khaspyp, ou « la Saga de Thorvald Ericsson, Inventeur du Parloin » place Beltouf. Partout, leurs regards émerveillés se posaient sur de vastes parcs à la végétation verdoyante, des allées bordées d'arbres qu'empruntaient sans se presser de riches piétons et cavaliers en robe de mage, et en tous lieux, on discourait aimablement entre gens de bonne compagnie, on plaisantait sans souci des tourments du monde extérieur, de telle sorte que nos deux compères se trouvèrent apaisés comme jamais au cours des derniers mois.

— J'ai l'impression, demanda Xyixiant'h après quelques minutes, que mon collègue a quelque peu présumé en supposant que vous étiez un homme.
— Y'a des chances.
— Dites-moi, nous conduisez-vous chez Sook ?
— C'est bien possible.
— Oh. Vous la connaissez bien ?
— C'est ce qu'on dit.
— Est-ce que par hasard, ça ne serait pas vous, Sook ?
— C'est assez probable.
— Mais c'est impossible, s'étonna Piété, comment pourriez-vous être Sook ? Vous ne lui ressemblez absolument pas !
— Elle ressemble à quoi Sook ?
— Ben, une grande noire, avec d'énormes... aaaah, j'y suis, vous vous êtes payé ma fiole !
— C'est vraisemblable. Bon ben on est rendus.

Curieusement appelée « Mon Hérisson », la villa de Sook était en fait un pavillon d'apparence relativement modeste, une façade de stuc rose donnant sur la rue et un jardinet laissé à l'état de nature par derrière. Comme tous les édifices bourgeois de la ville, elle était surmontée d'une tour, dont le toit en pointe, d'inspiration nordique, aurait eu besoin d'une réfection.

Après être entrés et avoir évité quelques pièges magiques que leur hôtesse leur avait indiqués,

les deux voyageurs furent installés au salon, qui paraissait à lui seul occuper la moitié de la superficie du logis. On ne pouvait trouver un seul pouce de mur ou de plafond qui ne fût recouvert de bois, selon la mode en usage dans la lointaine Khneb. Des oriflammes à l'héraldique douteuse, des trophées de chasse pelés, des flambeaux et autres ferronneries, des meubles présentoirs emplis de bibelots hétéroclites dans leur provenance mais récurrents dans leur manque d'intérêt, ainsi que plusieurs tableaux de goût pompier, formaient le tartalacrêmesque décor du lieu.

— C'était comme ça quand je l'ai achetée, se justifia-t-elle. Bon, j'vous sers quelque chose ? J'ai là un brandy...
— C'est pas de refus, acquiesça Piété, ça nous réchauffera.

Un automate semblable à celui de Bedilan pénétra dans la pièce à l'invitation de sa maîtresse, porteur d'un plateau sur lequel était juché une carafe. Il servit les convives avec civilité, avant de s'éclipser.

— Alors, c'est quoi l'histoire avec Vertu ? Attendez, ne me dites rien, je vais deviner... Elle a volé quelque chose à quelqu'un et elle s'est aperçu après coup que quelqu'un était le grand prêtre de Morbool-Tathouz le dieu des assassins.
— Ah non, expliqua Xy, pas tout à fait. Il se trouve que nous faisons partie d'une troupe d'aventuriers, la Compagnie du Gonfanon.
— Oh, tout un programme.
— Au cours de la noble quête qui nous meut, notre groupe a été scindé en deux, d'un côté moi, Piété et Morgoth...
— Qui ?
— Ah, mais je suis confuse, nous ne nous sommes pas présentés. Mon nom est Xyixiant'h, je suis prêtresse de Melki et je suis une elfe.
— Je suis myope, mais pas aveugle.
— Mon ami ici présent est Piété Legris, c'est un pisteur et un guerrier
— Enchantée. Sook. Legris... Ah mais bien sûr, comme Vertu, vous devez être de sa famille alors ! La ressemblance physique aurait dû me sauter aux yeux. Son fils peut-être ?
— Ah non, du tout, répondit l'intéressé. D'ailleurs vous vous égarez, dame Vertu s'appelle Lancyent, de par son patronyme.
— Ben oui mais c'est un pseudo, mais son vrai nom est Legris. D'ailleurs, Lancyent ou Legris, c'est un peu pareil, on comprend vite que c'est pas l'effort d'imagination qui l'a tuée, s'pas.
— C'est un peu fort ça, d'où tirez-vous cette histoire ?
— Oh, j'ai appris ça tout à fait par hasard il y a bien des années. Je me souviens la tête de Vertu – je l'appelle Vertu mais on est bien d'accord que ce n'est pas son vrai prénom non plus – quand elle s'est aperçue que j'étais au courant. Elle était furieuse la pauvre, d'ailleurs elle m'avait fait jurer de ne jamais le révé... euh...
— Oui ?
— Ah mais non, suis-je sotte, je confonds avec quelqu'un d'autre. Oui, c'est ça, et c'était à une autre époque dans un autre pays, et c'était pas le même nom. Ah là là quelle tristesse, à mon âge, on perd un peu la tête...
— Vous en avez trop dit ou pas assez, madame.
— Ce qui n'implique en rien que j'en dirai plus, monsieur. J'ai cru comprendre que vous aviez un troisième larron dans votre équipe ?
— En effet, Morgoth l'Empaleur, qui est nécromancien.
— Je vous rassure, je n'avais pas imaginé qu'avec un nom pareil, il puisse être fleuriste. Il est

où ?
— Il fait la grasse matinée. Nous lui avons donné rendez-vous à la taverne du Singe Volant à midi. D'ailleurs, il faudrait qu'on aille le trouver, si je ne m'abuse, c'est l'heure.
— Oui, et puis pressez-vous si vous voulez le retrouver vivant, parce que c'est un vrai coupe-gorge cette gargote.
— Ah bon ? Oh, c'est un sorcier assez puissant, il sait se défendre tout de même.
— Mais pas contre les habitués de ce bouiboui, je le crains...

VIII.7 Le rendez-vous

La taverne du Singe Volant était un bâtiment tout en longueur et en hauteur, coincé entre deux tours de l'enceinte, et bordée par la rue qui faisait le tour des remparts nord de Dhébrox. L'appellation du lieu était doublement trompeuse car ce n'était pas vraiment une taverne, puisqu'on y louait les chambres exiguës qui s'entassaient sur les trois étages surmontant la grand-salle, et qu'en outre, on n'y avait jamais vu de singe volant, hormis peut-être ce sapajou qu'un soir, un client éméché avait balancé par une fenêtre du second, mais on ne pouvait pas dire en toute bonne foi que le primate avait volé, ou alors de façon très verticale. Du reste, à part le cadastre, les registres des impôts et une pancarte quasiment illisible à l'entrée de l'établissement, rien n'attestait plus du nom originel de l'endroit, que tout le monde désignait depuis des décennies sous les noms de ses propriétaires, Halagurk Prath et sa compagne Juliabel Witnay.

L'examen plus attentif de l'endroit aurait dévoilé à Morgoth quelques éléments étranges, pour ne pas dire inquiétants. En premier lieu, aucune fenêtre ne présentait de barreaux, y compris celle du rez-de-chaussée, ouverte aux quatre vents et aux voleurs qu'ils portent. Ensuite, personne parmi les badauds ne semblait pressé d'entrer dans cet établissement, d'aspect pourtant avenant. Mais ces détails passèrent bien au-dessus de la tête, vu qu'il n'était pas particulièrement observateur, et qu'en outre il avait la gueule de bois. Lorsqu'il franchissa la porte, il crut d'abord que quelque faute de français l'avait désigné à l'attention suspicieuse des occupants de l'endroit, une collection de personnages à l'aspect singulièrement hétéroclite mais partageant cependant un air familier. Les conversations s'étaient tûtes, à la grande satisfaction des grammariens, et tout le monde le regardait d'un air qui le mit mal à l'aise. Ils étaient une quinzaine tout au plus, isolés ou par groupes, et semblaient occupés à explorer tous les aspects de la nonchalance, dans un silence lourd.

Morgoth constata avec dépit qu'il était en avance, point de Xyixiant'h. Voyant qu'il n'était pas spécialement le bienvenue, il fit mine de faire demi-tour et de guetter ses compagnons dans une rue adjacente, quand une femme s'avança vers lui avec une hypnotique lenteur, en ondulant des hanches. Elle était presque aussi grande que lui, ce qui n'était pas peu dire, et sa robe de cuir blanc finement ourlé d'hermine ne dissimulait rien de sa silhouette longiligne. Sous une peau d'une blancheur de lait, largement exposée à l'air encore frais de l'arrière-saison, vibraient les fibres d'une chair que l'on devinait puissante. L'ovale de son visage, qu'encadrait une cascade de cheveux blonds et raides retenus par une tiare d'argent, était figé dans une expression de totale neutralité, trahie seulement par l'intensité de son regard, du bleu clair d'un torrent de montagne.

— Quel heureux destin mène tes pas chez jusqu'à nous, étranger ?
— Bonjour madame. Je... je suis juste là pour attendre des amis.

— Des amis, quelle chance ! Mais venez avec nous, attendons-les ensemble. Vous nous ferez sans doute l'honneur de trinquer avec nous.
— Ben je...
— Viens ici, camarade, l'invita un grand gaillard en se dirigeant vers une table. Il était barbu, le teint hâlé, jeune et de belle allure, le corps épais sans être gras, un colosse. Son pourpoint de cuir marron, rehaussé de motifs rouge sang et d'anneaux de cuivre, lui faisaient une armure d'apparence robuste. D'un grand geste théâtral, il rejeta derrière lui la longue cape de renard qui le ceignait, et prit place aux côtés d'un deuxième personnage, qui lui ressemblait beaucoup, au physique comme à la vêture, à telle enseigne que leur parentée faisait peu de doute. Une femme se tenait aux côtés de ce dernier, collée à son bras puissant. Elle semblait petite et frêle, mais son joli visage orné de taches de son et ses mains graciles semblaient agitées en permanence sous l'effet d'une nervosité excessive. Son regard fiévreux n'accorda que peu d'attention à Morgoth, elle ne semblait du reste pas capable de se concentrer plus de quelques instants sur un sujet donné. Elle portait une de ces robes que les femmes ordinaires ne sortent que le soir, tout entière d'un cuir travaillé de manière à rappeler les écailles d'une truite, râpée par endroits, et qui moulait ses formes délicates avec une surprenante et érotique précision. Deux autres personnages s'étaient approchés derrière notre sorcier, soudain pris d'une bien compréhensible appréhension. L'un était sans doute un vaurien, un voleur mince à la barbe rase et aux manières doucereuses, dont les guenilles qui avaient quelque chose qui n'allait pas, sans qu'on puisse mettre le doigt dessus (c'étaient des guenilles propres, voilà quelle était l'étrangeté). L'autre avait tout d'un gamin insolent, une bouille ronde, des vêtements déchirés et, eux, crottés comme il faut, et surtout, des cheveux noirs hérissés sur la tête à un point surprenant. Bien que les deux derniers larrons ne payassent pas de mine, il émanait d'eux la même aura de puissance et de menace que des autres. Encerclant Morgoth, ils le contraignirent plus ou moins à s'asseoir avec eux autour de la table. Cherchant quelque secours chez le tenancier ou les autres clients, il n'en trouva aucun, mais eut l'impression fugitive que l'un des consommateurs, dont les traits étaient dissimulés sous une cagoule de cuir, laissait traîner au sol, derrière lui...
— Alors, joli monsieur, on s'est perdu ? demanda la grande dame blanche en lui caressant le poignet de ses doigts glacés.
— Non, du tout...C'est bien ici « chez Prath et Witnay » ?
— Absolument, c'est ici. On reçoit peu de visiteurs de votre... sorte... par ici.
— Je suis Morgoth, sorcier nécromant, à votre service, madame...
— Je me nomme Skye Icefang. Vous voyez ici mes amis Wurm Firebreath, son frère Dragor Redscale et sa compagne Lizzie Lightningstorm, lui c'est Snakeface Leatherwing, et notre jeune ami ici présent est Spike Forkedtail.
— Enchanté... Bon, ben j'vais pas vous embêter plus longtemps alors...
— Assis.
— Oui madame.
— Je veux dire, nous serions honorés que vous participiez à notre repas. Vous avez bien mentionné des amis à venir n'est-ce pas ? À quelle heure passeront-ils ? Nous serions heureux de les avoir à déjeuner eux aussi.
— Je crois que ça ne va pas être possible.

Xy était arrivé en tapinois, suivie de Piété qui essayait de se faire aussi petit que sa grande carcasse le lui permettait. Skye se leva et toisa l'elfe, du haut des quelques têtes qu'elle avait de plus. Puis son expression changea, une ombre de surprise voilà ses trais, et elle parut

rapetisser, avant de baisser les yeux.

— Souhaitez-vous partager un modeste en-cas, Honorée Grand-Mère ?

— Merci, sans façon. Moi et mes compagnons devons conférer en privé d'affaires ne vous concernant en rien.

— Bien, alors dans ce cas, nous allons peut-être prendre congé.

— Ma bénédiction vous accompagne. Force et sang.

— Force et sang, Féconde Mère de Tous les Œufs.

Et les six personnages s'éparpillèrent aussi vite que le leur permettaient les impératifs de la dignité.

— Quelle autorité ! s'exclama Piété, impressionné. C'est sans doute ça qu'on appelle « partir la queue entre les jambes », sans mauvais jeu de mot.

— C'est incroyable comme les jeunes sont mal élevés de nos jours !

— Eh bien, vous arrivez à temps, j'ai l'impression que j'allais passer un sale quart d'heure.

— Je ne pense pas que ça aurait duré un quart d'heure. Alors à part ça on revient avec une bonne nouvelle, on a retrouvé Sook !

— Ah, génial. Et qu'a-t-elle dit ? Est-elle disposée à nous aider ?

— Je ne sais pas, expliqua Piété, on a dû la quitter en vitesse quand on s'est aperçu que le temps passait, et on a couru pour arriver ici avant que tu ne te fasses bouffer par les dragons, là.

Morgoth le considéra un instant avec un air interdit.

— Ah, mais c'étaient des dragons !

Et à leur tour ses compagnons le dévisagèrent, perplexes.

— Oui, bah, c'est des gamins qui s'amusent, ils sont plus bêtes que méchants. En attendant, c'est ce genre de gars qui nous donne mauvaise réputation.

— Mais alors, ça explique pourquoi elle t'a appelée grand-mère ! C'est une de tes descendantes...

— Ça n'explique rien du tout. C'est une sorte d'appellation honorifique, qui se traduit assez mal du draconique d'ailleurs, en qui rend hommage à ma séniorité. C'est comme « Mère de Tous les Œufs », tu imagines bien que je ne suis pas la mère de tous les dragons du monde.

— Je n'imagine rien du tout, en fait, je ne sais pas grand chose de ta vie.

— Je ne pense pas que ce soit particulièrement passionnant.

— Ce dont je ne puis juger, vu l'ignorance dans laquelle tu me tiens de tes antécédents.

— Oui, bon, ben moi, j'ai faim. On mange ici ou on s'invite chez Sook ?

Piété, sentant monter l'acrimonie [1], avait préféré occuper court et recentrer le débat avant que n'éclate la crise conjugale, ce en quoi il faisait preuve de sagesse. Ils convinrent qu'il serait peu civil de s'imposer chez quelqu'un qu'ils connaissaient si peu, surtout qu'ils en espéraient une faveur, aussi firent-ils honneur aux spécialités de Prath et Witnay, en prenant bien soin de ne consommer que les plats à base de fruits et légumes.

Dans l'après-midi, après avoir fait bonne chère, ils retournèrent sans se presser jusqu'à chez Sook. En chemin, ils devisèrent de tout et de rien, de l'air du temps, des futures récoltes, du championnat de football et des ascendants de Piété.

— C'est pourtant vrai que tu ressembles un peu à Vertu, quand on y regarde bien, nota Morgoth. Le nez c'est pas ça, mais les yeux... Tu as aussi les mêmes cheveux. Et la forme

1. L'acrimonie qui n'est pas du tout une variété d'invertébré marin cousin des éponges, mais une sorte de ressentiment.

du visage se rapproche aussi, en fait, c'est exactement le sien, mais avec en plus les traits caractéristiques de la virilité.
— Tu as raison, renchérit Xy, on aurait dû s'en apercevoir plus tôt. Elle cache bien son jeu, notre chef.
— Je suis sûr que vous vous trompez, rétorqua l'intéressé. Je ne peux pas être le fils de Vertu, il aurait fallu qu'elle m'ait eu très jeune.
— Je ne vois pas en quoi c'est un obstacle. En outre, nous ignorons toujours son âge exact. Mais il est vrai que c'est un travers commun à beaucoup de femmes que d'être susceptible sur ce sujet.
— Et puis, il y a une autre raison pour laquelle dame Vertu ne peut être ma mère : c'est qu'une mère, j'en ai déjà eu une. Autant j'ai déjà rencontré des gens ayant plusieurs pères...
— Tu as peut-être été adopté.
— On m'a toujours dit que je ressemblais beaucoup à ma mère. En outre, ils ont eu d'autres enfants qui, s'ils sont tous morts aujourd'hui, étaient tout à fait semblables à moi de leur vivant. Et puis tu sais, j'ai vécu à la campagne parmi de jeunes paysans assez rudes, qui ne se privaient pas de moquer toutes les tares qu'ils trouvaient à autrui, et si j'avais été ne serait-ce que suspect de bâtardise, j'en aurais entendu parler plus d'une fois.
— N'aurais-tu pas quelque chose qui te rattacherait à ton passé, genre marque de naissance, langes brodés d'un mystérieux monogramme, un bracelet gravé de runes étranges, ce genre de trucs ?
— Tout ce que j'ai gardé de ma prime enfance, c'est ce pendentif.
— Ah ah ! J'en étais sûr, le pendentif !
— Comme c'est original, commenta platement Xy.
— En fait, il appartenait à mon père, je lui avais dérobé un jour et enterré dans une cachette connue de moi seul, et j'ai été bien inspiré, car lorsqu'il m'a jeté dehors pour que j'aille mourir de faim et de froid hors de sa vue, j'ai eu au moins le réconfort d'avoir auprès de moi ce bien que je lui avais volé.
— C'est elfique, dirait-on ?

Il s'agissait d'une pierre trapézoïdale, épaisse comme un doigt et large comme la paume d'une main, grise et veinée de stries verdâtres, sans doute très vieille car malgré sa dureté, ses angles étaient émoussés et ses surfaces polies. Sur les deux côtés étaient portés des glyphes en relief, dont Morgoth n'était pas familier, mais qui rappelaient en effet les formes archaïques de l'écriture des elfes. Par un trou pratiqué le long du plus petit côté, Piété avait fait passer une simple ficelle, pour faire un collier.

— Je ne sais pas trop. C'est sans doute par superstition, mais j'ai toujours pensé que ce pendentif m'avait porté chance et m'avait permis de survivre à la famine et à la maladie. Vous remarquerez que malgré une enfance à mâcher des racines et boire de l'eau de pluie, je suis assez robuste.
— C'est possible que ce soit une ancienne magie qui t'ait protégé, qui sait. Ma douce mie, sais-tu lire ceci ?
— Sans doute, voyons... Ah, ça date d'un petit moment, c'est de l'écriture hiéroglyphique méridionale, telle que celle qu'utilisaient les elfes du Midi du temps de leur splendeur, quand dans leurs blanches cités ils accueillaient les hommes du Nerunath et de Phanaanx. Ce signe que vous voyez ici montre désigne un animal, au sens large, et derrière, le pictogramme très stylisé est en forme de main. Il faudrait bien sûr faire des études plus poussées sur cet objet. Oh, mais dis donc, ça ne serait pas une des pièces du pectoral du roi Elabinnac ?

— Allons bon, raconte.
— Pour vaincre je ne sais plus trop quel danger qui menaçait son pays, le roi elfe Elabinnac avait imploré les sept dieux des elfes de lui fournir une protection efficace. Il avait reçu sept pierres dotées des sept vertus traditionnelles des guerriers elfes, qui sont la discipline, la droiture morale, la dextérité, le respect de la nature, le mépris des richesses matérielles (il paraît que c'est une vertu), la fidélité à la tradition elfique et le courage. Ces sept pierres furent taillées de cette forme, selon la légende, pour former un heptagramme, et complétées par une pierre centrale heptagonale en pur diamant. Une fois assemblé, le pectoral est doté de grands pouvoirs, mais même séparées les huit pierres sont réputées puissantes. Celle-là est sans doute la pierre du respect de la nature, donnée par le dieu Natigel. Et maintenant que j'y songe, il est normal que, portant cette pierre depuis l'enfance, les voies mystérieuses de la nature te soient si familières.
— Ça alors, tout s'explique !
— Ou alors ça pourrait être une pièce de mobilier d'une antique toilette de jadis, servant de support à quelque vénérable papier Kuh du temps passé. Il me semble en avoir vu de semblables... En effet, tout s'explique, mais ça n'a aucun rapport avec Vertu. Si nous avions le temps, la quête des autres parties du pectoral serait sans doute intéressante, mais là...
— Très juste. Concentrons-nous sur notre affaire. Du reste, nous voici rendus.

Et sur ces entrefaits, Piété tira la chaînette qui activait la cloche. Quelques secondes plus tard, Sook ouvrit la porte, l'air maussade, et avec son sens habituel de l'à-propos, Morgoth se présenta en ces termes :

— Bonjour mon p'tit bonhomme, ta maman est là ?

VIII.8 Les plans s'échafaudent

Après avoir dissipé quelques malentendus qui traînaient, ils se dirigèrent derechef vers le salon.

— Alors c'est toi le sorcier amateur de dragons ?
— C'est ce qu'on dit.
— Je t'imaginais plus vieux.
— Pour ne rien vous cacher madame, j'en ai autant à votre service.
— Bon, allez, racontez-moi vite de quoi il retourne, afin que je vous refuse mon aide en toute connaissance de cause. Je suppose que vous avez une quête quelconque qui vous a mis dans une fâcheuse situation, alors c'est quoi le bidule ? La légendaire Tétine Vorpale des Nains Elfiques ?
— Avez-vous entendu parler de l'Anneau d'Anéantissement ?

Le verre de Sook se brisa sur le carrelage.

— Je vois que vous en avez entendu parler.
— Eh... Ben... Vous lui voulez quoi à l'Anneau ?
— On veut le retrouver, pour le détruire.
— Ah, mais oui, bien sûr, suis-je sotte, le détruire. Ah, ben dans ce cas-là, j'ai ici quelque chose qui va régler votre problème, une puissante potion à base de cyanure, de ciguë, d'arsenic, de champignons rouges et de venin de divers serpents.
— Mais c'est un véritable poison !

— Ah oui, mais un très bon, qui vous soulagera rapidement de tous vos tracas avec un minimum de souffrances. Et Vertu, elle est où au juste ?
— Elle nous a prévenus qu'elle et nos autres compagnons allaient sans doute être emprisonnés dans le royaume de Gunt, à Jhor pour être précis. Les dernières nouvelles que nous en avons remontent à trois semaines.
— La prison de Jhor… C'est très ennuyeux. L'ancienne prison était un établissement de triste réputation, mais mal conçu, il aurait été relativement facile d'en faire évader vos collègues. Malheureusement, les prisonniers ont été déménagés dans les sous-sols de la Tour de Fer, la monstrueuse citadelle qu'ils viennent de construire. Et là, ça risque d'être plus dur. Vous avez combien de compagnons ?
— Cinq encore vivants.

La triste mine de Morgoth n'échappa pas à Sook, qui poursuivit néanmoins.

— C'est des bons, vos mecs ? Non parce que s'il y a évasion, il y aura baston.
— Nous avons quelques guerriers valeureux, Ghibli le nain et Sarlander l'elfe…
— Très original, bravo.
— Et puis Monastorio, qui prétend ne pas savoir se battre mais qui trouve toujours le moyen de placer un coup heureux dans la bataille.
— Je vois un peu le genre.
— Et pour finir, Mark, mais je crois que vous le connaissez.
— Mark qui ?
— Marken-Willnar Von…
— Oh non, pas lui, ne me dites pas qu'il est encore vivant !
— Si, aux dernières nouvelles.
— Le Chevalier Noir ?
— Tout juste. Mais il n'aime pas trop se faire appeler comme ça depuis qu'il est paladin.
— Qui ça est paladin ?
— Eh bien, Mark, voyons.
— Alors on doit parler d'un autre Mark. Le mien était un pirate sans foi ni loi, traître, brutal, fourbe et cruel, dont même les dieux du mal ne voulaient pas pour allié tant il était vil.
— C'est bien lui.
— Il est devenu paladin ?
— C'est une longue histoire.
— Mark Égorge-Pucelle, le champion du monde d'incendie de villages, le charmeur de juges [2] ?
— Il s'est calmé, au niveau des juges et des pucelles.
— Paladin ?
— De Hegan, oui.
— Attends attends attends, tu veux dire que Marken-Willnar Von Drakenströhm, le fléau des steppes du nord, le démon de Khneb… Ah… aa… Avec un gonfanon ?
— Ben, oui.
— Aaaah… aa… Attends, il a pas la holy au moins ?
— Ben si.

Sook tomba à terre et roula dans toute la pièce, la bouche béante, les joues rouges, prise de spasmes douloureux et les yeux emplis de larmes, si incapable d'émettre un son que nos compères mirent un moment avant de comprendre qu'elle était atteinte de fou rire et non

2. Surnom donné pour ne pas choquer les oreilles des enfants innocents avec le récit exact de ses turpitudes intrajudiciaires.

d'apoplexie. Elle devait trouver la plaisanterie excellente, car elle resta dans cet état pendant près d'une demi-heure. Puis, lorsqu'elle fut épuisée, elle vint s'affaler sur une chaise.

— Bon, rien que pour voir le bestiau, ça vaut le coup que je vous aide. Attendez un moment que je réfléchisse.

Le « un moment » fut assez bref.

— Alors voilà, j'ai fomenté un plan subtil.
— Nous vous écoutons.
— On débarque là-bas avec des tas de mercenaires et des grosses épées, et on tue tout ce qui bouge.
— Ah oui, effectivement, c'est subtil. Et un plan bourrin pour vous ce serait quoi, par curiosité ?
— Brume de Lèpre Cramoisie, Chaîne de Nuée de Météores, Tremblement de Terre, Invocation de Multiples Démons des Carnages, et puis on débarque là-bas avec des tas de mercenaires et des grosses épées, et on tue tout ce qui bouge. Si y'a encore quelque chose qui bouge.
— Je vous rappelle que nous cherchons à délivrer nos amis.
— Avec mon plan, ils sont délivrés nos amis. Des vicissitudes de l'existence humaine.
— . . .
— Bon, d'accord, on va faire autrement. Tâchons d'énumérer les obstacles qui se dressent devant nous. Tout d'abord, il faut les localiser précisément. Si ça se fait, ils ne sont pas à Jhor, ni à la Tour de Fer, mais détenus ailleurs, ils sont peut-être séparés, que sais-je.
— C'est l'évidence même, mais j'ai ici quelque chose qui pourrait nous aider.

Morgoth prit dans une de ses poches la petite broche magique qu'il avait conçue, et qui lui avait permis de communiquer avec Vertu. Il en exposa la fonction et le principe fondamental à Sook, qui parut impressionnée.

— Je suis impressionnée ! dit-elle, confirmant obligeamment mon propos. Ainsi, grâce à ce dispositif, nous pourrons sans peine localiser son jumeau. En revanche, il n'est pas certain du tout qu'on ait permis à Vertu de conserver le sien, mais si la chance est avec nous, elle ne sera pas loin. Le deuxième point qui pose problème est celui du transport, car Jhor est loin, et les frontières du royaume de Gunt sont fermées aux étrangers depuis le début des troubles. Les forces de douane sont nombreuses et efficaces.
— On pourrait y aller en volant.
— Il s'agit d'être discret, je vous rappelle. Une arrivée en tapis volant ne passerait pas inaperçue aux yeux des devins de Gunt. Et en supposant que nous arrivions à Jhor sans encombre, il faudrait encore nous introduire dans la prison. Une fois dedans, il s'agira de sortir les autres imbéciles de leurs cachots, sortir nous-mêmes de la prison, puis quitter Jhor. Comme vous voyez, c'est pas gagné. Mais le pire, c'est l'œil de Bronze !
— Eh ?
— L'œil de Bronze, je m'étonne que vous n'en ayez pas entendu parler parce que c'est quand même une des plus belles réalisations de la sorcellerie moderne, et bien en fait, c'est un dispositif permettant de repérer n'importe quelle magie où qu'elle se trouve. Dès qu'ils auront sonné l'alarme, ce sera la fin des Zarikos [3], il leur suffira d'activer leur bidule et on sera fichus. En plus, l'œil est au sommet de la Tour de Fer, autant dire qu'ils n'auront pas à chercher bien loin. . .

3. Les Zarikos étaient une fière tribu héborienne du pays de Kokoth, qui fut décimée lors de la guerre de Kaaz-Hoolay sous les ordres de Thadel, le sorcier-mort. Leur triste fin inspira cette expression populaire, traduisant la funeste appréhension d'un destin implacable.

Puis elle se tut un instant et, d'un index impérieux, imposa le silence tandis qu'elle réfléchissait. Et ça dura un bon moment, avant qu'un rictus sournois ne se peigne sur sa face triangulaire.

— Je crois que j'ai un moyen… Mais ça demande un peu d'organisation.

Elle débarrassa la table en posant verres et carafe sur une desserte, puis disposa sur le bois laqué divers ustensiles.

— Alors ça, c'est moi.
— La tête réduite de singe montée en bilboquet. Enfin, j'espère que c'est bien un singe…
— C'en est un. Et ça, c'est vous.
— Des glands.
— C'est ça, les trois glands c'est vous. La table, c'est Dhébrox. Cette cruche de grès rose figure Vertu et ses amis retenus prisonniers dans les sinistres geôles de Gunt. On va dire que cette pendule est la Tour de Fer, je mets la cruche tout en bas, dans les cachots. Je pose au-dessus de la pendule ce melon, c'est l'œil de Bronze, bien sûr.
— Jusque-là, tout va bien.
— Il se trouve que je connais un moyen de transporter quelque chose à un endroit précis, instantanément, et de façon à peu près discrète. Il suffit pour cela que j'ai un guide magique à l'endroit où je veux aller. Or, cette broche que vous avez ici est tout à fait ce dont j'ai besoin. En calant mon appareil dessus, je pourrais transporter directement un objet ou une créature à proximité de sa semblable.
— Remarquable !
— Sauriez-vous fabriquer un autre de ces sympathiques gadgets ?
— Euh, pas en cinq minutes mais… oui…
— Bien. Restez là, je fais un saut à la cuisine et je reviens.

Elle revint en effet très rapidement, équipée de trois clous de girofle. Elle en piqua un sur la tête de singe, un autre dans le trou qu'un ver avait fait dans un des glands, et posa le dernier dans l'armoire, aux pieds de la cruche.

— Ce sont bien sûr les broches, expliqua la sorcière. Le plan est le suivant : à l'aide des broches et du dispositif magique dont je vous ai parlé, nous nous transportons dans la Tour, comme ceci, woup ! Dans la réalité, c'est instantané, hein. Une fois sur place, on fait le coup classique de l'uniforme, je suppose que vous savez de quoi il retourne.
— On assomme des gardes et on les dépouille ? suggéra Piété.
— Exact, ligotés en slip dans un placard à balais, on voit l'homme d'expérience.

L'intéressé en rosit de contentement, Sook poursuivit.

— Une fois grimés de la sorte, on se sépare en deux groupes. Vous trois, vous descendez dans les cachots et vous retrouvez la cruche. Pendant ce temps, moi, je monte dans les étages et je fais une subtile diversion.
— Aïe…
— Exactement, c'est tout à fait ce que vont dire ceux qui se trouveront devant, aïe. Bref, on se retrouve là où on était arrivés, ou alors on profite des broches pour se donner rendez-vous à un endroit quelconque. Et de là, woup… Vous voyez bien le plan ? L'important c'est le woup.
— Effectivement, ce serait fabuleux. Vite fait, bien fait.
— Ouais. Bon alors maintenant les mauvaises nouvelles : pour ce que je sais de la Tour de Fer, c'est une citadelle gigantesque, à la fois une prison, une forteresse, un dortoir pour archimages, et c'est bourré jusqu'à la gueule de gardiens magiques, genre golem à tous les

étages et élémentaires comme room service. Et je crois même qu'il y a un putain de dragon dans un coin. L'endroit est tellement sûr que l'état de Gunt y entrepose ses armes secrètes et son trésor, et niveau trésor, y'a gras les amis. Bref, c'est pas une donjonnette de tarlouzes.
— Ah. Mais à cœur vaillant, rien d'impossible !
— Ouais... Enfin, vous connaissez un peu le métier... Non parce que le coup du gnome asthmatique en slip-chaussettes qui traverse les steppes infestées de monstres et qui abat à lui tout seul l'ignoble Seigneur du Mal qui règne depuis sa tour lointaine sur les contrées ravagées par ses légions noires, ça va bien dans les contes et les fabliaux pour enfants, mais là on est dans la vraie vie les mecs. Dans la réalité, pour ce genre de boulot, c'est gros bœufs et épées magiques. Il est hors de question qu'on y aille seuls, il faudra une escorte...
— Dois-je comprendre que les mercenaires reviennent à l'ordre du jour ?
— Non, je pensais à un autre type de d'escorte, je vous montrerai ce que j'ai prévu... Il faudra aussi terminer le transporteur vite fait, et payer les sorciers activateurs très cher pour qu'ils fassent le boulot et qu'ils la ferment, ça va faire des frais.
— Nous n'avons nous-mêmes pas grand chose sur nous, hélas. Êtes-vous riche ?
— Ben, j'ai trois fifrelaings [4], répondit-elle d'une voix plate. Ne vous inquiétez pas pour ça, amusez-vous, visitez... Vous avez le temps, il faudra une bonne semaine pour que ce soit prêt.
— Ah, voilà un petit contretemps qui nous laisse au moins le loisir de régler le problème de Bedilan.
— Amansu Bedilan ? Le ministre ?
— Euh... oui, celui-là même. En fait, par le plus grand des hasards, nous l'avons sauvé hier de la mort, et il nous a engagés tous trois afin de faire la lumière sur l'attentat dont il était l'objet. On aura le temps de s'en occuper comme ça.
— Tiens donc, par exemple. Vous avez une piste ?
— Ben... pour l'instant aucune, il faut bien l'avouer. Mais j'y songe, puisque vous êtes d'ici, vous pouvez peut-être nous indiquer par où commencer ?
— Oh vous savez, moi, leurs singeries politiques... ça fait plus de trois ans que j'habite à Dhébrox, et je confonds toujours les Séléunes et les Phalanstériens. Par contre, je connais un peu les bas-fonds et certains informateurs, du genre bavard avec de grandes oreilles. Si vous voulez, je peux vous accompagner dans votre quête.
— Ah, mais nous en serions ravis ! Euh... mais j'y songe, vous ne devez pas vous occuper des préparatifs, pour la Tour de Fer, tout ça ?
— J'ai dit qu'il y avait des préparatifs, j'ai pas dit que j'allais me taper le boulot. J'ai l'impression que le concept de larbin vous a échappé, je me ferai un plaisir de vous l'expliquer en route. J'ai juste quelques directives à donner... Vous logez où, qu'on s'y retrouve ?
— Ben, chez Bedilan.
— C'est pas malin. Dhébrox est une ville où tout le monde se connaît, on saura vite pour qui

4. Il est nécessaire, afin d'éviter toute équivoque, d'expliquer ici le système monétaire ayant cours à Dhébrox. La petite pièce de fer frappée d'une chouette maladive qui circulait parmi les gens du peuple était l'archibrille. Elle était de peu de valeur, il en fallait deux à un mendiant pour s'acheter un quignon rassis à un boulanger avare. Douze archibrilles faisaient une myriagemme, pièce plus large et épaisse mais de même aspect, et sept myriagemmes faisaient un dragondor, monnaie heptagonale de cuivre argenté, au motif variable selon le millésime. Les gens du commun avaient peu l'usage du nobelain, pièce d'or trouée en son centre d'une vingtaine de grammes et valant huit dragondors, et encore moins de la bourgeoisette, quatre fois plus lourde, qui ne servait guère que pour l'échange de marchandises onéreuses ou en gros. Les monnaies suivantes n'étaient plus frappées, et n'avaient qu'une valeur comptable. La bellelivre valait dix-sept bourgeoisettes, la quinte dix bellelivres, la dîme faisait cinq quintes et il en fallait douze pour faire une obolicule. Avec ses trois fifrelaings, valant chacun six obolicules, elle possédait donc une des plus grosses fortunes de la ville.

vous travaillez, c'est pas génial si vous cherchez la discrétion...
— C'est ma foi vrai, nous n'y avions pas songé.
— Vous devriez passer discrètement prendre vos baluchons... ou mieux, payer quelques gars pour passer prendre vos baluchons. Installez-vous dans une bonne auberge, ce sera mieux pour commencer. Et de préférence, pas une qui soit bourrée de drags. Je me permettrai de vous conseiller, pour pas cher et dans le coin, le « Singe Équilibré », qui présente l'intérêt de ne pas mettre ses clients au menu. Et puis c'est discret.
— Oui, on peut faire comme ça.
— Bon, je vous y retrouverai ce soir pour le manger, et cette nuit on s'y met.

VIII.9 À la fraîche

— Alors, vous en pensez quoi, de cette Sook ? demanda Piété.
— À mon avis, répondit Morgoth, elle a l'air de savoir ce qu'elle fait, on doit pouvoir lui faire confiance.
— Oui, renchérit perfidement Xy, autant qu'à Mark ou à Vertu. Un de ces jours, il serait peut-être intéressant de la faire boire un peu pour lui faire dire ce qu'elle sait de nos compagnons, elle a l'air tout à fait disposée à parler à tort et à travers quand on l'y incite, et si elle les connaît si bien que ça, elle en a sûrement de bien bonnes à nous raconter.
— Je ne te connaissais pas cette perfidie.
— C'est pas de la perfidie, c'est de la prudence.
— En tout cas il y a une chose qui m'étonne, professa Piété d'un ton docte. Si elle vit dans une si grande maison, pourquoi sa pauvre mère est-elle obligée de se prostituer pour nourrir sa progéniture ? Sook me semble être une indigne fille.
— Euh... Ouiii...Bien, je pense qu'il est temps de t'enseigner l'intéressant concept de sarcasme.

Après s'être installés à l'auberge comme prévu, nos trois compagnons désœuvrés avaient pris le parti de flâner dans les agréables rues de la ville, musardant et devisant à tout propos. Puis, ils s'étaient arrêtés à la terrasse d'un estaminet, le « Singe Fuligineux », sous une agréable tonnelle que le propriétaire repeignait de vermeil après les longs mois d'hiver, et tandis qu'ils descendaient leurs cidres, ils avaient tout loisir d'admirer la statue monumentale œuvre de Croûton le Censeur, une sculpture pédagogique et morale quoique d'une signification énigmatique.

— Eh, patron, c'est quoi ? s'enquit Piété, que l'art intéressait.
— « L'aveugle guidant le paralytique », répondit l'intéressé du haut de son vieil escabeau constellé de mille couleurs chatoyantes. C'est une métaphore, crut-il bon de préciser.
— Ah, d'accord, je les vois maintenant. Et les deux autres personnages là ?
— Le titre complet de l'œuvre est « L'aveugle guidant le paralytique sous les quolibets du sourd-muet et les applaudissements narquois du lépreux. »
— Ah... Et c'est métaphorique de quoi ?
— De l'absurdité des lois qui forcent les promoteurs immobilier à consacrer un pour cent de leur budget à l'art contemporain.
— Maintenant que vous le dites, effectivement, c'est frappant.

Soudain, un jeune garçon se présenta devant la terrasse, une liasse de papiers sous le bras. Son principal trait caractéristique était sa casquette, de laquelle jaillissait une chevelure en

bataille. Il braillait :

— Tout sur L'ÉPOUVANTABLE attentat fomenté contre le MINISTRE Bedilan, LISEZ tous les détails dans LA RÉPUBLIQUE ! Avec toujours les COURS DE LA bourse, la DIVINATION astrale et les RÉSULTATS des courses !
— Viens là gamin, dit Piété. Tiens, voilà pour ta peine.
— MERCI, monsieur, vous êtes BIEN BRAVE !

Un dessin exécuté au fusain recouvrait un quart de la surface de la une, et représentait en effet l'embuscade dont le ministre avait été victime, l'effet dramatique de la scène étant accentué à grand renfort de postures dramatiques, d'yeux exorbités, de visages grimaçants et de chevaux écumants. Le coche de Bedilan était figuré à moitié renversé dans le bas-côté, et le cavalier, dépeint comme un colosse chevauchant une bête de cauchemar, était l'image même de la brutalité, et notre jeune guerrier se fit la réflexion qu'il n'aurait pas lui-même dessiné autrement l'un de ces cavaliers noirs qui leur couraient après depuis des mois. Le trait était diffus, assez abstrait, à l'exception du visage même de Bedilan, très ressemblant et finement exécuté, crispé dans une virile attitude de défi.

— ...é...pou...vante... sur la... route... de l'ouai... de l'ouest sans doute. Hié... le mi... ri... mistigri...
— Ministre.
— ... le ministre... du... com... com...
— Communisme ?
— Combadge ?
— ...merde... merce, voilà, commerce... Amansu... Bedilan... Métro... lego... pholo... méco... phonogolo...
— Météorologie. Mais en fait ça, c'est sur l'autre colonne. Selon les conventions typographiques en vigueur dans la presse, il faut continuer sur la même colonne jusqu'en bas, avant de lire la suivante.
— Ah... bien sûr. Bon, reprenons depuis le début, je suis perdu là... épou...

Le journaliste ayant décidé de tirer à la ligne, et Piété n'étant manifestement pas un champion de lecture, je résumerai ici la teneur de l'article. Il était tout d'abord fait le récit de l'incident, avec un style lyrique que nos compères, témoins et acteurs du drame, ne purent s'empêcher de trouver un peu hors de proportion compte tenu de la médiocre intensité du combat. L'intervention des « trois étrangers mystérieux » était mise en exergue en termes impressionnants, ainsi que l'astucieuse fuite du ministre dans les fourrés, tandis que la piteuse déroute aérienne du cavalier passait pour un prodige de lâcheté. Puis venaient une série de témoignages sans grand intérêt recueillis auprès des quelques passants qui s'étaient trouvés là par hasard lors de l'attentat, et d'autres qui, sans avoir été mêlés de près ou de loin à l'affaire, n'en trouvaient pas moins indispensables de faire part de leur avis à la presse. Venaient ensuite une série de commentaires acerbes du plumitif sur la montée de l'insécurité et l'inefficacité de la milice, qui laissent entendre à qui lisait entre les lignes qu'en l'occurrence, cette inefficacité était peut-être intentionnelle. Le clou du journal était une interview de la victime, Bedilan étalant à loisir devant un journaliste confit en complaisance la longue liste des griefs qu'il avait envers les Séléunes. Le journal, qui ne reniait visiblement pas de ses sympathies Phalanstériennes, confirmait en tous points la version que Bedilan avait donnée de la vie publique à Dhébrox.

Une fois qu'il eut fini de lire, Piété se mit le journal sur les yeux et, bien content de son exploit, puis s'exclama sans la moindre trace de regret dans sa voix :

— Qu'est-ce qu'on s'emmerde...
— Après tant d'épreuves, acquiesça Morgoth, et avant celles qui s'annoncent, c'est un privilège que de s'emmerder. Je crois que je pourrais rester là des siècles à lézarder au soleil...
— Et moi donc, soupira Xy, même si dans mon cas, ce serait une attitude parfaitement saine et naturelle.
— Au fait, reprit Piété, qu'est-ce qu'on lui raconte, à Sook.
— À quel propos ?
— Ben, tu sais...
— Je sais quoi ?
— Tes... petites particularités.
— Je ne vois pas de quoi tu veux parler. Ah, mais peut-être fais-tu allusion au fait que je suis atteinte non-mammiféritude ? Comment peut-on appeler ça, voyons... Mal-bipédie ? Viviparisme contrarié ? Ou peut-être me qualifierais-tu de « personne de forme », comme d'autres sont dites « personnes de couleur » ?
— Tout de suite tu te braques. Tu as un problème avec ça on dirait.
— Je n'ai aucun problème avec « ça », comme tu dis. Je suis un dragon, j'ai toujours été un dragon, je resterai un dragon jusqu'à mon dernier s... jusqu'à tant que je meure. Et je suis fière d'être un dragon. D'ailleurs, j'ai personnellement bien connu Maalkolmx, qui disait...
— Qui ?
— Maalkolmx, le drags power, tout ça... Bon, laisse tomber. En tout cas ta question reste pertinente, il vaudrait mieux en effet éviter de vanter à cette sorcière mes qualités de vol et la joliesse de mon plumage, avec ce genre d'individus, il est toujours bon de garder quelques atouts cachés dans sa manche.

VIII.10 L'heure des vilains

— ...et alors là, je vois arriver au fond de la pièce, non pas un, mais deux groupes d'aventuriers, qui se retrouvent face à face, l'arme au poing ! Et voilà les chefs qui commencent à s'apostropher, comme quoi l'un est un traître et l'autre un pourri... bref, n'écoutant que mon courage, je mets à exécution le plan que j'avais préparé. Malheureusement, l'un des types avait plus de sang froid que les autres, ou il avait meilleure vue, toujours est-il qu'il m'a aperçue, et m'a sonnée d'un méchant coup de pangolin.
— Pangolin ? s'étonna Piété.
— C'est plus ou moins une sorte de bradype, expliqua Sook. Et donc, tandis que...
— Eh, Sook, encore un peu de ce petit vin du Titorello ?
— Bien volontiers, l'elfe, ah ha... Bon, où j'en étais...
— Bon, ben c'est pas pour vous presser, intervint Morgoth, mais si on se mettait à notre mission ?

Malgré les efforts de Xyixiant'h, Sook semblait plus disposée à narrer ses derniers exploits qu'à dénoncer les turpitudes passées de Mark et Vertu.

— Tu as raison, il est temps de se mettre en route, c'est l'heure des vilains, l'heure idéale pour explorer les bas-fonds.

Ils sortirent donc dans la fraîcheur de la nuit, le ventre lourd de toutes les bonnes choses qu'ils avaient mangées, se sentant un peu coupables quand même de partir à l'aventure en pleine digestion et légèrement imbibés. Dans toutes les rues, jusqu'aux plus modestes, des luminaires

magiques, plantés sur des cannes hautes comme un homme, dispensaient généreusement une lumière plus propice aux promenades romantiques qu'aux conspirations de spadassins et parties de dague-sous-cape. Puis, Sook désigna une demeure carrée à deux étages, sans grâce particulière, au coin de deux rues à peu près perpendiculaires. Les fenêtres en étaient murées ou clouées de planches, et la façade aurait eu besoin des soins urgents d'un plâtrier.

Elle ouvrit la porte sans faire usage d'une quelconque clé, et fit entrer ses compères dans le noir complet. Une odeur de vinasse, avant et après digestion, les accueillit, associée à la vieille crasse, l'excrément et la pourriture alimentaire. C'était la puanteur caractéristique du miséreux, du clochard, celle qui vous incite à ne rien toucher de ce qui vous entoure si vous ne portez pas trois épaisseurs de gant jetable. Ils suivirent Sook qui connaissait les lieux et ne paraissait nullement gênée par l'obscurité, mais n'en butèrent pas moins sur quelques bras, jambes et côtes de gens qui dormaient entassés dans les couloirs de la maison, soulevant des protestations alcoolisées et paresseuses. Ils tournèrent et retournèrent, ouvrirent des portes, montèrent et descendirent des escaliers, empruntèrent des passerelles branlantes au-dessus de venelles improbables encombrées d'immondices, suivirent un passage couvert qui avait jadis connu une petite gloire bourgeoise, puis débouchèrent dans la rue Infinie.

— On va se séparer en deux groupes, expliqua Sook.
— Pourquoi ?
— On va se séparer parce qu'on ira plus vite, vu que j'ai pas envie de traîner toute ma vie ici. Et on se sépare en deux parce que la rue a deux sens, et que j'ai amené deux lanternes.

En effet, contrairement aux autres, cette rue était dépourvue d'éclairage public. Toutefois elle n'était en rien obscure, car curieusement, malgré l'heure et la température, elle grouillait de vie, on se bousculait pour tout dire. Nombre de gens en haillons et chapeaux affaissés vaquaient à leurs affaires, on voyait partout des capes et des manteaux des messieurs, les robes des dames, les prostituées soutenaient les portails étroits de hautes maisons aux murs sales, les marchands de toutes sortes proposaient leur marchandise derrière de petites vitrines de verre fumé, et tous autant qu'ils étaient portaient leurs propres torches ou lampions, reproduisant à l'échelle humaine le ballet printanier des lucioles autour d'un buisson aromatique. Et, à l'instar de ces insectes, ils étaient silencieux. Aussi curieux que cela puisse paraître, ils évoluaient dans la mutité, chuchotant lorsqu'il s'agissait de parler, s'apostrophant par gestes lents lorsqu'ils étaient trop loin, ceux qui vendaient quelque chose montrant leur marchandise plutôt que de clamer ses avantages, les mendiants tendaient la sébile, tant et si bien que malgré l'affluence, on entendait distinctement les bruits des bottes, les frôlements des tissus, le claquement des cannes sur le pavé, le tintement des pièces de monnaie.

— Bon, je vais par là avec le grand costaud pour me protéger, vous deux vous allez roucouler dans cette direction. On se rejoint dans une heure à la Place Merveilleuse.
— C'est par où ?
— Suivez la rue, vous ne pouvez pas vous tromper. C'est la seule place du quartier, il y a un temple devant. Faites les tavernes, soudoyez les mendiants, discutez le coup avec les marchands, fondez-vous dans la foule… vous connaissez le boulot.

La rue Infinie était une des voies de circulation les plus irrégulières jamais empruntées par l'homme, tout entière faite de déclivités, d'escaliers mal entretenus, de planches de bois jetées par-dessus des nids de poule, de pans de murs orphelins barrant le chemin, de grilles, d'arches, de statues amnésiques élevées aux dieux du chaos et de divers rebus. Bordée d'immeubles hauts et étroits, sa largeur même variait du simple au triple, de telle sorte que nulle part on ne pouvait prétendre avoir une vue dégagée sur plus de quelques maisons. Toutefois, comme

Sook l'avait fait remarquer, il était impossible de s'y perdre, en raison d'une particularité qui la rendait unique sans doute dans toute l'histoire de l'urbanisme et qui lui donnait son nom : elle n'avait ni tenants ni aboutissants. Pour être précis, le cours tortueux de la rue Infinie serpentait dans tout un quartier, avant de revenir sur lui-même, formant une boucle longue d'un kilomètre environ. Le seul moyen d'y entrer était, comme ils l'avaient fait, de passer par l'intérieur des bâtiments qui la bordaient.

— Bon, tant pis, dit Morgoth au bout du troisième mendiant infructueux. Essayons cette taverne.

Elle s'intitulait « le Singe ». L'animal en question avait sans doute eu quelque propriété mémorable, cocasse ou insolite digne d'être signalée sur l'enseigne d'une taverne, toutefois, il y avait longtemps que la partie inférieure de ladite enseigne avait chu dans la gadoue un soir de grand vent, ou bien avait été volée par quelque malheureux en mal de bois de chauffe, et avec elle, le simiesque qualificatif avait disparu. Une vingtaine de clients buvaient au comptoir ou bien, dans le fond, jouaient aux fléchettes. On ne pouvait pas dire qu'ils pétillaient d'entrain. Si conversation il y avait eu, elle s'était tue à l'entrée de notre couple de héros. Tous avaient l'air abrutis de fatigue, d'alcool, ou tout court, aucun n'avait fait d'effort vestimentaire particulier pour sortir, aucun ne semblait de près ou de loin du genre féminin.

— Bonjour la compagnie, trompéta Morgoth. Mon nom est DeForest Kelley et voici ma charmante amie Michelle Nichols, et nous sommes ravis d'être parmi vous. Aubergiste, c'est ma tournée, hydromel pour tout le monde ! Youpi-eu !

Sans un mot, les clients vinrent boire leur tournée, et le patron, un petit bonhomme moustachu affligé par intermittence d'un tic facial, encaissa l'or avec un regard bovin entre deux clignotements.

— Dis-moi, l'ami, connais-tu un certain Bedilan ?
— Ici, étranger, on ne parle pas aux étrangers. Surtout aux étrangers qu'on ne connaît pas.
— Mais je suis sûr qu'on peut négocier.
— Ici, il ne fait pas bon négocier avec les étrangers.
— Ah. Bon, tant pis. Je peux au moins utiliser vos toilettes ?
— Première à gauche.

Morgoth s'esquiva jusqu'au lieu cité, y procéda, puis revint. Mais dans le couloir, il fut hélé discrètement par une forme assez massive, un client à la face burinée par le travail au grand air.

— Ici, dit-il, on ne parle pas aux étrangers. Mais toi maraud, t'as l'air sympathique. Alors je vais te rencarder. J'ai entendu parler de ton Bedilan.

Il désigna d'un coup de menton sa paume ouverte, dans laquelle Morgoth versa un peu.

— Et bien ce type, à ce que je sais, enfin, c'est des bruits, mais du genre insistants, vous voyez, et qui viennent de haut. Ben ce type, c'est le ministre du commerce.
— Ah ?
— Recta.
— Et ?

D'un coup de menton, il désigna derechef sa rude main d'ouvrier à la peau desséchée, qui avait tant besoin d'être un peu graissée, ce à quoi notre héros s'attela.

— Et de l'industrie. Bonne nuit, étranger.

Suivie de Piété, qui ne perdait pas une miette de ce qui se passait, Sook passa la porte d'une

échoppe sentant la vieille herbe à pipe et les livres moisis. La boutique était tenue par un personnage chauve et voûté, craintif, dont les yeux étaient strabiques à un point surprenant. L'odeur venait du fait qu'il vendait des vieux livres, dont certains de sorcellerie, ainsi que de l'herbe à pipe.

— Ah, fit-il, faussement joyeux, mademoiselle Sook, quel plaisir...
— Kuneïfouy, mon ami Kuneïfouy !

Et sur ces paroles, elle lui décrocha une claque sonore qui l'envoya bouler par terre, où elle l'empoigna par le col, sous les regards ronds de Piété.

— Tu vas parler ordure ? Mais tu vas parler ou je te démonte la gueule !
— Mais... mais de quoi...
— Ah oui, suis-je bête. J'étais tellement à mon affaire, j'ai oublié de poser la question. Le ministre Bedilan.
— Oui ?
— Que sais-tu sur lui ? Il a des vices ? Des dettes ? Des maîtresses ? Des ennemis ? Il travaille pour qui ? Qui travaille pour lui ? Et surtout, qui cherche à l'assassiner ? Mais tu vas parler enfin !
— Ouiouioui, je vais parler, je vais vous dire tout ce que je sais.
— Bien, nous sommes tout ouïe.
— En fait, je ne sais pas grand chose, hormis une histoire bizarre qu'on m'a racontée à son sujet récemment.
— Ah ah !
— Avez-vous entendu parler d'un certain Ange Figatelli ?
— Non, c'est qui ?
— Oh, c'est un personnage un peu trouble, qui traîne dans les allées des ministères. Moitié homme d'affaire, moitié homme politique, moitié on ne sait pas trop quoi. On le voyait parfois dans le coin il y a quelques années, avant qu'il devienne trop bien pour nous, vous voyez un peu le genre.
— Ouais, vaguement... Et alors ?
— Et bien alors, devinez avec qui on a l'a aperçu attablé récemment, dans une arrière-salle discrète du « Singe Prolifique » ?
— Le ministre Bedilan.
— Tout juste. Et c'est plutôt bizarre, vu que Bedilan est un gars d'la haute, n'est-ce pas, un type qui a toujours surveillé sa réputation, rapport à sa carrière politique. Pas du genre à traîner avec un mec louche comme Figatelli. Il est même pas magicien, Figatelli. Et puis, à ce qu'on dit, c'est un Séléune pur jus, un dur, alors depuis que Bedilan a tourné casaque, c'est curieux qu'il se mette à le fréquenter.
— Et quand donc se sont-ils rencontrés ?
— Il y a trois jours.
— Oui, ça colle... Et l'Écrit Ténébreux de Punt ?
— De... le quoi ?
— C'est une boutique de parchos ici non ? Tu as sûrement un Écrit Ténébreux de Punt ?
— Oui... je vous fais un paquet ?

Après avoir payé fort cher le parchemin en question, Sook et Piété sortirent, affichant une mine satisfaite.

— Mais pourquoi as-tu brutalisé ce pauvre commerçant ?
— Les informateurs, faut toujours les baffer, c'est plus poli.

— On n'aurait pas pu le soudoyer simplement ?
— C'est ce que j'ai fait je te signale. Tu crois vraiment que ce parcho pourri vaut quarante nobelains ? Et puis c'est une question de standing. Comprends bien qu'une balance qui raconte sa vie sans qu'on le tape, il va se traîner une sale réputation dans ce genre de quartier. En fait, on lui a rendu service.
— Ah oui ?
— Mais oui. Dis-moi, Morgoth, il est bon comme sorcier ?
— Assez, mais je ne suis pas bon juge, pourquoi ?
— J'ai un peu de scrupules tout d'un coup à les avoir laissés se démerder seuls. C'est que l'elfe est mignonne et dans le quartier, c'est pas forcément un avantage. Il est capable de la protéger au moins ?
— Oui, sûrement. De toute façon elle n'a pas vraiment besoin d'être protégée, c'est un bourrin de première.
— Ah ? On parle bien de miss Blink-Blink-Regardez-Mes-Grands-Yeux-Verts ?
— Elle est balèze en baston. Je l'ai vue faire contre des broos récemment, les pauvres bêtes...
— C'est marrant, elle n'en a pas l'air.
— Les aventuriers sont rarement ce qu'ils semblent être.
— Très juste. Bon, vu qu'on a le temps, on s'en jette un au « Singe Trépané » ?

Ils se retrouvèrent à l'heure dite devant le seul temple du quartier, qui était dédié à Miaris. Sook exposa sa découverte et la commenta en ces termes :

— Ce Figatelli, c'est un drôle de coco, un type à la réputation trouble, qui joue toujours les intermédiaires dans les combines à la limite de la légalité. Il n'a jamais rien fait de ses dix doigts à part compter son or. C'est aussi un Séléune convaincu, ou en tout cas, quelqu'un qui tourne autour du parti Séléune en rendant des services à droite à gauche. Franchement, c'est tout à fait le genre à faire des coups tordus comme celui-là. Probablement pour quelqu'un d'autre qui l'aura payé, je ne pense pas qu'il ait l'imagination, l'envergure ou l'ambition pour monter un attentat tout seul.
— Nous progressons. Mais pourquoi en discuter avec Bedilan avant de faire le coup ?
— Ah ça, c'est une bonne question. Je pense qu'il faudrait tenter de le découvrir avant d'aller le baffer, ça éviterait des erreurs malencontreuses.
— Bien parlé. Et maintenant on fait quoi ?
— Grododo.
— Bon, alors à demain.
— C'est ça, demain. Ah ben tiens, je vous ferai montrer ce que je prépare comme escorte pour la randonnée à la Tour de Fer, vous allez voir, c'est marrant.

VIII.11 Éloge de l'esclavage

La nuit se passa sans encombre et en fin de matinée, Sook vint devant le « Singe équilibré » dans un coche mené par un domestique peu bavard, pour prendre son monde. Morgoth ayant préféré consacrer la journée à la confection de la broche qui lui avait été commandée, Piété et Xyixiant'h furent seuls à lui tenir compagnie. À leur grande surprise, ils sortirent de la ville et prirent la direction du sud. Le chemin ne fut pas très long, mais tandis que Xyixiant'h perdait son regard vert d'eau dans les charmes infinis de la campagne balnaise aux mille bosquets, Piété eut le temps de prendre une utile leçon de civisme.

— Ça me semble être un mode de gouvernement tout à fait naturel que d'élire librement ses chefs. Pourtant tu n'as pas l'air d'être convaincue.
— Oh mais oui, tu as raison, quel merveilleux système politique que celui de Dhébrox, pays de la liberté où chacun a voix au chapitre. J'en suis béate d'admiration.
— Exactement, ça vaut la peine qu'on se batte pour le sauvegarder.
— Mais pauvre ahuri, ouvre donc les yeux deux secondes et pose-toi les bonnes questions. À ton avis, tous ces palais regorgeant de merveilles, qui en lave les sols et cure les toilettes ? Qui prépare ces somptueux festins que l'on sert à toutes les réceptions ? Qui diable s'use les yeux et les mains dans les fabriques de tous ces nobles sorciers ?
— Mon dieu, tu veux dire qu'il y a des esclaves, quelque part...
— Ah le brave garçon... Mais un esclave, tu es obligé de l'acheter, de le vêtir toi-même, de le nourrir convenablement et de le faire soigner lorsqu'il est malade, sans quoi il meurt. Il est de bien meilleur rapport d'avoir des employés libres que l'on obtient gratis, qu'on paye un salaire de misère, qu'on met à l'amende pour un oui ou pour un nom, et qu'au final, on jette dès qu'ils ne sont plus bons à rien. Le maître n'a que faire de la subsistance de ceux qui travaillent pour lui, c'est le souci de ses employés, pas le sien. Il est encore d'honnêtes gens qui emploient pour ces tâches de bons esclaves, mais ils sont de plus en plus rares, et ces esclaves font des envieux, crois-moi.
— Mais c'est absurde, je n'ai vu aucun des pauvres diables dont tu me parles...
— Et qui donc, à ton avis, étaient ces gens que tu as croisés dans la rue Infinie ? Si tu ne les as pas vus en ville, c'est parce que les beaux quartiers que nous fréquentons leur sont interdits, des fois que leur vue offense les yeux délicats du bourgeois. Ils ne sortent que la nuit en empruntant des passages couverts ou souterrains construits à leur usage, ils n'achètent que dans les rares magasins qui leur sont financièrement accessibles, et se terrent le reste du temps dans les maisons et les ateliers de leurs maîtres, occupés à gagner les trois sous qui les feront survivre une journée de plus.
— Mais s'ils sont brimés à ce point, pourquoi ne changent-ils pas la manière dont l'état est mené ? C'est le principe de la démocratie, je crois.
— Mais sombre andouille, parce qu'ils n'ont pas le droit de vote, et que de ce fait, leur avis, tout le monde s'en fout ! Être citoyen de Dhébrox, c'est un privilège qui s'hérite de ses parents, ou qui s'achète fort cher. Ne peut faire valoir son point de vue ni celui qui est esclave, ni celui qui est étranger. À ce propos, beaucoup de ces serviteurs sont à Dhébrox depuis des générations, mais pour la loi, ils sont encore des étrangers, car aucun de leurs ancêtres n'a pu acheter sa citoyenneté. Ils sont à peine tolérés dans une cité qui les a vus naître et dont ils ne sont jamais sortis, qu'ils déplaisent à leurs maîtres, que celui-ci fasse un caprice, et dans l'heure ils peuvent être expulsés hors les murs avec leurs familles et leurs baluchons, sans espoir de retour.
— Ils pourraient se révolter.
— Contre des mages ?
— Ah oui. Évidemment. Mais s'ils sont tellement malheureux, pourquoi restent-ils à Dhébrox plutôt que d'aller ailleurs.
— Ils ne connaissent rien d'autre que leur vie de misère. Bien souvent, ils n'ont ni parent ni ami à l'extérieur. Aller où ? Pour faire quoi ? Pour s'entasser parmi les mendiants de villes plus crasseuses, pour recommencer tout en bas dans un monde dont ils ignorent les règles ? Peu d'hommes ont la force de caractère de faire un tel pari. Moins on en a, plus on a peur de le perdre, c'est bien connu de tous les tyrans.
— Mais il doit bien y avoir, parmi les Séléunes ou les Phalanstériens, d'honnêtes gens pour

s'alarmer de cette injustice.
— Les uns proposent de s'ouvrir sur le monde, c'est-à-dire de mettre en concurrence les ouvriers de Dhébrox avec d'autres, de l'étranger, qui seront encore moins bien payés. Les autres sont partisans de fermer la cité, pour y piéger les quelques éléments qui ont le courage de la fuir. Les deux factions leur préparent un sombre avenir, ils ne divergent en fait que sur le meilleur moyen de s'enrichir encore plus en exploitant le travail des petites gens. Comme on dit chez moi, il y a deux types de bergers, ceux qui s'intéressent à la laine et ceux qui s'intéressent à la viande. Il n'y en a pas qui s'intéressent au mouton.
— Et toi, puisque tu es clairvoyante à ce sujet, pourquoi ne pas changer les choses ?
— Holà, y'a pas marqué Gandhi là. Et puis, tant qu'on aborde le sujet, je me permets de te faire remarquer que les femmes non plus n'ont pas le droit de vote, dans la belle cité de Dhébrox, alors mon influence politique, tu vois... Comprends bien qu'il n'y a que quatre ou cinq mille citoyens de plein droit dans la cité, et dix fois plus de « péri-citoyens », comme on les appelle pudiquement, ce qui fait que la démocratie est gérée par et pour la minorité, sans souci aucun de la majorité. Alors dans ces conditions, l'avenir de la ville, je m'en fiche un peu. Je suis venue ici parce que j'y ai la paix, parce que je peux faire de la sorcellerie tranquille et parce qu'il y a quelques affaires juteuses où je peux investir l'or récolté dans mes années d'aventures, pas pour jouer les héroïnes romantiques. Comme disent les Malachiens, « Y'a basta Che Guevara. » Le grand général Wilson Montdéglise a dit un jour : « la démocratie est le meilleur des systèmes politiques, à l'exception de tous les autres », je pense que la majorité des habitants de Dhébrox abonderaient dans ce sens.

Piété médita tout cela en silence jusqu'à ce qu'ils fussent à leur destination.

Les installations s'étendaient sur deux hectares, leur périmètre était marqué par une haute palissade semée çà et là de miradors garnis. Un fossé et un large glacis défensif où s'ébrouaient de gros chiens et leurs maîtres dissuadaient sans peine les chercheurs de champignons les plus distraits. De nombreux gardes patrouillaient un peu partout alentours. Pas le genre de garde à fanfreluche et bonnet de laine folklorique dont la hallebarde damasquinée invite à prendre des photos à côté et dont la principale activité consiste à témoigner de la faculté financière de son employeur à payer des gardes, on parle ici du gros garde en tenue camouflée, avec arbalète à répétition et grave atrophie du sens de l'humour. Le coche fit halte devant la barrière qui fermait l'unique entrée du camp, un gradé nerveux se présenta, couvert par deux collègues peu amènes. Sook se fit voir, l'homme fit signe de passer.

Descendus dans la cour, ils virent que l'intérieur était occupé d'une impressionnante rangée de grands bâtiments bas et larges, tous identiques dans l'absence de charme, d'où s'échappaient des bruits de machine et des flots de personnes pressées transportant des tas de choses difficilement identifiables. Un personnage qui avait tout de l'expert-comptable sortit d'un bâtiment adjacent et vint les accueillir. La sorcière, qui visiblement ne tenait pas à s'éterniser, lui adressa quelques mots rapides à mi-voix, et il désigna l'un des bâtiments, qui était selon lui un entrepôt, vers lequel ils se dirigèrent tous trois.

— Impressionnant pas vrai ? Nous sommes dans les ateliers de la SODERA, la compagnie qui s'est rendue célèbre en fabriquant les automates magiques que vous avez sans doute remarqués en ville, des cousins des golems en fait, un peu perfectionnés. J'en ai un chez moi, vous vous souvenez ? Ils en vendent pas mal depuis Achs jusqu'à Sembaris, ils se font un fric dingue avec ça.
— C'est stupéfiant, commenta Piété. Quelle industrie !
— N'est-ce pas. Quand le patron de la boîte a cherché à s'agrandir, il lui a fallu rapidement

une grande quantité de fonds, que je lui ai fournis avec quelques amis. Voici pourquoi il me doit un service, que je viens me faire payer sous la forme de…

Dans la pénombre de l'entrepôt désert, une douzaines de gros objets, hauts de deux mètres chacun environ, attendaient, bien rangés sous des bâches blanches. Sook tira l'un des voiles et découvrit un automate, plus massif que ceux qu'ils avaient vus, tout d'acier poli et d'argent. Il ne faisait aucun doute qu'il était de la même origine que les précédents, mais sa finition, sa matière, tout indiquait qu'il s'agissait d'un modèle supérieur.

— Tadaaa… Je vous présente monsieur Bloblo. Monsieur Bloblo et ses collègues nous accompagneront dans notre expédition. Nos ennemis sont des magiciens. Je connais bien cette engeance pour en être, et je sais combien ces gens sont puissants, mais je sais aussi quel est leur point faible : ils ne s'en remettent qu'à la magie, ils ne connaissent que ça, ils ont pour seule obsession de s'en protéger, et n'envisagent qu'elle comme moyen de nuire. Monsieur Bloblo et se semblables sont précisément faits d'un alliage antimagique, et recouverts d'enchantements protecteurs. Mieux encore, ils peuvent à loisir dissiper les magies pas trop puissantes. Leur fonction, leur unique raison d'être, c'est la défense contre les sorciers, et c'est précisément ce à quoi on va les employer.
— Nyaaaaaaaa, miaula Xyixiant'h qui ouvrait des yeux ronds. Je croyais avoir tout vu, mais ça, c'est la première fois qu'on me fait le coup.
— S'pas. Alors, je m'suis bien démerdée hein ?

VIII.12 La nuit de Figatelli

Morgoth revint assez tard ce soir-là à l'auberge, visiblement fatigué, et parla peu durant le repas. Il écouta le récit de Xyixiant'h et Piété avec grand intérêt, mais sans faire de commentaires superflus. Sook ne les rejoignit pas ce soir-là, prétextant qu'elle devait dégivrer le frigo, mais elle leur avait laissé de précieuses indications sur la suite de l'enquête. Ils se rendirent donc nuitemment dans le quartier ouest de la ville, derrière le grand dôme magique abritant l'assemblée des citoyens et les administrations attenantes. Il y avait là un lacis de petites rues calmes et de jardinets propres autour desquels s'étaient établis les hôtels particuliers des citoyens les plus éminents de Dhébrox, ceux qui comptaient, ceux qui possédaient la fortune et dont l'influence s'étendaient bien au-delà des murs de la ville.

Le dénommé Ange Figatelli habitait une de ces riches demeures, pas la plus riche certes, mais il étalait suffisamment de prospérité pour rassurer ses partenaires en affaires. Nos trois compères planquaient, pour employer la terminologie technique, sous une statue représentant « la Justice et la Vengeance poursuivant le Crime à Vélo. » Il ne fallut pas attendre longtemps pour qu'un personnage louche en sorte, seul et visiblement aux aguets. D'après Sook, Figatelli n'était plus dans la prime jeunesse, mais il était difficile d'en juger précisément car l'homme était enroulé dans un de ces sombres manteaux à capuchons que les aventuriers appellent un « conspirateur ». Il semblait aux aguets, aussi décidèrent-ils que Piété seul irait le suivre, car à trois ils étaient sûrs de se faire repérer, et en outre, le jeune homme avait de loin les talents de pisteur les plus efficaces.

Se glissant avec prestance dans les coulées d'ombre, il parvint sans peine à suivre le marcheur nocturne, développant avec lui une étrange familiarité. Parfois, il changeait subtilement sa mise, rajustant sa capeline, tantôt prenant un air voûté, tantôt se haussant d'un bon pouce afin de tromper un observateur distrait. Toutefois, le personnage ne se retourna pas, et pour-

suivit sa randonnée sur une bonne partie de la ville, longeant les bassins successifs de la rivière Doblie, grimpant les escaliers de la rue Meryadin jusqu'à la place Pidebouc, et constata là que son homme entrait dans une taverne étroite de façade mais d'apparence soignée. L'enseigne indiquait : « Le Singe Satisfait ». Piété craignit de rentrer dans un endroit qu'il ne connaissait pas, aussi préféra-t-il jeter un œil discret par une fenêtre, de suffisamment loin pour que la lumière de l'intérieur ne l'éclaire pas. Le bonhomme avait disparu. Quelques convives mangeaient et s'amusaient de bon cœur sous la surveillance d'un tavernier attentif, mais aucun d'eux n'était l'encapuchonné. À l'étage peut-être ? Un escalier en colimaçon y menait et Piété vit qu'en effet, des fenêtres y brillaient. Il se glissa alors dans la cour attenante, déserte et obscure, sans faire plus de bruit qu'un chat. Il grimpa dans la charrette à bras servant ordinairement à transporter les barriques, de là il sauta jusqu'aux croisillons de bois qui ornaient la façade et progressa jusqu'à un pan de mur colonisé par un lierre épais dans lequel il se perdit. Même en plein jour, il serait ainsi passé inaperçu aux yeux des badauds. Il jeta un œil à une des fenêtres, qui était entrouverte. C'était un salon cossu et discret, tendu de velours rouge et meublé avec goût, que la maison louait visiblement aux gens soucieux de dîner en paix et dans la discrétion. Et là, il vit...

— Bedilan ? Décidément, ils ne se quittent plus. Que disaient-ils ?
— Je n'ai pas pu l'entendre, raconta Piété une fois qu'il eut retrouvé ses camarades. Mais ils n'avaient pas l'air d'ennemis, ça c'est sûr. En fait, ils semblaient s'entendre sur une question grave.
— Je vois, fit Morgoth en grattant sa barbe naissante. J'ai réfléchi à tout ça, et il y a quelque chose que Bedilan a dit quand on l'a rencontré... Vous vous souvenez sans doute qu'il a évoqué un informateur qui l'aurait prévenu, un Séléune à la trouble réputation, tout à fait la description de Figatelli. Si tel est le cas, il n'est pas l'auteur de l'attentat, mais il le connaît sûrement, puisqu'il était au courant du complot. Il faut de toute façon le faire parler. En tout cas, beau travail, on avance.
— Mais mon histoire n'est pas finie, poursuivit Piété. Ils ne sont restés à discuter que quelques minutes, à la suite de quoi ils se sont séparés en se serrant la main. J'ai continué à suivre notre homme, on va dire que c'était Figatelli... mais il n'est pas rentré chez lui en ligne droite. Il a fait un détour par un quartier excentré, à un jet de pierre de la rue Infinie, il est rentré dans un bâtiment en ruine, une sorte de vieille tour, et il y est resté quelques instants. À la suite de quoi, il est revenu directement.
— Diable ! Est-ce que vous pensez tous à ce que je pense, mes amis ?
— Rentrer à l'auberge et dormir ? suggéra Xyixiant'h.
— Oui... dans un premier temps, en effet. Mais je pensais surtout à visiter cette tour mystérieuse, histoire de voir ce dont il retourne.
— Ah. Oui, ça aussi. Demain.

Le lendemain, au matin, Morgoth écrivit un petit mot à Bedilan l'invitant aux arènes dans la soirée pour discuter du déroulement de l'enquête. Il s'arrangea pour glisser le mot à un domestique qu'il avait intercepté alors qu'il revenait de faire une course, et le cœur léger, se rendit chez Sook, avec qui ils avaient rendez-vous. Elle leur fit découvrir toutes sortes d'endroits intéressants de Dhébrox, et ils firent quelques achats, notamment Xyixiant'h, qui vida la bourse de notre pauvre magicien.

— ...parce que voyez-vous, dans le sud, la mode est à des tuniques plus courtes, et bordées de liserés aux motifs colorés comme ce que vous pouvez voir ici, tandis que plus au nord, on a le

choix entre soit des dégradés imprimés, soit pièces de cuir souple ajouré. En ce qui concerne la coiffure, c'est plutôt les cheveux longs, ce qui m'arrange. Alors je sais ce que vous allez me dire, c'est encore un peu tôt pour les sandales. Mais comme j'ai de très jolis petits pieds, vous voyez, j'en profite. Hein que j'ai de jolis pieds ?
— Ben...
— Dommage qu'ils soient pas poilus, ajouta Sook. On t'appellerait Bimbo le Hobbit.

Le regard lourd de menace de la simili-elfe passa largement au-dessus de la tête de la Sorcière Sombre.

— Au fait, le mec Figatelli là, ça a donné quoi ?
— On l'a suivi, il avait rencard avec Bedilan.
— Ah l'enflure, ça ne m'étonne pas le moins du monde.
— Quoi ?
— Votre ami Amansu Bedilan, c'est plutôt le genre sournois, pas super honnête mais qui ne se mouille pas... Il a tourné sa veste et laissé tomber les Séléunes avant les élections, croyant faire une bonne affaire, mais finalement, il y a eu pas mal d'affaires autour des Phalanstériens, des histoires louches... vu comme ça s'annonce, il aurait besoin d'un bon miracle pour faire triompher son camp. Mais bon, continuez votre enquête, il en sortira peut-être la lumière.
— On va voir. On a encore des pistes à explorer.
— Bien, bien. Gardez les yeux ouverts et le cerveau allumé.
— En parlant de se mouiller, intervint Xyixiant'h, il faudra faire gaffe à la pluie, j'ai l'impression que ça va se couvrir. Vous voyez ces nuages en altitude, ça annonce un front froid qui...
— Ouais, Thallia va nous faire la météo ! Thallia, Thallia !

Mais tout à ses sarcasmes, Sook ne prêta aucune attention à ce grondement sourd qui semblait monter des tréfonds de la terre. Le visage impassible de Xyixiant'h était comme la surface lisse d'un lac obscur et profond qui, sans un souffle de vent, se trouble soudain de sinuosités imperceptibles, seuls témoignages de la présence d'un monstre affleurant à quelques pouces de profondeur. Toute personne normalement sensitive se serait écartée.

Mais bon, c'était Sook.

VIII.13 En attendant le Bourreau des Maudits

À tous les humains présents, il aurait semblé qu'il s'agissait d'une simple sculpture de pierre, hideuse et mal formée, représentant un démon cornu et ailé. Mais le grizzly, animal sauvage, avait les sens acérés pour remarquer que quelque chose n'allait pas. Était-ce l'odeur, ou quelque subtil mouvement échappant à la perception des autres créatures ? Lorsque la gargouille passa à l'attaque, elle avait déjà perdu l'effet de surprise, l'un de ses atouts principaux. La lourde patte poilue de l'un croisa le long bras grêle et rugueux de l'autre, mais si les griffes de pierre entaillèrent quelque peu le cuir de l'ours, le torse puissant de celui-ci, qui donnait sa force à l'attaque, fit toute la différence. La gargouille, perdant sa protection pectorale qui était partie en éclats rocheux, fut violemment repoussée jusqu'au bord de l'arène. Le prédateur des forêts du grand nord la poursuivit, comme le lui commandait son instinct, et en deux bonds fut sur elle. Mais la créature magique ne connaissait pas la douleur, ou bien était-elle animée d'un courage qu'on n'attribue généralement pas à cette engeance, toujours est-il qu'au dernier moment, elle parvint à lestement esquiver la charge du grand animal, et actionna ses

ailes pour prendre du champ. Les barreaux d'alliage antimagique qui bordaient l'enceinte, protégeant les spectateurs, l'empêchaient de s'enfuir, mais elle pouvait rester là, suspendue par les pieds comme une hideuse chauve-souris gris sombre, dardant son regard rouge sang sur le grizzly qui, à très juste titre, tournait comme un fauve en cage. La patience est la vertu de la gargouille, mais pas de son maître, qui lui commanda d'agir. Elle fondit sur sa proie, battant l'air de ses lourdes ailes, et porta un nouveau coup à l'ours, qui était dans une mauvaise position pour riposter. Le sang de la bête s'écoula le long de son pelage, et la douleur décupla sa rage. Montrant toutes ses dents, il se retourna juste à temps pour voir le monstre magique faire demi-tour en l'air, presque arrêté. Il lui couru sus sans réfléchir, la bête volante commença à prendre un peu de vitesse en direction du plantigrade, mais pas assez... Le choc les projeta tous deux contre les barreaux, brisant quelques os de l'ours, mais surtout réduisant en pièces l'armure naturelle de la gargouille qui, immobilisée, se sut perdue. Elle porta encore quelques coups, et périt sans se rendre, avec honneur.

— Intéressant, commenta Morgoth. J'aurais pensé que la résistance de la gargouille aux attaques physiques, ainsi que sa faculté de voler, lui assureraient une victoire aisée.

Ils s'étaient retrouvés aux arènes comme convenu, car c'était un lieu où deux hommes pouvaient se côtoyer publiquement et s'adresser la parole sans qu'on puisse les croire liés en affaires. La population de Dhébrox, largement oisive, avait plaisir à fréquenter l'arène, petite mais fort bien aménagée, où souvent des sorciers donnaient leur art en spectacle.

— Le grand stratège oriental Zong-Zi, répondit Bedilan, professait l'idée hérétique selon laquelle la force brute primait sur l'intelligence tactique. Toutefois, ma maigre expérience de ces choses ne me permet pas d'en juger.
— J'ai une bonne amie qui aurait sans doute eu bien des sujets de discussion avec ce Zong-Zi. J'espère en tout cas que ces deux magiciens ont vidé leur querelle.
— Mais quelle querelle ? Ils ne faisaient ici que montrer leur talent à qui voudrait bien les embaucher, sous un prétexte futile. Vous savez comme moi que quand deux sorciers ont une véritable raison de se battre, ils font ça discrètement et mortellement dans quelque lieu retiré, et pas à fleuret moucheté dans ce genre d'endroits. Vous êtes peut-être un peu jeune pour avoir eu des duels...
— J'en ai eu un.

Morgoth n'avait pas l'air de quelqu'un qui se vante d'un bel exploit.

— Oh, bien. Et quel en fut le résultat ?
— Je suis vivant, comme vous le voyez. Mon adversaire n'a pas eu autant de chance.
— Vous semblez le regretter.
— J'ai tué un homme qui ne m'était rien, dont je ne connais même pas le nom, pour une raison qui m'échappe encore. Techniquement j'ai gagné, c'est certain... Mais quel profit ai-je tiré de ma glorieuse victoire, si ce n'est le titre de meurtrier ?
— Eussiez-vous perdu que vous seriez mort, non ?
— J'aurais pu fuir.
— Et perdre votre honneur.
— L'honneur d'un assassin, je le laisse à ceux que ça intéresse. Et vous savez pourquoi je suis resté à me battre ? Pour quelle noble cause j'ai risqué ma vie et pris celle d'un autre ? Je vous le donne en mille, pour épater une gonzesse. C'est fort hein ?
— Je ne pense pas que vous soyez le premier. Sinon, vous m'avez donné rendez-vous ici pour discuter de quelque chose en particulier ?
— Ah oui, je parle, je parle... C'est que cet endroit me rappelle de mauvais souvenirs. Bref,

nous avons fait quelques progrès dans notre enquête.
— C'est merveilleux !
— Quels sont vos liens avec Ange Figatelli ?
— Que... Comment...

Bedilan tâcha avec un certain succès de masquer son étonnement, il paraissait toutefois ébranlé.

— Je vois. Votre enquête a progressé, mais je crains que vous ne fassiez fausse route. Figatelli n'est pas l'homme qui a tenté de m'assassiner.
— Diable, vous voilà bien affirmatif.
— Positivement. Vous l'avez peut-être déjà compris, Figatelli est lié aux Séléunes, mais c'est avant tout un soldat, un homme d'honneur. Je sais que c'est difficile à croire si vous connaissez sa réputation, mais comment dire...
— Racontez depuis le début, j'y verrai plus clair.
— Je le connaissais un peu avant tout ça, mais sans plus. Je savais vaguement qui il était...
— Mais vous ne vouliez pas trop être vu en sa compagnie.
— Exactement. Toujours est-il que moi et mes compagnons avons pris de la distance avec les Séléunes, et peu après, Figatelli m'a contacté discrètement pour m'entretenir d'une affaire grave selon lui. C'est alors qu'il m'a annoncé sans ménagement que des extrémistes Séléunes projetaient de m'abattre pour me faire taire. Vous imaginez ma surprise, ce n'est quand même pas courant dans les mœurs politiques par ici.
— Vous a-t-il expliqué pourquoi il les trahissait ?
— Il m'a affirmé, et je n'ai pas de raison de mettre sa parole en doute, qu'il était fidèle aux idées Séléunes, mais que les méthodes que ceux-ci employaient le révulsaient, d'où ses mises en garde.
— Et vous l'avez cru ?
— Non bien sûr, même si c'était inquiétant. Ce n'est qu'après l'attaque que nos conversations me sont revenues en tête.
— Et pour quelles raisons nous avez-vous caché l'identité de ce mystérieux informateur ?
— Parce qu'il m'avait fait jurer le secret voyons. Et je le comprends sur ce point, car si jamais les Séléunes avaient vent de ses indiscrétions, il risquait la mort. Ne sachant pas trop ce que vous comptiez faire pour votre enquête, j'ai pris le parti de protéger son anonymat. Du reste, si je puis me permettre, il me serait agréable que vous n'investiguiez plus de ce côté-là.
— Tout ça se tient, en effet. Nous tâcherons d'être aussi discrets que des ombres de souris. Mais dites-moi au moins ce qu'il vous a précisément révélé au cours de vos entrevues, nous aurons peut-être une piste.
— En fait, il n'a pas cité de noms, ni de lieux, ni de dates. Il m'a juste informé que d'après des rumeurs courant parmi les Séléunes qu'il connaît, des assassins risquaient de s'en prendre à moi dans les prochains jours, et que je devrais prendre les précautions adéquates.
— Quelles précautions ?
— Éviter les trajets à heures fixes, changer souvent d'itinéraire quand c'était possible, ne pas s'aventurer dans des endroits isolés et sans témoins, ni dans des culs-de-sac... C'est aussi lui qui m'a conseillé, s'ils m'attaquaient dans ma voiture, de sauter immédiatement et de m'enfuir là où un piéton a l'avantage sur un cavalier. Il m'a probablement sauvé la vie ce soir-là, non ?
— En effet. Je ne trouve rien à reprocher à ces préventions, qui me semblent de bon sens. Mais j'y songe, vous avez évoqué les itinéraires que vous avez l'habitude d'emprunter.
— Et bien ?

— Est-ce que ces itinéraires, vous les avez communiqués à Figatelli ?
— Mais où voulez-vous en…

Mais Bedilan, qui n'avait rien d'un imbécile, comprit la pensée de Morgoth avant d'avoir fini sa phrase. Néanmoins, le sorcier formula.

— Il est possible que ce monsieur, sous prétexte de vous sauver, vous ait en fait soutiré de précieux renseignements sur vos habitudes et vos horaires. Plus habile encore, voici que s'attirant votre sympathie, il s'assure du même coup votre silence, y compris en cas d'échec de sa tentative.
— Mais vous l'avez dit, il m'a donné des conseils utiles à ma sauvegarde. Pourquoi m'alarmer si c'est pour me tuer ?
— Bien sûr, il n'allait pas vous suggérer de vous promener dans tous les coupe-gorges de la ville avec une cible accrochée sur le ventre. Ces conseils de prudence, n'importe quel homme d'armes un peu averti de son métier vous les aurait donnés.
— Bouh, que de méchanceté et de vilenie dans tout ça. Et pourtant je suis politicien !
— Mais gardons nous de juger. Je vous prie de considérer tout ceci comme une hypothèse parmi d'autres. J'ai toujours vu triompher la vérité, si Figatelli est sincère, nous le saurons bientôt, et si c'est une canaille, il sera démasqué.
— J'admire votre foi. Bon, ça vient ces gladiateurs ?

Comme pour répondre à l'invitation de Bedilan, deux fiers guerriers n'arborant d'autres armes que leurs musculatures touffues foulèrent au petit trot le sol sablonneux sous les hourras de la foule qu'ils saluaient à grand renfort de poses viriles. Tous deux étaient vêtus de cuir très près du corps, et dissimulés sous des masques souples et grimaçants. Et le commentateur d'exposer :

— Et maintenant, POUR VOUS cher public, voici venir votre héros L'ANGE BLEU et l'immonde BOURREAU DES MAUDITS, applaudissez-les bien fort !

VIII.14 La gloire !

L'ange bleu gagna.

Morgoth fut financièrement bien aise d'avoir passé l'après-midi seul avec Bedilan, plutôt que d'avoir encore traîné avec sa dispendieuse compagne. Il revint à l'auberge assez tôt, les autres n'étant pas encore rentrés. Il monta dans sa chambrette, se livra à quelques travaux usuels de sorcellerie, puis revint dans la salle, détendu, pour y attendre ses camarades d'aventure et profiter de la bonne ambiance qui régnait en fin de journée. Mais tandis qu'il descendait le vieil escalier grinçant, dont du reste il n'entendait guère les grincements qui se perdaient dans le brouhaha, son oreille se dressa involontairement, car parmi les multiples voix qui composaient le joyeux tumulte vespéral, il avait cru ouïr son nom prononcé dans une phrase. Discrètement et faisant mine de rien, il observa la salle du coin de l'œil, et avisa un petit groupe de cinq sorciers, des apprentis à en croire leurs robes aussi à la dernière mode que leur permettaient leurs finances déficientes et la morgue juvénile qu'ils affichaient dès que leurs maîtres respectifs étaient hors de vue, afin sans doute d'impressionner les filles. Ils débattaient accoudés au bar devant leurs chopines, avec force exclamations et moulinets de bras, sans souci d'incommoder les habitués. Notre héros se fit à lui-même quelques réflexions peu charitables sur le sans gêne de ces gamins stupides, leur conduite puérile et sur le fait qu'à leur âge il ne se serait jamais permis de tels débordements, ce à quoi il se répondit qu'il avait précisément le même âge, qu'il

n'était pas non plus un modèle de conduite, et qu'il ferait mieux de cesser de s'importuner avec des considérations vaines et autocentrées. Il se fit aussi quelques soucis pour sa santé mentale. Il s'approcha du bar et, comme par hasard, vint se placer juste à côté du groupe. Prenant son air niais des grands jours, il écouta quelques temps la conversation. Un grand gars qui lui ressemblait beaucoup, mais en roux, discourait avec fougue.

— ...et avec un balais, c'est un 300 cc de chez Fanthik. Enfin, je sais pas si c'est un Fanthik, mais pour avoir la classe comme ça, c'est au moins un Fanthik qu'il faut, moi j'dis [5].
— Ouais, t'as raison, renchérit un collègue à la face large et à l'embonpoint qui commençait déjà à poindre sous la force de la jeunesse. Ou un Barley.
— N'importe quoi, fit un autre, Barley c'est trop la lose.
— Oh bouffon, Barley c'est toi la lose ! Barley c'est du vrai objet magique, c'est fait à la main comme dans le temps. Quatres azurites à plat les Barleys ! Et ça tombe pas en panne toutes les cinq minutes comme les orientaux. Ça c'est la tehon grave, les orientaux.
— Ah ouais, la tehon, opinèrent les autres avec une belle unanimité.

Morgoth n'avait que trop souvent entendu des conversations semblables du temps de sa jeunesse au pensionnat du Cygne Anémique, où les balais volants étaient le prétexte à ce genre de cérémonies païennes, en petits comités, où il était de bon ton de s'écharper gentiment en termes ésotériques sur les mérites supposés de telle ou telle marque, sachant que bien sûr, aucun des participants n'avait jamais eu les moyens ne serait-ce que de louer l'un de ces balais orientaux si méprisées (et avant qu'ils en aient les moyens, ils en auraient probablement perdu l'envie). N'ayant eu ni goût ni pour ces bavardages stériles, ni grande sympathie pour ses compagnons, notre sorcier s'en était toujours tenu éloigné, et il allait une nouvelle fois s'éclipser, déçu, lorsque la conversation prit un ton plus intéressant.

— Ouais c'est sûr, c'est pas Morgoth qu'on verra voler en mobylette de chez Ramayana ou Kaztwadizi.
— Sûr. Morgoth, il assure trop sa race grave.
— Excusez-moi, demanda Morgoth l'air ingénu, curieux de mieux connaître l'assureur excessif qui lui était homonyme. Euh... vous parlez de qui là ?
— On parle de Morgoth, dit le roux (qui assurait sans doute, inconsciemment, la fonction de chef du groupe).
— Et qui c'est ce Morgoth ?
— T'as pas entendu parler de Morgoth ?

Les convives lui lancèrent des regards peu amènes, du genre « de quoi tu t'mêles de ma vie, va mourir blaireau. » Regards qui se muèrent en « mon ami, mon frère, lumière de mon existence » lorsqu'il fit signe au serveur qu'il payait la prochaine tournée.

— Morgoth, c'est un lascar, c'est un vrai dur de dur. Tous les sorciers voudraient être comme lui.
— Ouais, renchérit un petit loucheur aux grandes oreilles, et surtout, c'est un mec qui est libre.
— Qu'est-ce qu'il a fait pour s'attirer une telle considération ?
— Tout le monde y court après, mais personne l'attrape, expliqua un grand noir athlétique au crâne rasé, ayant plus un physique de guerrier que de magicien. Certains disent qu'il est

5. En toute bonne foi, je devrais transcrire ici les propos de ce jeune homme tels qu'ils les auraient lui-même écrits, c'est-à-dire selon une graphie du genre : « anfin je sé pa si c 1 fantik mé pr avoir la klaaaaasss kom sa c au moins 1 fantik ki fo IMHO :-))) » Toutefois, ayant quelque respect pour mes lecteurs, pour mes professeurs, pour mon ordinateur et pour moi-même, je m'en abstiendrai.

au service de l'usurpateur de Gunt, d'autres que c'est son pire ennemi.
— On dit, précisa un autre qui n'avait strictement aucun signe distinctif, que la Reine Noire de Baentcher offre son poids en or à qui lui ramènera sa tête.
— On dit qu'il a attaqué et détruit à lui seul l'école du Cygne Anémique.
— Et qu'il a vaincu les meilleurs Ambrins de Pic-Gaillard.
— Il a terrassé des kilomètres dragons.
— Il s'est acoquiné avec les pires assassins du Nord, il les a roulés et s'est tiré avec leur or !
— De source sûre, je sais qu'il a remporté un concours d'archers dans la cité même de Sandunalsalennar, contre les meilleurs spécialistes elfes qu'il a ridiculisés, et qui ont juré de se venger !
— Et il a enlevé la plus belle des elfes pour lui faire subir les derniers outrages.
— Il faut dire qu'il avait été initié aux sombres voies du plaisir charnel par la Reine Blanche en personne.
— On dit d'ailleurs qu'il est tricouilles.
— Ouais, et il a pillé un monastère heganite dans le nord, et tué tous les moines. C'est là qu'il a gagné son triste surnom de « l'empaleur ».
— On le surnomme aussi « Presque-Robin-des-Bois », car à la tête de ses joyeux compagnons, il prend aux riches.
— On dit qu'il fut l'élève de Thomar de Gorlenz, puis qu'il l'a assassiné pour lui voler sa célèbre cape.
— Et même que il est moitié démon et moitié cyborg et moitié loup-garou, et qu'il a appris les arts martiaux avec les plus grands maîtres Shaoling. Son corps entier est une arme de guerre.
— Il est toujours accompagné de neuf cavaliers noirs qui lui sont asservis, et ensemble ils ont mis le feu au Temple Noir de Baentcher.
— Weu, c'est même pas vrai, ils l'ont inondé !

Pensif, soupçonnant même quelque foutage de gueule, Morgoth poursuivit ses investigations.

— Et… à quoi il ressemble, ce grand homme ?
— Les avis sont partagés, pontifia gravement le rouquin. D'aucuns disent que c'est un géant sans âge, un colosse venu du fond des temps, rejetons maudit d'un dieu fou. D'autres prétendent que c'est un des redoutables nains-sorcier de Dunededeux. Certaines histoires en font une liche jouant de sa harpe maléfique et toujours parlant en vers. On dit aussi souvent que c'est un dragon, ou que c'est un enfant de dragon, ou alors qu'il va monté sur un dragon.
— J'ai entendu dire, coupa le sorcier au physique insignifiant, qu'il portait une armure épouvantable et qu'il n'ôtait jamais son heaume, car son visage n'est qu'une masse de chair putréfiée et difforme, reste d'un ancien maléfice. Enfin, c'est ce qu'on dit hein…
— Moi, je crois que tout ça, c'est parce que c'est un être protéiforme. Vous savez, comme le dop qu'on a disséqué le mois dernier en térato… Pas étonnant qu'on ne le retrouve pas, il peut être n'importe où, sous n'importe quelle forme. Si ça se fait, il est parmi nous !
— Wah, fit Morgoth, l'air étonné.

Puis il suivit un peu la conversation (qui dériva sur le sujet ô combien important de l'entretien des balais volants et du fait que l'on devait dire « un Fanthik » ou « une Fanthik ») avant de repartir, pensif. Il ne faisait pas de doute pour lui que sa soudaine notoriété devait plus à son curieux nom (qui attirait l'attention et se retenait facilement) qu'à ses hauts faits d'armes, mais il ne savait qu'en penser. D'un certain côté, il ne détestait pas d'avoir une petite renommée, car il n'était pas totalement dénué de vanité. Mais d'un autre côté, elle

était aussi imméritée que peu flatteuse, et risquait fort de lui attirer des ennuis.

VIII.15 À baston

Le soleil avait échauffé l'atmosphère humide du littoral balnais durant toute l'après-midi, et maintenant le vent fraîchissant annonçait le premier orage de la saison, qui déjà au loin grisait par instants les boules nuageuses suspendues dans le ciel et les draperies arachnéennes de trombes d'eau qui se rapprochaient de minute en minute des remparts de Dhébrox.

— Une aventure sans donjon, c'est comme un repas sans moustaches, chuchota mystérieusement Xyixiant'h tandis que Morgoth s'escrimait contre la porte de la mystérieuse tour dans laquelle, la veille au soir, le supposé Figatelli avait brièvement trouvé refuge. Ils avaient attendu que la nuit fût tombée et que la foule fût rentrée chez elle pour quitter le Singe Équilibré, équipés de pied en cape comme de redoutables aventuriers. Morgoth avait encore de la peine à se considérer comme tel. Il arrivait qu'habillé de ses plus beaux atours, parmi ses compagnons, les gens du commun le considèrent avec crainte et respect et s'écartent devant son passage, et lorsque cela se produisait, il avait encore le réflexe de se retourner pour voir quel considérable personnage se trouvait derrière lui. Il se sentait un peu coupable du plaisir qu'il éprouvait alors à susciter l'intérêt de ses contemporains. Xyixiant'h paraissait avoir dépassé ces vanités depuis des éons, et Piété s'émerveillait encore du simple privilège de vivre, sans souci de jouer les fiers-à-bras. Pourquoi se sentait-il taraudé, lui, par ce besoin d'en imposer ?

En fin de compte, la serrure ne céda que soumise à un sortilège élémentaire, et ils pénétrèrent dans l'antichambre.

Ils entrèrent, et n'eurent pas le temps d'admirer le décor (qui n'avait du reste rien d'admirable). La porte, qui pourtant semblait faite d'un bois ancien, vermoulu et proche de la reddition, se referma avec vigueur. Ils étaient acculés. Une rafale de vent éteignit aussitôt leurs torches, et si Morgoth ne s'était pas préalablement muni d'une sphère de métal enchantée dispensant une lumière jaune maladive, ils auraient été plongés dans l'obscurité. Quatre colonnes de fer soutenaient la tour, aussi massives que des troncs de chênes bicentenaires. Derrière chacune d'elle, une abominable créature se trouvait en embuscade.

Au premier abord, on eût dit des hommes très grands, car ils avaient chacun une tête, un tronc, deux bras et deux jambes. Et chacune de ces parties venait d'un être humain, c'était certain, c'était ignoblement certain. Mais elles étaient cousues ensemble, retenues par des bandes, des rivets, des lacets de cuir, des plaques de métal même, certaines parties laissaient apparaître des mécanismes de bronze et d'acier, çà et là, des fils crachaient par intermittence des étincelles bleutées, des tubulures menaient des fluides malpropres d'un organe à un autre, et si ces pantins étaient animés, aucune volonté ne se lisait dans leurs yeux, sur les traits de ces visages cireux qui n'étaient plus ceux d'hommes et de femmes. La vision répugnante de ces créatures devenait par endroits cauchemardesque, là où affleurait une cicatrice ancienne, un tatouage, ou quelque autre révoltant témoignage de celui ou celle à qui avait appartenu tel ou tel morceau lorsqu'il était vivant. La profanation abominable souleva le cœur de nos héros pourtant endurcis, et même la douce Xyixiant'h, qui en avait vu d'autres, perdit contenance devant tant d'épouvante. Elle prit à pleine mains le symbole doré de Melki et le brandit bien haut, pour que la puissance divine disperse les ténèbres des immondes sortilèges qui donnent naissance aux non-morts, et permettent aux trépassés de connaître le miséricordieux repos auquel leur avait donné droit leur décès.

Mais rien n'y fit. Soit Melki refusait son aide à sa prêtresse, soit les monstres n'étaient pas de ceux qu'on repousse de la sorte. Armé de son trident magique, Piété avança et parvint à en tenir deux à distance, mais ses bras constatèrent douloureusement que si ces abominations se déplaçaient avec maladresse, leurs corps frêles et composites n'en étaient pas moins dotés d'une remarquable force physique. Morgoth vit avec horreur qu'il n'était qu'à quelques pas du plus proche, qui s'approchait de lui avec des intentions homicides. Il n'avait pas le temps de lancer un sort compliqué, aussi cribla-t-il sa cible de quatre étincelles de lumière, un sortilège simple mais qu'il maîtrisait maintenant assez pour tuer plusieurs hommes en même temps. Mais rien n'y fit, ses traits ne firent aucun effet à l'ennemi, qui sans doute était insensible à ce genre de magie. Le bras grêle et griffu du monstre s'allongea, et lui porta un coup d'une puissance terrible, qui le fit tomber par terre à trois pas, le torse douloureusement entaillé. Xy, pendant ce temps, se tenait immobile, en prière, environnée d'un halo de sainteté. Il en fallait plus pour impressionner le dernier des guerriers recomposés, qui s'approcha et porta un coup à la belle aux cheveux d'or roux. Elle ne sembla même pas sentir le choc, protégée qu'elle était par l'armure remarquable qu'elle portait, et qui était recouverte de ses propres écailles. Elle ouvrit toutefois les yeux immenses, considéra sans haine la face difforme qui lui faisait face. Soudain, un marteau ardent frappa l'horreur suintante, qui se perdit dans une colonne de feu dont la puissance ne sembla même pas déranger la prêtresse, bien qu'elle ne fût qu'à deux mains de la fournaise.

Le monstre en revanche avait reçu toute la puissance du sortilège. Ce qui ne signifiait pas qu'il fût perdu. Sa peau en effet, à peine roussie, parut absorber la thermie insensée qui l'avait frappée, et Xyixiant'h fut même convaincue un instant que les tubulures semi-transparentes qui parcouraient son cou et saillaient sous son aisselle pulsaient soudain plus intensément, comme pour absorber la chaleur, pour s'en nourrir. Toujours est-il que, bien qu'indemne, il semblait moins rapide. Xy en profita pour battre en retraite contre la porte d'entrée, bien décidée à défendre Morgoth, ramenant avec elle Piété.

— Les sortilèges n'ont aucun effet, dit-elle, tirant de son fourreau la rapière damasquinée qui était son arme de prédilection.
— Pas tous les sortilèges, répondit Morgoth.

Et il se mit à scander une conjuration que Xyixiant'h reconnut immédiatement, pour en avoir pratiquée elle-même une semblable. Ils repoussèrent quelques assauts de ces hideux monstres qui, par bonheur, se gênaient de leurs grands bras malhabiles. Leur énergie semblait sans limite, mais Piété était maintenant un combattant endurci, et Xyixiant'h tenait son rang avec honneur. Les monstres ne furent pas conscients de la lueur derrière eux, ni de l'ouverture soudaine d'une porte sur un autre monde, qui se referma aussitôt. Puis, de l'ombre, sortit avec une furieuse détermination une forme massive, un amas de muscles recouvert de plaques de cuir épais, un quadrumane titanesque, tout droit sorti des cauchemars cynégétique des hommes des âges obscurs. Aux âmes faibles que les grands singes effraient, je dirai que cette créature était au gorille ce que le loup solitaire est au caniche de salon, c'était une quintessence de force animale, une puissance brute à laquelle nul homme sensé ne se frotterait. Pourtant, par la vertu de ce sortilège qui l'avait convoqué, il devait obéir à celui qui l'avait appelé.

Sur un signe de Morgoth, il se rua sur la plus proche des quatre créatures, qu'il empoigna par un bras, souleva et agita comme un pantin de chiffon. Il rugit puissamment, assourdissant les combattants, fier de montrer sa force à son maître. Il projeta sa victime d'un pilier à l'autre, la désarticula, la brisa, la démembra en ses fragments qui jamais n'auraient dû être rassemblés. Les trois autres réagirent enfin et, obéissant à quelque programmation secrète,

tournèrent le dos à ce qu'ils devaient considérer comme un danger secondaire, et s'unirent contre le simiesque titan. Et les coups de griffe qu'ils lui portèrent entamèrent son épiderme squameux et épais, plongeant le monstre dans une rage insensée.

Le combat dura encore quelques temps. Profitant de ce que les trois abominations étaient occupées ailleurs, nos amis se mirent à l'abri derrière le monstre protecteur, le laissant porter les coups. Morgoth, blessé et faiblissant, ne pouvait plus faire grand chose pour ses amis. Xyixiant'h pour sa part usa de ses dons de guérisseuse sur le grand singe, le restaurant des dommages qu'il subissait plus vite que ses ennemis ne pouvaient lui en infliger, tandis que Piété, de son trident, repoussait les attaques latérales visant à déborder le colossal animal. En fin de compte, le calme revint lorsque les trois créations maléfiques rejoignirent leur collègue dans l'anéantissement, et que dans l'indifférence, l'invocation de Morgoth se dissipa, libérant le grand gorille de son devoir martial.

VIII.16 L'énigme et l'arsouille

Une fois que Morgoth eut été soigné de ses tourments, il examina les morceaux de monstres et constata avec déplaisir qu'il s'était agi d'une sorte de golem. La magie n'atteignait guère cette engeance, et comme il ne s'agissait point de morts-vivants, inutile de chercher à les repousser par la puissance de la foi. Ils fouillèrent la pièce de fond en comble, sans rien y trouver d'autre que du mobilier irrécupérable et le rebut de l'occupation des lieux par des squatters, qui avaient déguerpi depuis longtemps. Le sol n'était que boue parsemée de flaques, et les murs du rez-de-chaussée, autrefois recouverts d'un revêtement blanc uni, s'ornaient d'immenses traces d'humidité où prospéraient des colonies de champignons concentriques et polychromes. La seule issue de la pièce était un escalier de pierre accroché au mur circulaire de la tour. À l'aide d'une gaffe trouvée par terre, ils poussèrent la trappe, et parvinrent à l'étage.

Jadis, il y avait eu plusieurs niveaux superposés dans cette tour, sans doute propriété de quelque puissant mage. Toutefois, il semblait qu'on avait démonté tous les planchers, dont ne restaient que les fixations de fer et les trous dans lesquels s'étaient glissées des poutres. L'escalier était maintenant le seul témoin de cette époque glorieuse, assez large pour que trois hommes y montent de front, et curieusement en bon état, malgré l'humidité qui suintait de tous côtés. Piété fut le premier à gravir les marches avec d'infinies précautions, examinant chaque marche avec soin. Il est vrai que tout aventurier un peu expérimenté aurait considéré l'endroit comme hautement propice à l'installation d'une chausse-trappe mortelle, vu que d'une part c'était le seul chemin pour monter, et que d'autre part, il était fort étroit et avoisinait un vide impressionnant. De fait, ses sens aiguisés lui dénoncèrent une anomalie dans la conformation d'une des marches, dont la partie verticale était rayée et usée d'une étrange façon. Il leva les yeux et vit, deux étages au-dessus, une grosse pierre en surplomb. Sur le mur, juste à côté de la marche, quelqu'un avait fait un signe très discret qui ne se révélait qu'à celui qui le cherchait, représentant un rond barré de deux traits obliques. Le guerrier fit silencieusement signe à ses compagnons, qui comme lui évitèrent de poser le pied là-dessus.

Enfin, ils parvinrent au sommet. Le plancher suivant était soutenu par une structure de fer robuste, et une porte du même métal leur barrait le passage. Elle était ornée de motifs anguleux, dans lesquels on pouvait reconnaître un point d'interrogation stylisé (en tout cas, la version locale d'un point d'interrogation, dans l'alphabet qui avait cours à Dhébrox).

— Comment va-t-on ouv… demanda Piété avant d'être interrompu par une voix métallique dénuée d'expression, provenant de l'épaisseur de la porte elle-même.
— Bienvenue, étrangers.
— Tiens, dit Morgoth d'un air blasé, une porte qui parle.
— Seul me franchira celui qui triomphera au jeu de l'esprit et de la tromperie, l'antique jeu de l'énigme.
— D'accord, fit Xyixiant'h. Mon premier protège les yeux de la lumière crue d'un puissant luminaire, mon second pousse sur la tête de Tintin, mon troisième réjouit le nourrisson, mon quatrième c'est toi, mon tout est un oiseau.
— Hein ? fit la porte avec une nuance de surprise dans la voix.
— Tu donnes ta langue au chat ? Tu t'avoues vaincue ?
— Euh… non attends, c'est… des lunettes de soleil ? Euh… une minute. Tintin… ben…

Après une bonne minute de tâtonnements, la porte concéda.

— Non, je ne trouve pas.
— Donc on a gagné. Ouvre-toi, porte.

Et elle s'ouvrit, et ils la franchirent en étouffant des rires sous cape. Ce n'est qu'après qu'ils furent passés que s'élevèrent les protestations.

— Oh, eh, c'était moi qui devais poser les questions ! Oh, revenez les mecs, soyez sympas… Eh ? Qui c'est l'animal qui au matin marche sur quatre pattes… Oh, vous m'entendez ? [6]

Il n'était pas étonnant que la tour entière fût mangée par l'humidité, car le toit avait en grande partie disparu, à l'exception de quelques poutrelles éparses formant une sinistre toile d'araignée. L'ancien laboratoire du magicien anonyme était en encore plus mauvais état que le rez-de-chaussée, dévasté par les éléments et les années d'incurie. L'orage avait fini par éclater, et l'endroit était balayé par de violentes rafales si chargées d'eau qu'elles aveuglaient parfois nos héros. Dans un coin encore tenu à peu près sec, une silhouette était affairée à quelque entreprise. Nos amis se préparèrent au combat, et Morgoth lança :

— Holà, retourne-toi, maraud !

Le maraud en question sursauta violemment et trébucha, tombant sur son séant.

— C'est Figatelli, expliqua Piété.

L'homme avait tout à fait la tête de l'emploi. Une face large sur laquelle des décennies de roueries et de trahisons avaient laissé leurs marques, un gros nez, et de curieux petits yeux fort plissés et obliques qui lui donnaient fourbe. En fait, il avait tant l'air et les manières d'un pourri qu'il suscitait, curieusement, une certaine forme de confiance. Un homme se promenant sans façon avec une telle trogne ne pouvait pas être foncièrement malhonnête.

— Parle, maroufle, que sais-tu de l'attentat de Bedilan ?
— Mais rien, rien du tout mes bons seigneurs, fit-il avec un air franc comme un chat.
— Parle donc, nous finirons par savoir ce que nous voulons. Ah, mais que caches-tu derrière ton dos, misérable traître ? Est-ce un coffre ?
— Mais je vous en conjure, ça n'a rien à voir avec notre affaire…
— Ouvre ça, foutriquet, ou je me verrais contraint d'employer la force.

Morgoth faisait tout son possible pour paraître terrible, la quintessence de l'ire sorcière. Son physique, quoique juvénile, lui permettait d'en imposer, mais il en rajouta en invoquant une

6. La solution de l'énigme est bien sûr « l'aigle noir ».

illusion mineure qui gonfla sa cape d'un vent magique, et donna à son visage un relief émacié digne des plus redoutés nécromants du passé.

— Soit, gentil seigneur, vous triomphez... voici le coffret, mais... ah...

Il s'agissait d'un coffre de bois renforcé de bandes de fer, pas plus épais qu'une main mais suffisamment large pour qu'un parchemin déroulé y rentre à plat et sans pliure. Ce modèle était souvent utilisé par les étudiants souhaitant conserver leurs thèses à l'abri des indiscrets et des voleurs. Tandis que Piété et Xyixiant'h prenaient connaissance des quelques feuilles contenues, Morgoth poursuivit l'interrogatoire.

— As-tu, de quelque manière, participé à l'attentat sur Bedilan ?
— Mais non, je ne sais rien de tout ceci, je vous l'assure.
— Mais... qu'est-ce là ?

Un éclair zébrant le ciel s'était réfléchi l'espace d'un instant sur quelque pièce métallique traînant sur le sol, ce qui avait attiré l'attention de notre héros.

— Parbleu, mais c'est... un fer à cheval ! Il est tombé récemment, car le fer n'est pas oxydé, et il reste un clou fiché dans ce trou. Je comprends tout ! La monture volante... après l'attentat, le cheval s'est dirigé vers la ville, et il a atterri ici finalement ! Et c'est toi qui le menais, n'est-ce pas ?
— Moi, mais je ne... ah, dieux, que vous êtes cruels ! Je suis vaincu, vous avez vu juste, je suis un misérable. Oui, c'est moi qui ce soir-là ai mené cet attentat.
— Ah, tu avoues, scélérat ! Mais pourquoi avoir voulu tuer Bedilan ? Qui t'a payé pour ta scélératesse ? Où sont les coupables deniers dont tu fus stipendié ?
— Messire, vous êtes injuste, il est vrai que j'étais ce cavalier que vous avez vu ce soir-là sur la route, mais... Je ne suis pas un assassin, je vous l'assure. Je suis un petit affairiste de peu d'envergure, qui fait de petites combines pour de petits profits, mais pas un tueur, non... J'implore votre pitié, laissez-moi la vie !
— Tu n'es pas un assassin, mais nous t'avons vu commettre cet acte odieux...
— Morgoth, j'ai compris, fit Xyixiant'h. Lis ce parchemin, c'est très clair.

Et à la lueur de sa sphère magique, Morgoth prit connaissance des sombres secrets inscrits sur le parchemin, et du peu de foi qu'il avait dans l'humanité, un nouveau fragment s'envola.

— Ah l'enflure ! Enfin, j'veux dire, saperlipopette de ciboire de caribou niaiseux, ç't'écœurant...

Et aussi sec qu'ils étaient mouillés, nos amis outrés sortirent dans la nuit, laissant Figatelli à ses gémissements, et filèrent jusqu'à chez Sook.

VIII.17 Tout est bien qui finit bien

— Je me doutais que Bedilan était un malhonnête homme, mais là, il m'épate.

Ils lui avaient tout raconté, et la sorcière avait compati.

— Mais je ne comprends pas à quoi ça peut lui servir de faire une chose pareille ? s'interrogea Piété.
— Comme je vous l'ai dit, le parti de Bedilan a de gros problèmes en ce moment, le genre de problème qui inspire des solutions désespérées. Alors Bedilan a payé Figatelli pour monter un faux attentat, devant tout un tas de témoins, et le lendemain, son excellence le ministre va faire le beau dans les journaux, se fait plaindre et ameute le populo sur le mode « la

démocratie en danger, les Séléunes sont des assassins. » Bref, pas très subtil comme coup, mais plus c'est gros plus ça marche, surtout que Bedilan et ses Phalanstériens sont assez puissants pour dissoudre le Sénat et convoquer des élections anticipées. Et alors là, sous le coup de l'émotion...
— Ils gagnent.
— Bawala. Mais bon, je vous dis les choses telles que je les sens, il faudrait plus que des plans parano comme les miens pour convaincre la milice ou la presse.
— Et bien, justement, on a, triompha Morgoth. Cette lettre laissée par Bedilan lui-même à Figatelli son âme damnée, où il reconnaît avoir fomenté cette tromperie. Lis !
— Oh, c'est... ah c'est pas joli joli, c'est sûr. C'est même franchement pas beau du tout. Je suis outrée, en tant que presque citoyenne de Dhébrox, que mes impôts servent à engraisser de telles gens. En tout cas, vous avez entre les mains de quoi faire triompher le bon droit et la justice, c'est merveilleux. Je donnerais cher pour voir la tête du ministre quand ce document paraîtra dans la presse, ah ah ah !
— Juste, ce serait une juste punition pour sa vilenie que d'être déconsidéré. Et je pense... Mais, qu'as-tu dans les mains ?

Ils avaient tiré Sook du lit, et elle avait refusé de leur adresser la parole avant d'avoir pris une infusion d'un breuvage à la potabilité discutable. Elle était encore à moitié engourdie dans les noires profondeurs du Styx morphéen, mais tentait de se tenir éveillée en faisant sauter dans sa main un petit objet cubique et métallique, tellement familier à Morgoth que celui-ci n'y avait même pas prêté attention jusque-là. Et s'il lui était familier, c'était qu'il possédait le même, dans sa poche. Et cela faisait des mois qu'il essayait de savoir ce que c'était.

— Ben, c'est un cube à thaumine.
— Je vois bien mais, où l'as-tu eu ? Et surtout ça sert à quoi ?
— Oh c'est tout simple, la thaumine est un alliage nain qui a la propriété d'absorber la magie lorsqu'il est congelé, et de la rejeter lorsqu'il est échauffé. Alors ça peut servir à capturer un sortilège. L'amusant c'est qu'une telle magie est difficilement détectable tant que le sortilège n'est pas libéré, sauf si on sait ce qu'on cherche. Dans ce cube par exemple, j'ai glissé un sort de bouclier, c'est pratique non ?
— Alors ça, c'est incroyable. J'ai étudié la magie des années durant et je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose.
— Oui, c'est nouveau, c'est peu diffusé en province.
— Ce genre de systèmes pourrait sans peine remplacer les parchemins, les bâtons magiques...
— Holà, doucement, comment tu y vas. Ces cubes se vendent gentiment mais ça n'a pas le succès que j'espérais, parce que si on met un sortilège trop puissant dedans, le cube est détruit par la libération de l'énergie mystique. Et puis la thaumine, c'est horriblement cher. Je vous ai dit que c'était moi qui fabriquais ça ? C'est moi qui fabrique ça. Enfin, j'ai des parts dans la société qui les fabrique.
— Ah, mais ça alors !
— Ben oui. Il faut bien vivre. Bon, Bedilan, vous comptez faire quoi ?
— Le dénoncer pardi, la justice doit triompher, le droit, la liberté...
— Oui oui, très bien.
— Il y a quand même un petit truc que je ne comprends pas. Que Bedilan complote, admettons, mais pour quelles raisons a-t-il laissé cette lettre le compromettant ?
— Oh ça je sais. C'est que Figatelli a oublié d'être bête, c'est sans doute pas son premier coup tordu, et je suppose qu'il n'a eu qu'une confiance très modérée en Bedilan. Voici pourquoi il

lui a fait signer un document tel que celui-ci, au cas où les choses tourneraient mal, au cas où Bedilan se ferait descendre par quelqu'un d'autre, au cas où… bref, Figatelli s'est couvert, et on ne peut pas lui donner tort sur ce point. Je suppose qu'une fois l'affaire terminée, ils se seraient retrouvés pour brûler la lettre et mettre fin solennellement à leur coterie.
— Ah, le beau sac d'ordures !
— Que voulez-vous, le monde n'est pas peuplé que d'honnêtes gens.

VIII.18 The Wouping Machine

Et au matin, les preuves de la supercherie abominable du ministre du commerce s'étalaient dans les colonnes du « Séléune Libéré », qui avait différé la diffusion pour sortir le scoop. Rapidement, la ville entière fut au courant. Figatelli et Bedilan furent entendus par la milice, et la presse se déchaîna contre le ministre, qui dut donner sa démission et quitter la vie publique par la petite porte, celle de la réprobation générale. Il n'y eut pas d'autre suite juridique, le délit étant somme toute fort mineur, mais les Phalanstériens, bien qu'ils eussent pris leurs distances avec les amis de Bedilan, avaient pour un temps perdu tout espoir de gouverner Dhébrox.

Contents d'avoir résolu la petite énigme et satisfaits d'avoir utilement occupé leurs journées, nos trois compères passèrent encore trois jours paisibles dans la belle cité, dont ils apprirent à connaître tous les aspects, même les moins reluisants. Puis, Sook vint les trouver pour leur annoncer que les préparatifs étaient terminés, et que le départ aurait lieu le soir même. Ils rassemblèrent donc leurs baluchons, leurs armes et leur matériel, payèrent ce qu'ils devaient à l'aubergiste, et quittèrent Dhébrox en fiacre, en direction des locaux de la SODERA.

Ils y arrivèrent à la nuit tombée. Les gardes peu commodes étaient là, et avaient été prévenus de leur arrivée. Ils furent conduits auprès du « hangar de l'installation spéciale ». C'était une salle rectangulaire, dont le haut plafond était soutenu par des piliers de bois largement espacés. Le sol était encombré d'un bric-à-brac invraisemblable de caisses, d'outils, de matériaux et de papiers recouverts de tableaux, graphiques et interminables colonnes de chiffres, ainsi que des « Monsieur Bloblo ». Huit magiciens en grande tenue, payés par Sook, s'agitaient autour du dispositif, qui consistait en une large plate-forme surélevée d'un mètre, tout en malachite polie. Six cônes de lumière magique jaillissant du plafond délimitaient par terre six cercles diffus.

— Voici la machine à woup, énonça Sook, bien que la chose fût évidente pour tous.
— Et ça marche comment ?
— Et bien quand on actionne le dispositif de commande qui est ici, la machine transforme le sujet en toutes petites particules, qui sont des morceaux très très fins, et les projette très très vite jusqu'au point souhaité, où ils se réassemblent automatiquement. Et normalement, dans le bon ordre.
— C'est… c'est douloureux ?
— En principe non. Oui Morgoth ?
— Pourrais-tu me suivre à côté, j'aimerais avoir ton avis sur le réglage à apporter aux broches, loin du champ de polarisation des modules d'interface induit par le couplage des bobines à induction du dispositif.
— Êh ? Ah, oui, comme tu veux.

Ils s'isolèrent dans une petite pièce, un bureau inoccupé à cette heure de la nuit.

— Bien trouvé la polarisation de l'induction machin, t'as inventé ça tout seul ?

Morgoth s'appuya à la fenêtre et scruta l'obscurité. La pluie avait redoublé et formait un film mou sur l'extérieur de la vitre, parcouru par des ruisseaux, des torrents éphémères.

— En fait, je voulais ton avis sur cette histoire avec Bedilan.
— Je croyais l'affaire classée. La manigance tortueuse du politicien véreux s'est retournée contre lui, la justice et la vérité ont triomphé, les vaches broutent dans les prés, générique de fin. Tu veux quoi de plus ?
— Oui, tout est pour le mieux. Cela dit, il y a encore quelques zones d'ombre dans cette histoire. Bedilan met en scène l'agression, soit, mais pour quelle raison nous a-t-il ensuite engagés pour faire la lumière sur cette conjuration ? Il ne nous connaissait pas et n'avait aucun moyen de s'assurer que nous ne découvririons pas la vérité.
— C'est vrai, c'est assez curieux, quand on y réfléchit. Trop de confiance en lui, peut-être.
— Un travers assez commun, mais un autre détail m'a tout de même étonné. À la place de Bedilan, je n'aurais sûrement pas agi de la sorte. Je suis sans doute trop prudent, mais il me semble que je n'aurais jamais joué ma carrière politique d'une façon aussi légère, en tout cas pas en misant sur une franche canaille telle que Figatelli. Et puis, les ennemis de Bedilan sont puissants, ces fabricants d'armes sans foi ni loi, prêts à faire des fortunes en compromettant la paix de Dhébrox et du monde, ils existent, et certains sont sûrement assez sournois pour ourdir des complots tortueux pour le perdre.
— Du genre ?
— Par exemple, imaginons qu'une puissance souterraine ait payé Figatelli, ou bien se soit attaché ses services par un quelconque moyen. Imaginons que l'attentat ait été faux, certes, mais que Bedilan n'ait pas été au courant. En fait, on peut supposer que Figatelli aurait approché Bedilan pour le prévenir et que, sous couvert de lui donner des conseils de prudence, il se soit renseigné sur ses habitudes et ses itinéraires. Le lendemain, notre politicien ne résiste pas à l'envie de faire connaître ses misères à la presse, sauf que quelques jours plus tard, on découvre « par hasard » des documents mettant en cause Bedilan lui-même dans cette crapulerie. Il s'en sortirait ridiculisé, les Phalanstériens seraient très affaiblis de ce scandale, d'autant qu'apparemment, il y en a eu d'autres auparavant...
— Ah, voilà un plan bien compliqué.
— Mais poursuivons le raisonnement. Qui donc aurait pu monter un coup aussi tordu ? Un magicien, assurément, car sans cela Figatelli n'aurait pu s'échapper le soir de l'attentat. Quelqu'un de puissant et riche, ayant des intérêts dans les fabriques d'armes, puisque c'est le principal intérêt de perdre les Phalanstériens. Quelqu'un enfin qui nous aurait mis sur la voie de Figatelli, quelqu'un qui savait qu'il ferait un crochet par la tour en ruine ce soir-là, et que les providentielles preuves de la forfaiture de Bedilan s'y trouvaient. Bref, un être profondément sournois et doté d'une remarquable absence de scrupules moraux.
— Crois-tu ? Pourtant, il me semble...

En se déplaçant insensiblement, Sook avait pris le coupe-papier qui traînait sur son bureau, un ustensile d'acier particulièrement aiguisé. Son mouvement était si maîtrisé, le son de sa voix si banal qu'elle ne se serait pas conduite autrement en faisant ses courses. Son attaque fut presque parfaite, une attaque que Vertu elle-même n'aurait pas reniée. N'eût-elle été myope toutefois, qu'elle se serait aperçue que dans le reflet de la vitre, Morgoth l'observait. Un simple mot de commande lui suffit pour déployer, en une fraction de seconde, le sortilège protecteur qui transforma sa peau en une matière souple comme le cuir, solide comme le fer, grise comme le roc. La lame de la sorcière fut impuissante à la pénétrer et se brisa net près à ras la garde,

et tout en émettant une note de pur cristal, jaillit dans les airs en tournoyant, manquant d'éborgner la meurtrière. Bien que légèrement ralenti par sa protection, Morgoth se retourna et empoigna son adversaire à la gorge, étouffant la conjuration mortelle qu'elle s'apprêtait à lancer.

— Et maintenant, c'est plus qu'un soupçon. Ainsi c'est toi, traîtresse, qui étais derrière toute cette noirceur, et ce sont tes petits trafics que tu cherchais à protéger. Et dire que nous sommes venus te demander notre aide pour te débusquer toi-même, ah tu as dû bien rire de notre naïveté ! Comment un être d'une telle vilenie a-t-il bien pu prospérer dans cette ville de paix ? Parle, créature maléfique !
— Rheuu... rueuu...
— Ah oui, pardon. Parle maintenant, et gare à toi si tu cherches à marmonner une incantation...
— Ah, donc tu m'as découverte. Qu'est-ce qu'on dit dans ces cas-là ? Malédiction, je suis faite comme un rat ? Les Karoths sont qu'huit [7] ? C'est bon, tu as gagné, tu es le plus fort et le plus malin, tu les auras tes XP. Mais ça n'a pas d'importance, car vois-tu, ça ne changera rien au déroulement de l'histoire. Les Phalanstériens sont déconsidérés, les Séléunes gagneront ces élections, et j'obtiendrai du Sénat les lois que j'ai payées. Et enfin, je pourrai vendre à prix d'or les automates de Baentcher.
— Ainsi donc, tu travailles bien pour eux. Mais quelle folie t'a prise de t'allier à Condeezza et à ses sbires ?
— Tu ne comprends pas gamin, je ne suis pas alliée à eux. S'ils réclament avec tant d'insistance mes soldats mécaniques, c'est parce qu'ils ont découvert que l'usurpateur de Gunt avait à sa disposition une nouvelle arme magique, l'œuf de Merenra, un outil de destruction capable de détruire une cité entière en une seconde. L'invasion de Gunt qu'ils préparent a pour but de détruire cette arme avant que l'usurpateur ne soit en mesure de l'utiliser contre Baentcher. Moi, je n'ai fait que leur vendre les armes qu'ils réclamaient pour se défendre légitimement contre une tyrannie expansionniste. En somme, je fais le bien. Tout en veillant à ma prospérité, bien sûr.
— Mais quelle est cette histoire d'œuf de Merenra ? De quoi s'agit-il encore ?
— Oh, une arme terrible, comme je te l'ai dit. Tu vois le cube de thaumine ? Imagine un instant qu'on en empile mille, les uns accrochés aux autres. Tu remarqueras que c'est particulièrement facile grâce aux encoches et rainures que tu as sans doute étudiées, et qui sont tout à fait idoines à cet usage.
— Et alors ? On obtiendrait un gros cube.
— Or, la thaumine libère les sortilèges qu'elle emprisonne dès qu'elle est exposée à une forte température. Suppose qu'une de ces sphères de thaumine se déclenche, produisant son effet, comme par exemple, au hasard, une boule de feu...
— Ses proches voisines seraient immédiatement...
— Tu commences à comprendre.
— Et elles mettraient alors le feu aux autres, et ainsi de suite...
— Les mille autres !
— Hazam tout-puissant !

7. Cette expression populaire rappelle une anecdote historique. Lorsque Thadel le sorcier-mort affronta les Pictetés lors de la bataille décisive de Dûnkhalzbong, à la fin de la guerre Kaaz-Hoolay, il attendit le renfort de la légion des farouches guerriers Karoths, qui lui devaient allégeance. Hélas, seuls huit d'entre eux se présentèrent pour honorer la parole donnée, force bien insuffisante pour renverser le cours tragique de l'histoire. Sic transit gloria mundi...

— Sache maintenant que l'œuf de Merenra est un tel dispositif, qui contient non pas mille, mais un million de cubes ! Imagine la puissance dégagée en une seconde. À mon avis, ça doit être joli à regarder, mais de loin. Même une ville de la taille de Baentcher serait réduite en cendres. Très fines les cendres. Et éparpillées jusqu'à loin.
— Malédiction.

Morgoth s'appuya contre un mur, frappé soudain par la sauvagerie des hommes capables de concevoir de telles abominations pour leurs guerres ineptes.

— Mais quel genre de sorcier pourrait faire une chose pareille ? De quel esprit tordu et démoniaque pourrait donc surgir une telle monstruosité ? Quel genre de malade...
— Tiens, j'ai l'impression qu'une idée horrible te vient...
— Mais bien sûr... C'est toi qui fabriques ces cubes, c'est toi qui as...
— Et notre sympathique gagnant remporte un filet garni !
— Tu armes... les deux nations...
— Comme je te l'ai dit, je ne suis pas alliée à Baentcher, pas plus qu'à Gunt ou à Tartempion City d'ailleurs. Non seulement j'ai fourni, par le biais de deux sociétés distinctes, des armes aux deux puissances, mais en plus, j'ai tenu soigneusement au courant chaque parti des avancées de l'autre, des fois qu'ils oublient l'utilité de m'acheter mes petites merveilles. Alors bonhomme, ça t'épate hein ? Ça change des arnaques à deux piastres de miss Vertu pas vrai ?
— C'est... c'est...
— Subtil ? Finement joué ? D'une rare intelligence ?
— C'est pas tout à fait ce que je voulais dire.
— Eh eh eh... Et le pire dans l'affaire, mon p'tit bonhomme, c'est que tu ne vas rien dire à personne de mes petites manigances. D'une part parce que c'est trop tard, les premières livraisons ont déjà eu lieu, les armées sont déjà en marche, j'ai juste besoin d'une toute petite loi pour toucher mon or. D'autre part parce que tu auras beau retourner la question dans tous les sens, tu as besoin de moi pour libérer les autres ahuris. Alors maintenant, mon coco, le choix est simple, soit tu sauves le ministricule du déshonneur, soit tu évites à tes compagnons de se faire raccourcir par le bourreau de Jhôr. La décision t'appartient, Morgoth l'Empaleur.

— Le principe de cette machine ne m'inspire pas confiance, vous êtes sûre qu'elle va marcher ?
— Positivement. D'ailleurs, je monte dedans, et je suis mentalement équilibrée non ?
— Vous avez sans doute raison. Je suppose que vous l'avez déjà essayée des dizaines de fois.
— Oh oui... enfin, des dizaines, peut-être pas, mais on l'a testée, ça c'est sûr.
— Sur des gens ?
— Mais oui. Des sortes de gens. On peut dire qu'on a testé comme sur des gens.
— « Comme » ?
— Comme des sortes de gens... sur quatre pattes... avec un groin et une queue en tire-bouchon. Mais c'est quasi-pareil... Bon, on a fait trois tests sur des cochons, ça vous va ?
— Des cochons ? Et ils ont survécu ?
— Ah oui, surtout le troisième. Il s'appelle monsieur Gruîk. Les deux autres... ben... il est vrai que du strict point de vue scientifique, ce qui est arrivé ressemblait plus à un tas de rillettes... Mais on a compris le problème, et on a mis au point ces tenues de contention moléculaire que nous allons enfiler.
— Ces pyjamas ?
— Ce ne sont pas des pyjamas, ce sont des tenues de contention moléculaire, et je vous conseille de les mettre soigneusement et de les respecter très fort, parce que c'est ça ou les rillettes.

Et ils mirent les tenues en question, qui en effet ressemblaient à des pyjamas noirs, avec les épaules et le haut de la poitrine colorés de rouge, bleu ou jaune selon les modèles. Le tissus en était souple et élastique, très confortable bien que serré, et mettait particulièrement en valeur les formes sveltes de Xyixiant'h ainsi que les muscles puissants de Piété.

— Ne crois pas que nous en ayons terminé, sorcière, chuchota Morgoth à l'oreille de Sook.
— C'est agaçant de se faire coincer hein ?
— Les êtres de ta sorte sont la lie de l'humanité, et dès que tout ceci sera terminé, je m'arrangerai pour que nous nous affrontions entre sorciers, pour que triomphe le droit.
— « Et je reviendrai, et ma vengeance sera terrible, et bla bla bla... » Si j'avais eu dix sous à chaque fois que j'ai entendu ça...

Puis, rompant l'aparté, elle désigna la dalle noire et ronde.

— Allez, montez et mettez-vous bien droit au-dessus des petits ronds blancs. Surtout ne laissez rien dépasser, à moins que vous ne soyez particulièrement amateur de rillettes de main.

Elle donna l'exemple en grimpant et en prenant position. Une fois que chacun eut gagné sa place, elle porta la main à son inexistante poitrine pour activer la broche qu'elle y portait, qui émit une trille joyeuse lorsque le lien se fit avec son homologue située au loin, à Gunt. Puis s'adressant à ses assesseurs, Sook, fière et pour une fois sérieuse, s'exclama :

— Quatre à téléporter. Énergie.

Et une pluie d'étincelles descendit sur nos aventuriers tandis qu'ils se dissolvaient dans le néant.

Comme le faisait remarquer l'autre, c'est pas une donjonnette de tarlouze...

La tour de fer

Chapitre IX

La tour de fer

C'est le sentier de la route qui mène au chemin de la voie, disait à peu près Lao-Tseu. Et pour Morgoth, voici venu le temps, non pas des rires et des chants, mais de s'émanciper pour devenir un homme. Voici un nouveau récit plein d'aventure, de rire, d'émotion et de tétine.

IX.1 La Convenant malgré lui

Depuis ses insondables tréfonds jusqu'à ses pinacles flamboyants, la Tour de Fer avait résonné des suppliques des milliers d'esclaves courbés qui avaient versé sang et sueur pour la construire, des suppliques qui n'avaient reçu comme réponse que le fouet ou la mort. Ô, combien elle méritait son nom, cette Tour de Fer qu'un esprit dément avait conçue toute de poutres enchevêtrées, de plaques boulonnées, de chaînes et d'arches vertigineuses. De loin, on aurait dit une dague barbelée pointant ses multiples pignons vers le ciel comme pour le déchirer, une dague déjà souillée de coulures de sang. Quel que fût son génie pour faire tenir debout une si grande et si lourde masse, l'architecte n'avait rien prévu pour empêcher le fer de rouiller. À la base étaient fixées ce qu'un observateur peu attentif aux proportions aurait qualifié d'ailettes, des contreforts gigantesques tranchant la structure même de l'antique cité de Jhor, plantés à travers les bâtiments, sans égard aucun pour le tracé des rues ou les besoins de la population. D'immenses rangées de colonnes formaient le corps du bâtiment, au travers desquelles il était impossible de deviner la structure interne, pas plus que la raison d'être de l'édifice. Des étages supérieurs partaient cinq grands panneaux vastes chacun comme une place de marché, dont la forme rappelait les ailes d'un monstrueux chiroptère, et qui portaient un ensemble complexe de sortilèges et de machines de guerre propres à tenir tête à tout assaut aérien. Au sommet, surplombant la ville et même les grandes collines du voisinage, palpitait un feu démoniaque visible même en plein jour. À ceux qui l'ignoraient, les initiés expliquaient à mi-voix qu'il s'agissait de l'œil de Bronze, un mystérieux artefact magique, fruit des travaux des plus brillants sorciers du Convenant Royal de Gunt.

Et dans l'un des niveaux les moins fréquentés, proches de la base, un des plus mystérieux que seuls arpentaient parfois quelques rares spécialistes en quête de savoir ancien et de rare matériel magique, conversaient deux femmes venues de lointaines terres étrangères, deux femmes acharnées à leur triste besogne. Elles avaient été les témoins muets de maints maléfices, elles avaient assisté à des expériences révoltantes et contre-nature, elles avaient entendu les mélopées blasphématoires de nécromants fous se prosternant devant les idoles de Nug et de Yeb, elles avaient tenu entre leurs doigts usés les amulettes anciennes forgées par des peuples oubliés depuis des éons, et leurs yeux avaient parcouru les parchemins abominables écrits à l'encre de sang sur la peau humaine, vomissant un savoir hideux et malin. Mais rien de tout ceci ne les avait détournées une seconde de leur tâche humble et obstinée.

— Madame Da Silva, venez donc voaw ici donc qu'est-ce que j'ai twouvé !

Voyant que sa collègue considérait avec étonnement l'objet qu'elle tenait dans ses mains, Maria Consuella Da Silva Y Figueroa rangea son balai dans son seau et approcha sa silhouette cinquantenaire et percluse de rhumatismes.

— Marie-Josée, qu'est-che que vous m'avez encore dégottéch ?
— Wegawdez cette cochonnewie, c'est quoi encow qu'ils nous ont inventé ? C'est wangé n'importe comment comme d'habitude, ils ont mis ça avec les instwuments de musique.
— Aaaah là là là là... Ay, mais ch'est quoich ? Qu'est-ce que c'est laich !
— On diwait le cwâne de quelque bestiole...
— On lui aurait fourraich les tibiach dans le néou...
— Oh mais dites donc là, on diwait des sowtes de fils... C'est-y pas une vawiété de guitawe des fois ?
— Si ch'est oune guitare, ch'est normal qu'elle soit dans la pièce oùque on ranche les instrumench de miousique.

— Oui mais c'est peut-êt' pas un instwument, qu'est-ce que j'en sais moi de leur magie.
— On n'est peut-être pas chour que ch'est oun instrument, mais on est chour que ch'est en os. Moi, je le mettraich dans la pièch où on ranch les vieux och.
— En tout cas, on est suw de se faiwe disputer... Bon, ben je vais wanger cette saleté avec les os.

Et Marie-Josée Fortunée Laventure dandina sa masse de graisse et de mamelles jusqu'à ladite pièce en traînant les savates, d'une main tenant l'objet avec répugnance, de l'autre soutenant ses vieilles lombes. Elle déposa la chose aux pieds d'un squelette pendu à un portique à roulettes, un de ces squelettes que l'on destine généralement aux études anatomiques et que les étudiants affublent de surnoms tels que « Gertrude », destinés à dissimuler le malaise que l'on éprouve à fréquenter un cadavre humain. Puis, elle referma soigneusement la porte derrière elle, et prise d'une soudaine illumination, s'écria :

— Oh mais dites donc, c'est pas qu'on appwoche de l'heure de la pause là ?
— On dirait biench. On descend à la cafétériach ?
— C'est pas twop tôt. Et sinon, comment va madame vot'mèwe là ?
— Pas trop biench...

Et, tout en devisant des ennuis de santé de madame Dos Santos, des études problématiques du jeune Jean-Baptiste Laventure, de l'augmentation scandaleuse du prix du poireau et de toutes sortes de sujet qui n'ont qu'un assez vague rapport avec la matière habituelle d'un récit d'heroic fantasy, nos braves commères quittèrent la « Remise Judiciaire des Objets Magiques Non Identifiés », parfaitement inconscientes d'avoir mis en branle une ancienne nécromancie.

Il est un lieu terrible et mystérieux que seuls ont vu en songes les fous et les prophètes, un pays fait de voiles gris et glacés qui effraie jusqu'aux dieux, un monde secret que pourtant, nous sommes tous appelés à explorer lorsque sonnera notre heure. Nulle chair n'est permise en ce lieu, qui veut y séjourner doit laisser derrière lui sa dépouille mortelle. Innombrables sont les ombres qui s'y croisent et entrecroisent, muettes, ce sont les âmes des défunts venus de mille fois mille mondes, en route chacune vers son séjour éternel.

Mais il est d'autres créatures, moins nombreuses, qui restent ici plus longtemps. Elles s'accrochent aux voiles gris, se tapissent dans de douillets cocons ectoplasmiques, glissent le long de chemins oubliés en quête de leurs passions abolies, ou parfois, s'assoient au bord des allées les plus fréquentées pour observer le ballet sans fin des lucioles, profitant de la paix qui règne en ce lieu.

Il ressentit l'appel. Encore. Ça devenait une habitude. Même pas une surprise. Aucune peur. L'aptitude à la peur est la première chose que l'on perd après la mort. Ce qui est logique, quand on y pense.

Il faudrait qu'il compose une petite ballade sur ce thème. Lorsqu'il aurait recouvré sa voix.

Il entreprit alors le chemin du retour.

IX.2 Rap et tôle

Moi chuis né dans la merde
J'vais finir dans la merde
Moi j'vais m'prendre une boulette

Comme Mou Pack[1] *dans la tête*

— Qui c'était ce Mou Pack ? demanda Sarlander à Grandmarteau Rochebrise, qui préférait se faire connaître sous le sobriquet de « Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah Ouah ».
— Mou Pack, c'était un vrai mec tu vois, un type qui a vécu vite et qui est mort tôt. Mou Pack, tu vois, c'est un mec qui est mort pour ses idées, tu vois. Ça c'est un vrai mec tu vois, sa vie est un exemple pour la jeunesse et pour tous les nains. Tu vois ?
— C'est vrai, expliqua Ghibli quand Puppy fut hors d'ouïe, qu'il défendait des idées originales. En particulier en matière commerciale, où il était partisan de considérer comme facultatif le fait de rembourser les fournisseurs. Ça ne lui a pas valu que des amis. Il avait de façon plus générale une conception spéciale de la propriété privée. Pour tout dire, il considérait que la propriété c'était le vol. Comprendre par là que la propriété des autres, c'était son vol à lui.
— Ah, je vois. Un idéaliste quoi. On n'est pas loin de la doctrine communaire de Marxengael, qui préconisait la redistribution de l'outil de production au profit des prolétaires, de manière à...
— Dis donc l'elfe, tu ne serais pas un peu pédant ? En plus ?

Cela faisait quelques semaines que le gros de la Compagnie du Gonfanon, c'est-à-dire Vertu, Mark, Monastorio, Sarlander et Ghibli, avaient été capturés par la douane alors qu'ils entraient au royaume de Gunt. Depuis, ils attendaient leur jugement dans les geôles de la Tour de Fer. La plupart d'entre eux ayant déjà eu affaire à la chose pénitentiaire, ils estimaient donc en connaisseurs avoir été plutôt bien traités. De fait on les avait dépouillés de leurs possessions et jetés dans ce cul de basse-fosse, ils avaient une nourriture presque acceptable et jouissaient d'une heure de promenade quotidienne dans une cour intérieure. La prison n'avait que quelques années d'existence, elle avait été conçue dès l'origine en tant que prison, ce qui était rare dans un monde où l'on considérait que n'importe quelle forteresse avec des murs épais et des fenêtres étroites pouvait faire l'affaire. Les murs de la tour de fer ne l'étaient pas tant que ça, épais, mais ils étaient en fer, inutile donc d'espérer les creuser avec une cuiller en bois. La cellule où croupissaient les quatre compagnons mâles, ainsi que sept nains de B'rszon Herk arrêtés avec eux et trois voleurs de poules de Jhor qui étaient là avant eux, mesurait vingt pas sur dix de large, autant dire qu'elle était bien assez vaste pour eux. La pièce était très haute de plafond, et le bas de l'unique porte arrivait à trois hauteurs d'homme du sol, de telle sorte qu'il était impossible de tenter une sortie en force. Pour les sortir, les gardiens utilisaient une échelle de fer amovible, qu'ils ramenaient soigneusement après usage. Non contente d'être haute, la porte était d'une épaisseur dissuasive. La lumière, qui jamais ne s'éteignait, était fournie par trois globes magiques fixés au plafond. Ils n'avaient trouvé aucun moyen de s'échapper. Pour tuer le temps, ils se racontaient des histoires, chantaient des chansons, songeaient à ce qu'ils feraient une fois dehors.

— Ben moi c'est décidé, j'arrête cette quête pourrie, posa Ghibli du ton de celui qui défie quiconque de le contredire.
— Je comprends totalement ton attitude, acquiesça Mark. Cette histoire ne nous a rapporté que des ennuis, et je t'emboîterais bien volontiers le pas si je n'étais tenu par mes « devoirs » de « paladin ».

1. Brosseroche Peignecailloux, dit « Mou Pack » (car il était très lent à descendre six bières), trouva la mort à 68 ans, ce qui est fort jeune selon les critères nains, dans de troubles circonstances liées semble-t-il à un trafic de stupéfiants. Il eut toutefois le temps de composer quelques-uns des chefs-d'œuvre de la chanson naine contemporaine, tels que « J'baise ta mère », « Moma lik my dik », « Ta mère j'l'encule », « Dans l'cul d'ta maman » ainsi qu'un florilège de comptines pour la fête des mères.

— Mais la reine des elfes ? s'insurgea Sarlander.
— Si tu n'étais pas un de ses amis, je t'exposerais plus avant ce que tu pourrais en faire, de la reine des elfes. Qu'elle garde son or et qu'elle aille aux putes avec si ça lui chante, je rends mon tablier.
— Aye, et le sort du monde, ami, qu'en fais-tu ?

Monastorio était sorti de sa réserve, il est vrai qu'il n'était pas particulièrement disert au naturel, et la détention ne l'avaient pas déridé.

— Bof, le monde, il en a vu d'autres.
— Mais c'est important. Il faut retrouver cet anneau d'une indicible malévolence et le briser enfin, avant que les forces des ténèbres ne se l'approprient. Comment rester indifférent devant une telle perspective ? C'est une sainte mission que la nôtre.
— Génial. Alors va trouver d'autres volontaires pour la sainte mission parce que moi, j'ai donné. Comme on dit par chez moi, « ne remets jamais à demain ce qu'un autre couillon va bien finir par faire à ta place. »
— Hin hin hin, ricana Mark.
— Monsieur le nain, vous êtes un couard. Dois-je vous rosser pour vous rappeler à votre devoir ?
— Devoir de quoi ? Je suis un mercenaire moi, pas un blanc croisé du Saint-Tétin, je te rappelle, et j'ai été bien peu payé pour les efforts que j'ai fait, pour les kilomètres à cavaler dans la neige, et pour les coups pris et donnés. Et puis observe attentivement les autres nains qui nous accompagnent dans cette cellule. Tu noteras qu'ils font tous partie de la variété des nains couards, et sais-tu pourquoi ? Parce que les nains courageux, c'est ceux qui se sont fait tuer à B'rszon Herk en combattant un ennemi supérieur alors que de toute évidence, l'attitude adéquate était alors de fuir, comme nous l'avons tous fait, je te rappelle. Il en est ainsi depuis le commencement des siècles, ce sont les courageux qui meurent à la guerre et les lâches qui ont le loisir de vieillir en paix et de profiter de leurs amis, de leurs femmes, de leurs enfants et des richesses du monde. Nous sommes tous autant que nous sommes les descendants d'une longue lignée de poltrons, et je compte bien faire perdurer les nobles traditions de ma famille, pour peu que ces geôliers nous relâchent un jour, ça va de soi.
— Peuh, monsieur le pleutre, vous ne méritez que le mépris. L'homme sans honneur a toujours mille phrases pour justifier ses manquements, tandis que l'homme de bien ne parle que par ses actes. Serions-nous en Malachie, monsieur, que vous feriez moins le malin. Chez nous, on saurait comment traiter les jacqueries de ce genre-là.
— Ah ? demanda Sarlander, qui était curieux des mœurs étrangères. Et quelle serait votre méthode ?
— Et bien, tout dépend des circonstances, bien sûr. Le garrot, le pal, le bûcher… mais en général, dans les cas ordinaires, on se contente charitablement de la pendaison.
— Surprenante conception de la charité que vous avez, en Malachie.
— Bah, pendre quelques manants de temps en temps leur apprend quelle est leur juste place dans la société, et les dissuade d'ambitions mal venues et d'idées de fantaisie. Et puis, songez que ces gueux, pour quelque raison, se reproduisent toujours plus vite que les gens de bien, et est donc sain d'en occire parfois le surplus sans quoi on se retrouverait bien vite dans une nation de vils mendiants et de traîne-misères. Plaint-on au bûcheron le droit d'élaguer sa forêt ? Non, croyez-moi, une bonne exécution de temps en temps rappelle à la populace graisseuse le respect qu'il doit à ceux qui le dirigent.
— Bien parlé compère, approuva Mark. Tu reveux du saucisson ?

— N'étais-tu pas censé être paladin à une certaine époque ? lui rappela l'elfe.
— Contractuellement, je suis tenu de secourir la veuve et l'orphelin et de venir en aide aux petites gens. Mais rien ne dit que je doive penser du bien de la racaille.
— Ah, comme c'est curieux, je me faisais une autre idée des paladins, s'étonna Tiberius.
— Eh oui, mon jeune ami, moi aussi avant d'en être, j'en avais une autre idée. Cela dit, je ne suis peut-être pas le spécimen le plus représentatif de notre noble congrégation.
— C'est le moins qu'on puisse dire, commenta Sarlander.
— Allez, s'enthousiasma le jeune prisonnier, racontez-nous encore une de vos palpitantes tribulations ! Ah, comme je réalise que ma vie jusqu'ici fut triste et sans relief comparée à la vôtre. C'est décidé, dès que je sors d'ici, je me lance dans l'aventure, foi de Redshirt ! Ah, comme ma jolie Wayonna sera fière de moi !

Tiberius K. Redshirt, l'un de leurs co-détenus, était originaire de Jhor. Il n'était pas si jeune que ça, mais à vingt-deux ans révolus, il était encore loin d'avoir achevé ses études de sorcellerie. D'après ses dires, il était victime du complot d'un condisciple jaloux qui l'avait fait jeter en prison pour quelque vétille. Du reste, tout dans sa naïve attitude trahissait en lui la victime désignée de toutes les manipulations. Malgré l'adversité, il était plein d'allant, joyeux et sympathique, et ne manquait jamais une occasion d'évoquer sa douce fiancée (dont il avait montré dix fois le portrait à tout le monde) et sa vieille mère qui l'attendait là, dehors.

Le pauvre garçon, se dit Mark. Et avec pitié, il entama le récit d'une de ses peu morales aventures.

— Or donc, voici la véridique, pénible et horrible histoire qui advint lorsque, défiant les affres d'un destin impropice, je pénétrais dans la forteresse de Granola à la recherche des Disques du Pouvoir, talonné par les sicaires du prince Delu…

IX.3 Vertu dans l'enfer carcéral

La pauvresse se morfondait au fond de son cachot, solitaire et abandonnée, en proie à des crises de profond désespoir et d'abandon qui ne lui étaient pas familières. Elle se sentait souillée, bafouée au plus profond de son âme. La prison était un rude endroit, et depuis qu'elle était retenue là, elle avait eu à subir à maintes reprises de la part de gardiens inhumains l'outrage le plus abominable qu'on puisse infliger à une femme.

Ils ne l'avaient pas touchée !

Pas une main baladeuse, pas une tape sur la croupe, pas une remarque salace, même pas un regard appuyé à sa poitrine.

Ils ne lui avaient même pas fait la fouille intime, les malotrus ! C'était quoi ce pays de fous ?

Mais pour qui se prenaient-ils ?

Et quand elle s'était dévêtue pour qu'ils examinent ses vêtements, ils s'étaient RETOURNÉS ces cochons !

Pourtant, les gardes étaient des hommes entiers, en pleine possession de leurs moyens, et guère plus invertis que la moyenne. Alors quoi, était-elle d'un coup si vieille et fanée qu'aucun homme ne cherche à profiter de sa détresse ?

À la promenade, ses compagnes d'infortune lui avaient expliqué que les gardiens du quartier des femmes étaient choisis pour leur probité et leur droiture morale. Ils étaient recrutés parmi une secte Hazamite de stricte observance, les Panghuri, d'austères dévots qui n'avaient pas

même le droit de regarder en face leur propre nudité, ce qui leur posait d'ailleurs quelques problèmes lorsque la nature les appelait à arroser la terre.

Jamais elle ne s'était sentie aussi humiliée.

Où diable étaient-ils, ces soudards graisseux entre les bras desquels elle aurait pu négocier quelque avantage, ou même préparer son évasion ? Avec ces tristes faces de lune, pas d'espoir de ce côté-là.

Avant de mater à l'œilleton, ils demandaient toujours « Eh-oh, vous êtes visible ? »

Parce qu'en plus, ils lui disaient vous. Et ils lui donnaient du « madame ».

Ah, les immondes sagouins !

Elle avait beau se concentrer, elle n'arrivait pas à faire naître en elle ce brasier, cette boule tournoyante de haine ardente qui lui donnerait la force de déchirer les barreaux de sa prison. L'isolement, la solitude et le désœuvrement sont l'occasion pour les âmes fortes de se conforter encore, par la méditation, l'introspection et la recherche de la vérité intérieure [2]. Elle devait retrouver Ryunotamago, son arme. Une malédiction la liait à jamais à cette lame orientale d'une grande puissance, elle ne pouvait manier d'autre épée. Même si elle trouvait moyen de s'évader, cela ne lui servirait à rien si elle ne retrouvait pas son sabre.

Elle remonta par la pensée le long de ce lien que nul ne pouvait briser, son épée l'attendait là, bouillonnant de rage, pas très loin en fait... Quelques cloisons à franchir, quelques plafonds de fer sans doute... Oui, mais comment ? Une menue distance, mais des obstacles insurpassables. Voilà des considérations qui avaient traversé les esprits de tous les prisonniers, sans nul doute.

Tiens, mais elle s'était rapprochée, cette lame...

Non seulement elle s'était rapprochée, mais elle continuait à se rapprocher. Vertu pouvait la sentir, un sens secret l'en informait du plus profond de ses tripes... Ryunotamago n'était plus qu'à une trentaine de mètres maintenant, il se trouvait au même niveau qu'elle. Quel était ce bruit, qui résonnait dans les couloirs métalliques ? Rythmiques ? Une musique peut-être ? Oui, une musique comme elle en avait déjà entendue, moqueuse et désabusée. Mais où l'avait-elle entendue ? C'était comme si le souvenir la fuyait... non, c'était plus que cela, c'était tout son esprit qui partait... Quelle était cette torpeur ? Pourquoi son corps se faisait-il lourd et inconfortable, pourquoi peinait-elle à garder les yeux ouverts ?

Un sortilège !

Elle résista autant qu'elle put, arc-bouta sa conscience contre l'engourdissement qui la gagnait, et qui toujours progressait. Puis elle employa une vieille technique qui jamais ne l'avait trahie, elle se mordit les phalanges, se lança contre le mur proche et y donna des coups de pied, en quête d'une salvatrice douleur qui la tiendrait éveillée.

Et elle y parvint.

La musique avait enflé, seconde après seconde, et parvenait maintenant de derrière la porte de fer de sa cellule. C'était là, à quelques mètres, que se trouvait aussi l'épée, objet de son désir dévorant. Qu'il entre donc, ce magicien mélomane, il aurait une belle surprise. Elle se coucha par terre, feignant d'avoir succombé au charme soporifique, et s'aperçut alors que sans le secours de la station verticale, il lui faudrait user de toute sa volonté pour rester effectivement éveillée. Comme dans un rêve, elle entendit plusieurs clés fureter dans la serrure

2. Et pour les âmes moins fortes, ils sont l'occasion de conforter son biceps par la pratique de l'onanisme, ce qui n'est pas forcément plus inutile que la méditation, du reste.

d'acier, avant que l'une d'elle ne l'actionne. Elle avait perdu la notion du temps, s'était-il écoulé des minutes ou des secondes ? L'appel de la lame maudite l'inonda d'un regain de volonté, elle entrouvrit une paupière, juste assez pour que dans la pénombre, sa veille ne soit pas remarquée par l'intrus.

Était-ce un cauchemar ? Avait-elle finalement rejoint le pays des songes, malgré ses efforts ?

Elle reconnut alors le luth. Un squelette, porteur d'un luth fait d'os. Une vision étrange, et pourtant familière, celle d'un ami disparu, d'un barde mort-vivant, définitivement tué lors de leur capture.

Il joua à son oreille, mezzo forte, un petit air entraînant qui dissipa aussitôt en elle toute trace de la magique somnolence. Elle se releva donc sans peine, et contempla son camarade perdu, et maintenant retrouvé.

Ne crie ni ne te pâme,
Car un os n'est qu'un os.
Mon âme reste mon âme
Revoilà Clibanios.

IX.4 De l'inconvénient d'être Redshirt

— ...et voici donc comment seul, blessé, à mains nues et atteint de gastro-entérite, je défis une tribu entière de Baradaniktos mangeurs de tête. Mais mon triomphe allait être de courte durée, car déjà au loin battaient les tambours de guerre de Ghorghor le borgne, appelant à la vengeance les farouches...

Mark avait beaucoup lu de romans d'aventure dans sa jeunesse, aussi n'avait-il aucune difficulté à inventer tout un tas d'histoires véridiques, horribles et édifiantes pour distraire Tiberius.

— Ah, nota Sarlander qui avait l'oreille fine, on dirait que quelqu'un a décidé de ponctuer ton récit haut en couleur par un petit air, entendez, ça vient du couloir là-haut.
— C'est vrai, on dirait même que ça vient par ici. Nyaaaaaa... Wah les mecs, je crois que je vais en écraser méchant là...
— Oui, grododo. Je me demande si... zzzzzz...

— Gni ?
— Oh, debout vieux fainéant !
— Quequoi... Eh, Vertu ! On est où là ?
— On s'évade, c'est l'heure. Tiens, ta holy. Clibanios n'a pas pu ramener ton armure, il faudra la chercher dans la réserve. Aide-nous à réveiller les autres.
— Ah, OK. Clibanios ? Mais, qu'est-ce que... T'étais pas mort ?

J'étais mort, c'est un fait, plus qu'à l'accoutumée
Et j'errais sans soucis chez les perdues
Quand j'entendis l'appel plutôt inattendu
D'une noire magie qui m'a ressuscité.
Sans idée du pourquoi, j'en étais revenu
Parmi les ossements d'une triste remise
Peuplée de muridés et de poussière grise

Ballant bien tristement, à un crochet pendu.
Je me décrochai donc, des réponses cherchant
Parmi la collection des biens amoncelés.
Je trouvai ainsi en plusieurs pièces, morcelé,
Notre pauvre bagage, dispersé à tous vents.
Il fallut en manteau et chapeau me vêtir.
La nuit étant venue, je sortis en cachette,
Et fus bientôt surpris par un garde en goguette
Qui crut voir une liche, et me laissa partir.
Je lus sur un panneau que j'étais en prison,
J'avisai un quidam, demandai mon chemin,
Il montra le quartier des femmes de la main,
Et comme c'était mon but, j'en pris la direction.
Par la magie des notes, j'endormis les gardiens,
Je pus donc consulter le registre à loisir,
Puis, muni de la clé, j'eus l'honneur et plaisir
De rendre liberté à madame Lancyent,
Ainsi donc que ses armes, son arc et son épée.
Vous ayant déjà détaillé l'opération,
Signalons simplement sa réitération,
Ainsi donc, mes amis, vous voici délivrés.

— Bien bien. Mais tu as quoi sur la tête là ? On dirait que tu as un crochet vissé dans le crâne, mon pauvre ami !
— Oui, bon, ben on n'a pas le temps pour les travaux de taxidermie.

Et ils ranimèrent bien vite leurs compagnons, ainsi que les nains de B'rszon Herk, car ils trouvèrent correct de les faire profiter de l'aubaine. Ils se secouèrent, se partagèrent l'arsenal que Clibanios avait eu grand peine à trimballer jusque-là, puis mirent le cap vers la sortie. Soudain, une petite voix les héla.

— Eh, là !
— Hum ? fit Mark en se retournant, pour voir que Tiberius Redshirt s'était péniblement relevé, et manifestait le désir de les suivre.
— Vous n'allez tout de même pas me laisser croupir ici ?
— Tu crois que c'est bien prudent de partir à l'aventure, Redshirt ?
— Comme je vous l'ai dit, c'est mon rêve que de me battre utilement. Et je vous assure que je puis vous aider dans votre évasion, je suis magicien après tout, et surtout, je connais ces lieux qui vous sont étrangers.
— Ah là, il marque un point, ce drôle, commenta Vertu.
— À votre service, madame. Vous êtes ?

Jamais son sabre ne faiblit,
Jamais sa flèche ne faillit,
Sans pitié pour ses ennemis,
Ni beaucoup plus pour ses amis.
Elle vole aux bronzes leur patine,
Aux élégantes leurs bottines,
Son trône au seigneur Palpatine,

Et aux nourrissons leurs tétines.
Bons bourgeois, tremblez pour vos biens,
Vilains, cachez troupeaux et chiens,
De vos richesses ne reste rien
Là où passe Vertu Lancyent.

Ce à quoi elle répondit :

En échardes et en poudre d'os
Très bientôt sera Clibanios.

Avant de poursuivre en prose :

— En tout cas, si vous pouvez nous aider de quelque façon à quitter cet endroit, on pourra s'entendre, monsieur l'inconnu.
— Tiberius K. Redshirt, pour vous servir.
— Voilà un joli nom. Tout à fait prédestiné. Bienvenue dans la Compagnie du Gonfanon, camarade.

Il est juste à ce point de récit que je décrive Tiberius Redshirt, afin que vous puissez en avoir une image juste. Il était assez grand, de la variété dégingandée, tout à la fois maigre et porteur d'une bedaine naissante, comme souvent les hommes peu adeptes de l'exercice physique. Ses traits ne présentaient ni irrégularité, ni grâce particulière. Sa tête large reposait curieusement sur des épaules trop étroites, ses cheveux ressortaient presque blonds lorsqu'ils étaient fraîchement lavés, et ses yeux bleus avaient du mal à se fixer plus de quelques instants sur un sujet précis. Il avait tout du magicien, en fait.

Tâchons maintenant de retrouver nos larrons dans la tour. Ils avaient monté deux étages. Comme ils étaient maintenant nombreux, et avaient peine à passer inaperçus, même en cette heure tardive où la plupart des étudiants et des mages de la Tour avaient déserté les couloirs. Aussi avaient-ils décidé, sous l'impulsion de Vertu, de recourir à une ruse subtile et inédite, un machiavélique chef-d'œuvre de ruse dont on peut résumer la matière tactique par : on assomme des gardes et on pique leurs uniformes.

Ils arrivaient justement à une large coursive qui ceinturait l'édifice, surplombant la cité scintillante de Jhor. Elle était éclairée de torches magiques à intervalles réguliers, ce qui leur indiqua qu'on en faisait un usage nocturne. L'endroit idéal pour un chemin de ronde. Vertu prit avec elle Mark, Ghibli, Sarlander et Tiberius (dont elle voulait jauger les capacités), dissimulant le reste de la troupe dans une pièce attenante, dont la fonction était indiquée sur la porte : « réserve de nourriture » [3]. Ils s'accroupirent, aux aguets, comme ils l'avaient tous fait cent fois en cent lieux. Ils furent bientôt récompensés de leur patience, le pas d'une patrouille se faisait entendre. À l'oreille, pas trop nombreux, ce serait facile. Encore quelques pas et ils tourneraient au coin du coude, se présenteraient dans la ligne de mire. Les lances d'abord...

3. Les lecteurs attentifs auront ici noté qu'il y avait dans la Tour de Fer une grande quantité de réserves de nourritures, et qu'elles étaient systématiquement vides. Ce dont ils auront fort logiquement tiré deux hypothèses. La première, c'était que la Tour avait été conçue pour abriter des régiments d'éléphants de guerre particulièrement voraces pendant toute la durée d'un long siège. La seconde était que l'architecte, cédant en cela à un travers fréquent parmi sa congrégation, avait construit l'édifice en fonction de critères esthétiques afin de lui donner l'aspect le plus monumental possible, sans se soucier de trouver une quelconque utilité aux dizaines de milliers de mètres carrés qu'il construisait en surnombre. Une fois le gros œuvre achevé, il avait maladroitement tenté de camoufler son incurie par de petits panonceaux ornant les portes, qui ne traduisaient que son embarras, ainsi que son ignorance du mot « cellier ».

ils étaient quatre, tout allait bien. Beaux uniformes, il n'y avait rien à dire. Bretelles à carreaux, fanfreluches, casques coniques à plumes, mocassins à poulaines, plastron rouge orné de l'emblème du royaume de Gunt, le dragon de gueules issant et deux lunes d'or sur fond d'hermine. Pas faits pour passer inaperçu en campagne, mais avec ça sur le dos, personne ne remettrait en question le fait qu'ils étaient des gardes. En plus, ils n'avaient pas l'air bien expérimentés.

— Regarde, chuchota Vertu à Ghibli, celui de devant est même à ta taille !
— Très drôle.

Effectivement, le combat fut très bref. Par égard pour les préventions de Sarlander et les obligations de Mark, ils se contentèrent d'assommer leurs victimes du pommeau de leurs armes, et les ramenèrent rapidement tous les quatre jusqu'à la pièce déserte où leurs collègues les attendaient.

— Voyons voir les vilaines bobines de ces hommes de main, dit Mark en ôtant le casque du plus grand des quatre. Tiens, ce gusse a quelque chose de Morgoth avec une barbe et une moustache.
— Le mien a un vague air de Piété, dit le nain en essayant le casque (dont seul la barbe dépassait).
— Oh, s'exclama Tiberius, une elfe ! Alors ça, c'est la première fois que j'en vois une aussi belle...

Un silence pesant tomba sur l'assistance.

— Oups, hoqueta simplement Vertu en résumant l'impression générale. J'ai assommé le plus petit, regarde qui c'est, j'ai pas le courage...

Mark ôta le casque de Sook, dont le visage triangulaire et moucheté présentait les premiers signes précurseurs d'un réveil douloureux. Puis il dit, à moitié sérieux :

— Si tu veux, tu as encore le temps de lui trancher la tête. Après, ce sera trop tard.

Pendant ce temps, Tiberius était aux pieds de la douce Xyixiant'h, qui suscitait son intérêt au plus haut point, ce qui était bien compréhensible. Il s'adressa à Clibanios, tout proche.

— Dis-moi, ami trépassé, puisque tu sembles connaître tout ce monde, qui est-elle ? As-tu à son sujet quelque petit couplet bien senti ? Je ne doute pas qu'elle t'ait inspiré.

Approchez, je vous dirai qui
Est la prêtresse de Melki.
Parée de bien des qualités,
Sagesse, calme, et équité,
Son savoir est un puits sans fond
Où s'abreuvent ses compagnons.
En outre, elle est belle comme un rêve,
De jalousie plus d'une en crève,
Il n'est ni catin ni princesse
Qui l'égale en délicatesse.
Elle n'a que de jolies manières
Traduisant un bon caractère,
En bref, elle est belle et pas con,
Quel dommage qu'elle soit un dragon.
La conclusion est malheureuse,

Elle est de la gent écailleuse.
Qui donc, en cette elfette habile,
Aurait reconnu un reptile ?
Quel Don Juan aux yeux de braise
Courtiserait ce ver obèse ?
Il faut avoir un goût bizarre
Pour trouver grâce à un lézard.
Bon, j'arrêterai là mes vers,
Elle me regarde de travers...

— Oui, tu fais bien, dit-elle d'une voix faible. Que s'est-il passé ? Eh mais au fait, tu n'étais pas mort toi ?
— C'est l'hôpital qui se fout de la charité, lui rétorqua Vertu.
— Mais c'est vrai ça, ajouta le nain, aux dernières nouvelles tu agonisais au sommet de je ne sais quelle montagne.
— Je me sens mieux maintenant. Ou plutôt je me sentais jusqu'à ce que des malotrus m'assomment.
— Je crains, madame, d'être l'auteur malheureux et confus de vos tourments, s'excusa Tiberius, plus bas que terre (il est vrai que dans la confusion du combat, c'est lui qui avait frappé l'elfe).
— Bravo, c'était bien visé. Ah mais tiens, quel est ce hâle qui vous nimbe soudain ?
— De quoi parlez-vous ?
— Mais... c'est ma foi vrai, s'exclama Monastorio, regardez Tiberius, il est tout lumineux soudain ! Et cette musique, quelles sont donc ces clochettes glorieuses qui retentissent à nos oreilles ? On dirait le chant des dieux bénissant un mortel ! Voyez la force nouvelle, l'assurance virile qui se dégage maintenant de lui, l'assurance soudaine qu'il a prise !
— Ce qui, traduit du Malachien, signifie que grâce à un coup heureux notre jeune ami niveau un vient de terrasser un dragon mordoré vénérable, prêtresse vingtième de surcroît, ce qui lui confère une pile de XP comme on n'en a pas vue depuis la chute de Skelos. Et tout ça après cinq minutes d'aventure, bravo Tiberius, je crois que tu viens d'établir le record du monde de niveau par seconde.

IX.5 La vieille école

— Bon, alors je pense qu'on va faire les choses de manière civilisée, c'est-à-dire qu'en premier lieu je vais tuer l'enfant de putain qui m'a tapée dessus, et puis ensuite, on pourra négocier. Qui c'était ?

Sook, au réveil, avait l'air de moins mauvaise humeur qu'on n'aurait pu le craindre.

— Oh, eh, du calme, on est tous dans la même galère, intervint Mark. Je suggère que nous réglions nos comptes quand on sera sortis d'ici.
— Mark ! Ça alors, mais c'était donc vrai, tu es encore en vie, mon vieux filet dérivant ! Ah, comme je suis contente de te voir.
— Quel étrange sobriquet, s'étonna Xyixiant'h tout en prodiguant quelque soin à Morgoth. Quelle est l'origine de ce « filet dérivant » ?
— Ah tiens, c'est vrai ça, réalisa l'intéressé. Pourquoi tu m'appelles comme ça depuis toujours ?

— Eh bien, tu n'as pas deviné ? C'est à cause de ta légendaire faculté à ramasser les thons à la pelle.
— Ah ah ah, s'esclaffa Ghibli, je sens qu'on va bien se marrer.
— En tout cas, tu n'as pas changé, toujours aussi charmante et délicate. D'ailleurs, maintenant que j'y songe, c'est curieux que tu n'aies pas changé. Ça fait quinze ans qu'on ne s'est pas vus, et les rides de l'âge n'ont pas adouci les traits déplaisants de ta vilaine bobine.
— Toi par contre tu as changé, éluda Sook. Tu as une face de bientôt-grand-père, et ton front est plus large que dans mon souvenir, mais il est vrai qu'à l'époque, tu avais une grande mèche qui te tombait devant. Et ça, c'est pas un petit bidon qui pousserait des fois ? Ah, mais en parlant de changements, on m'a raconté une incroyable histoire comme quoi tu aurais viré de bord et serais devenu paladin. Y a-t-il un quelconque soupçon de vérité derrière cette invraisemblable fadaise ?
— C'est totalement véridique, répondit Mark d'un air de défi.

Sook pinça ses lèvres, des larmes mouillèrent ses yeux myopes et des hoquets remontèrent de son diaphragme, qu'elle eut toutes les peines du monde à réprimer. Elle se détourna, fit quelques pas, puis ses jambes faiblirent, et elle dut s'asseoir par terre, avant de s'y rouler en frappant le sol de ses petits poings et en poussant de petits cris.

Puis elle se calma et parvint à s'asseoir en tailleur, puis en séchant ses larmes avec sa manche, s'enquit de quelques vieux amis.

— Tiens, Vertu est là aussi. La mauvaise graine a la vie dure. Et où est le reste de la fine équipe ? Ce vieux Wahg-Ork Brisetibia ?
— Aux dernières nouvelles, il avait levé une armée dans le nord, histoire d'emmerder les nobliaux locaux. Mais bon, il se faisait vieux, ça m'étonnerait qu'il ait fait grand chose de remarquable.
— Et Nilbor, notre gentil archer, vous l'avez revu ?
— Non, pas depuis qu'une certaine sorcière lui a planté sa dague derrière la nuque au Bois-Portefaix. Comment elle s'appelait déjà...
— Ouh, oui, j'avais complètement oublié cette histoire. Ah ah, on se marrait bien quand même.
— Marrait ?
— Et l'ami Belam, notre bon prêtre, où en est-il de son évangélisation ?
— Hélas, j'ai appris qu'il nous avait quittés lui aussi.
— C'est terrible, comment c'est arrivé ?
— Disons qu'il est mort comme il a vécu.
— Dans un mouton ?
— Ouais. Berger. Fourche. Avec le pantalon sur les genoux, il n'avait aucune chance.
— Dur.
— C'était un saint homme.
— Le seul prêtre de ma connaissance qui n'ait jamais eu de goût pour les petits garçons.
— Ou alors rondouillards et frisés.
— Ouais. Paix à son âme.

Un silence s'installa entre les trois aventuriers.

— Ça nous rajeunit pas toutes ces conneries...
— On dirait pourtant que l'outrage des ans nous a touchés inégalement. Tu fais cobaye chez L'Oréal ou quoi ?
— Que veux-tu, je jouis d'une constitution robuste.

— On va dire ça.

Pendant ce temps, Xy avait ranimé Morgoth, aidé par Tiberius, toujours confus.
— Pédoncule ligneux de nudibranche, je me demande si je pourrai encore lancer des sorts.
— Si je puis faire quelque chose...
— Tenez la compresse fermement sur son front, il faut maintenant que j'aille aider Piété.
— On se connaît ? demanda Morgoth.
— Non monsieur, mais j'ai cru comprendre que nous étions collègues. Tiberius K. Redshirt, magicien en apprentissage de troisième cycle.
— 'chanté. Morgoth. Mais qu'est-ce qui s'est passé ?
— Eh bien, nous avions décidé d'assommer des gardes pour prendre leurs uniformes et nous échapper...
— Quelle idée sotte.
— Je n'ai pas bien saisi votre nom...
— Morgoth. Oui je sais.
— Morgoth... Vous n'avez pas peur qu'on vous confonde avec Morgoth l'Empaleur ?
— La confusion serait justifiée, je suis Morgoth l'Empaleur. Mais d'où...
— Le Seigneur des Ruines !
— Hein ? Il doit y avoir méprise, je n'ai jamais régné sur aucune ruine, je dois avoir un homonyme...
— Mais non, j'aurais dû m'en douter... La légendaire Compagnie du Gonfanon... Ben ça alors...
— Légendaire, légendaire...
— Ah, quelle chance, quel bonheur est le mien de croiser votre route ! Dans tout Gunt, il n'y a pas un seul sorcier de ma génération qui ne suive vos exploits et qui ne rêve de serrer la main du héros de la Tombe-Helyce, l'héritier de Thomar de Gorlenz, l'ennemi mortel de la Reine Noire ! Permettez-moi de vous appeler Maître...
— Tiens, vous n'aimez pas la Reine Noire ? demanda Vertu, soudain attirée par l'évocation de ce surnom honni.
— Qui l'aime à Gunt ? Les traîtres, les amis de l'usurpateur, voilà ses alliés, mais les vrais patriotes, et ils sont nombreux, savent bien malgré les mensonges officiels quelle est la voie de l'honneur et de la fidélité.
— Mais je croyais que Gunt et Baentcher étaient sur le chemin de la guerre, et surtout je croyais que l'usurpateur était l'ennemi de la Reine Noire ?
— Alors, vos informations datent un peu. Je vais vous raconter toute l'histoire, et vous verrez jusqu'où peut descendre la duplicité des politiciens corrompus.
— C'est pas trop tôt, ça commençait à devenir assez confus.

IX.6 L'histoire du royaume de Gunt

Voici le récit que fit alors Tiberius K. Redshirt à ses camarades d'infortune, médusés. J'en fais ici une retranscription fidèle dans l'esprit plus que dans la lettre, l'expurgeant des hésitations et bafouillages propres au langage oral, des commentaires des auditeurs, des escapades digressives et autres scories verbales.

Or donc, vous savez sans doute que le royaume de Gunt fut fondé voici sept siècles par quatre archimages, messires Kletius Hippogryffe, Sofia Von Bouftouf, Darax Grolezaar et Junina Bec-

de-Corbin. Chacun d'entre eux était le chef d'un grand parti, tout à la fois école de magie et secte hazamite. L'union de leurs quatre courants, jusque-là rivaux, permit l'émergence d'une puissance considérable et l'unification du royaume, qui devint la prospère nation que vous connaissez. S'inspirant de ce qui avait réussi à Dhébrox, nos aïeux prirent le parti de s'investir le moins possible dans des relations avec les états voisins, qui se bornèrent à des échanges de colifichets et du sponsoring culturel.

Je vous épargne les multiples tourments de notre longue histoire, toujours est-il que depuis près de vingt ans, nous vivons sous la douce férule du fameux Athanazagorias Dumblefoot, le plus grand sorcier du monde, qui a accepté le titre de Magiocrate de Gunt et les responsabilités qui vont avec. Et de fait nous n'eûmes qu'à nous en féliciter, car non content d'être un sorcier compétent, c'est un homme bon et sage, et un dirigeant avisé qui sut contenir les ambitions déplacées des uns et des autres, et équitablement partager les richesses du royaume. Dans un premier temps.

Las, quelles que fussent ses vertus, l'Archimage n'est qu'un homme, et comme tel, il est faillible. Ainsi, lorsque voici huit ans il appela au poste de Sénéchal le fielleux Marakhter, nul dans le pays ne s'en alarma, tant il semblait que ce personnage falot avait tout du petit commis de l'État sans envergure.

Nous déchantâmes.

Bientôt, d'alarmantes rumeurs vinrent de l'est. On disait que des armées se levaient, que l'Étranger ourdissait contre Gunt des plans machiavéliques, que le Mal ancien se réveillait, et toutes ces choses peu originales que l'on entend souvent dans les nations qui ont peu de nouvelles de leurs voisines. Au début, le peuple n'y prêta qu'une oreille distraite et incrédule, qui oserait attaquer la puissante Magiocratie de Gunt ? Mais les rumeurs revenaient, insistantes, relayées par des messagers sans doute stipendiés par quelque parti... Puis on vit de plus en plus souvent dans les rues les Zacemja, la milice de la secte Tharadanienne, patrouillant en grand uniforme avec leur morgue insupportable affichée sur le visage. Et lorsque ces jeunes fanatiques commencèrent à rosser leurs opposants, à saccager leurs demeures, à ruiner leurs affaires, il ne fallait pas compter sur Marakhter le Tharadanien pour leur adresser autre chose que des remontrances. On commença à dire que ceux qui s'opposaient aux Zacemja étaient à la solde de « la grande cité de l'Est », c'est-à-dire Baentcher, accusée de mener une coalition armée contre nous. Ainsi peu à peu, la peur gagna les esprits.

Marakhter leva alors une grande armée pour contrer la prétendue force des envahisseurs, et il commença à bâtir la tour dans laquelle nous nous trouvons. C'est une imprenable citadelle, défendue par ses murs mais aussi par de puissants sortilèges. Le Sénéchal a saigné le peuple aux quatre veines pour en payer la construction. Ses flancs sont hérissés de machines de guerre prêtes à repousser n'importe quelle attaque, qu'elle vienne de la terre ou des airs, des boucliers magiques sont dressés, invisibles, à tous les étages. Dans les niveaux intermédiaires, juste au-dessus de nous, sont parquées des légions de wyvernes, golems, élémentaires, démons mineurs, morts-vivants et autres créatures magiques, sous la garde du complice de Marakhter, un abominable drake igné d'une puissance invraisemblable. Dans les étages supérieurs sont fabriqués et entretenus les mystérieux dispositifs magiques dépassant l'entendement, dont le plus connu est l'œil de Bronze, celui qui voit tout, et qui permet à celui qu'on nomme maintenant l'Usurpateur de surveiller tout ce qui se passe dans son domaine.

Puis, une fois que son pouvoir fut fermement installé, il apparut qu'il n'avait plus besoin du Magiocrate. Il s'empara de lui, par la ruse sans doute, et l'enferma tout en haut de la tour. C'était une erreur de sa part, mais j'y reviendrai.

Or, voici deux semaines, un événement révéla à tout le peuple de Gunt la nature réelle de Marakhter. Il donna en effet à l'élite de ses armées, montée sur des tapis volants et des montures célestes, l'ordre de faire route vers les plaines de Tvoich Rukach, situées au sud de Baentcher. Là, les armées de mercenaires payées par Baentcher et menées par la fourbe Condeezza Gowan, connue sous le titre de « Reine Noire », faisaient le siège de la libre cité de Malcik. Eh bien, croyez-le ou pas, voici que le général qui commandait nos forces, obéissant aux directives de l'Usurpateur, a prêté main forte aux assiégeants ! En quelques heures, c'en fut fait de la courageuse cité de Malcik, qui fut abominablement incendiée, pillée, ruinée et saccagée. Sur les horreurs qui se sont déroulées là-bas, on m'a fait des récits que je préfère ne pas rapporter ici, et j'ai peine à croire que des gentlemen de Gunt aient pu se complaire dans une telle barbarie, et pourtant, plusieurs témoins différents et dignes de foi...

Bref, à la lumière de ces événements, il est apparu à quiconque avait une conscience politique à Gunt, que la menace de l'est n'était qu'un écran de fumée, un prétexte ayant servi à Marakhter pour prendre le pouvoir, la justification de ses projets mégalomanes. Et il est probable que depuis le début, il est de mèche avec Gowan, qui a dû de même agiter la menace de Gunt devant les yeux de ses concitoyens pour monter de son côté une puissante armée.

Chacun de leur côté, ils ont constitué une force redoutable, et ces deux forces, ils les ont maintenant unies. Maintenant que le glaive est forgé, maintenant qu'il est sorti du fourreau, croyez-vous qu'il y rentrera aussi facilement ? Les forces unies de Gunt et de Baentcher s'apprêtent à déferler sur le monde, c'est une question de semaines. Déjà, dans le sud, les armées se rassemblent en toute hâte pour contrer la menace, mais il est sans doute trop tard pour les contrées balnaises, les pays bardites, la mer des Cyclopes...

— Bigre, commenta Morgoth, voilà de bien vilaines nouvelles. Mais, s'il me souvient bien, l'ambassadeur de Gunt à Baentcher nous a précisément engagés pour le délivrer, le magiocrate. S'il est réellement retenu dans cette tour, nous pourrions profiter de ce que nous sommes ici pour remplir notre mission.
— Bien parlé, dit Vertu. Toutefois ce qui me préoccupe le plus pour l'instant, c'est comment partir d'ici. Dis-moi Sook, tu avais prévu quelque chose ?
— Évidemment voyons, pour qui me prends-tu ?
— Pour la reine du plan foireux.
— Ah là là, mais tu rabâches toujours ces vieilles histoires, c'est pas vrai ! Bon, le plan pour s'extraire d'ici est d'employer le même que pour entrer : on contacte des complices que j'ai à Dhébrox via les broches de Morgoth, ils nous ramènent via la wouping machine. Woup. Je vois à vos mines incrédules que vous ignorez de quoi je parle, alors c'est un dispositif qui nous transporte immédiatement d'un endroit à un autre, en faisant un bruit de clochettes et des petites lumières.
— Ne serait-ce pas une sorte de transducteur moléculaire ? intervint Tiberius.
— Ah, mais notre ami est connaisseur ! En effet, c'est ce genre de système.
— Mais oui, j'avais écrit un mémoire à ce sujet en fin de premier cycle. C'est fantastique ! Comment avez-vous réussi à contrer l'effet Splatt-Bouzay ?
— Oh c'est simple, expliqua la sorcière avec grand plaisir, j'ai utilisé l'effet stabilisateur du dineutrosonium dont j'ai imprégné ces tenues de conten...

Puis elle se figea, air niais et bouche ouverte.

— Houlà, j'aime pas beaucoup quand elle fait son sourire figé, commenta Mark.
— Dis-moi, demanda Morgoth, tu as bien pris des tenues de contention moléculaire pour tout

le monde ?
— Ben, tu vas rire...
— Oh c'est pas vrai...
— Ben, c'est un peu embarrassant...

Vertu, craignant le pire, s'enquit de la situation auprès de Morgoth.

— Quoi, c'est quoi ces histoires ?
— Il s'agit des tenues que nous portons sous nos uniformes.
— Ces pyjamas ?
— Ce ne sont pas des pyjamas. Ce sont des tenues qui sont nécessaires au procédé qui nous a amenés ici. Il semble que Sook ait omis d'en apporter pour vous.
— Ah oui. Et c'est vraiment important ? On ne peut pas essayer sans ?
— Ben... si, tu peux essayer. Sauf si tu fais partie des gens qui préfèrent trimballer leurs boyaux à l'intérieur de leur corps. Bon c'est pas grave, on va trouver un autre moyen.
— Puisqu'on a quatre combinaisons, il n'y a qu'à faire des allers-retours pour ramener tout le monde.
— Ça ne marchera pas, les combinaisons sont conçues aux mesures des voyageurs, selon leur sexe et leur race. Non, il faudrait en créer de nouvelles. Le problème, c'est qu'il faut les imprégner à chaud dans une solution de dineutrosonium pendant trois jours.
— Ah. D'ici là, nos têtes auront roulé dans la poussière aux pieds du bourreau.
— Oh non, précisa Tiberius, on a une machine spéciale qui fait ça très bien, avec un panier dessous pour récupérer les... euh...
— Ouais, bref... Quelqu'un a-t-il une idée géniale pour sortir ?

Une main se leva.

— Quelqu'un qui ne soit pas Sook ?
— Ben pourtant, c'était pas forcément une connerie.
— Bon, vas-y, accouche.
— Ben je me disais, puisque le soi-disant plus puissant sorcier du monde est emprisonné ici, autant le rejoindre. S'il est tellement balèze, et comme il doit connaître les lieux mieux que nous, on aura plus de chances de s'en tirer avec lui.
— C'est marrant, si ce n'était pas une idée à toi, j'aurais presque pu trouver qu'elle pouvait éventuellement présenter quelques traces de bon sens.
— C'est plus que des traces, réfléchis donc. La seule sortie de la tour, c'est par le bas, donc dès qu'ils auront découvert votre évasion, ils vont vous chercher dans les étages inférieurs et dans la cité. Jamais ils n'auront l'idée de fouiner dans les étages supérieurs, qui sont bourrés de monstres. Aucun évadé sain d'esprit n'irait par là.
— Et pour cause, ils sont bourrés de monstres.
— Ah, tu vois, nous sommes d'accord. Et comment devineraient-ils que nous allons délivrer le Magiocrate ? D'après ce que je sais, vous étiez en zonzon pour des délits de droit commun, ils ne peuvent donc rien savoir de votre mission.
— Pas faux. Mais ce qui m'inquiète, c'est surtout les monstres.
— Allons, allons, depuis quand une grande fille comme toi a peur de quelques petites bébêtes. Tu devrais plutôt t'inquiéter des sorciers qui doivent monter la garde pour empêcher le Magiocrate de s'échapper.
— Pour ça c'est raté, dit alors Tiberius.
— Uh ?
— Il s'est déjà évadé, c'est ce que j'ai oublié de vous dire tout à l'heure. Pour être précis,

il s'agit d'une évasion partielle, il a trouvé le moyen de se libérer de ses entraves magiques et, accompagné de quelques fidèles guerriers, il s'est retranché dans les derniers étages de la Tour. C'est en tout cas ce que j'ai compris d'une conversation entre deux gardes. En outre, j'ai ressenti les effluves émanant d'un puissant champ de confinement, sans doute lancé par un conclave de mages fidèles à l'Usurpateur pour empêcher la sortie du Magiocrate.
— C'est mauvais ça. On ne pourra pas franchir le champ de confinement, je suppose.
— C'est peu probable. En outre, je suppose que le Magiocrate a pris des mesures magiques pour empêcher toute intrusion.
— Ben c'est pas gagné les enfants. Mais d'un autre côté, on n'a pas le choix. Écoutez, ce qu'on devrait faire, c'est grimper... Oui ? Ghibli, quel est donc ce nain conciliabule ?

En effet, durant la péroraison des grandes personnes, le nain Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah Ouah et ses six compères s'étaient conciliabulés de conserve dans leur rocailleux langage, puis s'étaient adressés à Ghibli, qui faisait office de traducteur.

— On a un problème. Il se trouve que ces braves gens sont finalement moyennement contents de la manière dont les choses évoluent, et ils font valoir à juste titre qu'on ne les a pas consultés pour les libérer.
— Hein ?
— Certains ont des notions de langue humaine, et ils nous ont entendus parler de monstres, de dragons et de sortilèges, ce qui ne les rassure guère. Or il se trouve qu'ils étaient en prison pour une banale petite affaire de stupéfiants, ce qui ne justifie pas une exécution, aussi préfèreraient-ils retourner à leurs cellules avant qu'on ne découvre leur fuite.
— Euh ?
— Nuhuzûlgrukh ! ajouta Puppy.
— Ah oui, et en plus notre ami auteur-compositeur-interprète fait valoir que pour sa carrière, un petit séjour carcéral serait du plus bel effet, car c'est à la mode et ça fait voyou.
— Ah bon. Dans ce cas, ils sont libres de retourner en prison si ça leur chante.

En fait, Vertu n'était pas mécontente de voir partir les sept nains, car mine de rien, un groupe de dix-huit personnes, pour passer inaperçu, c'est malcommode.

Ils se séparèrent donc avec moult effusions, et les gnomes barbus s'en retournèrent avec un visible soulagement à leur lieu de détention.

— Bien, ceci étant résolu, où j'en étais ?
— Tu allais nous dire ce qu'on allait faire.
— Juste. Donc mon plan est le suivant : profitant de ce que l'alarme n'a pas encore été donnée, on passe à la réserve pour récupérer le reste du matériel. Puis on se dirige le plus vite possible vers les étages supérieurs en évitant d'attirer l'attention. Puis là, on observe attentivement comment est fichu ce champ de confinement, et on avise. Mais j'attire votre attention sur le fait que le temps joue contre nous, et qu'il faudra donc faire très vite !
— Voilà une utile recommandation, acquiesça Mark.
— Frappée au coin du bon sens, convint Monastorio.
— Très judicieux, approuva Tiberius dans un accès de lèche-botte.
— Ça me semble tout à fait approprié, appuya Sarlander.
— Ouais, ben si on est tellement pressés, qu'est-ce qu'on fout ici à organiser une conférence de presse depuis une heure ? demanda Sook.

IX.7 Du dudu du dududu...

En ces heures tardives, les couloirs aveugles de la Tour de Fer, vides d'hommes, ne résonnaient que des bronzinements sinistres des mystérieux dispositifs magiques accomplissant, dans les étages, leurs besognes étranges. On entendait parfois des coups, des cliquètements, des engrenages cachés dans les murs, et toutes sortes de mécanismes bien huilés, mais invisibles.

Ils suivirent Clibanios en silence et en file indienne, évitant les rares patrouilles dont la nonchalance indiquait sans équivoque que leur escapade n'avait pas encore été découverte. La porte de la réserve était encore entrouverte, aussi n'eurent-ils aucune difficulté à entrer, et bien vite, ils retrouvèrent leurs biens propres, ainsi que d'autres qui n'étaient pas à eux, mais à l'aventure, il n'y a pas de petit profit. Ainsi s'approprièrent-ils plusieurs bâtons et baguettes magiques, ainsi que des parchemins, un épais ceinturon à boucle bucéphale, un carquois de flèches de feu, une cotte de mailles magique et un heaume de protection contre les coups à la tête, dont Ghibli trouvait la ligne jolie.

Puis ils gravirent encore quelques étages en empruntant un petit escalier de service. Ils entrebâillèrent une menue poterne sans grâce, et eurent leur première vision des étages intermédiaires.

C'était immense.

Sur la majeure partie de sa hauteur, la Tour était évidée en un gigantesque octogone, dont la base était formée de gradins concentriques. Deux piliers de lumière bleue oscillaient nerveusement dans un bourdonnant assourdissant, large chacun de dix pas, et grimpant jusqu'au plafond, qui culminait à des douzaines d'étages au-dessus d'eux, inaccessible. Mais le plus impressionnant, c'étaient les multiples coursives empilées les unes au-dessus des autres à perte de vue, donnant chacune sur une interminable rangée de portes grillagées, et derrière chacune de ces portes se trouvait un redoutable monstre, un meurtrier sans âme, un des innombrables serviteurs de Gunt formant cette nouvelle et redoutable armée qui, ils n'en doutaient plus maintenant, s'apprêtait à fondre sur un monde incrédule et sans défense.

Les piliers de lumière éclairaient toute cette dantesque salle d'une lumière chiche mais suffisante pour que les patrouilles, qui çà et là sillonnaient les coursives et les passerelles surplombant le vide, les aperçoivent tous sans coup férir. Parmi ces gardes, ils reconnurent les robes irisées de sorciers de bataille, et les corps flous et flottants d'élémentaires.

— Nous n'arriverons jamais en haut sans nous faire repérer, dit Sarlander.
— Sans compter qu'il y a une trotte, et que je suis déjà crevé après dix étages d'escalier, précisa Ghibli.
— Mais où est donc la proverbiale vigueur des nains et leur légendaire bonus en constit ? s'étonna Mark.
— Venant d'un presque vieillard qui est plus essoufflé que moi, la remarque est comique.
— Vieillard ?
— Bon, Redshirt, toi qui connais les lieux, tu as une idée ?
— Mais je ne suis jamais venu jusqu'ici moi ! J'ai travaillé quelques fois dans les étages inférieurs, mais tout ceci m'étonne autant que vous.

Puis il se tut et réfléchit un instant.

— Vous voyez la double porte d'acier poli là-haut ? Je pense qu'elle conduit à un dispositif magique permettant de rejoindre directement les niveaux supérieurs. Il y en a d'assez semblables dans les quartiers de l'université. Si nous pouvions l'emprunter, nous éviterions les

gardes et les monstres.
— Et la fatigue ?
— Aussi.
— Je vote pour, approuva Ghibli. Allez Redshirt, va en éclaireur !
— Que… quoi ?
— Ben, t'as eu l'idée, à toi l'honneur de t'attirer la gloire. Va voir là-bas si tu as raison. On est onze, on ne va pas déplacer toute la troupe sur un « je pense que c'est peut-être un truc dont on a vaguement parlé à un lointain parent d'un ami un soir de beuverie. »
— Oh, Ghibli, arrête d'effrayer notre nouvelle recrue.
— Ah, merci dame Vertu…
— Morgoth va te confier sa cape, tu y seras camouflé, à défaut d'être totalement invisible.
— Ah bon… Ah je vois, c'est une espèce de bizutage hein ? Si c'est une épreuve pour témoigner de ma valeur, j'en triompherai ou je mourrai, foi de Tiberius K. Redshirt.
— N'oublie pas, lenteur, silence, suis les ombres, et prie Fomekbloth. Euh… sinon il y a une question qui me turlupine depuis tout à l'heure. C'est quoi le K ?
— C'est pour Kenny. C'est mon second prénom.
— Tu t'appelles Kenny Redshirt ?
— Euh… oui…

Vertu jeta un regard abattu sur le jeune homme. Elle posa sa main sur son épaule avec compassion.

— Va !
— Oui madame.

Et sous la cape, il s'en alla bravement, avec l'assurance que donne l'absence d'expérience.

— Il était gentil, y'a pas à dire…
— Quoi, s'étonna Morgoth, vous avez tous l'air de croire qu'il va se faire occire. Il y a quelque chose que j'ignore au sujet de ce garçon ?
— Eh bien… Comment t'expliquer… il y a des gens qui l'ont, et d'autres qui ne l'ont pas.
— De quoi tu parles ?
— Ben, tu sais, le truc. Le machin là…
— Eh ?
— Bon, on se connaît depuis quelques temps déjà. Tu as sûrement vu, ou entendu parler, de gens morts bêtement d'être tombés dans un escalier, d'avoir pris un coup de marteau sur le pouce qui se sera gangrené, ou bien qui ont péri de saisissement parce que le bruit d'un blaireau nichant sous leur plancher les avait rendus fous. D'autres se baignent, se sèchent mal, prennent froid, et une semaine plus tard, pouf, le jeu est terminé. C'est que la vie humaine est une petite chose fragile, la flamme d'une bougie que souffle le moindre brin d'air. Et pourtant nous autres, on a traversé bien des épreuves incroyables, survécu à de nombreux combats qui auraient laissé sur le carreau n'importe quel guerrier aguerri, robuste et expérimenté. Tu vois… Bon, quand tu as vu Clibanios vivant tout à l'heure, ça t'a étonné ?
— Ben… Oui un peu. Enfin vivant…
— Oui, oui, on se comprend. Mais tu n'es pas resté sur le cul comme deux ronds de flan. Au fond de toi, tu savais que c'était normal. Et moi pareil, quand j'ai vu que Xy était encore de ce monde, j'ai été contente, mais pas spécialement surprise. Car tu vois, cette quête, on l'a commencée à neuf, et bien il faut te dire qu'il est plus que probable qu'on la finira tous ensemble. Parce que nous, le truc, on l'a. C'est difficile à expliquer, et du reste il est rare qu'il soit besoin de l'expliquer, il n'y a même pas de mot qui l'exprime, c'est ce qui nous sépare

des gens ordinaires... Regarde Sook, je savais qu'elle serait encore vivante, bien que ça fasse un moment que je n'en avais pas de nouvelles. Parce qu'elle l'a à donf, le truc. Nous sommes spéciaux, en quelque sorte.
— Tu veux dire que nous serions... des élus des Dieux ?
— Non, ça transcende les Dieux, c'est lié à la structure même de l'univers, à sa raison d'être. D'autres l'ont eu avant nous, d'autres l'auront après, et d'autres l'ont en ce moment même, et dans certaines circonstances, ça peut nous rendre bien plus forts que des dieux. Tiens, Xy, explique lui, tu connais sûrement ça mieux que moi.
— Hum... Vertu a raison et parle avec sagesse. Je ne vois pas vraiment comment le formaliser mieux qu'elle. Avec un peu d'expérience, on voit tout de suite qui l'a et qui ne l'a pas. Et Tiberius, lui, il n'en a hélas pas une once.
— En attendant, il revient, annonça Monastorio.
— Ah oui, tiens. Voilà qui est surprenant.
— C'est bien ça, annonça-t-il avec fierté à ses compagnons. C'est bien le dispositif dont je vous avais parlé, j'ai même pu lire les glyphes indiquant qu'il conduit aux niveaux supérieurs.
— Bien, la chance nous sourit. Mais il faut maintenant traverser, et si je compte bien, nous sommes onze. Comment...
— J'ai une solution, proposa Morgoth. J'ai en effet ici un parchemin d'Invisibilité de Plusieurs Bonshommes, trouvé dans le tas de détritus en bas !
— Youpie, hourra pour notre sorcier en titre !

Après le sortilège, ils se glissèrent en file indienne hors de leur refuge et progressèrent dans le plus grand silence vers la double porte. Plusieurs patrouilles de gardes croisaient alentours, mais ne les apercevaient pas, gage de la qualité du sort.

— Et maintenant, ça marche comment ? s'enquit Vertu.
— Il suffit d'appuyer sur ce commutateur, indiqua Redshirt en joignant le geste à la parole.

Une lumière rougeoyante et de mauvais augure éclaira alors le doigt du magicien, qui ne parut pas s'en inquiéter.

— Et maintenant ?
— Ben, on attend. Ce n'est pas immédiat.

Ils attendirent. Et ils attendirent encore. Et au bout d'un moment, ils commencèrent à avoir quelque inquiétude quant à la durée du sortilège d'invisibilité.

Puis la porte s'ouvrit, projetant un grand trapèze de lumière crue sur le sol nu. Six gardes armés jusqu'aux dents étaient à l'intérieur, accompagnés d'un mage barbichu à l'air ombrageux. Nos amis s'immobilisèrent tous autant qu'ils étaient, le cœur serré, les mains prêtes à jaillir vers les armes. Tiberius avait-il trahi ? Les avait-il menés dans un traquenard ?

Mais non, les regards bovins des gardes ne croisèrent pas les leurs, pas plus que les yeux fatigués et courroucés du mage. Les servants de l'Usurpateur sortirent du réduit propret et aveugle qui se trouvait derrière la porte et poursuivirent leur chemin. Tiberius se glissa à l'intérieur derrière eux, actionna un mécanisme bloquant la fermeture et fit signe aux autres d'entrer rapidement et sans crainte. Le principal ornement du lieu était un panneau de bronze plus haut que large vissé contre la porte, incrusté de nombreuses gemmes de pacotille portant chacune un de ces glyphes numériques usités par les sorciers.

Du dudu duduuu dudu duduuu...

— Chaque interrupteur mène à un niveau, précisa Tiberius.

Dududuuu du du dudu duduuu…

— J'avais compris, répondit Vertu, inexplicablement énervée. On va où ?
— Je l'ignore. J'ai compté une vingtaine de niveaux de passerelles au niveau de nos têtes, et cet afficheur magique indique que nous sommes au vingt-sixième niveau. Disons cinquantième ?
— Va pour cinquante.

Du dudu dudu du du dudu duduuu…

Ainsi fit-il. La porte se referma. Il y eut comme un léger choc mais Tiberius rassura ses compagnons d'un sourire.

L'ascension commença au moment où, dans un crissement évoquant le déchirement d'une toile d'araignée, le sort d'invisibilité se dissolvait.

Puis, Vertu mit le doigt sur ce qui l'énervait.

La musique.

Du dudu duduuu dudu duduuu…

— Arrêtez de siffloter ça, c'est agaçant !

Un ding, et un nouveau choc.

La porte s'ouvre

Une deuxième patrouille se présentait devant eux, tout à fait semblable à la première. Sept hommes accomplissant leur office avec lassitude.

Comme un seul homme, les aventuriers prennent un air détaché. Traqueurs et traqués se frôlent, se touchent, se sourient d'un air gêné. C'est curieux la psychologie des soldats, dès qu'ils sont en groupe, ils deviennent moins soupçonneux. Si l'un d'eux envisagea une seconde que ces inconnus fatigués et armés jusqu'aux dents n'avaient rien à faire ici, il n'en dit rien.

Dududu dudu dudu… dudu dudu…

Quarante-sixième, nouvel arrêt. Les gardes descendent.

Du du du dudududu…

Cinquantième. Les portes s'ouvrent.

Immense. Un tas d'or. Non, pas vraiment, des lingots bien alignés, des milliers de lingots d'or et d'argent empilés sur des étagères. Et des sacs de monnaie.

Le trésor de la magiocratie, un des états les plus riches du monde. Et là-bas, au milieu…

Non, c'est impossible.

Non, ça ne peut pas exister, pas de cette taille…

C'est sûrement une illusion magique.

Cette surface, un champ de mort noir et cendre, veinée de ruisseaux de lave…

Et là, ce joyau d'or en fusion… Non, c'est un œil qui vient de s'ouvrir. Un œil qui voit maintenant chacun des compagnons.

Et cette terreur… Oh non, elle ne vient pas d'une illusion… Elle venait de par-delà le temps, elle évoquait ces souvenirs enfouis dans la mémoire collective de la race humaine, les souvenirs de ces millénaires obscurs où les hommes n'avaient d'autre choix pour vivre que la servitude sous Leur joug, et la fuite, loin, sous la surface des terres, dans les étroits couloirs où Ils ne pouvaient s'aventurer qu'au prix de grands risques.

Vertu a senti le sang quitter son visage. Livide, elle lève le bras vers le panneau métallique.

Cinquante-quatre.

Les portes se referment.

Dududu dududu duduuu… dudu duduuuu…

IX.8 Sur les vieux dragons et la sécurité incendie

Cinquante-quatrième étage. Une atmosphère étrange baignait les lieux. La conformation de l'étage n'était pas bien différente de celle des étages inférieurs, mais l'aspect était tout à fait étonnant. Les murs étaient recouverts d'une matière blanche, translucide et légèrement brillante, qui émettait sa propre lumière. Les couloirs avaient été complétés, en haut et en bas, de panneaux leur donnant une section octogonale, forme qui avait semble-t-il quelque importance pour les maîtres des lieux. Des sons inquiétants se faisaient entendre de tous les côtés, chuintaient au travers des murs. Une puissante magie était à l'œuvre aux alentours, il était inutile d'être sorcier pour s'en rendre compte.

Ils ne traînèrent pas à découvert et trouvèrent refuge dans une salle voisine, dont un panneau indiquait obligeamment qu'il s'agissait d'une réserve de nourriture. Comme la précédente, on n'y trouvait aucune trace de nourriture, ni rien qui puisse servir à la stocker, ni rien du tout d'ailleurs, la salle était d'une vacuité confondante.

— Vous avez vu comme moi ? demanda Mark, tremblant.
— Quoi donc ? demanda Sook.
— Le dragon.
— Où un dragon ?
— Ah c'est vrai que toi, tout ce qui se trouve à plus de deux mètres… Il y avait un gigantesque dragon de la variété des pas commodes.
— C'est donc pour ça que vous faites ces têtes d'endives. J'ai vaguement entendu parler d'un bestiau de ce genre, en effet. C'était quoi exactement comme drags ?
— Ses écailles étaient comme un champ de mort noir et cendre, parcouru par des…
— C'était un grand drake igné, dit Xyixiant'h, sinistre. Markhyxas.
— À tes souhaits.
— Tel est son nom.
— Ah, d'accord. C'est vrai que ces saloperies ont toujours des noms à coucher dehors.
— Markhyxas l'abomination. Markhyxas la pourriture vomie par la terre. Markhyxas le dernier de la race maudite. C'était donc là qu'il se cachait.
— Il est si fort que ça ?
— Je crois, expliqua Vertu, que j'ai déjà entendu parler de ce grand ver. Il a, me semble-t-il, inspiré une amusante et instructive ballade intitulée « mouiller la culotte », que notre cher barde va se faire une joie de nous interpréter, s'pas ?
— Plink plink…

> *Tous les gars de ma cité et même d'ailleurs,*
> *De la Tour-aux-Mages à la guilde des voleurs,*
> *Rêvaient de pièces d'or et de joyaux qui brillent,*
> *De gloire et de fortune et puis de jolies filles.*
> *Et c'est comme ça ici et c'est pareil ailleurs,*
> *Tout ce que l'aventure a attiré de meilleur*
> *S'est retrouvé un jour devant le grand donjon,*

Et là vous pouvez m'croire on faisait moins les cons.

Mouiller la, mouiller, mouiller la culotte,
Mouiller la, mouiller, mouiller la culotte...

Alors on s'est avancés, les yeux aux aguets,
D'un coup le ménestrel semblait beaucoup moins gai.
Aussi à l'aise qu'un violeur qui va à confesse,
On aurait pu presser de l'huile entre nos fesses.
Un loup des glaces est arrivé, la pauvre bête
S'est retrouvée hérissée de la queue à la tête,
Des flèches et des carreaux plantés de tous côtés,
En un round il n'en restait plus que du pâté.

(refrain)

Mais plus on descendait plus ça devenait dur,
Combat après combat nos coups étaient moins sûrs,
Les pièges et les embuscades ont fait des dégâts.
La mort a emporté bêtement pas mal de gars,
C'était foireux, souvent on se tirait dessus,
Un copain m'a balancé un vilain coup d'massue,
J'ai été sonné et j'y ai perdu deux dents,
J'avais cherché la merde, et bien j'étais dedans.

(refrain)

Enfin on a découvert la salle au trésor,
Et comme prévu elle regorgeait de gemmes et d'or,
À perte de vue, qu'on aurait cru voir la mer,
C'était si beau qu'on en a tous pleuré nos mères.
Soudain un grondement derrière nous, c'est alors
Qu'on a tous repeint nos bénards en bicolore,
Rien que sa tête était plus grande que ma baraque,
Sans négociation il est passé à l'attaque.

(refrain)

J'ai été dans les premiers à prendre la fuite,
C'est pour ça que je n'ai pas vraiment vu la suite,
J'ai entendu des cris, des vociférations,
Des bruits de combat, et puis de mastication.
Nous étions partis cinq cents mais pas assez forts,
Nous nous vîmes que trois en arrivant au port,
Bredouilles et fatigués on n'était pas très fiers,
Mais on était vivants, c'était une bonne affaire.

(refrain)

L'un devint boulanger, l'autre moine fanatique,

Pour ma part j'ai fait carrière dans l'informatique,
Jamais à plus d'une heure de marche de ma maison,
Évitant soigneusement monstres et donjons.
Écoute donc ton père, pauvre enfant d'imbécile,
Beaucoup sont morts pour que je devienne moins débile,
À l'aventure choisis de puissants compagnons,
Et puis, quoi qu'il arrive, évite les dragons.

— Je me demande bien pourquoi une bestiole de cette taille se cacherait, s'étonna Monastorio. Il avait l'air capable de tabasser les dieux eux-mêmes.
— On ne répand pas la mort, la souffrance et la destruction aveugle pendant deux mille ans sans se faire quelques ennemis.
— Et quel est donc cet ennemi si terrible que même lui soit obligé de s'en cacher ?
— Son ennemi, c'est moi. Lorsque je l'aurai tué, j'aurai presque achevé la tâche de ma vie, car il est le dernier de sa lignée immonde. Je les ai traqués tous, dans les recoins les plus reculés du monde, sous les océans où ils étaient les krakens, au sommet des montagnes, dans les cieux parmi les nuages ou dans les entrailles chthoniennes. J'ai envoyé mille serviteurs à leur poursuite, j'ai forgé mille flèches mortelles pour les abattre. L'un après l'autre, ils sont tombés dans les traquenards que je leur avais tendus, leurs agonies ont réjoui mon âme et soulagé mon cœur, et lorsque j'en aurai fini avec Markhyxas, alors je pourrai poser les armes, et annoncer à ma déesse que l'ancienne guerre est achevée.

Il arrivait parfois à Xyixiant'h, et c'était le cas à cet instant, de s'éloigner des valeurs humaines. L'aura de sainteté la ceignait, une terrible détermination à accomplir son destin se lisait sur son beau visage, curieusement mêlée à la douceur infinie de ses traits. Puis, ses mots tombèrent, comme la dalle de granit d'une tombe ancienne jetée à bas par d'imprudents pilleurs de sépulture, et tous furent éclairés.

— Car en vérité, il est le dernier du sang de Skelos.

Un silence mortel s'en suivit. Ghibli fut le premier à le rompre.

— C'est pourtant vrai que c'est un donjon de bourrins. Bon, la suite des événements ?
— Je peux sentir d'ici ce fameux champ de confinement, annonça Sook avec inquiétude. Il est puissant, très puissant.
— Est-ce qu'on pourrait le couper ? s'enquit Vertu.
— On peut toujours couper un champ de ce type. Le problème de ces dispositifs, c'est qu'il faut des sorciers en permanence pour les alimenter. Il suffit donc de les tuer, et le tour est joué.
— Sauf que ça ne marcherait pas, poursuivit Morgoth. Car Gunt a mis les moyens pour ce champ, je peux sentir d'ici qu'il y a quatre différentes harmonies mêlées, donc quatre sorciers différents, ou quatre groupes de sorciers, qui alimentent la conjuration. Que l'un fasse défaut, et les trois prendront le relais. Que de précautions, comme ils redoutent celui qu'ils tentent d'enchaîner.
— Tu peux les localiser ?
— Ben, vaguement. Il me faudrait un plan détaillé des lieux pour pouvoir en dire plus.
— Eh, dit Ghibli, y'en a un là ?
— Uh ? Mais c'est ma foi vrai ! Regardez ça, mais quelle raison pousserait un architecte de donjon à laisser un plan bien en évidence ?
— C'est marqué dessus, « consignes d'évacuation ».

— Incroyable, il y a tous les niveaux supérieurs, figurés au millimètre près ! Il y a même un petit rond rouge « vous êtes ici ». Et ça, c'est quoi ?

Et comme ils n'avaient rien de mieux à faire ce soir-là, à part bien sûr échapper aux assassins lancés à leurs trousses, ils lurent ceci :

CONSIGNES DE SÉCURITÉ

À suivre en cas de sinistre

- Veillez à conserver en permanence les voies de circulation dégagées en débarrassant les couloirs et escaliers des objets inutiles qui pourraient gêner l'évacuation : emballages, mobilier, papiers, câbles électriques, extincteurs...
- Lors des alertes : laissez vos effets personnels en évidence sur votre bureau afin d'en faciliter la collecte par le service de larcin.
- Dès l'audition du signal sonore, courez dans les couloirs afin d'être dans les premiers à emprunter les ascenseurs. Le nombre minimal de personnes à placer dans un ascenseur en cas d'urgence est clairement indiqué sur un panneau à l'intérieur de chaque cabine.
- Optimisation létale : le mobilier de l'immeuble, les cloisons, les moquettes et les faux plafonds de l'immeuble ont été spécifiquement sélectionnés afin d'offrir une inflammabilité optimisée et un dégagement maximal de fumées toxiques. Les pompiers ayant reçu pour consigne de ne pas monter dans les étages en cas d'incendie, en raison du danger que comporte une telle configuration, nous ne pouvons nullement garantir que vous serez secouru de quelque façon que ce soit. Donc, afin de vous éviter une mort douloureuse par suffocation, le service de sécurité a aménagé un espace de réception situé à gauche de l'entrée B du bâtiment. Cet espace consiste en une dalle de béton haute densité dont dépassent des tiges d'acier verticales de 20 cm de haut, qui vous garantissent un décès automatique et immédiat à condition que vous sautiez au moins du deuxième étage. N'hésitez pas à en faire usage en cas de besoin.
- Si vous êtes témoin d'un départ de feu, attaquez-le à la base des flammes. De préférence à mains nues, afin de prouver votre virilité au personnel féminin de l'immeuble. Ne déclenchez pas l'alarme si vous ne voulez pas passer pour une tarlouze.
- Rassemblez-vous au pied de l'immeuble, service par service, auprès des piliers indiqués sur le plan d'évacuation en annexe. Restez près du pilier qui vous a été affecté afin de faciliter l'identification des corps en cas d'effondrement de l'immeuble.
- Lorsque retentit l'alarme, la conduite à tenir dépend du nombre de personnes présentes avec vous.
- S'il y a plusieurs personnes, pratiquez la manœuvre de Lasch et Vilcouart :
  - Levez les mains en l'air et agitez-les.
  - Courez en cercle dans la pièce.
  - Écriez-vous : « Oh mon dieu, on va tous mourir ! »
- S'il n'y a qu'une seule autre personne avec vous, pratiquez la manœuvre de Phellon :
  - Empoignez fermement un extincteur.
  - Frappez le sujet à la base du crâne.
  - Assurez-vous du décès du sujet.
  - Appropriez-vous les effets de valeur du sujet.
- Si vous êtes seul, pratiquez la manœuvre de Plancais :
  - Glissez-vous sous votre bureau.
  - Mettez-vous en boule, les mains sur la nuque.

    - Appelez votre mère.
    - Pleurez convulsivement.
  - En cas de collision d'un aéronef contre l'immeuble :
    - Mourez.
    - Si Dieu existe, suivez les consignes du personnel ailé.
  - En cas d'alerte chimique :
    - Avisez un collègue détenteur d'un appareil normal de protection (masque à gaz).
    - Manœuvre de Phellon.
    - Défendez vigoureusement votre appareil normal de protection (masque à gaz) contre vos collègues moins rapides. Le gaz devrait rapidement faire son effet, et diminuer le danger qu'ils représentent.

— Bon, dit alors Sook, si ça intéresse encore quelqu'un, pendant que vous vous amusiez, j'ai ourdi un plan subtil, que je m'en vais vous narrer par le menu.
— Oh là là là là...

IX.9 Le châtiment des gardiens

Munis du plan de l'étage, ils n'eurent aucune peine à repérer l'une des quatre chambres d'invocation présentement utilisées par les magiciens de Gunt. Sans bruit, Morgoth neutralisa deux gardes carrés qui encadraient la porte, lesquels s'affalèrent mollement sous l'effet du sortilège soporifique. Puis, Sook s'accroupit dans l'ombre, face à l'entrée de la salle à l'intérieur de laquelle elle pouvait apercevoir les formes des trois puissants mages absorbés par leur ministère, prosternés devant les autels impies de Nug et de Yeb.

Elle fit alors signe à ses compagnons qu'il était temps, comme elle le leur avait expliqué, de se boucher les oreilles, ce qu'elle fit elle-même, et alors prononça-t-elle les phrases abominables et blasphématoires, les mots interdits vomis des tréfonds d'indicibles géhennes peuplées de créatures de cauchemar des difformes mandibules desquelles dégouttent des cérumens stygiens aux relents méphitiques et aux goûts sirupeux qui rappellent un peu la confiture de gratte-cul.

Et tandis que s'élevait le chant psalmodié des serviteurs de l'Usurpateur, la malédiction de la Sorcière Sombre faisait son œuvre, et sa corruption s'étendait à l'intérieur du sortilège de confinement, touchant insidieusement les esprits des trois autres conclaves mystiques, les corrompant de ses noirs effluves. Et soudain, la mélopée entêtante se distordit d'effroyable façon, et bien qu'ils fussent ses ennemis, Morgoth se prit à plaindre sincèrement les malheureux théurgistes ainsi flétris dans leur verbe. Lors, l'un s'écria :

— Enlarge your penis, free cumshot !

Puis, voyant son triste sort, hurla de poignante façon à ses collègues consternés :

— Hardcore amateur lesbian ?

Lesquels répondirent alors, au comble du désespoir :

— Big tits XXX pornpussy, generic viagra income.
— Wholesale ?
— Dramatically low mortgage rates. Bulk e-mail webcam, naked celebrities...

Puis ils se lamentèrent de conserve, en ces termes :

— Fake diplomas, fake diplomas...

Et tandis qu'ils se mortifiaient, Sook, ravie, chuchota à ses compagnons horrifiés :

— Venez, la voie est libre. Ils ne mettront pas longtemps à trouver la parade !

Ils coururent dans le couloir adjacent aussi silencieusement qu'ils le pouvaient, puis arrivèrent devant l'escalier monumental situé au centre exact de la Tour, au confluent exact des quatre salles d'invocation. Il y avait eu une barrière iridescente ici, elle avait disparu. Ils grimpèrent les marches quatre à quatre, traversèrent un étage vide et silencieux, et si les autres ne parurent rien remarquer, il sembla à Morgoth qu'une présence les avaient croisés dans l'obscurité, une ombre, un spectre peut-être, quelque mystérieuse essence les accompagnait, il aurait pu en jurer...

Quoi que ce fût, c'était pressé et ça n'en avait pas après eux, c'était juste passé au travers d'eux avant de sortir par l'escalier aux marches d'acier, derrière. Ils gravirent un nouvel étage, qui avait visiblement été le siège d'un violent combat, et parvinrent enfin dans une vaste salle circulaire.

Cinq gigantesques cristaux pourpres pulsaient en silence, dans les tréfonds translucides desquels on pouvait discerner les corps horriblement distordus de cinq malheureux sacrifiés à quelque rituel nécromantique. Au centre d'un pentagramme d'or vibrant de puissance, était posé un simple autel de pierre grise, si vieux que les deux sinistres têtes de bouc figurées aux deux extrémités en étaient difficilement reconnaissables, à force d'érosion.

Dans un chuintement malsain, la barrière d'énergie se referma derrière eux. En effet, les sorciers de Marakhter avaient recouvré leurs moyens, ou bien avaient appelé du renfort, et de nouveau, le champ de confinement était dressé, les emprisonnant maintenant dans les hauteurs de la Tour de Fer. Emprisonnés, mais aussi protégés de leurs ennemis, ils en profitèrent donc pour faire une halte bienvenue après ces émotions.

L'atmosphère de la salle ne se prêtait pourtant pas spécialement au repos et à la paix de l'âme. Il y avait quelque chose de caché dans l'air, quelque hideuse vérité cachée là, dessous, à une fraction de dimension... Était-ce un sanglot ? Une plainte ? Dès qu'ils tendaient l'oreille, ils n'entendaient plus que leurs cœurs et le cliquètement des plaques de leurs armures. Et ces murs, étaient-ils de cuivre poli ? Qu'étaient ces traces...

— En tout cas, on dirait que tu as retrouvé tes pouvoirs, s'étonna Vertu. Aux dernières nouvelles, un vampire t'avait réduite à l'état de non-magicien.

— Ben kesse tu crois, j'ai bossé pour récupérer ma magie. Petits sorts, moyens sorts, gros sorts... Pourquoi tu crois que j'étais à Dhébrox ?

— Tant mieux, on aura bien besoin de ça. Oh, regardez, un parchemin. là, voyez !

Sur l'autel, en effet, à moitié déroulé. Il n'y était pas dix secondes plus tôt. Avant que Vertu ne parvienne à se décider, et avant que quiconque n'ait eu le temps de l'arrêter, Redshirt, désireux de prouver sa valeur, s'était glissé jusqu'à l'immonde pierre du sacrifice, et avait lu le rouleau.

— Ciel, une énigme ! De l'énochien archaïque, dirait-on. Je traduis pour ceux qui ne le pratiquent pas :

> *Elle posa en ton sein sa griffe d'agonie*
> *Toi seul est bienvenu et ouvrira la porte*
> *Je t'attends, toi et tous ceux qu'ici tu apportes*
> *Ouvre-leur donc la voie, toi qui suis la Furie.*

Sook fit une moue blasée et balaya ses camarades du regard.

— Alors heureusement que je suis là pour traduire la traduction à destination des malcomprenants. La Furie, c'est le surnom de Nyshra. Je crois me souvenir que cette déesse a la curieuse manie d'apparaître à quelques rares élus sous forme d'un tigre à l'aspect terrifiant, et de leur lacérer l'abdomen de ses griffes afin de leur conférer sa force et sa soif de vengeance. Les élus en question deviennent alors plus ou moins des prêtres, des sortes de saints dotés de pouvoirs spéciaux. Allez, soyez pas timides, faites montrer vos nombrils, qu'on n'y passe pas la nuit.

— Inutile, dit Mark.

Lui et Vertu se regardèrent un long moment, les yeux dans les yeux. Le jeu devait sans doute consister à rester immobile le plus longtemps possible avant de trahir la moindre émotion.

Puis Vertu se détourna, sortit de son pourpoint le symbole de fer qu'elle portait contre son cœur, l'hexagramme de Nyshra, et sans un mot le posa sur l'autel.

La lumière baissa soudain dans la salle. Lorsqu'elle revint, ils étaient dans une chambre plus petite, mais toujours circulaire, le pentacle et l'autel étaient eux aussi présents. Les murs de pierre bleu pâle ornés de motifs géométriques se paraient de tentures bariolées et de meubles de goût, renfermant toutes sortes de potions et d'ustensiles magiques de grand prix. Un homme en lourde et longue robe de mage bleue se retourna, marquant quelque surprise. Il semblait vieux, très vieux, sa barbe blanche comme la neige fraîche descendait jusqu'à son abdomen, cachant entièrement sa bouche et ses joues. Toutefois, ses yeux bleus s'illuminèrent lorsqu'il vit les intrus, il leva au ciel ses grandes mains aux longs doigts tachetés de projections magiques, et d'une voix chaude et joviale se réjouit :

— Vous avez réussi ! Mes amis, je vous félicite, vous avez accompli un réel exploit, bravo. Bienvenue dans la modeste prison qu'on m'a allouée, venez, venez que je vous voie de plus près. Ah, mes vieux yeux sont fatigués d'avoir vu tant de traîtrise.

Et aucun des onze aventuriers ne douta une seule seconde d'avoir en face de lui le légendaire Athanazagorias Dumblefoot, légitime Magiocrate de Gunt et plus puissant magicien de la terre.

— Vous êtes je crois les aventuriers que ce bon vieil Olipharius m'a envoyés pour me délivrer... oui, nul autre n'aurait pu passer la barrière que j'ai dressée entre moi et mes ennemis. Venez, venez, racontez-moi votre histoire, des héros de votre trempe ont sûrement vécu bien des choses passionnantes.

— Votre excellence nous flatte, répondit Vertu, hélas s'il est vrai que l'ambassadeur Rastampolias nous a envoyés à votre secours, j'ai peur que nous n'ayons échoué dans notre mission. Nous avons bien traversé le champ de confinement qui vous isolait, mais les sorciers de l'usurpateur l'ont refermé derrière nous.

— Oui, je sais, je l'ai ressenti. Toutefois, ils ignorent que ce bref instant d'ouverture leur sera fatal. J'ai en effet un plan pour tirer parti de votre intrusion, et qui nous permettra de nous évader.

— Merveilleux !

— Eh oui, on me prête quelques talents. Eh eh eh... Suivez-moi, suivez-moi...

Il rit avec malice tout en caressant son interminable barbe, heureux à l'idée du tour qu'il comptait jouer à ses ennemis. Avec la troupe à sa suite, il se perdit dans les couloirs largement éclairés de son domaine.

— Et, c'est quoi ce plan ?

— Venez, je vais vous expliquer ça devant un bon repas. Venez venez, il y a là un ami que vous avez déjà rencontré, je crois, vous pourrez discuter du bon vieux temps.
— Un... ami ?

Il s'immobilisa devant une porte blanche, et posa la main sur la poignée.

— ...mais je préfère vous prévenir, euh... comment dire... Ce serait bien que vous ayez une attitude... euh, ouverte, face à la vie et aux aléas qu'elle comporte... comment dire... Enfin, bref, ne soyez pas trop surpris.

Puis il ouvrit la porte, et invita Vertu à entrer la première. C'était une salle à manger, aux murs et au mobilier d'une blancheur surnaturelle. À l'autre bout d'une immense table ovale, on voyait une forme noire ramassée sur un fauteuil, on eût dit un tas de chiffons informe. Soudain, la forme se redressa, et deux yeux rougeoyants transpercèrent les ténèbres.

Un Khazbûrn !

Dans un réflexe d'une promptitude surhumaine, l'arc de Vertu se retrouva dans sa main, deux flèches partirent presque simultanément. Elles se brisèrent sur la paume ouverte de l'adversaire honni.

Sa puissance mentale jaillit alors, et arracha à la voleuse son arme elfique. Le terrible Khazbûrn se l'appropria, satisfait, puis d'un geste, écarta les chaises de la table, et invita poliment les Compagnons du Gonfanon à prendre place.

— Ça va vous étonner, mais je vous assure qu'il y a une explication rationnelle et logique à ceci.

IX.10 La Distillation de l'Anneau

— Eh oui, vous l'avez deviné, c'est moi qui ai créé ces serviteurs que vous appelez des Khazbûrns. Ce n'est du reste pas la meilleure chose que j'ai faite dans ma vie, croyez-moi, et pourtant mes intentions étaient louables, je ne souhaitais que le bien de l'humanité.
— Et vous avez donc créé ces assassins ? s'étonna Morgoth.
— C'est un peu plus compliqué, hélas. Voici pas mal d'années, un mage se faisant appeler Thargol vint me voir pour que je l'aide, car il était rongé par une terrible malédiction. Son visage, son corps entier se recouvraient jour après jour de taches sombres et douloureuses, ses membres étaient pris de faiblesse et de spasmes, il perdait l'appétit et le sommeil. Je vis que son mal était d'origine magique, et que cette magie était d'une rare puissance. Malgré toute ma science, je ne pus rien pour le malheureux, mais il me confia avant de mourir la cause de son mal, et soudain je fus pris, eh oui, d'une irrépressible terreur.
— L'Anneau d'Anéantissement ?
— Tout juste. Je me souviens encore de cet instant où je le vis pour la première fois, au fond d'un minuscule coffret. Il l'avait remisé dans une simple armoire, entouré de conjurations protectrices, et n'y avait pas touché depuis des mois, mais s'il avait pu résister de toute son âme à la séduction de l'Anneau, les contacts répétés qu'il avait eu avec cet artefact ancien avaient corrompu sa chair. Ainsi, j'entrai moi-même en sa possession, tragiquement prévenu du sort qui m'attendait si je tentais de m'en approprier la puissance. À l'époque, je venais à peine de prendre la charge de Magiocrate, et les devoirs s'y rattachant m'accaparaient grandement, aussi rangeai-je soigneusement l'Anneau dans un champ de confinement, assez semblable dans son principe à celui qui nous entoure présentement.
— C'est la sagesse même, approuva Morgoth.

— Or, dans les semaines qui suivirent, je revins plusieurs fois dans la chambre où j'avais confiné l'objet. Je m'assurais qu'il était toujours là, que personne ne l'avait dérobé, bien que je n'eusse dit à personne qu'il était en ma possession. Je revenais pour jauger sa puissance, pour tenter de comprendre la source de sa puissance et les émanations méphitiques qu'il exhalait. Une nuit, je me réveillai, pris de crises d'angoisse, pour m'assurer qu'il était encore en ma possession. Il était toujours là bien sûr, minuscule, anodin d'aspect, la lueur rouge de ma torche dansait à sa surface. Il n'a rien de remarquable dans son aspect, le saviez-vous ? J'ai alors connu un grand soulagement à le voir, et puis soudain, ce fut une terrible révélation pour moi. Je compris que je me leurrais, je compris que moi, Athanazagorias Dumblefoot, malgré mes pouvoirs, ma connaissance et mon expérience, malgré toutes les précautions que j'avais prises pour m'en protéger, j'étais en train de succomber à son pouvoir mortel. Aussi sûrement que la marée montant à l'assaut d'un château de sable, il sapait les fondements même de mon âme. Mais je vois à votre mine, mon jeune ami, que vous comprenez ce dont je parle.
— Certes... certes, approuva Morgoth, la gorge sèche. Mais poursuivez votre récit, je vous en prie.
— Donc effrayé par ce que j'avais découvert, je travaillais d'arrache-pied pour contenir la mortelle séduction qui émanait de l'Anneau. Je consultai les savants les plus érudits, envoyai mes agents dans toutes les bibliothèques du continent, évoquai démons et créatures d'outre-monde pour qu'ils m'indiquent la voie à suivre pour détruire cette abomination. Mais partout on me faisait la même réponse : l'Anneau est indestructible.
— Même si on le jette dans les tréfonds de la forge maudite dont il est issu ? proposa Sook.
— Vous devez confondre avec un autre anneau, ma jeune amie. Du reste la chose fut déjà tentée, voici cent siècles. La forge fut détruite, ainsi que l'imprudent qui avait essayé le coup, seul est resté l'Anneau.
— Oh. Je me disais aussi, c'était trop facile.
— Toutefois, je conçus un plan. Si la puissance de l'Anneau ne pouvait être brisée, au moins pouvait-elle être fragmentée. Je fabriquai alors une machine capable de le diviser, le Distillateur, et je mis toute ma science et toute mon énergie dans ce projet. Et au final, il advint que je réussis. Ainsi, l'essence maléfique de l'Anneau fut-elle répartie entre neuf anneaux de moindre puissance, certes assez malévolents pour corrompre l'âme d'un homme ordinaire, mais pas assez puissants pour faire de lui une invincible menace.
— Je vois, dit alors Vertu (qui du coin de l'œil surveillait le Khazbûrn silencieux à son côté). Mais ces anneaux, ils animent maintenant les noirs cavaliers qui nous poursuivent, si je ne m'abuse. Quelle idée vous a donc pris ?
— Hélas, c'est là que j'ai péché. Comprenez que lors de mes recherches sur l'Anneau, j'ai tâché d'être discret, mais malheureusement, pas assez je le crains. L'Anneau excite la convoitise des hommes médiocres, qui pensent qu'ils pourront le maîtriser, qu'il fera d'eux le maître de l'univers. Quelques nécromants, quelques seigneurs ambitieux entendirent parler de mes travaux et en soupçonnèrent l'objet. La prophétie dit qu'un démon s'est éveillé, avide du pouvoir de l'anneau. On dit que deux divinités maléfiques, Nyshra et Naong, le convoitent aussi et ourdissent des plans tortueux pour s'en emparer, mais ça, vous le savez déjà. Peu après la distillation de l'Anneau, trois voleurs habiles poussés par l'avidité parvinrent à me berner et à s'emparer des neuf fragments. Ils étaient malins, et s'ils n'avaient sous-estimé les pouvoirs de ce qu'ils étaient venus dérober, ils auraient pu réussir. Hélas pour eux, ils étaient dotés d'âmes faibles et succombèrent au pouvoir, certes réduit, mais toujours redoutable des anneaux. Une fois qu'ils en eussent enfilé un chacun, ils perdirent toute humanité, et devinrent

de noirs serviteurs du mal.

Dumblefoot s'arrêta un instant dans son récit, visiblement embêté par quelque aveu difficile qu'il devait pourtant faire.

— Vous devez savoir que je n'étais pas totalement démuni face au vol dont j'avais été victime, car le Distillateur était bien plus qu'une simple machine à découper les objets magiques, les anneaux lui étaient toujours liés. Lorsqu'ils décidèrent de les porter, les voleurs en devinrent les esclaves, mais ils devinrent aussi soumis au Distillateur, c'est-à-dire qu'ils devinrent mes asservis. Ainsi les fis-je revenir, les trois premiers porteurs d'anneau, les maudits, que je nommai le Décorateur d'Intérieur, Mange-pépins et Pas-top-rapide.
— Hein ?
— Ben... Vous devez savoir que j'ai une assez mauvaise mémoire des noms et des visages, alors je leur ai donné des surnoms parlants... Le Décorateur d'Intérieur m'avait semblé un peu efféminé, Pas-top-rapide était effectivement un peu benêt, et Mange-Pépins... ben... je sais plus. Enfin bref, j'avais maintenant trois gardes puissants pour protéger les autres anneaux. D'autres voleurs se présentèrent, mais à chaque fois, nous pûmes déjouer leurs plans, et bientôt, chacun des neuf anneaux fut attribués à un serviteur.
— Cool. Et où ça s'est cassé la figure, votre plan ?
— J'ai appris à mes dépens qu'il fallait prendre garde aux médiocres. Ils savent ne pas pouvoir compter sur leurs talents pour se maintenir à leur position, et sont prêts à toutes les bassesses pour vous abattre dès qu'un soupçon effleure leur petite âme que vous menacez les misérables prérogatives qu'ils se sont arrogées à force de vilenie, flatterie et génuflexions serviles. Tout ça pour dire que je fus trahi, voilà tout. Marakhter était mon disciple et, une fois que je fus Magiocrate, mon Sénéchal, un homme de confiance que j'avais choisi entre autres pour son peu d'ambition, un des rares à qui j'avais confié le détail de mes plans et de mes préoccupations concernant l'Anneau. Vous l'avez deviné, il abusa de ma confiance. Une fois les anneaux protégés chacun par un serviteur, j'entrepris sur ses conseils de faire construire l'œil de Bronze. Son but était là encore de protéger l'Anneau contre les influences maléfiques de ceux qui le convoitaient, en effet, tous mes ennemis étant en théorie de puissants sorciers, ce dispositif devait me permettre de localiser ses émanations où qu'elles se trouvent, fût-ce sur un autre continent, et de sonner l'alarme en cas d'intrusion. Marakhter participa à la construction de l'œil de Bronze, et me convainquit que des forces étrangères s'amassaient à nos frontières pour nous abattre. Aussi approuvai-je son plan consistant à armer Gunt, à employer toutes les ressources du royaume à amasser une immense armée magique telle que le monde n'en vit jamais, et à construire cette tour dans laquelle nous nous trouvons. Tout à mon Anneau, je n'avais pas vu que l'ambition le dévorait, je n'avais pas vu que lui et la Reine Noire étaient des disciples de Naong et de son ordre secret, et qu'ils agissaient de conserve pour conquérir le monde.
— Et mon école ? demanda Morgoth. La tour du Cygne Anémique fut rasée par les Khazbûrns, les aventuriers de la Tombe-Hélyce furent massacrés, mais pourquoi ?
— Je l'ignore, hélas. Marakhter m'avait convaincu que le concours efficace de mes serviteurs était nécessaire à l'éradication d'éléments subversifs complotant contre Gunt. Et moi, je l'ai cru, benêt que j'étais, lui qui était le seul véritable élément subversif à comploter. Sans doute y avait-il dans la tour du Cygne Anémique quelqu'un qu'il craignait, soit en raison de sa puissance, soit parce qu'il avait découvert la raison de ses plans, qui sait ? Pour la Tombe-Hélyce, j'ai cru comprendre qu'il souhaitait abattre Thomar de Gorlenz, et il y est parvenu, le bougre. Et il y eut d'autres crimes commis sous mon autorité, mais à son instigation. Aveugle

que j'étais ! Ah, sot vieillard bouffi d'orgueil...
— Allons, excellence, j'ai appris que les masques du mal sont souvent trompeurs, et que nul ne peut être blâmé pour avoir cru un mensonge.
— Merci pour votre indulgence, jeune homme, mais j'ignore si je la mérite. Toujours est-il qu'ayant finalement compris son manège, bien qu'il ait éloigné de moi tous ceux qui m'étaient fidèles, je refusai de participer plus longtemps à ses plans maléfiques. Je dispersai alors mes serviteurs, et pour qu'ils ne puissent être rassemblés, je les envoyai donc en mission avec consigne de rassembler chacun une troupe qui, au moment venu, servirait à abattre l'Usurpateur et restaurer l'ordre naturel dans Gunt. Comme l'Imprécis était mort, et je crois d'ailleurs que c'est vous qui l'avez tué...
— L'Imprécis ? Ah oui, sans doute ce gentleman qui nous a donné bien de la peine à la sortie du donjon de Sandunalsalennar.
— Sa défaite ne me surprend pas, il était le plus faible des neuf. De son vivant, il était fort maladroit, d'où son surnom d'ailleurs. Je suppose que son anneau a été perdu et qu'il est maintenant en possession de nos ennemis, ce qui est très fâcheux.
— Rassurez-vous messire, déclara Morgoth, je l'ai ici sur moi.
— Merveilleux ! Ah, vous ne me portez décidément que de bonnes nouvelles. Donc, j'enjoignis Mange-pépins de se rendre à B'rszon Herk...
— On l'a croisé, annonça Vertu.
— Pas-top-rapide fut envoyé dans la forêt de Trousse afin de s'assurer le concours d'une tribu de broos, Emmerdeur et Ôte-l'Envie partirent dans les monts du Portolan afin de requérir l'assistance des dragons des glace, j'expédiai Pisse-au-Vent jusqu'à la mer Kaltienne afin qu'il obtienne l'alliance des harpies et de l'erynie Numbarish, qui règne sur l'île de Bakhunos, j'envoyai Hyperexponentiellehuitpointquatre jusqu'aux bois nordiques de Nerkathor pour qu'il convainque les hommes-arbres de nous aider, ainsi que les tribus de pictetés qui vivent là...
— Hyperexponentiellehuitpointquatre ? Quel curieux surnom.
— Oui, en effet... je ne me souviens plus trop pourquoi je l'a appelé comme ça d'ailleurs. Attendez, ça va me revenir... Ah oui, ça y est, je lui ai donné ce surnom car dans le civil, il était forgeron.
— Et alors ?
— Ben, Hyperexponentiellehuitpointquatre, monsieur la forge...
— Eh ?
— C'est pas grave. Et donc, j'envoyai l'Autre là courir après les gobelins des plateaux de Bolduc.
— Quel autre ?
— L'Autre là. C'est son surnom. J'étais en panne d'inspiration.
— Il en manque un, je crois.
— Certes, le premier et le plus puissant des neuf-qui-furent-asservis, le Décorateur d'Intérieur. Je l'envoyai dans les égouts de Jhor afin qu'il prenne contact avec les abominables créatures qui y vivent, résidu d'expériences malheureuses de nécromancie. Et je fus bien inspiré ! Car peu après, voici que Marakhter, sans doute flairant le mauvais coup, me prit dans un piège et, inconscient, me fit transférer jusqu'à Jhor et incarcérer ici même, dans cette Tour de Fer que j'avais fait construire.
— Trahison !
— C'est un peu ce que je me suis dit aussi. Toujours est-il qu'il ignorait qu'à Jhor se trouvait mon serviteur, lequel apprit mon infortune, et trouva le moyen de se frayer un passage jusqu'en haut de la tour et de me libérer de la torpeur magique qui m'emprisonnait. Hélas, alors qu'il

procédait, les mages du félon se regroupèrent et, voyant qu'ils n'arriveraient pas à me vaincre par les moyens honnêtes d'un loyal combat, prirent le parti de mettre le siège autour de mon étage. Par bonheur, j'avais prévenu quelques amis et alliés fidèles de l'infortune que je pressentais, et voici comment ce bon Oli vous a envoyés à moi.
— Toute cette histoire s'explique maintenant, dit alors Vertu. Et combien de temps croyez-vous que nous puissions tenir ici ? Peut-être quelqu'un lancera-t-il une expédition à votre secours, j'ai cru comprendre en effet que votre évasion n'était plus vraiment un secret, et qu'en outre vous jouissiez du soutien populaire, on finira donc bien par vous sortir d'ici.
— Ah oui ? Hélas, je crains que nous n'ayons plus vraiment de temps devant nous. Des sentinelles magiques que j'avais placées en secret aux frontières du royaume m'ont alarmé voici peu, des éléments ennemis foncent droit sur Jhor.
— Une armée ?
— Oh non, juste quelques personnes, mais très puissantes. Ils sont l'élite des serviteurs de Naong, les meilleurs guerriers qui soient. Ils sont équipés d'armes et armures magiques, et leurs pouvoirs mentaux sont tels qu'ils peuvent rivaliser avec mes... Khazbûrns, comme vous les appelez.
— La Griffe Noire ! éructa Monastorio.
— Tout juste, messires, je vois que vous avez déjà entendu parler de ces sinistres sbires.
— Hélas, pour mon malheur. Mais poursuivez, je vous prie.
— Bien, je pense que l'Usurpateur les a fait mander pour briser la barrière qui me protège et m'assassiner. Et je dois dire qu'ils ont quelques chances de succès. Ils seront là d'ici une dizaine d'heures tout au plus, il faut donc que nous soyons partis avant.
— Très juste, demanda Mark, et comment on fait ?
— Il y a quatre convenants de sorciers qui activent le champ, mais ils ne font que redistribuer l'énergie mystique fournie par un condensateur gigantesque, situé juste au-dessus de la grande galerie des monstres. C'est une machine qui extrait la puissance des deux piliers de lumière bleue que vous avez sans doute vus en venant. Si vous mettez hors service cette machine, le champ sera coupé, et ils ne pourront pas le remettre en marche malgré leurs efforts. J'ai par bonheur un plan de l'étage en question qui vous sera utile dans cette tâche. Malheureusement, la pièce où se trouve le condensateur est fermée par une porte qui ne peut s'activer que depuis une salle située à l'autre bout de l'étage, il faudra donc qu'une deuxième équipe parvienne jusque-là et ouvre la voie à la première. Ah, j'oubliais, il y a aussi, gardant le condensateur, deux puissants golems de magie, des créatures que comme leur nom indique, aucune espèce de magie ne peut toucher, pas même celle qui anime vos armes.
— Ben c'est gai.
— Il faudra donc que vous trouviez autre chose. Voilà. Une fois le champ ouvert, vous revenez ici même et je nous téléporterai en sécurité. Des questions ?
— Oui, dit Sook, on ne sait toujours pas comment sortir du champ de confinement.
— Ah, suis-je sot, j'oubliais. Vous sortirez exactement de la même façon que vous êtes entrés.
— Mais, c'est fermé.
— Oui, mais c'était ouvert.
— Oui, mais maintenant c'est fermé.
— Oui, mais c'est resté ouvert suffisamment longtemps.
— Oh, je crois que je comprends, s'émerveilla Redshirt. Vous avez sans doute l'intention d'utiliser une boucle de Majel pour créer une convexion de flux chroniton !
— Bravo mon jeune ami, vous êtes doté d'un esprit vif, vous avez de l'avenir monsieur... monsieur ?

— Redshirt. Tiberius K. Redshirt.
— Ah. Bon, oubliez ce que je viens de dire. Pour les profanes, le principe est le suivant : je vais projeter vos essences mystiques dans le passé, très exactement à l'instant où le champ était ouvert, puis vos essences vont revenir dans l'avenir, c'est-à-dire au moment précis où je vous aurai fait disparaître, mais à l'extérieur ! Or les lois de l'univers sont ainsi faites que vos corps, séparés qu'ils seront de vos esprits, traverseront naturellement la barrière et se retrouveront du bon côté.
— Waaa, fit Morgoth. Mais comment accomplir un tel prodige sans inverseur de polarisation quantique ni chambre Atermox ?
— C'est impossible, répondit le Magiocrate. Heureusement, ces traîtres sont aussi bêtes qu'ils sont fourbes, ils m'ont enfermé à un étage où se trouve tout un bric-à-brac magique de haut niveau, y compris ces appareils ! Sont-ils niais tout de même ?
— Ah, mais nous sommes sauvés alors !
— Oui, mais à un détail près. Il me faudra encore quelques heures de réglages pour arriver au résultat souhaité. Mais j'y songe, puisque vous êtes deux hommes de l'art, vous plairait-il de me seconder dans cette tâche ?
— Ah mais oui, mais quel honneur ce serait pour nous de vous servir ! s'exclama Morgoth.
— Quoique indignes de cette tâche, nous en serions flattés, Vénéré Patriarche, renchérit Tiberius.
— Euh, dit Sook, un peu agacée, il est gentil vot'plan là, mais on fait quoi pour l'œil de Bronze ?
— Ce n'est pas une arme, expliqua le Magiocrate, ce n'est qu'un moyen de surveillance.
— Merci, j'avais compris, mais vous pensez bien que depuis qu'on est entrés ici, ils doivent surveiller toute la zone de près avec leur bidule. Je me doute que votre champ machin les empêche de regarder ici, mais dès qu'ils verront qu'on est sortis, ils comprendront vite ce qu'on essaie de faire, et adieu le plan, et adieu nous aussi.
— Mais, c'est pourtant vrai, votre remarque est frappée au coin du bon sens.
— Merci.
— Je suggère donc qu'au lieu de faire deux équipes, vous en fassiez trois. Par bonheur, vous êtes assez nombreux.
— La question, persifla Vertu, est de savoir qui va faire la partie de Sook, sachant que ses plans ont un taux de réussite quasi-nul et un taux de mortalité inversement élevés.
— C'est pas la peine, dit la sorcière, j'irai seule faire péter le nœunœuil. Mais si, mais si, j'y tiens. J'ai du reste dans mon sac à malice un petit dispositif tout à fait idoine à cet usage.
— Bien, si vous tombez d'accord là-dessus... Je vous laisse régler les détails du plan d'action entre gens de l'art et profiter de mon hospitalité, pendant ce temps, nous allons faire notre travail. Allons jeunes gens, en avant, pas de temps à perdre, suivez-moi jusqu'à la salle des machines.

IX.11 Amicales discussions avant la bataille

— Dis-moi, elfe jolie, quel tourment est le tien, toi que je vois solitaire et songeuse à la fenêtre ? Est-ce le sort de Morgoth qui t'inquiète ?

Xyixiant'h connaissait peu Sook, mais elle l'avait assez fréquentée pour savoir que ce vocabulaire ne lui était pas familier, et qu'il cachait quelque secret dessein.

— Certes non, je sais qu'il saura se débrouiller. C'est un sorcier capable et je ne doute pas

une seconde qu'il fasse merveille aux côtés du Magiocrate.
— Certes, certes. Il est plus habile qu'il en a l'air, je m'en suis aperçue. Mais dis-moi, quelles sont vos relations exactement ?
— Des relations très saines et parfaitement naturelles, sois-en certaine.
— Ah, bien. Mais, où en êtes-vous exactement de… l'avancement naturel des choses ?
— C'est un peu indiscret, mais ça n'a rien d'un secret, nous en sommes… Ah, mais je vois où tu veux en venir…
— Hein ?
— Si c'est pour une Compulsion d'Ouverture Immédiate, je crains de ne plus réunir toutes les conditions.
— Ah. On te l'a déjà faite.
— Et puis d'ailleurs, ça fait longtemps que je ne réunis plus toutes les conditions, si tu veux le savoir.
— Bon, ben ça coûte rien d'essayer, s'pas. Et puis de toute façon, même si tu étais encore… en état, je ne suis pas sûre que ta nature se prêterait à ce sortilège, si tu vois ce que je veux dire.
— Pas vraiment.
— Eh bien, ton nom m'a semblé vaguement familier la première fois que je l'ai entendu, mais je n'arrivais pas à remettre le doigt dessus, tu vois, ce genre de sensation agaçante… Et puis quand tu as parlé du dragon Markhyxas, cette vieille légende m'est revenue. Celle d'une très ancienne créature du nom de Xyixiant'h, la protectrice de la déesse Yeshmilaï, envoyée sur terre par les dieux après le Cycle de Sang pour anéantir tous les rejetons de Skelos. À part que dans la légende, cette créature n'est pas exactement une elfe.
— Ah oui, je connais cette histoire. Un dragon mordoré, si je ne m'abuse…
— Précisément, c'est ce qu'on dit. Le choix des Dieux fut d'ailleurs assez curieux, car ce sont de pauvres et chétives créatures que les dragons mordorés, obligés de se cacher à la vue de tous pour se soustraire à la convoitise des hommes cupides qui cherchent à les dépouiller de leurs organes, de leur sang et de leurs écailles, parées de singulières vertus magiques. Certes, ils sont les maîtres de l'illusion, et peuvent ainsi se dissimuler parmi les bipèdes que nous sommes, mais si jamais leur secret est trahi, quel triste sort, vraiment, que d'être disséqué vif pour servir les sombres desseins de quelque nécromant.
— J'en frémis. Heureusement pour eux, ces êtres sont dotés de sens aiguisés par la nécessité. Savais-tu qu'ils sont les limiers des dieux lorsqu'il s'agit de traquer les forces du mal ? Leur odorat est si perçant qu'ils peuvent repérer la trace ancienne d'un suppôt du malin à des lieues à la ronde, le suivre et le débusquer dans sa cachette, quels que soient les déguisements et les précautions qu'il prendra pour se cacher.

Le grand sourire de l'elfe découvrait maintenant à dessein ses dents, aux bords particulièrement nets et aigus, et ses doigts menus aux longs ongles blancs passaient sur la joue maintenant livide de Sook, pétrifiée, avant de glisser dans sa chevelure rouge, courte et grasse. Ses lèvres délicates effleurèrent l'oreille de la sorcière, et elle y murmura, moins fort que le vol d'un papillon :

— J'ai su qui tu étais avant même de te voir, et tes manigances misérables me laissent froide. Tu n'auras de moi pas une écaille, pas une griffe, pas un croc. Des petits démons insignifiants de ton espèce, j'en avais broyé cent entre mes mâchoires avant d'être adulte. Je connais les… choses de ta sorte, bien mieux que tu ne te connais toi-même. Mais regarde-toi donc avec ta carcasse mal fagotée, ton regard myope et ton pelage huileux, lémure bouffi d'orgueil, tu

n'es qu'un moucheron face à ma toute-puissance, tu n'es rien. Ne me menace plus, ni moi ni aucune de mes connaissances.

Durant toute sa tirade, Xyixiant'h n'avait élevé la voix à aucun moment, ni ne s'était défaite de son grand sourire.

— Note, rajouta-t-elle, quand on est à la fois bouffi et huileux, on peut avoir du succès à la télé.

*
* *

— Et ça, c'est donc un portrait de ma vieille mère. Ah, l'admirable femme, comme elle a peiné pour élever seule ses enfants. Mais je ferai en sorte qu'elle soit fière de son fils, croyez-moi ! Et ici voici ma promise, la douce Wayonna. Nous avons juré de nous marier à l'été prochain, lorsque j'aurai fini mon noviciat et que je serai z'établi. Et voici maintenant mon frère aîné Gracchus, qui est dans le commerce des spiritueux.
— C'est bien d'avoir une famille, convint Piété. Eh, Vertu, que penses-tu des valeurs familiales.
— Je n'en pense pas grand chose.

Elle était assise sur un banc, les coudes sur ses cuisses, son épée nue pendant entres ses jambes, le regard perdu dans les reflets de son tranchant. Elle semblait lasse tout d'un coup, et triste comme un macareux Polonais.

— Tiens, c'est vrai ça, rigola Mark. Tu n'as jamais songé à te retirer de tout ce cirque, à trouver un mari honnête et travailleur, un bon métier, une petite fermette en rondins au milieu des champs vallonnés ? Tu as encore l'âge d'avoir des mouflets.
— Merci pour le « encore ».

En temps normal, elle aurait menacé le paladin de l'émasculer, mais il était visiblement impossible de la dérider cette nuit-là, aussi se retira-t-il pour aller jouer aux dés avec Ghibli, Sarlander et Monastorio. Seul Piété resta à son côté, car il devait s'enquérir d'une question qui le turlupinait depuis sa première rencontre avec Sook. Donc, avec la subtilité qui lui était habituelle et son art consommé de la périphrase, il demanda :

— C'est vrai que ton vrai nom est Legris ?

Elle leva les yeux vers lui, un peu trop vivement, puis feignit l'étonnement, assez mal.

— Qui donc t'a raconté cette niaiserie ?
— La rouquine a gaffé.
— La rou... Ah la truie !
— Il paraît aussi qu'on se ressemble. C'est pour ça que je me suis dit qu'on devait être vaguement apparentés. Tu es trop jeune pour être ma mère, mais il m'est revenu le souvenir d'histoires que m'avait racontées Droiture, mon frère aîné, à propos d'une sœur plus âgée encore, qui avait quitté la maison avait que je ne naisse. Elle portait le nom de Chasteté, je crois.
— Drôle de nom pour une vieille pute comme moi, pas vrai ?
— Alors, c'était bien toi, ma sœur.
— Ton histoire est exacte sauf sur un point. Je n'ai pas quitté la maison avant ta naissance, j'en ai été chassée par nos parents juste après. Il y avait une bouche de trop à nourrir, et j'étais une fille, alors le choix était vite fait. Père ne m'avait du reste jamais particulièrement portée dans son cœur.

— Désolé.
— C'était pas ta faute. Et puis, j'ai survécu, c'est plus que n'en peuvent dire nos frères et sœurs, je crois.
— Hélas. Tu n'as pas l'air bien effondrée par leur disparition.
— On doit tous mourir un jour. Crois-tu qu'on vive éternellement ?
— Curieuse façon de voir les choses.
— J'ai été témoin de bien des misères révoltantes au cours de ma vie, et je pense que mourir jeune vaut mieux que certaines longues existences. Mais laissons là ma triste philosophie, je suis de sombre humeur ce soir. Tu as donc suivi mes traces, à quelques années de distance. Je suis heureuse que tu t'en sois tiré. Voilà, tu sais toute l'histoire.
— Peut-être peux-tu encore m'éclairer sur ceci. Ce pendentif de pierre, je l'ai emporté avec moi lorsque j'ai quitté moi-même la ferme familiale. Il paraît que c'est elfique, et notre père semblait y tenir beaucoup, c'est pourquoi je lui ai volé d'ailleurs.
— Ça alors ! Regarde, je porte le même ! C'est pourtant vrai que tu as suivi mes traces... Ah ah ah, tu as bien fait on dirait. Ces pierres sont magiques, à n'en pas douter, ce sont de puissants talismans. Le fait que nous seuls de la famille ayons survécu n'est sans doute pas un hasard. Sais-tu d'où ils viennent ?
— Père disait l'avoir trouvé dans les bois du côté de la Combe Noire.
— Ah évidemment, encore un mensonge. Si tu es déjà allé à la Combe Noire, tu as déjà vu les pierres étranges qui jonchent le sol, certaines évoquent des tronçons de colonnes, des linteaux de portes, et lorsque la lune pleine les éclaire, il arrive que d'étranges lignes d'écriture se dévoilent à leur surface. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'un établissement elfique s'était dressé là, voici des siècles.
— C'est donc bien de là que viennent ces pierres.
— Oui, sauf que ce gros lard n'aurait jamais pu glisser sa carcasse avinée dans le minuscule orifice conduisant à l'antique chambre qui contenait ces deux pierres. C'est moi, évidemment, qu'il a envoyée là-bas. Je lui ai donné une des pierres que j'avais trouvée, mais j'avais caché l'autre. J'étais petite mais pas idiote.
— Bien vu.

Il prit sa main. Et ils se donnèrent une longue et fraternelle accolade.

— On dit que le goût pour des partenaires plus jeunes est un des premiers signes de l'âge, persifla Mark du fond de la salle. Vertu fit mine d'encocher une flèche dans son arc.
— Fais-moi plaisir, cours en zig-zag.
— Eh, compagnons, fit Xyixiant'h. Venez ici me dire ce que vous voyez en bas.

Ils s'approchèrent. Les premiers feux de l'aurore bleuissaient le ciel au-dessus des montagnes d'Orient toutes proches, et l'on parvenait déjà, avec de la persévérance, à deviner le tracé des rues, places et bâtiments de Jhor en contrebas.

— Où ?
— Juste là, de l'autre côté du grand portail monumental.
— Ah oui, on dirait qu'ils sont en train de creuser un grand trou. Dommage que Tiberius soit absent, il aurait pu nous dire de quoi il retournait.
— C'est très grand cette excavation, vous ne trouvez pas ? Et là, on a dressé des échafaudages et entassé des poutres et des plaques immenses. Et regardez un peu la forme du chantier, il ne vous rappelle rien ?
— Nyshra vengeresse ! s'exclama Vertu. Ils ont commencé à construire une deuxième Tour de Fer ! Ces disciples de Naong ont donc perdu la raison.

— Certes madame, certes, expliqua le Magiocrate, qui s'en revenait de ses travaux, accompagné de ses deux aides.
— À quoi cela leur servira-t-il ?
— Ils n'ont pas daigné m'en avertir. Voici à peine deux mois qu'ils ont commencé à déblayer le lieu de leur démente construction, sans égard aucun pour les pauvres habitants de ce quartier. Je pense que Marakhter veut faire de Jhor sa capitale, sa citadelle imprenable, le centre de son pouvoir. Souvent les tyrans ont-ils de telles vanités.

Il contempla avec désapprobation l'étendue du chantier.

— Bref, nous avons fini ce que nous avions à faire. Si vous êtes prêts, on peut y aller.
— Bien, messieurs, à vos armes et vos armures, le temps du combat est venu.

IX.12 Le silence des gerbilles

Lorsque le Magiocrate activa l'Osmomètre de Dutrochet qui synchronisait la polarité induite des flux croisés thaumifère/antithaumifère sur les cristaux de dineutronium biréfringents au sein de la chambre Atermox, ce qui initiait la réaction chronoréverse, nos camarades crurent d'abord à une trahison de la part du vieux mage, tant il leur parut évident que l'absence totale de sensation corporelle qui les frappait ne pouvait qu'être le fait d'une mort franche et rapide. Toutefois, ils s'aperçurent aussi qu'ils pouvaient se mouvoir. Leurs perceptions étaient altérées, les couleurs du monde semblaient avoir été remplacées les unes par les autres sans logique aucune mais ils se reconnurent sortant de la salle en reculant, ils comprirent alors que le sortilège avait fonctionné, et que le flux du temps était maintenant inversé. Et il revenait rapidement en arrière, ce bougre de temps ! Ils se précipitèrent alors en flottant dans les couloirs, dévalèrent les escaliers jusqu'à la salle de l'autel, puis encore plus bas, dans les niveaux que le Khazbûrn avait nettoyés durant son ascension. Ils voyaient maintenant distinctement la barrière d'énergie dressée devant eux, ils attendirent ici quelques instants. Comme c'était étrange, ce temps désincarné, dépourvu de tout repère biologique. Peut-être était-ce ainsi que les dieux vivaient le monde, du haut de leurs panthéons ?

Ils se virent alors arriver, à reculons et à toute vitesse, arborant une démarche du plus haut comique. La barrière avait cédé, l'espace d'un instant ! Ils s'y engouffrèrent en compagnie d'eux-mêmes. Ils étaient sortis, enfin. Ils n'avaient aucun mal à s'orienter dans ces couloirs dont ils avaient longuement étudié le plan, et n'eurent aucun problème à retrouver le réduit, en théorie désert, qui devait leur servir de point de ralliement, et qui était indiqué comme une « réserve de nourriture ». Ils s'y rendirent. Aussitôt, le sortilège du Magiocrate se délita, le temps se remit à filer dans le bon sens, mais à toute vitesse, assaillant nos compagnons de visions hallucinées qui les auraient sans doute tués sur le coup s'ils avaient été à cet instant en possession de leurs corps. Ce n'est qu'après cette épreuve que leurs dépouilles mortelles, accompagnées de leurs affaires, les rejoignirent.

Soudain, tout redevint calme et normal.

Ils étaient un peu choqués, mais heureux tout de même d'être sortis de cet état déplaisant qui avait été le leur l'espace de quelques instants biscornus.

— ... c'était... plein d'étoiles... résuma alors Tiberius, encore émerveillé.
— Allez les gars, au boulot, dit alors Vertu. Sook, tes alliés miracles.
— C'est parti !

Elle frappa l'écusson de métal qui ornait sa poitrine, don de Morgoth, et en une trille, contacta ses obligés de Dhébrox. Bien que Vertu aye pu z'en douter, ils étaient toujours à l'écoute, et comme promis, six formes se matérialisèrent dans la salle avec un bruit de carillon tintinnabulant.

Ils étaient faits à l'image de l'homme, mais d'hommes curieusement proportionnés, avec une taille minuscule surmontée d'une large poitrine, une tête allongée terminée comme celle d'un tapir dont le groin aurait été remplacé par une grille, des petits yeux en demi-lune, vides et morts, des bras réduits à de simples tubes de bronze supportant d'énormes avant-bras, trois doigts courts à chaque main, pas l'idéal pour le piano. Leurs longues jambes semblaient faites pour la course et le saut.

— Tu es sûre qu'ils sont aussi performants que tu le dis ?
— C'est le dernier modèle.
— Je dis ça c'est parce que d'habitude, tes gadgets... Bon. Tout le monde a compris quelle était sa place ? Allez, camarades, tâchez de tous revenir entiers. Même toi Tiberius.
— Pourquoi moi ?
— Que chacun d'entre vous garde au plus profond de lui le sens ultime de notre grande mission, que chacun parte le cœur pénétré de l'inflexible détermination du juste, et de la force que confèrent le bien et la vérité. Et dans bien des années, lorsque la noble blancheur de la vieillesse aura conquis nos chevelures et que nos forces déclineront, les enfants s'assembleront autour de nos genoux caducs pour entendre le récit des combats que nous allons mener. Et alors...
— Oh, Vertu, ça te prend souvent le syndrome de la Saint-Crétin ? On y va, on fait le boulot et on se barre.
— Comme tu veux, Ghibli. Bonne chance les gars, et je vous rappelle le mot d'ordre de la mission : vite et en silence, ou comme aurait dit Roddenberrius, « occultatio et octus distorsio. »

Sook insista pour laisser tous les guerriers mécaniques à ses camarades, le groupe « O » se composait donc d'elle-même, et puis c'était tout. Elle prétexta pour ce faire que de toute façon, la garde de l'œil de Bronze devait être considérable, que ce n'était pas un serviteur de plus ou de moins qui ferait la différence, et que seule la discrétion lui permettrait de parvenir à ses fins. Et pour une fois, elle n'avait guère menti sur ses raisons. Son bagage était lourd d'une vingtaine de livres, pesant douloureusement sur ses frêles épaules, toutefois, la perspective de détruire l'artéfact prestigieux qui trônait au sommet de la tour lui donnait des ailes. Elle se glissa dans la cage d'un escalier en colimaçon et entama une ascension longue et harassante, mais sans encombre. Car si le chemin qu'elle avait à parcourir était, en ligne droite, le plus long, ils avaient trouvé un chemin direct menant à la terrasse, elle avait donc prévu d'arriver la première à son objectif. Se morigénant silencieusement de n'avoir pas fait plus d'exercice physique ces dernières années, elle poursuivit avec obstination son périple circulaire.

Elle parvint finalement, sans rencontrer âme qui vive ni qui fût morte, à un réduit poussiéreux, encombré d'araignées et d'accessoires de ménage. L'escalier de service ne montait pas plus haut, une simple porte donnait sur l'extérieur. Un courant d'air frais et un rai de lumière orange filtrant au-dessous indiquèrent à la sorcière myope que l'autre côté était à l'air libre.

C'était là.

Elle se prépara. Sook était experte en magie de bataille, et ces dernières années, elle avait particulièrement travaillé ses sortilèges offensifs. Elle pensait être non seulement une des meilleures

magiciennes du monde à cette spécialité, mais aussi un des meilleurs magiciens. Pourtant, elle craignait Gunt, ses serviteurs innombrables et fanatiques disposant d'une sagesse ancestrale et d'alliés dans tous les plans d'existence. L'appréhension la prit, elle qui n'avait jamais peur de rien. Elle prépara ses pièces d'or, utiles à la conjuration dite « Orbes de la Sainte Alliance », qu'elle commençait à maîtriser un peu. Elle avait aussi, tapis à la lisière de sa conscience, des invocations, des traits de feu, des boucliers antimagiques, des déflecteurs de projectiles, des nuages empoisonnés et des Mots de Troubles aptes à semer la confusion dans les rangs des ennemis, l'abominable Chute de Plume, la conjuration de Mîo, et autres. Il lui prit cinq bonnes minutes pour se revêtir de tous les sorts de protection qu'elle connaissait. Mais rien ne l'avait préparée à affronter ce qu'elle vit lorsqu'elle arriva sur la terrasse. Car là, au plus haut de la Tour de Fer, entre les gigantesques crocs de fer, sous le prodigieux trépied d'acier sillonné de runes qui soutenait l'œil de Bronze, gigantesque sphère armillaire tout d'airain haute comme dix hommes, parcourue de courants magiques violents et multicolores, là donc, sur le sol de fer encombré de pentagrammes, hexagrammes et dodécagrammes flamboyants, il y avait, tenez-vous bien, quedalle. Rien. Nada. Peau d'zobi, quoi.

Sook plissa les yeux, craignant que sa vue déficiente ne l'ait trahie. Mais non. Pas plus de gardien que de beurre en branche.

— Cool, commenta-t-elle.

Puis elle évalua la situation, et considéra que le point faible de l'œil de Bronze était à la jonction des pieds monumentaux et du cercle non moins monumental qui supportait directement la masse de l'énorme boule tournoyante.

Elle s'approcha de l'un des pieds, solidement implanté dans la structure même de la tour. Elle en évalua la pente, la rugosité, la charge magique, l'altitude. Puis elle entama l'escalade.

IX.13 Deux duels s'engagent

— Et d'abord, pourquoi ça serait toi le chef ? s'insurgea Ghibli.
— En raison de la sagesse de ma race, ou parce que je suis l'aîné du groupe, ou parce que c'est comme ça qu'on avait décidé de faire avant que monsieur ne fasse son cirque, rétorqua Sarlander, un peu las.
— Bien sûr, c'est toujours le pauvre nain de service qui fait la bête de somme tandis que les grands commandent et font la loi. C'est toujours la même chose, c'est d'la discrimination moi j'dis, mais un jour ça va mal finir tout ça, on va s'révolter et on, on va foutre le feu partout, tu vas voir… Ce sera le réveil des nains, l'aube des nains, le monde tremblera sous le joug des féroces nains de guerre ! Ah !
— Je crois que ce qui t'ennuie, c'est surtout que ce soit un elfe qui commande, pas vrai ?
— 'porte quoi, cesse de dire des sottises. Et puis d'ailleurs, tu n'es même pas l'aîné du groupe. C'est elle là. Alors je te le redemande, pourquoi Vertu t'a nommé chef ? Si c'était un autre que toi, je penserais que tu lui aurais accordé des… faveurs spéciales, mais les choses étant ce qu'elles sont…
— Je crois que Vertu m'a fait chef par élimination. Toi, tu es impulsif et prompt à te jeter dans la bataille quelle que soit la force de nos ennemis. L'intrépidité constitue souvent un avantage au combat, mais pas pour notre mission du jour, qui requiert de la subtilité. Piété a l'étoffe d'un chef, mais pas encore l'expérience. Clibanios souffre d'un handicap particulier, en ce sens qu'un capitaine doit savoir se faire comprendre promptement de ses féaux pour

qu'ils obéissent sur-le-champ. Or dans ces circonstances, les féaux en question ont rarement du temps à perdre à décrypter des quatrains. Quant à Xy... eh bien... Ah oui au fait, pourquoi ne t'a-t-elle pas nommée chef à ma place ?
— Oh moi tu sais...
— Elle n'aime pas trop se mettre en avant, annonça une menaçante voix de fausset.

L'immense et obscur couloir où ils se trouvaient, bordé par deux rangées de colonnes de porphyre, leur avait pourtant paru vide de toute présence lorsqu'ils s'y étaient engagés. Le personnage qui leur barrait l'accès présentait un aspect des plus singuliers, plus grand que la moyenne, bien que ses proportions fussent celles d'un homme de taille moyenne, vêtu de ce qui ressemblait à une riche et lourde robe noire semblable à celles des mages, ourlée de rubans pourpres, et coiffé d'une couronne d'argent et de rubis digne d'un grand roi. Mais le plus étonnant était son visage, une face lisse et cireuse, au nez droit et long et aux orbites profondes, dont seul émergeait un regard fixe et froid. Quelle que fût cette créature, elle ne faisait pas vraiment d'efforts pour paraître humaine, ni pour dissimuler la puissance écrasante qui était la sienne, une présence hostile et terrifiante.

— Quelle joie de te revoir, poursuivit l'importun. Mais dis-moi, as-tu songé cette fois à raconter à tes amis la vérité sur tes petites particularités ? Savent-ils à quelle ancienne race tu appartiens ?
— Nous savons qu'elle est un dragon, répondit Sarlander (car Xyixiant'h restait coite). Et nous n'en avons cure.
— Voici une franchise qui m'étonne d'elle, tout comme m'étonne le fait qu'elle vous accompagne au combat. Car sachez-le mortels, celle qui est parmi vous, et qui a sans doute manigancé votre venue ici, est la maîtresse de la duplicité, du mensonge, de la lâcheté et de la fourberie. Ce n'est pas dans ses habitudes d'aller elle-même à la guerre, elle qui préfère ourdir ses complots dans son aire lointaine tandis que les dupes qu'elle a manipulées accomplissent à son profit, et au risque de leur propre existence, ses sales besognes.
— Tu mens, Machin, elle est pas comme ça, intervint Ghibli.
— Nain courageux, tu fais honneur aux coutumes de ta race en défendant celle qui se dit ton alliée. Sache que tu n'es pas le premier à le faire. Bien des aventuriers sont venus à moi au cours des siècles, poussés par elle et ses plans tortueux aux fragrances délétères, enchantés par ses paroles, guidés par ses poèmes. Tous sont venus les armes à la main, pour prendre ma tête, car elle a soif de mon sang. Oui, je vois l'incrédulité dans vos yeux, car vous aussi elle vous a charmés, mais je parle bien de celle-ci. Et sachez aussi, vous qui venez à moi, que ceux qui vous ont précédé sont tous morts aujourd'hui, envoyés au trépas par celle qui, comme tous les dragons mordorés, n'est qu'une lâche sans honneur. Sois maudite Xyixiant'h, fille de Straasha.
— Les mordorés ne sont pas lâches, Markhyxas Sang-de-Skelos. Ils sont amoureux de la vie, au point de ne jamais mettre la leur en danger s'ils peuvent l'éviter. Ils ne livrent pas de vains combats lorsqu'ils sont perdus d'avance. Ils n'affrontent jamais plus fort qu'eux, ils sont sages en cela. Tu me reproches de t'avoir fui ? Non, je t'ai combattu du mieux que j'ai pu, avec les armes les plus appropriées, qui étaient l'intelligence et l'illusion, la manipulation, la tromperie... je n'en avais pas d'autre. Et je t'ai finalement vaincu en te privant des attributs de ta virilité, s'il t'en souvient, avant que tu ne propages de nouveau l'immonde race de ton ancêtre, cela seul m'importait. Oh non, je ne suis pas avide de ton sang, Markhyxas, au contraire, je ne veux que sa disparition. Et ce soleil qui point à l'horizon se lève sur un jour de gloire, car c'est aujourd'hui que périt le dernier des rejetons de Skelos.

— Ah oui ? Et quelle armée as-tu emmenée avec toi pour te protéger, Xyixiant'h, toi qu'on surnomme l'anguille à livrée de paradis ?
— Je n'ai plus besoin d'armée, abomination, car enfin les choses ont changé. Et maintenant, je puis t'affronter. Et vous, partez ! Je n'ai plus besoin de vous.
— Mais, si tu te bats... hasarda Sarlander, tentant de se souvenir qu'ils formaient une compagnie d'aventuriers.

Mais là-bas, la forme humanoïde se dissolvait en une débauche d'anneaux noirâtres, une masse sifflante et tortillante, en croissance rapide, bientôt prête pour le combat final. Tout disait à nos héros qu'ils étaient beaucoup trop près de ces affaires qui les dépassaient, qui n'étaient pas à leur échelle. La prêtresse de Melki se retourna, soudain dure comme l'acier, et congédia ses camarades d'un geste sec. Soudain, ils comprirent. Markhyxas ignorait tout de leur mission, il croyait, poussé par son égocentrisme de dragon, que Xyixiant'h et eux en avaient uniquement après sa vie. Ils se souvinrent que d'après le plan qu'ils avaient lu, la porte sur leur gauche conduisait, moyennant un détour, à la salle qui était leur objectif. Ils s'esquivèrent à toute allure et sans regret.

Au cours de leur fuite, un rapide déplacement d'air les informa que Xyixiant'h avait recouvré sa livrée reptilienne à l'occasion du combat. Aucun n'était assez las de la vie pour s'attarder, ni même pour se retourner.

Deux hurlements venus tout droit du fond des temps se croisèrent. Les ailes claquèrent. Les grands dragons engagèrent la lutte.

*
* *

Sook n'était pas une alpiniste chevronnée, mais lorsqu'elle avait une idée en tête, il était difficile de la faire renoncer, aussi parvint-elle finalement, après plusieurs essais douloureux pour son arrière-train, à grimper jusqu'à la jonction des pièces métalliques. La forte poutre de fer formait une sorte de corniche entourant l'œil de Bronze, bien assez large pour qu'un individu de sa corpulence puisse s'installer à son aise. Arrivée là, elle se défit de son sac à dos et en sortit son arme destructrice.

C'était en métal. C'était cubique. Et ce cube à l'arête longue comme l'avant-bras de la sorcière était formé lui-même de cinq cent douze cubes aux arêtes métalliques emboîtées les uns dans les autres, chacun renfermant une sphère d'un autre métal, une sphère dont la sourde iridescence témoignait de la présence en son sein d'une puissante magie.

Elle s'aperçut qu'elle n'avait rien prévu pour attacher son engin mortel, et le vent étant violent à ces altitudes, elle craignit que le cube, pourtant dense, ne fût emporté, aussi défit-elle la longue bretelle de cuir souple qui équipait son sac et en ficela-t-elle son colis à un boulon saillant de la construction. Tout à son ouvrage, elle n'avait pas vu qu'elle n'était pas seule, au sommet de la Tour de Fer.

Un mouvement rapide à la limite de son champ visuel l'alarma, mais trop tard. Ayant à peine le temps de comprendre ce qui lui arrivait, Sook se sentit soudain transpercée par une rapide succession de très vives douleurs, comme des pieux ardents enfoncés dans sa chair et qui lui arrachèrent un glapissement pitoyable. Un réflexe la fit violemment sursauter, et elle chut le long du pied d'acier qu'elle avait eu tant de mal à escalader, parvenant toutefois à ralentir sa chute en s'accrochant désespérément aux runes en relief qui lui avaient servi de prises lors de

la montée. Mais la faiblesse de ses membres lui fit bientôt lâche prise, et elle roula le long du plan incliné en forte pente, jusqu'à s'écraser contre le sol de fer.

— Tiens tiens, mais qu'avons-nous là ? Ne dirait-on pas un jeune voleur ? Ah je vois, tu fais sans doute partie de la clique qui s'est introduite dans le réduit du vieux fou. Je ne sais pas ce que tu es venu chercher ici, mais c'est la souffrance et la mort que tu vas trouver en fin de compte.

Un homme se tenait là. Un physique quelconque, la cinquantaine, des cheveux gris en désordre. Sous lui piaffait un hippogriffe, sa monture volante. Son gris et lourd manteau était celui de quelqu'un qui, tout en voulant se donner des airs d'humilité, n'en était pas moins gravement atteint par les ravages de la vanité et de la quête du pouvoir. Il était nerveux, autant que son animal, posé sur la corniche. Son arme, un puissant bâton d'argent, pulsait dans sa main d'une lueur rouge de mauvais augure.

Il était trop loin pour que les mauvais yeux de Sook ne discernent ses traits, mais peu importait à la sorcière, qui comprenait bien qu'elle avait affaire à un ennemi. Il lui fallait gagner du temps, ça aussi, elle le comprenait. Peut-être était-ce le reste d'un de ses sortilèges protecteurs qui, incomplètement dissipé, lui avait épargné de périr lors de cette chute, peut-être était-elle plus résistante que sa misérable stature ne le laissait supposer, ou peut-être, plus simplement, « l'avait-elle ». Mais quelles que fussent les circonstances qui lui avaient laissé la vie, elle n'en était pas moins sonnée, brisée et très affaiblie, à peine capable de relever le buste, les mains à plat sur la surface rouillée, au bout de ses bras tendus.

— Qui es-tu donc ?
— Moi ? Mais je suis Marakhter voyons !
— Marakhter... Marakhter...
— Parbleu, tu ignores mon nom ?
— Du tout, du tout, ça va me revenir. Attends, il faut que je reprenne mes esprits... J'ai déjà entendu un nom comme ça... Marakhter... Vous êtes dans les vins et spiritueux non ? La fameuse liqueur de la mère Marakhter...
— Mais non voyons, je suis sorcier. C'est un monde ça ! Marakhter ! On ne connaît que moi !
— Je suis désolée. Vous avez inventé un sort important, quelque chose comme ça ?
— C'est trop fort. Alors on se décarcasse des années durant pour le bien public, on dirige, on légifère, on négocie, on complote, et personne ne vous reconnaît. Ah vraiment, j'aurais dû écouter ma mère quand elle m'a défendu de faire de la politique, ce n'est vraiment pas le moyen de s'attirer la gloire.
— Ah, mais vous faites de la politique ! Comme c'est intéressant ça.
— Oh, ne faites donc pas semblant, je sais bien que ça ennuie tout le monde. Et pourtant, il y a comme une beauté secrète et mystérieuse à une réforme bien menée, à un budget équilibré, à un équilibre subtil entre plusieurs partis, et tout ça est bien plus utile au monde que toutes ces sornettes d'aventures, d'explorations et autres pillages de donjons. Et pourtant, de qui parle-t-on dans les tavernes ? Sur qui fait-on des chansons ? De qui les posters décorent-ils les chambres des adolescentes ? Oh non, pas l'affreux Marakhter, il n'y en a que pour tous ces gommeux, ces freluquets, ces jean-foutres de fainéants d'aventuriers qui ne font rien de leurs journées que se rouler les pouces et se faire admirer.
— Eh oui, je vous comprends.
— Tenez, le dernier de ces apaches à faire fureur, comment s'appelle-t-il déjà ? Il a trouvé un pseudonyme grotesque, du genre Moloch l'Éventreur...
— Morgoth l'Empaleur.

— Exactement. Ah, lui, vous connaissez son nom, je le constate.
— Et pour cause, j'étais en sa compagnie pas plus tard qu'il y a une demi-heure.
— Ah oui ? Eh mais... Dites-moi, vous n'êtes pas en train d'essayer de gagner du temps, des fois ?
— Croyez-le, je suis navrée de devoir employer de tels procédés. Nous avons un duel, me semble-t-il ?
— Il faudrait pour cela que vous soyez sorcier.
— Je suis sorcière.
— Ah. Je suis confus de ma méprise, madame. Dans ce cas, battons-nous. J'ai d'autres affaires qui m'attendent.
— Je crains qu'elles ne vous attendent longtemps, monsieur.

IX.14 L'aventure, c'est un sale boulot

Tiberius ouvrit de grands yeux horrifiés. Vertu avait sabré les deux gardes sans coup férir et, c'était le plus stupéfiant, sans qu'ils ne puissent émettre le moindre son. La gorge tranchée, ils s'étaient effondrés l'un sur l'autre selon la trajectoire précise souhaitée par leur assassin, qui avait pu retenir leur chute. Le jeune sorcier venait visiblement de comprendre ce que la voleuse entendait exactement par « neutraliser les gardes », mais Morgoth se surprit à trouver cela normal. Depuis quand était-il devenu insensible à la mort d'un homme ? Après avoir dissimulé les corps dans quelque réserve de nourriture où l'on ne risquait pas de les découvrir avant longtemps, elle partit en éclaireur de son pas de félin en chasse.

— Euh... lui lança fort éloquemment Tiberius en désignant la voleuse, sur le mode « On a le droit de faire ça ? »
— Oui, je sais.
— Mais... euh...
— Eh.
— Ben...
— En gros, oui.
— Mais tout le temps ?
— L'aventure, c'est un sale boulot.
— Alors ça. Enfin, je me doutais que c'était violent, mais ces gardes n'ont même pas eu une seule chance.
— Vertu n'est pas du genre à laisser une chance à ses ennemis.
— Mais comment supportez-vous une telle chose, vous qui me semblez être un honnête homme ?
— Il est vrai qu'il y a quelques mois encore, j'étais idéaliste et naïf, et de telles actions m'auraient à coup sûr révolté. Je crois que les rigueurs de la vie m'y ont rapidement endurci, sans que je puisse rien faire pour le prévenir, ni revenir à mon innocence passée. Je sens parfois monter en moi un mal sournois, semblable à une possession diabolique qui s'insinuerait entre mes pensées conscientes pour envahir peu à peu mon âme par les chemins obscurs du monde des rêves. Je lutte et me débats, mais plus le temps passe, et plus je peine à repousser de mon âme la souillure immonde de la brutalité, de l'avidité, du vice, de l'incontrôlable soif de puissance qui a perdu tant de sorciers illustres avant moi. Reviendra-t-elle jamais, la candeur perdue de la jeunesse ? Comment puis-je mettre un terme à mon tourment ?
— Prends un Fervex, conseilla Monastorio. Et puis tais-toi donc, on essaie de rester discrets.

— Tu es bien nerveux.
— J'ai de bonnes raisons. Les guerriers de la Griffe Noire, ils se rapprochent, je le sens. Et crois-moi compagnon, ce ne sont pas des rigolos.
— Tu as l'air de bien les connaître.
— Et pour cause, j'ai été l'un d'entre eux. Assez discuté, voici Vertu qui nous fait signe de la suivre.

*
* *

Xyixyant'h cabra son poitrail recouvert de larges écailles réfléchissantes pour recevoir le souffle ardent de Markyxhas. Les griffes du drake igné avaient laissé des failles béantes dans son armure, mais pas assez pour qu'elle ne puisse surmonter l'épreuve. Environnée de flammes, elle ne pouvait voir clairement l'adversaire, mais sentait sa présence massive devant elle. Sans prévenir, elle lança son propre souffle, une onde de choc assourdissante qui frappa le ver maléfique alors qu'il s'apprêtait de nouveau à bondir. Foudroyé dans son élan, il dut se jeter à terre. Les couloirs de la Tour de Fer, quoique monumentaux à l'échelle des hommes, ne lui permettaient pas de prendre son ampleur maximale. Il se retourna, pour constater que le pan de mur derrière lui avait été pulvérisé par le hurlement strident du mordoré, qui recouvrait peu à peu ses facultés. Markyxhas profita de l'aubaine et se jeta dans l'orifice, à l'encontre du vent frais du matin.

Avec retard, elle le suivit. Et nombreux furent les habitants de Jhor qui, éveillés de bon matin par la déflagration, levèrent les yeux au ciel et suivirent, horrifiés mais captivés, le duel des deux dragons.

*
* *

— Malheur, on est découverts, s'écria Monastorio consterné. Regardez, les voilà, en bas !

Vertu et les siens tentaient maintenant de traverser une passerelle surplombant le vide vertigineux, et de là, ils avaient une très belle vue sur les sorciers qui, en dessous d'eux, s'activaient. Ils étaient nombreux, et accompagnés de nombreuses créatures invoquées. Par bonheur, ils n'étaient pas encore à portée de tir.

Une boule de feu éclata juste devant eux. Les sorciers de la Tour de Fer n'étaient pas des plaisantins.

— Courez !

Ils foncèrent vers une porte blindée en demi-lune, et l'ouvrirent, aux aguets. Le couloir était désert, et menait à un escalier étroit qui montait, normalement, jusqu'à la pièce qui était leur objectif.

— La plate-forme, devant la porte, est à l'abri des coups directs. Je crois que c'est là qu'on peut laisser les esclaves mécaniques de Sook, ils arrêteront les magiciens un petit moment, si elle ne nous a pas menti.

Vertu, toutefois, semblait peu convaincue par ses propres propos. Ils laissèrent là les trois mécaniques, gardiens impassibles de leur sécurité, et montèrent à l'escalier.

Les petits couloirs de service le cédaient aux escaliers tortueux, les locaux techniques et les réserves de nourriture se succédaient. Puis, ils parvinrent à une porte qui semblait être faite d'argent poli, et qui était fermée, sans mécanisme d'ouverture visible.

— Morgoth, un sort ?
— Inutile, cette matière est imperméable à la magie.
— Donc, cette porte n'est pas enchantée ?
— De par le fait.
— Donc, il y a forcément un mécanisme quelconque quelque part. C'est sûrement derrière un de ces panneaux, regardez bien...
— Inutile, intervint Tiberius, je connais bien ce type de portes, j'ai travaillé dessus. Il suffit de pousser dessus, bien uniformément, des deux mains, voyez...
— Non !

Mais pourtant, contre toute évidence, le jeune Tiberius K. Redshirt ne fut pas du tout pulvérisé par un glyphe de garde, ni par une décharge électrique, ni par quoi que ce soit. Le panneau de métal glissa sans bruit vers le haut et disparut dans le plafond. Derrière se trouvait un réduit, un petit couloir sombre, seulement éclairé par une vaste baie ouverte sur l'espace intérieur de la tour, et offrant une belle vue sur la plate-forme. À l'autre bout, la porte, la fameuse porte qui ne s'ouvrait que de l'autre bout du bâtiment. De l'autre côté, leur objectif, sans doute.

Lorsqu'ils furent entrés, la porte réfléchissante redescendit, toujours sans un bruit.

— Bon, il n'y a plus qu'à attendre que les autres fassent leur boulot.

*
* *

— Tu veux passer en force ? s'inquiéta Piété.

Je compte trois sorciers, deux de leurs acolytes,
Une wyverne trop grosse pour qu'on la fritte,
Et ces deux tourbillons sont des élémentaires
Mineurs mais pas commodes, de la variété d'air.
Et nous, quatre ahuris, et pas les plus balèzes,
On a une chance sur quatre mille sept cent treize.
Cela dit je confesse qu'il a pu m'arriver
Parfois, mais rarement, un peu de me tromper.

— Foutaise, dit Ghibli.
— J'abonde, ami nain, poursuivit Sarlander. Nos chances sont meilleures qu'il n'y paraît. Voici mon plan.

Les quatre aventuriers conférèrent un instant à mi-voix, derrière le coin de couloir en T qui les séparait de leurs ennemis, lesquels les séparaient à leur tour de la salle d'activation des portes. Sarlander et deux des guerriers mécaniques de Sook se postèrent un peu en retrait. Ghibli brandit sa hache, Clibanios son luth magique qui faisait aussi arbalète, Pïété reçut l'arc et les flèches de l'elfe, qui n'en avait pas un grand usage. Avec un des guerriers mécaniques, ils débouchèrent à découvert, en faisant semblant d'être surpris.

Les cinq sorciers les virent, et lancèrent à leur poursuite leurs bêtes, tandis qu'ils préparaient leurs sortilèges. Mais les armes de jet des aventuriers firent rapidement des ravages, ignorant

les monstres invoqués pour se concentrer sur les mages eux-mêmes. La hache de Ghibli trouva la poitrine d'un des acolytes, le carreau de Clibanios pétrifia net l'un des grands sorciers, et la flèche de Piété transperça le bras d'un de ses collègues. Deux giclées de projectiles magiques enflammés jaillirent alors en sifflant du groupe de mages, contournant les monstres pour fondre sur nos camarades.

Heureusement, la machine de Sook était efficace. Conçue pour lutter contre les magiciens, elle était en effet dotée d'un bouclier annulant les sortilèges élémentaires à quelques pas autour d'elle, et les projectiles s'écrasèrent pitoyablement sur le bouclier invisible.

Tous quatre, ils prirent alors la fuite, faisant mine de poursuivre leur route. Les sorciers et les monstres les suivirent en criant.

Ils s'aperçurent trop tard qu'ils venaient de tomber dans un piège. Sarlander poussa un hurlement terrifiant en bondissant, hache en avant, sur l'un des sorciers qu'il décapita. L'élémentaire qu'il avait invoqué fut aussitôt rappelé dans sa lointaine dimension d'origine. Ghibli à son tour fit vrombir sa hache, et Piété embrocha la wyverne de son trident, pas assez pour l'occire, mais suffisamment pour tenir hors de portée la queue de scorpion à l'aiguillon mortel. Les ailes du monstre, lointain cousin dégénéré des dragons, battirent l'air, empêchant les mages survivants d'activer leurs protections. C'est alors que les arbalètes à répétition des automates entrèrent en action. Chacune tirait de lourds carreaux anti-magiques, propres à transpercer les protections habituelles.

Le combat s'acheva rapidement, sans perte du côté de nos amis.

— Vite, pressons, nos compagnons doivent attendre notre intervention, là-haut.

Ils pénétrèrent en trombe dans la salle des activateurs, surprenant un malheureux technicien, qui n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait avant de tomber sur les coups de Piété.

Il y avait une grande rangée de pupitres avec plusieurs chaises tournantes, de nombreux cadrans clignotants, des indicateurs, et des boutons, des boutons, et encore des boutons... Il semblait qu'on avait épuisé la production annuelle de boutons du continent pour construire cette salle.

— C'est lequel, pour ouvrir la fameuse porte ? demanda Piété.

— Ben...

IX.15 Sook, faut pas la faire chier

Sook était condamnée à passer à l'offensive, puisqu'elle avait sottement épuisé ses sortilèges défensifs avant le combat. Elle lança un éclair contre Marakhter, mais celui-ci disposait visiblement d'une protection contre les sorts élémentaires, et l'éclair se scinda en deux juste avant de frapper sorcier et Hippogriffe. Dans la foulée, elle projeta une volée de flèches enflammées contre son adversaire, qui déploya alors sa cape grise, qui s'avéra alors être elle aussi une protection magique. Il commença à entonner une invocation, sans doute pour s'attirer le concours de quelque puissante créature, mais la magicienne l'interrompit par un jet de dague qui, bien qu'imprécis (rappelons que notre héroïne était fort myope), ne rata l'Usurpateur que de quelques centimètres.

Il vit alors qu'elle s'était rapprochée dangereusement, et comprit alors qu'il n'avait pas affaire à un sorcier ordinaire agissant selon les bons usages des duels de mages, mais à une aventurière sans scrupules, pour qui seule comptait la victoire, fût-ce par les viles armes d'acier.

Comprenant le danger, Marakhter décida de prendre du champ, et ordonna à sa monture de l'emporter un peu en retrait, pour profiter de l'avantage que confère la suprématie aérienne.

C'était précisément ce que Sook attendait.

Elle attendit qu'il fût à bonne distance pour lancer sur son ennemi le plus fourbe de ses sortilèges, une conjuration peu connue mais à l'efficacité mortelle, en certaines circonstances.

Chute de plume.

Et aussitôt, l'hippogriffe se retrouva à battre l'air désespérément de ses moignons d'ailes, dans le nuage de ses plumes perdues, avant de se mettre à tomber rapidement dans un horrible piaillement de bête qui se sait perdue, emportant avec lui Marakhter. Et ils churent ainsi durant de longues et horribles secondes le long des flancs de la tour, voyant à côté d'eux filer à toute allure gargouilles, gouttières et personnel d'entretien. Mais Marakhter n'était pas arrivé à sa position sans un certain contrôle de lui-même, ni sans une certaine prudence. Il avait prévu quelque chose au cas où la bienveillante sollicitude d'un de ses concurrents en politique l'aurait conduit « par accident » à passer par une fenêtre.

Encore une fois, sa cape lui sauva la vie en se déployant autour de lui. Et tandis que sa monture finissait en tas de viande malpropre sur un des contreforts de la gigantesque tour, l'Usurpateur remontait, propulsé par un sort de vol.

Il revint sur la plate-forme sommitale, et vit que Sook était affairée à rechercher dans son sac quelque provision, car elle était fort altérée après son duel.

Il ne ferait pas deux fois la même erreur. Rien ne vaut une belle boule de feu. Depuis ses débuts en sorcellerie, il avait cette conviction, que du reste il partageait avec Sook. Il gardait toujours, dans un coin de son esprit, une boule de feu. Oh, mais pas la boule de feu ordinaire, non, une boule de feu de maître ès boules de feu, nourrie, soignée, peaufinée, surdimensionnée, une boule de feu garnie de gadgets magiques admirables destinés à en augmenter la précision, à lui faire transpercer les protections magiques les plus puissantes.

Sook entendit le chuintement qu'elle connaissait si bien. Elle se retourna pour voir la sphère écarlate fondre sur elle.

Explosion.

Le soleil levant, l'espace d'un instant, fut éclipsé.

Marakhter contempla avec satisfaction la forme noircie de Sook, hurlant de douleur. Il voyait les membres de son ennemie déjà pris par la raideur que procure la cuisson des muscles. Elle périssait d'une bien vilaine façon, celle qui l'avait défié. Et ça durait. Et ça durait. Elle brûlait, et brûlait encore. Mais que se passait-il, elle se relevait ?

Elle était debout maintenant, noire, rouge, luisante de flammes. Sa bouche crachait des étincelles rougeoyantes mais continuait à hurler... Mais ce n'était pas un hurlement. C'était un rire ! Les yeux incandescents s'ouvrirent. Les ailes noires se déployèrent, la queue de Sook fouetta l'air.

Et l'œil de Bronze pivota soudain sur son axe, furieux, effrayé, et fixa en contrebas la forme terrible du démon, la monumentale pupille écarquillée, les éclairs pulsant selon un rythme frénétique.

— Toi !

Marakhter se souviendrait longtemps dans ses cauchemars du sourire mauvais de Sook lorsque, sans même se retourner, elle tendit la main derrière elle, et projeta une vomissure de flammes en direction de l'armature d'acier.

La machine infernale qu'elle y avait installée explosa alors. Et la boule de feu de Marakhter n'était rien contre les cinq cent douze boules de feu qui, en une fraction de seconde, déchirèrent l'atmosphère, l'emplissant d'une thermie insupportable.

Le pied d'acier ploya à la jonction du cercle, et l'œil de Bronze sombra dans un fracas indicible, projetant d'énormes plaques d'airain, des rouages et des fluides magiques sur toute la plate-forme.

Atterré, Marakhter comprit alors à quoi il avait affaire. Sagement, il activa un sort de téléportation, et quitta la scène.

Puis, la Sorcière Sombre reprit sa forme d'origine, et avec la satisfaction d'un ancien devoir accompli, se mit en quête de quelque pièce d'étoffe propre à couvrir son osseuse nudité, et surtout, à dissimuler sa queue.

IX.16 La foire au bourrin

— C'était quoi ce bruit ?
— Ça venait d'en haut. À mon avis, c'était Sook.
— Mais enfin c'est pas possible, c'est juste Sook, la petite Sook !

Broom broom...

— Et c'est quoi ça ?
— C'est juste la petite Sook.
— C'est dingue, je me souviens encore de la première fois où je l'ai vue, avec ses socquettes à pompons...
— Dans mon souvenir, c'étaient pas des pompons, c'étaient des crânes de rats. Passe-moi la scie transverse hélicoïdale.

Vertu essayait de tuer le temps en cherchant un moyen d'ouvrir la porte, mais malgré sa science de ces choses, elle ne parvenait à rien de probant. Les garçons pour leur part assistaient au spectacle de la lutte sans merci entre les trois guerriers de métal et les magiciens et gardes de la Tour de Fer. Et pour l'instant, ça tournait plutôt à l'avantage des jouets de Sook. Dès qu'un des mages s'avançait, il se faisait soigneusement canarder de carreaux d'arbalète tirés en abondantes rafales, et si jamais il avait le temps de lâcher l'un de ses sortilèges, il ne faisait pas grand mal à des machines spécifiquement conçues pour y résister.

— Oh oh. Je sens que ça va se gâter. Regardez qui s'amène.
— Qui sont-ils ?

Il y avait deux guerriers en armure noire, dans le même genre que celle de Mark, mais en plus sobre. Tous deux portaient une cape rouge et un écu aux armes du dragon noir, au moins ne se cachaient-ils pas de leur allégeance. L'un était presque un géant, rouquin à barbe soignée et cheveux courts, approchant la cinquantaine. L'autre était bien plus jeune, son disciple sans doute, mais bien que son impatience fût visible dans ses mouvements, il n'y avait rien dans ses gestes qui ne fût réfléchi. Les mages peureusement dissimulés derrière quelques accidents du terrain s'écartèrent pour les laisser passer.

— Les fameux chevaliers de la Griffe Noire, les serviteurs de Naong. J'ai été l'un des leurs, jadis. Les guerriers mécaniques ne tiendront pas.
— Tu es sûr ?
— 'fait pas un pli. Je vais leur prêter main forte. Je connais leur technique, c'est moi qui ai le plus de chances.

— Eh mais… Je rêve ou il y va tout seul ?
— Laisse-le si ça l'amuse, conseilla Vertu à Mark. C'est la première fois que je le vois faire preuve d'un certain caractère viril, ne décourageons pas les bonnes volontés. Tiens, passe-moi la tricoise à double binche de biche.
— Celui-là ?
— Oui. Ah, cochonnerie, ce bidule est coincé… Bougre de… Gni… Tiens, tire ici pendant que je dévisse ce machin-bidule-là.
— Têtard bicéphale de marigot croupi, jura Morgoth [4], Monastorio avait raison, les créations mécaniques de Sook se sont fait hacher menu. Tiens, le voilà justement qui arrive.
— Et comment il se débrouille, l'hidalgo ?

Morgoth jeta un œil en contrebas, et vit avec horreur les deux chevaliers à l'armure noire emprunter la passerelle au petit trot, sûrs de leur force, suivis de loin de leurs magiciens. Bientôt, ils les auraient rattrapés.

Mais ils s'arrêtèrent net. La grande porte de fer venait de s'ouvrir, projetant sur l'immense hangar un rectangle de lumière crue. La longue silhouette de Monatorio s'y encadrait, immobile et sinistre. Il releva la tête et montra à ses ennemis son visage déformé par un rictus démoniaque, nulle trace de peur ne pouvait se lire dans son attitude. D'un geste, il ôta le manchon qui protégeait la lame de feu de son bâton-lance. Puis il fit de même à l'autre extrémité, découvrant une deuxième lame de feu. Il fit quelques dextres moulinets pour prouver la maîtrise qu'il avait de son arme redoutable, puis se mit en garde. Les deux sicaires de Naong firent signe à leurs suivants de s'éloigner, puis tirèrent leurs propres épées, et coururent sus à leur frère félon. Les lames s'entrechoquèrent, presque avec légèreté, dans un vrombissement audible depuis le promontoire, elles tourbillonnaient si vite que les yeux pourtant exercés du jeune sorcier parvenaient à peine à saisir les enchaînements complexes, les enjeux éphémères de l'engagement. Les trois hommes dansaient plus qu'ils ne combattaient, interprétant à merveille cette mortelle chorégraphie née le jour où, des tréfonds des âges obscurs, le frère affronta son frère. Un observateur inattentif aurait pensé que les coups n'étaient pas portés, et pourtant, chacun d'entre eux aurait sans peine tranché un fer-vêtu et son cheval. Les éclairs, les flammèches jaillissantes entouraient les trois formes bondissantes, dansant autour d'eux à chaque coup, on eût dit la forge des dieux. Leurs membres se tordaient à la limite de la résistance des articulations, leurs muscles avaient la grâce et la célérité de ceux des chats, la moindre de leurs postures était un miracle d'équilibre, évitant ici, parant là. Et dans ce jeu redoutable, Monastorio se montra le maître. Bien qu'il fût seul contre deux, bien que ses adversaires l'eussent pris en tenaille, lui les tenait en respect de sa double lame. Était-il le plus rapide ? Le plus fort ? Le plus expérimenté ? Rien ne permettait de le dire. Il les gardait hors de portée par son audace sans nom, par son assurance. Morgoth sut à cet instant en le voyant que Monastorio avait une qualité dont lui-même ne pourrait jamais se vanter. Il pouvait s'abstraire de toute idée de défaite. Il pouvait abolir en lui le doute. Il pouvait, le temps d'un combat, abandonner loin de lui toute faiblesse humaine pour ne garder dans tout son être que ce que Vertu lui avait, jadis, décrit comme étant l'essence même de la discipline martiale : pourfendre son adversaire.

— Ça… ça va, répondit enfin le sorcier, la gorge sèche. Il assure tranquille.

Mark intervint alors, piqué au vif dans ses viriles prérogatives de paladin par l'étourdissante démonstration de celui qui, de son propre aveu, ne savait pas se battre.

4. Car c'était un juron.

— Bon, ben s'il veut jouer au plus con, on sera deux, et il est pas sûr de gagner. Amusez-vous bien pendant ce temps, moi je vais l'aider un coup.
— C'est ça, ramène le pain en passant.

Et le paladin de Hegan s'en fut en courant, avide d'en découdre.

— Ah je vous jure, les bonshommes.

*
* *

Pendant ce temps, le duel des dragons s'était déplacé vers le bas. Markhyxas avait finement joué en amenant son adversaire à le poursuivre à basse altitude près des remparts. Là, il avait reçu le renfort des mages de bataille qui assuraient la protection externe de Jhor. Xyixiant'h s'était tout d'abord sentie faible, puis lourde, et avait dû se poser sur une place de quartier, provoquant la fuite des commerçants ambulants qui y installaient leurs étals. Puis, une sorte de filet était apparu, d'une matière grise et collante, tout d'abord sur les arêtes de ses ailes, puis sur la totalité de son corps, l'enveloppant d'une solide entrave qui à chaque seconde resserrait son étreinte. La queue monumentale frappa un bâtiment dont le rez-de-chaussée était occupé par l'atelier d'un cordonnier, et qui avait le malheur d'être au coin d'une rue. Il s'effondra dans un concert de hurlements, auxquels se mêlaient les cris de rage de la prêtresse saurienne. Elle frémissait, tremblait de rage, ses écailles se hérissaient sur tout son corps. Mais que pouvait-elle faire ?

Soudain, elle se tut. Elle s'immobilisa parfaitement et fit silence. Elle fit ralentir les battements de son cœur, bloqua sa respiration, et se concentra. La rage destructrice de dragon qui l'habitait s'éloigna un instant. Elle tendit l'oreille autant qu'elle le put. L'ouie du dragon mordoré est prodigieuse. Elle isola les bruits de panique, d'incendie, les conversations affolées des habitants. Elle tenta d'oublier Markhyxas qui, au loin, faisait son demi-tour pour revenir l'achever. Elle se concentra sur les sons autour d'elle, et finit par trouver ce qu'elle cherchait. Le sourd marmonnement d'une demi-douzaine de mages de bataille. Où pouvaient-ils être ? Ça venait de par là… pas ce bâtiment, pas celui-là… C'était cette tour oblongue, là-bas, à trois cents pas. Ils étaient là. Elle tourna lentement la tête, vit du coin de l'œil le drake igné qui fondait sur elle pour la calciner de son souffle ardent, et avec elle une bonne partie du quartier. Tout était dans la synchronisation.

Elle concentra alors toute la puissance de son souffle en un mince et long pinceau. Elle se dressa de toutes ses forces au-dessus de la ligne des bâtiments, et cracha son rayon destructeur. Un clocher qui se trouvait sur le chemin fut vaporisé, la tour des magiciens explosa. Rares furent ceux de ses occupants qui réchappèrent à la puissante vague d'énergie, et tous ceux-là restèrent sourds jusqu'à la fin de leurs jours. Aussitôt, la toile se dissipa. D'un bond, Xyixiant'h évita la marée de feu que son ennemi avait libérée, et qui se répandait maintenant dans les rues étroites de la ville.

Pour Markhyxas, au désespoir, il était temps de fuir. Pour l'instant, sa vitesse acquise lui permettait de mettre quelque distance entre lui et Xyixiant'h, mais l'accélération de cette dernière, il le savait bien, lui permettrait de le rattraper rapidement. Toute sa vie durant, il avait dû se méfier des manigances du dragon mordoré, mais aujourd'hui, il se rendait compte que c'était une tout autre créature qu'il affrontait. Une créature conçue pour affronter les démons les plus puissants, une machine à conduire la guerre contre le mal. Le dragon mordoré n'avait pas accompli ses dernières métamorphoses, mais il était déjà de taille à lutter contre les

vers les plus puissants. Bientôt, si on ne l'arrêtait pas, les dieux du mal eux-mêmes devraient craindre sa puissance.

Dût sa fierté en souffrir, il fallait qu'il fuie, ne serait-ce que pour rapporter au monde des ténèbres qu'à nouveau, un dragon iridié sillonnait les cieux.

La magie enveloppa le drake igné de la queue au bout des ailes. Il ne fallut que quelques coups d'aile à Xyixiant'h pour le rattraper, mais au moment où elle crut refermer sur lui ses crocs d'argent, il n'en restait déjà plus qu'une vapeur noire et malodorante. Markhyxas s'en était allé lécher ses plaies dans quelque havre secret.

IX.17 Duel of the fates

Monastorio, d'une feinte magistrale, amena le plus jeune des deux chevaliers à porter une attaque imprudente, qu'il esquiva avant de le précipiter d'un coup de botte par dessus la balustrade. Il chuta, puis retomba lourdement sur la passerelle située dix pas en dessous. Seul avec le plus vieux des deux, il redoubla d'efforts pour rompre sa garde. Mais l'expérience du chevalier parlait pour lui, et bien qu'il reculât, jamais il ne cédait à la panique, et il parvint même, à une occasion, à porter un coup dangereux que le Malachien ne bloqua qu'en toute dernière extrémité. Il poursuivit toutefois son assaut, non pour profiter d'une maladresse hautement improbable de la part de ce rude combattant, mais pour l'affaiblir peu à peu, et tirer parti de son âge relativement avancé.

Soudain, le plus jeune des deux fut sur la passerelle. Il avait fait un bond surhumain, aidé par les pouvoirs mentaux propres à son ordre, et Monastorio se retrouvait maintenant pris entre deux feux. D'une souplesse hardie, il parvint à échapper à son jeune adversaire, à mettre les deux combattants du même côté, puis recula jusqu'à la porte blindée. Ayant pris du champ, il tendit la main vers la tête inerte d'une des machines de Sook, qui gisait sur la plate-forme après que les combattants de la Griffe Noire l'eurent décapitée. Sans qu'il ne la touche, la lourde pièce métallique fut soulevé et projetée à toute vitesse vers l'activateur de la grande porte, qui s'ouvrit alors dans un lourd grondement métallique. Il put ainsi continuer le combat en reculant, en prenant bien soin de les éloigner de la zone où se trouvaient Vertu et ses compagnons. Il combattit ainsi dans les escaliers, les étroits couloirs, évitant autant que possible de combattre ses deux ennemis à la fois.

Il recula tout en fouettant l'air de sa longue arme à la lame enflammée, jusqu'à parvenir dans un couloir qui lui offrait l'avantage tactique d'être trop étroit pour que deux combattants puissent efficacement duelliser. Soudain, il vit un élément qui fit germer dans son esprit un plan diabolique. Il venait de franchir une porte ouverte, telle qu'il en avait déjà vue de nombreuses, et l'activateur était juste là, à sa portée. D'un geste, il la referma, et une grille de fer antimagique spécialement traitée descendit trop vite pour que les chevaliers puissent anticiper le mouvement. Et cette grille avait séparé les deux combattants, le plus jeune restant à l'extérieur, le plus âgé étant maintenant seul avec Monastorio dans une salle circulaire bâtie autour d'un puits immense donnant sur les tréfonds de la tour. Ils savaient tous deux à quoi s'en tenir, l'ancien avait combattu avec le plus d'ardeur, il était maintenant épuisé. Tandis que le combat se poursuivait, ses mouvements se firent plus lents, moins puissants, moins précis. Et devant les yeux de son disciple, le vieux guerrier finit par faire une erreur infime, mais mortelle. La lame incandescente de Monastorio lui transperça la poitrine, et il s'effondra sans un cri. Le combattant victorieux se retourna alors pour lancer un regard de défi au jeune

disciple, sans doute le giton du vieux à voir sa fureur désespérée, et d'un geste déclencha l'activateur de la porte.

Il se rua sur lui, mettant toutes ses forces dans la bataille, frappant avec toute sa rage, tant et si bien qu'il mit un instant Monastorio en difficulté, qu'il le fit reculer. Mis en confiance et poussé par la colère, le jeune disciple fit une nouvelle fois l'erreur de sous-estimer son ennemi, d'entrer dans sa feinte, et le paya cher. D'un sournois coup de coude, Monastorio désarma le guerrier, et le déséquilibra, le faisant basculer dans le puits.

Apaisé, il se pencha alors au-dessus du vide, pour constater que le jeune garçon avait trouvé un moyen de s'accrocher des deux mains à une aspérité du puits. Ainsi, le commandant Monastorio avait gagné, et il comptait bien profiter de sa victoire et de l'impuissance de son ennemi. L'épée ardente du jeune dévot de Naong gisait non loin, il la jeta dans l'ouverture du bout du pied, et contempla sa chute. Puis, de sa propre épée, frappa le bord du puits afin d'en faire jaillir des étincelles et des gouttelettes de matière en fusion, pour déloger son jeune adversaire de sa position.

Toutefois, les guerriers de la Griffe Noire sont pleins de ressources. Comprenant qu'il fallait faire taire la fougue juvénile qui l'avait tant desservi, il se concentra sur son ennemi, sur son environnement, se remémora l'enseignement de son maître. Il délassa alors tous les muscles de son corps, et en reprit le contrôle. Puis, démontrant la qualité de sa formation, il se projeta en l'air tout en attirant à lui, par ses seuls pouvoirs mentaux, l'arme de son maître qui gisait à terre. D'un bond, il passa au-dessus de Monastorio médusé, atterrit derrière lui, se retrouva l'arme à la main…

Il y eut le sifflement d'une lame acérée.

Monstorio se retourna, conscient d'avoir été fort imprudent. Il vit le visage de son adversaire empreint de haine et couvert de sueur. Il vit l'éclair rouge et argent filer le long de son cou. Il vit la jeune tête tomber à terre, suivie du corps, dans un bruit mou. Mark se tenait derrière, la Holy Avenger à la main.

— Ben aussi, fais gaffe.

*
* *

— Tu tiens le plan dans le mauvais sens.
— Mais non, regarde, la petite marque ici donne l'est.
— Tu n'y connais rien, elfe stupide, tu vois bien que c'est une mouche morte. Regarde, là l'activateur, et là les portes des cages. Mais la porte qu'on veut ouvrir, c'est ce bouton-là.
— Celui-là ?
— Mais non, tu viens d'ouvrir la porte extérieure. Tiens, c'est celle-ci, là. C'est pas compliqué.
— Eh, les deux, si on a fini, on peut se tirer d'ici non ?

IX.18 Backstab

Vertu leva un instant les yeux de son travail et aperçut en contrebas un groupe d'arbalétriers en position de tir, visant ostensiblement Tiberius qui avait omis de se coucher. Elle bondit sans réfléchir, souple comme un chat, et le faucha aux genoux. Il tomba à terre, à l'instant

précis où un carreau enflammé se fichait dans le métal là où sa tête ne se trouvait plus. Vertu se releva, adossée à la porte ornée de runes. Elle aida le jeune mage à se relever, à couvert.

Derrière la voleuse, la porte extérieure s'ouvrit, sans un bruit.

— Franchement, qu'est-ce que vous feriez si je n'étais pas là ?

Quel était ce choc dans son dos ? Cette faiblesse soudaine ? Pourquoi Redshirt la regardait-elle avec cet air effaré ? D'où venait tout ce sang qui maintenant maculait sa toge et sa figure ? Pourquoi n'arrivait-elle pas à tomber ?

— Ils vont le savoir tout de suite, ricana derrière elle une voix qu'elle reconnut tout de suite.

Condeezza Gowan retira son épée du cœur de Vertu, qui s'effondra face contre terre, vomissant son sang, incapable de respirer. La Reine Noire la retourna sans ménagement d'un coup de botte, sans un regard pour les deux magiciens. Vertu vit le visage hideux de son ennemie penché sur elle, déformé par une fureur indicible. On aurait dit la face d'une lionne achevant une antilope après une trop longue traque.

La douleur n'était rien, Vertu n'était que stupeur.

Ça ne pouvait pas finir ainsi.

Trop bête.

Même pas vengée.

Injuste.

Mort.

Peur.

Vertu Lancyent sombra dans la nuit, tandis que résonnait dans toute la Tour de Fer le rire triomphant et douloureux de la Reine Noire, enfin victorieuse après tant d'années. Un rire mêlé à un rugissement de dépit, car dans l'âme tumultueuse de cette fille des enfers, il était révoltant que tant de rancœur accumulée s'achève par cette agonie si brève et presque indolore.

Tiberius resta frappé par la présence écrasante de la Reine Noire, elle-même sous le coup de sa victoire aussi soudaine qu'imprévue, sur sa pire ennemie. Morgoth, lui, ne réfléchit pas. Il jeta sa chaîne de combat qui s'enroula autour du cou de Condeezza, qui glapit de rage. Mais il n'avait pas la vigueur d'un guerrier, ni sa vivacité, et avant qu'il ne parvienne à lui trancher la gorge, sa terrible adversaire avait lâché son épée ensanglantée et, prenant à pleine main la chaîne qui l'étranglait, s'en assura la maîtrise. Elle projeta soudain un violent éclair d'azur aveuglant contre son ennemi pour s'en dégager. Choqué, il recula jusqu'à traverser la porte derrière lui, qui venait enfin de s'ouvrir. Là, titubant, il vit avec un relatif détachement la Reine Noire venir sur lui, sans empressement, sûre de sa victoire sur un si piètre adversaire. Son ennemie disparue, elle se sentait en effet invincible.

Un nouvel éclair frappa Morgoth, qui mit genou en terre sous l'effet de la douleur.

— C'est à elle que je réservais ce traitement, mais puisqu'elle est morte avant son tour, tu vas avoir l'honneur de subir à sa place les mille agonies que je lui réservais. Souffre donc, sorcier.

Et derechef, les éclairs jaillirent, plus puissants que jamais, arrachant de cruels hurlements d'agonie à notre héros qui se tordait maintenant par terre comme un lombric au soleil. Si puissante était l'énergie dégagée par la Reine Noire que le corps martyrisé de Morgoth ne pouvait la contenir, et s'échappait autour de lui en tourbillons mystiques, en éclairs secondaires qui rebondissaient dans toute la vaste salle circulaire où se déroulait le combat.

Car en fin de compte, ils étaient parvenus à la salle du condensateur. La machine en elle-même semblait n'être qu'un amas de bulbes et de dômes de porcelaine et de verre, transpercés par

des piques de cuivre poli, le tout haut comme un immeuble de trois étages. Deux surprenantes créatures s'activaient autour d'elle, pour autant qu'on puisse les qualifier de créatures. Car les golems de magie n'étaient que des conglomérats de sphéroïdes, de rubans, d'étoiles et de nuées mystiques, flottant librement au sein d'une forme invisible mais vaguement humanoïde, hauts chacun comme deux hommes. Incrédules, ils s'étaient figés pour observer les deux combattants, ne sachant trop que faire, car le monde des êtres organiques leur était totalement étranger et parfaitement incompréhensible, pour eux qui n'étaient soumis qu'aux lois de la magie.

Puis, ils virent que la plus puissante des deux entités, qui avait visiblement le dessus, projeta une puissante décharge contre le condensateur. Certes, celui-ci était conçu pour en absorber bien plus, mais pas de cette façon, pas à cet endroit. Avant que les deux gardiens n'aient pu faire quoi que ce soit pour rétablir la situation, les délicats équilibres qui régnaient dans la machine furent rompus, et une chaîne incontrôlable de déflagrations mystiques se mit à en parcourir les canaux.

Furieux, les deux golems se précipitèrent sur Condeezza, qui du coup oublia Morgoth pour se concentrer sur eux. Bien qu'ils fussent insensibles à la magie, elle parvint à les tenir à distance par la seule force de sa volonté, ployant l'espace autour d'elle et leur projetant des éclats de réalité altérée. De curieux phénomènes se produisirent alors, des créatures éphémères et grotesques se matérialisèrent et disparurent presque aussitôt, certaines disparaissant d'ailleurs avant d'être apparu. Des couleurs nouvelles apparurent dans l'univers, des altérations sensorielles, de minuscules boucles temporelles, comme sur un disque rayé. Puis, Condeezza tira son fouet ardent et leur causa de cruelles blessures pour qu'ils se tiennent tranquilles. D'abord surpris par cette violence, les deux golems modifièrent subtilement leur essence propre, puis se mirent à avancer, à avancer vers la Reine Noire ivre de sang...

Morgoth n'en vit pas plus. Il était parvenu à reprendre quelques forces, et avait à son grand regret puisé quelque énergie supplémentaire dans son anneau vert, fragment de l'Anneau d'Anéantissement. Assez pour se lever, et fuir loin de cet enfer magique. Il tira Tiberius par la manche, et tous deux, ils transportèrent au loin le corps sans vie de Vertu.

Ils n'allèrent pas loin. Trois pas plus loin, ils tombèrent sur des sbires de Condeezza, armés jusqu'aux dents et d'humeur homicide. Mais ils ne les virent pas longtemps, car avant même d'avoir pu se préparer au combat, leurs vues à tous deux se brouillèrent. Il leur sembla que des cloches se mettaient à carillonner dans leurs oreilles. Puis, un vent puissant les frappa, et en ouvrant les yeux, ils virent qu'ils avaient été transportés par magie sur la plate-forme sommitale de la Tour de Fer.

Il y avait là Dumblefoot, visiblement affairé à quelque sortilège, et son noir séide impassible, et puis Sook, curieusement drapée dans un étendard royal de Gunt. Derrière eux, un capharnaüm indescriptible de machines fondues et de tôles tordues, restes dérisoires de l'artefact qui avait fait la fierté du Convenant Royal. À leur tour apparurent dans un pentagramme de sang Monastorio et Mark, puis enfin le groupe de Sarlander.

— Hélas, s'excusa le vieillard, je ne trouve nulle part votre elfe.

— Elle est là, voyez, dit Mark. C'est ce grand dragon qui cercle à quelque distance de la tour.

Effectivement, Xyixiant'h orbitait à une raisonnable altitude, attentive à tout mouvement dans les airs. Car les forces armées du royaume de Gunt, même privées de leur pièce maîtresse qui était Markhyxas, n'en étaient pas moins appuyées par une impressionnante variété de créatures et de machines volantes, que l'on avait alarmées et qui, petit à petit, s'amassaient dans les cieux. Il faut dire toutefois, pour être honnête, qu'ils ne faisaient pas trop de zèle

pour aborder le grand dragon mordoré, dont les cercles menaçants suffisaient à inspirer le respect.

— Merveilleux ! Ah, quel spectacle… Mais j'y songe, pourrait-elle nous transporter en lieu sûr ! Ce serait plus sûr que tout autre moyen magique.

— Certes, certes. Notre mission consistait à vous ramener jusqu'à la tour de Banaga, où vos partisans se rassemblent, alors si cette destination vous agrée…

Le Magiocrate ne fit pas d'objection. Mark fit donc un geste pour attirer l'attention du dragon. Dans les airs, elle avait l'air grande. Mais une fois posée, avec des points de repère, elle était colossale. Elle débordait de tous côtés. Elle était plus grande, en fait qu'ils ne l'avaient jamais vue, plus brillante aussi, en quelque sorte, plus complète. Ceux qui avaient déjà eu le loisir d'étudier les écailles de son mufle en comptèrent un plus grand nombre. Quant à Tiberius, bien qu'il en ait vu assez en quelques heures pour combler toute une existence de souvenirs épiques, il béait. Il avait cru jusque-là que quand les autres qualifiaient Xyixiant'h de « dragon », c'était une métaphore, une taquinerie, ou une plaisanterie entre eux faisant référence à une anecdote dont il n'avait pas connaissance. Eh bien non, c'était un dragon.

Et ils montèrent dessus.

Elle décolla, et rapidement, laissa derrière elle ses poursuivants. Alors Morgoth, ayant laissé son sinistre fardeau à Mark, se rapprocha de la tête de sa douce et tendre, et lui hurla dans l'oreille :

— Elle est morte. Vertu est morte.

— Je sais, répondit mentalement le dragon.

— Xy, pourras-tu la ressusciter ? Pourras-tu la sauver ?

— J'essaierai, Morgoth, j'essaierai.

IX.19 La fin de la Compagnie

Ce qui pour un peuple passe pour une marque de barbarie est souvent chez un autre un usage normal et honorable. Morgoth, qui se flattait de son esprit large et avait pas mal voyagé, le savait bien. Pourtant, il avait du mal à comprendre comment les habitants de Gunt pouvaient se livrer à de telles pratiques funéraires, à d'aussi obscènes profanations. Bien sûr, dans un pays hanté par tant de nécromanciens, la nécessité de détruire les corps était compréhensible, mais comment supportaient-ils de voir ainsi réduits à néant ceux qui avaient été leurs proches ? Comment pouvaient-ils sans tressaillir voir noircir et se craqueler la peau, et sourdre les filets de graisse bouillonnante ? Comment pouvaient-ils, sans défaillir ni vomir, sentir cette abominable odeur de grillade nauséabonde, âcre et tenace, qui s'accrochait à la peau et aux vêtements, piquait les yeux ? Comment pouvaient-ils, sans se boucher les oreilles, rester sourds à l'éclatement des os, au grésillement des organes ?

Il se forçait toutefois, avec une obstination perverse, à ne rien manquer de la crémation. Il ne quittait pas des yeux le cadavre immonde, squelette noir et desséché posé sur son bûcher torride, dont la bouche grande ouverte vers les cieux exhalait de longs rubans de cette fumée noire. Peut-être pensait-il lui devoir d'endurer cette épreuve, à celle qui sans être sa mère l'avait mis au monde, à celle qui sans être son amante avait fait de lui un homme.

— Par Hegan, je jure de n'avoir de repos tant que cette femme sera vivante.

Mark, empreint d'une gravité peu coutumière, résumait l'opinion générale autour du bûcher. Nulle trace de vice, de mensonge ou de dissimulation n'était plus lisible dans son expression.

Vêtu d'un pourpoint blanc, appuyé sur sa grande épée, il avait maintenant tout du paladin. Comme il avait changé.

— Mort à la Reine Noire.

Piété tira du fourreau le sabre maudit de sa sœur, comme s'il voulait que la lame vît le funèbre spectacle. Il était de son droit de seul parent survivant que de prendre les possessions de Vertu. Il s'était notamment approprié l'épée maudite, et en toute connaissance de cause, avait fait sienne la malédiction de Ryunotamago. Brusquement, il se détourna, et partit dans la nuit. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Mark à son tour se fondit dans la nuit, laissant Morgoth en compagnie du diacre de Hazam qui procédait à l'office funèbre. Lorsque soudain forcit le vent sec de cette triste nuit, les bûches calcinées du centre s'effondrèrent en une gerbe d'étincelles, emportant ce qui restait de Vertu dans les tréfonds du brasier. Puis, quelque chose s'en échappa, et roula quelques pas avant de s'arrêter contre la botte du magicien. Il le considéra, et n'éprouva pas de dégoût. Il s'accroupit, prit le crâne noir et encore fumant dans sa main gantée de cuir noir. Ainsi, il resta un long moment à contempler ce visage familier qu'il reconnaissait encore, comme s'il recouvrait toujours les ossements salis. Puis, il le reposa parmi les braises, et attendit là en silence, jusqu'à l'aube.

Derrière la colline de la nécropole, il y avait une petite rue calme et étroite que l'on était obligé d'emprunter pour rendre hommage aux défunts. Dans cette rue, il y avait une taverne, qui n'était ni gaie ni bruyante, car le lieu ne s'y prêtait pas, mais où l'on pouvait trouver quelque apaisement à ses peines. là s'étaient finalement retrouvés les autres survivants de cette aventure. Dumblefoot avait tenu à assister au début de la cérémonie, il avait réconforté la Compagnie de quelques banalités bien senties, puis s'était absenté, car de pressentes affaires l'attendaient. Sans grande distinction, Xyixiant'h buvait bière sur bière, comme si elle pouvait atteindre l'ivresse malgré sa constitution de dragon. Elle n'aimait pas la mort, ni l'échec, et par dessus tout, elle n'aimait pas faire montre de son impuissance devant ses amis. Ghibli souligna :

— Et dire qu'elle avait si peur de vieillir. Elle n'en aura pas eu l'occasion.
— On ne savait pas grand chose d'elle, finalement, poursuivit Sarlander. Sook, tu sembles l'avoir fréquentée plus que nous, je crois.
— Ouais. Mais c'est pas pour autant que j'en sais plus que vous. C'était une nature, ça c'est vrai. Une vraie légende. Et elle avait une façon de vous égorger son manant, du grand art, je doute de l'égaler un jour. Eh oui, la vieille garde se clairsème, hein Mark ?

Le paladin ne répondit pas.

— En tout cas, dit Tiberius, même si je l'ai peu connue, c'est quelqu'un que je n'oublierai pas.
— Et que comptes-tu faire maintenant ? demanda Monastorio. Nous étions neuf, il nous manque quelqu'un...
— Ça ne sera pas moi, répondit-il. Je ne crois pas être fait pour la vie d'aventurier, finalement. Je crois que quand toutes ces affaires se seront tassées, je vais rentrer à Jhor pour retrouver les miens et mener une petite vie tranquille, loin des armes et des tracas [5].

5. Ceux d'entre vous qui s'en inquièteraient auront le soulagement d'apprendre que Tiberius Kenny Redshirt retourna finalement à Jhor, comme telle avait été son intention. Après avoir éclairci son affaire avec les autorités, il épousa sa promise et, ayant consacré ses points d'expérience à progresser jusqu'au huitième niveau d'aubergiste, il s'installa à son compte en rachetant une taverne, qu'il fit prospérer jusqu'à sa mort, laquelle

— Sook alors ?
— Je ne suis pas certaine que tout le monde m'apprécie dans ce groupe, je me vois obligée de décliner l'invitation. Et puis, le Nord me sort par les yeux, j'y ai plein d'ennemis, et cette histoire d'anneau ne me dit finalement rien qui vaille. Je pense que je vais rentrer à Dhébrox pour mettre mes affaires en ordre, et de là, partir vers le continent oriental. Il paraît qu'on s'y agite un peu, ça me fera du bien de changer d'air.
— Tu ferais mieux de laisser tomber, Monastorio, dit alors Mark d'une voix pâteuse. La Compagnie du Gonfanon n'existe plus. Libre à toi de continuer cette quête, mais je crois pour ma part qu'elle est vaine. Je vais retourner chez les paladins du Cœur d'Azur, en tout cas dès que j'aurai dessoûlé, et je vais me consacrer à mon sacerdoce. Par pure ambition personnelle, bien sûr.
— Bien sûr, moqua le nain.
— Si je compte bien, il ne reste que moi, Morgoth, Xy, Clibanios, Sarlander, Ghibli... Six sur neuf.
— La quête de l'anneau est terminée, Monastorio, exposa calmement Xyixiant'h. Que veux-tu de plus ? Moi et Morgoth avons convenu de lutter contre Condeezza et ses sbires, aux côtés du Magiocrate. Quant à Clibanios, il n'a pas l'air particulièrement enthousiaste à l'idée de te suivre, en tout cas, il est bien silencieux.
— Et il ne faudra pas compter sur moi ni sur Sarlander, acheva Ghibli.
— Allons bon, vais-je me retrouver seul ?
— On vient de convenir que nous perdions notre temps dans cette histoire. Et puis, on l'a retrouvé, l'Anneau, et d'une certaine façon, il est brisé, ou en tout cas, hors d'état de trop nuire. La guerre qui s'annonce n'est pas la nôtre, on peut donc dire qu'on a fait notre boulot. Plus ou moins. Alors voilà, après avoir bien bourlingué, on a découvert qu'on était tous les deux passionnés par la civilisation bardite, alors on a décidé de partir tous deux explorer ces contrées et découvrir les merveilles de cette antique civilisation, ses aèdes, ses hétaïres, sa sculpture toute en subtiles nuances de force et de grâce. On m'a souvent vanté la polychromie du kouros de...
— Ah oui ?
— Ah oui, et aussi nous frayer un chemin dans la vie à coups de marteau et de hache lourde ! Par la barbe de saint Naindeguerre, tavernier, une chope d'hydromel, et gare à ta tête si c'est que de la pisse de troll ! Que les os moussus de mes ancêtres... et tous ces trucs. Non parce qu'on n'est pas des pédés, quand même !
— Ah.
— Enfin, à 75 %.

Des périls insondables, de la romance, des vengeances, des trahisons, des fourberies devant lesquelles l'honnête homme se voile la face, des retournements de situation, des sortilèges merveilleux, des courtisanes lascives et leur commerce contre-nature avec des créatures fabuleuses issues de révoltantes expériences de nécromancie, les sept procédés cocasses et farfelus trouvés par Nurbel le Chanceux pour circonvenir les gardes rhomboédriques du Dédale de Soufre de

intervint précocement à l'âge de quatre-vingt-treize ans, suite à une mauvaise chute dans un escalier.

Bolmhanz la cyber-dracoliche démoniaque, et ce qu'il advint de lui après qu'il se fut emparé de son légendaire trésor… Vous ne retrouverez absolument rien de tout cela dans :

Morgoth en RTT

Chapitre X

Morgoth en RTT

Le temps a passé, et notre héros a mûri quelque peu. N'est-ce pas le moment de retrouver un peu de son innocence perdue en prenant des vacances ?

X.1 Les deux tours

Debout sur le promontoire saillant de la colline où il avait installé son quartier général, entouré de trois de ses capitaines consternés, le grand nécromant contempla le résultat de ses efforts. C'était désastreux. Marakhter l'Usurpateur, bien qu'il eût trouvé une juste mort quatre mois plus tôt, n'en avait pas fini de contrecarrer ses plans. Quelques dragons blessés s'en revenaient, mais leurs rangs s'étaient considérablement clairsemés. Les deux tiers des tapis volants, pourtant moins robustes, avaient survécu, sans doute parce que le tir des défenseurs s'était concentré sur les nobles reptiles, dont beaucoup, frappés à mort, contorsionnaient leurs anneaux en longues et sonores agonies dans les quartiers de la ville.

La puissance de l'assaut aérien s'était brisée sur les défenses de Jhor, sur ses murailles peuplées de maints archers, et surtout sur les deux orgueilleuses tours de fer, deux géantes hérissées de sorts mortels, deux sœurs se protégeant l'une l'autre. Il pouvait presque les entendre ricaner, les magiciens renégats du Sénéchal, ourdissant leurs conjurations abominables dans les recoins de leurs deux imprenables forteresses. Cette pensée lui était insupportable. Cela faisait plus de trois ans que la guerre déchirait Gunt, trois très longues années de massacres, d'horreurs, il avait vu tomber bien des hommes valeureux autour de lui, bien des lâches, et des ennemis qu'il n'avait plus le courage de compter. Il était victorieux. Il était puissant, et riche. Grande était sa renommée à présent. Toute la Magiocratie de Gunt était reconquise, à l'exception de cette maudite cité de Jhor, où ils s'étaient retranchés, ces félons, ces rats. Jhor était le dernier obstacle avant la paix, avant la gloire ou avant la vengeance, selon l'humeur du moment. Et Jhor tenait bon, contre toute évidence, contre toute logique.

Car il ne pouvait trouver de parade contre tous les sorts, et il ne pouvait protéger chacun des membres de son armée. Il avait cru que la brutalité de l'attaque et la force du nombre suffiraient, mais il s'était cruellement trompé, et le résultat n'était pas beau à voir. Ni à entendre. Deux jeunes dragons des glaces s'étaient posés à quelque distance derrière lui, et hurlaient à la mort. Ce n'étaient pas leurs blessures qui les faisaient souffrir, mais la perte de leur bien-aimée, Naxhydis aux Cent Perles, qui avait achevé ce jour-là ses six siècles d'existence, offrant sa carcasse désarticulée en dérisoire oriflamme à la plus ancienne des deux tours. Bien qu'il en ait fréquenté un grand nombre ces trois dernières années, le nécromant s'étonnait toujours des curieuses manières des dragons. L'attachement qu'éprouvaient ces deux-là à leur femelle était d'une intensité peu commune parmi cette race, mais pas exceptionnelle. Ayant quelques notions de draconique, il tendit l'oreille à leur conversation. Les deux vers se disputaient nerveusement. L'un désirait se battre à mort contre l'autre, afin qu'ils s'entre-tuent en une sanglante offrande à leur amour perdu. L'autre n'était pas plus désireux de vivre, mais faisait valoir que disparaître sans venger leur mie serait une attitude indigne.

À chaque bataille s'étaient posés de nouveaux problèmes, à chaque bataille il avait trouvé de nouvelles solutions. La ruse et l'audace avaient fait sa réputation, ainsi que son habileté à transformer les situations délicates en victoires éclatantes. C'était pour cela que ses ennemis le craignaient.

Pour investir les tours, il devait envoyer son infanterie. Mais un assaut frontal des troupes terrestres se briserait sur les murailles. Pour abattre celles-ci, il devait mener ses machines de siège à courte distance. Mais ce faisant, elles seraient sous le feu des tours. Le contournement était impossible, des pièges, des monstres tapis et des batteries de scorpions nichées dans les collines escarpées des alentours disperseraient ses lignes. Et maintenant, la maîtrise du ciel était ennemie. Il connaissait bien les impasses mentales, qui poussent les individus médiocres à

décréter du ton péremptoire de l'imbécile satisfait que « c'est impossible ». Il chercha l'élément-clé qui lui donnerait la solution de cette énigme, à supposer qu'il y en ait une. En contrebas, les cimiers blancs et bleus de ses cavaliers s'affairaient autour des crinières de leurs montures, ses fantassins lourds, toujours en cuirasse, s'étaient accroupis pour jouer aux dés. Bientôt, ils allumeraient les feux de la nuit, car le soleil commençait à se faire bas. Les artilleurs détendaient les cordes de leurs catapultes, l'assaut n'était pas pour aujourd'hui. Non loin, un soldat inconscient se faisait vertement disputer par son adjudant pour avoir allumé sa pipe à proximité des outres de feu grégeois. Il était bon pour faire quelques tours du campement pieds nus et au pas de course. Sur le flanc droit, les légions mortes qui lui obéissaient, les cadavres pourrissant de ses ennemis ramenés par lui à la vie, et qui maintenant le servaient, combattant leurs anciens camarades avec une aveugle obstination, et semant la terreur parmi leurs rangs. Les troupes vivantes se tenaient à l'écart de cette sinistre armée, en raison de l'odeur pestilentielle qu'elle exhalait à des lieues à la ronde. Une odeur particulièrement insupportable aux dragons, dont les survivants pansaient leurs plaies juste derrière lui. Ah, mais ne pouvaient-ils donc pas se taire, ces deux braillards suicidaires ? Il se concentra de nouveau sur son sujet, et observa les archers montagnards. Quoiqu'ils aient refusé de porter un uniforme et de combattre en rangs, ces nordiques formaient une troupe disciplinée, à sa façon, et presque aussi efficace que leurs homologues elfes. Ils se mêlaient peu aux autres soldats, et évitaient tout particulièrement la fréquentation de la gent gobeline, une horde de petits bonshommes laids à la peau caoutchouteuse et sale, piaillants et chamailleurs, sans hiérarchie discernable, et dont la seule stratégie martiale semblait consister à sautiller sans peur parmi les rangs ennemis, la dague à la main, pour égorger, éborgner et saigner tout ce qui n'était pas protégé par une épaisseur de fer. En se retournant, le nécromant considéra l'emplacement où, s'il n'avait été dissimulé sous un puissant manteau d'invisibilité, il aurait pu voir le camp de ses sorciers. Sans doute la plupart d'entre eux étaient-ils fort occupés à ravauder les tapis volants mis à mal par les carreaux de Jhor.

Ah, mais c'était insupportable ! Que quelqu'un fasse donc taire ces jérémiades sauriennes.

Puis, il observa de nouveau les tours.

Puis les dragons suicidaires.

Puis les tours.

Puis le feu grégeois, dont il avait des tonnes.

Puis les dragons.

Puis les tours.

Et puis encore le feu grégeois.

Et alors, une idée germa dans son esprit. Pas glorieuse et pas franchement loyale non plus, l'idée. Et guère chevaleresque. Une de celles qu'il avait appris à aimer. Il plissa les yeux, esquissa un sourire et, drapé dans sa noire cape, se caressa la barbiche tout en contemplant le disque rougeoyant du soleil se couchant une ultime fois sur les tours jumelles de la cité honnie.

Les habitants de Jhor avaient profité de la nuit pour sortir des caves où ils étaient calfeutrés, à l'abri de la guerre qui s'était déchaînée au-dessus d'eux. Ils sillonnaient les rues, en quête de quelque provision qui aurait échappé à la voracité de l'armée assiégée, laquelle n'avait que peu de considération pour la population civile. Il y eut alors un sifflement au-dessus de la rue Tamachine, puis un long vrombissement. Les plus sages filèrent se cacher dans des recoins

les plus obscurs, les autres levèrent le nez pour voir le ventre et la queue d'un grand dragon passer au raz des toits (ou du moins était-ce l'impression que cela produisait). Un souffle de vent le suivait de près, car il allait aussi vite que ses ailes le lui permettaient. Quelques traits ardents, des projectiles, des boules de magie se mirent bientôt à fuser de la Tour Nouvelle vers laquelle il se dirigeait inexorablement, et si les épaisses couches de protections magiques qui l'entouraient fondaient à toute vitesse sous les assauts des mages ennemis, le dragon n'en avait cure. Ses yeux étaient braqués sur les niveaux qu'on lui avait indiqués, entre les casernements des armées monstrueuses et les laboratoires de Haute Magie, aux trois-quarts de la hauteur totale. Sa résolution était inébranlable. Incrédules, les mages qui avaient cru à une attaque ordinaire virent le grand ver cracher son souffle de glace à pleine puissance sur la paroi métallique de la tour, quelques fractions de seconde avant de s'y encastrer, faisant voler en éclat les plaques et les poutres d'acier fragilisées par le choc thermique. Il mourut en un éclair et sans un cri, tandis que les milliers de litres de feu grégeois qu'il transportait sur son dos se répandaient dans l'étage en une marée mortelle, qui explosa immédiatement. Le mur de flammes porté par l'onde de choc dévasta tout sur leur passage, se propageant dans les couloirs, les escaliers, les conduits d'aération, jusqu'à ressortir en une boule de feu veinée de fumée noire par toutes les ouvertures du niveau touché.

Et à peine la l'infernale conflagration avait-elle laissé la place à un incendie ravageur que les habitants médusés de Jhor virent le sinistre spectacle se répéter, inexorablement. Cette fois, la défense désespérée des mages de la Tour Ancienne fut plus virulente, mais le résultat n'en fut pas pour autant meilleur, et la seconde tour fut à son tour touchée, semant la consternation chez les fidèles de l'Usurpateur.

Pris au piège de l'infernale thermie et des vapeurs délétères, les mages de bataille des niveaux supérieurs étaient maintenant réduits à l'impuissance. Depuis les collines, le sombre nécromant sentit avec satisfaction les boucliers mystiques qui s'effilochaient. Il enfourcha alors son noir palefroi, qui se cabra en hennissant nerveusement et fouettant des antérieurs, et donna ordre à ses cors de sonner l'attaque.

Les gobelins se ruèrent alors à l'assaut d'une barbacane, couverts par de puissants tirs de scorpions, tandis que les morts-vivants progressèrent vers une seconde, située à un quart de lieue sur la droite, suivant le plan de bataille mûrement réfléchi. Puis, tandis que ceux des défenseurs qui étaient restés fidèles à leur serment militaire faisaient leur devoir, repoussant du mieux qu'ils le pouvaient la marée furieuse, le gros des troupes s'avança dans la zone de la muraille située entre les deux édifices. Les lourdes balistes, les catapultes, entrèrent en action contre un point précis de la maçonnerie, et ne tardèrent pas à y pratiquer une brèche. Les sapeurs accoururent alors, sous leurs larges boucliers de bronze, pour combler le fossé hérissé de piques à l'aide de grands fagots de bois fraîchement coupés dans les forêts alentours. Peu de défenseurs étaient alors en position de contrer leur progression, et ceux qui s'y risquaient se trouvaient exposés au feu nourri des archers et arbalétriers. Puis, l'infanterie lourde chargea avec la féroce envie d'en finir. Ces hommes étaient certes des professionnels de la guerre, mais s'estimaient aussi patriotes, se battant pour une causes qu'ils savaient juste, en plus de lucrative. Leurs ennemis n'avaient pas une telle motivation, et rapidement, ils se débandèrent et fuirent dans les quartiers populaires aux rues sombres et étroites, abandonnant armes, armures, casques et uniformes à ceux que pouvaient intéresser les reliques d'un empire révolu.

La cavalerie franchit les remparts au moment où, spectacle hallucinant autant qu'inattendu, les Tours de Fer, rongées par un brasier infernal, s'effondraient dans un fracas de cauchemar,

précipitant des torrents de poussière ocre et dense dans les rues de la ville martyrisée. Et les derniers défenseurs virent bientôt, sortant de cette nuée comme de furieux fantômes, le redoutable nécromant chargeant à la tête de ses cavaliers, fauchant les vivants, piétinant les morts, frappant de terreur bêtes et gens.

Les marées loyalistes déferlèrent dans l'antique cité des mages. La bataille était gagnée. Si quelques maquis de sorciers et de mercenaires résistaient encore en périphérie de Jhor, tentant de rallier les unités légères postées sur les collines, le centre-ville était calme, et l'état-major remonta l'avenue cérémonielle jusqu'au Palais Ducal sans rencontrer d'opposition. Il n'y eut pas non plus d'accueil triomphal, car la population craignant le chaos, le pillage et les représailles, préférait se terrer en silence et attendre de voir dans quel sens le vent tournerait.

Et le nécromant victorieux ne voulut pas entendre les félicitations de ses laudateurs. Las, il gravit les marches de l'édifice prestigieux, donna quelques consignes à ses subalternes, puis se mit en quête d'une chambre agréable pour s'y étendre. Solitaire, allongé tout habillé parmi la soie, il attendit que viennent le hanter les visages de ceux, des milliers, qui avaient péri cette nuit par sa faute. Ils ne vinrent pas. Il n'était pas certain que c'était une bonne chose.

Il s'endormit donc.

Le lendemain matin, avant toute autre affaire, il s'attabla au petit secrétaire de bois précieux qui faisait l'angle de la pièce, et d'une plume d'aigle noir, rédigea une pénible missive.

Bien chers papa et maman,

Je me porte bien, et je souhaite vous trouver en bonne santé, vous et toute la famille. J'espère que le cadeau de baptême pour le petit Baalzeboul vous est bien parvenu (sinon : c'était une tétine).

J'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer. En effet, je viens d'achever le travail important que j'avais à faire, et je pense donc pouvoir prendre bientôt quelques jours de congé afin de vous rendre visite. Je pourrai ainsi faire la connaissance de tout le petit monde que je n'ai jamais vu, en particulier, mes neveux et nièces. Je m'en fais une joie.

Votre fils à l'étranger Morgoth.

(gribouillis)

PS : Je viendrai accompagné d'une jeune personne que je souhaite vous présenter, et à qui j'espère que vous ferez bon accueil.

PS 2 : Vous risquez d'avoir du mal à me reconnaître, car j'ai bien grandi, et je porte maintenant la barbe.

X.2 L'appel de la vengeance

Morgoth avait peine à se figurer que la bourgade miteuse qu'il voyait à quelques lieues devant lui était bien Galleda. Dans son souvenir, le lieu de sa première aventure était une bien plus vaste métropole aux rues bien plus nombreuses, aux maisons bien plus hautes, et cet anecdotique ouvrage de maçonnerie aux tours pompeuses et aux mâchicoulis déliquescents ne pouvait décemment être le palais du seigneur local, qu'il se remémorait comme étant une inexpugnable forteresse aux sinistres souterrains labyrinthiques.

Et pourtant, bien que ces lilliputiennes constructions ne fussent qu'un reflet déformé de ses souvenirs, elles étaient familières, et maints souvenirs s'accrochaient à ces rues, à ces places (au nombre d'une), à ces fontaines (elles aussi au nombre d'une, et dans lesquelles il savait qu'il était interdit de se soulager, même les soirs de grande ébriété), et à ces riantes auberges (on en comptait deux, qui se partageaient une clientèle rare et de piètre qualité).

Il pressa de ses talons les flancs du dragon qu'il chevauchait, et désigna d'un ton impérieux une clairière isolée et déserte en cette heure tardive, afin qu'il s'y pose. Ce à quoi le dragon répondit d'un ton aigre qu'elle n'était pas sa bonne, que pour qui il se prenait, qu'il avait salement chopé le melon depuis sa victoire, que s'il n'était pas content, il n'avait qu'à descendre et finir la route à pied, et que s'il continuait, il passerait la soirée en compagnie de la veuve Poignet. Morgoth pensa (il avait mis au point un sortilège de communication mentale) les plus plates excuses, fit valoir qu'elle l'avait mal compris, qu'il était désolé mais qu'il était fatigué et que c'était pour cela qu'il prenait des vacances, la pression tout ça, et qu'en outre, il n'avait pas l'honneur de connaître cette dame.

Après moult tergiversations, ils finirent par se poser à l'endroit dit.

Vu du sol, l'aspect de Galleda était plus proche de ce qu'il attendait. Il fit un détour pour retrouver la porte où, quatre ans plus tôt, il avait fait son entrée moyennement triomphale dans la cité. Il y avait là un garde en uniforme bouffant, qui n'était visiblement pas un professionnel de la guerre. Il considéra d'un œil étonné le curieux équipage qui s'avançait. Un sorcier à l'air terrible, de cette variété que l'on appelle souvent « nécromanciens », grand échalas nerveux au corps cependant souple et musclé, vêtu d'un long manteau de velours noir, sur un pourpoint de cuir ciré de même couleur. Une fibule d'argent et la boucle de sa ceinture formaient ses seuls ornements de quelque prix, mais la qualité et l'élégance de son vêtement désignaient du premier coup d'œil un homme important, prospère et habitué à être obéi. À sa suite venait un personnage plus inquiétant encore. Sous son manteau blanc, on ne voyait rien de ses traits, mais parfois, lorsque s'écartaient les deux pans, on entrapercevait le clignement de quelque lumineuse écaille. C'était une femme, c'était visible à sa corpulence et à sa démarche, mais le plus marquant était l'insaisissable impression de puissance qui s'en dégageait, et qu'elle ne parvenait qu'imparfaitement à dissimuler.

— Eh, mais je vous reconnais, lança Morgoth au factotum. Vous êtes Sterbin Colophyle, n'est-ce pas ?

— Ah, mais point du tout, étranger, je suis Celestin Colophyle, vous devez me confondre avec mon père.

— Diable ! Toutes mes excuses, mon garçon. La ressemblance est frappante.

— On me l'a souvent dit, approuva l'homme. Hélas, si vous l'avez connu, j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre, car voici bientôt un an et demi qu'on l'a mis en terre.

— Oh, comme j'en suis navré. Mais pas autant que vous, je pense. Comment est-ce donc arrivé ?

— Hélas, il avait un penchant pour la boisson, mais vous le saviez peut-être, et donc un soir d'hiver, il a pris part un soir à un concours de vol avec des malandrins avinés. Une compétition qui lui fut funeste.

— Et qui diable avait-il donc essayé de voler ?

— C'est pas « qui », mais « de quelle altitude ».

— Ah. Bon. Tout le monde n'a pas le don pour ça.

— Bref, tout ça pour dire, halte-là, qui vive ?

— Eh bien, je suis... disons, Broussewilis, et voici mon épouse Démimoure, et nous cherchons

un gîte pour la nuit.
— Ah, mais c'est que nous sommes très pointilleux ici, à Galleda. Nous ne laissons pas entrer parmi nous n'importe quel gringalet...
— Oui oui, tiens, trois pièces d'or pour l'octroi.
— Bienvenue à Galleda, prospère étranger !

Sous les regards insistants des indigènes étonnés, ils se rendirent sans hésiter à l'auberge du « Crüchon Nouer », la meilleure de la ville depuis que l'autre avait fermé suite à une infestation de puces. Ils prirent d'autorité la meilleure table, et Morgoth commanda le plat le plus cher de la carte, le canard aux airelles et aux champignons des bois, accompagné d'un vin fin importé de Lumie, lointaine région viticole des pays balnais, et qui, malgré son prix et son origine exotique, n'en était pas moins une piquette infecte. Le sorcier détailla les traits de l'aubergiste qui procédait à l'anatomie, et qui lui était familier car il lui avait donné asile quelques temps, une éternité auparavant. Cependant, le commerçant ne sembla pas le reconnaître. Comment l'aurait-il pu ?

— Dites-moi, mon brave, vous devez en voir passer du monde ici, non ?
— Ah, certes, messire, de par le fait que je suis le seul aubergiste à des lieues à la ronde, on peut dire que tous les étrangers ayant trois sous vaillants sont nécessairement mes clients.
— Je suis à la recherche d'un coquin qui a filouté ma famille jadis, et qui se nommait Koïlindon. J'ai appris que ce vaurien était passé dans la région, voici quelques années, ça vous dit quelque chose ?
— Koïlindon ? Voyons... Ah, j'y suis, effectivement c'était bien un gredin. Avec trois complices, il a essayé de dérober les bijoux du Baron. Mais ils se sont fait attraper.
— Vous savez ce qu'ils sont devenus ?
— Pour autant qu'il m'en souvienne, ils ont trouvé le moyen de s'évader.
— Tous les quatre ?
— Hélas oui. Je me souviens qu'on avait préparé un beau gibet pour rien, quelle pitié. C'est pas tous les jours qu'on a une belle pendaison, dans le coin, on s'en faisait toute une fête. On a été déçus...
— Et vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus ?
— Je suppose qu'ils sont allés se faire pendre ailleurs, littéralement. Bon débarras.
— Bon débarras.

Puis ils changèrent de sujet. Lorsque l'aubergiste se fut éloigné, Xy s'étonna.

— Tu sais que ce n'est pas beau de mentir ?
— Mais si, c'est beau. Il y a comme un esthétisme pervers à un mensonge bien tourné, qui permet de détourner les soupçons, d'éviter des explications fastidieuses, et de résoudre élégamment maints problèmes.
— Tu devrais te méfier. Plus ça va, plus tu parles comme Vertu.
— Vertu dont je me rends compte chaque jour un peu plus combien son enseignement était plein de sagesse et de choses très vraies. Ah, comme elle me manque.
— Elle serait fière de toi.
— Ouïs-je un ton aigre-doux dans ta voix d'or, mon aimée ?
— Tu te fais sûrement des idées.
— Sûrement. Jalouse d'une femme morte voici des années, et qui était en âge d'être ma mère... tss...

Mais Morgoth se méprenait quant à l'inquiétude de Xyixiant'h, dont elle préféra taire les

origines. Elle esquiva donc les questions gênantes et embraya habilement sur de tout autres sujets. Puis, canard mangé, ils prirent le chemin de leur chambre.

Il ne savait pas trop ce qu'il était venu chercher en ces lieux, et plus ennuyeux, il n'avait pas l'impression de l'avoir trouvé. En s'envolant à tire d'aile le lendemain matin, survolant au passage les clochers gris de Galleda, et mis le cap au nord-ouest. La brièveté du voyage le surprit, quelques coups d'aile suffirent pour qu'ils franchissent une distance qui, dans ses souvenirs, constituait un périple homérique de plus d'une journée. Il faut dire que la première fois, il avait fait la route à pied, qui plus est avec de mauvaises chaussures. Après quelques minutes d'un vol indolent, Xyixiant'h se posa à proximité d'un éperon rocheux séparant la forêt de conifères, en contrebas, d'une lande de genêts peu incommodés par les vents et l'altitude, infestés de lapins. Le Portolan aux cimes blanches étendait déjà sa masse écrasante à quelques lieues de là, pour tout dire, nos héros foulaient les contreforts de la majestueuse chaîne de montagnes qui courait depuis le lointain Orient.

La forme du bâtiment était encore clairement visible et familière vue du ciel, mais dès qu'il fut à pied, Morgoth dut se forcer pour se convaincre qu'il était revenu dans son école du Cygne Anémique. Les éléments et la végétation avaient eu le temps de parachever l'œuvre destructrice des cavaliers noirs de Gunt, et les villageois des alentours avaient depuis longtemps emporté tout ce qui pouvait présenter un quelconque intérêt dans ces ruines muettes. Rares étaient les pierres à être encore érigées sur d'autres pierres, et seul un pan de mur avait survécu à la dévastation, long de trois pas et pas plus haut, en sa partie la plus élevée, que les clavicules du sorcier. Avant que Xyixiant'h ne fût revenue de l'endroit isolé qu'elle avait choisi pour se changer, les mots d'une ancienne conjuration franchirent sèchement les lèvres de Morgoth, qui tendit la main en un geste rageur. Le mur explosa en une pluie de fragments.

— Soyez maudits ! Maudits !
— Tu as vu quelque chose ?
— Non. C'est juste que j'avais juré de revenir et de me venger.
— Nourris-tu donc quelque grief envers les lièvres de la contrée ?
— Mf... Tu peux pas comprendre. 'passé toute ma jeunesse dans ce... Bref. Ah mais, tiens... Qu'est-ce donc là, parmi la broussaille ? Un blanc minéral, une racine desséchée, ou bien la coquille d'un œuf desséché ?
— Je pencherai plutôt pour quelque macabre relique.
— Je crains que tu ne sois dans le vrai. Cet os-là vient d'un doigt d'homme, et celui-ci est une côte. Et cette calotte émergeant à demi de l'humus... Eh oui, c'est bien un crâne, sans doute celui d'un de mes condisciples, ou bien d'un professeur. Vois ce front large, songe que jadis, cette tête fourmillait de projets, d'ambitions, de passions plus ou moins élevées, et de magie aussi. Et aujourd'hui, ô, vanité des passions humaines, elle ne fourmille plus que de fourmis. Nous sommes peu de chose, tout de même.
— Je suppose que ce « nous » était exclusif. Euh... tu ne comptes pas la garder, tout de même ?
— Eh bien, pour ne rien te cacher, si.
— J'avais bien compris que tu ne débordais pas d'affection pour les compagnons de ton enfance, mais de là à profaner leurs restes, ça m'étonne.
— Sois sans crainte, je ne compte pas les poursuivre de ma haine jusque dans la mort. Au contraire, je souhaite permettre à celui-ci, et à travers lui, à tous ceux qui ont péri cette nuit-là, de trouver le repos, en faisant la lumière sur les circonstances et les raisons précises de leur disparition.

— C'est toi qui vois. Avons-nous d'autres affaires à régler ici ? Le jour s'avance, et il nous faut encore franchir une belle distance.
— Allons, en route, mon beau dragon aux ailes de nacre fine, vole et me ramène parmi les miens !

X.3 Brath-le-manant

Des heures durant, les montagnes déroulèrent leurs vallées et leurs cols sous le ventre de Xyixiant'h, qui volait bas pour épargner à son compagnon les affres de l'altitude. Ils devisaient ainsi de sujets sans grande importance, de politique, d'histoire et de géologie, et le dragon racontait au nécromant toutes sortes d'anecdotes pittoresques ayant lieu en des temps qu'à certains indices, Morgoth devinait fort anciens.

— Dans la région, jadis, il y avait un brillant royaume d'humains, qui vivaient en harmonie avec la nature et en bonne intelligence avec les elfes. Ils n'avaient guère de goût pour le travail de la pierre, aussi les vestiges de leur industrie ont-ils disparu depuis longtemps, ainsi que le souvenir de leur gloire. Mais à mon sens, la grandeur d'une civilisation ne se mesure pas au volume de tombeaux excavés, au tonnage d'obélisque déplacé ou à la surface de bas-reliefs hiéroglyphée.
— C'est l'évidence même.
— J'ai toujours été fascinée par le cycle des civilisations chez vous autres, et par la faculté que vous avez à rapidement oublier ce qui fit un jour votre grandeur. J'ai été maintes fois le témoin de longues périodes de stagnation à la limite de la barbarie, puis brutalement, un jour, sans qu'on sache pourquoi, une contrée devient plus riche que les autres, commence à produire des érudits, des artistes et des richesses à foison, et ça dure ainsi quelques décennies, quelques siècles... et puis tout aussi soudainement, tout cela s'écroule. Il me vient ainsi l'exemple d'une civilisation puissante et cruelle, organisée comme une fourmilière, avec ses fonctionnaires, ses prêtres, ses guerriers et ses astronomes, qui régnait sur un continent entier depuis plusieurs siècles. Il suffit d'une année de calamités pour qu'il n'en reste plus que ruines.
— Quel en fut la raison ?
— J'ai longuement réfléchi à la question, et j'en suis venue à la conclusion que la civilisation en question avait cru en autorité et en complexité dans l'unique but de concentrer toujours plus de richesses entre les mains de la classe dirigeante, au détriment de l'immense majorité de la population. Les connaissances accumulées par les savants de ce temps étaient certes précieuses, mais elles étaient jalousement gardées par eux. La médecine était développée, mais seuls les nantis y avaient accès. Les artisans étaient d'une prodigieuse habileté, mais seuls les temples et les palais des princes profitaient de leur art, les braves gens vivant dans des huttes de terre et de bambou. Les prêtres, les guerriers, les nobles avaient tous les droits, et les paysans qui les nourrissaient n'en avaient aucun. En fait, je pense qu'à un certain point de cette évolution, les paysans en question ont considéré que les maigres bienfaits que leur procurait la civilisation ne valaient tout simplement pas le prix d'or et de sang qu'ils les payaient, ils ont donc abandonné sur place les outils de leur métier, et sont partis dans la jungle vivre comme leurs ancêtres, certes primitifs, mais libres et heureux. Et les autres, les grands, ils sont morts de faim et de folie, seuls dans leurs citadelles absurdes et désertées, parmi leurs tas d'or qui n'avaient plus rien à acheter et les souvenirs de leur gloire enfuie.
— On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est un triste destin pour une civilisation. Peut-être l'homme est-il condamné par sa nature à retomber éternellement dans les mêmes erreurs,

mais j'aime à croire qu'il n'est que la victime des chaînes qui le lient à ce vieux monde décadent. Qui sait, l'avenir de notre espèce réside peut-être dans les cieux, un glorieux destin parmi les étoiles... Peut-être verrons-nous un jour une génération de jeunes gens hardis à l'âme bien trempée et au cœur plein de rêves partir vers les cieux pour explorer de nouveaux mondes étranges, chercher de nouvelles formes de vie, de nouvelles civilisations, et s'aventurer crânement là où nul homme n'était allé auparavant...
— C'est une noble vision, et puisque tu es si enthousiaste, tu devrais songer à mener toi-même ce projet. Je t'y aiderai pour peu que l'occasion s'en présente. Oh mais, regarde la jolie bourgade en contrebas... J'ai bien envie de jouer à brath-le-manant, ça fait une éternité que je n'ai pas joué à brath-le-manant.
— C'est quoi brath-le-maaAAAAAA !

Mue par quelque subite envie, Xyixiant'h piqua sèchement du nez vers le sol, dangereusement penchée sur le côté droit, et prit rapidement une vitesse d'autant plus considérable que bientôt, la proximité du sol et des arbres la rendit vertigineuse. Elle redressa pour se stabiliser à quelques hauteurs d'homme au-dessus des prés et des champs, faisant s'égayer bœufs et ovins en une joyeuse chorégraphie. Puis elle redressa la trajectoire juste avant le village pour exhiber ses ailes déployées tout en poussant son puissant cri de dragon. Et les braves habitants du coin, surpris dans leurs activités, de souiller leurs nippes, de tomber à genoux en implorant leurs dieux, ou pour les plus courageux, de s'enfuir à toutes jambes, marmots et jambons sous le bras. Puis, le dragon passa et s'en fut comme il était arrivé, en un claquement d'ailes.

— Hein que c'est rigolo ? Regarde comme ils courent partout en agitant les bras...
— Oui oui, sûrement. Euh... c'est curieux, mais ce clocher m'est familier.
— Ah bon ?
— Je me demande si ce ne sont pas les manants de mon village que tu as brathés.
— Oups.

Pas très loin de là, il y avait une rivière glacée et peu profonde sautillant sur un lit de galets blancs et jaunes, entre les mamelons d'une géographie accidentée. Comme l'endroit était impropice à la culture, il se couvrait d'un bois touffu, humide et obscur, intitulé de façon fort peu originale « Bosquet de la Sorcière ». Lorsque, selon les Anciens, la saison était propice, les villageois de Noirparlay sur Ymondïs, lieu de naissance de Morgoth, s'y rendaient en furtives expéditions familiales débutant avant les premières heures de l'aube, sous de gris manteaux. Chaque famille avait son Lieu au cœur de la forêt, depuis la nuit des temps, un endroit secret, que nul étranger jamais ne devait connaître. Puis au petit matin blême, ils s'en revenaient chargés de lourds et mystérieux fardeaux, foulant aux pieds l'innocente rosée, retournaient dans le secret de leurs chaumières, et attablés tous ensemble, ils sortaient les couteaux pour se livraient à un rituel plus ancien que l'écriture, plus ancien encore que la parole.

Et une fois les champignons nettoyés, ils faisaient une omelette.

Ce n'était pas encore tout à fait la saison, voici pourquoi le bois était désert. Xyixiant'h descendit au ras du sol et remonta la rivière (l'Ymondïs) à ce qu'elle considérait comme une vitesse réduite. Puis, avisant une berge dégagée par le pli d'un méandre, elle posa sa masse énorme dans le cours d'eau, faisant détaler truites et brochets. Xy, qui aimait bien se baigner, signifia alors son contentement en battant joyeusement des ailes et en miaulant d'aise. Morgoth tâcha de descendre avant d'être complètement trempé. Sa compagne avait parfois tendance à oublier sa présence.

— Bon, tu viens ?

— Patiente un peu, mon compagnon, et laisse-moi délasser un instant mes anneaux fourbus à l'onde claire de ce ru glacé.

Et Morgoth considéra avec philosophie (et l'expérience que confère une longue fréquentation) que le vocable « un instant » pouvait recouvrir un laps de temps bien différent selon qu'il était invoqué par un être normal ou par un dragon qui avait été vieux avant même que ne se produisent des événements dont la légende humaine avait perdu tout souvenir.

« Bon, tu me trouveras au village. »

Il observa encore du coin de l'œil le réjouissant spectacle du grand reptile faisant danser sur ses ailes les gouttelettes irisées, les expédiant jusqu'à la cîme dansante des ormes en frémissant d'aise, puis il emprunta une sente à peine visible, qu'il avait parcourue maintes fois étant enfant. Il avait remisé dans son sac magique la puissante robe de mage et la cape de Thomar, le ceinturon du Narghûr Liquide, la tiare sacrée de Dordorian, les bracelet protecteurs de Makhoulith, les bottes du Gris-Passant, et toutes les autres babioles magiques qu'il avait glanées au cours de ses aventures, et avait plus modestement revêtu l'habit d'un voyageur ordinaire, armé d'une chaîne vantonienne, ustensile traditionnel dans ces contrées parfois rudes, où les malandrins ne sont pas rares. La preuve :

« Holà, manant, ta bourse et vite ! »

Juché sur une boule granitique un peu plus haute qu'un homme était apparu un bandit de gris et de marron vêtu, et surtout, de trop grand pour lui. Une sorte de cagoule écrue protégeait son anonymat. À son flanc battait un long poignard attaché à une simple ficelle et qui eût mérité un meilleur entretien, et à deux mains, il brandissait une arme bizarre, faite d'un fer d'authentique pertuisane à la mode balnaise, fixé de branlante façon à un manche long comme un bras, et qui selon toute vraisemblance était emprunté à un balais. Sans réfléchir, il vint à l'esprit de Morgoth quatorze procédés pour se débarrasser de son adversaire.

« Ton or, tout de suite, ou mes compagnons cachés dans les fourrés te feront regretter d'être né ! »

Lesdits compagnons devaient avoir du sang d'elfe sylvestre dans les veines, ou être de véritables génies de la dissimulation en milieu naturel, car notre héros n'en percevait aucune trace.

— Mais... Mais ma parole, tu ne serais pas Fornhax Fléaudesmondes, le fils de Gorkhan Fléaudesmondes le boucher ? Ta mère sait que tu fais le bandit de grand chemin ?
— Que... Mais qui...
— Morgoth l'Empaleur, tu te souviens ?
— Morgoth ? Alors ça... Mais comment tu m'as reconnu ?
— Si je me souviens bien, nous avions trouvé ce fer de lance ensemble à la lisière du Marais-Garghoul, et nous l'avions caché sur la colline de Sombreruine-les-Corbins comme s'il s'agissait d'un grand trésor. Nous lui prêtions des propriétés magiques, des porteurs légendaires, une histoire tragique... Toutes ces choses qu'on invente quand on est enfant.
— Fistule de chat, tu te souviens encore de ça ? Ah, Morgoth, c'est bien toi, moi qui t'avais pris pour un touriste. Tu reviens au pays alors ?
— Juste quelques jours, histoire de dire le bonjour aux parents et aux amis.
— On m'avait dit que tu étais devenu magicien, c'est vrai ? Allez, viens donc, on va s'en jeter un à l'auberge du père Letueur, tu me raconteras tout ça en route !
— Ah, ce bon vieux Hannibal, que d'heures n'a-t-il passées à nous chasser de son établissement...
— C'est qu'à l'époque, on n'avait pas d'argent à lui donner.

— Sois sans crainte, je peux te payer à boire, l'ami. Oh, mais dis donc, elle est encore debout, cette ruine ?

Morgoth désigna à quelques jets de pierre du chemin, à demi ensablée dans les broussailles qui marquaient la lisière du bois, une grande bâtisse tout en hauteur, flanquée de deux tours pointues. Le toit en croupe, crevé en plusieurs endroits, le porche de bois noir et les fenêtres étroites donnaient à l'édifice un aspect sinistre. Dans le pays, on l'appelait juste « le Manoir », ou bien « la Demeure », et on évitait d'en parler devant les bambins turbulents, pour qu'ils n'aient pas l'idée de traîner dans le coin. Morgoth avait mis quelques secondes avant de reconnaître le bâtiment, en raison de la végétation qui avait pas mal poussé autour depuis son enfance, mais surtout parce qu'il avait gardé de ce lieu interdit autant que familier le souvenir d'une imprenable citadelle auréolée de mystère. La vie ayant passé et la maturité étant venue, il n'y voyait plus qu'une vieille bicoque qui, du temps lointain de sa splendeur, avait à peine été digne d'un anonyme nobliau de province. Et contemplant à bonne distance la façade jadis glorieuse éclairée par les rayons jaunissants d'un soleil déjà usé, notre héros se dit : « Eh bien, heureusement que je suis en vacances, sans quoi je parie que cette ruine aurait été la scène de quelque violente aventure. »

X.4 La famille l'Empaleur

Morgoth et Fornhax durent toutefois remettre à plus tard leurs projets de beuverie. En effet, la route de l'auberge passait juste devant le domicile des l'Empaleur, et notre sorcier estima peu civil d'aller s'enivrer au cabaret avant même d'avoir présenté ses hommages à ses géniteurs. Donc, après avoir assuré au larron que c'était partie remise, il ajusta son pourpoint et ses chausses, dépoussiéra quelque peu ses bottes de cuir et sa longue cape, lustra son galure de feutre, tâcha de se donner bonne figure, et passa la porte du logis familial.

Les l'Empaleur étaient une des familles les plus prospères de Noirparlay sur Ymondïs. Drapiers de leur état, ils avaient profité de la production locale de lin, abondante et de bonne qualité, ainsi que de la présence dans les montagnes alentours de diverses plantes et ingrédients utiles au blanchissage du textile. Après que le grand-père Lenoir fut décédé, ils avaient touché un héritage coquet qui leur avait permis de s'agrandir, et commerçant maintenant avec les régions voisines, ils avaient fait fortune en quelques années. Depuis la dernière visite de Morgoth, qui datait d'une dizaine d'années, la famille avait déménagé dans une ancienne ferme un peu à l'écart, dont les granges et reconverties en modeste manufacture bruissaient du grincement des machines et du glou-glou des grandes bassines bouillonnantes. Conscient qu'on ne risquait guère de l'entendre toquer en raison de l'agitation, et notant que le portail était ouvert, il franchit le porche et traversa la cour, n'attirant qu'une attention polie de la part de la poignée d'employés qui s'activaient à leurs tâches. Le corps de bâtiment principal présentait un étage, des soupentes, ainsi qu'une curieuse tour d'angle ornée de mâchicoulis factices, témoignage de la vanité architecturale du constructeur, dont l'histoire locale n'avait retenu ni le nom ni les motivations. Morgoth monta les trois marches du perron, encadré de deux pots de lys, et tira la chaîne de la clochette.

« Ah, c'est vous le nouveau comptable ? Dites donc, vous savez que vous avez deux jours de retard ? Vous croyez que les percepteurs royaux vont attendre ? »

Le personnage qui s'exprimait ainsi était d'un âge certain, d'une taille moyenne, et arborait un visage au menton étroit et à la peau prématurément parcheminée par les rigueurs d'une

vie de travail. Il n'était guère mieux vêtu qu'un des employés dont du reste il partageait le labeur, mais l'énergique assurance qu'il déployait le désignait sans conteste comme chef.

— Euh... Non, je ne suis pas vraiment le comptable que...
— Est-ce que vous connaissez la comptabilité ?
— Ben... un peu, mais...
— Eh bien, vous ferez l'affaire, allez par là vous faire embaucher.
— Mais enfin...
— Je n'ai pas bien saisi votre nom...
— Euh... Morgoth...
— Voilà un prénom bien grotesque. Il me souvient que j'ai eu un fils de ce nom, qui est parti chercher l'aventure et les ennuis au loin... Vous le rencontrerez peut-être, il doit passer dans les jours qui viennent. Mais peu importe.
— C'est-à-dire qu'il s'agit de moi, père. Je suis ton fils, Morgoth.
— Ah oui ? Ça m'étonnerait beaucoup, il est tout petit et il a l'air assez niais. Ah, mais maintenant que j'y fais attention, il est vrai que vous avez quelque chose... Morgoth, mon fils, c'est toi ?
— Mais oui, père, c'est bien moi. J'ai grandi.
— Orge molle et blé gluant, mais c'est bien vrai que te voilà ! Ah, mon garçon, je vois que ta santé s'est améliorée depuis qu'on ne s'est vus. Tu étais si maigre et dépenaillé... Et maintenant, te voilà devenu un robuste et prospère gaillard.
— J'essaie de mener une vie saine et de faire de l'exercice.
— Je peux t'en parler maintenant que te voilà tiré d'affaire, mais lorsque tu étais petit, tu nous as inspiré de vives inquiétudes. Tu étais si pâle et chétif que nous ne pensions pas te voir survivre jusqu'à l'âge d'homme. Ah, mais que n'es-tu pas revenu plus tôt, pour rassurer ta pauvre vieille mère qui sur son lit de mort s'inquiétait encore pour toi !
— Ma pauvre vieille mère, c'est pas celle que j'ai aperçue en venant, qui étendait le linge dans le pré ? Son décès doit être récent, elle m'a encore l'air assez robuste.
— Allez, monte donc installer ton baluchon, andouille, au lieu de contredire ton père. Ah, je vous jure, les gosses, quelle plaie ! Et il rigole en plus, cet âne ! Eh, attends une minute, il y a une question qui me taraude depuis un moment et que je brûlais de te poser.
— Je t'écoute.
— C'est vrai que tu t'y connais en comptabilité ?

D'aussi loin que remontassent les souvenirs des anciens du village, on n'avait jamais entendu Waldemaar l'Empaleur s'adresser à quiconque autrement qu'en l'engueulant. Il était ainsi, et il était maintenant trop vieux pour changer. Ce pittoresque travers mis à part, de l'avis général, c'était le meilleur des hommes.

— Morgoth, mon fiiiils magicien, mais c'est vrai que tu as grandi, viens dans mes bras, s'exclama Morticia l'Empaleur, née Lenoir, lorsqu'elle aperçut son rejeton. Il s'agissait d'une femme plutôt carrée, dont l'âge n'avait point encore entamé la robustesse paysanne. De toute évidence, elle était encore vivante, comme en témoignait sa solide accolade.
— Rh... répondit Morgoth.
— Tu as mangé ? Eh, venez voir qui est là !

On fit mander dans tout le village, ce qui fut vite fait, ceux qui n'habitaient pas la demeure, parents, amis, relations d'affaire, et bientôt, on se marcha sur les pieds pour voir la mine du fils prodigue. Il y avait là tous les ressortissants du clan l'Empaleur, à savoir Iago le frère

aîné, qui secondait son père à la fabrique, et avait amené avec lui la petite Ebzebeth qu'il portait sur ses épaules, et sa femme Cruella (fille de Dagoth Grandcornu le charpentier) au sein de laquelle s'accrochait Jezabel, la dernière-née. Lucrèce, sœur puinée, avait traîné son époux Moltar Funestedestin, dont elle avait un nourrisson mâle, Baalzeboul. Il n'y avait pas un amour immodéré entre les parents l'Empaleur et Moltar, qui avait le tort d'être plus âgé que sa femme d'une quinzaine d'années, et veuf de surcroît. Toutefois, certaines circonstances avaient rendu l'union des tourtereaux impérieuse autant qu'urgente. Morgoth avait aussi trois frères plus jeunes, prénommés Drako, Néron et Sidious, qui étaient très étonnés de voir un sorcier en vrai, même s'il n'avait pas la robe, le chapeau pointu, la baguette magique et les parchemins qu'ils imaginaient consubstantiels à la fonction. Il y avait aussi Mogh Soltah Appeldémoniaque, le prêtre de Miaris et sévère guide spirituel de la communauté, accompagné d'Acta Vilaleine son apprenti et de sa fille Toxine, Mordred Tristesire le voisin avare et jaloux, éternel rival de Waldemaar, la vieille Morgane Abomination, veuve Noire, la matrone qui avait accouché tout le village, y compris Morgoth lui-même, et que l'on soupçonnait assez régulièrement de sorcellerie, Gorkhan Fléaudesmondes le boucher et son fils Fornhax, déjà cités, Ivan Lefourbe, cultivateur et ami de la famille, Valtaar Feudenfer le forgeron, Hakim le fils du forgeron, Arsinoë Septcalamitésdivines, l'amour de jeunesse de notre héros, Sinistre Sombreseigneurvêtudenoir, un cousin du coté maternel avec lequel il avait joué étant enfant, et bien d'autres encore, qu'il ne reconnut guère.

Le père l'Empaleur offrit une collation en bougonnant que toutes ces largesses allaient finir par le ruiner, tandis que la mère trouvait le temps de préparer quelques rustiques mignardises qui ravivèrent chez notre héros des souvenirs bien agréables de goûters enfantins. Puis, tout le monde ayant constaté que Morgoth était en bonne santé et point trop dans la misère, les villageois se dispersèrent par petits groupes dans la nuit, pour médire de lui dans la quiétude de leurs foyers respectifs, laissant à leurs affaires intimes les drapiers du village.

— Ah, que d'émotions, mon petit Morgoth ! s'exclama Iago en serrant derechef son frère dans ses bras.
— Et sinon, quoi de neuf depuis votre dernière lettre ?
— Oh, pas grand chose. Le père Pactedesang est mort il y a une semaine. Il y a une assez inquiétante maladie de la patate qui se répand dans les champs. Le cours du lin chute. Et puis il y a eu un gros orage de grêle, mais heureusement, il est tombé après la moisson. Tout à l'heure, un dragon est passé au-dessus du village, paraît-il. On attend le collecteur de taxes dans deux semaines, et on n'a toujours pas de comptable. Au fait, toi qui es clerc de notaire, tu pourrais nous aider...
— Je veux bien, mais je ne suis pas clerc de notaire.
— Ah bon ? Tu fais quoi alors pour gagner ton croûton ?
— Je... euh... C'est un peu compliqué. Disons que je résous certains problèmes qui peuvent se poser...
— Tiens au fait, c'est vrai ça, s'inquiéta Morticia (que la question intriguait depuis pas mal de temps), quel est donc ton métier.
— Eh bien, dans certains pays, il y a des gens qui sont des membres productifs de la société, et d'autres un peu moins, et d'autres pas du tout... Et certains sont en fait des nuisibles... Et puis, il y en a d'autres, à l'extérieur, qui convoitent les richesses produites... et donc... Lorsque parfois arrive que des violences... euh... C'est un peu compliqué.
— On t'écoute.
— Je suis fonctionnaire. Voilà, je suis fonctionnaire, et le service dans lequel j'officie veille à...

ce que les honnêtes gens puissent travailler en paix et jouissent des fruits de leur labeur… sans avoir à craindre des actes de malveillance…
— Ah. Tu es vigile, quoi.
— Euh… C'est pas tout à fait… Comme disait l'autre, hein, ce qui s'énonce bien, n'est-ce pas, parce que des fois, y'a des mecs y disent des trucs tu vois, mais en fait dans leur tête, si tu veux, c'est pas tout à fait comme ça, alors au final, ben c'est plus difficile, tu vois. C'est comme l'autre jour, y'avait un type un peu comme ça, enfin, pas vraiment à ce point, mais presque, et ben… Y faut que je te dise que c'était la nuit, alors je sors, mais tu vois, c'était la nuit, alors je voyais pas. Alors le mec… en fait c'était le lendemain matin, je m'en souviens… Bon, ben il était pas net. C'était pas franc tu vois, mais pas net, un peu le genre, tu vois ce que je veux dire. Louche. Enfin bon, c'est pas pour dire, chuis pas comme ça non plus mais bon. Non parce que aussi, une fois que les bornes sont passées, y'a plus de limite. Mais l'important, on est bien d'accord, c'est de rester bien dans son truc, parce que si on fait n'importe quoi, on a vite fait de se faire bouffer. Tu crois pas ?
— Si, si… En tout cas, je suis contente de voir que tu ne fais plus l'aventurier mais que tu as trouvé un vrai métier. Et que fais-tu exactement de tes journées, alors ? Tu travailles dans un bureau ?

Pour quelque raison, il répugnait à expliquer à sa mère quelles étaient ses fonctions exactes, sans doute n'en était-il pas particulièrement fier. Pourtant, il se doutait que ses manœuvres dilatoires n'auraient qu'un temps, car Morticia était obstinée et d'autant moins sensible à son art d'éluder les questions que c'était elle-même qui le lui avait appris. Il fallait de toute urgence qu'il dévie la conversation sur une autre voie, mais quel sujet serait-il susceptible d'intéresser une mère plus que la carrière de son fils ? L'esprit supérieur de Morgoth ne tarda pas à trouver un vil subterfuge.

— En fait, j'exerce une fonction méconnue, mais indispensable à la bonne marche du royaume. Xy a coutume de dire qu'il n'y a pas de sot métier… Ah, mais suis-je distrait, je ne vous ai pas encore parlé de Xy.
— Qui est-ce donc ? Ah, mais ne serait-ce pas la fameuse jeune personne que tu voulais nous présenter ?

Morgoth lissa sa barbe et dissimula un sourire de contentement.

— Eh bien, puisque tu abordes la question, en effet, c'est bien elle. Une dame de qualité.
— Et où est-elle, cette demoiselle ? Tu ne devais pas l'amener.
— Euh… Je l'ai laissée derrière moi il y a quelques heures, elle avait à faire, elle ne devrait pas tarder à arriver.
— Quoi ? Tu laisses une jeune fille seule, la nuit, dans une terre infestée de brigands et de monstres ?
— Oh, de brigands… Le seul malandrin du voisinage était fin saoul quand il a quitté la petite sauterie de tout à l'heure, et pour ce qui est des monstres, tu sais aussi bien que moi qu'à part les vipères et les renards enragés, dans le coin…
— Mais pas du tout ! Le Manoir est infesté de goules, fantômes et autres ectoplasmes qui terrifient les imprudents de passage depuis des mois, et pas plus tard que cette après-midi, un immense dragon a attaqué le village, semant la mort et la désolation sur son passage.
— La mort et la désolation ?
— Ben, en tout cas, il a effrayé la volaille. Et une cheminée est tombée. Quelle horrible bête, il me semble que son braiment résonne encore dans mes oreilles.
— Les dragons ne braient pas, ils brathent. Mais peu importe.

Et pendant tout ce temps, Morgoth se demandait « Bon, elle arrive, l'autre ? »

X.5 Nuit noire & dame blanche

Or donc, Xyixiant'h était tout à ses jeux d'eau lorsqu'elle s'aperçut que le vent fraîchissait, et que le soleil n'était plus là pour la réchauffer. Elle sortit donc de l'onde, secoua ses anneaux, regarda de droite et de gauche pour vérifier l'absence de témoin, puis reprit sa forme d'elfe. Son armure était enchantée de telle sorte qu'elle n'eut pas besoin de l'ôter ni de la remettre avant ses métamorphoses, mais il n'en allait pas de même pour les effets tels que vêtements, bijoux, armes, symbole de Melki, fioles d'eau bénite, pots à fards, parchemins, or et autres babioles, qu'elle avait rangées dans un sac déposé au pied d'un grand orme. Le sac lui-même n'était pas ordinaire, car constitué de cuir de malebranche, une sorte d'animal-arbre particulièrement sournois ayant la capacité de changer de taille et de volume par quelque procédé magique propre à sa race. Morgoth avait enchanté cette matière, longuement tannée et trempée dans la liqueur épectatique, pour en faire un contenant diminuant considérablement le volume et le poids de ce qui y était enfermé. Elle put donc y ranger toute son armure, non sans avoir extrait une longue robe blanche et fine comme un courant d'air, ceinte de larges anneaux d'argent, ses bracelets d'or, son pendentif sacré, ses boucles d'oreilles ornées chacune de trois grenats pendus les uns aux autres, ainsi que sa tiare d'or et d'ivoire lissant les friselures de ses cheveux jusqu'au sommet de sa tête. Enfin, elle invoqua de ses doigts graciles un sortilège de psyché, une conjuration ordinairement utilisée pour se protéger des regards pétrifiants tels que ceux des basilics et des méduses, mais qui dans le cas présent lui fournissait surtout un miroir dans lequel, aux derniers feux du crépuscule, elle se mira avec plaisir.

Xyixiant'h était belle. D'une beauté à faire pâlir le soleil, et tous ces trucs qu'on dit généralement. Du reste, c'était normal, car quand on est un dragon polymorphe, prêtresse d'une déesse de la beauté, et qu'on a passé des siècles à parfaire son apparence humanoïde dans le but de susciter la dévotion des hommes, il serait mal venu de ressembler à un veau marin. Lorsqu'on se met à écrire, on s'aperçoit vite qu'une des choses les plus dures qui soient est de dépeindre un beau visage. Si l'on décrit de façon exacte l'individu, on arrive vite à un résultat assez bizarre, car même les traits réguliers paraissent, à la lecture, disgracieux. Disons d'une femme qu'elle a le nez droit, les joues rondes et les yeux en amande, et on va droit dans le mur, car même si c'est plutôt une bonne chose, cette description clinique sonne mal. Certains auteurs s'en tirent à bon compte en restant dans le vague, en parlant de « courbes gracieuses », d'« ovales harmonieux » et autres « fossettes mutines », mais de tels procédés, à l'évidence, ne font que masquer l'impuissance littéraire, et laissent au lecteur le travail d'imagination (ce qu'un honnête écrivain aura précisément à cœur d'éviter). Fort heureusement, je contournerai cette difficulté avec la hardiesse qui m'est coutumière, en vous signalant simplement que de figure, Xyixiant'h rappelait assez Kristin Kreuk.

Ayant acté la perfection de sa mise, elle recouvrit le tout d'un long manteau gris souris, et s'en fut de son petit pas trébuchant parmi les buissons et les racines, en quête de quelque chemin. Elle erra quelques temps dans l'obscurité, et fit maints détours inutiles car le sens de l'orientation n'était pas sa qualité première, mais elle parvint finalement à discerner au loin des lueurs oranges et rectangulaires typiques des fenêtres allumées. Elle se dirigea donc aussi droit que possible compte tenu du terrain, et parvint au seuil d'une grande propriété silencieuse. Sans appréhension particulière, elle franchit une grille béante autant que rouillée, gardée par un gnome de pierre difforme et hilare juché sur l'embrasure, et traversa un jardin semé de

ronces, d'orties, de liseron et de statues érodées par la pluie, dont les yeux semblaient pleurer des larmes noires. Il n'y avait pas de lune ce soir-là, et la maigre lueur des étoiles lointaines ne parvenait guère à transpercer les branchages entremêlés des arbres morts s'étendant au-dessus de l'elfe, qui n'en avait cure, car elle jouissait d'une excellente vision nocturne. Sous le toit en croupe, les fenêtres faisaient comme les yeux d'un géant en demi-sommeil.

Elle franchit deux marches et tira la chaînette. La cloche retentit à l'intérieur. Elle attendit, son oreille perçante en alerte, mais elle ne perçut aucun bruit. Elle sonna de nouveau, et attendit encore. Puis, estimant avoir perdu assez de temps, elle recula dans l'allée pour tenter de se présenter à quiconque voudrait la voir depuis les fenêtres.

Éteintes.

La haute façade de bois et de lierre était maintenant noire.

Elle revint sous le porche, assez mécontente d'être traitée avec tant d'impolitesse, et tenta vainement de voir quelque chose au travers du vitrail crasseux qui ornait la porte étroite de la demeure, qui se révéla hélas d'une opacité désobligeante. Toutefois, en examinant mieux le motif, elle remarqua qu'il ne représentait pas des plantes et des fleurs vides de sens comme elle l'avait tout d'abord cru, mais qu'il composait les lettres d'une écriture contournée et peu lisible, formant un nom.

« De Kellon »

Peut-être s'agissait-il du propriétaire malpoli de la maison ? Ou bien de l'architecte ?

Un bruit derrière elle la tira de ses réflexions. Un cheval blanc et mince se tenait dans l'allée, à dix pas à peine. Une cavalière tout aussi blanche et mince le montait, tant qu'elle semblait luire de quelque éclat propre. Ils avançaient dans sa direction, d'un pas très lent. Il était curieux qu'elle ne l'eût pas entendu plus tôt, les elfes ont l'oreille fine.

« Bonsoir, je me nomme Xyixiant'h. Belle nuit, n'est-ce pas ? Vous êtes d'ici ? Je cherche le village de Noirparlay sur Ymondïs, mais je crois que je me suis perdue. »

Sans un mot, la blanche dame tendit le bras dans une direction derrière elle, menant manifestement à l'extérieur de la propriété.

« Merci, bonne soirée madame. »

Et toute guillerette, Xyixiant'h contourna le bel animal et redescendit l'allée en direction de la grille. Elle y était presque arrivée lorsqu'elle commença à trouver l'affaire un peu étrange. En effet, les humains, elle l'avait noté, pratiquaient essentiellement l'équitation de jour, et non lorsqu'il fait nuit noire. Ce qui tombait bien, les chevaux étant du même avis sur le sujet. En outre, pourquoi cette dame était-elle nue ? Et que lui était-il arrivé pour qu'elle fût dépourvue de visage ?

Xy se retourna. L'allée n'était qu'un grand trou noir et vide.

Elle s'arrêta un instant, intriguée, puis poursuivit son chemin. Elle franchit la grille en se grattant la tête, et se retourna une nouvelle fois. La forme de la demeure lui semblait étonnamment proche, surtout en considérant la longueur de l'allée, qu'elle avait pu apprécier. Mais elle devait se faire des idées, le sens de l'orientation, on l'a vu, n'était pas son fort.

Le gnome de pierre, sur son piédestal, grimaçait horriblement.

Ah, se dit-elle alors, ce doit être une maison hantée !

Et, satisfaite d'avoir trouvé une explication rationnelle, elle reprit la route de Noirparlay.

X.6 La belle-fille

Toc toc toc.

Sauvé, se dit Morgoth en reconnaissant le martèlement caractéristique de sa bonne amie.

Iago alla ouvrir, et la grise silhouette apparut devant sa lanterne.

— Bonjour, chuchota presque la douce voix, je cherche la propriété de la famille l'Empaleur.
— On dirait que vous l'avez trouvée.
— Ah, enfin. J'ai erré presque sans fin parmi la lande ennemie pour vous trouver. Xyixiant'h, enchantée.
— À vos souhaits. Ah, mais j'y suis, t'es la belle-doche !
— Eh...
— Entre donc, mon aimée, l'invita Morgoth en se présentant à son tour.

Elle entra donc dans le salon des l'Empaleur. S'ensuivit une conversation non-orale entre les deux frères, qu'on pourrait résumer ainsi :

— Regard appuyé et oblique de Iago sur l'arrière-train de Xyixiant'h, suivi d'une moue approbatrice à destination de Morgoth.
— Regard courroucé de Morgoth, avec mâchoires serrées et front en avant.
— Grand sourire niais de Iago.
— Lent secouage de tête de Morgoth, assorti de roulade des yeux et petit sourire en coin.

Le tout avait duré deux secondes, au cours desquelles elle avait atteint l'endroit précis de l'assemblée d'où chacun pouvait la voir.

— Mes estimés parents, mes chers frères et sœurs, neveux, cousins, collatéraux et autres alliés, j'ai le plaisir de vous présenter mon amie Xyixiant'h.

Elle s'inclina en une révérence charmante, polie mais sans obséquiosité, dénotant d'une excellente éducation.

— Je suis ravie, gazouilla-t-elle de sa voix la plus légère.
— Et nous donc, ma jeune amie, on ne vous attendait plus, répondit le maître de maison.
— Vous souffrez d'une maladie de peau ? s'inquiéta faussement Morticia.
— Non, pourquoi ?

Puis, faisant semblant de saisir subitement l'allusion.

— Ah, mais je suis confuse, j'ai tant pris l'habitude de me couvrir lorsque je voyage que j'en oublie souvent de me dévoiler lorsque je suis arrivée à destination.

Et là, Morgoth se retint fortement de lancer « vas-y, fais-nous ton numéro. » En effet, pour l'avoir pas mal côtoyée, il avait noté que sa mie usait fréquemment des mêmes procédés pour se mettre en valeur.

D'un seul geste d'une grâce infinie (car infiniment répétée devant sa glace), elle défit la fibule de son grossier manteau et le laissa négligemment choir sur le tapis. Elle se tenait à l'exacte distance où les flammes grasses de la cheminée jouaient le mieux avec les ondulations de sa chevelure plus rouge que jamais, et il était peu probable que ce fût un hasard. Elle se gardait les yeux mi-clos, le visage légèrement incliné, comme prise de quelque langueur, et offrait son corps gracile et son visage de porcelaine aux regards.

On entendit un gobelet d'étain tomber au sol et rouler sur le plancher. Drako ou Néron (ils étaient jumeaux) émit un « inculééé ! » étouffé, et Moltar s'exclama « Ksxysphfls'nkhzbth brflhz », ce qui en draconique signifie « trois hérons en papier alu », mais c'était sans doute

une coïncidence. Elle fit un petit geste de la main pour arranger ses cheveux, puis ouvrit ses grands yeux verts-xpluixhsct.

— Hazeflu ! s'exclama Waldemaar, lorsqu'il fut en état de résumer l'opinion générale.
— Nous allions passer à table, je crois. As-tu faim, ma douce ?
— Je grignoterais bien un peu, en effet.

Xyixiant'h était un être poli et gracieux aux manières retenues, toutefois, lorsqu'elle se mettait à table, elle éprouvait parfois des difficultés à réprimer les instincts qui la poussaient à se jeter avec voracité sur tout comestible passant à portée de ses crocs. Il s'agissait de mouvements très vifs, quasi-imperceptibles si on ne l'observait pas attentivement, un couteau à la trajectoire trop incurvée, une pique trop rapide à harponner un bout de viande, des dents s'avançant un peu trop vers les aliments. C'était une des rares occasions où transpirait, pour l'œil exercé d'un spécialiste, sa nature de dragon, mais même pour le commun des mortels, le spectacle avait quelque chose d'inquiétant, sans que quiconque ne puisse dire en quoi. Ordinairement, connaissant son travers, elle mangeait en silence et si possible sans témoins, mais là, bien sûr, les nécessités des convenances humaines rendaient impossible la dérobade. Xyixiant'h et les l'Empaleur échangèrent un long moment toutes sortes de banalités convenues à dominante météorologique, avant de trouver, à la satisfaction générale, un centre d'intérêt commun, à savoir le textile et l'art de le travailler. On ne peut vivre aussi longtemps en s'intéressant à la mode sans avoir quelque lumière sur son principal ingrédient, et comme le métier de la famille était précisément de le confectionner, il y avait matière à s'entendre.

On se couchait tôt à la campagne, c'est donc bien avant minuit que nos héros fourbus rejoignirent la chambre d'amis, sous les regards torves des parents, qui ne disaient rien mais n'en pensaient pas moins.

— Bon, finalement, ça ne s'est pas trop mal passé.
— Ils ont tous l'air très sympathiques. Si l'on excepte la bien légitime réserve dont la plupart des gens font montre à mon égard.
— Oui, et puis d'ailleurs justement, vu la tronche qu'ils tiraient quand ils ont vu que tu étais une elfe, je préfère éviter d'aborder certains points délicats, si tu vois ce que je veux dire.
— Non, quoi ?
— Eh bien, tu sais, la question qui fâche, quoi.
— Quelle question ?
— Enfin, Xy, tu vois bien ce dont je veux parler, non ?
— Oui, je vois bien, mais j'aime assez te regarder t'enfoncer.
— Ouais. Bref. Toujours est-il qu'ici, c'est la campagne, et l'ouverture d'esprit n'est pas nécessairement la ressource naturelle la plus répandue dans la région, alors on a tendance à penser traditionnellement qu'un mariage est l'union de deux êtres de sexes différents appartenant à la même classe taxonomique. Mes parents n'ont pas réellement besoin de connaître tous les petits détails te concernant.
— Petits détails... Bon, si tu y tiens, je passerai pour la cruche de service.
— Tu seras bien aimable.

Les noirparliens partageaient avec tous les villageois du monde une surprenante aptitude à dire du mal des autres dans leur dos et une considérable habileté à former de petits comités pour ce faire. Ainsi, les l'Empaleur ressentirent-ils tous une petite fringale juste avant d'aller au lit, et totalement par hasard, se retrouvèrent dans la cuisine au même moment.

— C'est marrant je ne me figurais pas qu'elle était... si petite.

— C'est qu'il s'était bien gardé de nous parler de sa... taille.
— Note, elle est bien proportionnée...
— C'est dingue comme elle est... vraiment toute petite. Comme on s'imagine... les gens petits.
— Belle, gracieuse, empreinte d'une sagesse ancestrale qui dépasse notre expérience à nous autres les grands.
— Et tu crois que leurs enfants seront... plus ou moins petits ?
— C'est ennuyeux, dans la région, on n'aime pas trop ce genre de... gens de modeste corpulence.
— En tout cas, ça va poser pas mal de problèmes, cette histoire de taille.
— Bah, vous voyez tout en noir, quelle importance qu'elle soit petite. Ça posera sûrement moins de problèmes que le fait que ce soit une elfe.
— Drako, ta gueule.

Au petit matin, mais bien après le reste de la maisonnée, nos deux aventuriers s'éveillèrent dans la chambrette. Xyixiant'h était plus longue à se laver, vêtir, coiffer et parer, ainsi qu'à ramasser les pièces d'or dont elle semait sa couche (car à l'en croire, elle avait du mal à dormir sans l'influence somnifère des métaux précieux, ce qui ne lassait d'étonner son compagnon, selon qui les richesses avaient plutôt tendance à tenir les gens éveillés et prêts aux expéditions nocturnes les plus dangereuses pour les garder ou se les approprier). Donc, Morgoth descendit en premier, et croisa sa mère Morticia, qui bien qu'elle fût assez petite et pas de première jeunesse, parvint à l'entraîner assez rudement dans un coin.
— Dis-moi, malotru, où donc as-tu dormi ?
— Dans la chambre d'amis, à l'étage.
— Et la demoiselle ?
— Pareil.
— Et je suppose qu'avec ton elfe là, tu te comportes de façon tout à fait honorable.
— Absolument, je suis un vrai gentleman.
— Et tu crois vraiment que tu vas me faire gober un truc pareil ?
— Mais enfin, tu me connais.
— Tu es en train de me soutenir que tu passes ta nuit dans le même lit que cette personne sans la toucher ? C'est quand même difficile à croire.
— Ah mais non, bien sûr que je la touche. Que vas-tu donc imaginer là, que tu as enfanté un eunuque, ou un adepte de la pratique bardite ?
— Tu avoues, misérable !
— Je n'avoue rien du tout, j'assume. J'ai avec mademoiselle Xyixiant'h des relations parfaitement saines et normales, et je m'en vante. Lorsque tu as mis en doute mon honorabilité, j'ai cru que tu faisais allusion à certaines perversions dont j'ai entendu parler avec une certaine incrédulité, telles que la panspermie, la trophallaxie ou la copocléphilie. Et quand bien même, je ne vois pas vraiment en quoi ce seraient tes affaires.
— Mais je suis ta mère ! De mon temps, on avait le respect des convenances.
— Venant de quelqu'un qui s'est marié avec le ballon gros comme le bulbe de la chapelle, la remarque est amusante. Mais tu vas sans doute me dire que Iago était prématuré de quatre mois.
— Fils ingrat, si j'avais parlé à mes parents comme tu le fais...
— Ils t'auraient mise à la porte de chez eux, et du reste, je crois bien que c'est ce qu'ils ont fait.

— Ben c'est pas la question. Tu vas régulariser cette situation vite fait.
— Quoi, tu veux que je me marie avec Xy ?
— Parfaitement.
— Ça m'étonne assez, cet empressement subit à faire entrer une elfe dans la famille.
— Oui, ben c'est déjà du propre que ce soit une elfe, alors si en plus c'est une roulure...
— Pfff...

La conversation se poursuivit quelques temps, mais Morgoth savait qu'il n'aurait pas la paix tant qu'il n'aurait pas accepté les rudes conditions qui lui étaient faites. Donc, au final, traînant un peu des pieds, Morgoth remonta jusqu'à la chambre, se demandant comment aborder la question de manière romantique.

X.7 La demande en mariage

— Ma mère veut qu'on se marie.
— Quand ça ?
— Ben, dans trois jours.
— Bah, si ça l'amuse.
— Bon.
— Avec un peu de chance, il y aura des cadeaux.
— Sûr. C'est l'usage.
— Bien bien. Sinon, si jamais tu trouves un double-ducat de Brythunie avec tête laurée de Durgan IV et portant poinçon de l'atelier royal de Solipangre, c'est le mien.

X.8 Xyixiant'h prend l'herbette

Donc, ce matin-là, dame Morticia réunit sa tribu dans le but de distribuer les tâches. Elle comptait bien profiter de l'occasion pour épater tout le village, aussi résolut-elle de faire quérir par monts et par vaux toutes les fournitures qu'elle estimait nécessaires à l'épatage de galerie. Elle expédia donc Néron et Xyixiant'h avec une mule dans la région voisine dite « lande du gibet de la sorcière » afin d'y cueillir des herbes aromatiques nécessaires à la célèbre soupe de la mère l'Empaleur, dont elle comptait bien régaler ses invités. Outre la quête de la purgevale, de la brindouillette sanglante, de la pue-sous-bras, de la bruyère des trépassés, de la colle-à-cule, du fouet à trois manches, de la fumette de perdrix, du pistou farineux, de la graine des fous et d'autres spécialités locales, Néron avait reçu de sa mère la délicate mission de découvrir d'où venait cette étrangère, si c'était une honnête femme, si elle était d'une bonne lignée et si elle en avait après le bien de la famille.

L'aventure était modeste et tenait plus de la promenade que de l'épopée, car la lande en question n'était qu'à une heure de là, et qu'entre les broussailles éparses et les rochers moussus, on apercevait encore fréquemment le sommet du clocher de Noirparlay. Toutefois, Xyixiant'h ne souhaitait pas abîmer sa seule robe élégante dans les buissons, et en outre, même si l'on n'avait pas croisé de monstre plus gros qu'un chien dans la région depuis des années, on ne sait jamais. Aussi avait-elle revêtu son armure chatoyante, ce qui avait suscité l'étonnement bien compréhensible du village. Et tout en glanant de-ci de-là les multiples trésors parfumés répandus par la nature sur la terre sèche et pauvre de cette région, ils en vinrent à deviser du métier d'aventurier. Contrairement à son jumeau qui était plus fantasque, Néron était un

jeune homme sérieux, voire ennuyeux, qui ambitionnait de partir à la ville faire des études qui lui permettraient de faire un prestigieux métier dans une administration quelconque. C'est en tout cas la plaisante fable qu'il avait contée à ses pauvres parents, car dans les faits, il avait bien l'intention, dès que l'opportunité s'en présenterait, de chausser le cothurne, de brandir l'épée et de traquer la bête hostile dans les contrées désolées, et c'est bien pour ça qu'il admirait tant son frère magicien. La fréquentation d'une elfe authentique était, à ce titre, une aubaine inespérée et l'occasion d'en apprendre un peu plus sur le vaste monde.

— Ah, dites-moi, vous avez dû en croiser, des créatures terrifiantes !

— Holà oui, on peut le dire. Tenez, une fois, Morgoth et moi, on a vu des broos. J'aime pas trop les broos.

— Ah, les ignobles créatures ! Comment leur avez-vous échappé ?

— En fait, c'est nous qui les avons poursuivis et châtiés comme ils le méritaient.

— Bravo !

— Oh, ce n'était pas réellement un exploit. Il y a des créatures bien plus puissantes que les broos, comme les golems, les géants...

— Avez-vous déjà vu un dragon ?

— Euh... oui. Plusieurs même. Pleinplein en fait.

— Quelle horreur ! J'en ai vu un moi-même voici quelques années, j'en garde un souvenir de profonde épouvante.

— Ah bon ? Racontez-moi donc.

— Oh, ce n'est pas une histoire très longue, et je gage qu'en comparaison avec vos tribulations, c'est une bien pauvre aventure. J'étais donc en montagne, vous voyez la vallée là-bas, qui part en oblique ? À un jour de mulet, il y a un bois où pousse un certain champignon d'où l'on extrait une teinture rare... enfin bref, j'en revenais avec mon chargement quand soudain, mon sang se glace et mes cheveux se hérissent sur la tête. Mon bourricot aussitôt se cabre et galope sans demander son reste, me laissant là, sur le chemin, seul et saisi d'un effroi incompréhensible... Soudain, une compulsion mystérieuse me fait lever la tête. Il était là, planant bien au-dessus des cimes, il se découpait, noir sur le ciel lumineux. Oh, il était loin, très loin, ailes déployées, il ne semblait pas beaucoup plus gros que la lune quand elle est pleine. En outre, il m'avait déjà dépassé, et ne faisait pas mine de faire demi-tour pour me croquer. Et bien malgré ça, croyez-moi, je n'en menais pas large. Ah la sale bestiole !

— Mais figurez-vous que les dragons ne sont pas des bestioles.

— Comment ça ?

— Comme chez les humains, il y en a de plus ou moins vifs d'esprit, mais ils sont intelligents. Et pas comme on dit parfois d'un chat ou d'un chien qu'il est intelligent, non non. Ils ont leur propre langage, leur propre écriture, beaucoup comprennent aussi les langues des hommes.

— Vraiment ? Je croyais que les dragons parlants étaient légende.

— Mais non, c'est un cas assez fréquent. Il en est même qui maîtrisent la magie, ce sont d'ailleurs les dragons qui l'ont inventée. Ainsi que l'écriture, et bien d'autres choses merveilleuses.

— Ah bon ? C'est fascinant. Mais si ces créatures sont si puissantes et si rusées que vous le dites, si elles sont dotées de conscience et d'ambitions comme les humains ou les elfes, comment se fait-il qu'on en voit si peu ? Pourquoi ne règnent-ils pas sur le monde, ils en auraient sans doute la faculté ?

— Et bien tout d'abord, les dragons sont individualistes, ils fréquentent rarement leurs semblables et se méfient les uns des autres. Il est vrai que s'ils s'unissaient, ils seraient un danger

mortel pour les autres races, mais avant qu'une telle chose n'arrive, il leur aura poussé des tétines. Et puis, vous semblez croire qu'ils ont tous des fantasmes de domination et des instincts meurtriers, mais ce n'est pas le cas. Certains sont d'honnêtes gens, comme vous et moi, motivés par le souci de bien faire et l'honorable ambition d'améliorer le monde dans lequel ils vivent.
— Ah oui ? Et comment s'y prennent-ils, du fond de leurs aires lointaines ?
— C'est une chose peu connue des hommes, mais nombre de dragons vivent parmi eux, dans leurs villages et leurs cités. Il leur suffit d'avoir la faculté de se métamorphoser, qui est assez commune parmi la Grande Race, et suffisamment de connaissance des usages humains pour se fondre dans la foule.
— Parbleu, vous plaisantez ?
— Mais pas du tout, j'en connais plusieurs.
— Mais de quoi vivraient-ils, parmi nous ? Quel genre de métier peut bien faire un dragon ?
— Oh, je ne sais... Le métier des armes conviendrait aux plus belliqueux, d'autres sont magiciens comme je vous l'ai indiqué, et peuvent poursuivre l'étude de leur art sous une autre forme... De toute manière, un dragon a toujours moyen de gagner sa vie en négociant son sang ou ses écailles, il semble que tout ce qui en tombe soit fort prisé par les mages. Voyez par exemple ces plaques qui forment mon armure, et bien, elles proviennent d'un dragon mordoré.
— Sans blague ! Mais alors, si les dragons sont vraiment parmi nous, comment les distinguer des gens normaux ?
— Il y a des moyens magiques, mais le plus simple reste l'observation du sujet. Car il est difficile de dissimuler longtemps sa nature profonde, personne ne peut jouer la comédie en permanence. Les dragons qui vivent parmi les hommes passent souvent pour des excentriques, des gens hors du commun aux réactions imprévisibles, tant il est vrai que la race saurienne est connue pour avoir un comportement entier et peu enclin aux compromis. Et puis, ils ont tous des petites manies bizarres, alimentaires, vestimentaires, sentimentales, ou autres. Toutefois, les plus rusées de ces créatures parviennent à donner le change, en particulier en justifiant leur excentricité par quelque judicieux artifice.
— Je ne vois pas trop comment.
— Supposons qu'un dragon veuille vivre comme un homme parmi les autres hommes, il sait que sa singularité le fera vite remarquer. Mais s'il prend la forme d'une autre race, comme un nain, un elfe ou toute autre créature qui fréquente l'humanité sans en faire partie, alors les observateurs mettront son curieux comportement sur le compte des mœurs de ladite race, sans chercher plus loin.
— Ah, c'est astucieux en effet !
— Il pourra alors vaquer à ses affaires sans craindre d'être démasqué. Ainsi, si vous croisez un elfe isolé de sa race, ayant d'étranges manies, prompt à défendre la cause des dragons lorsqu'on les attaque et sachant à leur sujet bien plus de choses que les gens ordinaires ne sont censés en connaître, vous avez de bonnes chances d'être en fait en présence d'un dragon.
— Alors là ma chère belle-sœur, vous m'en bouchez un coin. Croyez que dorénavant, j'ouvrirai l'œil, et le bon !
— Ben... ouais... y'a du boulot.
— Attention, ça ne se ramasse pas ces boules.
— C'est pas ça la truffinette ?
— Non, c'est de la crottebique.
— Bê...

— La truffinette se trouvera plus probablement en lisière du bois, aux pieds de ce... oh, quelle horreur !
— Que se... bê...

Mais il ne s'agissait pas du même « bê » que pour la crottebique. Ils étaient arrivés à proximité du bois de la sorcière, dont les premiers grands arbres débutaient avec aplomb et sans transition avec la lande herbue. L'un de ces arbres se détachait de quelque pas, comme s'il était sorti du rang pour avancer imprudemment en terrain ennemi. Sa témérité ne l'avait pas servi, car il était mort, et du reste, à considérer son apparence biscornue et les multiples contorsions de ses branches brisées et nues d'écorce, son existence avait été tourmentée. Par les bras écartés, on y avait pendu le cadavre d'un homme écorché, suintant d'humeurs immondes et malodorantes. La charogne avait régalé les oiseaux la journée durant.

— N'approchez pas, s'exclama le jeune homme sans pouvoir cacher son émotion, c'est un spectacle difficile pour une dame.
— Hélas, mon jeune ami, j'ai été invitée au cours de ma vie à maints spectacles de ce genre. Est-ce courant, dans le pays, de voir occis les voyageurs ?
— Pas du tout, les routes sont plutôt sûres, la région est paisible et la population est pacifique et sans histoires. Nous avons peu de brigands, et encore sont-ils d'aimables voleurs, pas du genre à trancher une gorge pour prendre une bourse.
— Je doute que le vol soit le mobile de ce crime. D'ordinaire, les malandrins dissimulent les cadavres de leurs victimes, ou pour les plus négligents, les laissent en l'état, mais ils ne les exposent pas comme des trophées. En outre, il me semble bien que ce malheureux a été écorché, et je ne vois pas pourquoi on aurait pratiqué un si macabre travail.

Xyixiant'h se rapprocha avec précaution du cadavre suspendu. Une petite voix dans sa tête lui disait : « il n'a pas plus d'une journée, il sent bon, croque-le donc et régale-t-en. » Mais une telle attitude n'aurait sûrement pas arrangé ses affaires avec sa belle-famille.

Soudain, l'atmosphère changea insensiblement, les oiseaux, les insectes se turent, y compris les mouches qui cessèrent un instant de tourbillonner autour de la chair à nu pour s'égayer parmi les bosquets, mais pas trop loin tout de même. Et d'entre les fibres des muscles suppliciés, sortirent alors des filets d'ombre et de lumière mêlées, des volutes fugaces qui s'épaissirent et bientôt s'assemblèrent, décrivant une ébauche de forme humaine, un spectre à la face mouvante et aux membres indistincts. Et une voix incroyablement douce se fit entendre, la assourdie voix d'une femme.

La roue tourne, la balance penche, le bois est à la Sorcière Blanche.

Xyixiant'h, percevant le danger, tira sa rapière qui n'était pourtant que de peu d'usage dans ce genre de situation, et fit signe à Néron de reculer. Celui-ci sortit des abysses de terreur dont les noirs filets le retenaient pétrifié et parvint à faire quelques pas en arrière. La prêtresse sortit alors de son corsage le symbole d'or de Melki, le visage aux trois yeux de la déesse, et le brandit au bout de sa longue chaîne devant la face du revenant tout en psalmodiant l'antique prière du repos des morts, qui datait, disait-on, des premiers matins de la race des elfes. L'esprit divin de la bienfaisante Melki baigna alors la scène, se manifestant sous forme d'un nimbe orangé resplendissant sur les écailles de l'armure et projetant aux alentours mille éclats scintillants.

Mais le fantôme sembla se rire de ces démonstrations. Sans paraître un seul instant troublé, il poursuivit ses malédictions.

Toi qui fus lieu de mon supplice, deviens mon jardin des délices
Tout intrus, divin ou mortel, en sera gardien éternel
Et par ce procédé fatal, finira en nu intégral.

Puis, l'apparition émit trois hoquets de rire amer, et s'évanouit. La lande retrouva sa relative quiétude.

— Qu'était-ce ? demanda Néron une fois qu'il eut retrouvé quelque contenance.
— Un mort-vivant de quelque sorte, amateur de rimes. Elle a parlé d'une sorcière blanche...
— Que fait-on, maintenant ?
— Nous ne pouvons laisser ce corps pourrir ici, ce serait inconvenant. Ramenons-le au village, nous tâcherons de découvrir le nom de son assassin, et nous pourrons lui donner une sépulture décente.

Et le bourricot fut ainsi mis à contribution pour cette pénible tâche.

X.9 Escapade en mer

Mais au fait, qu'étaient devenus les autres Compagnons du Gonfanon pendant ce temps ? Eh bien Ghibli le nain bourru et Sarlander le plus mauvais archer de la race des elfes avaient un temps visité les contrées bardites et les ports de la mer des Cyclopes. Ils avaient pris des vacances bien méritées, puis l'ennui venant, avaient loué leurs épées, ou plus exactement leurs haches, à des armateurs de la région désireux de sécuriser leurs transports. Ce type de précaution était devenu utile car les temps étaient troublés, plusieurs nations du Septentrion n'ayant rien trouvé de mieux pour occuper leurs jeunesses oisives et turbulentes que de déclarer la guerre à l'empire de Pthath, de l'autre côté de la mer. Ainsi donc avaient-ils sillonné les routes océanes, visité diverses villes, dont la merveilleuse Sembaris, et parcouru bien des contrées surprenantes.

Au moment où nous les retrouvons, ils avaient été embauchés à bon prix par la Hanse Occidentale de Venereille, une riche compagnie maritime du sud du Shegann au passé chargé d'histoire, de gloire et d'épiques truandages. La Hanse avait perdu plusieurs navires récemment, dont des fragments importants avaient été retrouvés sans présenter de trace de combat naval, et les enquêtes dans les bars à flibustiers et chez les receleurs habituels n'avaient rien donné. La mission des deux compères était donc de découvrir quel sort mystérieux avaient été celui des nefs « Monceau-d'or », « Perle-du-Nagus », « Héraut-de-la-Libre-Entreprise », « Fortune-de-mer » et « Exploite-tes-employés ». Pour ce faire, ils avaient embarqué à bord du fier « À-moi-les-sous », commandée par le fier capitaine et habile négociant Jean-Roger Glandier-Duval, qui était de l'avis des marins un excellent capitaine, puisqu'on ne le voyait jamais sortir de sa cabine. Nos héros observaient la mer alentour, parfaitement plate et indolente, humaient le vent qui était parfaitement quelconque, cherchaient des yeux quelque navire suspect à l'horizon, et consignaient sur leurs carnets les allées et venues de l'équipage. Alarmé par ce manège, pour une fois, le capitaine fit son apparition sur le pont. Quel beau spectacle ! La cinquantaine élégante, perruque poudrée, bel habit, mise impeccable, un perroquet du nom de « Jococo » sur l'épaule.

— Eh bien messieurs, encore une plaisante journée de navigation à bord de l'À-moi-les-sous. N'est-ce pas ?
— Plaisante comme un rat mort, commenta Ghibli.
— Certes, certes, approuva Sarlander avec affectation. Remarquable navire, en effet.

— Alors, avez-vous trouvé quelque explication au mystère qui nous préoccupe ? Je vous vois consigner un rapport…
— Quelques notes de travail, tout au plus.
— Je vous assure qu'à mon bord, toutes les procédures réglementaires de la Hanse sont scrupuleusement respectées.
— Je l'ai noté, en effet. En fait, ce n'est pas tant l'application de ces procédures qui nous étonne que les procédures elles-mêmes.
— Ah, bien bien, fit le capitaine, soulagé de voir son commandement hors de cause.

Soudain, le premier-maître aperçut son supérieur sur le pont et, après un instant de surprise, se précipita sur lui pour lui montrer un document. Agacé, Jean-Roger Glandier-Duval y jeta un œil distrait, puis le parapha de la plume d'oie qu'on lui tendit.

— Un problème capitaine ?
— Il semblerait qu'une élingue de bord d'éclisse aurait fusé sur la rouelle bâbord.
— Et alors ?
— Jococo aime les gâteaux !
— Eh bien, répondit le capitaine sans prêter attention au caquètement de son animal, la drisse de nage est au taquet, ce qui fait que la chaussette du cabestan du hunier de misaine est ferlée… Voyez, c'est inscrit là.
— Oui, oui, mais c'est grave ?
— Comment le saurais-je ? Je ne fais que vous rapporter ce que m'a dit ce garçon, je n'y connais rien à ces choses.
— Mais je croyais que vous étiez capitaine.
— Je suis là pour donner des ordres et pour vérifier qu'ils sont exécutés, pas pour entrer dans les détails techniques. C'est la tâche des subalternes ça. Et puis d'ailleurs je n'aime pas le terme de « capitaine », ça fait un peu marine à grand-papa, ne trouvez-vous pas ? Je préfère « senior-consultant en management de navigation ».
— Hin hin.

Et nos compères commencèrent à se dire qu'ils avaient une piste.

X.10 Le Rituel

Le corps fut mené jusqu'à la place du village, juste devant le grand lavoir, et étendu sur une claie. Tout Noirparlay était assemblé là, comme pour la grande fête de Sainte-Mortripe, mais l'ambiance était moins festive. Les notables étaient au premier rang, le père Appeldémoniaque, qui avait trouvé le temps d'enfiler sa robe azurée, Valtaar le forgeron, Morgane Abomination, Gorkhan le boucher, Hannibal Letueur l'aubergiste, et même le vieux bourgmestre Ben Laden, sorti de sa sénile retraite pour l'occasion. Les l'Empaleur eux aussi étaient là au grand complet. Aucune nouvelle manifestation surnaturelle ne se produisit à cette occasion. Acta Vilaleine, l'apprenti du prêtre, se chargea d'examiner la dépouille, car il faisait office de chirurgien dans la contrée. Il livra bien vite ses conclusions à la foule assemblée.

— La victime a été écorchée, et ses… organes abdominaux ont été retirés, de telle sorte qu'il soit impossible de déterminer son sexe. D'après l'état de conservation, la mort ne remonte pas à plus d'une journée. Je n'ai relevé aucune lésion susceptible d'avoir causé le décès, mais compte tenu des parties manquantes, bien sûr…
— C'était quelqu'un du pays ? s'enquit un des gueux grisâtre.

— Difficile à dire.
— Il faudrait faire la tournée des fermes de la région pour voir si personne n'a disparu récemment, proposa le boucher.
— Il y a peut-être plus simple, dit alors Morgane, et tous se turent car c'était une sage femme dans toutes les acceptions.
— Caquète donc, mauvaise vieillarde, s'exclama Waldemaar.
— Le jour où je t'ai sorti du ventre de ta mère, j'aurais mieux fait de me saouler la gueule. Donc, comme les assassins ont pris soin de rendre leur victime méconnaissable, je propose que l'on utilise les ressources mystiques pour découvrir le fin mot de l'affaire. Dites-moi, mon père, vous connaissez sûrement une conjuration pour faire parler les morts ?
— Quoi, moi ? Mais vous plaisantez, ou bien vous confondez Miaris avec d'autres divinités de moindre moralité. Même si je reconnais la justesse de la cause, elle ne saurait me pousser à employer de tels procédés, dont d'ailleurs j'ignore tout.

Mais Waldemaar avait sa petite idée sur la question, et apostropha son fils en ces termes.

— Au fait, fils indigne et fainéant, as-tu retiré quelque chose des ruineuses études que je t'ai payées ? Puisque la science du clergé a des lacunes, peut-être que la magie profane pourra faire parler ce malheureux.
— La science du clergé n'a pas de lacunes, l'Empaleur ! Elle a des obligations morales qui...
— Oui, oui, bien sûr. Alors, grande andouille, te sens-tu capable ?
— Euh... certes, j'ai fait un peu de nécromancie. Peut-être puis-je m'essayer, mais il faut pour cela une enceinte fraîche, à l'abri de la lumière qui fait fuir les esprits, et le moins de témoins possible. Peut-être la chapelle ferait-elle l'affaire ? Le concours du père Appeldémoniaque serait aussi le bienvenu.
— Ah bon ? En quel honneur ?
— Ces sortilèges ont parfois des effets néfastes, et l'intervention vigoureuse d'un prêtre du bien pourrait être nécessaire pour conjurer les forces démoniaques autant qu'indésirables qui pourraient apparaître.
— Si tel est mon devoir, je consens à vous apporter mon concours. Acta, va quérir mon bâton à pommeau d'argent et ma chasuble d'exorcisme, il est temps de châtier le mal.

Le jeune apprenti fila au presbytère, tandis que Morgoth organisait la suite des événements. Il requit la présence de son père et de quelques autres notables choisis avec soin, formant une assistance de témoins dignes de confiance. En outre, il fit signe à sa promise de l'accompagner dans son office. Morgoth comptait parmi les meilleurs nécromanciens du Septentrion, aussi ne craignait-il que fort peu les revenants, mais il avait considérablement exagéré le danger de l'opération afin de fournir à Mogh Soltah l'occasion de briller devant ses ouailles, car il pressentait que la défiance traditionnelle entre le prêtre et son père risquait de nuire à la prochaine cérémonie nuptiale, et il ambitionnait d'offrir à sa mie un beau mariage dénué de pugilat et de projection d'objets de culte.

Quatre hommes firent entrer la malheureuse dépouille dans le petit temple, puis sortirent et fermèrent les portes. La foule des curieux ne se dispersa pas pour autant.

Et parmi l'élite de Noirparlay, Morgoth donna son art en spectacle, s'appliquant à égrener chacune de ces phrases qu'il aurait pu prononcer en dormant tant elles lui étaient familières, soignant les inflexions, le rythme et le ballet des mains gantées au-dessus du corps.

— Qui êtes-vous, monsieur ?
— Je suis Morgoth l'Empaleur, sorcier.

— L'Empaleur ? Mais vous devez être mon employeur alors ! Ah, monsieur, je suis confus de mon retard, figurez-vous que mon cheval, ce sot animal, a mangé des baies d'argouti sauvage sur le bord du chemin, et de par le fait qu'il a crevé, j'ai dû faire le reste de la route à pied. J'ai bien cru que je n'arriverais jamais vivant jusqu'à Noirparlay.
— Eh bien, pour être honnête, vous n'y êtes pas tout à fait parvenu.
— Ah ? Comment cela, je ne suis pas à Noirparlay sur Ymondïs, dans le pays vantonnois ?
— Si fait, vous y êtes bien, mais j'ai le regret de vous informer que vous ne comptez plus au nombre des vivants. Vous êtes, hélas, défunt.
— Quelle est donc cette faribole ? Je vois, je sens, je réfléchis comme tout un chacun, je ne suis donc pas mort ! Voyez ces mains, sont-ce celles d'un trépassé ?

Il regarda ses mains, qui n'étaient que des griffes d'os recouvertes de tendons et muscles à nu.

— Ah ben oui. Mais... mais... Ma peau ? Et où diable sont donc passés mes intestins ? Ça alors, j'ai bien l'impression, monsieur, que vous avez raison, me voici mort, on ne peut plus mort.
— Croyez que j'en suis sincèrement navré.
— Et moi donc. Toutefois, je m'explique difficilement ma bonne santé. Permettez que je m'étonne, car j'ai vu quelques cadavres au cours de ma vie, et aucun ne m'a semblé en état de s'interroger sur sa condition comme je le fais présentement.
— Votre étonnement est bien légitime, mais la situation s'explique : il se trouve que je suis nécromant...
— Aaah ! N'en dites pas plus, je crois que je saisis maintenant le procédé, mais pas la raison de ma résurrection. Je suis dans un temple, à ce qu'il me semble, vous livrez-vous avec votre secte à quelque expérience révoltante sur vos contemporains ?
— Nullement, monsieur, et nous sommes dans un honnête temple de Miaris, dont le prêtre est précisément ici.
— Mes hommages, mon père.
— Enchanté.
— Et donc, reprit Morgoth, nous avons convenu de susciter votre concours post-mortem pour nous aider à résoudre une affaire criminelle mystérieuse, et je suis sûr que vous accèderez à notre demande quand vous saurez de quoi il s'agit.
— Je suis tout ouïe.
— L'affaire criminelle qui nous occupe est celle de votre assassinat. Nous avons trouvé votre... personne dans cet état à quelque distance du village, et nous désirons bien sûr retrouver le meurtrier. Vous conviendrez qu'il nous soit intolérable de laisser un tel scélérat en liberté.
— À qui le dites-vous.
— Donc, nous souhaiterions connaître le mobile et les circonstances de votre meurtre. Vous m'avez dit tout à l'heure que vous veniez me voir, n'est-ce pas ? Que je vous avais employé pour quelque besogne...
— J'ai dû me tromper, le l'Empaleur que je recherche est drapier et non magicien.
— Ah, mais ce doit être mon père, Waldemaar, que voici.
— Enchanté.
— Monsieur.
— Je suis confus de mon retard, et je sollicite votre indulgence car il n'était pas de mon fait, comme vous le constatez.
— Euh... certes, certes, vous êtes excusé. Mais vous veniez à quel propos, au juste ?

— Ah, mais en plus, je manque à mes devoirs les plus élémentaires. Je me présente, Jean Auguste René Marie Jubourg-Lemaupas, expert comptable. Désolé, je n'ai pas de carte...
— Le fameux comptable ! s'exclama Morgoth, qui avait passé toute la matinée à éplucher les comptes de l'entreprise familiale en lieu et place du susdit.
— Précisément.
— C'est étrange de tuer un comptable, comme ça. Comment cela s'est-il passé ?
— Hélas, je crains de ne pas vous être d'une grande aide. Je me souviens d'avoir marché quelque temps sur les chemins de votre pays, et m'être égaré à plusieurs reprises. Les collines peuvent être traîtresses, vous savez, quand on ne connaît pas le coin. À un moment donné, le soleil s'est mis à décliner, et moi-même je commençais à être exténué et affamé, j'ai donc pressé le pas pour arriver à Noirparlay avant la nuit. Les derniers souvenirs que j'ai de cette soirée, c'est que nous étions entre chien et loup, comme on dit. J'étais fort las. Après, c'est le trou noir.
— On dirait que les circonstances de votre trépas n'ont pas été particulièrement douloureuses. J'en suis soulagé pour vous. Aviez-vous des objets de valeur sur vous ? De l'or, des valeurs ? Quelque chose qui aurait motivé une crapulerie ?
— Jamais de la vie, voyons. Voyez-vous, les routes ne sont pas sûres.
— Ah oui ? Et où étiez-vous donc, au moment où vous avez perdu conscience ?
— Oh, je ne connais pas la région. Attendez que je me souvienne... J'étais sur un petit chemin escarpé serpentant au flanc d'une colline. En contrebas, il y avait une forêt maladive poussant sur un lit de rochers, on entendait le clapotis d'un ruisseau invisible derrière les arbres... Clapotis n'est pas le mot juste, c'était plutôt un torrent.
— Hum... Oui, c'est un type de paysage assez commun par ici.
— Attendez, j'ai souvenir d'un élément qui pourrait vous aider. De l'autre côté du vallon, sur un plateau à la végétation rase, on apercevait les ruines d'une tour de pierre, au milieu des restes d'autres bâtiments et de murs d'enceinte. Sans doute une ancienne forteresse, ou bien un village fortifié.
— Mais bien sûr, c'est le village mort de Villepourry, vous étiez sûrement sur la Voie Contrée, qui surplombe le Bois des Maudits. Vous n'étiez pas arrivé, je pense que vous aviez encore deux ou trois heures de marche.

L'assistance approuva les conclusions de Morgoth.

— Nous savons donc où je suis mort, cela vous donne-t-il des indications sur les circonstances ? Y a-t-il un monstre dépeceur d'étrangers qui niche dans les parages ?
— Pas à ma connaissance.
— Ah. C'est ennuyeux, j'aurais au moins aimé savoir pourquoi... Enfin, ça pourrait être pire.
— Ah ? Mais en quoi ?
— Eh bien, nous sommes à la fin du mois du Rat-boule, c'est-à-dire avant la moitié de l'année civile.
— Alors ?
— Eh bien voyons, si j'étais mort deux semaines plus tard, ma veuve n'aurait pas pu bénéficier de l'abattement fiscal correspondant à douze douzièmes de la taxe de réversion interprofessionnelle de solidarité relative à la perception sur la valeur ajoutée foncière. Et si elle se remarie avant la fin de l'année, elle peut même bénéficier de l'exonération forfaitaire de charge sociales sur les plus-values de valeurs mobilières (nonobstant le plafond annuel de cessions de 730 ducats) ainsi que d'un crédit d'impôt de 12,5 % à défalquer sur l'IRPP de l'an N+1 au titre des frais annexes de veuvage et d'obsèques à charge des usufruitiers de biens immobiliers

non-gagés.
— Déductible des revenus externes a posteriori ? s'enthousiasma Xyixiant'h.
— Absolument, et au prorata du quotient familial rectifié !
— C'est génial ça, je savais pas.
— Eh, mais je vous remets, c'est pas vous qui jouez dans Smallville ?
— Ben... Non...
— Euh... Excusez-moi, mais le sortilège va arriver à son terme. Avez-vous autre chose à nous dire, monsieur le mort ?
— Du genre prophétie d'outre-tombe, des choses comme ça ?
— Ben, c'est des trucs qui se font.
— Voyons... Disons, « Méfie-toi de tes ennemis, et suis ton destin. »
— Super. Vachement utile.
— Désolé, je suis comptable, pas augure, je fais ce que je peux.
— Moui. Bien. Repose donc en paix, âme troublée, nous te vengerons.
— Oh moi, maintenant, vous savez... Allez, salut, on se reverra sûrement un jour ou l'autre.

Et il retrouva son immobilité cadavérique.

— Quelle tristesse, quel gâchis, commenta tristement Mogh Soltah.
— Et quelle absurdité que de mourir sans jamais avoir su pourquoi, ajouta Waldemaar.
— Quelqu'un a vu mon Tobie ? Où es-tu, mon Tobie ? demanda Ben Laden à l'assistance qui n'eut pas le cœur de lui annoncer pour la troisième fois de la journée que son chien était mort douze ans plus tôt.
— Un si bon comptable, se lamenta Xyixiant'h. Une tragédie, une perte irréparable...
— Il faudra songer à prévenir sa famille, nota à juste titre la veuve Noire.
— Hier, j'ai mangé des fayots, stipula le bourgmestre.
— Bien, allons expliquer tout ça à nos concitoyens.

Mogh Soltah sortit le dernier de son temple, et se plaça au milieu de la rangée des notables, comme pour bien rappeler à tout le monde que depuis les petits problèmes de santé de Ben Laden, il dirigeait de fait la communauté. Il leva les bras pour bien faire montrer les amples manches de sa jolie chasuble de soie, puis de sa voix de stentor, s'exprima en ces termes.

« Or donc, céans et tantôt, nous... »

Et l'exposé, qui s'annonçait interminable, farci de citations savantes et de subordonnées oblatives, s'acheva là. Car la petite place du village, au demeurant fort typique et charmante avec ses arcades commerçantes, ses arches enjambant les rues étroites et ses quatre platanes à l'ombre bien clémente en été, venait d'être envahie par un parti de six cavaliers en armes, ayant fière allure. Et le plus grand s'exclama :

« Holà, gentils manants et braves vilains, ne tremblez plus, sortez de vos chaumines, que ris et chants fleurissent à nouveau, ne cachez plus pucelles et damoiseaux, car voici que parmi vous s'avancent les Traque-Bestes du Vantonnois ! »

Nous ignorons encore tout de cette coterie-là, mais reconnaissons-leur au moins une vertu, ils m'épargnent le tracas de chercher un titre pour le chapitre suivant.

X.11 Les Traque-Bestes du Vantonnois

Celui qui parlait pour les autres était un robuste gaillard vêtu d'une armure polie et luisante dans le jour déclinant, portant un sabre de cavalier et une arbalète, ainsi qu'un grand pavois

au blason plein de besons, de cotices, de queues d'hermines et autres lambels. Il était fort jeune, peut-être n'avait-il pas vingt printemps, et sa belle figure fit immédiatement tomber en pâmoison toutes les jeunes filles ainsi que quelques jeunes hommes aux mœurs douteuses.

— J'ai nom Hardi Brasdacier, dit « l'Intrépide », chevalier du bon et du beau, protecteur de la veuve et de l'orphelin. Qui donc parmi vous nous a fait mander, moi et mes joyeux compagnons ?
— C'est qui ces guignols ? demanda Morgoth à son père.
— Sûrement les aventuriers qu'on a envoyés chercher pour donner la chasse au dragon, expliqua Waldemaar.
— Les quoi ?
— Soyez les bienvenus, mes amis ! s'exclama Mogh Soltah. Béni soit le chemin qui vous mène jusqu'à nous, et puissiez-vous triompher de la grand-bête. Mais pour l'instant, profitez de la légendaire hospitalité de Noirparlay sur Ymondïs.
— Lorsque nous eûmes reçu votre appel désespéré, nous avons sauté sur nos montures, et avons chevauché sans répit depuis Zhouft, aussi un peu de détente serait en effet bienvenue. Je vous présente mes compagnons.

Lesdits compagnons se mirent en ligne, et leur chef les désigna l'un après l'autre. La première portait une longue robe d'azur semée de motifs d'argent, dessinant quelque constellation exotique. Le vêtement étant peu pratique, elle montait en amazone. Serré sous son cou et pointant au ciel, un blanc hennin ceignait sa chevelure d'un blond par ailleurs assez quelconque. Son visage assez carré n'était pas dénué d'intérêt, et elle paraissait un peu plus âgée que le précédent.

« Voici Melisande Arcane, notre mystérieuse magicienne, initiée aux sombres voies de la magie dans les lointaines contrées d'Orient. »

Elle agita sa baguette pour appuyer le propos de l'autre. Une baguette avec une étoile dorée au bout. Son voisin dans l'alignement était un rouquin d'assez petite taille, qui n'était pas Sook, vêtu de gris et de rouge. Il regardait partout avec suspicion et un sourire crispé, et se frottait les mains. Eût-il voulu prendre l'air torve et sournois qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

« Prenez garde, bonnes gens, au rusé Félix Goupil, acrobate et tire-laine, beau parleur à la main leste. Cachez vos bourses, je ne réponds de rien ! »

À son côté se tenait, tout hiératique et mystérieux, un grand homme mince tout de marron vêtu, portant l'arc et le bâton de chêne. Le haut de son visage était dissimulé dans l'ombre de son capuchon, et le bas, immobile et osseux, inspirait crainte et respect. Il ne bougeait pas d'un cil, les bras croisés devant lui en une attitude empreinte de sérénité et de virile assurance.

« Voici Boîteux, un homme des bois originaire du Nord lointain. Il parle peu, surtout en ville, mais connaît tous les secrets de mère nature, et se bat comme un chef. Quel destin l'a mené à nos côtés ? Quel autre destin l'attend ? Nous n'en savons rien, il est bien taiseux, notre mystérieux ami. »

Un peu plus loin se tenait une femme rubiconde approchant la quarantaine, mince et sèche, dont les interminables cheveux se teintaient prématurément de gris. Sa robe s'ornait de moult colifichets surprenants, faits de plumes, d'os, de tendons desséchés et de plantes innombrables, dont elle conservait de nombreux spécimens séchés dans ses poches en cuir.

« La nature n'a pas non plus de secret pour notre druidesse, Junon Arc-en-ciel, qui parle aux

arbres et commande aux esprits de la forêt. Les fourmis sont ses yeux, les serpents sont ses oreilles, redoutez sa sagesse ancestrale. »

Elle partit d'un rire hystérique, mais bref. Quant à la dernière à passer, elle ne s'habillait que de quelques bandes de cuir et pièces de fer, rehaussées, de-ci de-là, par un liseré de fourrure grise. Son heaume était fait du crâne de quelque grand loup, d'où pendaient trois queues. Son crâne était intégralement rasé, et sa peau bronzée et luisante. Sa mâchoire crispée ne semblait pas apte au sourire. Elle brandissait avec aplomb une longue pique au bout ferré.

« Chassée de sa contrée nordique par les hommes de sa tribu, qui jalousaient son courage et son habileté aux armes, voici Skorcha la Furie du Nord, une princesse guerrière forgée dans le feu des batailles. »

« Ritititititititi ! » hurla-t-elle pour appuyer son propos tout en faisant tournoyer sa pique.

Puis, ils entonnèrent une chanson.

> *Ils servent la justice, l'amour et le bon droit*
> *Ils se mettent au service des manants comme des rois*
> *Ils ont tous fière allure, aux yeux ils n'ont pas froid*
> *Acclamez les Traque-Bestes du Vantonnois*

— Mais qu'est-ce que c'est que ces béjaunes ? se demanda notre héros, soudain très fatigué.

L'unique auberge du village était hélas pleine, du fait que c'était bientôt la saison du champignon. Noirparlay était réputée dans tout le Vantonnois pour sa production de champignons des bois, et quelques négociants de la région stationnaient pour l'occasion dans le village pour acheter aux gens du coin le fruit de leurs glanements. Ils n'étaient pas bien nombreux, du reste, ces négociants, mais l'auberge était fort modeste, aussi les Traque-Bestes furent-ils invités à loger chez l'habitant. Morgoth insista auprès de son père pour que l'habitant en question fût lui-même, car d'une part la propriété des l'Empaleur était une des rares du village à pouvoir accueillir tant de monde dans des conditions décentes, et d'autre part, il avait sa petite idée, qu'il chuchota en ces termes à sa fiancée alors qu'ils traînaient dans les ruelles désertes.

— Je ne sais pas vraiment si ces abrutis sont aussi bêtes qu'ils en ont l'air, mais prudence. À force de chercher les dragons, ils pourraient les trouver, fût-ce par hasard. Tant qu'ils seront sous notre toit, nous pourrons les tenir à l'œil, et à l'écart des bavards du village, et nous connaîtrons leurs intentions ainsi que leurs allées et venues.
— Voilà qui est diaboliquement pensé.
— Et j'ajoute qu'éventuellement, nous pourrions trouver un moyen subtil de nous débarrasser d'eux définitivement.
— Morgoth !
— Je veux dire que nous pourrions les mettre sur une mauvaise piste. Qu'ils passent donc quelques semaines à battre les collines et les marais, ça les calmera, et le temps qu'ils reviennent, nous serons repartis depuis longtemps.
— Ah bon, tu m'as fait peur. Mais tu sais, ils ne m'ont pas eu l'air particulièrement redoutables.
— C'est vrai, mais imagine qu'un de ces rigolos soit pris d'une subite crise d'intelligence au cours de notre mariage et se mette à hurler à tout le monde que tu es un dragon...
— Ah oui, ça gâterait un peu la fête. Ce genre de détail pourrait même jeter comme un froid.
— Surtout si c'est suivi d'un combat, avec destruction du village à coups de queue.
— Finement observé. Hum... dis-moi, ce matin, j'étais en compagnie de Néron... Il est...

— N'est-ce pas un charmant garçon ?
— Si si... Dis-moi franchement, as-tu de l'amour pour ton frère ?
— Certes, certes...
— Ah. Et je suppose que tu l'apprécies pour ses qualités d'âme, sa franchise, sa droiture, son bon caractère...
— Sans doute, ce sont bien les qualités qu'on lui prête, pourquoi ces questions, tu veux l'épouser lui aussi ?
— Non non, c'est que... ben, heureusement qu'il a ces qualités hein ?
— Euh...
— Parce qu'en dehors de ça, il faut bien avouer qu'il est doté d'une stupidité remarquable.
— Ah ?
— Et d'après ce que j'ai compris, ce jeune nigaud s'est mis en tête de suivre tes traces et de devenir aventurier. Faut-il être bête tout de même. Tu devrais le surveiller, d'ici qu'il parte sur les routes avec les... comment s'appellent-ils déjà ? Les Traque-Bestes...
— Néron ? Courir après les dragons ? Effectivement, il est bien jeune et n'en a guère l'étoffe. Note bien, je n'étais pas beaucoup plus vieux lorsque je suis moi-même parti sur les routes, mais ce fut par nécessité et non par goût. Je vais tâcher de le dissuader d'embrasser un tel destin, ou au moins, le convaincre de ne pas se mêler aux autres zigotos. Tu as bien fait de m'alerter.

Morticia faisait un peu la tête d'avoir six bouches de plus à nourrir qui débarquent aussi tard dans la soirée, et compte tenu de son caractère entier, elle ne fit pas mystère de ses opinions à ce sujet. Néanmoins, le repas se déroula sans incident. Après avoir meublé les silences par diverses considérations qui ne révolutionneront pas la science météorologique, on en vint au fond de l'affaire.

— Et donc, ce fantôme ne s'est pas montré hostile ?
— Mais non, répondit Xyixiant'h. Il s'est contenté de délivrer ses vers, par ailleurs fort quelconques :

> *La roue tourne, la balance penche, le bois est à la Sorcière Blanche.*
> *Toi qui fus lieu de mon supplice, deviens mon jardin des délices*
> *Tout intrus, divin ou mortel, en sera gardien éternel*
> *Et par ce procédé fatal, finira en nu intégral.*

— Une mise en garde on ne peut plus claire, hélas. On cherche à chasser les passants du bois, ou de la lande, ou des deux. Mais si le fantôme était du genre féminin, comment se fait-il que le cadavre dont il était issu était du genre masculin ? demanda le Hardi Brasdacier.
— Ah, mais vous mettez le doigt sur un point intéressant, je crois. L'esprit est en effet sorti de ce cadavre martyrisé, comme si les deux étaient liés, mais... L'affaire est étrange, tout à fait étrange.
— Et après, il a disparu comme ça...
— Oui. Enfin, j'ai tenté de le repousser, mais je ne pense pas que ce soit mon action qui soit responsable de sa disparition. Et ça aussi c'est curieux, maintenant que j'y pense.
— Comment ça, vous l'avez repoussé ? s'étonna Félix Goupil.
— Avec mes pouvoirs de prêtresse. Ah, j'ai peut-être omis de préciser ce détail, je suis prêtresse de Melki.
— Ah, bien, Melki, reprit le chevalier. Mais il n'y a rien d'extraordinaire à votre échec. Sans vouloir vous offenser, ni vous ni votre déesse, je crois savoir que son domaine est bien éloigné

des basses considérations martiales et de la lutte contre les morts-vivants.
— Eh, quand même, je suis niv… enfin, j'ai déjà châtié des abominations autrement plus dangereuses que ce spectre.
— Bien, poursuivit le chevalier. Et quelle est donc cette sorcière blanche ? Je suppose que c'est la même que celle du « Bois de la Sorcière » et de la « Lande du Gibet de la Sorcière ».
— Ah oui, s'enthousiasma Melisande, tu te souviens, c'est comme le pré du pendu derrière chez tonton Jacko. Mais si, c'était un vieux bonhomme que maman avait connu et qui s'était pendu un soir après que…
— Vous êtes frère et sœur ? demanda Morticia.
— Euh, oui.
— C'est vrai que vous vous ressemblez, s'étonna Morgoth. Mais je croyais avoir compris que vous veniez de l'Orient lointain où vous aviez été initiée aux arts mystiques…
— Oui… En fait, ça s'explique… elle avait été… enlevée… petite… par des nomades… qui l'ont emportée… vers l'Orient lointain.
— Ah, mais c'est remarquable ça, poursuivit Morgoth en feignant à merveille l'innocence. Je suis moi-même fasciné par ces mystérieuses contrées aux coutumes cruelles. Vous étiez détenue où ? Shedung, Prythonnie, Danka…
— Exactement, à Shedungprythonniedanka.
— Tout à fait surprenant, en effet. En tout cas, je crois me souvenir que le bois et la lande doivent leurs surnoms à deux sorcières différentes. Et je ne saisis pas votre intérêt pour cette affaire. J'avais compris que le bourgmestre vous avait fait mander pour une sombre histoire de dragon.
— Certes, expliqua (sur le mode « explication patiente à destination des civils ignorants, après tout c'est pas leur faute ») Hardi. Toutefois, votre contrée est de l'avis général paisible et sans histoires, il ne s'y passe jamais rien. Et puis brusquement, voilà qu'on voit un dragon apparaître et disparaître sans explication, suivi d'un meurtre horrible autant que mystérieux. La coïncidence est un peu grosse pour moi.
— Vous pensez les deux affaires liées, donc.
— Absolument. Qui pourrait donc dépecer un innocent comptable en pleine campagne comme ça, pour le plaisir, et l'exposer ensuite de façon indécente ? Seul l'esprit pervers et profondément maléfique d'un de ces grands reptiles pourrait concevoir sans tressaillir de honte une telle vilenie.
— Ridicule, intervint Xyixiant'h en manifestant quelque discret agacement. Lorsque le dragon mange l'homme, il n'en laisser rien, il le mâche un peu pour en extraire le goût savoureux et briser les os, puis l'avale tout rond. Les plus jeunes, s'ils n'ont pas la force ou l'appétit, mangent la chair et ne laissent que des ossements épars. Mais une telle mise en scène, ce n'est pas le travail d'un dragon, je vous l'assure.
— Peut-être qu'il a un goût pour la peau, proposa Boîteux d'une petite voix de fausset qui surprit tout le monde. Moi j'ai connu quelqu'un qui aimait particulièrement la peau du poulet rôti, et qui…
— Je doute que ce soit quelque chose de cet ordre.
— Vous pouvez la croire, appuya Néron (qui était ravi d'avoir tant d'aventuriers à table). Elle a vu plein de dragons, hein, pas vrai ?
— C'est vrai, confirma la prêtresse, consciente d'avoir beaucoup trop parlé.
— Ah, mais si vous êtes spécialiste de ces bêtes, vous pourriez peut-être nous accompagner !
— Euh… j'ai un mariage, dans trois jours…
— Ah ? Vous ne pouvez pas vous faire excuser ?

— C'est-à-dire que mon absence risquerait de se remarquer. Vu que je suis la mariée.
— Ah évidemment, dans ce cas, c'est plus poli d'être présente. Mais j'y songe, nous n'avons pas besoin de bouleverser vos plans. Nous partirons demain examiner la Lande où vous avez fait cette macabre découverte, et par la suite, nous inspecterons le lieu présumé du crime. Nous camperons sur place et nous serons revenus après-demain, ce qui fait qu'il sera encore bien assez tôt pour célébrer votre hymen.
— Je ne suis pas sûre...
— Mais si, s'enthousiasma Morgoth, elle est trop modeste mais elle est ravie d'avoir l'honneur de vous accompagner. Pas vrai chérie ?
— Euh... oui...
— Il va de soi, monsieur, que vous êtes aussi le bienvenu.
— Non, ça ira, je dois... enterrer ma vie de garçon.
— Ah, je comprends.
— Vous reprendrez de la dinde ? proposa Morticia.
— Mais bien volontiers madame, répondit Skorcha la Furie du Nord d'une petite voix chantante assortie d'un grand sourire. C'était tout à fait exquis, vous me donnerez la recette...

Puis, voyant que tout le monde s'était tu pour la regarder avec de grands yeux, elle ajouta en tapant sur la table :

« Par Barug, ça vaut bien une cervelle de gobelin à l'hydromel, comme on les sert dans ma tribu, ah ah ah ! Et ritti aussi ! »

X.12 Les préoccupations du dragon

— Je suppose que tu as une bonne raison de m'envoyer courir le dragon.
— Une excellente, mon aimée. Demain, je compte faire un tour du côté du Manoir, car je pense que le nœud de l'affaire se trouve là.
— Je partage ton analyse.
— Et je voudrais éviter autant que possible d'avoir ces fouineurs dans les pattes, surtout leur chef, qui m'a l'air moins bête que je ne l'avais espéré au premier abord. Donc si tu pouvais les occuper...
— Tu es sûr que tu ne veux pas un coup de main ? On ne sait jamais, en cas de coup dur.
— Eh, tu oublies à qui tu parles.
— Ah oui, c'est vrai, l'Archimage Morgoth, le Grand Nécromancien.
— Et puis d'ailleurs ce n'est que mon village, on ne part pas tuer Skelos. En plus de ça, je n'y vais pas seul, je pense que je vais emmener Néron avec moi pour lui montrer la réalité du métier d'aventurier.
— En espérant que ça lui fera passer ses sottes idées de gloire. À lui et à d'autres.
— C'est pour moi cette petite remarque ? Je te sens un peu chiffonnée depuis quelques jours.
— Tu t'en es aperçu ? Pour tout dire, plus ça va et plus je m'inquiète de ton évolution.
— J'ai l'air malade ?
— Du tout, tu as l'air en pleine santé, tu es même sensiblement plus vigoureux que lorsque nous nous sommes connus. C'est surtout ton état mental qui m'inquiète.
— Allons bon... Mais je t'assure que je me sens fort bien. C'est vrai que d'un certain point de vue, celui dont les facultés mentales déclinent est mal placé pour s'en apercevoir, puisqu'il juge de son état grâce à son intellect, qui est déficient. Mais dans mon cas il y a un signe qui ne trompe pas. En effet, comme tous les sorciers, mes performances professionnelles sont

directement indexées sur la puissance et l'ordre de mon esprit, or je t'assure que jamais de toute mon existence je n'ai été plus puissant qu'aujourd'hui. Et ma maîtrise de l'art ne fait que croître de mois en mois, je croyais du reste que tu t'en étais rendue compte.
— Ça ne m'avait pas échappé, mais loin de me rassurer, ce point aurait plutôt nourri mon inquiétude. Car je ne te crois pas du tout atteint d'un de ces maux des gens du commun, comme l'idiotie ou la sénilité, mais d'un mal plus subtil qui en a emportés bien d'autres avant toi. Un mal sournois et insidieux, dont j'ai vu les ravages chez tant d'hommes...
— Peste, tu m'inquiètes ! Et quel est donc ce redoutable fléau dont tu me crois menacé ?
— Je crains, Morgoth, que tu ne deviennes un seigneur du mal.
— Moi ?
— Eh oui.
— C'est ridicule enfin ! C'est moi, Morgoth l'Empaleur. Bon, certes, mon nom ne parle pas en ma faveur, mais tu ne vas tout de même pas t'arrêter à ce détail dont, tu en conviendras, je ne suis pas responsable.
— Certes... Bien, je sais que c'est la chose la plus difficile qu'un homme mortel soit appelé à faire, mais tâche de réfléchir objectivement sur toi-même en conservant un regard extérieur. Tu es un nécromancien...
— Ah là là, toujours ces préjugés à propos de la nécromancie... C'est une noble et ancienne science visant à adoucir l'abrupte falaise séparant la mort de la vie, et permettant aux honnêtes gens curieux ou effrayés des choses de l'au-delà de se rassurer et de se familiariser avec le monde des défunts, voilà tout. On ne passe pas notre temps à réveiller les morts.
— C'est donc un autre Morgoth qui a levé une armée de goules et de squelettes contre l'usurpateur de Gunt ?
— Oui, bon... C'était la guerre, tout ça...
— La guerre... Tu y as donc mené une troupe comptant des gobelins et des dragons, ainsi que ta garde noire là...
— Ma garde noire ? Tu veux dire les Jurateurs de Zod ? Tu plaisantes, ce sont juste des jeunes magiciens idéalistes, un peu enthousiastes peut-être, qui me suivent par tocade ou par désœuvrement, parce que je suis une figure romantique, tu sais comme ils sont à cet âge. Ce sont des gamins inoffensifs, des sortes de fans.
— Tu es au courant qu'ils ont juré de mourir pour toi ?
— Dans six mois ils en riront, et dans dix ans ils auront oublié comment je m'appelle.
— Quatre cents nécromants fanatiques prêts à te sacrifier leur vie, ce que certains ont déjà fait d'ailleurs, qui marmonnent des rites cryptiques venus du fond des temps en psalmodiant ton nom, qui te considèrent comme un dieu, et toi tout ce que tu trouves à dire c'est « ça leur passera, c'est des gosses. » Et ta menue propriété au pied de la Montagne de Feu, tu en dis quoi ?
— Quoi, la Citadelle des Ombres de Gorgoroth ? Qu'est-ce qu'elle a, elle ne te plaît pas ? C'est pourtant spacieux, sûr, bien exposé plein sud, pas trop loin des grands axes, et c'est la seule demeure qui avait une cour intérieure assez grande pour qu'un certain dragon que je connais puisse s'y poser. Et puis, j'ai eu un bon prix.
— Tu m'étonnes, c'est bourré de spectres. Et ton anneau maléfique, qu'en est-il ?
— Tu déraisonnes, cela fait des mois que je ne l'ai pas mis à mon doigt. Je n'en ai plus aucun besoin, vois-tu.
— Ne sens-tu plus son appel ? Ton âme n'est-elle pas attirée vers lui ? Ne me mens pas à celle qui partage tes nuits, Morgoth, car je sais quels tourments sont les tiens, et j'entends les mots que tu chuchotes lorsque le sommeil te libère des convenances.

— Foutaise !
— N'est-ce pas toi qui a abattu les murailles de Karkhathras, brûlé Soung et la vallée de Myrhel ? N'as-tu pas pillé les greniers de Daltar et le monastère de Pona ? N'es-tu pas le hardi général qui anéantit successivement les trois armées de l'Usurpateur levées contre toi ? As-tu donc déjà oublié le sac de Jhor et la destruction impitoyable des Tours de Fer, alors que leurs ruines sont encore chaudes ?
— Ce sont de brillantes victoires que tu me cites là, et dont je n'ai aucun remords. J'ai toujours cherché à épargner la vie de mes hommes, et dans la mesure du possible, celles des civils. Oui, j'ai tué nombre d'ennemis, mais n'est-ce pas le devoir de tout général ? Et lorsque cela ne présentait aucun risque, j'ai été magnanime envers les prisonniers, les ai bien traités et renvoyés dans leurs foyers. Si ce sont là les agissements d'un seigneur du mal, tu risques d'être à court de mots pour qualifier ceux qui se conduisent plus mal que moi, et qui sont, je crois, une majorité parmi les hommes qui ont eu la lourde tâche de commander des armées en campagne. Je ne pense pas mériter ton mépris, Xyixiant'h, car j'ai toujours agi selon les lois et usages de la guerre, contre des ennemis qui se sont rarement préoccupés de telles considérations.
— Il est vrai, et tu te trompes lorsque tu dis que je te méprise, car tu n'es en rien méprisable à mes yeux. Mais si tu as respecté ce que tu appelles les lois de la guerre, que penses-tu qu'ont fait tes soldats, tes officiers ? Ce que j'ai vu dans le sillage de tes armées, ce ne sont pas des champs de fleurs et des populations en liesse, ce sont au contraire les mêmes scènes que j'ai hélas contemplées dans tous les pays en guerre, le pillage, le viol, la terreur, les règlements de comptes, les vols et les combines... Oh, je me doute que tu n'as en rien ordonné ces ravages, certains ne sont même pas du fait de ton armée, car il suffit que l'ordre soit perturbé un temps pour que la convoitise, la peur, la haine trop longtemps contenue se déchaînent parmi les sociétés des hommes. Tout ceci n'était pas à ton instigation, pourtant, tu aurais pu arrêter ces ignominies. Si tes armées avaient été employées à bâtir plutôt qu'à détruire, à rétablir la concorde plutôt qu'à répandre le sang...
— ...nous aurions perdu la guerre et Gunt, ainsi probablement qu'une bonne partie du Septentrion, seraient aux mains de Condeezza, de l'Usurpateur et de leur dragon. Les idéaux, c'est bien joli, mais ça ne suffit pas à gagner une guerre. Il est un temps pour la philosophie, et il est un temps pour l'action. Et par bonheur, le temps de l'action touche à sa fin, car nous voici victorieux. Gunt, ainsi que les nations environnantes, ont bien souffert des feux de la guerre, des braves innombrables sont morts dans les deux camps, tout cela je le sais fort bien. Mais je sais aussi que l'ancienne société a été brûlée par ces mêmes feux, et sur ses cendres, nous bâtirons une nation nouvelle, plus forte, plus belle et plus juste. Il est peu d'exemples dans l'histoire que les médiocres, les parasites, les profiteurs soient exterminés et que les hommes de bien triomphent, et pourtant, cet exploit, nous l'avons accompli. Et c'est précisément là le point crucial de mon argumentaire : je me suis battu, non pour mon profit personnel ou dévoré par quelque ambition malsaine, mais pour que la paix revienne, que la justice règne, et que le légitime gouvernement de Gunt soit rétabli dans ses droits. C'est ainsi que je souhaitais faire, et c'est ainsi que ça s'est passé. Je ne suis pas un seigneur du mal, tout simplement parce que je me bats pour la cause du bien.
— Mais non, Morgoth, tu ne te bats pas pour le bien. Souviens-toi donc comment tout ceci a commencé, souviens-toi de ce que tu pensais de ces querelles, à l'époque. Tu n'en avais cure, voici trois ans, de Gunt et de son Magiocrate, et je suis convaincue qu'aujourd'hui encore, ce n'est pour toi qu'un souci bien secondaire. même si tu te refuses à l'admettre, tu ne te bats que pour une seule raison qui te consume plus sûrement encore que l'anneau, tu ne cherches

que la vengeance.
— Que dis-tu, Xy, tu cherches à me troubler...
— La brutalité de tes actes ne me rappelle en rien le philosophe candide que j'ai connu jadis, me crois-tu donc aveugle ? En tout cas, je ne suis pas sourde. Tout à l'heure, tu as craché le nom de Condeezza comme un morceau de viande pourrie, et sache que lorsque la nuit vient, et que ce n'est pas la convoitise de l'anneau qui occupe tes rêves, tu appelles à ton secours un nom, le nom d'une femme, et ce n'est pas le mien. Ai-je besoin d'en dire plus ?
— ...tu...
— Ouvre les yeux, et regarde. Comment appelles-tu celui qui agit mû par la colère, celui dont la haine lève vivants et morts en armes, ruine les nations, déchaîne les plus noires sorcelleries issues d'éons tragiques ?
— Que Hegan me pardonne, tu as raison, je suis devenu un seigneur du mal !

La dureté qui s'était accumulée peu à peu sur le visage de l'elfe s'évanouit alors en un instant.

— Non, mon aimé, pas encore. Car j'ai lu en toi, et j'y ai vu une chose rare et incorruptible, que je n'avais trouvée que chez bien peu d'individus. Les épreuves que tu as traversées auraient irrémédiablement souillé toute autre nature que la tienne, mais elles ne t'ont pas totalement aveuglé. Bah, ce sont sans doute les fantômes de la nuit qui nous alarment, oublie ces questions, mon magicien, et abordons maintenant des sujets plus plaisants. T'ai-je jamais conté l'histoire de la dame à la licorne ?
— Je ne crois pas...
— En fait, c'est une histoire qui se conte avec les doigts...

X.13 Retour en mer

Cette même nuit, à quelques deux mille lieues de là, en pleine mer Kaltienne, le climat était bien différent. Les marins appelaient ça, pour respecter le manuel de navigation de la Hanse Occidentale de Venereille, un « disfonctionnement atmosphérique hyperpluviométrique à agitation océanique amplifiée ». On leur avait longuement fait comprendre qu'employer des termes désuets tels que « tempête » était non-professionnel et pourrait contrarier leur avancement au sein de la compagnie.

— Capitaine, capitaine...
— Tss... allons allons, que vous ai-je appris ?
— Mais capitaine...
— Je n'écouterai rien tant que vous n'emploierez pas la terminologie réglementaire, monsieur. Si on s'est donné la peine de la formaliser, c'est qu'il y a une raison. Sans doute.

Le quartier-maître se reprit.

— Monsieur le Senior-consultant en Management de Navigation, notre flottabilité est non-conforme avec les certifications de sécurité définies au titre des paragraphes V et VIII du Contrat de Nautation Triennal. En outre, le trend sur le ratio émergé/submergé de la coque est à la dégradation rapide.
— Ah ? Et quelle est la raison de cette évolution préoccupante ?
— Il y a un trou dans la coque, et l'eau rentre.
— Eh ?
— Je voulais dire, un audit informel a mis en lumière une étanchéité partielle de la paroi extra-contentrice, ayant pour conséquence l'irruption d'une grande quantité de liquide de

sustentation, entraînant un déséquilibre auto-entretenu en feedback positif.
— Et vous croyez que la Direction Centrale Contentieux-Sinistre va se contenter d'un audit informel ? Envoyez le Directeur Qualité me faire une évaluation complète, avec rapport à la clé indiquant un calendrier complet des événements à prévoir, un chiffrage précis des travaux de maintenance, et surtout, une indication des responsabilités engagées dans cette affaire. Pour ma part, je vais monter un Comité de Crise Pluridisciplinaire qui sera l'interlocuteur-métier sur ce pénible épisode. Et un Comité de Projet chargé d'étudier les évolutions d'organigramme qui s'imposent. Et je vais désigner un Chargé de Ressources pour gérer toute cette eau en mode projet. Mon dieu mon dieu, comme si j'avais besoin de ça, à deux ans de la retraite [1].
— Je dois en outre vous signaler que deux... Opérateurs de Propulsion ont basculé par-dessus bord lors du choc, et que les requins les ont mangés.
— Les requins ?
— Des Éléments Externes Pisciformes à Denture Proéminente.
— Ah, les Ingénieurs en Prédation Aquatique. Vous avez bien stipulé qu'ils avaient été dévorés ULTÉRIEUREMENT à leur passage par-dessus bord, comme vous dite dans votre langage imagé et folklorique. Au passage, la terminologie réglementaire est « externalisation des ressources ».
— Euh... certes...
— Bien, dans ce cas, considérant qu'ils n'étaient plus à mon bord au moment des faits, ils n'étaient plus sous ma responsabilité, n'est-ce pas ? Voici donc une affaire qui ne me concerne en rien. Tiens, mais que se passe-t-il là-bas ? Que font ces ressources autour du Dispositif Supplétif de Navigation ?
— On dirait que nos passagers les exhortent à le mettre à la mer.
— Mais... mais ce n'est absolument pas de leur responsabilité ! Allez chercher l'Executive Synchronization Benchmarker pour qu'il les rappelle rapidement à l'ordre avec son Équipement Pédagogique. Ah, mais c'est quasiment de la mutinerie, comment osent-ils ? Les blâmes vont tomber, vous pouvez me croire. Venez Berthier, il faut urgemment constituer un Rapport de Crise et constituer un Commission de Discipline afin de nous dédouaner. Ah, mais ça ne va pas se passer comme ça ! J'ai pas fait Monotechnique [2] et les Naves [3] pour me faire dépouiller de mes prérogatives par une paire de barbares hirsutes, sodomites et gauchistes !
— Certes non, capitaine.
— Et je vous jure que si j'attrape le bougre de glou qui m'a glou glou, je le glou glouglou glou...
— Glouglousanctions ?
— Glougloucomité d'architectureglou.
— Glou !

Et pendant ce temps, le Chief Executive Volatile s'enfuyait à tire d'aile vers les chaloupes bondées qui déjà souquaient ferme en direction de la terre, justifiant sa défection d'un strident « Jococo aime pas l'eau, Jococo aime les gâteaux. »

1. Statutairement, les Agents de catégorie IV bénéficient d'une retraite à taux plein après 140 trimestres de cotisations.
2. École Supérieure Monotechnique de Saint-Exans les Tripiers. Joli uniforme.
3. École des Naves : établissement de grand renom où sont enseignées toutes les connaissances nécessaires à la conduite d'un navire, le cursus étant articulé autour de quatre unités de valeur :
   — Maîtrise et mise en œuvre du verbiage charabiatesque
   — Dilution de responsabilité au détriment des subordonnés
   — Histoire et pratique des dix-sept Génuflexions Serviles devant les Puissants
   — Analyse financière et créativité comptable.

X.14 La Modeste Compagnie part en campagne

Or donc, bien avant que l'aurore ne se fût levée, Morgoth déposa un doux baiser sur le front de sa mie encore alanguie, prit le sac contenant ses affaires, puis alla réveiller Néron. Celui-ci se montra fort étonné, mais suivit néanmoins son frère dans la nuit fraîche et humide.

— Où tu m'emmènes, comme ça ?

— Au Manoir. Mais auparavant, nous allons chercher un autre joyeux compagnon.

— Au Manoir ? Mais que diable comptes-tu faire là-bas ? On le dit hanté.

— Précisément, et c'est pourquoi j'ai le sentiment qu'il y a plus à apprendre sur les affaires qui nous tracassent en visitant cette ruine plutôt qu'en cherchant un improbable dragon dans les terres sauvages.

— Vraiment ? Mais alors, il faut prévenir les Traque-Bestes immédiatement !

— Certainement pas. Qu'ils aillent donc se perdre dans les marais autant que ça leur chante, tout ce qui m'importe, c'est qu'ils ne viennent pas traîner dans nos pattes. Xy y veillera.

— Tu n'as pas l'air d'avoir beaucoup d'estime pour eux. Ils m'ont pourtant eu l'air d'aventuriers fort capables ! Du reste, j'avais plus ou moins caressé l'idée de me joindre à eux...

— Seigneur, mais as-tu des yeux ?

— Ils ont belle allure et des armes étincelantes...

— Si elles sont étincelantes, c'est parce qu'elles n'ont jamais servi, nigaud. Ce sont des béjaunes, de cette variété d'aventuriers qui ne quittent jamais la ville, ne sortent jamais l'épée du fourreau et ne voient jamais d'autres monstres que les éléphants roses et les rats peuplant la ruelle derrière la taverne, où ils se retrouvent cul par dessus tête les soirs de beuverie.

— Ceux-ci m'ont pourtant l'air disposé à partir à l'aventure.

— Alors, ils sont de la plus dangereuse variété de béjaune, celle des inconscients. Chaque année il se trouve de nombreux jeunes gens comme eux pour quitter le confort de leurs foyers et partir chercher les ennuis dans les donjons. La plupart ne vivent pas assez longtemps pour voir l'issue de leur premier combat. En plus ceux-là, ils ne se mouchent pas avec les doigts, ils partent chasser le dragon mordoré vénérable. Enfin bref, tout ça pour dire que si un jour tu t'engages dans une compagnie d'aventuriers, choisis judicieusement tes compagnons, c'est le plus important. S'ils sont débutants, tes chances de survie sont quasi-nulles. Et méfie-toi des apparences, elles sont souvent trompeuses. Ces guignols se donnent beaucoup de mal pour avoir l'air de durs à cuir, les véritables aventuriers se donnent tout autant de mal pour passer inaperçus. Dans ces matières, la discrétion est un avantage.

— Je suppose qu'il nous faut trouver un nom.

— Un nom ?

— Pour notre compagnie. C'est l'usage. Du genre « les Batailleurs de Ceci », ou « les Pourfendeurs de Cela », ou « les Protecteurs du Machinchouette »...

— Ou bien plus fréquemment, « les Disparus du Marais », « les Cadavres Non-Identifiés », « les Regrettés Fanfarons », « les Mendiants Éclopés », « les Écrasés-Sous-Rochers », « les Errent-Sans-Tombes », « les Dysenteries Hémorragiques », « les Grands-Brûlés », « les Sans-Victoire », « les Bouffeurs de Pissenlits par la Racine », ou pour les plus chanceux, « les Dépouillés Du Premier Kilomètre ». Bon, si tu y tiens, et comme j'évoquais tantôt les grandes vertus de la modestie, pourquoi pas « la Modeste Compagnie » ?

— Je doute qu'on en fasse des chansons, mais soit. Mais pourquoi t'arrêtes-tu donc devant la boucherie ? Elle est fermée à cette heure.

— Eh oui, mais c'est notre escale.

Ils étaient en effet devant la boucherie Fléaudesmondes, où ils se présentèrent pour prendre Fornhax avec eux. En fait, ils le surprirent au moment où il sortait de chez lui en catimini. Ils le hélèrent et, d'un pas alerte, partirent tous trois en direction du bois.

— Tu faisais quoi là, à te faufiler comme un voleur ?

— Eh bien, j'allais au boulot, quelle question. Ah, mais c'est vrai, tu n'es pas forcément au courant. Il se trouve que je suis le bandit du village.

— Félicitations. Mais pourquoi sors-tu à cette heure ? Ne me dis pas que tu cambriolais tes parents.

— Du tout voyons, pour qui me prends-tu ? Tu sais que traditionnellement, le bandit du village est banni du village.

— Si tu as été banni, qu'est-ce que tu faisais ici ?

— Ben... je dormais. C'est chez moi.

— Tu es banni de jour ? C'est un intéressant concept juridique.

— Ben... Non, en fait je suis officiellement banni de jour et de nuit. Sauf que la nuit, il fait noir, donc je peux revenir et personne ne me voit. Je mange, je me repose, j'habite quoi. Et à l'aurore, je retourne dans les bois.

— Tu n'as jamais croisé personne dans les rues la nuit ? J'ai peine à le croire.

— J'ai souvent croisé des gens, mais il faisait assez noir pour que les gens en question puissent plausiblement nier m'avoir reconnu.

— Ah, je vois. On ne peut pas dire que la population de Noirparlay te traque impitoyablement.

— Ça reste dans les limites du raisonnable, il est vrai. En fait, j'ai été condamné par un juge de la ville, et tu sais comme par ici, on n'aime pas que les gens de la ville se mêlent de nos affaires. Et puis je ne fais de mal à personne, je ne détrousse que des étrangers.

— Un parfait honnête homme, donc.

— Exactement, un honnête homme. Et donc, vous aviez besoin de moi pour quoi ?

— Visiter le Manoir et savoir ce qui s'y trame.

— Ah, comme au temps de notre enfance. Ça ne nous rajeunit pas. Tu savais qu'il était hanté ?

— C'est bien ce qui me fait aller là-bas. Si je me souviens bien, il ne l'était guère, hanté, à notre époque.

— Oui, c'est une hantise récente. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, c'est vrai que c'est assez curieux.

— Et ça date de quand exactement ?

— Oh, je dirais six mois, un an, quelque chose comme ça.

— Bigre, et personne ne s'en est alarmé ?

— Ben, tu sais, elle est abandonnée, la bicoque, alors ce qui s'y passe... Et puis soyons juste, quand je parle de maison hantée, ce sont surtout des manifestations du genre statue qui se déplace quand on a le dos tourné, gémissements lointains d'âmes en peine, fenêtres allumées la nuit, feux follets, rien de bien méchant. Il n'y a pas eu de disparition de nouveaux-nés, de vierges éventrées à la pleine lune ou de veaux à deux têtes, ce genre de choses. Le coup de l'écorché, c'est nouveau.

— Ouais. C'est bizarre, cette affaire. Donc, tu nous accompagnes ?

— Attends, je vais demander à ma secrétaire si j'ai des réunions dans mon agenda. Évidemment que je viens, c'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de rigoler un bon coup.

— Parfait, parfait. Tiens, mais c'est pas le père Tristesire que voilà ? Que fait-il avec cette fourche ?

Effectivement, Mordred Tristesire s'avançait à grandes enjambées, la figure congestionnée et les yeux exorbités, agitant vivement son outil. Morgoth se souvint alors vaguement que l'allée Jean de Kellon, le chemin défoncé qu'ils empruntaient et qui allait droit au Manoir, passait sur ses terres.

— Ouate de phoque, mes yeux ne m'avaient pas trompé, c'est les fils l'Empaleur et l'autre malandrin ! Bougre de saligauds, sortez de ma propriété, bande de bons à rien ! Qui se ressemble s'assemble.
— Ah, mais monsieur, je vous prie de nous...
— Dehors, bandits, gredins ! Et allez dire à votre voleur de père que ses manigances ne marchent pas avec moi.
— Mais je vous assure que notre père est un honnête homme, tout dévoué à la cause de la communauté. Il est possible que vous ayez quelque ressentiment à son sujet, mais je vous assure que je ne sais rien de votre querelle.
— Tes belles paroles ne m'impressionnent pas, tu es un menteur et un escroc tout comme lui. La pomme ne tombe jamais loin du pommier.
— Mes hommages à votre chêne, monsieur. Allez, viens, on va faire un détour à travers champs.
— Bande de hippies ! Cochons d'enfants de salaud...

Les objurgations de l'ennemi familial se perdirent bientôt dans le bruissement des feuilles dans le vent et les piaillement des oisons. Morgoth s'enquit alors auprès de son frère d'une question qui le tracassait depuis longtemps.

— Tu sais pourquoi il en veut au paternel, au fait ?
— Je crois que c'est une vieille histoire de coins à champignons. Ou alors ça a un rapport avec la bergerie Figolu.
— Ah, la fameuse succession.
— En fait, je ne suis pas certain qu'ils se souviennent eux-mêmes des origines de leur haine réciproque.
— Mais en tout état de cause, ceci n'a sans doute que très peu de rapport avec l'affaire qui nous occupe pour l'heure. Hardi, compagnons, à l'aventure !

X.15 L'oracle

Pendant ce temps, après une bonne nuit de repos, les Traque-Bestes s'apprêtaient à leur tour à partir sur la route, cherchant querelle à un dragon qui, pour tout dire, les observait avec un certain amusement faire leurs préparatifs. Xyixiant'h avait ressorti son armure, son épée, son symbole melkite et son petit sac. Son casque posé sur la table devant elle, son menton posé sur ses mains, elle racontait une histoire aux petites Jezabel et Ebzebeth, les filles de Iago, lorsque dame Morticia, prétextant quelque vague tâche ménagère, s'approcha d'elle.

— Or donc en ces temps-là, le bel et bon pays de Pluvalüe était gouverné par le vieux roi Poêleverte, qui avait un fils, le vaillant Euribor. Ce dernier aimait en secret la douce princesse Eonia, héritière du royaume rival de Caquarante. Si grande était l'inimitié entre les deux familles que leur amour était impossible, mais un jour, elle fut enlevée par l'abominable serpent Monétaire...
— Dites-moi, ma future belle-fille...
— Oui ?

— Je me disais comme ça, enfin, je vous ai entendu dire tantôt que vous étiez de rite Melkite.
— C'est exact, je suis même archiprêtresse de Melki.
— Ah, fort bien. C'est une déesse que nous avons peu l'habitude de pratiquer dans ces contrées.
— Il est vrai que mes collègues ont rarement eu la fibre prosélyte. Nous recrutons nos nouveaux adeptes parmi les âmes qui, un jour, sont touchées par la grâce, émues par les beautés du monde, nous rejoignent pour honorer cette lumière qui habite chacun d'entre nous.
— Remarquable. Mais je me disais que ça poserait peut-être un problème, par rapport au fait que j'avais jusque-là prévu une cérémonie de rite Miarite. Car c'est, de toute éternité, la déesse Miaris que l'on prie par ici, comme vous avez pu vous en rendre compte.
— Une allégeance honorable que celle de votre village. Mais si cela dérange tant votre prêtre de marier une prêtresse de Melki, peut-être pourrait-on omettre de lui signaler ce point.
— Oh, mais ça ne posera pas de problème du côté du père Soltah, on lui paye assez cher en denier du culte pour qu'il daigne marier mon fils à qui bon lui semble. Je me disais que vous, en revanche, ça pourrait vous chagriner d'être l'objet d'une cérémonie... euh... païenne.
— Ah, je vois. Soyez sans crainte, ma déesse n'est pas de ces divinités jalouses. Elle est bien au-dessus de ces mesquines considérations.
— Tant mieux. Et aussi, puisque vous n'êtes pas spécialement... humaine... Je me demandais s'il y avait des usages spéciaux à respecter, des choses à savoir, des mets à ne pas servir au banquet... Quelles sont vos coutumes nuptiales, au juste, à vous autres ?
— Oh, nous n'avons rien d'aussi compliqué que vous. En général, le mâle en rut se met en embuscade derrière un nuage, et lorsqu'il aperçoit en contrebas une femelle à son goût, il plonge à toute allure, la saisit aux flancs et au cou, et là... Ah, mais vous vouliez dire « vous autres les elfes ». Euh, eh bien, on fait ça dans la forêt, devant l'Arbre-Ancêtre, la nuit, quand la lune est nouvelle, à la lumière des étoiles, et devant le flambeau de Machinael, on se jure fidélité éternelle, on s'échange des bijoux, des trucs comme ça... Et puis on se met tout nus, on danse et on chante jusqu'à l'aurore. 'nostalgie, monde perdu, trucs de ce genre, je vous fais pas un dessin. Mais je vous assure que je suis parfaitement disposée à me marier selon vos coutumes, faisons en Chine comme les Chinois.

Puis, vint l'heure de partir. Xyixiant'h monta en croupe de Skorcha, qui bénéficiait du cheval le plus robuste. La dame se dit que tout était réuni pour que cette journée fût agitée et pleine de rebondissements. Comme quoi, même une créature d'une grande sagesse et parvenue à un âge avancé aurait tort de se fier à sa seule intuition, en effet, il ne se produisit rien de bien passionnant. Lorsqu'ils parvinrent à la lande, les cieux se mirent en devoir de les humecter quelque peu, sans grande conviction toutefois. Le crachin passait lorsqu'ils furent en vue de l'arbre fatal où le corps avait été trouvé. C'est en vain qu'ils se mirent en quête d'un indice éclairant le mystère, d'un parchemin perdu, d'une vieille amulette à moitié enfouie, d'une tombe ancienne, d'un dolmen maudit... On ne signala pas non plus d'apparition de fantôme, ni bien sûr de dragon, mais ce dernier point ne surprit guère notre prêtresse. Après quelques heures de recherche infructueuse, au cours desquelles Melisande Arcane eut tout loisir de démontrer sa totale incapacité à pratiquer les sortilèges divinatoires les plus simples, ils cassèrent la croûte, puis reprirent le chemin des collines qui se dressaient au nord.

Boîteux, l'homme des bois, fut partisan de prendre à val, avis que Xyixiant'h se garda bien de contredire, de telle sorte qu'au bout d'une heure, ils étaient perdus au fond d'une combe peu engageante à l'atmosphère putride, sans visibilité et sans moyen d'en sortir à moins d'abandonner les montures. Ils gaspillèrent ainsi une bonne partie de l'après-midi à faire demi-tour et à grimper sur une colline, pour redescendre jusqu'au chemin appelé « Voie Contrée »,

où s'était déroulé le drame. Et effectivement, comme la victime du meurtre l'avait elle-même décrit, on pouvait distinguer au loin, de l'autre côté de la vallée, mais quelques lieues en amont, des vestiges dépassant sans peine de la végétation. Toutefois, on ne les distinguerait pas bien longtemps, car Junon Arc-en-ciel, grâce à sa connaissance quasi-empathique des cycles qui régissent notre mère nature, fit cette laconique autant que pertinente prophétie :

« On dirait bien que la nuit va tomber. »

Il est vrai qu'ils avaient pris quelque retard. La route était étroite, le fossé profond et les bêtes fatiguées, ils convinrent de poursuivre quelque peu leur chemin en file indienne, puis de s'arrêter dès que la luminosité baisserait de trop. Ils n'allèrent pas bien loin du reste, car une demi-lieue plus loin, le chemin profitait d'un col, surnommé « Gueule de l'Oracle » par les gens du coin, pour se diviser au creux d'un espace suffisamment large pour former une pâture vaguement acceptable. Quelque berger de jadis avait jadis bâti ici sa cabane, une assez belle construction si l'on considère qu'elle était tout de pierres plates, surmontée d'une haute cheminée conique qui se trouvait fumer. Un aventurier ayant un peu de métier, ou un passant observateur, aurait tout de suite noté la bizarrerie de la chose, car d'une part on n'était pas en période d'estivage, et d'autre part, aucun troupeau n'avait brouté ici depuis longtemps, comme en attestait la hauteur de l'herbe. Qui donc pouvait habiter ces lieux retirés du monde et battus par les vents ? Vent qui agitait nerveusement les gerbes d'orties fraîches et de blé sauvage, la grappe d'aulx et le collier de fleurs grises arrangés autour du panneau de bois faisant porte, en une sinistre décoration. Hardi s'approcha et y toqua. N'obtenant pas de réponse après le troisième essai, il entrebâilla la planche et jeta un œil.

Puis il recula d'un bond en poussant un cri, et se retrouva assis par terre. Les lames sortirent des fourreaux. Une tête de cauchemar, énorme, s'encadrait dans l'orifice obscur dont s'exhalaient des relents tièdes et humides de concoctions végétales en macération alcoolique. Toutefois, la tension retomba bien vite lorsque, une fois qu'il fût plus en vue dans la lumière crépusculaire, l'être s'avéra être un individu de sexe inconnu, aux jambes grêles, aux mains rendues griffues par la vieillesse, et affublé d'un masque confectionné à base d'une cucurbitacée géante des environs, qu'il avait évidée, trouée et garnie de maints accessoires tels que des ossements de rongeurs, des plumes de vautour et de ces cailloux en forme de coquillage que l'on retrouve en abondance dans certaines veines rocheuses. Il brandissait un bâton cliquetant (car divers ustensiles bruyants y étaient cloués) et marmonnait ainsi.

— L'oracle ! Ils vinrent voir l'oracle. L'oracle qui savait tout et voyait tout.
— Excusez-moi, j'ai dû louper le début de l'histoire… s'enquit le jeune chevalier.
— C'était un guerrier bien musclé, mais sans cervelle, comme souvent les guerriers.
— De qui parlez-vous, vieillard ?
— Et ils lui posèrent maintes questions stupides, auxquelles il ne répondit pas. L'oracle avait mieux à faire, il était occupé.
— Ah, c'est donc vous, l'oracle ! Je comprends mieux.
— Sokath, les yeux grands ouverts ! Les voyageurs posèrent maintes questions à l'oracle, mais il ne répondit à aucune. Car l'oracle savait le prix de ses conseils.
— Blêh ?
— Il veut des sous, traduisit Xyixiant'h.
— L'elfe était belle et blonde, mais faisant mentir les adages communs, elle avait l'esprit vif. N'était-ce pas elle, d'ailleurs, qui jouait dans Edgemont ?
— Non.
— La chinoise.

— Non.
— Pas la gouine, l'autre…
— Non-euh !
— L'affaire était toutefois de peu d'importance. Patient, l'oracle attendait.
— Tiens, vieil homme, fit Hardi en délaçant sa bourse. Voici trois pièces d'or. J'espère que tes conseils les valent, oracle.
— Ils étaient incrédules, mais l'oracle savait déjà qu'il satisferait ses clients. Il compta trois pièces d'or, cela faisait deux questions.
— Euh… trois non ? Trois pièces, trois questions…
— Il est relaté dans les Parchemins des Anciens que jadis, lorsque le monde était jeune encore et les couleurs du ciel bien plus claires qu'aujourd'hui, en cette ère de magie et de maintes merveilles oubliée des hommes et dont déjà s'éteint le souvenir parmi la race des elfes, en ces temps-là donc, trois pièces d'or valaient en effet trois questions, mais c'était avant que le Noir Ennemi ne souille la verte forêt de son souffle corrupteur et n'invente la taxe professionnelle, les charges, les complémentaires maladie et le timbre fiscal. Et puis, avec les trente-cinq heures, ça s'est pas arrangé, c'est encore la faute aux socialistes, tout ça.
— Bon… bien, euh… Notre quête est celle de la justice, puisque nous traquons un vil assassin. Nos soupçons se portent sur un dragon qui rôde dans les parages. Bien que le corps ait été découvert en bas dans la vallée, nous avons tout lieu de croire que le crime a été perpétré dans ces montagnes, et que le criminel, pour d'obscures raisons, l'aura véhiculé. La question est donc la suivante : savez-vous quelque chose à propos de ce malheureux comptable et de son bourreau ? Avez-vous vu ou entendu quelque chose de suspect ? Un indice qui nous mènerait sur la voie ?
— Oh, mais ce n'était pas une question pour un oracle, c'était plutôt le genre de question pour un témoin. L'oracle, cependant, était en toutes choses clairvoyant, et s'il n'avait pas d'histoire de meurtre, au moins avait-il une histoire de cadavre. Voici deux jours de cela, au matin, il avait vu près de la rivière un corps inanimé, celui d'un homme bien fait et bien vêtu. Sa mort était probable, aussi l'oracle, pris d'un sentiment religieux, se mit en devoir de descendre pour lui donner une digne sépulture. Et non point, comme pourraient le prétendre certains, pour le dépouiller, pouah, quelle vilaine pensée ! Or, le val était en cet endroit bien escarpé, et l'oracle n'avait plus ses jambes de vingt ans, ni de quarante, ni de soixante. Donc, il retourna à sa cabane chercher une corde à nœuds, afin de faciliter sa descente et de ne point se rompre le cou lui-même. Le temps qu'il revienne, le mort s'était enfui. Un fauve l'avait-il traîné jusque dans sa tanière ? Était-il moins mort qu'il n'en avait l'air ? Qui le dira ? Une chose était certaine cependant, c'est qu'il restait aux voyageurs une question à poser.
— Bien, et cette question sera simple : trouverons-nous notre dragon ?
— C'était enfin une question pour un oracle, et il leur fut répondu qu'en effet, ils trouveraient leur dragon, à moins que le dragon ne les trouve, et qu'éventuellement, peut-être était-ce déjà fait.
— Moi qui me figurais avoir posé une question simple à laquelle on ne pouvait répondre que par oui ou par non…
— Partagèrent-ils ensuite la cahute du pauvre vieil oracle ? L'histoire ne le dit pas.

Il est vrai que la nuit tombait à grands pas, ce qui prouvait combien l'excès de métaphores conduit facilement les auteurs inattentifs à des absurdités sémantiques. Hardi jeta un regard vers l'intérieur de la cabane de berger. L'oracle devait probablement dormir roulé en boule, et débarrasser auparavant le brasero qui occupait le centre de l'édifice, car l'endroit paraissait

trop exigu pour qu'une personne y dorme normalement.

« On ne voudrait pas déranger, monsieur, et si vous le permettez, nous allons planter les tentes sur vos terres. »

X.16 La Demeure

— Eh ben voilà, on y est… annonça Néron.
— La sinistre Demeure, lieu de nos futurs exploits, renchérit Fornhax.
— Qui sait quel culte ancestral trame étend ses ignobles ramifications derrière ces murs ?
— Notre premier donjon. Enfin, à part pour Morgoth. Est-il vrai que tu as déjà… dans un… tu sais, un donjon ?
— Ça a dû m'arriver une ou deux fois, litota-t-il.
— On procède comment ? On rampe jusqu'à la… on se dissimule et on…
— Inutile, mon but n'est pas de prendre l'ennemi par surprise, mais de le débusquer, le forcer à se montrer au plein jour.
— Ah ! Bien.

Le portail de fer rouillé béait maintenant sur le jardin laissé aux soins de la nature, et les cyprès ployaient sous les assauts des rafales d'automne. Sur l'embrasure, ils notèrent la présence de ce curieux gnome qui se cachait les yeux. Ils avancèrent, Morgoth en tête, sur le chemin serpentant entre les statues muettes, jusqu'à se retrouver sous l'abri du porche. Le magicien à son tour déchiffra le vitrail ornant la porte.

— C'est quoi, « De Kellon » ?
— La famille qui possédait la Demeure, répondit Fornhax. Tu ne connais pas l'histoire ?
— Vas-y, raconte.
— C'était une famille des environs, les descendants des seigneurs féodaux que nos aïeux avaient chassés de leur castel à coups de fourches. Des gens qu'on essaye d'oublier par ici, tout ce qui en reste, c'est ce manoir, et le nom de l'allée qui y mène. On dit que par esprit de revanche, ils avaient passé une alliance avec un démon chassé des enfers. Celui-ci fut autorisé à féconder toutes les femmes de la famille, et en contrepartie de la préservation de sa lignée, il devait restaurer les De Kellon dans leur prospérité.
— Et qu'advint-il ?
— L'union contre-nature fut consommée, et les premiers rejetons en naquirent, rusés et mauvais, comme prévu. Et le démon tint sa parole, conférant une nouvelle et inexplicable richesse aux De Kellon. Cela dura quelques générations, où ils retrouvèrent leur influence dans la région. Mais au final, la haine et la folie les emporta dans un tourbillon de meurtres, incestes, suicides… Le dernier d'entre eux est mort, seul et dément, une vingtaine d'années avant notre naissance. Ma grand-mère m'a conté que le jour où son corps fut retiré de sa demeure, il était horriblement défiguré par quelque pourrissement des chairs qui le dévorait depuis des années. De ce jour, le Manoir est abandonné.
— Hébé, c'est pas gai tout ça. Classique, mais pas gai.
— Et… Le démon… Qui… qu'en est-il advenu ? demanda Néron.
— L'histoire est muette à ce sujet.

Une rafale agita les feuilles desséchées, portant le cri lointain d'un animal inconnu.

« Bien, trêve de billevesées. Fornhax, crochète la porte. »

En silence, le jeune malandrin s'exécuta. Son matériel semblait bien rudimentaire à côté de

ce que Morgoth avait vu entre les mains des voleurs de sa connaissance, et sa technique des plus hésitantes. Toutefois, après bien des hésitations, il parvint à faire jouer la serrure.

La porte couina longuement en s'ouvrant. Une odeur de moisissure s'échappa des ténèbres, suivie de deux cafards qui se glissèrent précipitamment dans un interstice entre deux planches du perron. Aux aguets et à pas de loup, Néron s'avança, courbé en avant, la dague à la main, sous l'œil perplexe de Morgoth, qui le suivit, précédant son cadet.

Si l'abandon avait été un royaume, la Demeure en aurait fait un digne palais royal. Des tableaux aux couleurs passées, couverts de poussière sale, représentant des personnages aux visages souvent difformes et dont nul vivant n'aurait pu dire le nom, pendaient aux murs dont le plâtre par endroits se délitait, laissant à nu les lattis de bois et de torchis. Un couloir menait, vers la droite, à une triste salle de réception. Juste en face de l'entrée, un escalier étroit invitait à monter aux étages obscurs. À gauche, une porte devait en toute logique conduire aux cuisines et aux quartiers des domestiques.

— Et si on se séparait ? proposa Fornhax, provoquant des roulements d'yeux affolés de Néron.
— Excellente idée, approuva Morgoth avec cependant une nuance d'ironie dans la voix, qui échappa à ses compagnons.
— Je vais voir par là, dit-il en se dirigeant, toujours du même pas ridicule, vers la salle à manger.
— Tiens, dit Morgoth en désignant les cuisines à son frère, va par là, et sois prudent.
— Êh…

Mais déjà, Morgoth se dirigeait d'un pas sûr vers l'escalier.

Qu'il était long, ce couloir, se dit Fornhax tandis qu'il s'avançait. Était-ce le froid qui faisait flageoler ses genoux ? Il se surprit à éprouver une certaine appréhension à l'idée de découvrir la salle de réception. Quel spectacle macabre l'y attendait-il ?

Pourtant, il n'y avait rien. Peut-être était-ce pire. Juste une grande table entourée de douze chaises à dossiers hauts, un grand buffet, deux grands fauteuils et un guéridon devant une immense cheminée éteinte depuis des lustres. Tous ces meubles étaient recouverts de dais blancs, étincelants de blanc même sous les rayons de soleil qui filtraient obliquement au travers des planches clouées en travers des grandes baies vitrées. Aux murs, des trophées de chasse pourrissant, une bibliothèque presque vide de livres. Il s'avança dans la pièce, sursautant au moindre grincement que ses pas déclenchaient.

Le regard de Fornhax fut attiré vers un élément qui, immédiatement, devint le seul centre d'intérêt pour lui. La bibliothèque de bois noir construite dans une niche du mur était lisse, lustrée, et exempte de toute poussière. Et à hauteur d'yeux, sur la troisième étagère, posé à plat, se trouvait un unique livre. C'était un épais volume relié de cuir bordeaux. Lorsqu'il le prit, le voleur le trouva fort léger malgré ses dimensions. Debout, et malgré l'horreur qui commençait à l'envahir, il l'ouvrit, lentement, et lut sur la page de garde le titre de l'ouvrage.

« Le dernier larcin de Fornhax Fléaudesmondes »

Les yeux exorbités, il vit avec terreur sa main, sa propre main, se diriger vers le coin de la page, puis la tourner, contre sa volonté.

La page suivante était blanche.

Un craquement le fit sursauter. Il se retourna d'un bond, un feu d'enfer crépitait dans la cheminée. Et sur le dossier d'un des fauteuils, posée comme une énorme araignée des forêts profondes, une main, noire et sèche, terminée par de cruelles griffes.

Les yeux de Fornhax tombèrent à nouveau sur le livre, sur la page qui, il le savait avant même de la voir, n'était plus blanche. Elle portait maintenant une illustration, une gravure. Son propre visage était représenté, son visage déformé par la mort, les yeux révulsés, la langue pendante et gonflée, une serre griffue serrée autour du cou en une ultime étreinte.

Le tome tomba des mains tremblantes du voleur, il tomba au ralenti, ouvert, comme les graines tournoyantes de ces arbres qui volent dans le vent d'automne. En touchant le sol, il souleva deux gerbes de poussière, et fit un bruit sourd et grave, qui fut le signal. Le signal de la fuite. Fornhax ne fit qu'un bond, et sans se retourner courut ventre à terre vers la sortie, sans plus rien voir autour de lui. Mais juste avant d'arriver à la porte, dont le franchissement était devenu son plus cher désir, un choc terrible brisa net son élan, et il sombra dans une douloureuse inconscience.

Néron attendit, la main à quelques centimètres de la poignée ronde de cuivre et de nacre. Mais quelle mouche l'avait-elle donc piqué ? Mais quelle folie l'avait-elle donc pris ? Qu'avait-il donc eu en tête lorsqu'il s'était pris pour un aventurier ? Ah, il devait bien rigoler, Morgoth, du bon tour qu'il lui avait joué. Bon, il l'ouvrait, cette porte ?

La paume n'était plus qu'à quelques millimètres du fatal bouton, dont il pouvait presque sentir la froideur métallique sur sa peau. L'imagination trop fertile du jeune homme lui donnait d'horribles aperçus des monstruosités qui pouvaient l'attendre, là-derrière. Des monstruosités qu'il ne fallait pas déranger.

C'était fait maintenant, il touchait le globe solide, et incroyablement glacé. Il l'empoignait à pleine main, et le faisait tourner, bien trop vite à son goût. Il ne pouvait rien faire d'autre, il devait aller au bout de son calvaire. Il ne pourrait pas supporter les quolibets de son frère s'il échouait – non pas ceux de Morgoth, qui était bien au-dessus de tout ça, mais ceux de Drako, son jumeau.

Il ouvrit la porte en grand, d'un coup.

Non, ce n'était pas la cuisine, là-derrière.

C'était une géhenne de pierres noires, une grotte colossale, une province caverneuse aux mille recoins, un pays souterrain dont les cimes de roche cristalline soutenus par de cyclopéennes colonnes de basalte scintillaient mille fois plus que le plus brillants des cieux d'hiver. Le flux des lacs, des torrents et des cascades de lave animaient cette scène dantesque d'une lueur méphitique et pulsante, et au long de ces artères ardentes s'activaient des hordes, des légions d'esclaves nus et enchaînés, gémissant sous le poids de lourdes charges et le fouet d'autres esclaves guère mieux lotis qu'eux-mêmes. Il vit les machines, les grues et les roues, les palans et les leviers gigantesques sur lesquels ils s'activaient, il en vit le moindre détail avec une acuité surnaturelle, bien qu'ils fussent à des lieues de là. Il vit aussi le fruit de leurs efforts, une citadelle de pourpre et de sable, de sang et de cendre, la construction la plus gigantesque qu'il se puisse concevoir, bien qu'elle fût encore loin d'être achevée. Il vit enfin le maître de ces lieux, lové, comme assoupi, au sommet d'une stalagmite, surplombant le chantier. Un dragon, un gigantesque dragon aux écailles noires et luisantes. Il le vit, et il le reconnut, tant il l'avait souvent croisé sous cent formes différentes au cours de ses cauchemars. Il était le Seigneur. Il était le Tyran. Il était la Destruction.

Et un œil colossal s'entrouvrit, et le regard du jeune homme croisa celui du Dieu Ténébreux.

Sans plus chercher à comprendre, ni même à crier, ni même à respirer ou à rien faire d'autre, Néron tourna alors les talons et fila aussi vite qu'il le put jusqu'à la porte, où il fut brutalement arrêté par une collision violente qui le jeta par terre.

Le couloir de l'étage était vide. Les portes de toutes les chambres étaient fermées. Morgoth s'avança, l'oreille attentive au moindre bruit. Il tenait prêts quelques sortilèges défensifs et offensifs. Une porte s'ouvrit lentement devant lui, une silhouette vint s'y encadrer. Il retint au dernier instant une puissante boule de feu qui eût réduit en cendres une bonne partie du bâtiment.

Condeezza Gowan. Son ennemie. À cette distance, et seul, il n'avait aucune chance contre elle. Elle se tenait, narquoise, dans son armure de métal, une épée à la main, l'épée qui avait...

— Enfin, nous nous retrouvons, Morgoth. Quelle plaisante surprise. Voici qui me donnera l'occasion d'achever ce que j'avais commencé.
— Que d'acharnement, madame, à vouloir ma mort. Elle vous coûtera, soyez-en certaine.
— Oh, mais je ne compte pas me battre contre vous, monsieur mon ennemi. Bien au contraire, j'ai là une amie qui souhaiterait vous parler. Venez, ma chère, ne soyez pas timide...

Depuis la porte ouverte sur un trou de nuit, une silhouette s'avança alors, traînante, hésitante, malhabile. Une silhouette maigre, à la peau blanche et semée de mille traces de supplice. Ses yeux étaient éteints, qu'il avait jadis connus pleins de malice et d'acide philosophie. Le cœur de Morgoth se serra alors, de rage plus que de peur.

— Tu m'as bien déçu, Morgoth, tu m'as bien déçu. N'as-tu donc rien compris de ce que j'ai tenté de t'apprendre ? Il est vain de lutter, Morgoth, il est vain de se battre contre Elle.
— Vertu...
— Mais il ne sera pas écrit que je t'aurai laissé tomber entre ses mains sans rien faire. Ton destin ne sera pas le mien, Morgoth, ton âme ne sera pas jetée aux chiens dans ses donjons de torture.

Elle sortit du fourreau son sabre maudit, Ryunotamago, que Morgoth avait vu trancher bien des gorges et des membres.

« Tu auras la grâce d'une mort rapide. »

L'espace d'une seconde, la guerrière morte recouvra sa force et sa souplesse, et lui porta une attaque parfaite, qu'il n'avait aucun moyen d'éviter, ni de parer. Il ne fit, du reste, rien pour se défendre, et resta au milieu du couloir, immobile, au bord des larmes.

La lame traversa le sorcier de part en part. Le visage interrogateur de Vertu resta un instant à hauteur du sien, puis se dissipa comme un nuage dans un ciel d'été. Condeezza fit une révérence, puis partit d'un rire inaudible, et disparut de même, à son tour. Morgoth resta seul, au milieu du couloir. Il savait qu'il avait vu tout ce qu'il y avait à voir en ces lieux, fit demi-tour, et redescendit lentement l'escalier.

Arrivé au bas de l'escalier, Morgoth considéra avec scepticisme Néron et Fornhax, allongés et gémissant par terre. Manifestement, ils s'étaient rentrés l'un dans l'autre en fuyant.

« Arrêtez vos singeries et relevez-vous, j'en ai fini. »

X.17 La veillée

Revenons maintenant au lieu dit « la Gueule de l'Oracle », dont nous connaissons maintenant la toponymie.

— En tout cas, constata Xyixiant'h une fois le camp dressé et le repas mangé, voici qui dédouane le dragon.

— Et en quoi, grands dieux ? demanda le dénommé Félix Goupil. Mon père dit toujours, « Certains êtres ont le mal pour nature. »
— D'après vous, tous les dragons sont maléfiques ?
— Certainement… Enfin, c'est bien connu, tout le monde sait ça. En quoi cette histoire de cadavre blanchit-elle le ver immonde ?
— L'oracle a dit avoir vu un corps, mais s'il avait été écorché, il me semble qu'il l'aurait signalé, non ? Ce genre de détail se remarque. En outre, il a bien dit que le corps était vêtu. On ne me fera pas croire qu'un dragon déshabillerait un homme pour le dépecer, puis le rhabillerait, puis le déshabillerait de nouveau pour le conduire ailleurs, l'attacher à un arbre et le laisser pourrir là.
— C'est un point troublant, en effet, concéda Junon.
— Foutaise ! trancha Félix. Tout ceci n'a qu'un seul but : nous tromper. Il ne fait aucun doute dans mon esprit que la bête est responsable de votre macabre découverte. Il est certain qu'elle n'agit que par malignité, poursuivant des buts qui nous échappent à nous autres humains, et que je ne veux pas connaître. Mon père m'a prévenu un jour à ce propos, en ces termes : « Gustave, sache que le démon affiche mille masques, l'homme de bien avance la tête haute et ignore ses simagrées. »
— Il est draconologue, votre père ?
— Ben… non, il est notaire à Vellidia, le vieux. Mais ce qui vaut pour les successions houleuses vaut aussi pour les dragons.
— Ah. Vous avez sans doute plus de lumières que moi sur ce chapitre. Gustave.
— Euh… sinon…
— Oui ?
— Je me demandais simplement, il me semblait vous avoir déjà vue quelque part. C'est pas vous qui jouiez dans Dawson ?
— Non, non et NON ! Hum… excusez-moi. Et vous… Boîteux, si c'est réellement votre prénom, vous êtes bien coi ce soir.
— C'est que j'observe les étoiles, qui sont bien belles. Mais si ça vous intéresse, je m'appelle Alphonse Quatrefaces, et j'ai sottement quitté une belle situation d'apprenti comptable à Vellidia pour suivre les Molart, là ! Ah, mais je vous jure, qu'est-ce que je suis venu faire ici ?
— Les Molart ?
— Melisande et Hardi, ou plutôt Lucienne et Joseph, d'honnêtes prénoms que leur a donnés leur père, qui n'est pas du tout un prince cadet de Pélagie ayant fui son pays pour des histoires de prophétie et de tache de naissance, mais qui est chirurgien à Vellidia, et de surcroît un bien brave homme dont j'aurais mieux fait de suivre les conseils plutôt que les enfants.
— Alphonse, je t'en prie… fit Hardi.
— Ah, mais pourquoi ai-je donc sottement quitté la tiède étude de maître Phlagus ? Il caille ici !
— C'est la nature, voyons, s'extasia Junon.
— 'couilles, la nature.

Et sur ces fortes paroles, l'homme des bois-pas-trop-éloignés-des-grands-axes retourna à sa citadelle de silence.

— Dites-moi, reprit impitoyablement Xyixiant'h à l'adresse de la druidesse, qu'est-ce qui vous a poussée à entreprendre cette quête ?
— Bof, ça ou vendre des légu… euh… je voulais dire, les arbres de la forêt m'ont parlé… et donc… un ennemi en marche… je dois protéger… les esprits anciens… nostalgie d'une ère

révolue, tout ça...
— Hin hin. Noble cause. En tout cas, l'ami Alphonse avait raison sur au moins un point, la nuit est des plus claires. C'est fou comme les nuées ont disparu. On pourrait presque toucher les étoiles du doigt. Dites-moi, chère Melisande, quelle est donc cette constellation-ci, qui ressemble à une queue de scorpion ? Je suppose qu'une magicienne comme vous connaît les choses du ciel.
— Certes, pas vous ? Je vous croyais plus ancienne que nous tous, rapport à votre race, je suppose que vous avez eu cent fois le temps d'apprendre les voies du ciel.
— Selon la tradition des elfes, en effet, mais je crois que vous-autres humains découpez autrement le zodiaque. Comment s'appellent celles-ci ? Ça ?
— Eh bien, c'est... les Trois... Étoiles... en Triangle...
— Oh... et celles-ci ?
— Les Deux... Étoiles Alignées.
— Et là, au nord ?
— C'est le Tas d'Étoiles Vers le Nord. Qui se prolonge par la Ligne Irrégulière.
— C'est fabuleux, on en apprend tous les jours. Et ça ?
— La Contribution Sociale Généralisée.
— Et cette formation laiteuse difficilement discernable, juste à côté de la grosse étoile jaune ?
— On l'appelle la Nébuleuse Floue Avec l'Étoile à Côté. Juste au-dessus, vous voyez la Route en Zig-Zag, et dans le prolongement, l'Équerre Biaisée.
— Tiens donc, c'est vrai que vu sous cet angle. Et ça ?
— L'Animal Bizarre.
— Et là ?
— C'est l'Engin Biscornu.
— Et celui-ci ?
— L'Objet Mal Défini.
— Dingue ça.
— Dans cette région, vous pouvez aussi voir le Poisson des Grands Fonds, et puis Scrophyon Écrasé par le Rocher. Vous connaissez la mythologie je suppose ?
— Oui, c'est le Scrophyon de Scrophyon-la-Bouse, je crois. Et là...
— Fumer est Dangereux pour la Santé
— Oh, et cette grosse-là ?
— La Tache de Vinasse
— Et là ?
— La Crêpe Ovale
— Et là ? Et là ? Et là aussi ?
— Les Étoiles Qui Restent. Bon, assez d'astrologie, j'ai sommeil. Bonne nuit.
— C'est vrai, moi aussi. Oui Félix ? Pourquoi me fixez-vous ainsi ?
— Ben... vous êtes sûre que... Bah, laissez tomber.
— Ah. Bien.

Hardi, le fils du chirurgien, entreprit alors d'éteindre le feu à coups de bottes, tandis que chacun faisait mine de gagner sa tente.

Deux heures plus tard, la petite troupe fut éveillée en sursaut par l'exclamation de Xyixiant'h.

« En plus c'est Katie Holmes, ça n'a rien à voir ! Alors lâchez-moi maintenant... »

Elle trouva enfin le sommeil, et la nuit se déroula sans plus d'incidents.

X.18 Les troubles origines de Morgoth

L'expédition avait été brève, et les frères l'Empaleur furent de retour chez leur mère pour midi. Ils mangèrent en silence à la table commune, parmi les familiers et les ouvriers de l'entreprise, sans qu'on songe à les questionner. La mine cadavérique de Néron et l'humeur taciturne de Morgoth suffirent à calmer les curiosités.

L'après-midi, les deux frères, qui avaient laissé Fornhax à ses coupables activités forestières, se reposèrent, se délassèrent un peu. Morgoth, dans la solitude de sa chambre, interrogea le crâne de son condisciple qu'il avait trouvé dans les ruines du Cygne Anémique, et comprit bien des choses à bien des sujets, mais il n'est pas temps d'en discuter ici. Puis, son humeur ne s'étant guère améliorée à la suite des révélations qui lui avaient été faites, il descendit à la cuisine retrouver le père l'Empaleur et Néron devant un bol de soupe. Son jeune frère exposait alors toute son aventure, sans doute poussé par quelque désir de se libérer d'une histoire trop pesante pour lui.

— Tout ça n'était qu'illusion, expliqua alors le mage lorsque son frère eut fini. Un rêve suscité par une habile sorcellerie, rien de plus.
— Tu en parles comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.
— J'ai vu bien pis au cours de mes voyages, crois-moi. C'est impressionnant, il est vrai, et moi-même, j'ai été un temps ébranlé par ces visions. Nul doute que celui qui les a suscitées est un fort capable magicien, avec qui j'aimerais bien discuter de deux ou trois détails techniques.
— Alors, il n'y avait pas de portail vers les enfers ?
— S'il y avait un seuil infernal à Noirparlay sur Ymondïs, je serais au courant. Rassure-toi, je t'assure que s'il y a un esprit malin derrière tout cela, c'est celui d'un homme de chair, et non celui d'un démon.
— À t'entendre, dit alors Waldemaar, on croirait que tu es un des puissants de ce monde, auxquels rien n'échappe.
— D'après ce qu'on dit, j'ai déjà ma petite réputation dans certains cercles. Mais j'y songe, peut-être pourrais-tu m'éclairer sur certaines chose que je pressens...
— Allons bon, il pressent maintenant.
— Depuis que je suis petit, je sens en moi comme... un appel. Sans vantardise aucune, il m'a toujours semblé que j'étais différent des autres, et voué à suivre d'autres chemins, en marge de la société humaine.
— Ce que tu me décris, fils, est une grave maladie qu'on appelle l'adolescence, mais dont heureusement on guérit spontanément sitôt qu'on prend femme et mouflets, et qu'on a d'autres soucis en tête pour s'occuper le ciboulot. Tu peux en croire un ancien malade.
— J'ai pourtant l'intime sentiment d'avoir un destin particulier qui m'attend.

Waldemaar eut alors une étrange moue, enleva ses lorgnons, en ôta les poussières avec sa manche, puis les remit. Après un silence, il raconta.

— Je savais que ce jour viendrait, fils, où je devrais te conter les circonstances de ta venue parmi nous. Ton sentiment ne t'a pas trompé, car il est vrai que tu es marqué au front du sceau d'un destin unique, fait de grandeur et de folie, de gloire, de sang et de démesure. Mon histoire commence par une froide nuit d'automne, l'une de ces nuits livrées au vent et à l'orage, propres à épouvanter les âmes simples et inquiéter les gens de bien. En ces temps-là, ta mère n'avait pas encore hérité de ses parents, et nous vivions, en compagnie de Iago et Lucrèce qui n'était encore qu'un petit nourrisson, dans la chaumière du Puits-l'abeille, un peu à l'écart du village. Te souviens-tu de cette maison que nous avons eue ? Il est vrai

que tu parlais à peine lorsque nous l'avons quittée, aujourd'hui elle tombe en ruine, le toit crevé... Mais à l'époque, c'était un abri d'autant plus appréciable qu'il faisait réellement un temps épouvantable dehors. Or donc, nous étions tous là, blottis autour de l'âtre, heureux à la simple idée de ne pas être dehors, lorsqu'on frappa une longue série de coups violents à la porte. C'était bien singulier, car on ne pouvait guère s'attendre à ce que quiconque voyage par ce temps et à cette heure, et surtout ces coups n'étaient pas ceux d'un personnage poli cherchant humblement quelque secours, mais plutôt ceux d'un individu énergique sachant ce qu'il veut. J'allai donc à la porte, prêt à tout, et la main posée sur le lourd bâton que je gardais toujours appuyé près de la porte, j'ouvris. Un éclair illumina la campagne, et le personnage qui s'encadrait dans la porte m'apparut soudain. Il était très grand, très fort, c'était à n'en pas douter un homme d'action, un guerrier. Je revois encore son armure maculée de terre, faite de petites plaques de fer, sa grande cape rouge fermée d'une fibule d'or, je revois aussi son large visage à la barbe rousse, épaisse quoique taillée avec soin. Il était en sueur et, je le vis plus tard, en sang. Une cruelle blessure le faisait boiter, mais le peu de temps que je l'ai connu, je ne l'ai jamais entendu gémir ou se plaindre. Il entra en titubant, blême, un petit fardeau vagissant sous son bras. Il s'assit, s'effondra presque, sur le tabouret que je lui tendis, et sans se présenter, il parla et exposa son histoire sans périphrase ni politesse, non pas comme un rustre, mais comme quelqu'un de terriblement pressé, poussé par une impérieuse raison. Et ses paroles qui sont restées gravées dans ma mémoire, les voici :

> « Écoute, brave bourgeois, et fais comme je dirai, pour ton bien, et pour le bien du monde. Si toi et les tiens êtes des gens de bien, vous prendrez cet enfant, le nourrirez et le soignerez avec toutes les attentions. Car en vérité, des temps troublés s'annoncent, de sombres forces s'amassent dans le levant, qui déjà complotent, s'enhardissent et bientôt, sortiront de la nuit propice de leur maléfice ancestral pour fondre sur les nations sans défense. Et lorsque viendra ce jour, l'ultime espoir de l'humanité et des peuples libres sera l'Élu, dernier descendant de l'Empire d'Or, celui-là même qui n'est encore qu'un bébé à peine tiré du ventre de sa mère, mais dont déjà le front est marqué du tragique sceau d'un destin tourmenté. La nécessité me pousse à vous confier ce fardeau un temps, afin de tromper les meurtriers lancés à ses trousses par le Noir Ennemi. Je reviendrai un jour prochain le reprendre et poursuivrai ma route, mais si je faillis dans ma tâche, si jamais je tombe face aux forces du mal, je compte sur vous, mes amis, pour l'élever dans le secret de ses origines, comme s'il était de votre propre sang. »

Et il repartit dans la nuit et le froid, affronter ses démons. Jamais nous ne l'avons revu, j'ignore jusqu'à son nom.

— Mon dieu... Et ce bébé, c'était moi !

Waldemaar considéra son fils avec une moue consternée au coin gauche de sa lèvre.

— Alors toi, on peut te raconter n'importe quelle espèce d'invraisemblable connerie, et tu gobes. Dis donc, bougre d'ahuri, tu n'as jamais remarqué que tu ressemblais à tes frères et sœurs comme deux gouttes d'eau ? Allez, file donc aider ta mère au jardin au lieu de me regarder bêtement !

X.19 De la bonne manière d'occire un dragon

Le lendemain matin, les Traque-Bestes et leur compagnon s'éveillèrent, transis de froid, perclus de courbatures, et soucieux de reprendre leur périple au plus vite, de manière à se réchauffer sous l'effet d'une chevauchée vigoureuse. Après avoir petit-déjeuné d'une soupe brûlante dont l'un d'eux avait emporté une outre, ils se remirent donc en route sur la Voie Contrée, afin de découvrir le lieu où le comptable avait fait la dernière rencontre de sa vie. Le temps était brumeux, et l'oracle les avaient mis en garde contre les traîtrises du chemin, aussi progressèrent-ils avec une certaine circonspection jusqu'à un tournant assez rude. Bien en contrebas, un éboulis se perdait dans l'ouate grise du matin frais, mais menait, leur avait-on assuré, à la dernière localisation connue du cadavre mystérieux. Ils descendirent, et constatèrent qu'en effet, l'oracle avait eu bien raison de ne pas descendre sans s'encorder, ce qu'ils firent eux-mêmes. Plus bas, la pente se faisait plus douce, tout en restant suffisante pour qu'un corps sans vie roule tout seul. Il y eut des touffes d'herbe rase, puis des buissons s'accrochant au flanc d'une prairie alpestre, et un peu plus bas, une rangée d'assez grands conifères, dont l'un, d'après le vieil homme, avait dû bloquer la route du défunt. Junon et Melisande firent semblant de lancer des sortilèges de divination, mais Boîteux ne se donna pas la peine singer une recherche des empreintes. Ils se séparèrent en deux groupes pour fouiller l'orée du bois pendant environ une heure, sans rien découvrir de particulièrement notable, si ce n'est un outil bizarre, sans doute de forgeron, de charpentier ou de bûcheron, une pince tout en acier, longue comme un bras depuis l'épaule jusqu'à la main, fort lourde, et qu'un puissant ressort empêchait qu'on l'ouvre, à moins de faire de considérables efforts, en contrepartie de quoi il rajoutait sa force à celui qui voulait la refermer. L'objet n'était sans doute pas un ustensile de comptabilité, à moins que les normes comptables de ces régions ne fussent particulièrement exotiques, et en raison de sa longueur et de sa masse, il constituait de fait une excellente arme contondante « par destination », comme disent les procureurs. Un peu lasse, Xyixiant'h fit remarquer :

— Ah, vous voyez bien, aucune trace de dragon.

— C'est bien ce qui les trahit, madame, s'emporta Félix. Les dragons sont rusés et fourbes, et le fait qu'ils en laissent pas de traces derrière eux signe leurs méfaits.

— Bien. Puisque manifestement vous êtes un spécialiste, savez-vous à quelle variété de dragon nous avons ici affaire ?

— Un gros et sournois.

— Oui, mais sa couleur ?

— Mais quelle importance, enfin, qu'il soit mauve ou écru ? Tout ce qui m'importe, c'est qu'après notre passage, on n'en voie que du rouge.

— Bien parlé, compagnon, intervint Hardi. Voilà une saine attitude.

— Ne me dites pas que vous êtes ignorants de la Grande Race au point de ne pas connaître les différentes races de dragons et leurs caractéristiques, ce serait trop comique.

— Il suffit, madame. Depuis Noirparlay, vous ne cessez de railler notre quête et de mettre en doute nos capacités, mais jusqu'ici, vous nous avez été aussi utile qu'une arbalète à un macareux. Puisque votre science de ces abominables vers est si grande, nous vous écoutons, dites-nous ce que vous en savez.

— C'est que... le sujet est plutôt vaste. La culture draconique est plus ancienne que celle des elfes, et...

— Peu nous chaut ces sornettes, nous ne sommes pas ici pour discuter aimablement philosophie et belles lettres avec ce monstre, mais pour le débiter en tranches et nous réjouir de ses

râles d'agonie.
— Ouais. Je ferai celle qui n'a rien entendu. Pour ce qui vous intéresse ici, sachez que ce n'est pas une petite entreprise. Normalement, un groupe d'humains affrontant en loyal combat un dragon adulte et en pleine possession de ses moyens n'a guère de chances d'en triompher, quelles que soient les armes, armures et sortilèges mis en jeu. Dans un tel cas de figure, le dragon cherchera tout d'abord à frapper de son souffle les magiciens et les prêtres qui sont d'ordinaire au deuxième rang. Dès le début du combat, il ne reste donc plus que les combattants, qui ne peuvent compter sur l'aide magique de leurs compagnons morts. Et ces combattants comprennent vite qu'un dragon est certes massif, mais qu'il a la vivacité du lézard. Les griffes métalliques de ses pattes, s'appuyant sur une musculature de titan, déchirent sans effort les boucliers les plus durs, écrasent les armures comme vous écraseriez une châtaigne contre un arbre. Sa queue frappe avec la vitesse d'un fouet et le poids d'un bœuf, c'est suffisant pour briser l'échine du plus robuste des nains, et sa gueule est un étau sans pareil, capable de broyer un bloc de granite.
— J'ai... j'ai peine à le croire.
— À votre avis, quelle taille cela fait-il, un dragon ? Savez-vous seulement ce détail ? Oh non, inutile d'écarter les mains, ce n'est pas une bête qu'un homme mesure en un empan. Ce vous me montrez là, c'est l'envergure d'un jeune à peine sorti de l'œuf, mais un dragon n'est qu'un enfant tant qu'il n'a pas atteint la longueur de trois bons chevaux, et c'est encore un adolescent lorsqu'il peut toucher du museau, en se dressant sur ses pattes postérieures, la cime de ce grand sapin. À chaque mue, les dragons grandissent en taille, en force et en robustesse, jusqu'à atteindre l'âge ultime, celui de grand-vénérable. À ce stade seulement, il est en pleine possession de ses moyens physiques et intellectuels. La taille précise varie selon la race.
— Mais que sont donc ces races de dragons, dont vous nous rebattez les oreilles, il y en aurait plusieurs variétés ?
— C'est le moins qu'on puisse dire, et je croyais sincèrement que c'était notoire. Vous devriez compulser assidûment les Normes Donjonniques, mais comme je vois que votre ignorance est considérable, je vais vous instruire un peu. Le souffle du dragon n'est pas nécessairement de feu, je sais que beaucoup le pensent à tort. Seuls sont dans ce cas le Drake Igné à la livrée rouge et noire, le Ver du Désert qui est rayé dans le sens de la longueur, et le Dragon-Fée, qui est plus rare. Le Dragon des Glaces est tout de blanc vêtu, et tue lentement par son souffle de givre, c'est un assassin patient, que ses victimes aperçoivent rarement. Il peut aussi vous transir de froid d'un seul coup, mais s'y risque rarement, car cet effort lui coûte. Le Dragon-Tonnerre, aussi appelé Dragon Bleu, est bien plus brutal car il foudroie son ennemi à courte distance avant de le charger furieusement, c'est aussi un des plus habiles pour ce qui est de voler. Le Dragon d'Ombre et le Dragon Noir sont des cousins souvent confondus. Tous deux crachent un puissant acide, causant une mort abominable, mais le premier est plus puissant car il peut se transformer à volonté en brume visqueuse et insidieuse, et ainsi échapper à ses ennemis. Le dragon de perles est un des plus puissants, mais se mêle rarement des affaires du monde. Peu de choses résistent à son souffle pétrifiant dont il est le seul dépositaire, qu'il peut du reste échanger quand bon lui semble contre un éclair semblable à celui du Dragon-Tonnerre. Le Serpent de Mer est, comme son nom ne l'indique pas, un authentique dragon, le seul à ne pas voler. Son souffle est tout de vent et de courant, particulièrement dévastateur dans son élément, les marins le connaissent, le redoutent et évitent ses lieux d'établissement. Pour l'anecdote, il existe aussi la Cyber-Dracoliche de Destruction du Chaos, aussi appelé « El Bourrinador » ou de son nom scientifique « Draco Grosbillis Terminus ». Il en est d'autres

variétés, moins communes.
— Et d'après vous, quelle est la race de celui que nous cherchons ?
— Celui qui s'est un peu amusé – de façon tout à fait innocente d'ailleurs – au-dessus du village ? D'après la description, c'est un dragon mordoré.
— Vous ne les avez pas évoqués.
— Ah oui ? Je suis distraite parfois... Ce sont les plus doux et les plus timides des dragons, à telle enseigne qu'on les voit rarement sous leur forme reptilienne. Peut-être ai-je omis de signaler, et si je ne l'ai fait c'est encore un regrettable oubli, que nombre de dragons voyageaient de par le monde et se mêlaient à l'humanité en adoptant sa forme. Car il faut savoir que beaucoup de dragons sont magiciens, et acquièrent donc, par l'étude, ce genre de compétence. Mais pour les mordorés, nulle étude n'est requise, la métamorphose est un talent naturel, et par ailleurs des plus utiles, car jusqu'à un âge avancé, ils sont faibles et fort vulnérables, selon les critères des dragons, bien sûr. C'est que le mordoré grandit lentement, bien plus que les autres variétés, et peut paraître chétif. Toutefois, arrivé à un certain âge, il subit une métamorphose spectaculaire qui lui fait rattraper d'un coup la plupart de ses congénères, à supposer qu'il survive à cette épreuve, ce qui est fort rare. Et donc...
— Euh... vous avez bien dit que ces dragons sont vulnérables et chétifs ?
— J'ai dit ça moi ? Ah oui, j'ai dit ça.
— Eh bien, c'est tout ce que nous avons à savoir. On l'attrape, on le choppe et zou, à nous la gloire.
— Mais c'est pas vrai, c'est une obsession. Je vous dis que c'est difficile et dangereux, la chasse au dragon.
— Foutaise ! Qu'il vienne ici, ce ver, qu'on lui sorte les entrailles ! Par Hanhard, mon épée a hâte de fouiller sa panse.
— Mais vous n'avez même pas de plan de bataille !
— Bien sûr que si.
— Ah ?
— Moi, Boîteux et Skorcha-la-Furie-du-Nord, on l'encercle, et pendant ce temps, Gus le crible de flèches...
— Félix. Je m'appelle Félix.
— Oui, oui. Félix le crible de flèches, Junon l'immobilise par un charme et Melisande lui balance des boules de feu. Jusqu'à ce qu'il n'en reste que du carpaccio. Génial non ?
— Ben... dans l'absolu ça se défend... mais j'ai l'impression que votre technique... mériterait une petite... simulation. Attendez, on va faire un essai, pour voir si ça marche bien. Je me mets ici, alors mettez-vous en ordre de bataille, comme vous avez dit, hein. Voilà, donc, on va dire que je suis un dragon.
— Ça demande un certain travail d'imagination.
— Attendez, je vais vous aider.

Il y eut un grand « woosh », et les arbres ployèrent sous l'effet du déplacement d'air.

Il arrivait parfois à Hardi Brasdacier de faire un rêve, un cauchemar plutôt. Superbe, en habit de lumière, au centre de l'arène écrasée de soleil, il toisait à l'autre extrémité du grand ovale de sable un magnifique toro bravo de Miura, une bête ombrageuse de sept cents kilos à la robe brune, aux sabots fins et aux cornes acérées, un animal suant et écumant de rage après qu'on lui eut, dans le secret du toril, dûment latté les cojones à coups de pelle. Puis, en un instant de terreur, il s'apercevait qu'il avait oublié sa muleta à la maison et que son épée s'était changée dans sa main en pique-saucisse de fer blanc. Et dans les gradins, quinze mille

bovins silencieux et immobiles l'observaient de leurs yeux noirs.

Il avait peine à croire que la scène qu'il avait devant les yeux était réelle. Ce n'était pas un monstre. C'était un sinueux océan de muscles agité des remous étincelants coulant gracieusement entre les arbres. Un monstre bien élevé, ça a les dimensions d'une bête. Ce qu'il avait devant lui n'était pas loin d'avoir des dimensions géographiques. Ce n'était pas grand, c'était vaste. Un monstre, même puissant, vous laisse toujours une chance de le terrasser, fût-elle infime. Il y a toujours une ruse subtile à découvrir, une arme magique appropriée cachée dans quelque tombeau ancestral, un parchemin, une potion, un vieux-bonhomme-qui-sait, une prophétie, un rituel plus ou moins grotesque à accomplir, un talon d'Achille. Mais aucune arme enchantée des temps de légende ne semblait de taille à transpercer les épais boucliers vitreux qui recouvraient Xyixiant'h. Et quand bien même, comment trancher une tête grosse comme une diligence qui vous surplombe de dix mètres ?

Bien que peu aguerris, les Traque-Bestes réagirent d'un bel ensemble. Sous l'effet de la surprise, Hardi Brasdacier sursauta et lâcha son épée étincelante, qui décrivit une courbe irrégulière dans l'air frais du matin. Le temps qu'elle retombe, il s'était déjà éloigné de vingt pas, les yeux exorbités et trop effrayé pour émettre le moindre son. Mélisande Arcane tomba sur son postérieur, jambes coupées, et entreprit une retraite précipitée à quatre pattes, l'écume aux lèvres. Félix Goupil prouva qu'il était un acrobate capable en faisait un bond d'autant plus prodigieux qu'il était désordonné, et retomba en hurlant comme un possédé avant prendre la fuite à vive allure et en agitant les bras, malgré ses multiples contusions. Boîteux et Junon Arc-en-ciel s'effondrèrent à terre, inconscients. Eugénie-Nadège Darrançon de Lamballerie, dite « Skorcha-la-furie-du-Nord », lâcha son bâton et partit à toute jambes en hurlant quelque chose du genre « Rititititi ».

« Intéressante technique. »

X.20 Le félon est démasqué et la justice triomphe

— Ainsi donc, les Traque-Bestes t'ont laissée revenir toute seule…

— Voilà, ils sont partis très rapidement, à cause de leur chasse au dragon.

Pour des raisons inconnues de Morgoth, Xyixiant'h répugnait à mentir, ce qui la forçait parfois à employer des tournures de phrases ambigües dont seule une oreille exercée pouvait déceler l'hypocrisie. Toutefois, la salle à manger étant pleine de gens de la famille qui n'avaient pas à tout connaître de leurs petits secrets, aussi ne releva-t-il pas.

— Et vos recherches n'ont rien donné ?

— Rien, hormis ce médiocre résultat, attends que je cherche… Voilà, on a trouvé ceci. Attention, c'est lourd.

— Ah ah, un indice ! C'est une grosse pince, dirait-on.

— On sent l'homme instruit. Effectivement, une pince.

— Holà, mais c'est qu'elle n'est pas facile à manœuvrer ! Pas de doute, celui à qui elle était destinée était un robuste gaillard.

— Tout à fait juste. Mais je doute que nous en tirions le moindre renseignement utile.

Morgoth lissa sa barbe, les yeux mi-clos, pensif. Les rouages de son cerveau tournèrent à vive allure, et bien vite, parvinrent à des résultats inespérés.

— Au contraire, ma douce mie, au contraire ! Voici que cet ustensile vient de me livrer l'identité de l'esprit malade qui a ourdi tout ce pénible complot, à défaut de ses motivations exactes.

— Fantastique, puisses-tu dire vrai !
— Suivez-moi, mes amis, allons mettre la main sur ce malfaisant personnage.

Et il sortit dans la cour, suivi de sa famille, puis rameuta les employés des l'Empaleur qui déjà songeaient à rentrer chez eux. En remontant dans la Grand-Rue, le cortège grossit encore de quelques dizaines de curieux, et arrivés sur la place, c'est une centaine de villageois qui se pressaient. Fier comme la justice et terrible dans sa robe de sorcier, notre héros fit résonner trois fois le heurtoir de bronze scellé à la porte du temple. La foule était fort impressionnée par l'allure virile du jeune homme, à qui du reste la situation ne déplaisait pas.

Le portail s'ouvrit.

— De quoi-t-est-ce encore ? s'enquit Mogh Soltah Appeldémoniaque, qui était en civil, à défaut d'être grammairien.
— Je viens de découvrir le vil assassin, mon père.
— Ah, bonne nouvelle. Allons saisir ce scélérat !
— C'est que nous sommes arrivés, je crois. Votre jeune aide, Acta Vilaleine, est-il ici ?
— Euh... je suppose que oui, je lui ai dit de faire le ménage dans le temple... Mais, où est-il donc passé ? Vous le soupçonnez ?

Soudain, Morgoth aperçut, s'échappant de la porte latérale du temple, une silhouette furtive à la démarche suspecte et pressée.

« Saisissez-vous de lui ! » lança-t-il à la cantonade.

On ne put guère parler de poursuite, car l'apprenti prélat fut agrippé de tous côtés par les villageois avant d'avoir fait trois pas, et fermement ramené jusqu'au parvis du temple, où Mogh Soltah, inquiet, l'attendait.

— Eh bien, Acta, où donc t'enfuyais-tu ? Ne me dis pas que tu as trempé dans cette vilaine histoire.
— Hélas, bon père, geignit le malheureux (dont la contrition était des plus touchantes), trois fois hélas, j'ai trahi votre confiance.
— Tu avoues ! Ah, et moi qui n'avais rien vu de la noirceur de ton âme, quel mauvais maître j'ai été. Mais quel démon t'a donc poussé à tuer ton prochain, toi, un novice de Miaris ? Pourquoi as-tu souillé de sang les mains que les dieux t'avaient données pour bénir les fidèles ?
— Ah, mais pardon, je n'ai tué personne. Je me suis comporté de façon indigne, mais je ne suis absolument pas un assassin.
— Je suis prêt à te croire, Acta, temporisa Morgoth. Raconte-moi comment tout ça s'est passé.
— Voici toute l'histoire. Il y a trois jours de ça, j'étais allé, en cachette du bon père qui n'aime guère ces superstitions, jusqu'à la Gueule de l'Oracle pour consulter le vieux de la montagne, afin de savoir si j'arriverais à m'attirer les faveurs d'une certaine jeune fille. Ne le trouvant pas à sa cabane, je poursuis sur la Voie Contrée, jusqu'à ce que je l'aperçoive penché au bord du chemin, visiblement perplexe. Frappé dans ma curiosité, je scrute à mon tour le val en contrebas, et là, j'aperçois l'objet de son attention, le corps d'un homme qui y était tombé. Alors, une idée démoniaque surgit dans mon esprit. Plutôt que de me faire connaître de l'oracle, je me dissimule dans les fourrés, et attends qu'il parte. Puis, je dévale tant bien que mal la pente, et m'empare du bonhomme. Il était mort, c'était certain, ses reins et sa nuque étaient brisés, et il était froid, sans doute avait-il raté le virage la nuit précédente, et s'était-il rompu l'échine en tombant.
— Le cas s'est déjà produit dans le passé, je crois. Continue.

— Bien, donc, me voici à fond de combe, à côté d'un cadavre. Aussitôt, je l'enveloppe dans son manteau, et le traîne à l'abri sous un bois touffu. Et là, dissimulé dans l'ombre propice, à l'aide de mon couteau, je dépèce le malheureux et le vide.
— Horreur ! s'exclama alors le prêtre. Mais pourquoi un tel blasphème ?
— Mon idée était de l'alléger autant que possible, car je doutais de pouvoir le transporter tout entier jusqu'au lieu où je voulais l'amener. Donc, après l'avoir dépouillé de sa peau, sa graisse, ses viscères et ses effets personnels, que j'ai enterrés non loin en un lieu que je vous indiquerai, j'ai enveloppé sa pauvre carcasse dans son manteau, et entamé ma descente jusqu'à la Lande de la Sorcière.
— Et là, tu l'as crucifié.
— Exactement. J'ai attendu la tombée de la nuit, tapi dans le Manoir qui est non loin, puis j'ai effectivement procédé à cette macabre mise en scène. Puis, j'ai patiemment attendu qu'on vienne le découvrir, dissimulé dans le bosquet. J'avais acheté, lors de mon dernier passage à la ville, un parchemin d'illusion. Il m'avait coûté bien cher, mais s'est révélé fort utile pour simuler la présence d'un revenant.
— Mais dans quel but ?
— Eh bien voilà. Il y a deux ans, poussé par le désir de mieux connaître les force maléfiques qui sont les ennemies d'un prêtre de Miaris, je me suis rendu, seul et en secret, dans le Manoir. Là, je brisai par mégarde un sceau, et libérai un ancien esprit tourmenté. Celui-ci, rendu fou par des années de solitude, se mit à hanter la demeure. Je vis que son pouvoir était grand à l'intérieur de son domaine, où il pouvait fouiller dans l'âme des intrus pour les confronter à leurs terreurs les plus abjectes, et je décidai d'en tirer parti. Afin d'éloigner les gens de la Demeure et des bois environnants, je répandis la nouvelle qu'ils étaient hantés.
— C'était le cas.
— Certes. Toutefois, je m'aperçus bien vite que le pouvoir et la virulence du fantôme décroissaient très vite à mesure qu'on s'éloignait de son foyer, et pour tout dire, n'allaient pas plus loin que les limites de son jardin. Or, les passants continuaient de croiser devant la propriété, mais personne n'y entrait jamais, l'efficacité de la méthode pour éloigner les intrus était donc quasi-nulle. Voici pourquoi j'ai décidé, dans un moment de folie sans doute, de me livrer à cette mascarade sordide.
— Il y a toutefois un point que je ne m'explique pas, s'étonna alors Morgoth. Pourquoi tous ces efforts ? À quoi vous sert-il d'éloigner à tout prix les gens du Manoir ? Quels pactes noirs y tramez-vous, dans le secret de cette maison maudite ?
— Eh bien, c'est un peu embarrassant... Comment dire...
— C'est le meilleur coin à champignons de la région ! Il voulait se le garder pardi !

Ainsi parla alors Ben Laden, sorti pour l'occasion de sa bafouillante sénilité. Et Acta baissa la tête, honteux et consterné de sa propre médiocrité.

X.21 Histoire du Conté

Et il y eut une nuit, et il y eut un matin.

— Un coin à champignons ! Est-ce que tu te rends compte qu'ils m'ont dérangé, moi, l'archimage Morgoth dit « le Victorieux », général en chef des armées de Gunt, pour une histoire de coin à champignons ? Moi qui commande à des légions, moi dont le nom sème la... Ah, rien que d'y penser, ça me...
— Que veux-tu, on ne peut pas sauver le monde à tous les coups.

— Non mais je demandais pas le Seigneur des Anneaux, une petite aventure sympa m'aurait suffi, quelques fées, quelques monstres, mais là, là... On n'atteint même pas le niveau d'un épisode de Scoobidoo !
— On est censés être en vacances, cesse donc de te tourmenter pour cette histoire ridicule. Dis-moi plutôt, je me pose une question depuis qu'on est arrivés au village. Le bourgmestre là...
— Ben Laden, oui. Je pense qu'il occupait déjà ces fonctions quand je suis né, mais je doute qu'il passe cet hiver.
— C'est vraiment son nom, Ben Laden ?
— Oui, que je sache.
— C'est quoi son prénom ?
— Il s'appelle Ben, évidemment.
— Aaaah ! C'est son prénom...
— C'est un diminutif.
— Bien sûr.
— C'est pour Benito.
— Mais pourquoi j'ai demandé ? Et puisque tout à l'heure, je vais devenir madame l'Empaleur, j'aimerais aussi savoir d'où viennent les patronymes un peu... étranges, que portent les gens de la région. Je suppose qu'il y a une histoire.
— Eh bien c'est... Jadis... Or donc... Il advint... j'en sais rien, en fait. J'ai tellement l'habitude que je ne me suis jamais posé la question. Tu devrais demander à mon père, il aime bien raconter de vieilles histoires. Toutefois, il est probable qu'il te sortira une invraisemblable fadaise de son invention, comme il en a l'habitude. À défaut d'être instructif, c'est distrayant.
— Certes, j'ai hâte d'entendre ça. Tout comme j'ai hâte de savoir quel raisonnement tortueux autant que brillant t'a fait comprendre, à partir d'une simple pince en fer, que ce type que tu connaissais à peine était le coupable !
— Oh, c'est un raisonnement subtil. Très subtil. Toutefois, avant de te l'exposer, je préfèrerais que nous fussions mariés.
— C'est cochon ?
— Non.

Et alors, ils se marièrent. Ce fut charmant et champêtre, et malgré le temps menaçant, ce fut fort réussi. Tout le village vint admirer la mariée dans sa robe blanche (bien qu'elle en fût à sa quarante-deuxième noce en tant qu'épousée) et le marié en costume traditionnel du Vantonnois (détail que par la suite, on évita de rappeler à Morgoth, même sur le ton de la plaisanterie). Le banquet dura toute l'après-midi, et Xyixiant'h enchanta jusqu'aux plus tristes sires de ses chants, danses et rires. Tout le village en tomba très amoureux, et comprit quel homme fortuné était Morgoth.

Puis, elle finit par se pencher vers son beau-père, déjà passablement aviné, pour lui poser la question. Ainsi lui fut-il répondu :

— Oh, c'est une vieille histoire dont peu de gens se souviennent encore. Il faut dire que ce n'est pas une histoire très glorieuse.
— Je vous écoute, j'adore les vieilles histoires.
— Eh bien voilà, c'était il y a très longtemps, pour être plus précis, il y a trois cents ans environ. Adonc, il y avait la guerre dans les territoires du nord. C'était une longue guerre, terrible et confuse.
— La guerre de succession de Lavonie ?

— Je vois que vous connaissez l'époque. Donc, un jour, une bande de mercenaires nordiques en maraude vint à errer dans la région. Des hommes sans foi ni loi, des brutes épaisses, pour tout dire. Ils vinrent la nuit, les villageois n'eurent même pas le temps de sonner l'alarme. La plupart des hommes furent massacrés dans leurs lits, et les femmes livrées aux sévices de ces guerriers sauvages.
— Quelle horreur !
— Ceci n'a rien d'extraordinaire, hélas. Ils s'installèrent, s'empiffrèrent autant qu'ils purent et se réchauffèrent aux foyers mêmes de ceux qu'ils avaient assassinés, pillant le peu de richesses que possédaient les villageois. Ils comptaient rester quelques jours et reprendre leur randonnée sanglante, toutefois, l'hiver arriva plus rapidement qu'ils ne l'avaient prévu. En l'espace d'une nuit, la neige recouvrit tout, et comme cela arrive certains hivers, Noirparlay fut coupé du monde. Et cet hiver fut particulièrement rude et long. Lorsque la glace et la neige fondirent enfin, nos mercenaires voulurent se remettre en quête de batailles lucratives. Mais ils apprirent incidemment que durant leur absence, la guerre s'était achevée, qui plus est par la défaite totale de leur employeur. Ils étaient donc sans ressources ni alliés, séparés de leur pays par des semaines de marche en contrée hostile...
— Les risques du métier.
— Tout à fait. En outre, certains de ces mercenaires commençaient à n'être plus tout jeunes et l'aventure avait perdu de son attrait à leurs yeux, et puis la nature avait fait son œuvre, pas mal de ventres s'arrondissaient parmi les femmes, auxquelles du reste ils commençaient à s'attacher. Bref, quelques-uns ont choisi de repartir braver le danger, et de ceux-là on n'a plus aucune trace, mais la plupart se sont installés à demeure, ils ont appris à cultiver la terre...
— Et donc, conclut Morgoth, nous descendrions de ces barbares ? J'ai peine à le croire.
— Tout le monde descend de barbares, seule change l'ancienneté de cette barbarie originelle.
— Mais quel rapport avec les noms de famille ?
— C'est tout simplement parce que ces nordiques avaient des noms imprononçables, et qu'en outre, ils ne parlaient pas un traître mot de vantonnois. Donc, leurs femmes, qui n'avaient pour eux qu'un amour très modéré, les ont affublés de surnoms peu flatteurs, qui leur sont restés et se sont, par la suite, transmis à leurs descendants en guise de patronymes. Voilà toute l'histoire.

Puis, la nuit tombant, on passa du repas de midi à celui du soir sans même avoir à quitter la table. On apporta les lourdes pièces de gibier, les tonnelets, on fit un grand feu au milieu des tables et on dansa tout autour au son des filuches, des sistres et des brimboulettes. Comme dans toute noce bien réglée, il arriva un moment où les principaux intéressés se levèrent, saluèrent l'assistance, puis se retirèrent, soulevant un concert de plaisanteries graveleuse. Ainsi montèrent-ils à leur chambre, assez hilares, et se retrouvèrent-ils seuls, accompagnés seulement de la clameur de la foule qui filtrait péniblement au travers des lourds volets de bois.

— Ah, nous y sommes enfin, à ce moment tant attendu. Vas-y, ne me fais plus languir.
— Il me semble me souvenir que nous avons pris un peu d'avance en ces matières, ces dernières années.
— Je ne te parle pas de ça, nigaud. Allez, raconte-moi comment tu as deviné pour Acta !
— Es-tu sûre de vouloir l'entendre ?
— Sûre. Nous voici mariés, et des époux doivent tout se dire.
— Vraiment ?
— Vraim... euh...

— Alors peut-être vas-tu ENFIN me dire ton âge, qu'on en finisse.
— Trente-cinq, voilà, ça te va ? Bon, raconte un peu ton histoire.
— Trente-cinq quoi, au juste ?
— Murmble...
— Xy, tu es un peu agaçante.
— Mille. J'ai trente-cinq mille ans, tu es content ? Eh oui, je suis une vieille chose.
— Trente-cinq mille ans ?
— À quelques siècles près, j'ai un peu perdu le compte à une époque.
— Trente-cinq mille ans ?
— Tu veux voir ma carte d'identité ?
— Mais... ça n'existe pas, trente-cinq mille ans. Personne n'a trente-cinq mille ans. C'est impossible.
— Il y a moi.
— Mais tu déraisonnes, enfin, ça voudrait dire que tu aurais vécu durant le temps de l'Empire d'Or, et même le Cycle de Sang, que tu aurais connu Skelos...
— Connu, connu... On ne fréquentait pas vraiment les mêmes cercles à l'époque.
— ...
— Je l'ai bien croisé deux ou trois fois chez des amis, mais... Oui ? Arrête donc de faire cette tête, tu savais quand même qui tu épousais. Je suis un dragon, pour ma race, c'est un âge tout à fait... tout à fait... canonique, d'accord, mais...
— Je t'aurais donné quatre ou cinq mille, pas plus.
— Merci, vil flatteur. Bon, ton histoire.
— ... euh, oui. Bien, bien. Mon histoire, alors. Mais je te préviens, ça risque de te choquer un peu.
— Vas-y, parle librement.
— Eh bien voilà, cette pince, j'ai essayé de la manœuvrer.
— C'est dur, hein ?
— Très. Manifestement, un homme ordinaire ne pourrait en aucun cas la manipuler efficacement. En fait, seul un individu particulièrement robuste le peut, si tu me suis.
— J'avais compris.
— Donc, c'est une pince de fort.
— Oui, oui, et alors ?
— Eh bien, ça coule de source ! Si c'est une pince de fort, il est logique de déduire à partir de là qu'Acta ruse, aborde Gueule d'Oracle, voit si l'allée Jean de Kellon va Voie Contrée.
— ...
— Hein ? C'est logique non ? Eh, tu fais quoi avec cette arbalète ?
— Cours en zig-zag en poussant des petits cris.

X.22 Épilogue

Et il y eut une nuit, sur laquelle nous ne nous étendrons pas, et il y eut un matin. Et il y eut un midi, au cours duquel on sauta le repas, car la veille, on s'en était mis plein la lampe.

Et puis, Morgoth laissa sa moitié vaquer à ses petites affaires avec les filles du village, et partit en compagnie de Néron sur la Voie Contrée, évita la propriété de l'acariâtre voisin, et parvint quelques minutes plus tard jusqu'au Manoir. Le gnome les regardait d'un air peu amène, les saluant d'un geste obscène. Il entra dans le jardin, observa la bâtisse. Il expliqua

en terme simples les forces mystiques à l'œuvre dans cette malédiction, de façon à ce que son jeune frère soit moins impressionné. Puis, ils repartirent en sens inverse sans même entrer, car aucun des deux n'en avait envie. Morgoth referma la barrière de fer grinçante, et accrocha un petit panneau de bois de sa confection, indiquant « Danger, spectres ».

— Tiens, te voilà réduit à chasser les fantômes ? Comme Vertu serait triste de te voir arrivé là…

Morgoth se retourna, Condeezza Gowan était à cinq pas, au milieu du chemin, en armure et manteau de fourrure.

— Eh oui, que veux-tu, on ne peut pas passer sa vie à lutter contre le mal, il faut un jour se trouver un métier honnête.
— Tu n'as pas l'air bien surpris de me voir.
— Non, ça va. Et toi, tes petites affaires ?
— Justement, je voulais en discuter un peu avec toi. Ça ne vous dérange pas si je vous emprunte votre… frère, là… ?
— Mais non madame, je vous en prie.

Morgoth avait ordinairement l'esprit vif, mais après les libations de la veille, il fallut trois secondes pour comprendre que Néron voyait Condeezza, et pour en tirer la conclusion qu'il n'avait pas affaire à une illusion fantomatique tirée des recoins les moins présentables de son esprit. Trois secondes, c'était plus qu'il n'en fallait à l'une des meilleures combattantes du monde pour franchir la courte distance qui les séparait, le mettre hors de combat d'une manchette dans le foie et activer une bague de téléportation.

Et Néron l'Empaleur resta au milieu du chemin, interdit.

Eh bien, on dirait que notre héros est en mauvaise posture. Par quel procédé se sortira-t-il de cette pénible situation ? Vous le découvrirez dans :

Les masques de la perfidie

Chapitre XI

Les masques de la perfidie

Ici sont apportées des réponses à bien des questions. Qui manipule la Compagnie du Gonfanon ? Quelles sont les motivations des partis en présence ? Où est le bien, où est le mal ? Quel sort abominable attend les élastiqueurs de paupiettes ?

XI.1 La vengeance du zeugma qui tue

Or donc, capturé par traîtrise et Condeezza Gowan, sa mortelle ennemie, le malheureux Morgoth se retrouva transporté dans quelque lointain et secret repaire, et jeté enchaîné au fond d'une geôle obscure et humide, parmi la paille moisie et la vermine excrémentielle. Sans nul ami alentour, il avait grand besoin de toutes les ressources de son caractère pour ne pas succomber à la terreur et au désespoir, attentif malgré lui aux hurlements poignants des hommes et des femmes suppliciés dans les recoins lointains de l'abominable forteresse.

C'est en tout cas ainsi que, par la suite, l'histoire fut écrite. Mais nous savons que l'histoire officielle est toujours trompeuse.

Sur le moment, Morgoth dut bien consentir à Condeezza cette qualité : il n'était pas le prisonnier le plus mal traité du monde. Pour cachot, il se trouvait occuper des appartements vastes et hauts de plafond, entourés de larges baies vitrées donnant un clair regard sur l'impressionnant panorama qui se déroulait en dessous, des montagnes vertigineuses et blanches de neiges, peut-être celles du Portolan ou du Bouclier des Dieux, encadrant une vallée dont la citadelle de Condeezza occupait presque le fond. Le mobilier de bois précieux renfermait toutes sortes de merveilles d'art et d'artisanat, des porcelaines fines, des livres rares et coûteux, des estampes suggestives d'un goût exquis, de riches toilettes des soies les meilleures, et un fils de drapier sait reconnaître ces choses. En guise de pain sec et d'eau, on lui faisait monter régulièrement un grand choix de fruits frais ou confits, de petits légumes découpés avec minutie, de tourtes grasses, quiches fromagères et tartelettes aux champignons, de potages, de bouillons, de sorbets, de crudités, de viandes de ferme et de gibier servis sur des plateaux d'argent comme on n'en fabriquait pas, pour autant qu'il sache, dans tout l'Occident. Ces mets étaient invariablement accompagnés de vins, bières, cidres et hydromels d'une grande variété, servis avec esprit et à-propos, et le tout en quantités bien supérieures à ce qu'il pouvait ingurgiter.

Voulait-elle l'occire d'hypertension ?

Cela faisait quatre jours qu'il goûtait à la très relative rigueur pénitentiaire de la Reine Noire, qu'il n'avait pas eu l'honneur de revoir depuis sa capture, et il se languissait. Dans les premiers temps, il avait tenté de concevoir toutes sortes de plans d'évasion, mais l'affaire était rude. Il était en haut d'une tour, sous un lourd toit de plomb et de fer. À l'étage en dessous se trouvait le seul accès praticable, une passerelle rejoignant une tour voisine, gardée à chaque extrémité par deux automates de métal. Les serviteurs qui lui portaient ce dont il avait besoin étaient des gobelins, de pauvres créatures bien inoffensives dont il aurait pu se défaire sans problème, mais il doutait de pouvoir se déguiser lui-même en gobelin pour sortir, en raison de sa haute stature. Briser une vitre n'était pas envisageable, le sol était à vingt pas en dessous, dans une cour intérieure de la forteresse, laquelle grouillait de gardes aux armes et aux physionomies étrangères autant que malcommodes. En outre, fût-il parvenu à quitter la citadelle qu'il n'aurait pas été plus avancé pour autant, vu qu'il ignorait parfaitement où il se trouvait, ni s'il pouvait compter sur quelque secours à mille lieues à la ronde.

Bien sûr, en temps normal, tout ceci n'aurait été pour lui qu'une aimable plaisanterie, et il aurait faussé compagnie à ses geôliers d'une simple conjuration. Seulement voilà, situation problématique pour un sorcier, il se trouvait dépourvu de ses sorts.

Rien. Zéro. Nib et peau d'balle. Il avait eu beau concentrer tous ses pouvoirs en un seul point, il n'avait pas réussi à illuminer quoi que ce soit, ni à rien soulever, ni à charmer personne,

quedalle. Il se retrouvait désemparé, démuni, dépité, déçu et aussi impuissant que Theofalque l'Éburné devant l'Odalisque de Vyrna.

Deux gobelins entrèrent, tandis qu'il se morfondait dans l'observation du paysage alpestre. Morgoth les considéra d'un œil morne. L'un d'eux faisait une drôle de tête, pourquoi le regardait-il comme ça ? Notre magicien prit le bristol que lui tendit l'humanoïde verdâtre. Les armes honnies de la Reine Noire en souillaient la partie gauche, tandis qu'une écriture élégante proclamait, en lettres d'un riche violet de crépuscule :

> « Messire Archimage,
>
> Je suis confuse de vous avoir tant négligé ces derniers jours, de multiples devoirs & servitudes m'ayant hélas tenue éloignée de mon castel. C'est pour me faire pardonner, autant que faire ce peut, que je vous convie ce soir à un dîner où je pourrai en outre vous éclairer sur les motifs de mon invitation.
>
> Votre dévouée : C. G. »

Et en plus elle se foutait de sa gueule.

« Oui, que veux-tu ? »

Le gobelin, visiblement au supplice, montra le bristol d'un doigt tremblant.

« Et alors ? Ah, tu attends peut-être une réponse. Eh bien, je viendrai, quel choix ai-je donc. Va donc dire ça à ta maîtresse. »

L'homoncule resta un moment hésitant, puis se dandina vers la sortie avec regret.

XI.2 La Troisième Campagne

— Capitaine, capitaine, nous voici victorieux !
— À la bonne heure, mon jeune Gaspar, vous voyez comme un cœur hardi et vaillant triomphe sans coup férir des sombres visées du Malin. Bien, allez maintenant transmettre mes consignes de fermeté jusqu'au flanc droit, et exhortez-les à pousser plus avant notre avantage. Nous devons à toutes forces progresser jusqu'au sommet de la colline avant que la nuit ne gèle nos positions.
— Comme c'est astucieux ! Ainsi, ils seront contenus entre nos lignes et la rivière, et demain, nous pourrons les réduire à néant !
— Je vois que l'esprit tactique vous vient, Gaspar. Poursuivez dans cette voie.

Puis, sur ces belles paroles, Marken-Willnar Von Drakenströhm, un peu las, sortit une flasque de sous son manteau et se jeta une gorgée d'un certain alcool des montagnes. Il avait l'impression de mener ce combat depuis mille ans, et il aspirait au repos, ou au moins au dépaysement.

Ben, il allait pas être déçu.

— Caca... caca...
— Popo.
— Capitaine, c'est abominable, c'est affreux, une bête de l'apocalypse fond sur nos troupes ! Voyez, c'est l'Abomination, et le Démon est à l'œuvre dans son vol immonde de chiroptère titanique ! Sa gueule, béante porte de l'enfer, dévore les âmes comme les corps, et ses anneaux se lovent tels des...
— Oui, je vois bien, c'est un dragon.
— Euh... oui, un dragon.

— Retournez donc voir les gens du flanc droit et leur transmettre mes ordres, comme je vous l'ai dit, et ne vous laissez plus distraire par tous les volatiles de passage.
— Mais capitaine...
— Psht, vous dis-je ! Allez, filez, c'est pour moi.

Et le jeune paladin Fez repartit d'autant plus volontiers que le dragon susnommé venait de se poser derrière son officier dans de grands claquements d'ailes assortis d'épais tourbillons de poussière, et que de près, il semblait encore plus énorme que de loin.

— *Bonjour, Mark.*
— Bonjour, Xy. Ça fait un bail hein ?
— *En effet. Tu vas bien ? La petite santé tout ça ?*
— Comme tu vois.
— *Euh... je vais sans doute poser une question idiote, mais que font ces paladins en armure et gonfanon au milieu de cent cinquante paysans, à battre les champs comme ça.*
— Ah, mais c'est une très importante affaire. Il s'agit ni plus ni moins que de la Troisième Campagne Annuelle d'Extermination des Rats Taupiers, sous le haut patronage de l'Ordre du Cœur d'Azur. Dont je fais partie.
— *Je vois. Les rats taupiers.*
— Tout à fait.
— *Tout à fait.*
— On imagine mal les dégâts que peuvent faire ces petites bêtes.
— *Certainement.*
— Surtout aux récoltes.
— *Surtout.*
— Voilà voilà.
— *Et c'est ce que tu fais depuis trois ans ?*
— Oui. Mais je ne fais pas que ça, bien sûr. Des fois il y a des inaugurations, des processions religieuses. Des escortes de gens importants. Et puis les quartiers à entretenir. La paperasse.
— ...
— Oui, je sais. Mais au moins on a la retraite, et les congés payés, et un super comité d'entreprise.
— *Au lieu de dire des sornettes, prends ton épée et monte donc sur mon dos, on a une quête.*

XI.3 La gueule du loup

Le couchant empourprait les lointains sommets ourlés de nuages lorsque deux gobelins équipés de lanternes vinrent mander Morgoth. Ils le guidèrent par-delà le pont, jusqu'à l'autre tour, puis ils franchirent deux escaliers avant de passer encore dans une autre tour, puis un corps de bâtiment fortifié, ils firent un bref détour par les courtines, visitèrent en silence d'étroits et humides boyaux, débouchèrent sans transition dans une immense salle de bal qui, de jour, devait être très claire, montèrent un escalier monumental de porphyre et d'argent, firent des tours et des détours dans de larges couloirs, puis finalement, arrivèrent dans une salle à manger point trop grande, décorée de boiseries d'inspiration rustique. Sur une lourde table de bois noir était déjà dressée toute une vaisselle d'argent pour deux personnes. Un guépard, superbe et hiératique, toisa l'arrivant sans crainte, puis se tourna vers sa maîtresse, qui tisonnait le feu crépitant dans l'immense cheminée. Elle se retourna, offrit un grand sourire à son ennemi, puis reposa son tisonnier, se déganta, et fit une courte révérence ayant pour but principal

l'exhibition de sa robe de soie rouge bordée de renard, qui mettait merveilleusement en valeur son teint sombre.

— Ah, vous voici donc. J'ai l'impression que cela fait des lustres qu'on ne s'est vus.
— Trois ans et des bricoles, si je compte bien.
— C'est exact, Baentcher, la réception chez les Nerupsh.
— Vous aviez une charmante enfant avec vous, s'il m'en souvient...
— Je l'ai mise en pension, à l'étranger. Loin.
— Ah, l'éducation étrangère, que de qualités ne lui prête-t-on pas.
— Vous prendrez un apéritif ?
— La même chose que vous.

Avec un sourire en coin, elle sortit d'une armoire une jolie bouteille de cristal emplie d'un liquide brun, en versa dans deux verres, laissa son invité en choisir un, prit l'autre, puis but la première. Ils se mirent à table et tout en dînant des mets les plus fins, devisèrent de choses et d'autres.

— Vous avez ici une superbe forteresse. Quand je la compare à ma propre tour, je dois bien confesser ma honte. Tous ces aménagements sont d'une rare élégance, surtout pour un lieu aussi reculé.
— N'est-ce pas ? Je dis toujours que si l'on ne sait vivre avec une certaine distinction, autant ne pas vivre.
— Pour être tout à fait honnête, je ne m'attendais pas à de tels propos venant de vous.
— Diable, et pourquoi donc ? Ah, mais il est vrai que nous ne nous connaissons que fort mal, au fond. Par armées interposées, dirais-je. Et puis... Certains ont dû vous parler de moi. Peut-être pas dans les termes les plus flatteurs.

Morgoth remarqua comme un tremblement dans la main de son adversaire. Dieu, qu'elle devait donc haïr Vertu, jusqu'après la mort !

— D'aucuns m'ont en effet rapporté que vous aviez, n'y voyez aucune offense, une aptitude assez modérée à la compassion.
— Je le confesse. Et je ne doute pas que vous portez au point le plus extrême l'art de la litote en me disant ceci, car je connais les torts qu'on m'attribue et les injures dont on m'agonit.
— Je me trompe peut-être, mais ça n'a pas l'air de vous chagriner plus que ça.
— Les gens de bien n'ont que faire de l'avis de la plèbe.
— Les gens de bien... Il y a justement une chose qui me tracasse depuis un moment. Vous êtes manifestement une femme élégante et instruite, une mère de famille, et vous êtes prospère, vous avez du bien, plus que la plupart des rois je crois. Alors pour quelle raison cherchez-vous querelle au monde ? Ne seriez-vous pas plus heureuse retirée dans quelque lointaine cité, profitant de vos richesses et des biens qui vous sont chers ? Vous voyant ici, je ne pense pas que vous soyez motivée dans vos ambitions par une vision politique ou par un souci de répandre la joie et la concorde autour de vous, quant à la fortune, vous l'avez déjà.
— Je vois. L'ambition n'est-elle pas pour vous une motivation suffisante ? Je crains que vos estimations de ma fortune ne soient un peu au-dessus des réalités, et je suis liée par des pactes que je ne puis trahir. Mais surtout, vous vous trompez en pensant que je n'ai pas de vision politique. Tout au contraire, je sais parfaitement quel monde je désire laisser derrière moi.
— Vous me surprenez. Et puis-je savoir de quoi il est question ?

Morgoth s'était dit que Condeezza, tout compte fait, ne devait pas différer beaucoup de Vertu dans ses réactions, et cette dernière avait toujours eu le défaut de beaucoup trop parler lorsqu'on l'interrogeait et faisait mine de s'intéresser à ses divagations politico-philosophiques.

En fait, plus il étudiait la femme qu'il avait en face de lui, plus il retrouvait avec une morbide fascination les traits de caractère de sa défunte amie. Quoi qu'il en soit, après une brève hésitation (car elle cherchait par où commencer son exposé), Condeezza parla.

— Quel est, selon vous, le témoignage le plus remarquable de la grandeur d'un peuple ? Sont-ce les fines œuvres d'art que d'habiles maîtres composent dans la méditation durant des années, ou les grossières illustrations qui ornent les lieux de plaisir de la plèbe ? Sont-ce les gracieux vases de porcelaine ou les cruches qui donnent à l'eau qu'elles contiennent le goût de la terre cuite ? Sont-ce les robes de bal en soie ornées de perles ou bien les rudes chemises de lin des paysans ? Préférez-vous parer votre belle de gemmes fines enchâssées dans l'or minutieusement travaillé, ou bien de cailloux colorés glanés au gré des chemins ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Le génie d'une civilisation ne s'exprime pas dans la fange, mais au contraire, par le raffinement des biens précieux destinés à ses maîtres. Lorsque vous songez à la destinée des Palantins, c'est sans doute l'image du trône d'ambre et de jade qui vient spontanément à votre esprit, et certainement pas celle du tabouret sur lequel s'asseyait l'ouvrier du hiérarque après sa journée de sot labeur. Pourtant, quelle était la réalité quotidienne des Palantins ? Et surtout, qui donc se soucie encore, de nos jours, du sort de tous ces esclaves qui ont sué et ahané des siècles durant à tirer des cailloux ?

— Un point de vue qui peut se défendre.

— Bien. Dans ce cas, quels moyens a-t-on d'améliorer le niveau d'une civilisation ? Il faut, pour y parvenir, augmenter le nombre et la qualité de ces biens précieux, de ces réalisations prestigieuses.

— Admettons.

— Or, qui finance tout ceci ? Ce ne sont pas les gens du peuple, bien sûr, car ils en ont rarement les moyens, et même s'il advient qu'ils les aient, ils sont invariablement dotés d'un goût vulgaire qui leur fait préférer l'achat de deux biens de qualité moyenne à un seul de qualité supérieure. C'est ainsi, la canaille, même prospère, se complait en tout dans la médiocrité et fuit l'élévation spirituelle comme le lombric fuit le soleil. Ne l'avez-vous pas noté au cours de vos légendaires tribulations ? Quoi qu'il en soit, vous conviendrez tout naturellement qu'une société fondée sur l'égalité des hommes ne produirait rien de tout ce qui fait leur fierté.

— Euh...

— Ceci étant entendu, il est aisé de comprendre que pour qu'un état s'élève, il faut impérativement que se forme une classe de nantis. Ceux-ci, par un moyen ou par un autre, s'accapareront les richesses produites par les gueux, et en profiteront pour vivre dans l'opulence, produisant palais somptueux, temples imposants et autres édifices sans autre utilité pratique que de montrer aux autres nantis combien on est fortuné. Car voici quel est le moteur profond des civilisations : l'envie. Et plus les nantis pressurent les manants, mieux ça vaut ! Dans l'absolu, la civilisation idéale serait constituée de milliers de malheureux à qui il resterait à peine de quoi subsister, et qui, dans un élan sublime, consacreraient leur existence misérable à assurer le confort d'un seul nanti, qui s'accaparerait toutes les richesses. C'est bien sûr un idéal politique, qui est impossible à appliquer en soi en raison de contraintes techniques diverses, mais que cela ne nous empêche pas de rêver.

— Pour ma part, j'avais plutôt tendance à considérer qu'une civilisation idéale serait fondée sur le partage, l'équité...

— Foutaise que tout cela. Une telle civilisation ne pourrait survivre et ce pour deux raisons : d'une part elle serait désarmée contre les nations voisines, et d'autre part, la nature même de

l'être humain la condamne. J'ai beaucoup étudié la politique et l'histoire. À de nombreuses reprises, de telles communautés pastorales ont vu le jour, et c'est vrai que de prime abord, une telle entreprise peut paraître exaltante, cette entraide, cette égalitarisme, ces relations sans fard, ce sens du bien commun... Cela dit, et quelle que fût la manière dont ça commence et les idéaux qui sous-tendent ces expériences, elles se terminent toujours de la même manière après quelques générations seulement : une poignée de gros propriétaires qui se marient entre eux et exploitent le travail d'une nuée de métayers et d'ouvriers agricoles payés une misère. J'en suis venue à la conclusion que c'était l'état naturel vers lequel tendait spontanément la société humaine.
— Ces mots résonnent familièrement à mes oreilles, j'avais jadis parmi mes amis une personne qui avait les mêmes vues que vous sur la question.
— Sans doute un esprit supérieur. Mais le plus amusant dans l'observation de ces sociétés, c'est que dès le début, il est possible de deviner quelles vont être les familles gagnantes et les familles perdantes. Les grandes gueules, les moralisateurs, les manipulateurs et les sournois, voici ceux qui vont s'accaparer le bien, et les autres seront invités à s'user le dos toute leur vie dans les champs des premiers. Et quel que soit l'idéal à l'origine de la communauté, l'ingéniosité sans fin de l'être humain trouvera toujours un moyen de le détourner pour justifier la spoliation des faibles au profit des possédants. Au final, tout le monde trouvera ça parfaitement normal et pensera sincèrement qu'il en a toujours été ainsi, et que c'est la meilleure façon de mener le monde.

XI.4 Les naufragés de l'Île du Désespoir

— Voulé un tiponch ?
— Mais, bien volontiers, gentille madame.
— Moi pareil ma petite caille. Ah, est-ce qu'on n'est pas bien, ici, peinard, à la fraîche, décontra...
— Certes, certes, et ces fauteuils sont d'un remarquable confort, malgré l'économie de matériaux.
— Ah, je pourrais rester là des siècles à regarder la mer et me gratter les...
— Voilà vot'tiponch, monsieur Ghibli. Et voilà vot'tiponch, monsieur Sawlander. J'ai mis un petit pawasol comme aimé vous.
— Merci, Marie-Joséphine, vous êtes bien aimable.
— Eh, Bob, je crois que tu lui fais de l'effet.
— Que veux-tu, les inclinations amoureuses sont parfois cruelles.
— Comme tu dis vieux, comme tu dis.

Ils restèrent un moment à observer les crabes évacuant la plage avant la marée, puis le vol erratique des mouettes, puis les villageoises indigènes préparant leur tambouille épicée dans de grandes marmites, puis le ressac se brisant sur le récif, au large, puis les crabes revenant pour la marée descendante.

— On se fait nous chié, tout de même.
— Au point d'aller aider les autres à construire le radeau ?
— Ah non, quand même pas.
— De toutes les façons, leur radeau, ils peuvent le construire autant qu'ils veulent, mais surtout qu'ils ne me demandent pas de monter dessus. N'est-ce pas, monsieur Jococo ?
— Jococo aime pas l'eau !

— Je n'eus pas mieux exposé mes préventions. Je me demande bien pourquoi ce coin s'appelle « l'Île du Désespoir ».
— Sans doute l'état d'esprit de ceux qui la quittent.

Les crabes parcoururent encore pas mal de mètres sur la plage de sable blanc. Puis dans le couchant, un grand oiseau apparut. Puis il grossit. Puis il grossit tant qu'il devint bientôt évident que ce n'était pas un oiseau. Crabe, mouettes, villageoises à tambouille et autres naufragés suivirent avec diligence l'instinct naturel qui invite toute créature vivante à fuir le voisinage des dragons.

— C'est bien Xy j'espère ?
— Je crois, de toute façon c'est trop tard pour s'enfuir. C'est sûrement elle, je crois reconnaître Mark sur son dos. Ou bien c'est un autre qui porte son armure et son gonfanon.
— *Salut les garçons*, émit le dragon.
— Salut la belle. Eh dis donc, t'as encore grossi.
— *Deux ou trois tonnes, tout au plus. Ça va, vous êtes bien installés ? Vous faites quoi au juste, là ?*
— On se fait dowé nous la couenne, comme tu vois. Et on boit du tiponch.
— *Vous avez quelque chose contre une petite quête ?*
— Toute petite alors. Juste une quéquête.
— *Super. Ramassez vos affaires alors, ça urge.*

XI.5 Un modeste secours

Morgoth ne tira rien de plus de la dame en rouge, et après un échange de politesses parfaitement hypocrite, ils se séparèrent. Notre héros, toujours escorté par des gobelins, retourna à sa prison par un autre chemin, et s'étendit sur le lit mœlleux, perplexe. Il avait espéré que cette entrevue l'éclairerait sur les intentions de Condeezza à son égard, mais il en était toujours réduit aux mêmes conjectures.

« Tu es encore là toi ? Que veux-tu ? »

Le gobelin, qui s'était attardé, fit mine d'être surpris, et d'un geste maladroit – et autant que Morgoth put en juger, c'était une maladresse volontaire – fit tomber à terre le bristol qu'il avait, lui ou son congénère, apporté tantôt. Avec empressement, il le ramassa dans ses deux mains, puis le reposa sur la table de chevet, non loin de la lampe à huile allumée, tout en dévisageant Morgoth avec une intensité des plus déplacées. Puis, il fit une petite révérence, et s'éclipsa.

Drôle de coco, ce gob.

Notre héros s'alanguit donc, et se prépara à une bonne nuit de sommeil.

Puis il mit le doigt sur le petit truc irritant qui le chagrinait.

Il connaissait ce gobelin !

Qu'avait-il voulu dire ? C'était le bristol qui était important, c'est là-dessus qu'il avait insisté deux fois.

Un message secret ?

Le mage raviva la flamme de la lampe et, avec soin, examina les deux faces du carton. Rien dans l'écriture ou dans le monogramme n'était de nature à inspirer la suspicion. Les armoiries peut-être ? Il n'était pas très versé en héraldique, mais reconnaissait néanmoins les armes de

la Reine Noire. Il retourna le carton, dont l'avers était décoré d'un élégant liseré imprimé, malheureusement souillé de taches de suie laissées par les mains malpropres…

Parbleu, c'était ça ! Les minuscules charbons de bois incrustés dans le papier devaient former un message secret. Mais de quelle sorte ? L'esprit vif de notre héros fut prompt à le comprendre. Il retourna derechef le carton et le plaça devant la flamme de la lampe, de telle sorte que les charbons apparaissent en transparence. Et ainsi, chacun se trouvait placé exactement derrière une des lettres manuscrites ! Ah, quel ingénieux gobelin (d'autant plus ingénieux qu'à sa connaissance, il devait être le seul de sa race à savoir lire). Le message se lisait maintenant ainsi :

> « Messire Archimage,
>
> Je suis confuse de vous avoir tant négligé ces derniers jours, de multiples devoirs & servitudes m'ayant hélas tenue éloignée de mon castel. C'est pour me faire pardonner, autant que faire ce peu, que je vous convie ce soir à un dîner où je pourrais en outre vous éclairer sur les motifs de mon invitation.
>
> Votre dévouée : C. G. »

Ce qui donnait :

> « ECOUTER TUYAU DE PŒLE NN »

Sans doute était-il écouté, peut-être même observé. Morgoth tâcha de se détendre de la manière la plus innocente, et fit mine de se diriger vers le poêle en fonte, au fond de la pièce, afin de s'y réchauffer. Il y avait pourtant belle lurette que l'appareil était tiédasse, mais il simula de manière convaincante l'effet d'une bienfaisante chaleur, en s'accroupissant devant la petite grille ouverte.

— Nobnob ? demanda-t-il à la limite de l'audible.
— Maître Morgoth ! Dagobaï dagobaï !
— Que fais-tu là ?
— Hélas, longue histoire. Pas le temps, pas le temps.
— Dis-moi, peux-tu m'aider ?
— Nobnob ne peut rien, il est petit et il a peur.
— Sais-tu où nous sommes ?
— La Citadelle de Glace, ainsi on l'appelle. Mais je ne sais dans quel pays nous sommes. Nobnob a longtemps volé avec d'autres gobelins capturés. Je ne connais pas le pays.
— Oui, tu es au même point que moi.
— Maître Morgoth peut-il faire évader Nobnob ? Il est un grand sorcier !
— Hélas, un charme me prive de mes pouvoirs.
— Oui, Nobnob le sait, toute magie a disparu de la Citadelle. Toute magie est morte depuis que la Reine Noire a conjuré le démon voleur de magie.
— Un démon voleur de magie… Oui, je comprends maintenant, elle doit entretenir un Calodux dans les tréfonds de son antre. Cette espèce se nourrit en effet de fluide magique… mais indistinctement. Cela signifie que la Reine Noire elle-même est aujourd'hui dépourvue de magie.
— Ah oui ?
— Ce qui ne nous avance pas. Même sans sorcellerie, elle est une combattante redoutable, alors que moi…

Or, Morgoth avait ces dernières années beaucoup pratiqué Condeezza en tant qu'ennemie, et avait appris à ses dépens qu'elle était d'une prudence maladive, et qu'elle se ménageait toujours une porte de sortie. Comment croire qu'elle se serait privée elle-même d'une partie de sa puissance sans prévoir un moyen de la recouvrer rapidement ?

— Il y a peut-être un moyen de quitter ce lieu, Nobnob. Lorsqu'elle a prononcé son sortilège, elle a sans doute émis une clause de réserve. Il s'agit d'un mot de passe, d'un objet à briser, d'une clé ou d'une action quelconque à accomplir, qui abjurerait immédiatement le démon. Pourrais-tu te renseigner à ce sujet ?
— Nobnob peut faire mieux, répondit le gnome avec une grande fierté dans la voix. Car Nobnob était présent lorsque la Reine Noire a prononcé son sortilège, dans la Tour d'Invocation. Nul ne se méfie des petits gobelins, et Nobnob sait passer pour un imbécile lorsque c'est nécessaire.
— C'est merveilleux !
— Mais cela n'aidera sûrement pas le maître, car c'était vague. Elle a dit au démon « Louerai-je trois fois qui je maudis, tu te retrouverais libre aussitôt. »
— Louerais-je trois fois qui je maudis… Merci, ami gobelin, ça me suffit.

Et Morgoth, lissa sa barbe avec un sourire mauvais. Puis il se dirigea vers son lit, mangea le bristol avec application, et trouva facilement le sommeil.

XI.6 La Nécropole des Agonies

— C'était une riche idée, s'exclama Monastorio en rechargeant son arbalète.
— Je ne pouvais pas savoir que cette porte ferait tant de bruit en tombant, ni qu'il y aurait tant de morts-vivants.

Il est commun, c'est attesté
Que dans les trous des nécropoles
Nichent liches et décharnés,
Goules et semblables bestioles
C'en est même l'étymologie
Nécropolis, cité des morts
Nul besoin de grande magie
On le pressentait sans effort.

— Bon, ça va, arrêtez votre cirque, je vais défoncer la troisième porte.

Et tout en continuant à tirer des flèches enflammées sur la sinistre colonne de cadavres ambulants qui prenait l'escalier d'assaut en dessous d'eux, et en se protégeant à son tour de leur traits grâce à son grand pavois, Piété Legris sortit du fourreau Ryunotamago, l'épée maudite de sa sœur défunte, et entreprit de découper le vantail de bois noir. Bientôt, celui-ci rejoignit son prédécesseur dans la poussière, ils purent déboucher en plein jour. Plein jour, c'était une vue de l'esprit, car la Nécropole des Agonies était, comme souvent, recouverte d'un épais couvercle de nuages gris tourbillonnants au-dessus des sommets coniques et déchiquetés dont abondait la topographie de la région. Partout autour d'eux, ce n'était que tristes ruines et tours aux géométries étranges, conçues pour le repos des morts plus que pour l'usage des vivants. Et c'était au sommet de l'une de ces tours qu'ils venaient de déboucher, dominant le vaste chaudron, l'immense cité aux rues de cendre dans lesquelles se déversaient maintenant des légions innombrables de morts-vivants. Ils étaient des milliers, levés par le juste courroux

du fidèle dont le sanctuaire avait été violé. Pourtant, Piété semblait pris d'une exaltation morbide, car l'objet de sa quête n'était qu'à quelques pas. Au sommet de cet autel brillait la pierre qu'il convoitait. Comme un fou furieux, il bondit sur l'autel, deux squelettes géants en armure s'ébranlèrent et le menacèrent de leurs épées immenses, mais la furie du guerrier vengeur fut plus puissante, et en quelques coups de sabre, il dégagea la place. Ses compagnons, déjà, refluaient vers l'esplanade sous la poussée de la horde défunte.

— Et maintenant qu'il a sa pierre, il fait quoi ?
— Eh bien on...

Piété considéra la multitude des morts-vivants que dégueulait la porte, et la multitude encore plus grande qui se massait aux pieds de la tour.

Puis, sans qu'ils aient eu le temps d'en apercevoir l'approche, leur champ visuel fut envahi par une gigantesque masse d'écailles dont l'éclat n'était pas même terni par la médiocrité de l'éclairage. L'immense dragon se lova autour du toit de la tour, écrasant sous ses anneaux des dizaines de corps desséchés et bloquant l'avancée des autres.

— *Puis-je vous suggérer de monter ?*

> *Si tu insistes absolument*
> *On va dire qu'on va faire comme ça*
> *Non que la peur nous y poussât*
> *Mais on n'a pas de meilleur plan.*

Et sur ces paroles, les trois aventuriers rejoignirent promptement leurs compagnons installés dans les aiguilles du reptile, lequel décolla sans demander son reste et mit le cap vers la Citadelle des Ombres de Gorgoroth.

XI.7 La philosophie de la Reine Noire

Le lendemain, il retrouva Condeezza pour le déjeuner. À la lumière du jour, il pouvait mieux détailler son visage encore agréable, et nota l'apparition de quelques cheveux blancs serpentant parmi le jais de sa coiffure. Elle avait revêtu pour l'occasion une tenue que les négociants disent de chasse, bien qu'elle ne fût guère commode pour courir les bois. Si cette toilette était porteuse d'un message, c'était sans doute que son occupante jouissait encore pleinement de ses facultés physiques, car il était fort ajusté et mettait en valeur sa musculature. Entre la poire et le fromage eut lieu l'échange suivant :

— Vraiment, cette forteresse est admirable. On dirait que pour un lieu donné, on pourrait toujours trouver mille chemins différents qui y mènent.
— Remarquable en effet. Dormîtes-vous bien ?
— Comme un bébé. En fait, j'ai passé un bon moment à méditer votre philosophie des hommes et des états, et j'avoue que je suis étonné de trouver une telle recherche. Moi qui vous croyais nihiliste et animée par le seul esprit de revanche, je découvre soudain que les racines de notre différend sont plus profondes et plus riches. Et soudain, j'eus l'espoir que parmi ces racines, nous puissions trouver en creusant suffisamment le germe enfoui d'une nouvelle compréhension.
— Ah, mais monsieur, c'est précisément dans l'espoir de trouver un tel moyen terme que je vous ai convié ici !

— À la bonne heure ! Allons, j'en frétille d'impatience, exposez-moi céans la suite de votre philosophie, car je ne doute pas que suite il y a.

Frémissante d'aise, la Reine Noire, qui n'attendait que ça, entama son discours.

— Sachez qu'il y a dans toute société qui se respecte deux classes, qui sont d'une part les nantis, et d'autre part les gueux. Le degré de civilisation d'un état se mesure au fait que les nantis sont rares et riches, et les gueux, nombreux et pauvres.
— C'est ce que vous m'avez exposé hier soir, oui.
— Là où les choses se compliquent, c'est que les gueux sont nombreux, et ne partagent pas nécessairement nos visions idéalistes de la politique, il est donc malaisé de les tenir en laisse. Voici pourquoi il est nécessaire de créer une troisième classe, que nous appellerons « vilains ». Les vilains sont le licol par lequel les nantis dirigent les gueux. Ils forment une caste qui, sans se confondre avec la nôtre, n'en est pas moins autorisée à jouir d'une partie des richesses que produisent les laborieux. Oh, une partie bien maigre, évidemment, mais une partie assez substantielle pour que ces gens aient intérêt à nous obéir, à défendre notre ordre et à tenir en respect la canaille. Ces vilains, ce sont les professeurs de nos enfants, nos administrateurs, nos ingénieurs, nos artistes et artisans les plus prestigieux, quelques commerçants, et le plus important, l'armée et les collecteurs d'impôt. Est-elle dévolue au maître, la besogne de fouetter l'esclave ? Il y a des contremaîtres pour cela.
— Je comprends.
— Parfait. Ah, qu'il est agréable de discuter avec des gens de qualité, capables de saisir des concepts élevés sans qu'on soit obligé de rabâcher cent fois les choses les plus évidentes. Si vous saviez, mon ami, la troupe d'invraisemblables crétins qui m'entoure, vous en seriez tout... Enfin bon bref, pour en revenir à nos affaires, cette caste des vilains a pour avantage de nous éviter la fréquentation de la plèbe infâme, en contrepartie d'une gratification somme toute modique, de quelques flatteries qui ne coûtent rien, et de généralités philosophiques sur la religion, la morale, la loi, l'honneur, l'intérêt national et toutes ces sornettes qu'ils gobent avec une touchante obligeance.
— L'un de mes maîtres d'armes m'avait soutenu, du temps de ma jeunesse, que l'honneur n'était qu'un vain mot, une faribole inventée par les seigneurs pour impressionner les serfs, et que rien de tout ceci n'avait d'utilité pratique. Souscrivez-vous à ce point de vue ?
— Si votre maître d'armes est aussi bon bretteur que philosophe, c'est sans doute une des plus fines lames du Septentrion.
— C'était le cas, en effet. Toutefois, une chose m'échappe. Ne craignez-vous pas qu'à force de maltraiter les gueux, ils se révoltent ?
— Vous plaisantez, je suppose. De telles choses n'arrivent jamais.
— J'ai en tête quelques exemples historiques de révolutions, au cours desquelles le peuple a renversé ses princes, et généralement, les a cruellement traités. La décapitation est assez prisée en ces circonstances, à ce que j'en sais, pour d'évidentes raisons symboliques.
— Ah, mais c'est qu'il s'agit de tout autre chose. Les gueux sont à considérer comme une masse amorphe que l'on peut exploiter à loisir. Les ânes pressés de braire avec le troupeau vous soutiendront souvent qu'un homme est dangereux lorsqu'il n'a rien à perdre. Rien n'est plus faux ! Il suffit de se promener parmi les miséreux pour se rendre compte à quel point d'abattement ils sont réduits, et comme au contraire, l'idée de lutte les abandonne à mesure qu'ils s'appauvrissent. Croyez-moi, ces coquins-là, on peut les pressurer et les pressurer encore, on peut les mener au bord de l'indigence, leur prendre leur toit, leur pain, leurs enfants, leur liberté, on peut même les mener à l'extinction totale par la famine et la maladie, il s'en

trouvera peut-être un sur mille pour se révolter un peu. Et encore, celui-là n'est-il guère dangereux, car sans éducation, on ne peut guère mener une révolution.
— Et pourtant...
— Je vais vous raconter comment les choses se passent, car je l'ai beaucoup étudié. L'avidité étant un penchant naturel chez l'homme, et comme il ne se trouve rien ni personne qui puisse l'arrêter, il advient souvent parmi les civilisations les plus hautes et les plus prestigieuses que la caste dirigeante, poussée par une faim toujours plus grande de richesse, fasse l'imprudence de spolier la caste des vilains. Il est important pour un prince de bien saisir la psychologie de ces gens, et de comprendre que le principal ressort de leur caste, c'est la peur qu'ils ont tous de perdre leurs privilèges. Conserver ces petites prérogatives qui les séparent des gueux est bien souvent la seule chose qui leur tienne lieu d'ambition, et pour y parvenir, ils sont prêts à toutes les bassesses, à toutes les trahisons, et c'est fort bien car c'est précisément ainsi qu'on les mène.
— Voilà qui me semble sensé. Par exemple, j'ai cru noter que ce n'étaient pas parmi les bourgeois qu'on trouvait les plus généreux donateurs aux œuvres de charité, mais au contraire parmi les plus riches ou parmi les plus pauvres.
— Parfaitement observé ! Avez-vous jamais vu un de ces bourgeois donner à un pauvre en plus de ce qu'imposent les convenances sociales ? Et ils ont si peur de la ruine, ces sots, que loin d'employer utilement leur or à leurs plaisirs, voici qu'ils l'accumulent et l'entassent, comme s'ils comptaient l'emporter avec eux dans la tombe.
— Vous me rappelez quelqu'un que j'ai bien connu jadis, et qui m'avait tenu des propos de ce genre.
— Ce devait être une personne de bon conseil, mais vous êtes doté, il me semble, de la rare qualité qui consiste à savoir qui il est bon de fréquenter et qui il est bon d'éviter. Or donc, ces gens ont peu de choses, mais y tiennent d'autant plus. Si on leur prend ce qu'ils ont, que leur reste-t-il ? Le souvenir de ce qu'ils ont été, et c'est ça qui est dangereux. Ils deviennent alors, du jour au lendemain, ennemis mortels d'un état qu'ils chercheront maintenant à abattre, fût-ce au péril de leur vie. De tels individus sont à traquer et à éliminer de toute urgence ! Car songez que, de leur ancienne vie près des cercles du pouvoir, ils ont acquis une éducation respectable, noué des amitiés utiles, ils savent parler aux masses et ont pris l'habitude de se faire entendre et obéir des gueux, car c'était précisément ce qu'on demandait d'eux avant qu'ils ne tombent en disgrâce. Allez-y, citez-moi quelques révolutionnaires fameux, vous ne trouverez dans le lot que des fils de médecin, de professeur, de notaire. Tous ces défenseurs des opprimés ont été carabins, séminaristes, étudiants en droit ou toute autre matière, pas un n'a passé sa jeunesse à gâcher le plâtre ou à pousser la charrue, pas un n'a sué une seule année aux côtés des pauvres gens qu'il prétendait libérer.
— Diable, mais c'est pourtant vrai. Je n'y avais jamais prêté attention...
— Et pour finir de vous convaincre, considérez simplement comment tout ceci s'est terminé à chaque fois. Citez un seul exemple d'une de ces prétendues révolutions qui aurait réussi, qui aurait créé une société nouvelle basée sur le partage, la concorde universelle, l'égalité des hommes. Allez-y, cherchez si bon vous semble, je l'ai fait avant vous et oncques n'en ai-je trouvé. Si l'affaire échoue, on retourne immédiatement à l'ordre ancien. Si elle parvient à renverser le régime, la tête des anciens nantis roule dans la poussière, certes, mais il se forme en quelques années, que dis-je, en quelques mois, une nouvelle caste de nantis issue des vilains, une nouvelle caste de vilains issue des gueux, et pour l'immense majorité des gueux, rien ne change.
— Je crois que vous avez plutôt raison.

— Et voici donc pourquoi il faut prendre aux pauvres, mais pas trop aux classes moyennes. Que l'on ruine épisodiquement quelques vilains, ce n'est pas trop grave, ça stimulerait même plutôt l'ardeur des autres. Mais que l'on appauvrisse d'un ensemble toute la classe, et l'on court à la catastrophe. Hélas, il arrive parfois que les circonstances rendent une telle spoliation nécessaire, les coûts d'une guerre en sont un exemple typique.
— Mais je me doute que vous avez votre idée sur la marche à suivre dans un tel cas, n'est-ce pas ?
— Certes, certes. Mais peut-être avez-vous deviné de quel procédé j'userai dans un tel cas.
— Hum... voyons... Eh bien, vous me dites que dans votre conception, il existe une caste de vilains, dont il faudrait absolument s'accaparer les ressources. Mais, sans doute par souci de conserver la clarté du discours, vous n'avez soufflé mot des disparités qui peuvent s'observer dans cette classe, comme dans les autres d'ailleurs.
— Poursuivez...
— La caste des vilains n'étant pas homogène, le prince prévoyant aura pris soin d'entretenir ces disparités. Ainsi, lorsque le besoin s'en fera sentir, il pourra à loisir dresser tel groupe contre tel autre, et s'approprier ainsi les biens de la partie vouée aux gémonies.
— Bravo ! Je ne l'aurais pas exposé plus clairement moi-même. Ah, je comprends maintenant pourquoi vous fûtes un si redoutable ennemi. Dresser les soldats contre les marchands, les marchands contre les prêtres, les prêtres contre les nobles, soutenir qui fait mine de gagner et voler l'autre, voici en effet le secret de ma politique. Vous raisonnez puissamment, c'est admirable.
— Votre admiration me touche, madame. Et je ne doute pas qu'elle va s'accroître encore dans les minutes qui viennent.
— Ah ? Vous m'intriguez, jeune homme.
— Car vos propos fort sages m'ont grandement inspiré, mais j'avoue que leur haute teneur intellectuelle dépasse quelque peu mes capacités d'absorption. Je vais donc me retirer dans ma tour, afin que de méditer votre philosophie, et rassurer mes amis qui doivent s'inquiéter de moi. Je vous prierais donc, madame, de bien vouloir excuser l'impolitesse d'un congé si impromptu, et de croire à ma respectueuse considération.
— Et vous comptez sortir comment, mon ami ?
— Téléportation.

Et sous les yeux ébahis de la Reine Noire, Morgoth disparut.

XI.8 La Citadelle des Ombres de Gorgoroth

Sharaganz, capitale de Gunt, est renommée entre autres choses pour ses quatre portes monumentales orientées aux quatre coins cardinaux. Parmi les voyageurs qui empruntent la route du nord, principalement des bergers descendant avec leurs troupeaux ou remontant leurs bourses lourdes de l'or des mages, bien peu poursuivaient sur les lisses pavés de la large allée plus loin qu'une dizaine de lieues. Car plus on avançait en direction du septentrion, et plus la pâture se faisait pauvre, et les ronces et genêts cédaient bientôt la politesse aux amas de basalte stérile, de lave effritée et de ponces grises, dont bien souvent les poussières soulevées par les rafales de vent obscurcissaient les cieux et perdaient les voyageurs jusqu'aux tréfonds de cruelles crevasses. Ce pays avait pour nom Maleterre, nul n'avait jamais songé à en demander la raison, et il fallait une solide résolution pour progresser encore vers le nord, vers la masse toujours plus imposante de l'abominable cône noir et fumant au flanc éventré par

quelque antique éruption, le titan ombrageux que déjà on devinait depuis la ville lorsque le temps était clair, et que l'on nommait sans plus de façon la Montagne de Feu. Lorsque l'on franchissait les Colonnes du Pèlerin, deux éperons rocheux verrouillant la vallée et sur lesquels on avait bâti deux fortes casemates, l'on découvrait soudain avec effroi toute l'ampleur de ce colosse né des fureurs de la terre, et à son pied, la Citadelle des Ombres de Gorgoroth paraissait une bien petite chose, comme la carapace noire et desséchée de quelque insecte mort au soleil. Pourtant, si l'on poursuivait sur la route qui y menait, on devait se rendre à l'évidence, les constructeurs de la forteresse, quels qu'ils fussent, n'avaient pas ménagé leurs efforts. Les pierres d'obsidienne dont sa structure était constituée avaient été magiquement refondus et façonnés en blocs vastes comme des granges, empilés selon des angles savants, de telle sorte que l'ensemble puisse résister aux pires séismes, et à fortiori, aux plus puissantes machines de siège. La rampe monumentale montait au terre-plein central, la cour, grande comme une ville de moyenne importance, mais pas assez étendue cependant pour que la Première Armée de Gunt s'y sente à l'aise, aussi les soldats vivants et morts, les humains, les gobelins, les nains, les elfes, les dragons, ainsi que leurs trains, armes, machines et équipages, s'étalaient-ils dans la plaine environnante. Dans la cour se dressaient nombre de bâtiments plus récents et de facture plus modeste, ainsi que ce que l'on avait coutume d'appeler la Chapelle et le Donjon, bien que la destination originelle de ces deux édifices eût été oubliée depuis la nuit des temps. La Chapelle était vaste comme une cathédrale, le Donjon était de moindre surface, mais deux fois plus haut, dressé comme un poing noir maudissant les cieux, d'où l'on pouvait voir s'agiter la soldatesque. À son sommet palpitait, vision hallucinante, un gigantesque œil de flamme, un œil ardent scrutant furieusement la vallée.

Xyixiant'h décrivit une ample boucle descendante, posa son long corps sinueux sur une plate-forme située à mi-hauteur, invita ses passagers à descendre et à suivre un garde de faction jusqu'à la Salle de Guerre. Puis elle se glissa dans un trou prévu pour un dragon jusqu'à une tanière idoine, où elle put prendre sa forme d'elfe à l'abri des regards. On ne vit pas trois cent cinquante siècles sans s'encombrer de quelques pudeurs. Elle revint, armée comme pour un tournoi, quelques minutes après que ses amis se furent installés et réchauffés au grand foyer de la pièce. Les disciples de Morgoth n'avait pas chômé lorsqu'ils avaient installé là le quartier général de leurs armées, ils avaient déployé pour lui complaire tout leur art et s'étaient échinés à donner à ce lieu un aspect des plus impressionnants. La Salle de Guerre était sans fenêtre, et seules des barres d'acier enchantées fixées au plafond et aux embrasures des larges portes illuminaient d'une clarté crue cet endroit aux murs entièrement recouverts d'un velours noir magique, une tenture conçue pour perturber toute détection par des hostiles. On voyait au mur un immense miroir rectangulaire, accroché légèrement penché vers l'avant. Un miroir tout d'argent, sans parure ni cadre aucun, et dont la particularité remarquable et visible au premier coup d'œil n'apparaissait pourtant qu'aux observateurs les plus sagaces : rien ni personne ne se reflétait dans l'aveugle plan grisâtre. Une vingtaine de fauteuils de cuir noir, pas assez confortables pour qu'on éprouve le besoin d'y rester, encadraient une table au pourtour d'ébène de dimensions voisines de celles du miroir. La partie centrale était occupée par ce qui semblait être au premier abord une plaque de métal enfoncée d'un demi-pouce, mais s'avérait être après un examen attentif un grand réservoir de vif-argent. Quelques silhouettes s'affairaient dans l'immense salle aux multiples accès, entrant et sortant en silence, seuls ou en petits groupes, conversant en silence, par télépathie, s'arrêtant parfois un instant devant l'un nombreux dispositifs, bureaux et secrétaires disposés là dans un ordre incompréhensible. Ces moines vêtus d'austères capelines noires, dont seuls émergeaient des visages de craie,

étaient les Jurateurs de Zod, les jeunes zélotes de Morgoth. Nul ne savait combien ils étaient, ni d'où ils venaient, pas même Morgoth qui, lorsqu'on l'interrogeait à ce sujet, expliquait avec un certain embarras que « Qui a le pouvoir n'a nul besoin de chercher ceux qui vont le servir, ils viennent, appelés irrésistiblement comme les fourmis par le miel. » La nouvelle de l'enlèvement de leur maître s'était répandue parmi eux, mais malgré leur inquiétude, rien dans leur attitude ne trahissait la panique ni le relâchement. Ils étaient résolus à apporter toute leur aide à quiconque partirait défier la Reine Noire et libérer leur Seigneur.

Trois d'entre eux étaient venus à l'appel de Xyixiant'h, deux hommes et une femme. Elle ne reconnut avec certitude aucun des trois, tant leurs visages fardés de blanc avaient tendance à se ressembler. Sans doute y avait-il parmi les Jurateurs des hiérarchies, des préséances et des prérogatives, mais ils n'en laissaient rien paraître, que ce fût dans leur comportement ou dans leur tenue. Ces trois-là étaient-ils des chefs, ou bien des porte-paroles ? En tout cas, une telle question ne se posait certes pas en ce qui concernait les cinq officiers de l'armée de Gunt occupant l'un des côtés de la table. Dès son accession au commandement suprême, Morgoth avait banni les antiques fanfreluches, pompons, grelots de cuivre et autres collerettes bariolées autant que chargées de traditions (dont l'origine était le plus souvent mensongère) qui faisaient la joie des amateurs de figurines militaires, et le malheur des soldats obligés de les porter sur les champs de bataille. En lieu et place de ces grotesqueries, il avait imposé insignes de grades et d'armes rationalisés, à porter sur un uniforme gris bariolé de noir, alliant efficacité en tant que camouflage, praticité dans l'activité quotidienne du soldat et, ce point n'étant pas le moins important, intérêt esthétique, car Morgoth pensait avec quelque raison que plus un soldat s'attirera les faveurs des femmes par sa belle allure, plus il sera fier de son uniforme, et par ce truchement, de son armée et de la cause qu'il sert. Donc, dans les gradés présents à la réunion, on dénombrait trois généraux, un colonel et un capitaine. Et puis, débraillés et hirsutes, bougonnant en sirotant leurs raktajinös brûlants, nos six Compagnons du Gonfanon.

— Et tu dis que tout ça est à Morgoth ? s'étonna Piété.
— Et à moi, oui.
— Comment ça se fait, s'étonna Mark, que ce jeune blanc-bec soit riche à millions alors que moi, je dors dans une cellule glaciale d'un château humide et que je passe pour efféminé si je demande une paillasse pour adoucir la planche noueuse qui me sert de lit ?
— Bien, là n'est pas la question. Je vous ai convoqués à ce conseil afin de vous informer de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Voici cinq jours, Morgoth, qui se trouvait non loin de son village natal de Noirparlay sur Ymondïs, fut enlevé par une femme dont la description, faite par un témoin de toute confiance et ne connaissant rien de la personne en question, correspond sans équivoque à celle de notre ennemie Condeezza Gowan.

Fille de la Haine par sa naissance
Triste sœur de Désespérance
Mère de la Mort, la Reine Noire
Le tient donc entre ses mâchoires.

— Tu oublies cousine germaine de Vengeance, tante par alliance de Misère, bru de Régime Sans Sel et vaguement apparentée à Transport Fluvial.

Clibanios expédia une phalange vers Ghibli, qui se pencha pour l'éviter.

— Mais cessez donc vos pitreries !
— OK, on t'écoute. Où il est détenu, le grand dadais ?

— Hélas, nous l'ignorons. Condeezza l'a téléporté, il peut être n'importe où en ce monde ou dans un autre.
— Je vais sûrement dire quelque chose d'idiot, hasarda Piété, mais tu nous as localisés aux quatre coins du Septentrion, peut-être pourrais-tu faire de même avec Morgoth. Tu as fait comment pour nous ?
— Ces messieurs les Jurateurs m'ont aidée avec cet appareil-là, au mur. Tenez, vous, montrez-leur l'affichage stratégique.

L'un des sorciers activa alors un mécanisme de cuivre et de bronze juste sous le grand panneau d'argent, et bientôt une brume parut se déchirer, et apparut sur toute la surface une carte complète et détaillée du Septentrion, la meilleure qu'ils virent jamais, avec ses fleuves, ses routes, ses cités, même de modeste importance, et les limites de ses états soigneusement pointillés. Six points lumineux clignotaient autour de la Gorgoroth.

— On vous a retrouvés grâce à vos broches, celles de la Compagnie. Morgoth avait la sienne sur lui, mais Condeezza a dû la détruire, ou bien l'entreposer en un endroit où le signal ne passe pas.
— Impressionnant, fit Mark. Et pourquoi on n'a pas ça, chez nous ? On en est encore aux cartes en parchemins...
— C'est sans doute très suffisant contre les rats taupiers. En tout cas, toutes les tentatives de divination ont échoué, que ce soit par moi ou par les Jurateurs. C'est un problème général que nous avons en fait depuis le début de la guerre, nous n'avons jamais pu localiser la cachette de Condeezza, nous ne savons même pas de quoi elle a l'air. Durant les hostilités, j'ai sillonné tout le continent, ainsi qu'une bonne partie du continent Méridional, sans succès, sans doute son antre est-il magiquement dissimulé. Nous avons envoyé des espions, soudoyé des hommes à elle, nous n'avons jamais rien pu savoir de son refuge.
— Donc, tu proposes quoi ?
— Nous ignorons où se terre Condeezza, mais nous connaissons l'antre de son allié, le fielleux Markhyxas, qui doit être au courant de ce fait. Ce ver abominable a remis en état sa forteresse traditionnelle, le mont Zahardûr, qu'il occupe maintenant avec son armée personnelle de monstres et de démons. Vautré dans son lac de feu, il attend l'heure de la confrontation finale tandis que ses esclaves forgent les glaives maudits qui fondront sur les peuples libres. Il ne se doute pas encore que cette confrontation viendra bientôt. Depuis la disparition de Morgoth, la Première Armée s'assemble ici même, prête à prendre place dans les machines volantes. Les dragons ont l'écume aux lèvres, les mages ont préparé leurs invocations les plus redoutables, et quelles que soient les manigances du Drake Igné, je vous le jure mes amis, Zahardûr tombera.
— Tu veux qu'on combatte un grand dragon, c'est ça ? Si j'avais su...
— Non, vous n'aurez pas à combattre Markhyxas. C'est à moi qu'il revient d'occire le dernier de la lignée de Skelos et d'achever ainsi la tâche de ma vie. Vous, vous aurez bien assez à faire avec ses mignons et les pièges qu'il n'a pas manqué de nous tendre. Affichage tactique, s'il vous plaît.

Un autre Jurateur actionna les leviers d'un panneau de bronze, et miracle, la mare de mercure au centre de la table s'agita de soubresauts désordonnés, de vaguelettes et d'ondulations, avant qu'un large bourrelet ne se soulève, et ne forme progressivement un cône, bientôt parcouru de rigoles, d'aspérités, une véritable carte en relief du mont Zahardûr et de ses environs s'étalait maintenant devant nos aventuriers ébahis.

— Votre action aura lieu la nuit précédant l'attaque, vous aurez la responsabilité de neutraliser ces deux fortins sur la vallée de la Shennandoah, et pour ce faire, nous vous fournirons du

matériel adapté. Au matin, l'armée aura contourné le massif du Krakaboram et fait un crochet par l'est, en volant bas afin de couvrir notre approche grâce aux collines que vous voyez ici. Dès la sortie de la vallée de la Shennandoah, je mènerai personnellement le groupe d'assaut aérien dans une attaque massive sur le flanc sud du volcan. Vous noterez les tours de défense ici, ici, ici aussi, et puis ces petites fortifications là, là, là un peu partout... Mais d'après nos renseignements, c'est le côté le plus vulnérable.
— Et pour cause, la seule entrée est de l'autre côté.
— Tout à fait Monastorio, je vois que tu t'es renseigné sur le terrain. La première attaque devra être décisive et dégager toute la zone que vous voyez ici, car c'est là que nos soldats se poseront. Aussitôt, ils commenceront à monter les arbalètes à répétition afin d'établir un périmètre de défense efficace, puis les sapeurs assembleront une arme secrète, la Foreuse, qui creusera un orifice à cet endroit précis de la montagne. C'est exactement ici, d'après les travaux de l'aventurier-topographe Cogel Benetch, que passe un large couloir circulaire dans les fondements de ce dédale souterrain, et qui effleure presque à la surface. Nous allons, messieurs, creuser une deuxième entrée. Une fois que ce sera fait, vous donnez l'assaut final. À ce stade, Markhyxas se sera réveillé, et je serai probablement très occupée à le combattre. N'oubliez pas que notre objectif n'est pas de piller le trésor du dragon, même si c'est un à-côté agréable. Je vous prierai donc d'agir avec circonspection en matière de saccage et de sortilèges destructeurs, ce que nous cherchons est peut-être consigné dans des documents fragiles.
— Et vous cherchez quoi au juste ? s'enquit Morgoth.
— L'endroit où tu es détenu.
— Oh.
— Morgoth ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?
— Ben, c'est chez moi.
— Ton frère m'avait dit que Condeezza t'avait capturé.
— Il n'est de meilleure compagnie qui ne se quitte, je me suis évadé.
— Superbe ! Ah, que je suis contente de te revoir.
— Et moi donc. Et vous aussi, mes amis, quelle joie.
— Bon, j'aime mieux ça, je n'aime pas la violence. Je vais faire décommander les préparatifs.
— Euh... non, laisse ça en place, on ne sait jamais.
— Hm ?
— Je t'expliquerai. Eh, mais vous n'avez pas changé, mes vieux compagnons. Alors Clibanios, toujours aussi maigre ? Et toi Monastorio, tu ne sais toujours pas te battre ? Ah, Piété... tiens, tu as quelque chose de changé on dirait. C'est la coupe, c'est ça ? Ou alors tu avais des lunettes...
— C'est sûrement les bras. J'en ai quatre maintenant.
— Sapristi, mais tu as raison, tu as bien quatre bras.
— C'est une longue histoire.
— Que j'ai hâte d'entendre. Ah là là, comme on en a des choses à se raconter...

XI.9 Nostalgie d'une époque révolue

Ben moi, j'ai le souvenir d'un âge d'or, de ma jeunesse insouciante dans un univers merveilleux. Par exemple, certains jours, c'était fête, on mangeait des paupiettes ! C'était délicieux, ces petits bouts de viande rigolos qui sentaient bon le jus des carottes, c'était un vrai délice. Et le plaisir commençait quand, prenant son couteau, on découpait le fil à rôti dont le charcutier

avait amoureusement enlacé l'objet rondouillard, pour en dévoiler à nos papilles ravies les saveurs porcines.

Voilà hélas un plaisir dont seront à jamais privées les jeunes générations.

Car voici qu'un jour, un malfaisant arriva, sans doute inspiré par quelque dogme productiviste yanqui et par le goût de la paresse commun à cette génération perdue, et appliqua à notre grasse ambroisie un néfaste procédé de son invention. Il substitua, l'immonde individu, à la bonne et honnête ficelle à rôti de nos grands-mères un fatal élastique. Comme ça, sans concertation préalable, dans l'opacité sournoise commune à toutes les scélératesses. Et le triste résultat de cette entreprise navrante, le voici : des légions de pauvres gourmets s'escrimant à défaire un élastique rétif, dénaturant et désintégrant la malheureuse paupiette, et projetant à des lieues alentour une pluie ininterrompue de petits morceaux gras et de taches maculant la moquette et les vêtements.

À quoi sert-il de mettre au monde des enfants si c'est pour qu'ils vivent dans une société pareille, où le plus innocent des mets devient un ennemi contre lequel il faut se battre ? C'est ça, le progrès ? Monde pourri, je te hais ! Maudit sois-tu, inventeur de l'élastique à paupiette, maudit sois-tu, profiteur immonde, jouis donc pendant qu'il est encore temps des millions que t'ont rapportés tes crimes abominables, mais sache que dans aucun paradis fiscal, dans aucune île des Caraïbes, sur aucune plage peuplée de catins créoles, tu ne pourras profiter en paix des fruits de tes viles trouvailles. Je te retrouverai, ordure, et où que tu sois, tu paieras, sois-en sûr !

XI.10 Le funeste banquet

Morgoth donna quelques ordres à ses officiers et féaux, qui allèrent rassurer leurs troupes respectives, puis passa dans un salon plus intime avec ses compagnons, où ils devisèrent gaiement de choses et d'autres en attendant que soit prêt le grand dîner qu'il avait préparé pour fêter les retrouvailles. Morgoth, vous l'avez peut-être noté à certains moments de mon récit, n'était pas exempt d'une certaine vanité, aussi se mit-il en devoir de narrer par le menu, en tenant cependant certains détails dans l'ombre, les circonstances de sa détention et de son évasion, afin de faire admirer son astuce par ses pairs.

— Mais alors, tu as découvert la citadelle de Condeezza ! C'est merveilleux, on va pouvoir passer à l'attaque.
— Hélas, ma douce mie, si je puis te faire un plan succinct de l'édifice et te décrire les forces que j'y ai vues, je serais bien en peine de préciser où j'étais. J'ai utilisé un sortilège de rappel que j'avais préparé au cas où, mais si je connaissais mon point de chute, j'ignore tout de mon point de départ.
— Ah, c'est rageant !
— Toutefois, ma visite n'a pas été totalement improductive, car j'ai découvert un fait très intéressant pour notre entreprise. Vous ne savez pas ce qu'elle m'a proposé la mère Gowan ? Pour vous dire, j'ai failli avaler mon petit four au caviar quand j'ai entendu ça, elle est quand même gonflée. Elle m'a proposé une alliance ! Elle voulait faire la paix, dites donc.
— Oh ? s'étouffa Piété. Et tu as répondu...
— Rien. Je me suis échappé.
— Bien vu.
— En tout cas, ça nous apprend une chose intéressante, c'est qu'elle est dans une situation

impossible.
— Comment ça ?
— Mais rendez-vous compte, mes amis, qu'elle en est réduite à me demander mon aide, à moi ! Il faut quand même être désespéré pour en arriver là. Nous avons porté des coups très durs à ses armées ces dernières années, mais plus grave, nous avons aussi sapé son prestige. Lorsque j'étais dans son palais, j'ai vu clairement que si ses quartiers et les miens étaient parfaitement entretenus, on ne pouvait pas en dire autant des armes de ses soldats, ni de leur discipline, j'ai même trouvé ces hommes bien peu nombreux pour une telle forteresse. J'ai noté du relâchement dans ma garde, dont j'ai profité du reste. Croyez-moi, elle est actuellement bien affaiblie.
— Ne pourrait-ce être une comédie qu'elle aurait joué à ton intention ? Faire croire à sa faiblesse...
— Possible, car elle est maîtresse dans l'art du mensonge. Mais si elle avait été si forte, quel besoin aurait-elle eu de me garder en vie ? Elle avait les moyens de m'écraser comme un insecte, et elle n'en a rien fait, c'est qu'elle voulait quelque chose de moi.
— Tu as peut-être raison.
— Ben je veux que j'ai raison. Moyennant quoi, c'est bon pour nous, ça. Et donc, enfin libre, puissant mais généreux, je m'en revenais... Oui ? Biniou poilu, mais c'est quoi ce raffut ?
— Messire, messire... Venez, c'est une tragédie !

Un Jurateur visiblement fort secoué par quelque nouvelle, venait de faire irruption avec une rare inconvenance, bousculant sur son passage deux gardes et un guéridon.

— Que se passe-t-il donc ? s'enquit le sorcier en suivant son émotif féal.
— Dans la cour... il est apparu... nous l'avons mené à l'intérieur, mais... toute la garnison l'a vu... la troupe, elle s'agite déjà...
— Calmez-vous, et expliquez-moi ce dont il s'agit.
— Il était... Oh, par les dieux, nos ennemis sont réellement de sombres barbares, cela ne finira jamais...

Il énuméra une suite d'imprécations abominables à la face de la Reine Noire, sans pour autant que son discours n'en devienne plus clair, et Morgoth, ainsi que ses amis qui étaient aussi curieux que lui de comprendre, descendirent à sa suite d'escalier en corridor jusque dans les dortoirs de la tour. Puis ils pénétrèrent en trombe dans une chambrée, et comprirent vite ce qui chagrinait tant le magicien. Là, entouré de Jurateurs et de divers gardes catastrophés et affairés, sur un modeste lit, gisait plus mort que vif le vieil Athanazagorias Dumblefoot, légitime Magiocrate de Gunt.

La respiration saccadée du vieil homme était pénible à entendre, mais point autant que ses toux sanglantes. Sans pitié pour son grand âge, on avait fait subir à son corps chenu maints sévices que le souci d'épargner mes lecteurs m'interdit de détailler ici. La face tuméfiée du grand homme n'était que vestige, et ses membres jamais plus ne lui seraient utiles, et pourtant, il semblait s'accrocher à la vie, mû par une inexplicable volonté.

— Maître !
— Morgoth ! J'entends ta voix, mon enfant... J'ai réussi alors, j'ai réussi... mon dernier sortilège...
— Maître, ne vous épuisez pas...
— Mon temps... il s'achève ici. Un usurpateur... à Sharaganz, il a pris... ma place. L'ennemi... le royaume... aux mains de l'ennemi.

— Un usurpateur ?
— Un mage, il a mon apparence... j'ignore qui, tu dois... oh... abats le mal, Morgoth, tu dois abattre le mal...
— Prendre Sharaganz, prendre Gunt !
— Oui, c'est à ton tour... Sois Magiocrate...
— Maître !

Et c'est ainsi que, dans les bras de son disciple, s'éteignit le plus grand des mages du Septentrion. Et, levant son poing au ciel, devant ses compagnons, ses fidèles et tous les soldats qui s'étaient assemblés, Morgoth invoqua le nom de Nyshra, et jura de n'avoir de repos tant que le sang des assassins n'aurait pas coulé sur ses mains.

XI.11 Le Démon et la Furie

Le mage ordonna que l'on porte la dépouille mortelle du souverain dans la chapelle de Hazam, dans les hauteurs de la tour, sous le Dai de Stase qui préserverait son corps jusqu'à ce qu'on ait le temps de faire à ce grand homme des obsèques dignes de lui, et insista pour qu'il y fût mis sous bonne garde et veillé par de fidèles soldats. Il revêtit la pourpre en signe de deuil, puis, grave et fort affecté, il réunit ses amis autour de lui et leur parla en ces termes :

— L'heure est sombre, mais il n'est pas temps de se perdre en lamentations. Comme vous le voyez, le malin trame ses complots criminels pour abattre les hommes de bien. Par quelque heureuse providence, nous voici avertis avant qu'il ne nous frappe, et c'est pourquoi il nous faut agir vite. Ces dernières semaines, j'avais reçu trois lettres, trois convocations du Magiocrate, de plus en plus insistantes. À chaque fois, il était fait mention de cet anneau qui est en ma possession et qui, rassemblé avec les huit autres, formerait à nouveau l'Anneau d'Anéantissement. Et dans les mois qui ont précédé, j'avais aidé le Magiocrate, ou du moins celui que je considérais comme tel, à concevoir de puissantes mécaniques destinées, selon lui, à briser définitivement le pouvoir de cet anneau, mais dont je comprends maintenant qu'elles ne lui serviront qu'à le contrôler. J'ignore qui est cet usurpateur à Sharaganz, et plus grave, j'ignore qui il sert.
— Pardi, il sert la truie et son lézard !
— Pas nécessairement, Ghibli. Souviens-toi de la prophétie, trois pouvoirs convoitent l'Anneau : il y a effectivement Condeezza et Markhyxas, qui servent Naong, le dieu de la Tyrannie. Mais il y a aussi, à ce qu'on en sait, les séides de Nyshra, déesse de la vengeance, ainsi que ce mystérieux démon. Or de ces deux partis, nous ne savons rien. Il serait tragique, alors que le péril menace, de perdre notre temps à courir après le mauvais ennemi. Il est urgent d'en apprendre plus sur ces forces qui manœuvrent.
— Je les avais oubliés, ces cocos-là.
— Il ne faut pas négliger l'hypothèse selon laquelle les séides de Naong ne seraient qu'un leurre qu'on nous présente pour dissimuler la nature du véritable ennemi de notre époque, il se peut que notre haine commune de la Reine Noire soit utilisée comme un écran de fumée destiné à nous abuser. Voici pourquoi je propose que l'on se renseigne à propos de ces deux factions contre lesquelles on nous a prévenus. Il faudra quatre jours pour que mes capitaines rassemblent l'armée et l'organise en ordre de bataille, puis nous marcherons sur Sharaganz et déposerons l'usurpateur. D'ici là, nous aurons peut-être le temps de découvrir d'éventuels complots.
— Ta sagesse est impressionnante, Morgoth, tu es devenu un grand chef de guerre.

— Personne par la guerre ne devient grand, Monastorio. Dis-moi, toi qui es à l'origine de notre quête, as-tu appris quelque chose à propos de ce démon, ces dernières années ?
— Rien, je le crains. Moi et Piété avons sillonné le monde, cherchant à accumuler la puissance afin d'avoir quelque chance contre la Reine Noire, et nous nous sommes peu occupés des autres éléments de la prophétie. Oh, mais j'y songe, il y a bien une chose...
— Oui ?
— Il est venu à mes oreilles, et je le tiens de source assez sûre, que Marakther, le précédent usurpateur de Gunt, avait lui aussi grand peur de ce démon de la légende. Il cherchait à le débusquer, c'en était devenu son obsession, et on m'a soutenu que l'œil de Bronze, le monstrueux artefact qu'il avait fait construire au sommet de sa tour, avait pour principal objet de localiser ce démon, quel que fût son déguisement, sa cachette ou la distance qu'il aurait pu mettre entre lui et le royaume de Gunt.
— C'est bien possible en effet, reprit Morgoth. Les plans de l'œil on été perdus dans la chute de Marakhter, mais les notes qu'il avait prises à ce sujet, bien que nébuleuses, s'éclairent maintenant. Cet œil de Bronze pouvait voir par-delà l'espace, mais aussi, dans une certaine mesure, à travers le temps. Bien des perfectionnements pour quérir un vague démon, qui de toute façon aurait été facilement localisable avec des moyens magiques ordinaires.
— Comment cela ?
— Les démons, ordinairement, ne visitent pas la terre mortelle. Je ne parle pas ici des démonicules inférieurs de la géhenne, mais des véritables démons. Ils se projettent chez nous en ectoplasmes, agissent par le truchement d'objets maudits, d'idoles païennes, ou bien possèdent des êtres à l'esprit faible, mais il est bien rare qu'ils s'aventurent en toute incarnation dans notre monde, où ils sont vulnérables et mal à leur aise. Or, pour tant effrayer un sorcier tel que Marakhter, il ne pouvait s'agir que de cela, précisément, un démon pleinement incarné marchant de par le monde.
— Eh bien ?
— Eh bien, un tel démon est un puits de pouvoirs mystiques, un gouffre de malévolence. Tout lui est possible, corrompre les plus honnêtes des hommes, abattre les citadelles, briser les guerriers fer-vêtus comme fétus de paille, ruiner les royaumes entiers, mener des peuples à la mort. Tout lui est possible donc, à part passer inaperçu. Un tel pouvoir est impossible à dissimuler à un sorcier moyennement compétent, alors songez, si l'œil de Bronze le recherchait...
— Tu dis bien que le pouvoir est impossible à dissimuler ?
— Mais oui, ma chérie.
— Le pouvoir, mais pas le démon lui-même. Peut-être que ce pouvoir, le démon s'en est justement débarrassé ?
— Comment cela ?
— Eh bien, il se sera fait déposséder de ses pouvoirs démoniaques par quelque moyen, et ainsi, aura pu vaquer à ses occupations en toute sécurité, sans rien révéler de sa nature.
— Mais quel genre d'être se mutilerait de la sorte ?
— Je me suis moi-même retrouvée dans cette situation jadis. Craignant la mort que me réservait ma métamorphose, je me suis adressé à un sorcier puissant pour qu'il me prive de ma puissance de dragon, en partie, et me ramène à un stade plus juvénile. L'histoire a mal tourné, quelque chose n'a pas fonctionné dans son mécanisme, le sorcier a connu un sort pire que la mort, et moi-même, j'ai sombré dans la léthargie dont vous m'avez sortie, s'il vous en souvient.
— C'était donc ça !
— Je n'en suis pas spécialement fière, et je vous prierai de ne plus me rappeler cet épisode.

Mais pour en revenir à notre affaire, je comprends fort bien que, traqué par les zélotes de Naong, ce démon ait cru judicieux de faire ce sacrifice. Le désespoir et l'appréhension d'une issue fatale peuvent conduire à de telles extrémités. Mais pour ce que tu m'en as dit, Marakhter a finalement été plus malin, car si l'œil pouvait réellement voir dans le passé, alors il pouvait voir le démon sans fard, tel qu'il était à l'origine.
— Mais bien sûr ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt, c'est évident...
— Quoi qu'il en soit, l'œil a été brisé voici des années, et nous n'avons pas le temps d'en construire un autre. Pour répondre à la question que vous vous posez, le truc qui brille au-dessus de la tour, c'est du toc, c'est Monsieur Morgoth qui a eu l'idée de mettre ça là parce que c'est à la mode, ça fait « Grand Nécromant ».
— Mais on peut supposer que cette créature n'a pas perdu ses pouvoirs comme ça, en claquant des doigts. Puisque tu sembles avoir étudié la question, comment une créature d'un grand pouvoir pourrait-elle se retrouver diminuée sans pour autant courir de danger ?
— Sans danger c'est impossible, une telle entreprise est nécessairement très risquée. L'utilisation des machines magiques n'est pas une bonne solution, comme je puis en témoigner, et faire la chose soi-même est hors de question car, si le début du processus est aisé, la fin est fort hasardeuse, puisque l'on ne dispose plus des facultés qui vous permettent de corriger le tir en cas de problème. Je pense avec le recul que la meilleure façon de procéder serait de passer un pacte avec une créature susceptible de capturer l'essence vitale d'autres créatures, telles que liches, vampires, fantômes, ténébreux...
— Tu dis... vampires...
— Certes, c'est bien connu que les vampires aspirent l'énergie vitale avec le sang de leurs victimes. Mais c'est vrai que je parle à quelqu'un qui n'a jamais eu son examen de nécromancie.
— J'AI EU mon examen de nécromancie, et pour ta gouverne, je fais autorité en la matière dans tout le Septentrion. Anyway, ce n'est pas le sujet du jour. Que deviendrait un vampire qui absorberait l'énergie d'un démon ?
— Un puissant perso...
— Ah, tu commences à comprendre.
— Nostro. Le Comte Nostro... Il avait sucé le sang d'un démon, nous avait-il dit ! Un démon consentant, qui plus est, et il avait acquis des pouvoirs considérables. Nous tenons notre homme.
— Bien, il ne reste plus qu'à le retrouver. Le vampire étant généralement sédentaire, il doit encore être à Baentcher. Voici une affaire qui se présente bien du côté du démon, reste donc Nyshra et pour elle, j'ai une piste. On m'a parlé d'un grand prêtre de cette Déesse, un personnage trouble et entouré de mystère. Si quelqu'un peut m'éclairer sur les véritables buts de la Vengeresse, c'est bien lui. Nul ne le connaît bien sûr, mais j'ai une piste, je crois, je vais donc aller le rechercher moi-même. Piété et Monastorio, vous plaira-t-il d'être mon escorte ? Un sorcier isolé, vous le savez, c'est...
— Oui, c'est peu avisé. Nous t'accompagnerons.
— Bien, et les autres, Xy vous mènera d'un coup d'aile jusqu'à la Cité Rouge, tâchez d'être discrets et rapides. J'ai besoin de renseignements, je ne veux pas me faire de ce vampire un ennemi, j'en ai ma ration de cette engeance-là, alors tâchez d'user de courtoisie et de diplomatie.
— Ouais, courtoisie, diplomatie... fit Ghibli en soupesant sa hache.

Les préparatifs de l'expédition furent rapides. L'aube ne pointait pas encore lorsque le grand dragon prit son envol vers le levant, salué par son époux et ses deux amis, assemblés sur la

terrasse. Puis ils rentrèrent sans demander leur reste, car il faisait frais et humide.

— Au fait, vous ne m'avez pas raconté vos aventures. D'où te viennent ces quatre bras, Piété ?
— Nous cherchions l'heptagramme d'Elabinnac, dont nous avions deux parties. Lorsque Xy nous a trouvés, nous venions de mettre la main sur la septième pierre du pourtour. Je crois que c'est à la quatrième que mes bras surnuméraires ont poussé, ce qui est bien pratique pour se battre.
— Tu m'étonnes, fit Morgoth, qui fouillait dans un tiroir. Et il manque la pierre centrale non ?
— C'est vrai, mais avec les sept du pourtour, je suis déjà bien puissant. Et puis, on a vaguement une piste pour la pierre centrale du pectoral, mais bon... Au fait, en parlant de piste, pour le grand prêtre de Nyshra...
— Où ai-je foutu cet anneau... Ah, le voici. Oui, j'ai entendu parler d'une sorte d'ordre guerrier au service de Nyshra... Ah, mes bons amis, vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis heureux de vous avoir retrouvés.

Et Morgoth, ayant chaussé son anneau, donna une virile accolade à ses deux compagnons.

— Vous prendrez bien un verre ? Oui, j'ai découvert – et ça m'a coûté des sous du reste – que depuis des temps immémoriaux, une sorte d'ordre de chevalerie bizarrement perverti protégeait les intérêts de cette sombre déesse. Je dis une sorte d'ordre car depuis des éons, ils ne sont jamais que deux en même temps : le maître et l'apprenti en général. Jamais plus. Ça évite bien des trahisons, mais on ne m'ôtera pas de l'idée que deux, c'est bien peu contre les légions de Naong. Toujours est-il que ce sont les hommes-liges du grand prêtre, et qu'il me suffira de mettre la main sur eux – ah tiens, je viens de faire un bon mot – pour qu'ils me conduisent à leur supérieur.
— Ah tiens ? Et comment les trouverons-nous ?
— Avec un peu d'astuce.
— Tiens, c'est bizarre, je suis collé par terre. Eh mais, je ne... Tiens, Morgoth, c'est marrant, je suis collé.
— Moi aussi, fit Monastorio.
— Eh oui, vous êtes collés. Vous êtes même paralysés.

Le visage du nécromant se dépouilla soudain de toute trace de camaraderie, et les deux hommes réalisèrent soudain, car ils l'avaient oublié, que l'homme drapé de rouge en face d'eux était désormais le plus puissant sorcier du Septentrion. À son doigt brillait l'anneau vert, fragment d'une malédiction plus ancienne que l'humanité elle-même.

« Au nom de notre vieille amitié, ne me forcez pas à être désagréable. Conduisez-moi à votre maître. »

XI.12 Les tréfonds de la Cité Rouge

— Eh bien, on en est finalement venus à bout, de ces goules. N'avez-vous pas d'émouvants souvenirs de ces lieux, mes amis ?
— Ouais, sans doute, bougonna Ghibli, essuyant sa hache contre les hardes d'un trépassé défunt.
— Regardez, voici la grande salle où l'on avait trouvé le dragon Thklyx'haz.
— Quel grand nigaud, ce dragon, tout de même. C'était le bon temps... approuva Mark avec quelque trace d'émotion dans la voix. Il songeait qu'à l'époque, Vertu était encore parmi eux.

— Il est vrai. Savez-vous qu'il nous a aidés lors de la guerre de Gunt ? Bien, trêve de billevesées, continuons. Oui Ghibli ? Je te sens bougon...
— Si on veut. Je me disais juste, comment ça se fait que ce soit toi le chef ? Donne-moi juste une bonne raison de t'obéir...
— Oh, eh bien, disons que je te laisse choisir entre « droit d'aînesse », « plus haut niveau », « score en sagesse », « c'est moi la femme de Morgoth » et « c'est pas malin de contrarier un dragon. »
— Moi j'demandais ça, c'était juste par curiosité.
— Bien, poursuivons. C'est par là, si je me souviens. Voyez, rien n'a changé depuis notre passage.

Effectivement, les barreaux tordus de la grille qui barrait le couloir obscur et putride menant à l'antre de Nostro n'avaient pas été changés, et gisaient toujours tordus en tous sens, comme si le dragon Thklyx'haz les avait pliés la veille. Le sol et les parois du passage étaient saturés d'humidité, gluants de boue et de champignons. Avec un certain déplaisir, ils progressèrent jusqu'au complexe souterrain qui avait servi de tanière à tout un peuple de vampires. Mais il y avait longtemps qu'ils avaient déguerpi. Ils en explorèrent méthodiquement chacune des pièces, en quête de quelque indice, mais manifestement, tout ce qui avait une quelconque valeur avait été retiré du repaire depuis longtemps. À mesure que le temps passait, le moral baissait.

— Hum... Bien, je suppose qu'ils ont dû partir quelque part.
— Quelque part ou en poussière.
— Ils étaient nombreux, bien organisés et puissants, je doute que ces vampires aient pu disparaître comme ça... Cherchons mieux. Eh bien, Mark, que fais-tu ?
— Chut, taisez-vous.

C'est que le Chevalier Noir se livrait à un drôle de manège, collé contre le mur de tout son corps, la tête sur le côté, les yeux clos. Il resta ainsi une bonne demi-minute, puis s'éloigna, fit dix pas, puis recommença contre un autre mur, et encore un autre, et puis encore un autre.

— Pauvre gars, dit Ghibli, dire que je l'ai connu à l'époque où il faisait peur à tout l'Occident... Tss, pauvre gars, vraiment...
— Qu'est-ce qu'il fait ?
— Je suppose qu'il a sombré dans la géosexualité.
— Eh ?
— C'est la curieuse manie de ceux qui sont excités par le contact de la terre. N'est-ce pas lamentable, ces répugnantes faiblesses humaines ? J'ai entendu parler d'une tribu singulière vivant dans les lointaines contrées du continent méridional, et dont les hommes ont la curieuse coutume, lorsque vient la saison des pluies, d'aller dans les collines creuser chacun un trou avec un bâton, de s'allonger par terre...
— Oui, j'imagine...
— ...pour que les moissons soient plus propices. C'est crétin hein ? Ah, que je suis fier d'être un nain.
— Je croyais que précisément, vous autres étiez amoureux de la pierre et du monde du dessous ?
— C'est des conneries qu'on raconte aux touristes. C'est comme les elfes et les arbres.
— Ghibli, tu es un nain niais et ignorant, expliqua Mark en se décrottant. Je fais ce que m'ont appris des années de lutte contre un ennemi sournois et rampant : le rat taupier. J'écoute la terre, car elle a des choses à dire. En particulier sur les gens qui vivent dessous.

— Que veux-tu dire ?
— Il y a des bruits, des signes d'activité à environ trois mètres, comme des pas, des bruits de conversation. Voyez cette portion de mur curieusement étayée, là, ne dirait-on pas un ancien passage muré ? Je crois bien me souvenir qu'il y avait là, lors de notre dernier passage, une tenture pour cacher... qui sait, un couloir ?
— Un passage secret ?
— Sûrement.

Ils surprirent la gent vampirique fort affairée à quelque obscure conjuration des esprits du dessous, conjuration dont l'objet s'expliqua à mesure que nos amis découvraient la scène désolante devant leurs yeux. Il y avait, dans une modeste crypte entourée d'arches gothiques aux tentures arachnéennes, un tombeau de pierre fort large, autour duquel les morts-vivants avaient assemblé quatre chaises, et sur la surface sacrée consacrée à honorer le souvenir de quelque noble et puissant personnage de jadis, eh bien, ils tapaient le carton, les vampires. Il y avait là le fantasque Comte Nostro, immédiatement reconnaissable à sa crinière peroxydée, sa folle compagne Trucida, et deux de leurs semblables qui complétaient la partie. Trois autres, dans le fond, se mouvaient avec langueur, gardant sans doute la banque, constituée de trois tonneaux pleins de succulents chatons. Pour autant qu'un mort-vivant puisse paraître maladif, ils l'étaient. Ils semblés plus agacés que réellement furieux, c'était bon signe.

— Quoi ? Encore vous ?
— Mes salutations, Comte Nostro. C'est bien arrangé ici... C'est madame qui...
— Ouais, c'est ça. Je suppose que ce n'est pas Condeezza Gowan qui vous envoie, ce qui me soulagerait plutôt, alors qu'est-ce que vous venez faire chez moi ?
— Oui, trêve de politesses, vous avez raison. Voici quelques années, nous avions fait affaire, s'il vous en souvient.
— Tout à fait. Je suis mort, pas sénile.
— Et donc, à cette époque, nous avions discuté à bâtons rompus, et vous aviez évoqué l'origine de vos grands pouvoirs. Il me semble que vous parliez d'une puissante créature dont vous aviez sucé le sang.
— Oui, un démon.
— Pourriez-vous me rappeler les circonstances exactes ?
— Il n'y a pas grand chose à en dire (là, le vampire s'assit sur le tombeau et alluma sa pipe). Je prenais mon repos diurne dans le sépulcre que j'occupais alors, comme tout honnête vampire qui se respecte, lorsque je fus réveillé par cette créature, visiblement très pressée, qui m'enjoint de lui soutirer quelques litres. Elle m'a promis que...
— Elle ?
— Oui, elle, c'était une femme, plus ou moins. Or donc, la voici qui me fait cette demande avec une certaine insistance. Insistance appuyée par deux golems de chair assez balèzes. Par ailleurs, elle me fit savoir qu'elle avait enlevé ma douce Trucida, et que si je n'accédais pas à sa requête, ou si je la tuais, celle-ci se ferait pieuter par des séides à ses ordres. Bien sûr, comme je suis un gentleman, je me suis exécuté.
— Et alors ?
— C'est pendant que je buvais son sang que je me suis aperçu de sa nature profonde. Il s'agissait, mes bons amis, d'un véritable démon succube !
— Aïe... C'est que ça ne fait pas nos affaires ça. Un démon Baatezbub, Ernyguth ou Galgahal, ça se remarque de loin, mais l'engeance des filles de Lilith peut se dissimuler sans peine. Les succubes sont puissantes au combat, mais savent aussi se fondre parmi les hommes, s'attirer

leurs faveurs en jouant de leurs charmes vénéneux, échanger les illusions de la volupté contre le pouvoir et l'or.
— Oui, enfin je suppose qu'il y a des individualités chez les succubes comme ailleurs. Parce que question charmes vénéneux...
— Qu'est-ce que vous voulez dire ?
— Ben, j'ai un peu voyagé, et j'ai constaté que les canons de la beauté variaient singulièrement d'un pays à l'autre. Par exemple, en Zind, si vous êtes un petit gros moustachu, les filles vous courront après. Au pays de Sabong, les femmes doivent subir toutes sortes de mutilations effroyables et de cruels transpercements pour avoir une chance de séduire. J'ai même entendu parler d'une lointaine et barbare contrée d'au-delà des mers, où une jeune fille ne pourra en aucun cas espérer trouver un mari tant qu'elle ne se sera pas glissé des sortes d'abominables méduses entre la cage thoracique et la glande mammaire, dans un but que j'ignore, c'est sans doute rituel.
— Quel rapport avec la succube ?
— Ben, il y a sûrement un pays où les demi-portions et les planches à pain sont recherchées, mais c'est un pays trop lointain pour que j'en aie entendu parler.
— Elle avait un aspect singulier ?
— Elle avait un aspect assez banal pour un être ordinaire, mais selon les critères succubiens, je suppose qu'elle était particulièrement extravagante. Elle avait des cheveux rouges en désordre...
— Attendez une seconde... N'était-elle pas affligée de myopie ?
— C'est en effet ce que je me suis dit lorsque je l'ai vue s'adresser avec sécheresse à mon porte-manteau.
— Et elle vous a laissé un nom ?
— Je me souviens qu'un des golems, croyant que j'étais trop loin pour l'entendre, l'avait appelée maîtresse Zboob, ou quelque chose comme ça.

Xyixiant'h lança un regard consterné à Mark, lui-même atterré. Elle avait pourtant senti la nature démoniaque...

— Vous auriez une idée d'où elle peut se trouver, maintenant ?
— Comment le saurais-je ? Ça remonte à un bail, elle ne m'a pas laissé son portable... Oh, mais Trucida, qu'as-tu donc ? Quelle est cette langueur qui te prend soudain ?

Dans un petit gémissement s'était effondrée la compagne du vampire, toute droite au milieu des plis de sa robe. Mais elle parvint à réciter, comme en transe :

Vers le sud a vogué le démon, puis a fui
Sur une île, dans le port de deux fleuves arrosé
Vivant dans la quiétude jusqu'à aujourd'hui
Et pourtant, dès demain, tout sera arasé.

C'est ainsi qu'elle arrive, douceur et désespoir
Au cœur de la cité la plus cosmopolite,
Elle aura un matin, et elle aura un soir,
Avant d'être détruite, demain, par Lilith.

Lilith

Lilith

Lilith

Et ce nom résonna longtemps dans leurs têtes.

Tous dans la crypte savaient de quoi il retournait.

Et d'un seul coup, la redoutable Condeezza devenait une gêne mineure.

Les cruelles et millénaires vendettas de Nyshra et de Naong prenaient un air de querelle d'écolier.

Lilith

« Si on s'la tape, c'est epic level handbook pour tout le monde ! »

XI.13 Le vizir

Comme chaque matin, les petits marchands de primeurs et d'épices de la rue de la Pitié installaient leurs modestes étals, tâchant de ne point trop déclencher l'ire des habitants du quartier en les réveillant de si bon matin par leurs déchargements et transbahutages. C'était une petite rue sans histoires, montant du ravin du Khantri jusqu'à la Grand-Rue, et fréquentée par le petit peuple industrieux de Banvars, et le seul luxe qu'on y avait était la vue sur le Palais, dont la blanche et majestueuse silhouette dominait les environs.

Le vent se leva. Ce qui n'avait rien de rare, le quartier était venteux. Mais le vent persista et forcit, et en quelques instants, une tornade se forma, qui se teinta vite de pourpre et de noir. Lorsqu'elle se dissipa, trois hommes étaient apparus. L'un était habillé de rouge, un mage en robe, frémissant de puissance. Deux guerriers l'escortaient, le plus vieux portait un lourd et long bâton, l'autre avait quatre bras, tous parfaitement sains, musclés et fonctionnels. Ils remontèrent la rue, sans un regard pour les marchands qui n'osèrent bouger une oreille. Ils n'avaient pas réellement peur, d'ailleurs. Quelque chose leur disait que ces hommes ne vivaient pas au même niveau qu'eux, que leurs ambitions dépassaient la compréhension des hommes normaux. Ils avaient plutôt raison.

Morgoth et ses deux compagnons remontèrent donc la rue jusqu'à la citadelle sans s'arrêter. Les deux guerriers avaient recouvré leur mobilité et leur libre arbitre, ils se trouvaient juste derrière Morgoth, qui ouvrait la marche d'un pas décidé. Qu'est-ce qui les retenait de l'abattre d'un coup d'épée avait qu'il n'arrive à ses fins ? Sans doute l'assurance du jeune sorcier. Il ne pouvait leur montrer son dos sans avoir prévu quelque mortel sortilège de protection et de contre-attaque, n'est-ce pas ? Ou alors il bluffait… Bah, on verrait bien. De toutes les façons, il était plus prudent d'affronter le sorcier rouge en compagnie du grand prêtre, sur son terrain.

« Qui va là, gentilshommes ? »

Morgoth fit un geste négligent de la main, sans prendre la peine de s'arrêter. Les deux gardes s'effondrèrent en silence devant les guérites du Palais. Ils traversèrent calmement la cour, entrèrent dans le Grand Vestibule. Un immense escalier de marbre à trois étages, une merveille d'architecture, menait à la Salle du Trône des rois de Misène. Cet escalier, il disait que là se tenaient les audiences, se rendait la justice, se promulguaient lois et décrets. Il disait que là se trouvait la Monarchie, la Majesté, le Droit Divin, et il le disait si fort que l'on prêtait rarement attention à la petite porte de bois d'une très simple ébénisterie, sur le côté, une petite porte qui disait à ceux qui tendaient l'oreille « Oui, mais le vrai pouvoir est là. »

Ils prirent la petite porte. Ils empruntèrent des couloirs étroits, bousculèrent des fonctionnaires déjà affairés à transporter des rouleaux de parchemins. C'était comme si un sens secret guidait

Morgoth vers le pouvoir, et bien qu'il n'eût jamais mis les pieds dans cette section du bâtiment, il savait parfaitement où il allait.

Encore une porte. Une salle obscure. Une ancienne citerne, sans doute, éclairée par quelques bougies. Un homme seul se tenait là, que Morgoth avait déjà rencontré en une occasion. C'était dans ce même palais, un soir de fête, il était alors en compagnie de Vertu, avec qui il s'était éloigné du tracas des mondanités. Cet homme, Vertu le connaissait. Il la terrifiait, et il n'y avait pas eu grand chose durant sa vie terrestre pour effrayer Vertu Lancyent. C'était Jaffar Cœurnoir de Vilfélon, l'éminence grise de Misène.

— Mes respects, messire vizir.
— Bonjour, mon jeune ami. Je vous attendais.

L'homme avait un aspect déplaisant. Morgoth évitait généralement de juger les hommes sur leur apparence, mais les cheveux trop courts de Jaffar, son corps un peu trop gras pour qu'on eût pu le dire mince et ses manières, tout un tas de petits détails sans importance en eux-mêmes, lui faisaient mauvaise impression. Et puis bien sûr, c'était le grand prêtre de Nyshra, un ministère si légendaire que beaucoup doutaient qu'il existât réellement. Le Grand Prêtre de Nyshra, c'était comme le loup des contes de fées, le père fouettard, une figure familière du mal qui, de chansons en comptines, avait perdu toute substance.

— Si vous le dites. Pourriez-vous dire à vos serviteurs de ranger leurs armes, je ne suis pas venu jusqu'ici pour les tuer.
— Piété, Monastorio, je vous en prie, nous sommes entre gens bien élevés. Puis-je m'enquérir des motifs de votre visite ?
— Je suis venu en quête de réponses. Que veut Nyshra ?
— La défaite de Naong, comme toujours. Ce n'est pas un objectif secret, tout le monde sait cela.
— Est-ce tout ? J'ai peine à croire que les ambitions de Nyshra se bornent à une vaine compétition.
— Vous jugez ma déesse par des ouï-dire, de vagues impressions. Pourtant, elle n'est pas malveillante, pas envers vous en tout cas. Au contraire, je crois bien que vous avez quelque dette à son endroit.
— Vraiment ?
— Mais oui, mon garçon. Elle veille sur vous depuis que vous avez quitté votre école. Saviez-vous que Vertu, dont vous fûtes l'ami, avait été une digne servante de Nyshra ?
— Oui, je le savais.
— Elle vous a mené sur la voie de la puissance, comme une mère veille sur son fils, et à travers elle, c'est la déesse qui a agi.
— Et la quête de l'Anneau ?
— Qu'en dire ? Que c'est moi qui l'ai organisée ? C'est beaucoup dire, même si c'est en partie vrai. Il fut difficile d'infiltrer la cité des elfes, mais Monastorio s'en est fort bien acquitté. Vertu, pour sa part, a très habilement rassemblé des aventuriers pour les mener sur la voie de Nyshra. Bien des imprévus ont surgi, mais serais-je prêtre du chaos si je devais m'en plaindre ? L'affaire était d'importance, mais dans l'ensemble, je n'ai pas à rougir devant Elle de la manière dont les choses se sont déroulées.
— Mais l'Anneau existe toujours, sa puissance est intacte, et vos ennemis, les disciples de Naong ne sont pas très éloignés d'en rassembler les fragments.
— Je vois l'anneau vert à votre doigt, tant qu'il y est, leur agitation est vaine. En outre, l'Anneau n'était pas tout. Bien sûr, celui qui se l'appropriera fera un pas décisif vers le

pouvoir absolu, mais plus importantes encore étaient les forces que Condeezza, Markhyxas et Marakhter amassaient. Vous les avez anéanties, Morgoth, et pour ceci, vous vous êtes attiré la considération de Nyshra.
— C'est bien gentil de sa part. Et qu'a-t-elle prévu pour moi maintenant ? Attend-elle que je lui ramène l'Anneau, ou que je le détruise ?
— Rien de tel. Elle n'a que faire de cette relique profanatrice, sa place n'est pas dans les sphères divines mais sur la terre impure. Quant à le détruire, c'est impossible, c'est au-delà du pouvoir des dieux. La volonté de la Déesse est que vous fassiez à votre guise.
— Vraiment ? Je puis donc compter sur sa neutralité dans la guerre ?
— Oh non, nous allons vous soutenir. Tenez, voici mes guerriers, ils vous apporteront une aide appréciable au cœur de la bataille, j'en suis convaincu.

C'était plus qu'il n'en avait espéré. Mais il se doutait que les plans de la cruelle Nyshra étaient plus complexes. Un cadeau ? Une déesse bienveillante ? Cela faisait longtemps que Morgoth ne croyait plus en de telles choses.

— C'est une déesse du Chaos.
— C'est exact.
— Quoi que je fasse, ce sera à son avantage. Que je gagne ou que je perde, vous croyez que Gunt va sombrer dans l'anarchie, et avec elle toutes les nations d'Occident.
— Ah ah ah ! Vous avez l'esprit perçant, mais ça ne changera rien au cours des événements. Votre destin est écrit. Partez, maintenant, vous avez du travail, et moi aussi.

Morgoth fit de son mieux pour cacher son désarroi. Il salua son hôte d'un signe de tête, et repartit. Le vizir fit signe à ses guerriers de le suivre. Ainsi repartirent-ils de Banvars comme ils étaient arrivés, tandis que le grand prêtre de Nyshra se replongeait dans les relevés fiscaux du royaume de Misène.

XI.14 La Catin aux cheveux de sang

C'est avec une hâte bien compréhensible que nos amis regagnèrent la surface, et en chemin, ils tentèrent de faire comprendre la gravité de la situation à Ghibli.

On peut à la légère traquer le gobelin,
Ou partir les mains nues chasser le changelin.
Il est permis à un guerrier moyennement fort
De trouver six kobolds et de les laisser morts.
C'est sans lance magique que le preux cognera
Sur la lie du donjon, comme vers, vases et rats,
Nombreux et équipés, sans passer pour un con,
On peut même agacer certains petits dragons.
Avec les bons outils, sans mentir, c'est la liche
Que tu découperas comme une part de quiche,
Si ta virilité un jour tu veux prouver,
Dédale et minotaure, cours donc affronter,
Mais qui veut au combat défier dame Lilith
Ne relève certes pas gageure de sodomite.
Car c'est un gros bourrin, personne ne le niera
Avec des points de vie en veux-tu en voilà,

Des pouvoirs, des minions et des portes de phase,
Des caracs qui ne rentrent même plus dans les cases,
Il suffit qu'elle te jette un regard, et puis zou,
Te voici amoureux, mort ou complètement fou.
En plus, elle est mauvaise, teigne et vindicative,
Et trop intelligente, ne la crois pas naïve.
Même un dieu de la guerre n'oserait l'affronter,
Bien que le cas se soit une fois présenté,
Ça n'a pas fait un pli, du reste, en cinq minutes
L'impudent fut haché menu par la Grand-Pute.
Un spectacle navrant, à en croire les témoins.
Moralité : Lilith, il faut s'en tenir loin.

— Enfin, c'est ainsi qu'on la présente, tempéra Sarlander. Si ça se fait, elle n'opposera pas une si grande résistance.
— Et on loue la sagesse des elfes... moqua Xyixiant'h, qui n'était pas la mieux placée pour ce faire. Mes pauvres amis, poursuivit-elle, si Lilith parvient à s'incarner sur notre plan d'existence, elle nous balaiera tous comme l'ouragan balaie les peluches de pissenlits.
— Tout ça pour un démon, s'étonna Mark... On a vu pire non ?
— Ce n'est pas un démon, c'est un Prince Démon. Et non, on n'a pas vu pire. Jamais l'univers n'a vu pire. Parviendrait-elle à ses fins qu'elle annexerait notre pauvre Terre à ses Royaumes d'Iniquité, je préfèrerais encore voir le monde détruit. Le plan de Sook est maintenant clair, elle souhaite invoquer sa maîtresse, sa mère plutôt, et en finir avec toute opposition. Peut-être espère-t-elle acquérir en échange la faveur d'administrer ce nouveau domaine, pour le compte de sa suzeraine ? Une bien grande ambition pour un si petit pouvoir, mais sait-on jamais...
— J'ai peine à croire une telle chose de Sook. Ce n'est que Sook, pas... Hegan tout-puissant, il me revient un épisode en mémoire.
— Oui ?
— Nous étions partis, Vertu, moi, Sook et quelques autres, dans une expédition qu'à la réflexion, je m'aperçois que cette succube avait suscitée. Nous l'avions perdue de vue un instant, et lorsque nous sommes revenus sur nos pas la chercher, nous l'avons surprise en train de se faire vampiriser. Nous avons pu occire le mort-vivant avant qu'il n'achève sa besogne, mais Sook s'était retrouvée...
— Privée de ses pouvoirs, oui, je connais cette histoire.
— Or, Nostro vient de nous en raconter une autre tout à fait similaire. Qu'en déduire ?
— Tu crois qu'il y aurait plusieurs succubes à se faire vampiriser ? Nous nous serions mépris ? Je ne te suis pas.
— Pas du tout, pas du tout. Lorsque vous l'avez rencontrée à Dhébrox, elle disposait de pouvoirs magiques impressionnants, or quelques années plus tôt, elle les avait perdus. Et elle les avait regagnés, non par les sorts curatifs, mais par le travail, l'étude, l'accumulation d'expériences diverses. Ce que je pense, c'est que Sook a recommencé plusieurs fois ceci au cours de sa longue vie – et songez simplement que je l'ai connue il y a quinze ans, et qu'elle n'avait absolument pas changé d'aspect. Elle a grandi en pouvoirs magiques, puis les a perdus de la manière abominable que l'on sait, puis les a regagnés, reperdus, et ainsi de suite un certain nombre de fois.
— Oui, pour se protéger contre l'œil inquisiteur.
— Pour cela, bien sûr, mais je pense qu'il y a une autre logique là-dessous. Je parlais de

sortilèges curatifs, et je suppose qu'en tant que prêtresse, tu sais de quoi je parle.
— Les rituels de régénération de l'âme ? Bien sûr, je les connais.
— Suppose un instant qu'elle subisse un rituel de ce genre, que lui arriverait-il alors ?
— Elle regagnerait immédiatement... les pouvoirs perdus...
— Tous les pouvoirs perdus, au cours d'une vie qui a été sans doute fort longue.
— Ça alors... Mais non, tu dois te tromper. Une telle stratégie n'a que de très faibles chances de réussite, ne serait-ce qu'au moment de la possession vampirique, aucun être sain d'esprit ne prendrait de tels risques.
— Eh, c'est de Sook qu'on parle.

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsqu'ils s'y élevèrent à leur tour, sans souci de discrétion, car le temps manquait. Ils mirent le cap au sud, vers la cité de Sembaris, car il n'était venu à l'idée d'aucun d'entre eux qu'une autre ville pût être le port aux deux fleuves, sur l'île de la prophétie. Ils franchirent monts et vaux, puis la mer Kaltienne, aussi vite que Xyixiant'h le pouvait sans éjecter ses camarades. Ils volèrent plus vite que la plupart des hommes ne pouvaient le concevoir, les doigts de ceux qui en avaient crispés sur les écailles de celle qui en avait, apprenant à apprécier ce froid cruel qui les mordait, espérant qu'il les pénètrerait assez pour les immuniser contre le feu des succubes. Ils arrivèrent enfin en vue d'une île.

Pas de grande cité. Juste un petit port de pêche, des moutons, des bergers...

Xyixiant'h obliqua sèchement vers l'est, vers une autre grande île à l'horizon.

Juste un volcan pelé aux flancs desquels s'accrochaient des lambeaux de nuages. Ce n'était pas Khôrn.

Vers le sud alors ?

Un croissant de roc, un petit village, une grande plage... Plus loin, un œuf couvert de noires forêts de petits arbres secs, au milieu desquels scintillait un lac d'azur.

C'était singulier, cette variété topologique parmi les îles de la Kaltienne.

Mais totalement hors de propos.

Où était donc passée cette foutue île ?

Le sens de l'orientation n'était pas la qualité première de notre dragon, et c'est donc fort tard et passablement énervée qu'elle découvrit enfin, se découpant sur le soleil couchant, la silhouette de l'île tant recherchée. Elle fonça comme aigle sur lapin, longea la côte à toute vitesse et à basse altitude, découvrit les murailles et les premiers bâtiments du quartier du port perchés sur la falaise. Virant sec dans un grand claquement d'ailes, elle grimpa de quelques centaines de mètres tout en effaçant la petite passe, et les compagnons du Gonfanon purent contempler le quartier du Faux-Port.

Il était trop tard.

Il semblait que la nuit était tombée partout, sauf en cet endroit précis, tant l'incendie faisait rage. Un mur de flammes s'élevait jusqu'à se perdre dans les volutes de fumée noire qu'emportait le vent, éclairant l'apocalypse d'une lueur de sang. Là, dans un espace que la dévastation avait dégagé, de petits personnages s'activaient à quelque tâche violente et mystérieuse. Xyixiant'h s'approcha. Une faille incandescente s'était ouverte dans la terre martyrisée, on eût dit une fleur infernale. Au milieu, *quelque chose* était remonté des profondeurs, quelque chose qui palpitait, ancien et puissant. Et lorsqu'ils virent cette couleur que nul ne pouvait oublier, ce rouge plus profond que le sang d'aucune créature, ils comprirent qu'ils contem-

plaient l'ondoyante chevelure de la Reine des Ténèbres. L'espace d'un instant, elle tourna sa tête à demi dans leur direction. Le regard du dragon croisa celui du démon.

Décrochage. Xyixiant'h manqua de peu de désarçonner ses passagers lorsqu'elle plongea en vrille pour se dégager, et évita de quelques pas seulement de se racler le ventre contre le sommet des ruines ardentes. Elle battit frénétiquement des ailes lorsqu'elle passa au ras des flots de la baie, puis se redressa à peine en abordant le quartier des arènes. Les compagnons n'eurent pas le loisir d'admirer les merveilles de la légendaire cité, Xyixiant'h prenait rapidement de la vitesse, faisant jouer à toute allure ses muscles monumentaux. Ils avaient déjà dépassé les murailles lorsque Mark, reprenant ses esprits, entreprit de remonter à califourchon le long du cou du dragon, se protégeant du vent avec sa manche.

— Mais où tu va-t-on ?
— *On s'en va.*
— Hein ?
— *On met quelques centaines de lieues entre elle et nous, et là, on avisera.*
— Tu fuis ?
— *Exactement, je fuis. Je fuis loin et vite. Nous trouverons peut-être un moyen de quitter cette réalité avant que ce monde condamné ne chavire.*
— Mais tu dois combattre les démons, c'est ton destin !
— *À quoi bon ? Si j'ai vécu jusqu'à mon âge, c'est que j'ai appris à éviter les combats perdus d'avance.*
— Ma parole, mais tu as peur !
— *Ben, oui, j'ai peur.*

À force de palabres, Mark parvint finalement à inciter le dragon à se poser, puis à faire demi-tour. Elle prit rapidement de l'altitude, puis mit le cap sur la cité de Sembaris, dont le rougeoiement était visible à des lieues à la ronde. Elle cercla lentement autour de la zone de destruction, circonscrite à la partie est de la ville. Les habitants s'affairaient à contenir l'incendie, d'autres s'amassaient sur les quais pour observer le spectacle. Mais plus aucun signe d'agitation démoniaque. Contrairement au langage parlé, les projections mentales de Xyixiant'h ne lui permettaient pas d'exprimer des émotions, toutefois un soulagement immense transpirait de ses propos lorsqu'elle fit savoir : « *Elle est partie.* »

XI.15 La légion des ombres

— Comment ça, partie ?
— On a demandé à un groupe de gamines idiotes qui traînaient là, il semblerait, mais leurs propos étaient assez confus car elles n'arrêtaient pas de se chamailler, il semblerait donc que Sook et quelques compagnons, sans doute par elle stipendiés, se soient battus contre Lilith. Puis, au milieu du combat, ils ont tous disparu. Nous sommes allés à la Tour aux Mages de Sembaris pour nous enquérir des manifestations démoniaques, mais les résultats sont clairs, le mal a été banni de la ville.
— Bien. Tout ça est très mystérieux et il y a sans doute une histoire compliquée là-dessous, mais je doute que cette histoire soit la nôtre. Nous voici donc débarrassés de Sook, et pour notre part, nous avons acquis l'assurance que Nyshra n'interviendrait point dans nos affaires. La route est dégagée pour nous, et les préparatifs de notre campagne militaire seront bientôt achevés. Merci à tous, vous avez bien travaillé, je vous conseille de vous reposer, car la tâche

qui nous attend ne sera probablement pas facile. Car il est dit que s'amoncèlent à l'horizon les nuées grises annonciatrices de la bataille finale du bien contre le mal, et tel est écrit le destin de la voie... du... destinée... prophétie, tout ça... Allez, à demain.

Et sans se faire prier, les compagnons du Gonfanon se dispersèrent, car ils étaient fort las.

Mais Xyixiant'h ne redescendit pas dans ses quartiers. Elle gravit au contraire le grand escalier central de la Tour, prise d'un sombre pressentiment. Rien ne ressemble plus à la ruse que la ruse, et dévoiler les masques de la perfidie conduit à les voir recouvrir tous les visages. Les manigances de Sook l'avaient plongée dans des abîmes de réflexion, desquels avaient émergé, telle la ruine cyclopéenne de quelque temple englouti, une hypothèse funeste qu'elle souhaitait dissiper en la confrontant à la flamme aveuglante de la vérité.

Deux forts guerriers en armure de cérémonie gardaient la chapelle de Hazam, et à sa grande surprise, ils croisèrent leurs hallebardes à son approche pour lui en interdire l'accès.

— Je suis Xyixiant'h, épouse de votre maître. Laissez-moi passer.
— Nul ne doit entrer dans la chapelle, nos ordres sont formels, madame.
— Vos ordres ne me concernent pas.
— Il n'y avait pas d'exception, madame. Seul le Sire Archimage peut entrer.
— Allons, vous me connaissez...

Xyixiant'h lança à l'assaut du garde ses pouvoirs de séduction. Elle était archiprêtresse de la déesse de la beauté, et en tant que telle, elle n'avait aucun mal à subjuguer les hommes. Sa présence séductrice se répandit dans la pièce comme une irrésistible marée d'équinoxe envahissant les plaines salées. Mais à sa grande stupéfaction, les gardes restèrent de marbre.

Un sortilège les protégeait ! Contre elle ! Il avait osé...

Morte de fatigue, ébranlée par la vision de Lilith, honteuse d'avoir pris la fuite et redoutant bien pire encore, la prêtresse n'eut soudain plus la force de retenir la fureur, qui la submergea. L'air vibra un instant, le masque magnifique se fissura, laissant jaillir les instincts brutaux du mortel reptile. Il suffit d'une demi-seconde de faiblesse pour que sa forme de demi-dragon surgisse, et que les deux gardes valsent dans la pièce, l'armure déchirée. Lorsqu'elle se reprit, elle dut se tenir à l'embrasure de la porte tant l'effort lui avait coûté.

Elle entra dans la chapelle. Elle était seule avec le cadavre du Magiocrate. Elle adressa une prière à Melki, puis entama l'examen magique de la dépouille.

— Je peux entrer ?
— Mais bien sûr chérie, tu es chez toi. Tu sembles toute pâle, c'est Lilith qui t'a mise dans cet état ?
— Non, ça passe. C'est juste que... Eh bien, je reviens de la chapelle, où je me suis recueillie sur le corps d'Athanazagorias Dumblefoot.

Morgoth eut une hésitation. Il ne lisait plus le parchemin qu'il avait entre les mains, il faisait juste semblant, de façon pas très convaincante.

— Il était étrange, le cadavre de Dumblefoot. Pauvre homme, mourir ainsi, un si grand mage.
— Tout à fait, chaton. Et en quoi était-il étrange ?
— Oh, eh bien il m'a semblé bien... vide.
— Tel est le spectacle de la mort.
— Oui, bien sûr, mais... comment dire, il y a vide et vide. Lorsqu'une demeure reste inoccupée, même pendant des années, il persiste toujours la poussière des précédents occupants, des odeurs subtiles, des marques d'habitation sur les murs, l'usure familière des portes, toutes

sortes de choses qui, sans qu'on sache pourquoi, vous font songer à la vie passée de la maison et à ceux qu'elle abritait. Il n'y a rien de tel dans un bâtiment neuf, où la vie n'a pas laissé son empreinte. Tu sais bien que mes sens sont ceux d'un dragon, Morgoth, et je devine des choses qui restent cachées aux yeux des hommes, ne l'oublie pas. J'ai vu, dans ma vie, bien des cadavres, et le corps de Dumblefoot n'est pas celui d'un homme qui a vécu. Oh, il est en tous points similaire au corps d'un vieillard, avec son squelette fragile, ses articulations usées, sa peau tachée et flasque sur ses muscles amoindris, et pourtant, je suis convaincue que jamais cette enveloppe de chair n'a abrité l'âme d'un homme.
— Crois-tu ?
— En outre, je m'étonne qu'un homme âgé, ayant de surcroît subi de rudes sévices, soit capable de lancer un sortilège de téléportation. Surtout si l'on considère que Gorgoroth est, selon tes propres dires, magiquement protégée par des barrières élevées par toi et les Jurateurs pour empêcher Condeezza et ses mages ne nous rendre visite à l'improviste. Il est vrai qu'il était le meilleur sorcier du monde, mais tout de même...
— Intéressantes remarques.
— Et je m'étonne qu'avec ton esprit perçant, tu ne te les sois pas faites. Quoi qu'il en soit, je suis persuadée que nous avons affaire là à quelque mystification, et j'ai même une bonne idée de qui a fait ça. Du reste, il y a peu de choix, conviens-en. Seul un fort nécromancien aurait pu créer de toutes pièces un corps parfait et l'animer, lui donnant l'illusion de la vie. Seul un homme connaissant bien le Magiocrate aurait pu lui donner son exacte apparence, sa voix, ses expressions, de telle sorte que parmi les officiers qui l'ont approché de son vivant, nul n'a rien soupçonné de la supercherie. Et seul un familier de Gorgoroth aurait pu téléporter le simulacre dans la cour, contournant les défenses par quelque secrète issue, ou bien les abaissant un instant.
— Il n'y a plus beaucoup de choix, donc.
— C'est vrai. Il ne reste que toi.
— On le dirait.
— Tu ne démens pas.
— Non. Et je te prie de croire que j'ai de bonnes raisons d'agir comme je l'ai fait.
— Par la trahison, la tromperie et la manipulation ?
— Comme le dit si élégamment Mark, on n'encule pas les poules sans casser des œufs. C'est le but qui compte, et pas le chemin, ce sont les sots qui prétendent l'inverse. Sache que j'ai parlé vrai en disant que par trois fois au cours de l'année passée, Dumblefoot m'avait réclamé l'anneau vert. Il possède les huit autres, comprends-tu ce que cela signifie ? Il vient de perdre le combat de sa vie. Ses forces l'abandonnent ainsi que sa raison, et il voit maintenant dans l'anneau maudit le seul recours possible contre la vieillesse qui le ronge. Oh, je ne doute pas qu'il puisse avancer mille arguments pour justifier sa convoitise, mais les faits sont têtus : il convoite l'Anneau d'Anéantissement et son pouvoir corrupteur. Il n'est pas le premier, c'est certain, mais il est trop puissant, il est trop dangereux, et il est prêt à sombrer dans la folie. Oui, je le dis, il faut l'arrêter, et tout mettre en œuvre pour que ce soit aussi rapide que possible. Le peuple de Gunt n'a que trop souffert de la guerre, n'y rajoutons pas la tyrannie d'un vieillard sénile et consumé par le mal.
— Tout ce que je vois dans cette affaire, c'est que la convoitise t'emporte toi aussi, peu à peu. Te voilà réduit à comploter contre ton propre maître, à monter de macabres pantalonnades pour mener à la mort les hommes qui te font confiance, à mentir à tes propres amis.
— Je n'avais pas d'autre choix, ma douce. Le Magiocrate est encore très populaire, avec ses airs de vieux sage et ses jérémiades pleines de nobles principes dans les phrases et d'arrière-pensées

dans les intentions, il a toujours réussi à faire croire à sa totale innocence dans l'ascension de Marakhter, dans les manigances du royaume avec Condeezza, dans les crimes des cavaliers noirs... Et les machines qu'il m'a fait construire ces dernières années... je ne t'en ai pas parlé, car moi-même je n'en étais pas sûr, je n'osais y croire, mais... il ne s'agit pas de sorcellerie ordinaire, ce sont des abominations d'un niveau tel que l'histoire de la magie n'en a jamais connues. Que pouvais-je faire ? Que pouvais-je dire ? Le seul moyen de soulever l'armée contre lui, c'était de faire croire à l'usurpation. Et puis, mentir, c'est beaucoup dire. Depuis que la convoitise de l'Anneau a dévoré son âme, l'homme de bien qu'était Dumblefoot est mort. En ce sens, ce que j'ai dit était vrai. D'un certain point de vue.
— D'un certain point de vue ?
— Lorsque tu auras mon âge, tu t'apercevras que certaines choses...
— Oh, dis donc, tu te souviens à qui tu parles ? Tu crois pouvoir m'entortiller avec tes belles paroles aussi facilement que les autres ? Tu t'adresses à Xyixiant'h, dragon iridié, archiprêtresse de Melki.
— Et tu m'as promis ton immortelle assistance, femme, jusque dans les moments difficiles. Voici l'heure de vérité, l'instant qui scelle notre alliance ou la voit se briser. Je requiers ton soutien dans mon entreprise. Rejoins-moi, nous serons ensemble un rempart contre le mal qui menace.
— Il m'en faudra plus que tes promesses pour trahir à ton profit les idéaux de toute ma longue vie.
— Je comprends ta position, qui est honorable, mais avant de te prononcer, écoute plutôt mon plan...

Au matin suivant, sous les cieux lourds d'un épais tapis de nuages gris roulé par les vents, on avait procédé, dans la grande cour, à la crémation de celui que tous croyaient être le Magiocrate. L'armée de Morgoth était constituée de soldats aguerris et résolus à tirer vengeance, s'embarquant à bord des plateformes d'assaut, chevauchant les étalons de guerre, et dans les airs, les dragons fièrement agitaient leurs ailes et leurs queues, impatients de démontrer leur force. Les machines de guerre, les machines de siège, avaient été chargées dans les chariots du train, des carrés de fantassins parfaitement équipés s'alignaient devant la grande porte en carrés magnifiques, attendant que leur tour soit venu pour prendre la route de Sharaganz. Lorsque Morgoth parut au sommet de la barbacane, encadré par ses amis et ses officiers, la multitude de ses hommes le salua d'un cri puissant qui résonna dans la vallée, et en agitant les étendards de guerre, rouge du sang que la légion comptait verser. Et à ce rouge répondait celui de la robe du jeune sorcier, qui contempla ses troupes avec une visible satisfaction, et les salua à son tour de la main.

Seule à se tenir un peu en retrait, Xyixiant'h ne partageait pas l'enthousiasme guerrier de ses compagnons. Elle remarqua en frémissant l'anneau vert et maléfique, et surprit un éclat fugace à sa surface. Elle avait froid soudain, et se sentait vieille. Elle croisa les bras sur sa poitrine, baissa la tête, et retint un tremblement.

Hébé, on à peine à croire que c'est le même gentil Morgoth qui quittait son école, en guenilles et ventre vide, il y a à peine quatre ans. Comment tout ceci se terminera-t-il donc ? Vous le

saurez dans :

Les portes de Sharaganz

Chapitre XII

Les portes de Sharaganz

Eh oui, comme le disait Lamartine, le temps est assassin, et emporte avec lui les rires des enfants et les mistrals gagnants. C'est au nombre de douze que s'achèveront donc les aventures de Morgoth et de la Compagnie du Gonfanon, douze comme les apôtres du Christ, douze comme les mois de l'année, douze comme les étoiles d'or sur la bannière de l'Europe unie, douze comme Teblazie, douze comme le zedou de techi, douze comme les mercenaires, qui étaient sept, je confonds avec les salopards... Bref...

Avec l'ambition – sans doute vaine – d'élever quelque peu le niveau culturel de mon lectorat, j'ai décidé d'orner l'ouverture de mes chapitres par des citations [1] tirées de grands classiques de la littérature japonaise.

1. Toutes de mon invention, sauf une.

XII.1 Vaudeville préambulatoire

S'arrêtant un instant sur la route d'Odayshô, où son daimyo l'envoyait en pèlerinage auprès du Bouddha de Gyoban, le bushi Tezuka Akira contempla longuement un buffle d'eau dans la rizière. C'est une attitude méprisable.

(Matsuda Raymond, Hakagure)

— Ciel, mon mari.
— Ça par exemple, Hermione, au lit, à cette heure !
— Hélas, ce matin au marché, j'ai pris froid, et j'ai dû m'aliter.
— Mais vous êtes nue, mon amie !
— C'est pour faire tomber la fièvre.
— Est-ce la fièvre qui met sur votre visage cette expression coupable ? Et sont-ce les habits d'un médecin que je vois sur la chaise ? Mais alors, la rumeur disait vrai, je suis cocu !
— Mais non, mais non.
— Et je gage que l'impudent maraud est dissimulé sous le lit... ou bien dans cette penderie...
— De grâce, mon ami, n'ouvrez pas cette porte.
— Qui m'en empêchera ? Montre ta bobine, vilain satyre, et expliquons-nous entre hommes.
— Hélas, il l'a ouverte.
— Ça alors !
— Parbleu, capitaine, je vous vois bien surpris et confus.
— Vous, maréchal, l'amant de ma femme !
— Eh oui monsieur, et c'est vous faire beaucoup d'honneur encore.
— Quelle infamie ! Quelle trahison !
— Croyiez-vous donc vos promotions dues à vos seuls mérites ? Ah ah, tu disais vraie Hermione, c'est un brave nigaud.
— J'enrage ! N'eussiez-vous été mon supérieur, je vous eus défié en champ clos.
— Hélas, monsieur, je le suis, et n'ai nul désir d'ôter mes galons pour complaire à vos envies de duel. Partez, maintenant, hors de ma vue. Retournez à votre casernement et servez-moi bien, pour ma part, il faut que je termine ce que j'ai commencé.
— Je meurs de honte...

Et l'infortuné capitaine s'en fut en courant dans les rues de Sharaganz, ravalant ses larmes. Le soleil s'était déjà caché derrière les remparts lorsqu'il pénétra en larmes dans la salle du « Singe Triboules », un établissement de médiocre renommée essentiellement fréquenté par des ouvriers venant boire leur paye, partageant avec eux une ferme intention de se saouler.

Mais voici qu'un homme s'approche de notre héros. Un homme remarquablement quelconque dans sa mise, son attitude et son propos. Le genre d'individu dont on se dit spontanément : « tiens, un brave type », sans toutefois pouvoir préciser pourquoi on a un tel a priori.

Ils entament une discussion à voix basse. Le capitaine ne se fait pas prier pour conter ses misères, l'autre compatit. À son tour, le brave type raconte une longue histoire au capitaine. Qui l'écoute. Puis l'écoute mieux encore. Puis fait mine de discuter quelques points, mais ses manières sont déjà celles d'un homme convaincu.

Un morceau de parchemin et une mine au plomb passent de l'un à l'autre. Chacun son tour, ils griffonnent des plans, des bouts de phrases.

Une bourse passe de l'un à l'autre. Une affaire s'est faite.

Et là-haut dans le ciel, passait un dragon.

XII.2 Derrière Gorgo

Les jeunes acteurs portaient tous le toupet frontal ainsi que des manches arrondies, et c'était drôle. Sur le moment. Même si, aujourd'hui, j'ai peine à me souvenir des raisons de mon hilarité, sans doute consécutive à l'abus de saké.

(Saikikoo, Le grand miroir de l'amour chat – Amours des angoras)

Comme il est dit dans les Tablettes de Skelos, à moins que ce ne soit dans l'Almanach Agraire des Platitudes Proverbiales à Destination des Campagnes Sous-Développées, que tout ce qui a commencé doit un jour finir.

Enfin, sauf ce qui est éternel.

Mais comme le disait le vieux sage, rien n'est éternel.

À part quelques trucs très très durs.

Comme des pierres très dures.

Et encore. Enfin, je suppose que c'est une question de... durée... euh... bref...

Et merde. Alors on essaie de faire les choses bien, genre épique et tout, et puis ça tourne tout de suite à la bouffonnade.

C'était un peu comme Morgoth, tiens. Il essayait de donner quelque lustre à son entreprise, à savoir la conquête de Sharaganz, capitale du royaume de Gunt. Il avait tout bien fait comme il faut, avec le volcan menaçant dans la contrée désolée, la forteresse cyclopéenne surmontée d'une tour vertigineuse, les légions fanatiques qui lui obéissaient aveuglément, les hordes de morts-vivants, les dragons aux ailes membraneuses sillonnant le ciel en quête de sang humain, les plastrons polis des armures noires, les gonfanons empourprant la plaine d'un incendie ravageur, les nécromants qui lui étaient inféodés et dont les conjurations protectrices soutenaient la détermination de la troupe, bref, ça avait de la gueule, cette histoire. Il avait même prévu une grosse cerise sur le gâteau, une monstrueuse créature de métal, sortie de ses ateliers.

C'était une machine colossale recouverte de plaques d'électrargyre, ce métal couleur d'argent, résistant comme l'acier, imputrescible comme l'or et léger comme certains bois tropicaux un peu lourds, récemment découvert par des mages habiles et que l'on ne pouvait extraire de son minerai que grâce au souffle des dragons de foudre. Son cœur palpitant était un gigantesque chaudron de bronze alimenté en charbon par des ouvriers nains, et dont la vapeur actionnait, en une débauche de sifflements et d'exhalaisons, le mouvement des six roues cerclées de fer hautes chacune comme trois hommes montés les uns sur les épaules des autres. De sa gueule, ouverte sur des crocs ornementaux destinés à semer la terreur parmi les ennemis, sortait cette même vapeur ainsi que des grincements abominables. À son somment, l'on avait aménagé une plate-forme entourée de merlons de métal aux formes élancées, garnie d'une immense baliste, ainsi que de force scorpions et machines de guerre destinées à foudroyer sur place piétons et cavaliers. Ses constructeurs l'avaient forgé pour être le seigneur des batailles, l'ange de la destruction, l'invincible marteau des dieux écrasant les félons. C'était Gorgo le Gigantesque Grand Gargant Géant de Guerre. Un engin fort bien conçu, avec une double coque capable de résister aux projectiles perçants comme contondants, plusieurs runes de garde contre les magies de bataille, des meurtrières couvrant tous les angles contre les assauts d'agiles fantassins, et une puissance lui permettant de franchir toutes sortes de défenses, d'écraser des murailles, de combler des fossés. Sur le papier, ça marchait très bien. C'était vraiment dom-

mage que parmi les ingénieurs qui l'avaient dessiné, aucun n'ait eu la curiosité intellectuelle de s'enquérir de l'état de la route menant de Gorgoroth à Sharaganz.

Gorgo était donc planté au milieu de ladite route, à trois lieues seulement de son point de départ. Juste à la sortie de la plaine, la route faisait un S assez semblable à celui qui figure sur le panneau de signalisation « roulez bourré », entre deux parois montagneuses fort escarpées. Confiance d'ingénieur et hardiesse militaire avaient conduit les officiers responsables à essayer de passer en force, ce qui avait eu pour résultat de le coincer solidement en biais.

— Ben, c'est bien barré, encore, cette affaire ! commenta fort stérilement Ghibli.
— Et moi qui comptais sur l'effet de surprise. Tiens, de quoi discutent donc le chef ingénieur et le capitaine de Gorgo ?
— Si j'avais quelque foi en l'humanité, prophétisa tristement Sarlander, je dirais qu'ils se disputent pour savoir comment on pourra sortir de cette embarrassante situation, mais instruit de mon expérience, je crois plutôt qu'ils n'ont rien trouvé de plus urgent à faire que de déterminer les responsabilités de ce raffarinesque fiasco. Chacun semble persuadé que c'est l'autre, c'est classique. Mais je pense qu'ils ne tarderont pas à trouver un terrain d'entente ainsi qu'un pauvre lampiste avec une tête à chapeaux.
— C'est à craindre, en effet. Bah, peu importe.
— Peu importe ! s'étonna Mark. Tu as remarqué que la moitié de ton armée est devant ce gros machin et l'autre moitié derrière ? Comment tu comptes les faire passer ?
— C'est un détail mineur...
— Ben, réfléchit Ghibli, si c'est creux à l'intérieur, on pourrait ouvrir le trou du... enfin, l'orifice arrière, et puis faire passer les gusses par l'intérieur et ressortir par la gueule, c'est simple.
— Niais nain, comment tu comptes faire pour la cavalerie ? Et les machines de siège ? On part attaquer une ville, on risque d'en avoir besoin, pas vrai Morgoth ?
— Oui, sûrement.
— Tu as sans doute un sortilège bien senti...
— Non, mais les muscles de Xy devraient faire l'affaire. Xy, ma douce ? Ma bubulle ? Ma dragonette ? Ma tétine jolie ? Ben, où elle est passée encore, ma grosse moitié ?
— Tiens, c'est vrai ça, on ne l'a pas vue dans le coin depuis un moment.
— C'est curieux, elle ne passe pas inaperçue en général.
— Les autres dragons aussi sont partis.
— Oui, mais ça c'est normal.

XII.3 Les machines de l'Archimage

S'en revenant victorieux de la grande bataille de la plaine du Kansen, qui vit le shogun Tetinogawa triompher du daimyo Ryonosuke, le bushi Toriyama Kosuke aperçut un micocoulier en fleurs, et s'arrêta un instant à son ombre pour relacer sa sandale. Son maître en fut très impressionné.

(Matsuda Raymond, Hakagure)

Le palais Tokayan n'était pas particulièrement impressionnant à première vue, en tout cas, pas autant que ce qu'on aurait pu en attendre du siège central du pouvoir de Gunt. Quatre tours effilées aux flancs semés de grands bulbes orange lumineux en formaient la défense magique, supposée impénétrable. Par les nuits sans lune en effet, un observateur aux yeux habitués

à l'obscurité pouvait se convaincre de la présence du champ de protection bleuté, que l'on disait apte à repousser toute attaque mystique ou physique. Une cinquième tour, plus épaisse, abritait le seul accès de la forteresse, un double portail fortifié perché à vingt mètres au-dessus du quartier, auquel on accédait par un large escalier s'élevant en pente douce de la majestueuse Place des Astres Propices. Un pont, assez large pour que deux charrettes s'y puissent croiser sans se gêner, menait d'une seule audacieuse volée du portail de la tour à celui du palais proprement dit, un édifice inscrit dans un carré de cent cinquante pas, dont les austères contreforts incurvés cédaient la place, à mesure que l'altitude gagnait, à de larges baies vitrées élégamment ajourées et égayées de mille gargouilles facétieuses et austères figures d'astrologie. Telle était la demeure du Magiocrate de Gunt Athanazagorias Dumblefoot, une citadelle vieille comme le temps, que son génial architecte avait voulue quasiment impénétrable. Quasiment car, en avisé professionnel, l'architecte en question s'était gardé une secrète porte de sortie, qui pouvait aussi faire office de porte d'entrée, pour le cas où les aléas de la vie auraient retourné sa création contre lui.

Un architecte qui était mort, bien sûr, dont les os étaient tombés en poussière et le nom dans l'oubli depuis des éons, mais qui s'était un soir confié, sur l'oreiller, à son amante du moment, une elfe douce, sage et belle à s'en arracher le cœur, et qui était aussi un dragon. Et les dragons ont reçu des dieux, parmi d'autres qualités, une fort longue mémoire, aussi Xyixiant'h n'eut-elle aucune peine à se glisser dans les couloirs, à éviter les patrouilles et à se glisser dans les appartements du Magiocrate de Gunt.

— Messire, je vous en conjure, écoutez-moi.
— Quoi ? Vous ici, madame ? Vous êtes venue me tuer, sans doute ?
— Non, messire, je viens au contraire vous prévenir contre un péril qui vous menace.
— Vous parlez de Morgoth ? Il mène son armée contre moi, n'est-ce pas ?
— Vous le saviez donc...
— Oh, je le soupçonnais depuis quelques jours. Je ne puis plus rien voir de Gorgoroth ni de la région environnante, un grand pouvoir magique m'en empêche. Inutile d'être grand devin pour comprendre ce qui se passe. Mais qu'est-ce qui lui prend ?
— Je crois que l'anneau vert a perverti son âme, messire. Je crois qu'il convoite maintenant les huit autres anneaux. Il a rassemblé son armée, et il s'est mis en marche. Rien ne l'arrêtera, vous devez fuir, et disperser les porteurs des anneaux.
— À quoi bon fuir ? Je sais quel pouvoir irrésistible exerce l'Anneau d'Anéantissement, même brisé. Morgoth retournera chaque pouce des trois continents pour retrouver l'objet de sa convoitise, à moins qu'on ne l'arrête. Ah, sot que j'ai été, je l'ai cru assez fort pour résister au pouvoir mortel, mais je me berçais d'illusions. Et sa force menace aujourd'hui de se retourner contre les peuples du monde. Disperser les anneaux serait une erreur stratégique, nous diviserions nos forces et ne ferions que gagner un peu de temps.
— Vous dites peut-être vrai, mais alors que faire ?
— Livrer bataille ici, car c'est sur notre terrain que nous avons le plus de chances de vaincre. Les murs de Sharaganz sont épais, et plus que tous autres, capables de résister aux assauts d'un mage de sa puissance. Deux de mes porteurs d'anneaux sont morts durant la guerre, un autre fut tué par vous et vos compagnons, comme vous le savez, il n'en reste donc que six. Quatre gardent la porte du Palais, ici même, un autre commande la Deuxième Armée qui campe aux pieds des murailles, et quand j'ai su la trahison de mon général en chef, j'ai envoyé le dernier chercher le renfort de la force d'assaut aérienne, il devrait bientôt revenir avec des secours.

— Alors, la confrontation est inévitable.
— Je le crains. Sur le papier, les chances sont pour nous, mais vous connaissez Morgoth, sa seule réputation suffit à faire trembler les genoux de mes officiers. L'avenir reste à écrire, madame.
— N'y a-t-il donc aucun moyen de trouver un compromis entre vous ?
— Pas tant qu'il portera son anneau, qui corromps son jugement. Mais j'y songe... il pourrait y avoir un moyen...
— Je vous écoute ?
— Oh non, ce sont les divagations d'un vieux mage gâteux, il n'y aurait aucun moyen que ça marche.
— Dites toujours.
— Je pense que si l'anneau de Morgoth perdait son pouvoir, ne serait-ce que quelques secondes, celui-ci retrouverait ses esprits. Il serait alors facile de lui faire ôter son fatal bijou, et l'affaire s'arrangerait sans effusion de sang.
— Est-ce possible ?
— Certes, certes. Venez, il faut que je m'assure que ces machines fonctionnent encore.

Et avec une vigueur que ne laissait nullement deviner son grand âge, le Magiocrate releva sa robe violette aux glyphes d'argent et se mit à courir dans les couloirs iridescents de sa forteresse, provoquant la stupeur de ses conseillers et courtisans affairés. Suivi de la jeune elfe que tous connaissaient, en grande armure de guerre scintillante, il grimpa toutes sortes d'escaliers, et quitta bientôt la zone du palais que tout le monde connaissait pour rejoindre celle que personne n'était censé connaître, le laboratoire personnel d'Athanazagorias Dumblefoot. C'était un véritable hangar, sans doute la zone était-elle frappée de ce sortilège qui a la faveur des mages, et qui fait grandir une portion de l'espace sans en modifier ses dimensions extérieures. C'était si grand que Xyixiant'h aurait pu s'y allonger sous sa forme de reptile, sans toucher les murs ni le plafond. Mais il aurait fallu pour cela pousser les multiples tas d'engrenages cliquetants, vasques, récipients de cristal, tubes glougloutants, globes pulsants, créatures et morceaux de créatures, tables d'opérations, instruments servant à remplacer des choses par d'autres choses, et autres mécanismes pour beaucoup inachevés, qui jonchaient le sol ou pendaient au bout de longues chaînes. Si elle s'était intéressée aux techniques modernes de la sorcellerie, Xyixiant'h aurait reconnu des noctiluques solipèdes dégouttants d'humeurs malévolentes, des psychopompes rhomboédriques à suidés coproactifs, des zéotropes mithrocéphales rutilants constellés de pédipalpes ichoreux aux branchies anaptères, des orbes solénoïdes autologues à chanfreins elliptiques, et même un très intéressant myoblaste amphotère partiellement racémique miscible en petites quantités dans des énantiomères disubstitués d'ergols hypergoliques. Mais ce n'était pas le cas.

Dumblefoot se dirigea vers un des quatre vitraux circulaires qui de jour éclairaient la pièce, sur le côté trônait une bien intrigante machine. Son constructeur n'avait pas cherché à l'agrémenter d'angelots ou de faunes vomissants, certains panneaux de bronze gisaient, démontés, leurs vis sans doute perdues depuis longtemps, ne dissimulant plus les entrelacs de fils d'argent irriguant force quadrants indicateurs en fer et reliés à toutes sortes de manivelles de cuivre. Une énorme roue y était accrochée, une roue de pierre plus haute qu'un homme dressée verticalement, une pierre grise dans laquelle on avait pratiqué tout un réseau de minuscules rigoles remplies de fils d'or, et menant d'une cavité centrale jusqu'à neuf alvéoles périphériques, ornée chacune d'une rune de belle taille.

— La voici, la machine en question. C'est le Distillateur, mon chef d'œuvre, le fruit de toute

une vie d'étude et de travail.
— Je comprends, c'est grâce à ceci que vous avez divisé l'Anneau d'Anéantissement !
— Exactement. En fait, celui-ci est une réplique faite par Morgoth en incluant les perfectionnements de la magie moderne. L'original est là-bas, il n'est probablement plus en état de marche.
— C'est donc ça... Mais que voulez-vous faire ? Réunir l'Anneau ?
— Non, bien sûr. Mais le Distillateur, lorsqu'il est activé, a un fâcheux effet secondaire dont je voudrais tirer parti, en effet lorsqu'il fonctionne, il perturbe toute magie alentours, y compris celle d'un puissant objet comme un fragment d'Anneau. Il agit sur les artefacts magiques en dissociant leurs multiples natures intimes, voyez-vous.
— Je ne comprends pas bien, je crois.
— Il est vrai, j'oubliais que vous n'êtes pas de l'Art. Sachez que tous les objets magiques sont un mélange subtil de plusieurs types d'essences mystiques, le Distillateur a pour fonction, précisément, de séparer ces essences, pour les recomposer. Pour l'Anneau, j'ai tout simplement déposé cette maudite chose au centre, et grâce à un pacte que j'avais avec un puissant démon, j'ai puisé dans sa puissance immense pour activer la machine. Ainsi ai-je procédé, j'en tire une grande fierté.
— Vous pouvez, c'est une belle réussite, même si maintenant, elle se retourne contre vous. Comment comptez-vous faire pour l'amener à mettre l'anneau dans la machine ?
— Nul besoin, nous ne cherchons pas à diviser l'anneau vert, mais à le perturber, et les ondes subtiles de la machine ont une certaine portée. En fait, en utilisant la force vitale d'une créature suffisamment puissante, il suffirait que Morgoth entre dans cette pièce et que nous activions le Distillateur pour qu'aussitôt, son fragment d'anneau perde de sa virulence.
— Remarquable ! Mais de quel genre de créature avez-vous besoin ?
— Eh bien... en fait, pour ne rien vous cacher, je rougis de devoir vous en faire la demande mais voilà : je pensais à vous.
— Moi ?
— Votre fluide vital, madame, est sans commune mesure avec celui du médiocre démon qui m'a servi jadis, et en outre, vous êtes bien préférable à lui, car vous êtes une créature profondément bonne et sainte, ce qui renforcera l'effet de la machine contre un élément essentiellement malévolent.
— Vous voulez que j'œuvre contre mon époux ?
— C'est déjà ce que vous faites, hélas. En outre, vous n'agirez point contre lui, mais contre l'anneau qui le possède et le pousse à la déraison criminelle, vous agissez donc pour son bien.
— C'est vrai, vous avez raison. Peut-être est-ce la solution...
— Je sens en vous une prévention.
— Ben... C'est pas que j'ai pas confiance, mais je me méfie.
— Je comprends votre appréhension bien légitime. Venez, je vais vous montrer la cuve, vous verrez par vous-même que ce n'est absolument pas dangereux. Voyez, c'est ce trou dans le sol.

Il s'agissait d'une dépression circulaire de six pas de diamètre sur deux de profondeur, où menaient quelques marches. Une sinistre table de pierre en occupait le centre, vers laquelle pointaient quatre tiges de céramique effilées.

— Observez-là, c'est tout simple, c'est ici que le sujet s'allonge... Oui oui, vous pouvez monter pour vous rendre compte. Et donc, ce panneau de contrôle que vous voyez là sert à commander les mécanismes subtils, ainsi que le champ de stase.

— Et ces sangles, c'est pour quoi faire ?
— Ah, c'était pour le démon dont je vous ai parlé. Il était consentant pour l'opération, bien sûr, le pacte, mais avec ces créatures, on ne sait jamais... Bref, j'ai dû l'assujettir à la table grâce à ces sangles magiques, qui sont à l'épreuve des créatures les plus puissantes. Tenez, regardez, un simple geste et hop...
— Ah oui, c'est pratique, je ne peux plus bouger. C'était une sage précaution, la fourberie est la marque des démons.
— Très juste, mais vous les connaissez mieux que moi. Et ici donc, comme je le disais, le champ de stase, qui achève d'immobiliser le sujet. Vous voyez, c'est juste cette manette-là.

Une brume bleuâtre se répandit au-dessus de la table où Xyixiant'h s'était allongée.

— Il n'y a pas à dire, ça marche encore.
— Oui, ça marche très bien, c'est Morgoth qui l'a réglée dernièrement, on peut lui faire confiance.
— Sûr, il est doué, on peut lui faire confiance.
— D'ailleurs madame, tant qu'on y est, vous auriez sans doute été bien inspirée de lui faire confiance, à lui plutôt qu'à moi.

Le Magiocrate croisa alors ses bras devant sa poitrine, montrant ostensiblement ses vieilles mains noueuses. À chaque annulaire brillait un anneau magique, tout à fait semblable, nonobstant la couleur, à celui de Morgoth. Et un instant, mais un instant seulement, le masque du vieux magicien sage et débonnaire se fissura, et laissa suinter le sourire carnassier d'un démon dévoré par l'appétit de puissance.

— C'est un mystère pour moi qu'un être aussi naïf que vous ait pu survivre aussi longtemps. Mais nous y mettrons bon ordre, croyez-moi.

XII.4 L'amiral victorieux

Le Nin-Tua-Viet-Tao-Dao est plus qu'un art martial, c'est avant tout une philosophie de la vie. L'adepte du Nin-Tua-Viet-Tao-Dao recherche avant tout l'harmonie du corps et de l'esprit, qui doivent s'unir pour atteindre le Kay-ra, l'état de sérénité intérieure. Pour atteindre le Kay-ra, il faut pratiquer les quatre perfections qui sont :

- *Perfection de l'effort, qui permet d'en faire le moins possible en faisant trimer les autres*
- *Perfection de la parole, qui permet de mentir avec aplomb dans toutes les circonstances*
- *Perfection de la voie, qui permet de passer sa vie à s'amuser en se foutant du reste*
- *Perfection du geste, afin de frapper ses ennemis par derrière et de se réjouir de leurs lamentations.*

Tel est le Nin-Tua-Viet-Tao-Dao, la voie du pied et du poing dans ta gueule.

(Hankuro Sensei, la voie du traître)

— Dites-moi, amiral, ne trouvez-vous pas un peu alarmant que le Magiocrate nous demande en urgence ?
— Il doit avoir ses raisons, mon jeune Punch. Probablement a-t-il besoin du concours de nos forces aériennes pour quelque défilé propre à impressionner les foules, ou bien des diplomates étrangers.

— Aurait-il envoyé son homme-lige, là, pour un simple défilé ? D'après sa missive, la situation est grave…
— Oui, j'ai lu ça. Il est sujet à des crises d'exagérations, parfois. De toute façon, nous serons à Sharaganz demain.
— Certes, mais…
— Quelque chose vous tracasse, James ?
— Je me disais, ce défilé, il est tout de même bien étroit et sinueux. Ne serait-ce pas un excellent endroit pour une embuscade ?
— C'est la voie réglementaire à suivre selon les manuels militaires en usage dans l'armée de Gunt, et il se trouve que c'est aussi le chemin le plus court. Vous ne voudriez tout de même pas qu'on arrive en retard ?
— Non, bien sûr… mais si on nous attaque…
— Mais qui diable nous attaquerait ? Nous sommes la force d'élite de l'armée de Gunt, nous sommes en paix avec nos voisins, et les frontières sont bien loin.
— Mais il y a des signes de troubles civils. Vous savez que des marchands de paupiettes élastiquées ont été empalés par la foule déchaînée à Dolguldur-les-Mirontons. Et on murmure pourtant depuis plusieurs semaines… enfin, vous savez bien…
— Je sais quoi ?
— Il circule dans les rangs de la troupe le bruit que le général en chef Morgoth…
— …qui est un excellent élément et un loyal serviteur de la Couronne, et on a bien de la chance de l'avoir avec nous, malheur à qui médira de lui devant moi. Oui, qu'a-t-il, Morgoth ?
— Euh… non, rien du tout.
— Vous devriez consacrer moins d'énergie à écouter les bruits qui circulent parmi la canaille, et plus à mener votre carrière au mieux de vos intérêts, croyez-moi. Vous ne voulez pas rester enseigne toute votre vie, non ? Tenez, éloignons-nous un peu, que je puisse mieux voir l'ordre de marche.

L'enseigne James T. Punch manœuvra latéralement le radeau magique jusqu'à un coude éternellement ombragé du torrent Ksokades, d'où l'on pouvait en effet admirer la force aérienne de Gunt. Même s'il y manquait les dragons, c'était impressionnant. Une vingtaine de tapis volants à trois passagers formaient l'avant-garde, entourant la barge de commandement que l'amiral avait laissée au sinistre cavalier noir envoyé par le souverain de Gunt. Derrière venaient huit nefs d'assaut, engins de bois forts chacun de cent soixante hommes et hérissées de balistes de siège, une douzaine de gulits des vents, des créatures colossales et assez stupides invoquées depuis un lointain plan d'existence et servant de bêtes de somme, mais que leur lenteur et leur puanteur faisait exécrer, puis venaient encore trois nefs d'assaut escortées d'une dizaine de tapis, une vingtaine de griffons et leurs cavaliers aux longues lances, une étrange mais efficace compagnie de mercenaires chimères, harpyes et élémentaires recrutés lors de la guerre, et encore des tapis volants et des nefs de bataille. Le cortège s'étirait sur deux lieues environ.

L'avant-garde tourna sur la droite pour contourner le piton rocheux qui marquait la partie la plus étroite du défilé, et il revint à l'esprit de l'enseigne Punch, qui n'avait pourtant jamais été particulièrement attentif en classe, un de ses cours de tactique de l'école militaire, concernant les embuscades. Les dragons… pourquoi manquait-il les dragons, déjà ? Oui, ils étaient rattachés à la Première Armée, celle de Morgoth. Parce que sa femme commandait aux dragons, quelque chose comme ça. Non, pas tout à fait, sa femme était un dragon. Mais c'était de peu d'importance. Il se dit que si les rumeurs étaient vraies, les dragons de Morgoth attaqueraient

là, à cet instant précis. Ils attaqueraient en descendant de derrière la crête, répandraient leurs souffles mortels sur l'avant-garde avant qu'elle n'ait le temps de les voir... non, ils auraient le temps de les voir arriver. Sauf s'ils étaient invisibles, bien sûr... ça pourrait se produire à n'importe quel moment, la mort qui vient sans prévenir, un éclair blanc... Était-ce son imagination qui lui jouait des tours ?

Ses yeux s'écarquillèrent à mesure qu'il comprenait. Ce qu'il voyait n'était pas le fruit d'une trop grande imagination ou de ses supputations paranoïaques, c'était réel. Le hurlement des hommes et des dragons, le tonnerre, les machines broyées, tout cela lui parvenait maintenant, étouffé par la distance. Et le reste de l'armada, pour qui le massacre était dissimulé par le piton, continuait sa progression à une allure placide, inconsciente du déchaînement de violence qui se déroulait à quelques dizaines de pas seulement. La barge de commandement était tombée la première, l'assaut avait été parfaitement mené, et seul debout parmi les débris et les cadavres, le cavalier dressait son poing vengeur à destination des reptiles volants dont les ailes, maintenant que le sortilège d'illusion était dissipé, obscurcissaient le ciel comme un vol de pigeons au-dessus d'un quignon de pain. Eut-il le temps d'employer son anneau à se battre ? Le résultat fut nul, un immense dragon bicéphale l'écrasa de son poitrail contre le sol caillouteux, se releva, et comme si la chose présentait quelque intérêt, calcina et dissout ses restes d'un double souffle ravageur. Un second vol de dragons descendit alors de la montagne et coupa en deux la longue arrière-garde, des dragons plus petits, mais plus rapides, qui après un premier assaut particulièrement meurtrier, jouèrent à cache-cache entre les gulits des vents avec les survivants. Il fallait plusieurs minutes pour qu'une nef d'assaut prise de court fût en ordre de bataille, et les assaillants le savaient. Avant que les engins de guerre ne fussent armés, ils se livrèrent à un furieux massacre sur les ponts, et les coûteuses machines s'abattirent l'une après l'autre dans un fracas abominable. Bien peu parmi les défenseurs eurent le loisir de fuir.

— Ils vous ont payé combien, amiral ?

— Ils m'ont payé très cher, car je suis quelqu'un d'une grande probité et que l'on ne m'achète pas avec six sous et une médaille de vermeille. Et maintenant enseigne, mettez le cap vers les pays balnais, je vous prie, j'ai une nouvelle identité et un compte en banque bien garni qui m'y attendent.

XII.5 La plaine de Malemort

La pluie de printemps est parfois traîtresse, qui surprend le voyageur alors que le soleil brille encore. Lorsqu'une telle mésaventure arriva à Terazawa Osamu, le célèbre ronin de la province de Kamichii, alors qu'il se pressait dans les ruelles d'Edo, il entra dans la boutique d'un potier bien connu dans toute la ville, afin de s'abriter des éléments. Nous savons tous que penser d'une telle attitude.

(Matsuda Raymond, Hakagure)

La rumeur enflait dans les rues de Sharaganz, ou plutôt, les rumeurs. Pourquoi la Deuxième armée, campée à quelques lieues au sud de la capitale, avait-elle en toute hâte gagné la plaine de Malemort, devant la porte nord ? Pourquoi depuis deux jours creusaient-ils tranchées et érigeaient-ils chevaux de frise avec une ardeur laissant à supposer que leur vie en dépendait ? Pourquoi la milice municipale patrouillait-elle dans les rues à toute heure du jour et de la nuit, le pilum à la main ? La réponse à toutes ces questions tenait en un mot, un seul mot

qui pourtant faisait trembler ceux qui ignoraient ce dont ils parlaient, et frappait de terreur ceux qui étaient mieux informés.

Morgoth ! Morgoth s'était rebellé, disait-on, et il arrivait de sa sombre forteresse, accompagné de ses féroces dragons, de ses fanatiques mages de guerre, de son armée victorieuse et totalement acquise à sa cause, ses morts qui marchent... On le disait invincible, et le fait est que durant la guerre, il était resté invaincu. On le disait cruel et fou, d'autres soutenaient qu'il était lui-même de l'engeance des dragons, qu'il était fils de dieu, qu'il était possédé par un démon, qu'il était la réincarnation de Skelos, qu'il se baignait dans le sang de jeunes vierges, parfois tout ça en même temps.

On disait qu'il avait semé en ville des agents acquis à sa cause, et ça au moins, c'était vrai. Ceux-ci louaient dans les tavernes les grands mérites du seigneur de Gorgoroth, sa force, sa jeunesse, sa proximité avec le peuple dont il était issu, ses brillantes victoires, ses prouesses de mage, sa lutte incessante pour la justice, sa bonne tenue à table, son langage châtié, et ses prises de position courageuses contre le lobby des traiteurs industriels et leurs manigances élastiqueuses. Ils répandaient surtout l'opinion selon laquelle le Magiocrate n'était qu'un imposteur, opinion qui avait de plus en plus d'adeptes parmi la population. Ne riez point de la crédulité des gens de Sharaganz. Bien sûr, que l'on raconte une telle chose à un honnête homme et il en rira, et conseillera à son interlocuteur de consulter un spécialiste. Mais qu'il l'entende d'une seconde personne, n'ayant aucun rapport avec la première, puis d'une troisième enfin, même si notre gaillard est le plus grand patriote du pays doté d'un bon sens en airain, il en viendra à douter, et cherchera à confronter ce point de vue à ce qu'il sait. Or, l'esprit humain a ce fatal travers qu'il peut découvrir sans effort apparent les preuves les plus convaincantes aux bobards les plus invraisemblables.

Mais les gens du Magiocrate étaient au courant de ces tentatives de subversion, et leurs agents à leur tour mettaient bon ordre à ces tracas, rudoyant les grandes gueules stipendiées par le général renégat, les bousculant, et ces nuits-là, les coups d'escopette volèrent bas, et plus d'un finit face contre terre, le ventre percé par un surin.

Mais si le Magiocrate mettait tant d'ardeur à faire taire de pauvres types un peu trop bavards, n'était-ce pas la preuve qu'ils disaient la vérité ? Ainsi se mirent à penser beaucoup de gens à Sharaganz, avant même que la légion de Morgoth ne débouchât du Défilé des Trépassés dans la plaine de Malemort.

— Ils sont bien retranchés, et il y a toute une artillerie magique sur les murailles.
— Je sais. C'est moi qui ai fait les plans de bataille en cas de siège. Campons ici.
— Euh... le soleil est encore haut, tu sais... On pourrait attaquer tout de suite...
— Sois tranquille Mark, le temps de la bataille viendra bien assez tôt. Laissons-les mariner dans leur jus, le temps ne nous presse pas. Demain, les hommes seront reposés et prêts à se battre. Fais établir un périmètre de défense.
— À l'est, des dragons !

Les yeux de Sarlander, meilleurs que ceux des hommes, avaient en effet repéré le vol pesant des grands sauriens. Un frisson parcourut la troupe, mais les énormes créatures se posèrent le plus pacifiquement du monde. L'énorme bicéphale, qui devait être le chef (nul autre que Xyixiant'h ne connaissait les prérogatives en vigueur chez ces puissants alliés) s'approcha pesamment, et pencha une de ses têtes vers le seigneur de guerre vêtu de pourpre, juché sur son cheval noir. Il émit une série de sons complexes, de la langue draconique sans doute. Morgoth lui répondit brièvement dans la même langue. La patte griffue du monstre s'ouvrit, assez large pour que trois hommes puissent y tenir debout, et vint se placer à côté du mage.

Un minuscule objet y brillait, que Morgoth prit et contempla à la lumière du jour déclinant. Il remercia le dragon d'un mot et d'un geste de tête, puis rangea l'anneau dans l'une des poches de sa cape.

— Et de deux !

— Qu'est-ce donc ?

— Oh, une babiole qui risque de m'être utile. Mon cher Mark, j'ai le plaisir de t'annoncer que nous sommes maîtres des cieux, l'armée aérienne de Gunt en viendra pas en aide à son Magiocrate, faute de combattants.

— C'est donc là qu'étaient les dragons… Je comprends ta confiance, Morgoth, on dirait que tu avais prévu quelques coups d'avance. Mais je me demande si tu n'es pas devenu trop confiant. Les défenseurs de Sharaganz pourraient profiter de la nuit pour nous surprendre ici…

— Et pourquoi feraient-ils une chose pareille ? Ils se figurent que le temps joue pour eux, que des renforts vont venir à leur aide, et de plus, ils ne commettraient pas l'imprudence de s'aventurer hors de la couverture que leur fournit la muraille et les tours de garde.

— Soit, je te crois lorsque tu t'es occupé des forces aériennes de Gunt, mais il reste la troisième armée, stationnée dans le Khorfi, qui te dit qu'elle n'est pas en route, qu'elle ne doublera pas le nombre de nos ennemis, demain matin ?

— Eh bien pour ça, il aurait encore fallu que les messagers envoyés par l'état-major survivassent – à condition que ce soit français – aux flèches des archers elfes lors de la traversée de la forêt de Skahkal. Et puis, je crois savoir que le général Golodion a précisément choisi cette semaine pour aller faire pèlerinage et retraite au sanctuaire de Benibi avec ses principaux officiers. C'est un homme très pieux.

— Et je suppose que c'est toi qui a trouvé un moyen de l'éveiller à la vie spirituelle…

— Oh non, ce sont les dieux qui lui ont inspiré de saintes pensées. Moi je l'ai juste soudoyé.

— Ouais. C'est bien ce que je pensais. Tu ne leur as laissé aucune chance.

— Il y a d'autres généraux avant moi qui ont pu se vanter d'avoir gagné seize batailles consécutives, aucun d'entre eux, je crois, n'avait l'habitude de laisser une chance à ses ennemis. Je suis assez d'accord avec le grand théoricien militaire Walter Clausethz lorsqu'il écrit : « Mieux vaut gagner une guerre que de la perdre. »

— Je vois, comme c'est chevaleresque. Et c'est souvent que tu te livres à la corruption comme ça ?

— Oh, et arrête de faire ton paladin outragé, on sait tous les deux à quoi nous en tenir à ton sujet. Et tu sais comme moi que payer des traîtrises dans le camp adverse coûte toujours moins cher que de perdre une bataille. Si tu tiens à le savoir, je n'ai jamais affronté une armée sans avoir quelques colonels à ma solde en face de moi, et je m'en suis toujours très bien porté.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

— Personne ne sait ce qu'il fait, Mark.

Et sur ces peu engageantes paroles, Morgoth retourna à sa tente et à son humeur maussade.

XII.6 L'armée du Magiocrate

L'orée du printemps
Inspire au pauvre poète
Des haïku stupides

(Nanase Noburo, anthologie)

Enchantement de la vue et de l'ouïe, le ramerin bleu est un espiègle passereau nichant à l'ombre des grands châtaigniers, et dont les vols printaniers au-dessus des prés semés de boutons d'or sont un spectacle ravissant propre à émouvoir un instant le cœur du passant le plus endurci. L'oiseau au doux plumage inspira bien des poètes épris de spiritualité, car il lui arrive parfois de pousser une trille joyeuse pouvant, avec un peu d'imagination, se transcrire en langage elfique par « Yishmi yaki raïti », ce qui signifie, « louée soit la splendeur de Melki », prière traditionnelle de ce culte. Sans doute ces poètes eussent-ils été étonnés de savoir que ladite prière signifiait en fait, dans le langage de cet animal, que les ramerins situés sur les branches inférieures seraient bien avisés d'évacuer la verticale du locuteur, désireux de se délester urgemment d'un excédent de poids avant de prendre son envol. « Yishmi yaki raïti » aurait pu, en effet, se traduire plus justement par « j'ai la taupe au guichet. »

Et de ces incontinents volatiles, un grand nombre périt en un très bref et pitoyable piaillement lorsque le petit poirier séculaire qui marquait le centre de la plaine fut écrasé par le pied du Titanide Berserker de Guerre, une monstruosité de vingt mètres de haut, écarlate et poilu, dont le pagne orné des crânes de cent guerriers, dont beaucoup étaient humains, puait la charogne à une demi-lieue à la ronde, affolant bêtes et gens. De son poitrail puissant et de sa face congestionnée, pas un pouce qui ne fût exempt de cicatrice. Mercenaire depuis sa conception dans les tréfonds utérins d'une abominable matrice, sa vie entière n'avait été que bataille, dans les dédales des enfers, en de mystérieux mondes aux géométries étranges, sous les ordres des déités les plus féroces. Ses cornes noires et luisantes, longues de dix pas chacune, s'agitaient dans l'air frais du matin, impatientes de broyer les os, de tremper dans la chair tiède, encore une fois. Il n'avait pour se protéger qu'un bouclier, la larme d'un démon disait-on, un écu tout d'une matière laiteuse et immaculée qui aurait pu servir de navire à bien des pêcheurs, et affecté à cet emploi, il n'aurait certes pas fait le plus petit bateau du port. Bien que ses énormes mains griffues et constellées de caux [2] coupants lui auraient suffi à semer la terreur parmi ses ennemis, il était armé d'une massue, sans doute taillée dans le tronc d'un arbre entier. Dans la massue étaient plantés des clous rouges capables d'embrocher un cheval.

Derrière lui venaient les légions, rameutées en toute hâte, des orcs, gobelins, gnoberlings, mourbellings, hobgobelins, trolls, trollinets, demi-trolls et autre racaille humanoïde au sein de laquelle l'aventurier pédant faisait de subtils distinguos, un peuple de mercenaires accordant plus de prix à un village pleins de braves gens à égorger qu'à un coffre rempli d'or. Ils étaient une nuée innombrable, ce qui ne les troublait guère, aucun d'entre eux ne savait compter. Ils connaissaient le Titanide depuis peu, mais lui vouaient un culte touchant, voyant en lui la personnification des qualités qu'ils appréciaient, la force, le courage, l'endurance, la haine de ce qui est beau et la stupidité crasse.

Les mages de bataille du Magiocrate valaient bien ceux de Morgoth, ils étaient une trentaine à flotter sur leurs tapis individuels, survolant avec dédain les soubresauts de la multitude puante. D'autres, sans doute, étaient en réserve derrière les remparts ou dans le palais de Tokayan. Au-dessous d'eux, les soldats de Gunt ne leur adressaient pas un regard. Ils n'avaient que mépris pour ces parvenus, ces lâches, ces opulents mages incapables de redescendre à terre, de chausser le cothurne et de porter les lourds fers de guerre. Ils étaient fiers, les gars de la deuxième armée, comme toujours les militaires après une guerre victorieuse. Ils étaient fiers, mais ils ne pouvaient s'empêcher de songer à ces batailles qu'ils avaient remportées sous les

2. Un cal, des caux. Hein ? Quoi, y'en a un qu'est pas content là ?

ordres de Morgoth, ce même Morgoth qu'ils allaient devoir affronter. Bien sûr, le Magiocrate avait dépêché l'un de ses cavaliers noirs pour les mener et les protéger, mais serait-ce suffisant contre le maître de Gorgoroth ?

Dumblefoot était un invocateur de grand talent, c'était sa spécialité, il avait convoqué le Titanide durant la nuit, mais aussi d'autres alliés. Il y avait un parti d'araignées venues d'un lointain pays du continent méridional, à la reine desquelles on avait promis l'usufruit des cadavres ennemis en cas de victoire. Il y en avait de toutes tailles, depuis les rejetons blanchâtres au corps gros comme un poing de jeune fille jusqu'à la reine, un monstre rouge et noir aux pattes grêles et qui paraissait capable de lutter le Titanide lui-même, mais le gros de ce parti velu était composé de centaines de bêtes grises larges comme des chariots, lourdes comme deux bœufs gras et, détail alarmant, assez alertes pour sautiller en tous sens malgré leur masse.

— Tiens, j'aurais cru qu'ils resteraient sous l'abri des murailles. Pourquoi avancent-ils à notre rencontre ? Je me demande ce qui leur prend.
— Peut-être veulent-ils te désarçonner, contrecarrer tes plans par une manœuvre que tu n'aurais pas prévue.
— Je n'avais pas prévu, en effet, qu'ils seraient animés de pulsions suicidaires, abandonner un avantage tactique pour surprendre l'ennemi peut porter ses fruits à condition d'avoir l'effet de surprise. L'ordre de bataille prévu hier reste valable. Mark, Ghibli et Sarlander, rejoignez la cavalerie sur l'aile droite. Je serai parmi l'armée des morts, aux côtés de Piété et Monastorio. Clib', si le cœur t'en dit ?

S'il m'est donné de vivre une aventure épique
Autant y faire entendre mes bruits métalliques
Mon épée frappera et de taille et de pique
Vous me compterez donc, messieurs, dans votre clique.

— Sinon, toujours pas de nouvelles de ta copine ?
— Qui ? Ah, Xy… Si, j'ai des nouvelles, figurez-vous qu'un messager de Shraraganz est passé me trouver hier soir, pour me dire qu'elle est retenue dans la citadelle par le Magiocrate, enfin, celui qui se fait passer pour tel. Je suppose que je suis censé m'y rendre seul pour affronter mon destin, ces trucs…
— Hein ? Et c'est tout ce que ça te fait ?
— Y'a pas marqué « Skywalker » ici. Et puis c'est une grande fille, elle se débrouillera, elle m'a dit qu'elle avait déjà été enlevée sept cent treize fois par des nécromants fous, elle a l'habitude. Allez, rejoignez vos positions, qu'on en finisse une bonne fois pour toutes avec cette histoire.

XII.7 La bataille de Sharaganz

Tandis qu'il musardait dans le quartier des courtisanes d'Osaka en compagnie de deux compagnons plus jeunes, le célèbre Fujishima Masami s'arrêta soudain, jeta par terre deux cents monmes de sa bourse, se mit ses sandales sur la tête et chanta « la macarena » tout en jouant à la corde à sauter avec son katana. En toute honnêteté, j'ignore ce que l'on peut penser d'un tel comportement.

(Matsuda Raymond, Hakagure)

De lourds nuages étaient venus du sud, chargés d'une pluie qui ne tarderait sans doute pas à tremper le champ de bataille, et sous cet éclairage, la plaine de Malemort n'en semblait que plus triste. Elle n'avait de plaine que le nom, il s'agissait d'un semis de menues collines couronnées de bosquets impropres à la pénétration de la cavalerie, séparées par des ruisseaux plus ou moins stagnants formant çà et là des mares traîtresses signalées par la teinte plus sombre de la végétation. Quelques cultivateurs parvenaient à survivre de cette mauvaise terre, ils auraient sans doute mieux fait de choisir un autre endroit pour bâtir leurs chaumières de tourbe. La nature accidentée du terrain aurait été favorable à la dissimulation des troupes si les deux formations n'avaient disposé d'éléments aériens à foison. Morgoth avait habilement manœuvré en disposant son armée de trépassés sur le flanc gauche, les zombis et les squelettes ne risquaient guère d'être impressionnés par l'avancée des araignées, ni d'être incommodés par leur venin. L'armée régulière, pour sa part, préférait de loin être opposée à une force qui lui soit similaire, fût-elle menée par un titan mugissant.

Thrlax, un intrépide dragon de foudre trop jeune pour avoir appris la prudence, fut le premier à quitter les rangs de l'armée insurgée pour fondre directement sur le Titanide Berserker, en quête sans doute d'une victoire glorieuse à rattacher à son nom. L'explosion aveuglante parvint au camp de Morgoth bien avant le coup de tonnerre, mais si la décharge avait fauché quelques humanoïdes accrochés aux basques du démon rougeâtre, celui-ci avait paré le coup de son bouclier magique, qui avait résisté sans difficulté. N'écoutant que sa soif de gloire, le reptile n'en continua pas moins sa course, gueule béante, et fut cueilli sèchement par un monumental coup de massue, et son corps disloqué fut projeté parmi les rangs des gobelins hilares, bien que nombre d'entre eux eussent été écrasés sous les anneaux désarticulés du dragon.

Ce premier succès donna du courage aux partisans du Magiocrate, dont une compagnie de cavaliers accompagnée d'un groupe d'orcs particulièrement véloces et assoiffés de sang déboula depuis une crête sur un carré de piquiers qui, pris au dépourvu, n'eurent que le temps de mettre en pratique leurs réflexes militaires, qui consistaient à former une tortue hérissée de lances parfaitement parallèles. Emportés par leur élan, les assaillants s'y empalèrent en nombre avant de briser les rangs des défenseurs, qui alors jetèrent bas leurs armes encombrantes pour tirer les glaives du fourreau. D'autres fantassins de première ligne vinrent alors leur prêter main forte, tandis que pleuvaient sur les renforts des orks une pluie de billes de plomb projetée par des frondeurs dissimulés dans un petit bois surplombant le vallon. Un, puis deux sorciers du Magiocrate se mirent en devoir de les pilonner de boules de feu pour les en débusquer, un plan qui aurait pu marcher s'il n'avait plu durant la nuit, ce qui avait rendu la végétation bien trop humide pour prendre feu. Les deux intrus furent aussitôt bombardés de pierres et de carreaux d'arbalètes qui s'écrasèrent avec de petits éclairs secs sur les invisibles boucliers magiques qui les protégeaient. Cependant, ces sortilèges n'avaient qu'une durée de vie limitée, en particulier s'ils étaient aussi rudement mis à l'épreuve, aussi les mages firent-ils retraite à une altitude plus élevée, laissant la situation au sol dégénérer en un invraisemblable chaos.

Plus à l'ouest, la cavalerie régulière de Sharaganz, menée par l'abominable Cavalier Noir, cravachait sec les croupes suantes de ses montures pour déborder le flanc occidental de Morgoth. Les frondeurs se déchaînèrent sur eux, et bien que certains chevaliers fussent désarçonnés, ce ne fut pas suffisant pour briser l'assaut avant que la marée n'atteigne l'infanterie, retranchée sur la ligne séparant deux collines jumelles. Les fantassins de la première armée tinrent bon tout d'abord, saignant les chevaux de leurs assaillants et mettant à terre bien des preux trop lents, mais bientôt les sabres des cavaliers furent assistés dans leur besogne par les salves mortelles d'une douzaine de mages volants venus soutenir l'assaut, et par le hurlement frénétique

du Cavalier Noir qui, de sa longue et lourde hache, fauchait les hommes comme on fauche les blés. Les officiers donnèrent alors l'ordre du repli, que les hommes ne se privèrent pas de suivre avec diligence et déboulant dans le vallon situé derrière. Ce faisant, ils ouvrirent une brèche dans le front de la première armée, que le Cavalier Noir perçut tout de suite. Plutôt que de poursuivre la piétaille, il sonna le rassemblement des troupes à portée, et exhorta ses hommes à lancer une charge afin d'achever la dislocation de la ligne de ses ennemis. Suivi de cent ou deux cents preux en file étroite, il déboula alors à toute allure, écrasant la résistance des maigres troupes situées à cet endroit, traversa une dépression et fonça droit vers une colline un peu plus élevée que les autres, afin de bénéficier d'une vue dégagée de la situation. Le concept de peur lui était-il encore familier, à ce personnage maudit à l'âme souillée par l'anneau ? S'il en était capable, c'était le moment d'en éprouver. De son promontoire en effet, il vit les hommes qu'il croyait avoir vaincus refermer leurs rangs sur son passage, et devant lui, une troupe de réserve fraîche, des piquiers lourds en armures impénétrables qui montaient à sa rencontre. Dans le ciel, les dragons venaient de faire leur apparition, et cerclaient maintenant autour de lui, tandis que la cavalerie de Morgoth, sans se presser outre mesure, approchait au trot, menée par le paladin Marken-Willnar Von Drakenströhm dans sa terrible armure à la couleur du basalte. C'était un piège !

Cependant, à l'autre bout du champ de bataille, la marée des araignées grises déboulait à une vitesse surprenante sur la pourrissante division des guerriers disparus, on aurait dit un panier de fruits trop longtemps négligés disparaissant sous un tapis de moisissures. Le choc fut d'une grande brutalité, chélicères contre boucliers, mandibules contre casques, thorax chitineux contre mâchoires dégarnies de chair, et sous l'assaut furieux des monstrueux arthropodes, les rangs noirs et serrés des cadavres ambulants, épaule contre épaule, parurent se soulever, se couvrir de cloques et de pustules, puis éclater, se déliter... la vitesse supérieure des grandes araignées faisaient des ravage parmi les rangées stupides des combattants trépassés. Qu'une patte articulée tombe sous les coups des hachoirs ébréchés, et dix autres sortaient de la nuée diffuse, et cent yeux impavides de laque noire apparaissaient parmi la toison immonde de la foisonnante fratrie arachnéenne.

Le Cavalier Noir n'était pas du genre à se rendre. Tous ses hommes étaient tombés autour de lui, criblés de flèches et percés de lances, et leurs montures gisaient alentour, les membres brisés, implorant qu'on mette fin à leur calvaire. Mais la hache du Cavalier Noir vrombissait toujours autour de lui, rappelant aux imprudents qu'il était le maître de sa destinée, et les pauvres projectiles des archers, frondeurs et arbalétriers ne pénétraient guère son armure. Alors, les rangs des soldats s'écartèrent, et Mark parut, gravissant la pente avec assurance, vivante incarnation de la virilité martiale. De son immense épée flamboyante de sainteté, il salua le guerrier maléfique dont la cape de fuligine partait en lambeaux, et le guerrier lui répondit de même. Ils marchèrent l'un vers l'autre, sous les yeux de centaines de soldats assemblés pour assister à un duel de légende, et à l'instant où un premier coup de tonnerre retentit dans le ciel, les armes se rencontrèrent. Mark envoya un coup de taille à son adversaire, qui le bloqua avec le manche de sa hache avant de riposter d'un coup de taille tout semblable, propre à fracasser les montagnes, qui ne rencontra que la tourbe du monticule. Il s'en défit presque aussitôt pour porter un deuxième coup au paladin, qui se baissa pour l'esquiver et se fendit, mais pour n'empaler que la cape noire flottant au vent. Il se releva en parant sans difficulté un coup de bûcheron, et avec l'assurance que donne le bon droit, porta un coup oblique, en appuyant de toutes ses forces. Là encore, le long manche métallique de la hache noire fut d'une grande aide pour la parade, mais le Cavalier Noir parut un instant ébranlé

par la puissance du coup. Mark en profita pour écraser le genou du spectre de son talon chaussé de fer, et se redressant, s'apprêta à achever la besogne en le pourfendant d'un coup vertical aidé du poids de la sainte lame. Soudain, alors que tout semblait perdu pour lui, le maléfique séide du Magiocrate leva son poing, à une phalange duquel brillait l'anneau fatal qui lui conférait son pouvoir. Une décharge d'éclairs, semblable à un fouet, cingla le paladin qui fut repoussé à plusieurs pas, sans toutefois mettre genoux en terre. Le noir ennemi eut toutefois le temps de se relever et de fondre sur lui en poussant un hululement furieux. Sans faiblir, le chevalier du Cœur d'Azur monta à sa rencontre, et les deux fers se croisèrent une nouvelle fois. Un éclair muet éclaira la scène, comme si les dieux avaient voulu montrer à tous cet instant précis. Lorsque le tonnerre parvint enfin à la colline, le Cavalier Noir s'était effondré sur lui-même, les mains vissées sur l'épée bénie du paladin dont, de son torse, seule dépassait la large poignée. Le sombre séide recula de quelques pas, tomba en rampant parmi la lande rase, puis se retourna, et leva une dernière fois le poing au ciel. Durant une fraction de seconde, la flamme maléfique de l'anneau fut ravivée, juste avant qu'en un claquement d'ailes, la gueule d'un dragon ne tombe du ciel pour emporter le bras du Cavalier Noir, qui à cet instant, tomba en poussière. Mark observa un instant le vol du jeune reptile se dirigeant vers l'est puis, fourbu mais trop fier pour en faire étalage devant ses hommes, redescendit retrouver sa monture, et traversant les rangs des soldats pétris d'admiration avec une bien légitime fierté, les exhorta à la charge.

Malgré cent flèches fichées dans sa peau squameuse, le Titanide, fou de rage, semblait au sommet de sa puissance destructrice, tuant dix hommes à chaque moulinet de son effrayante massue. À chaque pas, la terre tremblait, à chaque coup, elle se fissurait et partait en lambeaux. Il se contentait de tracer sa route imperturbable parmi le cœur du dispositif de Morgoth, laissant un sillage de cadavres à peine reconnaissables. Les yeux fous du monstre roulaient dans ses orbites, et même ses alliés n'osaient plus s'en approcher. Sarlander l'elfe et le nain Ghibli, consternés, voyaient s'approcher la dévastation en marche. Les yeux ! Parbleu, c'était le point faible des créatures les plus puissantes. L'elfe démonta alors, s'attirant des regards fort étonnés de la part de son compagnon, et, chose étonnante, il tira calmement l'arc qu'il tenait sur son dos, le banda avec art, et encocha une flèche. Des millénaires de tradition elfique coulaient dans ses veines, un héritage remontant aux premiers temps du monde, quand pour la première fois un elfe avait plié une jeune branche pour y tendre le boyau d'un animal, une époque où les hommes ne peuplaient pas encore le monde. Sarlander venait d'une famille d'archers légendaires, tout enfant encore, il en avait appris plus sur cet art que n'importe quel maître d'armes humain. D'un geste parfait, il visa l'œil gauche Titanide, et sans qu'on pût voir qu'il avait relâché ses doigts, la flèche partit, droite comme la justice. Et elle manqua son but de tellement loin que c'en était admirable. Elle serait probablement en orbite à l'heure qu'il est si un malheureux volatile, un pigeon de la variété des corniauds, n'avait eu la mauvaise idée de traverser le champ de bataille ce matin-là, à basse altitude. L'oiseau mortellement transpercé chut mollement en une volte gracieuse et spiralante, entraînant derrière lui une pluie de plumes qui entra soudain dans le champ de vision assez réduit du Titanide. Surpris, il se retourna un peu trop vite, et son pied dérapa dans un trou boueux. Il s'effondra alors dans un fracas mémorable. Ghibli et Sarlander, sans attendre, sortirent leurs haches qui vrombirent de conserve, et se jetèrent sus au géant avant qu'il ne se relève, imités en cela par toute l'infanterie de la première armée, avide de vengeance.

Parmi les défenseurs de Sharaganz, ceux qui avaient cru Morgoth et ses sorciers inactifs durent vite déchanter. Les pourpres invocateurs, se voyant dépassés par les légions arachnéennes,

avaient mis au point une contre-attaque tirant parti des faiblesses de leurs ennemis et des points forts de leurs troupes. Évoquant les esprits qui contrôlent le climat, ils avaient, peu à peu, perverti les nuées surplombant le champ de bataille, détourné les vents des montagnes voisines, et suscité des intempéries spectaculaires. En quelques minutes, la température chut d'une quinzaine de degrés, et les rafales furieuses qui maintenant agitaient le manteau nuageux jusque-là placide commençaient à se charger, en altitude, de lourds rideaux de neige et de grêle. Insensiblement, les mouvements des araignées, des animaux à sang froid, se firent plus lents, alors que les morts-vivants ne semblaient nullement gênés par le mauvais temps. Bientôt, la marée des immondes bêtes dut refluer devant l'inflexible acharnement des guerriers défunts. Morgoth en était à ce point lorsqu'un dragon le survola, un jeune dragon de foudre à en juger par sa taille, et se posa à son côté. Le reptile ouvrit la gueule sans un son, à l'intérieur brillait un anneau minuscule, parmi une cendre noire et grasse.

« Enfin, voici l'heure de parachever notre plan ! »

Et aussitôt, le général fit signe de rassembler la véloce cavalerie squelette et toutes les unités régulières qui étaient à portée de voix. Tandis que les troupes à pied contenaient la gent arachnide, il fit mettre, fonte contre fonte, tous ses cavaliers et lui-même à l'intérieur d'un périmètre réduit, à la périphérie duquel se placèrent quelques-uns des meilleurs Jurateurs de Zod. Ils se mirent aussitôt à marmonner un sortilège qui ne tarda pas à redescendre sur la petite troupe en une pluie fine d'étincelles. Rien ne sembla se passer tout d'abord, mais lorsqu'ils voulurent bouger, les cavaliers constatèrent qu'eux et leurs montures apparaissaient maintenant flous, comme indécis sur la position qui était réellement la leur. Et sans attendre, Morgoth sonna l'assaut, et partit droit vers le coin est de la muraille de Sharaganz, et ce à une allure surnaturelle. Même ceux qui n'étaient pas familiers de la magie comprirent qu'il était l'objet d'un sortilège de rapidité, qui les englobaient tous. Ils suivirent alors la cape pourpre du sorcier qu'ils rattrapèrent à leur grande joie, grisés qu'ils étaient par leur vitesse. Ils passèrent devant les défenseurs de la tour nord-est, trop vite pour qu'aucun n'ait le temps d'ajuster un coup au but, et s'éloignèrent jusqu'à un carrefour marqué d'un grand dolmen, où traditionnellement faisaient halte les marchands et les pèlerins de l'Est avant de pénétrer dans la légendaire cité. Les clameurs de la bataille étaient déjà loin derrière eux, et les combattants invisibles derrière l'écran des murailles. Morgoth fuyait-il ? C'est avec un certain soulagement qu'ils le virent obliquer, prendre la route de la cité, la route de la grande porte semi-circulaire, au trot d'abord, puis au triple galop. Qu'espérait-il ? Comme les trois autres qui étaient les seules entrées de Sharaganz, elle était plus qu'un tas de fer et de bois, c'était en plus un indestructible entrelacs de sortilèges défensifs, de démons protecteurs et de conjurations temporelles. De l'avis général, lorsque Sharaganz et ses murailles seraient tombées en poussière depuis des siècles, ses portes se dresseraient encore au milieu du désert, ultime et dérisoire témoignage de la grandeur passée de cette cité des mages et de la vanité des entreprises humaines.

Mais à un signe du sorcier, chose incroyable, les portes s'entrouvrirent, au grand désarroi des défenseurs qui virent bientôt s'engouffrer dans la brèche la horde furieuse des cavaliers de Morgoth, à la suite de leur maître. Horreur ! Le sorcier renégat était dans les murs, alors que l'armée était au dehors… Voyant cela, bien des défenseurs de Sharaganz comprirent que l'affaire était perdue, et se débandèrent sans demander leur reste, abandonnant armes et uniformes dans les bouches d'égouts pour se fondre dans la masse des civils terrorisés. Tandis que les squelettes montés sabraient les quelques défenseurs de la grande place derrière la porte, Monastorio s'enquit des raisons de ce miracle.

— Le capitaine responsable de cette porte avait un compte à régler avec son supérieur, une affaire d'infortune conjugale, je crois. Il a été aisé de lui faire comprendre la justesse de notre cause.
— Ah.
— D'autant plus qu'il était aussi amateur de paupiettes.
— Ouais... Je suppose qu'on file au palais.
— Non, toi et Piété, vous filez vers la porte nord, et vous vous rendez maîtres des murailles. Éliminez toute résistance dans la ville, profitez de notre avantage et faites vite, je ne veux pas que ça traîne. Je dois aller seul au palais pour faire ce qui doit être fait.
— Sans escorte ?
— Je n'ai pas besoin d'escorte, mais j'ai besoin d'un témoin. Clibanios, suis-moi. Quoi qu'il puisse advenir, quelqu'un doit voir et entende ce qui va se passer.

XII.8 La dernière tétine

« Les Tayû à trois monme sont à Shimabara comme les sakura du Shitennoji » disait le moine de Wakishimaru. Et nul ne comprit jamais ce qu'il entendait par là.

(Saikikoo, Le grand miroir de l'amour chat – Amours des gouttières)

Exhortés par leurs officiers, les troupes loyalistes reculèrent jusqu'à se trouver sous le couvert de la muraille. Le combat semblait sur le point de s'achever par la victoire des insurgés lorsque les défenseurs de Sharaganz lancèrent sur le champ de bataille un régiment de la milice municipale, des soldats d'une qualité toute relative que les nécromants du Magiocrate avaient transformés, à force d'invocations et de potions, en bêtes de guerre écumantes et hurlantes. Pour ne rien arranger, c'est à ce moment que les tératologues de l'institut royal libérèrent les vermicules, des créatures immondes et blafardes échappées de quelque plan élémentaire, et que l'on avait un temps ambitionné de dresser pour la guerre. De fait, deux centaines de ces asticots géants et aveugles, longs chacun comme trois chevaux, s'envolèrent (car la gravité n'avait nulle prise sur leurs corps constitués d'une matière étrangère) vers l'endroit d'où s'élevaient le fracas des armes et les cris des mourants, non sans avoir auparavant dévoré quelques tératologues et pas mal d'habitants de Sharaganz qui avaient le tort de traîner dans les rues. Et ceux des hommes qui s'intéressaient à la science tactique louèrent alors la prévoyance de Morgoth, qui avait pris soin de conserver jusque-là en réserve ses terribles dragons. Les cieux gris de neige ne furent pas longs à se noircir de corps serpentins enlacés en mortelles et lascives étreintes.

Et insensiblement, la bataille majestueuse en arriva au point où les plans des généraux ne sont plus que torchons de papier depuis longtemps oubliés, où les unités les mieux constituées rompent leurs rangs, où l'on peine à trouver un bouclier qui n'ait pris vingt bosses, un fil d'épée qui n'ait pris dix ébréchures, où le fils de baron et le fils d'esclave se battent dos-à-dos en se jurant amitié éternelle, où l'archer prend le glaive, où le lancier à cheval se retrouve piéton et brandit la masse prise à un cadavre. Les uniformes déchirés et les insignes couverts de boue n'étaient plus guère lisibles, et tant était grande la confusion que le cri le plus souvent entendu sur champ de bataille était « Eh, toi, ami ou ennemi ? » Généralement, on répondait « Ami », la guerre est affaire bien assez dangereuse comme ça.

Mark était resté bien en arrière de l'endroit où se déroulaient ces combats, non par lâcheté, mais parce qu'il avait pris un mauvais coup. Il se releva et se décrotta un peu. Tout compte

fait, cette charge héroïque contre les orks du chaos retranchés derrière les chevaux de frise n'avait peut-être pas été une si bonne idée que ça. Combien de temps était-il resté sonné ? Allons bon, voilà qu'il neigeait, en cette saison. Et ces cons d'écolos qui bassinaient tout le monde avec le réchauffement de la couche d'ozone !

— Ouf, j'ai bien cru que cette fois, j'allais y passer. Holà, mademoiselle, vous devriez vous mettre à couvert. Un champ de bataille est un endroit dangereux pour une jeune fille.
— J'en ai pourtant visité beaucoup, il ne m'est jamais rien arrivé.
— Vous avez bien de la chance. Surtout qu'une jolie petite nana comme vous au milieu de soudards avinés, si j'en crois mon expérience de ces choses... Dites-moi, auriez-vous vu mon destrier dans les parages ? C'est un noble destrier de guerre, tout carapaçonné, ou caparaçonné, je ne me souviens jamais comment on dit...
— Je crois qu'il est là-bas, derrière l'arbre mort.
— Ah, bien. C'est un joli pendentif que vous avez là, on dirait une sorte de tétine, non ? C'est en argent ?
— C'est du toc.
— Tant mieux, l'endroit est mal choisi pour sortir les bijoux. Ah mais j'y suis, vous devez être un de ces jeunes qui traînent dans les cimetières la nuit, qui lisent de la poésie morbide et qui écoutent de la musique de cinglé ! Je dis ça à cause des fringues et du maquillage. Sans vouloir vous vexer.
— Je devrais plutôt être flattée que vous me trouviez jeune. C'est bien votre cheval là ?
— C'était. Eh bien, on dirait que la pauvre rosse a couru son dernier galop. Eh mais... c'est qu'il porte mon armure sur le dos, ce macchabée ! On dirait qu'il y a une justice en ce monde, son larcin ne lui aura pas porté chance, à ce pauvre type.

Puis Mark aperçut le visage du pauvre type en question.

— Oh.
— Ben oui.
— Finalement, elle n'était pas si solide que ça, cette armure.
— Ce sont des choses qui arrivent.

Mark se retourna. La jeune fille en noir se dandinait sur ses bottines à talons et arborait un sourire un peu pincé. Il aperçut dans les tréfonds de son regard l'éclat sinistre d'une étoile mourante.

— Vous avez visité beaucoup de champs de bataille, hein ?
— Je crois bien les avoir tous vus.
— Et elles sont où les Walkyries ?
— J'ai pensé qu'entre vieilles connaissances, on pouvait s'arranger à la bonne franquette. Mais si vous y tenez absolument, je peux vous faire le truc des Walkyries, effectivement.
— Bah, ça ira comme ça, pas de chichis entre nous.

Il prit sans trembler la main qu'elle lui tendit. Il crut entendre le froissement des ailes d'un pigeon, ou de quelque autre volatile. L'univers s'évanouit peu à peu autour d'eux, montagne après montagne, arbre après arbre, jusqu'à ne se réduire qu'à un assez mince chemin.

— Sinon, vous faites quelque chose après le boulot ? Non parce que je me disais, si vous connaissez une bonne taverne dans le coin, on pourrait faire plus ample...
— Enlevez votre main de là.
— Oh pardon. Je disais, s'il y a une taverne, on pourrait s'en...
— Elle y est toujours.

— Désolé, je suis parfois distrait.

XII.9 Deux archimages et neuf anneaux

Servir le Shogun est un honneur, mais aussi une lourde charge. Kurumada Buichi, s'en revenant du sanctuaire de Nijinoshima après avoir tranché les têtes de trois condamnés, avisa une paysanne qui vendait, sur le bord de la route, des champignons gonji de toute beauté. Il lui en acheta alors pour cinq monmes et deux bu. Et qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

(Matsuda Raymond, Hakagure)

Une pluie de sortilèges défensifs s'abattit sur Morgoth lorsqu'il posa le pied sur la première marche du grand escalier, mais s'il ralentit, il ne s'arrêta pas pour autant, poursuivant son chemin avec obstination. Quelques habitants de Sharaganz étaient sortis, médusés, pour assister au spectacle, et voyant la longue cape rouge voler nerveusement, les plus avisés se dirent qu'il allait y avoir du vilain, que ça risquait de se mesurer sur l'échelle de Richter et qu'il était grand temps de mettre quelques lieues entre eux et le palais de Tokayan.

La pluie de magie se calma lorsqu'il franchit le seuil du portail monumental, pour découvrir devant lui le large pont de pierre, simple table grise sans balustrade ni garde-fou d'aucune sorte, qui se déroulait jusqu'au palais. On eût dit quatre mauvais corbeaux perchés sur la branche d'un arbre, les quatre cavaliers noirs assemblés pour garder le domaine du Magiocrate. Ils attendirent, immobiles, que Morgoth se fût avancé jusqu'au milieu du pont environ, puis tels un vol de morbides volatiles, déployèrent leurs haillons dilacérés et crasseux avant de laisser libre cours, tous ensemble, à leurs terribles pouvoirs de destruction. Mais l'archimage pourpre n'avait rien d'un novice, et à son appel, ses propres sortilèges de protection se déclenchèrent. L'éclair de l'un des guerriers maudits fendit l'air pour se fendre en deux devant le nécromant, l'enveloppant d'une cage lumineuse et arachnéenne l'espace d'un instant. Les noirs tentacules d'une magie déliquescente cinglèrent ensuite la position de Morgoth, mais ne trouvèrent aucune cible, car il s'était transporté par magie de quelques mètres sur sa gauche. L'onde de choc envoyée par le troisième se brisa à la surface d'une bulle dorée qui clignota un instant avant de s'évanouir. Le quatrième en était encore à invoquer un parti de guerriers spectraux lorsque vint la contre-attaque de l'archimage.

Il ne fit qu'un geste, l'air vibra d'une énergie colossale, et les quatre carcasses pourrissantes des cavaliers noirs furent projetées contre les murs de la forteresse. Ils retombèrent, brisés, dans un bruit grotesque de casseroles vides, et tous quatre tombèrent en poussière à cet instant. Ainsi, Morgoth l'Empaleur récupéra-t-il quatre des neuf anneaux, en plus des trois qu'il possédait déjà. Il en rangea six dans sa petite bourse de fuligine qu'il portait autour du cou, et les contempla un instant avant de resserrer le lacet. Puis il leva les yeux au ciel, et vit le vortex des nuages tourbillonner autour du palais. Il s'éveillait, l'Anneau ancien, et à son appel accouraient les effluves méphitiques de la magie noire. Il savait qu'en ce moment, depuis le Panthéon jusqu'au Pandémonium, on sonnait les cloches de l'apocalypse, les Dieux et les Démons, à leur tour, n'allaient pas tarder à intervenir. Il fallait agir vite, avant que tout ne se complique.

L'immense porte à doubles battants vola en éclats et ses fragments calcinés s'éparpillèrent parmi les délicates soieries, les tapisseries vénérables et les courtisans affolés aux robes froufroutantes. Lorsqu'il pénétra dans l'édifice, Morgoth n'était déjà qu'une pure silhouette rouge

et noire vibrant de remous et de courants magiques, dans laquelle on peinait à reconnaître un homme. Avant que les gardes royaux postés sur les balustrades de bois précieux n'aient le temps d'activer leurs arbalètes ou leurs bâtons d'assaut, Morgoth lança sur eux son pouvoir mystique décuplé par l'anneau vert qui pulsait à son doigt comme une sangsue immonde. Derrière lui venait Clibanios, timide, s'excusant presque de tant de brutalité. Ils gravirent quatre à quatre les marches de porphyre du grand escalier, portés par un élan irrésistible, et bientôt, ils disparurent à la vue des simples mortels.

Athanazagorias Dumblefoot attendait paisiblement, debout devant la fenêtre ronde, non loin de son Distillateur, vêtu d'une simple robe noire fendue en deux par le triangle blanc de sa longue barbe de patriarche.

— Ainsi donc, tu es venu à moi, mon jeune disciple. Viens, approche, n'aie pas peur.

— Je crois, mon maître, que dans la présente situation, il serait peu approprié de ma part d'avoir peur. Savez-vous que mes armées assiègent votre cité ? Et la situation sur le champ de bataille n'est guère à votre avantage, je crois.

— Péripétie que cela, vous le savez bien mon ami, laissons donc ces nigauds sans importance s'éventrer pour des histoires d'honneur, de gloire, de basse politique et de fil à rôti. Le véritable nœud de l'affaire se dénouera ici, la véritable bataille ne comptera que deux combattants.

— Tout est dit alors, à quoi bon souiller ce moment de vaines paroles. Affrontons-nous, et que le plus fort triomphe.

— Croyez-vous que ce soit réellement nécessaire ? Il y a un compromis à trouver, Morgoth, j'en suis convaincu. Dans le fond, il n'y a aucune raison de nous opposer l'un à l'autre.

— Vous désirez ardemment le pouvoir de l'Anneau d'Anéantissement, et pour cette raison, vous êtes l'ennemi de tout ce qui vit, ce qui m'inclut. Qu'avez-vous à en dire ?

— J'en dis, mon ami, que vous confondez l'Anneau avec son funeste pouvoir de corruption. Mais si je vous disais que j'ai découvert le moyen d'avoir le pouvoir sans les effets néfastes, que diriez vous ?

— Je dirais que vous vous illusionnez, et que vous n'êtes pas le premier dans ce cas. Mais je vous écoute tout de même, quel est ce moyen ?

— Ah, bien, vous êtes raisonnable. Voyez, avancez un peu et observez la machine située dans la fosse, juste là.

— Xy ! Abominable scélérat, je vous ferai rengorger de votre… morgue… vil grigou, imposteur, malappris, troufignon, oryctérope, cognassier, entéléchie, babiroussa énantiomérique ! Ah, les mots me manquent, monsieur, pour qualifier votre… Vous êtes très méchant !

— Tout juste. Rassurez-vous, votre mie ne souffre pas. Pas autant que je le souhaiterais. Vous connaissez ce dispositif, bien sûr, c'est vous qui l'avez mis au point. Il sert à extraire l'énergie des démons pour alimenter le distillateur, mais peut aussi prendre celle des créatures saintes. Et nulle créature n'est en ce monde plus sainte et pure que Xyixiant'h, le légendaire dragon iridié. En utilisant le fluide béni jailli des entrailles de votre épouse, je rassemblerai les fragments de l'Anneau, mais comme son âme d'une ineffable bonté y sera emprisonnée, elle corrompra à jamais la corruption elle-même.

— Vous êtes un dément.

— Mais pas du tout, voyons. Songez qu'armés de cet anneau, délivré des putrides réminiscences de Skelos et de quelques autres porteurs aussi peu recommandables, nous pourrons sans peine étendre notre puissance sur ce continent. Nous pourrions sans effort balayer la Reine Noire et ses minions, et par la suite, nous attaquer à la succube, nous pourrions interdire à tout jamais aux dieux et aux démons de régir la destinée des hommes, nous pourrions bâtir

un empire plus puissant et glorieux que tout ce que la Terre a connu jusqu'ici. Et pourquoi nous arrêter à la Terre ? Les cieux nous attendent, Morgoth, je sais que vous vous intéressez à la question tout comme moi... Et pour ça, je n'ai besoin que de votre aide, et des anneaux en votre possession.
— Il suffit, j'en ai assez entendu. Et si jamais j'ai eu des doutes sur votre convoitise de l'Anneau, vous venez de les dissiper. Libérez mon épouse et rendez-vous, vous aurez la vie sauve. Et surtout, donnez-moi ces anneaux !
— Jamais ! Ah, mon jeune ami, comme je le craignais, vous n'entendez point la voix de la raison. Quelle tristesse, vraiment, que de devoir en arriver là, mais soit... Il est temps pour vous de payer votre manque total de lucidité !

Et le sinistre vieillard, sur la face duquel avait depuis longtemps disparu le masque hypocrite de la bonté, tendit devant lui ses deux mains paresseusement ouvertes pour foudroyer Morgoth.

XII.10 La bataille s'achève

Le bushi Takada Shinobu était célèbre en son temps pour avoir abusé de sa vieille mère, tué son demi-frère pour lui voler vingt bu, tranché la tête d'un camarade qui l'accusait – à juste titre – d'avoir triché aux cartes, rançonné les paysans de trois villages, empoisonné son maître et causé la perte du fils de celui-ci en répandant sur son compte des rumeurs scandaleuses, fui lâchement les lieux des trois batailles auxquelles il avait été convié avant même que les sabres n'aient été sortis du fourreau, pillé un monastère et brûlé les bonzes après leur avoir promis de leur laisser la vie sauve, tranché les mains d'une mendiante par amusement, et menti à ses propres fils jusque sur son lit de mort. Je ne suis pas convaincu qu'il ait parfaitement saisi l'esprit du bushido.

(Matsuda Raymond, Hakagure)

Sarlander se fendit et porta l'estocade, ce qui n'était d'ailleurs pas aisé avec une hache de guerre, au gnoberling hideux qui lui faisait face, lequel ramassa ses boyaux et jugea utile d'aller prendre des vacances sous d'autres latitudes. Avec son ami Ghibli qui se battait non loin, il pratiquait une sorte de concours, énonçant fièrement le nombre de ses victoires à chaque ennemi tué.
— Soixante-huit !
— Tricheur, il n'est pas mort, regarde-le, il galope comme un jeune homme partant rejoindre sa belle qui lui aurait promis de lui montrer son pilou-pilou.
— À ce compte-là, je dois remettre en cause ta victoire sur ce piquier que tu as occis tantôt dans le feu de l'action.
— Eh bien quoi, il est mort.
— Bien que ceci ne fût jamais stipulé clairement dans notre accord, il me semblait naturel de ne considérer que les ENNEMIS que l'on a tués.
— Oh, ça va, l'erreur est naine. C'est pas le premier ni le dernier à tomber victime d'un tir ami. Soixante-dix-sept ! Ah, si j'avais su, plutôt que l'infanterie, je me serais engagé dans la marine, pour sûr !
— Les marches y sont moins longues, dit-on.
— Dans la marine, oui, on peut naviguer sur les sept mers.
— Dans la marine, viens protéger la mère Patrie.

— Dans la marine, viens rejoindre tes copains, mec.
— Dans la marine, dans la marine. Eh, mais où courent-ils, tous ces marauds ?
— C'est vrai que l'ennemi se fait rare, se seraient-ils effarouchés à la vue de nos trémoussements ? Mais non ma foi, on dirait plutôt qu'ils ont décidé de rejoindre leurs officiers, qui se sont discrètement éclipsés. Une attitude raisonnable, si tu veux mon avis. Et cela fait bien nos affaires en prime, il ne reste plus qu'à mettre le siège devant les remparts, mais je doute qu'on nous résiste longtemps.
— Si tu prêtais plus d'attention au déroulement de la bataille, tu verrais qu'on se bat déjà furieusement sur les chemins de ronde. Vois, cette silhouette reconnaissable entre toutes, c'est l'ami Piété.
— Ou alors c'en est un autre qui se bat à quatre bras. En tout cas, le voilà disqualifié pour notre concours, car il dispose d'un avantage déloyal. Et là, voici Monastorio, venant à la tête d'un parti de trépassés. Ils ne vont pas tarder à prendre la barbacane, si je ne me trompe pas.
— Quoi, sans nous ? Les malotrus !
— Oui, ça ne se passera pas comme ça. On ne va pas se laisser doubler par ces deux peintres, tout de même. Holà, les braves, rassemblement ! Par les mânes de Saint Bazton, prenez pics et fourches, que ceux qui ont perdu une main ou un pied cessent de geindre comme des mauviettes et nous suivent comme ils peuvent, en boitillant s'il le faut, il est temps d'achever cette bataille par un coup d'éclat ! Tous à la porte, et hardi !

Et c'est ainsi que, suivant un nain et un elfe, l'armée de Morgoth se lança à l'assaut de la Porte du Nord.

XII.11 L'Anneau

Jardins de Kyoto
Quand fleurit le cerisier
C'est trop d'la balle !

(Nanase Noburo, anthologie)

Pouf pouf pshit, fit Athanazagorias Dumblefoot du bout de ses longs doigts crochus.

— Euh… Ah, c'est embarrassant, ça. Ne bougez pas, je la refais, euh… Et maintenant, tu vas mourir !

Bzz… T'hpouf.

— Eh bien, mon maître, auriez-vous un imprévu ? demanda Morgoth tout en approchant du vieux mage désorienté.
— Mais non, que croyez-v… euh…
— Non seulement vous avez perdu la raison, mais j'ai l'impression que vos facultés de raisonnement aussi sont atteintes par les ravages de la vieillesse. Alors ma propre femme vient vous voir, vous l'utilisez sur la machine que j'ai personnellement mise au point, et vous ne vous doutez pas une seule seconde que ça pourrait être un piège ?
— Hein ?

Morgoth tendit la main, et deux éclairs pourpres en jaillirent en direction de la poitrine du vieillard qui tressauta, aux prises avec une douleur inextinguible. Il s'effondra à genoux, peinant d'ailleurs à se maintenir dans cette position, et vit son disciple venir à lui.

— Vous êtes un vieux fou. Vous pensiez que la machine prendrait les pouvoirs de Xyixant'h pour vous les donner, mais c'est exactement l'inverse qui s'est produit, et maintenant vous voici réduit à l'impuissance. Vos anneaux sont à moi maintenant.
— Ne fais pas ça ! Si tu réunis les anneaux, la déesse du chaos étendra son empire sur la terre pour des siècles. Plus rien ne pourra l'empêcher !
— Nyshra ? Mais de quoi me parles-tu, vieille baderne ? Je me fous pas mal de Nyshra ou de Naong et leurs manigances me sont indifférentes.
— Mais alors, qui sers-tu ?
— Morgoth. Je n'ai jamais servi que Morgoth !

Les anneaux maudits se dévissèrent des doigts crispés du vieux mage en sueur. Un éclair, plus puissant que le précédent, l'enveloppa alors, le souleva et le projeta violemment au travers de la baie vitrée. Son corps sec s'écrasa sur le toit de la salle de bal, vingt pas en contrebas.

« Amateur. »

Dans sa main droite gantée de noir, Morgoth tenait maintenant réunis les neuf anneaux. Par la fenêtre brisée pénétrait une brise calme et glaciale. On eût dit que, de peur de brusquer les choses, les dieux avaient mis un terme aux intempéries pour mieux entendre ce qui allait se dérouler.

Écrasé sous le poids d'une destinée écrite des millénaires avant sa naissance, le sorcier rouge gravit les marches menant au Distillateur. Une douleur dans sa paume lui apprit que l'Anneau avait accédé à un état supérieur d'activité, après des années de torpeur. Il ne se fit pas prier pour se débarrasser des neuf orbes de lumière vibrante, il les disposa, l'une après l'autre, dans les alvéoles du grand cercle de pierre, de plus en plus vite, comme consumé par l'urgence. Mais aurait-il la force de résister, là où tant d'autres avaient succombé ? La liste des victimes de l'anneau était longue, et comportait quelques sorciers bien plus doués que lui-même. Non, il fallait chasser ces vilaines pensées et se concentrer sur le plan, rien que le plan.

Lorsque le neuvième anneau fut en place, les rainures complexes s'emplirent de flots de lumière, qui se mêlèrent en un tourbillon d'énergie d'une puissance quasi-divine. Et au milieu de ce maelström de sorcellerie impie, palpitait déjà la forme, immonde et pourtant si belle, de l'Anneau d'Anéantissement. Et soudain, tout fut clair pour Morgoth, cette pulsation si familière, cela faisait longtemps qu'elle habitait son âme, qu'elle hantait ces rêves oubliés dès le réveil. Tout allait de plus en plus vite, et tout était de plus en plus facile depuis qu'il l'avait entrevu, il n'avait qu'à tendre la main...

Le plan. Il se souvint du plan, il devait agir avant que la peur ne le rattrape et que l'ambition ne ruine sa volonté.

Et, rassemblant tout ce qu'il lui restait d'humanité, il plongea la main dans la cavité maintenant zébrée d'éclairs, et banda ses muscles pour résister à la douleur qui allait l'envahir. Mais il n'y eut pas de douleur, au contraire. Le long de son bras remontèrent, empruntant lascivement le réseau des veines et des nerfs, les serpents tentateurs d'un plaisir inconnu. L'Anneau n'avait pas encore tout à fait pris corps, mais il proposait déjà ses pactes fous et secrets, ses bénéfices illusoires autant qu'irrésistibles. Les trois tresses d'or, d'argent et de bronze inextricablement enlacées étaient maintenant visibles au doigt de Morgoth, il sut qu'à partir de ce moment, il ne pourrait plus ôter l'Anneau. L'aurait-il voulu qu'il ne le pouvait plus. Il ne le voulait plus. L'artefact maléfique prendrait le pas sur la volonté de l'homme, le laissant jouir de mille plaisirs inconnus. Il était l'Anneau, il possédait l'Anneau, et l'Anneau le possédait. Tel était le pacte, ensemble, ils règneraient sur le monde.

« Oublie-la », fit une voix dans sa tête.

« Oublie-la. »

« Elle n'est rien. »

« Elle est le passé, je suis ton avenir. »

Mais qui ? De qui parlait l'Anneau démoniaque ?

Morgoth ouvrit les yeux, et une étincelle de conscience s'échappa des palais d'oubli tissés par le fatal tentateur. Comment s'appelait-elle déjà ? Xyixiant'h, oui, elle était là, délivrée par Clibanios, à quelques pas de lui, poussant des cris qu'il n'entendait pas. Le pouvoir de l'Anneau la frappait de toutes ses forces encore hésitantes, mais elle ne reculait pas, recevant les décharges contre son bouclier iridescent.

Le plan.

Il se souvint du plan. Il avait failli l'oublier. Le sorcier tendit alors sa main libre vers l'autre Distillateur, l'ancien modèle, que tout le monde croyait hors d'usage. Il pesait plus lourd que dix hommes, mais le pouvoir de Morgoth était tel à cet instant qu'il n'eut qu'une pensée à lui accorder pour le déplacer jusqu'à lui. Il plongea sa deuxième main dans la cavité jumelle de la première, et avant que la chose maléfique ne réagisse, il parvint à en extraire un flot d'énergie putréfiée, qu'il fit transiter par son propre corps. Aussitôt, le vieux Distillateur se mit en marche, ses runes s'allumèrent et se mirent en correspondance avec celles de son jumeau. Répondant au tourbillon de puissance, un maelström se forma aussitôt dans la cavité. L'Anneau se révolta, animé d'une volonté propre et comprenant ce qui se passait, il tenta de couper toute relation avec ce Morgoth, mais il était trop tard : le lien intime qui avait causé la perte de tant de sorciers se retournait maintenant contre la toute-puissante source du mal, extrayant sans pitié des flots de magie pure pour alimenter la création d'une autre chose. Ruant en saccades à la manière d'un cheval n'ayant jamais connu de cavalier, il mena le corps de Morgoth au bord de la rupture, pourrissant ses sillons de noirs caillots. Rien n'y faisait cependant, et plus il s'agitait, plus Morgoth pouvait extraire de puissance pour son propre usage.

Et un deuxième anneau était en train de naître, qui déjà s'agitait. Ses pouvoirs curatifs emplissaient à leur tour les veines du sorcier, torturé par sa propre sorcellerie à un tel point que même la douleur avait disparu, laissant la place à une conscience nouvelle. Les deux forces se combattaient, et de ce combat, il était le champ de bataille, mais aussi l'arbitre. Et ce combat ne cesserait qu'avec sa mort, car à chaque fois que l'une des puissances enflerait, elle nourrirait l'autre jusqu'au rétablissement de l'égalité des forces.

Trop altéré pour jouir de son triomphe, son esprit flottant en de multiples temps et de multiples lieux, Morgoth ne se sentit même pas tomber. La tête dans le giron de sa bien-aimée, il venait d'entamer le voyage, long de plusieurs heures, qui le ramènerait du pays de la folie à celui de la raison.

Et dans la salle redevenue silencieuse, on entendit quelques accords de luth.

> *Il en est des dieux comme des hommes*
> *Qu'ils ne s'enfantent point sans douleur.*
> *S'efface le mortel Morgoth, comme*
> *Apparaît Morgoth le Seigneur.*

XII.12 Épilogue

Parce que la voie des femmes existe, la stupide espèce humaine prolifère.

(Saikaku, Le grand miroir de l'amour mâle)

Insensiblement, ces derniers mois, la clientèle du « Singe Oublieux » avait perdu de sa superbe. À la guerre civile de Gunt avait succédé la Guerre Patriotique de Libération, qui s'était soldée par la fondation de l'actuelle Drakonie. Les conflits et les intrigues avaient duré fort longtemps, attirant nombre de mercenaires et d'aventuriers – la frontière entre les deux étant bien mince – dont un des lieux de repos préféré était précisément cette agréable auberge jhoripontaise. La halte était bien connue à la ronde pour son agréable terrasse dominant la place Von Drakenströhm, sa variété surprenante de liqueurs et de bières importées de tout le Septentrion, et les histoires incroyables que le patron racontait à qui voulait l'entendre. Mais la paix était revenue, et les porteurs d'épées maudites, les chasseurs de goules, les ensorceleurs de démons, les tueurs de trolls, les bouffeurs de serpents, les pilleurs de tombes et autres riches fier-à-bras s'en étaient allés s'enivrer sous d'autres latitudes, plus fécondes en fourbes commanditaires encapuchonnés et en princesses captives. Bien sûr, Tiberius K. Redshirt, le patron, n'allait pas se plaindre du retour de la paix, il allait devoir revoir la politique commerciale de la maison, voilà tout. Mais il se désolait néanmoins de ne plus voir, parmi sa clientèle, ces démarches faussement nonchalantes, ces signes de mains furtifs, et cette lueur de sauvagerie dans l'œil de celui qui en a su, vu et fait bien plus que les autres hommes. Pour l'instant, il n'avait dans sa salle que de jeunes béjaunes se vantant d'exploits imaginaires, quand ce n'étaient pas des exploits des autres. Hier par exemple, pas moins de trois guerriers différents lui avaient affirmé avoir tranché la tête du pancrate de Pthath, chose étonnante car ces faits remontaient déjà à quelques années, à une époque où aucun d'eux n'avait plus de douze ou treize ans. Mais bon, il fallait bien que jeunesse se passe, et qu'on se dépêche de s'encanailler avant de rentrer au cabinet d'avocat de papa.

En tout cas, une chose était certaine, c'est que l'homme avec qui Tiberius discutait de ses problèmes d'impôts, accoudé au comptoir devant une chopine, ce n'était pas tout à fait ce qu'on pouvait appeler un béjaune.

— ...parce que bien sûr nous autres, dans la restauration, on est tout de suite suspects, rapport au fait qu'on est payés en liquide, résultat des courses, c'est un contrôle fiscal tous les deux ans en moyenne. Et évidemment, qui dit contrôle dit redressement, parce que pour le fisc bien sûr, les innocents, ça n'existe pas. Alors forcément, tant qu'à être redressé, autant que ce soit pour quelque chose. Il faut bien qu'on se débrouille, sinon nous autres, les petits commerçants, on serait étranglés.

— Je comprends bien.

— D'un autre côté, je me demande si c'est bien malin de ma part de te parler à toi de mes petites magouilles.

— Bof. J'ai autre chose à faire de mes journées que de compter l'or qui rentre dans les caisses du royaume. En fait, mon boulot, ce serait plutôt de le dépenser, l'or, les questions fiscales sont surtout une préoccupation de ma douce et tendre.

— Ah, c'est madame qui tient les cordons de la bourse.

— Ces questions l'ont toujours intéressée plus que moi, je les lui laisse bien volontiers.

— Et sinon, au boulot, ça va ? Ça doit être sympa, roi-dieu.

— C'est super. Passer des heures le cul vissé sur un trône en marbre, avec une couronne de trois kilos sur la tête, à ouïr les jérémiades du chef de la Guilde des Machins de Saint-Truc

les Barthas qui veut pour lui le privilège de ci ou l'exemption de ça, à calmer les féaux qui seraient prêts à s'entre-tuer par armées entières pour trois vergers et un clocher en ruine, et les archiprêtres de ceci qui ne sont pas contents que leur minaret soit moins haut que la coupole du voisin, les intermittents du spectacle, les écologistes, et les ambassadeurs, les espions, les courtisans de toutes sortes qui insistent pour avoir des charges improbables du genre « Troisième Porte-Cure-Dents d'Après-Midi ». Ah, et puis il y a aussi les paysans, ils sont marrants ceux-là. Quand c'est pas les inondations, c'est la sécheresse, quand c'est pas la sécheresse c'est les chenilles ou les charançons, la grêle, la peste porcine, le prion aphteux, les sauterelles, les coqs sodomites... Et quand, par extraordinaire, la récolte est bonne, les voilà qui se plaignent encore que les cours s'effondrent !
— Patron, un raktajinö.
— Tout de suite madame. C'est quoi au juste cette histoire de coqs sodomites, c'est pas la première fois que...

Mais brusquement, l'inversion des volailles venait de passer en toute dernière position dans les préoccupations de Morgoth. Il venait en effet de s'apercevoir que la cliente qui venait de commander, à cinquante centimètres de lui, était Condeezza Gowan, dite la Reine Noire, son ennemie jurée. Celle-ci, tout aussi éberluée, resta un instant bouche bée, avant de reculer d'un bond preste. Elle n'avait pas rajeuni depuis le temps, c'était certain, mais elle jouissait encore manifestement d'une forme physique que lui auraient enviée les guerriers les plus robustes.

Puis, elle se détendit, et un sourire sinistre se peignit sur ses traits.

— Mais ça alors, n'est-ce point sa majesté le souverain divin de Gunt que je vois là ? Pardon, de Drakonie, je m'y perds.
— J'avoue être un peu surpris de vous retrouver ici, madame, si loin de vos terres et si proche des miennes. Vous êtes en congé ?
— Vous fanfaronnez bien, mon jeune Morgoth. Mais peut-être pensiez-vous qu'en me défiant de vos sarcasmes, je ne remarquerais pas l'absence de vos anneaux de pouvoir. Votre pâleur a trahi votre peur, mon ami. Où sont-ils donc, les redoutables anneaux, à la maison ? Ah, c'est ballot ça.

Morgoth savait sa situation préoccupante. Condeezza était trop proche et trop rapide pour qu'il puisse esquisser un sortilège, et en combat, il n'avait aucune chance. Quant à compter sur sa mansuétude... L'esprit puissant du souverain analysa les options qui s'ouvraient à lui. Elle était bavarde, c'était son travers, mais il avait déjà exploité ce point faible jadis, et elle ne se laissait jamais prendre deux fois au même piège. Nul, dans l'auberge, n'était de taille à tenir tête à la Reine Noire plus d'une fraction de seconde, et de toutes les façons, il supposait que bien peu auraient sacrifié leur vie pour sauver leur roi. Il tâcha de gagner du temps, n'ayant pas d'autre option.

— Comment saviez-vous que je viendrais ici ?
— Mais je ne le savais pas, c'est ça le plus beau. Je suis venue ici en quête de quelque jeune sot prompt à prendre l'épée dans une quête illusoire, une pièce de plus dans une partie d'échecs, un rouage dans mon plan subtil et complexe destiné à vous faire baisser votre garde l'espace d'un instant. Et j'aurais été là à cet instant, prête à vous frapper. Et voilà que par un singulier raccourci, je vous surprends précisément dans la situation où je voulais vous voir, n'est-ce point cocasse ?
— Allons, allons, mes amis, vous n'allez pas vous chamailler, intervint Tiberius, un grand sourire aux lèvres. Tenez, je ne connais aucune querelle qui ne se résolve de façon civilisée autour d'une bonne chope d'hydromel des nains du Bouclier des Dieux. Allez, racontez-moi

votre histoire, mes bons clients !
— Je... euh... Notre querelle est ancienne et... euh... fit Morgoth avec son charisme habituel.
— Notre haine, aubergiste, remonte à des années, expliqua la Reine Noire après avoir humecté sa gorge rendue sèche par le ressentiment. La maîtresse de ce personnage, qui au passage se trouve être votre roi le puissant Morgoth, sa maîtresse donc me pourchassa longuement de sa vindicte cruelle, et lorsque je finis par occire cette malfaisante, son élève le plus doué a pris la relève. Mais la vendetta va prendre fin aujourd'hui, j'en fais le serment.
— Mais, ne serait-il pas profitable, pour vous deux, de déposer les armes et d'enterrer les vieilles querelles ? Vos mères ne vous ont jamais appris que la vengeance n'apportait rien de bon ?
— C'est faux. Elle occupe.
— Bon, soit. Alors, je suppose que vous allez vous battre.
— Oui, par Naong le dieu-serpent, et je vous jure que je répandrai le sang de ce... ce fourbe sur les... murs.
— Parce que, moi je dis ça, mais les murs on vient de les repeindre et on a acheté du nouveau mobilier design, alors si vous pouviez aller faire ça ailleurs...
— Je vais... écras... oooh...

La Reine Noire fut soudain prise de convulsions et de tremblements des membres, et dut bientôt s'asseoir par terre, ne supportant plus la station debout. Son visage se gonfla, ses yeux s'exorbitèrent, et elle fut alors prise de toux sifflante, puis cracha du sang. Quelques secondes plus tard, elle rampait face contre terre, dans une tentative désespérée pour reprendre le contrôle de son corps dont chaque cellule se rebellait. Sa peau se veina de violacé, tandis que ses plaintes mouraient dans sa gorge.

Elle s'immobilisa soudain, les yeux grands ouverts, fixes.

— Quel est... quel est ce maléfice ?
— Ne la touche pas, ni elle ni la chope. Ça traverse la peau, cette saleté.
— Tu as empoisonné son hydromel ?
— Yop.
— Mais, c'était la Reine Noire ! Un des plus puissants personnages de l'univers, comment as-tu réussi...
— Je suis aubergiste de niveau huit, quand même. Tiens, au fait, je me sens tout ragaillardi, tout d'un coup, comme si les cloches célestes du paradis sonnaient pour moi seul...
— Oui, c'est les XP qui tombent. Si tu continues, tu vas me rattraper.
— Ce serait bien la première ascension divine chez le tenancier d'un débit de boisson.
— Note, c'est pas si grotesque que ça paraît. Un dieu du vin, ça n'a pas trop de mal à se trouver des fidèles.
— On m'élèverait des temples cyclopéens...
— Le Cénotaphe Rhomboïdal de Tiberius...
— Et sa statue chryséléphantine ! Je veux absolument une statue chryséléphantine. Ah, là là, qu'est-ce qu'on raconte comme conneries après trois bières.

Ils contemplèrent encore une fois, avec une compassion assez modérée, le cadavre de la Reine Noire à leurs pieds.

— Vertu aurait été contente de voir ça, tout de même. On dirait que l'histoire est finie pour de bon.
— On le dirait. Tu restes dîner ? Maman fait des raviolis...
— Non, mon devoir est de retourner au palais, car les affaires du royaume m'appellent.

Puis, le roi Morgoth se drapa dans son manteau, et se dirigea d'un pas décidé vers la petite porte. Il respira profondément.

— Ouais, okay, c'est surtout bobonne qui me fait les gros yeux si je rentre tard, dit-il.

Ainsi s'achèvent donc les aventures de Morgoth l'Empaleur.

XII.13 Annexe chronophagostéganographie

Il devient assez urgent de définir une chronologie de l'ère bornérienne. En ces temps troublés où il ne se trouvait pas deux comtés contigus à s'entendre sur un calendrier commun, on posera arbitrairement que Kalon rencontra Melgo sur l'Île du Dieu Fou en l'an zéro, à l'automne. Nos deux compères ont chevauché le long de l'Argatha en quelques mois jusqu'à Achs, qu'ils ont atteinte au début du printemps de l'an 1, et ont rencontré Sook à ce moment. Ils traversèrent la Malachie à la fin du printemps, et se séparèrent au début de l'été, an 1. Ils passèrent trois ans et demi à errer chacun de son côté, et se retrouvèrent au début de l'été de l'an 5, sur le continent méridional. Les aventures de Morgoth débutent pour leur part à la fin de l'été de l'an 4, et se déroulent à un rythme soutenu jusqu'à la rencontre avec Sook qui a lieu à la fin de l'hiver, an 5. La guerre fait alors rage, se concluant par la chute de Jhor qui intervient à la fin de l'été de l'an 8, et c'est dans les mois qui suivent que reprend le récit, jusqu'à la bataille de Sharaganz. Entre temps, Kalon et ses compagnons ont passé trois années relativement calmes à Sembaris, avant que de rencontrer dame Lilith peu avant la prise de Sharaganz. Expulsés de la réalité commune, ils errent en d'étranges dimensions pour un temps qui ne leur semble durer que quelques mois, mais durant lequel s'écoulent une dizaine d'années sur notre bonne vieille terre. La fin des kalonneries a donc lieu aux alentours de l'an 18. Les mésaventures des sauvageons débutent une génération après la fin de Morgoth, vers l'an 35.

Table des matières

I Lansquenets & fariboles **3**

I.1 Les plus grands voyages commencent par un petit pas 4
I.2 Esbaudissons le manant 5
I.3 L'associée 7
I.4 Interlude 10
I.5 Les préparatifs 10
I.6 Texte intégral de la pièce 11
I.7 La gloire 16
I.8 Des gens de qualité 18
I.9 Masques, bergamasques & maintes billevesées 19
I.10 La méchanceté du monde 21
I.11 Conversation à travers les barreaux 22

II Sur la route de Misène **25**

II.1 Au Basilic-de-Guingois 26
II.2 L'affaire se conclut 29
II.3 Les préparatifs de l'aventure 31
II.4 La sagesse particulière de Vertu 34
II.5 Le spectre et le pendu 37
II.6 Présentations et identifications 39
II.7 Les mourbellings 42
II.8 À l'abri d'un cloître accueillant 45
II.9 La Sainte Doctrine de Hegan 47
II.10 Pieux recueillement et paix de l'âme 48
II.11 Les secrets du sabre maudit 52
II.12 Rencontre au coin d'un bois 58
II.13 La Sainte Doctrine de Hegan en pratique 62
II.14 Découverte dans une grotte 65
II.15 La rape est dans le boulin 69
II.16 Le mystère s'épaissit 75
II.17 La Caverne du Destin 78
II.18 Les elfes ont les oreilles pointues 80
II.19 Le Divisé 82
II.20 Quelques explications, d'autres mystères 85
II.21 Le fabuleux destin du Chevalier Noir 90
II.22 Épilogue 95

III La tétine et le gonfanon **97**
III.1 Banvars, enfin . . . 98
III.2 À peine posés, déjà engagés . . . 101
III.3 La quête du Chevalier Noir . . . 107
III.4 L'escrime à la manière de Vertu . . . 114
III.5 Le retour d'une connaissance . . . 119
III.6 Méandres administratifs & mesquine revanche . . . 123
III.7 La leçon & sa mise en pratique . . . 130
III.8 Une calme journée à Banvars . . . 137
III.9 Aux marches du Palais . . . 143
III.10 La veillée d'armes . . . 148

IV La colline de Grob **154**
IV.1 Un peu d'agitation à la Tombe-Helyce . . . 155
IV.2 La nuit des morts-vivants . . . 162
IV.3 Arrivée à Sandunalsalennar . . . 170
IV.4 La quête de la reine grise . . . 174
IV.5 La joute . . . 182
IV.6 Le Coming Out . . . 188
IV.7 Le cadeau . . . 195
IV.8 Préparatifs et réjouissances . . . 198

V Romance & forfaiture **207**
V.1 La méthode Ghibli fait des merveilles . . . 208
V.2 Discussions financières & autres trolleries . . . 213
V.3 Ohé, Tim Bombardier ! . . . 220
V.4 Le dédale . . . 225
V.5 Le mal-être d'une jeunesse désœuvrée en manque de repères . . . 228
V.6 Difficiles négociations . . . 231
V.7 Cloc . . . 235
V.8 L'autre moitié des deux demis . . . 237
V.9 Joie de la sortie . . . 242

VI La vallée du soleil **246**
VI.1 Bienvenue à Baentcher . . . 247
VI.2 Le Singe Aphteux . . . 249
VI.3 Le duel . . . 252
VI.4 Tous au pieu ! . . . 256
VI.5 La visite mystérieuse de Vertu au Temple Noir . . . 259
VI.6 Morgoth étudie au Vif Orion . . . 262
VI.7 L'enseignement de Xyixiant'h aux Changeurs . . . 264
VI.8 Retour au Singe Aphteux . . . 268
VI.9 La Boîte d'Airain . . . 270
VI.10 Le combat contre les fils de l'ombre . . . 273
VI.11 Thklyx'haz et la chaîne . . . 276
VI.12 Le Comte de la crypte . . . 283
VI.13 Morgoth œuvre au cœur des ténèbres . . . 289

VI.14 Les paraboles dites en clair 295
VI.15 L'aube du Êêêê 297
VI.16 Vertu guide ses amis au Temple Noir 301
VI.17 Le piège 305
VI.18 L'émissaire de l'Ouest 307
VI.19 Dans la diagonale de la Reine Noire 310
VI.20 Sur la nature du bien et du mal 314
VI.21 Au service de la Reine Noire 318
VI.22 Où est définitivement tranchée la question du bourrin du groupe 321
VI.23 La Reine Blanche et la Reine Noire 325

VII Once more, with tétine **330**
VII.1 Arrêtons-nous cinq minutes pour faire le point 331
VII.2 Le riant hameau de Bramentombes 333
VII.3 Adieux et fibules 337
VII.4 Randonnée paisible dans les alpages enneigés 340
VII.5 Au chaud 342
VII.6 Da King Da Rulez 346
VII.7 La nuit de l'anneau vert 350
VII.8 La boutique du cousin de Fourbhi, dans le Dédale 351
VII.9 À l'article de la mort 356
VII.10 Partir un jour, sans retour. 359
VII.11 Le Château Blanc 361
VII.12 Au fond du trou 363
VII.13 Petit déjeuner sur la terrasse 366
VII.14 Le fin mot de l'histoire 368
VII.15 Parmi les os 371
VII.16 Nurang-Nadûr 372
VII.17 La destinée du dragon 374
VII.18 Le mort défunt 375
VII.19 Cap au sud 377
VII.20 Et pis, Log 378

VIII Fourberie à Dhébrox **381**
VIII.1 Ici se fomente quelque ignominie 382
VIII.2 Procédure d'approche 382
VIII.3 La traîtreuse embuscade 384
VIII.4 Actualité politique 386
VIII.5 L'affaire étrange du ministre 388
VIII.6 Une précieuse alliance 391
VIII.7 Le rendez-vous 395
VIII.8 Les plans s'échafaudent 399
VIII.9 À la fraîche 404
VIII.10 L'heure des vilains 406
VIII.11 Éloge de l'esclavage 410
VIII.12 La nuit de Figatelli 413
VIII.13 En attendant le Bourreau des Maudits 415

VIII.14 La gloire ! . . . 418
VIII.15 À baston . . . 421
VIII.16 L'énigme et l'arsouille . . . 423
VIII.17 Tout est bien qui finit bien . . . 425
VIII.18 The Wouping Machine . . . 427

IX La tour de fer **432**
IX.1 La Convenant malgré lui . . . 433
IX.2 Rap et tôle . . . 434
IX.3 Vertu dans l'enfer carcéral . . . 437
IX.4 De l'inconvénient d'être Redshirt . . . 439
IX.5 La vieille école . . . 443
IX.6 L'histoire du royaume de Gunt . . . 445
IX.7 Du dudu du dududu... . . . 450
IX.8 Sur les vieux dragons et la sécurité incendie . . . 454
IX.9 Le châtiment des gardiens . . . 458
IX.10 La Distillation de l'Anneau . . . 461
IX.11 Amicales discussions avant la bataille . . . 466
IX.12 Le silence des gerbilles . . . 470
IX.13 Deux duels s'engagent . . . 472
IX.14 L'aventure, c'est un sale boulot . . . 476
IX.15 Sook, faut pas la faire chier . . . 479
IX.16 La foire au bourrin . . . 481
IX.17 Duel of the fates . . . 484
IX.18 Backstab . . . 485
IX.19 La fin de la Compagnie . . . 488

X Morgoth en RTT **492**
X.1 Les deux tours . . . 493
X.2 L'appel de la vengeance . . . 496
X.3 Brath-le-manant . . . 500
X.4 La famille l'Empaleur . . . 503
X.5 Nuit noire & dame blanche . . . 507
X.6 La belle-fille . . . 509
X.7 La demande en mariage . . . 512
X.8 Xyixiant'h prend l'herbette . . . 512
X.9 Escapade en mer . . . 516
X.10 Le Rituel . . . 517
X.11 Les Traque-Bestes du Vantonnois . . . 521
X.12 Les préoccupations du dragon . . . 526
X.13 Retour en mer . . . 529
X.14 La Modeste Compagnie part en campagne . . . 531
X.15 L'oracle . . . 533
X.16 La Demeure . . . 537
X.17 La veillée . . . 540
X.18 Les troubles origines de Morgoth . . . 543
X.19 De la bonne manière d'occire un dragon . . . 545

X.20 Le félon est démasqué et la justice triomphe . . . 548
X.21 Histoire du Conté . . . 550
X.22 Épilogue . . . 553

XI Les masques de la perfidie 555
XI.1 La vengeance du zeugma qui tue . . . 556
XI.2 La Troisième Campagne . . . 557
XI.3 La gueule du loup . . . 558
XI.4 Les naufragés de l'Île du Désespoir . . . 561
XI.5 Un modeste secours . . . 562
XI.6 La Nécropole des Agonies . . . 564
XI.7 La philosophie de la Reine Noire . . . 565
XI.8 La Citadelle des Ombres de Gorgoroth . . . 568
XI.9 Nostalgie d'une époque révolue . . . 572
XI.10 Le funeste banquet . . . 573
XI.11 Le Démon et la Furie . . . 575
XI.12 Les tréfonds de la Cité Rouge . . . 578
XI.13 Le vizir . . . 582
XI.14 La Catin aux cheveux de sang . . . 584
XI.15 La légion des ombres . . . 587

XII Les portes de Sharaganz 592
XII.1 Vaudeville préambulatoire . . . 593
XII.2 Derrière Gorgo . . . 594
XII.3 Les machines de l'Archimage . . . 595
XII.4 L'amiral victorieux . . . 599
XII.5 La plaine de Malemort . . . 601
XII.6 L'armée du Magiocrate . . . 603
XII.7 La bataille de Sharaganz . . . 605
XII.8 La dernière tétine . . . 610
XII.9 Deux archimages et neuf anneaux . . . 612
XII.10 La bataille s'achève . . . 614
XII.11 L'Anneau . . . 615
XII.12 Épilogue . . . 618
XII.13 Annexe chronophagostéganographie . . . 621